

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DEUXIÈME ANNÉE

Janvier-Février 1895

TOME PREMIER

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1895

MIGUEL

PERSONNAGES

SUZANNE D'ALBOIZE | ROBERT MARÉCHAL

UN DOMESTIQUE.

Un salon chez madame d'Alboize.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, LE DOMESTIQUE.

Robert entre, introduit par le domestique.

LE DOMESTIQUE.

Madame prie Monsieur de l'attendre ; Madame viendra dans un instant.

ROBERT.

J'attendrai.

Le domestique sort.

SCÈNE II

ROBERT, seul.

Au fait, je suis assez content qu'elle ne vienne pas tout de suite... j'ai le temps de me présenter... (Au public, en s'inclinant.) Maréchal... Robert Maréchal. (Parlant pour le public.) Le roman–

cier? Le célèbre romancier?... (Répondant.) Lui-même! Robert Maréchal, l'auteur de *Réalité plus douce que le Rêve*, le livre qui depuis huit jours est entre les mains de toutes les femmes un peu élégantes... Je viens souvent dans cette maison; je suis un des quatre ou cinq hommes connus que madame d'Alboize aime à faire voir dans son salon... Je crois même, sans me vanter, pouvoir dire que je suis le ténor de la troupe... Oui, surtout depuis le succès de *Réalité plus douce*, je ne vois pas trop qui pourrait me disputer le titre... Inutile d'ajouter que je suis amoureux de madame d'Alboize, on ne peut plus amoureux... Je suis cependant obligé de convenir que je suis resté plus de quinze jours sans venir la voir... Des visites à faire après le succès de *Réalité plus douce*... des visites indispensables: des compliments à recevoir, des compliments de toute nature... j'ai un peu oublié madame d'Alboize. Aujourd'hui, je reviens chez elle, mais je suis forcé d'avouer que pour y revenir j'ai une raison... Il m'est arrivé quelque chose hier soir... Il faut absolument que je vous raconte cela... Hier soir, j'ai soupé... Je ne soupe pas souvent, ayant une santé fort délicate... Je ne soupe pas souvent, mais hier soir j'ai soupé... et pendant le souper, j'ai prononcé une phrase qui avait l'air de laisser entendre... Certainement, je suis bien avec madame d'Alboize, je suis même très bien: mais enfin, la phrase avait l'air de laisser entendre que j'étais un peu plus que très bien, et ce n'est pas vrai. (Avec force.) Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas vrai! La situation n'en est pas moins assez délicate... Quelqu'un peut venir raconter à madame d'Alboize que je me suis vanté... Tenez, je vais vous la dire, la phrase, je vais vous la dire afin que vous puissiez juger vous-mêmes. (Entre madame d'Alboize.) Non, je ne peux pas maintenant... je vous la dirai tout à l'heure...

SCÈNE III

SUZANNE, ROBERT.

SUZANNE.

Enfin, vous voilà! ce n'est vraiment pas malheureux.

ROBERT.

Le reproche est-il sincère et seriez-vous réellement fâchée?

SUZANNE.

Certainement, je suis fâchée, très fâchée. Je n'aime pas que mes amis me négligent, et vous me négligez beaucoup... Voilà trois semaines que l'on ne vous a vu.

ROBERT.

J'ai dû faire des visites à des journalistes pour les remercier des articles qu'ils ont écrits sur *Réalité plus douce*.

SUZANNE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROBERT.

Réalité plus douce que le Rêve!... C'est un peu long: alors, quand j'en parle, j'abrège...

SUZANNE.

Vous faites des coupures dans le titre... vous n'avez pas tort; et même, il y a dans le livre certains passages où vous pourriez très bien, sans inconvénient...

ROBERT, troublé.

Vous ne dites pas cela sérieusement?

SUZANNE.

Eh! non, bêta, c'est pour vous taquiner... Donc, si vous êtes resté si longtemps sans venir chez moi, c'est que vous êtes allé remercier des journalistes?

ROBERT.

Il y avait bien encore une autre raison.

SUZANNE.

Ah!

ROBERT.

Mais celle-là, je ne vous la dirai que si vous me le permettez... expressément.

SUZANNE.

Je vous le permets, et, au besoin, je vous l'ordonne... Parlez, j'attends.

ROBERT, câlin.

Souvenez-vous... C'est vous qui avez demandé que je vous fusse présenté... c'est vous qui, une fois la présentation faite, m'avez encouragé à venir vous voir souvent, très souvent...

SUZANNE.

Sans doute... votre talent, votre réputation qui, à chaque livre que vous faisiez paraître, allait toujours grandissant...

ROBERT.

Je sais bien... Vous m'avez appelé, et je suis venu : mais je n'ai pu vous voir sans être grisé par votre charme... par votre charme pénétrant...

SUZANNE.

Eh bien?

ROBERT.

Alors il est arrivé ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver.

SUZANNE.

Qu'est-ce qui ne pouvait pas manquer?...

ROBERT.

Je suis devenu amoureux de vous.

SUZANNE.

Et, quand vous êtes amoureux, vous vous en allez?

ROBERT.

Non, mais enfin... je ne suis pas amoureux de vous comme les autres, moi!

SUZANNE.

Vraiment, vous auriez trouvé une façon neuve? Dites-moi ça bien vite.

ROBERT.

Je suis amoureux de vous sincèrement, éperdument...

SUZANNE, *désappointée.*

« Ces deux adverbes joints... » Moi qui croyais que vous alliez me dire des choses !... Mais, mon ami, je vous assure que tous ceux qui sont amoureux de moi le sont de la façon que vous dites : sincèrement, éperdument.

ROBERT.

Ce qui est sûr, c'est que, vous aimant comme je vous aime, il est insupportable pour moi, quand je viens vous voir, de vous trouver toujours entourée d'une dizaine de personnes.

SUZANNE.

Ah! c'est là le motif?...

ROBERT.

Oui.

SUZANNE.

Vous êtes injuste, mon ami : je ne suis pas toujours entourée... ainsi, tenez, il me semble qu'en ce moment...

ROBERT.

Oui, en ce moment, nous sommes seuls.

SUZANNE.

Vous voyez bien.

ROBERT.

Mais combien de temps cela durera-t-il?

SUZANNE, éclatant.

Ça, par exemple, je n'en sais rien!

ROBERT.

Nous sommes seuls, c'est vrai, mais je parierais qu'avant cinq minutes le défilé va commencer : le gros d'Erlac, et Saint-Irénée, et le petit Lahirel... et cet Espagnol dont vous vous êtes affublée depuis quelque temps.

SUZANNE.

Miguel... Vous ne l'aimez pas?

ROBERT.

Je n'aime aucun de ceux qui vous font la cour...

SUZANNE.

Vous êtes jaloux de lui, peut-être?

ROBERT.

Moi, jaloux de...? Pourquoi ne me demandez-vous pas si je suis jaloux aussi de ces deux ou trois académiciens que vous traînez après vous?

SUZANNE.

Ne disons pas de mal des académiciens... vous pourrez en avoir besoin, monsieur l'auteur de *Réalité plus douce*.

ROBERT.

Vous croyez qu'on pourrait les amener...?

SUZANNE.

Dame!...

ROBERT.

Je vois pourquoi vous dites cela... vous voulez me désarmer.

SUZANNE.

Oui, je le veux : et, pour y parvenir, je vais être tout à fait gentille. (Elle sonne.) Vous allez voir comme je vais être gentille.

(Entre le domestique.) Si quelqu'un vient pour me voir, vous ne ferez pas entrer ici, vous ferez entrer dans le grand salon et vous viendrez m'avertir... Vous avez entendu?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Madame.

Il sort.

SUZANNE.

Cela vous suffit-il?

ROBERT.

Il eût été plus gentil encore de faire dire que vous n'étiez pas chez vous.

SUZANNE.

Ah! bien, vous n'êtes jamais content... Ne vous fâchez pas, je vais ajouter quelque chose d'aimable, de très aimable... Si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, c'est moi... vous écoutez bien?

ROBERT.

Si j'écoute!...

SUZANNE.

Si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, c'est moi qui vous aurais écrit de venir demain. Hé! c'est mignon, ça?

ROBERT.

Oh!

Coup de sonnette.

SUZANNE.

Ne parlez pas!... Il faut d'abord savoir...

Rentre le domestique.

LE DOMESTIQUE.

C'est M. de Saint-Irénée, Madame...

SUZANNE.

Vous l'avez fait entrer...

LE DOMESTIQUE.

Dans le grand salon, comme Madame l'avait ordonné.

SUZANNE.

C'est bien.

Le domestique sort.

ROBERT.

Laissons-le attendre.

SUZANNE.

Non, j'aime mieux commencer par le renvoyer.

ROBERT, au moment où Suzanne va sortir.

Ce n'était pas sérieux, au moins, ce que vous disiez tout à l'heure?

SUZANNE.

Qu'est-ce que je disais?

ROBERT.

Que l'on pourrait sans inconvénient faire des coupures...

SUZANNE.

Mais non, ce n'était pas sérieux... On regrette que ce ne soit pas plus long, au contraire, je vous assure, on regrette que ce ne soit pas plus long.

Elle sort.

SCÈNE IV

ROBERT, seul.

Elle a le goût très fin... Je puis vous dire, à présent, la phrase, la malheureuse phrase... Vous savez déjà que c'est dans un souper qu'elle a été prononcée... Nous étions une dizaine d'hommes: il y avait là quelques-uns de ceux qui ont l'habitude de venir ici... Saint-Irénée, tout justement; mais lui, je n'ai pas peur, il ne dira rien... le gros d'Erlac y était, et le petit Lahirel... Il y avait aussi une demi-douzaine de nos enlacées les plus en vogue... Je n'aime pas beaucoup ce monde-là, mais enfin, une fois par hasard... Vers la fin du souper, la conversation devint badine... On essaya d'établir, avec confidences à l'appui, quelle était la jolie femme de Paris qui embrassait le mieux... On cita des noms... On commença, bien entendu, par ces demoiselles, et ensuite, tout naturellement, on passa aux femmes du monde. Ne me demandez pas quels noms furent cités, je ne vous le dirais pas... Ce fut là, malheureusement, que moi... — je dois ajouter, pour ma défense, que j'étais tout à fait parti; je n'ai pas l'habitude de boire avec excès: — « Une qui doit rudement bien embrasser, m'écriai-je, au milieu du vacarme, c'est madame d'Alboize!... » Je ne me rappelle pas au juste si j'ai dit: « Une qui doit rudement bien embrasser », ou: « Une qui embrasse rudement bien... » Il se fit un grand silence: je me hâtai d'ajouter que je disais ça, mais que je n'en savais

rien quant à moi... Je crois bien que ce fut précisément cette rectification qui fit tout le mal... Elle fut reçue par un *tolle* général, chacun croyant ou affectant de croire que j'étais au mieux avec madame d'Alboize et que, depuis longtemps, je devais savoir à quoi m'en tenir sur la saveur de ses baisers... Je niai, bien entendu, je niai de toutes mes forces, mais je m'aperçus que plus je niais, plus on avait l'air de croire... alors, je cessai de nier. Voilà l'aventure, qu'est-ce que vous en pensez? Croyez-vous que, si madame d'Alboize la connaissait, elle pourrait m'en vouloir? Oui, n'est-ce pas? Je suis absolument de votre avis: et ce qui me fait peur, c'est qu'un jour ou l'autre, elle ne peut pas manquer de la connaître : il se trouvera certainement quelqu'un pour aller lui raconter... Ce ne sera pas Saint-Irénée : il ne raconte jamais rien, lui: mais le gros d'Erlac et le petit Lahirel sont très capables... le premier par bêtise, le second par rosserie... Positivement, il me paraît impossible que très prochainement madame d'Alboize ne sache pas ce qui s'est passé... J'ai tout de suite songé à parer le coup; il m'a semblé que pour le bien parer il n'y avait qu'un moyen, et que ce moyen, c'était... (Entre Suzanne.) Je ne peux pas, vous voyez, mais nous reprendrons cette conversation.

SCÈNE V

SUZANNE, ROBERT.

SUZANNE, à part.

A nous deux, bavard!

ROBERT.

C'était bien Saint-Irénée?

SUZANNE.

Sans doute.

ROBERT.

Il ne vous a rien dit?

SUZANNE.

Est-ce qu'il avait quelque chose à me dire?

ROBERT.

Mais non, je ne sais pas, moi...

SUZANNE.

En tout cas, il n'a rien pu me dire, je ne lui ai pas laissé le temps de parler.

ROBERT.

Vous avez bien fait.

SUZANNE.

Je lui ai déclaré que j'avais des tas de lettres à écrire... il est parti, et je me dépêche de revenir... Osez prétendre, après cela, que je ne suis pas un ange!

ROBERT, cherchant à prendre la main de Suzanne.

Vous êtes adorable.

SUZANNE.

Eh bien, eh bien!

ROBERT.

Comme c'était gentil, la phrase que vous m'avez dite tout à l'heure.

SUZANNE.

Quelle phrase?...

ROBERT.

Que, si je n'étais pas venu aujourd'hui, c'est vous qui m'auriez écrit de venir demain...

SUZANNE.

C'était gentil, et c'était vrai.

ROBERT.

Vous avez donc vraiment quelque peine à vous passer de moi?

SUZANNE.

Oui, et puis j'avais quelque chose à vous demander, quelque chose de très important...

ROBERT.

Quoi donc? Vous allez me le dire...

SUZANNE.

Certainement, je vais vous le dire. Il y a trois mois environ, la baronne de Frette a donné chez elle une représentation. Elle avait bien voulu me confier deux rôles, l'un dans *l'Étincelle*, de Pailleron, l'autre dans une comédie de vous...

ROBERT.

Aimer, c'est souffrir.

SUZANNE.

Justement... Vous vous souvenez que dans les deux pièces j'ai eu un certain succès... Tout le monde m'a fait des compliments, et vous m'en avez fait, vous, plus que tout le monde...

ROBERT.

Je m'en souviens.

SUZANNE.

Réjane... Bartet... je vous avais rappelé ces deux comédiennes... Bartet avec plus de fantaisie joyeuse, Réjane avec plus de grâce décente... Vous vous souvenez de m'avoir dit cela?

ROBERT.

Ce sont mes propres paroles.

SUZANNE.

Eh bien! ce que j'ai à vous demander, c'est...

ROBERT.

C'est?

SUZANNE.

C'est de me dire si en parlant ainsi vous étiez sincère...

ROBERT, avec éclat.

Si j'étais sincère...

SUZANNE.

Oui... Ne répondez pas trop vite... réfléchissez avant de répondre.

ROBERT.

J'étais absolument sincère... Qui peut vous faire supposer que je ne l'étais pas?

SUZANNE.

Vous pensiez vraiment ce que vous disiez?... Ce n'était pas une simple politesse, une chose dite uniquement pour me faire plaisir?

ROBERT.

Pas du tout : je pensais ce que je disais.

SUZANNE.

Vraiment?

ROBERT.

Et tous ceux qui vous écoutaient pensaient comme moi.. Il me semble que j'entends encore le tapage des applaudissements quand, dans *l'Étincelle*, vous expliquiez à Raoul à quels

signes on reconnaît l'amour. (Imitant Suzanne.) « Non, non, parlez de curiosité... » — Vous savez encore le rôle?

SUZANNE.

Vous faites Raoul, alors?

ROBERT.

Je fais Raoul.

SUZANNE, jouant.

« Non, non, parlez de curiosité, de distraction, de caprice, de tous les dérèglements d'une imagination que vous prenez pour du cœur, mais d'amour... allons donc, vous n'y entendez rien, mon pauvre garçon...

ROBERT, jouant.

» Et pourquoi? »

SUZANNE, recommençant le geste qu'elle vient de faire.

C'était joli, n'est-ce pas, le geste avec l'éventail... « Mon pauvre garçon...

ROBERT, reprenant.

» Et pourquoi?

SUZANNE, jouant.

» Parce que vous n'avez ni l'émotion qui le fait naître, ni la réflexion qui le mûrit, ni la persistance qui l'impose, ni le sérieux qui l'ennoblit... »

ROBERT.

Bartet... il n'y a pas à s'y tromper... Bartet !

SUZANNE.

Avec plus de fantaisie joyeuse?

ROBERT.

Sans doute.

SUZANNE.

Le fait est qu'après cette phrase-là, je me rappelle avoir été très applaudie...

ROBERT.

Et après le fameux « parfaitement » qui commence la scène!... Vous l'avez dit ce « parfaitement », vous l'avez dit comme Réjane aurait pu le dire...

SUZANNE.

Avec plus de grâce décente?

ROBERT.

Parfaitement!

SUZANNE.

Et pourquoi ne parlez-vous que de *l'Étincelle*? Il me semble que dans votre pièce, à vous...

ROBERT.

Aimer c'est souffrir!

SUZANNE.

Il me semble que là aussi j'ai été applaudie... Après la tirade surtout, après la grande tirade de la Corinti... (Jouant.) « Grâce à vous, j'ai compris pourquoi les peuples, indifférents à la mémoire de ceux qui ont essayé de leur faire du bien, ne se souviennent que de ceux qui leur ont fait du mal; j'ai compris que le dernier mot du bonheur, comme le dernier mot de la souffrance... »

ROBERT.

Oh! non : cela ne voudrait rien dire...

SUZANNE.

Je trouvais bien, moi aussi, que cela ne voulait rien dire, mais je me disais qu'en le jouant bien, ça passerait...

ROBERT.

« J'ai compris que le dernier mot du bonheur comme le dernier mot du plaisir, c'est la souffrance... »

SUZANNE.

Vous trouvez que, comme ça, ça veut dire quelque chose? Enfin... (Jouant.) « J'ai compris que le dernier mot du bonheur comme le dernier mot du plaisir, c'est la souffrance, et qu'une femme qui n'a pas souffert par celui qu'elle aime ne peut pas se vanter de savoir ce que c'est que d'avoir aimé, ce que c'est que d'avoir vécu! »

ROBERT.

Oui, il y a eu là quelques marques d'approbation.

SUZANNE.

Mais peut-être ai-je eu tort de les prendre pour moi, peut-être s'adressaient-elles seulement à l'auteur, au poète...

ROBERT.

Non, non, c'était à la comédienne, c'était à vous.

SUZANNE.

Vous êtes sûr?

ROBERT.

J'en suis tout à fait sûr... et je puis vous avouer une chose, c'est que c'est tout justement après cette représentation que j'ai commencé de vous aimer.

SUZANNE.

Ah çà! mais vous m'aimez donc, décidément?

ROBERT.

Ah!

SUZANNE.

Comment alors avez-vous pu rester si longtemps sans venir me dire que vous m'aimiez?

ROBERT.

Vous ne devinez pas?

SUZANNE.

Non.

ROBERT.

C'est que j'avais peur, si je venais, de me mettre à trop vous aimer... Et j'avais bien raison d'en avoir peur!... Je suis venu, et voilà que je vous aime trop... et voilà que maintenant, il me sera impossible de rien produire.

SUZANNE, *épouvantée.*

Ne me dites pas ça!

ROBERT.

Je vous aime... Et voyez comme vous êtes bien la femme que je devais aimer... une femme du monde qui a tout le talent d'une comédienne, une comédienne qui a toute la distinction d'une femme du monde, et qui l'est par-dessus le marché, et qui l'est... Ah! oui. Je vous aime... Répondez-moi, dites-moi un mot.

SUZANNE.

Ce que je puis vous répondre, c'est qu'en m'affirmant que j'ai un vrai talent de comédienne, vous m'avez fait le plus grand plaisir que vous puissiez me faire... Ah! oui, le plus grand!

ROBERT.

Il ne vous reste, après cela, qu'à courir chez un directeur. (*En riant.*) Je ne présume pas, cependant...

SUZANNE.

Vous ne présumez pas?...

ROBERT.

Dame!...

SUZANNE, après un silence.

Écoutez-moi, mon ami, je vais tout vous dire...

ROBERT.

Quel air vous prenez!

SUZANNE.

Je prends l'air qu'il faut... écoutez-moi.

Entre le domestique apportant une carte.

Il est là?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Madame, je l'ai fait entrer...

SUZANNE.

Je sais... Eh bien, j'y vais. (Le domestique sort.) Dans un instant, je vous dirai tout... Ne vous impatientez pas, je reviens tout de suite.

Elle sort.

SCÈNE VI

ROBERT, seul.

Elle me dira tout... qu'est-ce que ça peut être? J'étais en train de vous dire, moi, que j'avais trouvé un moyen sûr de me faire pardonner mon bavardage d'hier soir... Ce moyen, vous le devinez, vous avez vu que tout à l'heure déjà je commençais à le mettre en pratique; ce moyen, c'est de me faire, le plus vite possible, aimer par madame d'Alboize, aimer tout de bon, vous m'entendez. Si après cela on vient lui raconter que j'ai été indiscret, elle n'aura garde de s'en fâcher : la chose lui paraîtra toute naturelle... Y parviendrai-je, à me faire aimer? Je l'espère... D'abord, je l'aime... je l'aime éperdument et sincèrement : et puis le succès de *Réalité plus douce*... Vingt-deux mille en moins de quinze jours... c'est quelque chose, cela! Ce qui me plaît, dans mon moyen, c'est que ma situation est absolument celle de Lavardin dans *Réalité plus douce*... Lavardin a cruellement offensé madame de Morainvilliers, et, ce qu'il imagine pour obtenir son pardon, c'est tout justement...

Entre Suzanne.

SCÈNE VII

ROBERT, SUZANNE.

SUZANNE.

Enfin, j'ai pu me débarrasser et j'espère que maintenant l'on voudra bien nous laisser seuls, pour quelque temps du moins.

ROBERT.

Moi aussi, je l'espère.

SUZANNE.

Vous ne supposez pas, disiez-vous tout à l'heure, vous ne supposez pas que l'envie me vienne de m'élancer chez un directeur de théâtre...

ROBERT.

Certes, non.

SUZANNE.

Vous vous trompez, mon ami : je vais demander un chapeau. et nous allons descendre...

ROBERT.

Nous allons descendre...

SUZANNE.

Nous prendrons une voiture...

ROBERT.

Bien.

SUZANNE.

Et vous me conduirez chez un directeur... celui que vous voudrez... Vous me ferez engager... Pour les appointements, je ne serai pas difficile... Il me donnera trois ou quatre mille francs par mois...

ROBERT.

Trois ou quatre mille?...

SUZANNE.

Pour commencer... plus tard, nous verrons.

ROBERT.

Mais on ne donne pas comme cela...

SUZANNE.

J'ai du talent, n'est-ce pas?... Tout à l'heure, vous m'avez affirmé que j'avais du talent. Je vous ai dit de ne pas vous

presser, de réfléchir avant de répondre... Vous avez réfléchi, et vous avez déclaré que j'avais du talent.

ROBERT.

Sans doute, mais...

SUZANNE.

Mais quoi?

ROBERT.

Prendre une voiture... aller solliciter un engagement... Vous m'avouerez d'abord que l'idée peut paraître singulière, venant d'une femme qui passe pour avoir cinq ou six cent mille livres de rente...

SUZANNE.

Cinq ou six cent mille livres de rentes?

ROBERT.

Sans doute!

SUZANNE.

C'est M. d'Alboize qui les a; moi, je n'ai rien du tout. Je me suis mariée sans dot, moi; j'ai été épousée pour mon charme, comme vous dites, pour mon charme pénétrant.

ROBERT.

Ce brave d'Alboize... il a fait cela...

SUZANNE.

Mon Dieu, oui... de sorte que si, pour une raison ou pour une autre, il éclatait entre lui et moi une querelle un peu sérieuse, et si, à la suite de cette querelle, j'étais obligée de sortir d'ici, j'en sortirais avec la robe que je porte... en supposant que ce brave d'Alboize voulût bien me la laisser... Dans le cas contraire...

ROBERT, badin.

Eh! mais...

SUZANNE.

Oh! ne riez pas... je vous assure que vous en auriez du regret.

ROBERT.

Bon, il faudra veiller, alors, à ce qu'elle n'éclate pas, cette querelle un peu sérieuse...

SUZANNE.

Elle a éclaté, mon ami...

ROBERT.

Elle a...?

SUZANNE.

Elle a éclaté tout à l'heure, et je suis perdue.

ROBERT.

Perdue?

SUZANNE.

Perdue... Je le serais du moins si vous n'étiez pas là, si je ne pouvais pas compter sur les bonnes paroles que vous m'avez dites.

ROBERT.

Les bonnes paroles...

SUZANNE.

A propos de mon talent.

ROBERT.

Ah! oui... Mais voyons, ç'a été grave, alors?

SUZANNE.

Ç'a été effroyable... rapide, mais effroyable.

ROBERT.

Et peut-on vous demander le motif?...

SUZANNE.

Le motif de la querelle?

ROBERT.

Oui.

SUZANNE.

Vous m'obligeriez en ne me forçant pas à vous le dire... J'ai bien quelques petits torts dans tout cela... une femme n'est jamais bien aise d'avouer...

ROBERT.

Vous aimez mieux que je devine?

SUZANNE.

Oui, j'aime mieux.

ROBERT.

Des notes, hé? des notes un peu excessives chez le couturier et chez la modiste?... M. d'Alboize aura fini par se fâcher...

SUZANNE.

M. d'Alboize est incapable, pour une question d'argent...

ROBERT.

La politique, alors? Elle a brouillé pas mal de ménages, la poli-

tique... M. d'Alboize a les opinions de sa fortune, il est aristocrate jusqu'au bout des ongles... tandis que vous... j'ai quelquefois surpris chez vous, avec regret, des admirations centre gauche.

SUZANNE.

Ce n'est pas cela.

ROBERT.

Non?... Peut-être, dans un moment d'impatience, lui aurez-vous rappelé que sa naissance ne l'avait pas destiné à être aussi aristocrate que cela... D'Alboize, cela peut s'écrire avec une apostrophe, mais cela peut aussi très bien s'écrire sans apostrophe... Peut-être aurez-vous risqué devant lui quelque plaisanterie sur le bourgeois qui tire son mouchoir quand le faubourg est en deuil... Cela serait grave, au moins!...

SUZANNE.

Vous n'y êtes pas... Vous me rappelez ce personnage de je ne sais quelle comédie, à qui l'on demande d'énumérer toutes les pièces dont se compose une serrure... il en cite une douzaine et il oublie la clef, tout simplement.

ROBERT.

Je ne comprends pas...

SUZANNE.

Vous cherchez quel grief un mari peut avoir contre sa femme : il me semble qu'il y en a un qui, d'abord, peut venir à l'esprit.

ROBERT.

Je n'ai pas bien entendu, je suppose!...

SUZANNE.

Si fait, hélas!

ROBERT.

Vous l'auriez?... (*Suzanne fait signe que oui, avec un grand geste de contrition.*) Vous l'auriez trompé?...

SUZANNE, *entre ses dents.*

Vous y avez mis le temps...

ROBERT.

Avec un autre?

SUZANNE.

Naturellement : si c'était avec lui, je n'appellerais pas ça...

ROBERT.

Ce n'est pas cela que je veux dire... avec un autre... avec un autre que m...

SUZANNE.

Ah! avec un autre que vous!... oui, mon ami, je l'ai trompé avec un autre que lui, avec un autre que vous...

ROBERT, furieux, arpentant la scène pendant que madame d'Alboize reste écrasée.

Oh! oh!

SUZANNE.

J'ai promis de tout vous dire : vous voyez, je vous dis tout.

ROBERT.

Le nom?... puisque vous avez promis de tout me dire... le nom?

SUZANNE.

Le nom?

ROBERT.

Oui.

SUZANNE.

Le nom de celui...?

ROBERT.

Oui.

SUZANNE.

Vous n'allez pas être content... ce nom est celui d'un homme que vous n'aimez pas... tout à l'heure encore, vous m'avez déclaré que vous ne l'aimiez pas...

ROBERT.

Ce n'est pas au moins...?

SUZANNE.

Si.

ROBERT

L'Espagnol?...

SUZANNE, d'une voix mourante.

Lui-même.

ROBERT.

L'horrible Espagnol!...

SUZANNE, se redressant.

Vous ne l'avez pas bien regardé; Miguel a des yeux superbes.

ROBERT.

Miguel...

SUZANNE, avec fierté.

Oui, Miguel...

ROBERT.

Comment cela s'est-il passé?... où et quand?

SUZANNE.

Vous voulez des détails? — Cela s'est passé ici-même, il y a deux heures environ... Je permets à Miguel de venir me voir immédiatement après le déjeuner. J'étais, moi, dans ce fauteuil où je suis maintenant, Miguel était dans celui sur lequel vous avez la main en ce moment...

ROBERT, retirant brusquement sa main.

Vraiment, Miguel était là... et qu'est-ce qu'il vous disait, Miguel?

SUZANNE.

Il ne me disait rien : il n'a pas de conversation. Il se contentait de jeter sur moi des regards profonds... Moi, je fermais les yeux; je savais qu'il était là, et j'étais heureuse... Tout à coup, je m'aperçus qu'il avait changé de place... Il couvrait ma main de baisers, et sa voix murmurait à mon oreille des paroles... oh! mais des paroles... (Exagérant l'accent espagnol.) « *No, no es posible que nadie te aya querido como yo... y cuando una muger es amada asi, debe corresponder a tanta pasion... Oh! tu me querrás! Te lo juro por todos los santos del Paraiso y por todos los demonios del Infierno, tu me querrás, tu me querrás!!!* »

ROBERT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SUZANNE.

C'est de l'espagnol.

ROBERT.

Vous savez l'espagnol?

SUZANNE.

J'ai commencé de l'apprendre le lendemain du jour où Miguel m'a été présenté.

ROBERT.

Et après?

SUZANNE.

Après, quoi?...

ROBERT.

Après « *tu me querrás, tu me querrás?* »

SUZANNE.

Après?... Vous voulez?...

ROBERT.

Vous avez promis de tout dire.

SUZANNE.

Eh bien, mais... quelques minutes se passèrent encore, puis une porte s'ouvrit et mon mari entra.

ROBERT.

Votre mari!

SUZANNE.

Oui, mon mari.

ROBERT.

Vous êtes sûre?...

SUZANNE.

Ah! — Vous voyez donc bien que je n'ai pas exagéré quand je vous ai dit que j'étais perdue... Heureusement, il me reste mon talent...

ROBERT.

Ah! ah! votre talent!...

SUZANNE.

Vous allez me faire engager...

ROBERT.

Mais vous n'en avez pas, de talent, mais vous n'en avez jamais eu, mais vous n'en aurez jamais!

SUZANNE.

Qu'est-ce que vous me disiez, alors?... Réjane?... Bartet?...

ROBERT.

Ah! bien oui, Réjane!... Bartet!... Mais la plus misérable cabotine, qui aura joué sur un vrai théâtre, jouera toujours cent fois mieux...

SUZANNE.

Vous dites cela maintenant, parce que vous êtes en colère.

ROBERT.

Ah! ah!

SUZANNE.

Et, au fait, je me demande pourquoi vous êtes en colère... Que M. d'Alboize ne soit pas satisfait, je le comprends, mais vous...

ROBERT.

C'est vrai ! il est très agréable pour moi, pour moi qui vous aimais, pour moi qui me croyais dans une situation...

SUZANNE.

Le succès de *Réalité plus douce !* c'est convenu.

ROBERT.

Il est très agréable, le jour où vous vous décidez à tromper votre mari, de vous voir choisir un méchant petit Espagnol...

SUZANNE.

Il grandira, Monsieur.

ROBERT, ahuri.

Hé?

SUZANNE, sur l'air de *la Périchole*.

Il grandira, car il est...

ROBERT, heureux, transporté de joie.

Ah ! vous vous êtes moquée de moi !

SUZANNE.

Enfin, vous vous en apercevez.

ROBERT.

Vous vous êtes moquée de moi... idiot que j'étais... Ah ! que je suis content... vous vous êtes moquée...

Il lui prend les mains et les embrasse à tort et à travers.

SUZANNE.

Eh bien... eh bien?...

Entre le domestique.

LE DOMESTIQUE.

Madame, c'est Monsieur...

SUZANNE, lui coupant la parole.

Dans le grand salon, n'est-ce pas? je vais y aller. (Le domestique sort.) Ah ! vous êtes gentil, vous, vous êtes gentil.

Elle sort.

SCÈNE VIII

ROBERT, puis LE DOMESTIQUE.

ROBERT.

Ah ! j'ai un poids de moins sur la poitrine... C'est que j'y ai cru, à l'Espagnol !... Il n'y a pas à dire, j'y ai cru... Il y

avait bien des moments où ce qu'elle me disait me semblait être un peu raide... mais, qu'est-ce que vous voulez?... avec les femmes d'aujourd'hui!... Pourquoi s'est-elle amusée à me raconter cette belle histoire?... Elle avait un motif, évidemment... Quel motif avait-elle?

Entre le domestique, apportant un livre.

LE DOMESTIQUE.

Je demande pardon à Monsieur... Je profite de ce que Monsieur est seul pour rapporter...

ROBERT, regardant le livre.

Réalité plus douce... Ah! vous aussi, vous avez tenu à lire?...

LE DOMESTIQUE.

On ne parle que de ça dans la maison.

ROBERT.

Et quelle est votre opinion?... peut-on vous demander?...

LE DOMESTIQUE.

Oh! Monsieur, c'est envoyé!... il n'y a pas à dire, c'est envoyé!... Seulement...

ROBERT.

Seulement?

LE DOMESTIQUE.

Vous parlez d'un domestique qui a son tablier à trois heures de l'après-midi... Jamais à cette heure-là un domestique n'a son tablier.

ROBERT, en riant.

C'est une faute.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur ne peut pas savoir... il faut avoir été pris tout petit pour savoir... ainsi, moi, je sais... Oui, à sept ans, j'étais domestique... je peux savoir... tandis que Monsieur...

ROBERT.

J'avoue que je n'ai pas été... M. Lahirel n'est pas venu aujourd'hui?

LE DOMESTIQUE.

M. Lahirel est venu, il y a dix minutes... Madame a causé avec lui... maintenant elle cause avec M. d'Erlac.

ROBERT, à part.

Lahirel... d'Erlac...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur n'a plus rien à me demander?

ROBERT.

Non, merci... (Le domestique sort.) Ils sont venus tous les deux... Ils ont dû tout lui raconter. Elle sait tout... Je comprends maintenant l'histoire de l'Espagnol... Elle s'est fichue de moi dans les grands prix!... Que faire? J'ai bien envie de me sauver... Non, cela n'arrangerait rien. (Entre Suzanne.) La voici, et elle sait tout... Il suffit de la regarder pour en être sûr.

SCÈNE IX

SUZANNE, ROBERT.

Suzanne marche jusqu'à ce qu'elle soit près de Robert. Robert, sans prononcer une parole, tombe à genoux.

SUZANNE.

De quoi demandez-vous pardon? Est-ce de m'avoir brutalement déclaré que je n'avais aucun talent... au risque de me faire du mal en m'enlevant une illusion qui m'était chère?

ROBERT.

Non, ce n'est pas...

SUZANNE.

Est-ce d'avoir écouté sans donner le moindre signe d'incrédulité, sans élever la moindre objection, le récit d'une anecdote dans laquelle j'avouais avoir joué le rôle d'une pure coquine?

ROBERT.

Non.

SUZANNE.

Est-ce d'avoir, cette nuit même, été raconter dans un souper...?

ROBERT.

Oui, c'est de cela que je vous demande pardon. . en me prosternant, en regrettant de ne pas pouvoir disparaître dans le plancher...

SUZANNE.

Ah!

ROBERT.

De toute mon âme, vous savez...

SUZANNE.

Qu'avez-vous dit, à ce souper?

ROBERT.

Vous tenez à ce que je répète?...

SUZANNE.

Oui, je tiens à entendre de votre bouche...

ROBERT, se relevant.

A quoi bon, puisque ces misérables?...

SUZANNE.

D'abord, je vous défends... ces misérables m'ont rendu un grand service en m'apprenant de quelle façon mes amis parlent de moi.... Qu'avez-vous dit, voyons?... Il s'agissait de désigner la femme de Paris qui embrasse le mieux...

ROBERT.

Oui... alors, moi, j'ai dit : « Une qui doit bien embrasser, c'est madame... madame... »

SUZANNE.

Madame... moi?...

ROBERT.

Oui.

SUZANNE.

Êtes-vous bien sûr d'avoir dit : « Une qui doit bien embrasser... »?

ROBERT.

Si je suis bien sûr?...

SUZANNE.

Je crois plutôt que vous avez dit : « Une qui embrasse bien... »

ROBERT, balbutiant.

C'est possible.

SUZANNE.

Et l'idée ne vous est pas venue, pour expliquer vos paroles, de dire que vous teniez le renseignement de mon mari?

ROBERT, effaré.

De M. d'Alboize?

SUZANNE.

Sans doute.

ROBERT.

Non, j'avoue que l'idée ne m'est pas venue... pour ces baisers-là, l'usage n'étant pas de consulter les maris.

SUZANNE.

Vous n'avez pas autre chose à dire pour votre défense?

ROBERT.

J'étais un peu lancé : jamais, sans cela...

SUZANNE, révoltée.

Vous plaidez l'ivrognerie... oh!

ROBERT

Je ne plaide rien du tout, je m'avoue coupable et je vous demande de me pardonner.

Un silence.

SUZANNE.

Et en supposant que je sois assez bonne, assez faible... qu'entendez-vous au juste par ce mot : « pardonner »?

ROBERT.

Ce que j'entends...?

SUZANNE.

Oui.

ROBERT.

J'entends que rien dans nos relations ne paraîtra changé... Vous me recevrez comme par le passé... avec un peu plus de froideur hautaine, les premières fois. si vous voulez... Vous ne parlerez à personne de l'aventure...

SUZANNE.

Aïe!... voilà où nous ne nous entendons plus.

ROBERT.

Comment?

SUZANNE.

Ne rien changer à nos relations, je le veux bien... vous recevoir comme par le passé, j'y consens... je vous ferai même grâce de la froideur hautaine... Mais ne parler à personne!... moi qui comptais, au contraire, raconter la chose à tout le monde...

ROBERT.

Alors, c'est que vous refusez de pardonner...

SUZANNE.

Mais non. je ne refuse pas : je raconterai que vous vous

êtes conduit d'une façon indigne, et que moi, j'ai eu la générosité, la grandeur...

ROBERT.

Tenez, je vais vous proposer quelque chose... ne le racontez pas, et je m'engage, vous entendez, je m'engage à le raconter moi-même.

SUZANNE.

Oh! non, vous atténueriez... vous finiriez par vous donner le beau rôle.

ROBERT.

Je vous assure que non.

SUZANNE.

Je vous assure que si... vous auriez beau faire, vous ne pourriez jamais... Et cependant, attendez... en nous servant de votre idée, il y aurait peut-être un moyen de tout arranger... Pourquoi ne feriez-vous pas de tout cela une petite pièce que je ferais jouer chez moi?

ROBERT.

Une pièce?

SUZANNE.

Oui, de cette façon, vous raconteriez vous-même: et moi, je pourrais contrôler, je verrais si vous dites bien la vérité.

ROBERT.

Vous voulez que je fasse une pièce avec ça?

SUZANNE.

Mais oui, avec ça.

ROBERT.

C'est impossible.

SUZANNE.

Pourquoi impossible?

ROBERT.

Parce qu'il n'y a pas de pièce là dedans.

SUZANNE.

C'est ça qui m'est égal!

ROBERT.

Mais vos invités?

SUZANNE.

Mes invités aussi, ça leur sera égal, pourvu que vous les fassiez rire.

ROBERT.

Il n'y a pas moyen... Si j'essaie de faire quelque chose, ce sera mauvais, ce sera exécrable.

SUZANNE.

Qui vous dit que ce n'est pas là le châtiment?

ROBERT.

Si vous avez envie de faire jouer la comédie, donnez plutôt une seconde représentation de : *Aimer, c'est souffrir*. Vous ferez plaisir à tous ceux qui n'ont pu voir la première.

SUZANNE.

J'aime mieux quelque chose d'inédit.

ROBERT.

Dans *Aimer, c'est souffrir*, vous reprendriez le rôle de la Corinti... ce rôle que vous jouez...

SUZANNE.

Comme une carpe, c'est vous qui l'avez dit.

ROBERT.

Je n'ai pas dit précisément...

SUZANNE.

Eh bien! est-ce convenu? me ferez-vous cette pièce? Je ne vous cacherai pas que, si vous me refusez de la faire, nous resterons fâchés, et fâchés tout de bon.

ROBERT.

Je la ferai, alors, je la ferai...

SUZANNE.

A la bonne heure! Quand l'aurai-je?

ROBERT, prenant son chapeau.

Demain matin. Vous me permettrez bien d'introduire quelques modifications... Dans la scène de l'Espagnol, par exemple, vous me permettrez de ne pas vous faire dire toutes les jolies choses que vous avez dites?

SUZANNE.

J'y tiens, au contraire, j'y tiens absolument. Si j'ai vraiment dit des phrases trop vives, mettez-les, mettez-les toutes... ajoutez-en, si vous voulez, mais n'en ôtez pas : j'ai mes raisons...

ROBERT.

Quelles raisons?

SUZANNE.

Quand on fait jouer la comédie chez soi, l'on n'a jamais assez de places... Si, dans la pièce que l'on fait jouer, il y a des passages un peu lestes, on en profite pour ne pas inviter les jeunes filles : c'est une rangée de gagnée.

ROBERT.

Ah bien!... j'en mettrai, alors, j'en mettrai... Madame...

SUZANNE, après avoir réfléchi.

N'en mettez pas trop, cependant!

ROBERT.

N'ayez pas peur. — Madame...

Il salue et sort.

SUZANNE, le rappelant.

Monsieur Maréchal! monsieur Maréchal!... (Robert rentre.) Ah bah! mettez-en autant que voudrez!

ROBERT.

Vous n'êtes plus fâchée, au moins?

SUZANNE, en riant.

Mais non.

ROBERT.

Vous me le jurez?

SUZANNE.

Te lo juro por todos los santos del Paraiso, y por todos los demonios del Infierno!..

HENRY MEILHAC

de l'Académie française.

UNE TRAHISON EN 1812

I

En 1807, Napoléon et Alexandre I[er] avaient fait sur le radeau du Niémen pacte d'éternelle amitié. Ils avaient échangé les plus tendres déclarations, se jurant de mettre en commun, fraternellement, leur grandeur et leur fortune, mais en politique le cœur est rarement aveugle, l'affection est soupçonneuse et s'accompagne de défiance. Les serments plusieurs fois renouvelés entre les deux monarques ne les empêchèrent jamais de s'observer du coin de l'œil avec une attention inquiète, de se mettre en garde contre une infidélité réciproque. Quand la Russie nous demandait des officiers pour instruire ses troupes et des ingénieurs pour armer ses forteresses, Napoléon les lui octroyait libéralement. Il recommandait toutefois à ces envoyés de ne pas pousser trop loin l'éducation militaire des Russes : on ne savait point ce que réservait l'avenir, et il était imprudent de forger des armes qui pourraient se retourner contre nous-mêmes. De son côté, le tsar et son ministre n'épargnaient aucun moyen de se renseigner furtivement sur l'état et la répartition de nos forces. Puis, lorsque les intérêts un instant rapprochés se séparèrent de nouveau, lorsque de graves et insolubles questions eurent

surgi entre les deux empires, lorsque l'alliance ne fut plus qu'un voile trompeur recouvrant des préparatifs de combat, la surveillance organisée des deux parts redoubla et se transforma en inquisition réglée. En 1811, à Pétersbourg, un général russe fut arrêté brusquement et expédié en Sibérie sans autre forme de procès, pour avoir entretenu des relations suspectes avec l'ambassadeur de France. A la même époque, il y avait longtemps qu'une agence d'espionnage fonctionnait chez nous pour le compte de la Russie ; mais la police de Paris fut moins expéditive en ses moyens que sa rivale de Pétersbourg, moins prompte à saisir l'intrigue, qui devait subitement tourner au drame.

La surveillance des ambassades formait pourtant l'une des attributions permanentes de la police. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les rapports que le ministre de ce département et le préfet de police adressaient trois ou quatre fois par semaine à l'Empereur et dont nos archives ont conservé la série. Dans ces rapports, dont chacun se compose de plusieurs feuillets réunis en cahier, il y a de tout un peu : d'abord, un journal de la vie parisienne : là figurent les faits divers de la ville, les accidents de la rue, les crimes et délits, les sinistres ; puis, des observations de tout ordre, des détails sur le prix des denrées et l'arrivage des vivres, le cours de la Bourse et la recette du dernier bal de l'Opéra, la chronique des théâtres, les échos du monde et des salons, les propos recueillis au Palais-Royal et dans tous les lieux fréquentés de la foule : à cela se joignent des aperçus sur l'esprit public en province et la marche de l'administration, des extraits de journaux étrangers, parfois des anecdotes intimes, qui permettaient au maître de glisser un coup d'œil jusque dans l'intérieur des ménages. Mais toujours, parmi ce pêle-mêle de renseignements que l'Empereur contrôlait à l'aide de trois ou quatre polices particulières, il y avait place pour les informations recueillies sur les ambassadeurs étrangers, leurs faits et gestes, leur caractère et leurs mœurs. A partir de 1809, ce ne sont plus seulement de brèves esquisses, de simples notes jetées çà et là en manière de nouvelles à la main ; fréquemment, les rapports consacrent un ou deux feuillets entiers à l'ambassade de Russie. C'est qu'alors Napoléon

avait particulièrement besoin d'Alexandre pour contenir et réprimer l'Autriche menaçante, tandis qu'il se détournait lui-même vers l'Espagne et y égarait sa fortune. D'autre part, il sentait que le tsar subissait moins son ascendant et résistait davantage à ses prises, que l'ondoyant monarque commençait à lui glisser des mains : il jugeait donc essentiel de savoir comment se comportaient à Paris les agents de la Russie, l'alliée à la fois indispensable et douteuse.

L'ambassadeur en titre était alors le vieux prince Alexandre Kourakine, célèbre dans toute l'Europe par sa magnificence et ses ridicules. Ce pompeux représentant, excellent homme au reste, sincèrement ami de la concorde et de la paix, semble avoir servi de modèle primitif au diplomate de vaudeville, dont le type reparaît périodiquement sur nos scènes de genre et égaie le public aux dépens de sa nullité cérémonieuse. Énormément riche, le prince Kourakine menait grand train, vivait environné d'un peuple de suivants et de parasites, organisait autour de toutes ses actions une fastueuse mise en scène; il recevait beaucoup et ouvrait largement ses salons: la société de Paris se précipitait à ses fêtes, mais s'était prise à le considérer comme la principale curiosité de son hôtel. Resplendissant comme un soleil en ses habits couverts d'or et de pierreries, constellé de diamants, plastronné de décorations qu'il ne quittait à aucun moment de la journée, podagre et galant, tourmenté par la goutte qui lui arrachait au milieu de filandreux compliments des cris de douleur, il promenait péniblement à travers tous les mondes son lourd embonpoint et sa solennelle bonhomie. Tout en lui prêtait à rire : son culte pour l'étiquette, sa vanité colossale et naïve, la manie qu'il avait de se faire peindre à tout propos et représenter en pied, au milieu d'attributs et d'emblèmes destinés à symboliser ses exploits diplomatiques; ses coûteuses amours, les liaisons qu'il affichait dans le monde des théâtres et qu'il jugeait propres à compléter la situation d'un ambassadeur bien posé, mettaient le comble à la joie du public.

On juge si ce personnage, avec son existence toute d'ostentation et d'apparat, avec sa confiance débonnaire, donnait beau jeu à la police de Fouché et s'offrait sans défense aux investigations. Dès son arrivée, on l'avait entouré d'argus

recrutés facilement dans le personnel de sa maison. A mesure qu'il s'installe et entre en fonctions, la police le serre de plus près; elle en vient à l'épier continuellement. Lorsqu'il s'attable à son bureau et que là, appesanti par l'âge et la digestion, il cède à un irrésistible besoin de s'assoupir, elle lit les dépêches dépliées devant lui et en copie quelques extraits. S'il prend le frais dans son jardin, elle l'observe d'une fenêtre voisine: elle le voit rendre visite aux actrices, «décoré de ses ordres»; elle le voit s'efforçant de mettre la paix entre les sujets de la danse ou de la comédie et s'exerçant ainsi au rôle de médiateur: elle pénètre dans sa garde-robe et compte les mirifiques habits dont il fait collection, avec l'ambition d'éclipser l'archichancelier Cambacérès, l'homme le plus somptueusement mis de tout l'Empire. En un mot, elle le suit invisible et le file à toute heure, en tous lieux, aboutit à constater finalement son insignifiance d'esprit et la droiture de ses intentions, à ne relever en lui qu'inoffensifs travers et particularités risibles.

Lors du mariage avec Marie-Louise, le frère de l'ambassadeur, le prince Alexis Kourakine, vint à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire et de complimenteur officiel. La police s'attacha aussitôt à ses pas et l'accompagna dans ses pérégrinations à travers la capitale, dans ses visites aux musées, aux monuments, aux lieux de réunion et de plaisir: elle nota ses emplettes, ses étonnements naïfs en présence de certains articles de Paris et ses curiosités singulières[1]. Un soir, elle le retrouve sous les galeries du Palais-Royal, où il a commis l'imprudence d'emmener avec lui son fils et son gendre: elle le montre étourdi en cette occasion par le bruissement de la foule, scandalisé par les appels des filles, mais faisant preuve en d'autres circonstances de moins rigides principes: elle assiste à ses défaillances, à ses chutes: « Ce même prince, dit-elle qui trouvait mauvais ton aux filles du Palais-Royal, se familiarise avec celles du boulevard

1. Rapport du 6 juin 1810: « Comme le prince trouve ici beaucoup de choses neuves pour lui et qu'il veut apporter des échantillons en Russie, il s'est décidé à acheter au Palais-Royal une *gorge postiche*; il pouvait à peine en croire ses yeux, mais il eut soin de la bien cacher à ses domestiques. On lui parla aussi de *mollets*, mais malgré sa curiosité il ne voulut point entrer chez le marchand, de peur qu'on ne crût que c'était pour son usage. » Arch. nation., F. 7, 3721.

italien ; il les accoste, les sermonne doucement sur l'état qu'elles font... et leur donne six francs en les quittant[1]. »

En tout cela, la politique n'avait rien à voir, et il ne semblait guère que les ambassadeurs russes, auxquels leur gouvernement confiait peu d'affaires à traiter, employassent leurs loisirs à d'indiscrètes besognes. Mais la police, en s'attachant exclusivement à eux et en négligeant leurs entours, faisait fausse route; elle visait au plaisant et délaissait l'utile : elle ne s'apercevait pas qu'à côté des chefs de mission, destinés surtout à un rôle de parade, des agents d'un ordre moins élevé travaillaient dans l'ombre, qu'il y avait toujours à l'ambassade un ou deux secrétaires préposés à la recherche des renseignements et se faisant de l'espionnage une spécialité.

Quand les rapports se tendirent davantage entre les deux cours, on vit arriver un nouvel émissaire, agent de passage, qui se présentait de temps à autre, s'éloignait ensuite et reparaissait à intervalles de plus en plus rapprochés. C'était un jeune aide de camp de l'empereur Alexandre, le comte Tchernitchef, colonel aux gardes. De haute naissance et de bonne mine, il avait reçu ostensiblement une mission intime et toute de confiance, celle de porter les lettres qui s'échangeaient directement entre les deux souverains, depuis l'alliance de Tilsit. Suivant l'expression même d'Alexandre, il faisait l'office d'une « navette » qui courait entre Paris et Pétersbourg avec une extrême rapidité : on calcula bientôt qu'en ses allées et venues il avait parcouru autant de chemin que s'il eût fait le tour du monde.

A la fin de 1810 et au commencement de l'année suivante, l'occasion lui fut fournie de venir par deux fois à Paris et d'y résider assez longtemps. Il s'était installé dans un hôtel garni de la rue Taitbout, en plein centre du Paris vivant et bruyant, à deux pas du boulevard et de Tortoni, rendez-vous des nouvellistes et des oisifs. Il vivait en garçon, sans état de maison, servi par un domestique saxon et un moujik qui le suivait comme son ombre, mais sortant beaucoup, fort répandu dans le monde, sachant se faufiler dans tous les milieux et y prendre pied.

1. Arch. nation., F. 7, 3721.

Une sorte d'engouement s'était déclaré en faveur du brillant étranger et l'avait mis à la mode. A vrai dire, son élégance n'était pas du meilleur aloi : ce jeune homme trop bien mis, paré et parfumé à outrance, poussant jusqu'à l'affectation le soin de sa toilette, gardait en lui un air d'exotisme, avec je ne sais quoi d'apprêté et de peu franc, qui éloignait certaines intimités; mais il avait du liant, de la souplesse, beaucoup de dextérité, encore plus d'aplomb, un art de s'insinuer et de capter la confiance, contre lequel il était souvent difficile de se défendre. Ses regards langoureux, ses manières tour à tour doucereuses et entreprenantes lui réussissaient auprès des femmes : il savait leur parler et les faire parler; ses bonnes fortunes n'étaient plus à compter, et l'on se répétait que l'une des princesses de la famille impériale, la belle Pauline Borghèse, ne se montrait nullement insensible à ses hommages.

Au fond, cet hôte si bien accueilli parmi nous était un ennemi, un adversaire ardent : il faisait des grâces dans les salons de Paris et adressait à son maître de venimeux rapports, où il développait contre la France des plans d'attaque et de surprise; et l'empereur Alexandre, retrouvant dans ces pages le reflet des passions qui le ressaisissaient lui-même, un appel à ses haines renaissantes, écrivait en marge d'un rapport : « Pourquoi n'ai-je pas beaucoup de ministres comme ce jeune homme[1]! » Il en vint à l'instituer secrètement son agent de confiance, son véritable chargé d'affaires, au détriment de l'ambassadeur; pour lui, Kourakine n'était plus qu'une sorte de mannequin doré, à figure souriante et béate, bon à présenter au gouvernement français comme un trompe-l'œil et à en imposer sur les véritables sentiments de le Russie : « J'aime mieux, disait le tsar, une bête qui ne se conduit pas de manière à en faire douter qu'un homme d'esprit qui les ferait soupçonner. » Derrière cette apparence d'ambassadeur, Tchernitchef agissait, traitait au besoin, s'enquérait surtout et observait, travaillant à se ménager des vues sur toutes les parties du gouvernement et de l'armée. Il était devenu à Paris l'œil du tsar, un œil vigilant, hardi, indiscret, au regard aigu et plongeant.

1. *Rapports de Tchernitchef*, publiés par la Société impériale d'histoire de Russie, XXI, 109.

II

Au début, la police avait pris Tchernitchef simplement pour un viveur intrépide, un chercheur d'aventures mondaines et extra-mondaines, entraînant au plaisir ceux de ses compatriotes qui passaient à Paris et leur ménageant parfois d'assez grossières mystifications[1]. Cependant, sa curiosité remuante et ses allures de furet ne tardèrent pas à attirer l'attention du général Savary, duc de Rovigo, qui venait de remplacer Fouché au ministère de la police. Défiant par nature, inquisiteur par état, Savary flaira un commencement d'espionnage et une piste à suivre; il fit part de ses soupçons à l'Empereur, qu'il trouva fort sceptique en la matière et même disposé à lui interdire tout excès de zèle. Savary attribua cette indifférence au crédit que Tchernitchef s'était assuré auprès d'autres ministres, à l'influence que ces ministres exerçaient sur le maître ; il déplora l'aveuglement de ses collègues et se promit, malgré la recommandation impériale, « de ne fermer qu'un œil[2] ».

Au bout de quelque temps, ses soupçons se changèrent en certitude. Dans ses évolutions à travers la société parisienne, Tchernitchef tournait beaucoup autour des jeunes gens qui sortaient des écoles militaires pour entrer au service; il cherchait à se lier avec eux, à gagner leur amitié : nul doute qu'il ne visât à se créer des intelligences parmi nos officiers de demain et à s'ouvrir dans l'armée une source d'informations. Puis, on sut qu'il menait un siège en règle autour d'un membre distingué de notre état-major, le Suisse Jomini,

1. Rapport du 11 avril 1810 : « Tchernitchef et autres jeunes gens de la légation russe ont mystifié un jeune Novosiltsof, en le conduisant en grande tenue et le présentant chez une dame de haut rang : c'était dans la jolie maison de la Perrière — célèbre entremetteuse ou *appareilleuse*, comme on disait alors, — rue Neuve-des-Mathurins. La soirée fut d'une décence parfaite. Les jeunes gens finirent par s'éclipser et laissèrent le Novosiltsof aux prises avec toutes les petites marquises et vicomtesses. » Arch. nation., F. 7. 3721.

2. *Mémoires du duc de Rovigo*, V, p. 135.

fort réputé pour ses talents de tacticien et ses connaissances techniques : il ne s'agissait de rien moins que de l'enlever subrepticement à la France, de l'attirer au service de Russie et de subtiliser à l'Empereur l'un de ses plus savants spécialistes. Enfin, Savary réussit à intercepter une demande de renseignements militaires adressée par Tchernitchef à un maître de mathématiques qui passait pour avoir des relations avec les bureaux de la guerre et qui en avait surtout avec la police; le ministre put ainsi fournir des preuves à l'Empereur, qui ne s'en émut pas davantage. Sur ces entrefaites. Tchernitchef repartit pour la Russie, en février 1811, et Savary respira: mais son soulagement fut de courte durée. L'alerte officier ne fit que toucher barre à Pétersbourg: comme s'il n'y fût allé que « pour changer de chevaux », on le vit reprendre aussitôt sa course en sens inverse et revenir effrontément à Paris, — sous prétexte d'apporter à l'Empereur une nouvelle lettre de son maître.

Quoiqu'il n'y eût plus d'illusions à garder sur son compte. l'Empereur l'accueillit avec une bienveillance surprenante, discutant vivement les questions politiques, mais se montrant, en dehors des affaires, plein de prévenance. Il invita Tchernitchef à une partie de chasse dans la forêt de Saint-Germain et là, pendant toute la journée, l'entoura d'attentions quasi paternelles. « Je fus d'abord désigné, — écrivait l'officier, — pour être du petit nombre des personnes admises à déjeuner avec Sa Majesté. A table, me trouvant très pâle, elle me questionna avec beaucoup d'intérêt sur ma santé, me recommanda de me soigner et en général m'adressa fort souvent la parole. » Pendant la chasse, Napoléon interrompit plusieurs fois ses galops effrénés pour placer des observations qui ne pouvaient qu'être agréables au jeune Russe : « Je l'entendais, — continue celui-ci dans son rapport au tsar, — dire à très haute voix aux personnes de sa suite qu'on lui avait préparé un bien grand plaisir pour la journée, c'était de lui faire monter deux chevaux que Votre Majesté lui avait donnés, prônant fort longuement leurs qualités et leur bonté. » Le lendemain matin, le grand maréchal Duroc vint trouver Tchernitchef pour lui demander au nom de l'Empereur, avec une touchante sollicitude, si la chasse

de la veille, — dix-huit lieues à travers bois, — ne l'avait point fatigué. Puis, parmi les principaux personnages de la cour, ce fut un empressement à le bien recevoir, à l'attirer et à le choyer, comme si un mot d'ordre fût tombé de haut : le prince de Neufchâtel le pria d'assister à un concert intime, donné devant un public d'élus ; la princesse Pauline eut permission de l'inviter comme autrefois « à ses petites soirées ».

Chez l'Empereur, dont les moindres actions étaient calculées, ce jeu souple et câlin avait un but. Napoléon méditait déjà la guerre contre la Russie et l'invasion de cet empire : il comptait toutefois n'entreprendre cette suprême expédition que l'an prochain, en 1812, lorsqu'il aurait réuni des moyens écrasants, lorsqu'il aurait coalisé et groupé sous sa main toutes les forces de l'Europe. Actuellement, ce grand travail commençait à peine ; la France n'était pas prête pour une attaque. Au contraire, les Russes, qui nous avaient précédés dans la voie des armements, tenaient déjà leurs armées toutes rassemblées, rangées au grand complet sur le bord de leur frontière. Napoléon craignait que l'empereur Alexandre ne mît à profit cette avance — comme il en eut effectivement la velléité — pour prendre l'initiative de la lutte, qu'il ne nous ravît et ne s'appropriât les avantages de l'offensive : au lieu d'attendre la guerre chez lui, n'allait-il point la porter en Allemagne? Afin d'éviter ce dérangement de tous ses plans, Napoléon cherchait à endormir la défiance et l'hostilité des Russes, à leur faire croire qu'une réconciliation restait possible, à éviter tout incident qui altérerait davantage les rapports et précipiterait la crise : c'est pourquoi, sans céder en rien sur le fond des questions, il se croyait tenu à de grands ménagements dans la forme, caressait les envoyés du tsar et les comblait de menues faveurs.

Cette condescendance désolait et scandalisait Savary, qui ne connaissait point les dessous de la politique impériale. Spontanément, il crut devoir veiller au péril et continua de faire autour de nos secrets militaires le bon chien de garde. Tchernitchef fut prévenu de sa part que trop de curiosité pourrait lui nuire ; on lui conseilla de « bien s'amuser à Paris, sans se mêler d'autre chose ». Même, pour mieux lui faire sentir la pointe, Savary joua de la presse. L'ex-*Journal des Débats*,

transformé en *Journal de l'Empire*, était devenu une sorte de Moniteur officieux ; peu de temps après l'arrivée de Tchernitchef, cette feuille insérait, entre deux nouvelles du jour, un avis qui mettait le public en garde contre un jeune intrigant, « très jeune encore, d'une figure fraîche, les cheveux noirs, taille moyenne, bien habillé, tantôt en bleu, tantôt en vert », se disant porteur de dépêches, et tirant à vue sur la crédulité des gens dont il avait escroqué la confiance. Le signalement correspondait trait pour trait à celui de Tchernitchef; l'intention était manifeste et l'allusion sanglante.

L'article du *Journal de l'Empire*, qui fit tapage dans les milieux diplomatiques, valut à Savary l'une des plus rudes mercuriales qu'il ait reçues au cours de sa carrière. L'Empereur le manda et lui reprocha en termes courroucés ce coup de dent intempestif : Quoi! c'était le chef de sa police qui prenait sur lui de contrarier sa politique, qui inspirait des articles propres à exaspérer des susceptibilités déjà trop en éveil! Voulait-on achever de le brouiller avec la Russie? Cette guerre que tous ses efforts tendaient à éloigner, il allait peut-être l'avoir tout de suite sur les bras, par la faute et l'ineptie d'un de ses ministres! Sa colère ne se borna pas à ces dures paroles : le censeur Esménard, qui avait laissé passer l'article, fut cassé aux gages, le rédacteur du journal suspendu de ses fonctions pour trois mois, par manière de satisfaction à la Russie ; ordre positif fut donné à Savary de rentrer ses crocs, de ne plus s'occuper de Tchernitchef et de le laisser dorénavant tranquille : « il n'y manquait que l'ordre de le faire informer moi-même », disait plus tard le ministre d'un ton boudeur, au souvenir de sa mésaventure [1].

S'il plaisait à l'Empereur de se laisser espionner, ce n'était pas uniquement pour éviter à l'émissaire particulier du tsar le désagrément d'une surveillance importune ou d'un congé humiliant. Il avait d'autres raisons pour fermer systématiquement les yeux sur des intrigues qu'il soupçonnait, sans en connaître toute l'étendue. Les armements de la Russie l'autorisaient à poursuivre et à précipiter les siens; il les avouait franchement et n'en faisait pas mystère, en leur prêtant toute-

1. *Mémoires de Rovigo*, t. V, p. 135.

fois un but purement défensif : il répétait très haut que la France, si elle n'avait ni l'intention ni les moyens de commencer la guerre, se trouvait dès à présent en mesure de la soutenir, de repousser une agression, et il n'était pas fâché que la Russie vérifiât de ses propres yeux l'exactitude de cette dernière assertion, qu'elle sût à quoi s'en tenir sur l'état déjà imposant de nos forces ; elle serait moins disposée à nous attaquer si Tchernitchef, rôdant autour des bureaux et attrapant au passage quelques renseignements, lui fournissait des notions peu propres à la porter aux aventures. Donc, pendant l'été et l'automne de 1811, tandis que Napoléon mettait sur pied toutes ses armées sans leur donner encore la destination offensive qu'il avait finalement en vue, il permit à Tchernitchef de prolonger son séjour à Paris ; il le laissait faire, quitte à l'arrêter brusquement quand les choses iraient trop loin et qu'il y aurait intérêt pour nous à interrompre ce manège.

III

En février 1812, les éléments destinés à composer la grande armée d'invasion se trouvèrent formés, sans être encore réunis. Ils s'étendaient de Dantzick à Paris, du Texel à Trieste, disséminés à travers l'Allemagne, le nord de la France et de l'Italie. Il restait maintenant, par un mouvement de concentration qui s'appliquerait aux forces d'un continent presque entier, à rapprocher et à fondre en un tout ces éléments divers, à en faire une seule et prodigieuse armée, à la ranger dans la basse Allemagne, enfin, à la pousser graduellement et par échelons jusqu'aux frontières de la Russie. Ce qui ajoutait aux difficultés de cette entreprise sans précédent, c'était que tout devait s'accomplir désormais à aussi petit bruit que possible. En effet, il dépendait encore des Russes, s'ils pénétraient à temps nos projets, de refouler l'invasion approchante et de surprendre la Grande Armée en flagrant délit de rassemblement ; ils pourraient au moins se jeter avant l'arrivée de nos colonnes sur le duché de Varsovie et la Prusse orientale, sous-

traire à Napoléon cette indispensable base d'offensive, ces pays dont il comptait se faire une sorte de tremplin pour s'élancer en Russie. Afin de prévenir ce contretemps, il résolut d'envelopper du plus profond mystère les préparatifs et les débuts de l'opération : quatre cent mille hommes allaient se lever et commencer leur marche en étouffant le bruit de leurs pas : on aurait soin d'assourdir et de ouater tous les ressorts qui s'apprêtaient à entrer en jeu. Le mouvement une fois démasqué, l'Empereur s'efforcerait jusqu'au bout d'en atténuer le caractère menaçant : il ferait dire à Pétersbourg que l'attitude toujours hostile de la Russie l'obligeait à ébranler lui-même ses forces et à les porter en ligne, mais qu'il n'en restait pas moins disposé à traiter, à écouter toute proposition d'accommodement. A mesure que ses troupes prendraient leurs positions d'attaque, à mesure qu'approcherait le jour marqué par lui pour l'ouverture des hostilités, il cacherait mieux ses plans, affecterait un plus ardent désir de conciliation, réclamerait avec plus d'insistance une explication amicale, des pourparlers, et ses déclarations, ses instances pacifiques suivraient la même progression que le mouvement de ses armées.

Étant donné ce plan de dissimulation renforcée, Tchernitchef devenait gênant : l'Empereur se décida à le faire mettre en observation. Comme il craignait toujours le zèle impatient de Savary et sa lourdeur de main, il préféra confier ce soin au ministre des relations extérieures, à son fidèle Maret, duc de Bassano, familier par état avec les ménagements diplomatiques. Maret s'adressa alors à son ami le baron Pasquier, préfet de police; celui-ci prêta l'un de ses plus habiles découvreurs, l'officier de paix Foudras, et lui fit organiser tout un service de surveillance, dont les rapports étaient transmis aux Relations extérieures. Seulement le duc de Rovigo, sentant que l'affaire venait à maturité et ne voulant pas qu'elle lui échappât lors de son éclosion, continua malgré tout à l'envelopper d'une ombrageuse sollicitude, à la couver; de son côté, il fit passer des avis et des ordres à la préfecture de police, si bien que cette administration eut à surveiller Tchernitchef à la fois pour le compte de deux ministères. Tous les procédés d'investigation policière furent employés contre lui : on installa dans l'hôtel où il logeait, un pseudo-locataire, chargé de l'épier:

un homme expert dans l'art de débrouiller le mystère des serrures à secret eut mission d'explorer son coffre-fort.

Au bout de quelques jours, on acquit la conviction qu'il venait de se procurer un tableau retraçant avec une précision effrayante toute l'organisation nouvelle de l'armée. Devant ce rapt audacieux, Napoléon se sentit indignement et impudemment trahi : on ne se trouvait plus en présence d'indiscrétions coupables, mais partielles : il y avait quelque part un homme, un Français, un misérable, qui instruisait de tout l'ennemi de demain et faisait marché de son pays. Napoléon se décida à sévir, à rechercher et à punir le traître. Rendant la main à Savary, il lui donna toute permission d'agir, sans retirer à Maret le droit de poursuivre son enquête, et laissa ainsi s'établir entre les deux ministres une sorte d'émulation et de concurrence. Toutefois, il n'entendait frapper les complices de Tchernitchef qu'après le départ de ce dernier, afin de n'avoir pas à le comprendre dans les poursuites, ce qui eût prématurément compliqué nos démêlés avec la Russie. Pour le faire déguerpir, il imagina de le réexpédier à Pétersbourg avec un message destiné à donner le change une fois de plus sur ses intentions belliqueuses : par un de ces jeux où se complaisait sa finesse madrée, il emploierait à tromper la Russie l'espion placé par cette puissance à ses côtés et lui donnerait à porter une suprême proposition de négocier, qui ne serait qu'un moyen de gagner du temps et une ruse de guerre.

Le 25 février, il se le fit amener au palais de l'Élysée. Là, il lui parla pendant deux heures ; tout en laissant voir, par certaines allusions placées avec une ironie voilée, qu'il savait à quoi s'en tenir sur les occupations du colonel russe à Paris et qu'on n'avait pas réussi à lui en imposer, il s'expliqua avec une apparente confiance sur tous les points en litige, produisit des moyens d'entente, adjura Tchernitchef de répéter mot pour mot à Pétersbourg ses expressions et ses offres, l'établit son interprète et son porte-paroles. Finalement, il lui fit remettre une lettre pour l'empereur Alexandre, lettre courte et polie, dans laquelle il se référait formellement à ses assurances verbales et semblait placer la paix ou la guerre entre les mains de la Russie.

IV

Muni de la lettre impériale, qui équivalait à un congé, Tchernitchef fit ses préparatifs de départ et ne resta plus que peu d'heures à Paris, juste le temps de se procurer l'état de situation de la Garde, acheté comptant. Le 26 février, il montait dans sa chaise de poste. Avant de s'éloigner, mis en défiance par les allusions de l'Empereur et se sentant surveillé, il avait cru devoir détruire un grand nombre de papiers. Cette précaution n'était pas superflue : en effet, à peine avait-il quitté son appartement que la police y faisait irruption, sous la conduite de l'officier de paix préposé en chef à sa surveillance, et procédait à une visite domiciliaire. En explorant, en sondant tous les recoins, on ne découvrit que des lambeaux de lettres, des chiffons lacérés : mis bout à bout, ces débris ne présentèrent aucun sens suivi ou ne révélèrent que d'insignifiantes correspondances. Dans la cheminée de la chambre à coucher, un monceau de cendres s'élevait, provenant de papiers brûlés. Pour fouiller ces cendres, on eut à déplacer un tapis de pied posé devant le foyer : sous l'étoffe, un billet apparut, s'étant glissé là au moment de l'holocauste et ayant ainsi échappé aux flammes. Il portait ces lignes :

« Monsieur le comte, vous m'accablez par vos sollicitations. Puis-je faire plus que je ne fais pour vous? Que de désagréments j'éprouve pour mériter une récompense fugitive! Vous serez surpris, demain, de ce que je vous donnerai; soyez chez vous à sept heures du matin. Il est dix heures; je quitte ma plume pour avoir la situation de la grande armée d'Allemagne en résumé, à l'époque de ce jour. Il se forme un quatrième corps qui est tout connu, mais le temps ne me permet pas de vous le donner en détail. La garde impériale fera partie intégrante de la Grande Armée. A demain, à sept heures du matin. » *Signé :* M.[1].

1. Cette pièce et les citations suivantes, sauf celles qui font l'objet d'une référence spéciale, sont tirées du dossier de l'affaire, conservé aux Archives nationales.

Ce billet renouvelait la preuve de la trahison et mettait sur la trace du coupable : c'était le fragment accusateur avec lequel une police qui sait son métier arrive à reconstituer tout l'ensemble d'un crime.

Les agents portèrent leur capture au préfet de police. Celui-ci, se souvenant que l'affaire lui avait été originairement recommandée par le ministère des Relations extérieures, crut devoir au duc de Bassano la primeur des résultats obtenus : il se disposa à lui envoyer les originaux des pièces saisies : toutefois, par prudence et sentiment des convenances hiérarchiques, il voulut se mettre à couvert du côté de son supérieur direct, le duc de Rovigo, et se réserva de lui envoyer des copies. Le 28 février, M. Pasquier préparait cette double expédition, lorsqu'il fut surpris par le ministre de la police en personne, entrant dans son cabinet sous couleur de lui faire « une visite d'amitié ». En fait, ayant eu vent des saisies opérées, Savary venait réclamer les pièces comme son bien et confisquer la découverte.

Dans cette occurrence délicate, M. Pasquier se conduisit en fonctionnaire correct et en habile homme : il remit les originaux à Savary, qui avait droit de les revendiquer, mais ne sacrifia pas tout à fait l'autre ministre et lui fit passer les copies, par une interversion des plis préparés. Et le soir, lorsque Savary se présenta d'un air triomphant à l'Élysée, où il y avait cercle de cour, pour rendre compte à l'Empereur, il trouva Sa Majesté déjà prévenue par le ministre des Relations extérieures, qui lui avait transmis, sans perdre un instant, les copies reçues de la préfecture. L'Empereur présenta le paquet au duc de Rovigo : « Tenez, lui dit-il d'un ton narquois, voyez cela ; vous n'eussiez pas trouvé cette cachotterie de l'officier russe : les Relations extérieures ne l'ont pas manqué [1]. »

Fort dépité, mais ne perdant pas contenance, Savary répliqua qu'il possédait mieux que les copies, à savoir les

F. 7, 6575, et du compte rendu des débats devant la cour d'assises. Nous avons emprunté aussi quelques extraits de pièces aux archives des Affaires étrangères, correspondances de Russie et d'Autriche.

1. *Mémoires de Rovigo*, t. V, p. 213. Cf. les *Mémoires de Pasquier*, t. I, p. 518-519, et l'ouvrage du baron Ernouf sur *Maret, duc de Bassano*, p. 345-347.

originaux, et qu'il les tenait à la disposition de Sa Majesté. Puis, ardent à saisir sa revanche, à rejoindre et à distancer son collègue dans la lutte de vitesse qui s'était engagée entre eux, il remit aussitôt et pour son compte les agents de la police en quête, en chasse, s'empara de l'instruction et la poussa avec une extrême célérité; ayant annoncé à l'Empereur les pièces authentiques de l'affaire, il s'était juré de lui transmettre en même temps des noms et de lui désigner les coupables.

Le billet saisi ne fournissait qu'une initiale, la lettre M. Derrière cet M mystérieux, qui lui servait de signature, quel nom, quelle personnalité se cachait? Ce ne pouvait être qu'un homme initié professionnellement aux secrets de notre situation militaire. Les premières recherches faites aux bureaux de la guerre et à l'administration de la guerre — ces services formaient sous l'Empire deux départements ministériels séparés — n'aboutirent à aucun résultat. On eut alors l'idée de recourir au prince major-général, qui avait eu entre les mains les états de situation et chez lequel on avait pu les copier. L'un de ses principaux collaborateurs civils dirigea les soupçons sur un nommé Michel, qu'il avait naguère employé. Ce Michel fut retrouvé à l'administration de la guerre, où il occupait une place de commis-écrivain à la direction de l'habillement: c'était la plus belle main du ministère, mais un homme de réputation équivoque, « adonné au vin » et menant une existence au-dessus de ses ressources connues. On se procura adroitement une page de son écriture, et la comparaison de cette pièce avec le billet ne laissa plus de doute sur l'identité de l'auteur. Une heure après, Michel était amené au ministère de la police; écrasé par l'évidence, il reconnut son billet et ne nia point avoir entretenu des relations avec Tchernitchef par l'intermédiaire d'un nommé Wustinger, autrichien de nationalité, suisse et concierge de profession, employé en cette qualité à l'hôtel Thélusson, où résidait l'ambassade russe.

Pour aller au fond du mystère, il restait à s'assurer de cet homme; mais on ne pouvait l'arrêter chez lui, à l'ambassade, où il était couvert par le droit des gens et participait au bénéfice de l'exterritorialité. Pour l'attirer hors de cet inviolable

asile, la police lui tendit un piège. Par une ruse classique, elle obligea Michel à lui écrire de sa prison, comme s'il eût été encore en liberté, pour lui donner rendez-vous dans un café où ils avaient habitude de se rencontrer. L'Allemand obéit sans défiance à cet appel ; à peine eut-il mis le pied dans le café désigné qu'il fut appréhendé au corps et conduit à la Force. En même temps, les aveux progressifs de Michel, les perquisitions opérées chez lui amenaient l'arrestation de plusieurs autres employés, soupçonnés de l'avoir aidé dans ses crimes. Les déclarations des individus arrêtés, se corroborant et s'éclairant l'une l'autre, mirent au jour toute la trame, découvrirent le travail de corruption organisé de longue date par les agents russes dans les principales administrations de l'État.

Ces pratiques remontaient à huit ou neuf ans. Sous le Consulat, le chargé d'affaires d'Oubril, s'étant trouvé fortuitement en rapports avec Michel, qui était employé alors au bureau des mouvements, avait flairé en lui une âme vile et une conscience à vendre. Après l'avoir ébloui par un don d'argent, il l'avait circonvenu, tenté, perverti, et finalement avait tiré de lui quelques renseignements militaires. La rupture de 1804, la guerre qui s'en était suivie, avaient suspendu ces intelligences, mais les agents russes avaient mis à profit chaque paix, chaque reprise de relations, pour renouer le fil brisé, et l'alliance même de 1807 n'avait pas interrompu cette tradition. Au cours des deux missions qui s'étaient succédé depuis lors, celle du comte Tolstoï et celle du prince Kourakine, on s'était souvenu de Michel ; pour le retrouver, le moyen était des plus simples : si les ambassadeurs et les secrétaires passaient, le suisse de l'ambassade restait, Wustinger demeurait à son poste, et l'une des fonctions de l'inamovible concierge était de rétablir périodiquement le contact avec Michel, qu'il ne perdait jamais de vue. Les ambassadeurs n'avaient point participé en personne à ce commerce, semblaient même l'avoir ignoré, mais toujours quelqu'un s'était trouvé auprès d'eux pour le prendre à son compte : d'abord le comte de Nesselrode, employé longtemps à Paris comme secrétaire, puis un autre agent du nom de Kraft. Enfin, Tchernitchef était survenu. Jaloux de se distinguer et de faire

mieux que les autres, il avait cru devoir, à côté de l'espionnage en quelque sorte officiel qui fonctionnait par les soins de l'ambassade, organiser le sien, monter sa contre-police : il s'était fait mettre en relations avec Michel et, renouvelant le système suivi jusqu'alors, l'avait porté à la perfection du genre.

Michel, passé à la direction de l'habillement, ne savait plus grand'chose par lui-même, mais il avait porté la corruption dans d'autres bureaux et s'était ménagé des accès indirects à la source des renseignements. Dans l'ordre du crime, il s'était même signalé par un coup de maître. Deux fois par mois, on dressait au ministère de la guerre, à l'intention de l'Empereur seul, un livret indiquant en grand détail la force et l'emplacement de toutes les armées, de tous les corps, jusqu'au plus infime détachement et à la dernière compagnie. Ce document mystérieux et sacro-saint, qui portait la fortune de la France, Michel réussissait à en prendre connaissance avant l'Empereur. Le livret une fois préparé, un garçon de bureau du ministère, le nommé Mosès, était chargé de le porter chez un relieur et de l'y faire cartonner, afin que Sa Majesté, à qui on le présenterait ensuite, pût le feuilleter commodément. Cette course devait s'accomplir dans un délai rigoureusement mesuré. Séduit par quelques « écus de cinq francs », Mosès pressait le pas et gagnait le temps de faire une station chez Michel, auquel il communiquait le livret.

Michel avait aussi détourné de ses devoirs le commis Saget, jusque-là le modèle des employés, et un jeune expéditionnaire du nom de Salmon. Saget était attaché au bureau des mouvements, où se préparaient les envois de troupes. Là, par surcroît de prudence, on avait soin de diviser chaque travail entre tous les employés, afin que nul d'entre eux ne connût dans sa totalité le secret d'une opération ; mais Saget parvenait à déjouer ces précautions : le soir venu, il restait dans le bureau après le départ de ses collègues, fouillait leurs cartons, consultait les feuillets remis à chacun d'eux, et, avec ces éléments épars, reconstituait un ensemble qu'il livrait au chef de bande. Michel ne remettait pas à Tchernitchef les pièces mêmes, mais un travail fait d'après ces documents ; Saget en fournissait la matière, Salmon était employé à le copier, et

ainsi s'était établie au profit de l'étranger, sous la direction de Michel, toute une officine de soustractions frauduleuses.

Tchernitchef payait le procureur de renseignements par sommes plus ou moins fortes, assez irrégulièrement versées : il le payait surtout d'espérances, osant lui promettre la bienveillance personnelle du tsar et une pension qui le mettrait pour toujours à l'abri du besoin, mêlant à ces vilenies un nom auguste. Parfois, Michel se montrait assailli de remords et d'angoisses : sentant la gravité de ses forfaits et redoutant les suites, il cherchait à se dégager. L'autre renforçait alors ses moyens de séduction, ou bien, découvrant le fonds de violence et de brutalité qui se cachait en lui sous de mielleux dehors, il le prenait de très haut avec l'employé, rappelait durement que le malheureux ne s'appartenait plus et dépendait de qui pouvait le perdre; il le ramenait d'autorité au mal et l'y enfonçait davantage, et de hautaines menaces, des exigences torturantes commençaient le supplice du traître, prisonnier de son crime.

Si les renseignements ne venaient pas assez vite à son gré, Tchernitchef relançait Michel jusque dans son lointain domicile, rue de la Planche: mais les rendez-vous avaient lieu d'ordinaire à l'ambassade, chez Wustinger, et c'était dans une chambre de domestique que l'élégant officier prolongeait avec son complice de bas marchandages. Au sortir de ces répugnantes conférences, il retournait dans les salons, reprenait vite sa nonchalance aimable et son charme enjôleur, menait de front la galanterie et l'espionnage mondain, faisant servir l'une au profit de l'autre. Il commençait aussi, après s'être attaqué jusqu'alors aux membres subalternes de l'administration, à viser plus haut, tâchant de savoir quels étaient, parmi les fonctionnaires d'un ordre élevé, ceux qui faisaient d'excessives dépenses et éprouvaient des besoins d'argent. Il avait offert sans succès quatre cent mille francs à un chef de division; il s'était efforcé de glisser des espions au quartier général de la Grande Armée. Au ministère de l'intérieur, au ministère des manufactures et du commerce, on releva la trace de semblables tentatives, et plus la police développait ses recherches, plus on s'apercevait que la trame s'étendait loin, qu'elle avait poussé en tous sens ses mystérieuses ramifications.

Ces faits furent consignés dans deux rapports présentés à l'Empereur par le ministre de la police, en date des 1er et 5 mars, avec pièces à l'appui : Savary avait centralisé tous les documents entre ses mains et réclamé, en vertu de ses prérogatives professionnelles, jusqu'à « quelques bribes » antérieurement recueillies par le ministère des Relations extérieures. Sa crainte était toujours que le chef de ce département ne s'attribuât en haut lieu le mérite de la découverte initiale et ne prétendît l'avoir opérée par des moyens spéciaux et personnels, en dehors de ceux dont disposait la police ordinaire. Pour parer à ce danger, Savary éprouva le besoin de bien établir dans l'un de ses rapports que les premiers résultats étaient exclusivement dus à la préfecture de police, c'est-à-dire à une administration dépendant de lui et placée sous son autorité. Ainsi fut-il amené à louer l'activité du préfet et son zèle méritoire, à vanter ses succès, à le couvrir de fleurs, quoiqu'il lui gardât un peu de rancune pour ses complaisances extra-hiérarchiques, et ce fut en fin de compte M. Pasquier qui recueillit le principal profit de l'affaire : il obtenait de son chef direct des éloges intéressés, sans préjudice des droits qu'il s'était ménagés à la reconnaissance d'un autre ministre, favori et confident de l'Empereur.

Napoléon tenait désormais de quoi prouver que la Russie, au temps même de leur apparente intimité, l'avait traité en suspect et en ennemi, qu'elle avait perpétué contre lui une sourde et injurieuse hostilité. Il s'armerait de cette découverte en temps opportun et s'en ferait un grief de plus contre Alexandre. Il voulait un scandale retentissant, dont toute l'Europe s'entretiendrait : point de procédure expéditive, point de commission militaire siégeant à huis clos : un grand appareil judiciaire, des magistrats, des jurés, des pièces à conviction largement étalées, la lumière d'un débat public et contradictoire, le grand jour des assises. Le parquet de Paris fut saisi et invité à procéder régulièrement. Pour placer Michel sous le coup d'une condamnation capitale, on le poursuivait en vertu de l'article 76 du Code pénal, prononçant la peine de mort contre « *quiconque aura pratiqué des machinations ou entretenu des intelligences avec les puissances étrangères, pour leur procurer les moyens d'entreprendre la guerre contre la*

France ». Ses complices seraient prévenus de participation au même crime et punis suivant leur degré de culpabilité.

Cependant, pour que justice totale fût faite, il eût été nécessaire d'étendre encore les poursuites et d'élargir l'accusation. Les recherches de la police n'avaient soulevé qu'un coin du voile: elles n'avaient fait que découvrir dans ses parties inférieures l'édifice de trahisons qui montait autour du trône impérial et où mettaient la main des hommes de toutes classes. Au-dessus de la vénalité sordide et de bas étage, planait la trahison élégante et dorée, complexe en ses motifs, ingénieuse en ses procédés, usant de subtilité et de raffinement ; elle traitait directement avec les têtes couronnées et prélevait sur toutes les grandes opérations politiques un tribut de millions. En 1811, Tchernitchef avait remis au prince de Bénévent une lettre autographe de l'empereur Alexandre ; en retour, il avait reçu d'utiles confidences, suite des révélations d'Erfurt : Talleyrand avait mis Alexandre en garde contre les intentions de l'Empereur, l'avait engagé à s'assurer la libre disposition de toutes ses forces, à se pourvoir de tous ses moyens, et, dans l'hypothèse prévue d'une lutte entre les deux États, ce Français s'était expliqué, suivant l'expression de Tchernitchef, « en vrai ami de la Russie [1] ». D'ailleurs, la plupart des grands qui complotaient sourdement contre le maître avaient connu, fréquenté, renseigné l'agent de corruption, et cette connivence avec l'étranger, comme l'infidélité de Michel, remontait loin dans le passé. Pratiquée à l'état permanent depuis 1808 et 1809, elle n'avait fait que reprendre alors et renouveler une tradition : dès l'époque du Consulat, des correspondants haut placés livraient à l'Angleterre et à la Russie le secret de nos opérations politiques ou militaires, montraient le point vulnérable, l'endroit à frapper, et vendaient la France en haine de Bonaparte. Si ces dessous sinistres eussent été éclaircis, on eût vu comparaître en 1812 sur le banc d'infamie, à côté du scribe famélique, à côté du garçon de bureau illettré, à côté de l'expéditionnaire qui livrait « pour cent sous » le nom d'un bataillon marchant en Allemagne, un grand dignitaire de l'Empire, un ministre peut-être, des personnages gorgés de

1. *Rapport de Tchernitchef* en date du 9/21 avril 1811.

bienfaits, comblés de titres et de dotations; on leur eût arraché les insignes d'honneur qui les couvraient et, mettant à nu leur indignité, on eût invoqué contre eux le principe, inscrit dans nos lois, de l'égalité devant le châtiment. Qu'avaient fait les hommes qui, par deux fois, en 1804 et 1808, avaient ménagé à l'Autriche prête à s'engager contre nous le concours ou la neutralité de la Russie, c'est-à-dire facilité et enhardi l'action de nos ennemis? Eux aussi, pour reprendre l'expression du Code, n'avaient-ils point fourni à l'étranger *les moyens d'entreprendre la guerre contre la France*? C'était le crime de Michel, c'était le leur : le cas était pareil et le même texte applicable.

Mais Napoléon ne sut jamais à quel point et depuis combien de temps il était trahi. Lors même qu'il concevait des soupçons, il hésitait à sévir, craignant d'avoir à frapper de toutes parts, à dévoiler le vaste travail qui profitait de ses fautes, exploitait ses violences et minait les bases de son pouvoir déraisonnablement accru. Lorsque sa justice se mit en branle, elle se satisfit d'une maigre proie : comme toujours, un groupe de criminels obscurs paya pour les coupables de haute marque, et ceux-ci restèrent debout, le front haut, le regard assuré; leur désinvolture continua d'en imposer aux contemporains, à l'avenir même, et la postérité commence seulement d'instruire leur procès.

V

Vu la lenteur des formalités judiciaires, la cour d'assises n'aurait à prononcer sur Michel et ses coaccusés que dans un mois ou six semaines, au milieu d'avril, et c'était bien ce que voulait l'Empereur. Désirant un éclat, il entendait le retarder jusqu'au moment où ses troupes auraient atteint les rives de la Vistule et s'y seraient fortement établies, où il aurait moins besoin de ménager la Russie. Actuellement, toute divulgation fut évitée : les journaux se turent : le bruit de l'affaire ne dépassa pas les milieux politiques et administratifs, où l'on en causa avec indignation, mais à voix basse.

Ce demi-silence fut percé tout à coup par une plainte larmoyante. L'ambassadeur Kourakine, dont la candeur avait ignoré les trames ourdies sous son toit et que nul n'avait averti des captures opérées par la police, ne comprenait rien à la disparition de son concierge : il se demandait pourquoi Wustinger, sorti de l'hôtel dans la journée du 1er mars, n'était pas rentré : il n'était point éloigné de croire à quelque crime d'ordre privé, à un enlèvement, à une séquestration, à un drame noir dont son fidèle serviteur aurait été victime. Il regrettait le suisse de belle prestance qui se tenait au bas de l'escalier d'honneur, aux jours de grande réception, et frappait majestueusement un coup de hallebarde pour chaque visiteur de marque. A grands cris, il réclamait cet accessoire indispensable de son hôtel, et son effarement, son agitation. mêlaient à de douloureux incidents un épisode burlesque.

Dans une note éplorée, il suppliait M. de Bassano d'avertir la police et de la mettre en mouvement, afin qu'elle procédât aux recherches nécessaires; il envoyait le signalement de l'absent, pressait le duc de commencer sans retard ses démarches et dès lors, préjugeant son concours, lui en rendait grâce : « Je réclame dans cette occasion avec une confiance extrême, disait-il, les bontés de Votre Excellence, et, persuadé de la part active qu'elle y prendra en me faisant retrouver mon concierge, j'ose lui en offrir d'avance ma vive reconnaissance. »

Impatienté de ces doléances. Napoléon éprouva d'abord la tentation de fermer la bouche à Kourakine en lui mettant brusquement sous les yeux toute l'affaire. En réplique à l'ambassadeur, il ordonna de préparer une note portant plainte officielle contre Tchernitchef et stigmatisant sa conduite. Il dicta lui-même cette note, la fit âpre et très belle, vibrante d'une indignation justifiée. A la vérité, l'espionnage par voie diplomatique n'était nullement chose nouvelle et sans précédent : il a toujours fait partie de ces ignominies courantes qui sont les basses œuvres de la politique, et l'on sait que nos agents ne se privaient guère de le pratiquer. Ce qui donnait au rôle de Tchernitchef un côté particulièrement odieux, c'était la nature toute spéciale de sa fonction. Intermédiaire des relations personnelles entre les deux souve-

rains, désigné pour servir de lien à leur intimité, il avait, en dérobant nos secrets à la faveur de ce caractère, commis presque un abus de confiance privée. C'est ce que l'Empereur fit vivement ressortir : « Sa Majesté, écrivit-il, a été péniblement affectée de la conduite de M. le comte Tchernitchef : elle a vu avec étonnement qu'un homme qu'elle a toujours bien traité, qui se trouvait à Paris, non comme un agent politique, mais comme un aide de camp de l'empereur de Russie, accrédité par une lettre auprès de l'Empereur, ayant un caractère de confiance plus intime même que celui d'un ambassadeur, ait profité de ce caractère pour abuser de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Sa Majesté se flatte que l'empereur Alexandre sera aussi péniblement affecté qu'elle de reconnaître, dans la conduite de M. de Tchernitchef, le rôle d'un agent de corruption, également condamné par le droit des gens et par les lois de l'honneur. S. M. l'Empereur se plaint que, sous un titre qui appelait la confiance, on ait placé des espions auprès de lui et en temps de paix, ce qui n'est permis qu'à l'égard d'un ennemi et en temps de guerre ; il se plaint que les espions aient été choisis, non dans la dernière classe de la société, mais parmi les hommes que leur position attache aussi près du souverain[1]. »

Après avoir jeté sur le papier ces virulentes paroles, Napoléon réfléchit. Un tel langage sentait la poudre : il risquait de dénoncer l'imminence des hostilités et de contrarier l'œuvre de temporisation à laquelle l'Empereur vouait tous ses soins, et l'on sait avec quelle incroyable intensité d'attention, lorsqu'il s'était proposé un but, il lui rapportait et lui sacrifiait tout. Il se ravisa donc et se retint, suspendit l'expression de sa colère : la note ne fut pas remise et resta en portefeuille. Le duc de Bassano, assiégé par Kourakine de visites et de questions, affecta d'abord de ne rien savoir quant au sort de Wustinger. Après quelques jours, prenant un air de gravité et de confidence, posant un doigt sur ses lèvres, il dit en substance au prince : « Votre concierge n'est pas perdu : on a dû l'arrêter parce qu'il se trouve impliqué dans un complot dirigé contre la sûreté de l'État et qu'il a été pris en

1. *Correspondance de Napoléon*, n° 18541.

flagrant délit. La justice est saisie et informe: ses opérations se poursuivent méthodiquement, silencieusement, avec la discrétion convenable; respectons ce mystère : aussitôt que j'aurai des renseignements sûrs, je ne manquerai pas à vous les communiquer. »

En entendant ces paroles, Kourakine faillit tomber de son haut : épouvanté à l'idée d'avoir recélé chez lui un conspirateur, il n'osa insister et répondit par des considérations qui étaient presque des excuses : « Je fis à ce sujet, écrivait-il à sa cour, des réflexions que le ministre trouva justes parce qu'il a aussi une maison nombreuse, c'est qu'il est bien difficile de pouvoir compter sur la fidélité de tous les gens dont on se sert et qui sont sans cesse autour de nous. » Après avoir tiré de l'incident cette leçon de philosophie domestique, on se sépara, et Kourakine se résigna à attendre les résultats de l'instruction.

Un peu plus tard, le duc de Bassano lui glissa en douceur que le nom de Tchernitchef se trouvait fâcheusement mêlé à l'affaire, que certaines charges avait été relevées contre lui : le ministre français ajoutait qu'il se refusait encore, quant à lui, à admettre chez un homme portant l'épaulette un tel oubli de ses devoirs : jusqu'à plus ample informé, il voulait croire à une erreur. Ainsi se gardait-on de livrer à Kourakine la vérité d'un seul coup et tout entière: on la lui versait goutte à goutte, avec d'infinis ménagements, dans la crainte de causer au vieillard une émotion trop vive, un choc qui se répercuterait à Pétersbourg et pourrait avancer la rupture. Jusqu'au bout, on fit autour de lui l'obscurité, on l'entretint dans le doute, dans l'incertitude, et ce fut par la *Gazette de France* qu'il apprit un soir l'ouverture et l'issue d'un procès où son gouvernement était en quelque sorte jugé par contumace.

VI

La cour d'assises de la Seine consacra à l'affaire de haute trahison trois audiences, les 13 et 14 avril 1812. Quatre

inculpés seulement comparurent devant elle : Michel, Saget, Salmon et Mosès dit Mirabeau : les autres employés arrêtés avaient bénéficié d'une ordonnance de non-lieu, faute de charges suffisantes. Quant à Wustinger, bien qu'il eût été le lien de toute l'intrigue, on avait pensé que sa qualité d'étranger et ses attaches avec une ambassade ne permettaient point de le faire passer en jugement; toutefois, comme ses déclarations étaient indispensables pour éclairer la justice et qu'il n'offrait point des garanties suffisantes de comparution, on l'avait retenu en prison jusqu'au jour de l'audience; c'est en état d'arrestation qu'il allait déposer à titre de « témoin nécessaire ». Au banc de la défense figurait, parmi diverses illustrations du barreau, un jeune avocat destiné à un long et brillant avenir, maître Dupin, qui plaidait pour Saget. Le procureur général Legoux occupait en personne le siège du ministère public, assisté de deux avocats généraux.

Après lecture de l'acte d'accusation, le procureur général prit le premier la parole. Dans un exposé préliminaire, il reprit et mit en relief les principaux faits de la cause. Son discours offre un exemple du genre emphatique et redondant qui plaisait en ce temps : l'époque des grandes actions était aussi celle des grandes phrases. M. Legoux rendit hommage au libéralisme de l'Empereur, qui eût pu soustraire les accusés à leurs juges naturels, en invoquant l'intérêt supérieur de la défense nationale, et qui n'avait point voulu user de cette faculté. Faisant l'historique de la trahison, il ne manqua pas d'en dramatiser les débuts. Le premier corrupteur d'employés, le chargé d'affaires d'Oubril, fut représenté sous les traits d'un démon tentateur, errant à travers Paris et cherchant sur qui exercer son activité malfaisante. Un hasard met Michel en sa présence : « Un jour, ils se rencontrent sur le boulevard, et M. d'Oubril remarque un papier que Michel tenait à la main. L'agent de la Russie paraît frappé de la beauté de l'écriture; lui-même avait quelque chose à faire copier; il en charge Michel, et, quoique ce travail soit peu considérable et son objet insignifiant, le copiste en est récompensé magnifiquement et au delà de toute attente — par un billet de mille francs! » Alléché par cette générosité qui eût dû lui sembler suspecte, Michel prête l'oreille à des suggestions captieuses et se laisse

dire qu'il est en position de rendre quelques services : premier crime, impardonnable crime chez un fonctionnaire que d'écouter un tel langage! Michel met ainsi le pied dans la voie scélérate et se condamne désormais à y persévérer, à y marcher sans relâche, à la parcourir jusqu'au bout. Ces services qu'on lui demande, il ne tarde pas à les rendre; il les renouvelle, il les multiplie, il les accumule, et voici les divers agents de la Russie se repassant l'un à l'autre ce vil instrument, l'employant tour à tour, et chacun d'eux, avant de quitter Paris, léguant Michel à son successeur comme un précieux dépôt.

Moins fort en histoire qu'en jurisprudence, le procureur s'embrouille un peu dans ce va-et-vient compliqué d'ambassadeurs et de chargés d'affaires, confond les noms et les dates, mais recouvre quelques inexactitudes matérielles sous des flots d'éloquence. Il a des métaphores audacieuses et des indignations fleuries, des antithèses et des cliquetis de mots à la Fontanes. A travers le déroulement de ses périodes, on voit « le corrompu se faisant corrupteur », Michel débauchant ses collègues et organisant le trafic des consciences; on le voit s'élevant peu à peu jusqu'au comble de l'impudence, osant porter un regard sacrilège sur le livret mystérieux et magique qui donne à l'Empereur le don d'ubiquité et « le place, en quelque sorte, au milieu de ses camps ». Derrière l'employé séduit, Tchernitchef apparaît constamment : c'est lui qui a inspiré et commandé cette longue série d'infidélités : le solennel magistrat se plaît à lancer de mordantes épigrammes contre « l'homme de cour », qui n'a pas craint de se salir à d'ignobles contacts; il l'appelle « le plus indiscret comme le plus entreprenant des diplomates », et toujours, par habitude de métier, en même temps qu'il désigne Michel et ses complices à la vindicte des lois, il se laisse aller à fulminer également contre la Russie et semble aussi requérir contre elle. Il fait allusion aux « puissances jalouses», qui s'efforcent d'entraver dans l'ombre l'essor du génie et « d'intercepter les destinées du monde ». Vaines tentatives, machinations impuissantes! La Providence veille visiblement sur l'Empereur et ses braves soldats : c'est elle qui a permis que « la trahison finît par se trahir elle-même », par se livrer avec une inconcevable témérité, et le billet de Michel étourdiment oublié par Tcher-

nitchef est communiqué soudain à l'auditoire, lu dans son entier, et fait surgir aux yeux l'infamie toute nue. Enfin, dans une péroraison chaleureuse, l'organe du ministère public exhorte les jurés, si la suite du procès les met en présence de faits indubitables et prouvés, à faire leur devoir, tout leur devoir, car leur verdict retentira à travers l'Europe et vengera la France d'indignes manœuvres.

Foudroyés par cette éloquence, les prévenus répondirent d'une voix accablée à l'interrogatoire du président. Les témoins défilèrent ensuite. Wustinger vint le premier et, comme il gardait rancune à Michel pour l'avoir attiré dans un guet-apens, il le chargea de son mieux. Au reste, le misérable commis était abandonné de tout le monde; son sort ne semblait pas faire question. Lorsque le procureur général eut à requérir l'application des lois, lorsqu'il répliqua aux plaidoiries des avocats, il prit tout au plus la peine de réclamer contre Michel le châtiment suprême; préjugeant son supplice, il n'offrait à son repentir que des consolations d'outre-tombe: « Michel n'a plus d'asile, s'écriait-il, que dans les bras de la miséricorde infinie, mais cette ressource inépuisable ne lui manquera pas, et c'est en lui faisant avec résignation, ainsi qu'à son pays, le sacrifice de sa personne, qu'il sera certain du pardon du ciel, et d'une meilleure existence. »

Au contraire, le sort des autres accusés fut vivement disputé à la prévention par la défense. Les débats n'établirent pas avec netteté que Saget et Salmon eussent consciemment trahi et connu l'usage parricide que Michel faisait des documents remis par eux entre ses mains: Michel — affirmaient-ils — leur disait que ces pièces étaient destinées à un fournisseur des armées, qui avait besoin de se renseigner sur les mouvements de troupes, afin de savoir où diriger ses envois. Cette explication parut surtout plausible en faveur de Salmon, vu la modicité du salaire qui avait payé ses services. Michel lui lâchait de temps à autre des sommes variant entre dix et cinq francs; on lui promettait au nom du fournisseur supposé deux aunes de drap et une redingote tous les six mois: le malheureux se fût-il contenté de tels profits, s'il eût su qu'on l'employait aux plus compromettantes besognes, eût-il joué sa tête à si bas prix? Quant à Mosès, ancien militaire, vieux

serviteur ignare et borné, nul doute qu'il n'eût communiqué le livret sans discerner la portée de sa faute : l'accusation renonçait d'elle-même à l'incriminer de traîtrise et lui reprochait seulement des actes illicites, commis dans l'exercice de ses fonctions.

Ainsi les responsabilités apparaissaient fort inégales. Afin qu'une gradation pût être établie dans les peines, les questions furent posées au jury de la manière suivante : Michel est-il coupable : 1° d'avoir, moyennant des rétributions d'argent, entretenu des intelligences avec les agents d'une puissance étrangère, pour procurer à cette puissance les moyens d'entreprendre la guerre contre la France? 2° d'avoir livré aux agents de cette puissance le secret des expéditions militaires de la France, dont il était instruit à raison de son état? — Saget et Salmon sont-ils coupables de s'être rendus complices des mêmes crimes? — Sont-ils simplement coupables, ainsi que Mosès, d'avoir, en leur qualité de préposés d'une administration publique, reçu de l'argent pour faire des actes de leur emploi non licites et non sujets à salaire?

Après trois heures de délibération, le jury rapporta un verdict pleinement affirmatif contre Michel, affirmatif contre Saget seulement sur la question subsidiaire. Salmon eût bénéficié à notre époque de circonstances atténuantes; la loi n'accordant pas alors cette ressource, le verdict à son égard fut négatif. Enfin la culpabilité de Mosès fut admise dans les termes où l'accusation l'avait réduite, mais elle ne le fut qu'à la majorité insuffisante de sept voix contre cinq : en pareil cas, par une faveur de la législation, il appartenait à la cour de départager le jury et de statuer en fait: la cour opta, dans la circonstance, pour la non-culpabilité. En conséquence, Michel seul fut condamné à mort, avec confiscation de ses biens ; la peine encore subsistante de l'exposition et du carcan fut prononcée contre Saget, avec adjonction d'une amende ; Salmon et Mosès furent acquittés.

Ce triste procès eut un épilogue qui jette un jour assez cru sur les hardiesses gouvernementales de l'époque. Pour les deux acquittés, il n'y eut qu'un simulacre de mise en liberté, destiné à concilier en apparence le respect dû aux décisions de la justice avec les convenances de la politique. Napoléon

n'admettait point que des hommes sur lesquels planait un soupçon de connivence avec l'étranger pussent rentrer dans la société : à peine relaxés, Salmon et Mosès furent arrêtés de nouveau par mesure de haute police et réincarcérés comme prisonniers d'État. Saget, après avoir subi sa peine, éprouva le même sort. Du fond de leur prison, les trois détenus adressèrent à Savary de suppliantes requêtes et saisirent de leur cas la commission dite « de la liberté individuelle », instituée au sein du Sénat comme un platonique hommage à l'un des principes proclamés par la Révolution. La commission sénatoriale ayant renvoyé la requête au ministre de la police et demandé des explications, le ministre répondit que l'arrestation avait eu lieu « par ordre de Sa Majesté Impériale », et tout fut dit. Saget, Salmon, Mosès restèrent en prison jusqu'en 1814 : l'entrée des alliés à Paris leur rendit la liberté.

Au sortir de l'audience, Wustinger avait été d'abord restitué à son maître ; au bout de quelques jours, son élargissement ne semblant pas compatible avec l'ordre public, il fut ressaisi à son tour et mis en lieu sûr, mais cette récidive dans l'arbitraire fit naître un incident. Dans un esprit conciliateur, le prince Kourakine avait fermé les yeux sur la première arrestation de Wustinger et avait consenti, par une complaisante fiction, à la considérer « comme une simple absence » ; en se voyant enlever pour la seconde fois ce concierge intermittent, il ne maîtrisa plus son indignation. Contre un gouvernement qui prenait avec le droit des gens de telles libertés, il crut devoir invoquer tardivement ses privilèges d'ambassadeur et l'inviolabilité de son domicile. Déjà, les termes offensants pour la Russie dans lesquels avaient été conçus l'acte d'accusation, le réquisitoire du procureur général, l'arrêt de la cour, l'avaient obligé à formuler par écrit de vives observations ; il lança une seconde note de protestation ; il la fit autant qu'il put solide et véhémente. On le laissa protester, et le pauvre prince demeura fort embarrassé de ses décisions, partagé entre le désir de soutenir sa dignité et la crainte de provoquer une rupture, songeant parfois à quitter la France et reculant devant cet éclat, s'occupant seulement à faire filer en Allemagne une partie de son entou-

rage, réclamant des passeports pour les trois enfants naturels qu'il avait eus durant son séjour à Paris et pour les chantres de sa chapelle, commençant le déménagement de sa maison, en attendant qu'il opérât celui de sa volumineuse personne.

Pendant ce temps, le principal condamné du 14 avril implorait en vain la clémence impériale: son crime était de ceux que Napoléon ne pardonnait point, et Michel devait mourir. Le 1er mai, l'échafaud se dressa en place de Grève; entre quatre et cinq heures du soir, Michel fut conduit au supplice et sa tête tomba sous le couperet de la guillotine. A la même époque, le comte Tchernitchef, rentré tranquillement à Pétersbourg, ne semblait guère se douter que le sang versé à Paris retombait sur lui et marquait son uniforme d'une tache indélébile: à ceux qui lui parlaient de son « affaire », il répondait avec aisance: « Je n'ai fait que suivre la marche tracée par mes devanciers. » Spécialement désigné par ses services occultes à la faveur de son maître, il allait s'élancer d'un pas allègre aux sommets de la hiérarchie administrative et militaire. Dans les autres capitales, par l'une de ces aberrations du sens moral que produisent l'esprit de parti et la passion politique, la haute société, en haine de l'Empereur et de la France, plaignit le traître justement puni: à Vienne, les salons maudirent la cruauté de Bonaparte, et la sensibilité des dames s'apitoya sur le sort de « ce bon Michel, le martyr de la bonne cause ».

Quatre jours après l'exécution, Napoléon faisait ses adieux aux Parisiens: le 5 mai, il se montrait à l'Opéra en grande loge, avec l'Impératrice, et assistait à la représentation d'un ballet nouveau et magnifiquement monté: *l'Enfant prodigue.* Pour la dernière fois, les spectateurs le virent dans toute sa gloire, dans l'enivrement d'un bonheur surhumain, et le saluèrent de frénétiques acclamations. Le 9, il partait brusquement de Saint-Cloud; il s'en allait tenir à Dresde l'assemblée des souverains, présider l'Europe réunie en congrès, rejoindre ensuite ses troupes dans le Nord et leur donner le signal de l'invasion. En juin, la guerre commençait, et la Grande Armée, quittant ses positions de la Vistule pour s'enfoncer en Russie, s'acheminait à son tombeau.

ALBERT VANDAL.

L'ENFANT DE VOLUPTÉ [1]

VI

Depuis lors, une félicité pleine, oublieuse, effrénée, toujours nouvelle, les saisit l'un et l'autre. La passion les enveloppa, les rendit insouciants de tout ce qui n'aurait pas été pour l'un et l'autre une jouissance immédiate. Admirablement façonnés de corps et d'esprit pour la pratique des plaisirs les plus hauts et les plus rares, tous deux poursuivaient sans trêve l'absolu, le suprême en toutes choses, l'inaccessible; et ils allaient si loin que parfois une obscure inquiétude les prenait jusque dans le souverain oubli, comme si une voix fût montée du fond de leur être pour les avertir d'un châtiment inconnu, d'un terme très proche. De leur lassitude même, le désir renaissait plus subtil, plus téméraire, plus imprudent; à mesure qu'ils s'enivraient davantage, la chimère de leur cœur grandissait, s'agitait, engendrait de nouveaux rêves; ils semblaient ne plus trouver le plein sens de la vie que dans l'effort et l'excès, comme une forte flamme n'atteint son extrême intensité que par la violence des rafales. Parfois, une source inopinée de plaisir s'ouvrait en leur âme, comme une eau vive jaillit sous le talon d'un homme qui marche à l'aventure dans le dédale d'un bois; et ils y buvaient sans retenue, jusqu'à l'épuiser.

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1894.

Parfois, sous le souffle des désirs, leur âme, par une hallucination singulière, concevait l'image décevante d'une existence plus large, plus libre, plus forte, « ultra-délicieuse »: et ils s'y plongeaient, ils y respiraient comme dans leur atmosphère natale. Les finesses et les délicatesses du sentiment et de l'imagination alternaient pour eux avec les folies des sens. Ils n'apportaient ni l'un ni l'autre aucune réserve aux mutuelles prodigalités de la chair et de l'esprit. Ils éprouvaient une joie indicible à déchirer tous les voiles, à découvrir tous les secrets, à violer tous les mystères.

— Quel étrange amour! disait Hélène en se rappelant les tout premiers jours, sa maladie, son consentement rapide. Je me serais donnée à toi le soir même où je t'ai vu.

Elle en ressentait une sorte d'orgueil.

Et son amant disait :

— Ce soir-là, sur le seuil, quand j'entendis annoncer ton nom si près du mien, j'eus — pourquoi? je ne sais — la certitude que ma vie était liée pour toujours à la tienne.

Ils croyaient ce qu'ils disaient. Ils relurent ensemble l'élégie romaine de Gœthe : « *Lass dich, Geliebte, nicht reun dass du mir so schnell dich ergeben*... Ne te repens pas, ô mon aimée, de t'être donnée si vite! »

Pour eux comme pour le chantre divin de Faustine, Rome s'illuminait d'une lumière nouvelle. Partout où ils passaient, ils laissaient un souvenir d'amour. Les églises écartées de l'Aventin, — Sainte-Sabine avec ses belles colonnes en marbre de Paros, le joli jardin de Sainte-Marie-du-Prieuré, le campanile de Sainte-Marie-en-Cosmedin, pareil à une vivante stèle rose dans l'azur, — connaissaient bien leur amour. Les villas des cardinaux et des princes, — la villa Pamphili, qui se mire dans ses fontaines et dans son lac, toute gracieuse et molle, où chaque bosquet semble abriter une noble idylle et où les balustres de pierre et les fûts des arbres semblent rivaliser en nombre; la villa Albani, froide et muette comme un cloître, bocage de marbres sculptés et musée de buis centenaires, où, sous les vestibules et les portiques, entre les colonnes de granit, les cariatides et les hermès, symboles d'immobilité, contemplent l'immuable symétrie de la verdure; et la villa Médicis, qui ressemble à une forêt d'émeraude se

ramifiant sous une lumière surnaturelle; et la villa Ludovisi, un peu sauvage, embaumée de violettes, consacrée par la présence de la Junon qu'adora Gœthe, en ce temps où les platanes et les cyprès, que l'on put croire immortels, frissonnaient déjà dans le pressentiment des enchères et de la mort; — toutes les villas patriciennes, gloire souveraine de Rome, connaissaient bien leur amour. Les galeries de tableaux et de statues, — la salle du palais Borghèse où, devant la Danaé, Hélène souriait comme devant la révélation d'elle-même; et la salle des miroirs où son image passait entre les Amours de Ciro Ferri et les guirlandes de Mario dei Fiori; la chambre d'Héliodore, animée prodigieusement de la plus forte palpitation de vie que Raphael ait su infuser à l'inertie d'un mur; et l'appartement des Borgia, où la fantaisie puissante du Pinturicchio se déroule en un merveilleux tissu d'histoires, de fables, de rêves, de caprices, d'artifices et de hardiesses; et la chambre de Galatée, où s'épand je ne sais quelle pure fraîcheur, quelle inextinguible sérénité de lumière; et le cabinet de l'Hermaphrodite, où le doux monstre, né de la volupté d'une nymphe et d'un demi-dieu, allonge sa forme ambiguë parmi les feux des pierres fines, — tous les séjours solitaires de la Beauté connaissaient bien leur amour.

Ils comprenaient le cri sublime du poète : « *Eine Welt zwar bist Du, o Rom!*... O Rome, en vérité tu es un monde! Mais, sans l'amour, le monde ne serait pas le monde, Rome même ne serait pas Rome. » Et l'escalier de la Trinité, glorifié par la lente ascension du soleil, devenait l'escalier de l'Unique par l'ascension de la toute belle Hélène Muti.

Souvent Hélène prenait plaisir à gagner par ces degrés la douce retraite du palais Zuccari. Elle montait lentement, dans la bande d'ombre; mais son âme courait, rapide, jusqu'au sommet. Nombreuses furent les heures de délices que mesura la tête d'ivoire dédiée à Hippolyta, — cette tête qu'elle approchait parfois de son oreille avec un geste enfantin, appuyant l'autre joue sur la poitrine de l'aimé, pour écouter simultanément la fuite des secondes et les palpitations de ce cœur. — André lui paraissait toujours nouveau. Parfois, sous les caresses, elle laissait échapper un cri où s'exhalait toute la terrible angoisse de son être terrassé par la violence de la

sensation. Parfois, entre les bras de l'aimé, elle était prise d'une sorte de torpeur extatique où elle croyait devenir une créature diaphane, légère, fluide, immatérielle, très pure; tandis que les pulsations de la vie, dans leur multitude, lui rappelaient l'innombrable frisson d'une mer calme en été. Parfois, sur cette poitrine chérie, après les caresses, elle sentait en elle-même la volupté s'apaiser, s'aplanir, s'assoupir : telle une eau bouillonnante qui peu à peu retombe : mais, s'il respirait plus fort ou s'il remuait à peine, elle sentait de nouveau comme une onde ineffable la traverser de la tête aux pieds, vibrer en s'atténuant et, enfin, mourir. Cette « spiritualisation » de la volupté charnelle, produite par la parfaite affinité des deux corps, était peut-être, entre tous les phénomènes de leur passion, le plus remarquable. Parfois Hélène avait des larmes plus douces que des baisers.

Et, dans les baisers, quelle douceur profonde! Il y a des bouches de femmes qui semblent enflammer d'amour l'haleine au passage. Elles s'avivent d'un sang plus riche que la pourpre ou se glacent d'une pâleur d'agonie; elles s'illuminent de la bonté d'un consentement ou s'assombrissent d'une ombre de dédain; elles s'épanouissent de plaisir ou se tordent de souffrance : elles portent toujours en elles une énigme qui trouble les rêveurs, et qui les attire, et qui les captive. Une discorde continuelle entre l'expression des lèvres et celle des yeux engendre le mystère : il semble qu'une âme double s'y révèle avec une double beauté : joyeuse et triste, glaciale et ardente, cruelle et bénigne, humble et hautaine, souriante et ironique; et cette ambiguïté suscite l'inquiétude en ceux qui se complaisent aux choses obscures. Deux artistes du XV[e] siècle, méditatifs, pourchasseurs infatigables d'un idéal rare et suprême, psychologues pénétrants auxquels on doit peut-être les plus subtiles analyses de la physionomie humaine, plongés sans cesse dans l'étude et dans la recherche des difficultés les plus ardues et des secrets les plus occultes, Botticelli et Vinci, ont compris et rendu par les moyens variés de leur art l'indéfinissable séduction de ces bouches.

Dans les baisers d'Hélène, André trouvait la volupté essentielle. Et, parfois, tous deux croyaient sentir la fleur vive de leurs âmes s'effeuiller sous la pression des lèvres en répandant

un suc de délices dans les veines. Et tous deux, pour prolonger l'ivresse, ils retenaient leur respiration jusqu'à défaillir d'angoisse. Puis, ils se regardaient avec des yeux noyés dans un nuage de torpeur. Et elle disait, d'une voix un peu rauque, sans sourire :

— Nous en mourrons.

Et, soudain, elle emprisonnait dans ses bras le cou de l'aimé, l'enchaînait de ses cheveux, l'étreignait comme une proie. Lui, lassé, heureux de se soumettre, docile comme un enfant, restait captif en ces liens. Et elle s'écriait :

— Comme tu es jeune! comme tu es jeune!

En lui, malgré toutes les corruptions, malgré toutes les dispersions, la jeunesse résistait, persistait, métal inaltérable, arome tenace. Cette splendeur de jeunesse vraie était sa qualité la plus précieuse. A la grande flamme de la passion, tout ce qu'il y avait en lui de faux, d'artificiel, de vain, se consumait comme un bûcher. Après la dissolution produite par l'abus de l'analyse et par l'action isolée de toutes les énergies intérieures, il revenait maintenant à l'unité des forces, de l'action, de la vie; il reconquérait la primitive confiance; il aimait juvénilement. Certains de ses abandons semblaient d'un enfant crédule; certaines de ses fantaisies étaient pleines de fraîcheur et de grâce légère.

— Par moments, lui disait Hélène, ma tendresse pour toi se fait plus délicate que celle d'une amante. Elle devient, comment dirai-je? presque maternelle.

André riait, parce qu'elle était à peine son aînée de trois ans. Il disait :

— Quelquefois la communion de nos esprits me semble si chaste que je pourrais t'appeller ma sœur, en te baisant les mains.

Ces purifications, ces exaltations trompeuses du sentiment advenaient toujours aux languissantes accalmies du plaisir, lorsque, dans le repos de la chair, l'âme éprouvait un vague besoin d'idéalité. Alors aussi ressuscitaient chez le jeune homme les idéales aspirations vers l'art aimé: et c'était dans son intelligence un tumulte de toutes les formes jadis cherchées et contemplées, qui demandaient à se produire; et les paroles de Gœthe le stimulaient : « A quoi servirait sous tes yeux l'ardente

nature, que pourraient autour de toi les formes de l'art, si l'énergie créatrice ne t'emplissait point l'âme, si elle n'affluait point au bout de tes doigts, continuellement, pour l'œuvre à venir? » La pensée de réjouir sa maîtresse par un vers nombreux ou par une belle ligne le poussa au travail. Il écrivit *la Simone:* et il fit deux eaux-fortes, le *Zodiaque* et la *Coupe d'Alexandre*.

Dans la pratique de l'art, il préférait les instruments difficiles, exacts, parfaits, incorruptibles : la métrique et la gravure : et il visait à continuer et à renouveler les formes italiennes traditionnelles, avec sévérité, en se rattachant aux poètes du « *stil novo* » et aux peintres précurseurs de la Renaissance. Son esprit était essentiellement *formel*. Il aimait l'expression plus que la pensée. Ses essais littéraires étaient des exercices, des jeux, des études, des recherches, des expériences techniques, des curiosités. Il pensait, avec Taine, qu'il est plus difficile de composer six beaux vers que de gagner une bataille rangée. Sa *Fable d'Hermaphrodite* imitait en sa structure la *Fable d'Orphée*, d'Ange Politien ; et elle avait des strophes extraordinaires de délicatesse, de puissance et de musique, surtout dans les chœurs de monstres hybrides, centaures, sirènes et sphinx. Sa nouvelle tragédie, *la Simone*, assez courte, avait une saveur très singulière. Toute rimée qu'elle était dans les anciens modes toscans, elle semblait conçue par un poète anglais du siècle d'Élisabeth sur une nouvelle du *Décaméron:* et elle portait en soi quelque chose du charme doux et étrange qu'ont certains petits drames de Shakespeare.

Au frontispice de l'Exemplaire unique, le poète signa ainsi son œuvre : A. S. CALCOGRAPHUS AQUA FORTI SIBI TIBI FECIT [1].

Le cuivre l'attirait plus que le papier, l'acide nitrique plus que l'encre, la pointe plus que la plume. Déjà un de ses ancêtres, Juste Sperelli, avait essayé de la gravure. Certaines estampes de lui, exécutées aux environs de 1520, révélaient manifestement l'influence d'Antoine Pollajuolo par la profondeur et par l'âpreté du dessin. André usait de la facture libre de Rembrandt et de la manière noire chère aux aquafortistes

1. « A. S., graveur sur cuivre, fit ceci pour soi et pour toi. »

anglais de l'école de Green, de Dixon, d'Earlom. Il avait fait son éducation d'après tous les modèles, il avait étudié séparément l'effet cherché par chaque graveur, il s'était mis à l'école d'Albert Dürer et du Parmesan, de Marc Antoine et d'Holbein, d'Annibal Carrache et de Mac Ardell, du Guide et de Callot, de Toschi et de Gérard Audran ; mais, devant la plaque de cuivre, voici quelle était son intention propre : éclaircir par les effets de lumière de Rembrandt les élégances de dessin des artistes florentins du XVe siècle appartenant à la seconde génération, comme Sandro Botticelli, Domenico Ghirlandajo et Filippino Lippi.

Ses deux dernières gravures représentaient, en deux épisodes d'amour, deux aspects de la beauté d'Hélène ; elles empruntaient leurs titres aux accessoires.

Parmi les choses les plus précieuses que possédait André Sperelli, se trouvait une courtepointe en soie fine, de couleur azur passé, autour de laquelle tournaient les douze signes du zodiaque, brodés, chacun avec sa légende : *Aries*, *Taurus*, *Gemini*, *Cancer*, *Leo*, *Virgo*, *Libra*, *Scorpius*, *Arcitenens*, *Caper*, *Amphora*, *Pisces*, en caractères gothiques. Un soleil d'or occupait le centre du cercle ; les figures animales, dessinées dans un style archaïsant qui rappelait celui des mosaïques, avaient un éclat extraordinaire. L'étoffe entière était digne de draper une couche impériale. Et, par le fait, elle provenait du trousseau de Blanche Marie Sforza, nièce de Ludovic le More, qui devint femme de l'empereur Maximilien.

La nudité d'Hélène ne pouvait pas avoir une draperie plus riche. Parfois, tandis qu'André était dans la pièce voisine, elle se dévêtait à la hâte, s'étendait sous la courtepointe merveilleuse ; et elle appelait son poète. Et, lorsqu'il accourait, elle s'offrait à ses yeux comme une divinité enveloppée dans une zone de firmament. Parfois elle se levait, pour venir devant le foyer, en traînant la draperie sidérale après elle. Frileuse, elle se serrait, des deux bras, dans la soie ; et elle marchait pieds nus, à petits pas, pour ne point s'embarrasser dans l'abondance des plis. Le soleil lui resplendissait sur les épaules à travers les cheveux dénoués ; le Sagittaire lui perçait la gorge de sa javeline ; un grand lambeau du zodiaque rampait derrière elle sur le tapis, emportant les roses qu'elle venait d'effeuiller.

L'une des eaux-fortes représentait justement Hélène endormie sous les signes célestes. La forme féminine apparaissait, moulée par les plis de l'étoffe, la tête abandonnée au bord du lit, un peu en dehors, les cheveux pleuvant jusqu'à terre, un bras pendant et l'autre posé le long du flanc. Les parties découvertes, la face, le haut de la poitrine et les bras, étaient très lumineuses; et la pointe avait rendu avec beaucoup de puissance le scintillement des broderies dans la pénombre et le mystère des symboles. Un grand lévrier blanc, *Famulus*, — frère de celui qui pose la tête sur les genoux de la comtesse d'Arundel dans le tableau de Rubens, — tendait le cou vers la dame, les yeux braqués, en arrêt sur les quatre pattes, dessiné avec une heureuse hardiesse de raccourci. Le fond de la chambre était opulent et sombre.

La seconde eau-forte avait pour motif le grand bassin d'argent qu'Hélène avait hérité de sa tante Flaminia.

C'était un bassin historique; il s'appelait la Coupe d'Alexandre. Il avait été donné à la princesse de Bisenti par César Borgia, lors de son départ pour la France, où ce prince allait porter à Louis XII la bulle de divorce et les dispenses de mariage. On attribuait à Raphaël le dessin des figures qui en faisaient le tour et de celles qui surgissaient du bord, face à face.

Il s'appelait la Coupe d'Alexandre parce qu'il avait été composé en mémoire de cette coupe prodigieuse où, dans les grands festins, le roi de Macédoine avait coutume de boire prodigieusement. Des troupes de sagittaires contournaient les flancs du vase, tumultueux, les arcs tendus, avec les admirables attitudes de ceux que Raphaël peignit nus et décochant leurs flèches contre l'Hermès, dans la fresque de la salle décorée par Jean-François Grimaldi, au palais Borghèse. Ils poursuivaient une grande Chimère qui faisait saillie comme une anse au-dessus du bord, tandis que, sur le bord opposé, bondissait le jeune sagittaire Bellérophon, l'arc tendu contre le monstre. Les ornements de la base et du bord avaient une rare élégance. L'intérieur était doré comme celui d'un ciboire. Le métal était sonore comme un instrument. Le poids était de trois cents livres. La forme entière était harmonieuse.

Souvent, par caprice, Hélène prenait dans cette coupe son

bain du matin. Elle pouvait du moins, y plonger toute sa personne, sinon s'y étendre : et, en vérité, rien n'égalait la grâce souveraine de son corps ramassé dans cette eau que la dorure teignait de reflets ténus, indescriptibles : après tant d'années, en effet, l'argent n'apparaissait pas encore et l'or était mourant.

Épris de trois formes diversement nobles, de la femme, de la coupe et du lévrier, l'aquafortiste avait trouvé une très belle composition de lignes : la femme, debout, dans le bassin, nue, s'appuyant d'une main sur la saillie de la Chimère et de l'autre sur la saillie du Bellérophon, s'allongeait en avant pour agacer le chien qui, plié en arc, les pattes antérieures allongées et les pattes postérieures dressées, pareil à un félin qui va bondir, dressait vers elle son museau long et effilé comme celui d'un brochet.

Jamais André Sperelli n'avait savouré ni souffert plus ardemment l'attentive anxiété de l'artiste qui surveille l'aveugle et irréparable action de l'acide ; jamais il n'avait appliqué une patience plus aiguë au travail si délicat de la pointe sèche sur les rudesses des passages. Réellement, il était né graveur sur cuivre, comme Lucas de Leyde. Il possédait une science admirable — ou, peut-être, un sens rare — de toutes les moindres particularités de temps et de degré qui peuvent concourir à varier infiniment sur le cuivre l'efficacité de l'eau-forte. Non seulement la pratique, la diligence et l'intelligence, mais surtout ce sens natif presque infaillible l'avertissait du moment juste, de l'instant exact où la corrosion arrivait à donner telle valeur précise d'ombre que, dans l'intention de l'artiste, l'estampe devait offrir. Et cette maîtrise spirituelle sur la force brutale, ce pouvoir de lui infuser pour ainsi dire une âme esthétique, ce sentiment de je ne sais quelle occulte correspondance entre les pulsations de son poignet et la morsure progressive de l'acide, c'était son enivrant orgueil, sa torturante joie.

Il semblait à Hélène qu'elle fût déifiée par son amant comme Isotta de Rimini dans les indestructibles médailles que Sigismond Malatesta fit frapper à sa gloire. Pourtant, les jours où André se mettait à l'œuvre, elle devenait triste, taciturne et soupirante, comme sous l'empire d'une secrète angoisse. Et elle avait de telles effusions de tendresse, mêlées de tant de

larmes et de sanglots si mal contenus, que le jeune homme en demeurait étonné, plein de soupçons, sans comprendre.

Un soir, ils revenaient à cheval de l'Aventin, par la pente de la rue Sainte-Sabine, ayant encore dans les yeux la grande vision des palais impériaux incendiés par le soleil couchant, rouges de flamme entre les cyprès noirâtres que pénétrait une poussière d'or. La tristesse d'Hélène s'était communiquée à son amant; et ils chevauchaient en silence. Devant l'église Sainte-Sabine, André dit en arrêtant sa monture :

— Tu te souviens?

Quelques poules qui becquetaient en paix parmi les touffes d'herbe se dispersèrent aux aboiements de *Famulus*. La place était tranquille et modeste comme le parvis d'une église de village; mais les murs avaient ce singulier éclat de lumière que reflètent les édifices de Rome « à l'heure du Titien ».

Hélène aussi s'arrêta.

— Comme elle paraît loin, cette journée! dit-elle avec un peu de tremblement dans la voix.

En effet, c'était un souvenir déjà perdu dans l'infini du temps, comme si leur amour eût duré des mois et des années. Les paroles d'Hélène avaient suscité dans l'âme d'André une étrange image, et, en même temps, une inquiétude. Elle se mit à rappeler tous les détails de leur visite à cette église, une après-midi de janvier, sous un soleil précoce. Elle s'étendait sur des minuties avec insistance; et, par instants, elle s'interrompait comme quand on suit, outre les mots qu'on prononce, une pensée qu'on n'exprime pas. André crut sentir un regret dans la voix d'Hélène. — Que pouvait-elle bien regretter? Leur passion n'avait-elle pas devant elle des jours plus doux encore? N'était-ce pas déjà la Rome printanière, si clémente aux amours? — Perplexe, il ne l'écoutait plus. Les chevaux descendaient au pas, l'un à côté de l'autre, soufflant fortement des naseaux ou rapprochant leurs bouches comme pour se faire des confidences. *Famulus* allait devant et derrière, en course perpétuelle.

— Tu te souviens, continua Hélène, tu te souviens de ce frère qui vint nous ouvrir?

— Oui, oui.

— De quels yeux stupéfaits il nous regarda! C'était un nain,

sans barbe, tout rugueux. Pour aller prendre les clefs de l'église il nous laissa seuls dans le vestibule; et tu me donnas un baiser. Tu te souviens?

— Oui.

— Et tous ces barils, dans le vestibule! Et cette odeur de vin, pendant que le frère nous expliquait les histoires sculptées dans la porte de cyprès. Et puis, la *Madone du Rosaire!* Tu te souviens? L'explication te fit rire; et moi, en t'entendant rire, je ne pus m'empêcher de rire aussi: et nous rîmes si fort au nez du pauvre diable qu'il se troubla et n'ouvrit plus la bouche, pas même à la fin pour te dire merci...

Elle reprit, après une pause:

— Et à Saint-Alexis, quand tu ne voulais pas me laisser voir la coupole par le trou de la serrure! Nous avons bien ri, là aussi!

De nouveau, elle se tut. Un cortège d'hommes montaient la chaussée avec un cercueil, suivis d'une voiture publique pleine de parents qui pleuraient. Le mort allait au cimetière des Israélites. C'était un enterrement muet et froid. Tous ces hommes se ressemblaient comme des frères.

Pour laisser passage au cortège, les deux chevaux se séparèrent et prirent chacun un côté, en rasant le mur; et les amants se regardèrent par-dessus le mort, saisis d'une tristesse croissante

Lorsqu'ils se rapprochèrent, André demanda:

— Qu'as-tu donc? A quoi penses-tu?

Avant de répondre, elle hésita. Elle tenait les yeux abaissés sur le cou de l'animal, qu'elle caressait du pommeau de son stick, irrésolue et pâle.

— A quoi penses-tu? répéta le jeune homme.

— Eh bien! je vais te le dire. Je pars mercredi; je ne sais pour combien de temps. Peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours: je ne sais... Notre amour se rompt par ma faute; mais ne me demande pas comment, ne me demande pas pourquoi, ne me demande rien; je t'en prie! Je ne pourrais pas te répondre.

André la regarda, presque incrédule. La chose lui paraissait si impossible qu'elle ne le fit pas souffrir.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, Hélène?

Elle hocha la tête pour faire signe que non. Sa gorge s'était serrée, et, subitement, elle mit son cheval au trot. Derrière eux, les cloches de Sainte-Sabine et de Sainte-Prisca commencèrent à tinter dans le crépuscule. Ils trottaient en silence, éveillant les échos sous les arcs, sous les temples, dans les ruines solitaires et vides. Ils laissèrent sur leur gauche Saint-Georges-en-Vélabre qui gardait encore une lueur vermeille sur les briques de son campanile, comme en ce lointain jour de bonheur. Ils côtoyèrent le Forum romain et le Forum de Nerva, déjà envahis par une ombre bleuâtre, pareille à celle des glaciers pendant la nuit. Ils s'arrêtèrent à l'Arc des Pentani, où les attendaient leurs palefreniers et leurs voitures.

A peine descendue de cheval, Hélène tendit la main à André en évitant de le regarder dans les yeux. Elle paraissait avoir grande hâte de s'éloigner.

— Eh bien? lui demanda-t-il, en l'aidant à monter dans sa voiture.

— A demain! Ce soir, non.

VII

Le lendemain, donc, le paysage sabin s'étendait devant eux sous une lumière idéale, comme un de ces paysages rêvés où les choses paraissent être visibles de loin par une irradiation qui en prolonge les contours.

La voiture fermée roulait avec un bruit égal, au trot; les murailles des vieilles villas patriciennes défilaient devant les portières, blanchâtres, comme vacillantes, avec un mouvement continu et doux. De temps en temps, une grande grille de fer, à travers laquelle on apercevait une allée flanquée de grands buis, ou un cloître de verdure habité par des statues antiques, ou un long portique végétal sous lequel riaient çà et là des rayons de soleil pâle.

Hélène se taisait, enveloppée dans son ample manteau de

loutre, le voile abaissé sur le visage, les mains gantées de chamois. André aspirait avec délices la subtile odeur d'héliotrope qu'exhalait la pelisse précieuse, tandis qu'il sentait la forme du bras d'Hélène contre son propre bras. Ils se croyaient tous les deux loin des hommes, seuls; mais, à l'improviste, passait un carrosse noir de prélat, ou un *buttero* à cheval, ou une troupe d'ecclésiastiques violets, ou un troupeau de bœufs.

A quelque distance du pont, elle dit :

— Descendons.

Dans la campagne, la lumière froide et claire ressemblait à une eau de source: et, comme les arbres ondulaient au vent, il semblait que l'ondulation se communiquât du même coup à toutes choses.

Elle dit, en se serrant contre lui et chancelant sur le sol raboteux :

— Je pars ce soir. C'est la dernière fois...

Puis elle se tut: puis, avec des pauses, elle reparla encore de la nécessité du départ, de la nécessité de la rupture, sur un ton plein de tristesse. Le vent furieux lui enlevait les paroles aux lèvres. Elle poursuivait. Il l'interrompit en lui prenant la main et cherchant sous les boutons la chair du poignet :

— Tais-toi! tais-toi!

Ils avançaient en luttant contre l'assaut des rafales. Et lui, près de cette femme, dans cette solitude profonde et solennelle, sentit tout d'un coup entrer en son âme comme l'orgueil d'une vie plus libre, comme un flot débordant de forces :

— Non, non, ne pars pas! Je te veux encore, toujours...

Il lui mit le poignet à nu et glissa ses doigts sous la manche, en lui tourmentant la peau d'une caresse inquiète.

Elle lui jeta un de ces regards qui l'enivraient comme des coupes de vin. Le pont, tout près d'eux maintenant, rougeoyait dans une illumination de soleil. Le fleuve paraissait immobile et métallique en toute sa longueur sinueuse. Les joncs se courbaient sur la rive et les eaux heurtaient légèrement des perches fichées dans la glaise pour soutenir des lignes.

Alors il tâcha de l'émouvoir par les souvenirs. Il lui parlait

des premiers jours, du bal au palais Farnèse, d'une partie de chasse, et de rencontres matinales sur la place d'Espagne, devant les vitrines des orfèvres, ou dans la tranquille et aristocratique rue Sixtine, lorsqu'elle sortait du palais Barberini suivie par les bouquetières qui lui offraient des roses dans des corbeilles.

— Tu te souviens? Tu te souviens?

— Oui.

— Et la soirée des fleurs, au début... quand je vins avec toutes ces fleurs... Tu étais seule, dans le coin de la fenêtre; tu lisais. Tu te souviens?

— Oui, oui.

— J'entrai. Tu te retournas à peine; tu m'accueillis durement. Qu'avais-tu? Je ne sais. Je déposai la botte de fleurs sur le guéridon, et j'attendis. D'abord, tu parlas de choses insignifiantes, sans volonté et sans plaisir. Je pensais, découragé : « Elle ne m'aime donc plus! » Mais le parfum était fort; il emplissait toute la chambre. Je te vois toujours, quand tu saisis à deux mains le bouquet et que tu y plongeas toute ta figure, en aspirant. Relevée, ta figure paraissait exsangue; tes yeux paraissaient noyés dans une sorte d'ivresse...

— Continue, continue! dit Hélène d'une voix faible, penchée sur le parapet, magnétisée par la fascination des eaux courantes.

— Et puis, sur le divan, tu te souviens? Je t'avais renversée, et je te couvrais de fleurs la poitrine, les bras, la face. Tu te relevais à tout moment pour m'offrir ta bouche, ta gorge, tes paupières mi-closes. Entre ta peau et mes lèvres, je sentais les feuilles froides et molles. Si je te baisais le cou, tu frissonnais par tout le corps et tu étendais les mains pour m'écarter. Oh! alors... Tu avais la tête plongée dans les coussins, la poitrine cachée sous les roses, les bras nus jusqu'au coude: et rien n'était plus amoureux et plus doux que le petit tremblement de tes mains pâles sur mes tempes... Tu te souviens?

— Oui. Continue!

Il continuait, avec une tendresse croissante. Grisé de ses propres paroles, il perdait presque la conscience de ce qu'il

disait. Hélène, les épaules tournées vers la lumière, se penchait peu à peu vers lui. A travers les vêtements, ils sentaient le contact indécis de leurs corps. Sous eux, les eaux de la rivière glissaient, lentes et froides à voir; les grands joncs grêles, pareils à des chevelures, se courbant à chaque souffle, y plongeaient avec de larges fluctuations.

Ils cessèrent de parler; mais ils se regardaient, et ils avaient dans les oreilles un bourdonnement continu qui se prolongeait à l'infini et qui semblait emporter une partie de leur être, comme si quelque chose de sonore échappé de leur cerveau même se fût dilaté jusqu'à remplir toute la campagne.

Hélène se redressa.

— Partons, dit-elle. J'ai soif. Où pourrait-on avoir de l'eau?

Ils se dirigèrent vers l'auberge, au delà du pont. Des charretiers dételaient leurs chevaux, avec des imprécations bruyantes. La clarté du couchant frappait d'un coup de vive lumière le groupe des bêtes et des hommes,

A leur entrée, les gens de l'auberge n'eurent aucun mouvement de surprise. Trois ou quatre hommes grelottants de fièvre étaient autour d'un brasero carré, taciturnes et jaunes. Un bouvier au poil roux somnolait dans un coin, avec sa pipe éteinte encore entre les dents. Deux jeunes garçons, hâves et louches, jouaient aux cartes et se guettaient pendant les pauses avec un regard d'une ardeur bestiale. L'hôtesse, une femme obèse, avait sur les bras un bambin qu'elle berçait lourdement.

Tandis qu'Hélène buvait dans un verre grossier, la femme se lamentait en lui montrant le bambin :

— Regardez, madame! Regardez, madame!

Tous les membres de la pauvre créature étaient d'une maigreur pitoyable: ses lèvres violacées étaient parsemées de points blanchâtres; l'intérieur de sa bouche était couvert de grumeaux laiteux. Il semblait que la vie eût déjà quitté ce petit corps, ne laissant qu'une matière sur laquelle végétaient les moisissures.

— Tâtez, madame, comme ses mains sont froides. Il ne peut plus boire, il ne peut plus avaler, il ne peut plus dormir...

La femme sanglotait. Les fiévreux regardaient avec des yeux pleins d'une prostration infinie. Les sanglots donnèrent aux deux garçons un mouvement d'impatience.

— Viens, viens! dit André à Hélène en lui saisissant le bras, après avoir jeté sur la table une pièce de monnaie.

Et il l'entraîna dehors. Ils revinrent ensemble vers le pont. Maintenant, le cours de l'Anio allait s'embrasant des feux du soir. Une ligne scintillante traversait l'arche; et, dans le lointain, les eaux prenaient une couleur roussie plus luisante, comme s'il y eût flotté des taches d'huile ou de bitume. La campagne accidentée, semblable à un océan de ruines, avait une teinte violette uniforme. Vers la ville, le ciel devenait plus rouge.

— Pauvre créature! murmura Hélène avec un accent de profonde compassion

Et elle se serra au bras d'André.

Le vent faisait rage; une troupe de corneilles passa dans l'air incendié, très haut, en croassant.

Alors, tout d'un coup, une sorte d'exaltation passionnelle s'empara de leurs deux âmes, à l'aspect de cette solitude. Quelque chose de tragique et d'héroïque, semblait-il, entrait dans leur amour. Les cimes de leur passion flamboyèrent sous les reflets du couchant tumultueux. Hélène s'arrêta.

— Je n'en puis plus, dit-elle haletante.

La voiture était loin encore, immobile à la place où ils l'avaient laissée.

— Encore un peu, Hélène! Encore un peu! Veux-tu que je te soutienne?

Emporté par un indomptable élan, il laissa libre cours à ses paroles.

« Pourquoi voulait-elle partir? Pourquoi voulait-elle briser l'enchantement? Désormais, leurs destins n'étaient-ils pas liés pour toujours? Il avait besoin d'elle pour vivre: il avait besoin de ses yeux, de sa voix, de sa pensée... Il était tout imprégné de cet amour; il avait tout le sang brûlé comme par un poison, sans remède. Pourquoi cette volonté de fuir? Il s'enlacerait à elle, il l'étoufferait d'abord sur son cœur. Non; cela ne pouvait pas être. Jamais! jamais! »

Hélène l'écoutait, tête basse, luttant contre le vent, sans

répondre. Au bout de quelques minutes, elle leva le bras pour faire signe au cocher d'avancer. Les chevaux piaffèrent.

— Vous arrêterez à la Porte Pie, dit-elle en montant dans la voiture avec André.

Et, d'un mouvement subit, elle s'offrit au désir de son amant qui lui baisa la bouche, le front, les cheveux, les yeux, la gorge, avidement, rapidement, sans plus respirer.

— Hélène! Hélène!

Une vive lueur pénétra dans la voiture, reflétée par les maisons couleur de brique. Sur la route s'approchait le trot sonore de plusieurs chevaux.

Hélène, se pliant sur l'épaule de l'aimé avec une immense douceur de soumission, dit :

— Adieu, mon amour! Adieu! adieu!

Comme elle se relevait, sur la droite et sur la gauche passèrent au grand trot dix ou douze cavaliers en habit rouge qui revenaient de la chasse au renard. Un d'eux, le duc de Beffi, en rasant la voiture, se pencha sur le pommeau de la selle pour regarder par la portière.

André ne dit plus rien. Il sentait maintenant tout son être défaillir, dans un accablement infini. Une fois la première révolte apaisée, l'enfantine faiblesse de sa nature lui inspirait un besoin de larmes. Il aurait voulu se plier, s'humilier, prier, émouvoir par ses pleurs la pitié de cette femme. Il avait la sensation confuse et obtuse d'un vertige; et un froid subtil le prenait à la nuque, lui pénétrait la racine des cheveux.

— Adieu, répéta Hélène.

La voiture s'arrêtait sous l'arceau de la Porte Pie. Il lui fallut descendre.

VIII

Cet *adieu au grand air* [1], voulu par Hélène, ne résolut aucun des doutes qu'André avait dans l'âme. — Quelles pouvaient être les secrètes raisons de ce départ subit? — Il cherchait vainement à pénétrer le mystère ; les doutes l'accablaient.

1. En français dans le texte.

Pendant les premiers jours, les assauts de la douleur et du désir furent si cruels qu'il pensa mourir. La jalousie, qui, après les premiers accès, s'était dissipée devant l'ardeur persistante d'Hélène, ressuscitait en lui, évoquée par les imaginations impures: et le soupçon qu'il y avait un homme au fond de cette ténébreuse intrigue lui causait un tourment insupportable. Parfois il se sentait envahi d'une basse colère contre l'absente, d'une rancœur amère, et presque d'un besoin de vengeance, comme si elle l'eût mystifié et trahi pour se livrer à un autre amant. Parfois aussi, il croyait ne plus la désirer, ne plus l'aimer, ne l'avoir jamais aimée. Ce n'était pas pour lui un phénomène nouveau, cette cessation passagère d'un sentiment, cette sorte de syncope spirituelle, qui, au milieu d'un bal par exemple, lui rendait complètement étrangère la femme adorée, lui permettait de prendre part à un souper joyeux, une heure après en avoir bu les larmes. Mais ces oublis ne duraient pas. Le printemps romain fleurissait avec une allégresse inouïe : la ville de travertin et de briques absorbait la lumière comme une forêt avide; les fontaines papales se dressaient dans un ciel plus transparent qu'une pierre précieuse; la place d'Espagne était embaumée comme une roseraie: et la Trinité des Monts, au sommet du grand escalier peuplé d'enfants, ressemblait à un dôme d'or.

Sous les excitations qui lui venaient de la beauté nouvelle de Rome, tout ce qui lui restait du philtre d'Hélène dans le sang et dans l'âme se ravivait, se rallumait. Et il était troublé jusqu'au fond par d'invincibles angoisses, par d'implacables tumultes, par d'indéfinissables langueurs, tout un étrange renouveau de sa puberté. Un soir, chez les Dolcebuono, après le thé, comme il était resté le dernier dans le salon plein de fleurs, où vibrait encore une *cachucha* de Raff, il parla d'amour à Blanche ; et il n'eut pas lieu de s'en repentir, ce soir-là, ni plus tard.

Son aventure avec Hélène Muti lui avait donné immédiatement, aux yeux des femmes, un haut degré de prestige. Un souffle de faveur l'enveloppa: bientôt, par un effet que produit souvent la contagion du désir, ses succès devinrent surprenants. Et puis, sa réputation d'artiste mystérieux lui était

profitable; il avait écrit sur l'album de la princessede Ferentino deux sonnets restés célèbres, où, comme en un diptyque ambigu, il louait tour à tour une bouche diabolique et une bouche angélique, celle qui perd les âmes et celle qui dit : *Ave*.

Sans une minute d'hésitation, il répondit aux avances. A cette sorte de recueillement qu'avait opéré en lui l'empire exclusif d'Hélène, succédait maintenant une sorte de dissolution. N'étant plus retenues par les liens de feu qui les serraient en un faisceau, toutes ses énergies retournaient maintenant à leur désordre primitif. Ne pouvant plus se conformer, s'adapter, s'assimiler à une forme supérieure et dominatrice, son âme ondoyante, variable, fluide, virtuelle, se transformait, se déformait, prenait toutes les formes. Il passait d'un amour à un autre avec une incroyable légèreté : il caressait plusieurs amours à la fois: il tissait sans scrupule une grande trame de tromperies, d'artifices, de mensonges, pour y prendre autant de proies que possible. L'habitude de la fausseté lui émoussait la conscience. Mais un instinct vivait toujours en lui : l'impitoyable dégoût de tout ce qui l'attirait sans le captiver. Sa volonté, inutile comme une épée de mauvaise trempe, était une arme pendue au flanc d'un homme ivre ou inerte.

Parfois cependant le souvenir d'Hélène, revenu à l'improviste, lui remplissait le cœur; et alors, ou bien il essayait de se soustraire aux mélancolies du regret, ou bien il se faisait au contraire un plaisir de revivre, en son imagination viciée, l'outrance de cette vie et d'y trouver un stimulant pour de nouvelles amours. Il se répétait volontiers à lui-même les paroles du *Lied* : « Rappelle-toi les jours éteints! Et pose sur les lèvres de la *seconde* des baisers aussi doux que ceux donnés à la *première*, il n'y a pas longtemps! » Mais déjà la *seconde* lui était sortie de l'âme. Au début, il avait parlé d'amour à Blanche Dolcebuono presque sans y penser, parce qu'il subissait, d'instinct, le charme d'un reflet, parce que cette femme était l'amie d'Hélène. Peut-être en son cœur germait aussi la petite graine de sympathie semée par les paroles de la comtesse florentine, au dîner chez les Doria. Qui saurait dire par quel mystérieux progrès un contact quelconque, spirituel ou maté-

riel, même insignifiant, entre un homme et une femme, peut engendrer et nourrir chez tous les deux un sentiment latent, inaperçu, insoupçonné, que, longtemps après, les circonstances feront tout d'un coup surgir?

Blanche était le type idéal de la beauté florentine, telle que l'a rendue Ghirlandajo dans le portrait de Jeanne Tornabuoni qui est à Sainte-Marie-Nouvelle. Un clair visage ovale, le front large, haut et candide, la bouche affable, le nez un peu relevé, les yeux de cette couleur d'un bistre sombre louée par Firenzuola. Elle aimait à disposer ses cheveux en bandeaux qui débordaient sur les tempes, jusqu'au milieu des joues, à la mode ancienne. Son nom lui convenait bien : elle apportait dans la vie mondaine une bonté native, une grande indulgence, une courtoisie égale pour tous, un parler mélodieux. En somme, c'était une de ces femmes aimables, sans profondeur ni d'intelligence ni d'âme, un peu indolentes, qui semblent nées pour vivre en gaieté, pour se bercer en de discrets amours comme les oiseaux sur les branches fleuries.

Lorsqu'elle entendit les phrases d'André, elle s'écria, avec une gracieuse surprise :

— Oubliez-vous si vite Hélène?

Puis, après quelques jours de gracieuses hésitations, il lui plut de céder; et elle parlait d'Hélène au jeune infidèle, sans jalousie, avec candeur.

— Comment se fait-il qu'elle soit partie cette année plus tôt que d'habitude? lui demanda-t-elle une fois, en souriant.

— Je l'ignore, répondit André, qui ne put dissimuler un peu d'impatience et d'amertume.

— Alors, tout est fini, bien fini?

— Je vous en prie, Blanche, parlons de nous-mêmes! interrompit-il d'une voix altérée.

Ces discours le troublaient et l'irritaient.

Elle resta un moment songeuse, comme si elle eût cherché à deviner une énigme; puis elle sourit en secouant la tête, comme quelqu'un qui renonce, avec une ombre fugitive de mélancolie dans les yeux.

— C'est l'amour! dit-elle.

Et elle rendit à André ses caresses.

André la possédant, possédait avec elle toutes les gentilles

dames florentines du xve siècle, celles pour qui chantait Laurent-le-Magnifique :

E'si vede in ogni lato
Che'l proverbio dice il vero,
Che ciascun muta pensiero
Come l'occhio è separato.

Vedesi cambiare amore :
Come l'occhio sta di lunge,
Così sta di lunge il core :
Perché appresso un altro il punge,
Col qual tosto e'si congiunge
Con piacere e con diletto...[1]

L'été venu, lorsqu'elle fut sur le point de quitter Rome, elle lui dit, à l'heure des adieux, sans cacher sa douce émotion :

— Quand nous nous reverrons, je le sais, vous ne m'aimerez plus. C'est l'amour. Mais souvenez-vous d'une amie!

Il ne l'aimait pas. Cependant, par les journées chaudes et lourdes d'ennui, certaines cadences molles de cette voix lui revenaient dans l'âme comme le sortilège d'une rime et lui suggéraient la vision d'un jardin rafraîchi par des fontaines, où Blanche, en compagnie d'autres femmes, se serait promenée en jouant de la viole et chantant, comme dans une vignette du *Songe de Poliphile*.

Et Blanche disparut. Et d'autres lui succédèrent, parfois deux ensemble : Barbarella Viti, une superbe tête d'éphèbe, telle que l'aurait peinte Euphronios au fond d'une coupe ; la comtesse de Lucoli, la dame aux turquoises, une Circé de Dosso Dossi, avec de très larges yeux pleins de perfidie, changeants comme les mers d'automne, gris, bleus, verts, indéfinissables ; Liliane Theed, une *lady* de vingt-deux ans, resplendissante de cette prodigieuse carnation faite de lumière, de roses et de lait que possèdent seuls les *babies* des grandes familles anglaises peints par Reynolds, Gainsborough, Lawrence ; la marquise de Chauny, une beauté du Directoire,

1. « On voit bien partout la vérité du proverbe : que toujours la pensée change quand l'œil n'est plus à portée. On voit l'inconstance en amour ; et, dès que l'œil s'éloigne, le cœur aussi s'éloigne : car ensuite un autre le frappe, auquel il s'attache vite avec plaisir et délice... »

une Récamier au long et pur ovale, au cou de cygne, aux seins droits, aux bras de bacchante; Donna Isotta Cellesi, la dame aux émeraudes, qui tournait avec une lente majesté bovine sa tête d'impératrice parmi la scintillation des énormes gemmes héréditaires; la princesse Kalliwoda, la dame sans joyaux, qui, sous la fragilité de ses formes, avait des nerfs d'acier pour le plaisir et, dans la délicatesse de ses traits de cire, ouvrait des yeux voraces de lionne.

Chacun de ces amours lui apporta une dégradation nouvelle; chacun l'enivra d'une mauvaise ivresse, sans le satisfaire: chacun lui enseigna quelque particularité, quelque subtilité du vice qui lui était encore inconnue. Il avait en lui-même les germes de toutes les infections. Corrupteur, il se corrompait. Le mensonge engluait son âme comme d'une matière visqueuse et froide qui devenait chaque jour plus tenace; la perversion des sens lui faisait rechercher et cultiver chez ses maîtresses tout ce qu'elles avaient de moins noble et de moins pur. Une basse curiosité le poussait à choisir les femmes qui avaient la pire réputation; un goût cruel de souillure le poussait à séduire les femmes réputées les plus honnêtes. Entre les bras de l'une, il se rappelait une caresse de l'autre. Et parfois, — ce fut surtout lorsque l'annonce du mariage d'Hélène avec lord Humphrey Heathfield eut rouvert pour quelque temps sa blessure, — il lui plaisait de substituer à la forme présente la forme évoquée d'Hélène; et il entretenait cette image avec un effort intense jusqu'au moment où son imagination parvenait à posséder l'ombre ainsi devenue presque réelle.

Néanmoins, il n'avait pas le moindre culte pour les souvenirs de son ancien bonheur; et ces souvenirs lui fournissaient même des prétextes pour quelque nouvelle aventure. Par exemple, ce fut à la galerie Borghèse, dans la mémorable salle des miroirs, qu'il obtint de Lilian Theed sa première promesse; ce fut à la villa Médicis, dans le mémorable escalier vert qui conduit au Belvédère, qu'il entrelaça ses doigts aux longs doigts d'Angélique de Chauny; — et ce fut le petit crâne d'ivoire ayant appartenu au cardinal Immenraet, le joyau funèbre marqué du nom d'une Hippolyta inconnue, qui éveilla en lui le caprice de tenter Donna Hippolyta Albonico.

IX

Donna Hippolyta Albonico avait en sa personne un grand air de noblesse: elle ressemblait un peu à Marie-Madeleine d'Autriche, femme de Cosme II de Médicis, dont le portrait par Juste Suttermans est à Florence, chez les Corsini. Elle aimait les vêtements somptueux, les brocarts, les velours, les dentelles. Les larges fraises à la Médicis semblaient la mode la plus propre à faire valoir la beauté de sa tête royale.

Un jour de courses, dans la tribune, André Sperelli voulait obtenir de Donna Hippolyta qu'elle vînt le lendemain au palais Zuccari prendre le mystérieux ivoire marqué à son nom. Elle s'en défendait, partagée entre la prudence et la curiosité. A chaque phrase un peu hardie du jeune homme, elle fronçait les sourcils ; mais, en même temps, un sourire involontaire lui forçait la bouche. Et le chapeau orné de plumes blanches, le fond de l'ombrelle ornée de dentelles blanches, faisaient à sa tête un cadre d'une harmonie singulière.

— *Tibi, Hippolyta !* Donc, vous viendrez? Je vous attendrai toute l'après-midi, depuis deux heures jusqu'au soir. C'est entendu?

— Mais vous êtes fou!

— Qu'avez-vous à craindre? Je jure à Votre Majesté de ne pas seulement lui dérober un gant. Selon sa royale coutume, Elle demeurera assise comme sur un trône; et, même en prenant une tasse de thé, Elle pourra, s'il lui plaît, ne pas déposer le sceptre invisible qu'Elle porte toujours en son impérieuse main. A ces conditions, daigne-t-Elle m'octroyer cette grâce?

— Non.

Mais elle souriait: car elle se complaisait à entendre exalter cet air majestueux qui était sa gloire. Et Sperelli continuait de la tenter, toujours sur un ton de badinage ou de prière, en joignant à la séduction de sa parole l'obsession d'un regard obstiné, subtil, pénétrant, de ce regard indéfinissable qui semble déshabiller les femmes, les voir nues à travers les vêtements, toucher la peau vive.

— Je ne veux pas que vous me regardiez ainsi, fit Donna Hippolyta presque offensée, avec une rougeur légère.

Il restait peu de monde dans la tribune. Dames et messieurs se promenaient sur l'herbe, le long de la barrière, ou entouraient le cheval vainqueur, ou pariaient aux guichets des *bookmakers* hurlants, sous le soleil incertain qui apparaissait et disparaissait entre les clairs archipels des nuages.

— Descendons, dit-elle, sans remarquer les yeux vigilants de Jean Rutolo, qui se tenait appuyé à la rampe de l'escalier.

Lorsque, pour descendre, ils passèrent devant lui, Sperelli lui dit :

— Au revoir, Rutolo, à bientôt! Nous courons tous les deux, n'est-ce pas?

Rutolo s'inclina profondément devant Donna Hippolyta, et une flamme soudaine lui colora le visage. Il avait cru sentir dans le salut du comte une nuance de dérision. Accoudé à la rampe, il continuait à suivre des yeux le couple à travers l'enceinte. Il souffrait visiblement.

— Rutolo, prenez garde à vous! lui dit avec un sourire méchant la comtesse de Lucoli, qui descendait l'escalier de fer au bras de Philippe del Monte.

Il reçut le coup en plein cœur.

Donna Hippolyta et le comte d'Ugenta, après avoir poussé jusque sous la plate-forme des juges, revenaient vers la tribune. Hippolyta tenait le manche de son ombrelle sur l'épaule, en le faisant virer entre ses doigts; et la coupole blanche lui tournait comme une auréole derrière la tête, le flot des dentelles s'agitait et se soulevait incessamment. Au centre de ce cercle mobile, elle riait, par instants, de ce que lui disait le jeune homme; et une rougeur légère colorait encore la noble pâleur de son visage. De temps en temps, ils s'arrêtaient tous les deux.

Jean Rutolo, sous prétexte d'examiner les chevaux qui entraient dans la piste, tourna vers eux sa lorgnette. Ses mains tremblaient. Chaque sourire, chaque geste, chaque attitude d'Hippolyta lui donnait une atroce douleur. Lorsqu'il abaissa la lorgnette, il était blême. Dans les yeux que l'aimée fixait maintenant sur Sperelli, Jean avait surpris ces regards qu'il connaissait bien, ceux qui jadis l'avaient

illuminé d'espérance. Il lui sembla qu'autour de lui tout s'effondrait. Un long amour, tranché par ce regard, finissait irréparablement. Le soleil n'était plus le soleil; la vie n'était plus la vie.

On allait donner le signal de la troisième course et la tribune se repeuplait avec rapidité. Les dames montaient debout sur les banquettes. Un murmure courait le long des gradins, semblable à une brise sur un jardin en pente. La cloche sonna. Les chevaux partirent comme une volée de flèches.

— Je courrai en votre honneur, Donna Hippolyta, — lui dit André en prenant congé d'elle pour se préparer à la course suivante, celle des *gentlemen*. — *Tibi Hippolyta, semper.*

Elle lui serra la main très fort, en manière de bon augure, sans songer que Jean Rutolo devait courir aussi. Un peu plus tard, lorsqu'elle aperçut son amant qui, descendait tout pâle, la cruauté ingénue de l'indifférence régnait dans ses beaux yeux sombres. Sous l'invasion du nouvel amour, ce vieil amour lui tombait de l'âme comme une dépouille inerte. Elle n'appartenait plus à cet homme, elle ne lui était plus liée par aucun lien, puisqu'elle ne l'aimait plus.

« Il me l'a prise », pensait Rutolo en s'acheminant vers la tribune du Jockey-Club, dans l'herbe qui lui semblait s'enfoncer sous ses pieds comme du sable. Devant lui, à peu de distance, l'autre marchait d'un pas ferme et dégagé. Dans la longue redingote grise, sa personne haute et souple avait cette élégance spéciale et inimitable que seule peut donner la race. Il fumait. Jean Rutolo, qui venait par derrière sentait, à chaque bouffée, l'odeur de la cigarette: et c'était pour lui une répugnance insupportable, un dégoût qui lui faisait lever le cœur, comme si cette odeur eût été un poison.

Le duc de Beffi et Paul Caligaro se tenaient à la porte du pesage, déjà en tenue de course. Le duc, pour éprouver l'élasticité de sa culotte de peau ou la force de ses jarrets, se penchait, par un mouvement de gymnaste, sur ses jambes écartées. Le petit Caligaro maudissait la pluie nocturne qui avait alourdi le terrain.

— Avec *Mallecho*, dit-il à Sperelli, tu as beaucoup de chances.

Jean Rutolo entendit ce présage: et son cœur se serra. Il

fondait sur la victoire une vague espérance. Il songeait à l'avantage que pourraient lui donner sur son ennemi une course gagnée et un duel heureux. Pendant qu'il changeait de vêtements, chacun de ses gestes trahissait la préoccupation.

— Voici un homme qui, avant de monter à cheval, voit le tombeau ouvert, dit le duc de Beffi en lui posant la main sur l'épaule avec un geste comique.

André Sperelli, en ce moment, avait l'esprit gai : il poussa un de ces francs éclats de rire qui étaient la plus séduisante effusion de sa jeunesse.

— Pourquoi riez-vous? lui demanda Rutolo, très pâle, hors de lui, en le fixant de dessous ses sourcils froncés.

— Il me semble, répliqua Sperelli sans s'émouvoir, que vous me parlez sur un ton un peu vif, mon cher.

— Eh bien?

— Pensez de mon rire ce qu'il vous plaira.

— Je pense qu'il est sot.

Sperelli bondit en avant, la cravache levée. Par miracle, Caligaro put lui arrêter le bras. D'autres paroles violentes éclatèrent. Don Marc-Antoine Spada survint et entendit l'altercation.

— Assez, mes enfants, dit-il. Vous savez tous les deux ce que vous aurez à faire demain. A présent, il s'agit de courir.

Les deux adversaires finirent de s'habiller en silence. Et puis ils sortirent. Déjà le bruit de la querelle s'était répandu dans l'enceinte et montait dans les tribunes: et l'on attendait la course avec d'autant plus d'impatience. La comtesse de Lucoli, par une perfidie raffinée, annonça la chose à Donna Hippolyta Albonico. Celle-ci, sans laisser paraître le moindre trouble, répondit :

— C'est dommage. Ils paraissaient bons amis.

La nouvelle volait sur les jolies bouches féminines, en se transformant. La foule s'agitait autour des *bookmakers*. *Mallecho*, le cheval du comte d'Ugenta, et *Brummel*, le cheval du marquis Rutolo, étaient favoris; venaient ensuite *Satirist*, au duc de Beffi, et *Carbonilla*, au comte Caligaro. Cependant, les fins connaisseurs avaient peu de confiance dans les deux premiers, convaincus que l'excitation nerveuse de leurs cavaliers serait inévitablement nuisible à la course.

Mais André Sperelli était calme, presque joyeux. Le sentiment de la supériorité qu'il avait sur son adversaire lui donnait de l'assurance. D'ailleurs, son goût chevaleresque pour les aventures périlleuses, hérité d'un père byronien, lui faisait voir la situation sous un jour glorieux; et la générosité native de son sang juvénile s'éveillait en face du danger. Tout d'un coup, Donna Hippolyta Albonico s'était dressée à la cime de son âme, plus désirable et plus belle.

Le cœur palpitant, il vint au devant de son cheval comme au devant d'un ami qui lui aurait apporté la nouvelle attendue d'un bonheur. Il lui caressa doucement les naseaux; et l'œil de l'animal, cet œil où la noblesse de la race allumait une flamme inextinguible, l'enivra comme un magnétique regard de femme.

— C'est une grande journée, *Mallecho*, murmurait-il en le flattant. Il faut vaincre!

Son entraîneur, un petit homme roux qui fixait au passage des regards aigus sur les autres chevaux tenus en mains par les palefreniers, dit d'une voix rauque :

— *No doubt*[1].

Mallecho était un bai magnifique, provenant des écuries du baron de Schickler. Il unissait à l'élégance élancée des formes une extraordinaire puissance de reins. Son poil luisant et fin, sous lequel apparaissaient, au poitrail et aux flancs, les réseaux des veines, semblait exhaler du feu, tant vibrait l'ardeur de sa vitalité. Très bon sauteur, il avait souvent porté son maître dans les chasses, par-dessus tous les obstacles de la campagne romaine, sur n'importe quel terrain, sans se dérober jamais ni devant une triple barrière ni devant un mur, toujours à la queue des chiens, intrépidement. Un « *hop!* » de son cavalier l'excitait plus qu'un coup d'éperon, et une caresse le faisait frémir.

Avant de monter à cheval, André examina avec attention la bride et les étrivières, vérifia chaque boucle et chaque sangle; puis il sauta en selle, souriant. L'entraîneur témoigna sa confiance par un geste expressif, en regardant s'éloigner son maître

1. « Aucun doute. »

Auprès des tableaux de la cote, la foule des parieurs persistait. André sentit tous les yeux fixés sur sa personne. Il se tourna vers la tribune de droite pour voir Hippolyta Albonico : mais, dans cette multitude de femmes, il ne put rien distinguer. Il salua au passage Lilian Theed, qui connaissait bien les galops de *Mallecho* derrière les renards et derrière les chimères. La marquise d'Ateleta, informée de l'altercation, lui fit un signe de reproche.

— Quelle est la cote de *Mallecho*? demanda-t-il à Ludovic Barbarisi.

Tandis qu'il gagnait le poteau du départ, il réfléchissait froidement à la méthode qu'il suivrait pour vaincre ; et il examinait devant lui ses trois concurrents, il calculait la force et la science de chacun. Paul Caligaro était un démon de malice, rompu comme un jockey à toutes les ruses du métier ; mais, si *Carbonilla* avait de la vitesse, elle avait peu de résistance. Le duc de Beffi, cavalier de haute école qui avait gagné plus d'un *match* en Angleterre, montait un animal d'humeur difficile qui pouvait refuser l'obstacle. Jean Rutolo montait au contraire une bête excellente et bien dressée : mais, s'il était vigoureux, il avait trop de fougue ; et puis, c'était la première fois qu'il prenait part à une course publique. De plus, il devait être dans un état de nervosité terrible, comme cela se voyait à de nombreux indices.

André pensait en le regardant : « Sans doute, ma victoire d'aujourd'hui influera sur mon duel de demain. Ici et là, il perdra la tête. Il faut que je reste calme sur les deux terrains. » Puis il pensa encore : « Qu'est-ce qu'éprouvera dans l'âme Donna Hippolyta? » Il lui sembla qu'il y avait autour de lui un silence inaccoutumé. Il mesura de l'œil la distance jusqu'à la première haie ; il remarqua sur la piste un caillou luisant : il s'aperçut que Rutolo l'observait ; il eut un frémissement par tout le corps.

La cloche donna le signal ; mais *Brummel* avait pris son élan avant les autres et le départ fut jugé mauvais. La seconde fois, toujours par la faute de *Brummel*, il y eut encore un faux départ. Sperelli et le duc de Beffi échangèrent un sourire furtif.

Le troisième départ fut bon. Immédiatement, *Brummel* se

détacha du peloton, rasant la barrière. Les trois autres chevaux suivirent en ligne pendant un moment; ils sautèrent bien la première haie, puis la seconde. Chacun des trois cavaliers jouait un jeu différent. Le duc de Belli tâchait de se maintenir dans le peloton, pour que, devant les obstacles. *Satirist* fût excité par l'exemple. Caligaro modérait la fougue de *Carbonilla*, afin d'en ménager les forces pour les derniers cinq cents mètres. André Sperelli augmentait graduellement sa vitesse, avec l'intention de rattraper son ennemi à proximité de l'obstacle le plus difficile. En effet, *Vallecho* prit bientôt l'avance sur ses deux compagnons et se mit à serrer *Brummel* de très près.

Rutolo entendit derrière lui ce galop pressant, et il fut pris d'une telle anxiété que sa vue se brouilla. Tout se confondit à ses yeux, comme s'il eût été sur le point de perdre connaissance. Il faisait un immense effort pour tenir ses éperons piqués au ventre de sa monture, frappé de terreur à la pensée que ses forces pourraient le trahir. Il avait dans les oreilles un bourdonnement confus, et, parmi ce bourdonnement, il entendait le cri bref et sec d'André Sperelli :

— Hop ! hop !

Vallecho, plus sensible à la voix qu'à toute autre excitation, dévorait l'espace intermédiaire ; il n'était plus qu'à deux ou trois longueurs de *Brummel*, allait le rejoindre et le dépasser.

— Hop !

Une haute barrière traversait la piste. Comme Rutolo avait perdu toute conscience et ne conservait qu'un furieux instinct de rester collé à son cheval et de le pousser en avant n'importe comment, il ne la vit point. *Brummel* sauta ; mais, mal secondé par son cavalier, il se heurta les jambes de derrière, et il retomba si mal de l'autre côté que son cavalier perdit les étriers, sans toutefois quitter la selle. Il n'en continua pas moins de courir. Maintenant, André Sperelli menait le train : Jean Rutolo, sans avoir repris les étriers, venait second, suivi de près par Caligaro; le duc de Belli, retardé par un refus de *Satirist*, venait dernier. Ils passèrent dans cet ordre sous les tribunes; ils entendirent une clameur confuse, qui se dissipa.

Dans les tribunes, tous les esprits étaient en suspens. Quelques spectateurs signalaient à haute voix les péripéties

de la course. A chaque changement dans l'ordre des chevaux, de nombreuses exclamations s'élevaient au milieu d'un long murmure; et les dames en frissonnaient. Donna Hippolyta Albonico, montée droite sur une banquette, appuyée aux épaules de son mari debout devant elle, regardait sans la moindre émotion apparente, avec un merveilleux empire sur elle-même ; cependant ses lèvres trop serrées et le plissement presque imperceptible de son front auraient pu révéler l'effort à un observateur. A un certain moment, elle retira ses mains de dessus les épaules de son mari : elle craignait de se trahir par quelque mouvement involontaire.

— Sperelli est tombé, annonça tout haut la comtesse de Lucoli.

En sautant, *Mallecho* avait posé le pied à faux dans l'herbe humide, et ses genoux avaient fléchi: mais il s'était immédiatement relevé. André lui avait glissé sur le cou, sans accident et, avec une promptitude foudroyante, s'était remis en selle, pendant que Rutolo et Caligaro arrivaient. *Brummel*, tout meurtri qu'il était aux membres postérieurs, faisait des prodiges et montrait sa générosité de pur sang. *Carbonilla* déployait enfin toute sa vitesse, conduite par son cavalier avec un art admirable. Il y avait encore huit cents mètres environ, avant le poteau d'arrivée.

Sperelli vit que la victoire lui échappait ; et, pour la ressaisir, il recueillit tous ses esprits. Dressé sur les étriers, courbé sur la crinière, il jetait d'instant en instant ce cri bref, sec, perçant, qui avait tant de pouvoir sur le noble animal. Tandis que *Brummel* et *Carbonilla*, fatigués par la lourdeur du terrain, perdaient de leur vigueur, *Mallecho* augmentait la véhémence de son élan, était sur le point de reconquérir sa place, effleurait déjà la victoire du feu de ses naseaux. Après le dernier obstacle franchi, il dépassait *Brummel*, rejoignait de la tête l'épaule de *Carbonilla*. A cent mètres environ du but, il rasait la barrière, filait, filait, et laissait la jument noire de Caligaro à dix longueurs en arrière. La cloche sonna : un applaudissement retentit dans toutes les tribunes comme une sourde crépitation de grêle: une clameur se propagea dans la foule, sur la pelouse inondée de soleil.

En rentrant au pesage, André pensait : « Aujourd'hui, la

fortune est pour moi. Sera-t-elle encore pour moi demain? » Et, sentant venir à lui le vent du triomphe, il eut contre l'obscur péril du lendemain un soulèvement de colère. Ce péril, c'était tout de suite qu'il aurait voulu l'affronter, le jour même, sur l'heure, sans aucun délai, pour jouir d'une double victoire et mordre ensuite au fruit que lui offrirait la main d'Hippolyta. Tout son être s'enflammait d'un orgueil sauvage à la pensée de posséder par droit de conquête violente cette personne superbe. Son imagination lui représentait un bonheur nouveau pour lui, comme une volupté d'autres temps, de ces temps où les chevaliers, dénouant les cheveux de leurs dames avec des mains homicides et caressantes, y plongeaient leur front encore mouillé par la fatigue du combat et leur bouche encore amère des injures proférées. Il était envahi de cette ivresse inexplicable que donnent à certains hommes intellectuels l'exercice de leur force physique, l'expérience de leur courage et la révélation de leur brutalité. Ce qui subsiste de la férocité originelle au fond de notre être remonte parfois à la surface avec une véhémence étrange, et, même sous la mesquine élégance de l'habit moderne, parfois notre cœur se gonfle de je ne sais quelle fureur sanguinaire et rêve de carnage. André Sperelli aspirait l'exhalaison chaude et âcre de son cheval, et, de tous les parfums délicats préférés par lui jusqu'alors, nul n'avait jamais donné à ses sens un plaisir plus aigu.

A peine eut-il quitté la selle, il fut entouré d'amies et d'amis qui le félicitaient. *Mallecho*, essoufflé, tout fumant et écumant, s'ébrouait en allongeant le cou et en secouant les rênes. Ses flancs s'abaissaient et se soulevaient par un mouvement continu, si fort qu'ils semblaient éclater; ses muscles tremblaient sous la peau comme la corde d'un arc après la détente; ses yeux dilatés et injectés de sang avaient la cruauté des yeux de fauves; son poil, tigré maintenant de larges taches plus sombres, s'ouvrait par endroits en épis sous les ruisseaux de sueur; l'incessante vibration de tout son corps faisait pitié et attendrissait, comme la souffrance d'une créature humaine.

— *Poor fellow!* murmura Lilian Theed.

André lui examina les genoux pour voir s'il s'était blessé

dans sa chute. Les genoux étaient intacts. Alors, flattant doucement le cou de l'animal, il lui dit avec un indéfinissable accent de douceur :

— Va, *Vallecho!* va!

Et il le suivit des yeux pendant qu'il s'éloignait.

Puis, lorsqu'il eut changé de costume, il se mit en quête de Ludovic Barbarisi et du baron de Santa-Margherita.

Tous deux acceptèrent la mission de l'assister dans son affaire avec le marquis Rutolo. Il les pria de hâter les choses.

— Réglez tout d'ici à ce soir : demain, à une heure de l'après-midi, il faut que je sois libre. Mais, vous me laisserez au moins dormir jusqu'à neuf heures. Je dînerai chez la princesse de Ferentino; puis je passerai au palais Giustiniani; puis j'irai au cercle, mais tard. Vous savez où me trouver. Merci, mes amis, et à bientôt.

Il monta dans la tribune, mais il évita de s'approcher tout de suite de Donna Hippolyta. Il souriait, de se sentir enveloppé de regards féminins. Beaucoup de belles mains se tendaient vers lui: beaucoup de belles voix l'appelaient « André », familièrement: quelques-unes, même, y mettaient une certaine affectation. Les femmes qui avaient parié pour son cheval lui disaient le chiffre de leur gain : dix louis, vingt louis. D'autres lui demandèrent avec curiosité :

— Vous vous battez?

Il lui semblait avoir atteint en un seul jour le sommet de la gloire mondaine. Il était sorti vainqueur d'une course héroïque; il avait conquis une maîtresse nouvelle, magnifique et sereine comme une dogaresse; il avait provoqué un homme, en duel à mort; et voici qu'il passait tranquille et courtois, ni plus ni moins que d'habitude, parmi les sourires de ces femmes dont il connaissait les grâces secrètes. Ne voyait-il pas sur le flanc gauche d'Isotta Cellesi, à travers toute cette claire fraîcheur d'étoffes printanières, le signe blond, pareil à une petite pièce d'or? ou encore la poitrine incomparable de Julie Moceto, polie comme une double coupe d'ivoire, pure comme celle d'un torse antique? N'entendait-il pas dans la voix sonore de Barbarella Viti une autre voix indéfinissable, qui répétait sans cesse une parole enivrante; ou dans le rire ingénu d'Aurore Seymour un autre son indéfinissable, rauque

et guttural, qui rappelait un peu le roucoulement des tourterelles? Ne savait-il pas les dépravations de la comtesse de Lucoli et les invincibles pudeurs de Françoise Daddi, qui, dans les pamoisons suprêmes, pareille à une agonisante, invoquait le nom de Dieu? Elles étaient là, presque toutes les femmes qu'il avait trompées, ou qui l'avaient trompé, et elles lui souriaient.

— Voici le héros! dit le mari d'Hippolyta en lui tendant la main et pressant la sienne d'une vigoureuse étreinte, avec une insolite amabilité.

— Oui, un vrai héros, ajouta Donna Hippolyta sur le ton insignifiant d'un compliment obligé, affectant de ne pas connaître le drame.

Sperelli s'inclina et passa outre : il éprouvait je ne sais quel embarras devant cette étrange affabilité du mari. Il eut l'âme traversée du soupçon que ce mari lui était reconnaissant d'avoir cherché querelle à l'amant de sa femme, et la lâcheté de cet homme le fit sourire. Lorsqu'il se retourna, les regards d'Hippolyta se rencontrèrent, se mêlèrent avec les siens.

Au retour, juché sur le *mail-coach* du prince de Ferentino, il vit Rutolo s'enfuir vers Rome dans une petite voiture à deux roues, au trot serré d'un grand cheval rouan qu'il conduisait penché en avant, la tête basse et le cigare aux dents, sans faire attention aux agents de police qui lui criaient de prendre la file. Dans le fond, Rome se dessinait en noir sur une bande de lumière jaune soufre; et, au sommet de la basilique de Saint-Jean, par-dessus cette bande de lumière, dans un ciel violet, les statues se dressaient de toute leur hauteur. C'est alors seulement qu'André se rendit bien compte du mal qu'il faisait souffrir à cette âme.

X

Le soir, au palais Giustiniani, André dit à Hippolyta Albonico :

— Il est donc entendu que demain, de deux à cinq heures, je vous attendrai.

Elle aurait voulu lui demander :

— Comment? Vous ne vous battez pas demain?

Mais elle n'osa pas.

— C'est promis, répondit-elle.

Quelques instants plus tard, le mari s'approcha d'André et lui prit le bras avec un empressement affectueux pour lui demander des nouvelles de son duel. C'était un homme encore jeune, blond, élégant, aux cheveux très rares, à l'œil blanchâtre, avec deux canines en saillie hors des lèvres. Il avait un léger bégaiement.

— Eh bien? eh bien? C'est pour demain?

André ne parvenait pas à vaincre sa répugnance; et il restait le bras pendant, pour signifier qu'il n'aimait pas cette familiarité. Lorsqu'il vit entrer le baron de Santa-Margherita, il se dégagea et dit :

— Excusez-moi, monsieur. J'ai besoin de parler à Santa-Margherita.

Le baron l'accueillit par cette phrase :

— Tout est réglé.

— Bien. Pour quelle heure?

— Pour dix heures et demie, à la villa Sciarra. Épée et gant de salle. A outrance.

— Qui sont les deux autres témoins?

— Robert Casteldieri et Charles de Souza. Nous avons expédié l'affaire tout de suite, en évitant les formalités. Rutolo avait déjà choisi ses témoins. Nous avons rédigé le procès-verbal au cercle, sans discussion. Tâche de ne pas te coucher trop tard, je t'en prie. Tu dois être fatigué.

Par insouciance, en sortant du palais Giustiniani, André alla au Cercle de la Chasse et se mit à jouer avec les *sportsmen* napolitains. Vers deux heures du matin, Santa-Margherita vint le surprendre, le contraignit à quitter la table de jeu et voulut le reconduire à pied jusqu'au palais Zuccari.

— Mon cher, lui remontrait-il en chemin, tu es trop téméraire. En ces occasions-là, une imprudence peut être fatale. Pour conserver sa vigueur intacte, un bon tireur doit prendre autant de soin de sa personne qu'en prend un bon ténor pour conserver sa voix. Le poignet est aussi délicat que le larynx; les articulations des jambes sont aussi délicates que les cordes

vocales. Le mécanisme se ressent du moindre désordre ; l'instrument se fausse et n'obéit plus. Après une nuit d'amour, de jeu ou de débauche, l'épée de Camille Agrippa lui-même ne saurait plus aller droit au but, ses parades ne pourraient plus être exactes et rapides. Or, une erreur d'un millimètre suffit pour qu'on reçoive trois pouces de fer dans le corps.

Ils étaient à l'entrée de la rue des Condotti et voyaient, dans le fond, la place d'Espagne illuminée par la pleine lune, l'escalier inondé de blancheur, la Trinité des Monts dressée dans l'azur suave.

— Sans doute, continua le baron, tu as beaucoup d'avantages sur ton adversaire : entre autres, le sang-froid et la pratique du terrain. Je t'ai vu à Paris contre Gavaudan. Tu te souviens? Un grand et beau duel ! Tu t'es battu comme un dieu.

André se mit à rire de satisfaction. L'éloge donné par cet insigne duelliste lui gonflait le cœur d'orgueil, lui coulait dans les nerfs une surabondance de force. Instinctivement, il serrait sa canne entre ses doigts, il esquissait la répétition du coup fameux qui avait transpercé le bras du marquis de Gavaudan.

— C'était, dit-il, une riposte droite après parade de contre tierce.

Le baron reprit :

— Sur la planche, Jean Rutolo est un tireur prudent ; sur le terrain, il s'emballe. Il ne s'est battu qu'une seule fois, avec mon cousin Cassibile, et cela ne lui a pas réussi. En attaquant, il fait un grand abus de « une, deux », et de « une, deux, trois ». Les coups d'arrêt et les coups avec demi-volte[1] pourront te servir. Justement, c'est par un coup avec demi-volte qu'à la seconde reprise mon cousin l'a touché. Pour les coups d'arrêt, c'est ton fort. Aie donc l'œil toujours ouvert, et tâche de garder ta distance. Tu feras bien de ne pas oublier que tu as en face de toi un homme à qui tu as pris, dit-on, sa maîtresse, et sur qui tu as levé ta cravache.

Ils étaient sur la place d'Espagne. La Barcaccia faisait un clapotement rauque et étouffé, luisante sous la lune qui s'y reflétait du haut de la colonne chrétienne. Quatre ou cinq

1. *Inquartata*, coup abandonné par l'escrime française et conservé par l'escrime italienne : on se jette de côté, en pivotant sur le pied droit, et l'on tend le fer.

voitures publiques stationnaient à la file, avec leurs lanternes allumées. De la rue du Babuino venait un tintement de clochettes et une sourde rumeur de pas, comme d'un troupeau qui chemine.

Au bas de l'escalier, le baron prit congé de lui :

— Adieu. A demain. Je viendrai avec Ludovic quelques minutes avant neuf heures. Tu feras un petit assaut pour te dérouiller. Je me charge du médecin. Va : dors un bon somme.

André se mit à monter l'escalier. Au premier étage il s'arrêta, pour écouter le tintement des clochettes qui s'approchait. A vrai dire, il se sentait un peu las et même un peu triste, au fond du cœur. Après la surexcitation que lui avaient mise dans le sang cette conversation d'escrime et ce rappel de sa bravoure, une sorte d'inquiétude l'envahissait, confuse encore, mêlée de doute et de mécontentement. Ses nerfs, trop tendus pendant cette journée violente et troublée, se relâchaient enfin sous la clémence de la nuit printanière. — Pourquoi, sans passion, par caprice, par vanité pure et simple arrogance, avait-il pris plaisir à éveiller une haine et à meurtrir un cœur d'homme ? — La pensée de l'horrible douleur qui devait torturer son ennemi lui inspira une sorte de pitié, dans cette nuit si douce. L'image d'Hélène lui traversa l'âme comme un éclair: sa mémoire lui représenta les angoisses endurées un an auparavant, lorsqu'il l'avait perdue, et les jalousies, et les colères, et les découragements indicibles. — Alors aussi les nuits étaient limpides, tranquilles, sillonnées de parfums; et pourtant, comme elles lui pesaient! — Il aspira l'air, où montaient les haleines des roses fleuries dans les petits jardins latéraux; et il regarda en bas, sur la place, le troupeau qui passait.

L'épaisse toison blanchâtre des brebis serrées s'avançait avec une fluctuation continue, en une seule masse mobile, pareille à une eau fangeuse qui aurait inondé le pavé. Quelques bêlements grêles se mêlaient au tintement des clochettes; d'autres bêlements, plus grêles, plus timides, leur répondaient: de temps à autre, les bergers jetaient un cri et allongeaient leur gaule en chevauchant par derrière et sur les flancs; et la lune donnait à ce passage de moutons au milieu de la grande cité endormie un mystère de chose vue en rêve.

André se rappela une nuit sereine de février, où, sortant d'un bal à l'ambassade d'Angleterre, Hélène et lui avaient rencontré dans la rue du Vingt-Septembre, un troupeau qui avait obligé leur voiture à s'arrêter. Hélène, penchée à la glace, regardait les brebis passer contre les roues et montrait du doigt les petits agneaux, avec une allégresse enfantine; lui, tenait son visage à côté du visage d'Hélène, les yeux à demi fermés, attentif au piétinement, aux bêlements, au tintement des clochettes.

Pourquoi tous ces souvenirs d'Hélène lui revenaient-ils maintenant à l'esprit? — Il se remit à monter, lentement. La montée lui fit mieux sentir le poids de sa lassitude; ses genoux pliaient sous lui. Soudain, l'idée de la mort se dressa dans son âme. « Si j'étais tué? Si je recevais une mauvaise blessure qui me rendrait infirme pour la vie? » Son avidité de vivre et de jouir s'insurgea contre cette pensée lugubre. Il se dit à lui-même : « Il faut vaincre. » Et il vit tous les avantages que lui procurerait cette seconde victoire : le prestige du succès, la gloire de la prouesse, les baisers d'Hippolyta, de nouvelles amours, de nouveaux plaisirs, de nouveaux caprices.

Alors, maîtrisant toute agitation, il se rappela ce que réclamait l'hygiène de sa force. Il dormit jusqu'au moment où il fut réveillé par l'arrivée de ses témoins; il prit sa douche habituelle; il fit étendre sur le plancher la bande de linoleum; et il invita Santa-Margherita à lui servir un moment de plastron, puis Barbarisi à faire un court assaut, pendant lequel il exécuta avec précision plusieurs coups d'arrêt.

— Excellent poignet, dit le baron en le félicitant.

Après l'assaut, Sperelli prit deux tasses de thé et quelques biscuits. Il choisit un pantalon très large, une paire de chaussures commodes à talons très bas, une chemise peu empesée; il prépara son gant, le mouillant légèrement sur la paume et le parsemant de résine pulvérisée; il y adapta une courroie de cuir pour attacher la garde au poignet; il examina la lame et la pointe des deux épées; il n'oublia aucune précaution, aucune minutie.

Quand il fut prêt :

— Allons, dit-il. Il serait bon d'arriver au rendez-vous avant les autres. Et le médecin?

— Il attend là-bas.

André rencontra dans l'escalier le duc de Grimiti, venu de la part de la marquise d'Ateleta.

— Je vous suivrai jusqu'à la villa, dit le duc, et je rapporterai immédiatement les nouvelles à Françoise.

Ils descendirent tous ensemble. Le duc monta dans son *buggy* en saluant. Les autres montèrent dans une voiture fermée. André n'affectait pas la bonne humeur : faire des mots avant un duel grave lui semblait d'un goût détestable; mais il était fort tranquille. Il fumait en écoutant Santa-Margherita et Barbarisi discuter, à propos d'un cas récent, s'il était licite ou non d'user de la main gauche contre l'adversaire. De temps en temps il se penchait à la portière pour regarder dans la rue.

Rome resplendissait, par cette matinée de mai, sous la caresse du soleil. Au passage, une fontaine illuminait de son rire argentin une petite place encore plongée dans l'ombre ; la grande porte d'un palais découvrait le fond d'une cour ornée de portiques et de statues : aux architraves baroques d'une église en travertin pendaient les tentures du mois de Marie. Sur le pont, le Tibre apparut, miroitant, fuyant parmi les maisons verdâtres vers l'île de Saint-Bartholomée. Après une courte montée, apparut toute la ville, immense, auguste, radieuse, hérissée de campaniles, de colonnes et d'obélisques, couronnée de coupoles et de rotondes, nettement gravée, comme une citadelle, en plein azur.

— *Ave, Roma, moriturus te salutat!* fit André Sperelli, en jetant le bout de sa cigarette.

Et il ajouta :

— En vérité, mes chers amis, un coup d'épée m'ennuierait fort ce matin.

Ils étaient dans la villa Sciarra, déjà déshonorée à demi par les constructeurs de maisons neuves; et ils suivaient une avenue de lauriers hauts et sveltes, entre deux haies de roses. Santa-Margherita, penchant la tête hors de la portière, vit une autre voiture arrêtée devant la villa, sur l'esplanade, et dit :

— Ils nous attendent.

Il regarda sa montre. Ils étaient de dix minutes en avance sur l'heure fixée. Santa-Margherita fit arrêter la voiture et se

dirigea vers les adversaires avec le second témoin et le chirurgien. André attendit dans l'avenue. Mentalement, il se mit à détailler certains moyens d'attaque et de défense dont il espérait le succès : mais les merveilles errantes de la lumière et de l'ombre dans les lauriers entrelacés lui donnaient des distractions. Tandis que son âme méditait la blessure à faire, ses regards s'attachaient aux figures des rameaux agités par la brise matinale ; et les arbres, suaves comme dans les amoureuses allégories de Pétrarque, soupiraient sur cette tête préoccupée du coup mortel.

Barbarisi vint l'appeler en disant :

— Nous sommes prêts. Le gardien a ouvert la villa. Nous avons à notre disposition les chambres du rez-de-chaussée ; ce sera très commode. Viens te déshabiller.

André le suivit. Pendant qu'il se déshabillait, les deux médecins ouvraient leurs trousses, où reluisaient les petits instruments d'acier. L'un, jeune encore, était pâle, chauve, avec des mains féminines, une bouche un peu dure, une contraction continuelle et très visible dans la mâchoire inférieure extraordinairement développée. L'autre était un homme déjà mûr, membru, avec une face semée de lentilles, une barbe roussâtre, un cou de taureau. Le premier semblait l'antithèse physique du second : et leur diversité sollicitait l'attention curieuse de Sperelli. Ils préparaient sur une table les bandages et l'eau phéniquée pour désinfecter les lames. L'odeur de l'acide se répandait dans la chambre

Quand Sperelli se fut préparé, il sortit sur l'esplanade avec son témoin et les médecins. Une fois encore, le spectacle de Rome à travers les lauriers attira ses regards et lui fit palpiter le cœur. L'impatience l'envahit. Il aurait voulu être déjà en garde et entendre le commandement de l'attaque. Il lui semblait avoir dans la main le coup décisif, la victoire.

— Tu es prêt ? lui demanda Santa-Margherita en venant à sa rencontre.

— Oui, prêt.

Le terrain choisi, sur le flanc de la villa, était à l'ombre, semé de sable fin et battu. Jean Rutolo se tenait déjà à l'autre extrémité, avec Robert Casteldieri et Charles de Souza. Chacun avait pris un air grave, presque solennel. Les deux

adversaires furent placés en face l'un de l'autre. Ils se regardèrent. Santa-Margherita, qui avait la direction du combat, s'aperçut que la chemise de Rutolo était fortement empesée, trop raide, avec un col trop haut : et il en fit l'observation à Casteldieri, son témoin. Casteldieri échangea quelques mots avec son client : et Sperelli vit soudain le feu monter au visage de Rutolo, qui enleva sa chemise d'un geste résolu. Lui-même, avec une tranquillité froide, suivit cet exemple; il releva son pantalon : il prit des mains de Santa-Margherita le gant, la courroie et l'épée; il s'arma très soigneusement, puis agita son arme pour s'assurer qu'il l'avait bien en main. Dans ce mouvement, son biceps saillit, très visible, dénotant un long exercice du bras et la vigueur acquise.

Quand les deux adversaires allongèrent leurs épées pour prendre la distance, celle de Jean Rutolo oscillait dans sa main convulsée. Après les paroles d'usage sur la loyauté du combat, le baron de Santa-Margherita commanda d'une voix vibrante et virile :

— Messieurs, en garde!

Les deux adversaires tombèrent en garde simultanément, Rutolo en battant du pied, Sperelli en fléchissant avec légèreté. Rutolo était de stature moyenne, très fluet, tout nerfs, avec une figure olivâtre à laquelle donnaient de la hardiesse les moustaches relevées en croc et la petite mouche pointue sur le menton, à la manière de Charles Ier dans les portraits de Van Dyck. Sperelli était plus haut de taille, plus élancé, plus maître de lui, très beau d'attitude, tranquille et d'aplomb dans un équilibre de grâce et de force ; et toute sa personne exprimait un dédain de grand seigneur. Ils se regardaient l'un l'autre dans les yeux : et chacun éprouvait en lui-même un indéfinissable frisson à la vue de cette chair nue contre laquelle il pointait sa lame fine. On entendait, dans le silence, le frais murmure de la fontaine mêlé au frôlement de la brise sur les rosiers grimpants où tremblotaient d'innombrables roses blanches et jaunes.

— Allez! commanda le baron.

André Sperelli attendait de Rutolo une attaque impétueuse; mais celui-ci ne bougea pas. Pendant une minute, ils restèrent tous deux à s'étudier, sans prendre le contact du fer, presque

immobiles. Sperelli, fléchissant encore plus sur les jarrets, en garde basse, se découvrit tout à fait pour mettre l'épée en tierce, et provoqua son adversaire par l'insolence de ses yeux et par un appel de pied. Rutolo fit un pas en avant, avec une feinte de coup droit qu'il accompagna d'un cri, comme certains tireurs siciliens, et le combat commença.

Sperelli n'engageait aucune action décisive, se contentant presque toujours de parer, contraignant son adversaire à découvrir toutes ses intentions, à épuiser tous ses moyens, à déployer toutes les variétés de son jeu. Ses parades nettes et rapides, sans rompre, avaient une admirable précision, comme s'il eût été sur la planche, dans une séance d'escrime, en face d'un fleuret moucheté; Rutolo attaquait au contraire avec ardeur, accompagnant chaque coup d'un cri étouffé semblable à celui des bûcherons qui manient la hache.

— Halte! commanda Santa-Margherita, dont les yeux attentifs ne perdaient aucun mouvement des deux épées.

Et il s'approcha de Rutolo.

— Vous êtes touché, dit-il, si je ne me trompe.

En effet, Rutolo avait une éraflure à l'avant-bras, mais si légère qu'il n'y eut pas même besoin de taffetas. Cependant il haletait; et sa pâleur extrême, mate jusqu'à la lividité, manifestait sa colère contenue. Sperelli, souriant, dit tout bas à Barbarisi :

— Maintenant, je connais mon homme. Je lui mettrai un œillet sous le sein droit. Regarde bien la seconde reprise.

Sans y faire attention, il avait posé à terre la pointe de son épée. Le docteur chauve, l'homme à la grande mâchoire, s'approcha avec une éponge imbibée d'eau phéniquée et désinfecta de nouveau la lame.

— Par Dieu! murmura André à Barbarisi. Il m'a tout l'air d'un jeteur de sorts. Ma lame va se casser.

Un merle siffla dans les arbres. Çà et là, sur les rosiers, une rose s'effeuillait et se dispersait à la brise. Quelques nuages bas montaient à la rencontre du soleil, légers, pareils à des toisons, et se dissolvaient en flocons, se dissipaient doucement.

— En garde!

Jean Rutolo, conscient de son infériorité, résolut désespé-

rément de gêner le jeu de son adversaire en l'attaquant de très près, en raccourcissant la distance jusqu'au corps-à-corps, et lui coupant ainsi toute action continue. Pour cela, il avait l'avantage de la petite taille, d'un corps agile, mince, flexible, qui offrait très peu de cible aux coups.

— Allez!

André Sperelli prévoyait déjà que Rutolo avancerait de cette façon, avec ses feintes ordinaires. Il se tenait en garde, arqué comme une arbalète prête à la détente, guettant le moment.

— Halte! cria Santa-Margherita.

La poitrine de Rutolo saignait un peu. L'épée avait pénétré sous le sein droit, presque jusqu'à la côte. Les médecins accoururent. Mais le blessé, d'une voix rude où l'on sentait un tremblement de colère, dit aussitôt à Casteldieri :

— Ce n'est rien, je veux continuer.

Il refusa d'entrer dans la villa pour le pansement. Le docteur chauve, après avoir pressé le petit trou à peine saignant et y avoir fait un lavage antiseptique, appliqua un simple morceau de sparadrap et dit :

— Vous pouvez continuer.

Sur l'invitation de Casteldieri, le baron commanda sans tarder la troisième reprise.

— En garde !

André Sperelli s'aperçut du péril. Devant lui son adversaire, tout ramassé sur les jarrets, pour ainsi dire masqué derrière la pointe de sa lame, paraissait résolu à un effort suprême. Ses yeux avaient un singulier éclat, et, par l'excessive tension des muscles, sa cuisse gauche tremblait fortement Cette fois, pour éviter le choc, André se préparait à se jeter de côté et à répéter le coup décisif qui avait réussi à Cassibile : le disque blanc de sparadrap sur la poitrine de l'adversaire lui servait de cible. C'est là qu'il voulait toucher encore, mais pour rencontrer l'espace intercostal et non pas la côte. Aux alentours, le silence semblait plus profond ; tous les assistants comprenaient la volonté homicide qui animait ces deux hommes; et ils étaient pris d'angoisse, et ils avaient le cœur serré par la pensée qu'il leur faudrait peut-être rapporter chez lui un mort ou un mourant. Le soleil, voilé par

les nuages moutonnants, épanchait une lumière presque laiteuse : tour à tour, les plantes bruissaient et cessaient de bruire : le merle continuait à siffler, invisible.

— Allez !

Rutolo chargea son adversaire, avec deux tours d'épée et un coup de seconde. Sperelli para et riposta, en rompant d'une semelle. Rutolo, furieux, avançait avec des coups très rapides, presque tous dans la ligne basse, sans plus les accompagner de cris. Devant cette furie, Sperelli ne se déconcertait point ; pour éviter le corps-à-corps, il parait vigoureusement et ripostait avec tant de rudesse que chaque fois il aurait pu traverser son ennemi de part en part. La cuisse de Rutolo saignait près de l'aine.

— Halte ! cria Santa-Margherita, dès qu'il s'en aperçut.

Mais, au même instant, Sperelli parait en quarte basse, ne trouvait plus le fer de Rutolo et recevait le coup en pleine poitrine. Il tomba défaillant dans les bras de Barbarisi.

— Plaie pénétrante de poitrine, au niveau du quatrième espace intercostal gauche, intéressant superficiellement le poumon, annonça le chirurgien à cou de taureau, dans la chambre où l'on avait transporté le blessé.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(Traduction de G. HÉRELLE.)

(*A suivre.*)

LES

CONGRÈS DE CHICAGO

— LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE —

Le 3 février 1894, M. Camille Krantz, commissaire général du gouvernement français à l'exposition de Chicago, m'informa que, sur sa proposition, M. le ministre du commerce m'avait fait l'honneur de me nommer commissaire spécial du gouvernement français aux congrès universels qui devaient se tenir à Chicago pendant toute la durée de l'Exposition de 1893 (*World's Columbian Exposition*). Je quittai Paris le 23 avril et j'arrivai à Chicago le 2 mai.

En principe, le Comité américain des congrès, dont M. C.-C. Bonney était le président et M. Young le secrétaire, admettait qu'à la seule exception du Congrès de l'électricité [1], les congrès de Chicago avaient pour objet, non point la discussion de certaines questions importantes et le vote de résolutions ou de vœux, mais seulement le simple exposé, la simple « présentation », comme disent les Américains, d'idées et de faits offrant un intérêt général dans l'ordre matériel, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral. — Ce qui, dans la suite, n'empêcha pas certains congrès d'émettre des votes par acclamation.

1. Le Congrès de l'Électricité se rattachait au Congrès des Sciences mathématiques, physiques, naturelles et philosophiques.

Le Comité central américain nous prévenait, en outre, qu'il y aurait, du 15 mai à la fin d'octobre, vingt congrès principaux, et dans l'ordre suivant : Rôle de la femme, — Presse, — Médecine et Chirurgie, — Tempérance, — Morale et réformes sociales, — Commerce, industrie, crédit, monnaie, assurances, etc., — Musique, — Littérature, bibliographie, philologie, histoire, propriété littéraire, — Éducation, — Art de l'ingénieur, — Beaux-Arts, — Sciences économiques, politiques et juridiques, — Congrès divers non classés, — Sciences mathématiques, physiques, naturelles et philosophiques, — Travail, — Religion, œuvres et missions religieuses, — Repos dominical, — Hygiène publique, — Agriculture, — Propriété foncière.

Ces congrès, comme l'Exposition colombienne elle-même, ont été successivement tournés en ridicule et portés aux nues, non seulement par des Européens n'ayant pas mis les pieds en Amérique, ou bien ayant passé quelques jours à peine sur les bords du lac Michigan, mais encore par un grand nombre d'Américains.

A mon avis, ils ne méritaient ni ces reproches ni ces éloges exagérés ; ils méritaient cependant beaucoup de reproches et beaucoup d'éloges.

Le contrôle insuffisant de l'organisation centrale, la grande liberté d'action laissée aux divers comités, et l'ingérence plus ou moins excessive de l'élément féminin firent que les congrès différèrent singulièrement : plusieurs restèrent dans une honnête médiocrité, plusieurs reculèrent les bornes du ridicule, et quelques-uns furent absolument remarquables.

Quelque opinion que l'on ait de leur valeur intrinsèque, on doit reconnaître qu'ils eurent aux États-Unis un retentissement sans pareil, et qu'ils ont exercé sur l'opinion publique une influence considérable : dans un pays où l'initiative privée fait tout, — où elle a tout fait, depuis le soulèvement originel qui se termina par la déclaration de l'indépendance jusqu'à la campagne antiesclavagiste, qui produisit la terrible guerre de Sécession, — les congrès de Chicago furent un puissant moyen d'action sur l'ensemble de la nation.

Les Américains l'avaient parfaitement compris, et c'est ce qui explique l'acharnement avec lequel on a lutté dans ces

congrès. Déjà le gouvernement de Washington a cru devoir, comme le demandaient les délégués assemblés à l'*Art Memorial Institute*, — Institut d'art commémoratif de l'Exposition, — démonétiser l'argent et reviser les droits de douane dans un sens plus libéral : ainsi tel de ces congrès a contribué à faire passer des lois dont les effets se feront sentir dans le monde entier.

Aussi bien est-il intéressant de voir comment les Américains envisagent certaines questions dont la solution préoccupe justement des deux côtés de l'Atlantique les meilleurs et les plus sages esprits. Sans doute, il faut se garder de copier aveuglément des institutions, des lois, des travaux publics et un mécanisme industriel répondant à une nation, à une société, à un sol, à un climat, qui diffèrent profondément des nôtres. Les situations économiques, politiques et sociales ne sont pas et ne seront jamais identiques dans le nouveau monde et dans l'ancien : un continent découpé par des obstacles physiques en un grand nombre de régions distinctes, qu'habitent des peuples de langues et de traditions diverses, ne pourra point, quoi qu'il arrive, avoir une vie économique, politique et sociale pareille à celle d'un continent d'une contexture géographique très simple, et où une seule nation parlant une seule langue occupe un sol que ne coupe aucun obstacle matériel sérieux, depuis l'Atlantique jusqu'aux montagnes Rocheuses, et depuis les Grands Lacs jusqu'au golfe du Mexique. Cependant l'Europe peut profiter beaucoup de l'étude des États-Unis : par bien des côtés, la société américaine est maintenant ce que sera la nôtre dans quelques années ou dans quelques générations. Par contre, en Amérique, on voit se produire, partant de l'est et gagnant vers l'ouest, une transformation par laquelle, à certains égards, la société américaine devient semblable à la nôtre : ainsi, tandis que nous pouvons découvrir aux États-Unis une partie de notre avenir social, les Américains peuvent voir chez nous certaines caractéristiques de leur société future.

Enfin, il y a une raison des plus sérieuses pour que les Européens suivent de près la politique — et, par conséquent, les manifestations de l'opinion publique — dans la grande Union américaine : c'est l'énorme puissance matérielle dont

disposent les États-Unis. Il n'existe maintenant que deux nations inattaquables chez elles, pouvant se suffire à elles-mêmes, et vivre sur leur sol, comme si le reste de l'univers n'existait pas : l'Empire russe, et la République fédérale américaine. Ces deux nations sont appelées à jouer un rôle toujours plus considérable dans les destinées de l'humanité : déjà les volontés de la première pèsent d'un poids toujours plus lourd dans les affaires de l'ancien monde, et les ordres de la seconde sont obéis dans tout le nouveau..

Jusqu'à présent, la Russie a dû sa puissance plutôt à ses soldats qu'à ses agriculteurs et à ses industriels; les États-Unis, au contraire, exercent principalement une prépondérance économique. Mais aujourd'hui, les relations commerciales deviennent si fréquentes entre les divers continents que nul ne peut prévoir quelles seront en Europe les répercussions de la politique économique des Américains : au moment du bill Mac Kinley, n'avons-nous pas vu se dessiner en Europe, et surtout en Allemagne, un mouvement en faveur d'un *Zollverein* européen? Et qui peut savoir ce que ce mouvement aurait produit si la douleur d'une plaie encore saignante n'avait privé de notre concours nos voisins de l'est? Depuis quelques mois, un fort courant politique a commencé aux États-Unis contre les Démocrates, parce qu'ils n'ont pas su profiter du pouvoir pour effectuer les réformes douanières qu'ils avaient promises, et surtout parce qu'ils ont établi l'impôt sur le revenu, dont les Américains ont horreur comme d'un attentat à leur liberté individuelle. Dans deux ans, probablement, les Républicains seront les maîtres du pays. Qu'arrivera-t-il alors, si les États-Unis établissent des droits prohibitifs? Verra-t-on les nations européennes se rapprocher et précipiter leur mouvement d'expansion coloniale pour pouvoir se passer du coton américain et du café brésilien? Nul ne peut le dire.

En attendant, les congrès, comme l'Exposition colombienne elle-même, ont été une manifestation de la conscience que les États-Unis ont de leur force et de leur grandeur, une manifestation de leur confiance dans leurs destinées. Pendant six mois, le peuple américain a voulu étaler aux yeux des nations étrangères, et à ses propres yeux, sa richesse, ses ressources, les preuves matérielles de son énergie et de son

travail ; il a voulu également témoigner sa foi dans ses institutions, ses lois, ses croyances, et son idéal. Un grand sentiment national, religieux et idéaliste, a plané au-dessus des bords du lac Michigan durant ces assises du travail et ces assises de la pensée : l'Exposition et les congrès ont commencé par une prière, — une prière pour la patrie et pour l'humanité.

Le Congrès de la propriété foncière était le dernier (23-28 octobre) ; il fut aussi l'un des plus intéressants.

Parmi toutes les lois, en effet, qui régissent les sociétés, il en est peu d'aussi importantes que les lois foncières : en réglant l'acquisition et la possession du sol, elles exercent leur action sur l'individu, la famille, la commune, la province et l'État : le régime foncier et l'état social d'une collectivité humaine sont liés entre eux si étroitement que l'on peut toujours reconstituer le premier si l'on connaît le second, ou reconstituer le second si l'on connaît le premier. C'est une vérité dont il est facile de se convaincre en regardant la marche des civilisations, soit que l'on étudie les temps écoulés, soit que l'on examine les conditions de l'homme dans les différents types de société qui existent maintenant sur notre planète : partout et toujours on voit que la propriété individuelle et la civilisation se développent parallèlement l'une à l'autre ; partout et toujours on voit que plus une civilisation grandit et s'élève, plus la collectivité est obligée de définir, protéger et assurer la propriété individuelle, et notamment la propriété foncière.

De nos jours, c'est en somme la race anglo-saxonne qui joue le rôle prépondérant dans le monde, sur les mers, en Amérique, en Australie, dans l'Asie méridionale. C'est aussi cette race qui de nos jours sait le mieux définir et protéger les droits de l'individu contre ceux de la collectivité, les droits des minorités contre ceux des majorités, les intérêts les plus faibles contre les intérêts les plus forts ; c'est en Angleterre que se sont posés et maintenus depuis plus longtemps qu'ailleurs et d'une façon plus absolue ces principes : la propriété individuelle du sol et l'inviolabilité de l'habitation particulière par les agents des pouvoirs publics.

Un autre peuple, à présent, fait de son côté la conquête de l'Asie septentrionale et de l'Asie centrale. Les Russes paraissent vouloir déborder sur le sud du Caucase, sur la Perse, sur l'Afghanistan, le Pamir et la Corée ; il semble que la mer, la Méditerranée ou plutôt le golfe Persique, puisse seule arrêter cette irrésistible marche vers le sud par-dessus les ruines des monarchies orientales. Or, il faut le remarquer, cette formidable poussée du peuple russe sur l'Asie n'a commencé d'avoir un plein succès qu'au moment où la Russie elle-même transformait son organisation sociale : le triomphe des Russes ne s'est produit qu'après que les tsars, par l'abolition du servage et par la possibilité donnée aux paysans d'acquérir les terres qu'ils cultivaient, ont presque simultanément établi les principes de ces deux réalités inséparables : la liberté individuelle et la propriété foncière individuelle. Les Romanof ont du coup changé la demi-civilisation russe, encore tout imprégnée de l'absolutisme et du collectivisme orientaux, en une civilisation plus rapprochée, au point de vue économique, du type européen occidental, plus stable, plus forte — et fatalement destinée à détruire ou absorber les sociétés orientales voisines, que leur organisation rend incapables d'aucun effort continu.

On peut dire que les questions foncières traitées à Chicago étaient d'une extrême importance pour l'avenir de l'Amérique et de l'humanité. On est heureux de constater qu'il n'y eut de discussion que sur la meilleure méthode à employer pour garantir à l'individu une tranquille et complète possession de ses biens fonciers, et pour faciliter la prompte réalisation des prêts hypothécaires dans des conditions équitables, offrant le plus de sûreté possible au prêteur et à l'emprunteur. Personne n'osa élever la voix contre les deux idées fondamentales du droit anglais : la possession individuelle absolue de la propriété foncière, et l'inviolabilité de l'habitation par les agents des pouvoirs publics. Tous les délégués américains furent d'accord pour considérer ces deux principes comme les bases mêmes de leur République et de sa grandeur, de leurs libertés individuelles, de leurs droits politiques, de la civilisation américaine.

L'étude des questions foncières a présenté, de plus, un intérêt tout particulier pour des Français, parce que la dis-

cussion roula en partie sur le régime hypothécaire français, ou, pour parler plus rigoureusement, sur des régimes hypothécaires analogues à celui de la France, comparés aux régimes hypothécaires établis par certaines législations d'origine germanique : la loi foncière allemande et la loi Torrens, par exemple.

Au résumé, les six questions les plus importantes furent : les livres fonciers, le crédit foncier, le *homestead*, les groupes d'habitations, les habitations à bon marché [1], l'uniformité de la législation foncière.

I

LES LIVRES FONCIERS

C'est dans l'ancien droit féodal allemand, dans l'acte d'investiture, que l'on s'accorde à chercher l'origine des livres fonciers modernes : en effet, l'investiture suppose *a priori* que celui qui la donne possède la terre en toute propriété. L'acte d'investiture ne peut être fait que par les pouvoirs publics, ou tout au moins avec leur assentiment, puisque dans l'ancien droit germanique le souverain, aujourd'hui l'État, possède le domaine éminent de la terre. Au temps où les Germains vivaient en état de guerre continuelle, dès qu'une tribu parvenait à exterminer ou à soumettre une tribu voisine, les vainqueurs se partageaient les dépouilles des vaincus : armes, bestiaux et terres. Pour éviter les querelles, le partage était fait par le chef de la troupe victorieuse ou, tout au moins, avec sa sanction solennelle. Cette coutume persista plus tard : lorsque le chef devint le souverain héréditaire, le partage devint l'acte d'investiture : on retrouve cet acte dans toute l'histoire des conquêtes du moyen âge; le partage du sol de l'Angleterre entre les chefs de l'armée normande fait par Guillaume en est un exemple frappant.

1. En fait, la question des habitations à bon marché a été traitée, non pas dans le Congrès de la propriété foncière, mais dans le Congrès du commerce; elle se rattache pourtant au sujet de la propriété foncière autant que celle des groupes d'habitations.

C'est l'idée même de la possession par l'État du domaine éminent de la terre qui a conduit à l'immatriculation de la propriété foncière et à la création de livres fonciers constituant des titres absolus de propriété garantis par l'État ; ainsi fut-il fait en Allemagne après la guerre de 1870, alors que la victoire avait surexcité le sentiment national et poussé les légistes allemands à faire pour le nouvel empire des lois d'origine, d'esprit et de tendance nettement germaniques.

C'est aussi dans l'ancien droit féodal germanique que Robert Torrens est allé chercher l'idée des livres fonciers : il l'a, paraît-il, reconnu lui-même au début de sa carrière de législateur, en 1856, à l'époque où il cherchait à faire triompher ses idées malgré toutes les oppositions. Seulement, au lieu de demander directement à l'État, comme le fait le code allemand, de garantir les titres de propriété et d'indemniser les propriétaires lésés par une immatriculation trop hâtive, Robert Torrens constitua un fonds de garantie à l'aide d'une légère taxe, imposée à la propriété immatriculée elle-même : il voulait ne recourir aux deniers de l'État que dans le cas où le fonds de garantie serait épuisé, cas tout à fait improbable aux yeux du législateur australien.

Robert Torrens, en effet, était en 1856 directeur de l'enregistrement — *Registrar general* — à Adélaïde (Australie du Sud), lorsqu'il observa combien étaient préjudiciables au développement de cette colonie les complications et les frais causés par la législation alors en vigueur sur le transfert de la propriété immobilière.

Si le *Registrar general* de *South Australia* avait été un fonctionnaire ordinaire, il aurait, sans doute, comme on fait dans certains pays d'Europe, argué de la difficulté de son service pour remuer ciel et terre et obtenir une augmentation aussi considérable que possible du nombre de ses subordonnés. Mais Robert Torrens n'était pas un fonctionnaire ordinaire : il eut une idée géniale, une idée dont on ne saurait trop recommander la méditation à tous ceux qui rêvent aux réformes destinées à faire le bonheur de l'humanité : au lieu d'augmenter le personnel chargé du fonctionnement de la machine administrative, le *Registrar general* préféra simplifier cette machine administrative elle-même.

Il imagina le système qui porte son nom. Afin de le faire adopter, il donna sa démission de directeur de l'enregistrement, puis il parvint à se faire élire député et à faire voter cette loi — *Torrens Act* — malgré une très vive opposition dont l'un des chefs était, paraît-il, son propre père, le colonel Torrens, un des hommes pourtant connaissant le mieux l'Australie. Enfin, il quitta le Parlement, et ses partisans le firent nommer *Registrar general* pour lui permettre d'appliquer cette loi dont il était l'auteur.

Le fonctionnement de la loi Torrens (*Real Property Act*) est confié au directeur de l'enregistrement (*Registrar general*).

Le directeur de l'enregistrement est nommé par le gouverneur de la colonie[1] et doit prêter serment.

Dans tout ce qui est de son ressort, il a les pouvoirs administratifs et judiciaires les plus étendus.

Il peut exiger le serment.

Il est le défenseur naturel de l'intérêt public et des incapables.

Dans ses recherches sur la validité des titres il se fait aider par un jurisconsulte.

Il peut demander l'avis du tribunal civil; cet avis doit être donné dans un certain délai.

Toute demande d'immatriculation doit être appuyée d'une déclaration signée par le demandeur et certifiant, non seulement que les titres fournis sont exacts, mais qu'il n'en existe point d'autres; un plan signé par un géomètre juré est joint à la demande.

S'il n'y a pas d'opposition faite à la demande pendant la période de publicité légale, et si le directeur de l'enregistrement ne trouve dans les livres fonciers aucun titre en contradiction avec ceux que fournit le demandeur, l'immatriculation se fait dans un délai très court.

S'il y a opposition à la demande, la question est tranchée par le tribunal civil aidé du directeur de l'enregistrement.

En outre des frais d'enregistrement, le demandeur doit

1. Dans les colonies australiennes le gouverneur, nommé par la reine d'Angleterre, c'est-à-dire par le gouvernement anglais, est généralement Anglais lui-même : il est donc tout à fait en dehors de la politique locale.

acquitter une taxe très légère destinée à indemniser les personnes que les tribunaux compétents auraient reconnu avoir été lésées d'une façon quelconque par une inscription au livre foncier.

Si le fonds de garantie est épuisé, l'État doit parfaire l'indemnité.

En cas de décès du propriétaire, l'héritier ou le légataire peut obtenir du directeur de l'enregistrement l'inscription de son nom sur le titre de propriété; mais le tribunal civil peut ordonner un séquestre.

Telle est l'économie générale de cette loi Torrens dont il a été tant parlé à Chicago.

Il est certainement difficile d'estimer à son exacte valeur le principe des livres fonciers d'après ce qui a été dit à l'*Art Memorial Institute*: les uns soutenaient que les livres fonciers étaient faciles à tenir à jour, offraient le maximum de garantie avec le minimum de frais, développaient le crédit foncier sur des bases sérieuses, en un mot n'avaient que des avantages: les autres prétendaient que les livres fonciers étaient impossibles à tenir à jour dans les pays de petite propriété, n'offraient aucune espèce de garantie surtout pour les mineurs, ne développaient pas le crédit foncier, permettaient à l'État de se mêler des affaires des citoyens, en un mot avaient beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages.

Il n'est pas facile de comparer en connaissance de cause le système Torrens avec notre législation foncière française, et de se rendre compte si la France aurait ou non avantage à adopter la législation foncière australienne: néanmoins, je crois devoir signaler certains points qui m'ont frappé.

Nul doute que la loi Torrens facilite les transactions auxquelles donnent lieu les immeubles (ventes, achats, prêts hypothécaires), en ce sens que les formalités s'accomplissent en Australie beaucoup plus vite qu'en France; un immeuble se vend aussi facilement qu'un titre nominatif de rente. Ainsi la loi Torrens, si on l'adoptait chez nous, aurait probablement pour résultat de rendre la transmission de la propriété foncière beaucoup plus facile: la terre changerait de propriétaire plus souvent qu'elle ne le fait maintenant. Mais, à mon sens, cette mobilité plus grande de la propriété foncière pourrait

provenir aussi bien de l'abolition de nos énormes droits de mutation que de la constitution de livres fonciers. D'après les affirmations des délégués, dans les parties des États-Unis où la législation se rapproche de la nôtre, mais où les droits sont peu élevés, la propriété foncière est presque aussi mobile que dans les parties où la législation est analogue au système Torrens. C'est pourquoi je crois qu'il suffirait d'abaisser nos droits fiscaux actuels et de les fixer à un taux raisonnable pour rendre la propriété foncière plus facile à vendre et à acheter, — résultat désirable pour les raisons suivantes : d'abord, les petits propriétaires possédant quelques parcelles souvent très éloignées les unes des autres pourraient plus facilement qu'aujourd'hui se constituer une propriété d'un seul tenant, ce qui leur permettrait de mieux cultiver la terre et leur épargnerait des fatigues et des pertes de temps considérables ; ensuite, les capitaux et le travail se porteraient vers la terre beaucoup plus qu'ils ne le font maintenant : l'idée qu'il faut vendre une propriété dix pour cent plus cher qu'on ne l'a achetée, si l'on veut seulement ne pas perdre, est faite pour détourner les capitaux de la propriété foncière.

Ainsi la loi Torrens est une loi applicable aux pays neufs et peu peuplés, comme l'Australie d'où elle vient. Il est probable qu'on a sagement fait de la rendre facultative en Tunisie, où elle est appelée vraisemblablement à rendre de grands services et à hâter le progrès de cette réorganisation qui est l'œuvre de M. Paul Cambon.

Par contre, la loi Torrens paraît d'une application difficile dans les parties les plus peuplées et les plus morcelées des États-Unis. Pourtant les propriétés, en comparaison de nos propriétés françaises, y sont généralement assez grandes et de formes assez simples. De plus, dans les villes et dans la banlieue des villes, où les propriétés sont plus petites, le sol est découpé en damier par deux séries de voies publiques à angle droit ; le numérotage des maisons est très simple, puisqu'il va de un à cent jusqu'à la première rue à angle droit, de cent un à deux cents jusqu'à la deuxième rue à angle droit, et ainsi de suite ; le cadastre est facile à établir. Par conséquent, si le fonctionnement des livres fonciers est très difficile dans ces conditions, il sera presque impossible en France, où le

sol est très morcelé, où les propriétés offrent souvent des formes compliquées et bizarres, et où les voies de communication dans les villes et dans les banlieues ne sont point tracées à angle droit.

En effet, l'État ne pourrait garantir les titres de propriété qu'à la condition d'avoir un cadastre parfaitement exécuté, servant à définir et à délimiter exactement les différentes parcelles : il est, à mon avis, inadmissible que l'État garantisse les titres de propriété de parcelles dont il ne connaît que d'une façon approximative les situations, les formes et les superficies. Il faudrait donc refaire le cadastre, et le refaire avec un soin méticuleux, puisque les parcelles de ce cadastre devraient servir à constituer des titres définitifs de ces propriétés.

Quel serait le prix de revient d'un tel ouvrage, exécuté dans les conditions d'exactitude et de précision absolument indispensables? Quelle serait la durée de ce gigantesque travail? J'avoue n'en avoir aucune idée et je crois que personne en France ne peut actuellement donner, sur le coût et le temps nécessaires à une réfection sérieuse du cadastre, une estimation raisonnable. Au moins est-il évident que ces frais, en toute équité, devraient être mis à la charge de la propriété foncière; et, sans doute, les avantages que cette propriété pourrait retirer de la constitution des livres fonciers ne seraient pas assez grands pour justifier la dépense.

Quant à établir des livres fonciers sans refaire le cadastre et en se contentant de lever les plans des propriétés au fur et à mesure que se feraient les immatriculations, il n'y faut pas songer : ces plans se trouveraient en contradiction avec le cadastre actuel, souvent inexact : il n'est pas admissible que l'État reconnaisse comme exacts deux systèmes de plans en contradiction l'un avec l'autre.

Ainsi j'estime que le Congrès de la propriété foncière n'a rien appris de nouveau sur l'établissement des livres fonciers dans les pays où la propriété est morcelée. On sait que le système français laisse les minutes des actes chez les notaires ; la loi Torrens offre-t-elle plus de garanties contre les faux? Ses partisans n'ont pas pu le montrer. Ils n'ont pas pu davantage expliquer comment ils remplaceraient les hypothè-

ques légales et comment ils protégeraient les mineurs contre leurs tuteurs.

Enfin l'objection la plus grave contre les livres fonciers est le fait qu'il faut demander à l'État de garantir, sous une forme ou sous une autre, les titres de la propriété foncière. J'avoue ne pas comprendre pourquoi la collectivité devrait garantir à l'individu un titre de propriété foncière plutôt qu'un titre nominatif d'une société anonyme quelconque, plutôt qu'un brevet d'invention, plutôt que n'importe quoi. La conception de l'investiture était parfaitement logique à l'époque où la propriété résultait de la conquête, où les tribus vivaient à l'état pastoral, où le sol, à peine remué par l'homme, ne nourrissait que des troupeaux épars et des moissons clairsemées. Mais cette conception est fausse aujourd'hui : la propriété ne résulte plus de la conquête ; lors même qu'une collectivité écrase une autre collectivité, les vainqueurs ne dépossèdent généralement pas les vaincus de leurs biens, mais se contentent d'abolir, autant que faire se peut, leur nationalité et leur langue. Le sol vaut de plus en plus ce que vaut l'homme qui le cultive : les meilleures terres, telles que les terres basses d'alluvion, sont celles dont la mise en valeur a exigé le plus d'efforts et le plus d'existences humaines. Il est donc inutile de demander à la collectivité de garantir à l'individu la possession d'une chose qui n'a rien de commun avec cette collectivité, d'une chose qui ne vaut le plus souvent que ce qu'ont valu et ce que valent le travail et l'intelligence de la longue série de ses possesseurs.

Ma conclusion est que le principe des livres fonciers est faux et, par suite, dangereux, et que, d'ailleurs, il serait extrêmement coûteux et difficile à appliquer ; en un mot, que leur création n'est pas désirable.

C'est d'un autre côté que doit se tourner l'attention de ceux qui s'occupent de la propriété foncière en France : vers l'abaissement de nos droits d'achat et de vente, car ces droits diminuent dans des proportions considérables la valeur de la propriété foncière ; ils font que la population rurale se résigne à de fortes pertes de temps et de travail, ils empêchent les capitaux de se porter vers la terre.

II

LE CRÉDIT FONCIER

Autant les délégués étaient divisés sur la question des livres fonciers, autant ils étaient d'accord sur la question du crédit foncier : ils déclaraient unanimement que, pour obtenir des prêts hypothécaires au plus bas taux d'intérêt possible, il fallait donner au prêteur le maximum de garanties, faciliter les transactions relatives à la propriété foncière, enfin laisser une liberté complète et entière quant aux conditions et aux taux des emprunts fonciers.

Les partisans de la loi Torrens, il est vrai, déclarèrent que c'était le seul système par lequel on pouvait atteindre le but proposé : ils prétendaient que le fait de pouvoir négocier un titre de propriété foncière comme un titre nominatif devait forcément constituer le crédit foncier sur des bases très solides. Sans nier la simplicité de la loi Torrens, ses adversaires répondirent qu'à moins de supprimer les hypothèques légales, les titres de propriété constitués par les livres fonciers n'offraient pas plus de garanties que n'en offrent des titres de propriété ordinaires, surtout si l'on adopte un bon système d'enregistrement et de publicité pour les ventes et les hypothèques. On peut ajouter qu'un titre du livre foncier serait toujours beaucoup plus exposé à être falsifié que ne le sont les titres de valeurs mobilières, parce qu'il est plus facile, et par suite plus tentant pour les escrocs, de voler une somme importante à l'aide d'un seul titre foncier de grande valeur qu'en falsifiant un nombre variable d'actions ou d'obligations représentant collectivement la même somme que ce seul titre foncier.

Que les livres fonciers soient la base d'un bon crédit foncier, rien ne le prouve ; au moins, à Chicago, ne s'est-on pas mis d'accord sur ce point.

Au contraire, on s'est parfaitement entendu pour demander une liberté complète quant aux conditions et aux taux des

emprunts fonciers : l'opinion générale des délégués était que toute législation foncière, destinée dans l'esprit du législateur à défendre les intérêts des possesseurs du sol, est en réalité dirigée contre eux. Sur le maximum légal du taux de l'intérêt des emprunts fonciers, on n'a pas même discuté sérieusement, tant l'opinion de la très grande majorité était visiblement hostile à une intervention quelconque de l'État dans les contrats entre particuliers.

C'est là un fait très remarquable, et d'autant plus significatif qu'il s'est produit à une époque où, dans beaucoup de pays, on tend vers une ingérence croissante de la collectivité dans les contrats entre individus. Aujourd'hui, certains capitalistes demandent à l'État de leur garantir, à l'aide de tarifs prohibitifs ou de primes, un minimum de rendement d'un capital engagé dans une entreprise particulière ; d'un autre côté, certains ouvriers réclament l'intervention du gouvernement afin d'assurer un minimum de salaire à un travail effectué pour des particuliers. Enfin, chose plus grave encore, les gouvernements portent parfois atteinte à la liberté individuelle en cherchant à limiter les heures de travail dans des industries où cette limite est aussi impossible à fixer qu'injuste ; ils vont même jusqu'à s'efforcer de protéger des industriels qui ne veulent pas être protégés, et à réglementer des patrons et des ouvriers dont l'unique désir est d'être laissé tranquilles.

Aussi, je le répète, faut-il remarquer l'ensemble avec lequel les délégués, dont la plupart étaient personnellement intéressés dans les questions foncières, repoussèrent énergiquement toute intervention des États ou même de l'État fédéral dans les emprunts fonciers. Tout le monde était d'accord sur ce point. Les gens venant des régions agricoles proclamaient que, si les pouvoirs publics avaient pu fixer un maximum du taux de l'intérêt des prêts sur la terre, une grande partie de la vallée du Mississipi et de l'Ouest des États-Unis serait un désert au lieu de produire ces immenses moissons qui nourrissent des millions d'hommes à des conditions de bon marché inconnues jusqu'ici ; les gens venus des villes déclaraient que, si l'État avait réussi à fixer un maximum du taux de l'intérêt des prêts sur les immeubles, bien des cités où vivent des

dizaines et des centaines de milliers d'habitants, où prospèrent des industries établies dans des proportions nouvelles et vraiment extraordinaires, où se trouvent les applications les plus variées des sciences, seraient encore des bourgades insignifiantes, entourées de solitudes et croupissant dans des marais.

Cette question est une des plus importantes qui existent dans tous les pays, car il en est peu dont la solution ait des conséquences plus graves. L'État doit-il ou ne doit-il pas fixer ce maximum? S'il le fixe, doit-il être sensiblement plus élevé, ce maximum, que le taux moyen des emprunts fonciers en temps ordinaire? ou faut-il, au contraire, qu'il soit à peu près égal à ce taux moyen? En temps de crise, faut-il que l'État puisse le surélever? Tels sont les problèmes que les gouvernements ont à étudier sur toute la surface de notre planète et dont ils cherchent des solutions différentes, non seulement suivant les habitudes et les états sociaux des nations, mais encore suivant les pouvoirs dont ils disposent et les fins mêmes auxquelles ils veulent arriver.

Dans les pays de traditions collectivistes, dans les communautés et les monarchies orientales, dans les villages de la Perse et des Indes, le gouvernement intervient constamment dans les prêts fonciers. La population trouve cette ingérence toute naturelle : l'homme travaille peu, parce qu'il est certain de ne pas jouir des fruits de son travail; il n'amasse pas, parce qu'il sait que la collectivité le dépossédera de la presque totalité de ses économies; il ne pense pas, non plus, parce qu'il est dangereux de ne pas faire comme tout le monde, parce que la commune et l'État détestent et oppriment tout être supérieur aux autres. La communauté prépare donc, peu à peu, son propre esclavage sous un maître étranger, en enlevant toute énergie aux individus qui la composent : mais elle ne paraît pas s'en douter ou, en tout cas, elle agit comme si elle ne s'en doutait pas. Les pouvoirs publics n'ont d'autre ligne de conduite que leur fantaisie en matière d'emprunts fonciers comme en tout le reste : tantôt ils laissent les rares capitalistes, généralement de race étrangère, prêter leurs capitaux à des taux fantastiques, tantôt ils baissent le maximum de l'intérêt et décrètent des peines terribles contre ce qu'ils quali-

tient brusquement d'usure. Dans ces pays, la tyrannie de la communauté agricole et le despotisme du gouvernement central ont si bien brisé tous les ressorts moraux de l'homme que la population se soumet, presque sans murmure, à tous ces caprices : on paraît trouver naturel que le souverain, que le gouverneur de la province, que le chef du village puissent rendre criminel aujourd'hui, par décret, ce qui était licite hier, et arrivent ainsi à ruiner, à emprisonner, même à torturer et assassiner légalement tout individu dont ils prennent ombrage. Le représentant du gouvernement est le maître absolu de tous ceux qu'il ne craint pas : il modifie à sa guise les contrats privés. Quand ces misérables populations, opprimées depuis des siècles, ont la chance de tomber entre les mains d'une puissance européenne dont l'administration est comparativement honnête, les gouverneurs ont à remplir une tâche des plus difficiles. Décrètent-ils un maximum légal du taux de l'intérêt, le paysan ne trouve plus du tout à emprunter, ce qui est souvent désastreux pour lui lorsqu'il a besoin d'une petite somme, ou bien il emprunte à des conditions encore plus onéreuses que de coutume : en effet, il faut masquer par des artifices divers l'illégalité de l'opération, et le prêteur exige des conditions d'autant plus dures que ses risques augmentent. Si les gouverneurs décrètent, au contraire, un maximum assez élevé du taux de l'intérêt, ils paraissent, aux yeux des populations, les complices des prêteurs, par le seul fait qu'ils ne les poursuivent pas, comme les poursuivaient autrefois, de temps à autre, les anciens monarques orientaux ; de plus, ils sont obligés de faire respecter les contrats onéreux par une force coercitive beaucoup plus coûteuse, plus rigide, plus difficile à éviter et par conséquent plus redoutable pour le paysan que les caprices d'un gouvernement oriental, exercé quelquefois par un despote humain.

Aussi, en matière financière comme en politique, le seul gouvernement possible pour les populations orientales, habituées à vivre en esclaves de la commune et de l'État, pour les races dont les individus ont perdu l'habitude de penser et d'agir par eux-mêmes, c'est un despotisme juste et intelligent, cherchant petit à petit à faire faire à ces malheureux le long et pénible apprentissage de la liberté et de la respon-

sabilité. C'est ce pouvoir presque absolu, confié à des hommes de premier ordre, qui fait le succès des Anglais dans les Indes et des Russes dans l'Asie centrale, — j'ai pu le constater par moi-même; — et la France n'achèvera de réussir en Afrique, et surtout en Indo-Chine, qu'à la condition d'employer des moyens d'action identiques.

Cette intervention perpétuelle du gouvernement dans les emprunts fonciers se retrouve aussi dans des pays où le gouvernement croit devoir favoriser un certain élément ethnique et religieux au détriment des autres parce qu'il estime que sa puissance militaire est fondée sur cet élément ethnique et religieux. En Turquie, la race conquérante, courageuse, honnête, sobre, forte, fière, profondément militaire et patriote, mais nonchalante, peu prévoyante, peu politique, comprenant mal le mécanisme et les dangers des intérêts composés, obligée de supporter seule le lourd impôt du sang, se trouve en présence des races conquises, des races grecque, arménienne et juive, également sobres, peu scrupuleuses, très prolifiques, détestant profondément les conquérants, — avec lesquels elles n'ont rien de commun, — gardant sous leur souplesse et leur servilité apparentes le souvenir des grandeurs disparues, habiles à manier l'argent et le crédit, enfin non soumises au service militaire. L'administration turque voyant avec crainte, en certains districts, la prépondérance numérique et financière des chrétiens et des israélites, voyant la propriété foncière échapper aux Osmanlis, cherche par tous les moyens possibles à favoriser les mahométans : les beys et les pachas ne se gênent pas pour baisser à leur guise les taux d'intérêts qualifiés d'usuraires, annuler les contrats individuels, délier les débiteurs de leurs dettes, quelquefois même emprisonner le prêteur. Il est à remarquer d'ailleurs que ces mesures violentes paraissent impuissantes à retenir la fortune chez la race la moins prévoyante et la moins active, à l'empêcher de passer dans les mains de ceux qui savent économiser et travailler. Quant à moi, partout où je suis allé en Turquie, j'ai vu la propriété foncière échapper aux musulmans : à moins d'un changement notable dans leurs habitudes le refoulement des conquérants par les conquis, refoulement lent mais sûr vers le centre de l'Asie Mineure, continuera

malgré tous les efforts des pachas. En Russie, le gouvernement agit à peu près de la même façon: il semble poussé par des mobiles analogues à ceux qui poussent le gouvernement turc: pourtant les tsars cherchent, contrairement aux sultans, à fondre en une même masse homogène tous les nombreux éléments ethniques et religieux de leur immense empire et imposent peu à peu le service militaire à tous leurs sujets, sans distinction de race et de religion. La politique russe est moins logique, assurément, que la politique turque : — celle-ci n'ayant aucune confiance en tous ceux qui ne sont pas musulmans, ne les admet pas dans l'armée et se contente de leur faire payer autant d'impôts que possible. — On ne saurait prévoir cependant les résultats de cette conduite et juger dès maintenant si l'énergie, la patience et la persévérance des tsars finiront par faire des Russes avec ces juifs auxquels ils imposent les mêmes charges qu'aux orthodoxes, sans leur octroyer les mêmes avantages.

Enfin, chez nous, en France, l'État intervient moins qu'en Orient dans les contrats entre particuliers: pourtant notre législation n'admet point les prêts fonciers à un taux qui dépasse cinq pour cent. Cette restriction de la liberté des contrats est-elle bonne ou mauvaise? Convient-il de la maintenir? convient-il de l'abolir? Faut-il changer ce maximum de cinq pour cent? Faut-il l'élever, faut-il le diminuer? Telles sont les questions que je me suis posées à Chicago, en écoutant les délégués. Bien que ce problème soit fort délicat, j'avoue partager l'opinion de la très grande majorité des Américains et être partisan de la liberté complète en matière d'emprunts fonciers.

D'après ce que les voyageurs ont maintes fois constaté en Orient, et d'après ce que j'y ai vu moi-même, je crois que les législations les plus sévères sont absolument impuissantes à fixer le maximum du taux de l'intérêt, par la simple raison que le prêteur peut toujours exiger un reçu pour une somme beaucoup plus considérable que la somme avancée à l'emprunteur; — c'est, d'ailleurs, sous une forme peu différente, ce qui se passe publiquement lorsqu'une société anonyme, une ville, un département ou l'État émet au-dessous du pair une obligation, et s'engage à la rembourser au pair avant un certain

nombre d'années. — Les lois françaises, pas plus que les décrets des souverains orientaux, ne peuvent rien contre ceux qui ne tiennent pas de comptabilité, ou contre ceux qui tiennent une comptabilité fictive ; elles arrêtent seulement les prêteurs trop scrupuleux pour ne pas se refuser absolument à pratiquer des tenues de livres qui ne concordent pas avec les mouvements réels de leurs fonds.

Ces inconvénients de notre législation ne se font guère sentir en temps ordinaire : la baisse du taux de l'intérêt fait contracter des emprunts fonciers à un taux d'intérêt sensiblement inférieur à cinq ; — et, par suite, il est difficile de voir à quoi sert cette restriction apportée à la liberté individuelle en matière de contrats. — Mais, au contraire, en cas de crise un peu grave, politique ou financière, le maximum légal du taux de l'intérêt devient désastreux pour les propriétaires.

En effet, le premier résultat de toute perturbation dans la vie politique ou économique d'une collectivité quelconque est de provoquer une hausse rapide et considérable du taux de l'intérêt, puisqu'on cherche aussitôt à convertir les titres mobiliers et la propriété foncière en fonds liquides que l'on garde chez soi ou que l'on fait passer à l'étranger. Dans ces conditions, dès que le taux moyen de l'intérêt des prêts dépasse cinq pour cent, les propriétaires sont forcés d'emprunter aux prêteurs les moins respectables, à ceux qui masquent l'illégalité de leurs opérations à l'aide d'une comptabilité fictive : ils arguent naturellement des risques que leur fait courir la loi pour n'avancer des fonds qu'à des conditions très dures. Alors se produit ce fait, qui paraît, à première vue, étrange : — en réalité, il montre une fois de plus, tout simplement, combien il est faux et dangereux de s'imaginer qu'on peut violenter la loi immuable de l'offre et de la demande : — la législation qui, dans la pensée de ses auteurs, devait protéger le propriétaire foncier se retourne contre lui : elle le force à n'emprunter qu'à des gens peu scrupuleux, et leur sert de prétexte pour n'avancer de l'argent qu'à un taux d'intérêt en rapport avec les risques qu'elle leur fait courir. Quant aux capitalistes et aux banquiers qui ne veulent point tenir de comptabilité fictive, ils préfèrent ou garder leurs capitaux, ou

les placer à l'étranger, ou même les avancer à l'État, qui, lui, ne se gêne pas pour solliciter des emprunts à des taux qu'il qualifie d'usuraires et défend aux particuliers, — procédé parfaitement illogique et preuve frappante de l'impuissance radicale des législations humaines à empêcher ce qui découle de la nature même des choses.

On peut ajouter que la législation française actuelle n'est pas en rapport avec notre constitution et nos idées politiques. Dans les monarchies collectivistes de l'Orient, où l'individu n'a pas le droit de penser et d'agir comme il le veut, où il ne sait généralement ni lire ni écrire, où il n'a aucun droit politique et n'est jamais sûr de pouvoir jouir des fruits de son travail, où il doit régler sa conduite non pas sur des lois fixes appliquées indistinctement à tous, mais sur les caprices incohérents et contradictoires de ses gouvernants, on conçoit parfaitement que l'État, ayant la prétention d'être le maître absolu de ses sujets, intervienne dans les contrats entre particuliers, comme il intervient en toutes choses. Dans une monarchie militaire qui gouverne une race conquérante et campée comme une armée d'occupation au milieu de peuples vaincus, sans aucun désir de se les assimiler, ou bien dans un empire à la fois autoritaire et religieux dont les souverains cherchent à expulser les éléments ethniques auxquels ils désespèrent d'imposer la religion d'État et les mœurs de la majorité, cette intervention des pouvoirs publics dans les contrats des individus peut encore se comprendre; elle ne se comprend pas dans une république gouvernée par des lois et non point par des décrets, dans une nation où il n'y a pas de religion d'État et où l'on sait lire et écrire, dans un pays où l'homme est sûr de jouir du fruit de son travail, dans une société fondée en définitive sur le respect de la propriété, de l'individu et de ses droits.

J'en conclus forcément que la France aurait avantage à faire ce que réclamaient pour leur pays les délégués américains, et à inscrire dans ses lois le principe absolu de la non-intervention de l'État dans les emprunts entre particuliers. Ce ne serait que la reconnaissance légale de ce fait qui nous est prouvé par une expérience quotidienne : l'impossibilité de diriger la résultante des forces économiques, lesquelles, par

leur nature même, varient à chaque instant d'une façon que l'on ne saurait prévoir, et avec une puissance irrésistible.

III

LE « HOMESTEAD »

La troisième question importante traitée au Congrès de la propriété foncière fut celle du *homestead*, — à savoir la possibilité de mettre légalement à l'abri de toute vente forcée, à la suite d'une faillite, la maison que l'on possède et que l'on habite.

Une fois la déclaration faite devant les autorités compétentes, et après un certain délai nécessaire pour la publicité, la maison que l'on possède et que l'on habite ne peut plus être mise en vente par les créanciers ; elle est couverte par une exemption légale, qui peut même continuer après la mort du mari, pendant le veuvage de la femme, jusqu'à la majorité des enfants.

Le *homestead* ne peut être constitué sur la demande d'un homme ayant des dettes : il ne peut déposséder les créanciers d'un gage sur lequel ces derniers étaient en droit de compter au moment de l'avance des fonds : il ne peut pas non plus dépasser un maximum variable dans chaque État de la fédération.

La grande majorité des délégués s'est prononcée en faveur du *homestead*.

Cette institution paraît, en effet, très recommandable : elle est certainement plus utile aux États-Unis que partout ailleurs, parce que l'instabilité des fortunes et des situations personnelles y est plus grande que partout ailleurs. Les entreprises commerciales et financières y sont extrêmement hasardeuses, à cause de l'audace des gens qui sont à leur tête : les affaires sont généralement ou très bonnes ou très mauvaises. La spéculation se fait sur une échelle colossale, avec une hardiesse et une témérité inouïes ; chaque année, sans aucune raison sérieuse, la plupart des valeurs mobilières oscillent plus que

ne le font en Europe les valeurs similaires en temps de crise grave. Beaucoup de gens ne placent pas leurs capitaux en titres mobiliers payés comptant, mais s'en servent pour acheter et pour vendre à découvert. Même dans les familles très riches, les filles se mariant ordinairement sans dot, les ménages vivent des revenus du mari, et quelquefois d'une pension donnée par le père de la femme : si une hausse ou une baisse du marché financier emporte à la fois, ce qui arrive souvent, la fortune du mari et celle de son beau-père, des gens millionnaires la veille se trouvent absolument sans ressources, — et, justement, j'ai pu le voir pendant le krach financier de juillet et août 1893.

Il est naturel que les législateurs, préoccupés de cet état de choses, aient permis aux personnes prévoyantes de se constituer un abri contre la mauvaise fortune pour attendre la venue de jours meilleurs : l'institution du *homestead* est donc bonne, elle rend de réels services à un certain nombre d'Américains.

On pourrait, à mon avis, introduire le *homestead* en France : s'il ne donnait pas tous les heureux résultats qu'en attendent ses partisans, il ne ferait, du moins, aucun mal, ce qui est déjà beaucoup pour une loi nouvelle ; peut-être même développerait-il le goût de la propriété dans les classes ouvrières, surtout si l'on arrive à construire à bon marché, aux environs des grandes villes, des logements convenables, en communication facile avec les quartiers où travaillent les ouvriers.

Néanmoins le *homestead* ne me paraît pas destiné à produire un changement bien considérable dans nos mœurs, parce que les conditions sociales et économiques ne sont pas les mêmes en France qu'aux États-Unis : chez nous, dans la banque et dans le commerce, les fortunes se font et se défont beaucoup moins vite qu'en Amérique ; l'argent est plus difficile à gagner et à perdre ; les affaires ne sont ni aussi bonnes ni aussi mauvaises ; l'individu fait des efforts moins violents et moins fructueux pour sortir brusquement de la sphère où il est né ; enfin l'habitude française de marier les filles sous le régime dotal assure généralement à la famille des moyens d'existence, alors même que le mari et le beau-père sont ruinés du même coup. A ce point de vue, les Français sont infini-

ment plus prévoyants que les Américains. Du reste, la prévoyance et l'économie des individus sont les meilleurs traits de notre caractère national, et remplacent dans une certaine mesure l'énergie et l'audace des Anglo-Saxons. Depuis longtemps, on a compris en France que le meilleur *homestead* est l'usage de donner à la mère de famille un capital insaisissable en cas de faillite du mari, parce qu'il vaut mieux laisser à la disposition du ménage presque ruiné un revenu sans habitation qu'une habitation sans revenu.

Ainsi le *homestead* pourrait, dans certaines conditions, compléter les garanties que la dot donne à la famille; mais il ne pourra jamais offrir les mêmes sécurités que la dot : c'est une bonne institution, mais une institution insuffisante.

IV

LES GROUPES D'HABITATIONS

Depuis quelques années, on se préoccupe beaucoup aux États-Unis des difficultés toujours croissantes que les maîtresses de maison éprouvent avec leurs domestiques. Il est impossible à des Européens qui n'ont pas quelque temps vécu en Amérique d'imaginer les ennuis de toute nature, les tracas de toute espèce, qui viennent à chaque instant assaillir les gens riches employant à leur service un personnel un peu considérable. A vouloir en donner une idée, on serait taxé d'exagération : il faut l'avoir vu pour le croire.

Cet état de choses a des raisons multiples. En voici quelques-unes : d'abord, le préjugé des Américains pauvres, qui se croiraient déshonorés s'ils se faisaient domestiques, et refusent de le devenir pour quelque prix que ce soit; existant surtout chez les Américains de naissance, un préjugé pareil est le premier obstacle à la formation d'une classe de gens de maison convenables. Ensuite, dans un pays neuf, où se trouvent encore d'immenses richesses inexploitées, il y a généralement

beaucoup plus d'emplois offerts au travail qu'il n'y a de travail disponible : le travail est donc fort exigeant et se porte de préférence vers les occupations que l'opinion publique considère comme les plus honorables et qui donnent le plus de chances de fortune immédiate. Enfin, la confiance que les Américains ont en eux-mêmes les pousse toujours à préférer les professions qui peuvent conduire aux positions les plus hautes : le mineur du Montana rêve toujours d'arriver à être possesseur d'une mine, « roi d'argent » *(Silver king)*, comme ils disent : le petit fermier espère toujours posséder des milliers de bestiaux et des domaines immenses : l'employé de commerce pense qu'il finira par être associé ou commerçant pour son propre compte et qu'il fera rapidement une grande fortune : l'ouvrier se dit qu'il sera un jour contremaître. Le domestique, au contraire, sait qu'il sera toujours domestique : aussi, pour se consoler sans doute, se pose-t-il immédiatement comme le maître de la maison où il sert.

Quoi qu'il en soit, la difficulté d'assurer le service du logis existe : elle est même intolérable, au point qu'elle a fait naître la question des groupes d'habitations, question traitée au Congrès de la propriété foncière.

Des groupes d'habitations seraient construits de telle sorte que plusieurs familles pussent avoir dans un même groupe des logements absolument séparés et indépendants, mais ayant une cuisine commune et un calorifère commun. (Dans certains projets destinés aux classes ouvrières, on ajoute une blanchisserie commune.) On aurait ainsi réduit au minimum la main-d'œuvre domestique : le cuisinier chargé de l'alimentation d'un groupe pourrait avoir des appointements considérables sans demander un prix exagéré à chaque famille faisant partie du groupe : on serait en droit d'espérer une nourriture convenable à un prix modéré.

Quant au mécanisme de ce bienheureux phalanstère, voici comment il fonctionnerait : à l'heure des repas, une sonnerie électrique avertirait la famille que les plats sont à point ; la maîtresse de maison répondrait par une autre sonnerie que l'on va se mettre à table : un monte-charge — probablement un monte-charge électrique — apporterait la nourriture tenue au chaud ou au froid dans des récipients en métal poli dont les

doubles parois renfermeraient de l'eau chaude ou de la glace; suivant la fortune de la famille, les membres de la famille eux-mêmes, ou le domestique, ou les domestiques, prendraient dans le monte-charge les récipients de métal poli et les déposeraient soit sur la table, soit sur des trépieds à roulettes permettant de faire passer autour de la table, sans fatigue et sans se lever, les plats succulents qu'aurait préparés dans un laboratoire central, suivant toutes les règles de l'art le plus avancé, le savant cuisinier chimiste, diplômé de quelque Université.

J'ignore quels seraient les résultats de cette organisation collectiviste; je doute fort qu'elle donne des résultats bien satisfaisants. La seule raison qui milite en faveur d'un essai de ce genre, c'est l'état de choses actuel, état de choses réellement déplorable dans les petites villes de l'Ouest des États-Unis. Dans ces régions, — à peine peuplées d'hier, il est vrai, — le service est tellement mauvais qu'on se l'imagine difficilement pire : on ne courrait donc que peu de risques à essayer de ce système, en attendant que le temps fasse son œuvre et, transformant l'Amérique, la rende plus semblable à l'Europe actuelle. Ce changement se fait, d'ailleurs, à l'heure présente, avec une extrême rapidité : aux États-Unis tout marche très vite, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre en observant aujourd'hui ces dissemblances profondes entre des États peuplés à des époques diverses, mais à des intervalles de temps très courts. Il est certain qu'aux États-Unis comme en Europe, les mêmes causes produiront sous des formes différentes les mêmes effets. Au fur et à mesure que le pays sera plus connu, plus peuplé, plus mis en valeur, les grandes fortunes seront plus lentes et plus difficiles à faire; et la société actuelle, composée d'éléments hétérogènes et sans cesse changeants, sortira peu à peu de l'état chaotique et informe où elle se trouve, afin de se cristalliser petit à petit dans un moule social dont on ne peut encore prévoir la figure exacte, mais que l'on voit déjà prendre à bien des égards beaucoup de ressemblance avec les vieilles sociétés d'Europe.

On a proposé un très grand nombre de plans différents pour ces groupes d'habitations : les uns préconisaient le système des appartements étagés avec une seule cuisine, soit dans le sous-sol, soit dans les combles; d'autres soutenaient qu'il fallait

mettre toutes les habitations côte à côte et les desservir par la face opposée à la rue; enfin la plupart semblaient préférer les projets de groupes bâtis suivant des prismes droits à base circulaire ou rectangulaire, avec cuisine au centre desservant les habitations à l'aide de corridors rayonnants.

Pour ma part, soit que les auteurs n'eussent pas étudié suffisamment les plans, soit que la solution du problème n'existe pas, aucun de ces projets ne m'a semblé pratique. Je ne vois pas le moyen de sortir du type des hôtels, c'est-à-dire d'une salle à manger, soit commune, soit sectionnée, dans laquelle les repas sont servis : jusqu'à preuve du contraire, je crois qu'il est plus facile, surtout dans un pays où les ascenseurs fonctionnent avec vitesse et sécurité, de faire venir les gens à leurs repas que d'expédier les repas aux gens.

Cette expérience me semble destinée à subir un insuccès complet : néanmoins, j'ai cru devoir la signaler, comme assez curieuse en elle-même, et parce qu'elle montre bien les préoccupations que donne à tout le monde la difficulté de se procurer à un prix raisonnable un personnel domestique.

V

LES HABITATIONS A BON MARCHÉ

Le mouvement des capitaux vers les sociétés destinées à bâtir des habitations à bon marché prend chaque année une extension plus considérable aux États-Unis. Les capitaux y trouvent une rémunération suffisante, eu égard à l'extrême sécurité de ce genre de placement. Aussi l'intérêt est-il généralement assez faible. On ne saurait exagérer l'importance de ce mouvement : beaucoup de bons esprits aux États-Unis estiment que les habitations à bon marché et le *homestead* sont appelés à rendre les plus grands services à la nation et à lui éviter bien des crises sociales. Les habitations à bon marché se multiplient maintenant avec une extrême rapidité, parce que les Américains aiment habiter leur maison : cet

amour du chez soi est même plus fortement ancré dans les classes ouvrières un peu aisées, où les femmes trouvent tout naturel de faire elles-mêmes leur ménage, que dans les classes bourgeoises moyennes qui vivent souvent à l'hôtel, à cause de la difficulté de trouver des domestiques. Le développement extraordinaire des transports urbains et suburbains[1] a beaucoup contribué au succès des habitations à bon marché en permettant aux ouvriers d'aller rapidement, et moyennant un prix modéré, de leur ouvrage à leurs habitations, même lorsque l'atelier est situé fort loin de la maison : c'est là un fait qu'il ne faut jamais perdre de vue si l'on veut assurer la réussite complète d'habitations à bon marché en France, surtout aux environs des grandes villes. Il est absolument nécessaire d'étudier parallèlement les habitations ouvrières et les transports suburbains pour que ces deux entreprises donnent tous les résultats que l'on peut en attendre.

Aux États-Unis, en 1892, il existait 5 860 associations pour bâtir des habitations à bon marché : ces associations comprenaient 1 655 456 actionnaires et avaient un actif total de 886 928 405 dollars.

Entre tous les États, la Pensylvanie était celui qui fournissait la plus grande part de ce total, avec ses 1 100 associations ayant 254 918 actionnaires et un actif de 80 860 976 dollars.

Ces associations arriveront bientôt à rivaliser d'importance avec les banques d'épargne : celles-ci, dont la fondation est en général beaucoup plus ancienne que celle des associations pour bâtir des habitations à bon marché, étaient, en 1892, au nombre de 1 059 et avaient un actif de 1 712 769 026 dollars.

Les associations pour bâtir des habitations à bon marché sont presque toutes fondées sur le principe de la mutualité. En réalité, ce sont ordinairement des banques mutuelles prêtant des fonds à leurs seuls actionnaires afin de leur permettre de bâtir une maison : la banque se couvre de tout risque en prenant une première hypothèque sur le terrain, puis sur la maison : l'actionnaire rembourse par annuités le montant du prêt.

1. En 1893, le réseau des tramways américains était long de 19 600 kilomètres et avait en service 39 499 voitures.

VI

L'UNIFORMITÉ DE LA LÉGISLATION FONCIÈRE

Il nous reste à parler de la manifestation faite à Chicago en faveur d'une législation foncière uniforme pour le territoire entier des États-Unis ; — cette manifestation n'est qu'une des phases du grand mouvement vers l'unité législative actuellement commencé en Amérique pour tout ce qui présente un intérêt général.

Ce mouvement, à coup sûr, est un des phénomènes sociaux les plus importants auxquels assiste notre génération. Il révèle en même temps chez les Américains une conscience plus précise de leur nationalité et de leur puissance, — sentiments dont les contre-coups affecteront le monde entier, — et la résolution bien arrêtée de ne pas sacrifier à la grandeur de l'État fédéral les libertés des États de l'Union, — libertés dont ils sont si fiers et qu'ils considèrent avec raison comme des liens flexibles et forts maintenant tous les éléments de leur immense fédération.

L'unité de législation foncière est en Amérique une des réformes que réclament avec le plus d'insistance les meilleurs esprits : actuellement, la variété des lois, parfois très dissemblables entre elles, qui régissent dans les divers États de l'Union l'acquisition, la vente, la transmission entre vifs et l'héritage de la propriété foncière, constitue un obstacle fort sérieux aux relations de toute nature entre les différentes régions des États-Unis.

Ce sont les contrées récemment peuplées et auxquelles manquent les bras et les capitaux qui souffrent le plus de cette situation : les capitalistes des riches cités situées sur le littoral de l'Atlantique n'aiment guère avancer des fonds sur hypothèques dans des États dont ils savent les lois foncières très différentes de celles en vigueur dans les États qu'ils habitent.

Sans doute, dans un pays où les communications sont aussi développées qu'aux États-Unis, où le télégraphe existe

partout, où les chemins de fer permettent de parcourir les plus grandes distances à des conditions de confort et de bon marché inconnues en Europe; dans un pays enfin où les gens ne craignent point de se donner du mal pour conclure et surveiller de bonnes affaires, les difficultés résultant de la diversité des législations foncières ne peuvent empêcher les capitaux de se porter vers les régions récemment colonisées, et dans lesquelles le taux de l'intérêt est comparativement fort élevé, les offres de fonds liquides ne suffisant point aux demandes. Cependant cette diversité des législations foncières est une gêne, au moins, pour ces placements : c'est pourquoi les délégués de l'Ouest et du Sud étaient les plus ardents à réclamer l'unité de législation foncière.

Quant aux moyens à employer, presque tout le monde se prononça contre une législation faite à Washington par les pouvoirs fédéraux et exécutoire sur le territoire entier des États-Unis, quelles que pussent être les législations déjà promulguées dans les différents États de l'Union. Ce moyen simple et rapide fut repoussé comme étant contraire à la lettre et surtout à l'esprit de ces pactes fédéraux que les Américains respectent beaucoup. Il est, en effet, certain que la constitution américaine a résolu d'une façon admirable le difficile problème de maintenir ensemble des régions de climats, de mœurs et d'intérêts différents, tout en ne laissant à la disposition du gouvernement fédéral qu'une force coercitive armée si peu importante qu'elle est beaucoup plus morale que matérielle: il est donc naturel que des hommes instruits, réfléchis et prévoyants, hésitent beaucoup, alors même qu'il s'agit d'obtenir une réforme d'une indiscutable utilité, à toucher au principe même d'institutions dont la raison et l'expérience montrent la valeur, la souplesse et la force: l'idée d'une intervention des pouvoirs fédéraux de Washington ne fut même pas prise en considération.

La très grande majorité se prononça en faveur d'une énergique campagne sur l'ensemble du territoire américain, auprès de toutes les législatures, afin d'obtenir d'elles séparément le vote d'une même loi foncière préparée par une association privée ayant une grande autorité morale: l'Association américaine du barreau (*American bar Association*).

Cette méthode, qui paraîtrait impossible à suivre dans la plupart des pays d'Europe, est en Amérique toute simple et très féconde : c'est par des campagnes de presse et de *meetings* qu'aux États-Unis les promoteurs de toutes les réformes sont arrivés à leurs fins : c'est par des campagnes de presse et de *meetings* que se feront toutes les réformes futures, de quelque nature qu'elles puissent être. Et c'est pourquoi les congrès de Chicago, qui ont puissamment agi sur l'opinion publique américaine, peuvent avoir une si grande importance.

D'ailleurs l'Association américaine du barreau a déjà entrepris un mouvement similaire pour obtenir l'unification des lois sur le mariage, le divorce et la faillite ; dans l'État de New-York, l'État le plus riche et le plus peuplé de l'Union, « l'État-Empire », comme disent les Américains, la législature a institué en 1890 une commission permanente pour « favoriser l'uniformité de législation » aux États-Unis ; depuis deux ans, plusieurs autres États, — dont quelques-uns, tels que la Pensylvanie et l'Illinois, sont fort importants par leur population et leur richesse, — ont déjà suivi cet exemple et se sont prononcés en faveur de l'unification des lois d'intérêt général.

La réforme proposée est donc en bonne voie, et l'on peut espérer qu'elle réussira sans que ses partisans soient forcés de recourir à cette intervention des pouvoirs fédéraux qui paraît aux meilleurs esprits si redoutable et si nuisible. Du moment que les États les plus peuplés, les plus riches et les plus puissants auront adopté les nouvelles lois, les États moins importants seront probablement forcés de suivre cet exemple. Il y aura bien, sans doute, quelques législatures récalcitrantes : elles refuseront de voter la nouvelle législation, soit que de bonne foi elles l'estiment mauvaise, soit plutôt qu'elles sacrifient sciemment les grandes réformes utiles à de mesquines considérations de personnes et à des marchandages politiques inavouables. En Amérique, comme partout ailleurs, les passions et les intrigues font parfois échouer les mesures les plus utiles et les plus indispensables ; trop souvent l'intérêt général est en opposition avec les intérêts particuliers ; trop souvent personne ne veut se charger de la tâche ingrate de défendre les intérêts et les droits de la collectivité contre la coalition des appétits individuels. Les promoteurs de l'unifi-

cation de la législation foncière ne se font pas d'illusions : ils comptent devoir livrer des batailles longues, coûteuses et acharnées, pour arriver à leurs fins; mais cela ne les effraie pas. Dans la société qu'ont faite aux États-Unis les mœurs, les conditions d'existence, la conception du bonheur, les formes de l'ambition, et les lois établies, voilà cent ans, par des hommes ayant lutté et dont les ancêtres avaient lutté, on trouve facilement des gens prêts à oser, entreprendre, agir et combattre. Le choc des intérêts et des idées semble même avoir pour les Américains des charmes et des attraits que bien peu de gens paraissent comprendre chez nous : alors qu'en France l'ambition de la plupart des gens se borne à finir tranquillement, dans une large aisance, une vie doucement écoulée, la majorité des Américains lutte jusqu'au dernier souffle pour la possession de la richesse et de la puissance. Quelque opinion personnelle que l'on puisse avoir sur ces diverses conceptions de l'existence, il faut reconnaître que cet état d'esprit permet en Amérique à l'initiative privée d'entreprendre et de mener à bien ce que les pouvoirs publics considèrent en d'autres pays comme leur tâche inaliénable.

Les promoteurs de l'unité de législation comptent donc lutter jusqu'à ce qu'ils obtiennent la victoire complète : ils ont déjà obtenu les adhésions des États riches et peuplés, qui leur permettront vraisemblablement de forcer les autres États à se ranger sous la loi commune. Il est, en effet, certain que les capitaux se porteront plus difficilement qu'ailleurs dans les régions dont la législation foncière sera différente de celle de la plus grande partie de l'Union : la plupart des gens ne voulant pas se donner la peine d'étudier la législation d'un État particulier, et craignant aussi d'avancer leurs fonds sous la garantie de lois inconnues ou mal définies, placeront de préférence leur argent dans les contrées dont ils connaîtront les lois foncières. Des pertes pécuniaires infligées à la minorité par la loi de l'offre et de la demande il résultera une force coercitive assez considérable pour imposer partout les lois de la majorité.

Cette grande idée de l'unification de la législation foncière pour l'ensemble des États-Unis aurait pu suffire aux

ambitions des délégués. Mais ils ont voulu aller plus loin : au delà de leur champ d'action immédiat, l'Amérique du Nord, ils ont regardé le reste du monde et l'humanité entière : ils ont cherché les moyens d'améliorer les rapports personnels d'hommes de nationalités différentes, et, par suite, d'améliorer les rapports entre ces nationalités elles-mêmes; ils ont voulu faciliter, pour l'étranger nouvellement arrivé dans un pays, les transactions de toute espèce et, plus particulièrement, les transactions foncières.

Quelques personnes voulaient émettre un vœu en faveur d'une législation foncière unique pour le monde entier; mais la majorité a considéré cette idée, séduisante assurément pour des esprits superficiels, comme une utopie destinée à ne faire que du tort à la réalisation des désidérata possibles.

D'ailleurs, cette idée de l'uniformité universelle, qui chez beaucoup d'esprits est une véritable obsession, ne paraît point si bienfaisante : l'unité et l'uniformité des institutions peuvent, dans une certaine mesure, être utiles pour constituer et maintenir une nation, un corps social homogène, un groupe d'hommes ayant des traditions communes et des intérêts communs : au contraire, l'humanité a besoin de cette variété que l'on retrouve partout dans la nature, les climats, les productions, les plantes, les animaux — et même les hommes.

Aussi les délégués au Congrès de la propriété foncière se sont-ils contentés de se prononcer en faveur d'une idée bien modeste en apparence, mais en réalité des plus fécondes, et qui pourra faire beaucoup, non pas pour amener la disparition des nationalités, — qui n'est pas à désirer — mais pour amener la diminution des haines entre les nationalités, — qui est, au contraire, à désirer vivement ; ils ont demandé que dans chaque pays la loi reconnût à l'étranger la possession, non pas de certains droits accordés comme faveur spéciale par le pouvoir législatif ou par le pouvoir exécutif, mais bien de toutes les prérogatives des citoyens, à l'exception de celles que des lois formelles déclareraient les privilèges des nationaux seuls. Ainsi, lorsqu'un individu irait dans un pays étranger, il n'aurait pas à rechercher quels sont les droits qu'il peut avoir, mais il saurait immédiatement quels sont les privilèges qu'il ne possède pas; en principe, les sociétés humaines considére-

raient l'étranger, non pas comme un ennemi, mais comme un ami.

Si ce vœu du congrès de Chicago pouvait se réaliser, les relations entre les individus appartenant à des nationalités différentes, et, par suite, les relations entre ces différentes nationalités pourraient petit à petit devenir plus faciles et plus cordiales; les résultats immédiats seraient surtout très importants dans les nombreux pays où la législation est compliquée, mal codifiée, chaotique, et où l'étranger doit le plus souvent se livrer à des recherches longues et coûteuses pour connaître ses droits.

Sans doute, l'époque ne semble guère favorable, en Europe, à qui veut obtenir des droits plus étendus pour l'individu voyageant ou venant se fixer en pays étranger. Les nations hérissent leurs frontières et leurs côtes de forteresses dans lesquelles s'accumule une part toujours croissante de leurs forces vives : électricités de signes contraires, entre lesquelles peut à chaque instant jaillir l'étincelle par où commencerait une conflagration européenne. — Les gouvernements, dont les finances sont épuisées par des armements exagérés, croient pouvoir à la fois remplir leurs caisses à moitié vides et contenter des populations écrasées d'impôts en mettant sur les produits étrangers des droits de douane excessifs : d'où la diminution des échanges et le renchérissement de l'existence. Sous prétexte de protéger le travail national, les États imposent à la majorité un surcroît de charges pour essayer de faire vivre des industries factices et mort-nées : les populations réclament l'expulsion radicale d'étrangers dont elles craignent la concurrence. Presque partout les nations tendent à s'entourer d'une infranchissable barrière contre tout ce qui vient du dehors.

Mais il est peu probable que la situation actuelle dure indéfiniment : on ne pourra pas sans cesse augmenter les impôts, les dettes publiques, les dépenses improductives, le prix de l'existence et la difficulté de se procurer une main-d'œuvre nécessaire à des industries indispensables. Il faudra bien revenir à une conception plus juste des relations des nations entre elles : et, si la défense du territoire national paraît devoir être longtemps encore la principale

préoccupation des gouvernements, il faudra bien finir par comprendre de gré ou de force que le développement des échanges, le bon marché de l'existence, la production agricole et industrielle, et surtout de bonnes finances, non seulement forment les éléments nécessaires de la vie nationale, mais constituent même les bases les plus solides de la puissance militaire.

Le jour viendra où les nations, sous peine de suicide, devront renoncer à vivre repliées sur elles-mêmes comme si le reste du monde n'existait pas ou était peuplé d'ennemis : ce jour-là, ce dernier vœu du congrès de Chicago, peut-être oublié dans l'intervalle, s'imposera naturellement aux peuples et aux gouvernements, comme les plantes vivaces, après avoir été ensevelies sous la neige pendant les longs mois glacés de l'hiver, germent brusquement et couvrent la terre d'une végétation vigoureuse. La semence d'une idée juste, équitable, a été lancée, un peu en désordre, un peu à tort et à travers, sans doute, mais elle a été lancée. A moins de désespérer de l'avenir de la race blanche, il faut croire que cette semence tombera dans de bonnes terres; elle y produira des moissons que nous ne récolterons probablement pas nous-mêmes, mais que récolteront les générations futures, — si elles savent travailler leurs champs avec courage et sans se laisser égarer par le mirage des utopies, si elles n'oublient point que le progrès s'obtient à force de peine et de travail, que l'effort continu est la loi de l'humanité comme celle de la nature, et que les transformations lentes sont les seules transformations possibles dans la constitution du sol, des sociétés humaines et des idées.

MARQUIS DE CHASSELOUP-LAUBAT.

LE

DERNIER ROMAN DE R.-L. STEVENSON[1]

« Quand je vis cette île pour la première fois, raconte Wiltshire, il n'était ni nuit ni jour. La lune tombait à l'ouest, encore large et brillante; à l'orient, juste au milieu d'une aurore rouge-rose, l'étoile du matin brillait comme un diamant; la brise de terre nous soufflait à la face, elle sentait bon le citron sauvage, la vanille, d'autres choses encore qu'on ne distinguait pas, et cette odeur me gonflait les narines. Il faut le dire, j'avais vécu des années dans une île basse, sous la ligne, presque toujours seul au milieu des indigènes. Ceci était pour moi une nouvelle expérience: la langue même de l'île allait m'être étrangère, et l'aspect de ces bois et de ces montagnes, leurs parfums inconnus, me renouvelaient le sang. »

C'est ainsi que Wiltshire, faisant le négoce dans les mers du Sud pour le compte d'une compagnie anglaise qui vend aux

1. Voir *The beach of Falesà* dans un recueil de nouvelles : *Island Nights Entertainments,* par Robert-Louis Stevenson, Cassel and C°, éditeurs, London and Paris. — Un roman postérieur à celui-ci, *le Jusant,* a été écrit par M. Stevenson, en collaboration avec son beau-fils, M. Osbourne, en 1893.

indigènes de l'eau-de-vie et du tabac, — en échange de la nacre de perle pêchée par eux, — arrive en vue de Falesà, la petite capitale d'une île dont dix Européens à peine savent le nom. Il court de mauvais bruits sur cette île : la mort du précédent agent de la compagnie, Adams, a été assez mystérieuse. Peu importe à Wiltshire. Il va là comme il irait ailleurs, heureux de changer de place, heureux de voir des blancs. Il a dans l'île un concurrent nommé Case : mais celui-ci, qui a l'air d'un bon diable, ouvert, dégagé, causeur, lui fait fête, l'emmène dans son canot, et tous deux débarquent au milieu d'enfants qui se mettent à trotter derrière eux en gloussant d'un air approbateur, comme des poulets dans une cour de ferme.

« — Au fait, dit Case, il vous faut une femme.

» — Tiens, c'est vrai, répond Wiltshire, j'allais oublier.

» Il y avait là une foule de filles, et Wiltshire, s'avançant, regarda autour de lui comme un pacha. A cause de l'arrivée du navire, elles s'étaient mises en grande toilette : et les filles de Falesà sont un riche lot à voir, — un peu larges du gaillard d'arrière, par exemple, — mais, au moment où il allait faire cette réflexion, Case lui poussa le coude :

» — Tenez, dit-il, celle-là, elle est jolie!

» Et il en vit une, qui arrivait toute seule de l'autre côté de la route. Elle revenait de la pêche et n'était vêtue que d'une chemise qui plaquait, toute mouillée. Elle était jeune, très svelte pour une fille des îles, avec une figure longue, un grand front et un regard effarouché, singulier, errant, — un œil de chat, ou d'enfant.

» — C'est Uma, dit Case.

» Et il l'appela et lui parla en langue canaque. Ce qu'il lui dit, Wiltshire ne le comprit pas, mais quand elle fut entre eux, elle le regarda de côté, d'un geste vif et timide, comme un enfant qui craint les coups, puis baissa la tête et sourit. Elle avait la bouche grande, des lèvres et un menton taillés comme ceux d'une statue, et son sourire ne dura qu'une seconde. Elle demeura la tête penchée, écouta Case jusqu'au bout, parla à son tour, de sa jolie voix sauvage, en le regardant bien en face, et, quand il eut répondu, fit un grand salut et s'en alla...

— Ça va bien, dit Case, vous l'aurez ; j'arrangerai ça avec la maman... On ramasserait la collection pour une carotte de tabac.

⁂

Ceci n'est pas, comme on pourrait le croire, une adaptation du *Mariage de Loti*. C'est *la Côte de Falesà*, l'une des dernières nouvelles de Robert-Louis Stevenson, dont nous venons d'apprendre la mort. Stevenson était l'un des écrivains les plus féconds et les plus ingénieux de l'Angleterre contemporaine, l'auteur de *M. Hyde et le docteur Jekyll*, du *Prince Otto*, de l'*Ile au trésor*, de l'*Héritier de Ballantraë*, du *Guet-apens* et du *Dynamiteur*.

Voici déjà quelques années qu'il habitait les îles Samoa : il s'était pris de passion pour ce beau pays, pour la race étrange et persécutée qui l'habite, et dont il s'était fait l'avocat dévoué dans les journaux anglais. *La Côte de Falesà* est une des dernières choses qu'il ait écrites, adoptant précisément le thème illustré par le romancier français : mais, si le point de départ est identique, le ton et la conclusion sont assez différents pour attirer l'attention et retenir l'intérêt.

Qui ne se rappelle, chez nous, le roman de Loti, cette histoire molle, triste et délicieuse, du mariage d'un officier de marine avec une petite Tahitienne de quinze ans, dont les yeux sont d'un noir roux comme le crépuscule au milieu des grands arbres? Elle est joyeuse autant qu'un jeune singe, puis, soudain, pleine d'un sérieux qui va jusqu'au mystère : sa beauté curieuse et neuve ne se distingue pas de la beauté de l'île où elle est née, une île perdue au milieu de la mer du Sud, sertie de corail, montrant, sous des cieux qui ne connaissent pas les saisons, des mornes volcaniques et une verdure éternelle. Les femmes y chantent, couronnées de fleurs, des *himénés* voluptueux dans une langue douce au parler, presque sans consonnes, pareille au gazouillis des petits enfants. Des souvenirs s'attachent à la reine, la vieille Pomaré encore vivante, « une figure ridée, carrée, brune, dure, empreinte de grandeur et de tristesse — tristesse de voir la mort lui prendre l'un après l'autre tous ses

enfants frappés du même mal incurable, tristesse de voir son beau pays dégénérer en un lieu de prostitution ». — Elle passe ses jours et ses nuits, immobile, dans un grand fauteuil doré, « avec l'air d'une idole incorrecte et sombre parée d'un luxe encore sauvage », et les princesses qui l'environnent ont des noms charmants et chanteurs : Ariitea, Ariinore, Titaüa des noms que vous croiriez trouvés dans Homère. Mais entre l'âme de ces femmes et celle de Loti, il y a un abîme que Loti sentira et qu'il ne pourra combler. Vous vous souvenez de ce jour où, dépassant la grande cascade de Fataoua, lui et Rarahu gravirent jusqu'au sommet de l'île et virent le soleil s'endormir dans les flots : à ce moment ils perçurent tous deux l'infinie distance qui séparait leurs patries et leurs âmes :

« — Loti, dit Rarahu, ton pays, à quelle hauteur faut-il monter pour l'apercevoir ? »

Tu ne monteras jamais assez haut pour cela, pauvre petite Rarahu ! Loti le sait bien, et tu sais comme lui que le jour où son grand navire partira, ton époux ne pourra même pas se demander s'il a des devoirs envers toi ; il t'abandonnera nécessairement comme autrefois son frère Rouéri abandonna sa femme indigène. Alors tu redeviendras, il l'écrit lui-même, une petite fille maorie, ignorante et sauvage, tu mourras dans l'île lointaine, seule et oubliée, et lui-même, peut-être il ne le saura pas.

Tu mourras : — pour que l'œuvre d'art soit parfaite, il est nécessaire qu'on entende ta plainte d'agonie, et le cri sensuel et déchirant de ton amour animal. — Et tu nous auras révélé la femme à l'état de nature, débarrassée des apports de la civilisation et de la morale religieuse, ne cherchant pas à s'égaler à l'homme, voluptueuse, soumise et bonne. De Tahiti nous ne connaîtrons que la singulière et sauvage beauté : nous la connaîtrons à travers l'âme de Loti, laquelle est un merveilleux et magique miroir : le reste importe peu. Il est nécessaire même, pour que rien n'obscurcisse le miroir, que tout se passe avec autant de liberté innocente qu'au temps où Bougainville découvrit cette terre. Si les vieilles croyances ont été modifiées par le christianisme importé, si les mœurs européennes ont agi sur celles de Tahiti, et si, par contre, ce qui serait encore plus

curieux, les Européens n'ont pas fini par s'ensauvager; quels nouveaux éléments, probablement très étranges, forment cette nouvelle population blanche qui commence à vivre sous nos pieds, à l'autre bout de la terre, — autant de questions intéressantes, mais que l'auteur a négligées volontairement. Il a écarté d'une histoire réelle tous les éléments qui n'étaient pas homogènes: écrivain, artiste, il a certainement eu raison.

*
* *

Vingt ans plus tard, un Anglais reprend le même sujet. Vous allez voir comment il va le traiter.

Quand la reine Pomaré disait à Loti : « Tu devrais épouser Rarahu », « en personne très intelligente et très sensée elle ne proposait pas un de ces mariages européens qui lient pour la vie. » Uma, cependant, l'héroïne de Stevenson, ne veut pas se laisser acheter pour une carotte de tabac ; Case s'est trop vanté. C'est une petite fille sage qui sait très bien ce qu'elle veut : un serment à la face du grand Dieu des blancs, un serment qui fixe à jamais l'homme à la femme. Les missionnaires ont passé par là. Ces missionnaires vivent de l'autel, ajoutent aux subventions des fidèles européens le produit des contributions qu'ils lèvent sur l'indigène, mais après tout, ils le défendent, bien supérieurs moralement au reste de la population immigrante, dont le rôle avoué est de « manger le Canaque ». Dans les petites îles, loin des consuls et des gendarmes, une tourbe de nègres, de Chinois, de pirates blancs, de voleurs et d'escrocs brûlés dans toutes les villes de l'Amérique et de l'Australie s'est réfugiée, et vit sur les malheureux insulaires qu'elle exploite, ronge, et corrompt. C'est elle que Stevenson nous dépeint.

Tout d'abord, voici le portrait de Case. C'était, avant l'arrivée de Wiltshire, le seul marchand de l'île, et il s'est toujours arrangé pour rester le seul. Tous ceux qui sont venus après lui sont morts mystérieusement ou se sont enfuis, poursuivis par les Canaques, qui leur attribuent des crimes incompréhensibles contre des superstitions inconnues. Justement, cette

petite Uma est *tabou* : elle n'est pas née dans l'île et a été rejetée en dehors de la communauté : nul ne lui adresse la parole. Si Wiltshire vit avec elle, il sera *tabou* lui aussi, personne ne viendra lui acheter une once de tabac, lui vendre une livre de nacre. Aussi son concurrent tient donc absolument à les unir. C'est, d'ailleurs, une forte tête, ce Case.

« Il était jaune, plutôt petit, avec un nez d'aigle, des yeux pâles, et une barbe bien taillée. Personne ne savait son pays : il parlait anglais, voilà tout : mais il devait être d'une bonne famille, car il avait reçu une magnifique éducation. Il jouait de l'accordéon comme personne ; avec une ficelle, un bouchon, ou un jeu de cartes, il faisait des tours comme un professionnel. Quand il voulait, il parlait la langue des beaux messieurs des salons, mais il jurait aussi mieux qu'un matelot yankee et palabrait comme un Canaque. Il était brave comme un lion, malin comme un rat, et aujourd'hui, s'il n'est pas en enfer, c'est que l'enfer n'existe pas. »

Un si bon compagnon n'est pas embarrassé pour tourner spirituellement les scrupules d'Uma.

« — Elle veut un pasteur, elle aura son pasteur, dit-il. Est-ce que Black Jack, le nègre, n'a pas une bonne tête de *clergyman* ? Allons chez Randall ! »

Ce vieux Randall a soixante ans. C'est le père de la côte, la gloire de l'île. Avec Case et le nègre, — celui-ci personnage également original, moitié domestique, moitié forban, et à qui les indigènes donnent respectueusement le titre de blanc, par la bizarre raison que tout ce qui n'est pas canaque doit être blanc, — il terrorise Falesà. On a tant parlé à Wiltshire de ce Randall, capitaine au long cours, s'il vous plaît, que c'est avec un sentiment préconçu de respect qu'il va lui faire visite. Dans une maison sale et qui tombe en ruine, il aperçoit un vieil homme gras et pâle, nu jusqu'à la ceinture, vautré par terre, les yeux ternis d'ivresse. De grands cheveux gris lui tombent sur les épaules, et tout son corps est couvert de mouches. Il en a jusqu'aux yeux et il ne bouge pas : les moustiques le rongent vivant. Vivant ! On dirait qu'il est mort, un homme de bon sens l'enterrerait tout de suite : et, à le voir, à penser qu'il a soixante-dix ans, qu'il a commandé un navire, parlé haut dans les bars et dans les consulats,

trôné sous la véranda des clubs, il y a de quoi dégoûter de boire !

« — Papa est rudement plein, aujourd'hui, dit Case aimablement. Nous avons eu une épidémie ici, et le capitaine prend du *gin* comme prophylactique ! »

On explique à Randall qu'il s'agit de contrefaire une cérémonie de mariage pour tromper Uma. Malgré son abrutissement, l'ivrogne se souvient encore qu'il a été un *gentleman* : il refuse le rôle qu'on veut lui faire jouer : il pleure, pendant que le nègre ricane : mais il retombe dans son demi-sommeil, et consent. Alors commence une comédie singulière, qu'on croirait tirée de *Gil Blas*, ou des Mémoires de Casanova. On fait mander Uma, en lui annonçant qu'on va procéder à l'office du mariage, et elle arrive radieuse, parée, parfumée, vêtue d'une belle *tapa* plus brillante que la soie, les seins nus sous des colliers de graines et de fleurs. Le nègre bavarde, lui tapote les joues d'un air onctueux : il s'est composé un ridicule costume de *clergyman*, dont le principal est un immense faux-col en papier, et, prenant un tome dépareillé d'un roman qui traîne là depuis des années, il improvise en anglais un service obscène et grotesque, que la petite épousée écoute sans comprendre, en le regardant de ses grands yeux purs. On joint ses mains à celles de Wiltshire, on lui donne un anneau, on lui rédige, toujours en anglais, — elle ne parle que le *bichelamare*, espèce de *sabir* polynésien, — un certificat de mariage qu'elle serre précieusement dans son sein, comme une feuille de route pour le paradis. On lui a même montré le « registre de l'état civil », qui est un vieux livre de comptes. Quant au certificat, en voici les termes :

« Le présent à seule fin de certifier qu'Uma, fille de Fahavao de Falesà, est illégalement mariée à John Wiltshire pour une semaine, et que ledit John Wiltshire est autorisé à l'envoyer au diable quand et comme il lui plaira. »

C'est ainsi que John épouse Uma, très décidé, en effet, à l'envoyer au diable aussitôt qu'elle aura cessé de plaire : il sait que les Canaques ont deux façons de manger les blancs, au propre d'abord, au figuré ensuite, en les absorbant, en les « décivilisant » par contact, et il a des méfiances profondes contre les belles-mères indigènes.

Il se vante de ne pas être un *gentleman*. Pourtant, il est un peu embarrassé de son mensonge. « Après tout, se dit-il pour se consoler, c'est la faute des missionnaires. S'ils n'avaient pas farci la tête des Canaques d'un tas de contes de bonne femme, tout cela ne serait pas arrivé. » N'importe : la tricherie est-elle de celles qui sont permises, ou défendues? Son pauvre esprit médiocre de mercanti s'inquiète du problème, tandis qu'il suit à travers les buissons, dans la nuit tiède, sa petite femme qui le guide, et dont la peau brune brille sous la lune. Et il lui en veut des remords qu'elle lui donne; il murmure : « Tu vas voir comme je te mettrai au pas !... »

« Mais, dit-il, elle semblait si bizarre et si jolie, quand elle courait devant moi, puis s'arrêtait pour m'attendre, elle était si pareille à un enfant ou à un bon chien, que je ne pouvais m'empêcher de la suivre partout où elle allait, d'écouter dans la nuit le bruit de ses pieds nus, et de suivre des yeux l'éclat léger de son corps. Plus tard mon idée changea de nouveau. En route, elle avait joué comme un petit animal; une fois chez moi, elle parut si fière et si humble à la fois qu'on eût dit une princesse; et dans son étrange costume, si peu vêtue qu'elle fût, et à la mode indigène, avec sa belle *tapa*, ses parfums, ses fleurs rouges et ses colliers de graines brillants comme des diamants, mais plus gros, je m'imaginai que c'était une vraie princesse, allant, en toilette de bal, entendre de grands chanteurs dans un concert, et bien trop belle et trop haute pour être la femme d'un pauvre marchand comme moi.

» Elle entra la première dans la maison, et, tandis que je restais debout à l'extérieur, je vis une allumette briller, et la lueur d'une lampe éclaira les fenêtres. La maison était charmante, bâtie en corail, avec une grande véranda et une chambre centrale large et élevée; mes coffres et mes malles étaient empilés en désordre, et, au milieu de cette confusion, Uma se tenait toute droite, m'attendant. Je restai sur le seuil, et elle me regarda sans parler, avec des yeux brûlants et cependant domptés. Elle se toucha le sein : « Moi, ta femme, dit-elle. » Je ne sais ce qui me prit, je n'avais jamais senti cela auparavant : le désir d'elle entra en moi, et me secoua comme le vent tord et secoue la voile d'un navire qui change de direction.

» Je ne pouvais guère parler, sachant à peine quelques mots de *bichelamare*; et l'eussé-je mieux su, je n'aurais rien dit. J'avais honte d'avoir un sentiment pour une native, honte de mon mariage, honte du certificat qu'Uma avait enfoui sous sa *tapa*. La première chose que j'aperçus fut une caisse de *gin* que j'avais apportée; et, en partie pour la fille, en partie parce que je me rappelais l'horrible état du vieux Randall, je pris une résolution soudaine : une à une, je débouchai les bouteilles, et j'envoyai Uma en vider le contenu dehors.

» Elle revint et me regarda, un peu intriguée :

» — Pas bon, lui dis-je, car j'avais retrouvé ma langue: un homme qui boit, pas bon.

» Elle fit signe que j'avais raison, puis, réfléchissant :

» — Pourquoi l'as-tu apporté, si tu ne veux pas boire?

» — Voilà, dis-je. Quelquefois, je bois trop, et c'est mauvais: et je ne savais pas que je prendrais une petite femme : si l'homme est soûl, la petite femme a peur.

» J'avais juré de ne jamais montrer de faiblesse à une indigène, mais il était trop tard. Elle me regarda gravement, et dit :

» — Tu es bon.

» Et, tombant d'un coup sur le parquet, elle cria :

» — Je suis à toi de tout mon corps! »

Oui, Wiltshire a été faible! D'éducation nulle, de cerveau pesant, il est, sans se l'avouer, lui, l'Européen, vraiment inférieur, à la petite sauvagesse qu'il a prise, et qu'il s'effraie maintenant de trouver presque trop grande dame pour lui. Pour faire sa cour, pareil à la plupart des Anglais de la basse classe, il a juré de renoncer à son grand vice, de ne plus boire : — serment d'ivrogne, indispensable dans un certain monde: — il a élevé la petite Canaque à la hauteur de Daisy ou de Polly, à la hauteur d'une compatriote!

Et puis, il n'est pas riche, et, en même temps qu'épouse, Uma devient la femme qui garde la maison, la ménagère dont la cuisine n'est pas irréprochable, certes : mais enfin, c'est elle qui le nourrit : elle le tient par les sens, et par la soupe; toute sa vie, la femme est nourricière. Il ne faut donc pas longtemps pour que la bénédiction nuptiale obscène pro-

noncée par un nègre dégradé dans la case du capitaine Randall paraisse à Wiltshire, non seulement une sale plaisanterie, mais une lâcheté. Il devient le serviteur très dévot de cette petite fille abusée.

Mais elle est *tabou*, et l'excommunication s'étend à lui depuis leur union. Le matin, il sort de sa maison, et se voit entouré d'hommes et d'enfants silencieux, qui, les yeux fixés sur lui, « pareils à des chiens d'arrêt », lui lancent une malédiction muette. Bientôt même, cette sorte de cercle s'évanouit. Wiltshire est seul comme dans une île déserte.

Enfin, un jour, il voit venir à lui un blanc vêtu d'une soutane « l'air brave homme, mais si sale qu'on aurait écrit avec lui sur une feuille de papier ». C'est Galuchet, le missionnaire catholique. Sans argent, sans soutien, dans une noire misère, il n'a pu lutter contre la concurrence protestante, mais il reste quand même dans l'île, vivant comme il peut et colorant « d'idolâtrie romaine », par son exemple et ses prédications, l'évangélisme anglo-saxon. Wiltshire trouve ce prêtre fort méprisable. Il est sale et ne répond pas du tout à son idéal du missionnaire, qui doit être un *gentleman* très correct.

D'ailleurs, Galuchet ne parle pas anglais et le quitte sans avoir pu se faire comprendre ; mais il a prononcé en indigène quelques mots vaguement saisis : « mort », « poison », associés aux noms de Randall et de Case. Wiltshire interroge Uma, qui lui répond :

« — Mais il est certain que Case et Randall ont donné à Adams, ton prédécesseur, un sable blanc qui l'a fait mourir. S'ils t'offrent du *gin*, n'en prends pas. »

Là-dessus, Wiltshire demande des explications à Case, qui, pour l'effrayer, sans doute, et ne dissimulant plus son désir de se débarrasser de lui, ne nie qu'à moitié l'accusation d'empoisonnement, laisse flotter un doute atroce sur Randall. Telle qu'il la raconte, d'un air dégagé, la mort du malheureux agent fait frissonner. Randall, qui craignait peut-être une dénonciation, et Galuchet, se sont battus sur son corps !...

« — Ah ! non, Galuchet n'aime pas Randall, s'écrie Case. Le jour de la mort d'Adams, le jeune Buncombe est venu

dans la cabine. Vous ne connaissez pas Buncombe? Un serin. Il s'est fourré dans la tête que, puisqu'il n'y avait pas d'autre *clergyman* dans les environs, excepté des pasteurs indigènes, il fallait appeler le père Galuchet, pour administrer le vieux. Vous pensez si ça m'était égal! Je répondis que c'était à Adams de dire ce qu'il voulait. Il avait le délire et marmottait des tas de choses sur des gens qui lui gâtaient ses marchandises. Je lui dis : « Dites donc, vieux, vous êtes rudement malade. Voulez-vous voir Galuchet? » Il se met sur son coude et crie : « Allez chercher le curé, allez chercher le curé, ne me laissez pas mourir comme un chien! » Il avait l'air furieux, mais il semblait savoir ce qu'il voulait : il n'y avait rien à répliquer. Nous allons donc trouver Galuchet, et nous lui demandons s'il veut venir. Je vous crois! Il en sautait de joie dans son linge sale. Mais nous avions compté sans papa Randall. Il est baptiste, papa, baptiste jusqu'aux moelles : pas de papistes dans la maison! Et il ferme la porte au nez du bonhomme. Là-dessus, Buncombe lui dit qu'il n'est qu'un cagot. « Cagot, moi! Tu crois que je vais me laisser appeler cagot par une crapule comme toi! » Il veut sauter sur Buncombe, je le retiens, et entre les deux, Adams recommençait à divaguer comme un fou de naissance. C'était un spectacle à se payer, j'ai failli mourir de rire. Tout à coup Adams s'est dressé, a tordu ses mains sur sa poitrine et a passé. Il a eu la mort difficile.

» Case s'arrêta, soudainement sérieux. Je lui dis :

» — Et le curé, qu'est-il devenu?

» — Le curé? dit Case. Oh! il tapait à la porte, en dehors, il sommait les indigènes de l'enfoncer, il chantait qu'il y avait là une âme à sauver, et patati et patata... Il était dans tous ses états. Mais qu'y faire? Adams avait filé son nœud; plus d'Adams sur le marché! Seulement, voilà qu'ensuite Galuchet est venu prier sur sa tombe. Randall, qui était parfaitement pochard, prend un bâton et va au cimetière, où il trouve Galuchet agenouillé, et des tas d'indigènes en train de regarder. Vous croiriez que papa se moque de tout, excepté de ce qui se boit? Eh bien! lui et le curé sont restés là deux heures à s'injurier en canaque, et, toutes les fois que Galuchet voulait s'agenouiller, papa lui tombait dessus à coups de trique. On

n'a jamais tant ri à Falesà!... A la fin, Randall a eu une espèce de crise nerveuse, et Galuchet a pu finir sa petite affaire, mais je n'ai jamais vu un homme plus furieux. Il s'est plaint aux chefs de ce qu'il appelait un outrage; comme ils sont protestants, ils l'ont laissé dire. Maintenant, il jure que Randall a empoisonné Adams: et, quand ils se rencontrent, ils se font des grimaces de babouins. »

Tout cela est peu rassurant pour Wiltshire. En restant dans l'île, s'il n'est pas empoisonné ou noyé par la petite bande qui la terrorise, il court tout au moins risque de mourir de faim. Mais d'où vient donc son excommunication? Il se décide à interroger Uma. A sa première question, la figure de la petite fille se décompose de colère et d'indignation :

« — Comment! Case ne t'a rien dit! » s'écrie-t-elle.

Et elle verse de longues larmes. Case a d'abord répandu sur elle parmi les Canaques des bruits superstitieux, si bien qu'elle a été rejetée par la tribu; puis, au moment du mariage chez Randall, il lui a juré, à elle, Uma, que le nouveau blanc savait qu'elle était excommuniée, mais qu'il la voulait à tout prix, que cela lui était égal d'être *tabou* lui-même, égal de ne pas faire de commerce.

Alors Wiltshire voit sa situation de la façon la plus nette. Uma est le seul obstacle à ce que son magasin soit achalandé, et le mariage qui le lie à elle est nul : il n'a qu'à la renvoyer. Peut-être le ferait-il, mais quoi! N'est-ce pas lâcher pied devant l'ennemi, s'avouer vaincu? D'ailleurs, il aime cette fille, il frissonne à l'idée de sa solitude, quand elle se lève et renonce d'elle-même à ce titre d'épouse dont elle était si fière.

« — Le *tabou* m'appartient, dit-elle, en se touchant le sein comme elle avait fait le jour des épousailles. Si je m'en vais, plus de *tabou* sur toi.

» Elle marcha gravement vers la porte, me fit un salut :

» — *Tofa, alti* (Adieu, chef), dit-elle en s'inclinant.

» — Une minute, criai-je, ne sois pas si pressée!

» Elle me regarda avec un sourire.

» — Tu gagneras beaucoup, beaucoup, fit-elle, absolument comme on promet du sucre à un enfant.

» — Uma, dis-je, écoute un peu. Case s'est moqué de

nous, c'est évident ; et puis après? Ne t'en va pas, je t'aime trop, je serais trop triste.

» — Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas, tu m'as dit des injures !

» Et elle se jeta par terre et commença de pleurer.

» Je ne suis pas bachelier, mais je ne suis pas né d'hier, et je vis bien que le pire de l'affaire était passé. Elle gisait, le dos tourné, la face au mur, sanglotant comme un bébé, si fort que ses pieds en sautaient. C'est curieux ce que ça pince un homme, quand il est amoureux : et, il n'y a pas à dire, j'étais amoureux de cette fille, toute canaque qu'elle était. Je voulus lui prendre la main, elle me repoussa.

» — Uma lui dis-je, il n'y a pas de bon sens... je veux que tu restes, je te dis que j'ai besoin de ma petite femme, je dis la vérité.

» — Non, fit-elle.

» — C'est bon, répliquai-je, j'attendrai.

» Et je m'assis derrière elle sur le parquet, en lui caressant les cheveux avec la main. Elle commença par se tortiller quand je la touchais, puis fit semblant de ne s'apercevoir de rien ; ses sanglots diminuèrent, s'arrêtèrent enfin : et elle leva la tête.

» — Bien vrai? Tu veux que je reste?

» — Uma, m'écriai-je, je t'aime mieux que toute la nacre des mers du Sud.

» Ce qu'il y a de plus fort, c'est que je le pensais.

» Elle me sauta au cou : et, comme elle m'embrassait à la manière polynésienne, en mettant sa figure tout contre la mienne, je fus mouillé de ses larmes, et mon cœur fut vaincu pour toujours. Jamais je n'avais rien possédé qui me parût aussi près de moi que ce bout de fille brune, et tout aidait à me tourner la tête. Elle était jolie à croquer, il me semblait qu'elle était mon seul ami dans ce lieu bizarre ; et j'avais honte de l'avoir rudoyée : elle était femme, elle était ma femme, et si enfant, par-dessus le marché! Et le sel de ses larmes était dans ma bouche... J'oubliai Case et les indigènes, j'oubliai l'imbroglio, j'oubliai que je ne savais comment gagner ma vie, j'oubliai mes patrons et l'étrange service que je leur rendais en préférant mon caprice à leurs affaires, j'oubliai qu'Uma n'était pas ma femme mais une fille trompée,

j'oubliai tout, sinon que je me trouvais bien là où j'étais, à baiser cette petite tête! »

A partir de ce moment, la résolution de Wiltshire est prise: il acceptera la situation qu'il s'est faite, et il en sortira, tout seul. D'abord, il a des poings, comme tout Anglais, et il administre à Case une maîtresse volée pour lui apprendre à faire de la concurrence déloyale. Et, pendant qu'il injurie encore sa victime à terre, on entend les indigènes crier :

« — *Missi, missi!* »

C'est le missionnaire protestant qui passe, en cours de tournée. Combien différent de l'infortuné Galuchet! Sur les eaux légères du petit fleuve qui longe la maison de commerce, trônant dans une baleinière peinte en blanc, dont les vingt-quatre rameurs chantent des psaumes, — conduits par un pasteur indigène qui siège au gouvernail, — protégé par un vélum et tout de blanc vêtu, le missionnaire apparaît dans sa gloire, une gloire propre, riche, respectable et morale. C'est l'âme de la patrie qui passe, et elle donne le dernier coup aux hésitations du mercanti anglo-saxon! Sur cet îlot de corail, à l'autre bout du monde, il se retrouve tout à coup dans le milieu honnête, étroit et scrupuleux du quartier de *shopkeepers* où il est né : il lui faut, bien qu'il enrage, se conduire comme si les gens de *Westbourne-grove* ou de *Saint-Martin in the Fields* avaient les yeux sur lui.

« C'était la première fois, depuis mes premiers voyages dans les îles, que j'avais à échanger deux mots avec un missionnaire, Je n'aime pas cette race-là, aucun marchand ne l'aime : ils nous méprisent et ils ne le cachent pas. Et puis, ils sont à moitié *canaquisés*, et tiennent avec les indigènes, au lieu de nous soutenir. Je n'avais comme vêtement que des *pyjamas*, assez propres d'ailleurs, et, quand je vis celui-là sortir de son bateau, en grande tenue, veste de toile, casque de moelle de sureau, chemise et cravate blanches, bottines jaunes, je lui aurais bien jeté des pierres. Mais il avait l'air très malade, il avait la fièvre et venait d'avoir un accès sur le bateau.

» — Monsieur Tarleton? lui dis-je, car je savais son nom.

» — Vous êtes le nouveau commerçant? répondit-il. Que désirez-vous?

» — J'ai à vous dire, d'abord, que je ne vous aime pas : vous et vos pareils, vous ne servez qu'à farcir la tête des indigènes d'un tas de contes de bonne femme, et d'imbécillités.

» — Les opinions sont libres, monsieur, fit-il avec une grimace. Mais je n'ai pas besoin d'écouter les vôtres.

» — Il arrive aujourd'hui qu'il faut que vous m'écoutiez. Je ne suis ni missionnaire, ni calotin, ni Canaque, ni amoureux des Canaques, moi! Je suis un marchand, rien qu'un marchand, rien qu'un sujet anglais, un vil, vulgaire, bassement né, nom de D... d'homme blanc, un de ces blancs sur qui vous aimez à essuyer vos bottes... Est-ce clair?

» — Oui, mon garçon, plus clair que sensé. Quand vous serez dégrisé, vous regretterez vos paroles.

» Il essaya de passer, mais je l'arrêtai par le bras. Les Canaques commençaient à grogner, ils n'aimaient pas le ton de ma voix, car je parlais à ce monsieur juste comme je vous parlerais.

» — Maintenant, vous ne pouvez pas dire que je vous aie trompé, repris-je, et je puis continuer. Je veux de vous un service, deux services, même : et si vous me les rendez, je prendrai peut-être dans ma boutique un peu plus de votre marchandise.

» Il demeura silencieux une minute, puis il sourit.

» — Vous êtes une drôle d'espèce d'homme, dit-il.

» — Je suis comme on m'a fait, répondis-je. Je ne pose pas pour le *gentleman*.

» — Vous êtes plus *gentleman* que vous ne pensez... Et que puis-je faire pour vous... Monsieur...?

» — Wiltshire... Ce que je veux? je vais vous dire mon numéro un. Je suis ce que vous appelez un pécheur, ce que j'appelle une « pratique ». J'ai besoin que vous le disiez à une personne que j'ai trompée.

» A ce moment, le missionnaire adressa quelques mots en indigène à son équipage, puis, se tournant vers moi :

» — Et maintenant, je suis à votre disposition, monsieur Wiltshire.

» Et il me suivit. Uma avait nettoyé la salle; elle et M. Tarleton s'appelèrent par leurs noms, et il lui parla d'une façon

très polie. Ils sont toujours très polis, avec les Canaques. Avec nous, ils font les maîtres. Mais je m'en souciais peu.

» — Uma, lui dis-je, donne-nous ton certificat de mariage.

» Elle l'avait sur elle, comme toujours. Je crois qu'elle le considérait comme un passeport pour le ciel, et pensait que, si elle ne l'avait pas à sa mort, le diable la croquerait. Je n'avais pas pu voir, la première fois, où elle le mettait : je ne pus voir d'où elle le sortait. C'était, pour ainsi dire, miraculeux. C'est la même chose avec toutes les femmes canaques. On leur apprend ce tour-là quand elles sont jeunes.

» — Maintenant, dis-je, avec le certificat dans la main, j'ai été marié à cette fille par Black Jack, le nègre. Ce certificat a été fait par Case, et c'est un joli morceau de littérature, je vous en réponds. Depuis, j'ai découvert qu'il y a un préjugé ici contre cette femme, et, tant que je la garderai, je ne pourrai pas gagner mon pain. Que doit faire un homme dans ma situation? D'abord, ceci...

» Je pris le certificat, et je le mis en pièces.

» — *Aué!* cria Uma.

» Et elle commença à se tordre les mains. Mais j'en pris une, que je gardai dans les miennes.

» — Ce qu'il ferait ensuite, s'il était ce que j'appelle un homme, et ce que vous aussi vous appelez un homme, monsieur Tarleton? Il viendrait avec elle devant vous, ou n'importe quel autre missionnaire, et lui dirait : « J'ai été marié » pour rire à cette fille, mais c'est une bonne fille, et je » l'aime bien. Mariez-nous pour de vrai ». Allez-y maintenant, monsieur! et l'office en indigène, s'il vous plaît : ça fera plaisir à Madame!

» On prit deux témoins dans l'équipage, et nous fûmes mariés dans notre propre maison. Le curé pria un bout de temps, mais pas si longtemps que d'autres, et nous serra la main.

» — Monsieur Wiltshire, dit-il après avoir classé ses écritures, je vous remercie du très vif plaisir que j'ai ressenti. J'ai rarement prononcé une bénédiction nuptiale avec plus d'heureuse émotion.

» Ça, c'était des phrases. Il continua dans les mêmes prix. Mais j'étais content de moi, et j'aurais avalé bien volontiers tout le stock qui lui restait en magasin. »

*
* *

Une telle conclusion est-elle conventionnelle? N'a-t-elle été faite que pour complaire à l'austère public anglais?

Toutes les fois que nous voyons chez nos voisins des scrupules moraux ou littéraires que nous ne comprenons pas, nous crions à l'hypocrisie : c'est un peu trop simple.

Stevenson a tout bonnement choisi son héros dans une classe très différente de celle où Loti fut élevé, et c'est ainsi qu'il est arrivé à une solution toute différente de celle du romancier français. Il était impossible que Loti n'abandonnât pas Rarahu : il est infiniment probable que beaucoup de Wiltshire épousent des Uma. Ils ne se trouvent point très supérieurs à elles : entre leurs âmes et les leurs, il n'y a point d'abîme. Dans ce nouveau monde, ils ne sont point des rapides passants, mais des habitants, et l'espoir du retour n'existe pas pour eux. L'éducation intellectuelle du héros de Stevenson est nulle : son éducation morale, au contraire, a été faite par les exemples qu'il a eus, tout enfant, sous les yeux, par d'honnêtes préjugés auxquels il a parfois peut-être envie de se soustraire, mais dont il ne songe pas à discuter l'autorité.

Sans trop généraliser, en admettant des exceptions, il faut dire que cet état d'âme est celui d'une partie de sa race. Wiltshire est précisément le type de l'Anglais inéduqué, — *low born Englishman*, — n'ayant dans son esprit limité que l'âpre volonté de faire fortune, buvant parfois jusqu'à l'évanouissement pour oublier sa solitude, puis se repentant d'avoir bu, parce que l'alcool empêche son cerveau, qui doit être un instrument de rapport; achetant à faux poids, parce que les indigènes, qui le savent, lui falsifient la marchandise en conséquence, et que les deux vols se font équilibre: ne pensant jamais qu'à des intérêts immédiats, extrêmement rapace, unissant la vulgarité d'un *clerk* de la Cité de Londres à la brutalité d'un matelot vagabond.

Le personnage n'est pas séduisant. Tel quel, pourtant, il a

une qualité de fond : il compte sur lui-même. Si on l'offense, il a des poings, une volonté, une forte dose de finesse instinctive; il tient à se faire payer ce qu'on lui doit, mais il paiera aussi lui-même, parce qu'il se respecte. Autrement dit, il a la notion du juste et de l'injuste: et c'est ce qui permet à son historien de le traîner jusqu'à l'autel sans trop d'invraisemblance, et pour le plus grand bénéfice de la morale littéraire anglaise. Mais, malgré tout, Stevenson n'est pas sûr que son héros doive être récompensé de son dévouement, au moins sur cette terre. Il lui prête à la fin des réflexions assez mélancoliques.

« Ma femme, dit Wiltshire, vous la connaissez. Elle est bonne comme le pain: si je n'y avais pas l'œil, elle donnerait jusqu'à sa dernière chemise et le toit de ma boutique. C'est naturel aux Canaques. Avec le temps, elle est devenue grosse comme une tour et forte comme un bœuf: elle jetterait un *policeman* de Londres par-dessus son épaule. Mais cela aussi, c'est naturel aux Canaques, et, somme toute, il n'y a pas d'erreur, c'est une femme numéro un. Mes enfants? Le garçon est au collège d'Auckland, où il est élevé avec les jeunes gens les plus comme il faut. Ce qui m'inquiète, ce sont les filles. Elles sont métisses, naturellement, et je n'aime pas les sang-mêlées plus que vous: mais elles sont mes filles, après tout, et je ne puis me faire à l'idée qu'elles épouseront des Canaques. Seulement, où diable leur trouver des blancs? Je donnerais beaucoup pour le savoir. »

Où il en trouvera? Je n'en sais rien non plus, — à moins qu'après avoir travaillé rudement il n'ait la chance de s'emparer du monopole du sucre aux Fidji, ou la lucrative idée de spéculer sur les terrains en Nouvelle-Zélande. Et quand il sera riche à s'ennuyer de l'être davantage, il pourra regagner la vieille Europe avec ses petites filles, ses petites chevrettes, — c'est ainsi qu'il les nomme, — à la peau de cuivre aux yeux étranges. Alors peut-être, en attendant l'époux, ces « vierges à la dot » liront-elles le *Mariage de Loti*, tel qu'il fut écrit par un Français.

Elles en seront charmées, d'abord; et même, si elles ne sont pas trop sottes, elles pourront distinguer pourquoi c'est un chef-d'œuvre, et presque un chef-d'œuvre classique : elles s'apercevront que l'intérêt n'y est point produit par de

grands et grossiers événements extérieurs, mais par le jeu simple et tragique de deux âmes humaines faisant effort pour se mêler et se comprendre. — Cette pureté, cette unité de moyens manque à l'ouvrage anglais. Il m'a fallu, pour le présenter au lecteur, en retrancher une bonne partie mélodramatique : meurtres, coups de fusils, magie rose, tout l'attirail ordinaire des romans-feuilletons... Robert-Louis Stevenson n'a pas su composer son livre.

Cet écrivain inégal, dont quelques romans sont de purs contes à l'usage de la jeunesse — « *virginibus puerisque* », comme il l'a dit lui-même ; — d'autres, des études raffinées et solides, érudites et élégantes, sur Burns, Pepys, et aussi sur Villon et Charles d'Orléans, — car nul en Angleterre n'a mieux que lui goûté nos vieux poètes français, — ce styliste dont la phrase est très personnelle et très musicale, n'a pas fait de *la Côte de Falesà* une œuvre d'art complète, harmonieuse, où tout se tienne, où tout soit du même ordre d'architecture. Il manque de mesure et de délicatesse.

Mais il ne faut pas lui dénier ses mérites, mépriser l'impression de bonté active qui jaillit de son livre. Il ne jouit pas en artiste seulement du ciel et des hommes particuliers à la mer du Sud ; il aime ce ciel, il est compatissant pour ces hommes. Cela tient à beaucoup de choses : à son tempérament propre, à son éducation protestante, qui de toutes choses veut tirer la morale. Il faut encore ajouter qu'il avait fait de ces îles lointaines sa patrie, et qu'enfin il s'était donné de tout son cœur, honnête et grand, à ces pauvres Canaques de Samoa. Jusqu'à son dernier jour il les a défendus contre les convoitises rapaces de l'Angleterre, de l'Amérique et de l'Allemagne : — et cela donne à tous les ouvrages où il a parlé de cette douce race mourante un ton de tendresse, d'éloquence et de chaleur.

PIERRE MILLE.

ADIEU

Et c'est donc vrai, bien vrai, que la vie est un rêve,
Que le jour va finir comme un cerf aux abois
Qui plonge dans l'eau morne où la lune se lève!

Belles de mon désir, nous n'irons plus au bois.
J'ai laissé s'envoler le papillon féerique :
La cendre de l'amour me reste au bout des doigts.

Où sont les douces fleurs de l'enclos chimérique,
Qu'éveille, à chaque aurore, un oiselet venu
De quelque aventureuse et folâtre Amérique?

Qu'a-t-on fait du parterre où mon cœur ingénu
S'épanouit au bleu d'une aube étincelante?
Les roses, l'autre jour, ne m'ont pas reconnu.

Et par delà les flots que le soir ensanglante
J'entrevois, dans la brume, à l'horizon fermé,
Les murs désespérés de la cité dolente.

Ah! si le chant divin qui m'avait tant charmé
N'est plus qu'un refrain mort dont l'écho se prolonge,
S'il ne me reste rien que d'avoir trop aimé,

Les yeux riants encor de la douceur du songe.
Je saluerai d'un cœur humble et reconnaissant
Tout ce qui m'a leurré de son joli mensonge.

Quel éclat de jeunesse a le matin naissant!
Que de gaîté sur l'eau, quelle paix sur la plaine!
Me voici, pour une heure, à peine adolescent,

J'ai vingt ans, moins encor, je chante à perdre haleine:
La nature s'entr'ouvre à mes regards surpris:
Je voudrais bien cueillir un brin de marjolaine.

O prés couverts de boutons d'or, toujours fleuris,
N'êtes-vous pas l'endroit tranquille où l'on se pâme?
Vous m'aimiez, je le sais, et je vous ai compris.

Bois que dore le jour et que le soir enflamme,
Bois feuillus où le songe est seul à s'abriter,
Vous m'avez fait une âme un peu sœur de votre âme.

Ruisseaux de bel argent qu'on ne saurait quitter,
J'ai goûté longuement votre fraîcheur exquise,
Et vous m'avez donné la force de chanter!

Montagnes dans l'azur que le soleil irise,
Vous m'avez dit des mots que je n'oublierai pas;
Je les entends toujours frissonner dans la brise.

Pèlerin du bonheur, j'ai suivi, pas à pas,
Le sonore sentier des rondes enfantines:
Un lambeau de moi-même est demeuré là-bas.

Sur la colline d'or j'ai célébré matines;
En vain la froide bise a soufflé contre moi :
J'ai toujours à la main mon bouquet d'églantines.

Vous qui m'avez troublé d'un indicible émoi,
Femmes, la récompense et le rachat du monde,
Levez-vous, levez-vous dans le bosquet du roi!

Vous êtes, on l'a dit, perfides comme l'onde !
Quelqu'une de vos sœurs m'a beaucoup fait pleurer,
Mais j'ai tout pardonné parce qu'elle était blonde.

Votre bouche est l'œillet qu'il nous faut respirer,
Vos yeux sont le miroir qui prend les alouettes,
Et, quand on vous regarde, on ne peut qu'admirer.

C'est vous le clair verger semé de violettes,
Le jardin de la rose et le château du fol ;
Vous, l'encens lumineux qui sort des cassolettes.

Et vous êtes aussi l'arbre du rossignol,
La blanche geôle où le captif bénit ses chaînes,
Le pic resplendissant d'où l'aigle prend son vol.

Un peu de votre grâce erre sur les fontaines :
En vous est tout le bleu qui se balance au vent
Et toute la fraîcheur de l'ombre sous les chênes.

Qu'importe qu'un nuage ait voilé trop souvent
L'idéale clarté de votre face aimante,
Que vos noms soient écrits sur le sable mouvant ?

Quand le calme renaît, qu'importe la tourmente ?
Si le calice est beau, qu'importe le poison ?
Qu'importe la couleuvre autour de l'eau dormante ?

Vos philtres, j'en ai peur, font perdre la raison :
Et vous mettez aux fers quiconque vous supplie,
Mais un soleil de mai caresse la prison.

Vous connaissez le mot qui lie et qui délie ;
Vous évoquez la joie et le deuil tour à tour,
Votre rire est cousin de la mélancolie.

Vous êtes le lever et le coucher du jour.
Si hardi qu'on le dise, il n'est cœur qui ne tremble
Dès qu'a soufflé sur lui l'irrésistible amour.

Votre tendresse est si fragile! Elle ressemble
A ces rêves de pourpre, éclos au firmament,
Qu'éparpille l'Aurore et que la Nuit rassemble.

Oh! comment échapper à l'ensorcellement?
Fût-ce l'âpre chasseur, qui ne rendrait les armes
Quand vos bras à son cou s'enlacent gentiment?

Notre douleur se fond dans le miel de vos charmes:
Vous nous déchirez l'âme avec tranquillité,
Et puis, d'un doigt léger, vous essuyez nos larmes.

Le serpent sous les fleurs? Qu'importe, en vérité!
Endormeuses de nos chagrins, je vous rends grâce
D'être l'illusion et d'être la beauté :

Vous gardez en vos mains l'espoir que rien ne lasse:
L'hirondelle céleste a parmi vous son nid;
Votre parfum demeure en ce monde où tout passe.

Providence du faible et force du banni,
Vous n'êtes déjà plus tout à fait de la terre,
Puisque vos yeux divins reflètent l'infini.

Étincelez toujours aux portes du mystère:
Flammes du crépuscule ou lueurs du matin,
Brillez discrètement sur le cœur solitaire.

Courez, sources d'eau vive et qu'embaume le thym,
Rafraîchissez nos fronts, apaisez nos pensées,
Réconciliez-nous avec notre destin.

Qu'en strophes de désir, ardemment cadencées,
A celles qui leur souriront, nos meilleurs vers
S'en aillent comme autant de colombes blessées!

Les cieux, tant que vous nous restez, sont entr'ouverts :
Sœurs, soyez à jamais la parure éclatante
De ce mélancolique et fantasque Univers!

Univers anxieux, sans cesse dans l'attente,
Univers trouble, infortuné, toujours changeant,
Univers sans repos et que rien ne contente :

Univers pacifique, univers indulgent,
Univers vêtu d'or, d'azur pâle et de soie,
Univers magnifique et couronné d'argent :

Dans le rose de l'aube ou midi qui flamboie,
J'ai longtemps enivré mes yeux de tes couleurs :
J'ai partagé ta peine et j'ai connu ta joie !

Une eau délicieuse est au bord de tes fleurs :
J'ai tressailli souvent de ta verte allégresse,
J'ai porté, sans fléchir, le poids de tes douleurs.

O source de lumière, ô face enchanteresse,
Regarde-nous passer, fût-ce un peu tristement,
Et, pour mieux resplendir, emplis-toi de tendresse !

Suspends encor l'amante aux lèvres de l'amant !
Toi qui restes, souris à qui va disparaître !
Hélas ! pour t'implorer nous n'avons qu'un moment.

Et vous, formes sans nombre où j'ai bercé mon être,
Adieu, vous par qui j'ai vécu, souffert aussi,
Tourbillonnez sans moi dans la forêt du Maître :

J'emporte votre image et je vous dis : « Merci ! »

GABRIEL VICAIRE.

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE[1] »

— DEUXIÈME SÉRIE —

X

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, vendredi 1er août — lundi 4 août 1834.

Je reçois votre lettre écrite de Vienne. Vous en avez probablement deux de moi chez J. Collioud, avec *les Chouans* et *le Médecin de campagne*. Les distances sont si peu calculables ! Je vous en prie, ne me jugez jamais mal. Je crois jusqu'à présent avoir eu des sympathies si vraies que mes inspirations ont toujours été semblables à celles de mes amis. Je n'ai rien oublié, ni *Marie de Verneuil*[2], ni vos *Chouans*, ni M. de Hanski, qui a son *Médecin de campagne*.

Je suis un peu chagrin. Les imbéciles de Paris me déclarent fou sur le vu du deuxième article de *Séraphita*, tandis que quelques esprits élevés me jalousent secrètement. Je suis abattu par mes travaux. Trop est trop. Voici trois jours que je suis pris par d'invincibles sommeils, qui annoncent le dernier degré de la fatigue cérébrale. Je n'ose vous dire quel effort je fais pour vous écrire. J'ai une *plumophobie*, une *encrophobie* qui va jusqu'à la souffrance. J'espère néanmoins avoir

1. Voir *la Revue de Paris* du 1er décembre 1894.

2. Personnage des *Chouans*. — Voir la lettre précédente.

terminé pour le 15 août ma troisième livraison des *Études de mœurs*. Elle aura beaucoup coûté. Aussi ai-je peur de quelque lourdeur dans le style et dans la conception. Vous en jugerez.

Le Cabinet des Antiques paraîtra dans la *Revue*[1] entre le deuxième article de *Séraphita* et le dernier, car la *Revue* fait le sacrifice de tenir tout composé jusqu'à ce que j'aie fini. Vous connaissez le commencement du *Cabinet des Antiques*. Ce fut une de nos bonnes soirées de Genève.

Que M. de Hanski se console : je serai député en 1839 et je pourrai mieux, libre de tout soin et de tout ennui, agir pour rendre à mon pays quelque valeur, si je suis quelque chose. D'ici là je compte pouvoir dominer les questions européennes par une publication politique. Nous en causerons peut-être.

J'ai eu bien des chagrins. Mon frère a fait aux îles un mauvais mariage et le pauvre enfant n'a ni esprit, ni énergie, ni talent. Les hommes de volonté sont rares!

J'irai vous voir à Vienne, si j'ai vingt jours de liberté à moi; mais une jolie montre de Genève donnée à propos à madame Béchet me vaudra bien un mois de libre. Je vais l'accabler de cadeaux pour avoir la paix.

J'ai bien des ennuis, bien des tourments. Le bon M. de Hanski n'aurait pas de papillons noirs s'il était à ma place. La deuxième ligne de mes opérations va se dessiner. J'aurai dans dix jours imprimé la première livraison des *Études philosophiques*. Elle paraîtra en même temps que la troisième des *Études de mœurs*. Est-ce de l'activité? Il n'y a que Dieu, moi, et la troisième personne que l'on ne nomme jamais, qui soyons dans le secret de ces travaux qui épouvantent la littérature. J'entre, cette année, pour soixante mille volumes dans le commerce de la librairie, et j'aurai touché soixante et dix mille francs. De là, des haines. Mais, hélas! de ces soixante et dix mille francs il ne me restera rien, que le bonheur d'être quitte de toute dette après avoir été ruiné.

Vous êtes bien heureuse, madame, de prendre des bains dans le Danube; mais écrivez-moi vite s'ils vous ôteront ces épouvantables crises nerveuses qui m'ont tant effrayé. Ne

1. *La Revue de Paris.*

souffrez pas; conservez-vous bien portante. Surtout, quand vous marchez, n'ayez pas de ces petits souliers qui prenaient l'eau, le jour où nous sommes allés à Ferney.

Savez-vous que je vous en veux un peu de croire qu'un homme qui a *ma foi* et *ma volonté*, puisse changer, après ce que je vous avais écrit? En fait d'argent seulement je ne fais pas tout ce que je veux; mais, dans tout ce qui tient au cœur, aux sentiments, en tout ce qui est l'homme, vous aurez peu de reproches à me faire.

Lundi 4.

J'ai été forcé d'interrompre ma lettre pendant un jour et demi : je n'ai pas eu deux minutes à moi pour me recueillir. Il y a eu un déluge d'épreuves pressées et de corrections. Ouf! Je vous prie de me rappeler au souvenir de toutes les personnes qui composent votre caravane. Si vous n'avez pas de Trieste *les Chouans* et *le Médecin de campagne*, je vous en enverrai, j'allais dire je vous en apporterai d'autres.

Notre Paris est bien plat, bien triste. MM. Thiers et Rigny ont, dit-on, perdu cinq millions à la Bourse, par suite de l'invasion que Don Carlos fait à lui seul. Tout le monde parle de guerre ici, mais personne n'y croit. Le Roi a renvoyé Soult pour rester en paix.

Adieu donc. Si vous entendez quelque chose dans les airs, si quelque caillou roule devant vous, si quelque lumière scintille, dites-vous que mon esprit et mon cœur font une fugue en Allemagne.

XI

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, lundi 11 août.

Merci, madame, de votre bonne et aimable lettre du 3 de ce mois. Votre écriture m'a répandu mille parfums dans

l'âme. L'enveloppe m'a ravi avec ses hiéroglyphes, où vous avez mis de religieuses idées.

J'ai bien des réponses à vous donner. Mais, d'abord, mille millions de coups d'encensoir pour vos idées sur *Philippe le Discret*. Vous avez partagé mes jugements sur Schiller et mes idées sur ce que je dois faire. Oh! passer l'hiver à Vienne! J'y serai, oui. — Vous avez les livres? Bien.

Non, je ne vois personne, ni homme, ni femme. Mes *tigres* m'ennuient; ils n'ont ni griffe, ni cervelle. D'ailleurs, je vais rarement à l'Opéra.

Combien votre lettre est douce, avec quel bonheur je l'ai lue! Cette description de votre maison, ces fleurs, ce jardin, votre vie bien arrangée, et jusqu'aux *blue devils* qui guettent M. de Hanski. Merci de ces détails que vous me donnez.

Au moment où je lisais la partie pieuse de votre lettre, celle où de bonnes pensées m'allaient au cœur, mes religieuses carmélites qui, par la chaleur, ont ouvert les fenêtres de leur chapelle, se sont mises à entonner un hymne qui a traversé notre petite rue et ma cour[1]. J'ai été singulièrement ému.

La Recherche de l'absolu me tue. C'est un immense sujet, le plus beau livre que je puisse faire, disent *aucuns*. Hélas! je ne puis pas en être quitte avant le 20 de ce mois, dans neuf jours. Après, j'étends mes ailes et je prends vingt jours de congé, car ma tête ne supporterait pas une idée. Le 21 je crie : Vive *l'Almanach de Gotha!* Dieu veuille que dix jours après je vous présente moi-même *l'Absolu*. Je ne vous en veux rien dire. C'est une coquetterie d'auteur que vous me pardonnerez, quand vous aurez posé le livre.

Ma vie, c'est quinze heures de travail, des épreuves, des soucis d'auteur, des phrases à polir; mais il y a une lueur lointaine, un espoir qui m'éclaire.

Enfin la France commence à se remuer pour moi. La gloire viendra trop tard; j'aime mieux le bonheur, Je ne veux être quelque chose de grand que pour augmenter les jouissances de la personne aimée. Je puis vous dire cela, à vous.

1. Ce voisinage inspira sans doute à Balzac l'idée de placer le dénouement de *la Duchesse de Langeais*, — qu'il termina rue Cassini, — dans un couvent de Carmélites.

Vous me comprenez et vous ne pouvez pas être jalouse de cette pensée.

Madame de C...[1] se meurt ; la paralysie gagne l'autre jambe. Sa beauté n'est plus; elle est flétrie. Oh! je la plains. Elle souffre horriblement et n'inspire que de la pitié. C'est la seule personne du monde que je voie, et encore, une heure toutes les semaines. C'est plus que je ne peux : cette heure est arrachée par le spectacle de cette mort lente. Elle vit avec un cataplasme de poix de Bourgogne qui la prend de la nuque à la chute des reins.

Je vous donne ces détails parce que vous me les demandez.

Ainsi, travail constant, quelques chagrins, l'état de madame de B... qui, de son côté, penche la tête comme une fleur dont le calice est chargé d'eau. Elle ne résiste pas à ses derniers chagrins. Jamais une femme n'en a eu plus à supporter. Se sauvera-t-elle de ces crises? Je pleure des larmes de sang de la savoir nécessairement à la campagne et moi nécessairement à Paris. Il se prépare pour moi de grandes douleurs. Ce doux esprit, cette chère créature qui m'a mis dans son cœur comme son enfant le plus aimé, dépérit sans que notre affection (son fils aîné et moi), puisse adoucir ses plaies. Oh, madame, si la mort m'enlevait cette lumière de ma vie, soyez bonne et généreuse, recevez-moi. Je ne penserais qu'à aller pleurer près de vous. Vous êtes la seule personne (Borget et la dame du Berry exceptés) chez qui j'aie trouvé cette amitié vraie, onctueuse. Et, dans ce cas, la France me serait horrible. D'ailleurs Borget est loin, madame Carraud n'a pas en elle cette mollesse féminine qui plaît. C'est une probité antique, une amitié raisonneuse qui a ses angles. Vous sentez, vous!

Oui, je suis accablé de ce chagrin qui s'avance, et cette âme divine m'y prépare pour ainsi dire par le peu de mots qu'elle peut écrire. Oh! je n'ai que votre cœur où je puisse verser les larmes que j'ai dans les yeux en vous écrivant ici.

1. M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, dont chacun sait l'autorité en matière balzacienne, a bien voulu nous avertir qu'une erreur s'était glissée dans une des notes précédentes, — numéro du 1er février 1894, page 3, — et renouvelée dans une autre, — numéro du 1er décembre, page 471 : — ni dans l'un ni dans l'autre des passages visés, il n'était question de la marquise de C...; dans le premier, Balzac faisait allusion à madame de B...; dans le second, à sa propre mère.

à Paris. Je suis horriblement seul, personne ne connaît les secrets de mon cœur. Je souffre, et, devant les autres, je souris. Ni ma sœur ni ma mère ne me comprennent.

Voici des pages tristes. J'ai quelque espérance. Madame de B... a une si riche constitution! mais l'âge me fait trembler! un cœur si jeune dans un corps de soixante ans bientôt, c'est un contraste violent. Elle a des inflammations affreuses entre le cœur et les poumons: ma main, quand je la magnétisais, augmentait l'inflammation. Il a fallu renoncer à ce moyen de guérison, car, je vous l'ai écrit, j'ai pu dans les derniers jours de juillet, y aller passer dix jours. Oh! portez-vous bien, vous, vous et les vôtres! que je ne tremble pas pour les seuls êtres qui me soient chers, pour tous à la fois!

Il me fallait votre lettre ce matin, car j'ai reçu ce matin une lettre où un ami commun de madame Béchet et de moi me parle de ses angoisses commerciales. Si je ne parais pas, elle veut déjà des dédommagements pour les retards. Et *l'Absolu* aura été fait en deux mois! Cela m'avait irrité. Je pleurais de rage, — car il pleure, ce *tigre*, il crie, cet aigle! — quand votre lettre est venue. Elle est tombée dans mon cœur comme une rosée. Je vous ai bénie! Je vous ai serrée comme un ami. Vous m'avez rasséréné, rafraîchi l'âme. Soyez heureuse! Puissé-je jamais vous causer pareille joie. Mais non. Je serai toujours votre débiteur en ce genre.

J'ai eu d'autres chagrins. Mon Boileau, mon *hypercritique*[1], mon ami qui me juge et me corrige en dernier ressort, a trouvé considérablement de fautes dans les deux premiers volumes in-douze du *Médecin de Campagne*. Ça m'a désespéré. Enfin, nous les ôterons. L'œuvre sera quelque jour parfaite. J'ai été deux jours malade quand il m'a fait voir les fautes. Elles sont réelles. Nous savonnerons à nous deux *la Peau de chagrin*. Il faut que dans cette édition[2] il n'y ait plus de fautes. Joignez à cela les inquiétudes d'argent, qui ne me laisseront tranquille qu'en janvier 1835, et vous avez tous les secrets de ma vie. Il en est un dont je ne vous parle pas Celui-là, c'est le ressort même de ma vie, c'est mon ciel bleu,

1. M. Charles Lemesle, auteur de quelques ouvrages oubliés.

2. *La Peau de chagrin* fut réimprimée en effet, pour paraître dans la première livraison des *Études philosophiques*.

mon espérance, mon courage, mon talent, ma force, mon étoile, enfin c'est tout ce qu'on ne peut pas dire, mais c'est ce que vous devinerez. C'est le laurier-rose, une jolie forme adorée dessous, l'heure du soir, une rêverie !

Adieu ; je vais reprendre mon sillon, mon soc, mon fouet et dire à mes bœufs : Hue ! J'en suis en ce moment à *la mort de madame Claes*[1] ! je vous écris entre cette scène de douleur, intitulée *la Mort d'une Mère*, et le chapitre intitulé : *Dévouements de la Jeunesse*. Souvenez-vous de ceci. Vous vous rappellerez qu'entre ces deux chapitres votre souvenir, votre lettre pleine d'amitié est venue me redonner un peu de courage, et faire enfuir mille fantômes noirs. Là, vous aurez brillé comme une lumière.

Le marié heureux et non plus *coquebin*, Spachmann, vous reliera le manuscrit, que vous ajouterez à celui d'*Eugénie Grandet*. Quant à celui de la *Duchesse de Langeais*, il a été dispersé, je ne sais comment. On ne m'a jamais rendu les feuillets de *l'Echo de la Jeune France*, en sorte que je ne sais où tout cela se trouve. J'ai une grande incurie pour mes manuscrits. Il a fallu que vous y missiez un prix qui m'enorgueillit pour que je vous les garde. Aussi je suis avec ceux de *Séraphita* comme une mère qui défend son enfant.

Savez-vous qu'il y a du courage à se dire légitimiste? Ce parti est bien abject. Les trois partis qui se partagent la France sont tous descendus dans la boue. O ma pauvre patrie ! Je suis humilié, malheureux de cela. Nous nous relèverons, je l'espère.

Je ne vous envoie rien de banal. Vous dire que je vous tiens mille tendresses sincères et douces en réserve, ne serait rien, car ce serait une faible portion d'une amitié qui me fait concevoir l'infini. Que le Danube vous rende forte, vous donne la santé; j'aimerai le Danube mieux que je n'aime la Seine.

J'ai vu ici le prince Puckler-Muskau, qui m'a semblé un peu Méphistophélès, saupoudré de voltairianisme. Il m'a dit que j'étais très apprécié à Berlin, et que si j'y allais, — oh ! ah ! *bravi ! brava !*... — Mais je n'aime en pays étranger que les bonnes bêtises que je dirais au coin de la cheminée, dans la Landstrasse, 73.

1. Voir *la Recherche de l'absolu*.

Adieu! distribuez comme vous l'entendrez mes amitiés, mes hommages, mes souvenirs, à ceux qui vous entourent.

XII

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, mercredi 20 août 1834

J'ai eu hier une inflammation au cerveau, par suite de mes trop grands travaux; mais, par le plus grand des hasards, j'étais chez ma mère, qui a une fiole de *baume tranquille*, et qui m'en a baigné le front. J'ai horriblement souffert pendant neuf ou dix heures. Je suis mieux aujourd'hui.

Le docteur voulait que je voyageasse deux mois. Mes malheureuses affaires ne me permettent que vingt jours. J'ai encore dix jours de travaux sur *la Recherche de l'absolu*, qui a failli m'emporter, comme *Louis Lambert*, il y a deux ans. Mais le 1er ou le 2 septembre je serai en route pour voir Vienne. Il est impossible que je me donne un plus agréable but de voyage. Ainsi, entre le 7 et le 10 de septembre, j'aurai le plaisir de vous voir, vous me laisserez dire: le bonheur.

Non, je n'ai plus de lettres de votre cousine[1]. Il y a quelque chose que je ne sais pas qui nous aura brouillés.

Ne m'en veuillez pas de la concision de ce billet. C'est la seule chose que j'aurai écrite, car je suis dans les ressentiments nerveux de ce mal qui m'a envahi hier. Tout le monde me menaçait de cela. Je comptais sur ma force, et sur une santé que la sobriété et les autres vertus du solitaire font si riche; mais le monde avait raison. Un docteur me disait que Broussais et Dupuytren meurent pour avoir trop travaillé, et l'on me pronostiquait des choses funestes. Je vais être un peu plus sobre de travail.

Je pense comme vous sur l'ouvrage de Lamennais[2]. J'ai

1. La comtesse Marie Potocka.

2. *Les Paroles d'un croyant.*

failli me faire dévorer pour avoir dit que, littérairement parlant, la forme n'était qu'une niaiserie, que Volney et lord Byron l'avaient déjà employée, et que, quant aux doctrines, tout était pris aux Saint-Simoniens. Vraiment, ces rois sur un rocher vert et puant, c'est bon pour les enfants.

Adieu; à bientôt. Vous serez indulgente pour un pauvre artiste qui s'en va avec l'intention de ne pas avoir une pensée, d'être très enfant, et qui ne veut que se laisser aller à la seule affection qui ne fatigue jamais: l'amitié, et les douces choses du cœur. Vous remercierez par avance M. de Hanski de sa bonne petite lettre. En ce moment, je n'ai pas la force d'écrire plus que ce que je mets ici. C'est ce que, dans le XVIIIe siècle, on eût nommé *la force du sentiment*.

Comment trouvez-vous Liodet qui, me parlant de la montre de madame Béchet, me donne de vos nouvelles? Si vous aviez été *cachotière*, je vous aurais sue à Vienne par *l'indiscret Liodet*. Mais je suis tout fier de ce qu'un Genevois se soit aperçu que j'avais pour vous une amitié vive.

Je vous apporterai la troisième livraison, et peut-être le manuscrit de *Séraphita*.

XIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, lundi 25 et mardi 26 août 1834.
Lundi 25.

Je vous avais alarmée peut-être madame, mais madame de B... va mieux. Elle n'est pas rétablie, cependant. Non, elle reste dans une faiblesse cruelle.

Il y a deux jours, je vous écrivais que je partirais pour l'Allemagne: mais c'était une folie, car il faut dix ou douze jours pour aller jusqu'à Vienne, autant pour en revenir, et je ne puis disposer que de vingt jours. Non, cela n'est pas possible dans la situation où je suis. *La Recherche de l'absolu* a

dévoré tant de temps que je me trouve en arrière avec mes livraisons, et, conséquemment, avec mes obligations.

D'un autre côté, je ne puis plus partir sans laisser à la *Revue de Paris* la fin de *Séraphita*, et comment puis-je déterminer le temps qu'il me faudra pour achever cette œuvre, angélique pour les autres, diabolique pour moi?

Tout cela me chagrine: je ne puis avoir ma liberté que dans le mois de novembre; et alors serez-vous encore à Vienne? Oui. Mais je n'aurais à moi qu'un mois, au plus; la question serait encore la même. Je le vois, il faut attendre que j'en sois à *Philippe II*.

J'ai toute la faiblesse et l'espèce de mélancolie physique que donne l'abus du travail. La vie de Paris ne me convient plus guère, et, tout en sentant dans mon cœur une véritable enfance, tout ce qui est extérieur a vieilli. Je commence à comprendre le *metternichisme*, en tout ce qui n'est pas le seul et unique sentiment par lequel je puisse vivre jamais.

Cette semaine j'aurai l'excessif plaisir de vous adresser, chez le baron Sina, la troisième livraison des *Études de mœurs*, et deux manuscrits bien crasseux, entre autres les corrections que j'ai faites à Genève avec votre encre et votre plume, car, entre le premier chapitre de *Ne touchez pas à la hache* et le troisième, la copie, le manuscrit, a été perdu à l'imprimerie de *l'Écho de la Jeune France*, en sorte que je n'ai eu que les épreuves corrigées pour le remplacer.

Il a paru un livre, très beau pour certaines âmes, souvent mal écrit, faible, lâche, diffus, que tout le monde a proscrit, mais que j'ai lu courageusement, et où il y a de belles choses. C'est *Volupté* par Sainte-Beuve. Qui n'a pas eu sa *Madame de Couaën* n'est pas digne de vivre. Il y a dans cette amitié dangereuse d'une femme mariée près de laquelle l'âme rampe, s'élève, s'abaisse, indécise, ne se résolvant jamais à de l'audace, désirant la faute, ne la commettant pas, toutes les délices du premier âge. Il y a dans ce livre de belles phrases, de belles pages, mais rien. C'est le rien que j'aime, le rien qui me permet de m'y mêler. Oui, la première femme que l'on rencontre avec les illusions de la jeunesse, est quelque chose de saint et de sacré. Malheureusement, il n'existe pas dans ce livre ces agaçantes joyeusetés, cette liberté, cette imprudence

qui signale les passions en France. C'est un livre puritain. Madame de Couaën n'est pas assez femme, et le danger n'existe pas. Mais je regarde le livre comme bien perfidement dangereux. Il y a tant de précautions prises pour représenter la passion comme faible, qu'on la soupçonne immense, et la rareté des plaisirs les rend infinis dans leurs apparitions courtes et légères.

Ce livre m'a fait faire une grande réflexion. La femme a un duel avec l'homme, et, où elle ne triomphe pas, elle meurt. Si elle n'a pas raison, elle meurt. Si elle n'est pas heureuse, elle meurt. Cela est effrayant.

J'ai bien besoin de voir Vienne. Il faut que j'aie exploré les champs de Wagram et d'Essling avant le mois de juin prochain. J'ai surtout bien besoin des gravures qui représentent les uniformes de l'armée allemande, et j'irai les chercher. Ayez la bonté de me dire seulement si cela existe.

Voici, aujourd'hui 25, près de douze jours que je n'ai reçu de lettres de vous. Je vis dans un tel isolement que je compte et j'attends les plaisirs qui viennent dans ce désert. Hélas! la maladie de madame de B... m'a jeté dans d'horribles pensées. Cette créature angélique qui, depuis 1821, a répandu sur ma vie tous les parfums du ciel, la voilà transformée; elle se glace Les pleurs, les chagrins, je n'y peux rien. Une fille devenue folle, une autre fille morte, une troisième mourante, que de coups!... Puis, une blessure plus violente encore, et dont on ne peut rien dire. Enfin, après trente ans de patience et de dévouements, la voilà forcée de se séparer de son mari, sous peine de mourir si elle restait quelques jours de plus. Tout cela en peu de temps. Voilà ce que j'ai souffert par le cœur qui m'a créé.

Puis, en Berry, la vie de madame Carraud est mise en question par sa grossesse. Borget est en Italie. J'ai ma mère au désespoir du mariage de mon frère; elle a vieilli de vingt ans en vingt jours. Je suis cerné par des travaux obligés, énormes, et par des affaires d'argent, et par deux petits procès que j'ai fait entamer pour achever de résoudre les dernières difficultés de ma vie littéraire.

Il faut pour tout cela un crâne de fer, comme disait mon médecin. Malheureusement le cœur peut faire éclater le crâne.

J'avais compté sur le voyage de Vienne, comme un voyageur compte sur une oasis dans le désert; mais l'impossibilité m'effraie. Il faut que je sois du 20 au 30 septembre à Paris. J'ai à payer cinq cents ducats, et, quand nous fouillons le sol avec une plume, elles sont rares, les pièces d'or. Enfin, le travail suffira. Je serai libre dans quelques mois, si l'abus de l'étude ne me tue pas. Je commence à le craindre.

Mardi 26.

Aujourd'hui, j'ai fini *la Recherche de l'absolu*. Fasse le ciel que ce livre soit bon et beau! Je ne puis pas le juger: je suis trop las de travail, trop épuisé par les fatigues de la conception. Je le vois à l'envers. Tout y est pur. L'amour conjugal y est une passion sublime. L'amour des jeunes filles y est frais. C'est le foyer près de la source. Vous lirez cela. Vous lirez *Souffrances inconnues* [1], qui m'ont coûté quatre mois de travaux. Elles ont quarante pages: je n'ai pas écrit deux phrases par jour. C'est un horrible cri, sans éclat de style, sans prétention au drame. Il y a trop de pensées et il y a trop de drame pour qu'on puisse les mettre en dehors. Mais c'est à faire frémir; tout cela est vrai. Jamais je n'ai été tant remué par une œuvre. C'est plus que *la Grenadière*, plus que *la Femme abandonnée*.

En ce moment, je fais le dernier travail de style sur *la Peau de chagrin*. Je la réimprime et j'enlève les dernières taches. Oh! mes seize heures par jour sont bien employées! Je ne vais plus à l'Opéra qu'une fois par semaine.

Avant-hier, madame Sand, ou Dudevant, revenue d'Italie, m'a rencontré au foyer de l'Opéra et nous avons fait deux ou trois tours ensemble. Je devais déjeuner avec elle le lendemain; je n'y suis pas allé. Aujourd'hui, j'ai donné à déjeuner à Sandeau, qui me disait que, le lendemain de son abandon par cette femme, il avait pris une telle quantité d'acétate de morphine que son estomac ne l'avait pu supporter, et il l'a rendue sans qu'il y ait eu la moindre absorption. J'ai été fâché de ne pas avoir eu les confidences de madame George

1. Un des chapitres ajoutés à *Même histoire* (*La femme de trente ans.*)

Sand. Il le regrettait aussi, lui, Jules Sandeau. Le pauvre garçon est bien malheureux en ce moment. Je lui ai conseillé de venir prendre l'appartement de Borget, et de venir partager avec moi jusqu'à ce qu'il ait su se faire une existence avec des pièces de théâtre.

Allons, il faut vous dire adieu, et cet adieu, à la place d'*au revoir bientôt*, que je comptais mettre, m'attriste à un point que je ne saurais exprimer. Rappelez-moi au souvenir de tous ceux qui vous entourent. J'écrirai la première fois à M. de Hanski pour le remercier de sa lettre, et lui expliquer comment ce parlement-ci sera, pendant cinq ans, insignifiant. Toutes les questions européennes sont remises à 1839, par rapport à la France.

Mille constants hommages.

XIV

A M. VENCESLAS DE HANSKI, A VIENNE

Paris, mardi 16 septembre 1834.

Monsieur,

Je serais au désespoir si vous ne vouliez pas prendre ma défense auprès de madame de Hanska, quoique je sente bien que, quand même elle daignerait mettre en oubli deux lettres qu'elle a le droit de trouver plus qu'inconvenantes, l'amitié qu'elle aurait la bonté de me porter ne serait jamais semblable à celle dont elle m'honorait avant ma culpabilité. Rien ne rétablit un nœud brisé, la soudure paraît toujours; il survient une indélébile méfiance.

Mais permettez-moi de vous expliquer, à vous la seule personne à qui je puisse en parler, la méprise qui a donné lieu à ce que je regarde dans ma vie comme un malheur. Mais considérez un peu le caractère enfant et rieur que j'ai, et sur lequel je ne me retrancherais pas si je ne vous l'avais fait connaître: et c'est parce que j'ai été près de vous comme je suis avec moi-même, avec la personne que j'aime le plus, que je me justifie.

A côté de cette cordiale enfance, il y a la fierté. Pour tout autre, je préférerais recevoir un coup d'épée, fût-il mortel, que de m'abaisser à expliquer ce que j'ai fait. Mais, pour renouer la chaîne, aujourd'hui brisée, d'une affection qui m'était chère, je ne sais ce que je ne ferais pas!

Madame de Hanska est bien la nature la plus pure, la plus enfant, la plus grave, la plus rieuse, la plus instruite, la plus sainte et la plus philosophe que je connaisse, et j'ai été séduit en elle par tout ce que j'aimais ici. Je lui ai dit le secret de mes affections, en sorte que j'ai pu me trouver près d'elle comme je le désirais.

Or, un soir, en riant, elle me disait qu'elle voudrait bien savoir ce que c'était qu'une lettre d'amour, et ce fut dit bien sans portée, car alors il s'agissait d'une dame à qui j'avais écrit le matin, et dont je vous tairai le nom. Mais je dis en riant : « *Une lettre de Montauran à Marie de Verneuil* », et nous plaisantâmes là-dessus.

Étant à Trieste, madame de Hanska m'écrivit : « *Oubliez-vous Marie de Verneuil?* » (et je vois qu'il s'agissait des *Chouans*, dont elle était impatiente), et moi d'écrire à Vienne ces deux malheureuses lettres, en croyant qu'elle se souvenait de notre plaisanterie, et alors je lui répondis qu'elle trouverait à Vienne Marie de Verneuil.

Vous ne sauriez croire combien je fus atterré de ma sottise, quand elle me répondit si froidement à cause de la première, quand je savais qu'il y en avait une seconde en route; et quand je reçus les trois lignes que madame de Hanska m'a écrites et que vous ignorez peut-être, j'ai été vraiment au désespoir.

De moi, monsieur, je vous ferais bien raison; il me serait bien indifférent d'être ou de n'être pas (d'homme à homme). Mais je serais pour le reste de mes jours l'homme le plus malheureux du monde, si cet enfantillage nuisait en rien à madame de Hanska, et c'est ce qui m'a fait vous écrire ainsi.

Donc, il n'y a eu de ma part ni fatuité ni outrecuidance, ni quoi que ce soit qui soit méprisable. J'ai écrit (une fois l'erreur admise), des choses inintelligibles pour madame de Hanska elle-même. Je suis ici dans une situation de dépendance qui exclut toute interprétation mauvaise; puis, la

négligence de madame de Hanska est une bien noble attestation de ma niaiserie et de sa sainteté. C'est ce qui m'a consolé.

Je tiens beaucoup, monsieur, à ce que ces explications si naturelles vous parviennent, car, quoique madame de Hanska m'ait interdit de lui écrire, et m'ait dit qu'elle partait pour Pétersbourg, j'imagine, ou que vous serez encore à Vienne pour recevoir cette lettre, ou que M. Sina vous la fera passer.

Dites-lui de ma part, monsieur, combien je suis profondément humilié de m'être, non pas grossièrement mépris (puisque je n'ai cru que faire une plaisanterie qui continuait celles que nous faisions le long du lac de Genève, en parlant des *incroyables*), mais de lui avoir causé le plus léger chagrin. Elle est si bonne, si complètement innocente, qu'elle me pardonnera peut-être ce que je ne me pardonnerai jamais. Me voilà redevenu bien vraiment un mougik.

Quant à vous, monsieur, si j'avais à me justifier, vous comprendrez que je ne me justifierais pas. Mon Dieu, j'étais si gravement occupé, que j'ai perdu des moments précieux quand j'écrivis ces deux lettres que j'aurais voulu anéantir.

Si l'amitié même perdue a encore ses droits, vous auriez la bonté de présenter, de ma part, à madame de Hanska la troisième livraison des *Études de mœurs*, que je viens de terminer hier, et qui paraît jeudi 18 septembre. Vous trouverez les manuscrits et les volumes chez M. Sina, à qui je les adresse.

Si madame de Hanska ou vous, monsieur, ne trouviez plus cela convenable, brûlez, je vous en prie, et les volumes et les manuscrits. Je ne veux pas que ce que je destinais à madame de Hanska au moment où elle me croyait digne de son amitié subsiste et aille en d'autres mains.

Séraphita, qui lui appartient aussi, sera finie le 25 septembre dans la *Revue de Paris*. Je n'ose plus lui en faire l'envoi sans savoir si elle l'agréerait. J'attendrai donc votre réponse, et le silence en serait une. Comme *Séraphita* sera immédiatement publiée (le 1er octobre prochain) en volume, alors, si elle est clémente, je lui ferai l'humble dédicace de cette œuvre en mettant ses armes et son nom à la première

page, avec ces simples mots : « Cette page a été dédiée à madame de Hanska par l'auteur », et elle recevrait, à l'endroit que vous m'indiqueriez, et le manuscrit et son exemplaire.

Quoi qu'il en soit, et quand même madame de Hanska m'offrirait un pardon généreux et entier, je sens que j'aurais toujours je ne sais quoi dans l'âme qui me gênerait. Ainsi, quoique j'aie fait à cette précieuse amitié le plus grand des sacrifices en écrivant cette présente lettre, car elle contient des choses humiliantes pour moi et qui m'ont coûté, je suis destiné sans doute à ne plus vous revoir, et je puis bien vous en exprimer de vifs regrets. Je n'ai pas tant d'affections autour de moi, que je puisse en perdre une sans larmes. Je n'avais jamais été si jeune, si bien *dix-neuf ans*, que je l'étais auprès d'elle. Mais il me reste la consolation de grandir encore, de faire mieux, de devenir quelque chose de si puissant, de si noblement illustre, qu'un jour elle puisse dire : « Non, il n'y avait ni intention méchante, ni rien de petit dans son erreur. »

En quelque situation que les distances nous forcent d'être au moment où vous recevrez cette lettre, permettez-moi de vous remercier des choses aimables que vous m'avez dites à propos de ma fausse élection et de mon *Médecin de campagne*. Oui, si j'aborde la tribune, et que je saisisse le pouvoir, la chose qui comblerait vos vœux sera, dans ma vie politique, l'objet de mon ambition, et, je puis vous le dire sans flatterie, puisque c'est une détermination arrêtée avant que j'eusse le plaisir de vous connaître, et que je considère la cause première comme une honte pour la France du XVIIIe siècle, comme pour celle du XIXe.

J'ai bien des travaux, monsieur ; j'en suis accablé. Je ne m'attendais pas à un surcroît de chagrin dont je ne puis que m'accuser moi-même. Témoignez à madame de Hanska tous mes chagrins, et quoiqu'elle puisse les rejeter, je lui envoie mes hommages trempés de repentir et l'assurance de mes obéissances. Mais peut-être m'a-t-elle déjà puni par un de ces oublis dont on ne revient pas, et ne se souvient-elle même plus de ce qui a occasionné ma faute.

Adieu, monsieur ; agréez mes sentiments et mes regrets.

XX

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, samedi 18 et dimanche 19 octobre 1834.
Samedi 18.

Madame,

Je suis allé passer quinze jours à Saché, en Touraine. Après *l'Absolu*, M. Nacquart m'a trouvé si abattu, que, ne voulant pas, suivant sa louangeuse expression, que je meure sur le dernier gradin, il m'a ordonné l'air natal en m'enjoignant de ne rien écrire, ne rien lire, ne rien faire et ne penser à rien, si je pouvais, m'a-t-il dit en riant.

Je suis allé en Touraine, mais j'y ai travaillé. Ma mère était venue retenir mes lettres ici. En arrivant, ce matin, j'en ai trouvé un monceau mais je n'en ai cherché qu'une. J'ai reconnu le timbre de Vienne et votre écriture, qui m'apportait sans doute un pardon que j'accepte sans faire de l'orgueil hors de propos. Si j'avais le vol et la liberté de l'oiseau, vous m'auriez vu à Vienne avant cette lettre, et je vous aurais apporté le visage le plus radieusement gai du monde. Mais, ici, je ne puis que vous envoyer sur les ailes de l'âme une respectueuse effusion. Dans ma joie, j'ai vu trois timbres de Vienne, comme l'ivrogne Pitt qui voyait deux orateurs à la tribune, pendant que Sheridan n'en voyait point du tout.

Je reprends ma correspondance suivant les ordres de votre Beauté (B, grande majuscule, comme pour Altesse, Hautesse, Grandeur, Sainteté, Excellence, Majesté, car la Beauté est tout cela) ; mais que puis-je vous dire de bon ? Je suis gai dans ma tristesse, gai parce que mes pensées peuvent s'envoler diaprées vers vous sans crainte, mais, en réalité, je suis fatigué, accablé de travaux et de contrariétés. Tenez-vous beaucoup à connaître cette vie de cratère ensanglanté ? Comment vous envoyer à vous, si fraîche, si pure, le récit de tant de douleurs ? Savez-vous, pouvez-vous savoir ce qu'un éditeur

nous cause de souffrances, en lançant mal dans le monde un livre qui nous coûte cent nuits, comme *la Recherche de l'absolu* ! Deux membres de l'Académie des sciences m'ont appris la chimie pour laisser le livre vrai scientifiquement. Ils m'ont fait remanier mes épreuves jusqu'à dix à douze fois. Il a fallu lire Berzélius, travailler à se tenir dans la science et travailler son style, ne pas ennuyer de chimie les froids lecteurs de France en faisant un livre dont l'intérêt se base sur la chimie, et il n'y en a pas, en effet, huit pages en tout dans les quatre cents pages du livre.

Eh bien, ces travaux gigantesques qui, faits en un temps donné, ont lassé vingt ouvriers imprimeurs, qui m'appelaient *un tueur d'hommes* parce que, quand je passais dix nuits, ils en passaient cinq, eh bien, ces travaux de lion sont compromis. *L'Absolu*, dix fois grand, selon moi, comme *Eugénie Grandet*, va rester sans succès et mes douze volumes ne s'épuiseront pas au gré des mes travaux ; ma libération sera retardée ! Comprenez-vous ma rage ? J'espérais finir *Séraphita* en Touraine ; mais je me suis usé, comme Sisyphe, en efforts superflus. On ne va pas tous les jours dans le ciel.

J'y ai commencé une grande œuvre, *le Père Goriot*. Vous verrez cela dans les prochaines livraisons de la *Revue de Paris*. J'y ai placé *lyeuillieues* en riant comme un fou ; mais, non pas dans la bouche d'une jeune femme, non, dans celle d'une horrible vieille. Je ne vous ai pas voulu de rivale.

J'arrive ici ; j'ai mes deux derniers procès à atermoyer, ma première livraison des *Études philosophiques* à lancer : heureusement, Werdet est un homme intelligent et tout dévoué, mais il a peu d'argent. Il faut, sous peine de le voir faillir, que je lui fasse *César Birotteau* pour le 15 décembre ; puis, il faut que madame Béchet ait sa quatrième livraison pour du 1er au 15 novembre.

Mes obligations pécuniaires arrivent à échéance et mes rentrées se font difficilement. Puis, je prends Jules Sandeau avec moi : il faut le meubler, puis le piloter dans l'océan littéraire, ce pauvre naufragé plein de cœur. Enfin, il faut être dix hommes, avoir des cerveaux de rechange, ne plus dormir, être toujours heureux dans ses inspirations, se refuser à toute distraction !

Voici trois mois que je n'ai vu madame de B. . : jugez de ma vie par ce trait. Ah ! si j'étais aimé, ma maîtresse devrait dormir bien tranquille : il n'y a pas place dans ma vie, je ne dirai pas pour une infidélité, mais pour une pensée. Ce ne serait pas un mérite ; aussi me fais-je honte à moi-même. Il faudra faire six cents lieues à pied, aller à Wierzchownia en pèlerinage, pour y arriver sous forme jeune, car je suis si gros que les journaux en plaisantent, les misérables ! Voilà la France, la belle France : on s'y moque du malheur produit par les travaux. Ils se moquent de mon *abdomen !* Soit : ils n'ont que cela. Ils ne peuvent me trouver ni infamie, ni lâcheté, ni rien de ce qui les déshonore, et, comme me disait Philippon, de *la Caricature* : « Soyez heureux ; *tout ce qui ne vit pas de son écriture* admire votre caractère autant que vos ouvrages ». Je lui ai bien serré la main, ce jour-là. Il me redonnait de la force.

Vous savez par l'annonce de la quatrième livraison ce dont je m'occupe pour le deuxième volume des *Scènes de la vie privée :* mais, ce à quoi vous ne vous attendez point, c'est *le Père Goriot*, une maîtresse œuvre ! La peinture d'un sentiment si grand que rien ne l'épuise, ni les froissements, ni les blessures, ni l'injustice : un homme qui est *père* comme *un saint, un martyr, est chrétien*. Quant à *César Birotteau*, je vous en ai parlé.

Oui, j'ai humé un peu de l'automne de Touraine ; j'ai fait *la plante, l'huître*, et quand le ciel était si beau, je pensais que c'était un présage, et que de Vienne viendrait une colombe avec un rameau vert dans le bec.

Me voilà maintenant dans ma station d'hiver, dans mon cabinet, avec la robe de chartreux que vous connaissez, travaillant à perte de vue. Quant à mes joies, elles sont innocentes. C'est le meuble de ma chambre renouvelé, une canne qui fait jaser tout Paris, une lorgnette divine que mes chimistes ont fait faire par l'opticien de l'Observatoire ; puis, des boutons d'or sur mon habit bleu, des boutons ciselés par la main d'une fée, car l'homme qui porte au XIXe siècle une canne digne de Louis XIV, ne pouvait pas garder d'ignobles boutons en chrysocale. Ce sont des petits *dadas* innocents, qui me font passer pour millionnaire. J'ai créé la secte des

Cannophiles dans le monde élégant, et l'on me prend pour un homme frivole. Cela m'amuse.

Voici un mois que je n'ai mis le pied à l'Opéra. J'ai, je crois, une loge aux Bouffons. Ne voilà-t-il pas, direz-vous, une bien heureuse misère? Mais songez que la musique, les cannes d'or ciselé, les boutons, les lorgnettes, sont mes seules distractions. Non, vous ne les blâmerez pas.

Dois-je vous envoyer *la Peau de chagrin* corrigée? Oui. D'ici à dix jours donc, ce baron Sina, qui m'occupe beaucoup à cause de son nom, aura, à son adresse, un paquet contenant cinq volumes in-12, dans le goût des quatre du *Médecin de campagne*, que maître Werdet appelle de jolis petits volumes. Ils sont affreux; mais cette édition est une édition destinée à fixer définitivement les textes de la grande édition générale de l'œuvre qui, sous le titre d'*Études sociales*, comprendra tous ces fragments, ces fûts, ces chapiteaux, ces colonnes, bas-reliefs, murs, coupoles, enfin le monument qui sera laid ou beau, qui me vaudra le *plaudite cives* ou les gémonies. Soyez tranquille, en ce temps, quand l'édition illustrée viendra, nous chercherons des ânes pour, sur leur peau, vous imprimer quelque exemplaire unique, enrichi de dessins. Ce sera le vœu du *pardonné*. Enfin, oubliez ma faute, moi je ne l'oublierai jamais.

N'ayez peur, madame, que Zulma-Dudevant ne me voie jamais attaché à son char. Je ne vous en parle que parce que l'on fait à cette femme plus de célébrité qu'elle n'en mérite, ce qui lui prépare un automne amer.

Madame de B... n'aime point *Volupté*. Elle condamne ce livre plein de rhétorique et vide de sentiment. Elle a été révoltée du passage où l'amant de madame de Couaën va dans les mauvais lieux, et trouve ce caractère ignoble. Elle m'a fait rabattre de mon jugement; mais il y a néanmoins de belles pages, des fleurs dans un désert.

Jacques, le dernier roman de madame Dudevant, est un conseil donné aux maris qui gênent leurs femmes, de se tuer pour les laisser libres. Ce livre-là n'est pas dangereux. Vous écririez dix fois mieux si vous faisiez un roman par lettres. Celui-là est vide et faux d'un bout à l'autre. Une jeune fille *naïve* quitte, après six mois de mariage, un homme *supérieur* pour un freluquet, un homme important, passionné, amou-

reux, pour un dandy, sans aucune raison physiologique ni morale. Puis, il y a un amour pour les mulets, comme dans *Lélia*, pour les êtres inféconds, qui est quelque chose de singulier chez une femme qui est mère et qui aime passablement à l'allemande, instinctivement. Tous ces auteurs courent dans le vide, sont montés à cheval sur le creux; il n'y a rien de vrai. J'aime mieux les ogres, *le Petit Poucet* et *la Belle au Bois Dormant*.

Décidément, le sort ne veut pas que je voie madame de C... Chaque fois que je me frôle contre cette robe, il m'arrive malheur. La dernière fois, je vais à L..., chez le duc de M..., la voir. Je reviens à pied (pour maigrir). Entre Longjumeau et Antony, c'est-à-dire au milieu d'une plaine de l'Ukraine, une pointe intérieure de ma botte se relève et me blesse au pied. Il était onze heures et demie du soir, heure où la route est peu sillonnée de voitures. J'allais me coucher dans un fossé, comme un voleur, quand le cabriolet d'un de mes amis est venu à passer vide. Son domestique m'a pris et m'a mis chez moi. Je crois à la fatalité.

C'est dans leurs rigueurs que nous jugeons des femmes. Celle-là m'a déployé le cœur le plus sec. Comme dit Eugène Sue : ce viscère était de l'amadou; il eût arrêté le sang au lieu de le faire circuler. Pardonnez-moi : ceci est un reste du clou de botte.

Figurez-vous que je vais me donner le plaisir de me voir jouer. J'ai conçu une bouffonnerie dont je veux jouir : *Prudhomme bigame*. Prudhomme est avare; il tient sa femme fort juste : elle fait le ménage; c'est une servante déguisée sous le titre d'*épouse*. Elle n'a jamais été au bal de l'Opéra. Sa voisine veut l'emmener et, après s'être informée des habitudes conjugales de Joseph Prudhomme, les deux femmes font un mannequin qui ressemble à madame Prudhomme, le laissent dans le lit et vont au bal masqué. Prudhomme rentre, fait ses monologues, interroge sa femme qui dort; enfin, il se couche. A cinq heures sa femme rentre, et il se trouve deux femmes! Vous ne devinez guère les bouffonneries que nos acteurs feront avec ce croquis, mais je vous jure que, si cela prend, les Parisiens viendront voir cela cent fois. Dieu le veuille! Il ne m'en coûtera qu'une matinée, et cela peut valoir quinze mille francs.

Voilà la meilleure bouffonnerie! Mais tout dépend de tant de choses! Il me faut un prête-nom; puis, les théâtres, c'est une sentine, et mon pied est vierge de souillure. Peut-être la première et dernière représentation sera-t-elle dans cette lettre. Il vaut mieux une belle page non payée, que cent mille francs d'un mauvais vaudeville. Je n'ai jamais séparé la misère de la gloire. La misère avec cannes, boutons et lorgnettes s'entend, et gloire facile à porter. Tel sera mon lot.

Vous ai-je bien caché mes chagrins, ai-je assez bavardé gaîment? Croirez-vous que je souffre, que ce matin je portais difficilement la vie, que je me révoltais contre ma solitude, que je voulais courir le monde, voir ce qu'est la Landstrasse, mettre mon doigt dans le Danube, entendre les stupidités viennoises, enfin faire autre chose que des pages : être vivant, au lieu de pâlir sur des phrases!

J'attends avec impatience que votre blanche main me trace quelques lignes qui me récompensent de mes travaux, car, pour qui compte les suffrages et les prise, le vôtre en vaut des milliers. J'attends, comme dit le Bugeaud, *mon picotin;* puis, je repartirai joyeux pour une nouvelle course à travers les champs de la pensée. Qui détachera mes liens et mon mors, qui me rendra la liberté, quand pourrai-je commencer *Philippe le Réservé*, travailler à mon aise, aujourd'hui une scène, demain rien, et dater l'œuvre de Wierzchownia?

Allons, à un autre jour mes tristesses! Aujourd'hui, le mougik était tout gai d'avoir baisé la main de sa dame, comme à l'église on baise la paix d'or que tend le prêtre. Je suis bien de l'avis de ceux qui aiment Musset : oui, c'est un poète à mettre au-dessus de Lamartine et de Victor Hugo : mais ici ce n'est pas encore article d'évangile.

Je me repose sur vous du soin de remercier M. de Hanski de sa dernière lettre. Mais je suis fâché dans ma joie. J'aurais voulu que ce fût à une autre cause qu'à une indisposition de la chère petite Anna que vous soyez restée à Vienne. Embrassez-la de ma part au front, si toutefois la fière enfant le veut. Enfin, rappelez-moi au souvenir de ceux qui vous entourent.

Adieu donc. Je vous ai donné mes heures de sommeil, pour ne voler ni Werdet ni madame Béchet : mille respectueuses amitiés, et daignez agréer mes profondes obéissances.

Dimanche, 19, trois heures du matin.

Je n'ai point dormi; je n'avais pas lu toutes mes lettres. Mes deux dernières difficultés sont arrangeables. Deux épines de moins hors du pied.

J'ai relu mes griffonnages ; j'ai peur que vous ne puissiez pas me lire ; mais que faire? Je n'écris plus à personne. Vous ai-je bien tout dit? Oh! non. Il y a bien des choses qui ne se disent jamais.

Ma mère est toute fière de *l'Absolu*; ma sœur m'écrit qu'elle aussi pleurait de joie en lisant cela, et en se disant que j'étais son frère. Madame de B... a trouvé quelques taches. Elle ne veut pas que Claës fasse sauter sa fille; elle trouve cela forcé. Madame de C... m'écrit qu'elle a pleuré. Je suis fâché de la distance qu'il y a entre Vienne et Paris; j'aurais voulu avoir votre avis le premier.

Ah! je vais aller peut-être en Angleterre pour quelques jours (en tout dix jours, aller et revenir). Mon beau-frère vient d'inventer quelque chose de merveilleux, dit-il, relatif aux chemins de fer, et qu'on pourrait vendre un bon petit million aux Anglais. J'essayerai.

Vous ai-je parlé du prince Puckler-Muskau? de mon dîner avec lui chez l'espèce de monstre allemand qui s'appelle la veuve de Benjamin Constant, mais qui a l'air d'être une bonne femme? Enfin, si je ne vous en ai pas parlé, ce sera le sujet d'une conversation quand je serai sur les terres de Votre Beauté.

En allant en Angleterre, je dois rester huit jours à Ham. Voilà six mois que l'illustre Peyronnet m'attend ; le voyage a toujours été remis. Le duc de Fitz-James m'écrit une lettre pour que j'aille en Normandie. Refusé.

Mon Dieu, quarante lettres lues, c'est comme une ivresse. Il y a deux inconnues. L'une me demande modestement de faire son portrait et d'écrire sa vie. Elle a les yeux verts et elle est veuve ; voilà le physique et le moral. L'autre m'envoie des vers exécrables. Enfin, j'ai compris les *cachets* de Voltaire. Ce n'est pas vanité. C'était pour n'accepter que les lettres de ses amis. Voilà ce que c'est que d'avoir, moi, pauvre

diable, qui n'ai ni Ferney, ni deux cent mille francs de rente, cent francs de ports de lettres.

Sandeau sera logé comme un prince; il ne peut pas croire à son bonheur. Je l'embarque dans la carrière des chefs-d'œuvre par mille écus de dettes que nous hypothéquons sur une bouteille d'encre. Pauvre enfant! Il ne sait pas ce que c'est que de devoir! Il est libre: je l'enchaîne. J'en suis triste. Il est en ce moment aimé. Une jolie jeune personne jette sur ses blessures le baume de ses sourires.

Réadieu.

XVI

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, dimanche 26 octobre 1834.

J'ai été pendant quelques jours si occupé de meubler Sandeau et de le fournir de tout, car c'est un enfant, que je n'ai pu vous écrire. Puis, me voilà chargé de mon arriéré de travail. Je vous écrirai à bâtons rompus, selon l'ordre de mes idées, et non selon la logique.

Ah, d'abord, concevez-vous que l'on m'ait fait des reproches sur le *nom* de MARGUERITE, dans *la Recherche de l'absolu*? C'est un nom flamand, et voilà tout. Il faut être bien irréprochable pour que l'on vienne me chercher une faute là!

Samedi prochain, je donne à dîner à mes *tigres* de la loge[1], et je fais des somptuosités sans raison. J'ai Rossini et Olympe[2], sa *cara donna,* qui présidera. J'ai Nodier, puis les cinq *tigres*, Sandeau, et un certain Bohain, homme de grand talent politique, taré injustement, les vins les plus exquis de l'Europe, les fleurs les plus rares, la chère la plus fine; enfin, je veux me distinguer.

1. Ses co-abonnés de la loge infernale, à l'Opéra.

2. Olympe Pélissier, depuis madame Rossini.

J'ai beaucoup travaillé au *Père Goriot*, qui sera dans la *Revue de Paris* dans le mois de novembre. Ma première livraison d'*Études philosophiques*, dont les morceaux sont corrigés avec une excessive sévérité, paraîtra dans quelques jours. Je vais m'occuper des *Mémoires d'une jeune mariée*, délicieuse composition, et de *César Birotteau*, qui a pris d'immenses proportions. Enfin, Emmanuel Arago et Sandeau vont faire un grand ouvrage, en cinq actes, dont j'ai le tiers ; un beau sujet, qui va faire payer les dettes de Sandeau et les miennes, un drame, intitulé *les Courtisans*. Cela ira d'abord à la Porte-Saint-Martin : mais il est impossible que cela n'aille pas à la scène Française. C'est magnifique ! (Je fais un peu *Perrette et le pot au lait*). Si nous gagnons la scène, et que notre société anonyme, sous le titre de E. J. San-Drago (Sand-Arago), ait des succès, je serai plus tôt libre, et Sandeau, par moi habitué à gouverner le logis, me permettra de voyager. Il est impossible qu'un homme qui se destine à la politique ne voie pas l'Europe, n'en juge pas à fond les mœurs, les intérêts : et la lutte entre la France et les autres pays se décidera toujours par le nord. Il faut que je connaisse le nord à tout prix, et, comme dit M. de Margonne, il faut être jeune pour voyager. Ainsi, ma liberté, oh, je la souhaite bien !

J'irai à Ham vers le 5 novembre, et de là peut-être en Angleterre : mais je serai revenu pour le 15 à Paris. Ma vie n'est variée que par les idées : physiquement elle est monotone. Je ne cause confidentiellement qu'avec madame de B... ou avec vous. Je trouve qu'il faut peu se communiquer avec les petits esprits ; on y laisse de sa laine, comme aux buissons. Je suis voué à de grands sentiments, uniques, fiers, inaltérables, exclusifs, et c'est un bizarre contraste avec mes apparences de légèreté. Je vous assure qu'il faut au moins cinq ou six ans pour connaître à quel point la solitude m'a rendu susceptible, de combien de sacrifices je suis capable sans ostentation. Ce que j'ai fait entrevoir de sentiments dans mes écrits, sont des ombres de la lumière qui est en moi. Jusqu'à présent une seule femme (madame de B...) a bien su ce que je suis, parce qu'elle a vu mon sourire, toujours autrement expressif, ne jamais cesser. En douze ans, je n'ai jamais eu ni colère ni impatience. Le ciel de mon

cœur a toujours été bleu. Toute autre attitude est, à mon gré, de l'impuissance. La force doit être une, et, après m'être pendant sept ans mesuré avec le malheur et l'avoir vaincu, quand, pour avoir la royauté littéraire, je me lève toutes les nuits avec une volonté plus aiguë que celle de la veille, je crois pouvoir me dire fort. Aussi l'inconstance, l'infidélité, sont des *incompréhensibilités* pour moi. Rien ne me lasse, ni l'attente ni le bonheur. Mon amitié est de la race des granits; tout s'usera avant le sentiment que j'ai conçu. Madame de B... a soixante ans; ses chagrins l'ont changée, flétrie. Mon affection a redoublé. Je le dis sans orgueil, parce que je ne trouve nul mérite à ceci. C'est ma nature que Dieu a faite oublieuse du mal, sans cesse en présence du bienfait. Un être qui m'aime me fait toujours tressaillir. Les nobles sentiments sont si féconds: pourquoi aller chercher les mauvais! Dieu m'a fait pour sentir le parfum des fleurs, et non la puanteur des boues. Puis, pourquoi m'entortillerais-je dans les petitesses? Tout me porte à ce qui est grand. J'étouffe dans les plaines, je vis sur les montagnes! Puis, j'ai tant entrepris! Nous avons atteint à l'*ère de l'intelligence*. Les rois matériels, la force brutale s'en vont. Il y a des mondes intellectuels, et il peut s'y rencontrer des Pizarre, des Cortès, des Colomb. Il y aura des souverains dans le royaume universel de la pensée. Avec cette ambition, il n'y a ni lâchetés, ni petitesses possibles. Rien n'use le temps comme les niaiseries: aussi faudrait-il quelque chose de bien grand pour m'occuper en dehors de ce cercle où je trouve l'infini. Il n'est qu'une chose à lui opposer, — à l'infini, l'infini : — un immense amour. Si je l'ai, irai-je chercher *une Parisienne*, une madame de C...! (Quelqu'un me disait hier qu'elle avait voulu à toute force un éclat, que son mari la laissait parfaitement libre, mais qu'elle était si vaniteuse (je le crois), qu'elle voulait qu'on parlât d'elle à toute force). J'ai si horreur des femmes de Paris, que me voilà campé sur mon travail depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. A six heures et demie, mon coupé de louage vient me prendre, me mène un jour à l'Opéra, un autre aux Italiens, et je me couche à minuit. Ainsi, trouvez une minute à donner à qui que ce soit. Je reçois pendant mon dîner; je causerai de nos plans de

pièces pendant le dîner. Je ne corresponds qu'avec vous ou avec madame de B..., ma sœur ou ma mère. Toute lettre étrangère attend le dimanche, et alors je les décachète, et tout ce qui ne sera pas affaires sera livré à Sandeau, qui m'a offert la main d'un secrétaire.

Ainsi faisant, j'arriverai à éteindre ce foyer de dettes, et à accomplir mes œuvres promises. Sans cela, point de salut, point de liberté. *Diantre !* Vous aurez bien la preuve de ce que j'ai le plaisir de vous écrire, et de ma fermeté, en voyant paraître mes livres : car, ne croyez pas que l'on puisse coqueter, s'amuser, et faire de telles publications. Le travail et la Muse, c'est-à-dire la Muse travailleuse, est sage ; elle est vierge. Il est déplorable, au XIXe siècle, d'aller chercher les images de la Mythologie grecque ; mais je n'ai jamais été si frappé que je le suis de la puissante vérité de ces mythes.

Ne croyez pas que ce que je viens d'écrire soit une manière détournée de vous dire que, quels que soient votre âge et votre figure, mon affection pour vous serait la même. Je ne prendrais pas de détours pour vous dire une chose qui me plairait à exprimer, si je ne vous supposais pas assez de perspicacité pour l'avoir senti, deviné. Non ; je m'examine avec bonne foi, sans même avoir l'intention de me faire valoir. Je veux être si grand par l'intelligence et la gloire, que vous puissiez vous enorgueillir de mon amitié vraie. Chacun de mes ouvrages, que je veux faire de plus en plus étendus, mieux pensés, mieux écrits, sera une flatterie pour vous, une fleur, un bouquet que je vous enverrai ! La distance ne permet que des fleurs de rhétorique !

Nous ne sommes pas contents de mon frère, en Normandie. Sa femme est grosse. Il a compliqué encore les difficultés de sa vie, le pauvre être ! Ma mère n'est pas bien portante ; je voudrais la voir en bonne santé pour jouir de ce que je lui prépare. Mais, grand Dieu, elle a eu bien des chagrins. Aujourd'hui, elle est revenue à moi si bien, si largement ; elle semble reconnaître, sans les avouer, les torts énormes de son peu d'affection pour moi et ma sœur ; elle est punie dans l'enfant de son choix d'une affreuse manière ! Henri n'est rien, ne sera rien, et il a gâté l'avenir que mon beau-frère ou

moi pouvions lui faire par son mariage. Tout cela est horriblement triste.

Avant-hier, je relisais vos lettres. En les serrant, les pressant pour les mieux ranger, il s'en exhale je ne sais quel parfum de grandeur et de distinction qui ne saurait être méconnu. Ceux qui parlent de votre front ne se trompent pas. Mais ce qui est surprenant, c'est une phrase qui est à vous, qui sort de votre cœur, comme votre regard de vos yeux; c'est notre langue écrite comme l'écrivait Fénelon. Il faut que vous ayez lu beaucoup Fénelon, ou que vous ayez dans l'âme son harmonieuse pensée. Quand ces lettres viennent, je les lis en homme pressé de causer avec vous; je ne les déguste qu'à une seconde lecture, qui ne vient que capricieusement. Quand quelque idée m'attriste, alors j'ai recours à vous; je tire la jolie boîte où est mon élixir et je revis dans votre voyage d'Italie. Je revois Diodati, je m'étale sur le bon canapé de la Maison Mirabaud, je feuillette le Gotha, ce joli Gotha; puis, après une heure ou deux, tout est serein. Je retrouve quelque chose de frais en moi. Mon âme s'est reposée sur une âme amie. Personne n'est dans mon secret. C'est un peu la prière du mystique, d'où il se relève radieux. N'allez-vous pas me trouver bien poétique? Mais c'est vrai.

Nous avons ici des *cas* de duel et de suicide, comme jadis des cas de choléra. Le suicide et le duel sont dans l'air.

Mon Sandeau a fait paraître un livre qui est déjà tout vendu. C'est *Madame de Sommerville*. Lisez-le, ce premier livre du jeune homme! Tendez-lui la main; ne soyez pas sévère. Gardez-moi vos sévérités: c'est mon privilège. Madame de B... ne me fait plus de compliments! A elle les critiques. Les critiques sont si douces faites par une main amie: on y croit: elles attristent, parce qu'elles sont vraies sans doute; mais elles ne déchirent pas.

Je mettrai, sans lettre d'avis, à l'adresse *Sina*, la première livraison d'*Études philosophiques*. Vous connaissez tout cela, mais laissez-moi croire que vous vous intéressez à ces énormes corrections à la Buffon (il en faisait prodigieusement), qui doivent faire de mon œuvre entière (les *Études sociales*, dont je vous ai parlé), un monument dans notre beau langage. Je crois qu'en 1838 les trois parties de cette œuvre gigantesque

seront, sinon parachevées, du moins superposées, et qu'on pourra juger de la masse.

Les *Études de mœurs* représenteront tous les effets sociaux sans que ni une situation de la vie, ni une physionomie, ni un caractère d'homme ou de femme, ni une manière de vivre, ni une profession, ni une zone sociale, ni un pays français, ni quoi que ce soit de l'enfance, de la vieillesse, de l'âge mûr, de la politique, de la justice, de la guerre, ait été oublié.

Cela posé, l'histoire du cœur humain tracée fil à fil, l'histoire sociale faite dans toutes ses parties, voilà la base. Ce ne seront pas des faits imaginaires; ce sera ce qui se passe partout.

Alors, la seconde assise est les *Études philosophiques*, car après les *effets*, viendront les *causes*. Je vous aurai peint dans les *Études de mœurs* les sentiments et leur jeu, la vie et son allure. Dans les *Études philosophiques*, je dirai *pourquoi les sentiments, sur quoi la vie*; quelle est la partie, quelles sont les conditions au delà desquelles ni la société ni l'homme n'existent; et, après l'avoir parcourue (la société) pour la décrire, je la parcourrai pour la juger. Aussi, dans les *Études de mœurs* sont les *individualités* typisées; dans les *Études philosophiques* sont les *types* individualisés. Ainsi, partout j'aurai donné la vie: au type, en l'individualisant, à l'individu en le typisant. J'aurai donné de la pensée au fragment; j'aurai donné à la pensée la vie de l'individu.

Puis, après les *effets* et les *causes*, viendront les *Études analytiques*, dont fait partie la *Physiologie du mariage*, car, après les *effets* et les *causes* doivent se rechercher les *principes*. Les *mœurs* sont le spectacle, les *causes* sont les *coulisses et les machines*. Les *principes*, c'est l'*auteur*; mais, à mesure que l'œuvre gagne en spirale les hauteurs de la pensée, elle se resserre et se condense. S'il faut vingt-quatre volumes pour les *Études de mœurs*, il n'en faudra que quinze pour les *Études philosophiques*; il n'en faut que neuf pour les *Études analytiques*. Ainsi, l'homme, la société, l'humanité, seront décrits, jugés, analysés sans répétitions, et dans une œuvre qui sera comme les *Mille et une Nuits* de l'Occident.

Quand tout sera fini, ma *Madeleine* grattée, mon fronton sculpté, mes planches débarrassées, mes derniers coups de

peigne donnés, j'aurai eu raison ou j'aurai eu tort. Mais, après avoir fait la poésie, la démonstration de tout un système, j'en ferai la science dans l'*Essai sur les forces humaines*. Et, sur les bases de ce palais, moi *enfant* et *rieur*, j'aurai tracé l'immense arabesque des *Cent Contes drolatiques* !

Croyez-vous, madame, que j'aie beaucoup de temps à perdre aux pieds d'une Parisienne? Non ; il fallait choisir. Eh bien, je vous ai aujourd'hui découvert ma seule maîtresse ; je lui ai ôté ses voiles. Voilà l'œuvre, voilà le gouffre, voilà le cratère, voilà la matière, voilà la femme, voilà celle qui prend mes nuits, mes jours, qui donne du prix à cette lettre prise sur les heures de l'étude, mais prise avec délices. Ah! je vous en supplie, ne me prêtez jamais rien de petit, de bas, de mesquin. Vous pouvez mesurer l'envergure de mes ailes!

Allons, *réadieu*. Rappelez le ciseleur, le fondeur, le sculpteur, l'orfèvre, le forçat, l'artiste, le penseur, le poète, le *ce que vous voudrez*, au souvenir de ceux qui l'aiment, et pensez à toute la puissance d'une affection solitaire, celle d'un palmier dans le désert (un palmier qui va aux cieux pour se rafraîchir), afin de savoir ce que vaut la part que vous y avez. Quelque jour, quand j'aurai fini, nous rirons bien. Aujourd'hui il faut travailler!

H. DE BALZAC.

(*A suivre.*)

LES IDÉES

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

I

NIETZSCHE

Nous avons vu, au cours de ces vingt dernières années, la philosophie de l'individualisme naître, croître et conquérir sa place au soleil. Elle représente la défense légitime de l'individu contre l'annihilation, dont les philosophies précédentes avaient paru le menacer. N'était-il pas inévitable que, dans l'affaissement des croyances anciennes, après avoir essayé du Dieu-Société, du Dieu-Monde, du Dieu-Humanité et jusque du Dieu-Matière, on en vînt à introniser cette variété d'anthropolâtrie qu'on appelle le « culte du moi »? Cette philosophie nouvelle constitue au reste une force non négligeable et sans doute bienfaisante : elle offre peut-être contre le scepticisme pessimiste du siècle le meilleur antidote que celui-ci soit capable d'accepter. Ses formes et ses nuances ont varié presque à l'infini suivant les tempéraments des hommes qui l'ont adoptée, des pays où elle s'est manifestée : mais deux traits essentiels sont communs à toutes ces nuances : partout elle est à la fois une attaque vigoureuse contre tels modes de la société contemporaine qu'elle estime tyranniques pour l'individu, et une défense décidée, d'esprit aristocratique, des bases nécessaires de l'organisation sociale. Intellectuelle surtout en France, elle s'est montrée en Allemagne, avec Nietzsche, fortement imprégnée d'esprit militaire. Nous voulons essayer d'indiquer les lignes générales de son œuvre.

On sait que Nietzsche naquit à Lützen, en 1844. Il descendait d'une ancienne famille de noblesse polonaise dont le nom s'était autrefois orthographié Niezky ; son trisaïeul avait dû, à la suite d'un complot politique, chercher un refuge en Allemagne en 1715. Et de cette origine il se souvenait lorsqu'il écrivait fièrement :

Le droit à la philosophie, — dans l'acception la plus haute du mot — on ne l'a que par droit de naissance. Là aussi c'est des ancêtres, c'est du « sang » que tout dépend. Plusieurs générations doivent avoir préparé la naissance du philosophe, chacune de ses vertus doit être acquise, soignée, transmise, incarnée à part : non seulement l'allure primesautière et le cours audacieux, léger et délicat de sa pensée, mais surtout la disposition à prendre sur soi les responsabilités les plus graves ; la majesté du regard qui commande ou qui s'abaisse fièrement ; le sentiment qu'il est séparé de la foule, de ses devoirs et de ses vertus ; l'entrain qu'il apporte à la protection ou à la défense de tout ce qui est méconnu et calomnié, que ce soit Dieu ou diable ; le bonheur qu'il prend à exercer la haute justice : l'art de commander, l'amplitude de la volonté, le coup d'œil lent, rarement admirateur, rarement levé vers en haut, rarement passionné[1]...

Il étudia à Bonn, puis à Leipzig. En 1868, un opuscule qu'il avait publié sur *les Castes de l'ancienne Grèce* lui fit offrir par l'université de Bâle la chaire de philologie. C'est là qu'il se lia avec Wagner, contre lequel il soutint plus tard une polémique célèbre.

Il y demeura jusqu'en 1878, époque où sa santé, violemment ébranlée depuis plusieurs années par d'intolérables douleurs de tête, le contraignit à abandonner son enseignement.

Sa production intellectuelle n'en fut pas toutefois ralentie. De 1878 à 1889, nous le voyons accumuler, au milieu des souffrances physiques les plus cruelles, l'édifice énorme de son œuvre[2].

1. *Jenseits von Gut und Böse*, p. 158 (Ed. Naumann, Leipzig 1895).

2. En voici la liste complète (édition Nauman, Leipzig, 1895) : *Unzeitgemässe Betrachtungen* (1873-76) : I. *David Strauss, der Bekenner und Schriftsteller*; II. *Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben*; III. *Schopenhauer als Erzieher*; IV. *Richard Wagner in Bayreuth*. — (Observations inopportunes : I. David Strauss, le confesseur et l'écrivain ; II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire dans la vie ; III. Schopenhauer comme éducateur ; IV. Richard Wagner à Bayreuth.) ; *Menschliches, Allzumenschliches, Ein Buch für freie Geister* (I 1878, II 1879-80). (Humain, trop humain. Un livre pour les esprits libres). *Morgenröthe. Gedanken*

Depuis longtemps, il ne pouvait trouver le sommeil qu'à l'aide du chloral, absorbé à doses effrayantes. Est-ce, comme l'ont prétendu ses amis, l'abus de ce dangereux secours ou la tension d'un esprit trop fortement bandé se brisant enfin sous l'effort? On sait la crise terrible qui terrassa Nietzsche à Turin, en janvier 1889, et dont il ne paraît pas devoir jamais se relever. Et l'on a conté le petit village, où sa vieille mère, penchée sur lui comme sur un berceau, l'écoute exhaler sa plainte monotone : « *Mutter, ich bin dumm !* » vague hantise où semble se souvenir confusément de lui-même celui qui rêva de recréer l'humanité et de lui donner une morale nouvelle[1].

II

LA REVISION DES VALEURS

La revision des valeurs morales (*Umwerthung aller Werthe*), telle fut la pensée maîtresse de Nietzsche, celle qui domine et pénètre son œuvre entière. C'est en effet de cette conception première que tout dépend, dans la société comme dans l'homme. Nietzsche, en attaquant cette redoutable question, n'a fait que systématiser ce qui s'agitait obscurément au fond de la conscience de son temps. Tous, plus ou moins, nous

über die moralischen Vorurtheile (1881). (Aurore. Pensées sur les préjugés moraux). *Die fröhliche Wissenschaft (la Gaya Scienza), mit Anhang : Lieder des Prinzen Vogelfrei* (1882). (La *Gaie Science*. Avec un appendice : les Chants du prince Vogelfrei) *Also sprach Zarathustra. Ein Buch für Alle und Keinen* (1883-85). (Ainsi parla Zarathustra. Un livre pour tous et pour personne.) *Jenseits von Gut und Böse. Vorspiel einer Philosophie der Zukunft* (1886). (Par delà le bien et le mal, introduction à une philosophie de l'avenir.) *Zur Genealogie der Moral* (1887). (Généalogie de la Morale.) *Der Fall Wagner* (1888). (Le Cas de Wagner.) *Götzendämmerung oder Wie man mit dem Hammer philosophirt* (1889). (Le Crépuscule des faux dieux, ou comme on philosophe avec le marteau.)

1. Nous avons sous les yeux un portrait de Nietzsche. Le front est large, élevé, fuyant; les sourcils sont fortement barrés sur l'œil impérieux. La moustache, énorme, projette une ombre sur le menton énergique et volontaire. Un type d'homme de plein air et d'action, de forte race, avec un trait de courage physique et d'humeur batailleuse très accentué. Seul le regard, de fixité visionnaire, donne une inquiétude sur l'équilibre final de cette riche nature. De même quelques signes, à peine indiqués sur cette physionomie régulière, noble et dure, trahissent pourtant une sensibilité artistique intense, une impressionnabilité trop aiguë, sous laquelle tout peut crouler.

avons traduit devant notre propre tribunal les valeurs morales autrefois acceptées. Plus d'une fois, nous les avons condamnées, et nous avons cherché, un peu à l'aveugle, à nous en créer d'autres. Et celles que nous créions, — ne craignons pas de le reconnaître, — se sont toujours trouvées les plus conformes au besoin du moment. C'est ce procédé, fort habituel, encore que peu aperçu, que Nietzsche est allé surprendre dans le double miroir de la conscience et de l'histoire, et où il a cru retrouver le *substratum* de toute notion morale, et le vrai fond de la morale elle-même.

La morale donc, par définition, n'est plus un « Impératif catégorique »: c'est un simple code de prescriptions dictées par l'utilité ou la nécessité, et consacrées par le consentement général d'un peuple ou d'une caste.

La hiérarchie même des actes moralement bons ne se fixe ni ne se change d'après des principes moraux ; mais c'est de cette hiérarchie, toutes les fois qu'elle a été établie, qu'on a fait dépendre la moralité ou l'immoralité des actes [1]. »

Il existe autant de « morales » que de civilisations, de races, de classes sociales, et presque d'individus. Quant à la « conscience », à laquelle on accorde trop aisément l'infaillibilité d'un pôle magnétique, Nietzsche en déshabille l'artifice avec une merveilleuse prestesse :

Le bien et la bonne conscience. — Vous croyez peut-être que tout ce qui est bien a eu de tout temps une bonne conscience ? la science, un grand bien à coup sûr, a fait son entrée dans le monde avec une conscience mauvaise ; il y a plus, elle s'est introduite clandestinement, par des détours, la tête voilée ou masquée, comme une criminelle, et pour le moins avec les sentiments d'une entremetteuse de contrebande. La bonne conscience a pour mère la mauvaise conscience, qui n'est point son contraire : car tout ce qui est bien a dû être d'abord nouveau, c'est-à-dire insolite, contraire aux coutumes et aux mœurs, « *immoral* », et a rongé comme un ver le cœur de son bienheureux inventeur » [2].

L'humanité, à dire vrai, n'avait pas attendu jusqu'à Nietzsche pour soupçonner cette relativité des valeurs morales. Nous la

1. *Menschliches, Allzumenschliches*, p. 50.

2. *Menschliches, Allzumenschliches*, tome II, p. 36.

trouvons tout au long dans notre vieux Montaigne, qui en fait la matière même de ses *Essais*. Lorsqu'on feuillette ces âmes du XVI[e] siècle, on demeure étonné de tout ce qui déjà y grouillait de « moderne », et l'on admire la force disciplinaire de la religion qui contrebalança en eux ces puissances désorganisatrices de la pensée. Les moralistes du grand siècle, La Rochefoucauld en tête, — Nietzsche leur doit beaucoup, — ont également percé à jour le tréfonds moral de l'homme. Ils ont montré, avec une simplicité souriante, les secrets ressorts d'intérêts et de passions qu'il se déguise à lui-même sous l'appareil ambitieux de ses vertus. Et rien ne marque mieux la différence des temps et du public, que le costume tout différent que doit prendre aujourd'hui la pensée pour être accueillie et comprise. Leur ton modeste et uni nous paraît fade. Nous ne goûtons plus une vérité que si, — comme chez Nietzsche, — elle s'assaisonne et se relève d'une apparence de paradoxe. Il faut qu'on nous tire des coups de pistolet à l'oreille pour nous faire retourner. C'est proprement là ce qu'on appelle le « goût moderne ». C'est, si l'on veut, sa *démocratisation*.

Toutefois, ces hommes du XVI[e] et du XVII[e] siècle pouvaient jouer sans crainte au bord des abîmes. Ils gardaient toujours un refuge : la religion révélée, forte de la preuve une fois faite qu'on ne pouvait fonder une foi morale en dehors d'elle. Et ce fut presque un article de théologie, que seule la volonté de Dieu, son commandement ou sa défense, fait le « bien » et le « mal » des actions humaines. L'homme n'avait pu trouver de point fixe qu'en dehors de lui-même.

Tout cela a bien changé d'aspect depuis que « Dieu est mort », ainsi que nous l'enseigne Nietzsche en son *Zarathustra*. De cet accident, d'ailleurs, tant d'inconvénients ont suivi, qu'il se pourrait qu'on se mît bientôt à réinventer Dieu. La Morale, cependant, jadis simple servante de la divinité, s'était carrée en seule maîtresse. Et comme elle ne tarda point à se montrer fort incommode, elle fut invitée à montrer ses titres. Ainsi que Jean Lapin :

Elle allégua la coutume et l'usage

et pria les philosophes, qui se mirent à l'œuvre, de lui découvrir une base fixe afin d'assurer son trône.

En ce moment, elle a derrière elle les deux premières phases de ce que Nietzsche appelle l'*Histoire d'une erreur*, ou

Comment le monde-vérité finit par devenir un conte[1].

1. Le monde-vérité est accessible au sage, au pieux, au vertueux ; — le sage vit en ce monde-vérité, il l'*est* lui-même. *(Forme la plus ancienne de l'idée ; relativement intelligente, simple, persuasive. Périphrase de cette phrase : « Moi, Platon, je suis la vérité. »)*

2. Le monde-vérité, inaccessible pour le présent, mais promis au sage, au pieux, au vertueux, « au pécheur qui se repent ». *(L'idée progresse, elle devient plus fine, plus captieuse, plus insaisissable ; — elle devient femme, elle se fait chrétienne...)*

Nous sommes à la troisième phase :

3. Le monde-vérité, inaccessible, ne peut être ni prouvé, ni promis, mais il est, en tant qu'idée déjà, une consolation, une obligation, un impératif. *(Le vieux soleil au fond, mais vu à travers les brumes du scepticisme; l'idée est devenue sublime, pâle, septentrionale, Kœnigsbergéenne.)*

Il ne reste plus qu'à franchir les trois dernières phases :

4. Le monde-vérité — est-il inaccessible? En tout cas, on ne l'a pas atteint. Et puisqu'on ne l'a pas atteint, il est *inconnu*. Par conséquent ni consolateur, ni rédempteur, ni obligatoire : à quoi quelque chose d'inconnu pourrait-il nous obliger?... *(Petit jour. Premier bâillement de la raison. Chant du coq du positivisme.)*

5. Le monde-vérité — une idée qui n'est plus bonne à rien ni même obligatoire dorénavant, une idée inutile, superflue, *par conséquent* réfutée : abolissons-la ! *(Grand jour. Déjeuner. Retour du bon sens et de la gaieté. Rougeur pudibonde de Platon. Tapage infernal de tous les libres esprits.)*

6. Nous avons aboli le monde-vérité : quel monde nous reste-t-il? Le monde-apparence peut-être?... Mais non, avec le monde-vérité, nous avons aboli aussi le monde-apparence! *(Midi — moment de l'ombre la plus courte. Fin de l'erreur la plus longue. L'humanité à son apogée :* INCIPIT ZARATHUSTRA [1].)

1. *Götzendämmerung*, p. 26.

1. Porte-parole du livre capital de Nietzsche : *Also sprach Zarathustra*.

III

LES DEUX MORALES

Le « monde-apparence » aboli en même temps que le « monde-vérité »? Allons-nous donc encore aboutir à une négation? Non, car l'*homme* nous reste.

Jusqu'à présent la science de la morale a été incomplète, parce qu'elle laisse de côté, quelque étrange que cela puisse paraître, le problème même de la morale : elle n'a pas soupçonné qu'il pût y avoir là quelque chose de problématique! Sous prétexte de fonder la morale les philosophes en réalité ne faisaient que formuler d'une façon savante la *croyance* à la morale régnante, que donner un nouveau moyen de l'exprimer.

Que reste-t-il donc à faire à la morale scientifique? Simplement ce que font les autres sciences d'observation. « S'avouer à elle-même qu'elle n'est et ne sera de longtemps que la réunion des matériaux, l'intelligent assemblage et l'ordonnance d'un vaste royaume de sentiments délicats et de valeurs morales, infiniment différenciées, qui vivent, croissent, engendrent et meurent; tout au plus peut-elle prétendre à discerner les formes les plus fréquentes de cette cristallisation vivante, comme préparation à l'établissement d'un type-modèle de la morale. »

Nietzsche, qu'on s'en souvienne, est, d'éducation et de culture, un philologue. Sa manière de procéder dans l'étude de la morale est exactement celle qu'il emploierait pour l'interprétation d'un texte ancien : la conception même de la revision des valeurs morales, de leur différenciation et de leur ordonnance est en soi une idée essentiellement philologique. Cette science de la philologie, une des dernières nées, la plus délicate et la plus subtile de toutes, paraît merveilleusement propre à former et à exercer des esprits de la famille de Nietzsche. Elle leur communique à tous des traits communs : une sensitivité exquise dans l'art de discerner les nuances et les accents des impressions morales, une habileté infinie pour tracer à travers mille transformations presque méconnaissables la filiation et la parenté des idées, d'où un certain aristocra-

tisme dans la façon de sentir et de penser. C'est cette commune éducation par la philologie qui, en dépit de la différence des races et des tempéraments, donne à Nietzsche plusieurs points de contact avec Ernest Renan, qu'il a d'ailleurs assez maltraité, comme il fait pour la plupart des penseurs, spécialement ceux contre lesquels le tourne l'instinctive conscience d'une secrète identité de pensée. Or, jetant un regard « sur les diverses morales, délicates ou grossières, qui ont gouverné jusqu'à présent et gouvernent encore la terre », Nietzsche y discerne deux types fondamentaux : la *morale des maîtres* et la *morale des esclaves*. Dans toute civilisation supérieure et d'origine mixte, le rapprochement des deux morales a produit des essais de conciliation ; plus souvent leur pêle-mêle et leur réciproque malentendu, parfois leur pénible co-existence, même dans un seul individu, dans l'intérieur d'une âme. « La distinction et l'opposition de ces deux morales n'en reste pas moins un fait acquis, d'importance décisive et capitale. » Nous traduisons ici, en la resserrant un peu, la théorie qu'a donnée Nietzsche de ces deux morales, théorie qu'il importe de bien comprendre et de garder soigneusement en mémoire, si l'on veut entrer dans l'intelligence de son œuvre.

La fixation des valeurs morales vient ou d'une caste dominante, ou bien des esclaves de cette caste. Dans le premier cas, quand c'est la classe dominante qui fixe la conception du « bien », ce sont les traits élevés et fiers de l'âme qui déterminent la distinction et la classification. L'homme supérieur sépare de lui les êtres que caractérise le contraire de ces traits élevés et fiers : il les méprise. Qu'on remarque que dans cette première espèce de morale l'opposition de « bon » et de « mauvais » signifie « excellent » et « méprisable ». Est méprisé le lâche, le timide, le mesquin, celui qui pense à l'étroite utilité ; aussi le méfiant, l'homme au regard incertain, celui qui s'abaisse, la race de chiens humains qui se laisse maltraiter, le flatteur mendiant, avant tout le menteur : — c'est une croyance fondamentale de tout aristocrate que le commun peuple est menteur. « Nous les véritables », ainsi se nomment les nobles de l'ancienne Grèce. Cela vient de ce que partout les valeurs morales ont été fixées d'abord sur des *hommes* et plus tard seulement et d'une manière détournée sur des actions. L'homme supérieur se sent *lui-même* comme étant celui qui détermine la valeur ; il n'a nul besoin de se

faire estimer bon, il juge : ce qui m'est nuisible, est nuisible *en soi.*» Une pareille morale est la glorification du moi. *Au premier plan le sentiment d'une plénitude et d'une puissance qui veulent déborder, le bonheur d'une haute tension, la conscience d'une richesse qui peut donner et renoncer.* L'homme supérieur aide le malheureux, mais non pas ou presque pas par pitié; plutôt par une impulsion qu'engendre la surabondance de la puissance. L'homme supérieur honore en soi le puissant, il honore aussi celui qui a puissance sur lui-même, qui sait parler et se taire, qui use avec joie de sévérité et de dureté envers lui-même. Il a de la vénération pour toute sévérité et pour toute dureté. « Un cœur dur m'a mis Odin dans la poitrine », dit une vieille saga scandinave... Les supérieurs et les braves, qui parlent ainsi, sont aussi éloignés que possible de la morale qui voit dans la pitié et dans le désintéressement le signe de l'homme moral. La croyance en soi, l'orgueil de soi-même, une aversion et une ironie foncières devant le « renoncement », appartiennent d'une manière aussi fixe à cette morale supérieure qu'un dédain facile pour la compassion et les « cœurs pitoyables ».

Les Puissants sont ceux qui savent honorer. La vénération pour les vieillards, le respect des ancêtres, ainsi qu'un préjugé défavorable aux jeunes générations, sont des traits caractéristiques de leur morale. Au contraire, l'homme des « idées modernes » qui croit presque instinctivement au « progrès » et à l' « avenir » trahit naïvement par là l'origine inférieure de ces idées. La capacité d'une longue reconnaissance et d'une longue vengeance, — vis-à-vis des égaux seulement, — le raffinement dans l'amitié et dans les représailles sont également des vertus typiques de la morale supérieure.

Il en est tout autrement pour le second type de la morale : la *morale des esclaves*. Supposé que les faibles, les opprimés, les souffrants, les non-libres, ceux qui doutent et sont fatigués d'eux-mêmes, se mettent à moraliser, quelle sera la tendance de leurs jugements moraux? *Probablement se fera jour un doute pessimiste sur la destinée de l'homme, peut-être une condamnation de l'homme lui-même en même temps que de sa destinée.* Le regard des esclaves est défavorable aux vertus des puissants; il a du scepticisme et de la défiance, une subtilité de défiance contre tout ce qu'il voit honoré là comme « bon ». Ils voudraient se persuader que le bonheur même y est faux. Au contraire, les qualités qu'ils prisent sont celles qui servent à faciliter l'existence aux souffrants : la pitié, la main prête à secourir, le cœur compatissant, la patience, l'application, la soumission, la

prévenance, — car ce sont là les qualités utiles et presque les seuls moyens d'alléger la pesanteur de la vie. *La morale des esclaves est dans son essence la morale de l'utilité.* Là est le troupeau d'où sortira la célèbre opposition du « bien » et du « mal ». Dans le mal, la puissance et le danger se rendent sensibles, ainsi qu'un certain caractère terrible qui écarte le mépris. Ainsi dans la morale des esclaves, c'est le « mal » qui éveille la crainte; dans la morale des maîtres c'est le « bon » qui inspire et veut inspirer la crainte, tandis que le « mauvais » est méprisé. Le contraste atteint son point culminant quand, par une conséquence de la morale des esclaves, un souffle de dépréciation atteint le « bon » même de cette morale. Car le « bon » doit être l'homme *inoffensif*, il est donc facile à tromper, un peu bête peut-être : c'est un bonhomme. Partout où la morale des esclaves a pris le dessus, la langue montre une tendance à rapprocher l'un de l'autre le sens des mots « bon » et « bête ». Une dernière différence : la passion de la liberté, la recherche instinctive du bonheur et les nuances du sentiment de la liberté appartiennent aussi nécessairement à la morale et à la moralité des esclaves, que l'art et l'enthousiasme dans la vénération et dans le sacrifice sont les symptômes réguliers d'une manière aristocratique de sentir et de penser...

Cette « morale des esclaves », pour Nietzsche, est la même que la morale démocratique ou chrétienne : morale qu'il flétrit dédaigneusement du nom de « morale de troupeau ». On voit que les deux traits qu'il considère comme ses caractéristiques propres (nous avons souligné les passages) sont le pessimisme et l'utilitarisme, celui-ci reflétant l'aspect démocratique et l'autre la face chrétienne de cette morale; tous deux symptômes de la vie *descendante*, dégénérescente, de la vie qui se *nie* elle-même. Au contraire, la « morale des maîtres », morale aristocratique ou héroïque, personnifie la vie *ascendante*, triomphante, avec les qualités qui développent, intensifient, *affirment* la vie. Peut-être ne serait-il pas fort malaisé de démêler dans ces vues ingénieuses et frappantes l'artifice un peu subtil à l'aide duquel Nietzsche réussit à rendre le christianisme responsable de deux phénomènes qui semblent plutôt résulter de son obscurcissement présent. Mais nous nous bornons ici, — disons-le une fois pour toutes, — à exposer, sans les discuter, les idées de Nietzsche.

IV

LES IDÉES MORALES.

Nietzsche, — on l'a vu dans sa théorie des deux morales, — est, entre tous, le grand contempteur du « monde moderne ». Il représente la réaction naturelle qui tôt ou tard s'élève du fond des races contre les effets extrêmes et par cela seul destructeurs d'une tendance dominante, et produit cette oscillation continue qui forme la vie même de l'humanité. Ce « monde moderne », Nietzsche en méprise les théories humanitaires, émancipatrices, non moins que les principes d'égalité, et tout ce qui s'inscrit dans la fameuse devise que la France a promenée à travers l'Europe. Avec ce tact infaillible qui sort de l'instinct plus encore que de la pensée, il a foncé droit sur celle qui, de Bacon et de Locke à Bentham et à Stuart Mill, « inventa », formula, répandit ces idées : sur l'Angleterre.

Ce n'est pas une race philosophique, ces Anglais, — écrit-il avec dédain. — Bacon est proprement une *attaque* contre l'esprit philosophique; Hobbes, Hume et Locke sont un abaissement de l'idée de « philosophe » pour plus d'un siècle. Contre Hume s'éleva Kant; Locke est celui dont Schelling dit : « Je méprise Locke » ; contre le brutal mécanisme de la conception anglaise du monde, Hegel et Schopenhauer, ces deux géniaux frères ennemis de la philosophie, sont unanimes... Ce qui manque et manquera toujours à l'Angleterre, c'est une véritable puissance de l'intellectualité, une véritable *profondeur* du regard intellectuel, en un mot une philosophie.

Spleen et exaltation alcoolique, voilà pour lui la formule même de la fameuse « moralité » anglaise et de ce christianisme anglican qu'on emploie comme curatif contre l'une et l'autre. La dernière et la plus franche expression de cette moralité éclate dans ce bétail d'ivrognes et d'extravagants qui, autrefois sous le joug du méthodisme et aujourd'hui sous celui de l'armée du Salut, apprennent à « grogner en pourceaux moraux », parce qu'une convulsion pénitente paraît le plus haut degré d'« humanité » auquel ils puissent s'élever.

Ce qui caractérise de fâcheuse manière le plus *humain* des Anglais, poursuit Nietzsche, — c'est son manque de musique, pour parler par comparaison (ou sans comparaison) : il n'a dans les mouvements de son corps et de son âme ni mesure ni danse, non pas même le désir de la mesure et de la danse, de la « musique ». Qu'on l'entende parler; qu'on voie *marcher* les plus belles Anglaises. Il n'est dans aucun pays de la terre de plus beaux cygnes ni de plus belles colombes, — enfin qu'on les entende chanter! Mais je demande trop...

Le remarquable mouvement d'idées qu'a produit en ce siècle, en Angleterre, l'étroite alliance de l'esprit scientifique et de l'esprit philosophique trouve à peine grâce devant ses yeux. A mesure qu'en avançant dans l'examen de la philosophie de Nietzsche on aperçoit, comme on ne peut manquer de le faire, tout ce qu'elle doit à la doctrine de l'évolution, on serait tenté de le taxer d'une injustice qui semble presque une improbité intellectuelle, devant le sans-façon dédaigneux avec lequel il a toujours traité Darwin. Il faut, pour le justifier, se souvenir que, en dépit d'emprunts peut-être inconscients, la direction de sa pensée est si foncièrement opposée à celle de la pensée anglaise, qu'elle doit forcément se retourner contre elle. Lui-même semble s'en être suffisamment expliqué dans un paragraphe qu'il intitule : *Vulgarisation de l'esprit européen par l'influence anglaise*[1].

Il est des vérités, — écrit-il, — qui sont mieux reconnues par des têtes moyennes, parce qu'elles sont à leur mesure, il est des vérités qui n'ont de séductions et d'attraits que pour les esprits médiocres : on est poussé à cette conclusion, peut-être désagréable, depuis que des esprits d'Anglais estimables, mais médiocres, — je nomme Darwin, John Stuart Mill et Herbert Spencer, — commencent à exercer la prédominance dans les régions moyennes du goût européen. Dans le fait, qui pourrait douter de l'utilité, de temps à autre, de la prédominance de tels esprits? Les esprits de haute race et de grande envolée ne sont pas particulièrement capables d'établir nombre de petits faits ordinaires, de les réunir et d'en tirer la conclusion, — ils sont plutôt, en tant qu'exceptions, dans une position défavorable vis-à-vis des « règles... », — tandis que, d'autre part, pour des découvertes scientifiques à la manière de Darwin, une cer-

1. *Jenseits von Gut und Böse*, p. 227.

taine étroitesse, une certaine sécheresse, en même temps qu'une soigneuse exactitude, bref, quelque chose d'anglais ne dispose pas mal.

Et il conclut en résumant ainsi la vraie cause de son inextinguible hostilité contre toutes les démarches de l'esprit anglais.

On n'oubliera pas que les Anglais ont été, une fois déjà, la cause d'une dépression générale de l'esprit en Europe : les idées dites « modernes » ou les « idées du XVIIIe siècle » ou les « idées françaises », celles que l'esprit *allemand* a rejetées avec un profond dégoût, sont d'origine anglaise, il n'y a pas à en douter. Quant aux Français, ils n'ont fait que singer et mettre en scène ces idées, de même qu'ils en ont été les meilleurs défenseurs et malheureusement aussi les premières et les pires victimes : car, au service de la damnable anglomanie des « idées modernes », l' « âme française » a fini par s'user et s'émacier à ce point que c'est presque sans y croire qu'on se rappelle aujourd'hui sa force ardente et passionnée, son ingénieuse distinction, enfin son XVIe et son XVIIe siècles. Toutefois on ne doit point démordre de ce *Credo* de l'équité historique : la noblesse européenne, celle du sentiment, du goût, des mœurs, la noblesse enfin, dans l'acception la plus élevée du mot, est l'œuvre et l'invention de la *France*, la vulgarité européenne, le plébéisme des idées modernes, celle de l'Angleterre.

V

L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME

Parmi toutes ces « idées modernes » dont l'Angleterre s'est faite la patronne en Europe, il n'en est pas une qui, plus que l' « émancipation de la femme », ait le don de faire bouillonner l'*humour* de Nietzsche. C'est pour lui « le pire des progrès vers l'enlaidissement général de l'Europe ». Il ne se trompe pas en lui assignant pour cause la victoire présente de l'esprit industriel. Il ne voit pas assez peut-être combien cette victoire est au fond dirigée *contre* la femme, contre ses instincts et ses vrais désirs.

« Se méprendre sur ce problème fondamental de l'homme

et de la femme ; nier leur antagonisme foncier et la nécessité de leur désaccord éternel, parler peut-être de droits égaux, d'éducation égale, de prétentions et de devoirs égaux », c'est pour Nietzsche le signe « typique » d'une platitude et d'une trivialité cérébrale sans remède. L'homme qui possède une vraie profondeur d'esprit, une réelle noblesse d'aspirations, ne peut considérer la femme qu'au point de vue « oriental », comme une possession, une propriété à clore et à enfermer, comme une chose prédestinée à servir. Ainsi fit avec son instinct supérieur l'Asie, et ainsi firent, à sa suite, les Grecs, ses disciples et ses héritiers.

Cette manière turque d'envisager la femme fut aussi celle de Napoléon. Nietzsche, par sa sévérité, sa tyrannie « asiatique » se révèle précisément ici comme un grand féministe. Il n'est guère de femme qui ne fasse bon marché de ses « droits » et de son « émancipation » en faveur du portrait suivant :

Ce qui, chez la femme, inspire le respect et assez souvent la crainte, c'est son naturel plus près de la nature que celui de l'homme, sa souplesse vraiment toute féline, sa griffe déchirante qui fait patte de velours, l'ingénuité de son égoïsme, son animalité intérieure qu'on ne saurait apprivoiser, tout ce qu'il y a d'insaisissable, de lointain, de volage dans ses passions... Ce qui, malgré toute la crainte qu'elle inspire, nous fait prendre en pitié cette chatte dangereuse et séduisante, « la femme », c'est que nous la voyons plus sujette à souffrir, plus vulnérable, plus exposée aux séductions de l'amour et à ses désenchantements que n'importe quelle créature. Crainte et pitié : voilà les sentiments que jusqu'ici l'homme apportait à la femme, prêt à jouir d'elle comme de la tragédie qui déchire tout en enivrant. Et quoi donc, tout serait-il fini maintenant? Et la femme s'efforcerait-elle de rompre son propre charme?

« Que la femme soit en voie de rétrograder », que, depuis la Révolution française, ainsi que Nietzsche l'avance et qu'on ne le peut nier, — « l'influence morale de l'Européenne ait diminué dans la proportion des droits qu'elle a acquis et des prétentions qu'elle a émises », cela peut servir à prouver que le « mouvement d'émancipation », qui consiste principalement à lui reconnaître le « droit au travail », n'est pas si fort en sa faveur qu'on l'imagine, s'il semble une conséquence inévitable

de l'industrialisme moderne. Jusqu'à quel point Nietzsche a su pénétrer le « secret de la femme », c'est ce que la femme seule peut décider en lisant ces maximes :

Tout dans la femme est une énigme, et tout dans la femme a une solution : celle-ci s'appelle Enfantement.

. . . .

L'homme doit être élevé pour la guerre, et la femme pour la consolation du guerrier : tout autre chose est folie.

Qu'en ton amour soit ton honneur! D'autre honneur, la femme n'en conçoit guère. Mais que ce soit là ton honneur d'aimer toujours plus que tu n'es aimée et de ne jamais rester la seconde en amour.

Le bonheur de l'homme s'appelle : *je veux*. Le bonheur de la femme s'appelle : *il veut*.

Voici le monde accompli! — Ainsi pense toute femme, lorsque de tout son cœur elle obéit.

. . . .

Hymen! c'est ainsi que j'appelle la volonté à deux de créer cet Un, qui est plus que ses créateurs!

Hymen! c'est le respect que l'un a de l'autre dans l'accomplissement de cette volonté.

VI

L'UTILITARISME.

L'*Utilitarisme*. Nietzsche déteste et méprise sous ce nom ce qu'on pourrait appeler la philosophie du confort. Philosophie bien anglaise, qui entre de plus en plus dans nos mœurs et contre laquelle toutefois, — il lui en sait gré, — la France semble protester, à sa manière, par son dédain persistant des améliorations modernes, téléphone, électricité et wagons perfectionnés. Cette philosophie sociale qui donne pour but à l'activité humaine le bonheur du plus grand nombre, Nietzsche la hait comme corruptrice de l'humanité, et il la repousse de lui avec de magnifiques accents.

Vous voudriez, si possible — et il n'y a pas de « possible » — supprimer la *souffrance;* et *nous?* nous la voudrions précisément

plus grande et pire qu'elle n'a jamais été ! Le bien-être, comme vous l'entendez, mais ce n'est pas un but, cela nous semble une fin ! Un état qui rendrait bientôt l'homme ridicule et méprisable, qui ferait *désirer* sa destruction ! La discipline de la souffrance, de la *grande* souffrance, — ne savez-vous donc pas que c'est elle qui jusqu'ici a créé toutes les prééminences de l'homme ? Cette tension d'âme dans le malheur qui lui communique l'énergie, ces frissons à la vue du grand péril, son génie inventif et sa vaillance à supporter les revers, à y persévérer jusqu'au bout, à les interpréter et à les exploiter ; et tout ce qu'ils lui ont jamais donné de profondeur, de discrétion, de feinte, d'esprit, de ruse, de grandeur : ne l'a-t-il pas reçu au milieu des tourments, sous la discipline de la grande souffrance ? L'homme réunit en lui la *créature* et le *créateur* : il y a en l'homme la matière, le fragment, le superflu, l'argile, la boue, la folie et le chaos ; mais il y a aussi en lui le créateur, le sculpteur, la dureté du marteau, la béatitude divine du septième jour. Comprenez-vous ces contrastes ? Comprenez-vous que vous avez pitié de ce qui doit nécessairement être façonné, brisé, forgé, étiré, calciné, rougi au feu, affiné, — de ce qui doit nécessairement *souffrir* et ne saurait échapper à la souffrance ? Et *notre pitié* ? — Ne comprenez-vous pas à qui s'adresse notre pitié, l'inverse de la vôtre, lorsqu'elle se défend de la vôtre comme de la pire de toutes les efféminations et de toutes les faiblesses ? — Ainsi donc, pitié *contre* pitié[1] !

Cette philosophie du « Bonheur pour tous » n'est-elle pas d'ailleurs impuissante à réaliser son propre programme ? Car ce n'est pas pour la *vie*, — ainsi que l'a dit Darwin, — que luttent les humains, mais pour la *puissance*. « Beaucoup de choses sont plus chères à l'homme que sa vie, mais au fond du trésor de son cœur parle et s'affirme toujours son Vouloir-dominer[2]. » Le petit même ne se résigne à servir que pour recevoir du puissant une part de pouvoir sur de plus petits encore : c'est là la joie à laquelle nul ne peut renoncer. Dans le sacrifice, dans l'amour, la soif de la science et de la vérité, respire et s'incarne en nouveaux avatars le souffle même de l'homme : le Vouloir-dominer. « Par des voies détournées, le faible, — la femme, — se glisse jusque dans la forteresse et le cœur du Puissant, — et là vole la Puissance ! » Le Puissant lui-même, le grand homme, qui ne veut nul au-dessus de lui,

1. *Jenseits von Gut und Böse*, p. 171.

2. Voir : *Also sprach Zarathustra : Von der Selbst-Ueberwindung*, p. 161.

sert le destin, et comme gage, il joue sa vie dans cette lutte suprême. Ainsi par une inévitable et magnifique loi : « Tout vivant est un obéissant. » « Celui-là doit obéir, qui ne sait pas s'obéir à lui-même : tel est l'arrêt même de la vie ».

Ce secret la Vie me l'a prononcé : Vois, dit-elle, *je suis celle qui doit toujours se surmonter soi-même.*

Le « bonheur » pour l'homme, il est dans l'effort, dans l'effort qui crée. « Créer — c'est la grande rédemption de la souffrance, et l'allègement de la vie. » Mais pour que le créateur soit, la souffrance même est nécessaire, et bien des métamorphoses. Pour que le créateur soit comme l'enfant qui vient de naître, il faut qu'il veuille aussi être celle qui enfante et la douleur même de l'enfantement. Et tout homme qui *vaut* est un créateur.

Sur ce point, Nietzsche est très catégorique. Sa théorie sur la nécessité d'une longue contrainte comme instrument d'éducation pour les races et pour les individus forme peut-être la partie la plus belle et la plus féconde de sa philosophie.

Toute morale est, en contradiction avec la doctrine du laissez-aller, une tyrannie instituée contre la « nature » et contre la « raison », ce qui n'est pas une objection valable contre elle, et il faudrait, en abordant quelque morale que ce soit, rayer cette opinion que rien de tyrannique ni de déraisonnable ne peut être permis. L'essentiel et l'inestimable en toute morale, c'est qu'elle est une longue contrainte : pour comprendre le stoïcisme, Port-Royal ou le puritanisme, il faut se remettre en mémoire la contrainte grâce à laquelle seule une langue a pu jusqu'à présent parvenir à la force et à la liberté : la contrainte métrique, la tyrannie de la rime et du rythme. L'essentiel « au ciel et sur la terre » est, à ce qu'il semble, pour le dire encore une fois, une obéissance de longue durée et dans une même direction : c'est de cette obéissance seule que peut venir ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue : par exemple la vertu, l'art, la musique, la danse, la raison, l'intellectualité — tout ce qu'il existe de transfigurant, de raffiné, de fou et de divin. « Tu dois obéir à n'importe qui, et pendant longtemps : sinon tu périras et tu perdras la dernière estime de toi-même. » Voilà ce qui me semble être l'impératif moral de la nature : impératif qui, à la vérité, n'est pas « catégorique » comme l'exigeait le vieux Kant,

mais qui s'impose à tous les peuples, à toutes les races, à tous les siècles et à toutes les conditions[1]. »

Cette « culture du moi » — pour emprunter l'expression d'un de nos modernes penseurs — imposée d'abord à l'individu par une force extérieure, doit être ensuite, lorsqu'il atteint un degré supérieur, dirigée par lui-même et dans le sens de sa propre nature. Il peut paraître piquant de comparer la page suivante avec les théories déjà fameuses d'une philosophie contemporaine qui s'est produite en France simultanément.

La seule chose nécessaire. — « Donner du style » à son caractère, voilà un art vraiment grand et rare ! Celui-là l'exerce qui embrasse d'un coup d'œil tout ce que sa nature offre de fort et de faible, et qui le soumet ensuite à un plan artistique, jusqu'à ce que chaque détail semble être un effet de l'art et de la raison, et que le défaut même enchante encore les yeux. Ici l'on a rapporté une forte dose de nature secondaire, là on a enlevé une partie de nature primitive : et, chaque fois, à force d'exercice et de travail quotidien. Ici, l'on a caché le laid, qui ne se laissait pas écarter ; là, on lui a donné un tour sublime. Une belle part du vague réfractaire au modelage a été réservée et utilisée pour les perspectives — il lui incombe d'évoquer l'image du lointain et de l'infini. Lorsque l'œuvre est enfin achevée, elle révèle que ce fut la contrainte d'un même goût qui organisa et façonna l'ensemble, aussi bien que les détails : moins qu'on ne pense, il importe que ç'ait été un bon ou mauvais goût — il suffit que ç'ait été un seul et même goût ! Ce sont les natures fortes et tyranniques qui, dans cette contrainte, dans cet assujettissement et dans cette perfection acquise sous la loi du Moi, jouiront de la joie la plus raffinée ; à la vue de toute nature *stylisée,* vaincue et asservie, la passion tyrannique de leur puissante volonté se soulage. Les caractères faibles, au contraire, et qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, *haïssent* ce joug du style. De pareils esprits — il se peut qu'ils soient de premier rang — cherchent partout à se façonner ou à s'interpréter eux-mêmes ou leurs alentours en nature libre et vierge — et ils font bien, parce que c'est ainsi seulement qu'ils se contentent eux-mêmes ! Or, la seule chose nécessaire, c'est que l'homme parvienne au plein contentement de lui-même — peu importe de quel art ou de quelle fable il se serve à cet effet : car c'est seulement alors qu'il n'est pas insupportable à

1. *Jenseits*, etc., p. 120.

voir ! L'homme mécontent de lui-même est continuellement prêt à s'en venger, et nous sommes destinés à être ses victimes, ne fût-ce qu'en cela, qu'il nous faudra toujours supporter ses laideurs. Or, la vue du laid rend mauvais et chagrin [1]. »

Il va de soi que la conception sociale de Nietzsche ne peut être qu'aristocratique. « Toute élévation nouvelle du type « homme » a été jusqu'ici l'œuvre d'une société aristocratique, — et il en sera toujours ainsi : c'est-à-dire qu'il sera dû à une société qui a foi en la nécessité d'une longue échelle hiérarchique et d'une profonde différenciation de la valeur des hommes entre eux, et qui, pour atteindre son but, ne saurait se passer de l'esclavage sous quelque forme que ce soit. »

Les hommes ne sont pas égaux. Ils ne le sont, ni ne le doivent être. C'est là le premier article du *Credo* de Nietzsche, celui dont la négation est impie entre toutes, injurieuse même aux plus humbles. Car elle dépouille les humbles de tout idéal supérieur, de tout patron de vie plus haut, de l'anoblissement de concourir en la servant à une forme d'existence plus élevée et plus fière. L' « Égalité », sous sa plume, devient comme une bête nouvelle de l'Apocalypse, annonçant la fin des races et l'irrémédiable abaissement des sociétés. Il la représente sous la figure de la Tarentule, l'araignée immonde et venimeuse, « portant sur son dos en noirs stigmates le triangle et les signes distinctifs [2] ». Ce qui crie par sa voix, c'est « la tyrannique fantaisie de l'Impuissance, les ténèbres cruelles, l'envie cachée : ce que tut le père et ce que maintenant prononce le fils. »

Non pas que Nietzsche se fasse du régime aristocratique l'image patriarcale et paternelle qu'en ont souvent présentée ses défenseurs. Il sait les rudesses et les âpretés de la vie. Mais son orgueil les accepte comme une loi de fer à laquelle l'homme ne peut tenter d'échapper qu'en s'abaissant lui-même.

On rêve aujourd'hui partout, écrit-il, et spécialement sous des travestissements scientifiques, d'une constitution future de la société dont le caractère d' « Exploitation » serait extirpé. Cela sonne à mes

1. *La Gaya Scienza*, p. 207.

2. *Also sprach Zarathustra*, p. 140.

oreilles comme si l'on promettait de trouver une vie sans fonction organique. L'« Exploitation » n'est pas caractéristique d'une société corrompue, pas plus que d'une société imparfaite et primitive : elle est l'essence même de tout ce qui est vivant, sa fonction organique fondamentale ; c'est la conséquence directe de ce Vouloir-dominer qui est identique au Vouloir-vivre. Accordé que ceci, en théorie, soit une nouveauté, en réalité, c'est le *fait primitif* de toute histoire.

Telle quelle, la formule aristocratique d'une société est seule légitime, car elle seule permet l'éclosion des types supérieurs de l'humanité. Pour Nietzsche « le but de l'humanité ne peut pas être au bout de ses destinées : il ne peut s'atteindre que dans ses types les plus élevés[1]. » Et encore : « Un peuple est le détour que prend la nature pour parvenir à faire six ou sept grands hommes. » Et il ajoute : « Oui ; et après, pour parvenir à s'en défaire[2]. » La production du « Grand homme », voilà la raison dernière et la fin suprême de l'humanité. L'échelle de ces hautes valeurs humaines prime tout autre ordre de conceptions et de valeurs :

Il faut contraindre les morales à s'incliner avant tout devant la hiérarchie des esprits, il faut les faire rougir de leurs prétentions, jusqu'à ce qu'elles finissent par se rendre compte qu'il est *immoral* de dire : « Ce qui est équitable pour l'un, l'est aussi pour l'autre[3]. »

On imagine aisément, après ces théories nietzschéennes, quelle doit être l'attitude de leur auteur vis-à-vis du grand mouvement socialiste qui, sous la conduite de Bebel et des autres, prend de nos jours en Allemagne une importance indéniable. Nietzsche lui-même en constate les progrès avec une amère et violente tristesse :

Celui qui devine la fatalité dissimulée sous la candeur et l'idiote bonhomie des « idées modernes » et plus encore, sous le voile de toute la morale chrétienne de l'Europe : celui-là souffre d'une angoisse à laquelle nulle autre ne pourrait se comparer, — c'est qu'il embrasse d'un coup d'œil tout ce qu'il y aurait encore *à faire de l'homme*, c'est qu'il voit, on ne peut plus clairement, combien

1. *Unzeitgemässe Betrachtungen*, tome II, p. 187.

2. *Jenseits*, etc., p. 95.

3. *Id.*, p. 166.

l'homme est encore inépuisable et ouvert aux plus vastes possibilités, combien de fois déjà le type « homme » s'est trouvé à deux pas de crises mystérieuses et de voies nouvelles : et qu'il sait encore mieux sur quels écueils misérables un développement suprême s'est jusqu'ici ordinairement brisé. *La dégénérescence de l'homme* jusqu'à la créature, imaginée aujourd'hui par les têtes niaisement superficielles des socialistes comme leur « homme de l'avenir » — comme leur idéal — cet abâtardissement et cet étiolement de l'homme, jusqu'à n'être plus que la bête moutonnière la plus accomplie (ou, selon leur propre expression, un homme de la « société libre »); cet abrutissement de l'homme qui doit en faire l'animal pygméen aux droits et aux titres égaux, tout cela est *possible*, il n'y a pas à en douter! Et celui qui a médité une seule fois à fond ces éventualités-là, connaît un dégoût de plus, inconnu aux autres hommes — et peut-être aussi une nouvelle *tâche*[1]!...

Parmi ces productions de notre siècle, auxquelles Nietzsche s'attaque avec la hache ainsi qu'à ces efflorescences maladives qui germent de la décomposition des grands corps, nulle qui lui soit plus odieuse que cette Religion de la Pitié, où nous croyions tous avoir trouvé la dernière noblesse et le seul refuge des cœurs qui ne croient plus. Avec une admirable sûreté de coup d'œil, Nietzsche en poursuit le diagnostic jusqu'en nos fibres les plus secrètes. Il montre de quelles racines cachées elle s'hypertrophie dans nos sensibilités exaspérées, dans nos nerfs malades et nos volontés affaiblies. D'une part la lâcheté foncière qui ne peut plus supporter l'idée de la souffrance, aussi incapable de voir souffrir que de souffrir elle-même. Cette heureuse incapacité, il ne veut pas que nous la bénissions : il nous découvre aussitôt l'inanité réelle, la lamentable impuissance qu'elle recèle. Et, d'autre part, il sonde jusqu'au fond de la conscience de son temps pour y mettre à nu ce goût morbide des pleurs, cette volupté de notre propre angoisse qui donnent à la Pitié moderne comme un dessous de sadisme et se caractérisent de si étrange manière dans toute une branche de l'art contemporain.

Mais c'est surtout au point de vue social que Nietzsche a pronostiqué, avec une redoutable clairvoyance, les conséquences dernières de cet affaissement de la volonté, disons

1. *Jenseits*, etc., p. 141.

mieux, du doute fatal de son propre droit à vivre où vacille l'homme d'aujourd'hui. On ne peut qu'admirer la force prophétique de pages telles que celles-ci :

Il est un point de décomposition maladive et d'efféminatien dans l'histoire d'une société, où elle-même prend parti pour ceux-là mêmes qui l'attaquent et lui font dommage, pour les *criminels*, et cela sérieusement et en toute conscience. Punir lui paraît en quelque façon inique. — ce qui est sûr, c'est que l'idée du châtiment, l'obligation de châtier, lui font mal, lui font peur. « Ne suffirait-il pas de le rendre *inoffensif*? Pourquoi punir encore? Punir est terrible! » — et avec ces mots la morale du troupeau, la morale de la crainte, arrive à ses dernières conséquences. Supposé qu'on puisse anéantir le danger, la raison de craindre, on anéantirait en même temps cette morale, elle ne serait plus nécessaire : *elle ne se tiendrait plus elle-même* pour nécessaire! Celui qui sonde la conscience de l'Europe d'aujourd'hui y trouve en mille cas le même impératif, l'impératif de la crainte du troupeau : « nous voulons qu'un jour *il n'y ait plus rien à craindre!* » La volonté et le chemin de cette chose, c'est ce que partout aujourd'hui, en Europe, on appelle le « progrès [1] ».

VII

L'IDÉAL DE NIETZSCHE. — LA GUERRE. — LE SUR-HUMAIN.

Nietzsche pourtant, lui aussi, porte en son âme le rêve sublime du « progrès ». Son aristocratisme ne regarde pas vers le passé, mais vers l'avenir. Car nul au fond ne fut plus imprégné des idées de son siècle que ce penseur qui les renversa toutes, pour les transmuer en nouvelles « valeurs ». Seulement son idéal est tout opposé aux « idées modernes », au monde de paix universelle, de concorde, de sécurité, que caressent encore en nos jours troublés quelques doux songeurs. Peut-être ressemble-t-il fort au rêve que poursuit son jeune empereur lorsque sur son yacht, le long des côtes de Norvège, il boit aux vieux Wikings, aux héros des *sagas* scandinaves et

1. *Jenseits*, etc., p. 138.

des légendes germaniques. C'est le type aussi du héros grec, du guerrier d'Eschyle et d'Homère, ennobli encore, transfiguré par la pensée : l'homme qui veut, qui croit en lui-même, qui s'obéit à lui-même; l'homme enfin pour lequel Nietzsche a écrit ces nouvelles « Tables de la loi », de tournure si paradoxale et énigmatique, plus obscures et plus difficiles d'interprétation que les prophéties bibliques.

N'épargnez personne! Car l'homme est quelque chose qui doit être surpassé.

O mes frères, suis-je cruel? Mais je vous dis : ce qui tombe, il faut encore en hâter la chute.

Les créateurs sont durs. O mes frères, j'élève au-dessus de vous ce nouveau commandement : Soyez durs!

Il a été dit : Tu ne tueras pas, tu ne déroberas pas. Mais fut-il jamais pires larrons et meurtriers que ces mots sacrés?

Toute la vie elle-même n'est-elle pas meurtre et vol? Et que de telles paroles soient appelées saintes, cela ne tue-t-il pas la vérité?

. . . .

Il a été dit : C'est la bonne cause, qui fait la guerre juste. Mais moi, je vous enseigne : C'est la bonne guerre, qui rend sa cause juste.

Faites-vous donc des ennemis qui soient à haïr, non à mépriser. Ainsi les triomphes de vos ennemis deviendront vos propres triomphes.

Pour Nietzsche, l'homme qui vainc, mérite toujours de vaincre. Car il possède au degré supérieur les seules qualités qui importent à l'homme, celles sans lesquelles il vaudrait mieux qu'il ne fût pas : non seulement la bravoure, mais la science d'obéir et de commander, la résistance à la fatigue, au découragement, la fidélité, la discipline, le sacrifice et toutes les vertus du guerrier. Il est juste et bon qu'un tel homme surmonte les autres hommes, qu'une telle race s'élève au-dessus des autres races. Dans la Guerre, Nietzsche salue la vraie Rédemptrice de l'Humanité, son Éducatrice et son Juge. C'est sur elle qu'il compte pour détruire un jour l'aristocratie d'argent sous laquelle nous vivons, pour replacer la puissance où elle doit être. « Car cela c'est un des plus grands malheurs que puisse vivre un peuple : que la caste qui domine sur elle ne soit pas la plus digne. » Il nous convient peut-être, à nous, de méditer cette page, où s'inscrit ce qu'on peut considérer

comme l'idéal présent, l'aspiration secrète de tout ce que l'Allemagne compte de plus vivace et de plus élevé.

Notre foi en une Europe martialisée. — Ce qu'on doit à Napoléon (et point du tout à la Révolution française, qui ne visait qu'à une « fraternité » des peuples et aux extases d'un échange de cœurs universel), c'est qu'il est maintenant possible qu'on voie se succéder quelques siècles guerriers, sans pareils dans l'histoire, c'est, en un mot, que nous sommes entrés dans *l'âge classique de la guerre* (à la fois savante et populaire, et faite en grand sous le rapport des moyens, des talents et de la discipline), dans un âge vers lequel, comme vers un sommet inaccessible, tous les siècles à venir se retourneront pour porter sur lui des regards jaloux et pleins d'admiration: car le grand mouvement national, le sol sur lequel pousse cette gloire héroïque, n'est que le contre-coup de l'effort de Napoléon et n'existerait pas sans lui. C'est donc à lui que reviendra un jour l'honneur d'avoir refait un monde dans lequel l'homme, le guerrier, l'emportera une fois de plus sur le commerçant et sur le « philistin »; peut-être même sur la femme, mignardisée par le christianisme, par l'esprit romanesque du XVIIIe siècle, et surtout par les « idées modernes ». Napoléon, en voyant dans les « idées modernes » et tout rondement dans la civilisation, une sorte d'ennemie personnelle, a prouvé par cette hostilité qu'il était un des principaux continuateurs de la Renaissance: il a remis à jour une des colonnes de l'héroïsme antique, la colonne essentielle peut-être, la colonne de granit. Et qui sait si grâce à elle, l'héroïsme antique ne finira pas quelque jour par triompher du mouvement national, s'il ne se fera pas nécessairement l'héritier et le continuateur de Napoléon: qui voulait, comme on sait, l'Europe Unie, pour qu'elle fût la maîtresse du monde[1].

C'est à la guerre aussi, envisagée comme le grand instrument de sélection des races et des individus, que Nietzsche semble principalement se remettre du soin de faire jaillir du sein de l'humanité l'homme futur, le « superhomme », qui doit marquer dans l'échelle biologique des êtres un degré supérieur à celui de la création présente. On ne peut méconnaître la filiation darwinienne de cette conception. Si l'on y joint celle d'une sorte de cycle millénaire, ramenant éternellement les êtres et les choses tels qu'ils furent autrefois et seront encore à leur prochain passage sur la roue mouvante de l'in-

1. *La Gaya Scienza*, p. 301.

fini, c'est la seule pour laquelle ce grand esprit, malgré son mépris pour l'idéologie, n'ait pu parvenir à se dérober au tribut que lui doit tout penseur. Du moins ne l'a-t-il laissé entrevoir, comme le couronnement et le but de son œuvre, que dans la partie symbolique de cette dernière :

Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est non un but, mais une transition; ce qu'on peut aimer en lui, c'est qu'il est un passage, un coucher d'astre.

. . . .

Je vous enseigne le superhomme. L'homme est quelque chose qui doit être surpassé. Qu'avez-vous fait pour surpasser l'homme?

Tous les êtres, jusqu'à présent, ont créé plus haut qu'eux-mêmes, et vous voudriez être le reflux de ce grand flux et redescendre à l'animal, plutôt que de surpasser l'homme?

Qu'est le singe pour l'homme? Une risée ou une honte. Ainsi sera l'homme pour le superhomme : une risée ou une honte.

Vous avez fait le chemin qui va du ver à l'homme et en vous il reste encore beaucoup du ver. Autrefois vous fûtes singe, et vous l'êtes encore plus qu'aucun autre.

Le plus sage même d'entre vous n'est qu'un hermaphrodite situé entre la plante et la chimère. Mais vous dis-je de redevenir plante ou chimère?

Voyez, je vous enseigne le superhomme.

Le superhomme est la pensée de la Terre. Que votre volonté dise : le superhomme *soit* la pensée de la Terre[1]!

VIII

L'ALLÉGORIE DE LA DANSE

Nietzsche est un fils de Gœthe; un fils souffrant, vibrant, jusqu'aux retraites les plus cachées de l'âme du mal, de tout un siècle; c'est un fils de l'Olympe pourtant, comme le créateur du second Faust; une âme antique de la vieille Hellas, celle d'avant Platon, celle d'Eschyle et d'Homère. Une âme où luit le jour pur de l'antique beauté, à la fois délirante, lumineuse

1. *Also sprach Zarathustra*, p. 9

et calme, comme une ode de Pindare, un dithyrambe à Dionysos et un marbre de Praxitèle. Il y a en lui du Mercure ailé, messager de Zeus : du danseur hardi qui danse nu, aux fêtes des Panathénées, la danse du glaive; de l'initié frénétique aussi qui, aux mystères dionysiaques, prophétise, succombe et rit sous la plénitude de l'extase orgiaque.

Cette couronne du rire, cette couronne de roses riantes, moi-même je m'en suis couronné; mon rire, moi-même je l'ai proclamé sacré. Je n'en ai pas vu d'autre en ce temps, qui fût d'un si grand cœur.

. . . .

Haut les cœurs, frères, plus haut, toujours plus haut! Et surtout, n'oubliez pas les jambes! Haut les jambes, légers danseurs : mieux encore, dansez sur votre tête!

. . . .

Dansez comme le vent lorsqu'il s'élance de ses antres de montagne : ce qu'il lui faut, c'est la danse au son de sa propre syrinx; les mers tremblent et bondissent sous ses coups de pied.

Celui qui donne des ailes aux ânes, qui trait les lionnes, loué soit ce vaillant, cet indomptable Esprit, qui va, comme un ouragan, balayer tout aujourd'hui et toute populace.

Qui abomine les têtes de chardon et toute feuille fanée et toute mauvaise herbe : loué soit cet esprit d'ouragan libre, farouche, intraitable, qui danse sur marais et tristesses, comme sur des prairies!

Qui hait les chiens galeux de la populace et toute la sombre engeance des Mal-réussis; loué soit cet Esprit de tous les libres esprits, l'ouragan qui rit, qui aveugle de sa poussière tous ces broyeurs de noir, lourds de corruption!

Hommes supérieurs, voici le pire en vous : vous n'avez pas appris à danser comme il faut danser, à danser et à faire fi de vous-mêmes! Sautez donc plus haut que vous! Qu'importe que vous soyez des Mal-réussis!

Tout est encore possible! Apprenez donc à faire fi de vous-même et à rire! Haut les cœurs, danseurs légers, plus haut! toujours plus haut! Et surtout n'oubliez pas le rire, le bon rire!

Cette couronne du rire, cette couronne de roses riantes, c'est à vous, mes frères, que je la jette! Le rire, je l'ai proclamé sacré; hommes supérieurs, *apprenez* donc à rire[1].

. . . .

Cette bizarre et curieuse *Allégorie de la Danse*, — ainsi

1. *Also sprach Zarathustra*, p. 424.

qu'il l'appelle lui-même, — Nietzsche l'a mainte fois reprise et répétée, spécialement dans une de ses dernières œuvres, la plus importante à ses yeux, celle où il voulut résumer l'esprit de son enseignement et qui mérita d'être appelée la Bible des incroyants : *Also sprach Zarathustra.*

Le philologue, le psychologue, l'historien s'est fait ici prophète, et, par la bouche de Zarathustra[1], dans une langue presque ésotérique, il jette les semences du monde nouveau et porte la cognée aux racines de l'ancien. Ce qu'il prêche surtout, c'est la Joie, la Grande Joie de Vivre, de *Créer ;* la Joie de souffrir aussi : n'est-il pas celui qui dit à la Vie : « Sois bénie ! si tu n'as plus de joie à me donner, au moins me gardes-tu encore quelque souffrance ! » Et la joie de Mourir : « car l'homme est quelque chose qui doit être vaincu » ; mais de mourir à son heure, sa tâche accomplie. Nietzsche — ce que notre morale présente aura le plus de peine à lui pardonner — fut un croyant de la mort volontaire. Non la mort lâche qui déserte et fuit, mais la mort pour ainsi dire active, qui meurt en aimant la vie qu'elle a servie, la mort qui n'est que l'acte d'auto-abrogation par lequel toutes les grandes choses s'abolissent elles-mêmes : « Ainsi le veut la loi de la vie, la loi de la victoire nécessairement remportée sur soi-même ».

Ce qu'il importe de retenir surtout de l'œuvre de Frédéric Nietzsche, c'est son opposition obstinée et magnifique contre ce pessimisme de notre fin de siècle qui pour lui fut l'esprit même de la Décadence, sa face la plus noble, mais la plus dangereuse, (l'autre étant le « démocratisme utilitaire »), et qu'il poursuivit chez le Philosophe comme chez l'Artiste de la Décadence, en Schopenhauer comme en Wagner. Il pourrait être intéressant, à ce propos, d'étudier l'attitude de Nietzsche à l'égard de la pensée française. En ces temps de « germanisation » intellectuelle, peut-être serions-nous confus de voir un Germain nous rappeler au respect de notre génie national, au sentiment de notre ancienne supériorité sur l'Europe. Ainsi que les penseurs de haute race, qui tous naissent un peu athéniens, « méditerranéens », dirait Nietzsche, il s'est senti toujours en sympathie

1. Zoroastre. Nous n'avons pas traduit pour éviter toute confusion avec l'auteur du magisme, qui a servi de parrain au porte-parole de Nietzsche.

profonde avec le génie latin, le « guérisseur », le consolateur, « celui qui ordonne les choses » et les illumine : « Il faut méridionaliser la musique », dit-il à propos de Wagner. « *Il faut méridionaliser la pensée* », eût-il volontiers ajouté. Si les paroles manquent, toute son œuvre les dit pour lui. Complexe, batailleuse, excessive, de « fer » et de « feu », suivant l'antique formule, — de feu pour détruire, de fer pour édifier, — elle garde, jusqu'en ses *dionysiaques* fureurs, quelque chose de la sérénité divine de ceux dont les rêves ont approché les dieux. On la peut juger d'après ces paroles de Nietzsche lui-même : « Il y a des livres qui ont une valeur inverse pour l'âme et la santé de ceux qui s'en servent, suivant que la vitalité de leur âme est inférieure et débile, ou qu'elle est supérieure et puissante : dans le premier cas, l'influence de ces livres est dangereuse : ils attaquent, ils entament, ils dissolvent ; dans le second, elle est celle d'un appel aux armes, invitant les plus braves à faire entrer en lice leur propre intrépidité ».

L. BERNARDINI.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

VICTOR DURUY

Victor Duruy naquit le 10 septembre 1811 à Paris, dans un logis de la manufacture des Gobelins, où sa famille, originaire des Pays-Bas, était venue s'établir au temps de Colbert. Sept générations de Duruy s'étaient succédé dans la maison. Tous y avaient passé leur vie, à l'exception d'un seul, qui en était sorti pour aller gagner les épaulettes au service de l'Empereur. Le père de Victor Duruy était un des meilleurs ouvriers et un des chefs de la manufacture : à ce titre, personnage en vue dans le quartier, il y commandait une compagnie de la garde nationale.

M. Duruy aimait à raconter ses souvenirs d'enfance, singulièrement variés et pittoresques. Il crut longtemps avoir vu l'Empereur, rentrant à Paris le 20 mars 1815, passer devant les Gobelins. Il y a quelques années seulement, il lut, je ne sais où, que Napoléon avait suivi, après la porte d'Italie, les boulevards extérieurs jusqu'à la hauteur des Invalides, et il renonça, malgré qu'il en eût, à cette illusion. Mais comment un enfant né en 1811 n'aurait-il pas vu en rêve passer le petit chapeau et la redingote grise ?

On parlait souvent de l'Empereur aux Gobelins et de la

Révolution aussi. Tous les samedis d'été, la journée et la semaine finies, le père de Victor Duruy réunissait dans son petit jardin des amis, ouvriers et artistes comme lui. Là, sous la classique tonnelle, on causait, on riait et chantait. Les sujets de conversation ne manquaient pas. Vers 1820, il ne fallait pas avoir plus de quarante ans pour avoir fait un rare voyage dans l'histoire, et pouvoir dire souvent : « J'étais là, telle chose m'advint », telle chose qui valait la peine d'être contée.

Ces compagnons de la tonnelle des Gobelins n'étaient pas des révolutionnaires : ils avaient dans la vieille maison royale une vie assurée et heureuse; ils n'étaient pas non plus des contre-révolutionnaires. « La devise de mon père, disait M. Duruy, était : ordre et liberté! » Fidélité aux principes de 1789, fierté des gloires militaires de la Révolution et de l'Empire, rêve d'une France libre, glorieuse et honorée parmi les hommes, cela réuni composait un état d'esprit qui fut celui d'un grand nombre de Français, après la chute de l'Empire. Quand l'Empereur pensait à l'avenir, ce qui n'arrivait pas souvent, car il fallait pour cela qu'il sortît de lui-même, où il trouvait de quoi s'occuper, il lui arrivait de dire que son fils serait un monarque constitutionnel. Napoléon II, empereur libéral, aurait eu de fidèles sujets aux Gobelins, où Victor Duruy passa ses premières années dans cette atmosphère bonapartiste et libérale.

Il va de soi qu'on n'était pas clérical dans cette maison. L'enfant, dont la première école, située rue du Pot-de-Fer, était de la paroisse de Saint-Médard, assista dans la vieille église des convulsionnaires aux exercices d'une mission ; il entendit des sermons exaltés, troublés par des détonations de pois fulminants ou par des exhalaisons de boules d'*assa fœtida* que des polissons avaient semées dans l'auditoire. Il marcha, chantant des cantiques, dans les rangs de processions immenses dont une le conduisit au Mont-Valérien, au sommet duquel une croix fut plantée. Mais il savait que les Parisiens, derrière les feuillages et les tentures dont ils avaient orné leurs maisons par ordre de la police, riaient de ces capucinades, comme disaient les libéraux. Et, le samedi soir, il entendait sous la tonnelle les premières chansons de Béranger.

En même temps que l'école de la rue du Pot-de-fer, il suivait un cours de dessin à la manufacture et travaillait à l'atelier des apprentis, car il était destiné à la profession paternelle; déjà il avait tissé une ou deux bandes de tapisserie, mais un des habitués du samedi, le voyant souvent le nez dans un livre, conseilla à son père de lui faire faire des études et de l'envoyer dans une grande institution du quartier, qui devint plus tard le collège Rollin. Le conseil fut écouté et l'enfant entra en pension à Pâques de l'année 1824. Il travailla si bien qu'il obtint une demi-bourse, et il resta six ans dans cette maison de clientèle aristocratique, où de belles dames titrées, de vieille ou de récente noblesse, promenaient dans les cours, les jours de visite, leurs écharpes brillantes et leurs chapeaux empanachés.

Je sais de lui qu'il ne rougit jamais de porter les vêtements de son père, ajustés à sa taille par un tailleur en échoppe, et qu'il fut très fier d'avoir obtenu sa demi-bourse. Plus tard, au ministère, il eut l'idée d'afficher les noms des boursiers au tableau d'honneur, au lieu de les cacher, idée démocratique, qui était un ressouvenir de son enfance. Il n'avait pas de temps à perdre en mauvais sentiments; il s'en donnait à cœur-joie de travailler et de jouer: très adroit au jeu de balle, il s'amusait quelquefois à prendre pour cible un groupe de camarades très graves, qui écoutaient discourir l'élève Montalembert. A l'étude, il piochait sans relever la tête. Que de fois il a dit de lui-même: « Je suis un bœuf de labour! » Il labourait, en effet, patiemment, tranquillement, toujours. Au début, il était un des derniers: à la fin, en philosophie, il obtint le prix d'excellence.

C'était à la fin de l'année scolaire 1829-1830. Le 26 juillet, le jour même où les fameuses Ordonnances paraissaient au *Moniteur*, Victor Duruy alla s'inscrire à la Sorbonne pour l'examen du baccalauréat, qu'il passa le lendemain. Déjà les premières manifestations populaires agitaient les rues: et la Sorbonne protesta, des premières, contre la violation de la Charte par le roi: le jury d'examen, présidé par M. de Lacretelle, portait à la boutonnière des rubans tricolores. Petit fait peu connu, je crois, et qui est à compter à l'honneur de la vieille maison. Le bachelier retourna au collège, très ému de

ce qu'il avait vu et entendu, persuadé qu'on allait se battre, et qu'alors son père se battrait pour le droit et pour la liberté.

La nuit, il ne dormit pas: il pensa que sa place était auprès de son père, et, commettant le seul acte d'indiscipline dont il se soit rendu coupable, il passa par-dessus les murs et courut aux Gobelins. Le 28 juillet, la garde nationale, que Charles X avait dissoute trois ans auparavant, commençait à se reformer: le capitaine Duruy vit arriver ses hommes: son fils se procura un uniforme, coiffa le bonnet à poil, et s'enrôla dans la compagnie qui se mit en marche vers le centre de Paris: mais, en route, on apprit par des habitants du quartier accourant tout effarés que les prisonniers de Sainte-Pélagie s'étaient révoltés, et, maîtres des cours intérieures, allaient forcer les portes. La compagnie, suppliée de porter secours au quartier, se dirigea vers Sainte-Pélagie, et employa plusieurs heures pour remettre l'ordre dans la prison, et les prisonniers en cellule. Quand ce fut fini, elle reçut, je ne sais de qui, l'ordre de se rendre à la porte d'Italie pour la garder,

Cette émeute de prisonniers avait empêché Victor Duruy de prendre une part directe au combat contre le roi. Un autre que lui se fût aisément persuadé peut-être qu'ayant voulu aller à la bataille, il y était allé en effet, mais il ne crut ni ne dit qu'il était un héros de juillet, et cela est fort bien.

Après trois jours de garde ininterrompue à la barrière d'Italie, de garde bruyante, avec force acclamations saluant les diligences qui arrivaient, pavoisées de drapeaux tricolores, et criant : *Bravo, Paris!* Victor Duruy, qui avait une façon peu ordinaire de passer ses examens, alla au collège Louis-le-Grand faire ses compositions d'École normale. Il avait pris ce parti : l'École ou l'armée; refusé, il s'engageait dans l'armée d'Afrique. Et là, bon soldat, tranquille et brave, studieux aussi, il se serait élevé, de grade en grade, jusqu'au premier; après avoir su obéir, il aurait commandé, de la meilleure façon, avec l'autorité qu'assure au chef l'exemple donné par lui de l'inconditionnelle obéissance au devoir. Mais il fut reçu à l'École, et, ce qu'il aurait été dans l'armée, il le fut dans l'Université.

Il avait donc dix-neuf ans quand il entra à l'École. Je l'ai souvent entendu parler des enthousiasmes de sa vingtième année. Il arrivait à la jeunesse, emporté par l'élan et tout à la joie de la Révolution de Juillet, c'est-à-dire de la France se reprenant elle-même sur la monarchie divine, sur la Sainte-Alliance et sur tout le passé. Le Génie de la Bastille qui va s'envoler, tenant d'une main une chaîne brisée et levant, de l'autre, un flambeau à bras tendu, c'était bien la France comme la voyaient alors les yeux de vingt ans. En ce temps-là, on pensait sans effort avec générosité et avec grandeur. Liberté, philosophie, science, poésie mettaient les esprits en fête. « Dans nos conversations à l'École, m'a souvent dit M. Duruy, nous pesions le monde. » Et il parlait avec admiration de ses maîtres : Burnouf, Michelet, Ampère, Jouffroy. L'École venait de reprendre son nom, que la Restauration lui avait enlevé, et elle semblait renaître avec la France.

II

Au mois de septembre 1833, Victor Duruy, qui était entré le dernier à l'École normale, sortait avec les honneurs du premier rang à l'agrégation d'histoire. En octobre, il était envoyé au collège de Reims, où il ne resta qu'un trimestre. A sa grande surprise, il fut appelé à Paris au mois de janvier pour enseigner l'histoire au collège Henri IV. Le roi Louis-Philippe venait d'envoyer à ce collège deux de ses fils, Monsieur le duc d'Aumale et Monsieur le duc de Montpensier. Le ministre voulut donner aux princes un maître d'histoire intelligent et jeune : le premier agrégé du dernier concours fut désigné. Alors, le fils de l'ouvrier des Gobelins entra en relations avec la famille royale.

Un soir, invité à dîner aux Tuileries, portant l'habit cambré aux hanches, et le cou engoncé dans la haute cravate épaisse, il montait l'escalier, précédé d'un valet de pied, qui l'abandonna à l'entrée des salons. Très ému, ébloui, il se trouva en présence de plusieurs dames, et salua de toutes parts, sans

voir la reine, qui s'avançait vers lui, tenant par la main Monsieur le duc d'Aumale. Pendant que la reine lui demandait s'il était content de ses « polissons », le roi entra. M. Duruy inclina la tête profondément; quand il la releva, il trouva à la hauteur de ses yeux la pointe du toupet du roi, qui rendait le salut; il inclina de nouveau la tête, et il retrouva la pointe du toupet à la même place: le roi rendait le second salut. Une troisième fois, le jeu de scène se renouvela. Il fallut toute la bienveillance du roi pour remettre le jeune professeur de l'émotion qu'il avait ressentie à se voir saluer trois fois par le roi des Français.

Après le dîner, M. Duruy fût gêné encore par la politesse du roi, mais qui, cette fois, ne s'adressait pas à lui. Il regarda Louis-Philippe causer dans l'embrasure d'une fenêtre avec l'ambassadeur d'Autriche. C'était le comte Apponyi, un tout petit homme, au profil d'oiseau de proie, et qui brillait parmi les habits noirs de tout l'éclat de son uniforme hongrois: il se haussait, pour ne pas perdre une ligne de sa taille, pendant que le roi se baissait pour l'entendre. M. Duruy crut voir dans ces attitudes la hauteur de la Sainte-Alliance et la modestie de la royauté de Juillet. Il se trompait sans doute; il y avait là seulement un homme grand, qui causait avec un homme petit. Mais le jeune plébéien était de ceux qui volontiers seraient partis en guerre contre la Sainte-Alliance, et, pendant tout le règne de Louis-Philippe, il regretta que le gouvernement de la France n'eût point devant l'étranger une attitude plus fière. Il regretta aussi l'immobilité politique, la superbe intransigeance de M. Guizot, l'étroitesse du pays légal, le refus de regarder à l'horizon, et la solennelle inutilité des « ministères de tribune et de conversation ». Il était donc de l'opposition, mais sans parti pris, ni véhémence, séduit, comme tant d'autres, par le charme et le sérieux du duc d'Orléans, puis affligé de la mort de ce prince de la jeunesse, où il vit le coup fatal porté par le hasard à la dynastie, reconnaissant envers la famille royale des bontés qu'elle avait pour lui, profondément attaché aux princes, ses élèves, et surtout à M. le duc d'Aumale, un élève qui lui fit honneur par des victoires remportées au concours général, puis sur les champs de bataille d'Afrique.

Tout maître qu'il fût des enfants du roi, Victor Duruy

attendit pendant douze ans un titre de professeur. Il avait seize cents francs d'appointements. Pour s'aider à vivre, il se mit au service d'un membre de l'Institut, qui avait entrepris la publication de plusieurs volumes d'histoire dans la collection de l'*Univers pittoresque*. Il gagna ainsi quelque argent, pas beaucoup : le patron qui l'employait n'entendait pas généreusement les rapports du travail avec le capital. En même temps, M. Duruy écrivait l'*Histoire des Romains*, commencée dès sa sortie de l'École, et dont les deux premiers volumes parurent en 1843 et en 1844. M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, avait, entre autres qualités d'un bon ministre, celle de connaître et de bien juger son personnel. Il envoya la croix d'honneur à l'auteur de l'*Histoire des Romains*. La même année, 1845, M. Duruy était nommé second professeur au lycée Saint-Louis.

La preuve que M. de Salvandy se connaissait en hommes, c'est qu'il voulut faire de M. Duruy un administrateur : il lui parla de l'envoyer comme recteur à Alger. Et la preuve aussi que M. Duruy était capable d'autre chose que d'enseigner et d'écrire, c'est qu'il reçut avec joie cette proposition. Il avait le projet de s'aller enfermer dans un gourbi, pour y apprendre la langue et aussi les mœurs des Arabes ; les Arabes, il les aimait d'avance, par sympathie d'historien, et aussi par générosité française, parce qu'ils étaient nos vaincus. Il voulait légitimer et achever la victoire et la conquête, en civilisant nos nouveaux sujets. « Le maréchal Bugeaud, disait-il, a pris pour devise : *Ense et aratro* ; je voudrais ajouter deux mots : *et libro*. » Il eût été un collaborateur vaillant du maréchal et de M. le duc d'Aumale, qui était alors gouverneur général de l'Algérie, collaborateur dans le cabinet et sous la tente, par la conversation, au besoin par le coup de feu. C'eût été un recteur fort original. Mais le personnel de l'Université était gouverné par le conseil royal, que les universitaires appelaient le conseil des Dix. La candidature de M. Duruy ne plut pas à MM. Cousin et Saint-Marc Girardin. Si j'avais le temps de faire les portraits de MM. Cousin, Saint-Marc Girardin et Duruy, la comparaison de ces trois figures expliquerait pourquoi Victor Duruy n'était pas sympathique aux deux oligarques, mais je n'ai pas le temps.

III

M. Duruy était encore second professeur d'histoire au lycée Saint-Louis quand la révolution de 1848 survint, à la fois prévue et inattendue. Lui, il voyait depuis longtemps que M. Guizot préparait un accident, et il craignait que l'accident ne fût mortel à la dynastie. Si bon démocrate qu'il fût, vraiment démocrate, comme nous le verrons bientôt, il fut défendu par sa ferme raison des excès d'enthousiasme. Il sentait bien qu'on ne fonde pas une république en plantant des arbres et en les arrosant d'eau bénite, qu'on ne fait pas vivre une république en criant : « Vive la République! » même sept fois de suite, comme il arriva le jour où les représentants du peuple, massés sur les marches du Palais-Bourbon, échangèrent avec la foule des clameurs civiques. Je lui ai entendu dire qu'il n'avait jamais crié : « Vive la République »; ni : « Vive la Monarchie », « Vive le Roi », ni : « Vive l'Empereur ». Avoir traversé ce siècle sans crier, c'est une très bonne note, et la preuve d'un profond sérieux.

Victor Duruy était profondément sérieux, en effet, non point froid, — je n'ai pas connu de plus chaude nature, — mais sensé comme personne, sévèrement honnête avec lui-même comme avec autrui, et très réfléchi, habitué par l'histoire à penser au lendemain, lequel, si souvent, fait regretter le cri de la veille, et le remplace par un autre. En entendant les déclamations des clubs, les flagorneries au nouveau souverain, le peuple, et les folles promesses des utopistes, il prévit les catastrophes prochaines. Il ne s'associa point aux illusions d'esprits généreux, mais simplistes, comme était, par exemple, M. Carnot, ministre de l'instruction publique. Quand M. Carnot voulut le nommer *lecteur du peuple*, il s'excusa sur le défaut qu'il avait de ne pas aimer les berquinades. Lecteur du peuple! Mais que de choses il aurait fallu lui lire, en commençant par l'*a, b, c,* à ce peuple enfant, tout à coup déclaré majeur et roi.

Pourtant, Victor Duruy savait que la nation qui avait fait la Révolution française devait nécessairement un jour arriver à la République et s'y tenir, et que la République s'imposait par la force négative, c'est-à-dire par l'impossibilité de son contraire, la monarchie. Si grand ennemi qu'il fût du désordre républicain, il ne se jeta pas dans la réaction, qu'il estimait un désordre plus grave et un désordre immoral. Il vota le 10 décembre 1848 pour le général Cavaignac. Aux plébiscites qui suivirent le coup d'État de décembre 1851, il vota : *Non*. Il expliqua plus tard ses votes à l'empereur Napoléon III, qui lui assura qu'il les comprenait très bien.

Son activité fut grande pendant ces années troublées, comme s'il avait voulu apaiser par le travail l'inquiétude que lui donnait la chose publique. Le second volume de l'*Histoire des Romains* avait paru en 1844 : le troisième et le quatrième étaient prêts en 1850; mais l'auteur y plaidait la cause de César et de l'Empire, et il ne voulut pas les publier au moment où commençait à poindre l'aurore de l'empire renaissant (il attendit vingt-quatre ans, jusqu'en 1872). Il donna une première édition de son histoire grecque, et dirigea la publication de la *Collection d'histoire universelle*, où il écrivit son histoire de France en deux volumes dont le légitime succès fut si grand. Il était alors le professeur le plus en vue de l'Université, honneur qu'il expia par des tracasseries dont l'histoire serait invraisemblable si nous n'en avions les documents.

Les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent pas qu'en l'année 1851, il y avait une histoire officielle et orthodoxe. Si l'on avait couru le risque au XVIIIe siècle d'être enfermé à la Bastille, pour avoir manqué de respect aux Francs nos ancêtres, il n'était pas permis, au milieu du XIXe siècle, de ne point admirer absolument et sans réserve les Spartiates, nos ancêtres aussi. La grandeur morale de Lacédémone était un des ornements du palais de carton doré que l'Université offrait à l'admiration de ses élèves, et qu'elle croyait être l'antiquité. D'héroïques légendes, des mots superbes qui jamais ne furent dits, étaient aussi sacrés que des paroles d'évangile. Or M. Duruy avait osé préférer à la hiératique et

inféconde Lacédémone, morte tout entière, comme il est juste, la vivante, l'éternelle Athènes. Il fut puni de cette hérésie par une note officielle, qui dégageait l'Université de toute responsabilité dans les « audacieuses témérités » de l'auteur.

Cela se passait en 1851. Deux ans après, M. l'abbé Brulebois, un nom redoutable à qui sent le fagot, adressait à l'*Univers* une dénonciation contre M. Duruy qui venait de publier un *Abrégé de l'histoire de France*. Il signalait à l'indignation de l'Église et de l'État, alors intimement alliés, un passage relatif à la constitution civile du clergé. Docilement le *Journal officiel de l'instruction publique*[1] écrivit : « L'administration de l'instruction publique éprouve le besoin de déclarer que, responsable des programmes qu'elle a dirigés, elle ne saurait l'être de la publication d'un livre qui a la prétention de les développer. Elle sait, même vis-à-vis d'un livre qui n'a aucun caractère officiel, remplir les devoirs de la plus stricte surveillance ; elle s'est empressée, il y a plus de quinze jours, d'adresser à l'auteur, qui est membre du corps enseignant, des observations sévères sur la témérité et l'inexactitude de certaines de ses appréciations, et d'exiger la suppression immédiate de plusieurs passages, notamment de celui qui est rapporté tout au long dans la lettre de M. l'abbé Brulebois. Si ce chef d'établissement libre, au lieu de se borner, ainsi qu'il le déclare, à parcourir le livre de M. Duruy, lorsque ses élèves l'avaient déjà entre les mains, avait pris la précaution d'en faire l'examen, comme c'était son devoir, il les aurait aisément protégés contre les dangers qu'il redoute... » Je disais tout à l'heure *docilement*, mais, à la fin de la note, l'Université reprenait sa dignité ; M. l'abbé Brulebois était tancé à son tour, et vertement. C'était lui, Brulebois, le chef de l'établissement libre, qui avait mis en péril, par sa négligence, les âmes innocentes de ses élèves, au lieu que l'Université avait préservé de la pestilence le troupeau qui lui était confié. Douze exemplaires du livre de M. Duruy, qu'il avait donnés à la bibliothèque de l'étude des saints-cyriens du lycée Saint-Louis, en furent retirés.

La série des fâcheux incidents n'était pas close pour M. Duruy. En 1855, il soutenait ses thèses doctorales à la

1. 2 avril 1853.

Sorbonne. M. Nisard prit la parole dans la discussion de la thèse française, et, à propos d'Auguste, voulant dire que les hommes publics ne doivent pas être jugés d'après les règles de la morale ordinaire, prononça le mot : « Il y a deux morales... » : ce qui fit tout de suite un peu de bruit dans la salle, et, bientôt après, un grand tapage au cours de M. Nisard, avec intervention de police et arrestations. Or M. Nisard ne se souvenait pas qu'il eût prononcé ces paroles avec l'intention qui lui était prêtée. Il avait, croyait-il, défendu le candidat contre des reproches qui lui étaient adressés au nom d'une morale déclamatoire, et opposé à cette fausse morale la vraie. Il aurait souhaité que M. Duruy se souvînt de la même façon que lui, et il le lui demanda par une lettre caressante : « Vous seriez bien aimable de vous souvenir de tout ce qui vous a paru avoir été dit en cette circonstance et de me le faire connaître par écrit[1] etc... » La réponse, très prompte, ne lui plut pas ; elle maintenait que le mot « il y a deux morales » avait bien été dit, et que le récipiendaire et le doyen avaient alors interrompu en disant : « Il n'y en a qu'une seule. » Seconde lettre de M. Nisard, plus caressante encore, et jolie : « Je vous en prie, mon cher monsieur, recueillez vos souvenirs ; je n'ai jamais dit : « Il y a deux morales » ; un coquin ne le dirait pas, un sot s'apercevrait qu'il va le dire, et se tairait[2] ». La seconde réponse, plus catégorique que le première, ferma le débat.

M. Duruy, déjà si mal en cour, s'inquiéta de s'être mis à dos un inspecteur général, chargé à ce moment-là d'inspecter et de surveiller les cours d'histoire, et qui s'était plaint, disait-on, qu'un professeur du lycée Charlemagne eût osé reprocher à Frédéric II d'avoir « volé » la Silésie, comme si un roi pouvait jamais être un voleur. Précisément, à quelque temps de là, comme M. Duruy allait commencer sa classe — il était alors professeur au lycée Napoléon, — un domestique apporta un fauteuil et une table qu'il couvrit d'un tapis vert. Ces préparatifs annonçaient M. l'inspecteur général. Le professeur avait l'intention de parler de Voltaire et de Rousseau,

1. 21 février 1856. Lettre inédite.

2. 23 février 1856. Lettre inédite.

sujet délicat, mais il joua un tour à M. l'inspecteur, en lui servant une leçon sur le système colonial des États européens. Il le promena aux Indes, en Amérique, au Canada, contant l'histoire de *Bas de cuir* et de *Longue Carabine*, et M. Nisard, qui n'était pas voyageur en dehors des pays classiques, s'amusa comme un enfant; il fit des compliments au professeur, qu'il trouva excellent.

Excellent, il l'était en effet, ce professeur. Il n'avait pas la verve, ni l'esprit de saillies, ni la flamme apparente; non plus la clarté de voix qui commande le silence, et, accompagnée de gestes dont le jeu intéresse le regard, fait écouter un orateur, même quand il dit peu de chose ou rien. M. Duruy parlait d'une voix lente, un peu sourde et grasse, avec un accent singulier chez un Parisien, et qui peut-être venait des Pays-Bas, à travers les sept générations qui se l'étaient transmis dans l'enclos des Gobelins; il ne faisait pas de gestes, mais il avait beaucoup à dire, et il disait beaucoup. Il n'enseignait pas l'histoire pour elle-même, pour le plaisir de raconter des scènes ou d'énumérer des faits. Il étudiait toujours et partout l'homme, l'homme individu, l'homme groupé en États et en nations, et tout l'homme, le soldat, le citoyen, le penseur et l'artiste. Il avait une lecture immense : pendant combien et combien d'heures l'ai-je vu lire! Et sa curiosité était universelle. Régulièrement, il se tenait au courant des voyages et des explorations. Régulièrement, il s'informait des faits de la vie sociale et politique : régulièrement, il suivait les progrès de la science. Les comptes rendus de l'Académie des sciences n'eurent jamais de lecteur plus assidu ni plus attentif. Jamais il ne s'interrompit de s'instruire. Si pressant que fût un travail commencé, il ne s'y enfermait pas, trouvant toujours le temps de la récréation intellectuelle où il entretenait et accroissait en lui la faculté de tout comprendre. Il était, à la lettre, un homme à qui rien d'humain n'était étranger. Ce fut l'honneur et le charme de sa vie, et c'est par là qu'il fit un professeur excellent, un homme qui parle à des enfants avec la volonté d'en faire des hommes.

Les enfants sentent très bien cette volonté-là, et tiennent à son service une docilité toute prête. Ils aiment à voir tomber les murs de la classe, et l'horizon, tout à coup, s'étendre.

Tranquillement, sans apparat, par la simple communication de son âme, telle qu'elle était. M. Duruy faisait de l'enseignement de l'histoire l'étude de l'humanité en mouvement, dans le perpétuel devenir, vers le mieux. Il avait un respect religieux de sa profession. Au sortir de l'École normale, il s'était dit — je cite ses propres paroles — que « l'esprit de l'enfant est un livre où le maître écrit des paroles dont plusieurs ne s'effacent pas ». Sur ce livre, il n'écrivit que des paroles nobles et vraies. Et quand je me le figure en chaire, revêtu de la toge noire qu'il aimait tant, avec son visage qui convenait à la toge par une ferme gravité romaine et à la fonction par l'air de réflexion et de douceur, je pense qu'il était bien le type du professeur excellent, du *vir bonus docendi peritus*.

M. Duruy, au moment de sa vie où nous sommes parvenus, avait d'autres joies que celles que lui donnait le succès de son enseignement et de ses livres. La promesse, qu'il s'était faite à l'École normale, d'avoir un jour « une belle femme, une maison et une belle famille » il se l'était tenue. Trois garçons et deux filles lui étaient nés. Il habitait alors, tout près de son lycée Napoléon, une petite maison, rue des Poules, qu'on appelle aujourd'hui rue Laromiguière. Il était fier de son jardin dont les arbres le défendaient contre la curiosité des voisins, et qui était assez grand pour qu'il y pût jouer aux barres. Il était même devenu propriétaire à la campagne; pour mettre au vert l'été son petit monde, il avait acheté une maison sur la colline de Villeneuve-Saint-Georges, auprès de la vieille église, à mi-côte, avec une jolie vue sur le ruban de Seine et la vallée, toute champêtre alors. Il ne manquait jamais de dire aux hôtes de son hospitalière demeure, qu'il avait acheté non seulement la maison et le jardin, mais l'horizon, et il montrait au loin, à droite, le dôme du Panthéon; au loin, à gauche, la tour des sires de Montlhéry. Il regrettait seulement de n'avoir pas acheté en temps utile un coin de terre voisin, où la commune avait bâti le presbytère. C'était le regret du sage d'Horace,

Si proximus ille
Angulus accedat...

Il aurait comme le sage tranquillement vécu, content du

modeste bonheur mérité par son travail, si une série d'extraordinaires rencontres ne l'avait conduit sur la grande scène du monde.

IV

En 1859, M. le maréchal Randon venait de quitter le gouvernement général de l'Algérie et n'était pas content; il voulut prouver, en racontant l'histoire de son administration, qu'on avait eu tort de lui enlever son poste, mais il n'était pas écrivain, et le savait Un de ses officiers d'ordonnance lui conseilla de causer avec M. Duruy, dont il avait été l'élève. M. Duruy fut appelé: il s'intéressait beaucoup aux affaires d'Algérie, et il lui plaisait, étant, comme il disait, très « cocardier », de rendre service à un maréchal de France; il consentit donc à écrire une brochure, sur documents qui lui furent communiqués. La brochure parut, signée du nom d'un aide de camp du maréchal. Celui-ci devint peu de temps après ministre de la guerre, et, un jour, apercevant sur la table de l'Empereur l'*Histoire des Romains* de M. Duruy : « Que fait Votre Majesté de ce bouquin? demanda-t-il; je connais l'auteur, mais je ne savais pas qu'il pût trouver un lecteur en si haut lieu.— C'est un bon livre, répondit l'Empereur, et je serais charmé de causer avec l'auteur. Puisque vous le connaissez, dites-lui donc de venir me voir demain à une heure. » Quelques heures après, un lancier inattendu apportait rue des Poules à M. Duruy, le premier rendez-vous avec l'Empereur.

L'entrevue du lendemain fut longue. L'Empereur, qui commençait à travailler à la *Vie de César*, s'entretint d'abord avec M. Duruy des institutions de Rome, des curies et des *gentes*, du sénat et des plébéiens; puis, arrivé à Auguste et à l'empire, il laissa parler le professeur, et celui-ci, aussi tranquillement qu'en classe, de sa voix lente, grave et sincère, expliqua pourquoi Auguste n'avait pu fonder une monarchie et pourquoi ses successeurs qui n'avaient, pour se couvrir,

ni la noblesse, ni la classe sacerdotale des monarchies, ni les institutions des sociétés libres, furent exposés aux insurrections des ambitieux. « Pour devenir Dieu sur terre, lui dit-il, il n'y avait qu'une poitrine à percer; aussi d'Auguste à Constantin furent percées quarante poitrines impériales... » En sortant des Tuileries, sur la place du Carrousel, M. Duruy s'avisa qu'il avait donné à la conversation un tour quelque peu sinistre. L'Empereur dit quelques jours après au maréchal Randon : « Je ne partage pas toutes les idées de M. Duruy, mais c'est un homme intelligent. » Il avait donc conservé une bonne impression de cette première entrevue. Quant à M. Duruy, il ne cacha pas qu'il avait été charmé de sa conversation avec un homme qui était alors maître absolu de la France, et très puissant en Europe, et qui l'avait écouté longtemps de toute l'attention de ses yeux caressants et rêveurs

Quelques mois passèrent. En janvier 1860, M. Duruy était appelé chez le ministre, M. Rouland, qui lui disait : « Puisque vous êtes professeur d'histoire, vous devez savoir l'histoire des États de l'Église : je voudrais avoir quelques notes là-dessus; donnez-les-moi. » On était un mercredi, et le ministre voulait avoir lesdites notes pour le samedi. M. Duruy alla s'enfermer à Villeneuve avec ses livres, et il en rapporta un mémoire où il esquissait rapidement l'histoire des États pontificaux, montrait qu'ils s'étaient formés, comme tous les États du monde, par toute sorte de moyens, surtout par de mauvais, concluait qu'ils étaient nuisibles à la papauté, et proposait de laisser au pape le Vatican, sous la garde des puissances catholiques qui paieraient une liste civile au chef de leur Église. La semaine d'après, le ministre rappelait M. Duruy, lui montrait le mémoire en épreuves d'imprimerie, et s'excusait de l'avoir fait composer, en disant qu'il avait dû le donner à lire à des yeux qui n'aimaient pas les manuscrits, et il le pria de le publier immédiatement. L'auteur se récria et demanda pour revoir et corriger son œuvre hâtive quelques jours qui lui furent accordés avec peine. Mais, sur ces entrefaites, les Romagnes insurgées se donnèrent au roi de Piémont. Les États de l'Église se défaisaient plus vite qu'on ne l'aurait cru, et l'on ne voulait pas paraître complice de cette révolution. M. Rouland aurait volontiers dit à M. Duruy, quand il

apporta son *Bon à tirer* : « Emportez-moi ça et n'en parlons plus »; mais M. Duruy, convaincu qu'il avait écrit des vérités bonnes à écrire, demanda au ministre la permission de publier la brochure à ses frais, risques et périls. Il l'obtint à condition de ne pas la signer, et plus de dix mille exemplaires des *Papes princes italiens* furent vendus en quelques jours.

Les yeux qui n'aimaient pas à lire sur manuscrit étaient ceux de l'Empereur, qui garda bon souvenir de la brochure sur les papes comme de la conversation sur la vieille Rome. Sans avoir revu M. Duruy, il pressa de temps en temps M. Rouland de le tirer du rang. Et M. Rouland s'en défendait par naturel instinct de conservation. En février 1861, M. Duruy était nommé maître de conférences à l'École normale et inspecteur de l'Académie de Paris; en février 1862, inspecteur général. La même année, il montait dans la chaire d'histoire qui venait d'être fondée à l'École polytechnique. Il se crut alors au plus haut point de sa fortune. S'il avait quitté à regret la maîtrise de conférences à l'École normale, qu'il désirait depuis longtemps, il savait les grands services qu'il pouvait rendre à l'École polytechnique.

Le premier jour qu'il parla, après avoir montré aux élèves qu'il n'était pas étranger à la vie scientifique, il leur rappela « qu'il y a autre chose, sous le soleil, que des quantités soumises au calcul». Il leur donna sa théorie de la culture générale moderne, et de la nécessité d'être « universel au profit d'une spécialité », et leur commenta le mot d'Euler : « Le genre d'étude auquel chacun s'applique a une influence si forte sur la manière de penser que l'expérimentateur ne veut que des expériences et le raisonneur que des raisonnements. » C'était bien là ce qu'il fallait dire à ces jeunes gens. M. Duruy leur annonça qu'il se proposait de leur montrer comment notre civilisation moderne s'est formée, afin que, sachant la voie qu'elle a suivie, ils fussent capables de la pousser plus loin, « en avant ». Car il eut toujours une ambition très haute dans son enseignement. Il y portait le sentiment de la solidarité des générations successives: aux futurs conducteurs d'hommes, officiers, ingénieurs, il se croyait obligé de dire : « Mes amis, voilà d'où vous venez, par où vous avez passé, où vous êtes. Allez, maintenant, et bon courage! »

Les leçons finies, M. Duruy partait pour sa tournée d'inspection générale. Singulier inspecteur général! Il ne se contentait pas de regarder comment les choses étaient; il voyait tout de suite comment elles devaient être. Il était même prédisposé à croire qu'elles n'avaient pas le droit d'être comme elles étaient : il leur demandait leur raison d'être, ne la découvrait pas, et alors s'inquiétait et écrivait au ministre, qui le trouvait très agité.

A Lorient, il voit un enseignement préparatoire à l'École navale, où de tout jeunes enfants sont dressés mécaniquement en vue d'un examen tout technique. Il les prend en pitié, ces pauvres jeunes emmurés. Vite, il écrit à M. Rouland, pour le prier de rappeler à son collègue de la marine le grand principe « qu'avant de donner une direction spéciale aux forces de l'esprit, il faut créer ces forces par la culture générale de l'intelligence ». Il fournissait même à M. Rouland une métaphore propre à convaincre son collègue de la marine : les futurs marins, disait-il, « ont besoin d'apporter au Borda une certaine quantité de connaissances spéciales, mais aussi le goût du travail, l'habitude de la réflexion et l'angle de la pensée largement ouvert. Car un homme est alors comme un navire dont la marche est éprouvée et les soutes pleines de charbon; il n'y a plus qu'à lui faire le signal de marche et à lui donner la direction pour qu'il parte à toute vapeur et marche vite et bien [1] ». Mais M. Rouland n'importuna pas de cette question son collègue de la marine.

A Coutances, l'inspecteur général aperçoit sur les bancs de la quatrième un garçon plus haut de moitié que ses camarades, et dont les larges épaules étaient couvertes d'un sarreau de toile: le géant expliqua tant bien que mal, plutôt mal que bien, un passage de Phèdre. Quand il eut fini : « Quelle est, lui demanda l'inspecteur, la profession de M. votre père? » Réponse : « Il est cultivateur. » « Et vous, que comptez-vous faire? » Réponse : « Je serai cultivateur. » Alors M. Duruy pensa qu'à ce fils de paysan, et qui voulait rester paysan, l'Université devait et pouvait donner une éducation générale de l'esprit, mais aussi une orientation vers la vie qui l'attendait,

1. 26 avril 1862. Lettre inédite.

et que c'était peu de lui offrir, pour toute instruction agricole, l'étude du *Jardin des racines grecques*. Vite, le soir même, il écrivait au ministre, lui contait cette histoire et concluait : « Je pense, monsieur le ministre, que nous volons le temps et l'argent de ces gens-là. »

Si l'on pouvait réunir toute la correspondance de l'inspecteur général Duruy avec son ministre, on y trouverait, j'en suis sûr, tout le plan de son ministère futur. Je lui ai souvent entendu dire qu'il n'aurait pas été un ministre utile, s'il n'avait pas vu de près les hommes et les choses, et acquis le droit d'avoir une opinion à lui et de s'y tenir envers et contre tous, comme il lui arriva souvent.

Cependant M. Duruy n'avait toujours pas revu l'Empereur. Une seule fois, en février 1862, il avait correspondu avec lui, l'Empereur l'ayant prié de l'aider à démontrer, par des citations d'écrivains postérieurs à César, la preuve de cette « assertion » qu'il avançait, et qui n'avait, au reste, rien de téméraire, que « la grandeur du génie d'un homme se mesure par l'influence qui lui survit ». L'hiver venu, M. Duruy, invité à Compiègne, s'excusa, troublé par l'idée de la figure qu'il ferait dans ce monde inconnu et qu'il n'avait guère envie de connaître. Mais à peine la cour était-elle rentrée aux Tuileries que M. Mocquard, secrétaire de l'Empereur, le manda : « Je suis vieux et fatigué, lui dit-il; l'Empereur voudrait que je fusse aidé dans mon travail; il me charge de vous prier de lui désigner à cet effet un universitaire capable et discret. » En même temps, il faisait comprendre qu'il usait de périphrases et serait très heureux que la personne désignée par M. Duruy fût M. Duruy lui-même. M. Duruy proposa une transaction : inspecteur général de l'Université, il ne pouvait s'installer dans les bureaux du cabinet, mais il offrait d'y venir passer deux heures par jour, de cinq à sept, à une condition, c'est qu'il ne fût parlé ni de titre ni de traitement. Ce fut une affaire entendue.

Dès le lendemain, M. Duruy était à son poste. Il crut qu'il s'agissait pour lui d'aider l'Empereur dans ses travaux d'histoire, et fut désenchanté quand M. Mocquard lui donna des lettres officielles à rédiger. Mais, le troisième jour, l'Empereur entra dans le cabinet où son nouveau secrétaire s'exerçait à un style

nouveau pour lui. — « C'est vous, monsieur Duruy, que faites-vous là? — Sire, je viens d'écrire à un cardinal pour lui souhaiter la bonne année, et j'achève un compliment de jour de l'an à Soulouque. — Ce sont des bêtises; laissez cela, et venez avec moi. » Et l'Empereur, emmenant M. Duruy, lui tendit les épreuves du premier volume de la *Vie de César*. Les jours suivants, il ne fut question dans leurs entretiens que de ce livre. M. Duruy présenta maintes observations, notamment à propos de la préface, où se trouve la théorie des hommes providentiels. « Ce que nous nommons la Providence, dit-il, était anciennement appelé le Destin, personnage mystérieux, créé pour expliquer l'inexplicable, et que nous avons chassé de nos enseignements, car le principe de l'éducation est le mérite des actes... Celui qui a la charge de préparer l'homme dans l'enfant doit lui apprendre que nous sommes non les esclaves, mais les artisans de notre fortune. » L'Empereur, surpris et attristé, avait interrompu pour dire : « Mais ce que vous dites là est affreux. » Et il ne se laissa pas convaincre, puisque le passage fut maintenu, comme un autre où il expliquait qu'en certains cas « on peut légitimement violer la légalité ». — « On fait quelquefois de ces choses-là, avait dit M. Duruy, mais il vaut mieux n'en pas rappeler le souvenir. »

Ces libres propos plaisaient à Napoléon III, qui n'y était pas accoutumé. Il cessa bientôt de parler de la *Vie de César*, et, pendant trois mois, s'entretint avec M. Duruy des affaires qui passaient par le cabinet, et dont quelques-unes étaient naturellement de grande politique. Chaque jour, l'intimité se faisait plus grande, mais où tendait-elle? M. Duruy s'imaginait que l'Empereur le destinait à la succession de M. Mocquard, et s'y préparait. Il sentait bien qu'il n'aurait pas la force de se refuser, et il s'inquiétait, et, par avance, regrettait sa chère liberté. Le moment venu de l'inspection générale, il se réjouit de prendre la clef des champs. La veille de son départ seulement, il montra sa lettre de service à l'Empereur, qui lui demanda combien durerait l'inspection, et, sur la réponse qu'elle durerait quatre ou cinq mois, répliqua : « C'est bien long. »

Le 23 juin, M. Duruy était à Moulins pour l'inspection du

lycée, en compagnie de son collègue des sciences, M. Roustan. Il venait de se mettre à table pour déjeuner, très inquiet d'une lettre qu'il avait reçue le matin de madame Duruy, lui annonçant qu'un de ses fils venait d'être pris d'un grand mal de gorge. On lui apporta une dépêche : « Mon fils est mort », s'écria-t-il. M. Roustan le regarda lire; l'expression triste du visage n'avait pas changé, quand M. Duruy tendit à son compagnon la dépêche qui portait ces mots signés de son gendre. M. Glachant : « Vous êtes nommé notre ministre. » Il ne crut pas tout de suite à la vérité de la nouvelle, mais le préfet de l'Allier arriva bientôt : « Je suis heureux, dit-il, d'être le premier à apporter mes félicitations à Votre Excellence. » Le soir, après avoir achevé son inspection, il partit pour Paris; le lendemain, il se rendait à Fontainebleau : « Comment Votre Majesté a-t-elle songé à faire de moi un ministre? — Ça ira bien », répondit l'Empereur. — « Je n'ai jamais reçu de l'Empereur, racontait M. Duruy, d'autres instructions que ces paroles. »

V

Dans ce temps-là, c'était un événement qu'un homme devînt ministre; et il y avait des raisons particulières pour que la nomination de M. Duruy fît du bruit.

Le nouveau ministre n'avait jamais été avocat, ni député, ni publiciste; il n'était pas un homme politique. Inspecteur général, auteur de livres d'enseignement, il avait de la réputation, mais, au-dessus de lui, dans le monde de la science et des lettres, des hommes, comme M. Jean-Baptiste Dumas, M. Le Verrier et M. Nisard, pour ne nommer que les principaux, semblaient être des candidats mieux désignés à la grande maîtrise de l'Université. Aussi le choix de l'Empereur parut-il étrange, et comme un caprice de despote. Je me souviens que nous nous en réjouîmes à l'École, parce que nous jugeâmes que c'était un acte démocratique, aussi parce que nous pensions qu'il déplairait à nos seigneurs universitaires d'alors. Mais la situation de M. Duruy était déli-

cate. Au conseil des ministres, au conseil impérial de l'instruction publique, au conseil d'État, dans la haute Université, au ministère même, il apparaissait comme un parvenu et comme un intrus. Et, de plus, son avènement ne présageait rien de bon au clergé, qui le connaissait, et qui savait, depuis la guerre d'Italie, que le pacte initial avec l'Empire était rompu. Il fallait que M. Duruy fît accepter tout de suite son autorité par tout le monde : cela était très difficile, mais cela fut fait vite et bien.

Le ministre eut bientôt à présider le conseil impérial, une assemblée très solennelle, où il y avait un banc d'évêques, un banc de magistrats, et les hauts dignitaires de l'Université. Il expliqua que l'Empereur, en allant le chercher par-dessus d'illustres têtes, pour le mettre au premier rang, lui, vieux soldat de l'Université militante, avait sans doute voulu appeler l'Université à faire elle-même sa fortune. Puis, après avoir dit qu'il comptait sur tout le monde, brusquement, il conclut : « Maintenant, messieurs, aux affaires, si vous le voulez bien ! » C'est-à-dire, c'est une chose faite, n'en parlons plus, et travaillons. Mais quelques-uns voulaient en parler encore.

Un des évêques, monseigneur de Langres, renommé pour sa hautaine intolérance, inquiet que le ministre eût voulu pour son début rétablir la philosophie « dans ses droits et honneurs », l'interpella vivement : « Nous voulons savoir, dit-il, ce que vous avez l'intention de faire et où vous vous proposez d'aller. — Ce que je veux faire, monseigneur ? répondit le ministre : le contraire de ce que vous avez fait ! Où je veux aller ? A la lumière ! » Et il raconta que, le mois d'avant, inspectant le lycée de Bourges, il avait vu dans la classe de logique un professeur à qui le programme interdisait les grandes questions de la philosophie, réduit à pratiquer la scolastique du moyen âge. Il y eut dans l'assemblée un grand silence, que ne troubla point monseigneur de Langres.

M. Jean-Baptiste Dumas, vice-président du conseil impérial, était un très grand savant et un très grand personnage. M. Duruy le connaissait depuis longtemps, car M. Dumas, comme tous les professeurs du Muséum, faisait partie de la compagnie de garde nationale commandée par le capitaine Duruy, et, quand il arrivait au poste, le capitaine lui disait :

« Monsieur Dumas, vous avez mieux à faire que de rester ici. Retournez au Muséum, mon fils montera vos gardes. » M. Dumas se laissait persuader, et s'en allait. Mais, au mois de juillet 1863, il trouvait mauvais que le fils de son ancien capitaine le remplaçât dans une garde qu'il aurait volontiers montée lui-même. Il affecta de ne pas paraître à des réceptions où sa présence était obligatoire, puisqu'il était à la fois inspecteur général et vice-président du conseil impérial. Le ministre retira la vice-présidence au grand savant, qui bouda quelques mois, puis, un jour, entra dans le cabinet du ministre, les mains tendues, et permit à M. Duruy de lui témoigner affection et respect.

Au Conseil d'État, M. Duruy rencontra un adversaire en la personne de M. de Parieu, qui avait été un des meneurs de la réaction de 1850. Au premier projet de loi que le ministre présenta, M. de Parieu s'emporta en critiques véhémentes. Le ministre se leva : « Je vous connais depuis longtemps, Monsieur, dit-il, vous qui avez fait jadis peser sur nous la Terreur blanche... » Et il continua sur ce ton ; M. de Parieu fut consterné.

Quelques préfets ne croyaient pas pouvoir, à un ancien professeur, obéir sans déchoir de leur dignité. Un d'eux écrivit au ministre une lettre où l'impertinence perçait sous les habituelles formules de la déférence. Il reçut par retour du courrier un : « Soyons sérieux, monsieur le préfet », qui lui ôta l'envie de recommencer.

Enfin, dans son ministère même, M. Duruy avait besoin de compter sur le concours loyal de ses chefs de service. Il leur dit, le premier jour : « Je vous accorde toute ma confiance, comme si nous avions vieilli ensemble. Mais j'arrive ici sachant mon métier, et je regarderai à tout. » En effet, à quelque temps de là, parmi les centaines de pièces soumises à sa signature, il en découvrit une qui accordait une subvention de quinze mille francs à une commune pour la construction d'une école. C'était quatre fois plus que ne permettait la règle. Il s'informa, et il apprit que le maire de cette commune était le beau-père du chef de division qui avait présenté la pièce. Alors, il manda les chefs de division, leur expliqua ce qui s'était passé, et, s'adressant à l'intéressé : « Signez-

moi votre démission, lui dit-il, ou demain vous trouverez votre révocation motivée au *Moniteur*. » La démission fut signée, tête basse.

Tels furent les débuts du nouveau ministre; ils n'étaient pas ordinaires. L'intrus montrait à tous qu'il se sentait à l'aise dans la maison. Ceux qui avaient cru que ce parvenu ne saurait pas même saluer en entrant s'étaient mépris; il avait fort bien salué. Mais je n'aurais pas conté ces anecdotes si elles ne montraient un trait du caractère de M. Duruy. C'était assurément un homme fort modeste et très bon; mais il avait sa fierté d'honnête homme, et un si sincère respect de lui-même qu'il avait le droit de se faire respecter par autrui. Injustement attaqué, il fonçait sur l'adversaire, disait-il, comme un sanglier, défenses en avant. Il avait la vraie bonté, qui n'est point banale, et choisit ses objets. Il ne lui coûtait pas de dire au sot qu'il était un sot, ni au méchant qu'il était un méchant. Et puis, cette fonction de ministre de l'instruction publique, cet honneur inespéré, il en avait une idée si haute qu'il eût pensé commettre une trahison, s'il avait permis qu'on le méprisât en sa personne. La fonction ne lui appartenait pas : l'Empereur la lui avait confiée pour servir la France.

IV

Victor Duruy eut cette première qualité des grands ministres : embrasser d'un regard l'œuvre à faire. Il vit qu'elle était immense.

Dans l'enseignement primaire, aucun grand progrès n'avait été accompli depuis la belle loi de 1833; à peu de chose près, le même programme : lire, écrire, compter, et, comme supplément au catéchisme, l'histoire sainte; des milliers de communes sans écoles de filles; tous les hameaux sans école d'aucune sorte; un grand nombre d'enfants écartés de l'enseignement par l'établissement d'un chiffre maximum d'admissibilités gratuites; d'autres abrégeant l'écolage, au risque de ne

rien apprendre d'utile; point d'écoles d'adultes; pas une bibliothèque de village; au contingent annuel, plus de vingt-sept pour cent de totalement illettrés; misérable condition des maîtres et des maîtresses: cinq mille institutrices recevaient moins de quatre cents francs par an: il y en avait dont le traitement était de soixante-quinze francs; pas une n'avait droit à la retraite: pas un instituteur n'était assuré d'une retraite qui lui donnât un franc par jour.

L'enseignement secondaire bifurquant, après la quatrième, en enseignement scientifique, qui méprisait les sciences, et en enseignement littéraire, qui méprisait les lettres; l'histoire, tenue pour suspecte et arrêtée au seuil des temps modernes; la philosophie traitée en ennemie, proscrite, réduite à la logique; un même enseignement obligatoire pour tous ceux qui voulaient faire des études, pour les fils de fermiers qui voulaient devenir fermiers, pour les fils d'industriels qui voulaient devenir industriels: point de rapport prévu entre le collège et la vie.

L'enseignement supérieur, découpé en ses quatre facultés juxtaposées, inconnues les unes aux autres, sans même l'idée d'un principe commun et d'une fin commune, ni, par conséquent, d'une collaboration : écoles de médecine et écoles de droit toutes professionnelles, celles-là enseignant la pratique d'un art, celles-ci, le maniement d'une scolastique: facultés des lettres, sans élèves, vulgarisant pour d'anonymes auditoires, éloquentes quand elles pouvaient l'être, ou spirituelles: à défaut, déclamatoires ou plaisantines; facultés des sciences, sans élèves, vulgarisant elles aussi, sans laboratoires ou avec des laboratoires vides; partout, une incroyable pénurie d'instruments de travail et de livres; le recteur de Strasbourg dénonçant la misère de la Faculté des lettres qui disposait d'un crédit annuel de cent francs: Claude Bernard, au Collège de France, honteux d'introduire des étrangers attirés par son grand nom dans l'humble soupente où il travaillait: partout, l'ignominie des laides bâtisses: nulle part, l'organisation scientifique: pas de moyens d'informations: pas de curiosité possible: d'admirables efforts isolés de quelques-uns, très rares; l'indifférence, l'atonie, la léthargie du plus grand nombre: et que pouvaient faire ces professeurs de l'enseigne-

ment supérieur des lettres, qui arrivaient dans les facultés souvent parce qu'ils étaient incapables de tenir une classe de lycée, ou fatigués, ou malades du larynx?

C'était donc en vain que le monde avait marché? Il n'y avait donc pas eu cette révolution qui avait conféré le droit souverain du suffrage aux millions d'illettrés? ou bien ceux qui l'avaient faite et ceux qui la subissaient la considéraient donc comme un accident sans importance, sans conséquences? Il n'y avait pas eu cette autre révolution, la science transformant les habitudes et les modes du travail humain aux champs et dans l'usine? L'esprit humain s'était donc arrêté partout? Il ne cherchait plus l'explication des choses? Il n'y avait plus de philosophes, plus de philologues nulle part? Et puisque personne, ou à peu près, ne cherchait, c'était donc qu'il n'y avait plus rien à trouver?

Ma jeunesse fut contemporaine de ces temps de misère intellectuelle. Combien, parmi ceux qui ont mon âge, diront comme moi, s'ils se connaissent bien et veulent se confesser avec franchise, qu'ils sont arrivés à la vie pauvres intellectuellement, très pauvres, et qu'ils ne sont jamais relevés haut de cette originelle déchéance?

A quoi donc avait pensé, pendant ce siècle, la « classe dirigeante », et que dirigeait-elle?

Elle ne comprenait donc pas, ou bien elle ne voulait pas comprendre qu'un peuple nouveau naissait, répugnant aux choses mortes qu'on s'obstinait à lui offrir: que la communauté et l'individu souffraient dans leurs besoins de sentiment et de pensée, dans leurs intérêts spirituels comme dans leurs intérêts temporels; qu'il était nécessaire, d'une nécessité politique, sociale et humaine, d'instruire le peuple à la vie d'homme, de citoyen et d'ouvrier: d'instruire le bourgeois à la même vie pour un degré plus élevé d'humanité, de civisme et de travail, non point afin qu'il dominât comme membre de caste, mais afin qu'il servît la communauté en la dirigeant, et qu'enfin et surtout il fallait honorer et servir la seule puissance désormais souveraine, la science, réformatrice bienfaisante du travail humain, rénovatrice de l'esprit en toutes ses activités, philosophie de l'avenir, et, je dirai, malgré les abus prud'hommesques du mot, et les sourires des délicats,

et la quiétude des béats, et l'orgueil pharisaïque des militants orthodoxes, religion en espérance.

Or, ce que personne ou à peu près ne voyait ou ne voulait voir, M. Duruy le voyait: quelques semaines après son entrée au ministère, il le montrait à l'Empereur, dans une lettre confidentielle commençant par ces mots : « Sire, il y a vingt ans, on se méfiait de la démocratie, et cette méfiance, que 1848 a augmentée, s'est maintenue dans la loi. Les hommes qui ne voulaient pas de l'*adjonction des capacités* peuvent encore se réjouir en voyant la faiblesse de nos écoles primaires... » Après avoir dit ce qu'il fallait faire pour l'école, il annonçait la création prochaine d'un enseignement secondaire français à l'usage des « vingt-quatre millions de citoyens occupés par l'agriculture et des treize millions qui se livrent à l'industrie et au commerce ». Cet enseignement ne devait pas être purement technique ni étroitement préparatoire au métier, mais il dirigerait vers le métier : « L'industrie moderne vit autant de science et d'art que de procédés traditionnels : travaillons donc à développer l'esprit, à épurer le goût de nos futurs industriels. » Et plus loin : « Assurons... à ceux qui, par leurs qualités naturelles, leur naissance ou leur fortune, sont appelés à marcher au premier rang de la société, assurons-leur, par les lettres et par les sciences, par la philosophie et par l'histoire, la culture de l'esprit la plus large et la plus féconde, afin de fortifier l'aristocratie de l'intelligence au milieu d'un peuple qui n'en veut pas d'autre... Relevons le niveau moral de la bourgeoisie par un enseignement secondaire classique vigoureusement constitué et par un enseignement supérieur dont nous secouerons la mollesse somnolente. Le peuple monte : que le bourgeois ne s'arrête pas... Il ne faut pas oublier non plus que les femmes sont mères deux fois, par l'enfantement et par l'éducation. Songeons donc à organiser aussi l'éducation des filles, car une partie de nos embarras actuels proviennent de ce que nous avons laissé cette éducation aux mains de gens qui ne sont ni de leur temps ni de leur pays. Voilà, Sire, le plan général dont je me propose d'étudier successivement et de près toutes les parties, avec les nombreuses et importantes questions qui s'y rattachent... »

C'était, en effet, en quelques paroles très simples, comme il convenait dans une lettre privée, un beau plan général d'une éducation nationale, telle que la veulent notre temps et notre société, avec l'inévitable mélange d'utile et d'idéal, le souci du présent uni au culte de l'immuable. Et si l'on a cru quelquefois, bien à tort, que M. Duruy limitait son attention aux fins immédiates et prochaines, et sa philosophie à l'utile, c'est qu'on n'a pas compris que cet universitaire, qui connaissait si bien tout son temps, souffrait de voir l'Université le si bien ignorer. Cet historien avait pleine conscience de l'anachronisme où nous piétinions, et sentait le besoin de nous en tirer par des avertissements répétés.

Je rappelais tout à l'heure qu'il s'était cru reporté au moyen âge en entendant une classe de logique. Un autre jour, il disait à ses élèves de l'École polytechnique, après leur avoir retracé l'évolution de la société humaine, qu'il serait ridicule d'entrer dans la vie armés comme les archers de Charles VII. Plus tard, exposant à l'Empereur les misères de nos établissements scientifiques, il lui écrivait : « Avant peu, la science française sera pour lutter contre la science étrangère dans la position où se trouverait Votre Majesté, si elle n'avait que les vaisseaux de Louis XIV pour lutter contre l'escadre cuirassée d'Angleterre. » Scolastique, archers de Charles VII, vaisseaux de Louis XIV, anachronismes, anachronismes, anachronismes ! M. Duruy exprimait en toute occasion son invincible aversion pour le suranné. L'odeur du rance lui donnait la nausée.

Il eut cette autre qualité des grands ministres : la méthode. Il commença par ordonner deux grandes enquêtes, l'une en France, l'autre à l'étranger : la première, destinée à constater l'état des lieux, si je puis dire, produisit ces *Statistiques de l'Enseignement primaire, de l'Enseignement moyen, de l'Enseignement supérieur*, où fut décrite « pour la première fois la véritable situation de nos établissements scolaires, depuis l'école de village jusqu'au Collège de France ». La seconde fit affluer au ministère, des renseignements sur les institutions et les mœurs scolaires de l'étranger, sous la forme de rapports de missionnaires envoyés en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Amérique, ou de mémoires demandés à nos agents diplomatiques.

Je les vois encore, ces mémoires, écrits sur le grand papier des diplomates et cousus par des faveurs de soie bleue. Il en vint un de Kœnigsberg, merveilleux, où le vice-consul de France, M. Dalise, après avoir répondu aux questions précises de l'enquête et montré par le menu l'organisation de l'Université de Kœnigsberg, avait traduit en appendice les théories des grands philosophes pédagogues sur la haute éducation. Ce mémoire-là, je crois bien que je l'ai lu dix fois. Je compris alors pour la première fois que des écoles peuvent produire des états moraux et d'invincibles forces morales. Et l'Allemagne me fit peur.

C'est « à la lumière projetée par cette double et consciencieuse étude », comme il le dit plus tard, que M. Duruy conduisit son ministère.

M. Duruy eut cette autre qualité des grands ministres, de discerner le possible, le faisable, de partir d'où nous étions, de nous conduire par les voies frayables, de ne faire sauter les obstacles que s'il savait que sa poudre suffirait, de tourner les autres, ou de passer au pied, en se disant que le jour de la chute viendrait pour eux, mais n'était pas encore venu. Il avait beaucoup de sagesse dans ses audaces, et sinon l'esprit de finesse, beaucoup de finesse d'esprit. Il tendait au but ardemment, mais sans impatience. L'initial optimisme d'où il était parti lui donnait foi en l'avenir; l'histoire lui inspirait la longanimité en lui montrant la lenteur des actions profondes. Un jour, au Corps législatif, il répondit à M. Pelletan qui l'interpellait : « A chaque jour suffit sa peine, monsieur Pelletan! » Il se contentait de peiner, chaque jour.

Peiner avec joie, par exemple! En 1880, M. Ferry, alors ministre, rencontrant M. Duruy dans la cour du ministère, lui dit en souriant : « Ah! monsieur! C'était bien plus amusant d'être de l'opposition. — Mais, répliqua M. Duruy, je me suis beaucoup amusé dans cette maison ! » C'était vrai. Il travaillait avec allégresse, et répandait la joie autour de lui. Lorsque j'eus l'honneur d'être attaché à son cabinet en 1867, toute la machine était en train; chaque jour arrivaient des nouvelles des écoles, des collèges, des laboratoires, des lettres intéressantes ou bizarres, des offres de services, des remerciements, des injures d'évêques, aussi d'u-

niversitaires défroqués, très beaux esprits, supérieurs en élégance, et qui, mis à la place du ministre qu'ils persiflaient sur l'insupportable ton des malices académiques, n'auraient rien fait, rien ! Et, chaque matin, nous avions d'intéressantes visites. Nous ne savions jamais si nous serions quatre à déjeuner, ou dix ou douze. Les habitués étaient des savants et des artistes. Les savants glissaient toujours quelque demande d'argent dans la conversation. M. Duruy voyait arriver avec terreur Henri Sainte-Claire Deville. Il lui disait, en s'asseyant à table : « Allons ! combien ? J'aime mieux le savoir tout de suite ! » Et Sainte-Claire Deville avouait le déficit qu'il attribuait « à la canaillerie des matières chimiques » ou aux causes les plus extraordinaires qu'il expliquait en propos de l'autre monde. Mais la conversation redevenait toujours sérieuse, et elle était encore un travail.

« Comment voulez-vous, nous disait M. Duruy, que moi, qui ai si souvent loué Colbert, dans mes classes, d'avoir travaillé dix-sept heures par jour, je ne travaille pas toute la journée ? »

ERNEST LAVISSE,

de l'Académie française.

(*A suivre.*)

HISTOIRE D'UN PETIT GARÇON

I

Je m'appelle Robert Marchal. Mes parents étaient Bretons, et je tiens d'eux le goût du rêve, l'amour obscur de l'eau et du ciel, des horizons larges. Mon premier souvenir est tout de lumière et de sable, — un sable blond et sans limites dans lequel j'étais assis, et qui chauffait mes petites jambes, tandis que je faisais couler entre mes doigts, intarissablement, cette cendre douce et chaude. — Près de moi, je vois une nourrice ou une servante noire. Elle n'a jamais existé, mais je la vois, avec ses yeux blancs et son rire de singe. Sans doute, elle a pris naissance dans mes premières lectures. et s'est confondue avec mes premières visions algériennes. à la fois authentique et irréelle.

J'appartiens, en effet, à cette race, mal définie encore et cependant caractérisée, d'enfants nés de la conquête sur le sol africain. élevés dans cette serre ardente, et mêlant à des langueurs de créole les brusques réveils du tempérament héréditaire. Je m'aperçois, dans le miroir du passé, un petit homme pensif, juché pendant des heures dans un arbre. à la Robinson, ne faisant rien qu'admirer le vert jardin et la mer;

et puis, au lieu du grave et nostalgique bambin, c'est un polisson remuant qui m'apparaît, ivre de cris et de cabrioles : galopant comme un poulain lâché, si fou qu'on ne peut le calmer, et que, même rivé sur une chaise, il garde, dans tous ses membres, le trémoussement de la danse de Saint-Guy.

Je suis né à Milianah. L'hiver, l'air y est vif. Je crois sentir encore le duvet bourru du mantelet qu'on agrafait à mon cou et qui me grattait la peau, tout comme la piquette de grand-père me racla le gosier, un jour qu'il m'en fit boire. C'était un grand homme doux, un peu triste, sans doute parce qu'il avait des rhumatismes et qu'il était très vieux. Il s'était retiré dans cette petite ville et il y occupait une petite maison dont je ne revois que la cuisine : on y faisait sauter des crêpes. Je ne puis, malgré mes efforts, revoir le visage de la parente qui soignait grand-père et qui faisait sauter ces crêpes. Pourtant je revois très bien le papier qui tapissait les murs de la belle chambre, celle qu'on donnait à ma mère : un fond blanc à bouquets roses. Mais peut-être que ce papier n'a jamais existé, pas plus que la négresse. Il y a de faux souvenirs que l'imagination cristallise peu à peu et auxquels on tient autant qu'aux vrais.

Toujours est-il que grand-père fut très bon pour moi ; c'est à lui que je dois le premier cadeau qui m'ait plongé dans une extase proche de la stupidité : un mouton plus gros qu'un mouton vivant et autrement beau, de poil blanc et frisé : il glissait sur des roulettes et dardait des cornes d'or.

Un jour, il disparut. Les filles d'un caïd qui habitait une maison sans fenêtres, un gros cube blanc à porte cloutée, les filles de ce caïd, de grasses perruches en vestes vertes et pantalons jaunes, toujours jacassantes derrière des judas grillés, avaient convoité le mouton et, d'un saut dans la rue, l'avaient traîné chez elles. Aussi pourquoi l'avais-je planté sur le seuil, à leur nez? Ah! que de sanglots, quel désespoir j'apportai auprès de grand-père. C'est qu'elles niaient effrontément, les coquines! Mais il suffit d'un chaouch envoyé par le bureau arabe pour que le caïd lui-même vînt rendre le mouton, avec force excuses. Il voulut, en manière de réconciliation, que j'allasse chez lui, où sa femme m'offrit des gâteaux au miel et

des croissants de lune à l'anis. Mais les fillettes bouffies déguisaient mal leur mépris envers le petit roumi : elles avaient des yeux méchants avivés par le khol, des ongles pointus et roux de henné ; leur rire faux me fit trouver amer le sucre arabe.

C'est à Milianah encore que je revois mon ami Werner, le fils d'un commandant du génie, édifier avec des branches de sapin une maison de verdure, où l'on ne pouvait tenir qu'assis. Elle dura peu, parce qu'on y découvrit tout à coup une grosse couleuvre, qui était venue chercher le frais. Quelqu'un la tua, sous une décharge de pavés. Et j'eus très peur. Je me rappelle encore des combats livrés à des gamins, où l'on se lançait des cailloux, avec des frondes. L'un de ces cailloux me contusionna le front. On me ramena glorieusement, comme un blessé. J'étais très fier. Mais on me gronda, et je me vois encore, humilié et boudant, le nez à la fenêtre, tandis que des oiseaux traversent la bande de ciel de la rue. Peut-être m'avait-on mis là en pénitence.

Je sens très bien que ces divers souvenirs de Milianah se rattachent à des époques différentes, mais ils se fondent en une même impression de douceur vague et d'absolue quiétude. Sans doute, autour de moi, la vie tissait sa trame changeante, alternée de noir et de blanc : mais les événements gais ou tristes m'échappaient : car ils ne m'atteignaient pas et je ne me préoccupais jamais de ce qui se passait au-dessus de ma tête. D'abord la signification des choses était, le plus souvent, hors de ma portée ; et puis, rien ne m'intéressait que le petit monde intérieur, l'imaginaire et confuse rêverie dont je vivais avec la sécurité habituelle de l'enfance, pour qui les soucis d'argent, la lutte des intérêts et des ambitions n'ont aucun sens. C'est ainsi que je ne m'inquiétais guère de savoir ce que faisaient mes parents, s'ils étaient riches ou non, quels étaient leurs goûts, leurs habitudes, le sens qu'ils donnaient à la vie. Mon père était souvent absent : je ne le revois guère figurer dans cette prime enfance, et il me semble que je ne m'en apercevais presque pas. Ce qui joue un grand rôle dans ces heures puériles, c'est la gourmandise et la peur.

La peur... Je suis enfermé dans une chambre de la maison de grand-père, je crois bien que c'est un grenier. Les volets

sont clos, le soleil passe à travers les lamelles et coupe le bois brun de barres vives, d'un jaune qui pâlit jusqu'au blanc, quand un nuage fait ombre. La pièce est d'ailleurs très claire. Ce ne doit pas être un grenier, car il y a du papier collé sur la cloison de bois, et la chaleur en décolle de grands morceaux, que je m'amuse à élargir, en tirant dessus. Je m'ennuie. De lourds coups de marteau m'intriguent : pan, pan, pan! On dirait que l'on cloue des caisses. J'ai vu faire cela au menuisier du coin : il a de grands clous dans la bouche et il frappe d'une façon rythmée ; c'est amusant de voir le clou s'enfoncer dans le bois, et, quand il y est entré à fond, le menuisier tape encore deux ou trois coups, comme par plaisir... C'est égal, je m'ennuie. Si je pouvais ouvrir les volets! Mais ils tiennent bon. En me penchant bien, entre les lamelles, je distingue quelque chose de noir et de mouvant : ce doit être du monde dans la rue. Qu'est-ce que ce monde peut faire là? Une mouche entre et bourdonne. Si je réussissais à l'attraper? Je ne lui ferais pas de mal; je la regarderais seulement en lui tenant les pattes. J'aime bien regarder les mouches, elles ont des ailes fines où courent des réseaux : et leurs drôles de petites têtes! Il paraît que grand-père est malade. Je ne l'ai pas vu depuis trois jours : est-ce qu'il aurait un rhume? Dans ce cas-là on me met, à moi du papier Fayard sur la poitrine, et maman me présente un lait de poule, bien chaud.

Ce souvenir me fait juger qu'il va être l'heure de goûter, et que l'on m'oublie. Mais pourquoi donc suis-je enfermé? On m'a donné un livre avec des images et l'on m'a dit d'être bien sage ; on a ajouté quelques explications que je n'ai pas comprises, ou que je n'aurai pas écoutées. Les coups de marteau ont cessé. Il y a toujours des formes noires et confuses dans la rue : mais cette masse est immobile. La mouche ne bourdonne plus, il se fait un grand silence, un silence... et tout à coup, dans cette pièce à la fois obscure et éclatante, une angoisse me monte du fond des moelles. Je me sens effroyablement seul ; mon cœur bat, et, pour la première fois, le tic-tac persistant du *moi* se répercute en mon âme. Je me dis : « Je vis, je vis, je vis en ce moment, en ce moment encore, je vis encore, toujours, toujours! » Et à chaque

seconde, je me sens renaître et m'étonne, et m'effraie de vivre. Il me semble que je marche suspendu sur un abîme, et que le fil invisible sur lequel je m'avance va se rompre. O stupeur! je vis, je me sens vivre, encore, encore, c'est moi, toujours moi, ce n'est pas un autre, c'est moi, moi seul, moi, Robert Marchal, et je suis né, et je vis, et je mourrai. Et, de penser cela, de me « penser moi-même », c'est intolérable! Je voudrais songer à autre chose, me fuir, m'oublier; impossible. Oh! l'horrible pulsation de la conscience vivante! J'essaie de pousser un cri, de bouger, je n'ose, paralysé par l'épouvante absurde de mourir, si je risque un geste. Et voilà que des pas montent l'escalier. Si c'étaient ceux de grand-père? Mais pourquoi cette terreur qui m'emperle le front de sueur, m'horripile la peau? La porte s'ouvre.

— Maman!

Je tombe dans ses bras. Elle dit :

— Tu as appelé?

— Je ne crois pas, non, je n'ai pas...

Mais pourquoi est-elle en noir et a-t-elle les yeux rouges? Je continue à ne pas comprendre.

Le soir seulement, dans le train qui nous ramenait à Alger, j'appris, et encore parce qu'elle me l'expliqua longuement, que grand-père était mort et que je ne le verrais plus. Comment n'avais-je rien deviné?

Cependant cette angoisse...

II

Maintenant, c'est Blidah.

Pourquoi l'avenue des grands platanes reste-t-elle obstinément rousse? Elle devait bien être verte, au printemps et l'été. Rousse je la revois, et les feuilles s'envolaient, ce jour de grand vent où mon frère vint au monde. Voilà une chose mystérieuse ; et pourtant, elle ne m'intriguait qu'à moitié. La sœur noire à cornette blanche tuyautée qui soignait ma mère avait,

m'assura-t-on, apporté ce petit frère. Je le vis, dans le grand lit, la couverture ramenée sous son rose menton plissé. Et j'accompagnai mon père et son ami, M. Lawrence, qui allèrent se promener sur la route. Un vent tiède soufflait par bourrasques, et il tombait des feuilles, des feuilles!... D'un rouge doré, elles gardaient aux doigts la rigidité du cuivre, et elles se froissaient avec un bruit sec. Certaines rasaient le sol, pareilles à des oiseaux qui, l'aile cassée, rampent en palpitant. Était-ce l'automne, le vaste ciel vide? me sentais-je, si peu que ce fût, supplanté par la présence du nouveau-né? ou simplement parce que M. Lawrence et mon père marchaient trop vite, mon cœur se serrait de détresse: et toute la nuit je rêvai de ces feuilles qui se détachaient par centaines, et pleuvaient sur les haies. Il y en avait même que les pieds avaient plaquées sur le sol, et qui n'avaient plus rien de vivant; on eût dit du bronze incrusté.

C'est à Blidah qu'entrent dans ma vie mon autre grand-père, M. d'Orignes, le père de ma mère, et Fritz, l'ancien ordonnance de mon père, resté à son service. Car mon père, ancien officier devenu propriétaire, et l'un des plus riches de la Métidjah, gérait ses fermes, voyageait de l'une à l'autre, ou se livrait à de grandes chasses dans le Sud. Fritz vivait avec lui et l'accompagnait invariablement, aux apparitions que son maître faisait parmi nous.

A Blidah, nous logions grand-père d'Orignes. Celui-là aussi me gâtait! Il était capitaine de vaisseau en retraite, et il m'avait, paraît-il, choyé d'une façon passionnée et ridicule lors d'un voyage que ma mère et moi avions fait à Paris, lorsqu'il occupait encore une haute situation au ministère de la marine. De ce voyage, chose singulière, je ne me rappelle rien; et on me l'a plus d'une fois reproché comme un manque d'affection et de reconnaissance. Mais à Blidah! Les beaux jouets qu'il me donnait, dont le plus merveilleux est resté pour moi un chemin de fer mécanique à vraie locomotive et à wagons rouges et bleus, tournant en rond avec un bruit de ferraille, dès qu'on l'avait remonté: crac! crac! crac! Grand-père prenait un plaisir d'enfant à le faire marcher. Je le revois à quatre pattes sur le parquet, s'amusant de tout cœur. Et cependant le plus correct des hommes, avec sa figure jaune et

encadrée de favoris blancs, une figure aux yeux d'eau grise où se reflétait un ciel gris, des yeux de vieux marin, qui ont pris la couleur du temps! Combien j'aurais aimé qu'il me racontât ses voyages, des histoires de sauvages, d'archipels, de naufrages! Une pudeur singulière l'empêchait de narrer les incidents de sa vie sur mer, ou bien il ne trouvait rien à dire et il préférait inventer. Un certain sultan Misapouf revenait dans ses invariables improvisations, et c'était un homme bien extraordinaire que ce sultan, quoique je ne puisse plus du tout me représenter en quoi il pouvait être si drôle.

Fritz, notre valet de chambre, ne date pour moi que d'un matin où je m'éveille, dans une secousse de mon petit lit, et je vois distinctement remuer les murs ; un vase à fleurs culbute du haut de la cheminée et s'émiette sur le parquet. J'ai mal au cœur. Fritz entre en coup de vent et crie :

— Levez-vous, vite, vite, c'est le tremblement de terre!

Il sort comme il est entré; les parquets dansent de nouveau, mon lit s'éloigne du mur. Des clameurs aiguës, affolées, s'élèvent. Enfin, Rosette, la femme de chambre, arrive et m'emporte roulé dans une couverture. Tout le monde est déjà dans le jardin, et l'on se demande si la maison ne va pas s'écrouler. Le ciel est plombé, il règne un jour livide, et une chaleur suffocante tombe. Une énorme crevasse, au bout de l'allée, montre le sang de la terre, éventrée et rouge!

Rosette aussi, à partir de ce jour-là, se fixe dans ma mémoire. Et cependant, ne l'ai-je pas vue auparavant, fin profil de couturière, à la Sarcelle, propriété de mon oncle d'Orignes dans les Ardennes? C'est curieux comme les impressions du très jeune âge se placent toutes sur le même plan : elles s'offrent à l'esprit sans perspective; et, quand on veut débrouiller l'écheveau des années, tout s'enchevêtre.

Encore un souvenir tenace, les heures vécues à la Sarcelle, lors d'un voyage que nous fîmes en France. La Sarcelle! C'est une grande maison bourgeoise, en contre-bas d'un jardin qui me paraissait étrangement vert, tout en pelouses et en corbeilles. L'oncle d'Orignes, l'oncle Pierre ainsi qu'on l'appelait, et sa femme, la tante Elvire, et leurs grands fils, Jacques et Félicien, et leurs filles, Madeleine et Berthe, voilà des gens qui nous faisaient fête! L'oncle Pierre

était gras, avec des cheveux et des moustaches très noirs : l'idée m'est venue, depuis, qu'il devait se teindre. Il parlait peu, n'aimait que la chasse. Quand mon père était là, ils partaient avec des chiens à taches jaunes, rampant sous le fouet et obéissant au regard. Le lendemain ou le surlendemain, on les voyait revenir, les chasseurs crottés, les chiens tirant la langue ; et des carniers au treillis ensanglanté tombaient sur la table de la cuisine les perdreaux aux pattes grises, les cailles rondes sur le ventre desquels tante Elvire soufflait pour mieux voir leur peau grasse, et de grands lièvres roux aux oreilles froides.

— Hein ! disait l'oncle Pierre, quand tu seras un chasseur ? Oh ! pas comme ton père, personne ne l'égale !

Et il citait des coups doubles étonnants, tout en raclant, avec une baguette enroulée de chiffons, les canons de son fusil, dans un seau dont l'eau devenait noire. J'écoutais. J'aimais bien leur voir fabriquer des cartouches, les jours de pluie, où l'on ne pouvait sortir. C'était joli, ces cartouches neuves à fond de cuivre et cylindre de carton, avec le petit clou sur lequel le chien s'abat. La poudre, substance magique, s'écoulait, noire et fine, des boîtes de métal sombre. On n'en laissait pas perdre un grain. Et l'on enfonçait sur la charge les bourres de feutre, avec précaution. Dans de grandes coupes chinoises, les plombs de différentes grosseurs s'égrenaient en tas inégaux. Y plonger les doigts et les palper, ces grains menus comme la semoule ou gros comme des petits pois, était un vrai plaisir. Parfois on chargeait à balle, pour chasser au sanglier. Je revoyais alors une gravure à cadre d'or placée dans le salon de Blidah, la *Chasse au sanglier* de Vernet, où un Arabe, dont le cheval s'est abattu, se renverse en arrière, l'œil hagard : la défense de la bête va l'atteindre et lui déchirer la cuisse.

Oui, c'est bien à la Sarcelle que je vis Rosette pour la première fois ; seulement, rien n'est plus vague. Je me représente une jeune fille assise auprès d'une fenêtre, cousant ; de temps en temps, elle regarde dans la rue en coupant le fil de ses dents. Elle est pâle et jolie. Nous l'emmenâmes sans doute en Algérie. Peut-être était-ce une autre, après tout, qui travaillait au bord de la fenêtre. Toutes les couturières

se ressemblent, quand elles sont blondes et que, tranquilles, elles faufilent le linge blanc qui repose épinglé sur leurs genoux.

Je raffolais de mes cousins, de Jacques qui était doux, de Félicien qui était rude. Ses taquineries m'étaient chères : au moins, il faisait attention à moi. Ma vanité un peu maladive en était irritée, mais flattée. Madeleine et Berthe, grandes filles bonnes à marier, ne faisaient guère cas d'un si petit homme, mais elles me souriaient, et leurs rires sonnent encore à mes oreilles, ces beaux et frais rires des vingt ans, si doux même lorsqu'ils partent de grandes bouches, éclairant des visages qu'on aurait pu souhaiter plus réguliers et plus jolis. Je les trouvais divines, et je ne concevais pas de plus grand bonheur, si elles daignaient se promener avec moi dans le jardin, que de marcher entre elles, en leur donnant la main. Leurs doigts étaient longs et veloutés, et ma tête arrivait à leur ceinture ; je suivais le mouvement onduleux de leur jupe, ce rythme de la marche qui a tant de grâce et de mystère ; et pour apercevoir leur menton blanc, il me fallait renverser la tête. Du même coup, je voyais le ciel et les grands peupliers des pelouses, autour desquels des vols de corneilles tournoyaient en spirales.

Je dois avoir six ans à cette époque, et j'ai toujours peur, surtout depuis que Félicien, ricanant, me raconte des histoires de voleurs et de revenants. Le jour, passe encore. Mais le crépuscule est plein d'embûches. Il y a des coins que je n'aime pas, dans les corridors, et un petit cabinet noir, derrière l'escalier, dans lequel je n'entrerais pas, pour tout l'or du monde. Même les serres, en plein soleil, me causent un inexplicable vertige, depuis que Félicien m'y a enfermé. Cette odeur tiède, ces aloès pareils à des glaives, tout barbelés d'épines, ces serpents verts hérissés en poils comme des chenilles monstrueuses, ces gueules de loup qui « mordent », on me l'a affirmé, ces orchidées qui ont l'air « d'insectes méchants », ces pavots qui « endorment », ces daturas qui sont du « poison »... Une angoissante poésie sort de ces calices ouvrant leurs bouches, de ces fleurs fixant sur vous leurs yeux jaunes, violets, pourpres. Les roses elles-mêmes sont méchantes, elles griffent à la façon des chats. Dans les pensées

de velours ramagées de soufre, on m'a fait voir « la tête de mort ». Et cependant j'aime les fleurs, mais celles du jardin qui sont libres. Ces prisonnières me troublent. J'ai, d'instinct l'idée que les fleurs sont vivantes, et je n'aime pas les voir couper. Je demande, une fois, si cela ne leur fait pas de mal, puisqu'elles meurent ensuite. On s'est moqué de moi, naturellement.

J'hésite à me promener dans le fond du parc. De vieux arbres y projettent une ombre froide, et la pelouse y revêt un gazon foncé. Des statues blanchâtres que la mousse ronge demeurent là, figées en des poses dont l'immobilité inquiète. Un faune dansant a l'air mauvais. Et une femme tient des pommes dans un petit panier: est-ce pour cela qu'on l'appelle Pomone? Elle paraît triste et ses yeux sont clos. Sa robe immuable tombe à plis si rigides, que je me demande si elle a des jambes par-dessous. Un petit enfant décapité bande son arc, et sa tête gît dans l'herbe avec un sourire pareil à la double courbe, cintrée au milieu, de cet arc. Pourquoi est-il si triste, cet endroit? Le soleil n'y vient jamais, tandis qu'il baigne l'autre pelouse et la maison. Un chemin obscur s'enfonce entre une rangée d'arbres. Et c'est le chemin qui mène à la crainte. L'extrémité en est gardée, tout au bout, bien loin, par deux petites figures, statuettes peintes en terre cuite, représentant un paysan italien et sa femme. Elles se font vis-à-vis: et, ainsi perdues dans ce bois, compact comme une forêt, assombri de sapins funéraires, elles sont les gardiens et les génies familiers du lieu. Les statues, je le sais bien, ne sont que des statues. Mais qui prouve que ces deux petits êtres humains ne sont pas vivants? Ils se regardent d'une façon expressive, muette et presque tragique à force d'immobilité. Ils se disent, sans doute : « Voilà le petit garçon qui vient. Il a peur, il a peur ! » Et cela paraît leur faire plaisir et leur inspirer de l'orgueil. Peut-être rêvent-ils d'un arbre creux dans lequel un charme m'enfermerait, ou d'une caverne fermée par une grosse pierre. Je les déteste.

Un jour ma tante Elvire, qui aime à rire de moi, elle aussi, m'a dit : « Dis-leur bonjour. » Et je leur ai tiré mon chapeau. Mais je suis sûr qu'ils me gardent rancune, parce que je suis repassé depuis sans les saluer. J'évite de penser à eux, la nuit.

Depuis que tante Elvire m'a grondé pour avoir retourné le pain, je prends garde aux présages. J'évite de renverser le sel, de mettre mon couvert en croix. Je redoute l'araignée du matin, et celle du soir ne m'apporte aucun espoir. Je les écrase quand j'ose, pas toujours, avec un frisson qui me grimpe dans le dos. Rien n'est pareil à l'anxiété avec laquelle je me mets au lit : regarder dessous, je n'en ai pas le courage ; je m'élance d'un saut, sans laisser de jambe la dernière. Si une main allait me happer le pied? L'histoire de la vieille dame est connue, son petit chien aboya au voleur caché sous le lit. Si je m'achetais un petit chien?

Heureusement que papa et mon oncle ont leurs fusils. On m'en promet un, mais un vrai, avec des cartouches comme les leurs, pour mes neuf ans. Je compte les mois : il y en a beaucoup. Et je voudrais ne pas vivre ces mois, les perdre ou en faire cadeau à un autre, pour pouvoir tenir tout de suite, dans mes mains, l'arme à canon double, cet énigmatique jouet de luxe qui m'affirmera grand garçon et avec lequel on tue. Un fusil, c'est presque un être. Celui de mon père m'inspire un respect superstitieux : il m'apparaît doué de volonté, investi de force et de sûreté inflexibles. Toujours, au bout de la flamme rouge et de la fumée bleue, un oiseau tombe raide, un lièvre ricoche et boule au fossé.

La vision commence à s'imposer à moi d'un père qui est un homme très grand, très robuste, un géant doux, aux rares, mais terribles colères. J'ai un peu peur de lui, parce qu'il m'écrase de sa haute stature, et qu'en une de ses enjambées tiennent trois des miennes. Peut-être aussi m'a-t-il humilié de quelque inoffensive raillerie. Il voudrait faire de moi un homme, et je suis si frêle, si mince, un petit créole engourdi, aux réveils de fièvre, une paresseuse âme dévorée de rêve et qui a du monde et des choses une conception étonnée, stupéfaite, et presque hébétée par le trop-plein des sensations! Une photographie de ce temps-là me montre, comme en l'eau trouble d'un vieux miroir, une figurette en glaise pâle, l'air vague, avec ces yeux distraits et absents qui font dire aux parents :

— A quoi penses-tu? Tu es dans la lune?

Pauvre effigie de l'être qu'on sera et qu'on fut, éclair d'une

apparence saisie au vol, cela étonne et afflige toujours un peu, ces maquettes de soi retrouvées au fond d'un tiroir : la complaisance, qu'on met à se mirer dans le tain effacé du miroir de vie, suscite trop bien l'angoissante conscience qu'on est soi-même un reflet de cette image, une ombre fluide et changeante, une insaisissable personnalité qui s'échappe à elle-même et qu'on ne peut arrêter une seconde, Protée fugace, dans le temps et l'espace. Du moins, à ces heures d'enfance qui s'écoulent comme un songe, l'on se sent, et l'on est vraiment en communion avec la fantasmagorie des choses : on tient à elles par des liens délicats, les fils d'un cocon invisible vous enveloppent, et des racines invisibles vous rattachent à la terre. On fait corps avec le vaste monde qui aboutit aux cinq sens de cet infime organisme et à la moelle tendre de ce cerveau gros comme le poing. De là cet enchantement prodigieux de vivre qui, je m'en souviens, me baignait d'extase ingénue : figurant et voyant d'une féerie sans égale et de jardins des merveilles.

Fraîcheur des impressions, finesse des tissus et des nerfs enfantins : il n'est joies, désirs et secousses frémissantes que de ce temps-là. Le morne égoïsme de perceptions isolées, l'horreur de voir rompu le divin prisme et l'harmonie qui vous lie au monde extérieur et vous fait participer à la vie universelle, voilà le lot de l'âge mur ; et toute la mélancolie de ces regrets se traduit pour moi dans le regard jeté à la petite photographie d'antan, au pâlot blondin perdu au fond d'un passé aussi aboli, aussi irrévocablement mort que tout ce qui s'efface de nous-mêmes, à chaque seconde.

III

Maman !...

Mon père reste pour moi quelqu'un de grand et de bon qui m'intimide, avec qui cependant j'aime bien aller, le matin, chasser aux alouettes... C'est moi qui tire la ficelle du miroir :

il tourne et retourne pareil à un chapeau à cornes, en or : il étincelle, et sous le ciel vif et clair, une à une, les alouettes volent en courbe haute... Mais, comment expliquer cela, je ne me sens pas très à mon aise : conscience de ma faiblesse, crainte d'observations, il me semble qu'auprès de mon père je cours le risque qu'il me gronde et je m'imagine que je le mérite, même quand je ne fais rien de mal.

Mais maman !

Oh ! j'en ai bien légèrement peur, aussi. Mais d'une façon si différente ! Je n'ai jamais l'idée que mon père puisse avoir du chagrin par ma faute : un homme tel que lui est bien au-dessus de tout cela. Mais maman est faible et tendre. Je le devine et j'en abuse. Je la câline pour que *ça* réussisse, et quand *ça* ne réussit pas, je boude. J'ai un art merveilleux pour lui fondre dans la main, opposer à sa volonté une force d'apathie.

— Robert, ton devoir !

— Oui, maman !

Cette soumission apparente est le secret de la liberté qu'on me laisse. Elle rassure ; et, d'ailleurs, je désobéis rarement ; je tourne la difficulté, et, quand on me reprend, j'ergote. Le contentement de moi, une subtilité raisonneuse, voilà de nouveaux défauts qui viennent s'ajouter aux premiers. Parfois il faut bien me gronder : cela me vexe. Je vais alors rôder autour de Rosette ou demander une tartine à notre nouvelle cuisinière, Claudie.

Elle aussi est des Ardennes. Tout de suite je me suis senti à l'aise avec elle. Franche et droite, virile et loyale, avec de très beaux yeux dans une figure rose et sans âge, elle s'est concilié l'estime de mes parents, et Fritz lui parle avec égards. Au reste, elle est indulgente pour lui, et quand il est en faute, — car je le crois un peu indocile, sauf envers mon père, pour lequel il se jetterait au feu, — ce n'est pas elle qui voudrait le trahir.

Mais, d'abord, nous ne sommes plus à Blidah ; c'en est fait de la maison et du jardin dans l'avenue rousse des platanes, et des montagnes qui écrasent la petite ville. Nous voici maintenant à Alger ; l'hiver nous demeurons à la ville, et nous passons l'été à Mustapha.

J'ai une chambre à moi. A Alger, c'est une pièce assez sombre, donnant sur une cour. A Mustapha, dans notre vraie maison, — car elle nous appartient, mes parents viennent de l'acheter, — c'est une chambre passée au blanc de chaux, très claire; seulement, un mille-pattes sort quelquefois de derrière les portraits pendus au mur. Pour moi, il n'y a que la maison et le jardin de Mustapha qui me plaisent. C'est très gai, c'est grand : la maison carrée, à la mauresque, déploie un perron, deux terrasses à l'italienne, un toit plat sur lequel on peut monter. On y braque souvent une longue-vue, qui permet d'apercevoir au loin sur mer les courriers de France.

Ah! c'est autre chose que Blidah, et même que la Sarcelle! J'oublie mes cousins et mes cousines, et tante Elvire qui ressemble à une pomme blonde, ridée et acide, j'oublie mon voyage et le mal de mer. Le grand jardin de Mustapha m'a pris tout entier.

C'est en lui que mon enfance fleurit et s'ouvre : elle s'en est embaumée, et toute ma vie depuis. Jamais je ne retrouverai ce rêve heureux, cette sécurité douce comme l'air que je respirais. Ces quatre années tiennent pour moi dans l'ivresse d'une de ces journées radieuses où l'on épuise tout ce que l'on porte en soi de bonheur.

D'abord, le monde adorable de la lecture développe sous mes yeux le panorama des voyages, les explorations hasardeuses, l'invraisemblance de départs en boulets lancés vers la lune, de bateaux sous-marins faisant le tour du globe. Depuis Robinson Crusoé, qui m'a donné une si forte impression de terreur, — car les livres de la Bibliothèque rose sont déjà loin de moi, — rien n'égale les romans de Gustave Aymard : Indiens qui rampent comme le serpent, jeunes Mexicaines enlevées et reconquises par leurs parents, ruses de guerre, incendies de forêts, scalps, mocassins et tomahawks. Je dévorais ces livres tout au fond du jardin, dans un grand néflier du Japon, dont les branches formaient fourche. Là, je pouvais me croire *Œil-de-Faucon* à l'affût, et je le croyais, par instants. Un besoin d'action, de simulacre, succédait à la fièvre de lecture et en redoublait l'accès. Je fermais le livre, devenu un des personnages, fuyant avec lui et partageant son refuge. L'ennemi allait débusquer, au tournant de l'allée.

Là-bas, derrière le mur, n'allait-il pas émerger, prudemment, un toupet de plumes, un crâne ras, le visage de proie d'un guerrier Pawnie? Ou bien, le grand fleuve débordé roulait ses épaves contre l'arbre palpitant. L'eau montait. Encore deux jours de vivres. Arriverait-on à temps pour me sauver?

Les trappeurs portent un *bowie-knife* dans leur botte : je portais un couteau à papier dans ma jarretière. « Ah! scélérat! je te tiens! » Vlan, je plongeais le couteau à papier dans un massif d'épines. « Meurs donc! » Et le suc laiteux coulait des feuilles. Puis ce furent à travers les gravures d'un livre contenant les biographies et les portraits des généraux de la Révolution et du premier Empire, d'épiques cauchemars noyés de sang et de fumée, secoués de coups de canon, traversés de lueurs de sabres et d'aigres trompettes. Commander une armée, lancer l'avant-garde, se déployer, amener ses réserves, charger, foudroyer, éventrer, et le soir, blessé, dormir sur des drapeaux conquis ; quelle Iliade pour un petit garçon qui s'appelle tour à tour Championnet, Murat, ou même — battez aux champs, tambours! — Napoléon Ier, le chapeau en bataille, la main dans la poitrine, impassible sur son cheval blanc! Et pour jouer ce rôle, un vieux chapeau, aux ailes relevées en cornes par des épingles, des bottes en papier noir et une épée d'étrennes.

Le jardin, en ce grossissement d'imagination qui m'hallucine et me fait parler et mimer mes lectures, prend des aspects tranchés et reçoit des attributions différentes. Il y a une zone neutre, des enclaves sans intérêt : par exemple, du côté du pavillon des écuries et de l'appartement de grand-père d'Orignes, le rond-point des volières. De même, la basse-cour, dans le haut jardin, près du verger, qui n'intéresse que ma gourmandise, à cause des mandarines et des goyaves ; encore faut-il en excepter la pièce d'eau, un réservoir sur lequel je place des bateaux de bois qui sont l'*Astrolabe* et la *Boussole* : le naufrage les attend. Mais la rampe qui s'élève au puits, avec les ais de bois rugueux qu'un mulet aux yeux bandés fait craquer dans sa rotation monotone, c'est là un rempart excellent pour les sièges, les sorties; la citadelle surplombe, ornée de son étendard.

La grande esplanade qui sépare la maison des écuries joue bien la mer. Un îlot de tan noir fait bateau dans le milieu, avec deux grands arbres pour mâts, un portique aux crochets duquel un trapèze, des anneaux, des cordes à nœuds suspendent leurs agrès. Dans l'un des arbres, en cage, des tourterelles roucoulent et leur chant imite le bruit doux et rauque de la mer battant la grève. L'îlot noir dérive, le bateau marche, les agrès oscillent. « Forcez la vapeur, carguez les voiles! » Quelle Amérique va-t-on découvrir, tout à l'heure? « Bon! Un homme à la mer! Amenez le canot! Une bouée! » Trop tard, le requin avale l'homme et la bouée avec.

La jungle, c'est le jardin qui s'étend devant la maison : et il y a là des savanes, des forêts vierges, des allées qui sont des rivières et qu'il faut passer à gué. L'arbre de Robinson, mon néflier du Japon, y domine les grenadiers aux fruits crevassés de rubis, les lauriers-roses, les caoutchoutiers, les palmiers-glaives, de grands arbres au feuillage noir dont je ne sais pas le nom, et des géraniums pareils à des flaques de sang, des roses paille ou velours foncé, des héliotropes, des fleurs bleues dont on taille le massif en couronne et qui bourdonnent d'abeilles et de frelons comme une ruche fleurie. Cher et délicieux jardins de mes jeux et de mes peurs! Je me persuade qu'un tigre va s'élancer d'un coin où je ne vais jamais et qui garde par là son secret, son inconnu, — d'un coin plus vert, plus compact, qui est tout au bout, près des grilles, et où l'on m'a défendu d'aller à cause de ces bohémiens qui volent les enfants riches. Chose qui se voit constamment, dans mes livres.

Toujours le petit frisson dans le dos : un rien le réveille. Comme on me sait poltron, mon père s'avise de m'envoyer, les soirs de lune, au bout de la grande allée, faire tinter la sonnette de la grille. Cette sonnerie stridente, qui me coûte une sueur froide et des palpitations, m'ébranle les nerfs et me répond dans tout le corps. On ne me l'imposa plus, depuis le jour où ayant entendu mon père, qui suivait une autre allée, me parler, je ne reconnus pas sa voix et, poussant des cris affreux, je courus à toutes jambes me réfugier dans la maison, défaillant de terreur.

Cependant je grandis et l'on m'a donné le petit fusil

désiré. On m'a acheté aussi un poney corse, ensellé et trapu, noir sous une crinière bouffante. Avec un fusil et un cheval, on ne craint rien : — voir les *Trappeurs de l'Arkansas!* — Pour m'exercer à tirer, quand on doit manger un lapin à dîner, on l'attache par une ficelle, au pied d'un arbre, et c'est moi qui, à dix pas, dois tuer la pauvre bête. Je vise l'œil et j'attrape l'arbre, ou l'espace. Pour m'aguerrir au cheval, mon père, sur son grand bai, m'escorte et nous allons galoper le long de la plage ou bien dans le champ de manœuvres, qui s'étend sous nos fenêtres. Je ne tombe pas trop, tout de même, et cela me rend fier.

Mais, où je ne mets aucune fierté, c'est à mes études. Tout petit, on m'envoyait à Alger, suivre la classe d'une bonne demoiselle allemande. Elle dressait pour ses élèves, filles et garçons mêlés, un bel arbre de Noël illuminé. Qu'est devenue la petite fille si fière qui, en robe de gaze, une baguette de fée aux doigts, distribuait les jouets pendus aux branches du sapin? Et la servante en perruque et barbe de chanvre sur une simarre violette, qui, le nez enluminé, figurait, saint Nicolas? Et la bonne demoiselle allemande elle-même, qui nous faisait manger des gâteaux de son pays, quand nous étions sages?

M. Bernard lui succéda. C'était un vieil instituteur de Mustapha, tenant école. Rougeaud, les cheveux blancs, prisant dans une tabatière de corne, lui non plus n'était pas bien terrible. J'en profitais pour ne rien faire. Pétri de vanité, j'en manquais totalement pour savoir mes leçons ou soigner mes devoirs. Avec la croissance, des tics me venaient, principe morbide d'activité : le rongement des ongles jusqu'au sang, la grimace d'une bouche contournée, ou le déclanchement du cou entre les épaules.

Pour me guérir de ce dernier tic, mon père me bouclait un jour au cou un collier de chien, un vrai carcan. Je buvais ma honte et continuais. Le tic veut être rassasié, je le rassasiais comme un être exigeant qu'il était. J'ai connu là d'absurdes joies, celle de battre le briquet à user ses talons l'un contre l'autre; mais la meilleure et la plus douloureuse était celle d'un ongle bien rongé, à vif et affreux.

J'ai mis des années à me guérir de ce vice, — car c'en est un

que cette forme de l'automatisme inconscient, de la rêverie sans but et de l'inepte plaisir qu'on prend à détruire, pour rien.

Comme mon ignorance et ma paresse, insuffisamment excusées par une santé frêle, éclataient par trop, on me mit au lycée d'Alger, externe. J'y retrouvai mon ami Werner.

IV

En ce temps-là, et par cela même que mes sorties et mes rentrées chaque jour me forcèrent à remarquer les choses, je sentais que tout florissait chez nous. Le confort d'une maison bien dirigée se marquait en mille détails : si distrait ou absorbé que je fusse, ils ne m'échappaient pas tous.

Quand j'allais à l'écurie chercher mon poney, pour me rendre au lycée, accompagné de Fritz, les voitures, dans la remise, reflétaient le paysage sur leur vernis noir. Les harnais scintillaient derrière les vitres de la sellerie. Cinq beaux chevaux remplissaient les boxes, et il en restait encore un pour maître Black. Je l'enfourchais, mes livres et mes cahiers tenant dans une sacoche placée derrière la selle. Le jardinier Simon, homme taciturne, nous ouvrait la grille. Souvent, après le déjeuner, la bonne, assise sur un banc, gardait mon petit frère, en robe courte, élevant des pâtés de terre. Ce n'était plus Rosette, mais une Alsacienne rose aux bonnes joues, qui s'appelait Lischen.

Pourquoi avait-elle remplacé Rosette? Je cherche, et je vois Rosette qui pleure, à gros sanglots, dans sa chambre, et Fritz qui sort de chez mon père, l'air penaud. Et puis ils se marient, et, comme Rosette a un enfant peu après, elle quitte le service de mes parents ; on lui installe un petit logis dans une maison voisine, et je crois qu'elle coud et repasse notre linge. Lischen la remplace ; oui, cela dut être ainsi.

Mais Lischen elle-même ne devait pas rester plus d'un an. A son tour, je la surprenais à pleurer, et ses yeux avaient

des poches, et elle montrait encore plus d'embonpoint, déjà grasse qu'elle était comme une caille. Fritz a l'air bien plus penaud que l'autre fois. Rosette accourt à la maison, fait une scène terrible, et s'en échappe avec un visage bouleversé. Lischen, le lendemain, sortait de chez nous et entrait chez les Lawrence, qui voulaient bien la prendre. C'était une bonne fille que cette Lischen; elle chantonnait continuellement et elle riait sans cause, ce qui faisait des plis à son menton rond. A partir de ce jour-là, je ne la vis jamais plus rire, et elle avait l'air si triste, si triste!...

Peut-être les Lawrence la glaçaient-ils. Elle, qui parlait continuellement à mon frère, se taisait lorsque, accompagnant les deux petits Lawrence, Will et Sam, elle apparaissait, les tenant par la main, les rares fois qu'ils venaient goûter à la maison. Elle avait l'air d'avoir peur, ne les quittait jamais des yeux : elle refusait, à la cuisine, le café au lait et les tartines qu'elle aimait tant auparavant, et que Claudie, brave fille, la pressait d'accepter. Fritz, ces fois-là, ne se montrait pas. Il évitait Lischen, et elle ne le regardait pas en face. Mais le visage de la pauvre créature s'altérait alors, et ses yeux se remplissaient de larmes. Claudie feignait de ne pas s'en apercevoir. Mon idée était qu'elle ne mangeait pas à sa faim chez les Lawrence, et qu'on la grondait pour rien : comment n'eût-elle pas été malheureuse avec cela?

Je n'aimais pas madame Lawrence. Elle me toisait de haut, et je me raidissais sous la douche de ses yeux d'eau glacée. Anglaise, comme son mari, et fort riche, d'une élégance hautaine, frileusement vêtue de fourrures, aimant les chevaux et les lévriers, elle était grande dame jusqu'en sa pâleur et dans la sécheresse de sa bouche mince. On eût dit qu'elle coupait les mots avec ses dents. Presbytérienne rigide, liseuse de traités moraux, elle élevait avec la plus grande sévérité Sam et Will, deux rousseaux tachetés de son, aux yeux verts, dont la froideur déjà impertinente me rebutait. Il ne se passait pas de semaine qu'elle ne les fouettât elle-même de sa pantoufle. Chez elle, un jour, j'avais assisté à une de ces exécutions : le cuir claquait sur la peau blanche devenue rouge. Ce spectacle m'avait troublé, et aussi indigné, moi qui n'avais jamais reçu une chiquenaude. Je m'étais alors demandé ce

que madame Lawrence eût dit, si on l'eût fouettée elle-même? Et je m'étais complu en cette imagination, où s'assouvissait ma répulsion pour elle, jointe à une attraction obscure : elle était de ces femmes irritantes, que les hommes doivent détester, tout en les désirant. Pour moi, je n'étais qu'à demi rassuré, quoique certain qu'elle ne pourrait jamais me battre. Il me semblait pourtant que j'aurais pu y goûter un âcre et torturant plaisir. Seulement, je lui aurais mordu la main!

Son père, un petit vieillard brossé, peigné, lustré comme un baby, venait souvent visiter grand-père. Il avait toujours l'air de trembler devant sa fille, qu'il adorait. Il la regardait d'un air de chien craintif, en prenant garde de froisser ses habits, qui étaient toujours neufs. Il n'acceptait jamais un verre de citronnade ou de bière glacée : et c'était, j'imagine, pour ne pas risquer de tacher son beau plastron de chemise. A côté de grand-père d'Orignes, quoiqu'il fût de beaucoup plus vieux, il paraissait un tout petit garçon, parlant bas, avec des toux qu'il étouffait de sa main gantée, et suçant des pastilles dont il m'offrait, furtivement, quand sa fille n'était pas là. Jamais il n'intervenait en faveur de Sam et de Will lorsqu'ils étaient grondés ou battus; mais il devenait un peu rouge et s'éloignait mélancoliquement. Je l'aimais bien et j'avais toujours envie de le protéger.

Ai-je dit que M. Lawrence était consul d'Angleterre à Alger? Il déployait la plus belle barbe blonde, une barbe dont il prenait grand soin et qui s'annelait jusqu'au milieu de la poitrine. Il l'écartait de la table, la main à plat sur la soyeuse cascade, lorsqu'il avalait sa soupe, en ouvrant grande la bouche pour ne pas mouiller sa moustache. Il habitait cette barbe, et déjà très long et très mince, il paraissait perdu dans cette fourrure fine qui exhalait une odeur d'ambre et de tabac blond. Le peu de paroles qu'il laissait tomber, ses rares sourires, les éclairs contenus de ses yeux froids, prenaient une importance extraordinaire au milieu de ce fleuve qui ne lui laissait pas de visage. Par contre, il était chauve, et quand il ôtait son chapeau, il semblait que ce crâne luisant et pointu comme un œuf d'autruche vous sautât brusquement aux yeux ; son intimidante barbe exceptée, M. Lawrence ne m'ins-

pirait rien, ni en mal ni en bien. Je n'existais pas pour lui, et je préférais cela.

Ils possédaient à Mustapha supérieur un palais mauresque dont l'intérieur se découpait en ogives, sur quatre façades entourant une cour pavée de mosaïque. Un jet d'eau y susurrait, entre des colonnettes de bois sculpté. Les portes ouvragées et les panneaux ciselés exhalaient l'odeur embaumée du cèdre. Mais je n'aimais pas aller chez eux, parce que le jardin était trop bien tenu: les jardiniers passaient le râteau derrière vos pas: on ne pouvait franchir une bordure sans les entendre crier, surtout un vieux, très méchant, à trogne rouge et moustache blanche de vétéran. L'hiver, ils habitaient une grande maison froide, en ville, sur le quai de l'Impératrice. L'écusson d'Angleterre décorait le fronton de la porte massive, dont un portier rogue et gras, portant favoris rougeâtres, tirait le cordon quand on le lui avait demandé humblement. Quel homme terrible! Il vous contemplait avec une majesté inexprimable. Le pli de sa bouche contenait tous les secrets du Foreign-Office: ses regards vous traversaient la tête et ressortaient de l'autre côté. Je me sentais extrêmement petit en passant devant lui. Qui m'eût dit qu'il empoisonnerait bientôt mon existence?

Il faut pourtant bien parler du lycée; j'y doublais ma huitième, avec une mollesse pleine de détachement. Mes devoirs fourmillaient de fautes, mes leçons étaient peu ou point du tout ânonnées. M. Krabotchewski, mon professeur, un Polonais blondasse dont les lunettes ne veulent pas tenir sur un nez en mie de pain, M. Krabotchewski a beau me dire des choses dures, je n'en apprends pas un iota de plus. Il n'ose pas me punir. Cependant il ne montre pas à tout le monde la même mansuétude: il force le petit Brugel, qui est encore plus paresseux que moi, à écrire tous les jours en tête de ses devoirs son nom ainsi complété: « Jacques Brugel, le roi des Anes! »

Des silhouettes d'écoliers se détachent sur le fond jaune et taché d'encre des murs de classe, dans le jour des préaux: le pâle Énoch, dont les cheveux frisent et qui a une telle langueur dans ses yeux cernés: le brun Vorgines, un petit hérisson courageux, toujours prêt à se battre; le grand Murier, qui,

lorsqu'il joue aux barres, quitte sa veste et montre un jersey rouge coquelicot. Et c'est encore Possaint de la Bergerie, avec des yeux de lapin russe, des yeux malades et écorchés qu'il soigne au collyre, en fourrant la tète sous son pupitre; le petit Colin, qui rit sans cause, toujours puni. Et cet autre, dont je ne sais plus le nom, qui posait derrière un lorgnon bleu. Visages de toutes les nuances, roses et blanches frimousses de petits Français, têtes de dogue anglaises, Maures coiffés du fez, mulâtres jaunes; et, au milieu de ces jeunes et fortes couleurs de santé, les traits tirés d'enfants mal venus, des teints pareils au marron gâté, la pauvre tête scrofuleuse d'un macrocéphale.

Des pions aux habits neutres, plutôt râpés, d'une moue rechignée, longent les murs, surveillant les piquets. L'un d'eux, très gras, seul, a l'air heureux. Il mange toujours, tire de son veston des choses enveloppées de vieux journaux, prend à quatre heures un morceau de pain dans la corbeille qu'on passe aux élèves. Il donne des pensums entre deux bouchées. Ceux qui veulent faire leur cour lui apportent des gâteaux: il préfère les babas, qui bourrent, les pommes de terre en riz, qui étouffent. L'hiver, il a des marrons chauds plein ses poches.

Un soir, en sortant du collège, j'aperçus Fritz qui, tenant son cheval et Black par la bride, m'attendait à la sortie. Cela me rendait toujours un peu fier. Fritz me dit :

— Votre maman a commandé que nous passions chez madame Lawrence.

Il a un regard bien singulier, Fritz : il est blanc comme un linge, et ses lèvres tremblent ainsi que ses narines. Toute sa figure se creuse et rentre.

Je demande :

— Pourquoi faut-il aller chez madame Lawrence?

Il élude, avec assez de fermeté :

— Elle vous dira... C'est parce que... Il ne faut pas, vous savez... Ça n'est rien, votre papa est un peu malade.

Il évite de me regarder et répète :

— Il est revenu de la chasse un peu malade.

Un silence, et puis :

— On l'a rapporté.

Je balbutie :

— Un accident!... papa est blessé?

Fritz me prend par le bras; et, botte à botte, — a-t-il peur que je ne tombe? — il dit d'une voix blanche :

— Oui, un... N'ayez pas peur, n'ayez pas peur... Mon pauvre petit monsieur Robert, votre papa est... Oh! mon Dieu!

Il n'achève pas, et me tient toujours par le bras. Deux larmes coulent sur sa figure. Il fait un temps radieux, le ciel est d'un vert éclatant, des Arabes poussent à coups de matraque des ânons chargés de terre. La musique militaire joue sur la place du Gouvernement. Je voudrais que Fritz lâchât mon bras, parce qu'on nous regarde. Et pourtant, cela me tient debout sur le poney. J'aurais un éblouissement.

V

. . . .

Un an s'est écoulé.

Maman était toujours en noir. Grand-père d'Origues racontait des histoires à mon frère, des histoires très simples : « Il y avait une fois un gros chat blanc et un petit garçon qui ne voulait pas manger sa soupe au lait... » J'écoutais, et il m'advint de dire :

— Grand-père, raconte-lui donc l'histoire du sultan Misapouf!

Grand-père maugréa :

— Laisse-nous tranquilles.

Je voulus prendre la balle qu'il avait donnée à Pierre. Il me dit :

— Tu vas le faire pleurer encore!

Je m'éloignai, le cœur gros. Que grand-père préférât Pierre, qu'il le gâtât comme il m'avait gâté moi-même, alors que j'étais petit, je trouvais cela tout naturel. Mais pourquoi était-il injuste? On eût dit que ma sensibilité toujours prête

à s'exalter, que ma tendresse lui étaient à charge. Il n'en était rien sans doute, mais je me figurais cela, parce qu'il était vieux et blasé, et qu'il avait ses manies, bien permises à son âge: ne pas tolérer qu'on coupât les roses du jardin, et compter les mandarines sur l'arbre. En manquait-il une, il accusait les domestiques. Le cocher, Firmin, s'en expliquait derrière son dos, irrespectueusement. Cela m'avait blessé au vif, un jour que je l'avais entendu, en entrant à la cuisine. Tout le monde s'était tu, et Firmin, qui avait bu sans doute, bourguignon rouge et brutal, déclara, au milieu du silence :

— Et *il* peut le lui rapporter, s'*il* veut.

Je n'ai pas rapporté, d'abord pour ne pas irriter grand-père, qui chasserait Firmin, ensuite parce que maman a horreur des ragots. D'ailleurs, cela me paraît bas de répéter ces choses-là.

C'est malheureusement vrai que le caractère de grand-père a changé. Une maladie d'estomac, qu'il a eue autrefois, aux colonies, et dont il ne s'est jamais bien guéri, lui fait trouver tous les aliments amers. Il renvoie des plats sucrés, en disant que Claudie s'est trompée et a mis du sel dedans. Ce sont des scènes continuelles à table.

La maison, peu à peu, s'est réformée. On avait, après la mort de mon père, vendu trois chevaux, le break et le coupé. On congédia Firmin, qu'un gros joufflu de la campagne remplaça. Fritz restait, mais il ne s'entendait pas avec grand-père et son service en souffrait. Une bonne qui volait fut renvoyée. Enfin, on sentait la disparition du maître. Les Lawrence avaient pris un grand ascendant chez nous. Le père de madame Lawrence, le bon petit M. Gashell, restait des heures entières avec grand-père, dans le pavillon que celui-ci occupait, près des communs ; on y grimpait par un escalier raide qui effrayait le prudent vieillard, en cas de chute, pour ses vêtements irréprochables encore plus que pour ses membres. Que pouvaient-ils faire là-haut ? Ils regardaient des jouets. Grand-père avait cette manie-là, maintenant. Il achetait de très beaux jouets, des choses compliquées et rares, des bêtes qui marchaient, des châteaux de bois qu'il fallait monter et démonter soi-même, des toupies ronflant comme un sapeur. Et il ne les donnait pas même à mon frère. Il les conservait précieusement, pour

lui, sous des vitrines à clef. Bien sûr, il jouait avec, en compagnie de M. Gashell, car celui-ci descendait tout rose l'escalier périlleux, plus leste que d'habitude.

Les Lawrence décidèrent ma mère à me mettre demi-pensionnaire. Peut-être travaillerais-je mieux. Nul besoin que Fritz me conduisît au lycée; j'étais assez grand. Je laisserais Black à l'écurie du consulat le matin, et je le reprendrais le soir. Ainsi fut fait. C'est alors que le portier rogue et sourcilleux me fit souffrir. Du tournant de la rue, je l'apercevais, planté sur le seuil. Il me regardait venir avec une sévérité digne et ne daignait pas s'approcher pour tenir la bride du poney. Il ouvrait les vantaux de la porte sans dire un mot, secrètement humilié peut-être de se donner du mal pour si peu de chose. Dès que Black était entré dans la cour, il s'en emparait comme d'une chose à lui, lui tirait sur la bouche, ce que Black détestait, l'attachait à une mangeoire vide, me laissait prendre mes livres dans la sacoche, me reconduisait, et fermait les portes derrière moi. Son dédain m'entrait dans le dos : il m'arrivait de rougir, parce que son regard, en me suivant, me faisait chaud.

Toute la journée enfermé, c'était dur. Je pensais avec nostalgie au grand jardin où j'eusse été si bien et qui n'était plus à moi que l'après-midi du jeudi et le dimanche entier. Les récréations, dans les cours nues, plantées d'arbres maigres, m'étaient un supplice. Aucun jeu ne m'amusait, habitué que j'étais aux lectures émouvantes, aux rêveries perdues dans mon arbre. Sans Werner, mon ancien camarade de Milianah, j'aurais été malheureux. Il était interne et travaillait dur ; il rêvait d'entrer, huit ans plus tard, le premier à l'École polytechnique. Le brave garçon est mort, officier d'artillerie, dans une embuscade, au Tonkin. Werner, entre tous mes camarades, me comprenait. Il avait de la lecture, lui aussi.

— Quand je serai entré à l'École polytechnique, disait-il, je construirai un ballon en fer qui pourra, au choix, voler dans l'air ou marcher sur l'eau. Nous découvrirons des îles inconnues et nous y fonderons un État dont nous serons tous deux rois.

Là-dessus, mon imagination partait, quittant le livre placé devant moi, la page commencée :

— Robert Marchal, votre leçon?

Un bégaiement vague et effaré.

— Asseyez-vous!

Et M. Krabotchewski de hausser les épaules, avec pitié.

Ma mère me grondait, doucement. Ne devais-je pas devenir savant, donner l'exemple à mon frère, me faire une situation un jour? Si mon père me voit, s'il est parmi nous en pensée, et il n'en faut pas douter, — que pense-t-il de mon inertie? Elle pleure, en se rappelant tout ce qu'elle a perdu : l'irréparable l'oppresse. Et je l'embrasse, en faisant des promesses que je voudrais bien, mais que je ne puis tenir. Le rêve est plus fort que moi ; impossible de fixer mon attention sur une page aride ; ce qui ne m'intéresse pas, ou que je ne comprends pas, n'existe pas pour moi. La folle du logis vient et m'emporte.

Je ne suis pourtant pas indifférent, ni oublieux, comme les Lawrence semblent le croire. Ils ont prétendu que j'aurais dû me montrer plus affligé de la mort de mon père : je n'ai guère de cœur ; ou bien je manque de quelque chose, d'intelligence, sans doute. Mais me connaissent-ils? Papa, j'y pense bien souvent; pendant des semaines j'ai eu la poitrine serrée, après l'accident. Je repaissais mon esprit de l'affreuse vision : en franchissant une haie, son fusil, accroché par une broussaille, était parti, lui labourant la tête. Au haut de la colline, on apercevait un petit monument blanc, sur un tertre avancé du cimetière; il reposait là. Bien souvent mes yeux se dirigeaient de ce côté. Et quand ce souvenir me poignait, c'était comme une épine entre les côtes. Mais l'enfant ne peut que sentir : pouvais-je comprendre en son entier la perte que nous avions faite? Je n'ai pas beaucoup pleuré, soit! Mais les sensibilités les plus vives ne sont pas les plus bruyantes : elles se renferment, et tout se passe en dedans.

Les Lawrence émettent d'autres griefs : gourmand, peureux, content de moi, trop abandonné à mon imagination, je suis un enfant gâté, Et c'est ce qu'ils détestent le plus au monde. Demandez à Will ou à Sam s'ils les gâtent! Tous les premiers lundis du mois, ils les purgent à l'huile de ricin. Tous les seconds jeudis, ils leur font faire des gargarismes phéniqués. Tous les matins, on les douche : et souvent

on les fouette. Ils exècrent les choux de Bruxelles, on leur en sert trois fois par semaine. Au reste, ce régime leur réussit : ils ont bonne mine, ils travaillent comme des nègres. C'est dommage qu'on ne sache pas ce qu'ils pensent : ils vous regardent bien en face, et restent muets. C'est peut-être un chou de Bruxelles qu'ils gardent sur la langue : ils ne peuvent l'avaler, et n'osent le cracher!

Sur le conseil des Lawrence, un médecin homéopathe, de leurs amis, vint voir grand-père. Ah! qu'il était savant! On n'avait jamais vu d'homme plus savant! Tout de suite, à peine grand-père eut tiré sa langue, il lui dit le nom de la maladie. Alors entrèrent dans la maison de petits granules blancs, pareils à des œufs de fourmi. Ils tenaient dans des flacons gros comme le quart d'une plume d'oie, et fermés par les plus comiques petits bouchons. Dans un portefeuille de poche toute une pharmacie s'alignait : — « de quoi, disait le médecin avec satisfaction, tuer un régiment entier », car il n'y avait là que poisons aux noms mystérieux, effrayants comme les ordonnances qu'il libellait, en hiéroglyphes. Du poison? Moi, j'aurais croqué tous ces grains de sucre ! Et c'étaient des prescriptions subtiles d'un dosage délicat : une goutte de teinture dans un verre d'eau que l'on coupait en huit verres d'eau contenant chacun un huitième de dilution. Tous les deux jours, le petit homme velu et faunesque, un orang-outang badois, venait s'assurer de l'effet de ses drogues. Il répétait en grimaçant, d'un ton exalté :

— Afez-fous la foi? Il faut afoir la foi ! Quand fous aurez la foi, vous kuérirez!

Grand-père eût bien voulu l'avoir, cette foi qui sauve, le pauvre homme! Tant de docteurs tour à tour lui avaient promis des prodiges : M. Kôtre, le médecin-major, sanglé dans sa tunique, parlant dur et haut : M. Silvani. un Italien doucereux, aux yeux de braise et au sourire faux : et le vieux père Jonchet, qui ne savait que purger. Quand mon petit frère eut un accès de fièvre :

— *Febrilis pulsus,* déclara-t-il : en tout état de cause, purgeons!

Et le lendemain mon frère perçait une dent.

Désespérant de le guérir, l'homéopathe décida grand-père

à consulter à Paris son maître, le grand Shiendam, — je prononçais Chiendent, — le roi des globules et des teintures, auprès duquel, disait le petit orang-outang, « che ne suis qu'un tout betit carçon ! »

Et il mettait sa main à dix pouces du parquet.

Grand-père s'embarqua sur un bateau des Messageries. Il portait un complet gris, et bien des gens vinrent lui serrer la main. Il s'était montré tendre pour moi pendant cette dernière semaine; nous promenant dans le jardin, au milieu de ses roses sur lesquelles il jetait un regard d'adieu, dans l'allée des mandarines qu'il ne comptait plus sur les arbres, il m'avait recommandé de bien travailler, de m'évertuer à contenter maman : ce devait être mon seul but. Lui était vieux, il ne serait pas toujours là...

— Oh! grand-père!

Ce cri le toucha. Il me regarda attentivement.

Je reconnus ses bons yeux d'autrefois, d'un gris de ciel et d'eau morts, vitreux, usés. Et il avait bien des rides aussi, avec un pli amer autour de la bouche, une contraction habituelle de souffrance...

VI

Une dépêche, la voiture attelée et aussitôt revenant avec maman, qui a rencontré les Lawrence en route, une angoisse dans l'air, des chuchotements dans la bouche des domestiques, c'en est fait : grand-père, arrivé à Paris, est tombé très malade. Il est heureusement chez une vieille tante qui le soigne. On récrimine : pourquoi l'avoir laissé partir? Maman pleure, les Lawrence la consolent et la pressent d'aller rejoindre le malade. Il y a un bateau à cinq heures. Ils la bousculent; M. Lawrence court aux Messageries, toujours dans sa barbe. Une femme de chambre affolée et Fritz bouclent des valises, cordent une malle. Que vais-je devenir? Maman me dit :

— Madame Lawrence a la bonté de te prendre chez elle. Tu lui obéiras comme à moi.

Certainement, c'est très bien ce que fait madame Lawrence, qui va s'encombrer aussi de mon frère. Mais, alors, je ne reviendrai plus, chaque jour, dans le grand jardin qui me console, qui me parle et m'entoure de toutes mes chimères ; je ne monterai plus Black, qui me connaît si bien. Pourquoi ne pas me laisser, sous la garde de Fritz et de Claudie? C'est impossible, je le comprends. Mais une angoisse m'étreint, plus forte que la peur de songer que grand-père va mourir. Ainsi, je vais vivre chez les Lawrence, manger à leur table, coucher sous leur toit! J'ai peur. Pourtant ce n'est pas la famille Croquemitaine. On n'osera pas me fouetter avec une pantoufle et me faire boire du ricin!... Ah! il y a les choux de de Bruxelles! C'est que moi aussi, je les déteste. Faudra-t-il que j'en mange?

On nous emmène en voiture, vite! il n'y a que le temps. Devant le consulat, on me sépare de maman, de peur qu'elle ne s'attendrisse au dernier moment. Du balcon, d'ailleurs, on aperçoit le bateau dans le port. Je pourrai lui faire signe avec mon mouchoir. M. Gashell, qu'on est allé avertir, me prend par la main : encore un baiser, un autre, un autre, une étreinte à corps perdu, et la voiture roule vers le quai, disparaît au tournant. Le bon M. Gashell ne lâche pas ma main : il voudrait me dire quelque chose, je le sens. Mais, est-ce l'influence du seuil redoutable du consulat, ou bien est-il paralysé, lui aussi, par le portier majestueux, il ne trouve rien et me conduit, par un large escalier et des couloirs froids, à une chambre sur la cour où Sam et Will travaillent. Ils ont des livres ouverts sur des pupitres en chêne, qui se haussent et s'abaissent au long d'une tige. Un tableau noir, au mur, porte de formidables multiplications. M. Gashell, sans bruit, a refermé la porte sur moi.

Sam et Will me regardent, se regardent, clignent de l'œil, ouvrent une bouche en four, et, avec un sérieux de clowns anglais, se replongent dans leurs devoirs. Que faire? Heureusement, j'entends la voix de mon frère et de la bonne derrière la porte. Je sors et je gagne le grand salon ; les fenêtres donnent sur le port. M. Gashell est là, avec une lorgnette. Sans

paraître étonné de me voir, il me la tend, mais elle n'est pas au point. Il me désigne du doigt le groupe des Lawrence et de maman. Je ne distingue rien. Pourtant j'aurais tant voulu voir son visage, une dernière fois. Elle descend dans la cabine. Elle ne remontera plus. Un découragement immense me prend. Papa disparu, grand-père très malade, maman partie. Est-ce que je vais rester tout seul au monde? M. Gashell tousse. Il est très embarrassé. Il s'en va.

Une demi-heure après, madame Lawrence rentrait. Le bateau diminuait à vue d'œil sur la mer lisse, il devenait fin comme un jouet d'enfant et vomissait une fumée noire qui s'étirait en nuage. Madame Lawrence laissait tomber sur moi un regard gelé et disait :

— Il ne faut pas rester au salon, Robert. Venez travailler!

J'espérais que personne n'avait pensé à mes livres de classe, que j'ai eu soin d'oublier. Mais elle a eu le temps de les ramasser, et je les retrouve, disposés déjà par enchantement sur une table, à côté de Will.

— Apprenez vos leçons pour demain, dit-elle. Je vous les ferai réciter.

On entend grincer les plumes des deux petits garçons. Miséricorde! Elle me les fera réciter! Une sueur froide me mouille le dos. Elle sort : Sam avance une lippe effroyable, Will se retourne les yeux. Elle rentre : ils se figent dans leur travail, mais j'ai eu le malheur de rire. Le soir, en entrant au salon avant le dîner, je l'entends dire à son mari :

— Ça lui est bien égal que sa pauvre mère soit malade à l'heure qu'il est.

C'est vrai, maman craint la mer; pourtant il fait si beau! Et puis, pourquoi Sam et Will grimacent-ils sans prévenir?

Le lendemain, arrivait une nouvelle dépêche : il était inutile que maman se hâtât, grand-père venait de mourir. Mais quoi! elle était partie. Madame Lawrence m'annonce la nouvelle, en me regardant bien dans les yeux. Je ne pleure pas. Elle s'y attendait sans doute. Non, je ne pleure pas, et pourtant, quelque chose me fait mal, j'ai du chagrin, ma salive a peine à passer. J'ouvre de grands yeux hébétés sur la mer et sur le sémaphore; un pavillon y flotte, au bout de la rade,

sur le haut d'un mât. Comme c'est étrange de penser que grand-père est mort! Mort, mort? Je me répète ce mot qui n'a aucun sens. Rien n'est changé, rien n'a bougé. Le ciel est aussi limpide, il y a des turcos appuyés sur la balustrade du quai, au soleil. Je ne reverrai plus grand-père, et lui non plus ne voit plus tout cela. Mais *où est-il*? Peut-être au contraire voit-il, entend-il? Serait-il ici, dans cette chambre? Mort, pourquoi mort?

Madame Lawrence me dit :

— Vous n'irez pas au collège aujourd'hui.

Je demande :

— Est-ce que je pourrai aller dire à Claudie et à Fritz que grand-père...

Elle répond :

— Ce n'est pas à vous de leur apprendre, mais si cela vous fait plaisir d'aller vous promener à Mustapha, j'y consens.

Je dis :

— Merci, madame.

Elle pense : « Cet enfant a les goûts roturiers. Et il apprend la mort de son grand-père avec une indifférence révoltante. » Elle le pense, et son regard, sa lèvre pincée, le disent.

Au déjeuner, je ne mange rien. J'ai très faim, mais il me semble qu'*elle* jugera cela plus convenable. Il est vrai qu'il y a des choux de Bruxelles. Elle dit à mi-voix :

— C'est parce qu'il ne les aime pas.

Je rougis : il y a du vrai là-dedans. Sam et Will en dévorent une assiettée, raides et sérieux comme des Turcs. Je n'ose pas les regarder : j'ai peur de rire, d'un rire bête et nerveux. Quand vient la crème, je refuse. Madame Lawrence murmure :

— Il n'aime pas même la crème !

Et plus bas :

— Oh ! notre amie l'a bien gâté !

Enfin je suis libre. Lischen, les petits Lawrence, la bonne et mon frère, nous partons pour la maison de Mustapha. J'oublie tout pour ne penser qu'au jardin : d'avance, je le prends pour confident. Je me réfugierai dans mon néflier du Japon. Là, je penserai à grand-père, à toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Au jour de l'an, il ne me donnait

plus d'étrennes, mais une belle pièce d'or dans du papier blanc.

Nous arrivons :

— Bonjour, Claudie.

Et je me sauve : ce n'est pas moi qui le lui dirai. Je vais à l'écurie, je me glisse dans la stalle de Black, je lui prends le cou dans mes bras :

— Black, grand-père est mort.

Le poney, de méchante humeur, me pousse contre le mur, d'un coup de tête, et me coupe la respiration. Cette trahison d'un ami me peine plus que le reste. N'aurait-il pas dû comprendre? — Oh! Black, méchant Black!

J'ai des larmes plein les yeux.

Fritz est derrière moi. Il n'a pas l'air trop attristé.

— Voulez-vous monter dessus, monsieur Robert?

Je fais signe que non, et je vais me promener dans le jardin, côté des Peaux-Rouges. En passant, un regard aux volières : grand-père aimait ces oiseaux ; on devrait les lâcher, maintenant qu'il ne les verra plus. Voilà les fleurs bleues bourdonnantes d'abeilles ; grand-père ne les entendra plus. Et je pense à papa couché là-haut sur la colline, à mon autre grand-père de Milianah. Moi aussi, je mourrai, et maman, et tous ceux que je connais. En attendant, je vis! je vis!... L'indicible stupeur palpite en moi de nouveau, le temps bat la mesure, et je me sens vivre encore, toujours, et mourir et ressusciter de seconde en seconde. L'angoisse m'obsède. Le mystère d'être me poursuit et m'affole. C'est la peur, la peur en plein soleil; si cela continue, je vais...

— Monsieur Robert!

C'est Claudie qui m'appelle, qui me cherche, inquiète de ma solitude. Elle a offert à goûter à tout le monde : les petits Lawrence mordent dans des tartines de confiture, que Lischen regarde, inquiète d'être grondée. Elle ne m'a pas parlé depuis que les Lawrence m'ont pris chez eux. Claudie m'offre à goûter, je mange. J'ai très faim tout à coup ; d'ailleurs, hier soir, je n'ai presque pas osé dîner, tant madame Lawrence m'intimidait. Je mange une, deux, trois tartines. Le lendemain, *Elle* le sait : — est-ce Lischen qui l'a avoué, est-ce la bonne de mon frère? Je l'entends dire :

— Il a été se gorger chez Claudie, le jour où il a appris la mort de son grand-père !

Ah ! il est temps que maman revienne ! Mais elle a été jusqu'à Paris. Elle a suivi jusqu'au bout le douloureux calvaire, voulu ramener avec elle la pauvre dépouille mortelle. Huit jours s'écoulent avant qu'elle arrive. Et quand elle débarque, c'est pour s'entendre dire :

— Ah ! ma pauvre amie, Robert s'est bien mal conduit !

Oui, c'est vrai : je n'ai pas su une fois mes leçons ; bien plus, j'ai manqué le lycée. Ramené par une invincible nostalgie vers mon cher jardin, j'ai osé y retourner chaque après-midi, fuyant la classe, mentant à Claudie, — ça, c'est mal ! — à qui je raconte qu'il y a congé, ou bien que je suis un peu fatigué, et que madame Lawrence m'a permis... Autre crime ! *On* veut que je goûte à la sortie du collège, dans la rue, et l'on me force à emporter un morceau de pain et de chocolat. Mais moi, je ne veux pas manger devant tout le monde, et je croque le chocolat, et, ne sachant que faire du pain, je le glisse sous le tablier de la cheminée, dans la chambre que les Lawrence m'ont donnée. Et voilà que le huitième jour tout s'est découvert, et que les huit croûtons de pain ont apparu tout secs et cendreux ! Ah ! oui, il est temps que maman revienne ! Je deviens menteur, je deviens fourbe, je deviendrais vil ! Mais cela, je ne l'étais pas, je ne l'ai jamais été. Pourquoi me méduse-t-on, pourquoi me glace-t-on le cœur, dans cette maison étrangère ?

Maman est arrivée. On m'éloigne d'elle après les embrassements. On veut tout lui dire, avec ménagement. Et quand elle me revoit, quel reproche dans ses yeux !

— Maman, écoute-moi, je vais t'expliquer !

Et, suffoquant de sanglots, j'explique, ou plutôt je n'explique rien, en phrases cahotées, boiteuses, tendres et suppliantes, où maman ne comprend qu'une chose, c'est que madame Lawrence, avec les meilleures intentions, n'a pas su me prendre. Et après m'avoir grondé, s'être attendrie, m'avoir fait répéter dix fois les choses, elle murmure, dans la tendresse infinie de son cœur :

— Je ne voulais pas te quitter !

VII

La mort de grand-père, des questions d'intérêt, la difficulté de m'élever dans ce climat débilitant et énervant, l'espoir que dans un lycée de Paris je ferais de meilleures études, ou de moins mauvaises, décidèrent au bout de quelque temps ma mère à quitter l'Algérie.

Fritz nous dit adieu ; le gros cocher et la bonne s'en allèrent. Claudie resta. La maison fut vendue, le jardin passa dans d'autres mains.

L'aube du petit Robert Marchal s'est éteinte. Il a vécu son enfance, sa divine enfance de rêve et de lumière.

Il lui reste à devenir un homme.

PAUL MARGUERITTE.

LE
PREMIER MINISTÈRE THIERS[1]

22 FÉVRIER — 25 AOUT 1836

I

LA DUCHESSE DE DINO AU BARON DE BARANTE

Paris, 11 février 1836.

M. de Broglie[2] est tout naïvement au désespoir, sans se douter le moins du monde que toute cette levée de boucliers de la Chambre est uniquement dirigée contre lui. Personne ne veut se charger de le lui apprendre. Je suis certaine que, s'il en doutait, il serait le premier à prier ses collègues de rester sans lui ; il terminerait ainsi une position bien fâcheuse pour tout le monde et qui se résume dans un seul et unique individu ; tenez ceci pour certain parce que c'est l'exacte vérité. J'ai du moins la satisfaction que Thiers s'est spirituellement et honnêtement conduit dans tout ceci; aussi est-il, dans la pensée de tout le monde, l'homme nécessaire. Il se refuse jusqu'à présent

1. M. le baron Claude de Barante a bien voulu nous laisser détacher du cinquième volume des *Souvenirs du baron de Barante*, qui paraîtra prochainement, quelques lettres écrites pendant le premier ministère présidé par M. Thiers. — Les notes qui suivent sont de M. le baron Claude de Barante.

2. Le 14 janvier 1836, en donnant connaissance à la Chambre de l'exposé des motifs du budget de 1837, le ministre des finances, M. Humann, avait présenté comme nécessaire et imminente la conversion des rentes cinq pour cent. Ses collègues s'étaient montrés fort surpris d'une telle déclaration faite à leur insu, et qu'ils n'approuvaient pas plus qu'ils ne la prévoyaient. La démission de M. Humann et son remplacement par le comte d'Argout furent les premières conséquences de cet

à toute combinaison immédiate; il prétend qu'il bat des ailes : « A la façon d'un oiseau qui va rentrer en cage ! » lui ai-je répondu ; il n'a pas trop dit non, puisqu'il insiste sur la nécessité de faire une certaine quarantaine. M. Royer[1] est fort doux et fort calme dans tout ceci ; sa santé n'est pas tout ce que je voudrais.

Pour vous sortir du sérieux assez maussade de cette lettre, je veux vous conter une bonne plaisanterie de ce vieux chat de Semonville, dont les griffes ne s'usent pas. Il est arrivé hier au Luxembourg, se disant dans le secret d'un nouveau ministère, et tout le monde de le questionner. Voici sa liste :

Président du conseil.	MADAME ADÉLAÏDE.
Intérieur	MADAME DE BOIGNE.
Cultes et justice. . .	DUCHESSE DE BROGLIE.
Affaires étrangères .	DUCHESSE DE DINO.
Guerre	MADAME DE FLAHAUT.
Marine	DUCHESSE DE MASSA.
Finances	DUCHESSE DE MONTMORENCY.
Commerce.	MARQUISE DE CARAMAN.

Cette bêtise faisait la joie de Paris hier.

II

LA PRINCESSE DE LIEVEN AU BARON DE BARANTE

Paris, 17 février 1836.

Paris est bien en mouvement depuis quelque temps, et il l'est de diverses manières. J'ai bien pensé à vous : Pétersbourg[2]

incident. Peu de jours après, l'adoption par la Chambre, malgré le gouvernement, d'une proposition de M. Gouin favorable à la conversion, détermina la chute du cabinet présidé par M. le duc de Broglie, et dans lequel figuraient M. Thiers et M. Guizot. M. Thiers se refusa tout d'abord à constituer un nouveau ministère, mais, sur l'intervention du roi, M. de Broglie lui ayant rendu sa liberté, il consentit à former le cabinet du 22 février. Les pourparlers relatifs au mariage du duc d'Orléans, le projet d'une intervention en Espagne pour aller au secours du gouvernement de la reine Isabelle, menacé par les progrès de l'insurrection carliste : telles furent les principales questions agitées pendant les quelques mois que dura le premier ministère Thiers.

1. Royer-Collard.

2. M. de Barante était alors ambassadeur de France en Russie.

est loin, et la curiosité et l'intérêt sont en sens inverse de la distance. Je crois cependant que vous aurez jugé ce qui se passe ici sans aucune inquiétude. M. Dupin doit avoir dit que c'était une question de *qui* et non pas de *quoi*. Cela prouve que M. Dupin connaît la sagesse du roi, qui ne permettra pas un changement de politique. On attend assez tranquillement le *Moniteur* d'après-demain, pour lequel les opinions sont tout à fait préparées.

Ma santé et mon esprit se trouvent bien du séjour de Paris. On continue à m'y montrer de la bienveillance et j'en suis touchée. Le prince de Talleyrand est parfaitement bien, et beaucoup plus actif et jeune de tête depuis qu'il s'est résigné à se faire porter sur les escaliers le 21 février. J'ai dîné hier chez lui avec M. Thiers qui ne pense pas que le *Moniteur* annonce son ministère avant mardi, après-demain. Il rencontre des résistances et des embarras qui l'impatientent un peu, et s'il était le duc de Wellington, il serait tenté de prendre tous les huit portefeuilles à lui tout seul. On dit aussi que les doctrinaires ne font rien pour diminuer les embarras. Lord Granville[1] montre peu de plaisir de la nomination de M. Thiers. Le reste du corps diplomatique a pleine confiance dans le choix du roi.

III

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 22 février 1836.

Durant ce dernier procès j'ai été vivement intéressé. Fieschi n'est pas un homme ordinaire. Tout le pays compris entre les Alpes et les deux mers n'en produirait pas un de cette espèce. Un témoin, vieille connaissance de Fieschi, le comparait à ce sauvage de Cooper (le Renard subtil), moi je voyais en lui le montagnard de la Corse, type unique qui réunit à la ruse méridionale la plus intrépide énergie. Je ne le dirai qu'à vous ; je retrouvais dans Fieschi du Pozzo, plus encore

1. L'ambassadeur d'Angleterre en France.

du Napoléon, non pas du Napoléon de M. Thiers et de tous ceux qui l'ont peint, tels qu'ils l'imaginaient, mais de ce Napoléon qui m'a été quelquefois révélé par des paroles échappées de sa bouche ou des mouvements involontaires de son expressive figure. A la fin je m'étais accoutumé à ces trois malheureux que pendant dix-sept jours j'avais vus et entendus disputer leur vie. Je suis encore attristé de l'idée de leur supplice, quoique ma conscience et mes lèvres n'aient pas hésité une minute à les condamner.

C'est au plus fort de ces scènes judiciaires que la crise ministérielle est venue nous surprendre. Elle a été imprévue pour *tous*. Chacun a fait plus qu'il n'avait entrepris. Le tiers parti a cherché à la faire aboutir à son profit : vous jugerez jusqu'à quel point il y est parvenu. Mon rôle s'est borné, comme les autres fois, non pas à le repousser lorsqu'il venait à moi, mais à lui refuser mon nom pour orner son triomphe. Il voulait déplacer la majorité, et vous le savez, c'est à quoi je ne saurais jamais consentir. Mais, depuis le mois de juillet dernier, M. de Talleyrand, aidé de deux grandes dames[1] à vous connues, préparait l'avènement de M. Thiers et cherchait à le faire accepter aux Tuileries et par certains cabinets. Surpris par les événements, M. Thiers et lui ont, un moment, hésité, mais l'occasion était belle et ils se sont décidés. Pendant huit jours, M. Thiers a travaillé à former son cabinet. Plus d'un obstacle, imprévu comme la crise elle-même, plus d'un refus se sont rencontrés. L'esprit chimérique et léger du vieillard commençait à s'inquiéter, mais il ne lui restait plus qu'à achever son ouvrage et le *Moniteur* a fini par le publier.

Une nouvelle ère commence : tout le monde a changé de place. Les nuances tendent à s'effacer, les rivalités s'oublient, l'esprit révolutionnaire a repris ses espérances et cherche, non plus par la violence, mais à force de prudence et d'adresse, à regagner le terrain qu'il a perdu. Il appelle doctrinaires tous ceux qu'il croit décidés à le combattre. Et de là les deux camps, les deux grandes divisions entre lesquelles tout ce qui pense et tout ce qui agit va désormais se répartir. L'avenir est bien obscur, et peut-être ne sera-t-il pas exempt de dan-

1. La duchesse de Dino et la princesse de Lieven.

gers. M. de Talleyrand a compromis, par ses intrigues, une situation admirable, et aussi l'avenir de l'un des hommes qui pouvaient être les plus utiles au pays et le plus longtemps. Le bon sens de Thiers, qui en vérité égale son esprit, n'a pu cependant résister au poison de tant de flatterie. Il a été bien mal pour moi, même, dit-on, à l'Académie, ce qui ne m'empêche pas de déplorer qu'un homme si distingué et d'un mérite si appréciable ait compromis la belle situation où il était arrivé. A propos de l'Académie, je vous dirai que sans la rancune de Dupin j'étais élu avec trois voix de majorité. « *M. Molé*, avait-il dit la veille, *n'a pas voulu que je fusse son collègue, il ne sera pas mon confrère.* » Le lendemain, les trois voix qu'il m'enlevait décidèrent que le vaudeville[1] ferait l'éloge de M. Lainé.

Le cabinet que Thiers a formé est précisément celui que j'ai refusé de former en novembre 1834, février 1835 et 1836. Ma raison était qu'entre le cabinet qui se retirait et la gauche, il n'y avait pas de terrain pour s'établir. Un tel cabinet devait, par la force des choses, et au besoin malgré la volonté de son chef, décomposer la majorité et chercher dans la gauche l'appui qu'il perdrait ailleurs. Déjà, le mot de dissolution se prononce! La devise de M. de Talleyrand, ou plutôt sa maxime était : *Tout plutôt que M. de Broglie*[2]*!* Y comprenait-il la fin du monde? Hélas! il n'en sait rien, car tout cela s'est fait à la manière dont on travaillait au temps de M. de Maurepas.

P.-S. — 29 février. — Je vous répète sur la position politique qu'elle est grave. Le nouveau cabinet ne peut avoir de majorité sans l'appui de la gauche; de là l'idée d'une dissolution nécessaire pour tout le monde, et qui, si les élections se faisaient par un ministère posé comme celui-ci, donneraient une Chambre trois quarts gauche pour le moins. Tirez les conséquences et supposez tout ce que je n'ai ni le temps

1. M. Dupaty fut nommé par 18 voix contre 12 données à M. Molé et 2 à M. Victor Hugo.

2. En 1833 et 1834, le langage de M. de Talleyrand et de son entourage sur M. le duc de Broglie était loin d'être le même. Il ne tarissait pas d'éloges sur sa politique extérieure et son prestige auprès des cabinets de l'Europe; nul ne reconnaissait plus hautement l'utilité de sa présence aux affaires étrangères. Un désaccord sur l'opportunité de s'éloigner de l'Angleterre pour se rapprocher des grandes puissances orientales, solution préconisée par M. de Talleyrand, avait été l'origine de cette rupture.

ni la volonté de vous écrire. On me demande ma lettre, et il ne me reste que le temps de vous embrasser.

La rue Saint-Florentin[1] est bien active; c'est un foyer d'intrigues incandescent.

IV

LA DUCHESSE DE BROGLIE AU BARON DE BARANTE

Paris, 25 février 1836.

Cher Prosper, c'est de notre maison bien paisible que je vous écris. Pourquoi, en me retrouvant au coin de mon feu, ne pas vous y retrouver comme l'année dernière?

Victor[2] vous écrit, vous explique ce qu'il a fait. Je crois que vous l'approuverez: il se retire satisfait, bien qu'on ne le soit guère de lui, qu'on l'ait trouvé raide, hautain, etc. Ce ministère-ci a une attitude peu brillante; on désire sa durée, on lui souhaite bon succès et bonnes intentions, mais on en doute beaucoup. Chacun va reprendre son allure naturelle. Cette alliance utile mais difficile est rompue. Nous rentrons, nous, tout à fait dans notre rôle tranquille, plus et mieux que l'année dernière. Personne n'a besoin de nous et nous ne serons sur le chemin de personne. J'admire avec quelle sérénité Victor reprend sa vie régulière; il y a une grande leçon sur les vanités du monde à avoir été placé haut pour les bien voir.

V

LE DUC DE BROGLIE AU BARON DE BARANTE

Paris, 26 février 1836.

Mon cher ami, je ne veux pas laisser partir le courrier du comte Pahlen[3] sans vous écrire un petit mot. Je réserve pour

1. L'hôtel Talleyrand était situé rue Saint-Florentin.
2. Le duc de Broglie,
3. L'ambassadeur de Russie.

M. d'André[1], qui part d'ici à huit jours, le récit de notre catastrophe ministérielle. Il y a toujours dans de tels événements quelques intrigues dont il vaut mieux ne transmettre au loin les détails qu'à bonne enseigne. C'est un événement triste, dégoûtant, et dont il n'est pas encore possible de prévoir toutes les conséquences; elles ne se feront pas attendre, je le crains. Nous ferons de notre mieux, hors du pouvoir comme au pouvoir, pour y porter remède.

VI

LA DUCHESSE DE DINO AU BARON DE BARANTE

Paris, 28 février 1836.

Ne regrettez pas, mon ami, d'être loin de Paris. Le peu de charmes qui restait à la société est détruit par les derniers événements. Cette crise ministérielle a mis tant de petites haines cachées au jour, a démontré tant d'incompatibilités, qu'il vaut encore mieux maintenant vivre avec des carlistes qu'avec ceux de son propre parti. On se voit à la vérité, personne ne veut avouer une hostilité qu'on ne saurait proclamer qu'en convenant de tous les tristes motifs d'amour-propre blessé, d'ambition froissée. Tous ceux qui se sont refusés à entrer au ministère parce qu'ils ne voulaient pas affronter la mauvaise humeur de la Chambre, ou s'entendre avec tels ou tels, ou se soumettre à tel autre, trouvent mauvais que le roi, plutôt que de se passer de ministère, en ait choisi un dans lequel il ne pouvait y avoir tous ceux qui voulaient le matin et ne voulaient plus le soir. On crie prodigieusement contre le cabinet actuel: je ne sais si c'est à tort ou à raison, mais je sais seulement que chacun des hurleurs a fait tout juste ce qu'il fallait pour rendre toute autre combinaison impossible. On s'en prend au roi comme si, après quinze jours de patience et de tentatives inutiles, il aurait dû abdiquer plutôt que de se pourvoir. On s'en prend encore plus s'il se peut à notre maison, comme si c'eût été nous qui eussions dicté à M. Humann la conversion; à

1. Un des secrétaires de l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg.

M. de Broglie ses aigres paroles : à la Chambre sa susceptibilité, aux ministres de faire d'une question incidente une question de cabinet. On s'irrite de ce que le corps diplomatique se montre satisfait de l'avènement de Thiers, et on voit dans cette bienveillance le chef-d'œuvre de M. de Talleyrand. On devrait cependant reconnaître que c'est M. de Broglie seul, par son âpre gaucherie, qui a préparé le soulagement général qui s'est manifesté à sa retraite et qui a fait accueillir son successeur avec joie. Mais, comme personne ne veut avoir tort, il est plus commode de s'en prendre à autrui, de se livrer à mille calomnies et interprétations forcées et de se nourrir de fiel et d'amertume. Je ne puis vous dire le dégoût que tant de mauvaises petites passions m'inspirent ; je regrette de les voir partagées par ceux-là mêmes qui devraient, par leur bon goût naturel, en être le plus à l'abri. Je n'ai pas besoin, je suppose, de vous dire les noms propres. Je le répète, on se voit encore, mais tout juste ce qu'il faut pour ne pas être obligé d'expliquer pourquoi on ne se voit plus, et cela d'une façon contrainte, et en évitant tous les sujets de conversation qui sont cependant dans l'esprit de chacun. Je trouve cette façon d'être odieuse, et je suis décidée à me jeter tête perdue dans les grands-parents avec lesquels il n'est jamais question de rien de ce qui touche le cœur et intéresse l'esprit ; petite conversation somnolente qui a du moins le mérite de ne pas fatiguer l'esprit. Je suppose qu'on vous aura prodigieusement écrit sur ce qui s'est passé. La parfaite équité de votre esprit vous fera, j'en suis certaine, ajouter foi à l'aperçu général que je viens de vous donner, et dont je garantis l'exactitude.

Madame de Lieven est en disgrâce parmi la « doctrine » pour avoir osé dire qu'elle trouvait de l'analogie dans l'esprit et le talent de M. Thiers avec ceux de Canning. Il n'est même plus permis à une étrangère de retrouver des ressemblances et des différences ! Rien n'égale l'intolérance de vos salons, si ce n'est leur partialité. J'ai fait chez madame de Lieven la connaissance de Berryer qui, par sa simplicité, sa liberté d'esprit et sa facilité de conversation, me plaît fort. Il vient chez moi de loin en loin. Si c'est un tort, soyez assuré qu'on me le pardonne bien plus aisément que mon amitié pour Thiers, qui date d'il y a dix ans.

VII

LE DUC DECAZES AU BARON DE BARANTE

Paris, 29 février 1836.

Je crois que Thiers se soutiendra malgré les difficultés de sa position. Le corps diplomatique est fort bien pour lui : un peu ou beaucoup, en réalité, contre de Broglie[1], le comte Pahlen en tête, Apponyi[2], etc. Lord Granville seul s'afflige Il craint que l'influence de M. de Talleyrand n'entraîne Thiers dans un système différent de celui de de Broglie : Thiers sera comme le roi. J'ai eu une grande conversation avec lui hier.

Madame de Lieven et madame de Dino se sont donné beaucoup de mouvement pour faire cette révolution diplomatique au dedans et au dehors. M. de Talleyrand avait rêvé la présidence du conseil sans portefeuille. Royer-Collard a fait manquer l'affaire en en faisant honte à madame de Dino : « Y pensez-vous, Madame, vous voulez donc déshonorer les derniers moments de M. de Talleyrand? Ne voyez-vous pas qu'il peut à peine soutenir une conversation? Lui faire gouverner la France dans un tel état, mais c'est une dérision! »

Thiers se flatte que les doctrinaires n'auront pas plus de quarante voix s'ils veulent voter contre lui. Il en gagnera, à l'en croire, davantage dans le tiers parti. Il détachera Sauzet de Passy et de Pelet, lesquels, du reste, veulent bien marcher avec lui et ne sont embarrassés que de leurs amis Vivien, Teste, etc.

1. Les puissances restées fidèles aux principes de la Sainte-Alliance avaient trouvé en M. le duc de Broglie un ministre qui opposait aux manifestations de leur malveillance à l'égard du Gouvernement de Juillet la plus énergique fermeté et quelquefois même une certaine raideur. M. Thiers, récemment arrivé à la notoriété, leur semblait devoir montrer plus de souplesse dans ses rapports avec leurs représentants.

2. L'ambassadeur d'Autriche.

VIII

M. THIERS AU BARON DE BARANTE

Paris, 29 février 1836.

Mon cher monsieur de Barante, je n'ai pas eu le temps encore de vous écrire, et je le regrette beaucoup, car je ne veux pas me borner avec vous à une sèche notification. J'ai fait un grand sacrifice en acceptant le poste où je suis arrivé avant le temps prévu et désiré par moi. Mais, ni en arrière ni en avant, aucun ministère n'était possible. Il aurait fallu voir Paris pour juger de la nécessité. J'ai marché en avant, je marcherai résolument jusqu'au bout. Vous me connaissez, vous savez si je veux autre chose que ce que nous avons voulu tous ensemble, c'est-à-dire un gouvernement de bon sens, de paix, de modération. Je réussirai, je l'espère, car les mêmes impossibilités subsistent, la Chambre ne peut se reporter en arrière et ne veut pas se porter en avant. Je suis le terrain obligé sur lequel il faut qu'elle stationne et même qu'elle se fixe si cela lui est possible. Je tâcherai par ma conduite qu'il en soit ainsi. Voilà pour la politique intérieure.

Maintenant, quant à la politique extérieure, j'ai lu toutes vos dépêches, et je n'ai pas besoin de vous dire combien je les trouve sensées, et j'ajouterais spirituelles, si nous étions à l'Académie. On nous boude par un reste de mauvaise humeur très concevable, mais je suis certain que cette mauvaise humeur ne gênerait pas des affaires sérieuses s'il y en avait à faire. Heureusement il n'y en a pas. Je tâcherai de n'en pas faire naître. Je serai fidèle à l'alliance anglaise puisqu'on en a fait aujourd'hui notre alliance la meilleure. Mais je ferai tous mes efforts pour empêcher les saillies intempestives qui finiraient par amener des conflits dangereux. Je suis attaché du fond de l'âme au gouvernement que je sers et qui m'a fait ce que je suis, je tiens à sa dignité, à sa ferme attitude, mais je trouve absurdes les protestations sans effet qu'on fait à Londres ou à Paris, au moindre événement. Les paroles sans effet me semblent une des choses les plus honteuses et les moins conformes à la dignité dont on se targue. Sous ce rapport, le dernier

discours de lord Palmerston me semble un modèle de prudence et de raison [1]. Ainsi entendue, la politique anglaise ne devra plus tant offusquer le Nord. J'espère que le bon sens l'emportera partout et que, ne voulant pas de grosses querelles qui ne seraient sûres pour personne, on ne commettra pas la puérilité de s'en faire de petites. Toute ma politique est là. Puisque les grosses querelles ne sont dans la politique de personne, à quoi bon les petites? Au surplus, suivant le temps, nous agirons. Les programmes sont des pédanteries. Je n'en fais pas, je vous affirme seulement que vous me trouverez modéré et disposé à seconder le succès de votre mission déjà si bien commencée. Vous avez des amis plus anciens que moi. Mais si je suis longtemps votre correspondant, ce que j'ignore, j'espère que nous deviendrons amis par estime, sympathie de vues et d'esprit.

IX

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 9 mars 1836.

Le nouveau cabinet est entre deux majorités. L'ancienne qui le *protège*, la nouvelle qui le tolère jusqu'à ce qu'elle puisse le remplacer. Les influences étrangères qui viennent aboutir à la rue Saint-Florentin s'étonnent et s'inquiètent de leur ouvrage. M. de Talleyrand le désavoue et fait écrire partout qu'il n'a été pour rien dans tout ce qui s'est passé. C'est l'habitude de sa vie entière de renier ou détruire tout ce qu'il a fait.

1. Lord Dudley Stuart avait provoqué le 19 février, à la Chambre des communes, un débat sur les atteintes que portait de divers côtés la Russie à l'équilibre européen et sur la nécessité pour l'Angleterre, même au risque d'une guerre qui serait *la plus populaire de toutes les guerres*, de parler plus haut. Lord Palmerston répondit qu'il désirait d'autant plus la paix que la guerre avait toujours plutôt servi la Russie; qu'il n'en déclarait pas moins pour cela la conduite de la Russie en Pologne en contradiction avec les termes du traité de Vienne, et le traité d'Unskiar Skelessi un document sans force et sans importance, mais qu'il lui semblait inutile d'aller plus loin pour l'instant. Le jour où l'honneur national l'exigerait, on pouvait être persuadé qu'il n'hésiterait pas à faire appel au patriotisme du Parlement, assuré que cet appel serait entendu.

Quant à moi, dont vous connaissez l'horreur pour le pessimisme, je dis qu'il faut ne voir que les choses, non les hommes, et soutenir imperturbablement tout ministère qui marchera d'un pas assuré dans la voie suivie depuis quatre ans. C'est votre avis aussi, j'en suis sûr. Vous n'êtes pas de ceux qui changent de politique au gré de leur humeur et de leur intérêt.

X

LA DUCHESSE DE BROGLIE AU BARON DE BARANTE

Paris, 9 mars 1836.

Nous avons repris une vie très paisible : le pays l'est assez. La Chambre a envie qu'on ne la réveille pas, le ministère redoute aussi tout mouvement Combien cet accord de silence subsistera-t-il? Je ne sais pas. M. Molé s'est conduit très simplement et très dignement dans tout ceci; il se trouve naturellement rapproché de ceux dont il n'était qu'accidentellement éloigné. M. Guizot supporte le changement de fortune comme chose dont il ne s'aperçoit même pas; il vit si haut que les difficultés de la vie ne l'attaquent pas.

Vous aura-t-on envoyé le poème de M. de Lamartine [1]? Ce vous serait une douce distraction : il y a de bien belles choses, mais il est gâté par le goût du temps et cette immense opinion de lui-même qui le dispense de se donner aucune peine et lui permet de dire tout au public.

XI

LE BARON DE BARANTE A M. ANISSON DU PERRON [2]

Saint-Pétersbourg, 21 mars 1836.

J'aurais voulu que la résistance de M. de Broglie ne fût pas invincible. Je m'imagine que le moment est devenu meil-

1. *Jocelyn*.

2. Auditeur au Conseil d'État, puis préfet de l'Arno sous l'Empire, M. Anisson du Perron s'était vu appeler, en 1809, à la direction de l'Imprimerie impériale,

leur, quoique le renversement du ministère ait encore été une assez vilaine intrigue. Il y a pourtant un dégoût visible pour le chaos où l'on patauge, et chaque parti commence à reconnaître son impuissance. La position de M. Thiers n'est pas, je crois, assise sur des fondements solides, mais s'il se conduit d'une façon sage et habile, s'il est contenu par le sentiment de ses périls, il pourra s'installer et durer. C'est ce que je lui souhaite, ainsi que j'ai fait pour tous ses prédécesseurs, sans jamais obtenir l'accomplissement de mes vœux.

Vous avez vu M. d'André avant votre départ, et il vous a donné quelques détails sur nous. Peut-être vous aura-t-il expliqué où nous en sommes ici et quelle est notre position. Il était difficile de s'en faire une idée juste. Les journaux, avec leur politique de café, exagèrent tout, ne connaissent aucune mesure, confondent le passé ou l'avenir avec le présent, et fabriquent de gros mensonges avec un fond de vérité. Ils ont de cette sorte composé une Europe à leur usage, que le public accepte et sur laquelle on raisonne.

XII

M. THIERS AU BARON DE BARANTE

Paris, 2 mai 1836.

Mon cher monsieur de Barante, je vous expédie un courrier pour vous mettre en mesure, pendant le voyage des princes[2], de tenir un langage vrai et utile. J'ai d'ailleurs à vous entretenir de plusieurs sujets, tous fort importants. Je le fais par une lettre particulière, afin de vous rendre mieux ma véritable pensée.

Les princes viennent de partir aujourd'hui vers trois heures; ils vont par Trèves, Coblentz, Cologne et Magde-

fonctions presque héréditaires dans sa famille avant 1789, et qu'il conserva jusqu'en 1823. Maître des requêtes (1809-1829); commissaire du sceau (1815-1829); député du Puy-de-Dôme (1830-1831), de la Seine-Inférieure (1833-1842); M. Anisson du Perron fut créé pair de France en 1844. Il avait épousé, en 1816, une sœur de M. de Barante.

2. Le duc d'Orléans et le duc de Nemours.

bourg à Berlin. Ils iront par Francfort-sur-l'Oder, Breslau, Troppau et Brünn à Vienne. Leur voyage sera de six semaines ou deux mois. Ce voyage est depuis longtemps dans la pensée du roi et du gouvernement. Il fallait choisir le moment : ce n'était pas facile. Nous avons sondé les cours de Berlin et de Vienne, et, après nous être assurés que nous serions bien accueillis, nous avons fait en même temps une demande officielle auprès des deux cours. Nous avons reçu la réponse la plus obligeante et la promesse de l'accueil le plus cordial. La simple acceptation du voyage suffisait pour nous rassurer : car il est bien évident qu'on ne nous aurait pas permis de venir si on avait voulu nous recevoir mal ou froidement. On nous recevra donc très bien. Maintenant vous allez chercher, et tout le monde cherche ce qu'il y a là-dessous. Tout le monde y met un mariage. C'est vrai et c'est faux. Nous croyons que le temps est venu de marier nos princes. Mais nous ne voulons pas compromettre la dignité de notre royauté par des démarches irréfléchies. Nous n'avons demandé de princesse à personne. Il n'y a, sous ce rapport, pas un mot de dit à Vienne. La plus grande réserve a été observée. On se doute certainement que nous ne voyageons pas sans intention. Mais nous n'avons rien dit, rien absolument. Nous montrons d'abord nos princes. On les verra jeunes, bien élevés, remarquables par leur esprit et leur bonne mine, et aussi distingués que les jeunes gens les plus distingués de leur temps. Toutes les absurdités débitées par les journaux et les salons carlistes tomberont. Si leur succès est en Allemagne aussi grand qu'il a été en Angleterre, tout deviendra plus facile. Et s'ils trouvent de bonnes dispositions, s'ils rencontrent une jeune reine des Français qui leur convienne, on agira en conséquence, mais de manière à ne rien compromettre. C'est à Vienne qu'il y a des princesses. On en compte trois. On sera vu, on verra. Voilà la vérité. Vous en savez autant que nous. Le voyage n'aurait-il pour résultat que de montrer nos princes reçus et bien reçus dans les palais des princes légitimes, et de rapprocher les cours, les familles aussi bien que les peuples eux-mêmes, que le bénéfice serait déjà considérable. L'effet connu est grand en France, je le sais grand aussi en Allemagne.

Maintenant il faut savoir si à Pétersbourg on aurait de

l'humeur, et empêcher, s'il est possible, que cette humeur ne cause aucun embarras à Berlin ou à Vienne. Assurément je n'espère pas que vous y puissiez beaucoup, mais enfin je dois vous prévenir. Je sais qu'ici l'ambassade russe, avec laquelle je vis à merveille, a éprouvé un peu d'humeur non pas contre moi, mais contre les deux légations prussienne et autrichienne, à cause du secret gardé. Nous avions demandé leur parole à MM. de Werther[1] et Apponyi. Ils ne pouvaient parler après s'être engagés. Quant à nous, il était naturel que nous demandassions le secret, pour le cas surtout où nous aurions été refusés. Le secret donc ne peut être imputé à personne comme un tort ou un défaut de confiance. Maintenant verra-t-on avec peine, jalousie, ou un autre sentiment, la réception faite à nos princes? Je n'en sais rien. Le motif n'est pas toutefois de détacher les uns ou les autres de la Russie. Des voyages ne font pas aisément ce que des intérêts n'auraient pas fait. Le bénéfice, s'il y avait meilleure disposition pour notre famille royale, ou même une alliance par mariage, serait au profit de tout le monde, en donnant à l'Europe de nouveaux gages de paix. L'ordre public consolidé davantage en France ne sera un malheur pour aucun État. Il y aurait humeur irréfléchie, à peu près comme celle qu'on a montrée en 1830, si on prenait mal ce qui va se faire à Berlin et à Vienne.

J'ai enjoint à M. Bresson de vous tenir averti de toutes choses, et de vous mettre en mesure de vous montrer informé de tout ce qui intéressera le voyage des princes.

J'ai provoqué, avant toute demande du comte Pahlen, la dispersion des Polonais qui avaient signé le manifeste de la « grande confédération ». J'ai agi spontanément parce que je regarde comme violation du droit des gens de laisser organiser sur son territoire des moyens d'insurrection contre les gouvernements avec lesquels on est en paix. Je serai attaqué à la tribune et je me défendrai sans embarras et sans crainte sur ce sujet. Trente-deux Polonais ont été frappés, vingt et un ont voulu quitter la France, onze sont renvoyés de Paris dans des dépôts différents. Nous ne les laisserons jamais organiser l'insurrection chez nous. Nous donnerions à nos voisins le

1. Ministre de Prusse en France.

droit de mettre le duc de Bordeaux à la tête d'un corps d'émigrés.

Silistrie a remué ici les esprits. L'évacuation de cette place, consentie à des conditions moins onéreuses pour la Porte, est un acte honorable et habile de l'empereur Nicolas. Louez-le tout haut, au nom du roi et du gouvernement. Bien que la France ait secondé ce résultat à Constantinople en y poussant le sultan sans cesse, il est vrai cependant que le mérite de la modération ne saurait être enlevé à l'empereur. Il a bien calculé, mais il faut bien calculer aussi en le louant. J'ai appris que lord Ponsonby tenait de sots propos et se vantait beaucoup de l'évacuation de Silistrie. J'ai écrit à Londres, et lord Palmerston a tenu, lui de son côté, le meilleur langage. Il y aura un concours bien entendu de bonnes paroles à l'égard de l'empereur. Il ne faut pas décourager les gens de bien faire. Ainsi, si vous avez besoin de bien disposer les esprits à Saint-Pétersbourg, je vous autorise à dépenser de la louange.

En Orient, contenir le sultan et le pacha, déclarer à l'un et à l'autre que le premier qui rompt la paix nous aura contre lui, voilà notre politique exprimée, à Constantinople et au Caire, avec une grande vigueur et clarté.

Adieu, mon cher monsieur de Barante, après la session je vous en écrirai bien plus long. Mais dans aucun temps je ne vous laisserai dans l'ignorance. Nos affaires intérieures vont à merveille.

XIII

LA DUCHESSE DE DINO AU BARON DE BARANTE

Rochecotte, 10 mai 1836.

J'ai quitté Paris sans regret. La campagne cependant est retardée et froide, mais j'étais fatiguée de six mois de bruit et d'agitation, et quand j'ai eu passé la barrière, je me suis dit avec l'*Imitation*, en en faisant la plus directe des applications : « Évitez autant que vous pourrez le commerce tumultueux des hommes. En effet, il y a bien de l'inconvénient à se mêler des affaires du siècle, quoiqu'on s'en entretienne avec une intention

simple, car bientôt la vanité corrompt notre âme et l'asservit. Je voudrais qu'il me fût arrivé plus souvent de garder le silence et de ne m'être pas trouvé parmi les hommes. » Jamais je n'ai vu le monde prouver davantage que dans ces derniers temps la vérité de cette réflexion. Si encore, comme vous le disiez, les *sous-ordres* seuls se fussent laissé gagner par l'esprit d'hostilité, d'aigreur et d'injustice, mais les plus distingués ont payé le tribut des passions ambitieuses; M. Royer et moi en avons souvent et avec tristesse fait la remarque.

XIV

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, le 10 mai 1836.

Je ne vous dis rien de la politique, et si je vous en parlais, ce ne serait pas au profit ni à l'éloge de personne. Le public est un peu comme moi, il n'aime ni n'estime l'intrigue ni son triomphe, mais il se souvient de l'outrecuidance qu'il supportait naguère si impatiemment. Je ne me pique que de savoir me préserver plus qu'un autre de ces irritations bien souvent légitimes, mais qui faussent toujours le jugement. Depuis six ans, ceux qui se disputent le pouvoir avec tant d'âpreté, et d'ardeur, ont fait plus que de nuire à eux-mêmes, ils ont aussi amené les esprits à se demander si cette forme de gouvernement tenait bien tout ce qu'on s'en promettait. Toutefois, et croyez-le bien, les vieux partis tendent à se dissoudre. La division et le découragement sont dans leurs camps. Ceux qui se croyaient *nécessaires* ont aussi reçu plus d'une leçon. Les coteries sont comprises dans le naufrage, la royauté seule survit comme unique gage de stabilité et de repos, les seuls biens dont on se soucie. C'est à elle à comprendre sa position, à bien comprendre qu'elle ne doit pas en jouir comme d'un triomphe, mais comme d'un temps de relâche dont elle profite pour rebâtir avec prudence et déblayer le sol couvert de débris.

La lutte parlementaire s'apprête à devenir vive entre les

ambitions et même entre ce qui reste d'opinions. L'idée d'une dissolution préoccupe, mais ne saurait rien arrêter. A mesure que le sol se raffermit, le gouvernement devient plus difficile. Il en sera ainsi pour plus d'un cabinet.

Madame de Dino et madame de Lieven sont toujours les plus fermes appuis du résultat que leurs efforts ont amené, et forment à Thiers une cour qu'on n'aurait pas prévue pour lui. Il a acquis Loeve Veimars[1] qui l'avait si cruellement traité dans sa *Revue*[2], et on dit qu'il va vous l'envoyer. Loeve Veimars a préludé à son voyage par son article dans la *Revue* du 1er mai, qu'il faut absolument vous procurer.

Quant à moi, je m'abstiens, c'est toute ma politique, et ne veux que le bien et l'honneur du pays, ce qui me fait ranger parmi les niais. La clique qui a le haut du pavé affecte le dédain des pauvres gens dont je suis.

XV

LE DUC DECAZES AU BARON DE BARANTE

Paris, 12 mai 1836.

Nous sommes ici dans des luttes pénibles. Thiers et Guizot sont à couteau tiré ainsi que leurs amis respectifs. Ceux qui déplorent cette hostilité ne peuvent plus que gémir, tant les choses sont poussées loin.

Guizot se plaint de ce que Thiers aurait cherché à séparer de Broglie de lui. « De Broglie, dit Guizot, ne songe pas à rentrer et pense à l'Angleterre », mais Guizot croit bien qu'il n'y a rien à faire, en ce moment, pour personne. Thiers a réuni à lui beaucoup de membres de la majorité : il est habile,

1. Publiciste des plus féconds : il n'est guère de genre d'écrits que M. Loeve Veimars n'ait abordé. Après avoir joué pendant près de vingt ans un rôle fort important dans la presse politique et littéraire, M. Loeve Veimars termina sa carrière dans les consulats. Titré baron et décoré par M. Thiers, il fut, à son retour de Russie, nommé à Bagdad. Destitué tout d'abord en 1848, il obtint presque aussitôt le poste de Caracas, et mourut en 1854, consul général à Lima.

2. La *Revue des Deux Mondes*, dont M. Loeve Veimars rédigeait la chronique politique.

amical, soigneux, il plaît au corps diplomatique. Il se tiendra dans une bonne ligne et n'ira pas à la gauche. Mais je crains la dissolution.

Nous n'aurons certainement pas l'intervention, je voudrais être aussi tranquille sur la dissolution.

XVI

LE BARON DE BARANTE A MADAME ANISSON DU PERRON

Saint-Pétersbourg, 21 mai 1836.

Je serais très fâché que la politique intérieure fût en voie de se détraquer, lorsque la politique extérieure est en si bon état. M. Thiers n'y gâte rien, il apporte là son bon sens et sa facilité. Sa correspondance est très bonne : il continue en tout et pour tout ce qui se disait et ce qui se faisait par son prédécesseur, et je suis éloigné de louer l'un aux dépens de l'autre.

XVII

LE BARON DE BARANTE A M. THIERS

Saint-Pétersbourg, 28 mai 1836[1].

Monsieur,

L'accueil que les princes reçoivent à Berlin, les succès qu'ils y obtiennent continuent à être ici le sujet de toutes les conversations parmi le corps diplomatique et les salons de Pétersbourg. La même réserve, peut-être moins complète et moins affectée, est encore gardée par ceux qui tiennent de près au gouvernement ou à la cour.

L'empereur Nicolas est toujours à Tsarskoë-Selo, et l'on ne sait pas bien en quels termes il s'exprime sur tous les détails qu'il

1. Dépêche officielle n° 19.

reçoit de Berlin. Toutefois, l'autre jour, une personne qui vit dans l'intimité la plus rapprochée de l'impératrice[1] a reçu d'elle un billet où elle transcrivait quelques lignes de la lettre qu'elle venait de recevoir du prince Guillaume, son frère : « Le duc d'Orléans, écrivait-il, nous a tous subjugués. Il a une figure et une tournure charmantes, de l'esprit et aucune fatuité. » La personne à qui l'impératrice transmettait ces expressions plus que bienveillantes est venue aussitôt voir madame de Barante pour les lui raconter, et il était évident que l'impératrice l'avait voulu ainsi. J'ai su depuis qu'une lettre de la reine des Pays-Bas s'exprimait à peu près de même. Il me semble que de si clairs témoignages du mérite de nos princes et que cette réception empressée du roi de Prusse et même de sa famille mettent l'empereur dans une disposition plutôt embarrassée que mécontente. Tout absolu qu'il est et malgré son habitude de n'en croire que lui et de n'écouter personne, l'opinion qui l'environne a beaucoup d'action sur lui lorsqu'elle n'est point exprimée d'une manière directe et formelle. Tel ou tel n'a nulle influence sur lui, mais le sentiment général de son pays, de sa cour, de sa famille, de son gouvernement surtout le modifie sensiblement, or, en ce cas, il y a unanimité. On trouve bizarre, puéril et malhabile, de ne pas avoir avec le roi des Français les relations de tous les autres souverains de l'Europe. J'ai appris que le grand-duc Michel et le comte Orloff se proposaient, en choisissant bien le moment, et avec les précautions requises, d'en entretenir l'empereur. J'ignore s'ils ont suivi cette pensée. En général on suppose que quelque message de politesse aura été fait à nos princes pendant leur séjour à Berlin. Rien ne me confirme cette supposition. Du reste, j'ai grand soin de ne jamais parler des rapports personnels de l'empereur avec le roi notre souverain. J'ai déclaré une fois pour toutes au comte de Nesselrode[2] ce que nous en pensions ; il sait fort bien quel compte nous en tenons et désire qu'il en soit autrement. Comme il ne se dit pas une parole inconvenante, comme l'empereur garde une réserve dont il s'écartait quelquefois les

1. L'impératrice de Russie était fille de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse.
2. Le ministre des Affaires étrangères de Russie.

années précédentes, je n'aurais à remarquer que des omissions, et la plainte serait sans dignité ni convenance. Ces façons-là finiront ou tout d'un coup si l'on a besoin de nous, ou peu à peu par imitation de l'Europe dont on ne veut pas être différent. J'ai lieu d'estimer que, si je me mettais plus en frais de mouvement ou de paroles, je retarderais ce résultat tout en me donnant une attitude moins grave.

XVIII

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 13 juin 1836.

Très cher ami, une occasion *sûre* se présente, et aussitôt je prends la plume. J'ai tant à vous dire que je ne sais par où commencer.

Dans votre dernière lettre, vous vous plaigniez de moi, vous me reprochiez de ne pas vous écrire. Sachez que tout est lu, tout ce qui part du cabinet des affaires étrangères, et vous seriez bien étonné si vous appreniez qui me l'a dit. Ce qui part par la poste n'est pas lu en France, une fois que la poste en est saisie; mais il y a une corruption habilement organisée pour ouvrir et lire les lettres qui en valent la peine avant qu'elles soient mises à la boîte. Voilà l'état des choses. Vous concevrez ce qu'il commande de réserve; en outre, plusieurs occasions ne m'ont rien fait dire, rien demandé.

L'irritation du chef de cabinet contre tout ce qui a nom doctrinaire est grande. Il faut le dire, le parti des honnêtes gens, si bien rallié depuis six ans, est dissous. La formation du nouveau ministère a été la cause immédiate de ce déplorable résultat, mais les premiers coupables sont les doctrinaires eux-mêmes, qui ont tout sacrifié à leur orgueil le jour où ils ont exigé de la Chambre de les aider à imposer au roi un ministre dont il ne voulait pas, qui n'avait pas sa confiance et que le besoin réel des affaires n'indiquait pas plus que l'amiral Duperré. Quoi qu'il en soit, il sort de tout ceci une situation toute nouvelle : plus de programme de l'Hôtel de

Ville, plus de *compte rendu*, plus de gauche proprement dite, tout cela se tait, et, au besoin, se renie pour appuyer de son vote silencieux, quelquefois même de sa parole, un ministère moins antirévolutionnaire que le dernier. D'un autre côté, les rangs des légitimistes s'éclaircissent tous les jours, ils désespèrent et se préparent à aller aux élections.

L'ancienne majorité, à mesure qu'elle se rassure, se rapproche du ministère, dont l'habile chef n'épargne rien pour rallier tous ses anciens amis. Guizot reste considérable et considéré, mais il est forcé de reconnaître que les fautes seules de son adversaire pourraient le rendre encore possible : aujourd'hui, la Chambre est hors d'état de renverser un cabinet, et plus encore de le produire. Tout ministère de *statu quo*, qui n'amènera aucune perturbation, sera accepté par elle. Le pouvoir royal y gagne, sans doute, momentanément; il peut à son gré faire et défaire des ministres, mais malheur s'il s'en réjouit. Toute la force de la monarchie venait, depuis six ans, de l'union des honnêtes gens : il n'y avait que deux partis, celui de l'ordre et celui du désordre, et dès lors, aux jours d'épreuves, le parti de l'ordre était bien sûr de se trouver le plus fort. En serait-il de même? J'en doute. Il me faudrait causer, mon cher ami, pour vous faire comprendre toute ma pensée. Cet état de notre intérieur contraste avec le voyage de nos princes et le but qu'on s'en propose. Dieu sait les incidents qui surgiront entre les deux sessions! Des choix significatifs sont promis au tiers parti, et si le cabinet joint les élections, qu'arrivera-t-il? Les fera-t-il? Le laissera-t-on éloigner de la députation tout ce qu'il y a en France d'éléments conservateurs? Il y aurait, à la prochaine réunion, un beau rôle à prendre : celui d'un homme d'esprit et de talent qui, renonçant à tout pour lui, se mettrait à dire toute la vérité.

Je pars le 1er juillet pour Plombières. M. de Talleyrand est à Valençay avec madame de Lieven, qui repasse ici le 20, peut-être pour demander à M. Thiers de ses cheveux, qu'elle joindrait au médaillon qu'elle a de ceux de M. Talleyrand. Le prix qu'elle espère de ses services ici, vous le devinez bien, c'est d'y revenir avec une haute position. Son salon a été constamment un centre très actif et de plus d'une couleur.

Madame de Dino a consacré son hiver à caresser le grave faubourg; elle l'a fait danser à l'exclusion du reste; elle a renié ce cabinet qu'elle a ourdi avec tant de suite et d'habileté : enfin, elle n'a rien épargné pour se réconcilier avec un monde au milieu duquel elle semble se préparer à passer sa vie. C'est là qu'elle mariera sa fille.

P.-S. — Je m'aperçois que je ne vous ai pas parlé d'un voyageur que vous aurez été surpris, sans doute, de voir arriver. Vous vous rappelez la lettre sanglante, outrageante, etc., de Loeve Veimars dans la *Revue des Deux Mondes* sur M. de Talleyrand, et la guerre acharnée qu'il ne cessait de faire à ce dernier dans sa chronique de la quinzaine. Eh bien, M. de Talleyrand l'a envoyé chercher et reçu cordialement. Le traité de paix a bientôt été conclu et la mission à Saint-Pétersbourg en fut la principale condition. C'est à votre prudence à prévoir le reste.

XIX

M. GUIZOT AU BARON DE BARANTE

Paris, 14 juin 1836.

Depuis que je n'ai rien à faire, je n'ai point de temps à moi; car personne ne respecte plus le mien: et je n'ai plus de raison péremptoire pour le faire respecter. J'ai cru devoir, en rentrant dans ma petite maison, la laisser ouverte à tous ceux qui viendraient m'y chercher; je crois que j'ai bien fait: mais j'ai hâte d'arriver au terme. M'y voici : la session finira cette semaine; tout le monde part; je partirai moi-même du 1er au 15 juillet: j'établirai ma mère et mes enfants à Broglie; de là, j'irai courir un peu la Normandie, Lisieux, Caen, Cherbourg, peut-être jusqu'en Bretagne, par pure curiosité et pour me promener. Puis je reviendrai à Broglie achever paisiblement l'été en écrivant mon discours pour l'Académie [1]. Voilà tous mes projets. Je ne suppose pas que rien vienne les déranger.

1. M. Guizot avait été élu le 28 avril membre de l'Académie française en remplacement de M. de Tracy. Son discours de réception fut prononcé le 22 décembre.

Je crois au *statu quo*. Pendant la session, il a été pour le cabinet une condition d'existence: entre la gauche et nous, à la rigueur, il pouvait vivre, mais non agir, car toute action le compromettait avec les uns ou les autres de ses alliés indispensables. La session finie, le cabinet va se trouver seul en présence des journaux et des nouveaux amis qui réclameront le prix de leurs services. Il faudra payer. Le cabinet s'y attend et prend déjà ses mesures, mais il marchandera, il voudra donner le moins possible, on prendra de l'humeur, les dissentiments déjà nés et presque officiellement avoués entre M. Thiers et M. de Montalivet s'élargiront, et les mois s'écouleront dans ces luttes obscures et vaines sans que la situation aboutisse à un résultat, à moins que quelque événement extérieur, quelque grande nécessité ne vienne tirer le pouvoir d'embarras, en forçant tout le monde de se rallier, pour quelque temps du moins, au pouvoir n'importe lequel. Je ne vois pas d'où viendrait un événement semblable, mais ou je me trompe fort, ou M. Thiers le cherche et risquerait beaucoup pour l'obtenir. Il a eu un moment l'esprit très échauffé sur l'Afrique et quelque vague désir de faire là, en personne peut-être, une seconde expédition d'Égypte. Je suis persuadé qu'il n'a pas renoncé à l'intervention en Espagne, et que sous main il travaille à la rendre nécessaire. J'ai lieu de croire que le roi s'en inquiète et n'y consentirait jamais. Dans l'état actuel et à moins d'incidents bien nouveaux, bien impérieux, la Chambre n'en voudrait pas plus que le roi. Au fond, voici la situation. La politique tranquille, régulièrement active, ne convient point à M. Thiers, ni à sa nature inquiète, ni à sa position embarrassée : il s'en ennuie et y diminue à vue d'œil. Il lui faut des aventures. S'il lui en vient, elles peuvent le perdre en quelques heures, ou lui faire reprendre un élan. S'il ne lui en vient pas, ce qui me paraît plus probable, le cabinet vivra petitement, agité, dans l'état de décri moral et d'inertie politique où la session le laisse; et, soit à l'approche, soit à l'ouverture de la session prochaine, la situation se dessinera plus nettement. Elle ne peut guère se prolonger beaucoup telle qu'elle est, car elle n'a subsisté et ne subsiste qu'à condition que personne, dans tous les partis, ne fasse et ne demande rien.

Pour ce qui me touche personnellement, je suis content. Je ne crois pas m'être diminué dans l'exercice du pouvoir, ni en en sortant. Je suis décidé à n'y rentrer que dans des combinaisons qui me conviennent tout à fait. Plus je vis, plus je me persuade que l'ordre, l'ordre vrai, la reconstruction solide de la société, est non seulement le besoin, mais la tendance du pays. A la surface, la rivière semble encore couler dans le sens révolutionnaire; au fond il en est tout autrement. Et l'intérêt des libertés publiques est là comme celui du repos public. Je m'établirai donc de plus en plus sous ce drapeau. Je veux être plus conservateur et plus libéral que personne. Je combattrai chaque jour plus hautement les restes du régime révolutionnaire et les restes du régime impérial; vieilles friperies l'un et l'autre qui ont fait leur temps et dégradent aujourd'hui quiconque s'en affuble.

XX

LE DUC DECAZES AU BARON DE BARANTE

Paris, 16 juin 1836.

La session finit à merveille pour Thiers, qui a grandi même comme orateur. Il sait la justice que vous lui rendez et s'en félicite. Il est très bien pour vous. Il se loue de de Broglie et de Duchâtel, il est bien loin de repousser une réconciliation avec Guizot.

Nous avons dîné hier ensemble chez madame de Boigne, avec Rémusat et Dumon[1], auquel il a tendu la main, en entrant dans le salon. Il me disait, avec plaisir, tout à l'heure, que Duvergier de Hauranne était venu hier lui tendre la main et le complimenter après sa réponse à Laffitte[2]. Il

1. Député de Lot-et-Garonne, ministre des travaux publics de 1843 à 1847, des finances de 1847 à 1848.

2. M. Laffitte, à l'occasion du budget, avait cherché, ainsi que M. Berryer, à démontrer que l'on marchait de déficits en déficits, situation masquée par d'ingénieux procédés. M. Thiers avait répondu avec le plus grand succès à ces allégations.

cherche, entre nous, et trouverait avec bonheur une manière de caser notablement et convenablement Guizot.

On croit généralement que sept à huit députés du tiers parti portent l'exigence fort loin vis-à-vis les ministres, et leur demandent le renvoi des directeurs des postes, des ponts et chaussées et autres pour prendre leur place; Thiers m'a déclaré ce matin qu'il ne souffrirait pas qu'un seul des collaborateurs du dernier ministère soit touché, sans tort grave de leur part, et il a rassuré spécialement M. Legrand[1], qui était le plus attaqué.

Les carlistes sont au désespoir des succès de nos princes, forcés qu'ils sont de convenir que les succès sont complets. Ils se réfugient dans l'espoir qu'il n'y aura pas de *sanction* à Vienne à ce succès, *sanction* dont nous n'avons pas dit un mot pendant le séjour des princes, et dont on ne parlera peut-être pas après leur départ, mais que le public s'entête à attendre du soir au matin, persuadé qu'il est qu'il y a, depuis plusieurs mois, une négociation.

Je voudrais bien que nous eussions regagné assez de terrain chez vous pour motiver un voyage semblable avec l'espoir d'un égal succès. Malheureusement je ne l'espère pas de sitôt, malgré votre habileté.

Le maréchal Maison a été ébranlé, mais non abandonné. Il n'est jamais entré, quoi qu'on en ait dit, dans la pensée de Thiers de le remplacer et encore moins par Clausel qui, lui, aurait été bien plus embarrassant que Maison, dont il se loue beaucoup. Maison, d'ailleurs, fait très bien son affaire comme ministre, et tient l'armée d'une main ferme. Jamais ministre, dit-on, n'a mieux compris et plus vite les affaires: jamais elles n'ont été plus au courant. Malheureusement sa santé n'est pas bonne. Il a eu, il y a huit jours, une attaque de sang qui l'a laissé assez longtemps sans connaissance: c'est le lendemain qu'il a dû quitter son lit pour aller à la Chambre et improviser des réponses qui n'ont pas été toujours heureuses. Il n'avait que quelques mots à dire de haut, mais parler peu

1. Directeur général des ponts et chaussées, député de la Manche. M. Legrand a été le promoteur et l'organisateur de presque toutes les grandes entreprises de travaux publics qui ont illustré le règne du roi Louis-Philippe. C'est lui qui a conçu le réseau de nos grandes lignes de chemins de fer.

et parler suffisamment, c'est la première difficulté pour l'orateur le plus habile même.

Nous en sommes au même point pour l'Espagne, où tout le monde dit maintenant que rien ne sera terminé sans intervention de la France, où il y a quelqu'un qui dit, de son côté, que jamais il ne fera cette faute. Je suis certain qu'il tiendra parole.

XXI

LE BARON DE BARANTE A M. ANISSON DU PERRON

Saint-Pétersbourg, 29 juin 1836.

Pendant la session qui se termine, M. Thiers a montré un grand talent et beaucoup d'habileté, ce me semble. En résulte-t-il une grande stabilité ministérielle, un pouvoir entouré de considération? Il se peut que non, mais je me croirais injuste si j'imputais cette situation à un ministre quelconque. Le plus habile architecte du monde ne saurait guère fonder un édifice sur un sol de sables mouvants, où l'on creuserait fort avant sans trouver le tuf. Les partis, les coteries, les opinions, les amitiés politiques, tout cela est en poussière, et le public ne veut rien honorer ni consolider.

Rien n'est plus indiqué pour le bien et la dignité du pays qu'une coalition entre M. Thiers et M. Guizot. Il ne me paraît pas, hélas! qu'elle soit possible. Heureusement que nous faisons meilleure figure au dehors qu'en dedans et qu'à cet égard il y a grande amélioration.

XXII

M. THIERS AU BARON DE BARANTE

Paris, 30 juin 1836.

Mon cher monsieur de Barante, je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps de lettre particulière. C'est d'abord que

j'ai été fort surchargé d'affaires. Secondement qu'il y avait presse de plusieurs autres côtés. Je puis vous assurer que j'ai envoyé bien du papier noirci de ma main sur plusieurs points du monde. Je vais moi-même vous mettre au fait aujourd'hui.

La session s'est fort bien finie, mieux je crois qu'aucune session que j'aie encore traversée. Pour moi, je n'aurais rien à désirer, mais le dernier attentat[1] a jeté une sombre tristesse dans les esprits. Cette persévérance du crime, même après Fieschi, dont l'horrible complot semblait le dernier terme d'une fureur qui semblait n'avoir plus qu'à décliner, cette persévérance atroce et inouïe a pénétré tout le monde d'une singulière anxiété. Elle nous agite, nous surtout, gens responsables, qui ne savons guère de nouvelles précautions à prendre ni de mesures efficaces à demander aux Chambres.

Toutefois les esprits se relèvent sensiblement en pensant à la volonté si unanime du pays, de conserver ce qui est, et au duc d'Orléans qui serait le très digne continuateur de son père. On se dit qu'un établissement si généralement, si profondément voulu dans un pays, et que cinq princes tous distingués sont prêts à continuer, ne saurait périr. On vient de se presser autour du roi avec une passion dont je ne puis vous donner une idée. Le roi est populaire dans Paris comme aucun roi ne l'a jamais été. Il faut donc ne pas se laisser trop abattre; il faut surtout montrer à l'étranger un front assuré quoique triste. Je vous ai adressé une dépêche circulaire avant-hier dans le but de diriger le langage de tous nos agents. Il y est rapporté une chose qui ne doit être mentionnée qu'avec beaucoup de discrétion, c'est le cri unanime qui s'élève de toutes parts pour presser le mariage *quelconque* du duc d'Orléans. J'avoue que je partage ce sentiment, et que si on ne réunissait pas auprès d'une grande maison il faudrait aller à une maison qui ne refusât pas. Il ne faut pas sortir du sang royal ou ducal, du sang régnant enfin. Il est bien clair qu'il ne faut pas faire asseoir la république en prenant au-dessous d'une princesse ; mais, cela fait, toute princesse pure, saine, bonne mère, *sera suffisante*. C'est une pauvreté que de s'imaginer qu'une femme assise sur le trône de France

1. L'attentat d'Alibaud (25 juin).

paraisse grande ou petite d'origine. Elle y sera si haut qu'on n'y verra plus que la royauté de France. Je trouve qu'il y a une dépendance humiliante et aucune dignité à se laisser *bloquer* et qu'un parti hardiment pris aura beaucoup de force et un fort grand air. Je vous dis cela, non pas qu'on ait échoué à Vienne, mais parce que je souhaite que nos agents d'un rang élevé aient l'air très dégagé à cet égard quand par occasion on les amènera à ce sujet. Le passage de ma dernière dépêche a eu l'avantage, en passant sous les yeux du roi, d'amener entre lui et moi une explication de famille fort curieuse et fort utile. Si, par hasard, on tente à Vienne et qu'on échoue, et si le duc d'Orléans ne me fait pas opposition, je romprai la glace cette année même. En attendant j'ai dit les premiers mots, j'ai trouvé le sentiment de la vraie dignité chez les grands-parents, j'ai bien constaté le cri unanime du pays qui veut un nouveau bouclier autour du roi dans la naissance d'un petit-fils au palais des Tuileries, et, je le répète, si je ne suis pas contrarié par le prince qu'il faut marier, je suis disposé à faire cesser immédiatement une dépendance humiliante. Je vous le dis encore, si par hasard vous trouviez l'occasion de vous montrer fort dégagé, et de faire le fier avec tel collègue d'une grande cour, cela fait avec tact serait fort utile. Je ne vous écris pas ceci à autre fin. Bien entendu qu'on ne court pas après l'occasion, car elle fuit alors, comme on dit, d'une fuite éternelle.

Quant à Vienne, voici ce qui en est. Il faut être fort impénétrable, et, pour l'être, mieux savoir le fond des choses.

Voici les faits généraux. La démarche significative, s'il y en a, aura lieu au retour des princes, après délibération fort mûre et fort sérieuse. En attendant, on a vu et observé ce que voici : l'archiduc Charles [1] a conçu et exprimé tout haut un goût fort vif pour M. le duc d'Orléans. Il l'a publiquement embrassé le jour de son départ en lui amenant son fils, le duc Albert. Évidemment et certainement, il est épris et veut donner sa fille. Mais l'archiduchesse Sophie [2] est passionnée

1. Oncle de l'empereur d'Autriche.

2. Fille du roi Maximilien-Joseph de Bavière, née en 1805, mariée en 1824 à l'archiduc François, frère de l'empereur d'Autriche.

en sens contraire et fera délibérer la famille dans le sens de ses passions hostiles. Enfin M. de Metternich est impassible, indiquant qu'il n'a pas d'objections, mais des conditions à faire ; il est même très connu qu'il souhaite le mariage. J'écrirais cent pages que je ne vous dirais rien de plus exact. Avec ces renseignements vous comprendrez mieux les faits qui seraient répercutés jusqu'au pôle Nord, et dans telle occasion vous auriez le langage convenable. Si vous entendiez dire que nous avons échoué, niez bien positivement. Vous devez professer, sans initiative de votre part, mais dans le cas d'un redressement nécessaire d'assertions impertinentes, que nous avons voyagé pour être connus, que nous avons beaucoup gagné à l'être, et qu'à part la grandeur du premier trône du monde, il y a un prince charmant, un prince supérieur à épouser, et que cette preuve à faire, aujourd'hui faite, était notre unique but ; qu'ensuite on verra.

Il est bien vrai que l'événement du 25 juin ne doit pas être bien engageant pour les pères de famille. Mais en tout cas, je reviens à mon sentiment. De tout ceci, je vous supplie de ne rien écrire à Paris, car vos amis, gens excellents, disent néanmoins tout ce qu'on leur écrit.

XXIII

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 4 juillet 1836.

L'attentat qui est venu attrister tous les esprits ne les a pas du reste affectés ou inspirés de la même manière. Une partie du cabinet parlait de clémence, presque d'amnistie, et le *Temps*, dont vous aurez vu les articles, lui a timidement servi d'organe. Si le bon sens et les fermes esprits l'ont emporté, le tiers parti ne va pas moins recevoir des satisfactions, et des députés adversaires des lois de septembre et qui les ont le plus vivement combattues, seront promus à de hautes fonctions. Plusieurs nominations sont déjà signées. Où tout cela mènera-t-il ? Vous pourriez le dire comme moi.

C'est demain que nous jugeons ce misérable. Jamais le roi n'a été si près d'être atteint. Son courage, son calme inaltérable sont au-dessus de tout éloge. Je l'ai trouvé plus admirable que jamais, deux heures après l'événement. J'ai causé avec lui depuis, et sa sagesse, sa clairvoyance, son énergie m'ont frappé autant et plus que dans les autres occasions. Dieu veuille qu'il soit suffisamment secondé et compris!

Ma carrière publique a été brisée au milieu de son cours par l'égoïsme et la petitesse de vos amis. Grâce au ciel, la colère ou le dépit auxquels ils se livrent ne me gagneront pas. J'ai à me plaindre de tout le monde, mais les procédés de M. Thiers à mon égard ne me rendront pas plus doctrinaire que les procédés des doctrinaires ne m'ont rendu tiers parti.

XXIV

LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE AU BARON DE BARANTE

Vienne, 20 juillet 1836.

Mon cher ami, vous aurez vu par mes rapports que le succès de M. le duc d'Orléans ici a été fort grand. Tenez que je n'ai rien exagéré. Le petit nombre d'opposants non hostiles contesteront aujourd'hui l'isolement dans lequel ils sont restés pendant le séjour des princes à Vienne. Mais le fait est que tous les gens considérables qui s'y trouvaient en cette saison, affluaient dans mes salons, se faisaient présenter aux princes avec empressement, et que pas une critique, pas une anecdote désobligeante n'a trouvé crédit dans le public. Il a été reconnu par tous, sans exception, qu'on ne pouvait être plus dignes et plus gracieux, plus instruits et plus capables. Nos ennemis, réduits en nombre et contraints au silence par l'influence des masses, restent les mêmes au fond. Quelques-uns ne changent jamais. Et il faut s'attendre à les trouver toujours sur certains chemins. Il faudra les culbuter pour y passer, ou, ce qui serait plus court et plus facile, prendre des chemins différents.

Je crois qu'on veut avoir le cœur net sur le mariage : si on me prescrit une demande, je la ferai avec conviction presque

entière du mauvais succès. L'attentat d'Alibaud donne trop beau jeu à ceux qui exploitent des terreurs de père de famille. Au fait, il faut en finir et marier le prince royal ici ou ailleurs. Il paraît qu'on a des vues : je ne sais de quel côté. Nous resterons ici avec un fond d'aigreur pour la première occasion. Nous nous serrerons chaque jour plus vers l'Angleterre.

XXV

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Acosta, 21 août 1836.

C'est à Plombières que j'avais appris l'abandon de la revue [1], et je suis arrivé à Paris tout au milieu des angoisses pour l'intervention. Vous aurez vu les démissions offertes, acceptées, reprises. Les explications ont été vives et je crains beaucoup qu'il ne reste au fond des âmes la conviction d'une complète incompatibilité. Au surplus, si, dans mes lettres, je me suis fait comprendre, vous savez que je n'ai jamais été sans inquiétude sur la durée des arrangements du 22 février. Ils ne répondaient pas assez au besoin des circonstances. ils n'avaient point de racines dans la nature des choses. C'étaient des arrangements de personnes, une revanche d'un côté, de l'autre, un essor insensé donné à certaine ambition. A tout cela j'ai dit : C'est grand dommage! ni le pays, ni même les personnes n'y gagneront !

Maintenant qu'arrivera-t-il? En personnes ces combinaisons sont peu variées et on les dirait toutes. Mais le cours naturel que suivait l'esprit public s'est trouvé interverti. Les intrigues, les ambitions personnelles ont tout faussé, dénaturé, et presque personne n'est resté là où ses opinions et ses antécédents le plaçaient. Vos anciens amis ne sont pas, à cet égard, les moins coupables, et pour une petite part, je pourrais le prouver.

1. De crainte d'un nouvel attentat, on avait dû supprimer la revue que le roi passait tous les ans pendant les fêtes de juillet.

XXVI

LA DUCHESSE DE DINO AU BARON DE BARANTE.

Valençay, 7 septembre 1836.

Je ne récapitulerai pas tous les événements publics si divers qui ont marqué cet été : vous les connaissez, vous les appréciez, vous en calculez le plus ou moins d'importance future : nous les avons observés de loin avec le dégagé que donne une retraite sévère. La chute de Thiers nous est sensible, parce qu'on regrette de voir les gens pour qui on a une longue habitude de bienveillance s'aveugler sur leurs propres intérêts. Nous avons admiré la fermeté du roi d'avoir sacrifié bien des convenances personnelles à ce qu'il a cru l'intérêt réel du pays et de la couronne. Vous savez dans quelles doctrines notre maison a toujours été dans les questions d'Espagne, et sous ce rapport-là Thiers n'a jamais trouvé de complaisance chez nous. On nous annonce que le *Moniteur* nous apprendra demain l'avènement simultané de MM. Molé et Guizot, deux noms qui vous sont amis, et que vous verrez sans doute avec plaisir. Vos relations politiques ne peuvent que se faciliter par vos anciens rapports d'amitié. Et nous désirons sincèrement qu'une combinaison qui met en lumière et en communauté des noms honorables et des talents distingués, fournisse une longue et brillante carrière ministérielle.

Adieu. Songez à vos amis, à ceux qui, retirés, vieux et hors de cause, n'ont rien à vous offrir qu'une sincérité et une constance dans leur attachement qui, pour une âme telle que la vôtre, n'est pas, je le sais, sans quelque prix. *God bless you !*

L'ENFANT DE VOLUPTÉ[1]

VI

Après la terrible blessure, après une sorte d'agonie longue et lente, André Sperelli renaissait enfin de corps et d'esprit, comme un homme neuf, comme une créature qui, d'un bain glacé dans la mort, sortirait oublieuse et vide. Le passé avait pour sa mémoire un éloignement sans perspective, comme pour les yeux le ciel étoilé s'étend sur un champ plat, bien que les astres soient à des distances inégales. Les tumultes se pacifiaient, la fange tombait au fond, son âme se purifiait. Il rentrait dans le sein de la nature mère et sentait qu'elle lui infusait maternellement la bonté et la force.

Hôte de sa cousine, au château de Schifanoia, il revenait à l'existence en face de la mer; il mesurait sa respiration sur la respiration large et tranquille des flots, il rassérénait sa pensée à la sérénité des horizons. Peu à peu, dans ses loisirs attentifs et recueillis, son esprit se détendait, se déployait, s'épanouissait, se relevait doucement, comme l'herbe foulée dans un sentier.

C'étaient les derniers jours d'août. Une quiétude extatique régnait sur la mer; les eaux étaient si transparentes qu'elles répétaient chaque image avec une exactitude parfaite, et leur

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1894 et 1er janvier 1895.

ligne extrême se perdait si bien dans le ciel que les deux éléments semblaient un élément unique, impalpable, surnaturel. Le vaste amphithéâtre des collines, peuplé d'oliviers, d'orangers, de pins, de toutes les plus nobles formes de la végétation italique, plein d'un silence religieux, cessait d'être une multitude de choses pour devenir une chose unique sous le soleil commun.

Le jeune homme, étendu à l'ombre, ou adossé à un tronc, ou assis sur une pierre, croyait sentir en lui-même couler le fleuve du temps.

Qu'étaient devenus ses vanités et ses cruautés, ses artifices et ses mensonges? Qu'étaient devenus les amours et les illusions, et les désillusions et les dégoûts, les incurables répugnances après le plaisir? Qu'étaient devenus ces immondes et fugitifs amours qui lui laissaient dans la bouche comme l'étrange âcreté d'un fruit coupé avec un couteau d'acier? Il ne se souvenait plus de rien. Son âme avait fait un grand renoncement. Un nouveau principe de vie entrait en lui ; à la dérobée, *quelqu'un* entrait en lui et goûtait profondément la paix. En cessant de désirer, il avait trouvé le repos.

Die Sterne, die begehrt man nicht,
Man freut sich ihrer Pracht.

« Les étoiles, on ne les désire pas, mais on jouit de leur splendeur. » Alors, pour la première fois, le jeune homme connut toute l'harmonieuse poésie nocturne des ciels d'été.

C'étaient les dernières nuits d'août, sans lune. Innombrable, dans la coupole profonde, palpitait la vie ardente des constellations. Les Ourses, le Cygne, Hercule, le Bouvier, Cassiopée scintillaient avec un frémissement si rapide et si fort qu'ils paraissaient presque s'être rapprochés de la terre, avoir pénétré dans l'atmosphère terrestre. La Voie lactée se déroulait comme un royal fleuve aérien, comme un confluent de rivières paradisiaques, comme une immense coulée silencieuse dont le « torrent merveilleux » entraînerait une poussière de minéraux célestes roulés sur un lit de cristal entre des phalanges de fleurs. Par intervalles, de brillants météores sillonnaient l'air immobile, avec le glissement léger et muet d'une goutte d'eau sur un mur de diamant. La respiration

de la mer, lente et solennelle, suffisait pour mesurer la paix de la nuit, sans la troubler, et les pauses en étaient plus douces que la musique.

Mais cette période de pure contemplation fut très courte. Peu à peu, il reprit conscience de lui-même. Il retrouva le sentiment de sa personnalité. Un jour, à l'heure de midi, alors que la vie des choses paraissait suspendue, le grand et terrible silence lui laissa voir soudain en lui-même de vertigineux abîmes, des souvenirs indestructibles, toute sa misère de jadis, tous les vestiges de son vice, tous les débris de ses passions.

A partir de ce jour, une mélancolie paisible, égale, commença de l'envahir; et dans chaque aspect des choses il crut reconnaître un état de son âme. Pour lui, le paysage devint un symbole, un signe, un compagnon qui le guidait à travers le dédale intérieur. Il découvrait de secrètes affinités entre la vie apparente du monde et la vivace énergie de ses désirs et de ses souvenirs intimes. « *To me — High mountains are a feeling...* » Comme les montagnes dans le vers de Byron, les paysages marins étaient pour lui un *sentiment*.

Si claires, ces paysages de septembre! — La mer, calme et innocente comme un enfant qui dort, s'étendait sous la pâleur perlée d'un ciel angélique. Parfois elle apparaissait toute verte, d'un vert fin et précieux de malachite; et, dessus, les petites voiles rouges ressemblaient à des flammèches errantes. Parfois elle apparaissait toute bleue, d'un bleu intense, héraldique, sillonnée de veines d'or comme un lapis-lazuli: et, dessus, les voiles peintes ressemblaient à une procession d'étendards, de gonfalons et de pavois chrétiens. Parfois aussi elle prenait un miroitement métallique diffus, une pâle couleur d'argent mêlé à des nuances verdâtres de citron mûr, quelque chose d'indéfinissablement étrange et délicat; et, dessus, les voiles étaient pieuses et innombrables comme les ailes des chérubins au fond des fresques de Giotto.

Le convalescent retrouvait des sensations oubliées : de son enfance, cette impression de fraîcheur que donnent au sang jeune les haleines du vent salé, ces effets indicibles que font sur l'âme vierge les jeux de lumière, les ombres, les cou-

leurs, les odeurs des eaux. La mer était pour lui, non seulement un délice des yeux, mais encore une onde perpétuelle de paix où s'abreuvaient ses pensées, une magique fontaine de jouvence où son corps reprenait la santé et son esprit la noblesse. La mer avait pour lui l'attraction mystérieuse d'une patrie : et il s'abandonnait à elle avec une confiance filiale, comme un fils faible dans les bras d'une mère toute-puissante. Et il en recevait un réconfort : nul, en effet, n'a jamais confié en vain à la mer sa douleur, son désir ou son rêve.

Pour lui, la mer avait toujours un langage profond, plein de révélations soudaines, d'illuminations imprévues, de significations inattendues. Elle lui faisait découvrir dans le secret de son âme une plaie vive encore, quoique cachée, et elle la faisait saigner; mais ensuite le baume était plus suave. Elle réveillait dans son cœur une chimère assoupie et l'excitait si bien qu'il en sentait de nouveau les griffes; mais ensuite elle la tuait et l'ensevelissait pour toujours dans son cœur. Elle évoquait en sa mémoire une souvenance et l'avivait si bien qu'il souffrait toute l'amertume du regret en songeant aux choses irrémédiablement enfuies; mais ensuite elle lui prodiguait la douceur d'un oubli sans fin. En face de la grande consolatrice, rien dans cette âme ne restait celé.

A certaines heures, sous l'empire continu d'une telle force et la tyrannie persistante d'une telle fascination, le convalescent éprouvait une sorte d'égarement et presque d'effroi, comme si cet empire et cette tyrannie eussent été insupportables pour sa faiblesse. A certaines heures, le colloque incessant de son âme et de la mer lui donnait un vague sentiment de prostration, comme si ce verbe sublime eût fait trop de violence à l'étroitesse de son esprit avide de comprendre l'incompréhensible. Une tristesse des eaux le bouleversait comme un désastre.

Un jour, il se vit perdu. Des vapeurs sanglantes et malignes, flamboyant à l'horizon, jetaient des lueurs de sang et d'or sur les eaux sombres; un enchevêtrement de nuages pourpres s'élevait de ces vapeurs, pareil à une mêlée de centaures monstrueux sur un volcan en éruption; et, dans cette lumière tragique, un funèbre cortège de voiles triangulaires se déroulait en noir à l'extrême limite des eaux. C'étaient

des voiles d'une indescriptible teinte, sinistres comme des emblèmes de mort, marquées de croix et de figures ténébreuses : on aurait dit des voiles de navires qui auraient transporté des cadavres de pestiférés vers quelque île maudite peuplée de faméliques vautours. Un sentiment humain de terreur et de douleur pesait sur cette mer ; une lourdeur d'agonie écrasait cette atmosphère. Le flot ruisselant des blessures de ces monstres entrelacés ne s'arrêtait pas; il grossissait en torrents, il rougissait les eaux dans toute leur étendue, jusqu'au rivage, il prenait çà et là des teintes violacées et verdâtres, comme de sang corrompu. De temps à autre, l'enchevêtrement s'écroulait, les corps se déformaient ou se déchiraient, des lambeaux sanglants pendaient au bord du cratère ou disparaissaient engloutis dans l'abîme. Puis, après le grand écroulement, les géants régénérés se dressaient pour la lutte, plus atroces; l'entassement se reformait, plus énorme; le massacre recommençait, plus vermeil, jusqu'au moment où les combattants exsangues s'affaissaient dans la cendre du crépuscule, inanimés, sur le volcan à demi éteint.

C'était comme un épisode de quelque mythologie barbare, un spectacle héroïque vu à travers une longue suite de siècles dans un ciel fabuleux. André, l'âme en suspens, suivait toutes les péripéties du combat. Habitué aux tombées lentes de l'ombre dans la sérénité de l'été déclinant, il sentait ce soir-là que l'insolite tumulte des choses le secouait, l'exaltait, le bouleversait avec une violence étrange. D'abord, ce fut comme une angoisse confuse, tumultueuse, pleine de palpitations sans cause connue. Fasciné par le couchant belliqueux, il n'arrivait pas encore à voir clair en lui-même, Mais, lorsque la cendre du crépuscule, en pleuvant du ciel, eut éteint la bataille, et que la mer fut un immense marais couleur de plomb, il crut entendre dans l'ombre le cri de son âme, le cri d'autres âmes.

Il y eut en lui comme un obscur naufrage dans les ténèbres. Mille voix appelaient à l'aide, imploraient du secours, maudissaient la mort : des voix connues, des voix qu'il avait écoutées jadis, — voix de créatures humaines ou de fantômes? — il ne savait plus maintenant les distinguer l'une de l'autre! Elles appelaient, elles imploraient, elles maudissaient

en vain, se sentant périr: étouffées par l'onde vorace, elles allaient s'affaiblissant; elles devenaient débiles, lointaines, interrompues, méconnaissables: elles devenaient un gémissement; elles s'éteignaient; elles ne remontaient plus.

Il restait seul. De toute sa jeunesse, de toute son existence antérieure, de toutes ses aspirations idéales, rien ne subsistait. La seule chose qui subsistait en lui, c'était un froid abîme vide: et, autour de lui, une nature impassible, source éternelle de douleur pour l'âme solitaire. Toute espérance était morte: toute voix était muette: toute ancre était rompue. A quoi bon vivre?

Subitement, l'image d'Hélène ressuscita dans sa mémoire. Puis d'autres images de femmes se superposèrent à celle-là, se confondirent avec elle, la dispersèrent, se dispersèrent. Il ne réussit à en fixer aucune. Toutes, en se dissipant, semblaient sourire d'un sourire hostile; et, en se dissipant, toutes semblaient emporter avec elles quelque chose de lui. Quoi? Il ne le savait point. Une détresse indicible l'accabla; il eut comme une sensation glacée de vieillesse: ses yeux se remplirent de larmes. Un avertissement tragique lui résonna dans le cœur: « Trop tard! »

Les récentes douceurs de la paix et de la mélancolie lui parurent une illusion enfuie et déjà lointaine; il se les représenta presque comme les jouissances d'un autre esprit, d'un esprit nouveau et étranger, qui, après s'être introduit en lui, aurait déjà disparu. Il lui sembla que son vieil esprit serait incapable désormais de se renouveler et de se relever. Toutes les blessures qu'il avait faites sans réserve à la dignité de son être intérieur se mirent à saigner. Toutes les dégradations qu'il n'avait pas eu honte d'infliger à sa conscience apparurent comme des taches et se dilatèrent comme une lèpre. Tous les viols qu'il avait fait subir sans pudeur à son idéal suscitèrent en lui un remords aigu, désespéré, terrible, comme s'il eût entendu pleurer l'âme d'une victime surprise en plein sommeil, en plein rêve.

Et il pleurait avec sa victime; et il lui semblait que ses larmes, au lieu de lui descendre sur le cœur comme un baume, rejaillissaient comme sur une matière visqueuse et froide dont son cœur était enveloppé. L'équivoque, la simulation, la

fausseté, l'hypocrisie, toutes les espèces du mensonge et de la fraude dans la vie sentimentale, toutes adhéraient à son cœur comme une glu tenace.

Il avait trop menti, il avait trop trompé, il s'était trop avili. Un dégoût de lui-même et de son vice l'envahit. — Honte! honte! — Cette souillure déshonorante lui paraissait indélébile : ces plaies lui paraissaient inguérissables : il lui semblait qu'il était condamné à en subir la nausée, toujours, toujours, comme un supplice sans fin. — Honte! — Il pleurait, accoudé à la fenêtre, écrasé sous le poids de sa misère, brisé comme un homme qui ne voit pas de salut : et il ne voyait pas les étoiles qui s'allumaient une à une sur sa pauvre tête, dans la nuit profonde.

Au point du jour, il eut un agréable réveil, un de ces réveils frais et limpides comme en a l'adolescence dans le triomphe de ses printemps. Le matin était merveilleux ; le respirer, seulement, c'était une béatitude immense. Toutes les choses vivaient dans la félicité de la lumière : les collines semblaient voilées d'argent diaphane, et vibrantes d'un frisson alerte ; la mer semblait traversée par des rivières de lait, par des fleuves de cristal, par des ruisseaux d'émeraude, par mille courants qui formaient comme le réseau mobile d'un labyrinthe liquide. Une sorte de joie nuptiale et de grâce religieuse émanait de la concorde de la mer, de la terre et du ciel.

Il respirait, il regardait, il écoutait, un peu étonné. Pendant son sommeil, sa fièvre s'était guérie. Dans la nuit, il avait fermé les yeux, bercé par le chœur des eaux comme par une voix amie et fidèle. Quiconque s'endort au son de cette voix repose avec une tranquillité réparatrice. Même la voix berceuse d'une mère ne procure pas à l'enfant qui souffre un sommeil aussi pur et bienfaisant.

Il regardait, il écoutait, silencieux, recueilli, attendri, laissant pénétrer en lui-même ce flot de vie immortelle. Jamais la musique sacrée d'un grand maître, ni un offertoire de Haydn, ni un *Te Deum* de Mozart, ne lui avait donné l'émotion que lui donnaient maintenant les simples carillons des églises lointaines saluant l'ascension du jour dans les cieux du Seigneur. Il sentait son âme se gonfler et déborder

d'émotion. Quelque chose comme un rêve, vague mais sublime, planait sur son cœur : quelque chose qui ressemblait à un voile ondoyant au travers duquel aurait resplendi le mystérieux trésor du bonheur. Jusqu'alors il avait toujours su ce qu'il désirait et n'avait presque jamais trouvé plaisir à désirer en vain. Maintenant, il n'aurait pas pu exprimer son désir : il ne savait pas. Mais, sans nul doute, la chose désirée devait être infiniment suave, puisque c'était déjà une suavité de la désirer.

Les vers de la Chimère, dans le *Roi de Chypre*, des vers anciens, presque oubliés, lui revinrent à la mémoire, vibrèrent comme un appel caressant :

« ...Veux-tu combattre? — tuer? voir des fleuves de sang? — de grands monceaux d'or? des troupeaux de femmes — captives? des esclaves? d'autres, d'autres proies? Veux-tu — faire vivre un marbre? ériger un temple? — composer un hymne immortel? Veux-tu (écoute, — ô jeune homme, écoute!) veux-tu divinement — aimer?... »

La Chimère lui répétait tout bas, dans le secret du cœur, avec des pauses obscures :

« ...Écoute, — ô jeune homme, écoute! Veux-tu divinement — aimer?... »

Il eut un léger sourire; et il pensa : « Aimer qui? l'Art? une femme? quelle femme? » Hélène lui apparut lointaine, perdue, morte, étrangère; les autres lui apparurent plus lointaines encore, mortes pour toujours. Donc il était libre. Pourquoi s'attacher de nouveau à une poursuite inutile et périlleuse? Au fond du cœur, ce qu'il désirait, c'était de se donner librement et par reconnaissance à un être plus haut et plus pur. Mais où le trouver, cet être ?

Il descendit dans le parc; il chemina lentement sous les arbres, sans pensée précise. Une brise légère effleurait les cimes : par moments, les feuilles s'agitaient comme s'il eût passé au travers une troupe d'écureuils ; des lambeaux de ciel apparaissaient entre les branches comme des yeux d'azur sous de vertes paupières. Parvenu à sa retraite favorite, sorte de *lucus* minuscule où régnait un Hermès à quatre visages plongé

dans une quadruple méditation, il fit halte et s'assit sur l'herbe, les épaules appuyées au socle de la statue, le visage tourné vers la mer. Devant lui, des troncs droits et inégaux comme les roseaux de la flûte de Pan coupaient l'outremer; autour de lui, les acanthes déployaient avec une suprême élégance les touffes de leur feuillage, symétriquement taillées comme dans le chapiteau de Callimaque.

Les vers de Salmacis, dans la *Fable d'Hermaphrodite*, lui revinrent à la mémoire :

« Nobles acanthes, ô vous qui dans les terrestres — bocages symbolisez la paix, hautes couronnes — aux formes pures ; ô vous, souples corbeilles — que le Silence tresse d'une main légère — pour recueillir la fleur des Rêves — silvestres! Quel obscur et doux charme avez-vous pu répandre — de votre feuillage sur le bel éphèbe? — Il dort, nu; et son bras lui soutient la tête. »

D'autres vers lui revinrent à la mémoire, d'autres encore, d'autres encore, tumultueusement. Son âme s'emplit toute d'une musique de rimes et de syllabes rythmées. Il était heureux; spontanée, imprévue, son agitation poétique lui donnait un inexprimable délice. Il écoutait les sons en lui-même, se complaisant aux riches images, aux épithètes justes, aux métaphores lumineuses, aux harmonies recherchées, à tous les subtils raffinements qui variaient son style et sa métrique, à tous les mystérieux artifices de l'endécasyllabe appris des admirables poètes du XIVe siècle et surtout de Pétrarque. De nouveau, la magie des vers subjugua son esprit; et la sentence d'un poète contemporain lui souriait singulièrement : — « Le Vers est tout. »

Il se tourna vers l'Hermès comme vers un auditeur imaginaire, et entreprit de composer des sonnets.

En composant, il s'étudiait lui-même avec curiosité. Depuis fort longtemps, il n'avait pas fait de vers. Cet intervalle de repos n'aurait-il pas nui à son habileté technique? Il lui semblait que les rimes, sortant une à une de son cerveau, avaient une grâce nouvelle. La consonance venait d'elle-même, sans qu'il l'eût cherchée; et les pensées naissaient avec la rime. Puis, tout d'un coup, un obstacle arrêtait le courant: un vers résistait; tout se disloquait comme une mosaïque désagrégée:

les syllabes luttaient contre la contrainte de la mesure : un mot musical et lumineux, qui lui plaisait, se trouvait exclu par la sévérité du rythme, en dépit de tous les efforts ; une rime engendrait une idée nouvelle, inattendue, qui le séduisait, qui le détournait de l'idée primitive : une épithète, quelque juste et exacte qu'elle fût, avait une sonorité trop faible ; — et la strophe était comme une médaille mal venue par la faute d'un fondeur inexpérimenté qui n'aurait pas su calculer la quantité de métal en fusion nécessaire pour remplir le coin. Avec une patience ingénieuse, il remettait le métal au creuset et il recommençait tout. Enfin, la strophe venait, complète et précise ; agréable à travers les ondoiements du rythme, la symétrie apparaissait très sensible. Tout le sonnet, dans son unité, vivait et respirait comme un organisme indépendant.

Ainsi composait-il, tantôt rapidement et tantôt lentement, avec une volupté jamais éprouvée ; et ce lieu recueilli semblait vraiment créé par la fantaisie d'un ægipan solitaire, épris de poésie. A mesure que le jour grandissait, la mer dardait des éclairs entre les troncs comme par les entre-colonnes d'un portique de jaspe ; les acanthes corinthiennes faisaient comme des volutes aux chapiteaux de ces colonnes végétales ; dans l'air, glauque comme l'ombre d'un antre lacustre, le soleil jetait par moments des flèches, des anneaux et des disques d'or. Alma Tadéma y aurait sans doute imaginé une Sapho à la chevelure de violette, assise sous l'Hermès de marbre, poétisant sur la lyre à sept cordes, entourée d'un chœur de jeunes filles aux cheveux de flamme, pâles et attentives à goûter dans le vers adonien l'harmonie parfaite de chaque strophe.

Lorsqu'il eut achevé les quatre sonnets, il poussa un soupir et les récita sans parole, avec une emphase intérieure. Puis il les écrivit sur la base quadrangulaire de l'Hermès, un sur chaque face, dans cet ordre :

I

Hermès quadrangulaire, tes quatre fronts — savent-ils la nouvelle merveilleuse ? — Des esprits, en chantant, sortent des obscures — retraites de mon cœur, agiles et légers.

Toutes sources impures, mon cœur vaillant — les a fermées ; toutes choses impures, il les a chassées — loin de lui ; toutes flammes

ignominieuses, il les a — étouffées ; devant l'Assiégeant, il a rompu tous les ponts.

Des esprits montent en chantant. J'entends bien — leur hymne ; et, de mon péril même, — un rire me prend, inextinguible et triomphal.

Pâle, oui, mais comme un roi, je jouis — de sentir dans mon cœur mon âme riante, — tandis que je regarde le Mal désormais vaincu, fixement.

II

Mon âme rit de ses amours lointaines, — tandis que je regarde fixement le Mal, désormais vaincu, — qui m'avait poussé dans ces dédales de feu — comme en des forêts nourries par des volcans.

A cette heure, dans le grand cercle des douleurs humaines — elle entre, novice, vêtue d'hyacinthe, — laissant derrière elle le labyrinthe fallacieux — où rugissaient les beaux monstres païens.

Plus ne l'étreint aucun sphinx aux griffes d'or, — plus ne la pétrifie aucune gorgone, — plus ne l'ensorcelle aucune sirène par son chant traînant.

Au sommet du cercle, très haute, toute blanche, — une Reine, en l'attitude liturgique de la communion — tient entre ses doigts purs l'Hostie sainte.

III

Loin des embûches, loin des colères, — loin des atteintes, Elle se tient paisible et forte, — étant celle qui, jusqu'à la mort, peut — savoir le Mal sans le subir.

— « O vous qui parfumez tous les vents, — vous qui avez la seigneurie de toutes les portes, — je mets à vos pieds mon destin. — Daignez, ô Reine, y consentir !

» Elle flamboie comme un soleil — dans votre main pure, cette Hostie désirée. — Ne verrai-je jamais le geste qui consent ? »

Et Elle, bénigne à qui se prosterne, — dit en me donnant la communion : — « C'est ton bien que je t'offre ; le voici, prends-le. »

IV

Elle dit : « — Je suis la Rose surnaturelle — éclose du sein de la Beauté. — Je suis celle qui verse l'ivresse suprême ; — Je suis celle qui exalte et qui apaise.

» Laboure avec des larmes, Ame douloureuse, — pour moissonner avec des chants d'allégresse. — Après un long douloir, ma douceur — passera en douceur tout le reste. »

— Ainsi soit-il, ô Reine! Et puisse mon cœur dégorger — des fleuves de sang, et puissent ces fleuves inonder le monde, — et puisse la douleur immortelle les régénérer!

Puissent les vastes remous me rouler — et me submerger, pourvu que, du fond de l'abîme, — je voie sur mon âme invaincue pleuvoir ta lumière!

DIE XII SEPTEMBRIS MDCCCLXXXVI.

XII

Schifanoia se dressait sur la hauteur, à l'endroit où la chaîne des collines, après avoir longé le littoral et embrassé la mer comme dans un amphithéâtre, se repliait vers l'intérieur et s'abaissait vers la plaine. Construit par le cardinal Alphonse Carafa d'Ateleta dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, tout le château avait cependant une certaine pureté de style. Il formait un quadrilatère haut de deux étages où les colonnades alternaient avec les appartements; et les baies de ces colonnades donnaient à l'édifice de la légèreté et de l'élégance: les colonnes et les pilastres ioniques semblaient dessinés et mis en harmonie par Vignole. C'était un vrai palais d'été, ouvert aux vents de la mer. Du côté des jardins en pente, un vestibule ouvrait sur un beau perron à double escalier descendant vers une plate-forme enclose de balustres de pierre comme une vaste terrasse et ornée de deux fontaines. A chaque bout de cette plate-forme, d'autres escaliers se prolongeaient jusqu'au bas de la pente, interrompus par d'autres plates-formes, et venaient finir presque au bord de la mer; et, du terre-plein inférieur, ils offraient à la vue les sept replis de leur serpentement, parmi la verdure superbe et les fourrés de roses. La merveille de Schifanoia, c'étaient les rosiers et les cyprès. Les rosiers, de toutes les espèces, de toutes les saisons, étaient suffisants « pour en tirer neuf ou dix muytz d'eaue rose », comme aurait dit le poète du *Vergier d'honneur*. Les cyprès, aigus et sombres, plus hiératiques que des pyramides, plus énigmatiques que des obélisques, ne le cédaient ni à ceux de la villa d'Este,

ni à ceux de la villa Mondragone, ni à tant d'autres géants qui croissent dans les glorieuses villas romaines.

La marquise d'Ateleta avait coutume de passer à Schifanoia l'été et une partie de l'automne : bien qu'elle fût des plus mondaines, elle aimait la campagne, la liberté champêtre : elle aimait aussi à recevoir des amis. Pendant la convalescence d'André, elle avait eu pour lui des soins et des empressements de grande sœur, presque de mère, sans se lasser jamais. Une affection profonde la liait à son cousin. Elle était pour lui pleine d'indulgences et de pardons ; elle était une amie bonne et franche, capable de comprendre beaucoup de choses, vive, toujours gaie, toujours piquante : elle avait à la fois de l'esprit et de l'âme. Depuis près d'un an, elle avait dépassé la trentaine : mais elle conservait une admirable vivacité juvénile et un grand charme ; elle possédait ce qui fut le secret de madame de Pompadour, cette « beauté sans traits » qui s'avive de grâces imprévues. Elle possédait aussi une vertu rare, celle qu'on appelle communément « le tact ». Son délicat génie féminin lui servait de guide infaillible. Dans ses relations avec ses nombreuses connaissances, elle savait garder toujours et en toute occasion l'attitude qu'il fallait ; jamais elle ne commettait d'erreur, jamais elle ne pesait sur la vie d'autrui, jamais elle n'était ni ne devenait importune ; elle faisait toujours à propos chacune de ses actions, elle prononçait toujours à propos chacune de ses paroles. Son attitude envers André, pendant cette convalescence un peu étrange et inégale, n'aurait pu certainement être plus parfaite. Elle s'ingéniait de toutes les façons à ne pas le troubler et à obtenir que personne ne le troublât : elle lui laissait une liberté absolue ; elle affectait de ne pas remarquer ses bizarreries et ses mélancolies ; elle ne l'ennuyait jamais de questions indiscrètes : elle s'arrangeait de telle sorte que sa compagnie lui fût légère aux heures de réunion inévitable : elle allait jusqu'à renoncer même en sa présence aux mots d'esprit, pour lui épargner la fatigue d'un sourire forcé.

André comprenait cette finesse et lui en était reconnaissant.

Le 12 septembre, après les sonnets de l'Hermès, il rentra au château avec une gaieté inaccoutumée ; sur le perron, il rencontra Françoise et lui baisa les mains, en disant d'un ton joyeux :

— Ma cousine, j'ai trouvé la Vérité et la Voie.

— Alleluia! fit Françoise en élevant ses beaux bras gracieux. Alleluia!

Et elle descendit au jardin, tandis qu'André remontait à son appartement, le cœur allégé.

Un peu plus tard, il entendit frapper doucement à sa porte; et la voix de Donna Françoise demanda :

— Puis-je entrer?

Elle entra, portant dans le creux de sa jupe une grande botte de roses roses, blanches, jaunes, vermeilles, purpurines. Les unes, épanouies et claires comme celles de la villa Pamphili, très fraîches et tout emperlées, avaient au fond de leur calice je ne sais quoi de cristallin; d'autres avaient les pétales serrés et une richesse de couleur qui rappelait la magnificence fameuse des pourpres de Tyr et de Sidon; d'autres semblaient des touffes de neige odorante et faisaient venir une étrange envie de les mordre et de les manger: d'autres étaient de chair, de chair véritable, voluptueuses comme les plus voluptueux contours d'un corps féminin, avec des veines subtiles. Les gradations infinies du rouge, depuis le cramoisi violent jusqu'à la couleur passée de la fraise mûre, se mêlaient aux plus fines et presque insensibles variations du blanc, depuis la candeur de la neige immaculée jusqu'à la couleur indéfinissable du lait qu'on vient de traire, de l'hostie, de la moelle de roseau, de l'argent mat, de l'albâtre et de l'opale.

— C'est fête aujourd'hui, dit-elle en riant.

Et les fleurs lui couvraient la poitrine presque jusqu'à la gorge.

— Merci! merci! merci! — répétait André en l'aidant à déposer la botte sur la table, sur les livres, sur les albums, sur les cartons à dessin. — *Rosa rosarum!*

Lorsqu'elle fut débarrassée, elle rassembla tous les vases épars dans l'appartement et se mit à les emplir de roses, composant beaucoup de bouquets distincts avec un choix qui révélait chez elle un goût rare. Tout en faisant son choix et en composant les bouquets, elle parlait de mille choses avec un gai babil, comme si elle eût voulu se dédommager de l'économie de paroles et de rires dont elle avait usé jusqu'alors avec André, par égard pour la mélancolie taciturne de son cousin.

Entre autres choses, elle lui dit :

— Le 15, nous aurons une belle visiteuse : Donna Maria Ferres y Capdevila, la femme du ministre de Guatemala. Tu la connais?

— Je ne crois pas.

— En effet, tu ne peux pas la connaître. Elle est revenue en Italie depuis quelques mois seulement; mais elle passera l'hiver à Rome; on vient d'y nommer son mari. C'est une de mes amies d'enfance, et je l'aime beaucoup. Pendant trois ans, nous avons été ensemble à Florence, chez les religieuses de l'Annonciation; mais elle est plus jeune que moi.

— Elle est Américaine?

— Non, Italienne, et, qui plus est, Siennoise. Née Bandinelli, elle a été baptisée avec l'eau de la Fontaine Gaie. Mais, par nature, elle est plutôt mélancolique : et si douce! L'histoire de son mariage n'est pas réjouissante. Ce Ferres n'a rien de sympathique. Mais ils ont une fillette qui est un amour. Tu verras : pâle, pâle, avec une masse de cheveux, des yeux démesurés. Elle ressemble beaucoup à sa mère... Regarde, André, si on ne dirait pas que cette rose est en velours? Et cette autre? Je la mangerais. Mais regarde donc : c'est tout à fait une crème idéale. Quel délice!

Elle continuait de choisir les roses et de parler avec grâce. Un flot de parfum, aussi enivrant qu'un vin de cent ans, montait des fleurs amassées; quelques corolles s'effeuillaient et se prenaient dans les plis de sa robe : devant la fenêtre, sous le soleil blond, la pointe sombre d'un cyprès se montrait à peine. Et dans la mémoire d'André chantait avec insistance, pareil à une phrase musicale, ce vers de Pétrarque :

Così partia le rose e le parole.

Le surlendemain, dans la matinée, pour payer sa dette, il offrit à la marquise d'Ateleta un sonnet curieusement façonné à la mode ancienne, un manuscrit sur vélin orné d'enluminures dans le goût de celles qui rient sur les missels d'Attavante et de Liberale de Vérone :

Schifanoia de Ferrare [1] (ô gloire d'Este!) — dans ses murs que

1. Il existe à Ferrare un palais Schifanoia (*Sans-Souci*) décoré de fresques du XV[e] siècle.

Cossa et Cosme Tura couvrirent — à l'envi de triomphantes divinités, — n'a jamais vu d'aussi joyeuses fêtes.

Monna Francesca, dans le creux de sa robe, — a porté en pâture à son hôte autant de roses — que peut-être en eut jamais le Ciel — — pour ceindre vos têtes, ô blancs angelets!

Elle parlait et elle choisissait les fleurs, — si charmante que je pensai : — « N'est-ce point une Grâce — venue sans doute par les chemins du Soleil? »

L'ivresse des parfums me donna le vertige. — Et un vers de Pétrarque prit son essor : — « Ainsi distribuait-elle les roses et les paroles. »

XIII

Le 15 septembre, un mercredi, la nouvelle visiteuse arrivait.

La marquise, avec Ferdinand son fils aîné et avec André, alla au-devant d'elle jusqu'à la station de Rovigliano. Pendant que la voiture descendait la route ombragée de grands peupliers, la marquise parla de son amie à André avec beaucoup de bienveillance.

— Je crois qu'elle te plaira, dit-elle en manière de conclusion.

Puis elle se mit à rire, comme si une pensée imprévue venait de lui traverser l'esprit.

— Pourquoi ris-tu? demanda André.

— Je fais un rapprochement.

— Quel rapprochement?

— Devine.

— Je ne sais pas.

— Eh bien! je pensais à une autre présentation que j'ai d'abord annoncée, en l'accompagnant d'une prophétie joyeuse, puis que j'ai faite, il y a tantôt deux ans. Tu te rappelles?

— Ah!

— Je ris, parce que, cette fois encore, il s'agit d'une inconnue, et que je pourrais, cette fois encore, être... une involontaire providence.

— Oh!

— Mais le cas est bien différent; ou plutôt ce qui est différent, c'est l'héroïne du drame possible.

— C'est-à-dire...

— Marie est une *turris eburnea*.

— Et moi, je suis maintenant un *vas spirituale*.

— Vois donc! j'oubliais que tu as enfin trouvé la Vérité et la Voie! « Mon âme rit de ses amours lointaines... »

— Tu cites mes vers?

— Je les sais par cœur.

— Que cela est aimable!

— D'ailleurs, cher cousin, cette « blanche Reine » qui tient l'Hostie m'est suspecte. Elle m'a tout l'air d'une forme vide, d'une robe sans corps, à la merci de l'âme quelconque, âme d'ange ou de démon, qui aurait l'intention d'y entrer, de te donner la communion et de faire « le geste qui consent ».

— Quel sacrilège! quel sacrilège!

— Prends garde à toi, surveille bien la robe et fais quantité d'exorcismes... Mais je retombe dans les prophéties! Vraiment, prophétiser est une de mes faiblesses.

— Nous arrivons, ma cousine.

Ils riaient tous les deux. Ils étaient à la gare quelques minutes avant le train. Ferdinand, un enfant de douze ans, souffreteux, apportait un bouquet de roses pour l'offrir à Donna Marie. Après l'entretien que voilà, André se sentait allègre, léger, très alerte, comme s'il fût rentré tout d'un coup dans sa première existence de frivolité et de folie: et c'était une sensation inexplicable. Il lui semblait qu'un souffle féminin, une tentation vague, venait de lui traverser le cerveau. Il choisit dans le bouquet de Ferdinand une rose-thé et la mit à sa boutonnière: il donna un rapide coup d'œil à son vêtement d'été; il regarda avec complaisance ses mains très soignées, que la maladie avait rendues plus fines et plus blanches. Il fit tout cela sans réflexion, par un instinct de vanité tout à coup réveillé en lui.

— Voici le train, dit Ferdinand.

La marquise s'avança pour souhaiter la bienvenue: penchée à la portière, son amie saluait déjà de la main et faisait des signes de tête, tout enveloppée d'un grand voile gris perle sous lequel disparaissait à moitié son chapeau de paille noire.

— Françoise! Françoise! s'écriait-elle avec une tendre effusion de joie.

Le timbre de cette voix fit sur André une impression singulière : il lui rappela vaguement une voix connue. Laquelle ?

Donna Marie descendit d'un saut rapide et agile : et, d'un geste plein de grâce, elle releva son voile épais et se découvrit la bouche pour embrasser son amie. Subitement, cette femme élancée et ondulante sous le manteau de voyage, cette femme voilée dont il n'apercevait que la bouche et le menton, eut pour André une séduction profonde. Tout son être, abusé en ces derniers temps par une apparence de liberté reconquise, était prêt à subir le charme féminin. A peine ranimées au souffle d'une femme, les cendres redevenaient des étincelles.

— Marie, je te présente mon cousin, le comte André Sperelli-Fieschi d'Ugenta.

André s'inclina. La bouche de la jeune femme s'ouvrit pour un sourire qui parut mystérieux, la gaze lustrée du voile cachant le reste de la face.

Ensuite la marquise présenta André à Don Manuel Ferres y Capdevila. Puis elle dit, en caressant les cheveux de la fillette qui regardait le jeune homme avec de doux yeux étonnés :

— Voici Delphine.

Dans la voiture, André prit place en face de Marie à côté de Manuel Ferres. Elle n'avait pas encore enlevé son voile ; elle tenait sur ses genoux le bouquet de Ferdinand, et, de temps à autre, elle en respirait le parfum, tout en répondant aux questions de la marquise. André ne s'était pas trompé : il y avait dans sa voix quelques notes de la voix d'Hélène Muti, plus exquises. Une curiosité impatiente l'envahit de voir ce visage caché, d'en connaître la couleur et l'expression.

Elle disait :

— Manuel partira vendredi. Il viendra me reprendre plus tard.

— Très tard, espérons-le ! souhaita cordialement Françoise. Dans un mois et plus, n'est-ce pas, Don Manuel ? Et le mieux ne serait-il pas de quitter la campagne tous ensemble, le même jour ? Nous comptons rester à Schifanoia jusqu'au 1er novembre, pas davantage.

— Si ma mère ne m'attendait point, je resterais volontiers avec toi. Mais j'ai promis absolument d'être à Sienne pour le 17 octobre, anniversaire de la naissance de Delphine.

— Quel malheur! Le 20 octobre, c'est la fête des Donations à Rovigliano ; une fête si belle et si étrange!

— Comment faire? Si je manquais à ma promesse, ce serait certainement un grand chagrin pour ma mère. Elle adore Delphine...

Le mari se taisait : il devait être taciturne de nature. C'était un homme de taille moyenne, un peu obèse, un peu chauve, avec une peau de couleur singulière, d'une pâleur intermédiaire entre le verdâtre et le violacé, sur laquelle le blanc de l'œil brillait dans les mouvements du regard comme celui d'un œil d'émail sur certaines têtes antiques en bronze. Ses moustaches noires, dures, taillées également comme les poils d'une brosse, abritaient une bouche brutale et sardonique. Cet homme paraissait tout imbibé de bile. Il pouvait avoir quarante ans ou un peu plus. Il avait en sa personne quelque chose d'équivoque et de sournois qui n'échappait pas à un observateur : — cet indéfinissable aspect de vice qu'ont facilement les êtres produits par un mélange de races abâtardies, élevés dans le désordre.

— Delphine, regarde les orangers couverts de fleurs! s'écria Marie en allongeant la main au passage pour cueillir une brindille.

En approchant de Schifanoia, la route montait entre deux bois d'orangers; et les branches étaient si hautes qu'elles donnaient de l'ombre. Sous cette ombre, un vent marin soufflait et soupirait, lourd d'un parfum qu'on aurait pu boire à pleines gorgées comme une eau rafraîchissante.

Delphine s'était agenouillée sur le coussin et se penchait hors de la voiture pour saisir les branches. Sa mère l'entourait d'un bras pour la soutenir.

— Prends garde! dit-elle. Prends garde! Tu pourrais tomber. Attends un peu que j'ôte mon voile. S'il te plaît, Françoise, aide-moi.

Et elle pencha la tête vers son amie, pour que celle-ci détachât le voile du chapeau. Dans ce mouvement, le bouquet de roses tomba. André s'empressa de le ramasser; et, lorsqu'il se releva pour l'offrir, il vit enfin à découvert tout le visage de Marie.

— Merci, dit-elle.

Elle avait le visage ovale, peut-être allongé un peu trop, mais si peu que rien, de cet aristocratique allongement qu'exagéraient volontiers au xve siècle les artistes chercheurs d'élégance. Les traits délicats avaient cette subtile expression de souffrance et de lassitude qui donne aux Vierges leur charme humain dans les bas-reliefs florentins du temps de Cosme. Une ombre morbide, tendre, pareille à la fusion de deux teintes diaphanes, d'un violet et d'un azur idéalement tendres, environnait ses yeux où s'épanouissait un iris fauve d'ange brun. Ses cheveux lui chargeaient le front et les tempes comme une lourde couronne, accumulés et tordus sur la nuque. Par devant, les boucles avaient l'épaisseur et la disposition de celles qui forment une sorte de casque à l'Antinoüs Farnèse. Rien ne surpassait en grâce cette tête si fine qui semblait peiner sous le fardeau comme sous un châtiment divin.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en essayant d'alléger avec ses mains la lourdeur des tresses ramassées et comprimées sous la paille du chapeau. J'ai toute la tête endolorie comme si j'étais restée une heure suspendue par les cheveux. Je ne puis pas être longtemps sans les dénouer: ils me fatiguent trop. C'est une véritable servitude.

— Tu te rappelles, demanda Françoise, en pension, quand nous étions toutes à vouloir te les peigner? Cela amenait chaque jour de grandes disputes. Figure-toi, André, qu'à la fin il y eut même du sang répandu. Ah! je n'oublierai jamais la scène entre Charlotte Fiordelise et Gabrielle Vanni. C'était un délire. Peigner Marie Bandinelli, c'était l'ambition de toutes les pensionnaires, grandes et petites. L'épidémie avait gagné tout le pensionnat; et il s'ensuivit des interdictions, des réprimandes, des rigueurs, jusqu'à des menaces de couper les cheveux. Tu te rappelles, Marie? Toutes nos âmes étaient enlacées par ce beau serpent noir qui te pendait jusqu'aux talons. Et ce coup de ciseaux que Gabrielle Vanni, jalouse, te donna par trahison! Vrai, Gabrielle avait perdu la tête. Tu te souviens?

Donna Marie souriait, du sourire mélancolique et comme enchanté d'une personne qui rêve. La bouche mi-close, la lèvre supérieure dépassait un peu la lèvre inférieure, mais si peu que cela se voyait à peine: et les angles s'abaissaient

douloureusement, et le pli était noyé dans l'ombre. Et tout cela lui donnait une expression de tristesse et de bonté, mais avec un mélange de cette fierté où se révèle l'élévation morale de ceux qui ont beaucoup souffert et qui ont su souffrir.

André songea que nulle de ses amies ne lui avait livré une semblable chevelure, une forêt si vaste et si ténébreuse pour s'y perdre. L'histoire de toutes ces jeunes filles éprises d'une tresse, enflammées de passion et de jalousie, folles de mettre le peigne et les doigts dans le vivant trésor, lui parut un aimable et poétique épisode de la vie de couvent; et, dans son imagination, la femme aux opulents cheveux s'illumina vaguement comme l'héroïne d'un conte ou de quelque légende chrétienne qui décrirait l'enfance d'une sainte destinée au martyre et à la glorification future. En même temps, une idée d'art se levait dans son esprit. Quelle richesse et quelle variété de lignes pourraient fournir au dessin d'une figure de femme les divers enroulements de ces noirs cheveux massifs!

Noirs, ils ne l'étaient pas réellement. Le lendemain, à table, André les observa en un point où ils étaient touchés par la réverbération du soleil. Ils avaient des reflets sombres de violette, de ces reflets qu'a l'acier éprouvé par la flamme, ou parfois encore une certaine espèce de palissandre poli; et ils n'étaient point compactes: au contraire, jusque dans leur épaisseur, ils restaient détachés l'un de l'autre, pénétrés d'air et comme respirants. Les trois lumineuses et mélodieuses épithètes d'Alcée allaient naturellement à Marie: « ἰόπλοκ' ἄγνα μειλιχόμειδε...[1] » Elle parlait avec finesse, révélant un esprit délicat et enclin aux choses de l'intelligence, aux raffinements du goût, au plaisir esthétique. Elle avait une culture abondante et variée, l'imagination riche, la parole colorée de ceux qui ont vu beaucoup de pays, vécu sous divers climats, connu des peuples différents. Et André sentait comme une brise exotique autour d'elle; il sentait émaner d'elle une séduction étrange, un charme composé du vague fantôme des choses lointaines qu'elle avait regardées, des spectacles qu'elle avait encore dans les yeux, des souvenirs qui lui remplissaient l'âme. C'était un charme indéfinissable, inexprimable: c'était

1. « Aux tresses de violettes, pure, au sourire de miel... »

comme si elle eût porté en sa personne une trace de la lumière où elle s'était baignée, des parfums qu'elle avait respirés, des idiomes qu'elle avait entendus: c'était comme si elle eût porté en elle-même, confuses, vaporeuses, indistinctes, toutes les magies de ces pays du soleil.

Le soir, dans le grand salon qui donnait sur le vestibule, elle s'approcha du piano et, l'ouvrant pour l'essayer, dit :

— Joues-tu encore, toi, Françoise?

— Oh! non, répondit la marquise. Voilà des années que je n'étudie plus. Écouter, simplement, me paraît un plaisir préférable. Cependant, je me donne l'air de protéger l'art; et, pendant l'hiver, chez moi, je préside volontiers à l'exécution d'un peu de bonne musique. N'est-ce pas, André?

— Ma cousine est trop modeste, madame. Elle est quelque chose de plus qu'une protectrice: elle restaure le bon goût. Cette année même, en février, chez elle, par ses soins, ont été exécutés deux quintettes, un quatuor et un trio de Boccherini, et, de plus, un quatuor de Cherubini : de la musique presque entièrement oubliée, mais admirable et toujours jeune. Les *Adagios* et les *Menuets* de Boccherini sont d'une fraîcheur délicieuse ; les *Finales* seuls me semblent un peu vieillis. Vous connaissez certainement quelque chose de ce maître...

— Je me souviens d'avoir, il y a quatre ou cinq ans, entendu un quintette de lui au Conservatoire de Bruxelles ; et il m'a semblé magnifique, très neuf, plein d'épisodes inattendus. Je me rappelle fort bien qu'en certains passages le quintette était ramené au duo par l'emploi de l'unisson ; mais les effets produits par la différence des timbres étaient d'une finesse extraordinaire. Je n'ai rien retrouvé de semblable dans aucune autre composition instrumentale.

Elle parlait musique avec la délicatesse d'une connaisseuse : et, pour traduire le sentiment que suscitait en elle un certain morceau ou l'œuvre entière d'un certain maître, elle trouvait des expressions ingénieuses et des images hardies.

— J'ai exécuté et entendu beaucoup de musique, disait-elle; et, de chaque symphonie, de chaque sonate, de chaque nocturne, de chaque morceau pris à part, je garde une image visible, une impression de forme et de couleur, une figure, un

groupe de figures, un paysage; si bien que tous mes morceaux préférés portent un nom en rapport avec l'image. J'ai, par exemple, la *Sonate des quarante brus de Priam*, le *Nocturne de la Belle au Bois dormant*, la *Gavotte des Dames jaunes*, la *Gigue du Moulin*, le *Prélude de la Goutte d'eau*, et ainsi de suite.

Elle se mit à rire d'un rire faible qui, sur cette bouche dolente, avait une grâce indicible, et surprenait comme un éclair imprévu.

— Tu te rappelles, Françoise, à la pension, tous les commentaires dont nous affligions les marges de la musique du pauvre Chopin, de *notre* divin Frédéric? Tu étais ma complice. Un jour, après de graves discussions, nous changeâmes tous les titres de Schumann, et chaque titre nouveau avait sa note explicative. Je conserve encore ces papiers en souvenir. Maintenant, lorsque je rejoue les *Myrtes* et les *Feuilles d'Album*, toutes ces annotations mystérieuses me sont incompréhensibles : mon émotion et ma vision sont devenues très différentes : et c'est un plaisir délicat de comparer le sentiment actuel au sentiment passé, la nouvelle image à l'ancienne. Ce plaisir ressemble à celui qu'on éprouve quand on relit son propre journal ; mais il est peut-être plus mélancolique et plus intense. Généralement, le journal donne la description des événements réels, la chronique des jours heureux et des jours tristes, la trace grise ou rose laissée par la vie qui s'enfuit : au contraire, les notes prises en marge d'un livre de musique pendant la jeunesse sont les fragments du poème secret d'une âme qui s'ouvre, les effusions lyriques de notre idéal intact, l'histoire de nos rêves : — quel langage! quelles paroles!... Tu te rappelles, Françoise?

Elle parlait avec une pleine confiance, peut-être avec une légère exaltation d'esprit, comme une femme qui, longtemps obsédée par la compagnie forcée de gens inférieurs ou par de vulgaires spectacles, aurait l'irrésistible besoin d'ouvrir son intelligence et son cœur à un souffle de vie plus pure. André, en l'écoutant, éprouvait pour elle un sentiment très doux, qui ressemblait à de la gratitude. Il lui semblait qu'en parlant devant lui et avec lui de telles choses, elle lui donnait une preuve amicale de bienveillance et lui permettait presque

de s'approcher d'elle. Il croyait entrevoir des coins de ce monde intérieur, moins encore par le sens des paroles prononcées que par les accents et les modulations de cette voix. De nouveau, il reconnaissait les accents de l'*autre*.

C'était une voix ambiguë, double, pour ainsi dire bissexuelle : une voix à deux timbres, une voix d'androgyne. Le timbre viril, bas et un peu voilé, s'amollissait, s'éclaircissait, se féminisait par moments, avec des transitions si harmonieuses que l'oreille de l'auditeur en était à la fois surprise, caressée et inquiétée. Comme une musique passant du ton mineur au ton majeur ou qui, s'étant échappée en douloureuses dissonances, revient après plusieurs mesures au ton fondamental, telle cette voix, par intervalles, opérait son changement. Et c'était le timbre féminin qui rappelait l'*autre*.

Ce phénomène était si singulier qu'il suffisait à lui seul pour occuper l'âme de l'auditeur, indépendamment du sens attaché aux paroles. Or, plus les paroles, par le rythme ou par la modulation, gagnent en valeur musicale, plus elles perdent en valeur symbolique. De fait, après quelques minutes d'attention, l'âme cédait au mystérieux enchantement et restait suspendue dans l'attente et dans le désir de la douce cadence, comme à l'audition d'une mélodie exécutée sur un instrument.

— Vous chantez? demanda André à Marie, avec une sorte de timidité.

— Un peu, répondit-elle.

— Chante donc quelque chose, implora Françoise.

Elle consentit.

— Mais, dit-elle, j'indiquerai seulement : car, depuis plus d'un an, j'ai perdu ma force.

Dans la pièce voisine, Don Manuel jouait avec le marquis d'Ateleta, sans bruit, sans mot dire. Au salon, la lumière se répandait à travers un grand abat-jour japonais, tamisée et rouge. L'air de la mer passait entre les colonnes du vestibule et agitait par instants les hautes portières de Karamanie, apportant d'en bas le parfum des jardins. Dans les entre-colonnes apparaissaient les cimes des cyprès, massives, noires, comme l'ébène, sur un ciel diaphane tout palpitant d'étoiles.

Marie dit en se mettant au piano :

— Puisque nous en sommes à la vieille musique, je

fredonnerai une mélodie de Paisiello dans *Nina la folle*, une chose divine.

Elle chantait en s'accompagnant. Dans le feu du chant, les deux timbres de sa voix se fondaient comme deux métaux précieux, composaient un unique métal, sonore, chaud, flexible, vibrant. La mélodie de Paisiello, simple, pure, spontanée, pleine de délicieuse langueur et de tristesse ailée, sur un accompagnement très clair, s'épanchait de cette belle bouche dolente et s'élevait avec une telle flamme de passion que le convalescent, troublé jusqu'au fond de l'être, sentit passer le long de ses veines les notes une à une, comme si dans son corps le sang se fût arrêté pour écouter. Un froid subtil gagnait la racine de ses cheveux : des ombres rapides et épaisses lui tombaient sur les prunelles ; il haletait d'anxiété. Dans ses nerfs encore malades, la sensation devint si intense qu'il dut faire un effort pour retenir des larmes prêtes à jaillir.

— Oh ! ma chère Marie ! s'écria Françoise en posant un tendre baiser sur les cheveux de la chanteuse, lorsqu'elle se tut.

André resta sans parole, assis dans son fauteuil, les épaules tournées à la lumière, le visage dans l'ombre.

— Encore ! reprit Françoise.

Et elle chanta une *Ariette* d'Antoine Salieri. Ensuite, elle joua un *Prélude* de Léonard Leo, une *Gavotte* de Rameau et une *Gigue* de Sébastien Bach. Sous ses doigts revivait merveilleusement la musique du XVIIIe siècle, si mélancolique dans les airs de danse, — ces airs, qui semblent faits pour être dansés, un languissant après-midi d'été de la Saint-Martin, dans un parc abandonné, au milieu de fontaines devenues muettes et de piédestaux sans statues, sur un tapis de roses mortes, par des couples d'amants tout près de n'aimer plus.

XIV

— Jetez-moi une de vos tresses, pour que je monte ! criait Sperelli, en riant, debout sur le perron, à Donna Marie, qui

se montrait dans la loggia contiguë à son appartement, entre deux colonnes.

C'était le matin. Elle se tenait au soleil pour faire sécher ses cheveux mouillés, qui l'enveloppaient tout entière comme un velours d'un beau violet profond, où transparaissait la pâleur mate de son visage. Le store de toile, relevé à demi, d'une vive couleur orangée, lui mettait au-dessus de la tête la belle frise noire de sa bordure, dans le style des frises qui entourent les antiques vases grecs de la Campanie ; et, si elle avait porté autour des tempes une couronne de narcisses, si elle avait eu près d'elle une de ces grandes lyres à neuf cordes où l'on voit peintes à l'encaustique les figures d'Apollon et d'un lévrier, elle aurait certainement eu l'air d'une élève de l'école de Mytilène, ou d'une poétesse de Lesbos, mais telle qu'aurait pu l'imaginer un préraphaélite.

Elle répondit en plaisantant, non sans se retirer un peu :

— Vous, jetez-moi un madrigal.

— Je vais l'écrire en votre honneur sur le marbre d'un balustre, à la dernière terrasse. Vous viendrez le lire plus tard, quand vous serez prête.

André se mit à descendre lentement les escaliers qui menaient jusqu'à la dernière terrasse. En cette matinée de septembre, son âme se dilatait avec ses poumons. Le jour avait une sorte de sainteté; la mer semblait resplendir d'une lumière qui lui fût propre, comme si, dans les profondeurs, eussent vécu des sources magiques de rayons ; toutes les choses étaient pénétrées de soleil.

André descendait en s'arrêtant de temps à autre. La pensée que peut-être la Siennoise le regardait encore du haut de la loggia lui causait un trouble infini, lui mettait dans la poitrine une violente palpitation, l'intimidait comme un adolescent à son premier amour. Il goûtait une béatitude ineffable à respirer cette atmosphère chaude et limpide qu'elle respirait aussi, où baignait son corps. Une onde immense de tendresse s'épanchait de son cœur, se dispersait au loin sur les arbres, sur les pierres, sur la mer, comme sur des êtres amis et confidents. Il était poussé comme par un besoin d'adoration soumise, humble, pure : comme par un besoin de plier les genoux, de joindre les mains et d'offrir

cet amour vague et muet dont il n'aurait pu dire lui-même ce qu'il était au juste. Il croyait sentir que la bonté des choses venait à lui et se mêlait, débordante, à sa propre bonté.

« L'aimerais-je? » se demanda-t-il. Mais il n'osa pas regarder en lui-même et réfléchir : il avait peur que cet enchantement subtil ne se dissipât, ne s'effaçât comme un rêve à l'aube.

« L'aimé-je? Et que pense-t-elle? Et, si elle vient seule, lui dirai-je que je l'aime? » Il se complaisait à s'interroger lui-même, et à ne pas répondre, et à interrompre la réponse de son cœur par une nouvelle demande, et à prolonger cette incertitude, torturante et délicieuse en même temps. « Non, non : je ne lui dirai pas que je l'aime. Elle est au-dessus de toutes les autres. »

Il se retourna ; et, là-haut, dans la loggia, en plein soleil, il aperçut encore la forme féminine, indistincte. Peut-être l'avait-elle suivi, jusqu'en bas, des yeux et de la pensée, longuement. Une curiosité enfantine lui fit prononcer le nom à haute voix, sur la terrasse solitaire ; il le répéta deux ou trois fois, en écoutant : « Marie! Marie! » Jamais aucun mot, jamais aucun nom ne lui avait paru plus suave, plus mélodieux, plus caressant. Et il pensa qu'il serait heureux si elle lui permettait de l'appeler simplement Marie, comme une sœur.

Cette créature d'élite, qui avait tant d'âme, lui inspirait un sentiment de dévotion et de soumission très puissant. Si on lui eût demandé quelle serait pour lui la plus douce des choses, il aurait répondu, en toute sincérité : « Lui obéir. » Rien ne lui aurait causé autant de douleur que d'être jugé par elle un homme vulgaire. De nulle autre femme autant que d'elle il n'aurait voulu être admiré, loué, compris dans son intelligence, dans son goût, dans ses recherches, dans ses aspirations d'artiste, dans son idéal, dans ses rêves, dans la partie la plus noble de son esprit et de sa vie. Son ambition la plus ardente était de lui remplir le cœur.

Depuis déjà dix jours elle vivait à Schifanoia ; et, dans ces dix jours, comme elle l'avait entièrement conquis! Leurs entretiens sur les terrasses, ou sur les bancs épars à l'ombre, ou le long des allées bordées de rosiers, duraient parfois des heures et des heures, tandis que Delphine courait comme une petite gazelle par le dédale des orangers. Elle avait dans

la causerie une abondance admirable ; elle répandait un trésor d'observations délicates et pénétrantes. Quelquefois, elle se révélait elle-même avec une candeur pleine de grâce ; quelquefois, à propos de ses voyages, par une seule phrase pittoresque, elle évoquait chez André de larges visions de pays et d'océans lointains. Et, de son côté, il mettait un soin continuel à lui montrer sa valeur, l'étendue de sa culture, le raffinement de son éducation, la rare délicatesse de sa sensibilité ; et un orgueil immense souleva tout son être lorsqu'elle lui dit, avec un accent de sincérité, après la lecture de la *Fable d'Hermaphrodite* :

— Aucune musique ne m'a enivrée comme ce poème, et aucune statue ne m'a donné de la beauté une impression plus harmonique. Certains vers me poursuivent sans trêve et me poursuivront très longtemps sans doute. Ils sont si vivants !

Maintenant, assis sur la balustrade, il repensait à ces paroles. Marie n'était plus dans la loggia, et le store cachait tout l'intervalle entre les colonnes.

Elle allait peut-être descendre. Devait-il, selon sa promesse, lui écrire un madrigal ? Mais le petit supplice de faire des vers à la hâte lui parut insupportable, dans ce jardin grandiose et voluptueux où le soleil de septembre faisait éclore une sorte de printemps surnaturel. Pourquoi dissiper cette rare émotion dans un jeu hâtif de rimes ? Pourquoi resserrer ce vaste sentiment jusqu'à le faire tenir dans un soupir rythmé ? Il résolut de manquer à sa promesse, et, toujours assis, se mit à regarder sur l'horizon des eaux les voiles qui flamboyaient comme des torches éclipsant le soleil.

Mais, à mesure que le temps fuyait, son anxiété allait croissant ; et il se retournait toutes les minutes pour voir si, au sommet de l'escalier, entre les colonnes du vestibule, n'apparaissait pas une forme féminine. — Était-ce un rendez-vous d'amour ? La Siennoise venait-elle le rejoindre pour un entretien secret ? Supposait-elle chez lui pareille anxiété ?

Son cœur lui dit : « La voilà ! » C'était elle.

C'était elle qui descendait lentement, seule. Sur la première terrasse, près d'une des fontaines, elle s'arrêta. André la suivait des yeux, en suspens ; et chacun de ses gestes, chacun de ses pas, chacune de ses attitudes lui donnait une palpitation,

comme si ce mouvement, ce pas, cette démarche eussent été des signes, eussent été un langage.

Dans la succession d'allées et de terrasses coupées d'arbres et de buissons, sa personne apparaissait et disparaissait, tantôt entière, tantôt de la ceinture jusqu'en haut: ou bien encore elle émergeait de la tête au-dessus d'un rosier. Parfois le fouillis des rameaux la cachait; aux endroits les moins touffus, on voyait passer sa robe sombre ou briller la paille claire de son chapeau. Plus elle approchait, plus elle allait avec lenteur, s'attardant entre les haies de verdure, s'arrêtant à regarder les cyprès, se penchant pour ramasser une poignée de feuilles tombées. De l'avant-dernière terrasse, elle salua de la main André qui l'attendait debout sur la dernière marche; et elle lui jeta les feuilles ramassées qui s'éparpillèrent comme un vol de papillons et qui, tremblotant, flottant l'une plus et l'autre moins, se posèrent enfin sur la pierre avec une mollesse de neige.

— Eh bien? demanda-t-elle, du milieu de la rampe.

André plia les genoux sur la marche en élevant les mains.

— Rien! confessa-t-il. Je vous demande pardon; mais vous et le soleil, ce matin, remplissez les cieux de trop de douceur. *Adoremus.*

La confession était sincère et l'adoration aussi, malgré le tour plaisant donné à l'une et à l'autre. Sans nul doute, la Siennoise comprit cette sincérité; car elle rougit un peu, en disant avec une vivacité singulière :

— Levez-vous! levez-vous!

Il se leva. Elle lui tendit la main.

— Je vous pardonne, ajouta-t-elle, parce que vous êtes un convalescent.

Elle portait un vêtement d'une étrange couleur de rouille, d'une couleur de safran passée, indéfinissable, d'une de ces couleurs dites esthétiques qu'on trouve dans les paysages du divin Automne, dans ceux des Primitifs et dans ceux de Dante-Gabriel Rossetti. La jupe était disposée en larges plis, droits et réguliers, qui partaient de dessous les bras. Un large ruban vert de mer, pâle comme une turquoise malade, noué en guise de ceinture par un seul grand nœud, lui retombait au long du flanc. Les manches, très amples, très souples, et plissées

de plis serrés à l'entournure, se resserraient au poignet. Un autre ruban vert de mer, très étroit, lui ceignait le col, noué à gauche par un petit nœud. Un ruban pareil liait l'extrémité de la prodigieuse tresse tombant de dessous un chapeau de paille où s'enlaçait une couronne de jacinthes semblable à celle de la Pandore d'Alma Tadéma. Un seul bijou, une grosse turquoise de Perse, en forme de scarabée, avec des caractères gravés comme sur un talisman, fermait le col, sous le menton.

Elle dit :

— Attendons Delphine. Puis, nous irons jusqu'à la grille de Cybèle. Voulez-vous?

Elle avait pour le convalescent des égards délicats. André était encore très pâle et très amaigri, et cette maigreur lui avait extraordinairement agrandi les yeux; de sorte que l'expression sensuelle de sa bouche un peu saillante faisait un contraste bizarre et attirant avec le reste du visage.

— Oui, répondit-il. Et je vous en suis même reconnaissant.

Puis, après une courte hésitation :

— Ce matin, me permettrez-vous quelques silences?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Il me semble que j'ai perdu la parole et que je ne sais rien dire. Mais les silences, parfois, peuvent devenir lourds, ennuyeux et même troublants, s'ils se prolongent. Voilà pourquoi je vous demande si, pendant cette promenade, vous me permettez de me taire et de vous écouter.

— Alors, nous nous tairons ensemble, dit-elle avec un faible sourire.

Et elle regarda vers le château, visiblement impatiente.

— Comme Delphine est longue à venir!

— Françoise était-elle déjà levée, quand vous êtes descendue? demanda André.

— Oh! non. Elle est d'une paresse incroyable... Voici Delphine. La voyez-vous?

La fillette arrivait rapidement, suivie de sa gouvernante. Invisible en descendant les escaliers, elle réapparaissait sur les terrasses qu'elle traversait en courant. Au vent de la course, ses cheveux dénoués lui ondoyaient sur les épaules, sous un large chapeau de paille couronné de pavots. Lorsqu'elle en

fut à la dernière marche, elle ouvrit ses bras à sa mère et l'embrassa vingt fois sur les joues. Puis elle dit :

— Bonjour, André !

Et elle lui tendit le front, dans une attitude enfantine d'une adorable grâce.

C'était une créature fragile et vibrante comme un instrument qui serait formé d'une substance sensible. Sa chair trop délicate avait presque l'air de ne pas réussir à cacher ni même à voiler la splendeur de l'esprit qui, telle une flamme dans une lampe précieuse, y vivait d'une vie intense et douce.

— Mon amour ! murmura la mère en l'enveloppant d'un regard où s'exhalait toute la tendresse d'une âme possédée par cette unique affection.

Et cette parole, ce regard, cette expression, cette caresse donnèrent à André une sorte de jalousie, une sorte de découragement, comme s'il eût senti que l'âme de cette femme s'éloignait, se dérobait à lui pour toujours, lui devenait inaccessible.

La gouvernante demanda la permission de remonter au château ; et ils prirent l'allée des orangers. Delphine poussait son cerceau en courant devant eux : et ses jambes droites, serrées dans les bas noirs, un peu longues, de cette longueur effilée des statuettes de Tanagra, se mouvaient avec une agilité rythmique.

— Vous me semblez un peu triste maintenant, dit la Siennoise au jeune homme ; et pourtant vous étiez gai, tout à l'heure, lorsque vous êtes descendu. Quelque pensée vous tourmente peut-être ? Ou peut-être ne vous sentez-vous pas bien ?

Elle faisait ces questions d'une manière presque fraternelle, grave et suave, qui invitait à la confiance. Le convalescent eut l'envie timide, comme la vague tentation, de mettre son bras sous le bras de cette sœur et de se laisser conduire par elle en silence, à travers cette ombre et ce parfum, sur ce sol parsemé de fleurs, dans ce sentier que mesuraient les vieux Termes revêtus de mousse. Il lui semblait qu'il était revenu aux premiers jours après la maladie, à ces jours inoubliables de langueur, de bonheur, d'inconscience ; et qu'il avait besoin d'un appui amical, d'un guide affectueux, d'un bras

familier. Ce désir devint si fort que les mots lui montaient spontanément aux lèvres pour l'exprimer. Il répondit, au contraire :

— Non, madame; je me sens très bien. Merci. Mais septembre m'étourdit un peu...

Elle le regarda comme si elle eût douté que cette réponse fût sincère. Puis, pour éviter le silence après la phrase évasive, elle demanda encore :

— Parmi les mois tempérés, lequel préférez-vous d'avril ou de septembre ?

— Je préfère septembre. Il est plus féminin, plus discret, plus mystérieux. Il ressemble à un printemps vu en rêve. Alors les plantes, en perdant lentement leurs forces, perdent aussi quelque chose de leur réalité. Regardez la mer, là-bas. Ne donne-t-elle pas l'image d'une atmosphère plutôt que d'un amas d'eau? Jamais les alliances de la mer et du ciel ne sont aussi poétiques et profondes qu'en septembre. Et la terre? Lorsqu'en cette saison je regarde la campagne, je pense toujours, sans savoir pourquoi, à une belle femme qui vient d'enfanter, qui repose dans un lit blanc, et qui sourit d'un sourire étonné, pâle, inextinguible. Est-ce une impression juste? Il y a, ce me semble, dans un paysage de septembre, quelque chose de la stupeur et de la béatitude qui suivent l'enfantement.

Ils étaient presque au bout du sentier. Des gaines adhéraient si étroitement aux souches de certains orangers qu'elles formaient avec eux un seul tronc, végétal et marmoréen; et les fruits innombrables, les uns déjà tout dorés, d'autres tachés d'or et de vert, d'autres entièrement verts, pendaient sur les têtes des Termes qui semblaient être les gardiens et les génies tutélaires d'arbres sacrés et intangibles. — Pourquoi André fut-il assailli d'une inquiétude et d'une anxiété inattendue en approchant du lieu où, quinze jours auparavant, il avait écrit les sonnets de la délivrance? Pourquoi fut-il partagé entre la crainte et l'espérance qu'elle les découvrît et les déchiffrât? Pourquoi certains de ces vers lui revinrent-ils à la mémoire détachés des autres, comme étant l'expression de son sentiment actuel, de son aspiration actuelle, du nouveau rêve qu'il enfermait en son cœur?

O vous qui parfumez tous les vents, — vous qui avez la seigneurie de toutes les portes, — je mets à vos pieds mon destin. — Daignez, ô Reine, y consentir !

C'était vrai! c'était vrai! Il l'aimait, il mettait toute son âme aux pieds de cette femme; il n'avait qu'un désir, unique, humble et cependant immense: être la terre sous ses pas.

— Que c'est beau ici! s'écria Marie en pénétrant dans le domaine de l'Hermès à quatre visages, dans le paradis des acanthes. Quelle odeur étrange!

En effet, l'air était imprégné d'une odeur de musc: l'on aurait pu croire à l'invisible présence d'un insecte ou d'un reptile musqué. L'ombre était mystérieuse, et les lignes de lumière qui traversaient le feuillage déjà touché par le mal d'automne étaient comme des rayons de lune qui traverseraient les vitraux colorés d'une cathédrale. Un sentiment mixte, païen et chrétien, émanait de cette retraite, comme d'un tableau mythologique peint par un primitif pieux.

— Regardez, regardez Delphine! ajouta-t-elle: — et sa voix exprimait l'émotion que donne un spectacle de beauté.

Delphine avait tressé adroitement une guirlande avec des brindilles d'oranger en fleur; et, par une soudaine fantaisie d'enfant, elle en voulait enguirlander la divinité de pierre. Mais, comme elle n'atteignait pas jusqu'au sommet, elle s'efforçait de réussir dans son entreprise en se haussant sur la pointe des pieds, en élevant le bras, en s'allongeant le plus qu'elle pouvait; et sa forme grêle, élégante et vive, contrastait avec la forme rigide, carrée et solennelle de la statue: telle une tige de lis au pied d'un chêne. Mais ses efforts étaient vains.

Alors la mère souriante vint à son aide. Elle lui prit des mains la guirlande, qu'elle posa sur les quatre fronts pensifs. Involontairement, son regard tomba sur les inscriptions.

— Qui a écrit ces vers? demanda-t-elle à André, surprise et joyeuse. C'est vous? Oui, je reconnais votre écriture.

Et, pour lire, elle se mit vite à genoux dans l'herbe, curieuse, presque avide. Par imitation, Delphine se pencha derrière sa mère en lui entourant le cou de ses bras et avançant son visage contre la joue maternelle. Donna Marie lisait

tout bas. Et ces deux figures féminines, penchées au pied de la haute pierre enguirlandée, dans la lumière incertaine, entre les acanthes symboliques, formaient un groupe si harmonieux de couleurs que le poète resta quelques instants uniquement dominé par son plaisir esthétique et par la pure admiration.

Mais bientôt l'obscure jalousie vint le poindre encore. Cette créature fragile, enlacée si étroitement à sa mère, si intimement confondue avec l'âme de sa mère, lui apparut comme une ennemie. Il lui sembla qu'un obstacle insurmontable se dressait contre son amour, contre son désir, contre son espérance. Il n'était pas jaloux du mari, mais il était jaloux de la fille. Ce qu'il voulait de cette femme, c'était moins en posséder la chair qu'en posséder l'âme: et posséder cette âme tout entière, en posséder toutes les tendresses, toutes les joies, toutes les craintes, toutes les angoisses, tous les rêves; bref, posséder la vie totale de cette âme, et pouvoir dire: « Je suis la vie de sa vie. »

Et c'était la fille, au contraire, qui possédait tout cela, incontestablement, absolument, constamment. Lorsque l'adorée s'éloignait pour quelques minutes, il semblait qu'alors manquât à la mère un élément essentiel de sa propre existence. Une transfiguration subite et manifeste apparaissait en elle, après une courte absence de la fillette, lorsqu'elle entendait de nouveau la voix enfantine. Quelquefois, involontairement, par une correspondance secrète et comme par la loi d'un commun rythme vital, elle répétait un geste de sa fille, un sourire, une attitude, un air de tête. Quelquefois, lorsque sa fille reposait ou dormait, elle avait des moments de contemplation si profonde qu'elle semblait perdre conscience de tout le reste pour s'identifier à l'être qu'elle contemplait. Quand elle adressait la parole à son adorée, sa parole était une caresse et sa bouche n'avait plus aucune marque de douleur. Quand elle en recevait les baisers, un tremblement agitait ses lèvres, et ses yeux aux cils palpitants se remplissaient d'une indescriptible joie, comme les yeux d'une bienheureuse en extase. Quand elle causait avec d'autres personnes ou quand elle écoutait, il semblait par instants qu'elle eût comme une suspension soudaine de pensée, comme

une absence momentanée d'esprit; et c'était pour sa fille, pour elle, toujours pour elle.

André souffrait, comme d'une perte irrémédiable, comme d'une espérance éteinte. Qui pourrait jamais rompre cette chaîne? Qui pourrait conquérir une part, la moindre part de ce cœur? A cet instant même, la fille ne lui ravissait-elle pas quelque chose?

En effet, par jeu, Delphine voulait contraindre sa mère à demeurer agenouillée. Elle s'abandonnait et s'attachait de tout son poids au cou de Marie, en criant parmi des rires :

— Non, non, non ! Tu ne te relèveras pas !

Et, lorsque la mère ouvrait la bouche pour parler, elle lui mettait ses petites mains sur la bouche pour l'empêcher de parler, et elle la faisait rire, et puis elle lui bandait les yeux avec la tresse: et, s'échauffant et s'enivrant à ce jeu, elle ne voulait pas finir.

André la regardait, avec l'impression que, par tout ce remuement, elle secouait loin de sa mère, et dévastait et dispersait tout ce que la lecture de ces vers avait peut-être fait fleurir.

A la fin, lorsque la jeune femme eut réussi à se délivrer de ce doux tyran, elle dit à son compagnon, lisant la contrariété sur son visage :

— Pardonnez-moi, André. Il y a des jours où Delphine a de ces folies.

Puis, d'une main légère, elle remit en ordre les plis de sa robe. Elle avait dans les yeux une flamme subtile; elle avait la respiration un peu haletante. Elle reprit, en souriant d'un sourire auquel cette insolite animation du sang donnait un singulier éclat :

— Et pardonnez-lui aussi, en récompense de son inconscient présage. N'a-t-elle pas eu tout à l'heure cette inspiration de poser une couronne nuptiale sur votre poésie qui célèbre une communion nuptiale? Un tel symbole est le sceau de l'alliance.

— Je vous remercie toutes les deux, répondit André qu'elle venait d'appeler pour la première fois par son simple prénom.

Cette familiarité inattendue et ces bonnes paroles ramenaient la confiance dans son âme. Delphine s'était éloignée par une des allées, en courant.

— Ces vers sont un document moral, n'est-ce pas? Vous me les donnerez, pour que je les conserve.

Il aurait voulu dire :

— Ils vont à vous naturellement, aujourd'hui. Ils sont vôtres, ils parlent de vous, ils vous implorent.

Mais il dit simplement :

— Je vous les donnerai.

Ils reprirent leur chemin vers la statue de Cybèle. Avant de quitter le bosquet, Marie se retourna vers l'Hermès, comme si quelqu'un l'eût rappelée: et son front paraissait lourd. André lui demanda humblement :

— A quoi pensez-vous?

Elle répondit :

— Je pense à vous.

— Et que pensez-vous de moi?

— Je pense à votre vie passée, que je ne connais point. Vous avez beaucoup souffert?

— J'ai beaucoup péché.

— Et beaucoup aimé aussi?

— Je ne sais. Peut-être l'amour n'est-il pas ce que j'ai senti. Peut-être suis-je destiné à aimer encore. Vraiment, je ne sais.

Elle se tut. Ils marchèrent à côté l'un de l'autre, un bout de chemin. Sur la droite, le sentier était bordé de grands lauriers interrompus à intervalles égaux par un cyprès; et la mer riante apparaissait et disparaissait dans le fond, entre les légers feuillages, bleue comme la fleur du lin. Sur la gauche, il y avait un talus avec une sorte de paroi semblable au dossier d'un très long banc de pierre et qui portait à la crête, répétés sur toute la longueur, l'écu des Ateleta et un alérion, alternativement. Au-dessous de chacun des écus et de chacun des alérions il y avait un mascaron sculpté dont la bouche, par un petit tuyau saillant, versait de l'eau dans des vasques en forme de sarcophages et ornées de sujets mythologiques en bas-relief. Ces bouches devaient être au nombre de cent, puisqu'on disait : « l'allée des Cent Fontaines » ; mais quelques-unes, closes par le temps, ne coulaient plus, et d'autres coulaient à peine. Beaucoup d'écus étaient brisés, et la mousse en avait recouvert les armes; beaucoup d'alérions étaient décapités ; les

figures des bas-reliefs apparaissaient parmi la mousse comme des pièces d'argenterie mal cachées sous un vieux velours en lambeaux. Dans les vasques, sur l'eau plus limpide et plus verte qu'une émeraude, tremblaient des cheveux de Vénus ou voguaient quelques feuilles de roses tombées des buissons d'en haut ; et les tuyaux survivants produisaient un chant rauque et suave qui courait sur la rumeur de la mer comme une mélodie sur un accompagnement.

— Entendez-vous? demanda Marie qui s'était arrêtée et prêtait l'oreille, prise à l'enchantement de ce murmure. Entendez-vous la musique de l'onde amère et la musique de l'eau douce?

Elle était au milieu du sentier, un peu penchée vers les fontaines, séduite surtout par la mélodie, le doigt levé vers la bouche, dans l'attitude involontaire de qui écoute en ayant peur d'être troublé. André, plus rapproché des vasques, la voyait se dresser sur un fond de verdure, frêle et mystique, le fond de verdure ombrien d'une Annonciation ou d'une Nativité.

— Marie ! murmura le convalescent, qui avait le cœur gonflé de tendresse. Marie, Marie...

Il éprouvait une volupté ineffable à mêler ce nom à cette musique des eaux. Sans le regarder, elle mit le doigt sur sa bouche, pour lui faire signe de se taire.

— Pardonnez-moi, dit-il, vaincu par l'émotion ; mais je ne puis plus résister. C'est mon âme qui vous appelle !

Une étrange exaltation sentimentale s'était emparée de lui : les cimes lyriques de son âme s'étaient allumées et flamboyaient ; l'heure, la lumière, le lieu, toutes les choses environnantes lui suggéraient l'amour : depuis les limites extrêmes de la mer jusqu'aux humbles fougères des fontaines, tout lui paraissait enserré dans un même cercle magique ; et le centre du cercle, c'était cette femme.

— Vous ne saurez jamais, reprit-il à voix basse, comme s'il eût craint de l'offenser, vous ne saurez jamais à quel point mon âme est à vous.

Elle devint encore plus pâle, comme si tout le sang de ses veines eût reflué vers son cœur. Elle ne dit rien ; elle évita de le regarder. D'une voix une peu altérée, elle appela :

— Delphine !

L'enfant ne répondit pas : elle s'était sans doute avancée parmi les arbres jusqu'au bout du sentier.

— Delphine! répéta-t-elle plus fort, avec une sorte d'effroi.

Durant l'attente qui suivit le cri, on entendait chanter les eaux dans le silence qui semblait s'élargir.

— Delphine!

Un frôlement vint d'entre les feuilles, comme au passage d'une chevrette; et l'enfant déboucha du fourré, lestement, tenant de ses deux mains son chapeau de paille plein jusqu'au bord des petits fruits rouges qu'elle avait cueillis sur un arbousier. La fatigue et la course l'empourpraient: quantité de ronces restaient accrochées à la laine de son vêtement, et quelques feuilles s'embarrassaient dans ses cheveux rebelles.

— Oh! maman, viens, viens avec moi!

Elle voulait entraîner sa mère pour cueillir d'autres fruits.

— Là-bas, il y en a une forêt; des quantités, des quantités! Viens avec moi, maman; viens!

— Non, mon amour; je t'en prie. Il est tard,

— Viens!

— Il est trop tard.

— Viens! viens!

Cette insistance obligea la mère à céder et à se laisser conduire par la main.

— Il y a un chemin pour aller au bois d'arbousiers sans passer par le fourré, dit Sperelli.

— Tu entends, Delphine? Il y a un chemin meilleur.

— Non, maman. Viens avec moi!

Delphine l'entraîna du côté de la mer, entre les lauriers sauvages. André suivait; et il était heureux de pouvoir regarder librement devant lui la personne de l'aimée, de pouvoir la boire avec les yeux, de pouvoir surprendre tous les mouvements divers et tous les rythmes interrompus de cette marche sur une pente inégale, parmi les obstacles des troncs, parmi les enchevêtrements des cépées, parmi les résistances des branches. Mais, tandis que ses yeux se repaissaient de toutes ces choses, son âme se préoccupait surtout d'une attitude et d'une expression : — oh! cette pâleur, cette pâleur, à l'instant, lorsqu'il avait murmuré ces paroles! Oh! le son indéfinissable de cette voix appelant Delphine!

— Est-ce loin encore? demanda Marie.

— Non, non, maman. C'est ici; nous y sommes.

Lorsqu'ils furent arrivés, une sorte de timidité s'empara du jeune homme. Depuis qu'il avait parlé, ses yeux n'avaient pas encore rencontré les yeux de Marie. Que pensait-elle? Qu'éprouvait-elle? De quel regard le regarderait-elle?

— Nous y voilà! criait la fillette.

En effet, les lauriers allaient s'éclaircissant et la mer apparaissait plus libre. Tout à coup, le bois d'arbousiers rougeoya comme une forêt de coraux terrestres qui, à l'extrémité de leurs branches, porteraient de larges touffes de fleurs.

— Quelle merveille! dit Marie.

La forêt merveilleuse fleurissait et fructifiait dans une anse recourbée comme un hippodrome, profonde et ensoleillée, où toute la douceur de ce rivage se recueillait délicieusement. Les troncs des arbousiers, vermeils pour la plupart, quelquefois jaunâtres, élancés et sveltes, portaient de grandes feuilles luisantes, vertes par-dessus et glauques par-dessous, immobiles dans l'air calme. Les grappes fleuries, pareilles à des bouquets de muguet, blanches et roses, innombrables, pendaient aux cimes des jeunes branches; et, aux cimes des vieilles branches, pendaient les baies rouges et orangées. Chaque pied en avait une charge; et la magnificence fastueuse des fleurs, des fruits, des feuilles et des tiges s'étalait sur le vif azur de la mer avec l'invraisemblable intensité d'un rêve, comme un reste de quelque jardin fabuleux.

— Quelle merveille!

Marie avançait lentement; elle ne tenait plus la main de Delphine, qui courait folle de joie, avec le seul désir de dépouiller tout le bois. André osa dire :

— Me pardonnez-vous? Je ne voulais pas vous offenser. Même, en vous voyant si haute, si loin de moi, si pure, je croyais que jamais, jamais, je ne vous parlerais de mon secret, que je ne vous demanderais jamais un consentement, que je ne me mettrais jamais en travers de votre chemin. Depuis que je vous connais, j'ai beaucoup songé à vous, le jour et la nuit, mais sans espoir et sans but. Je sais que vous ne m'aimez pas et que vous ne pouvez pas m'aimer. Et néanmoins, croyez-moi, je renoncerais à toutes les pro-

messes de la vie pour vivre dans un petit coin de votre cœur...

Elle continuait de cheminer lentement, sous les arbres pailletés de lumière, qui étendaient sur sa tête leurs bouquets pendants, leurs jolies grappes blanches et rosées.

— Croyez-moi, Marie, croyez-moi. Si l'on me disait maintenant d'abandonner toute vanité et tout orgueil, tout désir et toute ambition, le plus cher souvenir du passé, la plus douce flatterie de l'avenir, et de vivre uniquement avec vous et pour vous, sans demain et sans hier, sans aucun autre lien, sans aucune autre préférence, hors du monde, entièrement perdu dans votre être, pour toujours, jusqu'à la mort, je n'hésiterais pas, non, je n'hésiterais pas! Croyez-moi. Vous m'avez regardé, vous m'avez parlé, vous m'avez souri, répondu; vous vous êtes assise à côté de moi, et vous êtes restée muette, et votre esprit a pensé; vous avez, à côté de moi, vécu de votre existence intérieure, de cette invisible et inaccessible existence que je ne connais pas, que je ne connaîtrai jamais; et votre âme a pris la mienne jusqu'au fond, sans se troubler, sans se douter de rien, comme la mer boit un fleuve... Que vous fait mon amour? Que vous fait l'amour? C'est une parole trop souvent profanée, un sentiment trop souvent falsifié. Je ne vous offre pas l'amour. Mais refuserez-vous d'accepter l'humble tribut, le tribut de dévotion qu'offre mon esprit à un être plus noble et plus haut?

Elle continuait de cheminer, lentement, la tête basse, très pâle, exsangue, vers un banc placé à la limite du bois, en face de la mer. En y arrivant, elle s'y laissa tomber avec une sorte d'abandon, silencieuse; et André s'assit près d'elle, lui parlant toujours.

Le banc formait un large hémicycle de marbre blanc, muni d'un dossier dans toute sa longueur, lisse, luisant, sans autre ornement qu'une patte de lion sculptée à chaque bout en manière de support; et il rappelait ces bancs antiques sur lesquels, dans les îles de l'Archipel, dans la Grande Grèce et à Pompéi, les femmes passaient le temps à écouter les lectures des poètes, à l'ombre des lauriers roses, devant l'infini de la mer. Les arbousiers y mettaient l'ombre de leurs fleurs et de leurs fruits, plus encore que de leurs feuilles; et le contraste du marbre y avivait le corail des tiges.

— J'aime tout ce que vous aimez; vous possédez tout ce que je cherche. La pitié qui me viendrait de vous me serait plus précieuse que la passion de toute autre femme. Je sens que votre main sur mon cœur y ferait germer une seconde jeunesse, beaucoup plus pure que la première, et beaucoup plus forte. L'éternel ondoiement qu'est ma vie intérieure se reposerait en vous, trouverait en vous le calme et la sécurité. Mon esprit inquiet et mécontent, travaillé par une continuelle discorde d'attractions et de répulsions, de goûts et de dégoûts, éternellement et irrémédiablement seul, trouverait dans le vôtre un refuge contre le doute qui souille toute idéalité, qui abat tout vouloir, qui affaiblit toute force. D'autres sont plus malheureux; mais je ne sais pas s'il y eut jamais un homme moins heureux que moi.

Il répétait les paroles d'Obermann. Dans cette sorte d'ivresse sentimentale, toutes ses mélancolies lui remontaient aux lèvres; et le son même de sa voix, humble et un peu tremblant, augmentait son émotion.

— Je n'ose pas dire mes pensées. Près de vous, en ce peu de jours, depuis que je vous connais, j'ai eu des moments d'oubli si complet que j'ai cru presque revenir aux tout premiers temps de ma convalescence, alors que vivait en moi le sentiment profond d'une autre vie. Le passé, l'avenir n'étaient plus; c'était même comme si le premier n'eût jamais été, comme si l'autre ne dût jamais être. Le monde n'était pour moi qu'une illusion informe et obscure. Quelque chose comme un rêve s'élevait sur mon âme: quelque chose de vague et de grand, un voile qui ondoyait, tantôt opaque et tantôt diaphane, à travers lequel resplendissait ou cessait de resplendir un mystérieux trésor. En ces moments, que saviez-vous de moi? Sans doute alors votre âme était loin, bien loin, très loin! Cependant, votre seule présence visible suffisait à me donner l'ivresse, et je la sentais couler comme du sang dans mes veines, envahir mon esprit comme un sentiment surhumain.

Elle se taisait, immobile, la tête droite, le buste dressé, les mains posées sur les genoux, dans l'attitude de quelqu'un dont le courage se raidit par un suprême effort contre une langueur envahissante. Mais sa bouche, l'expression de sa

bouche, qu'elle tenait en vain serrée avec violence, trahissait une sorte de volupté douloureuse.

— Je n'ose pas dire mes pensées. Marie, Marie, me pardonnez-vous? N'est-ce pas que vous me pardonnez?

De derrière le siège, deux petites mains s'allongèrent pour aveugler les yeux maternels; et une voix palpitante d'allégresse:

— Devine! devine!

Elle sourit en s'abandonnant sur le dossier : Delphine l'attirait de ses mains qui lui pressaient les paupières. Et André, aussitôt, avec une étrange clarté, vit ce léger sourire dissiper sur cette bouche tout le trouble obscur de l'expression première, effacer toute trace qui pût lui paraître l'indice d'un consentement ou d'un aveu, mettre en fuite toute ombre incertaine qui pût dans son âme se convertir en lueur d'espérance. Et il resta comme un homme trompé par une coupe qu'il aurait crue pleine et qui n'offrirait que de l'air à ses lèvres altérées.

— Devine!

La fillette couvrait la tête maternelle de baisers forts et rapides, avec une sorte de frénésie, en lui faisant peut-être un peu mal.

— Je sais qui c'est, je sais qui c'est, disait la mère aveuglée. Lâche-moi!

— Et que me donneras-tu, si je te lâche?

— Ce que tu voudras.

— Je veux un cheval pour rapporter mes arbouses à la maison. Viens voir ce que j'en ai!

Elle fit le tour du banc et prit sa mère par la main. Celle-ci se leva, non sans quelque peine, et, lorsqu'elle fut debout, battit plusieurs fois des paupières comme pour faire passer un éblouissement. André se leva aussi. Tous les deux suivirent Delphine.

L'enfant terrible avait dépouillé de ses fruits presque la moitié du bois. Sur les branches basses, il ne restait pas une baie. A l'aide d'un roseau trouvé quelque part, elle avait fait une prodigieuse récolte, puis avait réuni toutes les arbouses en un seul tas qui, par l'intensité de ses teintes, ressemblait sur le sol brun à un tas de charbons ardents. Mais les touffes de fleurs ne l'avaient pas séduite : elles pendaient, blanches, rosées, nuancées de jaune, presque diaphanes, plus délicates

que des grappes d'acacia, plus jolies que le muguet, baignées dans la lumière diffuse comme dans la transparence d'un lait ambré.

— Oh! Delphine, Delphine! qu'as-tu fait? s'écria Marie en regardant cette dévastation.

La fillette riait, heureuse, devant la pyramide vermeille.

— Il faudra laisser tout ici.

— Non, non...

D'abord, elle ne voulait pas. Puis elle réfléchit, et dit, comme pour elle-même, avec des yeux brillants :

— La biche viendra les manger.

Peut-être venait-elle d'apercevoir le bel animal errant par le parc en liberté; la pensée d'avoir amoncelé pour lui cette nourriture la satisfit, en allumant son imagination déjà pleine de fables où les biches sont des fées bonnes et puissantes qui reposent sur des coussins de velours et boivent dans des coupes de saphir. Elle se tut, songeuse, voyant déjà peut-être le bel animal fauve se repaître d'arbouses sous les arbustes en fleur.

— Allons-nous-en, dit sa mère : il est tard.

Elle tenait Delphine par la main: et sous les arbustes en fleur elle cheminait. A la limite du bois, elle s'arrêta pour contempler la mer.

Les eaux, recueillant les reflets des nuages, avaient l'apparence d'une immense étoffe de soie, morbide, fluide, chatoyante, ondulée de larges plis; et les nuages blancs et or, isolés les uns des autres mais émergeant tous d'une même zone, ressemblaient à des statues d'or et d'ivoire enveloppées de voiles ténus et dressées sur un pont sans arches.

Silencieux, André détacha d'un arbousier une touffe de fleurs si fournie qu'elle faisait plier le rameau sous son poids, et il l'offrit à Marie. Elle, en la recevant, le regarda, mais n'ouvrit point la bouche.

Ils reprirent les sentiers. Maintenant Delphine parlait, parlait avec abondance, répétant cent fois les mêmes choses, entêtée de la biche, mélangeant les fantaisies les plus étranges, inventant de longues histoires monotones, confondant un conte avec un autre, embrouillant des aventures où elle se perdait elle-même. Elle parlait, parlait avec une sorte d'inconscience, comme si l'air du matin l'eût grisée; autour

de sa biche elle faisait venir des fils et des filles de roi, des cendrillons, de petites reines, des mages, des monstres, tous les personnages des royaumes imaginaires, en foule, tumultueusement, comme dans la métamorphose continuelle d'un rêve. Elle parlait de la même façon qu'un oiseau gazouille, avec des modulations mélodieuses, parfois avec des suites de sons qui n'étaient pas des paroles et où s'épanchait l'onde musicale déjà commencée, — tel le frémissement d'une corde pendant la pause, — lorsqu'en cet esprit enfantin la liaison entre l'idée et le signe verbal venait à s'interrompre.

Marie et André ne parlaient ni n'écoutaient. Mais il leur semblait que la cantilène de la fillette couvrait le murmure de leurs pensées : car, en pensant, ils avaient l'impression que je ne sais quoi de sonore s'échappait de leur cerveau, quelque chose que, dans le silence, on aurait pu percevoir physiquement : et, si Delphine se taisait une seconde, ils éprouvaient une étrange sensation d'inquiétude et d'appréhension, comme si ce silence eût menacé de révéler, de mettre à nu leur âme.

L'allée des Cent Fontaines apparut dans une perspective fuyante où les aiguilles et les miroirs de l'eau mettaient une fine scintillation de cristal, une transparence mobile. Un paon perché sur un des écus prit son vol, en faisant tomber au-dessous de lui dans une vasque des roses effeuillées. Quelques pas plus loin, André reconnut la vasque devant laquelle Donna Marie lui avait dit :

— Entendez-vous ?

Dans le domaine de l'Hermès, l'odeur de musc s'était dissipée ; et l'Hermès, pensif sous sa guirlande, était constellé par les rayons qui s'insinuaient dans les intervalles du feuillage. Les merles chantaient, en se répondant.

Delphine, prise d'un nouveau caprice, demanda :

— Maman, rends-moi la guirlande.

— Non. Laissons-la. Pourquoi veux-tu la reprendre ?

— Rends-la-moi, pour la porter à Murielle.

— Murielle la gâterait.

— Rends-la-moi, je t'en prie !

La mère regarda André. Elle s'approcha de la statue et enleva la guirlande, qu'elle rendit à Delphine. Dans leurs

esprits exaltés, la superstition, — un des troubles obscurs que l'amour suscite même chez les êtres intellectuels, — donna tout de suite à cet insignifiant épisode le mystère d'une allégorie. Il leur sembla que dans ce fait si simple un symbole était caché. Ils ne savaient pas bien lequel, mais ils s'en préoccupaient. Un vers tourmentait André :

Ne verrai-je jamais le geste qui consent?

A mesure que le bout du sentier se rapprochait, une angoisse plus terrible opprimait son cœur; et il aurait donné la moitié de son sang pour une parole de cette femme. Elle fut cent fois sur le point de parler, mais elle ne parla pas.

— Regarde là-bas, maman! Vois-tu Ferdinand, Murielle, Richard? dit Delphine en apercevant au bout du sentier les enfants de la marquise.

Et elle se mit à courir, en agitant la couronne :

— Murielle! Murielle! Murielle!

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(Traduction de G. HÉRELLE.)

(*A suivre.*)

AU NIGER

UNE OPÉRATION CONTRE SAMORY[1]

I

ASSAUT DE LA MONTAGNE DU TOUKORO

Le samedi 13 février 1892, le colonel fait appeler dans sa case tous les commandants d'unités. Nous allons enfin savoir ce qu'il prépare depuis si longtemps et recevoir des instructions pour une prochaine campagne.

En quelques mots, le commandant supérieur nous explique qu'il espère avoir endormi la vigilance de l'ennemi par les fusillades qui nous ont tant intrigués; ce point acquis, il se propose d'enlever par surprise la montagne du Toukoro avec les approvisionnements réunis sur son sommet. Peut-être arrivera-t-on à mettre la main sur Samory lui-même, si, malgré les grandes difficultés d'escalade, nos troupes peuvent atteindre assez rapidement le plateau.

Trois colonnes d'assaut seront formées et attaqueront au petit jour cette forte position sur ses deux extrémités et à son centre; la cavalerie assurera la liaison entre elles, et une

1. A l'heure où le lieutenant-colonel Monteil combat de nouveau les bandes de Samory, nous sommes heureux de publier cet épisode inédit des opérations dirigées en 1892 par le colonel Humbert.

réserve forte de deux compagnies se tiendra à Kérouané, prête à soutenir celle des colonnes d'assaut qui éprouverait une résistance trop considérable. Cette réserve sera aussi chargée de faire face à une contre-attaque que pourraient tenter les bandes de Moda-fin-Dian et de Karamoko qui sont campées à Talibakoro, à douze kilomètres au nord de Kérouané.

Les capitaines Pineau, Réjou et Sensarric commanderont respectivement les colonnes de droite, du centre et de gauche, qui se composent : la première et la dernière, de deux compagnies, la seconde, de la troisième compagnie régulière. La colonne de droite va être la plus en l'air, car elle commencera son attaque à quatre kilomètres de la réserve; mais elle est formée de nos deux meilleures compagnies, et sera dirigée par un capitaine plein d'entrain, d'expérience, de sang-froid et d'habileté manœuvrière. Celle de gauche aura probablement un vigoureux coup de collier à donner pour enlever les défenses qui commandent le gué de Kérouané; mais, outre qu'elle opérera à faible distance de la réserve, qui pourra au besoin lui prêter son concours, elle sera enlevée par des officiers que rien n'arrête, tels que le capitaine Sensarric, les lieutenants Salvat, qui commande la compagnie soudanaise, Manet, Andlauer et Voulet. Le rôle de la compagnie du centre, qui doit régler sa marche en avant sur les progrès des colonnes des ailes, sera probablement moins brillant : il consistera surtout à relier entre elles les deux colonnes d'assaut. Le compagnie Szymanski et la mienne, qui n'est formée que depuis trois jours, et sur la cohésion de laquelle on peut encore avoir des doutes, se tiendront en réserve dans le *tata* ou aux abords de Kérouané.

A la tombée de la nuit, les différents éléments de la colonne commencent leurs mouvements et viennent s'établir en silence sur les emplacements d'où ils partiront, les uns dans la nuit, les autres à la pointe du jour, pour aborder la position.

C'est une très grosse partie qui va se jouer, et un seul coup d'œil jeté du haut du rempart de Kérouané en indique toutes les difficultés. Le Milo longe le pied des positions ennemies, ses berges sont escarpées, recoupées avec soin par les sofas en talus abrupts. Son lit est large de quatre-vingts mètres, profond de trois à quatre pieds sur les points guéables. Une végé-

tation épaisse borde la rive opposée où les passages sont battus par des murs défensifs en pierres sèches. Enfin, commandant ce difficile terrain d'accès, la crête des hautes falaises qui retaillent les bords du plateau est garnie de parapets en tuf ferrugineux partout où les éboulis permettent l'escalade.

Une forte bande ennemie est établie au gué de Kérouané, une autre campe dans le village de Lélengué, qui commande le passage du gué. Plus de mille fusils à tir rapide occupent la montagne en arrière des lignes avancées, que des patrouilles mixtes de cavaliers et de fantassins relient constamment.

Dès la deuxième moitié de la nuit, fantassins et cavaliers, nous sommes tous sur pied ; chaque détachement contourne les crêtes et se rend silencieusement à son poste de combat. Le capitaine Pineau, qui a le plus long chemin à parcourir, doit donner le signal de l'attaque. Aux premiers coups de feu qu'elle entendra sur sa droite, la colonne de gauche se jettera dans le Milo et tentera d'enlever les défenses du gué de Kérouané, pendant que la compagnie Réjou, au centre, cherchera à prendre pied sur la rive gauche.

Tous les officiers qui ne doivent pas prendre une part directe à l'attaque, le commandant supérieur en tête, fouillent anxieusement de leurs lunettes l'obscurité pâlissante qui nous cache la colonne de droite ; toutes les oreilles sont tendues vers Lélengué, frémissantes au moindre bruit. Du côté des sofas[1], rien ne bouge : l'éveil n'a pas été donné, et sans doute leurs petits postes sommeillent tranquillement pendant que, sur notre rive, la plaine s'anime d'un grouillement humain silencieux qui grossit dans l'ombre et se tasse vers la rivière.

Tout à coup, deux flammes rouges rayent subitement à l'ouest la ligne indécise de l'horizon, deux salves retentissent, plusieurs autres encore déchirent l'air, assourdies par l'éloignement : un crépitement de coups de feux isolés leur répond, puis tout se tait.

Bravo ! la surprise a réussi certainement. Pineau a enlevé le gué, et les sofas démoralisés sont en fuite après avoir déchargé leurs armes au hasard.

1. Le *sofa* est un captif de guerre, lié pour toute la durée de sa vie, au service militaire et entretenu d'une façon permanente par les grands chefs indigènes.

A la première salve, le capitaine Sensarric, dont la colonne est tout entière couchée immobile le long du fleuve, fait glisser à l'eau la section Andlauer, pendant que la compagnie Salvat appuie sur la gauche et garnit un coude du fleuve d'où elle s'apprête à battre d'enfilade la rive ennemie. Les tirailleurs du lieutenant Andlauer atteignent le bord opposé sans avoir provoqué l'alarme ; mais, au moment où ils cherchent à escalader le parapet qui barre le gué, une nappe de projectiles passe en sifflant au-dessus de leurs têtes et toute la berge s'illumine de la clarté d'une vive fusillade. D'un suprême effort, leur lieutenant en tête, ils franchissent l'obstacle et se jettent baïonnette basse sur le premier mur défensif qu'ils enlèvent. Toute la compagnie Sensarric a suivi ; elle se porte rapidement à la hauteur d'Andlauer. La compagnie Salvat, après quelques feux de salve sur les réserves ennemies qui accourent, passe le fleuve également et fait un crochet offensif à gauche; mais alors, justement, elle est prise de flanc par un feu violent qui part d'un mamelon où apparaît une forte bande. Deux de ses sections enlèvent brillamment cette position et en chassent l'ennemi, pendant que toute la ligne Senssaric, prolongée par le deuxième peloton de la compagnie soudanaise, se porte en avant et refoule l'ennemi de position en position, de crête en crête.

Le jour s'est levé : des murs de Kérouané, on voit parfaitement toutes les phases du combat qui se livre sur la gauche. De son observatoire, le commandant supérieur a vu le mouvement de flanc que les sofas tentaient sur notre extrême gauche ; il envoie au pas de course, pour l'arrêter, une de mes sections commandée par le lieutenant Cristofari. Les feux de salve de cette dernière jettent une certaine indécision dans les rangs des sofas; le peloton Salvat en profite pour les culbuter.

Le lieutenant Andlauer est très reconnaissable à la lorgnette : sa longue silhouette courant à grandes enjambées en avant de ses hommes se découpe parfois vivement sur les fonds noirs illuminés et comme embrasés par la fusillade : pendant ces courts intervalles lumineux, la compagnie Sensarric, avec ses sections bien en ligne et la nuée de sofas dispersés s'arrêtant ou fuyant devant elle, paraît s'avancer dans quelque fournaise surnaturelle où des centaines de diables noirs s'agitent. Les

détonations, vingt fois répercutées par les rochers, se succèdent si fréquemment qu'elles donnent l'illusion d'un grand combat.

Bientôt nous n'apercevons plus rien et l'intensité du feu diminue; puis il cesse complètement pour reprendre soudain avec énergie.

Des lignes noires dentelées, que l'éloignement fait à peine reconnaître pour une troupe en bataille, apparaissent de temps à autre sur une hauteur ou dans une clairière; elles disparaissent, puis elles se découvrent toujours plus haut.

Sur la droite, du côté de Lélengué, les coups de feu se rapprochent; ils éclatent par intermittence, parfois isolés. De ce côté l'ennemi est entièrement débandé et le capitaine Pineau n'a plus à lutter sérieusement que contre les obstacles du terrain.

Au centre, entre sept et huit heures, deux feux de salve partis du pied de la montagne indiquent que le capitaine Réjou est en mouvement et qu'il ne trouve devant lui que quelques détachements affolés.

Tout marche à souhait, et l'opération n'est plus dès maintenant qu'une lutte de vitesse et qu'une gymnastique ascendante effrénée entre tirailleurs et sofas. Cependant le commandant supérieur, afin de garer la colonne de gauche contre un retour offensif possible de bandes ennemies qui se sont retirées à l'est de la montagne, envoie sur ses traces un peloton de la compagnie Szymanski commandé par le capitaine lui-même.

Le sommet du plateau s'agite comme une véritable fourmilière. Cavaliers et fantassins ennemis courent dans toutes les directions: les uns se portent sur les crêtes, d'autres disparaissent sous bois, où sans doute par des chemins détournés ils escortent l'Almamy et ce qu'il peut sauver de ses approvisionnements. Une ligne noire, visible seulement à la lorgnette, couronne tout à coup un piton qui domine le plateau, des nuages de fumée s'élèvent de toutes parts et nous masquent la vue pendant que de sourdes détonations nous sont apportées par le vent, très affaiblies par l'éloignement. C'est le capitaine Pineau qui débouche habilement, après des prodiges d'escalade, sur les hauteurs qui commandent le refuge de Samory, et en prend à revers défenses et défenseurs. Du côté des sofas la panique entraîne tout; la compagnie Arlabosse s'empare

de la *diassa*[1] de Samory sans coup férir pendant que la compagnie Pineau poursuit l'ennemi et achève sa complète débandade.

Sur l'extrême gauche de la montagne s'élève, commandant toutes les crêtes, un piton terminé en une table verdoyante. Une faible fumée blanche le couronne. Toutes les lorgnettes sont braquées de ce côté, et l'on aperçoit deux lignes sombres que borde par moments une longue traînée de feu. C'est Sensarric, juché là-haut avec un peloton, qui fusille dans le dos, sans interruption, la masse des fuyards qui dégringolent les pentes sur le versant opposé de la montagne.

Enfin, à dix heures, un feu de salve retentit à hauteur des falaises qui bordent la *diassa* de Samory. C'est la compagnie Réjou qui, en atteignant à son tour le sommet, chasse un parti de sofas qui erre au-dessous d'elle.

Peu après, des billets des chefs de colonne annoncent au commandant supérieur que la montagne est enlevée, et que l'ennemi fuit partout dans la plaine qui s'étend en arrière. Une partie des approvisionnements de l'Almamy est entre nos mains : le capitaine Réjou, qui en a pris la garde, demande qu'on lui envoie quatre cents porteurs pour commencer à les enlever.

A midi nous sommes encore sur place, le regard figé sur cette montagne dont le mystère vient d'être si brillamment crevé, lorsque tout à coup s'élève du haut du plateau, à plusieurs centaines de mètres dans les airs, un énorme nuage blanc, compact, arrondi en dôme, que semble pousser jusqu'aux nues une large colonne noire monstrueuse, grandissant toujours du milieu d'une gerbe gigantesque de flammes qui retombent sur le sol en bouquet de feu d'artifice surhumain ; puis une détonation sourde, mais d'une puissance inouïe, fait tout vaciller autour de nous.

Tout à l'heure nous aurons l'explication de ce terrifiant spectacle qui d'abord nous jette l'angoisse au cœur, car nous pouvons craindre que le sommet de la montagne, minée par Samory, ait englouti nos braves camarades, dans un éclatement volcanique. Ce sont bien les poudres de Samory qui

1. Enceinte palissadée.

sautent: mais c'est le capitaine Pineau qui y a fait mettre le feu après avoir pris toutes les précautions nécessaires.

Dans un cirque profond, masqué à tous les regards par une épaisse forêt ou par des rochers à pic, Samory avait fait construire, isolées les unes des autres, une vingtaine de solides cases étanches dans lesquelles était emmagasinée sa réserve de poudre, plus de vingt-cinq mille kilogrammes. Un seul sentier y conduisait, caché dans les bois : peine de mort contre qui s'y engagerait, et les bruits les plus étranges circulaient sur ce lieu mystérieux.

Des sofas en fuite, serrés de près par nos tirailleurs, s'y étaient jetés, et suivis par nos hommes avaient ainsi occasionné la découverte de cette cachette qui, sans ce hasard, serait peut-être restée inconnue de nous.

A quelques jours de là, conduisant une colonne volante contre notre infatigable ennemi, je passai en cet endroit. La force de l'explosion y avait fait des ravages stupéfiants. Le sol était fouillé comme par une charrue gigantesque qui, en le labourant, en aurait culbuté pêle-mêle terre, rochers et débris de toutes sortes. Aucune trace des magasins: ils avaient été pulvérisés. Les hauts arbres de futaie avaient été arrachés et lancés dans les airs: quelques-uns, plusieurs fois centenaires, étaient retombés culbutés, la cime en bas; les branches en touchant terre avaient été réduites en éclats menus qui étoilaient la place, tandis que les troncs s'étaient fichés profondément en terre, les racines en l'air. Des blocs de roc s'étaient détachés des sommets et avaient roulé en bondissant jusqu'au fond du cirque. Leurs masses, en rasant les pentes, avaient ouvert dans le bois de larges tranchées.

La détonation s'entendit à plus de trente kilomètres et, comme un coup de canon monstrueux, annonça partout notre victoire. Le gigantesque panache de fumée, qui couronna pendant près d'une heure le sommet de la montagne, ne laissa ignorer à personne de quelle nature elle avait été.

Nous crûmes bien à ce moment que la puissance de Samory croulait aussi complètement que venaient de disparaître ses magasins à poudre. Nous fûmes vite désillusionnés, et les coups les plus sensibles n'eurent raison ni de la ténacité de notre adversaire, ni de la fidélité remarquable de ses sofas.

Dans la soirée, le colonel m'envoie avec un peloton fouiller les contreforts qui s'étendent entre le Milo et la montagne, afin d'assurer la sécurité du chemin par lequel descendent les porteurs et les compagnies qui ont donné l'assaut. Le lieutenant Cristofari et moi, nous passons la rivière en un point très boisé; les lianes, les racines saillantes des arbres, les branches enlacées créent un fourré très difficile, l'eau est profonde et nous monte à mi-poitrine avec un fort courant. Nous débouchons dans des jungles épaisses; nous retombons dans un déversoir du Milo dont les berges sont à pic: il nous faut faire la courte échelle pour en sortir; puis vient un marais où nous enfonçons à mi-jambes. Enfin nous atteignons les premiers contreforts de la montagne que nous battons inutilement pendant plusieurs heures.

Sans le stratagème du colonel, une attaque de vive force dans un pareil terrain eût peut-être réussi; mais au prix de quelles pertes énormes! Au lieu de cela, nous n'avons que sept blessés[1] et nous avons fait main basse sur des richesses paraissant telles même à nos yeux, tant nous sommes alors dépourvus de toute chose.

Cette opération fait le plus grand honneur au chef qui l'a conçue et dirigée et aux capitaines Pineau et Sensarric qui en en ont été les principaux exécutants.

Voici l'énumération des prises faites ou des approvisionnements détruits dans cette journée :

Deux fusils à tir rapide;

Soixante et onze mille trois cents cartouches métalliques, dont : soixante-deux mille pour Mauser ou fusils Gras:

Soixante mille deux cents étuis destinés à la réfection;

Douze mille balles pour Mauser et Gras;

Vingt-cinq mille kilogrammes de poudre:

Six mille pierres à fusil;

Quatre-vingt-quinze mille capsules:

Quatre mille kilogrammes de sel:

Cent trente mille kilogrammes de riz:

Dix mille kilogrammes de *fonio*:

Un cheval;

Des glaces, des consoles, des fauteuils, des bassines en

1. Dont le lieutenant Andlauer.

cuivre, deux vases de Sèvres, un buste de M. Grévy en pâte tendre de Sèvres, une boîte à musique, des pagnes multicolores, plusieurs caisses d'archives, de nombreuses malles en fer, des caisses de limonade et de sirops, une caisse de bougies, une caisse de papier blanc, etc., etc.

Quant aux pertes de l'ennemi, il est à peu près impossible de les évaluer dans un terrain pareil. Nos officiers sont passés à côté des cadavres de vingt sofas et de huit chevaux.

II

DESCENTE DU MILO[1]

Sur la berge du Milo sont entassés des centaines de ballots informes servant de sièges à une foule patiente de noirs des deux sexes, clients des tirailleurs que nous emmenons; toute cette suite d'armée attend le moment de se glisser furtivement dans les pirogues, au milieu du tohu-bohu du départ. Malgré toutes les précautions, malgré la plus grande surveillance, presque tous arriveront à se faufiler dans les embarcations, s'y tasseront, y disparaîtront si bien qu'à voir passer notre convoi on ne se douterait jamais de la quantité d'individus qu'il transporte. A sept heures, les Européens, canonniers en majorité et soldats d'infanterie de marine, arrivent en retard d'une heure. Ils portent péniblement, traînant la jambe et l'air éteint, leur selle et leurs effets. La réaction des fatigues de la colonne se fait sérieusement sentir et se traduit chez eux par un affaissement physique complet.

Lentement on s'embarque : je donne le signal du départ et ma pirogue pousse et prend la tête. A deux cents mètres de la rive je me retourne pour juger de la façon dont marche mon convoi et je constate, sans étonnement du reste, que dix pirogues sont toujours à la berge. Chacun a oublié quelque chose, et de courir au poste distant de près d'un kilomètre. Pour activer ces retardataires je continue à pousser, em-

1. Affluent de droite du Haut-Niger. — C'est le retour de la colonne.

menant l'escorte avec moi. On dit les rives du Milo peu sûres : il paraît même qu'un convoi y avait été attaqué ces jours passés. Je suis bien certain de voir bientôt tout le monde rallier rapidement sous la protection de mes fusils. A huit heures le convoi forme une escadrille de seize pirogues qui filent bon train, aidées par le courant, dans la direction de Niafadié.

Quoique nous soyons à la saison des plus basses eaux, la rivière est partout navigable aux troncs flottants que sont en réalité nos pirogues.

Leur construction est chose simple. On choisit, pas trop loin du fleuve, un arbre de belle venue. On en brûle le pied pour le jeter bas ; le fût est séparé de la tête, et, à coups de hachettes, on le creuse, on le taille, jusqu'à ce qu'il ait forme grossière d'embarcation. S'il est trop court, on prépare un deuxième tronc, on les réunit tous deux bout à bout, et on les coud ensemble avec des cordes que l'on enduit de gutta-percha ainsi que les points de suture et les contacts. Celle que je monte est ainsi faite de deux pièces ; elle n'a pas moins de douze mètres de longueur ; elle est large d'un mètre.

Un voyage de deux jours dans un pareil véhicule paraît interminable. Cette immobilité forcée de quarante-huit heures, enfoui sous des paillassons qui conservent des chaleurs d'étuves, enfumé, asphyxié par la cuisine des *somonos*, fait vite regretter les longues chevauchées coutumières.

Cependant, pour les caractères rêveurs et passionnés de nature, ce voyage a de grands charmes. A chacun des innombrables méandres que le Milo décrit dans la plaine, le spectacle change, toujours nouveau, infiniment varié. De chaque côté du bord les rives courent au-devant de la pirogue dans l'échevèlement de leurs arbres feuillus qui viennent en quelque sorte se jeter sous le regard, pour fuir bientôt rapides loin derrière, et se perdre en un double filet noir bordant une ligne dorée scintillante.

Les mille sinuosités capricieuses de la rivière nous ramènent parfois dans un sens entièrement opposé à la direction générale de son cours qui est sensiblement sud-nord. Entre Kankan et Niafadié, on pense n'arriver jamais, tant les boucles sont nombreuses et interminables : il faut près de quatorze heures pour descendre en pirogue jusqu'à ce dernier village, alors

que par la route un marcheur ordinaire ne met guère plus de six heures.

Presque partout les rives sont couvertes de hautes futaies rendues impénétrables par un inextricable fouillis de lianes, de buissons et de hautes herbes. Parfois elles sont entaillées à pic par les eaux d'hivernage, bordées alors par les cultures des villages voisins, ou bien elles s'étendent basses, sablonneuses, coupées par des laisses d'eau encadrées d'ajoncs et d'une herbe vivace et touffue, jusqu'à plusieurs centaines de mètres dans l'intérieur des terres.

C'est là plus particulièrement que la gent aquatique se donne rendez-vous et tient de graves conciliabules, où chaque assistant perché sur une patte, son grand bec penché, méditatif, paraît réfléchir aux choses insondables.

Dans les berges argileuses nichent des milliers de petits oiseaux au vif plumage qui en ont percé la muraille de trous serrés tout au fond desquels nichent leurs nourrissons à l'abri des griffes des chats-tigres et des éperviers.

Les oiseaux pêcheurs de toute sorte, petits et grands, sont nombreux; une mouette d'un cri clair, toujours en mouvement sur la bordure des bancs de sable où elle trottine courant avec une agilité surprenante, paraît chargée de donner l'alarme à ses congénères emplumés; elle pousse des cris perçants aussitôt qu'elle aperçoit sur le sol quelque objet insolite.

Des oiseaux trompettes, très hauts sur pattes, le plumage mordoré, la tête d'un beau bleu moucheté de deux cocardes rouges plaquées sur les oreilles, une fière aigrette dorée sur le front, règnent sur ces parages. Toujours deux par deux, très fidèles amants, ils jettent au moment du danger des cris rauques et puissants. Leur grande taille, l'envergure de leurs ailes, leur hauteur sur pattes presque égale à celle de l'autruche fait croire à un volatile de fortes dimensions. Il n'en est rien: un plumage fourni et très long leur donne seul cette apparence étoffée, et ces grandes jambes portent un corps qui n'est guère plus gros, mais un peu plus long que celui d'un coq.

A ces habitants du fleuve se mêlent, à certaines heures, de véritables troupeaux de pintades bavardes et de perdrix finaudes qui viennent boire toujours aux mêmes abreuvoirs. Des aigles noirs à tête blanche, des éperviers gris au vol rapide sur-

veillent leurs ébats; dès qu'une d'elles se découvre, elle est enlevée au milieu du hourvari d'indignation et de terreur de ses compagnes. Très tristes, de grands plongeons blancs, la tête et la queue noires, contemplent immobiles et pensifs ce spectacle de carnage, pendant que de longs vols d'énormes canards noirs et verts à la crête rouge, armés à l'épaule d'un éperon long et fort, traversent la plaine avec un grand bruit de trompettes, se rendant à quelque mare solitaire.

Dès que l'obscurité tombe, la pénombre est rayée par le vol heurté et ronflant d'un oiseau de nuit d'un gris sombre doté d'une étrange particularité : ses ailes sont prolongées par une tige longue et nue terminée par une plume unique qui donne l'illusion, le soir, de deux oiseaux minuscules voltigeant à ses côtés.

Pendant ce voyage je n'ai vu à l'abreuvoir aucun des quadrupèdes familiers des affluents du haut Sénégal : hippopotames, crocodiles, fauves, biches, cerfs ou antilopes. Certainement la faune de ce pays est moins riche qu'au delà du Niger; avant notre arrivée, la population y était trop dense pour permettre au gros gibier d'y vivre en paix.

Nous passons à huit heures devant le village de Niafadié. Devant son débarcadère défile un convoi de cinquante pirogues qui remontent à Kankan chargées de vivres. C'est, je pense, le dernier convoi, car à Siguiri, à Kita, à Bamakou, les magasins sont vides et ces postes n'ont même plus leurs approvisionnements particuliers au complet.

Les feux allumés sur chacune des pirogues éclairent comme dans une fête vénitienne le cadre de sombre verdure qui borde le fleuve, et les eaux réfléchissent toutes ces lumières avec des lueurs d'incendie.

La lune nous éclaire jusqu'au delà de Kofoulani ; lorsqu'elle tombe sur l'horizon, à minuit, nous nous arrêtons. Les piroguiers harassés se laissent choir sur le sable, à côté des grands feux, et tous ces corps noirs, jetés à terre dans des poses veules, éveillent l'idée d'un campement au milieu d'un champ de bataille.

Nous repartons à six heures du matin. A neuf heures nous approchons de Fodé-Karia qui nous a été signalé comme un point dangereux : une attaque y est possible. D'eux-mêmes,

nos somonos forcent de vitesse. Couchés sur leurs longues perches, ils pèsent sur elles de tout le poids de leurs corps, et se relèvent brusquement en cadence, donnant à la pirogue une poussée qui la fait glisser sur l'eau avec un bruissement précipité.

Bientôt nous découvrons l'embarcadère du village. Plusieurs points noirs qui se déplacent sur la berge argileuse et nue sont signalés; d'un mouvement uniforme et comme instinctif toutes les pirogues appuyent vers la berge opposée. Nul doute : ce sont des sofas : aussi nos somonos fendent l'eau avec une vitesse de bateaux à vapeur. La sueur ruisselle sur leurs corps de bronze. Les tirailleurs couchés à l'avant des pirogues sont aux aguets : à côté d'eux, debout, les Européens, le mousqueton ou le Lebel en main, prêts à faire feu.

Cependant nous approchons; nos préparatifs belliqueux ne semblent pas émouvoir les quatre ou cinq individus qui errent sur la berge. Nous sommes à leur hauteur et nous les hélons. Ce sont de braves gens qui viennent de Kouroussa en pirogue pour régler à Kankan quelque affaire pendante.

Comme par enchantement, dès que les somonos, de leurs yeux perçants de noirs, avaient reconnu en eux des paysans, leur ardeur était tombée et, petit à petit, nous reprenions notre allure tranquille et monotone.

Les méandres du Milo diminuent d'amplitude; sauf quelques coudes brusques, qui nous amènent tout à coup devant une falaise qui semble assise en travers de la rivière, son cours se redresse dans le nord. Encore un grand et dernier crochet vers l'est et nous déboucherons, au coucher du soleil, dans la vaste nappe des eaux paisibles du Niger.

Nombre d'oiseaux aquatiques en peuplent les deux rives, voltigeant au milieu des palétuviers haut juchés sur leurs racines, qui paraissent s'avancer dans le fleuve à grandes enjambées.

Le désœuvrement m'a poussé à tirer quelques coups de Winchester sur ces hôtes du « père des eaux »; par un hasard heureux, dont je restai fort émerveillé, je cassai l'aile d'un beau canard armé et je tuai une sarcelle que ma balle mit en bouillie. Le somono qui était allé chercher les innocentes

victimes de mon ennui me rapporte, de la falaise qui surplombe la rive droite en amont de Sansando, un bloc de pierre tendre d'une blancheur éblouissante. Cette matière forme la masse de la falaise; ses apparences sont absolument celles du plâtre. Des gisements de même nature se voient dans d'autres falaises en aval de Niafadié et en amont de Tacilman, ce qui indiquerait une ligne de soulèvement continue de même nature de Sansando au delà de Niafadié. La chaux native manque entièrement dans le Soudan français; y découvrir seulement du plâtre serait une trouvaille d'une valeur inappréciable.

Les quelques instants qui précèdent et suivent le coucher du soleil forment toujours ici une heure délicieuse. Une lumière douce, comme tamisée, quoique vive encore, met en plein relief accidents de terrain et végétation, faisant valoir les tonalités, découpant sur des fonds de ciel d'un bleu transparent le festonnage sombre des arbres des rives.

Lorsque nous entrons dans le Dialiba, le fleuve est bordé par une ligne mouchetée du rouge des arbres desséchés, où toute la gamme de décoloration du vert s'étend à l'infini. Le soleil, gros disque aplati d'un rouge sombre, descend lentement, mais très visiblement, dans la masse tranquille des eaux du fleuve: les roses et les violets les plus invraisemblables, tels qu'en rêve la jeune école, s'estompent au ciel, et sont réfléchis dans des teintes plus douces par le miroir uni du Dialiba, dont le cadre est fait d'une bordure basse de sable doré garni d'un ruban vert. Au couchant, des bandes d'un rouge cuivre étincelant se perdent en violet foncé dans un fond vert d'eau lavé.

Une brise fraîche et régulière se lève, trop faible pour rider l'eau, suffisante pour nous remettre des étouffements de la journée. L'attirance de cette eau transparente est grande; je me dépouille rapidement des vêtements légers que j'ai sur moi et je me laisse glisser hors de la pirogue.

A six heures et demie nous passons devant Balandougou. Des femmes, des enfants vaquent sur la plage à diverses occupations. Un homme nous hèle pour avoir des nouvelles de la colonne. Mon domestique lui répond que dans quinze jours le colonel passera et qu'il faut préparer du couscous pour le recevoir. « Préparer du couscous! répond le bon-

homme, qui dans l'obscurité pense s'adresser à des compatriotes, nous avons bien plutôt envie de nous sauver dans la montagne! »

Quelque ménagement que le commandant supérieur ordonne de prendre vis-à-vis de ces populations, c'est toujours une lourde charge pour un village à demi ruiné que le séjour de la colonne, ne fût-il que d'une nuit, et, dans une certaine mesure, je m'explique l'égoïsme prudent de notre interlocuteur

Le lit du fleuve s'étend; la lumière pâle et indécise de la lune exagère encore sa nappe immense que coupent de nombreux îlots couverts d'une épaisse végétation. Sans repères apparents dans cette pénombre trompeuse qui déforme les objets, les somonos filent sans la moindre hésitation dans le dédale de canaux qui segmentent le Niger. A une heure du matin nous atteignons l'île de Kéniébakouta. A huit heures du matin, nous sommes au confluent du Niger et du Tankisso. Je me fais débarquer et m'en vais à travers la prairie, une carabine sous le bras, espérant tirer quelque biche qui sera mon cadeau de bienvenue à la popote de Siguiri. Mais cette plaine n'est déjà plus le désert d'il y a quelques mois: elle est animée d'un va-et-vient constant de gens qui vont au marché ou aux champs: naturellement, de gibier point.

J'arrive au fort à neuf heures. Le lieutenant Seal qui le commande est souffrant, alité; les regrets obsédants de n'avoir pas pris part aux opérations contre Samory entrent, je crois, pour beaucoup dans l'état maladif où il se trouve depuis quelque temps. Et nous, vraiment, nous ne pouvons guère regretter qu'il soit resté à Siguiri pendant que nous opérions au loin, car, sans son activité dévorante, son ingéniosité et son dévouement, notre ravitaillement qui a en partie pivoté sur lui serait mort-né, et avec lui le succès des opérations entreprises.

COMMANDANT PÉROZ.

ADRIENNE LE COUVREUR

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

Lorsqu'une personne a réalisé un certain type moral dans la société de son temps : lorsqu'elle a provoqué, chez quelques âmes, des mouvements d'une vivacité ou d'une douceur particulière, il n'est pas rare que les sentiments de tendresse ou d'admiration dont elle était l'objet s'accroissent après sa mort, et que les survivants cherchent à fixer pour la postérité les traits familiers de l'ami disparu. On recueille alors avec un soin pieux les moindres témoignages de l'existence qui vient de finir, tout ce qui peut la révéler, dans son charme intime, à ceux qui ne l'ont pas connue.

C'est à cette préoccupation qu'obéirent les amis de mademoiselle Le Couvreur lorsqu'ils songèrent à réunir et publier sa correspondance. Elle avait laissé à tous ceux qui avaient vécu dans sa sphère d'affection un souvenir si profond, elle revêtait dans leurs regrets un aspect si touchant, qu'ils ne voulurent pas se résigner à laisser disparaître tout entière, après eux, l'image qui hantait leur pensée.

Aussi, quelques mois à peine après sa mort, vers la fin de l'année 1730, l'abbé d'Allainval écrivait à milord *** : « Je ne vous parlerai pas des jolies lettres qu'elle a écrites... Avec l'aide de quelques amis, j'espère en recueillir un assez bon

nombre pour les donner au public. » Ce premier recueil a-t-il été composé? On ne sait. Sans doute des copies manuscrites coururent alors dans quelques salons, puisque treize ans plus tard Du Tillet [1] s'exprimait ainsi : « Mademoiselle Le Couvreur joignait à tous ses grands talents pour le théâtre de la politesse, du savoir-vivre et beaucoup d'esprit. Sa conversation était charmante, et personne n'a écrit des lettres d'un style plus aimable, plus délicat et digne de celui de Voiture et de madame de Sévigné. »

En 1761, Favart est plus explicite encore : « Mademoiselle Le Couvreur, écrit-il le 20 avril au comte de Durazzo, avait l'esprit fort orné. *On a donné au public un recueil de ses lettres* qui a été fort recherché. »

Pourtant l'on ne connaît pas une seule lettre de mademoiselle Le Couvreur qui ait été *imprimée* avant 1775, et ce n'est vraisemblablement que dans les dernières années du XVIIIe siècle que l'on commença d'en publier. Ces lettres étaient encore bien rares lorsqu'en 1849, Sainte-Beuve consacra l'une de ses premières *Causeries du Lundi* à la célèbre comédienne. Quelques billets parurent ensuite, de ci de là, dans des recueils d'autographes. Mais c'est tout récemment que, grâce au zèle patient et éclairé de M. Monval, le souhait formé par les anciens amis de mademoiselle Le Couvreur s'est enfin réalisé et qu'une première édition de sa correspondance a été offerte au public [2].

Un grand charme se dégage de ces lettres improvisées plutôt qu'écrites: naturelles et spontanées, elles ont l'attrait des choses intimes. On sent qu'elles n'étaient pas rédigées en vue de la publicité.

« Pourquoi, écrit-elle un jour à l'un de ses amis, pourquoi avez-vous balancé à me donner de vos nouvelles? Est-il question de faire des épîtres à imprimer? Et si vous vous laissiez aller à cette crainte mal fondée de tout point, que faudrait-il donc que je fisse, moi, chétive? Mais je veux vous instruire de mes principes. Quand il est question d'écrire à mes amis,

1. Supplément au *Parnasse français*.

2. *Lettres d'Adrienne Le Couvreur*, réunies pour la première fois et publiées avec notes, etc., par Georges Monval. Plon, éditeur.

je ne songe jamais qu'il faille de l'esprit pour leur répondre. Mon cœur suffit à tout : je l'écoute et puis j'agis, et je m'en suis toujours bien trouvée. »

Mademoiselle Le Couvreur avait ce joli goût de la correspondance qui se perd de jour en jour dans notre société pressée de vivre. Ses lettres sont d'un tour heureux et libre, d'une langue excellente, d'une pensée toujours fine et personnelle. Mais surtout elles ont la grâce et le naturel qui distinguent les lettres de femmes. Pour les hommes, en effet, pour ceux-là même qui ne font pas métier d'écrivain, écrire est toujours, à quelque titre, une habitude professionnelle. La politique, la diplomatie, les affaires, en les obligeant à composer leurs idées et à en calculer l'expression, les forment, presque à leur insu, aux artifices du style. Les femmes, elles, n'écrivant jamais que par caprice d'esprit ou besoin de cœur, écrivent comme elles pensent ou mieux comme elles sentent, spontanément, sans peine et sans recherche, insouciantes de toute rhétorique, trouvant d'instinct le mot qui traduit le mieux leur pensée ou leur émotion intime. Les lettres d'Adrienne Le Couvreur sont, à cet égard, un précieux exemplaire de correspondance féminine.

Elles présentent enfin, au point de vue psychologique, un intérêt de premier ordre, car elles sont le sincère épanchement d'un cœur de femme. Rien n'y trahit la profession de la signataire. A peine, en les lisant, se douterait-on qu'elle occupa le premier rang sur la scène de son temps. Jamais actrice, dans sa vie privée, ne fut plus dégagée des préoccupations mesquines de son art, plus exempte des travers habituels aux personnes de théâtre.

La correspondance de mademoiselle Le Couvreur nous offre ainsi, sous une forme charmante, le spectacle toujours si passionnant d'une nature aux prises avec une destinée. Et, dans ce conflit, qui fut parfois tragique, elle nous révèle un être d'une sensibilité supérieure, une âme exquise.



Adrienne Le Couvreur était née le samedi saint 5 avril 1692, à Damery-en-Champagne, près Épernay. Son père, qui exerçait

la profession de chapelier, alla s'établir peu après à Fismes. entre Reims et Soissons[1], et dix ans plus tard, à Paris, où il se logea dans le faubourg Saint-Germain, non loin de la Comédie-Française.

Ce voisinage offrit à la jeune Adrienne l'occasion de fortifier une vocation qui. s'il en faut croire son premier biographe, semble bien être née avec elle. « Plusieurs bourgeois de Fismes, rapporte l'abbé d'Allainval, m'ont dit que dès son enfance, elle se plaisait à réciter des vers et qu'ils l'attiraient souvent dans leurs maisons pour l'entendre. La demoiselle Le Couvreur était de ces personnes extraordinaires qui se créent elles-mêmes. »

Une représentation de *Polyeucte* organisée par quelques jeunes gens du quartier du Temple, où le père Le Couvreur venait de transporter son atelier, mit pour la première fois en lumière les dons dramatiques de sa fille. Elle jouait Pauline. Et, pour représenter la plus touchante des héroïnes cornéliennes, pour traduire les émotions et les alarmes de l'épouse fidèle luttant contre les souvenirs d'un premier amour, elle trouva d'instinct des accents si justes et si profonds, que l'assistance en demeura étonnée autant que charmée. Intéressé par les dons précoces de l'enfant, un sociétaire de la Comédie française, Legrand, lui donna des leçons, la produisit sur quelques scènes particulières, et la fit bientôt engager au théâtre de Lille.

Alors commença pour mademoiselle Le Couvreur l'existence lamentable des comédiens de province, avec ses contacts vulgaires, ses aventures banales et ses tristes promiscuités. Pendant dix ans, elle courut les Flandres, la Lorraine et l'Alsace, jouant et voyageant sans cesse, acquérant à ce rude apprentissage la connaissance sérieuse de son art et l'expérience cruelle de la vie.

Sa vocation intime, en effet, n'avait pas été plus tardive à se déclarer que sa vocation dramatique. Tout, en elle, indiquait déjà qu'elle aurait une destinée de tendresse et d'émotion : car la nature lui avait donné une sensibilité délicate, un cœur loyal,

1. C'est cette circonstance qui a fait croire jusqu'ici qu'Adrienne Le Couvreur était née à Fismes.

une âme ardente, expansive et désintéressée. Et les vulgarités de tout ordre, parmi lesquelles sa profession l'avait jetée dès l'enfance, loin de contrarier ces dispositions natives, les avait plutôt développées. Comme il arrive souvent aux êtres que leur milieu froisse, elle s'était, par réaction, repliée sur elle-même et affinée intérieurement.

Sa personne physique s'accordait assez bien à sa physionomie morale. « Sans être grande, écrivait en 1719 l'auteur des *Lettres historiques*, elle est fort bien faite et a cet air de noblesse qui prévient en sa faveur; elle a des grâces autant que personne au monde. » C'est le témoignage unanime des contemporains : elle était infiniment élégante et gracieuse. Les portraits qui nous restent d'elle [1] nous la représentent svelte de corps, avec la tête fine, les traits délicats, le front haut, le nez un peu busqué, la bouche étroite et joliment dessinée. Mais c'est par les yeux que cet ensemble agréable recevait son expression et s'achevait en beauté, — des yeux dont l'on remarquait moins la couleur que le vif et profond regard, et dans lesquels, quand elle parlait, on voyait passer l'onde lumineuse de l'émotion intime.

Elle avait ainsi trop d'attrait pour n'être pas remarquée de bonne heure et courtisée; elle était, d'autre part, trop évidemment destinée à la vie passionnelle pour y échapper longtemps.

Le premier de ses adorateurs fut le baron D..., jeune officier du régiment de Picardie, en garnison à Lille. On ne sait rien de lui, sinon qu'après quelques mois d'un bonheur partagé, il mourut subitement, laissant au cœur de sa maîtresse un désespoir violent. Elle se donna ensuite à un officier du duc de Lorraine, Philippe Le Roy, dont elle eut, en 1710, une fille baptisée Élisabeth-Adrienne. Quelques biographes désignent comme père de cette enfant le comédien Clavel, qui fut peut-être l'amant de mademoiselle Le Couvreur et faillit

1. Le portrait de mademoiselle Le Couvreur a été peint par les principaux artistes du temps : Coypel, Fontaine, de Troy, Van Loo, et peut-être Nattier. Mais nulle de ces toiles n'est venue jusqu'à nous. On connaît toutefois par la gravure les portraits de Coypel et de Fontaine : le premier est plutôt une figure allégorique, une étude d'expression, qu'un portrait d'après nature. Le second est une œuvre charmante, d'un caractère individuel, intime et vrai. — Voir la notice de M. MONVAL sur l'*Iconographie d'Adrienne Le Couvreur*, à la suite des *Lettres*, page 261.

devenir son époux. Après une assez longue solitude morale, elle accepta, en 1716, l'amour exalté que lui offrait François de Klinglin, fils du préteur royal de Strasbourg, le premier magistrat de la ville. Un an plus tard elle mettait au monde une seconde fille, Françoise-Catherine-Ursule, et presque au même moment le comte de Klinglin, cédant aux instances de sa famille, abandonnait la mère de son enfant pour contracter un mariage avantageux.

Au premier abord, ces liaisons successives, tant d'expériences sentimentales en si peu d'années déconcertent chez une personne aussi distinguée moralement que mademoiselle Le Couvreur nous est tout à l'heure apparue. Mais, plus que les autres, les natures de sa race sont exposées aux brusques surprises du cœur et de la volonté. Elles sont victimes de leurs qualités mêmes : car toujours quelque émotion morale s'associe en elles au plaisir, et donne le change à leur insatiable besoin d'aimer, à leur continuel élan vers le bonheur. Leur âme, d'ailleurs, est ainsi faite qu'elle se résigne à tout, hormis à une activité sans aliment et au vide moral. De là ces passions plutôt subies qu'acceptées, ces ivresses passagères, qui, le réveil venu, demeurent inexplicables à celles-là même qui les ont ressenties. De là ces résolutions folles qui n'ont d'autre raison que d'être des résolutions, c'est-à-dire de mettre fin, d'une manière quelconque, à un état de souffrance jugé intolérable.

C'est ainsi que la chronique du temps put prêter encore pour amants à mademoiselle Le Couvreur le chevalier de Rohan et ce grossier Anglais, lord Peterborough, dont on connaît l'apostrophe à sa maîtresse : « Allons ! qu'on me montre beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit ! »

Le nom de Voltaire fut aussi prononcé. L'un des premiers, il avait apprécié le caractère de mademoiselle Le Couvreur et subi son charme intime. Plus tard, dans une lettre écrite à Thiériot, après la mort d'Adrienne, il déclarera avoir été « son admirateur, son ami, son amant ». Que faut-il conclure de ce dernier qualificatif ? Doit-on prendre le mot au sens platonique et poétique qui avait cours à l'époque?

On ne sait. Mais, quels qu'aient pu être les rapports passagers de la comédienne et de l'écrivain, un fait reste acquis, c'est

qu'elle eut en lui le plus dévoué et le plus ferme des amis. Toujours il lui demeura fidèle et tendrement attaché. Avec une sincérité profonde il lui parlera sans cesse

De la pauvre amitié que son cœur a pour elle.

Il sera à son chevet pour recueillir son dernier souffle et, quand le corps de la malheureuse comédienne, privé de sépulture, sera jeté à la voirie, la douleur lui arrachera les vers qui sont dans toutes les mémoires :

Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels...
. . . .
Elle a charmé le monde et vous l'en punissez !

*
* *

Vers 1720, une période nouvelle commença dans la vie de mademoiselle Le Couvreur.

Elle approchait de la trentième année, de cet âge où la femme réalise avec le complet épanouissement de sa beauté physique la pleine conscience de sa personnalité morale.

De même que le milieu où elle avait vécu n'avait pu altérer la finesse native de ses sensations, les aventures où elle avait risqué son cœur ne l'avaient ni avilie ni déparée moralement. Mais elle avait gardé de ces épreuves intimes un dégoût amer. Elle avait trop souffert de s'être si souvent trompée sur elle-même et sur les autres, de s'être montrée si crédule et si faible. L'égoïsme des hommes lui avait infligé la pire des humiliations pour une créature aimante et fière, celle d'être délaissée comme une fantaisie épuisée, quand elle avait cru se donner pour toujours. Aussi, avec une sincérité parfaite, s'était-elle juré de ne plus jamais aimer. Elle entendait bien rester maîtresse désormais de ses actions et de son cœur.

Et depuis quelques mois, en effet, installée définitivement à Paris, se réservant tout entière au culte de son art et aux soins de la simple amitié, elle goûtait en pleine sécurité un calme intérieur qu'elle n'avait jamais connu.

Mais elle avait compté sans ces réveils soudains, ces retours inattendus de notre nature première, qui font d'un être sen-

sible l'objet le plus fragile, le plus illogique et le plus misérable qui soit au monde.

En 1721, elle rencontra Maurice de Saxe.

Du jour qu'elle le connut, elle fut charmée, subjuguée, ravie: il lui sembla qu'elle commençait seulement de vivre. Elle se donna comme elle ne s'était jamais donnée. De ce jour aussi, elle entra dans cet état singulier où l'âme, sans cesse partagée entre la vue de l'extrême félicité et celle de l'extrême infortune, ne connaît plus de repos sans alarme ni de joie sans effroi. Jamais, je crois, le caractère aveugle, inexplicable et impératif de l'amour n'apparut plus évident. Jamais non plus ne fut plus clairement énoncée l'énigme ironique que l'amour semble proposer aux analystes du sentiment humain, en se plaisant à naître aussi bien de la différence que de l'analogie des caractères, du contraste que de la similitude des tempéraments.

Entre mademoiselle Le Couvreur et le comte de Saxe, tout faisait disparate ; sous aucun rapport ces deux êtres ne semblaient faits pour s'apparier.

Physiquement, d'abord, le fils d'Auguste de Pologne et d'Aurore de Kœnigsmarck était d'une carrure et d'une vigueur au-dessus de la moyenne. Passionné pour les exercices du corps, il était capable, en chasse, en campagne, d'accomplir des prodiges de force et d'endurance. C'était un jeu pour lui de rompre entre ses doigts un écu d'argent ou un fer à cheval. Lors de son arrivée à Paris, son air sauvage et ses manières brusques lui avaient fait donner dans les salons le surnom de « sanglier ». Ce n'est qu'après un long séjour en France, et par l'influence persistante d'Adrienne Le Couvreur, que la fougue animale qui était le fond de sa nature finit par s'amortir et se discipliner.

Elle, au contraire, n'était que fragilité. Ses formes minces, ses traits ténus et la pâleur habituelle de son teint disaient assez la délicatesse de son organisme.

Au moral, les dissemblances se marquaient encore plus fortement. Voluptueux et sceptique, violent dans ses désirs, capable même de cruauté dans la passion, Maurice de Saxe alliait aux instincts qu'il tenait de son père les travers du *mondain* de la Régence. Il y eut toujours en lui du Sarmate

et du roué, ou, comme disait Voltaire, « du Lucullus et du Houssar ».

Par quelles raisons secrètes s'éprit-il donc de mademoiselle Le Couvreur au point de lui rester, sinon fidèle, du moins attaché pendant neuf années et lui inspira-t-il, en retour, une passion qui ne s'éteignit qu'avec la vie? Comment une si forte chaîne fut-elle nouée entre deux êtres de complexion si contraire? Sans doute, mademoiselle Le Couvreur subit d'abord l'attrait mystérieux, la sorte de fascination et de magnétisme que le libertin, quand il n'est pas de race vulgaire, exerce toujours sur l'âme féminine. Or, ce n'était pas un libertin ordinaire que Maurice de Saxe. Il cherchait le plaisir sans toutes ses formes : mais il n'en goûtait pleinement qu'un seul, celui que procure l'action superbe, l'exercice audacieux de la volonté, la domination sur les femmes et sur les hommes. Jusque dans ses pires excès, il gardait quelque chose de royal.

Sous ces dehors légers et blasés, sa maîtresse découvrit très vite le grand caractère, les qualités fortes et géniales qu'il devait déployer vingt-cinq ans plus tard sur les champs de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld. Et la perspective d'une influence salutaire à exercer sur un tel homme était bien faite pour tenter une imagination aussi généreuse que celle de mademoiselle Le Couvreur.

Lui, de son côté, goûtait auprès d'elle le bien-être intime que nous éprouvons à nous sentir devinés, compris, sollicités dans nos penchants et nos rêves secrets. Par elle, il prenait conscience de sa personnalité vraie. Elle entretenait en lui l'instinct d'héroïsme et d'idéal qui était au fond de sa nature, et qui, faute d'emploi, s'égarait en débauches et en frivolités. Et comme, de plus, elle était exquise de grâce amoureuse, comme elle flattait ses sens et son orgueil autant que son intelligence et son ambition, il portait sans impatience le joug charmant qu'elle avait posé sur lui.

Les événements qui marquèrent leur liaison sont connus. L'expédition de Maurice en Courlande, à la conquête d'une couronne ducale, en est le plus saillant. On savait déjà les encouragements qu'Adrienne lui prodigua dans cette circonstance et avec quelle fierté elle inspira son héros. On n'igno-

rait pas non plus le concours généreux qu'elle lui prêta en lui expédiant une subside de quarante mille livres, prix de sa vaisselle et de ses bijoux. Et certes, elle avait quelque mérite à le seconder ainsi, instruite qu'elle était des intrigues matrimoniales ourdies autour de l'aventureux prétendant, et qui, par une singulière rencontre, faillirent tour à tour lui faire épouser deux futures impératrices de Russie, la princesse Anna Ivanovna et la princesse Élisabeth Petrovna, l'une nièce et l'autre fille de Pierre le Grand.

Mais ce qu'on savait moins bien, et ce que nous apprend la correspondance nouvellement publiée, c'est l'intelligence pratique, l'esprit de sagesse et de décision qu'elle mit au service de son amant. L'amour avait fait de cette jeune femme, experte seulement aux fictions de l'art, une conseillère excellente dans les choses de la politique et de la diplomatie. On perçoit, dans telle lettre d'elle, la sûreté du coup d'œil et le sang-froid, l'aptitude à juger les hommes et les choses, l'intuition des caractères et des événements, qui assurera aux femmes du XVIIIe siècle un rôle si important dans la conduite des affaires publiques.

Enfin, après trois ans d'absence, Maurice revint à Paris, ayant déployé autant d'héroïsme à perdre sa souveraineté de Courlande qu'il en avait montré à la conquérir. Et l'intimité reprit entre les deux amants.

Que pendant cette longue séparation Maurice soit resté fidèle à sa maîtresse, rien de moins vraisemblable. Il avait soulevé, en Saxe, en Pologne, en Courlande et en Lithuanie, un véritable enthousiasme parmi les femmes. Toutes les grandes dames de Dresde, de Varsovie, de Mittau et de Riga avaient pris parti pour lui et entraîné leurs maris dans sa cause. « Le comte Pociey[1], disait un des ministres de Frédéric-Auguste, s'est engagé dans cette affaire comme Adam dans le péché, séduit par sa femme. » Elles l'avaient aidé de leurs vœux d'abord, puis de leur influence, enfin de leur bourse. Aussi, lorsque, le 28 juin 1726, la Diète de Mittau l'avait proclamé duc de Courlande et Sémigalle, elles avaient exulté d'allégresse. « Les femelles n'en dorment pas de joie, écrit l'am-

1. Grand maréchal de Lithuanie.

bassadeur de Saxe à Saint-Pétersbourg. S'il ne vient pas bientôt, j'appréhende qu'elles ne lui courent au-devant. Autant de mille écus que notre héros va faire d'Actéons m'accommoderaient fort. »

Et pourtant mademoiselle Le Couvreur recevait de Maurice des messages fréquents et affectueux. Au milieu des intrigues les plus compliquées et des équipées les plus aventureuses, il pensait à elle et lui expédiait quelques mots de souvenir. C'est que la femme qui a su se faire aimer d'un libertin trouve dans l'inconstance même de son amant la garantie de son amour. Si elle a, en effet, toutes les femmes pour rivales, elle n'en a aucune en particulier. Elle peut être souvent trompée, elle n'est pas supplantée.

C'est le 23 octobre 1728 que le comte de Saxe rentra dans Paris, et le soir même il était chez sa maîtresse. « Une personne attendue depuis très longtemps, écrit Adrienne à cette date, arrive enfin ce soir. Un courrier vient de devancer, parce que la berline est cassée à trente lieues. *On* a fait partir une chaise, et ce soir *on* sera ici. » Leurs relations reprirent dès lors comme par le passé.

Il paraît bien, toutefois, que plus d'un nuage obscurcit le ciel de leur intimité. Le comte de Saxe était, en effet, à une heure critique de sa vie. Il traversait la plus dure des épreuves pour les hommes de tempérament héroïque : l'inaction. Mal consolé de son insuccès en Courlande, il essayait de tuer le temps par le travail, par l'étude des mathématiques et de l'art militaire, par la composition de ses curieuses *Rêveries*. L'avenir lui paraissait sombre ; son étoile s'était voilée. Blasé sur les plaisirs du monde, doutant de tout et de lui-même, il s'ennuyait.

Adrienne Le Couvreur eut plus d'une fois à ressentir les effets de cet ennui. Une querelle violente, qu'il lui chercha un jour sous le plus futile prétexte, arracha à la pauvre amante des accents d'une douleur indignée. Elle écrivait à l'un de ses confidents :

« Je suis outrée de colère et d'affliction : j'ai fondu en larmes toute cette nuit. Peut-être y a-t-il de la déraison, puisque je n'ai rien à me reprocher, mais je ne puis supporter des injustices si peu méritées... On me soupçonne : on fait plus, on

m'accuse; on fait pis encore, on me veut convaincre, et c'est sans me donner la facilité de me défendre : de sorte que si le hasard ne me veut faire apprendre et découvrir ce qui se passe, je serai couverte de la plus horrible calomnie qui fut jamais, par un homme qui porte le nom de mon ami depuis dix ans. On ne veut pas que je vous le dise. Je respecte et j'aime tendrement celui qui m'en empêche, mais je n'y saurais tenir, je suis trop touchée, trop blessée et trop effrayée pour l'avenir, pour ne pas éclater, au moins avec vous. J'ai besoin de conseil. Un homme capable de cette noirceur peut très bien en imaginer d'autres: et, ce qui me désole le plus, c'est la nécessité de dissimuler. Il est naturel de crier contre la perfidie, et j'aimerais mieux la pardonner que d'être obligée de contraindre et ma douleur et mon sentiment. On a beau me dire que c'est sa façon de penser, qu'il ne compte point me faire tort en me confondant avec toutes les femmes. Je ne puis me faire à cette idée. Ce n'est pas là le langage qu'il m'a tenu depuis dix ans, et ce ne doit pas être là le prix de mon attention à lui plaire, et à m'en faire estimer, au moins selon ce que je mérite. Que me peut-on faire au bout du compte, que de me blesser mortellement dans ce qui m'est le plus sensible? Je puis détruire, en un instant, l'erreur dont il s'agit. Mais comment me consoler de l'intention de la noirceur? C'est un homme qui me doit connaître et qui me devrait aimer. Ce n'est point un soupçon échappé par hasard; c'est une confidence faite et détaillée à un homme qui n'a que de l'amitié pour moi, mais dont l'amitié m'est plus chère que toutes les passions du monde, dont l'estime m'est plus précieuse que ma vie, et dont la société m'est plus nécessaire que toutes les fortunes de l'univers. C'est devant lui que l'on me fait passer pour fausse et méprisable. Quoi qu'il dise, on atteste mon prétendu crime. O mon Dieu! Qu'est-ce que de nous? »

Ce n'était donc pas une tâche aisée, de contenter et retenir un amant tel que Maurice de Saxe. La jeune femme avait, on le voit, fort à faire, certains jours, pour défendre et garder son bonheur.

*
* *

Après un siècle et demi d'obscurité, les documents publiés par M. Monval jettent enfin un peu de lumière sur l'énigmatique aventure qui troubla les derniers jours d'Adrienne Le Couvreur.

On se rappelle la version ordinaire de cet incident.

Une dame du plus haut rang, la duchesse de Bouillon, s'étant prise de goût pour le comte de Saxe et le trouvant insensible à ses avances, en aurait conçu contre mademoiselle Le Couvreur un tel ressentiment qu'elle se serait résolue à se défaire d'elle par le poison. Elle aurait choisi, comme instrument de sa vengeance, un jeune abbé, Bouret, que deux hommes mystérieux auraient abordé, un soir, aux Tuileries, pour l'instruire de ce qu'on attendait de lui :

« Le pauvre abbé, écrit mademoiselle Aïssé dans une de ses lettres, se défendit beaucoup sur la noirceur du crime : les deux hommes lui répondirent qu'il ne dépendait plus de lui de refuser, qu'il lui en coûterait la vie s'il n'exécutait pas ce qu'on lui demandait. L'abbé, effrayé, promit tout. On le conduisit chez madame de Bouillon qui lui confirma les promesses et les menaces, et lui remit les pastilles. L'abbé demanda quelques jours pour l'exécution de ces projets. Mademoiselle Le Couvreur reçoit un jour, en rentrant chez elle, une lettre anonyme par où on la prie instamment de venir seule, ou avec quelqu'un de sûr, au jardin du Luxembourg, et qu'au cinquième arbre d'une des grandes allées, elle trouvera un homme qui avait des choses de la dernière conséquence à lui apprendre. Comme c'était précisément l'heure du rendez-vous, elle remonte en carrosse et y va... Elle trouve l'abbé qui l'aborde et lui raconte l'odieuse commission dont il est chargé, et qu'il est incapable d'un crime comme celui-là ; mais qu'il est dans une grande perplexité, parce qu'il était sûr d'être assassiné. La Le Couvreur lui dit qu'il fallait, pour la sûreté de l'un et de l'autre, dénoncer toute cette affaire au lieutenant de police. L'abbé répondit qu'il craignait, en le faisant, de se faire des ennemis qui étaient trop puissants pour qu'il y pût résister : mais que, du moment qu'elle croyait cette précaution nécessaire pour sa vie, il ne balancerait point

à soutenir ce qu'il lui avait dit. La Le Couvreur le mena dans son carrosse chez M. Hérault, qui, sur l'exposition du fait, demanda à l'abbé les pastilles et les jeta à un chien qui creva un quart d'heure après... »

Si invraisemblable que soit l'aventure, si étrangement romanesque qu'elle nous paraisse, elle est exactement rapportée dans ses traits principaux. Les documents que M. Monval a extraits des archives de la Bastille ne laissent plus guère de doute à cet égard. L'entrevue des Tuileries, les pourparlers avec la duchesse de Bouillon, les pastilles suspectes, tout cela est vrai. L'abbé Bouret, incarcéré à Saint-Lazare, l'a confirmé dans une série d'interrogatoires.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Le Couvreur meurt presque subitement, le 20 mars 1730, et Bouret, transféré à la Bastille, persiste dans ses premières dispositions. En vain essaie-t-on d'obtenir de lui une rétractation, l'aveu que toute son histoire n'était que calomnie. Il refuse de se dédire, et le Père de Couvrigny, jésuite, confesseur de la prison, écrit au lieutenant de police ce billet significatif :

« J'ai vu aussi et entretenu longtemps le jeune abbé sorti de Saint-Lazare ; je l'ai fort prêché sur la noirceur de la calomnie ; *il paraît très ferme à soutenir qu'il n'en fait pas contre les autres, mais qu'il n'en peut pas faire aussi contre lui-même ; la chose est bien terrible et sérieuse.* »

Enfin, après quatre mois de détention, Bouret, à bout de forces, convient que « très mal à propos, il a chargé par ses précédentes déclarations madame la duchesse de Bouillon des faits graves qui y sont énoncés ; qu'il lui en demande pardon et la supplie très humblement de vouloir bien lui pardonner ». Ce n'est pourtant que dix mois plus tard, le 3 juin 1731, alors que la mort d'Adrienne est depuis longtemps oubliée, que le malheureux est remis en liberté. Et, depuis, on perd sa trace.

Qu'Adrienne Le Couvreur ait été, de la part de madame de Bouillon, l'objet d'une tentative d'empoisonnement, le fait paraît aujourd'hui démontré : et ce que nous savons, d'autre part, du caractère emporté, vindicatif et sans scrupule de la duchesse n'y contredit pas. Que la tentative ait été renouvelée à quelques mois d'intervalle, et qu'Adrienne y ait succombé

cette fois, comme on l'affirma dans le temps et comme quelques personnes le croient encore, la chose apparaît plus douteuse.

Toujours est-il que, le 15 mars 1730, au cours d'une représentation d'*OEdipe*, mademoiselle Le Couvreur fut prise de violentes douleurs internes. Mademoiselle Aïssé, qui assistait à la pièce avec madame de Parabère, nous apprend qu'elle faisait pitié par son abattement et sa faiblesse.

« Quoique j'ignorasse son incommodité, je dis deux ou trois fois à madame de Parabère qu'elle me faisait grand'pitié. Entre les deux pièces on nous dit son mal. Ce qui nous surprit, c'est qu'elle reparut dans la petite pièce, et joua, dans le *Florentin*, un rôle très long et très difficile, et dont elle s'acquitta à merveille, et où elle paraissait se divertir elle-même. On lui sut un gré infini d'avoir continué pour que l'on ne dît pas, comme on l'avait fait autrefois, qu'elle avait été empoisonnée. La pauvre créature s'en alla chez elle, et quatre jours après, à une heure après midi, elle mourut, lorsqu'on la croyait hors d'affaire. »

C'est le 20 mars, dans l'après-midi, qu'elle expira, dans des convulsions atroces. Maurice de Saxe, Voltaire, d'Argental et le chirurgien Faget étaient auprès d'elle. Le bruit qui avait couru de son empoisonnement détermina l'autorité à ordonner son autopsie. On trouva qu'elle avait « les entrailles gangrenées », et l'on conclut qu'elle était morte de la dysenterie.

Une fois déjà, en 1725, mademoiselle Le Couvreur avait failli succomber à une inflammation aiguë des entrailles, et sa santé en était depuis lors demeurée profondément atteinte. Nul indice, en tout cas, ne révéla dans sa mort l'action d'une substance toxique.

Un argument pourtant reste à ceux qui, avec M. Monval, maintiennent encore la version de l'empoisonnement : le mystère dont fut entourée l'inhumation.

On sait que le curé de Saint-Sulpice, n'ayant pu obtenir de la mourante l'acte particulier de repentir, le désaveu formel de la profession dramatique que le clergé exigeait alors des gens de théâtre avant de leur conférer les sacrements, interdit l'accès de l'église au corps d'Adrienne, de même que jadis le curé de Saint-Eustache avait repoussé la dépouille

de Molière, et le curé d'Auteuil celle de la Champmeslé. En agissant ainsi, le prêtre montrait sans doute peu de largeur d'esprit, mais ne sortait ni de son droit ni de la tradition. Ce qui demeure inexplicable, c'est que non seulement la sépulture religieuse, mais *toute* sépulture fut refusée à mademoiselle Le Couvreur. L'infortunée ne fut même pas mise au cercueil. A peine enveloppée d'un suaire, elle fut emportée secrètement, à minuit, dans un fiacre par deux portefaix qu'escortaient un exempt et quelques hommes du guet, et inhumée ou plutôt enfouie dans un terrain vague, sorte de chantier de construction sis à l'extrémité du faubourg Saint-Germain. Quand le corps eut été descendu dans la fosse, on jeta dessus un peu de chaux vive, la terre fut nivelée et rien ne trahit l'endroit où reposait la morte.

Pourquoi cet enlèvement clandestin? Pourquoi cette précaution de détruire le cadavre par la chaux vive et de dissimuler la fosse? Voulait-on rendre une nouvelle autopsie impossible? Enfin que faisaient là les représentants du lieutenant de police? Il faut avouer que tout cela est pour le moins étrange et autorise bien des suppositions.



Mais l'intérêt des lettres qui nous occupent est moins dans l'ordre des faits que dans celui des sentiments. Ce qui nous les rend surtout précieuses, c'est qu'elles nous laissent voir le fond même de l'âme qui s'y est épanchée, et que, par elles, nous percevons l'une des formes les plus rares et les plus délicates de la sensibilité féminine.

Elles nous révèlent d'abord en mademoiselle Le Couvreur un ardent, un impérieux besoin d'aimer. C'est là l'instinct le plus profond de son être, le principe essentiel de son activité morale, l'emploi naturel et constant de toutes ses facultés. « Que faire au monde sans aimer? » lisons-nous dans une de ses lettres à d'Argental. Et c'est sa devise qu'elle semble libeller ainsi.

En retour, elle demande qu'on la distingue et qu'on la chérisse : elle n'a de douceur qu'à être un objet de soins, de caresse et de prédilection.

L'amour n'est pas chez elle, comme chez mademoiselle de Lespinasse, une flamme dévorante et toujours agitée : c'est une ardeur voilée, une aspiration constante. Elle est de la race des tendres, et non des passionnées. Parente des Monime et des Bérénice, des La Vallière et des Aïssé, elle a leurs larmes douces, leur grâce touchante et leur pudeur voluptueuse.

Mais sa véritable originalité parmi les femmes de son temps, c'est la conception sérieuse qu'elle se fait de l'amour.

On sait l'étrange altération qu'avait subie ce sentiment sous l'influence dissolvante des mœurs de la Régence : tout ce qui avait fait jusqu'alors la noblesse et la poésie de la passion s'était écroulé sous les coups de la philosophie régnante et sous le persiflage des salons. La femme avait perdu plus que l'homme à cette transformation. On lui avait appris que la pudeur et la fidélité étaient de grands mots vides de sens. Et, revenue de toute illusion romanesque, ne s'attachant plus qu'au positif et à l'agréable des liaisons amoureuses, elle étalait partout un libertinage cynique.

Ce fut l'honneur d'Adrienne de résister à la contagion. Le don de sa personne eut toujours pour principe un engagement du cœur. Elle aima, non par caprice, non par vanité, mais par inclination morale, avec une ardeur, une conscience et une gravité profondes.

Une telle façon d'être et de sentir la vouait fatalement à la souffrance. Stendhal, parlant des femmes « qui ont trop de hauteur dans l'âme pour aimer autrement que par passion », signale très justement la misère de leur condition. « Elles seraient sauvées, ajoute-t-il, si elles pouvaient s'abaisser à la galanterie. » Aussi le sentiment qu'on trouve le plus souvent exprimé sous la plume de mademoiselle Le Couvreur est la crainte de l'amour.

Elle avait été trop de fois dupe des enchantements du cœur : elle savait trop ce qu'il en coûte d'angoisses et de larmes à mettre son bonheur et sa foi dans une âme étrangère, et comme deux êtres, en voulant s'aimer, peuvent se faire souffrir. « Il est, écrit-elle, des erreurs bien douces où je ne puis plus me livrer. De trop tristes expériences ont éclairé ma raison. »

Mais, plus que les trahisons de l'amour, elle en redoute

les malentendus. Elle tremble sans cesse de voir les élans de son cœur brusquement arrêtés par un mot d'ironie ou par un sourire de scepticisme. « Ne me promettez rien que vous ne me vouliez tenir, me dussiez-vous promettre de me haïr: il me semble que cela me serait plus doux que de me voir trompée. » — « Quel supplice, écrit-elle encore à d'Argental, quel supplice de se défier toujours ! » Et, s'adressant à un jeune homme, elle lui donnera ce conseil : « Choisissez pour maîtresse un cœur tout neuf. Qu'elle ne soit point encore revenue de cette heureuse confiance qui rend tout si beau; qu'elle n'ait été ni trahie ni quittée: qu'elle vous croie tel que vous êtes, et tous les hommes tels que vous. »

Elle ira plus loin encore : après la crainte, elle aura le dégoût et l'horreur de l'amour. « Je suis excédée de l'amour... L'amour n'est autre chose qu'une folie que je déteste. » C'est le dernier mot qui s'échappe de ses lèvres : c'est le cri d'une âme épuisée, qui n'ose plus espérer et ne veut plus souffrir.

Si cruellement éprouvée par l'amour, mademoiselle Le Couvreur trouva dans l'amitié des compensations inappréciables. Le cas, il faut l'avouer, contredit à tout ce que les moralistes ont observé à cet égard. « Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, écrit La Rochefoucauld, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour. » La Bruyère affirme que « l'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre » ; et Saint-Évremond écrit : « Où l'amour a su régner une fois, il n'y a plus d'autre passion qui subsiste d'elle-même. »

Tout au contraire, c'est aux âmes blessées par la passion que l'amitié offre, pour un temps au moins, le plus d'attrait : car elle leur promet ce dont elles sont le plus altérées, le calme et la sécurité. Elles n'y trouvent, en effet, ni les malaises qui précèdent l'amour, ni les fièvres qui l'accompagnent, ni les dégoûts et les rancunes qui le suivent; mais des émotions douces, égales, tempérées, seuls aliments qui puissent convenir à leur débilité.

C'est précisément ce qui porta mademoiselle Le Couvreur vers l'amitié. Mais elle marqua d'une nuance bien personnelle ce sentiment qui, entre homme et femme, n'est le plus souvent qu'une trêve armée ou une transaction équivoque. Elle en fit un commerce tendre et confiant, sans sous-entendu ni réserve,

un mélange d'inclination morale et d'attrait personnel, un état de l'âme à égale distance de l'amour et de l'amitié ordinaire. Elle goûtait, dans cet ordre d'affection, des jouissances profondes ; elle prétendait y découvrir des délices toujours nouvelles; elle en savourait certains plaisirs avec une vivacité et une finesse d'impression qui éveillaient en elle comme une exquise volupté.

L'absence de toute coquetterie était la condition absolue d'un pareil sentiment. Et, de fait, aucune femme, de l'aveu de tous ceux qui la connurent, n'apporta plus de franchise et de virile droiture dans ses rapports avec les hommes. Sa seule habileté, si c'en était une, fut d'aimer chacun de ses amis comme s'il était l'unique ou, ce qui mieux est, le préféré.

Mais où elle se montrait une véritable artiste en intimité, c'était dans les soins, les ménagements et les précautions dont elle entourait ses amitiés. Elle savait que, pour durer, tout sentiment a besoin d'être cultivé et, par mille attentions discrètes, elle entretenait le zèle affectueux de ceux qu'elle s'était une fois attachés.

Si elle demandait beaucoup à l'amitié, elle n'y donnait pas moins. Un témoignage charmant de sa fidélité à ses amis nous est conservé dans une lettre qu'elle écrivit, peu de temps avant sa mort, au marquis de La Chalotais. Il avait été, dix ans plus tôt, parmi ses plus fervents adorateurs; elle l'avait peu à peu ramené de l'amour à l'amitié; puis la vie les avait séparés. Il s'était marié, il avait atteint, de bonne heure, la haute situation d'avocat général au Parlement de Bretagne. Elle lui écrivait :

« J'ai reçu, Monsieur, le tribut qu'il plaît à votre amitié de m'envoyer tous les carêmes; je suis fâchée qu'il n'y en ait qu'un par an, puisque ce n'est que dans ce temps et à cette occasion que vous m'honorez de votre souvenir. Je suis très flattée qu'il subsiste, malgré la longueur de l'absence et le peu d'espérance de nous revoir. Pour moi, je suis très constante pour des amis tels que vous, et dussions-nous vivre cent ans, et rester aussi éloignés, je ne vous oublierais point.

» Vous voilà décoré d'une charge qui vous retiendra plus que jamais dans votre Bretagne, et, à moins que je n'y aille, je ne verrai plus mon petit abbé. Il y a peut-être de l'indé-

cence à moi d'appeler ainsi un homme devenu si grave par le sacrement et la magistrature; je vous en demande donc pardon humblement, Monsieur, à vous, à Madame votre épouse et à votre nouvelle dignité. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que mon petit abbé jeune, plein d'esprit, de grâce et de sagesse, n'était pas moins respectable pour moi que M. le marquis de La Chalotais, père de famille et avocat général du Parlement de Bretagne. Ces titres, loin de m'imposer, m'autorisent, ce me semble, à vous parler plus naïvement et avec plus de confiance des sentiments qu'une extrême jeunesse et une entière liberté devaient modérer. Quand on a dix ou douze ans de connaissance et une espèce d'attachement qui résiste à l'éloignement et ne doit blesser personne, on doit se parler sans contrainte. Je vous assure donc que je vous aime autant que je vous estime, que je fais des vœux pour votre bonheur et celui de tout ce qui vous appartient, et je vous exhorte à me conserver votre souvenir et mieux. »

Mais l'attachement le plus complet et le plus tendre, le plus pur et le plus durable qu'ait inspiré mademoiselle Le Couvreur, son chef-d'œuvre en amitié, est le sentiment auquel elle sut fixer le cœur de Charles d'Argental.

Le début de leurs relations avait été orageux. Charles de Ferriol d'Argental, à peine hors de page, s'était passionnément épris d'Adrienne. Encore toute meurtrie de ses premières expériences sentimentales, mais touchée par ce qu'elle devinait de sincère et de profond dans le sentiment dont elle était l'objet, mademoiselle Le Couvreur, au lieu de l'amour qu'on lui demandait, proposa son amitié. D'Argental ayant repoussé ses offres, elle entreprit de le guérir. Elle s'y appliqua loyalement, sans arrière-pensée, avec une grâce, une patience, une ingéniosité bien rares. Elle lui écrivait, par exemple :

« Se peut-il qu'avec tant d'esprit, vous soyez si peu maître de vous? Que vous en reviendra-t-il, que le plaisir de m'exposer à des tracasseries désagréables, pour ne pas dire pis? Je suis honteuse de vous quereller quand vous me faites tant de pitié; mais vous m'y contraignez. Adieu, malheureux enfant! Vous me mettez au désespoir. »

Elle ne se bornait pas à prodiguer au pauvre amoureux ses conseils et ses doux reproches : elle lui donna un témoignage

de dévouement absolu et d'autant plus méritoire, qu'elle le lui cacha toujours. Ayant appris que madame de Ferriol, inquiète de la passion de son fils, songeait à l'éloigner de Paris, à l'envoyer « aux Iles », à Saint-Domingue, mademoiselle Le Couvreur n'hésita point à se rendre chez elle pour la rassurer elle-même. Accueillie avec froideur et n'ayant pu s'expliquer aussi complètement qu'elle l'eût souhaité, elle écrivit à madame de Ferriol la lettre que voici :

Paris, 22 mars 1721.

» Madame,

» Je ne puis apprendre, sans m'affliger vivement, l'inquiétude où vous êtes et les projets que cette inquiétude vous fait faire. Je pourrais ajouter que je n'ai pas moins de douleur de savoir que vous blâmez ma conduite ; mais je vous écris moins pour la justifier que pour vous protester qu'à l'avenir, sur ce qui vous intéresse, elle sera telle que vous voudrez me la prescrire. J'avais demandé mardi la permission d'aller vous voir, dans le dessein de vous parler avec confiance, et de vous demander vos ordres. Votre accueil détruisit mon zèle et je ne trouvai plus que de la timidité et de la tristesse. Il est cependant nécessaire que vous sachiez au vrai mes sentiments, et, s'il m'est permis de dire quelque chose de plus, que vous ne dédaigniez pas d'écouter mes très humbles remontrances, si vous ne voulez pas perdre Monsieur votre fils.

» C'est le plus respectueux enfant et le plus honnête homme que j'aie vu de ma vie. Vous l'admireriez s'il ne vous appartenait pas. Encore une fois, Madame, daignez vous joindre à moi pour détruire une faiblesse qui vous irrite, et dont je ne suis pas complice, quoi que vous disiez. Ne lui témoignez ni mépris ni aigreur : j'aime mieux me charger de toute sa haine, malgré l'amitié tendre et la vénération que j'ai pour lui, que de l'exposer à la moindre tentation de vous manquer. Vous êtes trop intéressée à sa guérison pour n'y pas travailler avec attention, mais vous l'êtes trop pour y réussir toute seule et surtout en combattant son goût par autorité, ou en me peignant sous des couleurs désavantageuses, fussent-elles véritables. Il faut bien que cette passion soit extraordinaire, puisqu'elle subsiste depuis si longtemps

sans nulle espérance, au milieu des dégoûts, malgré les voyages que vous lui avez fait faire, et huit mois de séjour à Paris sans me voir, au moins chez moi, et sans qu'il sût si je l'y recevrais de ma vie... Il est aisé de croire que son commerce me plairait infiniment sans cette malheureuse passion qui m'étonne autant qu'elle me flatte, mais dont je ne veux pas abuser. Vous craignez qu'en me voyant il ne se dérange de ses devoirs et vous poussez cette crainte jusqu'à prendre des résolutions violentes contre lui. En vérité, Madame, il n'est pas juste qu'il soit malheureux de tant de façons. N'ajoutez rien à mes injustices; cherchez plutôt à l'en dédommager: faites tomber sur moi tout son ressentiment, mais que vos bontés lui servent de ressources.

» Je lui écrirai ce qu'il vous plaira; je ne le verrai de ma vie, si vous voulez; j'irai même à la campagne, si vous le jugez nécessaire; mais ne le menacez plus de l'envoyer au bout du monde. Il peut être utile à sa patrie; il fera les délices de ses amis; il vous comblera de satisfaction et de gloire; vous n'avez qu'à guider ses talents et laisser agir ses vertus. Oubliez, pendant un temps, que vous êtes sa mère, si cette qualité s'oppose aux bontés que je vous demande à genoux pour lui. Enfin, Madame, vous me verrez plutôt me retirer du monde, ou l'aimer d'amour, que de souffrir qu'il soit à l'avenir tourmenté pour moi et par moi... »

Cette lettre, d'une fierté si noble et d'une convenance de ton si parfaite, resta ignorée de Charles d'Argental à l'époque où elle fut écrite. Il n'en eut connaissance qu'un demi-siècle plus tard, l'ayant découverte par hasard au milieu d'anciens papiers de famille.

Entre des mains aussi délicates, la guérison de Charles d'Argental n'était qu'affaire de temps. Il se rangea peu à peu aux sentiments où l'on voulait l'amener, et s'en trouva récompensé. Dans le cœur de son amie une place à part lui fut toujours ménagée. Elle ne lui cachait pas le prix inestimable qu'elle faisait de son affection. « Ne vous lassez, lui écrivait-elle, ni d'être sage ni de m'aimer. Les sentiments que j'ai pour vous valent mieux que la passion la plus violente et la plus déréglée. » Il recevait le secret de ses pensées; elle l'ap-

pelait aux heures de doute et de tristesse, elle l'adjurait de lui conserver toute la vie son dévouement. Et, de fait, il lui garda un cœur fidèle jusqu'à la mort.

*
* *

Ces qualités si rares, dont le renom s'était discrètement établi, avaient créé à mademoiselle Le Couvreur une situation privilégiée dans la société de son temps. La Régence, malgré l'extrême liberté de ses mœurs, avait en effet respecté le préjugé qui excluait du monde les gens de théâtre.

Adrienne Le Couvreur, la première en France, vit s'ouvrir devant elle la porte des salons. La duchesse du Maine, la marquise de Simiane, la duchesse de Gesvres, la présidente Berthier, la marquise de Lambert, mesdames de Pomponne et de Montchesne s'empressèrent de lui faire accueil.

Elle montra dans cette situation délicate un sentiment si juste des bienséances, une dignité si décente, un tact si fin, qu'elle devint bientôt la favorite du monde le plus qualifié et le plus élégant. Bientôt on ne chercha plus à l'attirer chez soi, on se disputa l'honneur d'être reçu chez elle. « C'est une mode établie, écrit-elle, de dîner ou souper avec moi, parce que quelques duchesses m'ont fait cet honneur. Il est des personnes dont les bontés, dont les bienveillances me charment et me suffiraient, mais auxquelles je ne puis me livrer parce que je suis au public, et qu'il faut absolument ou répondre à toutes celles qui ont envie de me connaître, ou passer pour impertinente. Quelque soin que j'y apporte, je ne cesse pas de mécontenter. Si ma pauvre santé, qui est faible, comme vous savez, me fait refuser ou manquer à une partie de dames que je n'aurai jamais vues, qui ne se soucient de moi que par curiosité, ou, si je l'ose dire, par air, car il en entre dans tout : « Vraiment, dit l'une, elle fait » la merveilleuse ! » Une autre ajoute : « C'est que nous ne » sommes pas titrées ! » Si je suis sérieuse, car on ne peut être fort gaie avec bien des gens qu'on ne connaît pas : « C'est » donc là cette fille qui a tant d'esprit? » dit quelqu'un de la compagnie. « Ne voyez-vous pas qu'elle nous dédaigne, dit » une autre, et qu'il faut savoir du grec pour lui plaire? » —

« Elle va chez madame de Lambert, dit une autre, cela ne » vous dit-il pas le mot de l'énigme? »...

Elle ne se laissait toutefois ni éblouir ni abuser par les succès de société. Elle sentait trop finement ce que les jouissances de cet ordre ont de vain. Elle souffrait même de la dispersion de soi que produit le monde. Sa correspondance est pleine d'aveux à cet égard. La même note y revient à chaque instant : « C'est une chose horrible que la dissipation où je suis. » On y lit encore : « Je suis plus occupée que jamais du désir de devenir libre, et de n'avoir plus de cour à faire qu'à ceux qui, réellement, auront de la bonté pour moi et qui satisferont et mon cœur et mon esprit. Je ne me soucie point de briller : j'ai plus de plaisir cent fois à ne rien dire, mais à entendre de bonnes choses, à me trouver dans une société douce de gens sages et vertueux, qu'à être étourdie de toutes les louanges fades que l'on me prodigue à tort et à travers dans bien des endroits. »

D'ailleurs les fatigues de cette vie, ajoutées à celles du théâtre, excèdent ses forces physiques. Elle est toujours souffrante. Et pourtant, avec la nerveuse et vaillante énergie des femmes frêles, elle sort, reçoit, joue et travaille toujours. « Je n'ai pas eu douze heures de santé depuis que je vous ai vu. »... « Ma santé est assez languissante ». C'est le refrain final de presque toutes ses lettres. Elle écrit encore : « Ma santé me désespère et je ne suis pas maîtresse de la tristesse qu'elle m'inspire. Je trouve qu'il est plus difficile de prendre son parti sur une langueur éternelle que sur une maladie bien vive et bien déclarée. »

La vie à laquelle elle aspire de toutes ses forces, c'est la vie calme et retirée, les entretiens familiers, les longues lectures et les rêveries solitaires.

Un document suggestif à cet égard est l'inventaire qui fut dressé chez elle après sa mort et qui nous a été conservé.

Voici d'abord l'aménagement de sa chambre[1] : une tenture de damas cramoisi et de « six pièces de tapisserie de Flandre à verdure et petits personnages » couvre les murs et amortit

1. Mademoiselle Le Couvreur habitait rue des Marais (aujourd'hui rue Visconti) un petit hôtel, tout proche de la maison où demeura la Champmeslé et mourut Jean Racine.

les bruits du dehors. Près du grand lit à « tombeau », est une chaise longue. Un canapé, un sofa, des fauteuils confortables, des guéridons finement sculptés, des écrans et des paravents de bois précieux, quelques tableaux de choix, un clavecin de laque de Chine, une bibliothèque garnie de quatre cents volumes, complètent le mobilier, sans compter les menus objets qui couvrent les tables et révèlent chez la maîtresse du lieu l'art délicat d'approprier à sa personne les moindres choses de la vie. C'est bien la demeure d'une femme qui se complaît en son logis et qui veut que tout y soit harmonieux, individuel et raffiné.

Ses toilettes, dont l'inventaire nous donne également la liste, ne portent pas un témoignage moins significatif de ses goûts d'intimité. Pour dix « habits » de ville et de soirée, elle possède quinze robes de chambre. « Une robe de chambre de gros de Tours couleur de rose, garnie de réseau d'argent ; une robe de chambre de damas blanc bordé de chenille ; deux robes de chambre de satin jonquille avec parements de fourrure et de marmouchy ; etc., etc. »

Ces indications, si sèche qu'en soit la teneur, nous permettent d'évoquer, en son cadre et en ses atours habituels, l'image de celle qui vivait parmi ces élégances et ces délicatesses. Nous la *voyons* maintenant, gracieuse et abandonnée, causant, au coin du feu et dans une lumière voilée, avec l'un ou l'autre de ses amis préférés, d'Argental, du Marsais, l'abbé d'Amfreville, le comte de Caylus. Ou bien elle nous apparaît toute seule, sur sa chaise longue, les yeux détachés du livre qu'elle tient à la main, perdue dans une longue rêverie, errant parmi ses souvenirs et ses regrets, savourant la paix douloureuse des âmes au fond desquelles d'anciennes amours dorment ensevelies, telle enfin qu'elle devait être le jour de décembre où elle écrivait à l'un de ses confidents ce billet charmant :

« J'ai resté toute la journée chez moi, dans une langueur triste et pourtant point insupportable. J'ai fait des réflexions plus attendrissantes que noires. Vous ne connaissez pas cet état, parce que vous n'êtes ni faible, ni femme, ni mélancolique. Adieu, puissiez-vous conserver jusqu'à votre dernier jour cette heureuse santé et sécurité. »

*
* *

Ainsi s'achève, dans une expression de douceur, d'abandon et de mélancolie, la physionomie intime que nous avons tenté d'esquisser. Une certaine complexité s'y montre par endroits et nous avons dû y marquer plus d'un contraste. Comme tous les êtres qui vivent beaucoup par le cœur, mademoiselle Le Couvreur fut illogique et faible. Mais, dans ses contradictions et ses défaillances, elle ne fut jamais sans grâce. Et c'est pour elle un titre suffisant à survivre dans notre souvenir, à ne pas périr tout entière dans l'oubli.

Car la grâce n'est pas, ainsi qu'on affecte trop souvent de le croire, quelque chose d'extérieur, une simple apparence, un vain ornement. Elle est une réalité intime, l'essence et comme le parfum de l'être : elle a pour principe la finesse des sens, l'élégance et la noblesse des instincts, le goût des choses élevées et délicates, l'aversion de tout ce qui est médiocre et n'excelle pas ; elle suppose enfin le jeu libre et harmonieux des ressorts intérieurs, ou, comme disaient les Grecs, l'*eurythmie* des mouvements de l'âme.

De là sa valeur morale et l'influence bienfaisante qu'elle exerce sur nos facultés aimantes. Elle est même, en un sens, supérieure aux commandements de la loi morale : car ceux-ci nous obligent, tandis qu'elle nous persuade. Or, ce qui importe n'est pas de contraindre, mais de persuader.

Et c'est aussi pourquoi nous trouvons en elle une source incomparable de jouissances et d'émotions : car elle est une œuvre d'art vivante. A un certain degré même, elle vaut les plus parfaits chefs-d'œuvre. La grâce d'une La Vallière, d'une Henriette d'Orléans, d'une Aïssé, d'une Le Couvreur n'est-elle pas quelque chose d'aussi accompli que *Bérénice* ou la *Princesse de Clèves* ? Et, pour être plus spontanée, en aurait-elle moins de prix ?

MAURICE PALÉOLOGUE.

LES SOUVENIRS

DU

GÉNÉRAL BARON DE SALLE[1]

En déposant à l'Hôtel des Invalides, le 2 octobre 1894, les drapeaux des deux régiments de pontonniers passés à l'armée du génie, le ministre de la guerre a énuméré les glorieux services dont le souvenir se conserve par les noms inscrits sur chacun d'eux.

Ce corps date de l'année 1794 et est sorti d'une simple mesure d'expédient. Le général Jourdan, ayant à passer le Rhin à Weissen-Tharn, près Neuwen, en 1794, choisit un certain nombre d'officiers qu'il chargea de préparer le passage avec des éléments incohérents. L'essai ayant donné de bons résultats, on forma des bataillons réguliers de pontonniers à l'armée du Rhin. Le capitaine de Salle y entra malgré lui,

1. Le général baron de Salle a retracé les détails de sa carrière dans un écrit destiné à ses enfants seulement, et intitulé : « Notice biographique sur moi-même, à l'effet de faire connaître à mes enfants ma vie militaire. » Étant entré dans sa famille par mon mariage avec son arrière-petite-fille, j'ai pensé servir sa mémoire en prenant dans ces souvenirs, pour les donner au public, les deux extraits suivants, qui sont instructifs encore aujourd'hui. L'un décrit le passage du Danube par l'armée française devant Wagram, le 5 juillet 1809 ; l'autre se rapporte à l'un des plus mystérieux épisodes de la bataille de Ligny, les marches et contre-marches du comte Drouet d'Erlon, cause essentielle de la défaite de Waterloo, et semble donner le mot de l'énigme en vain cherchée jusqu'à présent. — Le général de Salle fut connu et est cité dans les documents de l'époque, antérieurs à l'année 1819, sous le nom de Dessales. L'orthographe de son nom a été rectifiée en vertu d'un jugement rendu le 21 juillet 1819 par le tribunal de Versailles, lieu de sa naissance.

par ordre ; ce dont il garda quelque rancune, bien que ce soit en qualité de pontonnier qu'il ait rendu ses plus signalés services.

Victor-Albert de Salle était encore au collège d'Orléans lorsque, en 1792, il s'enrôla dans le bataillon des volontaires de Seine-et-Oise à l'âge de seize ans. Il y fut élu premier sergent de la compagnie des canonniers, sur son refus d'accepter le grade de lieutenant dont il ne se jugeait pas encore digne. C'est en cette qualité qu'il assista aux batailles de Jemapes et de Fleurus. Nommé capitaine en novembre 1793, il prit une part active au siège de Mayence ainsi qu'aux luttes de Schérer et de Championnet en Italie. Décoré de la Légion d'honneur à la revue du camp de Boulogne, puis promu chef de bataillon, il remplit en cette qualité plusieurs missions diplomatiques auprès des princes de la Confédération du Rhin, pendant les années 1805 et 1806.

En 1809, il était à l'armée d'Espagne lorsqu'il fut appelé à la grande armée sur les instances de Lariboisière. Il la rejoignit au moment où l'insuffisance des éléments rassemblés pour le passage du Danube et les fautes commises dans la préparation même du passage occasionnèrent l'échec de la bataille d'Essling. La faute fut réparée à Wagram.

I

PASSAGE DU DANUBE DEVANT WAGRAM, 5 JUILLET 1809

« Le général Lariboisière partit de Madrid pour rejoindre Napoléon et me promit de m'appeler à la grande armée. Je reçus l'ordre quelques jours après son arrivée à Paris. Il portait de me rendre en poste au quartier général de l'armée impériale. La route d'Almaras [1] à Bayonne présentait les plus grands dangers : je les affrontai en compagnie d'une certaine quantité d'employés qui, comme moi, devaient se rendre en Allemagne.

1. Almaras sur le Tage, à 100 kilomètres en aval de Tolède. Le commandant de Salle y était alors occupé, de concert avec le colonel Sabatier, à rétablir sur le fleuve les communications militaires interrompues par les troupes de Ballesteros.

Je n'en fus pas moins attaqué plusieurs fois. Je brisai ma voiture auprès de Talavera de la Reina, j'eus mon domestique assassiné et mon portefeuille enlevé avec l'âne qui le portait près du pont du Guadarrama. Enfin, ayant rencontré à ce dernier gîte le colonel Sabatier, nous convînmes, sur la demande des employés, de former une espèce de caravane et de marcher en bon ordre afin de résister aux attaques des guérillas. Malgré les soins que nous prîmes, le colonel et moi, nous ne pûmes sauver tout le monde, parce qu'il y eut parfois de l'indiscipline parmi nos volontaires; mais la presque totalité arriva saine et sauve à Valladolid.

» J'en partis à bidet pour Burgos, ce que je reconnus très imprudent dans une multitude de circonstances, cependant mon audace me réussit. Je me tirai d'affaire et arrivai à Bayonne. Là, je m'associai avec trois personnes : nous louâmes un grand cabriolet, nous courûmes la poste jour et nuit pour atteindre Paris, où nous arrivâmes quatre-vingt-six heures après. J'achetai une autre voiture, puis je me remis en route pour le quartier général. Je l'atteignis à Vienne, ou pour mieux dire dans l'île de Lobau, au moment où s'exécutait la retraite de la bataille d'Essling. J'avais pris à peine le temps d'embrasser mon père et ma mère à Paris et de voir ma femme à Mayence, par où j'avais passé.

» Ici les événements prennent pour moi une assez haute importance pour que je les décrive plus en détail.

» J'arrivai donc dans l'île de Lobau au moment où la retraite venait de s'effectuer. Les ponts du grand bras avaient été emportés par des brûlots ennemis à l'instant où le corps du maréchal Davout arrivait pour le passer. Le maréchal Lannes venait d'avoir la jambe emportée et l'île était encombrée de blessés, de mourants et de débris de toute espèce.

» Le premier officier général d'artillerie que je rencontrai fut le général Pernetty : « Chargez-vous, me dit-il, de réunir toutes » les troupes des équipages de pont, toutes les ressources qui » nous restent. Tâchez d'évacuer les blessés et de rétablir les » communications avec la rive droite ! »

» Je vis mes officiers, mes soldats; tous m'accueillirent avec d'autant plus de plaisir qu'ils comptaient sur l'ensemble qui allait désormais régner dans les travaux jusqu'alors soumis au

caprice des uns et des autres. Je fis d'abord passer l'Empereur, qui se dirigea sur Schœnbrun, laissant le maréchal Masséna dans l'île de Lobau qu'il avait l'ordre de conserver. Ensuite je mis à la rive droite le pauvre maréchal Lannes, qu'on avait amputé; enfin le plus grand nombre possible de blessés fut couché dans de grands bateaux et envoyé aussi aux ambulances. Mais les ressources étaient loin d'être en rapport avec la masse de ces malheureux. Un grand nombre se traînait vers le fleuve et s'y noyait: le reste mourait dans les douleurs d'une fièvre brûlante. Les moins maltraités furent réunis dans quelques ambulances en plein air et soignés pendant le temps nécessaire pour reconstruire les ponts, par lesquels s'écoula cette multitude de soldats mutilés.

» Dans les premiers instants, j'étais accablé de demandes des généraux, des employés supérieurs, des officiers de tous rangs qui voulaient fuir cette île dans laquelle ils s'attendaient à être foudroyés par le canon autrichien ou pris par les troupes ennemies. Je me rappelle que l'ambassadeur de Bavière, qui m'avait connu à Munich, me demanda, au nom de son roi, de le sauver de cette bagarre et d'épargner à son maître la honte d'avoir son envoyé extraordinaire au nombre des prisonniers.

» J'eus bien de la peine à trouver une petite nacelle pour le faire transporter. Enfin je chargeai deux sous-officiers qui m'étaient dévoués de remonter cette embarcation le plus haut possible et loin de la vue des troupes; j'y conduisis mon ambassadeur, je l'y plaçai en lui souhaitant bon voyage. Cette complaisance rappela au souvenir du roi ma pénible et dangereuse mission dans ses États (en 1805); il me fit offrir plus tard une tabatière ornée de brillants avec son portrait, ou sa décoration militaire. Je préférai la seconde que l'Empereur m'autorisa tout de suite à porter.

» Quand j'eus rétabli l'ordre dans les travaux, que j'eus refait les ponts, je laissai quelques compagnies à Lobau pour aller me reposer quelques jours à Vienne.

» Pendant ce temps, le général Songis tomba malade, de la maladie qui le conduisit au tombeau. Il fut remplacé par le général Lariboisière, ce qui me mit de nouveau en rapport avec le chef qui me connaissait depuis longtemps.

» L'Empereur voulant un colonel à la tête des équipages de

pont y avait d'abord placé M. de Sugny. Je restais toujours à Vienne, laissant le soin à cet officier de conduire les travaux sur les lieux. M. de Sugny, bon et ancien officier, depuis ministre de la guerre à Naples, entendait peu le service qui lui était confié. Le général en chef de l'artillerie le dit à plusieurs reprises à l'empereur qui se butait à avoir au moins un colonel. J'avais pour moi le général Lariboisière, le général Andréossi, gouverneur de Vienne, ancien directeur des équipages de pont de l'armée d'Italie. Ces deux généraux appréciaient les peines que j'avais eues et que je prenais de rassembler d'immenses moyens, à l'effet de prévenir de nouveaux désastres de la nature de ceux de la bataille d'Essling ; ils me présentèrent comme le seul capable de surmonter les difficultés du présent et de l'avenir, quels que fussent les projets de Sa Majesté. L'Empereur vaincu me fit alors venir à Schœnbrun et, lorsque j'entrai dans son cabinet :

» — Vous voilà donc, monsieur le directeur des équipages de pont !

» — Pas encore tout à fait, Sire, car il me manque ma nomination.

» — Allez ! vous êtes nommé, travaillez en conséquence !

» De ce moment, j'occupai toutes les compagnies des premiers et deuxièmes bataillons à construire des radeaux, à fabriquer des fers de toute nature, des ancres, à rassembler des bois, des bateaux, jusqu'à des meules pour servir d'ancres. Je divisai en équipages, de cent toises chaque, mes nombreuses ressources. J'étais puissamment secondé par le gouverneur de Vienne, qui ne refusait aucune de mes demandes. Enfin, j'avais deux mille quatre cents toises de pont préparées ou tendues lors de la bataille de Wagram. Aussi me trouvai-je en état de satisfaire à la minute et sans objection à tous les ordres qui me furent donnés par Sa Majesté.

» Je vins, très peu de jours après avoir été pourvu de mon commandement, m'établir dans une baraque placée sur la rive droite, à la culée du pont de l'île Lobau. L'Empereur, profitant de l'espèce de suspension d'hostilités qui avait lieu depuis la bataille d'Essling, couvrit l'île de fortifications. Il la fit traverser dans tous les sens par des chemins qui étaient éclairés la nuit par des réverbères, à l'instar de Paris. Il y eut

émulation entre tous les corps spéciaux : les pontonniers, les sapeurs, les marins, les canonniers travaillaient de rivalité

» On fit de prétendues estacades redoublées sur les deux premiers bras du Danube, qui devinrent bientôt des ponts de pilotis à la César. Jamais je n'avais vu déployer autant de ressources. Les communications avec l'île se composaient d'un pont de pilotis pour les voitures et la cavalerie, d'un autre en pilotis pour l'infanterie, enfin d'un pont de bateaux couvert pour les deux autres.

» Le général Bertrand, aide de camp de l'Empereur, commandait le génie. Il ne quittait pas les environs de l'île où il était établi. Napoléon venait tous les jours faire des reconnaissances. Il se disposait à reprendre l'offensive au premier jour, mais il sentait le besoin d'opérer à coup sûr. Les malheurs d'Essling étaient présents à sa pensée et la cause lui en était bien connue. Aussi mit-il autant de prudence dans les préliminaires, qu'il avait joué d'audace à la première rencontre. Un jour qu'il était venu à Lobau, il dit au général Bertrand, à qui il avait soumis une idée que celui-ci ne partageait pas : « Amenez demain à Schœnbrun le directeur des » équipages de pont, le capitaine de vaisseau commandant la » marine et un ingénieur constructeur de la marine. »

» En arrivant, nous fûmes formés en conseil. L'Empereur, un crayon à la main, nous fit part, à peu près en ces termes, du projet qu'il avait conçu pour brusquer le passage du troisième bras.

» — Je veux faire construire sur un chantier, en plan incliné et perpendiculairement au fleuve, un bateau aussi long que la largeur de ce bras. On le couvrira d'un pont et, dès que le travail sera achevé, je le lancerai en travers du fleuve. Mon avant-garde sera toute prête, elle passera rapidement sur ce pont jeté en quelques minutes. Pendant qu'elle s'engagera avec l'ennemi, nous construirons nos autres ponts de bateaux ou de radeaux destinés au passage des colonnes.

» L'idée était gigantesque, comme tout ce qui sortait de cette vaste tête. Elle nous frappa. Mais il était facile de démontrer les difficultés de l'exécution. Je me taisais ainsi que les trois autres, mais il m'apostropha le premier :

» — Qu'en pensez-vous ?

» — Que l'idée est grande, que l'exécution n'est pas impos-

sible, mais que le bateau, une fois en travers du fleuve, ne pourra pas servir à sa destination, car il fera digue ou barrage au courant qu'il refoulera (sept pieds à la seconde). Ou il sera brisé en peu de temps, ou l'eau, passant en nappe par-dessus, empêchera le soldat de le parcourir.

» — Mais nous pourrons faire des arches dessous!

» — Aux dépens de la solidité. Puis, d'ailleurs, le bras qui paraît si peu de chose auprès des deux autres, a pourtant quatre-vingt-trois toises de large. Le bateau serait d'une longueur démesurée.

» — Et vous, Baste (le capitaine de vaisseau), qu'en pensez-vous?

» — Je partage l'avis du commandant.

» — Mais enfin un vaisseau de soixante-quatorze, mettons cent vingt canons, est aussi long que cela? demanda-t-il à l'ingénieur constructeur, Moreau.

» — Pardonnez-moi, Sire, moitié à peu près, car le vaisseau de premier rang a deux cent quarante à deux cent cinquante pieds.

» — Eh bien! comment nous y prendre? je veux passer mon avant-garde en cinq minutes.

» — Si Votre Majesté, lui dis-je, veut me permettre de lui soumettre mon idée, je crois pouvoir lui promettre un passage brusqué, une manœuvre que j'ai déjà exécutée comme une jonglerie[1] et qui doit infailliblement réussir devant l'ennemi avec mes audacieux et intelligents pontonniers.

1. Par *jonglerie*, le général fait allusion à un épisode de sa jeunesse que nous nous permettons de citer ici textuellement :

« Ce fut à l'époque des réjouissances de la paix de l'an VIII que le général Moreau épousa mademoiselle Hulot. Il vint à Strasbourg avec sa femme en l'an IX. Le général Eblé s'y trouvait pour la dislocation de l'artillerie de l'armée. Il avait fait préparer un feu d'artifice magnifique pour son ancien général en chef, lequel devait être tiré à la Robertsau après le dîner offert par la ville. Le général Eblé m'ayant fait prier, en qualité de chef des pontonniers, de passer chez lui pour une communication, me parla de son désir de faire établir instantanément sur l'Ill un pont de bateaux ou de pontons sur lequel pût passer la compagnie du général en chef pour se rendre au jardin, afin d'éviter la foule qui suivait la grande allée. Il me laissait toute latitude de jongler comme je l'entendrais.

» Je pris avec moi la compagnie dont j'étais le commandant, et, comme elle m'obéissait aveuglément, je la dressai pendant deux jours à une manœuvre si rapide que lorsque arriva le passage, le général en chef et sa femme s'étaient à peine présentés que déjà ils mettaient le pied sur le pont pour le traverser.

» On fut émerveillé de voir un pont solide s'établir comme par enchantement. On combla d'éloges l'inventeur, qui était aussi l'exécuteur, mais qui ne crut pas devoir se montrer, tant la chose méritait peu par elle-même. »

» Je lui parlai alors de *portières*[1] de plusieurs bateaux préparés dans le petit bras de l'île Alexandre, que je ferais déboucher à un signal donné et qui, après avoir jeté l'ancre en ligne, seraient réunis en un seul pont dans l'espace de quelques minutes. Mon idée le frappa; cependant il objecta :

» — Je ne veux pas de portières, mais un seul pont.

» — Comment le construire en ligne à peu près droite dans un bras courbe extrêmement étroit?

» — Je mettrai vingt mille hommes à le creuser droit.

» — Sire, ce grand travail n'inquiétera-t-il pas l'ennemi, qui éventera vos projets? Il me vient une autre idée, c'est de construire mes portières comme je les ai conçues, de ne leur donner qu'une longueur telle que chacune séparément puisse facilement passer dans les sinuosités du petit bras, et de les tenir cependant unies entre elles par plusieurs *cinquenelles*[2]. On ne fera qu'un tout de ces diverses parties, au moment même où elles déboucheront dans le fleuve. Je les ferai lancer alors en conversion, prenant toutes les précautions qu'exige une si téméraire entreprise. Et peut-être réussirons-nous!

» — Arrêté! dit l'Empereur. D'ailleurs, si nous échouons, nous aurons l'honneur de l'avoir entrepris. On n'a jamais rien fait de semblable?

» — Non, Sire.

» — Allons! tout de suite à votre poste et au travail. Dès demain j'irai vous voir.

» J'allai rassembler mes capitaines qui firent cercle autour de moi. Je leur dis ce que leur chef venait de promettre. J'expliquai comment j'avais conçu mon plan. Je les vis changer de couleur et bientôt m'accuser de témérité, de les avoir compromis, car ils se sentaient incapables de remplir ma promesse :

» — Allons donc! malgré tous mes travaux, je vais prendre dans chacune de vos compagnies des hommes de bonne volonté, je les mettrai à l'œuvre et les guiderai seul!

1. Les *portières*, autrement dites *culées*, sont les parties isolées d'un pont, formées chacune par la réunion de plusieurs bateaux.

2. Les *cinquenelles* sont de longs et forts cordages qui servent à la manœuvre des ponts ainsi qu'à la réunion de leurs parties.

» Le capitaine Heckmann, de la huitième, excellent praticien, fut piqué au vif. Il se rétracta le premier. Je le pris au mot. Nous mesurâmes de nouveau la largeur du fleuve, je fis le partage des travaux, j'en traçai le plan. Je fixai le nombre et la dimension des bateaux, la longueur des poutres, leur quantité, leur écartement, les bois dont elles seraient recouvertes, l'écartement entre chaque corps flottant, le procédé d'arcbouter les bois, de placer les cinquenelles, de fixer les portières les unes aux autres en laissant le jeu qui leur était nécessaire pour déboucher du petit bras[1]. J'arrêtai, de concert avec Heckmann, les manœuvres des pontonniers et je laissai chacun s'occuper de ses préparatifs.

» Pendant que ce travail s'effectuait, les ouvriers de la marine faisaient deux grands bacs : ma première compagnie conduisait un équipage au confluent des deux grands bras du Danube avec celui de Lobau : la dixième du premier bataillon préparait un pont de radeaux, une du deuxième bataillon rassemblait un équipage de bateaux pour déboucher de l'île Alexandre. Des ponts de pilotis faits par les pontonniers facilitaient les petits passages. La troisième avait un pont de radeaux sur l'île Pouget et un prêt à tendre. La neuvième compagnie, capitaine Baillot, avait mis à couvert l'équipage qui avait servi lors de la bataille d'Essling. Enfin, nous avions tout le nécessaire pour tendre un pont sur l'île des Moulins. On verra qu'après le grand passage, je fis tendre encore deux autres ponts.

» L'Empereur, dès les premiers jours de juillet, commença les opérations préliminaires de son passage par une fausse disposition d'attaque. Il enjoignit au maréchal Masséna de passer de vive force là même où il l'avait fait pour la dernière bataille. Prévenu à temps, j'arrivai.

» Nous exécutâmes le passage sous le canon des batteries de ce corps d'armée. Nous ne perdîmes personne. On s'établit solidement sur la rive gauche et on s'y maintint sans outre-

1. Ce pont était composé de quatre parties, liées entre elles par des cordages, afin qu'il pût suivre la courbure du courant dans lequel il avait été préparé, et dont la largeur n'était que de six toises. On le forma de quatorze bateaux ou pontons du modèle autrichien ; il y avait seulement trois poutrelles à chaque travée, parce que le pont ne devait servir qu'à l'infanterie. (*Guide du Pontonnier*.)

passer quelques centaines de toises. Le lendemain, Sa Majesté voulut encore faire établir un pont au-dessous, sur l'île des Moulins. Elle espérait que tout serait prêt pour la nuit. Mais la neuvième compagnie ne se trouvant pas en mesure, ne commença qu'au point du jour (entre trois et quatre heures).

» L'ennemi qui avait eu l'éveil le jour précédent, ayant aperçu les préparatifs des travaux, amena quatre canons de campagne qu'il plaça derrière un éperon perpendiculaire au fleuve dans un de ses retours, et dès qu'il aperçut les premiers travailleurs, il commença sur eux un feu soutenu qui les maltraitait fort [1].

» L'Empereur arriva au canon, je ne tardai pas à accourir moi-même, mais je défilai sous le feu de toutes les batteries ennemies, ignorant complètement ce dont il s'agissait. La première chose que dit l'Empereur fut : « Faites éteindre le » feu par les batteries de l'île! » Mais j'eus beau transmettre ses ordres aux chefs, chacun affirma ne pas savoir où étaient les pièces de l'ennemi qui, en effet, étaient couvertes non seulement par la digue, mais par les nombreuses broussailles des rives et des petites îles. On fit faire des feux de bois vert afin que la fumée masquât les travailleurs. Cela ne produisit aucun effet.

» Voulant pourtant à toute force préserver les pontonniers et les canonniers qui construisaient le pont, je pris la résolution de me placer sur le milieu de la partie pontée afin de m'assurer par moi-même, à force d'examen, à quel endroit exact se trouvait cette batterie qui faisait tant de mal. Restant en observation pendant quelques minutes, je vis distinctement les pièces ennemies, mais je fus fort heureux de ne pas perdre une jambe à ce petit jeu, car un boulet dirigé sur l'observateur obstiné coupa une pièce de bois devant moi et passa ensuite entre mes jambes, heureusement écartées. Mon éperon droit passa, je ne sais comment, sous mon talon. Je revenais

1. Dès le 2 juillet, cinq cents voltigeurs avaient passé dans la petite île du moulin, vis-à-vis Essling, et s'y étaient établis. Le même jour, cette île fut réunie à l'île de Lobau par un pont de bateaux, et bientôt après on jeta un autre pont de l'île à la rive gauche. Ces diverses opérations attirèrent l'attention de l'ennemi sur ce faux point d'attaque contre lequel il dirigea un feu très vif. (Général Howard Douglas, *Essai sur les ponts militaires*, trad. Vaillant, p. 191.)

donc boiteux. Le major général, prince de Neufchatel, vint à moi, me croyant blessé grièvement. Je le rassurai, et dis à l'Empereur que sachant maintenant où était l'ennemi, je répondais de faire éteindre le feu. La chose ne fut pas longue. Cinquante pièces de canon eurent bientôt écrasé les quatre qui nous maltraitaient.

» Les pontonniers terminèrent leurs travaux en sécurité, mais ils avaient perdu bien des hommes. Tout, comme on le voit, annonçait la reprise des hostilités qui étaient comme suspendues.

» Dans la journée du 4 au 5 juillet, l'ordre de l'armée assignait à tous les corps d'armée et au directeur des équipages de pont en particulier, ce qu'ils avaient à faire pour le passage du fleuve. Le maréchal Oudinot commençait l'attaque par la droite de l'île sous la protection des chaloupes-canonnières de la marine. La première compagnie de mon bataillon jetait un pont sur ce bras, etc., etc. Je faisais mettre à l'eau les bacs de l'île Alexandre, une avant-garde les remplissait, et quelques ouvriers de la marine les devaient jeter à l'autre rive ; le pont dit *d'une pièce* suivait. Il faisait son quart de conversion dans le sens du courant ; les troupes passaient à la hâte, tandis que les deux ponts se tendaient à la pointe de l'île. Il faisait un temps affreux, l'eau tombait à torrents. L'ennemi fut surpris par le pont d'une pièce, qui fut lancé et atteignit la rive gauche en cinq minutes[1]; mais il eut le temps de nous fusiller sur l'autre point pendant la construction assez lente des ponts de bateaux et de radeaux.

» Le signal ayant été donné par un feu général de nos batteries, les bacs se placèrent à l'embouchure du bras Alexandre. Les grenadiers d'avant-garde montèrent dedans et s'engravèrent. Je dis au général qui les commandait d'en faire des-

1. Le général de Salle, chargé de la direction des ponts, en avait préparé un d'une construction particulière ; il avait quatre-vingt-trois toises (cent soixante-deux mètres) de long et fut jeté en quelques minutes de l'île Lobau à la rive gauche du fleuve, dans la direction de Mühleuten. Cette manœuvre qui dura cinq minutes, fut exécutée à onze heures du soir. L'infanterie le passa au pas de charge.

En deux heures, on jeta un pont de bateaux ; un pont de radeaux faits avec des corps d'arbres fut achevé dans le même temps. Enfin, le 5 juillet, à deux heures du matin, les Français possédaient quatre ponts. A la fin de la journée du 5, l'armée française avait neuf communications de l'île de Lobau à la rive gauche. (Général Douglas).

cendre quelques-uns à l'eau pour pousser au large: il ne m'écoutait pas. il allait compromettre notre opération. Je me jetai donc dans le Danube moi-même, au risque de m'y noyer : quelques pontonniers m'aidèrent, nous lançâmes les bacs, non sans adresser de vifs reproches au général.

» Alors le pont d'une pièce, à la manœuvre duquel étaient employées les huitième compagnie, capitaine Heckmann, et troisième, capitaine de Zabern, entra dans le grand bras, longea la rive de tout son développement. Il fut amarré de ses cinquenelles à un arbre séculaire que j'avais désigné d'avance : alors j'ordonnai de le lancer au large, et, à ma vive satisfaction, il remplit l'espace, s'appuyant exactement par ses culées arrondies à l'une et l'autre rive.

» L'Empereur, qui était là depuis les premiers coups de canon (l'île faisait feu de ses cent bouches, l'ennemi ripostait, c'était un fracas horrible), fut on ne peut plus satisfait. Les troupes défilèrent rapidement, s'emparèrent d'un bois et d'une batterie qui n'était heureusement pas armée.

» Je laissai alors Heckmann pour revenir à la pointe de l'île Alexandre faire tendre les deux ponts dont le chef de bataillon Chappuis avait la direction. Nous fûmes fusillés par les tirailleurs autrichiens tout le temps que dura la construction. Enfin, quand le jour arriva, nous étions parés, comme disent les marins : les colonnes de cette armée de deux cent mille hommes arrivaient dans toutes les directions.

» L'Empereur m'ayant fait appeler m'ordonna d'employer les bacs à faire encore un pont. Mais je lui fis observer, ce qui l'étonna, que les bacs étaient inutiles, que j'étais en mesure de répondre à toutes ses demandes. Je couvris donc ce dernier bras de ponts : il y en eut sept.

» J'étais content des miens, j'étais content de moi, car les compliments me venaient surtout des connaisseurs, mes propres officiers et mes soldats. Ils avaient tant travaillé et tant souffert, en pure perte, à l'affaire d'Essling, qu'ils me témoignaient leur vive reconnaissance d'avoir aplani par avance les nombreuses difficultés d'un métier si dangereux et parfois si ingrat.

» La bataille de Wagram fut gagnée. L'Empereur distribua ensuite ses récompenses :

» — Je dois tout aux pontonniers, dit-il au général Lariboisière, je veux qu'ils soient traités exactement comme ma garde[1] !

. . . .

» Pendant que l'on s'occupait de la construction des ponts l'Empereur était dans l'île Alexandre et s'y promenait à peu près seul. Il m'aborda tout à coup pour me demander ce que faisait dans l'île une calèche à six chevaux, livrée verte, qu'il apercevait à quelques pas, et pourquoi je la souffrais. — Parce que je la crois à Votre Majesté, Sire ! — Vous vous f..... de moi ! m'avez-vous jamais vu en voiture à l'armée ? — Non, mais je ne sais à qui peut appartenir cette livrée verte. — Ah ! c'est à Masséna, reprit-il.

» En effet, le maréchal, qui était tombé de cheval quelques jours avant, commanda son corps d'armée pendant les batailles du 5 et du 6 porté dans une calèche. Il fallait des postillons et un cocher bien braves.

» Je suis certain que Napoléon ne me fit la question sur la voiture que dans la crainte qu'on ne la crût à lui à cause de la livrée. En effet, il était presque toujours à cheval, quelque temps qu'il fît...

» Je fus donc fait colonel, baron, doté de quatre mille francs de rente ; de plus, autorisé à porter la croix de Bavière. (Je fus le seul sur trois). Chappuis et Heckmann furent faits ainsi que Galland et Baillot officiers de la Légion d'honneur et dotés de deux mille francs de rente. Tous eurent quelque chose, les lieutenants en premier et en second, même ceux qui arrivaient de l'école eurent cinq cents francs de dotation sur les canaux. »

Il est facile maintenant de se rendre compte des difficultés qu'eut à surmonter le général de Salle. M. Thiers a cru qu'il grandirait l'Empereur Napoléon en faisant honneur à lui seul

1. Le nom de cette journée : *Lobau*, est inscrit sur le drapeau du 1er régiment de pontonniers. En le déposant à l'hôtel des Invalides, le ministre de la guerre s'est exprimé en ces termes : « En 1809, les neuf ponts jetés sur le Danube permettent à Napoléon de venger à Wagram l'insuccès d'Essling. Ce sont là des actes de victorieuse offensive dont le corps des pontonniers peut, à juste titre, être fier. »

de toutes les dispositions de détail, jusqu'aux plus petites, prises pour assurer le succès du passage du Danube devant Wagram. Le récit qu'on vient de lire, corroboré par le rapport officiel du directeur des équipages de pont que nous avons sous les yeux, redresse la double erreur de M. Thiers. Sans doute le génie de Napoléon embrassait tous les détails dont l'importance lui était bien connue ; mais on peut supposer avec raison que l'Empereur avait une trop juste opinion du jugement et de la valeur de ses subordonnés pour entraver leur initiative. — *Suum cuique*.

Après le succès du passage, ayant autour de lui un groupe d'officiers généraux et autres, parmi lesquels se trouvait le général Rogniat, déjà fort distingué par les sièges qu'il avait conduits, il leur dit, les mains croisées derrière le dos :

« Messieurs, nous pouvons nous vanter d'avoir passé le Danube. sous le feu de l'ennemi, là où personne avant nous ne l'avait passé. — Pardon, Sire, dit alors le général Rogniat, Trajan l'a passé ici même dans sa seconde campagne contre les Daces. » L'Empereur se retournant vers l'interrupteur lui jeta ces mots : « Vous êtes une foutue bête ! »

Le mot a été rapporté, comme un trait de la brutalité de l'Empereur, par le général Rogniat lui-même, en 1839, devant une personne de qui je l'ai recueilli. Au bout de trente ans, le savant autant que vaillant général n'avait pas encore compris pourquoi l'Empereur le lui avait adressé, avec raison.

II

DROUET D'ERLON A LIGNY. — WATERLOO

Les années qui suivirent furent pour le général de Salle des années de calme relatif. Il a en vain demandé de prendre part à la terrible campagne de 1812 : l'Empereur jugea plus utile de lui confier l'arsenal de Metz avec le titre de « Directeur général des ponts militaires[1] ».

1. Remarquons que le général de Salle a été le seul officier porteur de ce titre.

Ce n'est qu'en 1813 que nous le retrouvons sur les champs de bataille, d'abord comme commandant l'artillerie du 7e corps sous les ordres du comte Regnier, puis comme directeur des équipages de ponts du corps de Vandamme.

Envoyé à Magdebourg pour y remplacer le général Neigre, appelé à un autre poste, il se battait encore avec acharnement longtemps après la catastrophe impériale. Ce fut là qu'il fut nommé général et désigné par le gouverneur de la place, le général Le Marrois, pour porter à Paris au roi Louis XVIII l'acte de soumission de la garnison et une lettre de félicitation à Sa Majesté pour son retour au milieu de son peuple.

Cette mission flatteuse, ses mérites personnels, les services rendus par sa famille à la dynastie des Bourbons, tout devait attirer sur lui l'attention et le désigner plus particulièrement à la bienveillance de Louis XVIII. Il n'en fut rien. Le comte Dupont, alors ministre de la guerre, promit et ne tint pas sa promesse : son grade de général ne fut pas confirmé.

Depuis ce moment, il fut dans une situation un peu fausse qu'il n'avait certes pas méritée. Il avait porté les étoiles et se trouvait parfois dans l'obligation d'obéir à des officiers plus heureux qui, à maintes reprises, avaient été sous ses ordres.

Aussi n'est-ce pas sans une secrète rancune qu'il vit succomber, devant l'audace du prisonnier de l'île d'Elbe, un régime qui avait cependant toutes ses sympathies.

La suite de ses Souvenirs en fait foi : nous donnons la partie relative à Ligny et à Waterloo.

*
* *

« Sur ces entrefaites Bonaparte débarquait à Cannes ou à Fréjus. Quand on l'apprit à Paris, toutes les têtes furent en effervescence. La mienne travailla comme les autres.

» Je ne dissimulerai pas que, si mon amour-propre n'eût pas été froissé, j'aurais été franchement pour les Bourbons contre lui qui, en abdiquant, nous avait déliés de tous nos serments.

» Né à Versailles, patrie de nos rois, fils d'un homme qui avait été attaché à l'éducation des enfants de France, j'avais, en quelque sorte, sucé avec le lait l'amour des Bourbons, que

d'ailleurs, dans mon enfance, je voyais presque tous les jours. Je ne les trahis donc pas.

» Je fus attaché à l'armée du duc de Berry pour établir des ponts sur la Seine. Je remplis avec zèle et exactitude les devoirs qui m'étaient imposés. Le 19 mars au soir, j'étais encore auprès de son Altesse Royale pour recevoir ses ordres; le 20, je fis descendre le pont que j'avais établi au-dessous de Charenton, jusqu'au pont d'Austerlitz; enfin, je m'acheminais avec le capitaine Marquis, l'un de mes adjoints, vers Saint-Denis. Près d'y entrer, je vis revenir tous les officiers que le duc de Berry venait de renvoyer à Paris, les déliant de leur serment[1].

» Toutes les troupes avaient passé à Napoléon. Le prince était abandonné de la ligne presque entière, il ne restait à Saint-Denis que la maison du roi et l'état-major général.

» Je retournai au pont d'Austerlitz et ce fut là qu'ayant vu passer les courriers de l'Empereur, je m'avançai avec le maréchal duc de Dantzig et le général Dalton, jusqu'à l'embranchement du boulevard qui passe à l'extrémité des quartiers Saint-Jacques et Saint-Germain. Là, nous aperçûmes la mauvaise calèche attelée de six chevaux de poste qui conduisait l'audacieux Bonaparte. Nous le suivîmes jusqu'aux Tuileries où il rentra par le faubourg Saint-Germain.

» Le surlendemain j'obtins une audience particulière à l'heure du lever. J'exposai ce qui était arrivé à Magdebourg et depuis; je voulus savoir ensuite comment l'Empereur me reconnaissait.

» — Comme général de brigade ». Puis son aide de camp Drouot fut chargé de prendre mes notes et de lui faire un rapport sous le plus bref délai.

» Quelques jours après, je partis néanmoins comme colonel chef d'état-major de l'artillerie du premier corps dont j'avais provisoirement le commandement. Je me rendis d'abord à Douai pour presser l'organisation, puis à Lille auprès du comte d'Erlon qui commandait ce corps d'armée. Le général de division Desvaux était mon général d'artillerie. Comme il passa

1. Il est superflu de relever l'erreur commise ici par le général de Salle, mais le trait est caractéristique de l'effet produit sur les officiers par le départ précipité du roi.

au commandement de l'artillerie de la garde, j'eus le commandement définitif de l'artillerie, et je reçus très peu de jours après ma nomination de maréchal de camp, l'Empereur ayant adopté cette dénomination.

» J'avais un personnel assez nombreux : à l'exception des officiers, et de quelques sous-officiers, tout cela n'était ni fort instruit, ni fort aguerri. Il s'en fallait prodigieusement qu'ils valussent nos vieux soldats du camp de Boulogne. Cependant je n'eus pas à me plaindre de la manière de servir de ces compagnies qui appartenaient, celles à pied, au premier régiment, celles à cheval au quatrième. Je fis exercer moi-même ces batteries tout le temps que nous restâmes à Lille. Nous partîmes ensuite pour Valenciennes, où je dus organiser les compagnies de canonniers de gardes nationaux, armer de toutes pièces les fédérés, et fixer l'armement des places de Valenciennes, Condé et Bouchain.

» Je terminais à peine ces divers travaux, que le corps d'armée composé de quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie légère se mit en marche stratégique. Après quelques jours nous nous trouvâmes devant Beaumont. Notre avant-garde l'enleva et le lendemain nous étions sur la route de Bruxelles (Charleroi et Fleurus à notre droite). Je ne décrirai pas les opérations générales, parce que je n'étais acteur que sur une portion circonscrite du théâtre de cette guerre de quelques jours, mais ce que je dirai, je le dirai pertinemment.

. . . .

» Nous étions le 16 juin (bataille de Fleurus) sur la grand-route des Quatre-Bras, lorsque arriva au comte d'Erlon avis que le premier et le deuxième corps (comte Reille) étaient placés sous les ordres du maréchal Ney. Après une heure de marche nous trouvâmes ce maréchal qui donna ses instructions. Le premier corps restait en réserve sur cette même route où nous avions manœuvré toute la matinée.

» Le canon grondait à notre droite, la bataille s'engageait à Fleurus, contre le corps prussien. Le 2e ne tarda pas à attaquer les Anglais. Nous nous trouvions toujours en réserve, n'apercevant aucun mouvement, nous étions même loin de la portée du canon ennemi. Monsieur le maréchal Ney avait poussé les Anglais de position en position. Ces derniers

avaient été surpris, leurs régiments n'arrivaient que successivement en ligne. Enfin, ils se réunirent et devinrent si forts que le maréchal ne se trouva plus en état de leur résister.

» Pendant que nous serrions lentement sur le 2e corps, arriva par un sous-officier de la garde une lettre de l'Empereur ainsi conçue :

« Monsieur le comte d'Erlon, l'ennemi donne tête baissée
» dans le piège que je lui ai tendu. Portez-vous sur le champ
» avec vos quatre divisions d'infanterie, votre division de cava-
» lerie, toute votre artillerie, et les deux divisions de grosse
» cavalerie que je mets à votre disposition, portez-vous, dis-je,
» avec toutes ces forces à la hauteur de Ligny et fondez sur
» Saint-Amand (ou *vice-versa*, c'est ce que je ne sais pas bien)[1].
» Monsieur le comte d'Erlon, vous allez sauver la France et
» vous couvrir de gloire.

» *Signé :* NAPOLÉON. »

» On sait que les généraux de l'artillerie et du génie ne quittent pas leur général en chef; je puis donc donner des renseignements précis sur cet événement qui eut pour nous les conséquences les plus funestes.

» En exécution de l'ordre impérial, toutes les forces indiquées se dirigent à travers plaine sur Ligny (ou Saint-Amand).

1. N'ayant pas la carte de Belgique sous les yeux, il est possible que je transpose les noms des villages, je crois même que c'est Saint-Amand pour fondre sur Ligny; à cela près, je suis certain de ne pas me tromper tant cette lettre me frappa par la justesse de la combinaison tactique.

(Note du général de Salle.)

L'ordre disait, sans doute possible : « Portez-vous à la hauteur de Saint-Amand et fondez sur Ligny. » En achevant sur ce point la défaite de l'armée prussienne, Napoléon en rejetait les débris sur Namur, les séparait pour toujours de l'armée anglaise. L'Empereur, qui connaissait la haine impétueuse de Blücher, combina son plan de bataille pour le 16 d'après le caractère de son adversaire. Il voulait attaquer l'armée prussienne, la forcer à s'engager à fond, l'écraser avant que Wellington, contenu par le maréchal Ney, pût lui porter secours. En voyant la vigueur de la défense de Blücher sur Saint-Amand, l'Empereur put donc écrire au comte d'Erlon : « l'ennemi donne tête baissée dans le piège que je lui ai tendu ». En effet, il semble hors de doute que la droite prussienne, pressée sur son front par Vandamme, surprise sur son flanc et sur ses derrières par le 1er corps, ne fût sérieusement compromise, si la combinaison de l'Empereur eût été bien comprise et bien exécutée par ses lieutenants.

Nous précédions, avec une faible escorte, les colonnes qui étaient en marche, quand nous voyons déboucher tout à coup le général Delcambre, chef d'état-major de notre corps d'armée, envoyé par le maréchal Ney pour demander du secours.

» Le comte d'Erlon est incertain, il hésite, il semble demander notre avis. Le général du génie, Garbé, et moi, pensons que l'ordre de l'Empereur est ce qu'il y a de plus véritablement pressant, qu'en l'exécutant, nous prenons les Anglais en flanc et dégageons ainsi le maréchal. Mais Delcambre insiste. Alors le comte d'Erlon prend un moyen terme qui dérange toutes les combinaisons du général en chef. Il envoie sur les hauteurs de Ligny la division Durutte qui formait tête de colonne, la division Jacquinot de la cavalerie : il leur donne deux batteries d'artillerie. Avec le reste, il se porte au secours du maréchal Ney, repoussé des Quatre-Bras.

» L'aspect du général Durutte suffit pour intimider l'ennemi qui suspend son mouvement. Quant à nous, nous nous promenons, au lieu de remporter une éclatante victoire qui rejetait les Prussiens sur la Meuse et les Anglais sur Anvers [1].

» L'Empereur gagna cette bataille de Fleurus en faisant marcher la garde sur Ligny, mais son mouvement était trop oblique, une partie des Prussiens resta assez peu éloignée des Anglais pour pouvoir s'y rallier plus tard.

» A la nuit le feu cessa jusqu'au lendemain à la pointe du jour, alors l'Empereur déboucha aux Quatre-Bras, que nous venions d'occuper. Il témoigna son mécontentement au comte d'Erlon, qui lui expliqua l'embarras dans lequel il s'était trouvé, puisqu'il était sous les ordres du maréchal Ney. Sa Majesté ne lui répondit pas et m'adressant ses ordres : « Faites partir » toute l'artillerie légère en avant et poursuivez l'ennemi sans » relâche. »

» Je montai un cheval des plus vites, je parcourus les colonnes et envoyai à l'avant-garde deux batteries à cheval avec lesquelles je poursuivis l'ennemi d'arrache-pied. Nous le conduisîmes de hauteur en hauteur jusqu'à la nuit. Il

1. Nous nous permettons d'attirer l'attention du lecteur sur cet épisode. Il explique d'une façon aussi simple et aussi vraisemblable que possible un point d'histoire militaire sur lequel les divers auteurs n'ont jamais été complètement d'accord. Le témoignage du général de Salle aide à faire la lumière à cet égard.

s'arrêta à la ferme de la Belle-Alliance où il se posta ferme.

» L'Empereur voulait continuer ; je dus mettre en batterie, pour soutenir mes batteries à cheval, une de mes batteries à pied de huit bouches à feu, l'artillerie légère ne pouvant plus soutenir seule. Mais à peine eus-je commencé le feu qu'une artillerie formidable et qui nous attendait, selon toute apparence, nous riposta d'une manière écrasante. En quelques secondes, je perdis hommes, chevaux : nous allions être complètement démontés si je n'eusse fait cesser. Tout se tut alors jusqu'au lendemain [1]. Un boulet passa si près de la croupe de mon cheval que ce dernier m'emporta dans la plaine : j'eus toutes les peines du monde à le maîtriser, et ce ne fut même qu'en mettant pied à terre et en le caressant que je vins à bout de le calmer.

» Il plut abondamment toute la nuit. J'avais cédé mon logement au comte d'Erlon, je la passai donc au bivouac. J'étais trempé le matin, et sans une voiture que je trouvai au parc, il m'eût été impossible de changer, ce qui m'eût été fort pénible.

» Le fatal 18 juin arriva. Le terrain était détrempé quoi qu'il fît assez beau. L'Empereur avait fait une reconnaissance dès le matin. Il ne croyait pas encore que les Anglais voulussent lui livrer bataille ; il fit faire plusieurs mouvements sur la droite pour s'en assurer. Je dus aller reconnaître un chemin qui entrait dans la forêt, pour m'assurer s'il était praticable à l'artillerie. Les deux armées étaient en observation. On fit manger nos soldats.

» Vers dix heures, l'Empereur fit serrer le 1er corps sur le second, qui occupait la gauche du chemin de Bruxelles. Nous occupâmes la droite de ce chemin, encaissé sur ce point. Deux divisions du 5e corps et la garde formaient la réserve.

» J'étais auprès du comte d'Erlon quand M. de Labédoyère, général aide de camp de l'Empereur, vint me dire de sa part qu'il me donnait le commandement d'une batterie de quatre-vingts bouches à feu, qui se composait de toutes mes batteries de six, de ma réserve de douze, et des réserves de 2e et 5e corps, ce qui ne formait réellement que cinquante-quatre bouches à

1. A part un feu d'artillerie des plus vifs dirigé par les Français sur les Anglais en retraite, rien d'intéressant ne marqua ce mouvement sur Mont-Saint-Jean. (Lord Wolseley, « Étude sur Waterloo ». *Revue de Paris* du 1er août 1894.)

feu dont vingt-quatre de douze. J'avais d'abord l'ordre de mettre en batterie toutes ces pièces dans la position que nous occupions, à mi-côte, sur une seule ligne, et de commencer le feu de toutes à la fois pour étonner et ébranler le moral de l'ennemi. J'allais me conformer à cet ordre quand le général Ruty, commandant en chef l'artillerie, vint à moi et me dit de faire la reconnaissance d'une position plus avancée afin de l'occuper plus tard. Vieux soldat, sachant par théorie et par pratique que tout mouvement sur le champ de bataille est une crise, et que surtout un mouvement d'une grande quantité d'artillerie est dangereux, je le fixai longtemps, interrogeant son regard pour être bien certain qu'il parlait sérieusement. Quand j'en eus acquis la certitude, je fis ma reconnaissance rapidement, puis au retour j'engageai le feu qui fit tout à coup trembler le sol.

» Je devais confier la réserve de douze au colonel Bernard, mon chef d'état-major, officier sage et prudent. Malheureusement il me fit observer qu'ayant perdu un œil au siège de Saragosse il remplirait mal ce poste. J'en parlai de suite au général Ruty, qui m'envoya le lieutenant-colonel ***, chef d'état-major du 2e corps d'armée. Je plaçai Bernard à la droite, auprès du général d'Erlon, le colonel *** à la gauche, avec les réserves de douze. Je répartis les officiers supérieurs sur le reste de la ligne. Je me plaçai au centre de la bataille, assez rapproché du maréchal Ney, prévenant les chefs qu'on me trouverait toujours dans cette position.

» L'ennemi, dont l'artillerie était comme retranchée, faisait un feu très vif sur nous, qui ne lui cédions ni en promptitude ni en justesse. Je prêtais une attention extrême à la position de l'ennemi, j'examinais attentivement les masses. Le chef d'escadron Waudré, qui commandait mon artillerie à cheval, vint me prévenir qu'à l'extrême gauche de l'ennemi des masses considérables de cavalerie se formaient, me demandant s'il ne devait pas en rendre compte à l'Empereur.

» Je lui répondis :

» — Retournez à votre poste, car l'Empereur n'est pas homme à laisser quelque chose à prévoir ; il est armé d'une excellente lunette et aperçoit sans doute cette cavalerie.

» Dans ce moment le feu de l'ennemi devint plus vif, une

nuée d'obus, de boulets et même de fusées à la congrève fondait sur nous; un obus éclata tout près de moi et blessa presque tout ce qui m'entourait. Je reçus un éclat dans le collet de la redingote que je portais sur mon habit, et qui m'engourdit seulement le bras pour un temps assez long. Je méditais le mouvement que j'avais à opérer et que je me proposais d'exécuter partiellement par batterie, faisant feu en avançant. Je venais d'aborder le maréchal prince de la Moskowa dont j'avais la confiance entière, pour l'avertir de ce que j'allais faire et prendre ses instructions, quand j'aperçus le lieutenant-colonel *** mettre en mouvement les réserves et se porter, sans aucune précaution, sur la seconde position. Il y arrive pourtant et peut s'y mettre en batterie. Au même instant le maréchal me crie : « Vous êtes chargé ! » En effet, la cavalerie ennemie, profitant de l'interruption du feu, chargeait la 1re division du 1er corps qui formait un seul carré dans un pli de terrain au-dessous de nous.

» Au moment où avait repris le feu de mes réserves, je ne voulus pas laisser un immense intervalle entre elles et mes canons de 6. J'envoyai mon aide de camp dire aux officiers qui les commandaient de se joindre à la gauche de la batterie. Il était trop tard ! L'infanterie, chargée en arrière par une cavalerie formidable, est rompue. Elle arrive pêle-mêle avec l'ennemi sur la réserve d'artillerie dont le feu est paralysé par la crainte de tuer les nôtres. Je n'ai que le temps d'ordonner un changement de front, l'aile droite en arrière sur la pièce de gauche.

» Je réussis pour la réserve de mon corps d'armée commandée par le chef de bataillon Saint-Michel, brave officier plein de sang-froid : mais les deux autres sont entraînées par le désordre général. Le reste de la batterie se trouve au milieu de cette cavalerie ennemie, chargée et contrainte de fuir entraînée dans son mouvement.

» J'enfourche mon cheval, je le pousse au galop au milieu de cette mêlée, tâchant de ramener de mon côté, c'est-à-dire auprès de la route encaissée au bord de laquelle j'étais parvenu à ranger ma réserve de douze, cette multitude effarée. Mais vains efforts! on ne m'écoutait plus, chefs et soldats de l'artillerie et du train fuyaient à qui mieux mieux. Je fis recommencer

le feu à Saint-Michel avec une nouvelle énergie; mes officiers que j'avais envoyés en arrière ne parvinrent pas à rallier une seule batterie, quoique la charge eût été repoussée et que des gens d'honneur eussent dû revenir à leur poste, puisqu'aucune pièce, aucun caisson n'avait été pris par l'ennemi : il n'y avait que des hommes et des chevaux tués. Cet échec était grave.

» L'Empereur envoya demander qui avait ordonné le mouvement. Je lui fis répondre que j'étais trop expérimenté pour l'avoir ordonné et très peiné de n'avoir pu l'empêcher. Il envoya de l'artillerie de la garde, colonel Duchant, pour suppléer aux pertes que je venais de faire. Alors la bataille continua après ce sanglant épisode, comme s'il n'avait pas eu lieu.

» La cavalerie française fit plusieurs belles charges. L'infanterie avait pris et repris la ferme de la Belle-Alliance, rien ne se décidait encore.

» Le maréchal Ney me dit :

» — Avez-vous déjà vu une pareille bataille ? quel acharnement !

» Cependant il m'invitait à souper chez lui à Bruxelles, le soir même. Ah Destin !

» Enfin le feu ennemi se ralentit, tout paraissait pencher en notre faveur; l'Empereur nous faisait dire que Grouchy débouchait sur notre droite quand nous entendîmes le canon de ce côté.

» L'Empereur s'était trompé, ou nous trompait. Nous ne tardâmes pas à apprendre que c'étaient les Prussiens qui venaient de passer entre notre droite et la gauche de Grouchy pour nous déborder. Le 5e corps n'eut que le temps de se former en potence et de résister aux troupes ennemies qui menaçaient nos communications. Cependant le feu continuait sur la ligne de bataille et assez loin, quoique allant de plus en plus en diminuant : on sentait que déjà beaucoup d'artillerie et de troupes avaient cessé de prendre part au combat. J'ai su depuis que l'artillerie, à une batterie belge près, manquait de munitions. J'estime donc que si l'Empereur n'eût pas tenté d'ébranler le dernier carré qui couronnait le mamelon et paraissait destiné à protéger la retraite des Anglais, la bataille était gagnée, malgré l'arrivée des Prussiens qui le lendemain se fussent trouvés pris entre nous et le corps de Grouchy.

» On prétend que Napoléon pressé par des jeunes gens qui

l'entouraient, prit ce parti désespéré. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il décida du sort de l'armée française.

» Je continuais mon feu. Je vois encore une partie de la garde s'ébranler en colonnes, descendre dans le vallon, remonter à l'attaque du fameux carré anglais. Il n'y avait ni hésitation ni flottement, la charge se faisait admirablement. Mais elle fut reçue avec calme. Le canon d'une batterie belge se joignit au terrible feu de file des Anglais. La garde fut étonnée de tant de résistance. Elle hésita, commença à flotter de droite et de gauche; elle résista encore quelques minutes, après lesquelles elle fut ébranlée et forcée à la retraite. Enfin elle tourbillonna en désordre et entraîna dans sa fuite, qui s'accéléra de plus en plus, tout ce qui tenait encore derrière elle jusqu'à la hauteur d'où étaient partis nos premiers feux.

» Je n'avais pas quitté la position avancée d'où je soutenais cette charge. Je voulais encore la conserver, *car le vainqueur est celui qui reste le dernier sur le champ de bataille*. Quand le général Delcambre envoyé par le comte d'Erlon vint me chercher en me montrant toutes les troupes ennemies qui fondaient sur nous. Mes canons de 12, quoique bien attelés, remontèrent lentement la côte, de sorte que, comme nous en atteignions le sommet, la cavalerie ennemie était sur nous. Je n'eus que le temps de me jeter de ma personne sur le dernier carré de la garde. Les grenadiers qui avaient la baïonnette au canon m'invitèrent à serrer sur eux. Ce fut en ce moment que je retrouvai mon général en chef et son état-major au milieu de la plus épouvantable bagarre que j'aie vue dans toute ma vie militaire[1].

1. « J'ai dit dans le cours de cette narration que le lieutenant-colonel X··· qui avait, sans mes ordres, intempestivement précipité le mouvement de ma grande batterie, avait été cause non de la perte, mais de la dispersion de ces forces si utiles. Ce que je dois ajouter me navre encore le cœur en l'écrivant. Cet officier, plein d'honneur, venait d'être fait lieutenant-colonel au passage de Napoléon par Grenoble (4e régiment à pied). Il avait la tête exaltée, et avait suivi une partie de la batterie dans sa fuite. Il avait fait de vains efforts pour ramener quelques bouches à feu au combat, mais n'y ayant pas réussi il venait me trouver pour me rendre compte et avouer ses torts. J'étais si furieux que ne sentant pas d'abord la portée de mes expressions, je le reçus avec ces mots exacts: « Monsieur! quand on a com- » mis une pareille faute militaire, on ne reparait plus, on se fait tuer! » Le pauvre jeune homme! Il partit au galop. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

» Mon cœur se serre à ce récit et je sens que jusqu'à mon dernier soupir la pen-

» A peine la charge ennemie était-elle repoussée que je me réunis à mon général en chef, à son chef d'état-major, entourés de leurs aides de camp.

» Quant à moi j'étais absolument seul, pas même un ordonnance. Chacun m'avait abandonné pour fuir à la débandade. Je ne m'en plains pas, car le poste que j'avais occupé tout le jour n'était guère agréable. Lorsque nous nous mîmes en retraite, le comte d'Erlon et nous, nous fîmes, à vingt reprises différentes, des tentatives pour former un faible noyau avec lequel nous pussions marcher.

» Peine inutile! la terreur était peinte sur tous les visages. Une panique incessante donnait à ces malheureux soldats des jambes pour fuir, mais la tête était perdue. Nous marchâmes la nuit et une partie du lendemain pour arriver à Beaumont. Là, après notre dîner, le général en chef fit fermer les portes de la ville et battre la générale. Il donna rendez-vous à tout le monde sur la place où nous trouvâmes, en effet, environ douze cents hommes de toutes armes et des trois corps d'armée, de la cavalerie et de la garde.

» Quelques officiers en prirent le commandement : avec ce faible détachement le général prit la route de Maubeuge pour regagner Valenciennes et Lille, s'il ne recevait d'autres instructions.

» Nous marchâmes encore cette nuit. Les soldats ne pouvaient pas se remettre de leur frayeur. Delcambre et moi alternions pour conduire les colonnes afin de leur donner plus de confiance. Eh bien, au moindre bruit, les soldats étaient prêts à se disperser de nouveau. Je leur faisais former le cercle autour de moi, quand je m'apercevais que quelque bruit ou quelque maraudeur avait jeté la terreur dans leurs rangs. Je les tranquillisais ainsi un instant, mais bientôt la panique venait reprendre le dessus.

» Enfin le jour vint à poindre comme nous approchions des glacis de Maubeuge. Nous y prîmes des vivres, marchâmes sur Avesnes et de là, presque sans arrêter, nous atteignîmes Soissons.

sée en sera poignante, car je ne cesserai de me rappeler la cruauté de cette espèce de condamnation d'un chef irrité contre son subordonné.

» Je sais que de bonnes âmes m'ont accusé d'avoir ordonné le mouvement en question, mais qui que ce soit n'a osé l'écrire. »

» Le major général duc de Dalmatie s'y trouvait avec le quartier général. C'était le rendez-vous assigné à tous les fuyards qui n'avaient pas déjà gagné Paris. »

. . . .

. . . .

* * *

L'ordre de l'Empereur adressé au comte d'Erlon que le général de Salle rapporte textuellement, d'après des souvenirs restés bien précis dans sa mémoire (comme peuvent en faire foi ses proches qui l'ont entendu maintes fois faire le même récit dans les mêmes termes), jette le jour le plus complet sur ces mouvements du 1er corps que l'on a jusqu'ici qualifiés de « promenade inexplicable ».

Plusieurs témoignages s'étaient produits pourtant :

M. le colonel Charras les a tous rapportés avec sa sincérité habituelle, et discutés avec sa profonde sagacité. Mais la passion qui l'animait contre l'Empereur l'a rendu peut-être excessif dans ses critiques, autant que la partialité de M. Thiers, d'ailleurs moins compétent, l'a rendu indulgent à outrance.

Si le colonel n'a pas connu toute la vérité, c'est que les témoignages qu'il rapporte l'indiquaient, mais en l'obscurcissant [1].

La faute commise était si grande, les conséquences si décisives que, de toute évidence, aucun des acteurs n'a voulu la prendre entièrement à sa charge. Et l'on comprend facilement dès lors pourquoi tous les témoignages manquent de clarté et de précision.

Le témoignage du général de Salle, au contraire, offre tous les gages d'exactitude et d'impartialité. Il émane d'un officier,

1. Sauf cependant celui de Fleury de Chaboulon, attaché au cabinet de Napoléon pendant la campagne. Dans ses *Mémoires* (2 vol., Londres 1820), il dit qu'il donne l'explication de la marche de d'Erlon le 16, « qu'il éclaircit ce point ». Napoléon, dans ses *Mémoires* (t. VIII, p. 265), lui répondit : « Fort mal! comme un jeune homme qui pour la première fois se trouve à une affaire de guerre! » L'explication de Fleury de Chaboulon était que « Napoléon envoya directement au 1er corps l'ordre de se porter en toute hâte sur la droite des Prussiens ». Ce témoignage se trouve confirmé et complété par le récit du général de Salle.

chef de service, en situation de tout savoir au quartier général, mais sans responsabilité; écrivant uniquement pour sa famille, sans intention de jeter un élément nouveau dans la polémique, chose qu'il avait en aversion. En un mot, le général est le seul témoin qui ne soit pas intéressé.

Prenons d'abord le témoignage de l'Empereur :

Si dans la nuit du 15 au 16 juin, pendant la longue conversation qu'il eut avec le maréchal Ney jusqu'à deux heures; si le 16 au matin, écrivant de Charleroi pour développer l'ordre donné par le major général, l'Empereur avait eu son plan arrêté, il l'aurait exposé plus clairement peut-être, et le maréchal aurait compris plus facilement les ordres subséquents qu'il reçut. Mais la pensée de Napoléon était encore flottante[1]. Il savait seulement qu'il comptait ne livrer qu'une bataille, lorsqu'il en engageait deux simultanément, et que la vraie bataille serait celle qu'il livrerait en personne. Il l'indiquait en écrivant au maréchal : « Selon les circonstances, j'affaiblirai l'une ou l'autre aile en augmentant ma réserve[2]. » Il ajoutait même par une sorte de prescience : « tous les commandants de corps devront prendre mes ordres quand je me trouverai présent[3] ». Mais en même temps, il se réservait la chance d'une victoire complète remportée par Ney. Car en mettant à sa disposition deux corps d'armée, il indiquait la possibilité, la probabilité même que le maréchal, ayant battu Wellington, se trouverait en mesure, soit de lui venir en aide, soit de se porter dès le point du jour suivant sur Bruxelles, et de l'occuper dans la journée.

Cette combinaison compliquée, un peu confuse, en dehors des habitudes si précises de l'Empereur, dut mettre de l'incertitude dans l'esprit du maréchal, arrivé la veille, encore sous

1. Voir le texte même de la dépêche de l'Empereur apportée au maréchal par l'aide de camp Flahaut. (Charras, p. 114 et 115.)

2. L'armée avait été divisée le 16 au matin en deux ailes et une réserve :
Aile droite : Maréchal Grouchy ;
— Corps de Vandamme et de Gérard.
Aile gauche : Maréchal Ney ;
— Corps de Reille et de Drouet d'Erlon.
Réserve : Corps de Lobau — la garde.

3. L'expression « Quand je me trouverai présent » put elle-même donner matière à interprétation.

l'émotion des événements politiques. Elle dut le déterminer, lorsqu'il se sentit arrêté d'abord, et ensuite pressé par Wellington, à user du corps de Drouet d'Erlon dont l'arrivée pouvait lui ramener la victoire ; de là l'ordre péremptoire de le rejoindre, qu'il fit porter par le général Delcambre lui-même, chef d'état-major du 1er corps[1].

L'Empereur avait bien dit à Ney qu'il pourrait ou l'attirer à lui ou se porter à son aide, selon ce que lui indiquerait la fortune de la journée[2], mais rien n'expliquait au maréchal que le corps du comte d'Erlon suffirait à Napoléon pour faire réussir sa combinaison, et que lui, dans la pensée finale de l'Empereur, devait suffire, avec son courage, sa grande habitude de la guerre et le seul corps de Reille, à faire triompher nos armes en immobilisant Wellington aux Quatre-Bras, pendant que Blücher serait écrasé à Ligny. En appelant le 1er corps à lui, l'Empereur lui enlevait les moyens de vaincre, et c'est là surtout ce qui frappait le maréchal ; aussi comprend-on que le général Delcambre ait fait valoir avec insistance auprès du comte d'Erlon le danger du chef sous les ordres duquel Napoléon l'avait placé, et qu'il l'ait pressé de se rendre hâtivement à son appel.

L'Empereur a dû sentir qu'il avait eu quelques torts envers son lieutenant, et il a nié tout simplement lui avoir enlevé le corps de d'Erlon.

Cependant, qu'on relise le témoignage du comte d'Erlon[3] et l'on reconnaîtra qu'il fut arrêté un peu au delà de Frasnes par un ordre de l'Empereur.

Pourquoi ce témoignage, malgré tout l'intérêt qu'il devrait présenter, a-t-il paru à tous si obscur, que le colonel Charras lui-même n'y a pas trouvé l'explication qu'il cherchait? Le récit du général de Salle nous permet de le comprendre.

Le comte d'Erlon sentait qu'il avait commis une double faute

1. « La bataille était générale, et la victoire pas douteuse, quand au moment de faire avancer le 1er corps, tenu en réserve vers Frasnes, j'appris que le général en chef en avait disposé sans me prévenir pour le diriger sur Saint-Amand. Je n'avais plus que trois divisions au lieu de huit, je fus obligé de laisser échapper la victoire. » (Lettre du maréchal Ney. — 26 juin 1815.)

2. Dépêche de l'Empereur à Ney, datée de Fleurus, le 16 juin à deux heures.

3. Charras, p. 173.

en se rendant incomplètement à l'un et l'autre des deux ordres qui se disputaient à ses yeux l'autorité ; aussi n'hésite-t-il pas à rejeter une partie de la responsabilité sur le général Labédoyère, qui, selon lui, aurait de sa propre autorité fait changer de direction à ses colonnes[1]. Ne se rendant ni au secours du maréchal, ni à l'appel de l'Empereur pour compléter sa victoire, il prenait à sa charge le double résultat insuffisant de la journée.

Le général de Salle dit bien qu'il fut frappé de la justesse tactique de l'ordre de Napoléon ; mais parmi ceux qui entouraient alors le comte d'Erlon, combien y en eut-il qui apprécièrent suffisamment et la beauté tactique de la combinaison et la prédominance d'un ordre de l'Empereur, fût-il apporté par un sous-officier et non par un aide de camp, sur l'ordre du maréchal[2] ?

La conséquence fut que Blücher, au lieu d'être rejeté sur Namur, comme le croyait Napoléon, et séparé à jamais de Wellington, put se retirer sur Wavre et s'y dérober à Grouchy ; que le lendemain l'Empereur, réuni à Ney, ne put écraser Wellington avant que Blücher l'eût rejoint. Il est donc permis

1. « Au delà de Frasnes, je m'arrêtai avec des généraux de la garde, où je fus rejoint par le général Labédoyère qui me fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal Ney et enjoignait à ce maréchal de diriger mon corps d'armée sur Ligny. Le général Labédoyère me prévint qu'il avait déjà donné l'ordre pour ce mouvement en faisant changer de direction à ma colonne » (Charras, p. 173.)

2. Est-il surprenant de voir un simple sous-officier de la garde apporter au chef du 1er corps un ordre de cette importance ?

En expédiant un aide de camp et une note au crayon au maréchal Ney, l'Empereur mettait le commandant de l'aile gauche au courant de la situation et lui exprimait sa volonté. Mais pour gagner du temps et éviter des allées et venues inutiles entre Ney et le comte d'Erlon, il avertissait aussi ce dernier. Il est probable qu'à ce moment, presque tous les officiers de l'état-major devaient être déjà partis en mission ; l'Empereur prit donc ce qu'il avait sous la main, un sous-officier de la garde. Remarquons que la distance à parcourir était faible, le terrain peu dangereux et situé sur les derrières de l'armée. D'ailleurs, cet ordre n'était qu'un complément accéléré de celui que Labédoyère portait au maréchal. Il est possible même que les deux n'en fissent qu'un et que le sous-officier fût adjoint au général avec mission de se détacher à hauteur du 1er corps et de mettre son chef au courant.

En tout cas, il semble regrettable que la lettre si complète reçue par le comte d'Erlon devant Frasnes ne fasse pas mention de celle que portait Labédoyère. C'était d'autant plus nécessaire, qu'en plaçant sous les ordres directs du chef du 1er corps les deux divisions de grosse cavalerie, l'Empereur lui donnait un commandement spécial, indépendant, disposant à son profit de troupes qu'il avait confiées antérieurement au maréchal. L'ordre y eût gagné en clarté et la conscience militaire du subordonné se fût trouvée plus à l'aise vis-à-vis des devoirs à remplir envers son supérieur immédiat.

de penser que la faute du comte d'Erlon causa la défaite de Waterloo[1].

M. Thiers, dans son apologie de Napoléon, ne s'est pas borné à le défendre : il fallait qu'il accusât le maréchal Ney d'avoir trop insisté aux Quatre-Bras. « Il aurait dû s'arrêter plus tôt, » dit-il.

C'est, je crois, mal comprendre la mission du maréchal que de lui reprocher son acharnement aux Quatre-Bras. Chacun de ses efforts donnait à Napoléon une chance de plus pour écraser Blücher à Ligny, et il est hors de doute qu'après avoir reconnu sur ce point la présence de l'armée prussienne presque tout entière, ce ne fût la pensée de l'Empereur. Mais ce qu'il serait peut-être permis de critiquer dans la conduite du maréchal, c'est la façon trop étroite dont il interpréta les ordres de l'Empereur.

Il ne vit pas clairement que sa véritable mission consistait, non pas à vaincre, à courir coûte que coûte à Bruxelles, mais à contenir les Anglais avec un minimum de forces, afin de les immobiliser aux Quatre-Bras, pendant que Napoléon, usant de toutes les troupes qu'il avait sous la main, appelant même à lui le maximum de forces disponibles (comme il le fit d'ailleurs pour le corps de Drouet d'Erlon) disperserait les Prussiens et se trouverait le lendemain contre le seul Wellington avec la supériorité du nombre et le prestige de la victoire.

Ce résultat, l'arrivée du corps du comte d'Erlon sur le champ de bataille de Ligny devait le produire infailliblement : et c'est là ce qu'admire surtout le général de Salle, et ce qu'il comprit tout de suite à la réception de l'ordre au delà de Frasnes.

M. le général Wolseley, dans l'étude si impartiale sur Waterloo qu'il publiait dernièrement dans cette Revue, rend hommage également à la beauté de cette combinaison : « Le plan de Napoléon pour la bataille de Ligny était, dit-il, de son meilleur style, mais l'exécution n'est pas digne de sa réputation. »

Pour lui aussi la marche du 1er corps reste un fait inexplicable, « un bon exemple des multiples contretemps de la guerre ». Peut-être le récit du général de Salle modifiera-t-il quelque

1. C'est l'opinion de lord Wolseley. (*Revue de Paris*, 1er août 1894, p 188.)

peu cette opinion. Il me semble qu'il faut voir là surtout un grand exemple de ce que peut amener la lassitude du cerveau, l'indécision sur le champ de bataille. Sans doute l'Empereur reste responsable des délais qui retardèrent si longtemps le commencement de l'attaque, du manque de clarté dans les ordres, mais fatigué, malade, il n'avait plus en 1815 les inspirations foudroyantes de sa jeunesse qui faisaient de lui le génie même de la guerre.

Ne pourrait-on lui reprocher avec raison d'avoir commis à Waterloo la faute que M. Thiers reproche à Ney? Il y eut un moment où Napoléon pouvait s'arrêter avant la défaite, reconnaissant que la victoire lui échappait. Alors la retraite était encore possible, et ensuite le génie qui avait disputé à l'envahisseur le sol de la France en 1814 aurait peut-être, la fortune aidant, retrouvé la victoire.

Mais la retraite ne fut ordonnée qu'alors qu'elle devenait indubitablement la déroute ; et l'Empereur, quittant le champ de bataille comme il avait quitté l'armée en hâte après le désastre de Moscou, ne pouvait plus se flatter de recommencer une nouvelle campagne. Il savait que, cette fois, il n'avait rien laissé derrière lui.

DENYS DE CHAMPEAUX.

PUVIS DE CHAVANNES

Une consécration presque unique, et survenue spontanément, nous permet de parler aujourd'hui, comme si nous étions la postérité pour laquelle il a tant lutté, tant créé, d'un homme dont la verte vieillesse enfante et professe encore. L'occasion est heureuse, l'exemple est singulier dans l'histoire de l'art : il arrive, en effet, que le peuple assez anarchique des artistes donne le signal d'un groupement désintéressé, groupement difficile à réaliser dans le monde bien plus vaste de ce qu'on appelle la littérature, et tel que le monde savant seul en a présenté parfois de semblables, lorsqu'il s'est empressé autour de certains chefs désignés par des découvertes absolues. Une cristallisation des plus délicates à analyser se détermine autour d'un peintre, jadis livré à toutes les discussions et qui les a toutes affrontées; elle est d'autant plus solide et plus brillante qu'elle a été plus lente à se parfaire. L'entente et la pacification vont se sceller sur le nom de Puvis de Chavannes, maître français, âgé, dit-on, de soixante-dix ans révolus.

Je crois qu'on peut appeler Puvis de Chavannes un prédicateur du grand art. L'affection filiale qui m'unit à lui ne

ne fait pas choisir seule de grands mots: car, la fortune de l'artiste a été singulière aussi. En trente ans, il a vu l'histoire de la peinture se précipiter et, sans dévier de ses principes, il en a écrit le plus vaste et le plus noble chapitre; il a marqué sur le goût général l'empreinte la plus inattendue : les sculpteurs, les musiciens, les poètes et les prosateurs de la France rajeunie, la pléiade des penseurs et des amateurs indépendants doivent beaucoup à ce peintre. C'est l'inverse qui se produisait autrefois, alors que les peintres demandaient tout aux écrivains.

Il fallut une forte personnalité pour s'imposer si nettement à un public divers, infidèle, hésitant, railleur. Et c'est bien là qu'on reconnaît l'inanité de la critique d'art dogmatique: elle n'a rien su pronostiquer; toutes ses catégories ont été démolies. L'homme n'a pas grandi malgré elle; seulement, il aurait grandi sans elle. Il s'est donc formé, dans la France démocratique, une aristocratie spirituelle qui demande à l'art autre chose qu'un agrément passager, à l'artiste un caractère et une philosophie propres. Puvis de Chavannes a créé ce corps d'élite et le regarde grossir tous les jours.

Lorsque M. de Chennevières chargea l'auteur des décorations d'Amiens, de Marseille et de Poitiers d'orner une des froides parois du Panthéon, à peine pouvait-il deviner la portée qu'aurait, dans l'art moderne, l'enseignement de son ami. Les œuvres précédentes avaient été admirées, sans que leur charme eût fait pleinement la conquête des esprits; on les voyait, au Salon, de trop près, sans mystère et sans recueillement. Mais, au Panthéon, le peintre put faire la preuve de sa doctrine et de son originalité, montrer l'austérité de son dessin, le choix de ses proportions et l'harmonie de son coloris dans un cadre définitif et majestueux. Ce fut la révélation élargie d'un art nouveau: l'Art français eut conscience qu'une fleur inconnue s'épanouissait. Deux fois depuis le triomphe de 1877, pour la décoration des édifices dont il est le plus fier, Paris s'est adressé au peintre de Sainte-Geneviève; deux fois ces édifices ont reçu la parure la plus riche qui soit. Entre temps, Lyon et Rouen, entraînés par le mouvement de renaissance, ont demandé leur part; si bien que cinq villes de France et trois monuments parisiens répètent déjà l'écho de la prédication artistique de Puvis de Chavannes.

Oui, il prêche, sans se lasser; il prêche pour les petits comme pour les grands, et bien ailleurs que dans les larges emplacements que je viens de nommer; il prêche vraiment à son siècle. Il y a une portée morale qu'on ne peut plus méconnaître dans ce *Sermon sur la nature* dont les derniers versets ne sont heureusement pas écrits. Chacun peut l'entendre et en profiter, s'il a l'âme pure et les mains blanches. En même temps que l'inspiration plastique, en effet, la force morale et l'instinct le plus relevé guident le praticien, anoblissent sa tâche matérielle, son labeur souvent ingrat. Arrivé, grâce à l'éveil spirituel de notre temps, à une domination glorieuse, il a promis de ne pas se reposer et poursuit ses voies avec la sérénité d'un initiateur fervent qui commencerait son apostolat.

Puvis de Chavannes est un penseur, chose rare chez les artistes.

On connaît la célèbre trilogie de Victor Cousin. Il serait puéril de nier que les artistes aient traité avec beaucoup de légèreté la responsabilité qui leur incombait de bien gérer le patrimoine du Beau : c'est, en somme, par pure indulgence que les meilleurs de leur temps ont été assimilés à la petite phalange de ceux qui poursuivent la recherche du Bien et du Vrai. Un philosophe, un physiologiste, sont fondés, parfois, à se demander de quelle utilité humaine est l'œuvre plastique, établie trop souvent sur des principes flottants et éphémères : et l'on comprend que ce soit par simple politesse qu'ils admettent l'égalité entre leur œuvre et l'œuvre d'un peintre. On a trop répété que l'art est fait pour plaire un instant aux yeux, pour flatter un dilettantisme facile, et ne saurait servir de support à une volonté philosophique, à un perfectionnement, à une morale sérieuse, à une propagande. La vie de Puvis de Chavannes est un long effort pour démontrer que la peinture peut et doit représenter non des idées, comme le langage écrit, mais des images évocatrices d'idées, des *idoles* platoniciennes, des spectacles et des symboles éloquents par eux-mêmes et consolants.

Ce sont les décadences qui engendrent les renouvellements. Je voudrais indiquer sans acrimonie à quel degré de décrépitude était arrivée, depuis la mort d'Ingres et de Delacroix, la

peinture dite de haut style. L'antiquité, les légendes adorables, le panthéisme plastique, ont subi une crise fatale; les pauvres dieux et les tristes déesses, les Parnasses, les héros sont démonétisés, et celui qui leur rendra la popularité de bon aloi ne naît pas: on l'attend, il ne vient pas. Baudry et Delaunay disparus, M. Gustave Moreau reste le seul, invisible, qui connaisse le prestige sacré des religions passées. La mythologie, telle qu'on l'a vue exploitée aux Salons annuels depuis trente ans, sera la honte de l'École française. Quant à la peinture religieuse qui, du moins, exprimait deux ou trois sentiments primordiaux, elle semble irrémédiablement aveulie et dénaturée. Il fallait remplacer tout cela, trouver autre chose, égaler la noblesse des types anciens. A cette recherche, l'intelligence et l'érudition la plus documentée n'auraient pas suffi; la simplicité, la candeur, la foi de Puvis de Chavannes ont fait de lui un novateur philosophique. Naïvement, avec onction, il substitue un jour à toutes ces figurations bellement préparées... la vie humaine, le geste humain, la placide besogne des jours et, sans ouvrir des paradis profanes ou fantastiques, évoque un âge d'or, une idéale Utopie, où chacun, riche ou pauvre, voudrait agir et rêver.

Il est bon de montrer à l'homme sa noblesse, de le mettre en face de lui-même et d'embellir son portrait par le divin stratagème de l'art. Voici donc défiler devant nous le peuple heureux de la légende terrestre, qui surpasse les autres en amplitude et les contient en germe. Voici l'homme, dans sa royale nudité, meilleur peut-être que nous, mais non différent de celui que nous coudoyons quotidiennement. Fils d'Adam, il travaille; fils de la nature, il a froid quelquefois; il n'est pas loin de nos misères; c'est un frère antérieur; c'est un bel organisme dont les passions sont limpides et expressives comme les épisodes homériques ou virgiliens. Il aime à se divertir avec grâce et bonhomie, après avoir vaqué devant nous aux occupations fatales et bonnes d'une existence patriarcale. Il construit des villes, forge et laboure, avant d'écouter les vieux conteurs ou de rentrer chez lui; il est charitable, aime les belles choses, le sol de la patrie, le champ qu'il possède, la mélodie agreste, la femme qu'il a choisie. Elle aussi porte des fardeaux, dont l'un fait d'elle une créature

élue, elle aussi se mêle à la nature nourricière et promène sa beauté dans les plaines. Elle a de plus fins contours, elle a des gestes plus doux; mais elle est bien la compagne de cet anonyme héros auquel le peintre l'a associée.

Cependant, sur cette terre de nos ancêtres, il y a aussi des lieux de mystère, il reste des sortes de dieux. On sait combien l'allégorie avait abusé, pour désigner les Muses, les Génies et les forces personnifiées, d'accessoires rituels et tout de convention. Puvis de Chavannes en a fait place nette; les muses du *Bois sacré*, les figures qui, dans l'hémicycle de la Sorbonne, représentent des entités et matérialisent des abstractions, celles qui, à l'Hôtel de Ville, portent des noms de vertus, celles qui, à Rouen, portent des noms d'arts ou d'industries, sont encore une fois conformées selon les seules lois de l'eurythmie humaine, sœurs supérieures un peu des élégantes comparses qui les suivent, et dont elles ne se distinguent qu'à peine. De là résultent une unité, un ordre admirable. Le philosophe imagine un délicat compromis entre le réel et l'irréel si regretté. L'artiste, avec un tact infini, divinise légèrement l'humanité et octroie une place à tous les êtres de raison qui méritent de survivre à la ruine des mythologies.

« Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu? » dit la Bible: on pourrait ajouter: « ou que tu ne l'aies découvert? » C'est le primesaut, c'est l'originalité foncière de Puvis de Chavannes qui lui marquent une place à part. Il ne dépend vraiment de personne. On a parlé autrefois des primitifs italiens, des fresques de Toscane, devant ses premières décorations: puis on y a renoncé, parce que l'analogie ne pouvait se soutenir et que l'ingénuité de l'artiste a éclaté au grand jour. Puvis de Chavannes connaît moins bien l'Italie que nos jeunes amis qui bénéficient d'une bourse de voyage, et ne s'est, à vrai dire, trouvé en contact avec la peinture classique que par hasard, pour admirer et reprendre son chemin; seulement, son admiration, étant désintéressée, n'en avait que plus de prix, et sa modestie plus de charme.

« Autrefois, m'a-t-il écrit en 1877, il y a bien longtemps, hélas! j'ai parcouru les principales villes d'Italie et le pays de Naples, mais sans profit, ayant encore l'esprit et les yeux fermés à ce que j'ai tant aimé depuis; aussi ne pourrons-

nous causer (de ce que vous avez vu) que d'une façon générale (ce n'est peut-être pas la plus mauvaise). De toute cette peinture ancienne qui vous a ému, je connais à peine quelques fragments; mais, au peu que j'ai vu, j'ai trouvé la vertu suprême, la clarté du sujet, l'exquise mesure dans le geste, en tout le *tact*... L'étude de ces œuvres ne peut entraver aucune originalité ; l'enseignement le plus net qui en ressorte est qu'elles ont pour base la sincérité du sentiment. Elles ravissent et attachent sans troubler : elles ont l'air facile : elles se livrent, faisant comprendre tout ce qu'un esprit artistique bien pondéré et secondé par l'étude peut tirer des spectacles les plus simples. Elles vous rendent heureux et avide de regarder la nature qui jette des trésors à ceux qui l'aiment, la respectent et l'écoutent. » En 1881, il s'explique de même : « Vous reviendrez ici la vue éclaircie, saturée, fortifiée par le spectacle journalier de beautés artistiques de la plus grande intensité, tableaux mûris par le temps, paysages du ton le plus profond, etc. Qu'allez-vous penser devant mes visions qui sont, à prendre les choses au mieux, une complète transposition des lois naturelles, — bien heureux si je leur suis resté parallèle ? »

En restreignant la question, la solution paraîtra sans doute plus évidente : Puvis de Chavannes est un paysagiste de premier ordre ; or il a créé de toutes pièces le décor où se meuvent ses personnages.

C'est un paysage sans lieu précis, sans identité trop nette, situé, comme les figures, dans l'espace poétique, *parallèle*, en effet, à la nature dans ses libres manifestations, dans son expansion variante. Mais, comme l'artiste a un perpétuel souci de l'appropriation de son œuvre, le cadre diffère à chaque fois, avec l'atmosphère, avec l'heure. Dans l'escalier d'Amiens, la Picardie se déroule, avec la mélancolie de ses tourbières piquées d'arbres fruitiers ; à côté, un lac tranquille sert de fond au *Repos*. La côte provençale, condensée en ses éléments, en ses accords principaux, fait l'horizon de *Marseille antique* : et cette Provence rêvée sert de cadre encore au *Doux Pays*, à *la Vision antique*. Le Rhône et la Saône ont, sur les murs du Musée de Lyon, leurs îles accoutumées. A Rouen, c'est la Seine qui fuit dans le bleu des brouillards : au Panthéon, c'est

elle encore qui borde le premier plan, avec ses peupliers ; au loin, le Mont-Valérien se profile : Nanterre et le sol de la banlieue parisienne ont intéressé le peintre autant que le plus beau site de la création. Enfin, pour environner les groupes du *Bois sacré*, il s'est seulement laissé guider par l'idée d'impénétrabilité élyséenne et de terreur mitigée que le mot de *lucus* éveille dans Lucrèce. Dans *le Sommeil*, dans *l'Enfant prodigue*, dans *le Pauvre Pêcheur*, la conformité entre le lieu et le drame arrive à une intensité combinée, voulue, faite d'éléments humbles, mais significatifs, homogènes et absolus.

Je ne résiste pas au plaisir de citer encore quelques lignes, que je ne saurais résumer :

« (1877) Les pays que vous avez visités me sont inconnus ; mais, d'après ce que vous m'en dites, j'ai vu leurs analogues, et ils m'ont légèrement écœuré. Il faut que l'homme conserve le sentiment de sa puissance dans la création, et faire beaucoup avec peu est une bien autre jouissance que de se traîner à la remorque de certaines beautés qui ne sont pas à l'échelle humaine... »

« (1878) La vue de contrées si belles vous offre des richesses de toute sorte. Pour moi, cher enfant, mon siège est désormais bien déterminé, bien limité, et je ne me ravitaille plus qu'en France. J'ai vu aussi un fleuve jaune, fait de toutes les boues de la Bresse. Malgré tout, quelques buissons fleuris et des bois parfumés m'ont ravi. C'est de la musique de chambre comparée aux puissantes harmonies qui vous auront frappé, mais elle a sa grandeur, et sa grâce calme est bien pénétrante. »

De cette intime entente, de ce mariage mystique entre l'homme et la nature, est éclose la poétique entièrement neuve qui portera certainement toujours le nom de celui qui l'a inaugurée. Son influence sur la littérature imaginative a été grande ; sa portée philosophique sera calculée plus tard avec surprise et avec respect.

« L'art décoratif » ou « l'art vrai ne vit que de sacrifices », est une phrase favorite de Puvis de Chavannes. Pour atteindre à la grandeur, il faut renoncer à la fantaisie, ou ne lui laisser qu'une toute petite place. Le praticien, l'ouvrier

de cette œuvre gigantesque a procédé avec une méthode implacable, avec un sang-froid, une abnégation sans précédent. Son professorat se résume en quelques avis plus moraux que plastiques et tournant tous autour de ce conseil capital : soyez d'abord clair, expressif et simple. C'est le caractère de son dessin, de sa couleur, de sa composition.

Il est remarquable que Puvis de Chavannes ne se soit jamais trompé dans la disposition des masses vivantes qu'il fait circuler en ses vastes féeries. On n'y saurait ajouter ou supprimer un personnage sans que l'ensemble perdît sa cohésion. Cela est si visible à la Sorbonne et au Panthéon que je n'ai pas à insister : on dirait que le monument a été fait pour contenir justement la décoration qui y est appliquée, et que l'architecte a prié le peintre de lui donner ses dimensions. Or, l'effet de repos, de satisfaction intérieure que nous ressentons vient du choix des proportions et de l'harmonie des groupes, autant que de l'heureuse silhouette des figures. Quand l'histoire de sainte Geneviève fut placée dans son cadre de pierre, on vit que la technique de l'art décoratif était retrouvée. Les populations qui se pressent autour des deux évêques sont à portée de la main ; mais, par la majesté de leur allure et leur recul dans le temps, elles dominent le spectateur et s'animent d'une vie plus que naturelle. Et puis, si elles sont tout proches de nous, elles sont cependant effacées à dessein, elles habitent un domaine supérieur, ne se mêlent pas à nous et ne se confondent pas avec nous par l'artifice d'un relief inutile.

L'étonnement fut grand pour les premiers qui se trouvèrent à Amiens, à Marseille, au Panthéon, en présence de ces décorations volontairement sobres de ton et subordonnées à leur rôle. Ce n'est pas sous ces couleurs qu'on était habitué, par éducation, à voir l'histoire représentée. Les spectacles étaient tranquilles, la couleur était tranquille aussi : les harmonies étaient d'une douceur qui demandait le silence pour qu'on les entendît nettement. Mais on sait que Puvis de Chavannes a gagné son procès et fait l'éducation de notre goût d'une manière triomphale. *De forti dulcedo.* Désormais, on peut espérer que l'initiation plastique prévaudra, comme l'initiation philosophique : on ne verra plus le tableau, avec ses

procédés destinés, croit-on, à tromper l'œil, se gonfler pour atteindre à l'amplitude de la peinture murale : on ne verra plus les murs troués et ravagés par des mêlées de figures qui tombent, de toute leur hauteur et de tout leur poids, sur le visiteur décontenancé. Du même coup, la palette de l'école française s'est trouvé éclaircie, assainie, débarrassée de couleurs peccantes. Elle a appris les transparences et les profondeurs de mélanges qu'elle ne connaissait pas, la suavité des tons rompus, la nécessité d'obéir sans caprice à l'idée.

Tout est convention dans l'art, tout est transposition. Otez à l'art cet apanage, cette part immense laissée au relatif, les chimistes auront vite découvert un bromure quelconque qui supplantera la peinture dans la reproduction adéquate des colorations naturelles. Le peintre doit être un magicien dont les procédés restent secrets et saints. Aussi les sarcasmes le touchent-ils peu ou point. Indifférent à la critique, Puvis de Chavannes m'écrit, par exemple, en 1880 : « Ce que vous me dites des jugements de M*** ne m'étonne nullement ; il est froid, et si un homme ardent par nature se réchauffe d'une allumette, tel autre n'a pas trop de tout un brasier, — c'est son cas. Il est à remarquer que ce sont précisément les natures les moins bien partagées du côté de l'imagination qui en sont le plus affamées dans les œuvres des autres. Il leur faut tout bonnement tout, ou ce qui leur semble être tout. Et après... ils restent aussi froids qu'avant. Froid ! ! Voilà leur grand mot ; froid ! Mais, malheureux ! c'est vous qui êtes gelés. Si l'éducation et un certain goût lu et appris n'étaient là pour les avertir, ils prendraient la violence pour la force et l'agitation pour le mouvement. » — Ingres aurait pu signer ces lignes.

Mais le dessin, enfin ? Le dessin, qui est l'armature interne de tout art ? Il est grand, respectueux de la nature, plus souvent attendri, toujours empreint d'une indéniable personnalité. Mon maître aime passionnément la nature et se réfugie en elle. « Puisque vous me parlez de modèle, je vous *adjure* de faire des études pour des études ; pendant les neuf ans où j'ai été refusé au Salon, je n'ai pas fait autre chose ». Aussi bien, il connaît par cœur les mouvements de la vie libre et pure, et n'a souci des musculatures exagérées. Là encore, il y a eu un temps d'hésitation : le public n'accepta d'abord qu'à

regret un trait et un modelé synthétiques, lui qu'on avait accoutumé à de patientes exactitudes de copiste. Mais la plénitude de certaines formes virginales, l'infinie noblesse des types de prédilection de l'artiste, la beauté latente de telle courbe et la fierté de tel profil ont ravi les cœurs qui se sont donnés sans restriction mentale au plaisir de la contemplation; ceux-là ont compris le *sacrifice* accompli pour toucher au but suprême. J'ai nommé le père Ingres; il me semble voir ses larges épaules se hausser devant ceux qui, croyant savoir dessiner, préconisent simplement des *manières* bourgeoises et fabriquent avec facilité la denrée de l'art.

« J'ai une expérience très grande; j'ai conduit de nombreux troupeaux, et, comme berger, je peux être, j'en suis sûr, de bon conseil. Je n'ai jamais violenté le sentiment de personne, considérant que c'est là chose sacrée; mais j'ai pu inculquer le besoin, le goût de l'ordre dans l'exécution » (1888). Personne n'imite Puvis de Chavannes; quelques essais de pastiche indigent n'ont pas réussi et ne sauraient lui être reprochés. Mais il a vraiment purifié la vision des artistes modernes d'illusions héritées, et, dans l'École entière, il lance un cri d'appel au spiritualisme et à l'observation émue. En bonne foi, on ne saurait le rendre responsable ni des tâtonnements de l'impressionnisme, ni de la malsaine manie des faux peintres de l'âme. On le trouvera toujours ennemi de l'amphigouri, des arcanes, des quintes essences et des symbolismes où les corps s'émacient. Aucune école ne le monopolise; aucune secte ne peut le dire sien. Le pseudo-idéalisme n'est, grâce au ciel, pas viable, et les petits cénacles de toute sorte qui se partagent la littérature n'ont pas plus le droit de l'accaparer que ne l'auront un jour, plus tard, bien plus tard, les gardiens du formalisme officiel.

Ceux-là se sont peut-être trompés, le jour où ils ont gratuitement rompu avec un émancipateur dans lequel ils ont cru voir un révolutionnaire. C'est aujourd'hui Puvis de Chavannes qui, en dehors d'eux, garde le mieux les traditions de la raison et de la beauté indépendantes.

Ont-ils vraiment cru qu'un vent de révolution soufflait sur le pays de France? Non : ils ont plutôt méconnu l'évolution idéaliste qui modifie les anciennes classifications. Demain,

Paris, avec qui il célèbre, pour ainsi dire, ses noces d'argent, le Paris éclectique, ondoyant, insaisissable, va fêter un artiste que l'Europe connaît bien et regardait déjà avec anxiété quand nous étions encore des enfants. Un mouvement similaire secoue l'Angleterre et l'Allemagne. Ici, c'est Burne Jones qui est porté au pinacle ; là, c'est Max Klinger, à défaut de chef plus reconnu. D'innombrables publications illustrées les vulgarisent tous deux, répondant à une demande certaine, à un besoin national. A ces deux esthéticiens, dont l'esprit enfante dans la douleur, nous opposons la sereine prédication de Puvis de Chavannes, dont les apologues touchent maintenant les pharisiens les plus endurcis.

Je crois fermement que, par-dessus les mers et les frontières, la fin du XIXe siècle aura connu par l'entremise de l'art un parfum nouveau. L'art superficiel et mercantile subit une dépréciation évidente; et l'autre plateau de la balance remonte à mesure. On a parlé souvent de l'art qui console et vivifie : on l'avait vu si rarement sous sa forme concrète que la musique tendait à devenir le temple immatériel où les pèlerins se rencontraient. Désormais, les arts plastiques relèveront la tête. Dans un bocage auguste, au milieu de ses sœurs jumelles, il y avait une pauvre muse qui pleurait sans savoir pourquoi. Elle sentait que, là-bas, sur la grande terre, les fils des hommes ne l'aimaient plus. Mais la voici consolée : elle se lève et prend son essor ; désormais, elle aidera aux travaux de ses pareilles et ne se croira plus méprisée.

ARY RENAN.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LA SCIENCE ET LA MORALE

I

Nous assistons en ce moment à un retour offensif du mysticisme contre la science : il prétend reconquérir sur elle, par des arguments oratoires, la domination du monde qu'il a perdue, après l'avoir si longtemps maintenue par le fer et le feu. C'est là une vieille querelle, qui n'a jamais cessé depuis les temps mythiques du Paradis terrestre et du vieil Enoch, temps où les « anges révoltés contre Dieu révélèrent aux hommes la science maudite du bien et du mal et les arts défendus ». Le mysticisme réclame de nouveau le monopole de la morale, au nom des principes religieux.

Cette prétention repose sur des affirmations erronées : l'histoire du développement de la race humaine et des civilisations prouve, en effet, que les origines et les progrès de la morale ont été tirés de tout autres sources. Les religions se sont approprié la morale, elles ne l'ont pas créée, et elles en ont trop souvent combattu l'évolution et les progrès. En réalité, dans ce domaine, aussi bien que dans celui de la métaphysique, elles n'ont fait autre chose qu'emprunter aux connaissances de leur époque des notions et des hypothèses,

qu'elles ont érigées aussitôt en systèmes absolus, en dogmes définitifs.

Mais les temps sont changés. La science, si longtemps mise en interdit, la science persécutée pendant tout le moyen âge, a conquis aujourd'hui son indépendance, à force de services rendus aux hommes : elle peut dédaigner les négations des mystiques. Aussi bien la jeunesse a refusé de suivre ces guides fallacieux : quelles que puissent être les séductions de leur langage et la sincérité de leurs croyances, elle professe de son côté des convictions plus hautes, plus certaines et plus généreuses. Elle sait que la prétendue banqueroute de la science est une illusion de personnes étrangères à l'esprit scientifique ; elle sait que la science a tenu les promesses faites en son nom par les philosophes de la nature, depuis le XVIIe et le XVIIIe siècles : c'est la science seule qui a transformé depuis lors, et même depuis le commencement des temps, les conditions matérielles et morales de la vie des peuples.

Les changements accomplis à partir du début des civilisations n'ont pas eu d'autre promoteur que la science, quoique l'origine véritable en soit restée longtemps cachée et comme obscurcie par le mélange d'éléments empruntés à l'imagination. Voici deux siècles et demi seulement que la méthode scientifique s'est dégagée de tout alliage étranger et manifestée dans sa pureté : son efficacité a été attestée dans les ordres les plus divers, par une évolution industrielle et sociale sans cesse accélérée.

Certes, il existe et il existera toujours bien des choses blâmables, bien des souffrances, bien des iniquités dans le monde. Mais ce qui a donné crédit à la science, c'est qu'au lieu de se borner à engourdir les mortels dans le sentiment de leur impuissance et dans la passivité des résignations, elle les a poussés à réagir contre la destinée, et elle leur a enseigné par quelle voie sûre ils peuvent diminuer la somme de ces douleurs et de ces injustices, c'est-à-dire accroître leur bonheur et celui de leurs semblables. Cette œuvre, en effet, elle ne l'exécute pas à l'aide d'exhortations verbales, ou de raisonnements *a priori*, mais en vertu de procédés et de règles vraiment efficaces, parce qu'ils sont empruntés à l'étude même des

conditions de l'existence et des causes de nos maux. Tel est le but que la science n'a cessé et ne cessera jamais de poursuivre, avec un dévouement infatigable à l'idéal et à la vérité, avec un amour sans bornes pour l'humanité. Son influence s'exerce aujourd'hui surtout sur les nations de l'Occident, jusqu'au jour où elle aura étendu sur toute la surface de la terre sa domination bienfaisante.

Qu'il nous soit permis de développer ici ces vérités, pour combattre un scepticisme aussi opposé au progrès que celui du pseudo-Salomon de l'Ecclésiaste, qui proclamait à la fois la vanité des promesses de la science et de celles de la religion, pour engager les hommes à s'enfermer dans les jouissances égoïstes du présent. Je désire montrer que les règles directrices de la vie humaine ne sont pas empruntées aujourd'hui, et qu'elles n'ont jamais été empruntées en réalité, à des révélations divines, pas plus par les religions antiques que par les religions modernes, par celles de l'Orient que par celles de l'Occident. Dans cet ordre, je le répète, aussi bien que dans celui des origines et des fins, toute solution dogmatique, à moins d'être chimérique, n'a jamais reposé que sur les connaissances positives possédées par ceux qui l'ont énoncée.

II

Quelques observations d'abord au sujet d'une expression qui a donné lieu à de singuliers malentendus, le mot *mystère*. Ce mot est exclu aujourd'hui du langage et des méthodes scientifiques, aussi bien que le mot miracle, qui en est au fond synonyme pour quiconque cherche dans les mystères les principes de sa connaissance et les règles de sa vie. On ne rencontrera ni l'un ni l'autre dans les mémoires des physiciens et des chimistes. Si le mystère et le miracle sont ainsi rejetés en dehors de nos explications, ce n'est pas en vertu de déductions purement logiques; c'est parce que partout où il nous a été donné d'approfondir les phénomènes, nous avons

constaté qu'ils étaient constamment produits en vertu d'une relation déterminée entre les effets et les causes. C'est précisément cette constatation *a posteriori* qui a constitué la méthode scientifique.

Certes nous ne prétendons pas donner le dernier mot de l'univers : nous professons, au contraire, qu'il ne peut être formulé à l'avance, et nous savons que parmi l'infinie variété des phénomènes, nous ne parviendrons jamais à en parcourir et à en observer que la plus minime partie. Nous connaissons toute l'étendue de nos ignorances et nous en avons la modestie ; mais elle ne doit pas se traduire par un scepticisme universel. Elle ne saurait davantage nous faire croire à l'existence de vérités surnaturelles et paralyser nos efforts, au profit du mysticisme. La méthode scientifique a été reconnue, par l'expérience des âges écoulés, comme par celle des âges présents, la seule méthode efficace pour parvenir à la connaissance : il n'y a pas deux sources de la vérité, l'une révélée, surgie des profondeurs de l'inconnaissable : l'autre tirée de l'observation et de l'expérimentation, internes ou externes.

Voilà ce que signifie l'exclusion du mystère, dans l'étude de l'homme et de l'univers et dans le gouvernement des individus et des sociétés, qui est, ou plutôt qui devrait être, la conséquence de cette étude. Le mystique qui prétendrait diriger sa vie et ses affaires privées d'après les seules notions du merveilleux serait bien vite perdu : l'histoire générale, aussi bien que la pathologie mentale, montre que les peuples et les particuliers qui ont adopté le mystère et l'inspiration divine comme guides fondamentaux n'ont pas tardé à être précipités dans une ruine morale, intellectuelle et matérielle, irréparable.

Laissons donc aux mystiques leurs rêves : ne les troublons pas dans les fantaisies individuelles ou collectives de leur imagination : mais ne souffrons pas que leur intolérance nous impose ces rêves comme la règle de l'activité sociale. Sans doute, l'homme a toujours cherché ainsi à échapper à la sévérité du déterminisme ; de même qu'il essayait autrefois d'imposer sa volonté aux puissances supérieures par les conjurations de la magie, ou de fléchir la rigueur du destin par d'inutiles prières. Mais il ne faut pas que ces illusions nous fassent départir de la rigueur de notre manière de procéder,

et détruisent, par un mélange irrationnel, la rectitude de nos résultats.

Ce départ inflexible entre la méthode scientifique et le mystère n'a pas toujours été fait; il est le résultat d'une longue élaboration, où les conceptions imaginatives et mystiques, les conceptions logiques, les conceptions empiriques et expérimentales ont été pendant longtemps associées et confondues. Pour mieux le faire entendre, essayons de résumer en quelques traits généraux l'évolution historique de la science : en toutes choses, c'est en remontant aux origines que l'on arrive à mieux comprendre l'état présent.

III

Reportons-nous à ces périodes lointaines, pendant lesquelles notre espèce s'est dégagée peu à peu de l'animalité; nous pouvons le faire, dans une certaine mesure, à l'aide des découvertes de l'archéologie, comparées avec les récits des voyageurs qui ont observé des tribus sauvages, arrêtées aux divers degrés de l'évolution accomplie depuis les âges primitifs parmi les peuples civilisés. L'examen approfondi des mœurs et des instincts des espèces animales, la connaissance des lois du développement psychologique et physiologique de l'individu, surtout dans son enfance, se joignent à l'histoire, pour jeter une vive lumière sur les problèmes que nous agitons ici.

L'ensemble de ces études a montré comment les races humaines, chacune suivant son degré d'intelligence, ont créé peu à peu les instruments, les armes, les usages, à l'aide desquels elles ont remporté leurs premiers triomphes sur la nature et réalisé leurs premières organisations. La famille et l'État, la morale et la vertu sont graduellement sortis des instincts de sociabilité, que nous voyons en action, aujourd'hui comme autrefois, parmi les races animales.

Mais l'intelligence des premiers hommes était trop faible pour concevoir, soit les lois abstraites de son propre dévelop-

pement, soit celles des phénomènes naturels : elle les a personnifiées : elle en a fait des êtres réels, construits à sa propre ressemblance, c'est-à-dire des âmes et des dieux. Telle est, en effet, la tendance universelle constatée par les voyageurs chez les sauvages. Nos propres enfants, eux aussi, sont prompts à transformer en fantômes surhumains leurs joies, et surtout leurs craintes : les images du rêve leur servent à cet égard de guides. En un mot, l'observation montre que les hommes sont entraînés, par un penchant spontané, à objectiver les produits de leur propre pensée, pour créer des personnes et des symboles, auxquels ils assignent bientôt un caractère absolu, autonome et divin.

Voilà comment, à l'origine des civilisations, toute invention, toute organisation a été attribuée à des révélations divines. Les hommes les plus intelligents et les plus instruits fondèrent leur domination sur ces préjugés, qu'ils partageaient d'ailleurs, et lorsque les temples s'élevèrent à Memphis et à Babylone, toute connaissance se trouva concentrée autour des autels ; les mêmes individus, protégés par leur caractère sacré, représentaient alors la science et la religion : ils confondirent les deux ordres de notions dans un même dogmatisme. Un semblable état de choses s'est reproduit au début du moyen âge, à la suite de la destruction de la culture antique par les Barbares.

De là le caractère singulier de ces sciences primitives, telles que l'astrologie et l'alchimie, où les résultats positifs étaient associés aux rêves de la magie, et où l'efficacité des pratiques expérimentales devait être assurée par l'emploi des formules et des incantations, destinées à subjuguer la volonté des dieux, et à commander leur concours. Le miracle était alors obligatoire pour la divinité et indépendant de toute notion morale.

Les philosophes grecs, les premiers, essayèrent de dégager la science véritable de cet alliage, et de la rendre purement rationnelle. Aussi furent-ils d'abord accusés d'impiété, accusation qui n'a pas cessé de retentir depuis deux mille ans, et qui a coûté la vie, depuis Socrate, aux hommes les plus purs et les plus désintéressés.

Cependant, quelle qu'ait été la puissance du génie grec, il

n'est point parvenu à une conscience claire de la méthode scientifique, telle que nous l'appliquons aujourd'hui dans l'étude du monde et de l'homme. Cette méthode n'a été nettement séparée de la logique pure et bien fixée qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, époque où se sont constituées définitivement les sciences expérimentales et les sciences d'observation, la physique, l'astronomie, la mécanique, la chimie, la physiologie, l'histoire naturelle. La méthode s'est étendue depuis aux sciences historiques et sociologiques, où elle a remplacé les vieux systèmes, issus de la théologie du moyen âge. Ajoutons enfin que c'est seulement de notre temps que la méthode scientifique, qui vise au relatif et exclut l'absolu, a commencé à être pleinement appliquée et étendue à tous les ordres de notions.

Les Grecs en effet étaient rationalistes, aussi bien que nous. Mais c'étaient surtout des raisonneurs, qui s'attachaient à construire l'univers *a priori*, attribuant à leurs constructions le même caractère absolu que les religions. Ils s'efforçaient de représenter le monde et l'homme par des systèmes, déduits en apparence de la logique pure : chacun des grands philosophes de l'antiquité a eu ainsi son système du monde, et cette tradition s'est perpétuée jusqu'à nous, en passant par Descartes, par Leibnitz, par Hegel. En réalité l'analyse de chaque grand système philosophique montre que son contenu solide a été toujours emprunté aux connaissances scientifiques de son époque : c'est d'elles qu'il a tiré sa force et sa substance.

A cet égard, l'effort des constructions rationnelles des philosophes a été semblable à celui des constructions dogmatiques des religions : il a consisté à objectiver, à transformer en affirmations indépendantes, des données puisées primitivement dans l'observation et dans l'expérience. Mais c'est sur ces dernières que la partie vraiment forte et défendable des systèmes et des dogmes a toujours reposé. Les idées probables qui pouvaient y être ajoutées résultaient également des inductions, dissimulées ou inconscientes, que les philosophes et les théologiens ont pu tirer des faits acquis au moment où elles ont été énoncées. Au delà de ce terme, systèmes et dogmes finissent toujours par dégénérer en hypothèses arbitraires et dès lors nuisibles. En effet, par cela même qu'ils sont déclarés

définitifs, ils ne tardent guère à devenir des obstacles à l'évolution qui se poursuit. L'humanité a dû briser ainsi, non sans efforts, sans souffrances et parfois sans dangers, les moules successifs dans lesquels les religions, aussi bien que les philosophies purement rationalistes, ont prétendu enfermer aux différentes époques le monde extérieur et le monde de la conscience.

Pour bien concevoir toute l'étendue des progrès accomplis à cet égard, c'est-à-dire l'état présent de nos idées sur la méthode scientifique, il convient d'examiner brièvement quelle est la base de nos connaissances d'après les sciences d'aujourd'hui : — je ne parle pas des mathématiques, instrument admirable de recherches, mais qui ne contient par lui-même aucune réalité substantielle ; — je veux parler uniquement des sciences positives fondées sur la constatation des faits.

IV

Quelle est donc l'origine véritable de nos connaissances réelles sur l'humanité et sur l'univers, dans l'ordre des faits comme dans l'ordre des lois ? Quelle est, dans l'ordre des probabilités, la source effective de nos conceptions sur les origines et les fins de toute chose particulière ? Le point de départ de nos imaginations sur ce que l'on appelait autrefois Dieu et l'autre monde, et que l'on nomme aujourd'hui l'inconnaissable ? — Est-ce de l'inconnaissable, est-ce de nos conceptions sur les origines et les fins que sont tirées les données directrices de la vie matérielle et morale des individus et des sociétés ? Ces données directrices ne reposent-elles pas sur quelque base plus inébranlable, dont la vue claire servira désormais de guide à l'humanité, autant que le comporte la faiblesse de notre intelligence et de notre volonté ?

La réponse à ces questions ne doit pas être cherchée dans des affirmations absolues, auxquelles a cessé de prétendre la science moderne, toujours subordonnée à l'état présent des

faits observés, et incessamment évolutive, mais elle est donnée par la nature et le degré de certitude de nos résultats.

La science en effet se présente à nous sous un double point de vue : science positive, qui est la base solide de toute application, dans le domaine matériel comme dans le domaine moral : et science idéale, qui comprend nos espérances prochaines, nos imaginations, nos probabilités lointaines.

Le lien commun entre les deux points de vue c'est la méthode. Notre méthode consiste à observer d'abord les faits — je dis les faits internes, dévoilés par la conscience, ou sensation intime, aussi bien que les faits du dehors, manifestés par la sensation extérieure, — et à provoquer le développement des uns et des autres par l'expérimentation, source principale de nos découvertes. Cette méthode est la même pour les faits sociaux et politiques, et pour les faits matériels et industriels.

Ainsi l'étude des faits constitue le point de départ de toute connaissance. Une fois constatés, l'intelligence humaine les rapproche et cherche à en établir les relations générales : c'est là ce que nous appelons les lois scientifiques et c'est sur ces lois que repose toute application de la science, tant aux individus qu'aux sociétés.

Mais cette pure constatation des faits et de leurs lois ne suffit pas à l'esprit humain. Entraîné par une tendance invincible, il s'appuie sur les faits et s'élève au-dessus d'eux, pour construire des représentations, des symboles, à l'aide desquels il rassemble ses connaissances en un système coordonné d'hypothèses. Un semblable système est même indispensable, si l'on veut aller plus loin, et faire des découvertes : car pour trouver de nouveaux faits et de nouvelles relations, il faut d'abord les imaginer ; puis on en poursuit la réalisation. Chacun développe à son gré, suivant son inspiration individuelle, suivant ses sentiments et ses facultés créatrices, les conséquences des imaginations et des symboles, à l'aide desquels il s'est figuré les faits et les lois ; mais aussi le savant doit être toujours prêt à abandonner ses croyances hypothétiques, dès que les faits lui en ont démontré la vanité. Quoi qu'il en soit, chacun finit par se construire ainsi son système du monde ; c'est un échafaudage appuyé à la base sur les faits, mais dont la solidité, — je veux dire la certitude, ou plutôt

la probabilité, — diminue à mesure qu'on monte plus haut.

Ainsi les faits et les lois d'abord, puis les symboles et les hypothèses inventés pour les coordonner, constituent la base fondamentale et même l'unique substratum de tout système. Telles sont aujourd'hui les vues générales, telle est la manière de procéder de ceux qui cherchent à ériger l'idéal scientifique au-dessus de l'empirisme.

L'histoire des philosophies, ainsi que je l'ai rappelé plus haut, montre qu'elles n'ont jamais eu d'autre fondement solide ou vraisemblable dans le passé. Mais la méthode qui servait à bâtir leurs systèmes n'a été clairement mise en évidence et universellement comprise que vers ces derniers temps.

Il en est de même des religions. Leurs conceptions sont celles de l'époque où elles ont été fondées, troublées par un alliage trop souvent impur de fantaisies purement imaginatives, quand elles n'avaient pas été inventées pour servir les besoins de domination des sacerdoces. Les religions anciennes personnifiaient les forces de la nature ; les dogmes du Christianisme, le Verbe, la Trinité, ont été empruntés aux Alexandrins. Aussi les religions n'ont-elles jamais pu produire leurs titres et leurs preuves devant l'humanité, ni résister à aucune discussion sincère : poussées à bout, elles finissent toujours par faire appel à la révélation, c'est-à-dire à l'inconnaissable.

La diversité, l'opposition profonde qui existe entre la méthode scientifique et la méthode théologique, employées pour la recherche de la vérité, se manifestent à un degré plus frappant encore dans l'application de ces méthodes au gouvernement des individus et des États.

Tandis que les théologiens, dupes de leurs illusions et de leur orgueil, érigent leurs systèmes sur les origines et les fins des choses en principes absolus et invariables, révélés par la divinité, dont ils se déclarent *a priori* les organes ; tandis qu'ils prétendent les imposer, même par la force, comme les règles éternelles de la vie privée et de la vie sociale ; les savants, plus modestes, ayant reconnu la source relative et historique de ces assertions, se bornent à tracer des règles actuelles à la conduite pratique de la vie, en morale et en politique, aussi bien qu'en hygiène et en industrie : règles toujours provisoires, modifiables de jour en jour par l'évolution

des siècles futurs, comme elles l'ont été incessamment dans le cours des siècles passés.

Quant aux fins et aux origines, ce n'est pas leur connaissance incertaine qui peut fournir la direction de la vie. Sans doute la science ne doit, à mon avis du moins, ni en proscrire, ni en récuser la recherche : elle ne refuse aucun problème, pas plus celui de l'évolution des espèces que celui de leurs commencements ; pas plus celui des débuts de la race humaine que celui de la production même de la vie, c'est-à-dire de la transformation des molécules purement chimiques en cellules vivantes. Mais si elle accepte ces problèmes, elle ne prétend pas, dès aujourd'hui, les avoir résolus. Elle tend d'un lent effort vers leurs solutions obscures, en s'appuyant sur des généralisations progressives, qui deviennent de plus en plus douteuses, à mesure qu'elles s'appliquent à des phénomènes et à des lois plus multiples et plus éloignées de nos perceptions immédiates.

Bref, si la science ne ferme aucun horizon, cela ne veut pas dire qu'elle prétende avoir pénétré l'essence des choses, mot vague dont se paient les théologiens, et qui cache toujours au fond des notions représentatives et anthropomorphiques : sous les mots essence, nature des choses, nous voilons les idoles de notre imagination. Lorsque les philosophes ont cherché à épurer cet ordre de notions, ils ne sont jamais parvenus qu'à un terme suprême, dépouillé peu à peu de tout attribut particulier, c'est-à-dire à un moule de notre propre esprit, à un type vide de réalité.

En tout cas, ce qui caractérise la science moderne, c'est qu'elle s'empresse de déclarer l'incertitude croissante de ses constructions idéales. Si elle ne refuse pas d'examiner les problèmes d'origine, si elle fournit même les seules données probables à l'aide desquelles on puisse en poursuivre la solution, elle n'affirme rien et ne promet rien à cet égard ; elle regarderait comme téméraire d'asseoir sur de semblables constructions les règles des applications industrielles, aussi bien que les règles morales assignées à la conduite des individus ou des sociétés. Dans les réalités, nous ne procédons jamais au nom de principes absolus, parce que nous avons reconnu que tous nos principes reposent sur des hypothèses

empruntées aux faits d'observation, sous une forme directe ou dissimulée. C'est une illusion de tout déduire de principes absolus : qui prétend s'appuyer sur l'absolu ne s'appuie sur rien.

V

On ne saurait dès lors reprocher à la science la banqueroute d'affirmations qu'elle n'a pas faites, d'espérances qu'elle n'a pas suscitées. Les affirmations, les espérances de cet ordre, et par conséquent leur banqueroute, sont au contraire attribuables aux religions : ce sont ces dernières qui doivent en porter la responsabilité. Certes, nous respectons les sentiments moraux, que les religions d'ailleurs n'ont jamais tiré d'une autre source que la science, je veux dire d'une observation plus ou moins profonde de la nature humaine. Mais il est impossible d'exiger le même respect pour ces croyances surannées, que les religions persistent à vouloir nous imposer dans l'ordre moral, aussi bien que dans l'ordre historique.

Ce n'est pas la science qui a prononcé le mot de création et retracé *a priori* l'histoire de la fabrication du soleil et de la lune, dans l'ignorance la plus complète du système général du ciel; ce n'est pas la science qui a proclamé l'époque future et prochaine de la destruction de toutes choses, et qui en a retracé le plan chimérique : « *peritura per ignem* » ; ce n'est pas la science qui a subordonné l'univers à notre microscopique globe terrestre, et qui lui a donné pour fin le Jugement dernier et l'Enfer égyptien, le Paradis persan avec ses anges et ses démons, les songes messianiques et apocalyptiques d'il y a deux mille ans. Jamais les dogmes religieux n'ont apporté aux hommes la découverte d'aucune vérité utile, ni concouru en rien à améliorer leur condition. Ce ne sont pas eux qui ont inventé l'imprimerie, le microscope, le télescope, le télégraphe électrique, le téléphone, la photographie, les matières colorantes, les agents thérapeutiques, la vapeur, les chemins de fer, la direction méthodique de la navigation, les règles de l'hygiène. Ce ne sont pas eux

qui ont dompté et tourné à notre usage les forces naturelles.

Ce ne sont pas davantage les dogmes religieux qui ont institué le sentiment de la patrie et celui de l'honneur, aboli l'esclavage et la torture, proclamé le respect de la vie humaine, la tolérance et la liberté universelles, l'égalité et la solidarité des hommes.

Mais je ne veux pas retracer ici le tableau des services rendus par la science à l'humanité : assez d'autres les ont dits, et les rediront : je préfère m'attacher à montrer que la morale n'a point d'autres bases que celles que lui fournit la science ; comment les progrès passés et futurs de la morale, pour les individus comme pour les sociétés, ont été et seront toujours corrélatifs avec les progrès de la science.

Dans cet ordre, comme dans tous les autres, les prétentions des religions résultent de la même illusion, de la même transposition d'idées qui leur a fait attribuer à leurs systèmes dogmatiques le mérite original des vérités et des règles, qu'elles avaient au contraire commencé par emprunter aux notions scientifiques et instinctives

VI

La connaissance humaine est acquise par une méthode unique, l'observation des faits : mais elle est tirée de deux sources différentes, l'une interne, l'autre externe.

La sensation nous révèle le monde extérieur, et c'est le point de départ de toutes les sciences physiques, naturelles et historiques. Elle montre la petitesse et la subordination de l'individu dans l'humanité, présente et passée ; la petitesse et la subordination de l'humanité elle-même, accablée et comme anéantie dans l'ensemble infini de l'univers. A ce point de vue, toute morale consiste dans notre humble soumission aux lois nécessaires du monde ; les religions ne disent pas autre chose, lorsqu'elles abîment l'esprit humain devant la volonté divine. Dans ce domaine tout est objectif.

Au contraire, dans le monde interne, celui de la conscience, l'homme apparaît seul : son esprit, son sentiment deviennent la mesure des choses. Celles-ci n'existent pour nous qu'à la condition d'être connues ; à ce point de vue donc elles n'existent que pour notre intelligence et dans notre intelligence. Dans ce domaine tout est subjectif.

Tel est le contraste, je ne dis pas l'opposition, entre les deux sources de notre connaissance.

Or les deux sources, interne et externe, de notre science positive sont également, je le répète, les deux sources de notre morale. Ceci est un point capital dans la vieille querelle que le mysticisme renouvelle aujourd'hui.

La morale humaine, pas plus que la science, ne reconnaît une origine divine : elle ne procède pas des religions. L'établissement de ses règles a été tiré du domaine interne de la conscience et du domaine externe de l'observation. Ce sont au contraire les religions, ou, pour préciser davantage, quelques-unes d'entre elles et les plus pures, qui ont cherché à prendre leur point d'appui sur le fondement solide d'une morale qu'elles n'avaient pas créée. Mais, en vertu de cette même transposition illusoire née d'un procédé purement logique que nous rencontrons partout, les religions ont déduit de la morale certains symboles, certaines idoles divines, auxquelles elles ont attribué ensuite la vertu d'avoir créé les notions mêmes qui avaient au contraire servi à les imaginer.

Entrons dans le cœur du sujet, en commençant par les notions tirées de la source intérieure. L'homme de notre temps trouve au fond de sa conscience la notion du bien et du mal et le sentiment ineffaçable du devoir, c'est-à-dire l'impératif catégorique dont parle Kant. Le devoir est conçu d'ailleurs par l'homme vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres hommes, c'est-à-dire qu'il comprend la solidarité : ce sont là des faits de conscience fondamentaux, indépendants de toute hypothèse théologique ou métaphysique. Les explications que l'on pourrait donner de l'origine de ces faits de conscience, et que je vais rappeler, n'enlèvent rien à leur caractère essentiel, ni à la constatation positive de leur existence : il n'y a, et il ne saurait y avoir, aucune contradiction entre les deux manières d'envisager la morale.

Venons donc au second point de vue. Les notions empruntées à la source extérieure de nos connaissances, c'est-à-dire à l'histoire et aux sciences naturelles, telles que l'anthropologie, la zoologie, la physiologie, la psychologie des espèces animales et de l'homme, nous offrent la morale sous un jour différent, parce qu'elles en montrent les origines instinctives et l'évolution. L'espèce humaine, en effet, ne représente qu'un cas particulier, parmi la multitude des espèces animales qui vivent en société. Or, chez celles-ci, et à mesure qu'elles se manifestent avec une perfection plus marquée, nous voyons apparaître les premiers éléments de la moralité. La famille, née des instincts qui président à la conservation de l'espèce, existe, au moins temporairement, chez les oiseaux et les mammifères, pour ne pas descendre plus bas. Elle existe avec le sentiment de l'amour maternel et, dans certains cas, de l'amour paternel, poussés au plus haut degré.

Chez les espèces sociables nous ne rencontrons pas seulement le sentiment de la famille, mais aussi celui de la solidarité et du dévouement de l'individu à la collectivité, poussés parfois jusqu'au sacrifice de sa vie. L'étude des races humaines demeurées sauvages a montré d'ailleurs combien leur moralité spéciale était voisine de celle des espèces animales sociables, parfois même inférieure pour quelques-unes : il y a, à cet égard, de grandes diversités dans les instincts sociaux, chez les hommes comme chez les animaux. Mais l'existence d'un fondement général, commun aux uns comme aux autres, est démontrée par l'observation.

Les instincts sociaux, les sentiments et les devoirs qui en dérivent ne sont donc pas propres à l'espèce humaine, et dus à quelque révélation étrangère et divine : ils sont inhérents à la constitution cérébrale et physiologique de l'homme, constitution semblable à celle des animaux, quoique d'un ordre supérieur, et qui l'est devenu surtout pendant le cours des siècles, par l'effet des conquêtes de notre intelligence. Le perfectionnement héréditaire de ces instincts est la base véritable de la morale et le point de départ de l'organisation des sociétés civilisées.

A mesure qu'elles progressaient en civilisation, leurs connaissances positives, incessamment accrues, ont montré l'uti-

lité sociale de certains devoirs et de certaines lois morales, qui furent rendus obligatoires par les chefs des États : prêtres et législateurs. Mais ces lois, déduites de notions scientifiques, étaient associées et comme amalgamées avec les prescriptions arbitraires de la théocratie, et proclamées suivant des formules mystiques, dont aucun esprit n'était alors affranchi. Leur nécessité fut imposée à l'origine au nom des dieux, au même titre que les sacrifices humains, les prostitutions sacrées, et tant d'autres pratiques immorales ou sanglantes, nées des préjugés et des superstitions primitives.

L'histoire des formations et des évolutions religieuses, qui se sont succédé dans l'humanité depuis sept mille ans, montre qu'il n'existe entre la morale et le mysticisme aucun lien génétique, aucune relation nécessaire ; pas plus dans les religions égyptienne, babylonienne et juive, que dans le christianisme de l'empire romain, ou dans celui qui a évolué pendant le moyen âge et les temps modernes. Parmi les nations, comme parmi les individus, les personnalités les moins morales se rencontrent souvent parmi les plus religieuses. Sans sortir de l'Europe, il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les populations fanatiques du midi de l'Espagne ou de l'Italie, ou bien d'étudier la vie des mystiques musulmans ou chrétiens qui ont écrit sur l'amour divin. En somme, l'histoire prouve que le développement de la morale dans le monde a été lié à la fois avec celui de la science, dont elle procédait, et des religions, qui y trouvaient un de leurs points d'appui. Mais, pas plus au point de vue extérieur de l'histoire qu'à celui de la conscience intérieure, la morale n'a été le produit des religions : c'est toujours la même illusion représentative, qui transforme en cause génératrice de certaines idées les notions qui en sont issues.

L'homme trouve la morale en lui-même et il l'objective, en l'attribuant à la divinité ; tandis que c'est lui-même qui n'a cessé de la perfectionner dans le cours des âges et des peuples, par la généralisation de l'idée du devoir et de celle de la solidarité. Il a trop longtemps attribué ces progrès à des révélations religieuses, dont il était le véritable constructeur. C'est cette objectivation perpétuelle de la morale dans les religions, attestée par l'histoire et variable avec les temps et les lieux, qui a fait

naître les diversités et les oppositions attestées par la phrase célèbre : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà » : mais cette phrase ne s'applique pas en réalité à la science, elle s'applique uniquement aux croyances et à la morale religieuses. En effet, la première conséquence d'une semblable transposition des origines positives de la morale a été d'en arrêter le développement ; celui-ci étant désormais figé, et comme cristallisé dans les moules dogmatiques, au degré même de l'évolution où il y avait été saisi. De là a procédé l'esprit d'intolérance, naturel aux gens qui croient posséder le bien et la vérité absolus et qui, redoutant d'être ébranlés dans leur foi par la critique, veulent interdire aux autres le droit même de la discuter. C'est par là également que la notion plus haute et plus noble de la solidarité humaine a été si longtemps paralysée par celle de la charité chrétienne, noble et touchante aussi, mais qui représente un point de vue inférieur, et désormais dépassé.

C'est ainsi que la « vieille chanson » de la résignation mystique a pesé sur le moyen âge et sur ses successeurs, et suspendu le progrès social, en refusant aux masses populaires tout droit théorique à l'amélioration de leur condition. Ç'a été une des grandes victoires de la Révolution française de proclamer les principes d'une nouvelle morale sociale, dont les conséquences se poursuivent et se poursuivront désormais dans l'humanité ; non sans obstacle, d'ailleurs, les progrès ayant toujours été accomplis jusqu'ici au milieu des catastrophes provoquées par le conflit entre l'obstination aveugle des conservateurs et l'élan brutal des révolutionnaires.

VII

Voilà comment la notion de la morale, déjà distinguée des religions par les philosophes grecs et latins, puis confondue de nouveau avec elles au moyen âge, s'en est aujourd'hui séparée définitivement, dans la vie civile. La morale, comme

la science dont elle dérive, est devenue purement laïque dans la constitution de l'État. Insistons sur ce point. Il ne s'agit pas d'instituer un nouveau système de morale, pour l'imposer par des prescriptions violentes et arbitraires : non, je veux parler de la morale des honnêtes gens, de la morale qui proclame le devoir, la vertu, l'honneur, le sacrifice, le dévouement au bien et à la patrie, l'amour des hommes, la solidarité. Telle est la morale dont les principes, déjà inscrits dans nos lois, tendent à développer chaque jour davantage leurs bienfaisantes conséquences ; plus lentement sans doute que ne le voudrait l'impatience des hommes de progrès, mais d'une façon continue et invincible.

Cette morale ne relève d'aucun système absolu, pas plus de l'égoïsme féroce, qui proclame sans pitié le combat pour la vie, que de l'ascétisme fanatique, qui veut conquérir pour son dieu la domination du monde, ou qui se concentre dans des pratiques nuisibles à l'individu et stériles pour ses semblables, avec l'espoir tout personnel des récompenses d'une autre vie.

La conception de la morale moderne a un caractère plus généreux et plus universel. Elle est d'ailleurs plus ou moins haute, selon les intelligences : sa pratique est plus ou moins délicate, d'après les sentiments diversement développés des peuples et des individus. Mais, en définitive, elle répond aujourd'hui, comme elle a toujours répondu, à l'état des connaissances, c'est-à-dire de la science inégalement avancée suivant le temps, les lieux et les personnes. Par là même, elle ne saurait demeurer immobile dans aucun décalogue ; elle se modifie peu à peu, avec les découvertes continuelles des sciences physiologiques, psychologiques et sociologiques. De même qu'il existe à côté de la science positive une science idéale, qui en dérive d'ailleurs, mais qui la précède et en inspire la marche ; de même, il y a une morale idéale, qui annonce et précède l'évolution de la morale future. Telle fut la morale idéale des philosophes grecs, dont le christianisme s'appropria les préceptes ; — les pères de l'Église l'ont reconnu, attribuant le fait à quelque inspiration divine anticipée ; — telle fut celle des philosophes du XVIIIe siècle, dont la Révolution française proclama les principes égalitaires. Telle est aujourd'hui la morale des penseurs qui préconisent les

belles espérances de l'avenir : la fraternité des peuples, la solidarité universelle des individus.

VIII

Ces idées, cette conception de la morale moderne deviennent de jour en jour prépondérantes, et si elles n'ont pas encore acquis parmi les hommes le crédit inébranlable de la science, c'est à cause de la longue servitude religieuse imposée à l'éducation. Jusqu'à notre temps, on avait prétendu fonder l'éducation morale du peuple et les règles de sa conduite sur le catéchisme, c'est-à-dire sur des doctrines et des prescriptions théologiques, au lieu de l'établir sur des données positives, empruntées à la conscience et aux sciences historiques et naturelles. Aussi est-ce sur ce point, et à juste titre, qu'a porté et que porte de plus en plus l'effort des bons citoyens qui veulent transformer l'éducation populaire. Les antiques préjugés, qui tenaient prisonnière l'intelligence humaine, ont tiré de là leur force et leur persistance : nos pères ont mangé du verjus et voilà pourquoi nos dents sont agacées. Mais gardons-nous de penser qu'il s'agisse aujourd'hui, après avoir éliminé les dogmes formels, de maintenir dans l'éducation, comme ses principes essentiels, je ne sais quel résidu vaporeux, quel squelette d'affirmations, dépouillées de la substance dogmatique qui en faisait autrefois la force et la consistance. Certes, l'homme répugne au doute et au vide, dans l'ordre moral comme dans l'ordre intellectuel : mais il ne faudrait pas croire que la disparition de toute hypothèse théologique va inaugurer le règne du crime et de l'anarchie. Déjà Lucrèce se riait de ces vaines terreurs. Ce qu'il est devenu nécessaire de mettre en évidence dans l'ordre moral, comme on l'a fait dans l'ordre intellectuel, ce sont les certitudes positives, acquises par la constatation des faits du monde intérieur et extérieur, et de leurs lois scientifiques : c'est sur ces lois exactes que nous devons asseoir nos préceptes et notre doc-

trine, tout en maintenant à côté et au-dessus les probabilités et les hypothèses idéales. Chacun peut imaginer, à son gré, ces dernières: mais elles ne doivent plus servir de base à nos enseignements.

De cette manière de voir doit résulter une méthode nouvelle d'éducation morale; c'est en effet celle qui tend à prédominer en fait dans la direction de nos sociétés modernes: mais il convient de l'instituer dès la jeunesse, afin d'y accoutumer les esprits.

Depuis les origines de l'histoire, et il y a soixante ans encore, la première enfance était bercée par les nourrices à l'aide de contes de fées et de fantômes, dont les images persistantes obsédaient ensuite la vie humaine. Aujourd'hui, parmi les classes cultivées du moins, ces contes ne sont plus récités. Aussi les ogres, les vampires, les anges et les diables, pas plus que les trésors magiques, ne hantent plus les imaginations des hommes de notre temps, sans que leur esprit, ou leur moralité, en ait été aucunement affaibli. Il en sera de même, quand les vains rêves et affirmations des croyances théologiques auront cessé d'être enseignés.

A mesure que ces images cesseront d'être imprimées dans leurs cerveaux dès la jeunesse, les hommes perdront l'habitude traditionnelle d'affirmer les choses avec d'autant plus d'assurance qu'ils les ignorent davantage. Ils ne seront dépouillés par là d'aucune force intellectuelle ou morale; mais les contradictions qui arrêtent nos sociétés auront diminué: à mesure que nous verrons grandir la force de la morale nouvelle, les institutions, comme les individus, seront pénétrés par le sentiment de plus en plus intense de la solidarité, née des instincts fondamentaux de la race humaine.

Au lieu d'être dirigées par les inspirations fanatiques des prophètes divins, par les conceptions égoïstes des despotes, ou par les combinaisons des gouvernants, trop subordonnés jusqu'ici aux arrangements privés des politiciens et aux préjugés de ceux qui les élisent, nos institutions auront alors pour base nécessaire la connaissance des relations positives, découvertes par les sciences sociologiques et naturelles. A l'avenir, dans l'ordre de la politique, comme dans l'ordre des applications matérielles, chacun finira par être assuré qu'il

existe des règles de conduite, fondées sur des lois inéluctables, constatées par l'observation, et dont la méconnaissance conduit les peuples, comme les industriels, à leur ruine. Déjà ces règles entrevues ont modifié profondément les relations réciproques des nations, convaincues par les sciences sociologiques que la guerre ne nuit pas moins aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce qu'elle affaiblit matériellement les uns comme les autres et qu'elle entretient entre eux des sentiments de haine héréditaire, de plus en plus condamnés par la moralité générale. Il ne tardera pas à en être de même dans l'ordre de la politique intérieure, quels que soient les apparences et les accidents transitoires de notre époque.

Nous voyons chaque jour comment l'application des doctrines scientifiques à l'industrie accroît continuellement la richesse et la prospérité des nations : il suffit de comparer l'état de l'Europe aujourd'hui avec ce qu'il était au siècle dernier pour le reconnaître. L'application des mêmes doctrines à l'hygiène et à la médecine diminue sans cesse les douleurs et les risques de la maladie et augmente la durée moyenne de la vie. L'histoire du siècle présent prouve également à quel point le sort de tous, je dis celui des plus pauvres et des plus humbles, a été amélioré par les idées nouvelles : sans méconnaître d'ailleurs combien nous sommes encore éloignés d'avoir atteint sous ce rapport le degré que réclament la justice et la morale modernes, celui vers lequel nous devons tendre et nous efforcer. Telles sont les conséquences de la méthode scientifique, conséquences que nous poursuivons et que nous réaliserons, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, en dépit de toute opposition ; c'est ainsi que le triomphe universel de la science arrivera à assurer aux hommes le maximum possible de bonheur et de moralité.

M. BERTHELOT.

De l'Académie des Sciences.

L'ENFANT DE VOLUPTÉ[1]

XX

Marie Ferrès était restée fidèle à l'habitude juvénile de noter quotidiennement dans son Journal intime les pensées, les joies, les tristesses, les rêves, les agitations, les aspirations, les regrets, les espérances, toutes les vicissitudes de sa vie intérieure, tous les épisodes de sa vie extérieure, composant ainsi une sorte d'itinéraire de l'Ame qu'elle aimait parfois à relire pour en tirer des indications sur la route à suivre et pour y retrouver la trace des choses mortes depuis longtemps.

Contrainte par les circonstances à se replier continuellement sur elle-même, toujours close en sa pureté comme en une tour d'ivoire incorruptible et inaccessible, elle trouvait un soulagement et un réconfort dans cette espèce de confession quotidienne confiée à la page blanche du livre secret. Là, elle se lamentait de ses peines, s'abandonnait aux larmes, cherchait à pénétrer les énigmes de son cœur, interrogeait sa conscience, reprenait courage par la prière, se retrempait dans la méditation, éloignait d'elle toute faiblesse et toute vaine image, remettait son esprit entre les mains du Seigneur. Et toutes les pages resplendissaient de la même lumière, d'une lumière de Vérité.

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1894, 1er et 15 janvier 1895.

*
* *

15 SEPTEMBRE (SCHIFANOIA). — Comme je me sens lasse! Le voyage m'a un peu fatiguée; l'air de la mer et de la campagne m'a un peu étourdie. J'ai besoin de repos; et déjà il me semble que je savoure d'avance la bonté du sommeil et la douceur du réveil de demain. Je m'éveillerai dans la maison amie et hospitalière de Françoise, dans cette Schifanoia qui a des roses si belles et des cyprès si grands; et je m'éveillerai avec plusieurs semaines de paix devant moi, vingt jours d'existence spirituelle, davantage peut-être. Je suis très reconnaissante à Françoise de son invitation. En la revoyant, c'est une sœur que j'ai revue. Que de changements en moi, et combien profonds, depuis les belles années florentines!

Aujourd'hui, à propos de mes cheveux, Françoise rappelait les passions et les mélancolies de ce temps-là, et Charlotte Fiordelise, et Gabrielle Vanni, et toute cette lointaine histoire qu'il me semble maintenant non pas avoir vécue, mais lue dans un vieux livre oublié, ou vue en rêve. Mes cheveux ne sont pas tombés, mais il est tombé de moi bien d'autres choses plus vivantes. Autant de cheveux sur ma tête, autant de gerbes de douleur dans ma destinée.

Mais pourquoi la tristesse me reprend-elle? Pourquoi les souvenirs me font-ils si mal? Pourquoi, de temps à autre, ma résignation est-elle ébranlée? Il ne sert à rien de se lamenter sur une tombe, et le passé est comme une tombe qui ne rend plus ses morts. Mon Dieu! faites que je me le rappelle une fois pour toujours!

Françoise est jeune encore: elle conserve cette belle et franche gaieté qui, chez les religieuses de l'Annonciation, fascinait si étrangement mon esprit un peu sombre. Elle a une grande et rare vertu: elle est enjouée, mais elle sait comprendre les douleurs d'autrui, et elle sait aussi les adoucir par sa pitié sympathique. Elle est surtout une femme d'intelligence, de goûts élevés, une parfaite maîtresse de maison, une amie qui n'est jamais à charge. Peut-être se complaît-elle un peu trop à lancer des mots et des phrases acérées; mais ses flèches ont toujours une pointe d'or et sont déco-

chées avec une grâce inimitable. Certes, de toutes les grandes mondaines que j'ai connues, c'est la plus fine; et, de toutes mes amies, c'est la préférée.

Ses enfants ne lui ressemblent guère; ils ne sont pas beaux. Mais la fillette, Murielle, est très gentille : elle a un rire limpide et les yeux de sa mère. Elle a fait à Delphine les honneurs de la maison avec une amabilité accomplie de petite dame. Elle héritera certainement des belles manières maternelles.

Delphine semble heureuse. Elle a déjà exploré la plus grande partie du jardin : elle est descendue jusqu'à la mer, elle a dévalé par tous les escaliers; et elle est venue me raconter des merveilles, haletante, dévorant les paroles, avec une sorte d'éblouissement dans les yeux. Elle répétait souvent le nom de sa nouvelle amie, Murielle. C'est un nom gracieux qui, sur sa bouche, devient plus gracieux encore.

Elle dort, et profondément. Quand ses yeux sont fermés, les cils lui font au haut des joues une ombre longue, longue. Ce soir, le cousin de Françoise s'en émerveillait et répétait un vers de Shakespeare dans la *Tempête*, un très beau vers sur les cils de Miranda.

Le parfum est trop fort dans cette chambre. Avant de s'endormir, Delphine a voulu garder près de son lit le bouquet de roses. Mais, à présent qu'elle dort, je vais l'enlever et le mettre au frais dans la loggia.

Je suis lasse; et j'ai pourtant écrit trois ou quatre pages. J'ai sommeil ; et je voudrais pourtant prolonger cette langueur indéfinie de mon âme ondoyant en je ne sais quelle tendresse diffuse hors de moi et autour de moi. Depuis si longtemps, si longtemps, je ne m'étais pas sentie entourée d'un peu de bienveillance!

Françoise est très bonne, et je lui suis très reconnaissante.

Je viens de porter le vase de roses dans la loggia; et j'y suis restée quelques minutes à écouter la nuit, retenue par le regret de perdre dans l'aveuglement du sommeil des heures qui s'écoulent sous un si beau ciel. La voix des fontaines et la voix de la mer font un accord étrange. Les cyprès, devant moi, semblaient être les colonnes du firmament : et les étoiles brillaient juste sur leurs cimes, y mettaient une flamme.

Pourquoi, la nuit, l'onde des parfums a-t-elle quelque chose qui parle, a-t-elle une signification, un langage?

Non, la nuit, les fleurs ne dorment pas.

*
* *

16 SEPTEMBRE. — Après-midi délicieuse, passée presque toute en conversations avec Françoise, dans la loggia, sur les terrasses, le long des avenues, en tous les lieux découverts de ce château qui semble édifié par un prince poète pour oublier un chagrin. Le nom du palais de Ferrare [1] est un nom qui lui convient à merveille.

Françoise m'a fait lire un sonnet du comte Sperelli écrit sur vélin : un rien, d'une rare finesse. Ce Sperelli est un esprit d'élite, et très intense. A table, ce matin, il a dit deux ou trois choses très belles. Il est convalescent d'une terrible blessure reçue en duel, à Rome, en mai dernier. Dans ses actes, dans ses paroles, dans son regard, il a cette espèce d'abandon affectueux et tendre qui est propre aux convalescents, à ceux qui sont sortis des mains de la mort. Il doit être fort jeune ; mais il doit avoir beaucoup vécu, et d'une vie inquiète. Il porte les marques de la lutte.

Soirée délicieuse, de conversation intime, de musique intime, après le dîner. Peut-être ai-je parlé trop ; ou, du moins, avec trop de chaleur. Mais Françoise m'écoutait, me secondait ; et aussi le comte Sperelli. Dans une conversation qui n'est pas vulgaire, un des plaisirs les plus hauts consiste justement à sentir que le même degré de chaleur anime toutes les âmes présentes. Alors seulement les paroles prennent un son de sincérité et donnent une jouissance suprême à qui les prononce et à qui les écoute.

En musique, le cousin de Françoise est un connaisseur raffiné. Il aime beaucoup les maîtres du XVIII[e] siècle et spécialement, parmi les compositeurs pour clavecin, Dominique Scarlatti. Mais son plus ardent amour est Sébastien Bach. Chopin lui plaît peu ; Beethoven le pénètre trop profondément

1. *Schifanoia*, littéralement : *Esquive-ennui*.

et le trouble trop. Pour la musique sacrée, après le Beethoven de la *Missa solemnis,* il ne trouve que Mozart qui puisse être comparé à Bach. « En aucune messe peut-être, a-t-il dit, la voix du surnaturel n'atteint à la religieuse terreur qui éclate dans le *Tuba mirum* et dans le *Requiem*. Non, ce n'était pas un grec, un platonicien, un pur chercheur de la grâce, de la beauté et de la sérénité, celui qui eut du surnaturel un sentiment assez profond pour créer musicalement le fantôme du Commandeur... »

Il a dit ces paroles et d'autres encore avec ce singulier accent que prennent en parlant d'art les hommes qui s'absorbent continuellement dans la recherche de choses élevées et difficiles.

Et puis, en m'écoutant, il avait une étrange expression, comme de stupeur et quelquefois d'anxiété. Presque toujours je m'adressais des yeux à Françoise ; et cependant je sentais qu'il avait le regard fixé sur moi avec une insistance qui me donnait de la gène, mais qui ne m'offensait point. Il doit encore être malade, faible, en proie à sa sensibilité. Enfin il m'a demandé : « Vous chantez? » du même ton dont il m'aurait demandé : « Vous m'aimez? »

J'ai chanté un air de Paisiello et un autre de Salieri. J'ai joué un peu de musique du XVIIIe siècle. J'avais la voix chaude et la main heureuse.

Il ne m'a fait aucun éloge. Il est resté silencieux. Pourquoi?

Delphine dormait déjà, ici, au-dessus. Lorsque je suis montée pour la voir, je l'ai trouvée endormie, mais avec les cils humides comme si elle eût pleuré. Pauvre amour! Dorothy m'a dit que ma voix arrivait distinctement jusqu'ici, et que Delphine s'est réveillée de son premier sommeil, et qu'elle s'est mise à sangloter, et qu'elle voulait descendre.

Toujours, quand je chante, elle pleure.

Maintenant, elle dort. Mais, de temps à autre, sa respiration devient plus rapide, ressemble à un sanglot contenu et met dans ma propre respiration une oppression vague, comme un besoin de répondre à ce sanglot inconscient, à ce chagrin que le sommeil n'a pas apaisé. Pauvre amour!

Qui joue du piano en bas? Quelqu'un, avec la sourdine,

cherche la gavotte de Rameau, une gavotte pleine de fascinante mélancolie, celle que je jouais tout à l'heure. Qui cela peut-il bien être? Françoise est remontée avec moi : il est tard.

Je me suis accoudée dans la loggia. Le vestibule est obscur; il ne reste de lumière que dans la salle voisine, celle où le marquis et Manuel jouent encore.

La gavotte cesse. Quelqu'un descend au jardin par le perron.

Mon Dieu! pourquoi suis-je si attentive, si vigilante, si curieuse? Pourquoi, cette nuit, les bruits me donnent-ils une secousse intérieure?

Delphine s'éveille, m'appelle.

*
* *

17 SEPTEMBRE. — Manuel est parti ce matin. Nous l'avons accompagné jusqu'à la station de Rovigliano. Il reviendra me prendre vers le 10 octobre et nous irons à Sienne, chez ma mère. Je resterai probablement à Sienne avec Delphine jusqu'au nouvel an : deux ou trois mois. Je reverrai la Loge du Pape, et la Fontaine Gaie, et mon beau Dôme blanc et noir, cette chère demeure de la Sainte Vierge où une partie de mon âme est encore à prier, près de la chapelle Chigi, en un endroit que connaissent bien mes genoux.

J'ai toujours l'image de cet endroit claire dans la mémoire : et, à mon retour, je m'agenouillerai au point précis où j'avais coutume de le faire, exactement, mieux que s'il y était resté deux trous profonds. Et là, je retrouverai cette partie de mon âme occupée encore à prier, sous l'azur constellé de la voûte qui se mire dans le marbre comme un ciel nocturne dans une eau tranquille.

Certainement, rien n'est changé. Dans la chapelle précieuse, pleine d'une ombre palpitante, d'une obscurité animée par les reflets des pierres fines, les lampes brûlaient : et la lumière semblait se recueillir toute dans l'étroit cercle d'huile où se nourrissait leur petite flamme, comme dans une limpide topaze. Peu à peu, sous mon regard attentif, le marbre prenait une pâleur moins froide et comme une tiédeur d'ivoire

blond : peu à peu entrait dans le marbre la vie pâle des créatures célestes et se répandait dans les formes marmoréennes la vague transparence d'une chair angélique.

Combien ardente et spontanée était ma prière ! Si je lisais la *Philothée* de saint François, il me semblait que les mots descendaient sur mon cœur comme des larmes de miel, comme des gouttes de lait. Si je me mettais en méditation, il me semblait que je cheminais dans les voies secrètes de mon âme comme dans un jardin de délice où les rossignols auraient chanté sur les arbres en fleurs et où les colombes auraient roucoulé au bord des ruisseaux de la Grâce divine. La dévotion versait en moi un calme plein de fraîcheur et de parfums, m'épanouissait dans l'âme les saintes primevères des *Fioretti*, m'enguirlandait de roses mystiques et de lis surnaturels. Et, dans ma vieille Sienne, dans la vieille cité de la Vierge, ce que j'entendais par-dessus toutes les voix, c'étaient les appels des cloches.



18 SEPTEMBRE. — Heure d'indéfinissable torture. Il me semble que je suis condamnée à rassembler, à rapprocher, à rajuster, à recomposer les fragments d'un rêve dont une partie serait sur le point de se réaliser confusément hors de moi tandis que l'autre partie s'agiterait confusément au fond de mon cœur. Et je peine, je peine, sans jamais réussir à le recomposer tout entier.



19 SEPTEMBRE. — Autre torture. Il y a bien longtemps, quelqu'un m'a chanté une chanson, mais sans la finir. Aujourd'hui, quelqu'un reprend cette chanson au point où elle avait été interrompue ; mais, depuis bien longtemps, j'ai oublié le commencement. Et, tandis que je cherche à m'en souvenir pour le rattacher à ce qui suit, mon âme s'égare : elle ne retrouve plus les anciens accents et ne jouit plus des nouveaux.

* * *

20 SEPTEMBRE. — Après déjeuner, André Sperelli nous a invitées, Françoise et moi, à venir voir dans son appartement les dessins qui lui sont arrivés hier de Rome.

On peut dire que, cette après-midi, un art tout entier nous a passé sous les yeux, un art étudié et analysé par le crayon d'un dessinateur. J'ai eu une des jouissances les plus intenses de ma vie.

Ces dessins, tous de la main de Sperelli, sont ses études, ses croquis, ses notes, les souvenirs qu'il a recueillis çà et là dans toutes les galeries de l'Europe; c'est, pourrais-je dire, son bréviaire, un merveilleux bréviaire où chaque vieux maître a sa page suprême, la page qui résume sa manière, qui met en évidence les beautés les plus hautes et les plus originales de son œuvre.

Il me semble que je suis enivrée d'art; j'ai le cerveau plein de lignes et de figures; et, dans la confusion de ce tumulte, ce que je *vois* toujours, ce sont les femmes créées par les Primitifs, les inoubliables têtes de Saintes et de Vierges, celles qui, dans la vieille Sienne, souriaient à mon enfance religieuse du haut des fresques de Taddeo et de Simone. Toutes ces attitudes nobles et graves pour recevoir une fleur offerte par un ange, pour poser les doigts sur un livre ouvert, pour se pencher vers l'Enfant, pour soutenir sur les genoux le corps de Jésus, pour bénir, pour agoniser, pour monter au Paradis, toutes ces choses pures, sincères et profondes attendrissent et apitoient jusqu'au fond de l'âme: et elles s'impriment pour toujours dans la mémoire, comme un spectacle d'humaine tristesse vu dans la réalité de la vie, dans la réalité de la mort.

Aujourd'hui, une à une, les femmes des Primitifs défilaient devant nos yeux. Françoise et moi, nous étions assises sur un divan bas, avec un grand pupitre en face de nous, et, sur le pupitre, le portefeuille de cuir contenant les dessins que l'auteur, assis du côté opposé, passait en revue lentement et commentait au fur et à mesure. Chaque fois, je voyais sa main prendre le feuillet et le remettre sur l'autre plat du

portefeuille avec une délicatesse singulière; et, chaque fois, je sentais en moi-même un commencement de frisson, comme si cette main allait me toucher. Pourquoi?

A un certain moment, son siège lui parut sans doute incommode, et il s'agenouilla sur le tapis, en continuant de tourner les feuillets. Lorsqu'il parlait, il s'adressait presque toujours à moi, et il avait l'air, non pas de me donner une leçon, mais de raisonner avec une personne qui s'y connaîtrait aussi bien que lui-même; et, au fond de mon être, je sentais un contentement mêlé de reconnaissance. Lorsque je poussais un cri d'admiration, il me regardait avec un sourire que j'ai encore présent, mais que je ne sais pas définir. Deux ou trois fois, Françoise appuya familièrement le bras sur son épaule, sans faire attention. En voyant la tête du premier né de Moïse copiée sur la fresque de Sandro Botticelli, à la chapelle Sixtine, elle dit :

— Cette tête a un peu de ton expression, quand tu es mélancolique.

En voyant la tête de l'archange Michel, un morceau de la Madone de Pavie peinte par le Pérugin, elle dit :

— Julie Moceto lui ressemble, n'est-ce pas?

Au lieu de répondre, il a tourné le feuillet un peu plus vite. Alors elle a repris en riant :

— Loin d'ici les images du péché!

Cette Julie Moceto ne serait-elle pas une femme qu'il aurait aimée jadis? Le feuillet tourné, un incompréhensible désir m'a prise de revoir l'archange Michel, de l'examiner avec plus d'attention. N'était-ce que de la curiosité?

Je ne sais. Je n'ose regarder dans le secret de mon cœur. J'aime mieux temporiser, me tromper moi-même. Le courage me manque pour affronter la lutte. Je suis pusillanime.

Cependant, l'heure est douce. J'ai une excitation intellectuelle, une ardeur d'imagination, comme si j'avais bu beaucoup de tasses de thé très fort. Je n'ai aucune envie de me coucher. La nuit est tiède comme en août; le ciel est clair mais voilé, pareil à un tissu de perles; la mer a une respiration lente et basse, mais les fontaines remplissent les pauses. La loggia m'attire. Rêvons un peu. A quoi rêver?

Non, sois prudente. Prie, couche-toi et dors.

*
* *

21 SEPTEMBRE. — Hélas ! Il faut donc recommencer toujours le pénible labeur et remonter la pente déjà gravie !

*
* *

22 SEPTEMBRE. — Il m'a donné un volume de ses poésies, *la Fable d'Hermaprodite :* le vingt et unième des vingt-cinq exemplaires, tiré sur vélin, avec deux épreuves du frontispice avant la lettre.

C'est une œuvre singulière où se cache un sens mystérieux et profond, bien que l'élément musical y prédomine, emportant l'âme dans une magie de sons inouïe, et enveloppant les pensées qui scintillent comme une poudre d'or et de diamant dans un fleuve limpide.

Les chœurs des Centaures, des Sirènes et des Sphinx causent un trouble indéfinissable, éveillent dans l'oreille et dans l'esprit une inquiétude et une curiosité non satisfaites, qui résultent du continuel contraste d'un sentiment double, d'une aspiration double, d'une nature double, humaine et bestiale. Mais avec quelle pureté, pour ainsi dire *visible*, la forme idéale de l'Androgyne se dessine parmi les chœurs tumultueux des monstres ! Nulle musique ne m'a enivrée comme ce poème, nulle statue ne m'a donné de la beauté une impression plus harmonique. Certains vers me poursuivent sans trêve, et me poursuivront très longtemps peut-être. Ils sont si intenses !

De jour en jour, d'heure en heure, sans trêve, il conquiert davantage mon intelligence et mon âme, en dépit de ma volonté, en dépit de ma résistance. Ses paroles, ses regards, ses gestes, ses moindres mouvements m'entrent dans le cœur.

*
* *

23 SEPTEMBRE. — Lorsque nous causons ensemble, je sens parfois que sa parole est comme un écho de mon esprit.

Il m'arrive parfois de sentir qu'une subite fascination, une

attraction aveugle, une violence déraisonnable, me poussent à dire une phrase, à prononcer un mot qui pourrait révéler ma faiblesse. Je ne me sauve que par miracle : et, alors, succède un intervalle de silence pendant lequel je suis agitée d'un terrible tremblement intérieur. Lorsque je reprends la parole, je dis une chose frivole et insignifiante, sur un ton léger ; mais il me semble qu'une flamme court sous la peau de mon visage, comme si j'allais rougir. S'il saisissait cette seconde pour me regarder résolument dans les yeux, je serais perdue.

Ce soir, j'ai fait beaucoup de musique, du Bach et du Schumann. Il était assis à ma droite, un peu en arrière, dans le fauteuil de cuir. De temps en temps, à la fin de chaque morceau, il se levait et, penché sur mon épaule, feuilletait le livre pour m'indiquer une autre Fugue, un autre Intermezzo, une autre Improvisation. Ensuite il se rasseyait et il écoutait, immobile, profondément absorbé, les yeux fixés sur moi, me faisant *sentir* sa présence.

Comprenait-il combien de moi-même, de ma pensée, de ma tristesse, de mon être intime, passait dans cette musique d'autrui ?

« Musique, — clef d'argent qui ouvre la fontaine des pleurs où l'esprit boit jusqu'à ce que la raison s'égare ; délicieux tombeau de tant d'alarmes où leur mère, l'Inquiétude, pareille à un enfant qui dort, est assoupie parmi les fleurs... » (SHELLEY).

La nuit est menaçante. Un vent chaud et humide souffle sur le jardin, et ses gémissements sombres se prolongent dans l'obscurité, puis tombent, puis recommencent plus forts. Les cimes des cyprès oscillent sous un ciel presque noir où les étoiles semblent à demi éteintes. Une bande de nuages traverse l'espace de l'un à l'autre horizon, tailladée, contournée, plus noire que le ciel, semblable à la chevelure tragique d'une Méduse. Dans l'obscurité, la mer est invisible ; mais elle sanglote comme une immense et inconsolable douleur, seule.

Quelle est donc cette épouvante ? Il me semble que la nuit

me présage un malheur prochain, et qu'à ce présage répond dans le fond de moi-même un remords indéfini. Le Prélude de Bach m'obsède encore : il se mêle dans mon âme au frémissement du vent et au sanglot de la mer.

N'était-ce pas quelque chose de moi-même qui, tout à l'heure, pleurait dans la nuit?

Une âme pleurait et gémissait, oppressée par l'angoisse ; une âme pleurait, gémissait, appelait Dieu, demandait son pardon, implorait un secours, poussait une prière qui montait vers le ciel comme une flamme. Elle appelait et elle était écoutée ; elle priait et elle était exaucée : elle recevait la lumière d'en haut, jetait des cris d'allégresse, saisissait enfin la vérité et la paix, se reposait dans la clémence du Seigneur.

Toujours ma fille me réconforte. Elle me guérit de mes fièvres comme un baume sublime.

Elle dort, dans l'ombre éclaircie par la lampe aussi douce que la lune. Sa figure, blanche de la blanche fraîcheur d'une rose blanche, semble s'abîmer dans l'abondance des cheveux bruns. On dirait qu'à peine le fin tissu de ses paupières réussit à voiler la lumière de ses yeux. Je me penche sur elle, je la regarde ; et toutes les voix de la nuit meurent pour moi, et pour moi le silence n'est plus mesuré que par la respiration rythmique de sa vie.

Elle sent le voisinage de sa mère. Elle soulève un bras et le laisse retomber ; elle sourit d'une bouche qui s'épanouit comme une fleur perlière : et, pendant un instant, apparaît entre ses cils une splendeur pareille à l'humide splendeur argentée de la pulpe d'un asphodèle. Plus je la contemple et plus elle prend à mes yeux l'aspect d'une créature immatérielle, d'un être formé de l'élément *as dreams are made on*.

D'où vient que, pour donner une idée de sa beauté et de sa spiritualité, ce qui monte spontanément à la mémoire, ce sont des images et des expressions de Shakespeare, de ce poète puissant, sauvage et atroce, dont les lèvres versent un miel si doux?

Elle grandira, nourrie et enveloppée de la flamme de mon amour, de mon grand, de mon *unique* amour...

O Desdémone, Ophélie, Cordelia, Juliette! O Titania! O Miranda!

*
* *

24 SEPTEMBRE. — Je ne sais pas prendre une résolution ; je ne sais pas arrêter un projet. Je m'abandonne un peu à ce sentiment si nouveau, les yeux fermés sur le péril lointain, les oreilles fermées aux sages avertissements de la conscience, avec la témérité palpitante de celui qui, pour cueillir des violettes, s'aventure sur le bord d'un gouffre au fond duquel rugit un torrent vorace.

Il ne saura rien de ma bouche ; je ne saurai rien de la sienne. Pendant un court moment, nos âmes monteront ensemble sur les collines de l'Idéal, boiront ensemble aux intarissables fontaines ; puis chacune reprendra sa voie avec plus de confiance, avec une soif moins ardente.

Comme l'air est tranquille, cette après-midi ! La mer a la blancheur bleuâtre et laiteuse d'une opale, d'un verre de Murano : et, çà et là, elle est comme un cristal terni par une haleine.

Je lis Shelley, un poète qu'il aime, le divin Ariel qui se nourrit de lumière et parle la langue des esprits. Il est nuit. Cette allégorie se dresse devant moi, visible :

« Une porte de sombre diamant s'ouvre sur le grand chemin de la vie que nous suivons tous : un souterrain immense et ravagé. Autour de nous fait furie une perpétuelle mêlée d'ombres semblables aux nuages inquiets qui se pressent dans une crevasse de quelque montagne escarpée, se perdant au sommet dans les tourbillons du ciel supérieur. Et beaucoup de gens passent d'un pas insoucieux devant ce portique, sans savoir qu'une ombre suit les traces de chaque passant jusqu'au lieu où les morts attendent en paix leur nouveau compagnon. Mais d'autres, que pousse une pensée plus curieuse, s'arrêtent pour regarder. Ceux-ci sont en très petit nombre ; et ils apprennent là bien peu de chose, sinon que des ombres les suivent partout où ils vont. »

L'ombre est derrière moi, si près qu'elle me touche presque. Je la sens qui me regarde. C'est comme hier, en faisant de la musique : je sentais son regard, mais je ne le voyais pas.

* * *

25 SEPTEMBRE. — Mon Dieu ! mon Dieu ! avec quelle voix il m'a appelée ! avec quel tremblement ! J'ai cru que mon cœur se brisait dans ma poitrine et que j'allais m'évanouir.

— Vous ne saurez jamais, m'a-t-il dit, vous ne saurez jamais à quel point mon âme est vôtre.

Nous étions dans l'allée des Fontaines. J'écoutais les eaux. Je n'ai plus rien vu, rien entendu ; il m'a semblé que les choses s'éloignaient, que le sol s'enfonçait et que ma vie se dissipait avec tout le reste. J'ai fait un effort surhumain ; et le nom de Delphine m'est venu aux lèvres, et une folle envie m'a prise de courir vers elle, de fuir, de me sauver. Ce nom, je l'ai crié trois fois. Dans les intervalles, mon cœur ne palpitait plus, mes poignets ne battaient plus, ma bouche n'avait plus d'haleine...

* * *

26 SEPTEMBRE. — Est-ce vrai ? N'est-ce pas une illusion de mon esprit dévoyé ? Mais pourquoi l'heure d'hier me paraît-elle si lointaine, si *irréelle* ?

Il m'a parlé une seconde fois, longuement, à côté de moi pendant que je cheminais sous les arbres, prise de vertige. Sous quels arbres ? C'était comme si j'eusse cheminé dans les chemins secrets de mon âme, parmi les fleurs nées de mon âme, en écoutant les paroles d'un esprit invisible qui se serait autrefois nourri de mon âme.

J'entends encore les paroles délicieuses et terribles.

Il disait :

— Je renoncerais à toutes les promesses de la vie pour vivre dans un petit coin de votre cœur.

Il disait :

— ... Hors du monde, entièrement perdu dans votre être, pour toujours, jusqu'à la mort...

Il disait :

— La pitié qui me viendrait de vous me serait plus chère que la passion de toute autre femme... Votre seule présence

suffisait pour me donner l'ivresse. Je la sentais couler comme du sang dans mes veines, envahir mon esprit comme un sentiment surhumain...

*
* *

27 SEPTEMBRE. — Quand, à la lisière du bois, il a cueilli cette fleur et me l'a offerte, ne l'ai-je pas appelé *Vie de ma vie*?

Quand nous avons repassé par l'allée des Fontaines, devant cette fontaine où il m'avait parlé d'abord, ne l'ai-je pas appelé *Vie de ma vie*?

Quand il a enlevé la couronne de l'Herniès et l'a rendue à ma fille, ne m'a-t-il pas fait entendre que la femme exaltée dans ces vers était déjà déchue, et que moi seule, moi seule, j'étais son espérance? Et alors ne l'ai-je pas appelé *Vie de ma vie*?

*
* *

28 SEPTEMBRE. — Comme le recueillement a été long à venir!... Depuis cette heure-là, que d'heures j'ai employées à lutter et à peiner pour rentrer dans ma vraie conscience, pour voir les choses sous leur vrai jour, pour juger l'événement avec un jugement ferme et calme, pour démêler, pour décider, pour reconnaître mon devoir! Je m'échappais à moi-même; mon esprit se perdait; ma volonté se dérobait; tous mes efforts étaient vains. Par une sorte d'instinct, j'évitais de rester seule avec lui: je me tenais toujours près de Françoise et de ma fille, ou je restais ici dans ma chambre comme dans un refuge. Lorsque mes yeux rencontraient les siens, il me semblait lire dans les siens une profonde et suppliante tristesse. Ne sait-il pas combien, combien, combien je l'aime?

Il ne le sait pas, il ne le saura jamais. Telle est ma volonté. Tel est mon devoir. Courage!

Mon Dieu! Venez-moi en aide!

*
* *

29 SEPTEMBRE. — Pourquoi a-t-il parlé? Pourquoi a-t-il voulu rompre le silencieux enchantement où mon âme se

berçait, presque sans remords, presque sans peur? Pourquoi a-t-il voulu déchirer les voiles flottants de l'incertitude et me mettre en face de son amour dévoilé? Désormais, je ne puis plus attendre, je ne puis plus ni me faire illusion, ni me permettre une faiblesse, ni m'abandonner à une langueur. Le péril est là, certain, découvert, manifeste; et il m'attire, me donne le vertige, comme un abîme. Une seconde de langueur, de faiblesse, et je suis perdue.

Je me demande : — Est-ce une douleur sincère, est-ce un regret sincère que me cause cette révélation inattendue? D'où vient que je pense toujours à ces paroles? D'où vient que, si je me les répète à moi-même, un flot ineffable de volupté me traverse l'âme? Pourquoi un frisson me court-il dans les moelles, quand j'imagine que je pourrais entendre d'autres paroles, d'autres paroles encore?

Un vers de Shakespeare dans *As you like it:*

Who ever lov'd, that lov'd not at first sight?

Nuit. — Les mouvements de mon âme prennent une forme d'interrogations, d'énigmes. Je m'interroge sans cesse, et je ne réponds jamais. Je n'ai pas eu le courage de me regarder jusqu'au fond, de reconnaître mon état exactement, de prendre une résolution vraiment forte et loyale. Je suis pusillanime, je suis lâche; j'ai peur de la douleur; je veux souffrir le moins possible. Je veux ondoyer encore, temporiser, déguiser, chercher mon salut dans des subterfuges, me cacher au lieu d'affronter à visage découvert la bataille décisive.

Voici le fait : je *crains* de rester seule avec lui, d'avoir avec lui un entretien grave; et ma vie à Schifanoia n'est plus qu'une suite de petites ruses, de petits détours, de petits prétextes pour éviter sa compagnie. Il faut que je choisisse : ou bien je renoncerai absolument à cet amour, et il entendra ma parole triste mais ferme; ou bien je l'accepterai en ce qu'il a de pur, et il recevra mon consentement spirituel.

A cette heure, je me demande : « Qu'est-ce que je veux? De ces deux routes, laquelle choisir? Le renoncement? Le consentement? »

Mon Dieu, mon Dieu! répondez pour moi, illuminez-moi!

Renoncer, c'est maintenant comme arracher avec mes ongles une partie vive de mon cœur. Mon angoisse sera immense, mon supplice dépassera les limites de toute torture. Mais, avec la grâce de Dieu, cet héroïsme sera couronné par la résignation, sera récompensé par la divine douceur qui suit chaque énergique essor, chaque relèvement moral, chaque triomphe de l'âme sur la peur de souffrir.

Je renoncerai. Ma fille gardera la possession de tout, tout mon être, de toute, toute ma vie. Là est le devoir.

« Laboure avec des larmes, Ame douloureuse, — pour moissonner avec des chants d'allégresse! »



30 septembre. — En écrivant ces pages, je me sens un peu plus calme; je reconquiers, momentanément du moins, un peu d'équilibre; j'envisage avec plus de lucidité mon infortune, et il me semble que mon cœur s'allège comme après une confession.

Oh! si je pouvais me confesser! Si je pouvais demander conseil et aide à mon vieil ami, à mon vieux consolateur!

Dans mes tribulations, ce qui me soutient plus que tout le reste, c'est la pensée que je reverrai bientôt Dom Louis, que je lui parlerai, que je lui montrerai toutes mes blessures, que je lui découvrirai toutes mes terreurs, et que je lui demanderai un baume pour tous mes maux, comme autrefois, comme au temps où sa parole clémente et profonde appelait des larmes de tendresse dans mes yeux qui ne connaissaient pas encore l'amertume d'autres larmes ni la brûlure bien plus terrible de la sécheresse.

Me comprendra-t-il encore? Comprendra-t-il les obscures angoisses de la femme aussi bien qu'il comprenait les mélancolies vagues et fugitives de la jeune fille? Reverrai-je se pencher vers moi, dans l'attitude de la miséricorde et de la compassion, ce beau front couronné de cheveux blancs, illuminé de sainteté, pur comme l'hostie dans le ciboire, béni par la main du Seigneur?

Dans la chapelle, après la messe, j'ai joué sur l'orgue de la musique de Bach et de Chérubini. J'ai joué le même prélude que l'autre soir.

Une âme pleurait et gémissait, oppressée par l'angoisse. Une âme pleurait, gémissait, appelait Dieu, demandait son pardon, implorait un secours; et sa prière montait au ciel comme une flamme. Elle appelait et elle était écoutée: elle priait et elle était exaucée; elle recevait la lumière d'en haut, jetait des cris d'allégresse, saisissait la Paix et la Vérité, se reposait dans la clémence du Seigneur.

L'orgue n'est pas grand; la chapelle n'est pas grande; et, néanmoins, mon âme s'est dilatée comme dans une basilique, s'est élevée comme dans une immense coupole, a touché le sommet idéal où resplendit le signe des signes, dans l'azur paradisiaque, dans le sublime éther.

Nuit. — Hélas! hélas! Rien ne me calme; rien ne me donne une heure, une minute, une seconde d'oubli: rien ne pourra me guérir: nul rêve de mon intelligence n'effacera le rêve de mon cœur. Hélas!

Mon angoisse est mortelle. Je sens que ma blessure est incurable; le cœur me fait mal comme si on me le serrait, me le comprimait, me le déchirait pour toujours. Ma douleur morale est si forte qu'elle se change en une douleur physique, en une torture atroce, intolérable. Je sais bien que je suis exaltée, que je suis en proie à une sorte de folie; mais je ne peux pas me vaincre, je ne peux pas me contenir, je ne peux pas reprendre ma raison. Non, je ne peux pas, je ne peux pas!

C'est donc cela, l'amour?

Il est parti ce matin à cheval, accompagné d'un domestique, sans que je l'aie vu. J'ai passé toute ma matinée dans la chapelle. A l'heure du déjeuner, il n'était pas encore revenu. Son absence me faisait souffrir à tel point que j'étais stupéfaite de l'acuité de ma souffrance. Je suis rentrée dans ma chambre; pour adoucir ma peine, j'ai écrit une page de mon Journal, une page religieuse, en me réchauffant au souvenir de ma foi de jeune fille: ensuite j'ai lu quelques passages de l'*Epipsychidion* de Shelley; ensuite je suis descendue dans le parc pour chercher Delphine. En faisant tout cela, je

pensais à lui; et cette pensée maîtresse me dominait, me tyrannisait, me tourmentait sans trêve.

Quand j'ai de nouveau entendu sa voix, je me trouvais sur la première terrasse. Il parlait avec Françoise dans le vestibule. Françoise s'était avancée sur le seuil pour m'appeler d'en haut :

— Viens donc!

En remontant l'escalier, je sentais mes genoux fléchir. Il m'a saluée, m'a tendu la main ; et peut-être a-t-il remarqué le tremblement de la mienne, car j'ai vu quelque chose qui passait dans ses yeux, rapidement. Nous nous sommes assis sur les chaises-longues de paille, dans le vestibule, en face de la mer. Il a dit qu'il était très fatigué, et il s'est mis à fumer en racontant sa promenade. — Il était allé jusqu'à Vicomile, où il avait fait une halte.

— Vicomile, a-t-il dit, possède trois merveilles : un bois de pins, une tour et un ostensoir du xve siècle. Figurez-vous, entre la mer et la colline, un bois de pins tout plein d'étangs qui multiplient les arbres à l'infini ; et un campanile du vieux style lombard, qui remonte certainement au xie siècle, un trone de pierre chargé de sirènes, de paons, de serpents, de chimères, d'hippogriffes, de mille monstres et de mille fleurs ; et un ostensoir d'argent doré, émaillé, gravé et ciselé, de façon gothico-byzantine, avec un pressentiment de la Renaissance, une œuvre de Gallucci, cet artiste presque ignoré qui est un grand précurseur de Benvenuto...

En parlant, il s'adressait à moi. C'est étrange, comme je me rappelle avec exactitude toutes ses paroles. Je pourrais transcrire sa conversation d'un bout à l'autre, avec les menues particularités les plus insignifiantes ; s'il y avait un moyen, je pourrais reproduire chaque modulation de sa voix.

Il nous a montré deux ou trois petits dessins au crayon, sur son carnet. Puis il s'est remis à parler des merveilles de Vicomile, avec cette chaleur qu'il a quand il parle de belles choses, avec cet enthousiasme pour l'art qui est une de ses plus puissantes séductions.

— J'ai promis au chanoine de revenir demain. Nous irons, n'est-ce pas, Françoise? Il faut que Donna Marie connaisse Vicomile.

Oh! mon nom sur sa bouche! S'il y avait un moyen, je pourrais reproduire le mouvement exact, l'ouverture de ses lèvres, lorsqu'il a proféré chaque syllabe des deux mots : « Donna Marie ». Mais, ce que je ne pourrais jamais exprimer, c'est ma propre émotion : ce que je ne pourrais jamais redire, c'est le foisonnement de choses inconnues, inopinées, insoupçonnées que réveille en mon être la présence de cet homme.

Nous sommes restés assis jusqu'à l'heure du dîner. Françoise, contre son habitude, avait l'air un peu mélancolique. A un certain moment, le silence est tombé sur nous, très lourd. Mais, entre lui et moi, s'est engagé un de ces *colloques de silence* où l'âme exhale l'Indicible et entend le murmure des pensées. Il me disait des choses qui me faisaient languir de douceur sur le coussin, des choses que jamais sa bouche ne pourra me répéter, que jamais plus ne pourront ouïr mes oreilles.

Devant nous, les cyprès immobiles, légers à la vue, comme sublimés dans l'éther qui les baigne, incendiés par le soleil, semblaient porter une flamme à leur sommet, ainsi que des cierges votifs. La mer avait la couleur verte d'une feuille d'aloès, et, par endroits, la couleur bleu clair d'une turquoise liquéfiée : c'était une indescriptible délicatesse de pâleurs, une diffusion de lumière angélique, où chaque voile donnait l'image d'un ange qui aurait nagé. Et l'harmonie des parfums alanguis par l'Automne était l'âme de ce jour déclinant.

Oh! la mort sereine de septembre!

Encore un mois fini, perdu, tombé dans l'abîme. Adieu!

Une tristesse immense m'accable. Elle est si grande, la partie de moi-même qu'emporte avec soi cette partie du temps! J'ai vécu plus en quinze jours qu'en quinze années; et il me semble que jamais une de mes longues semaines de douleur n'a égalé en torture poignante cette courte semaine de passion. Le cœur me fait mal : ma tête s'égare : je sens au fond de moi une chose obscure et brûlante, une chose qui s'est révélée soudain comme une infection morbide et commence à me corrompre le sang et l'âme, malgré toute volonté, malgré tout remède : le Désir.

J'en ai honte et horreur, comme d'une ignominie, comme d'un sacrilège, comme d'une profanation ; j'en ai une frayeur

folle et désespérée, comme d'un ennemi perfide qui, pour pénétrer dans la citadelle, connaîtrait des voies inconnues de moi-même.

Et voici que je veille dans la nuit : et, en écrivant cette page avec la fièvre qu'ont les amants lorsqu'ils écrivent leurs lettres d'amour, je n'entends point la respiration de ma fille qui dort. Elle dort en paix : elle ne sait pas combien l'âme de sa mère est loin d'elle...

*
* *

1er octobre. — Mes yeux voient en lui ce qu'ils ne voyaient pas auparavant. Lorsqu'il parle, je regarde sa bouche : et le jeu, la couleur de ses lèvres m'occupent plus que le son et que le sens de ses paroles.

*
* *

2 octobre. — C'est aujourd'hui samedi ; c'est aujourd'hui le huitième jour depuis le jour inoubliable : 25 septembre 1886.

Par un hasard singulier, quoique je n'évite plus de me trouver seule avec lui, quoique je désire même la venue du moment redoutable et héroïque, ce moment, par un hasard singulier, n'est pas venu encore.

Aujourd'hui, Françoise ne m'a pas quittée. Nous avons fait le matin une promenade à cheval sur la route de Rovigliano ; et nous avons passé au piano presque toute l'après-midi. Elle a voulu que je lui joue des danses du xvie siècle, puis la sonate en *fa dièze mineur* et le fameux prélude de Muzio Clementi, puis deux ou trois *Caprices* de Dominique Scarlatti ; et elle a voulu que je lui chante certains morceaux des *Frauenliebe* de Schumann. Quels contrastes !

Françoise n'est plus gaie comme autrefois, comme elle l'était encore aux jours qui ont suivi mon arrivée. Souvent elle devient pensive ; et quand elle rit, quand elle plaisante, sa gaieté me semble artificielle. Je lui ai demandé :

— As-tu quelque préoccupation, quelque tourment ?

Elle m'a répondu, en affectant la surprise :

— Pourquoi ?

J'ai ajouté :

— Je te vois un peu triste.

Et elle :

— Triste ! oh ! non. Tu te trompes.

Puis elle s'est mise à rire, mais d'un rire involontairement amer.

Cela m'afflige et me donne une inquiétude vague.

Nous irons à Vicomile demain, dans l'après-midi. Il m'a demandé :

— Auriez-vous la force de venir à cheval? A cheval, nous pourrions traverser tout le bois de pins...

Puis il m'a dit encore :

— Relisez, dans les Odes de Shelley à Jane, la *Recollection.*

Nous irons donc à cheval ; et c'est à cheval aussi que viendra Françoise. Les autres, y compris Delphine, viendront en *mail-coach.*

En quelle étrange disposition d'esprit je me trouve ce soir! J'ai comme une colère sourde et âpre au fond du cœur, sans savoir pourquoi : j'ai comme une impatience de moi-même, de ma vie, de tout. Mon irritation nerveuse est si forte que de temps en temps je suis prise d'une folle envie de crier, de m'enfoncer les ongles dans la chair, de me briser les doigts contre la muraille, de provoquer une souffrance matérielle quelconque pour me soustraire à cet insupportable malaise intérieur, à cette insupportable détresse. Il me semble que j'ai le haut de la poitrine serré par un nœud de feu, la gorge étranglée par un sanglot qui ne veut pas sortir, la tête vide, tour à tour glacée et brûlante ; et, de temps à autre, je sens passer en moi une sorte d'angoisse subite, une terreur irréfléchie que je ne parviens ni à repousser ni à dominer. Et, quelquefois, à travers mon cerveau, jaillissent des images et des pensées involontaires qui montent de je ne sais quelles profondeurs de mon être : des images et des pensées indignes. Et je languis, je défaille, comme une femme plongée dans un amour qui l'enlace. Et pourtant, non, non ! ce n'est pas une volupté.

*
* *

3 octobre. — Comme notre âme est faible et misérable! Comme elle est sans défense contre les réveils et les assauts de tous les instincts les moins nobles et les moins purs assoupis dans l'obscurité de notre vie inconsciente, dans l'abîme inexploré où les rêves aveugles naissent des aveugles sensations!

Un rêve peut empoisonner une âme; une seule pensée involontaire peut corrompre une volonté.

Nous partons pour Vicomile. Delphine est dans la joie. C'est un jour religieux : c'est la fête de Notre-Dame du Rosaire. Courage, mon cœur!

*
* *

4 octobre. — Aucun courage.

Ma journée d'hier a été si pleine de petits incidents et de grandes émotions, si joyeuse et si triste, si étrangement agitée que je me perds quand j'essaie de m'en souvenir. Et déjà, devant un seul souvenir, tous les autres pâlissent et se dissipent. Tous!

Après avoir visité la tour et admiré l'ostensoir, nous nous préparâmes à repartir de Vicomile vers cinq heures et demie. Françoise était fatiguée; et, plutôt que de remonter à cheval, il lui plut de revenir avec le *mail-coach*. Nous suivîmes le *mail* un bout de chemin, tantôt derrière et tantôt à côté. Du haut de la voiture, Delphine et Murielle agitaient vers nous de longs roseaux fleuris et riaient en nous menaçant avec leurs beaux panaches violâtres.

C'était une soirée très tranquille, sans brise. Le soleil allait descendre derrière la colline de Rovigliano dans un ciel aussi rosé qu'un ciel de l'extrême Orient. Il pleuvait partout des roses, des roses, des roses, si lentes, si épaisses, si molles qu'on aurait dit une tombée de neige dans une aurore. Lorsque le soleil disparut, les roses, plus abondantes, se répan-

dirent jusqu'à l'horizon opposé, se dispersant, s'effeuillant dans un azur très clair, argentin, indéfinissable, pareil à celui qui s'incline sur les sommets des montagnes couvertes de glace.

Il me disait de temps à autre :

— Regardez la tour de Vicomile... Regardez la coupole de Saint-Gonzalve...

Quand les pins furent en vue, il me demanda :

— Traversons-nous?

La grande route côtoyait le bois en décrivant une large courbe et se rapprochant de la mer, de sorte qu'au sommet de l'arc elle atteignait presque le rivage. Déjà le bois était sombre, d'un vert ténébreux, comme si l'ombre se fût amassée sur les cimes des arbres sans obscurcir encore la limpidité de l'air supérieur. Mais, sous bois, les étangs resplendissaient d'une lumière intense et profonde, comme des lambeaux d'un ciel beaucoup plus pur que le ciel étendu sur nos têtes.

Sans attendre ma réponse, il dit à Françoise :

— Nous allons traverser le bois. Nous vous retrouverons sur la route, de l'autre côté, au pont de l'Évêque.

Et il retint son cheval.

Pourquoi ai-je consenti? Pourquoi l'ai-je suivi? J'avais dans les yeux une sorte d'éblouissement: il me semblait que j'étais sous l'influence d'une fascination confuse; il me semblait que ce paysage, cette lumière, cet incident, tout ce concours de circonstances étaient pour moi, non des choses nouvelles, mais des choses qui déjà me seraient arrivées, jadis, dans une autre existence, et qui maintenant m'arriveraient pour la seconde fois... Cette impression ne peut se traduire. Il me semblait donc que cette heure, que ces instants déjà vécus m'appartenaient, et qu'ils avaient avec ma personne un lien si naturel et si indissoluble que je n'aurais pas pu m'empêcher de les revivre précisément de cette façon et que c'était une nécessité pour moi de les revivre ainsi. Cette nécessité, j'en avais la sensation très claire. L'inertie de mon vouloir était absolue. C'était comme lorsqu'un fait de la vie reparaît en songe avec des détails qui s'ajoutent à la vérité et qui ne concordent pas avec la vérité. Je ne réussis pas à décrire même une faible partie de ce phénomène étrange.

Entre mon âme et le paysage, il y avait une secrète correspondance, une affinité mystérieuse. Il semblait que l'image du bois dans l'eau des étangs fût vraiment l'image *rêvée* de la scène réelle. Comme dans le poème de Shelley, chaque étang paraissait un ciel étroit qui s'ouvrirait dans un monde souterrain, un firmament de lumière rosée tendu sur la terre obscure, plus profond que la nuit profonde, plus pur que le jour, et où les arbres se développaient de la même façon que dans l'air supérieur, mais avec des formes et des teintes plus parfaites que tous ceux qui ondoyaient ici. Et des vues délicieuses, comme jamais n'en offrit la surface du monde, y étaient peintes par l'amour de l'eau pour la belle forêt : et, dans toute leur profondeur, elles étaient pénétrées d'une clarté élyséenne, d'une atmosphère sans variations, d'un crépuscule plus doux que le nôtre.

De quel lointain des âges nous revenait cette heure-là?

Nous allions au pas, silencieusement. Les cris rares des pics, l'allure et le souffle des chevaux ne troublaient point la paix environnante, qui de minute en minute semblait devenir plus large et plus magique.

Pourquoi voulut-il rompre cette magie dont nous étions les créateurs?

Il parla ; il versa sur mon âme un flot de paroles ardentes, folles, presque délirantes, qui dans le silence des arbres me faisaient peur, parce qu'elles y prenaient quelque chose de surhumain, quelque chose d'indéfinissablement étrange et fascinant. Il ne fut pas humble et soumis comme dans le parc : il ne me dit pas ses espérances timides et découragées, ses aspirations presque mystiques, ses incurables tristesses : il ne supplia pas, il n'implora pas. Il avait la voix de la passion, audacieuse et forte : une voix que je ne lui connaissais point.

— Vous m'aimez, vous m'aimez ! *Vous ne pourez pas ne pas m'aimer !* Dites-moi que vous m'aimez!

Son cheval marchait tout près du mien. Et je le sentais m'effleurer ; et je croyais aussi sentir sur ma joue son haleine, l'ardeur de ses paroles : et je craignais de défaillir d'angoisse et de tomber dans ses bras.

— Dites-moi que vous m'aimez, répétait-il obstinément, impitoyablement. Dites-moi que vous m'aimez!

Dans l'exaspération terrible que me donnait sa voix pressante, je crois que je lui dis (fut-ce dans un cri ou dans un sanglot?) éperdue :

— Je vous aime! je vous aime! je vous aime!

Et je lançai mon cheval à bride abattue, dans le chemin à peine frayé, parmi le fourré des pins, sans savoir ce que je faisais.

Il me suivait en criant :

— Marie! Marie! arrêtez-vous! Vous vous ferez du mal...

Je ne m'arrêtai pas. Je ne sais comment mon cheval évita les troncs; je ne sais comment je ne tombai pas. Je suis incapable de redire l'impression que me donnait pendant cette course la forêt sombre entrecoupée par les larges flaques luisantes des étangs. Lorsque enfin je débouchai sur la route, du côté opposé, près du pont, il me sembla que je sortais d'une hallucination.

Il me dit, avec une sorte de violence :

— Vous vouliez donc vous tuer?

Nous entendîmes le bruit de la voiture qui s'approchait, et nous allâmes au-devant d'elle. Il voulait me parler encore.

— Taisez-vous, je vous en supplie, par pitié! implorai-je, car je sentais mes forces défaillir.

Il se tut. Puis, avec une assurance qui me stupéfia, il dit à Françoise :

— Quel malheur que tu ne sois pas venue! C'était un enchantement...

Et il continua de parler, sans embarras, d'une façon naturelle, comme s'il n'était rien survenu : même, avec une certaine gaieté. Et je lui étais reconnaissante de cette dissimulation qui me sauvait, sans doute : car, si j'avais dû parler moi-même, je me serais certainement trahie; et, si nous avions gardé le silence tous les deux, cela aurait probablement éveillé les soupçons de Françoise.

Un peu plus loin commença la montée vers Schifanoia. Oh! l'immense mélancolie du soir! Le premier quartier de la lune brillait dans un ciel tendre, un peu vert, où mes yeux, mes yeux seulement peut-être, distinguaient encore une légère nuance de rose, de ce rose qui éclairait les étangs, là-bas, dans la forêt.

*
* *

5 octobre. — Il sait maintenant que je l'aime; il le sait de ma bouche. Je n'ai plus d'autre ressource que la fuite. Voilà où j'en suis arrivée!

Lorsqu'il me regarde, il a au fond des yeux une lueur singulière qu'il n'avait pas d'abord. Aujourd'hui, pendant une courte absence de Françoise, il m'a pris la main en faisant le geste de la baiser. J'ai réussi à la retirer, et j'ai surpris sur ses lèvres émues un petit tremblement, comme l'image du baiser non donné; et ce geste m'est resté dans la mémoire, et il m'obsède, il m'obsède!

*
* *

6 octobre. — Le 25 septembre, sur le banc de marbre, dans le bois d'arbousiers, il m'a dit : « Je sais que vous ne m'aimez pas et que *vous ne pouvez pas m'aimer*. » Le 3 octobre, il m'a dit : « Vous m'aimez, vous m'aimez, *vous ne pouvez pas ne pas m'aimer*.

En présence de Françoise, il m'a demandé si je lui permettrais de faire une étude de mes mains. J'ai consenti. Il commencera aujourd'hui.

Et je suis palpitante et anxieuse, comme si je devais prêter mes mains à une torture inconnue.

Nuit. — Elle est commencée, la lente, la suave, l'indéfinissable torture.

Il dessinait au crayon et à la sanguine. Ma main droite était posée sur un morceau de velours. Il y avait sur la table un vase de Corée, jaunâtre et tacheté comme une peau de python : et dans le vase, il y avait un bouquet d'orchidées, de ces plantes grotesques et multiformes pour lesquelles Françoise a un goût curieux. Les unes, vertes de ce vert *animal* qu'ont certaines sauterelles, pendaient en forme de petites urnes étrusques, le couvercle un peu soulevé. D'autres portaient au bout d'une tige d'argent une fleur à cinq pétales ; au centre, un petit calice, jaune dedans et blanc dehors. D'autres

portaient une petite ampoule violacée, et, sur les flancs de l'ampoule, deux longs filaments : et elles faisaient penser à quelque minuscule roi des contes de fées, très goitreux, avec une barbe partagée en deux tresses selon la mode orientale. D'autres enfin portaient une quantité de fleurs jaunes, pareilles à des angelets en robe longue qui planeraient les bras levés et l'auréole derrière la tête.

Lorsqu'il me semblait impossible de supporter plus longtemps mon supplice, je les regardais : et leurs formes rares m'occupaient un instant, éveillaient en moi un souvenir fugitif de leur pays d'origine, me mettaient dans l'esprit je ne sais quel égarement passager. Il dessinait, sans rien dire : ses yeux allaient continuellement du papier à mes mains : deux ou trois fois, ils se sont détournés vers le vase. A un certain moment, il s'est levé et a dit :

— Pardon !

Et il a pris le vase, l'a porté sur une autre table. Pourquoi ? Je l'ignore. Ensuite, il s'est remis à dessiner plus franchement, comme débarrassé d'une chose gênante.

Je ne saurais dire ce que ses yeux me faisaient éprouver. Il me semblait maintenant que j'offrais à son exploration, non pas ma main nue, mais une partie nue de mon âme : et que son regard la pénétrait jusqu'au fond, qu'il en découvrait les recoins les plus secrets. Jamais ma main ne m'avait donné une pareille sensation ; jamais elle ne m'avait paru aussi vivante, aussi expressive, aussi intimement liée à mon cœur, aussi dépendante de mon existence interne, aussi révélatrice. Sous l'influence de ce regard, je la sentais agitée d'une vibration imperceptible mais continue : et cette vibration se propageait jusqu'au centre de mon être. Parfois, mon frisson devenait plus fort et plus visible : et, si son regard était trop intense, une envie instinctive me prenait de retirer la main ; et cette envie, c'était de la pudeur.

Parfois il restait les yeux fixes, longuement, sans dessiner ; et j'avais l'impression qu'il buvait par les pupilles quelque chose de moi, ou qu'il me faisait une caresse plus molle que le velours où reposait ma main. De temps à autre, tandis qu'il se tenait penché sur la feuille, peut-être pour transfuser dans la ligne ce qu'il avait bu de moi, un sourire léger lui passait sur la bouche, mais si léger que je pouvais à

peine le surprendre. Et, je ne sais pourquoi, ce sourire me donnait au haut de la poitrine un tremblement de plaisir. Deux ou trois fois encore, j'ai vu reparaître sur ses lèvres l'image d'un baiser.

De temps à autre, la curiosité prenait le dessus, et je lui demandais :

— Eh bien?

Françoise était assise au piano, nous tournant les épaules; et elle promenait les doigts sur les touches, cherchant à se rappeler la gavotte de Rameau, la *Gavotte des Dames jaunes*, celle que j'ai tant jouée et qui demeurera le souvenir musical de ma villégiature à Schifanoia. Elle étouffait les notes avec la pédale et s'interrompait souvent. Et ces interruptions de l'air et de la cadence, dont mon oreille habituée comblait par avance les lacunes, me donnaient une autre inquiétude. Brusquement, elle a frappé une touche très fort, à plusieurs reprises, comme sous le heurt d'une impatience nerveuse; et elle s'est levée, elle est allée se pencher sur le dessin.

Je l'ai regardée. J'ai compris.

Il me manquait encore cette amertume. Dieu me réservait cette dernière épreuve, la plus cruelle. Que sa volonté soit faite!

*
* *

7 octobre. — Je n'ai qu'une seule pensée, qu'un seul désir, qu'un seul projet : partir, partir, partir.

Je suis au bout de mes forces. Je languis, je meurs de mon amour; et cette découverte inattendue multiplie mes affreuses tristesses. Que pense-t-elle de moi? Que croit-elle? Elle l'aime donc? Et depuis quand? Et le sait-il? Ou bien au contraire n'en a-t-il aucun soupçon?...

Mon Dieu, mon Dieu! Ma raison s'égare, mes forces m'abandonnent; le sentiment de la réalité me fuit. Par intervalles, ma douleur a une pause, comme la tempête lorsque les furies des ouragans s'équilibrent en une immobilité muette, pour se déchaîner ensuite avec plus de violence. Je reste dans une sorte de stupeur, la tête lourde, les membres las et rompus comme si l'on m'eût rouée de coups; et, tandis que ma

douleur se recueille pour me donner un nouvel assaut, je ne parviens pas à recueillir ma volonté.

Que pense-t-elle de moi? Que pense-t-elle? Que croit-elle? Oh! être méconnue par elle, par ma meilleure amie, par celle qui m'est la plus chère, par celle à qui j'ai toujours ouvert mon cœur! C'est la suprême amertume: c'est l'épreuve la plus cruelle que Dieu puisse réserver à qui a fait du sacrifice la loi de sa vie.

Il faut que je lui parle avant mon départ. Il faut qu'elle sache tout de moi et que je sache tout d'elle. C'est le devoir.

Nuit. — Vers cinq heures, elle m'a proposé une promenade en voiture sur la route de Rovigliano. Nous sommes allées seules, en voiture découverte. Je pensais, toute tremblante : « Je vais lui parler. » Mais mon tremblement intérieur m'ôtait tout courage. S'attendait-elle à recevoir mes confidences? Je n'en sais rien.

Nous sommes restées longtemps muettes, écoutant le trot égal des deux chevaux, regardant les arbres et les haies qui bordaient la route. De temps à autre, par une phrase brève ou par un signe, elle me faisait remarquer une particularité du paysage automnal.

Cette heure était imprégnée de tous les enchantements humains de l'automne. Les rayons obliques du crépuscule, sur la colline, embrasaient la sourde et harmonieuse richesse des feuillages près de mourir. Sous le souffle du vent grec, durant la nouvelle lune, une agonie précoce envahit les arbres des régions côtières : l'or, l'ambre, le safran, l'amaranthe, le mauve, le pourpre, les teintes les plus passées, les touches les plus violentes et les plus délicates se mêlaient en un accord profond dont aucune mélodie de printemps ne surpassera jamais la douceur.

Elle m'indiqua des acacias en disant :

— Regarde! Ne dirait-on pas qu'ils sont fleuris?

Les acacias, déjà secs, s'argentaient d'un blanc un peu rose, comme les amandiers en mars, sur un ciel turquoise qui se rapprochait du cendré.

Après un intervalle de silence, je dis pour commencer :

— Manuel arrivera sûrement samedi. J'attends demain sa

dépêche. Nous partirons dimanche par le train du matin. Tu as été très bonne pour moi, pendant mon séjour; je te suis très reconnaissante...

Ma voix tremblait un peu : une immense tendresse me gonflait le cœur. Elle m'a pris une main et l'a conservée dans la sienne, sans me parler, sans me regarder. Et nous sommes restées un long moment taciturnes, nous tenant par la main. Puis elle m'a demandé :

— Combien de temps comptes-tu rester chez ta mère?

Je lui ai répondu :

— Jusqu'au nouvel an, j'espère, et peut-être davantage.

— Si longtemps?

Nous avons recommencé à nous taire. Je sentais déjà que je n'aurais point le courage d'affronter l'explication; et je sentais aussi que cette explication était moins nécessaire maintenant. Il me semblait qu'enfin Françoise se rapprochait, m'entendait, me reconnaissait, redevenait pour moi une bonne sœur. Ma tristesse attirait sa tristesse, comme la lune attire les eaux de la mer.

— Écoute! me dit-elle.

Un chant venait jusqu'à nous, un chant de paysannes, large, déployé, religieux comme un chant grégorien.

Plus loin, nous avons vu les chanteuses. Elles sortaient d'un champ de tournesols desséchés, cheminant à la file comme une théorie religieuse. Et les tournesols, au sommet des longues tiges soufrées et dégarnies de feuilles, portaient leurs grands disques sans couronne de pétales et sans charge de graine, mais pareils dans leur nudité à des emblèmes liturgiques, à de pâles ostensoirs d'or.

Mon émotion s'est accrue. Derrière nous, le chant s'affaiblissait dans le crépuscule. Nous avons traversé Rovigliano, où s'allumaient déjà les lumières; puis nous sommes revenues sur la grande route. Le son des cloches se perdait derrière nous. Un vent humide courait dans les cimes des arbres, qui répandaient sur la route blanche une ombre bleuâtre et dans l'air une ombre liquide comme de l'eau.

— Tu n'as pas froid? m'a-t-elle demandé.

Et elle a ordonné au valet de pied d'étendre un *plaid*, et au cocher de retourner vers la maison.

Dans le campanile de Rovigliano, une cloche tintait encore,

à larges tintements, comme pour une solennité religieuse: et il semblait que l'onde des sons propageât dans le vent une onde de froid. Un même sentiment fit que nous nous serrâmes l'une contre l'autre, en remontant la couverture sur nos genoux et en nous communiquant l'une à l'autre un frisson. La voiture entrait dans le bourg, au pas.

— Que signifie cette cloche? a-t-elle murmuré d'une voix qui ne paraissait plus être la sienne.

J'ai répondu :

— C'est, si je ne me trompe, pour le Viatique...

En effet, un peu plus loin, nous avons vu le prêtre entrer par une porte, tandis qu'un clerc tenait l'ombrelle haute et que deux autres clercs tenaient les lanternes allumées, droits contre les chambranles, sur le seuil. Dans cette maison, une seule fenêtre était éclairée, celle du chrétien qui agonisait en attendant les Saintes Huiles. Des ombres ténues apparaissaient sur la clarté: dans le rectangle jaune, comme agrandi par le silence, se dessinait légèrement tout le drame mystérieux de la mort.

Le valet de pied, se penchant un peu du haut du siège, a demandé tout bas :

— Qui va mourir?

L'interpellé a répondu un nom de femme, dans son dialecte.

J'aurais voulu étouffer le bruit des roues sur les pierres, j'aurais voulu rendre muet notre passage en ce lieu où allait passer le souffle d'un esprit. Et, certainement, Françoise éprouvait la même émotion.

La voiture rejoignit la route de Schifanoia et reprit le trot. La lune, cerclée d'un halo, resplendissait comme une opale dans un lait diaphane. Une traînée de nuages montait de la mer et se développait peu à peu en forme de spirale, comme une fumée qui s'enroule. La mer agitée couvrait de son grondement tous les autres bruits. Non, jamais, je crois, une plus lourde tristesse n'étreignit deux âmes.

J'ai senti sur mes joues froides une tiédeur, et je me suis retournée vers Françoise pour voir si elle s'était aperçue que je pleurais. J'ai rencontré ses yeux pleins de larmes. Et nous sommes restées muettes, l'une près de l'autre, la bouche serrée, les mains enlacées, sachant que nous pleurions pour

lui ; et nos larmes descendaient goutte à goutte, silencieusement.

En approchant de Schifanoia, j'ai essuyé les miennes, elle a essuyé les siennes. Chacune de nous cachait sa propre faiblesse.

Il était à nous attendre dans le vestibule avec Delphine, Murielle et Ferdinand. Pourquoi, dans le fond de mon cœur, ai-je éprouvé contre lui un sentiment vague de méfiance, comme si un instinct m'eût avertie d'un obscur danger? Quelles douleurs me réserve l'avenir? Pourrai-je me soustraire à la passion qui m'attire et m'aveugle?

Pourtant, que de bien m'ont fait ces quelques larmes! Je me sens moins accablée, moins embrasée, plus confiante. Et j'éprouve un attendrissement indicible à repasser pour moi seule la dernière promenade, tandis que Delphine dort heureuse des baisers fous dont je lui ai couvert le visage, et tandis que sourient sur les vitres les mélancolies de la lune qui tout à l'heure m'a vue pleurer.

*
* *

8 octobre. — Ai-je dormi, cette nuit? Ai-je veillé? Je ne saurais le dire.

Obscurément, à travers mon cerveau, pareilles à des ombres épaisses, des pensées terrifiantes passaient, d'insupportables images de supplices; et mon cœur avait des heurts et des sursauts imprévus, et je me retrouvais avec les yeux grands ouverts dans les ténèbres, sans savoir si je sortais d'un rêve, ou si, jusqu'alors, j'étais restée sans dormir, à penser et à imaginer. Et cette sorte de demi-sommeil, beaucoup plus torturant que l'insomnie, se prolongeait, se prolongeait.

Néanmoins, lorsque j'ai entendu l'appel matinal de ma fille, je n'ai pas répondu : j'ai fait semblant de dormir profondément, pour ne pas me lever, pour rester quelques minutes de plus dans mon lit, pour gagner du temps, pour retarder un peu l'inexorable certitude des réalités nécessaires. Les tortures de la pensée et de l'imagination me semblaient encore moins cruelles que les tortures impossibles à prévoir qui m'attendent en ces deux dernières journées.

Peu après, Delphine est venue sur la pointe des pieds, en

retenant sa respiration; elle m'a regardée, et elle a dit à Dorothy, d'une voix qui tremblait de gentille émotion :

— Comme elle dort! Ne la réveillons pas.

Nuit. — Je crois que je n'ai plus une goutte de sang dans les veines. En montant l'escalier, il me semblait qu'à chaque effort pour gravir une marche, mon sang et ma vie s'enfuyaient par toutes mes veines ouvertes. Je suis aussi faible qu'une mourante...

Courage, courage! Encore quelques heures à passer. Manuel arrivera demain matin; nous partirons dimanche; lundi, nous serons chez ma mère.

Je lui ai rendu tout à l'heure deux ou trois livres qu'il m'avait prêtés. Dans le volume de Shelley, à la fin d'une strophe, j'ai marqué deux vers d'un trait d'ongle, et j'ai mis à la page un signet visible. Les vers disent :

And forget me, for I *can never*
Be thine!

« Et oublie-moi : car je ne pourrai jamais être tienne. »

*
* *

9 OCTOBRE (*Nuit*). — Tout le jour, tout le jour, il a cherché une occasion de me parler. Sa souffrance était manifeste. Et moi, tout le jour, j'ai cherché à lui échapper, par crainte qu'il ne me jetât dans l'âme d'autres semences de douleur, de désir, de regret, de remords. J'ai triomphé : j'ai été forte et héroïque. Je vous en remercie, ô mon Dieu!

Cette nuit est la dernière. Demain matin, nous partirons. Tout sera fini.

Tout sera fini? Une voix me parle, tout au fond : et je ne la comprends pas, mais je sais qu'elle me parle de désastres lointains, inconnus mais inévitables, mystérieux mais inéluctables comme la mort. L'avenir est aussi lugubre qu'un cimetière plein de fosses déjà creusées et prêtes à recevoir des cadavres : et sur ce cimetière, çà et là, brûlent des fanaux pâles que je distingue à peine : et j'ignore s'ils brûlent pour m'attirer vers le péril ou pour m'indiquer une voie de salut.

J'ai relu mon Journal attentivement, lentement, depuis le 15 septembre, jour de mon arrivée. Quelle différence entre cette première nuit et cette dernière!

J'écrivais : « Je m'éveillerai dans la maison amie et hospitalière de Françoise, dans cette Schifanoia qui a des roses si belles et des cyprès si grands; et je m'éveillerai avec plusieurs semaines de paix devant moi, vingt jours d'existence spirituelle, davantage peut-être... » Hélas! Où la paix s'en est-elle allée? Et ces roses si belles, pourquoi ont-elles été si perfides? Peut-être, à partir de cette nuit-là, dans la loggia, ai-je trop ouvert mon cœur aux parfums, pendant que Delphine dormait. Maintenant la lune d'octobre inonde le ciel; et je vois à travers les vitres, noires et immuables, les pointes des cyprès qui, cette nuit-là, touchaient les étoiles.

De ce prélude, je ne puis répéter qu'une seule phrase en cette triste fin : « Autant de cheveux sur ma tête, autant de gerbes de douleur dans ma destinée. » Les gerbes se multiplient, grandissent, ondoient comme une mer: et il n'est pas encore extrait de la mine, le fer dont on forgera la faux pour les faucher.

Je pars. Qu'adviendra-t-il de lui quand je serai absente? Qu'adviendra-t-il de Françoise?

Le changement de Françoise reste toujours incompréhensible, inexplicable. C'est une énigme qui me torture et me confond. Elle l'aime! Et *depuis quand*? Et le sait-il?

Confesse, mon âme, ta nouvelle misère. Une autre infection t'empoisonne: tu es jalouse.

Mais je suis prête aux plus atroces souffrances; je sais le martyre qui m'attend: je sais que les supplices d'aujourd'hui ne sont rien en comparaison des suppplices prochains, de la terrible croix où mes pensées attacheront mon âme pour la dévorer. Je suis prête. Ce que je demande, ô mon Dieu, c'est seulement une trêve, une courte trêve pour les heures qui restent. Demain, j'aurai besoin de toute ma force.

Avec quelle étrangeté, parfois, dans les vicissitudes de la vie, les circonstances extérieures se ressemblent, se reproduisent! Ce soir, dans le salon, il me semblait que j'étais revenue à la soirée du 16 septembre, lorsque j'ai joué et chanté, lorsque j'ai commencé à me préoccuper de lui.

Ce soir encore, j'étais assise au piano, et la même lumière sombre éclairait le salon, et Manuel et le marquis étaient au jeu dans la chambre contiguë : et j'ai joué la *Gavotte des Dames jaunes*, celle qui plaît tant à Françoise et que cherchait quelqu'un, le 16 septembre, tandis que je veillais dans mes premières inquiétudes nocturnes.

Des dames blondes, qui ne sont plus tout à fait jeunes, mais qui sortent à peine de la jeunesse, vêtues d'une soie passée couleur de chrysanthème jaune, la dansent avec des cavaliers adolescents vêtus de rose, un peu ennuyés, qui portent dans leur cœur l'image d'autres femmes plus belles, la flamme d'un désir nouveau. Et elles la dansent en un salon trop vaste, dont tous les murs sont couverts de miroirs ; elles la dansent sur un plancher marqueté d'amarante et de cèdre, sous un grand lustre de cristal dont les bougies sont près de se consumer et ne se consument jamais. Et, sur leurs bouches un peu fanées, les dames ont un sourire faible mais inextinguible ; et les cavaliers ont dans les yeux un immense ennui. Et une horloge à pendule marque toujours la même heure ; et les miroirs répètent, répètent toujours les mêmes attitudes ; et la gavotte continue, continue, toujours douce, toujours lente, toujours égale, éternellement, comme un supplice d'amour.

Cette mélancolie m'attire.

Je ne sais pourquoi, mon âme se porte vers ce genre de souffrance ; elle est séduite par la perpétuité, par l'uniformité, par la monotonie d'une douleur unique. Elle accepterait volontiers pour la vie entière un fardeau énorme, mais défini et immuable, au lieu de l'instabilité, des vicissitudes imprévues, des alternatives imprévues. Tout habituée qu'elle est à la souffrance, elle s'effraie de l'incertain, elle redoute les surprises, elle redoute les heurts brusques. Cette nuit, sans une seconde d'hésitation, elle accepterait d'être condamnée à la plus atroce douleur, sous condition d'être garantie contre les embûches inconnues de l'avenir.

Mon Dieu, mon Dieu, d'où me vient cette aveugle terreur ? Prenez-moi sous votre garde ! Je remets mon âme entre vos mains.

Mais c'est assez. Ce triste et vain bavardage, au lieu d'alléger mon angoisse, la rend plus écrasante. Les yeux me

font mal; et, je sais bien que pourtant je ne les fermerai pas.

Je suis sûre qu'il ne dort pas, lui. Lorsque je suis remontée dans ma chambre, il allait prendre la place du marquis à la table de jeu, en face de mon mari. Jouent-ils encore? Sans doute, en jouant, il pense et souffre. Quelles peuvent être ses pensées? Quelle peut être sa souffrance?

Non, je n'ai pas sommeil. Je vais dans la loggia. Je veux savoir s'ils jouent encore ou s'il est rentré dans son appartement. Ses fenêtres sont à l'angle du second étage.

La nuit est claire et humide. La salle où l'on joue est illuminée. Je suis restée dans la loggia longtemps, les yeux fixés sur cette clarté qui se reflétait contre un cyprès en se mêlant à la clarté de la lune. Je tremble toute. Je ne saurais redire l'impression presque tragique que me font ces fenêtres illuminées, derrière lesquelles ces deux hommes jouent, l'un en face de l'autre, dans le grand silence de la nuit, à peine interrompu par les sanglots étouffés de la mer. Et ils joueront peut-être jusqu'à l'aube, s'il veut être complaisant pour la terrible passion de mon mari. Jusqu'à l'aube, nous serons trois à veiller, sans repos, en proie à notre passion.

Mais que pense-t-il? Quelle est sa torture? Je ne sais ce que je donnerais en ce moment pour le voir, pour pouvoir le regarder jusqu'à l'aube, même à travers ces vitres, dans l'humidité de la nuit, tremblant comme je tremble. Les pensées les plus folles passent en moi comme des éclairs et m'éblouissent, rapides, confuses. J'ai un commencement de mauvaise ivresse; j'éprouve comme une incitation sourde à faire quelque chose d'audacieux et d'irréparable: je sens le vertige de la perdition. Oui, je le sens : je m'ôterais du cœur ce poids énorme, je m'arracherais de la gorge ce nœud qui m'étouffe, si maintenant, dans la nuit, dans le silence, je me mettais à crier de toutes les forces de mon âme : « Je t'aime! je t'aime! je t'aime! »

. . . .

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(Traduction de G. HÉRELLE.)

(*A suivre.*)

LE FUTUR CONCLAVE[1]

L'idée d'agir sur le futur Conclave naquit dans les chancelleries le jour où Léon XIII publia ses mémorables Encycliques à la nation française. Dans cette parole pacifiante et unifiante, la Triple Alliance vit et combattit sur-le-champ une menace dirigée contre sa souveraineté dans le monde. N'avait-elle pas fondé tout son rêve d'hégémonie européenne sur les divisions irréconciliables de la grande patrie française, sur l'antagonisme éternel de l'idéal monarchique et de la réalité républicaine? Lorsque, mû par une inspiration d'en haut, Léon XIII songea à rendre au peuple de France son unité politique, les cours virent s'évanouir leurs illusions. Rétablir la paix par l'acceptation du fait républicain, c'était mettre à néant le premier et l'essentiel espoir de la Triple Alliance. Par un soubresaut instinctif, les gouvernements de Rome, de Berlin et de Vienne,

1. Dans son article intitulé: *La Politique anglo-prusso-italienne* (voir la *Revue* du 1er décembre 1894), M. Giacometti examinant la conduite récente de M. Crispi faisait allusion à « l'expulsion quelque peu violente d'un journaliste étranger revêtu du caractère sacerdotal ». On aura compris qu'il s'agissait de monseigneur Boeglin, prélat français, directeur du *Moniteur de Rome*. Aujourd'hui, c'est monseigneur Boeglin lui-même qui nous a fait l'honneur de nous adresser l'article suivant. — Les distinctions accordées il y a quelques jours par Guillaume II à deux cardinaux allemands paraissent prendre, à la lumière de cet article, une signification plus précise.

retournèrent aux coutumes des rois du XVIe et du XVIIe siècle, de ces temps où chaque souverain traitait le pape comme un chapelain ou comme un rival.

Il y avait déjà quelques années que des groupes d'ecclésiastiques se préparaient à agir sur le Conclave. Dès 1884, mécontent de sa solitude et conscient de sa force, le cardinal Czacki passait les troupes en revue pour le futur combat. Il avait son candidat, le cardinal de Bologne, monseigneur Battaglini ; il avait sa cour, ses électeurs, sa politique, son plan. Si le cardinal Lavigerie s'est éloigné de lui, c'est qu'il refusait de marcher dans le rang, soit qu'il aimât Léon XIII, soit qu'il se sentît de taille à jouer un premier rôle.

De ces sanctuaires fermés, l'idée n'était pas descendue dans le monde politique. Avec son incomparable puissance de travail et sa fraîcheur d'esprit extraordinaire, riche de pensées et d'actes, le Pape paraissait devoir fournir encore une longue carrière. Mais à peine eut-il adressé son appel à la France, que l'on voulut faire passer cet « éternel jeune homme » pour un épuisé, un malade, un homme à syncopes et à crises périodiques. A cette date remontent des légendes inventées par de perfides et de secrets désirs qui émeuvent le monde, sans que le Pape se lasse dans son labeur ou dévie de son idéal. A cette date remonte ce travail mystérieux, inquiet, inavouable, jamais suspendu, toujours renouvelé, comme si la mort de Léon XIII et l'élection de son successeur devaient inaugurer une ère d'affranchissement.

Il y a autant de naïveté que d'insolence dans ces agitations. La chute du pouvoir temporel a inauguré une ère nouvelle dans l'histoire des conclaves. Captive morale, la Papauté ne saurait plus admettre aucune immixtion étrangère dans la désignation de son titulaire. *Droit d'exclusion* ou *inclusive*, influences diplomatiques, tout ce legs des siècles monarchiques devient à la fois une offense et une ingérence injustifiables. Aussi bien, Léon XIII a modifié la législation du conclave dans trois bulles successives. Il n'est pas téméraire de croire qu'il a achevé cette œuvre de transformation : car, jaloux des droits du Saint-Siège, préoccupé des prétentions du Quirinal et des visées des cours, désireux avant tout de ne pas laisser violer le sanctuaire du Sacré Collège réuni en

assemblée, le Pontife non seulement a suivi de près toutes ces intrigues qui se nouent et se dénouent autour de lui, mais il a pris toutes les dispositions, prévu toutes les éventualités pour assurer le fonctionnement libre et régulier du Conclave, et le protéger contre tout coup de main et toute profanation directe ou indirecte.

Les États alliés l'ont compris. Ils ne songent plus à exercer un droit d'exclusion qu'ils savent mort : ce qu'ils poursuivent, c'est la désignation lointaine et patiente du successeur de Léon XIII. Ils savent qu'il suffirait qu'une puissance opposât son *veto* au choix de tel ou tel candidat, pour que celui-ci attirât à lui de nombreuses sympathies. Ils sont plus habiles : ce qu'ils veulent, c'est préparer les esprits à Rome, c'est grouper les forces actives autour d'un ou de deux grands électeurs de leur choix, c'est désigner ainsi par avance tel *papabile*, qui, une fois élu, modifierait résolument l'orientation présente du Saint-Siège. Tel est leur dessein. On dit tout bas qu'on est las des complaisances de Léon XIII pour la France et la démocratie, que cette puissance morale du Vatican mise au service des courants nouveaux hâterait la disparition du vieux régime. De là, les agitations, de là, les coquetteries avec ceux qui paraissent accessibles aux tentations ; de là, la manœuvre de la conciliation tentée il y a six mois par M. Crispi.

Cette nouvelle tactique sera aussi vaine que l'ancienne. Ceux qui étudient, sans esprit de parti, les idées du Saint-Siège, leur ordonnance, leur progression organique, leur caractère et leur portée philosophique et morale, n'y verront pas la manifestation d'une pensée solitaire et personnelle, mais l'effet d'une évolution nécessaire, au moment où la famille humaine arrive à un nouveau tournant de sa route séculaire. La Papauté vient d'entrer dans sa quatrième saison, que j'appellerais volontiers l'ère sociale du catholicisme. Du XVI[e] siècle à Pie IX, Rome et l'Église ont gardé, défendu le dépôt sacré des traditions et de la Vérité contre le protestantisme et les puissances nouvelles de la science et de la politique. Mais à des conditions nouvelles ne faut-il pas une conduite nouvelle ? N'est-ce pas la fonction et comme le rôle historique de la Papauté de renouveler son ministère selon

les transformations successives de l'humanité rachetée par le Christ? Comme Grégoire VII, Innocent III, Pie V, Sixte-Quint et Pie VII, Léon XIII a ceint la tiare à une heure de transition. Dieu l'a doté de tous les dons qui font le législateur; il a la culture large et pleine, la passion du bien, la conscience incorruptible et imprenable, l'esprit constamment ouvert aux voix du siècle qu'il écoute et juge avec une tendresse paternelle et avec l'intelligence calme du philosophe; il a l'intuition souple des grands mouvements de la vie moderne. C'est à la fois un penseur et un conducteur; il voit d'un même regard à la fois le patrimoine de son époque et celui des siècles passés, faisant d'une manière impeccable le départ de l'absolu et du relatif, de l'immuable et du contingent, du nécessaire et du périssable; laissant au passé ce qui ne saurait durer ni revivre: empruntant à la société vivante tout ce qu'il s'y rencontre de choses bonnes et grandes; essayant ainsi d'unir ce qui a été à ce qui est et à ce qui sera, afin de rendre à l'Église son empire, au siècle son assiette. Le voilà dans la majesté de sa mission, dans la grandeur souriante de son pontificat. Quelle force humaine fera disparaître ce monument qu'il a élevé à la gloire de la Papauté et de son temps?

Demandons-nous ce qu'on pourrait modifier dans l'œuvre du Pontife? Ce ne sera ni l'attitude de la France, si conforme aux besoins et aux conditions politiques de l'Europe, comme au devoir et à l'intérêt de la papauté, ni la conduite à l'égard du Quirinal (Léon XIII, qui fut salué comme un conciliateur à son avènement, a précisé dans sa lettre au cardinal Rampolla la revendication immortelle), ni enfin la doctrine sur la question sociale, car l'Encyclique *Rerum novarum* est l'expression de la pensée catholique, et la consécration d'une longue suite d'efforts catholiques pour le relèvement de la classe ouvrière et le rétablissement de l'harmonie sociale.

Il en est ainsi pour tous les actes fondamentaux du règne de Léon XIII. Sans doute, chaque pape a son tempérament, son accent spécial. L'uniformité est exclue de la vie et du *processus* de la Papauté, autant que la contradiction. Mais les grandes lignes de la politique pontificale sont si nettement arrêtées qu'aucune réaction, quelle qu'elle soit, ne les fera fléchir.

*
* *

Mais la Triple Alliance ne s'avoue pas vaincue. Conservatrice, et protestant de son attachement aux forces morales, elle s'est imaginé qu'elle disposerait de la majesté de la tiare en faveur de ses intérêts et de son égoïsme. Elle a ouvert une campagne contre la politique du Vatican. Nous l'avons vue, sous le protectorat compromettant du Quirinal, dicter les conditions au prochain Conclave, afin d'en faire sortir à tout prix un pape accommodant. Ce pape, on en a tracé d'avance le portrait. Ce serait l'antithèse de Léon XIII. Lisez les publicistes italiens et allemands; ils vous diront qu'il faut à tout prix faire élire un Pontife mystique, dont le regard tourné au ciel ne s'abaissera pas vers la terre. Ce Pontife permettrait aux catholiques italiens d'aller aux urnes; il inclinerait la tiare devant les faits accomplis; étranger à toute nouveauté et à toute action internationale, il ne s'occuperait ni de la France, ni de l'Amérique, ni de l'Orient, ni de l'Europe centrale; confit en dévotion, il abandonnerait les peuples à leurs destins, à moins qu'il ne voulût conclure une sorte de Sainte-Alliance avec leurs maîtres et ressusciter le vieux conservatisme disparu. Pape soliveau ou pape complice : ces conclavistes d'un nouveau genre ne sauraient en admettre d'autre. Nous retournerions aux temps où les rois prétendaient créer des papes pour leur service.

Ce travail des coalisés a son histoire. Plus proche du Vatican, le Quirinal a commencé les premières opérations : ceux qui ont suivi ce complot n'ont pas oublié que M. Crispi en a été l'*impresario*, dès que Léon XIII eut tourné ses regards vers la France. Il a été écouté à la fois à Rome, à Berlin et à Vienne. Pendant l'année 1890, on a pu voir les journaux des trois monarchies prêcher la nécessité d'une action à exercer sur le Conclave. Détacher le Vatican de la République française, « cette gueuse rouge », et de la Russie, cet « empire schismatique »; « équilibrer » — c'était la formule — la politique pontificale entre l'ouest et l'est, faire rentrer Rome papale dans l'orbite austro-italo-allemand dont elle n'aurait jamais dû sortir; en conséquence, préparer l'é-

lection d'un Pontife modeste, caché au Vatican comme un bonze d'Orient dans son temple, tel fut le programme[1].

Le *Piccolo* de Naples, appartenant alors à M. Zerli, qui prenait le mot d'ordre du ministère italien, jeta le premier dans le public la pensée du Quirinal. Aussitôt vint à la rescousse, dans la *Nuova Antologia*, M. de Cesare, connu déjà par ses livres sur le *Conclave de 1878* et sur le *Futur Conclave*, qui étaient comme les manuels des adversaires de la politique de Léon XIII. Le *Piccolo* et l'*Antologia* appelèrent sur le futur conclave l'attention et les préoccupations de la Triple Alliance. Le moment était bon. L'Allemagne désespérait de faire entrer le Saint-Siège dans le jeu de la Triple Alliance. Elle l'avait un moment essayé. On se rappelle cet épisode. Nous avons vu, en 1887 et en 1888, tous les journaux autorisés de Berlin, de Vienne et de Budapest préconiser à l'envi les avantages d'une alliance morale du Vatican avec l'Europe centrale. La République française et la Russie schismatique n'étaient-elles pas, à les entendre, les deux dangers de l'Europe? La *Post*, de Berlin, la *Gazette de Cologne*, l'*Allgemeine Zeitung*, de Munich, les *Grenzboten*, de Leipzig, la *Deutsche Zeitung*, de Vienne, le *Lloyd*, de Budapest, tous les officieux développèrent cette thèse séduisante: mais, après le premier voyage de Guillaume II à Rome, quand Léon XIII eut publié ses Encycliques, on vit apparaître la stratégie contraire. « Le Pape actuel nous échappe, disait-on, nous ferons le Pape futur. »

M. de Cesare eut donc la satisfaction de se voir compris. Peu de jours après son article de la *Nuova Antologia* et la campagne du *Piccolo*, la *Post*, de Berlin, dont on connaît les attaches avec la chancellerie allemande, mit en lumière la solidarité qui

1. Léon XIII, vers cette époque, avait songé à se choisir un successeur. Il avait jeté ses vues sur le cardinal Zigliara, Corse et Français, qui lui paraissait le plus digne de continuer son œuvre. Jeune encore, savant et infatigable, fervent disciple de saint Thomas et partisan déterminé de la philosophie scolastique, le cardinal était un de ces ouvriers discrets et efficaces dont le pape aime à se servir. Avec le cardinal Pecci, le frère du Saint-Père, et monseigneur Satolli, actuellement délégué apostolique aux États-Unis, il a contribué très utilement à la renaissance scientifique de l'Église. C'est lui qui a fourni au Pontife les matériaux les plus importants pour l'Encyclique *Rerum novarum*. La mort a enlevé prématurément ce collaborateur. Il a disparu comme Battaglini et les autres : il semble qu'il y ait une *jettatura* sur les *papabili*.

lie le Conclave et la politique internationale; elle osa dire que les puissances devraient monter la garde autour du Vatican. A la même époque, le *Hamburger Correspondent* ajouta que l'intérêt de la Triple Alliance était engagé dans cette grosse affaire, et qu'il fallait à tout prix faire sortir du futur Conclave un pape favorable à l'Allemagne? Le correspondant romain de l'*Allgemeine Zeitung*, et, plus tard, le correspondant viennois du même journal, inventèrent alors la théorie de la fusion des cardinaux italiens favorables à l'Europe centrale avec les cardinaux allemands et autrichiens. Ne dirait-on pas que ces publicistes tiennent dans leurs mains les princes de l'Église?

Ainsi fut confessée publiquement la pensée intime de la Triple Alliance. Ces journaux donnaient clairement à comprendre que ce qu'ils attendaient du futur pape, c'était la levée de la défense faite aux catholiques italiens de prendre part aux élections, d'élire et de se faire élire (*nè elettori, nè eletti*). Si, en effet, le Pape permettait aux catholiques italiens de voter, la monarchie, fortifiée par l'appui des conservateurs, serait une pièce plus solide de la grande machine diplomatique et militaire construite par M. de Bismarck. Cette idée est tout au long développée par M. Giovanni Berthelet dans son histoire du conclave et dans son ouvrage : *Si le pape doit être italien*. On la trouve dans d'autres livres et brochures, car jamais Conclave n'aura eu une « littérature » aussi copieuse. Quand Louis XIV et Philippe II envoyaient à leurs ambassadeurs à Rome leurs instructions, ils n'ont pas dépensé la centième partie de cette activité.

En même temps, les adversaires de la France visaient l'amoindrissement progressif, sinon l'abolition du protectorat français en Orient. C'est en vue de ce double but que la Papauté était convoitée comme une auxiliaire incomparable et que le Vatican devait prêter un concours actif à la politique européenne. Du moment que Léon XIII ne se prêtait pas à cette combinaison, ne fallait-il pas préparer le futur Conclave et *faire* un pape plus accommodant?

On le voit, les indiscrétions volontaires de M. de Cesare et de ses émules ont une réelle portée et une importance presque historique. La France ne tiendra-t-elle pas compte de ces faits?

*
* *

Rome est devenue plus que jamais un foyer de grande politique internationale. L'installation auprès du Vatican d'un nouveau pouvoir a grandi l'horizon de la métropole. On peut le dire, sans aucune espèce d'exagération, Rome est aujourd'hui le coin de terre où il se fait le plus de politique étrangère. Depuis que le Quirinal a juxtaposé un monde à un autre, les luttes des partis et des puissances ont pris l'intérêt d'un drame décisif. Du développement des destinées des deux Rome dépendra, en très grande partie, le sort même de l'Europe. M. de Bismarck a le premier compris toute l'importance de cette situation. A la recherche de toutes les influences, soit morales, soit politiques, il a su profiter, avec un art prodigieux, du duel engagé entre les deux moitiés de la Cité. Ses coquetteries avec le Pape, son voyage à Canossa, la grâce féline et souveraine qu'il a mise à conquérir M. Crispi, le Quirinal et le parti unitaire, les longues et affolantes perspectives qu'il a ouvertes au « pèlerin » de Friedrichsruhe, tout ce double jeu machiavélique avait pour objet la conquête du lambeau de terre qui s'étend du Quirinal à Saint-Pierre.

Grâce à la clairvoyance de Léon XIII, M. de Bismarck n'a pas tout à fait réussi. Mais nous venons de voir que cette stratégie recommence sous une nouvelle forme et sous d'autres aspects. La France veillera et observera. S'il était permis d'être pessimiste en politique, l'avenir semblerait assez sombre pour elle. Les cours monarchiques ont des traditions et un ascendant que ne saurait avoir une république. Elles ont tout pour elles, influences secrètes, liens personnels, stabilité de la politique étrangère, prestige et séduction. En ce qui concerne spécialement la préparation lointaine ou immédiate du Conclave, les États de la Triple Alliance ont une supériorité qu'il serait puéril de nier. Pour n'indiquer qu'un point, l'Allemagne seule possède à Rome même quatre cardinaux de curie : le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, dont la haute valeur est universellement reconnue; le cardinal Hohenlohe, un grand seigneur et le frère du chancelier de l'Empire ; le cardinal Melchers, un saint et un théologien ; et le cardinal

Steinhuber, une des grandes chevilles ouvrières des congrégations romaines. Par leurs rapports personnels et leur situation, ils sont naturellement, sans effort, presque sans y songer, les pivots de ces combinaisons qui jouent un rôle inappréciable dans le Sacré Collège. Ceux qui connaissent, si peu que ce soit, le terrain de Rome, apprécieront à sa valeur le service immense que peuvent rendre à leur pays ces précieux collaborateurs.

Venus de loin, souvent étrangers à l'atmosphère si particulière de Rome, moins préoccupés de questions d'ordre général que de doctrines et d'intérêts purement religieux, les cardinaux des autres pays manquent peut-être de cette souplesse, de ce « pied romain », qui sont indispensables pour exercer une action sur la désignation du Pontife. Quand ces cardinaux trouvent à Rome des frères d'armes, des amis, cette infériorité disparaît ou diminue. Mais qu'arrivera-t-il à ceux qui ne rencontreraient pas au Vatican ces guides et ces auxiliaires? Supposé qu'ils aient des instructions, comment les feront-ils valoir si l'élection est laborieuse, si l'échiquier change d'aspect, une première, une deuxième, une troisième fois? Ne faut-il pas avoir de bons manœuvriers au sein même du Conclave?

La France ne les a pas encore. C'est qu'en France, le peuple, surtout le parti républicain, s'est désintéressé des choses de Rome. L'anticléricalisme, les thèses sectaires, la franc-maçonnerie, l'affaiblissement du sens et de l'art politiques, ont fait oublier les lois historiques et morales.

Ce serait une erreur grossière de nier la solidarité mystérieuse qui relie la diplomatie et la politique intérieure. Jamais, peut-être, cette union n'a été aussi étroite. C'est ainsi que l'Autriche a lutté avec fermeté contre l'entraînement du parti libéral hongrois, afin de ne pas perdre sa place au Vatican et autour du Vatican. C'est encore ainsi que le tsar a accrédité un ministre auprès du Saint-Siège, en même temps qu'il modérait la persécution religieuse au dedans. Et que dire de la nomination du prince de Hohenlohe au poste de chancelier de l'Empire, et des coquetteries de l'empereur Guillaume avec le parti catholique dans le parlement d'Allemagne?

Ce qu'il faut à tout prix, si la France ne veut pas déchoir

à Rome et au dehors, c'est l'apaisement d'abord, c'est une politique de concorde ensuite; et c'est enfin une vigilance quotidienne, une orientation nettement fixée et invariablement suivie. La stabilité et le travail, voilà les conditions primordiales du succès. N'oublions pas que l'histoire de demain s'ébauche là-bas et que ceux-là y trouveront un abri qui y auront collaboré!

*
* *

La campagne de presse, dont j'ai parlé ci-dessus, se transforma bientôt en une action diplomatique. Pendant l'été de 1892, le gouvernement italien fit parvenir, par les bons offices d'un ambassadeur étranger, l'exposé de ses intentions secrètes à l'empereur François-Joseph. Il proposait audacieusement le cardinal Monaco della Valletta comme successeur de Léon XIII et *persona grata* de l'Italie officielle. Ce saint et savant cardinal dut protester contre l'abus que la Consulta faisait ainsi de son nom.

M. de Cesare se chargeait d'expliquer ce choix au public. Après un pontife occupé de toutes les questions du siècle, disait-il dans sa prose empesée et maladroite, il fallait un Célestin V, uniquement penché sur la Bible et le droit canon. Le Quirinal en avait assez de ce pape remuant, actif, épris de toutes les grandes questions contemporaines, emplissant le monde de sa voix, et troublant Rome au gré de ses fantaisies sociales et religieuses. Comment un pouvoir local, quelque bien adossé qu'il fût à une ligue d'États prépondérants, pouvait-il subir, sans tomber, le choc en retour de cette action quotidienne et souveraine? Pendant que la solitude du Vatican se peuplait de toutes les réalités de l'univers, le Quirinal n'était-il pas menacé, dans son commencement d'abandon, d'être submergé par cette invasion, par ce débordement d'idées?

Sa Majesté apostolique de Vienne fut, disons-le à son honneur, effrayée de ce message intempestif. Probe et loyal, attaché au Saint-Siège et à la tradition catholique, ayant constamment refusé de rendre visite au Quirinal parce qu'il n'y avait pour lui qu'un seul souverain légitime à Rome, le Pape, François-Joseph reçut cette note comme une insulte; il tint

conseil avec ses Enguerrands ecclésiastiques. Il fut arrêté, en ce jour historique, que la maison de Habsbourg ne pouvait se faire la servante docile de la maison de Savoie, mais qu'elle pouvait et devait, vu l'importance européenne du Conclave, choisir son candidat. Celui-ci fut désigné, à condition qu'il concourût humblement à « équilibrer » la politique de Léon XIII. Le choix fut maladroit, car le candidat, cardinal pieux et savant, attaché au Pape plus qu'aux honneurs et aux gloires du monde, se décida bientôt, au contraire, à suivre fidèlement le sillage glorieux de Léon XIII.

A partir de ce moment jusqu'au consistoire du mois de juin 1893, la Triple Alliance a concentré tous ses efforts sur Rome. Pressions sur le Vatican, notes diplomatiques, négociations secrètes, démarches auprès des personnages les plus influents, articles de journaux, menaces même, tout fut mis en action. On disait que le Pape n'avait pas le droit d'intervenir dans les affaires intérieures de la France, que son adhésion au régime républicain augmentait le prestige et l'influence de la France au dehors, préparait l'entente franco-russe et menaçait ainsi la prépondérance des trois États alliés.

Il serait fastidieux de disserter sur ces aveux. Quiconque connaît l'histoire des vingt dernières années comprendra l'importance internationale de ces incidents. L'histoire dira un jour tout ce que Léon XIII et le cardinal Rampolla ont souffert pour repousser ces assauts et garder à la France leurs sympathies et leur dévouement.

Après le consistoire du mois de juin 1893, les organes de la Consulta dévoilèrent un nouveau plan de campagne. M. de Cesare et ses compagnons d'armes et d'infortune annoncèrent *urbi et orbi* que le moyen était trouvé. La découverte équivalait à ceci : créer à Rome autour d'un cardinal tripliciste, ou réputé tel, un groupe de coopérateurs: ce groupe serait soutenu par le cardinal Kopp, les cardinaux allemands, autrichiens, espagnols, anglais et portugais. Qui résisterait à ce concert d'influences placé sous le protectorat de cette Sainte-Alliance en quête d'un Pontife domestiqué? Depuis cette trouvaille, c'est d'Allemagne que les électeurs du dehors attendent la bonne nouvelle. Ces indiscrets annoncent que le prince de Hohenlohe, appuyé par son frère, car-

dinal résidant à Rome, pourra jouer le rôle du Saint-Esprit. Ce serait pour lui donner ce rôle que Guillaume II l'aurait appelé à la chancellerie de l'Empire. M. de Hohenlohe serait le chancelier du Conclave.

Encore un peu, et nous pourrions nous croire revenus aux temps où Philippe le Bel faisait d'avance ses conditions au successeur de Boniface VIII. Si la matière n'était si délicate et si grave, on pourrait passer en souriant; mais, ne l'oublions pas, nous nous trouvons ici en présence de la lutte de deux mondes et de deux conceptions sociales. Rarement dans l'histoire pareilles rivalités s'étaient disputé l'influence de l'Europe. Les brutalités de Philippe le Bel, les cabales des Espagnols et des Français au XVI[e] et au XVII[e] siècle, ne sont qu'enfantillage auprès de l'intérêt engagé dans cette partie suprême.

Ce qui était en cause alors, c'était la prépondérance d'un État. A cette heure, le Conclave est comme le champ clos où sera décidé le sort de la Papauté, où sera définie l'action qu'elle exercera sur les destinées sociales de l'Europe. Il s'agit de savoir si Léon XIII sera continué, ou si la réaction restaurera sa domination sur l'Europe; il s'agit de savoir où iront les courants religieux de l'Église, vers la Sainte-Alliance rétrograde, ou vers la démocratie, vers le conservatisme épuisé et vieillot ou vers les horizons lumineux de l'avenir social. Quel spectacle! Léon XIII pourrait à juste titre se glorifier d'avoir replacé le Saint-Siège sur des hauteurs vers lesquelles convergent les regards du monde.

Depuis que le Vatican, offusqué par l'apothéose de Giordano Bruno, a soulevé la question d'un exil éventuel de la Papauté, les trois États alliés ont multiplié périodiquement leurs vœux pour que le prochain Conclave se tînt à Rome et non sur la terre étrangère. Récemment encore, M. de Kalnoky et les journaux de M. Crispi ont promis au Pape que le Conclave serait entièrement libre et qu'il aurait à Rome des privilèges qu'il ne trouverait nulle part ailleurs. Il y a eu quelque chose de touchant dans les efforts des journaux l'*Italie* et la *Riforma*, qui ont accablé le Vatican de leurs caresses, promettant aux cardinaux de les protéger contre les pressions impertinentes des cours étrangères. On eût dit

Nogaret plaidant auprès de Clément V la cause de l'Église contre Boniface VIII. Pourquoi cette rhétorique hypocrite? Pourquoi la Triple Alliance et notamment le Quirinal attachent-ils une importance si considérable à la détermination du lieu où siégera la future assemblée des cardinaux? Parce que la tenue du Conclave hors de Rome serait la preuve par le fait que la Papauté n'a pas assez d'air, ni d'horizon, ni de liberté, en face d'un pouvoir hostile et étranger; que la coexistence de deux Rome rend impossible à la Papauté l'exercice des fonctions primordiales du ministère apostolique, Or, l'État italien est fondé sur le *statu quo*. Le moindre changement mettrait en cause son existence et sa sécurité. C'est pourquoi, toutes les fois que le Pape convie le monde à un revirement, quelque léger qu'il soit, le Quirinal s'épouvante.

Les cardinaux partis pour l'exil, ce serait le désert à Rome. Nous verrions renaître les jours où Catherine de Sienne emplissait la chrétienté de sa voix suppliante. Rome ne serait plus que le cimetière de deux antiquités, où la royauté pleurerait ses fautes. Et, par contre-coup, la Triple Alliance serait atteinte, parce que tout ce qui affaiblit l'Italie officielle diminue la force d'attraction et d'expansion de l'Europe centrale. Il y a, dans les choses d'ordre général, une loi de solidarité mystérieuse qui relie autour des principes directifs du monde toutes les questions capitales de notre époque.

La perspective de l'élection d'un pape étranger est un autre épouvantail pour le Quirinal. A tort, selon moi. Plus le Vatican et le Capitole sont voisins, plus les nations et les États les sépareront. Venue à Rome avec le rêve de tenir la Papauté dans sa main, la révolution a méconnu les lois morales de la chrétienté, les lois qui président à l'harmonie du concert européen. Pourquoi les papes ont-ils été jusqu'ici, à peu d'exceptions près, des Italiens? Parce que la péninsule était une fédération de petits États. N'ayant à redouter aucune influence nationale, le pape italien était la plus haute et la plus visible sauvegarde de l'indépendance du souverain pontificat. Pendant quatorze siècles, l'Italie a senti elle-même que, possédant dans son sein cette gloire, cette primauté sans égale du pouvoir religieux, elle n'avait presque pas le droit d'être une nation. Une, aujourd'hui, elle ne gardera ce privilège que si elle

respecte le tombeau des apôtres et la liberté de la tiare. C'est son intérêt à elle, autant et presque plus que celui des autres nations, de placer Rome et le Pape au-dessus de tout soupçon, de toute possibilité de vasselage.

Il n'y a rien de plus anti-national, ni de plus absurde que de tenir captif cet être supra-national qui est comme la propriété du monde chrétien, ou de vouloir domestiquer son pouvoir, qui est le patrimoine de tous. Quand une puissance, une force, un être appartient à tous, il ne peut appartenir à personne en propre. Le jour où, chassant le dernier étranger, l'Italie a constitué son indépendance nationale, elle a créé, de fait, le Pape supra-national et Rome internationale. Ceci procède de cela.

Aussi bien, c'est se heurter aux réalités infranchissables de la politique que de convoiter la possession morale du Vatican. A quelque nationalité qu'appartienne le Pape, qu'il soit italien, belge, français même ou allemand, il sera, par la nature même de son ministère, et la force des choses, le Pape supra-national. Un Italien le sera d'autant plus que son origine lui imposera plus de réserve et de circonspection dans ses rapports avec l'Italie unifiée.

Rome, depuis qu'elle a été conquise par la Révolution, est plus que jamais cosmopolite. Il y a dans ce phénomène, dans cette nouvelle forme que revêt le gouvernement central de l'Église, comme une répétition du phénomène qui se produisit dans la Rome antique. Quand l'univers s'est romanisé, Rome s'est universalisée. Avec son sens profond des lois de l'histoire, Léon XIII paraît avoir prévu le jour où une heure nouvelle sonnera pour la Papauté. C'est lui qui recrute les généraux d'ordres parmi les neutres, les étrangers, les Suisses, les Espagnols, les Autrichiens, comme pour ébaucher et préparer le Pape futur. C'est lui qui *internationalise*, à Rome même, les congrégations religieuses.

C'est là un fait significatif qui n'a pas été assez remarqué. Le Père Anderledy, choisi avec l'agrément du Pape comme général de la Société de Jésus, était Suisse valaisan. Son successeur actuel, le Père Martin, élu sur le désir de Léon XIII, est Espagnol. Le général actuel des Capucins, nommé d'accord avec le Pontife, est d'Andermatt, village situé sur le

plateau du Saint-Gothard. Le dernier général des Dominicains était Espagnol et son successeur, le Père Frühwirth est Autrichien-allemand. Ces désignations seraient-elles fortuites?

Quand le cardinal Lavigerie a parcouru l'Europe, prêchant la croisade anti-esclavagiste, plusieurs esprits éminents lui ont décerné d'avance l'honneur suprême de la tiare. Les officieux italiens ont redouté surtout le cardinal Gibbons. En 1889, M. de Cesare a conclu son étude sur le Conclave par une attaque virulente contre le primat des États-Unis. Très populaire dans le vieux et le nouveau monde, apprécié pour ses idées démocratiques et sociales, connu presque universellement par son discours tenu à Rome en 1887 sur l'Église et la démocratie et par son intervention en faveur des Chevaliers du Travail, le cardinal américain a porté longtemps ombrage. Pour écarter cette candidature possible, M. de Cesare a prétendu que l'archevêque de Baltimore, ignorant et timide, ne savait ni le latin, ni l'italien, tandis qu'il parle l'une et l'autre langue.

Il serait assez difficile de risquer dans cette affaire délicate un pronostic. Aussi longtemps que durera le *statu quo*, et surtout si le Conclave doit siéger à Rome, il est peu probable qu'un pape étranger soit élu. La tradition des siècles est trop tenace. Mais le jour où Rome, restituée aux papes, deviendrait la métropole libre et internationale, le patrimoine de Pierre et de la chrétienté, le jour aussi où le conclave serait contraint par les événements d'élire le pontife sur le sol étranger, cette éventualité pourrait se produire.

L'aube d'une ère nouvelle blanchit déjà la crête altière de la Basilique des apôtres. N'est-il pas visible que Dieu trace aujourd'hui les grandes lignes d'une nouvelle histoire de la Papauté? Au moment où les vieux mondes usés disparaissent, où un souffle inconnu monte des profondeurs de la société, où les barrières nationales s'abaissent après une dernière exaspération de la politique des nationalités; où une vaste transformation prépare des organismes adaptés à nos nouveaux besoins ou à nos rêves, faut-il s'étonner que la Providence assigne un rôle social et humain plus élevé à son premier ministre sur terre? L'organe par excellence de

l'action de Dieu ici-bas ne doit-il pas être en harmonie avec les réalités vivantes?

Le Sacré Collège comptera bientôt plus d'étrangers que d'Italiens. Je sais que des patriotes protestent contre cet envahissement du *straniero*. Mais ce fait nouveau dans nos annales ecclésiastiques est fatal, irrévocable, incompressible. Il a jailli de la nature des choses, il a suivi les conquêtes pacifiques de l'Évangile. Le Canada, les États-Unis, l'Amérique du Sud, l'Afrique, l'Orient, l'Australie, ont ou auront leurs cardinaux. Ce courant débordera toutes les digues, emportera tous les barrages. La politique coloniale, l'évangélisation plus facile des continents lointains, l'éventrement des Indes noires, les événements de l'extrême Orient, tout cela l'aide, le grossit, le précipite.

Que deviennent, en présence de ces larges et belles perspectives, les misérables intrigues de la petite politique de coulisses? Combien sont vaines les agitations de ce pouvoir local qui rêve de mettre la croix de Savoie au-dessus de la tiare de Saint-Pierre! Les cardinaux, qu'on veut dominer, portent dans leur âme *romaine*, dans le sanctuaire d'une conscience incorruptible, dans leur cerveau pénétré de lumière et de bonté, le secret de l'avenir.

EUGÈNE BOEGLIN.

LE PRYTANÉE[1]

Depuis plus de quarante ans — toute ma vie — j'ai eu sous les yeux ou dans la mémoire le portrait d'un adolescent mince et blond, en uniforme militaire, et j'ai toujours aimé particulièrement ce portrait. Dans mes longs et lointains voyages, j'y pensais, et j'éprouvais, en le retrouvant au retour, une impression indéfinissable que je comprends bien à présent : il était là qui semblait m'attendre, comme s'il eût gardé le foyer. Son clair regard, son sourire de jeune homme loyal et fidèle me souhaitaient la bienvenue. Grâce à lui, pour une large part, après des années d'absence et de périgrinations, j'avais hâte de franchir de nouveau le seuil du petit appartement désert mais non pas vide, loué à Paris pour y loger mes souvenirs plus que pour moi-même; grâce à lui, je ne me sentais pas étranger en rentrant chez moi. La gracieuse peinture représentait mon père, — que j'avais perdu à sept ans, — mon père, dans sa tenue d'élève à l'École militaire de la Flèche, au Prytanée. Avec son pantalon rouge, son

1. Ces pages doivent servir de préface à l'ouvrage illustré qui paraîtra prochainement chez MM. Boussod et Valadon : *le Prytanée national militaire*, par le lieutenant Donati.

habit bleu pincé à la taille, son grand fusil et son shako, dont la hauteur démesurée disait l'époque, avec son air brave surtout, brave et modeste, ce portrait exerça sur moi tout petit un prestige inoubliable. Ce n'était pas mon père seulement, c'était à mes yeux d'enfant l'image même de la jeunesse, l'image de l'armée, de la patrie française ; plus tard quand la vie eut déchaîné ses ouragans sur notre faible maison sans chef, quand disparut à son tour la protection maternelle qui nous tint réunis et qui nous sauva, quand nous fûmes tous séparés, dispersés, livrés à nous-mêmes, alors son langage changea, il me parla de la famille qui n'était plus, du pays natal abandonné, du Prytanée.

Aujourd'hui ses vicissitudes sont terminées, sinon les miennes, et j'ai reconstruit la maison : il m'attend encore, mais, à la Flèche où je l'ai ramené, avec les autres souvenirs et les épaves, à la Flèche qu'il ne quittera plus, je l'espère. Ce n'est plus seulement mon foyer qu'il garde, c'est mon retour définitif qu'il prépare, mon repos peut-être. Il a la surprise de voir à présent passer devant lui d'autres générations de Prytanéens, encore semblables à leur ancien, vêtus comme lui, — au shako près, que le képi remplace. — Le chemin de fer n'a changé ni le Prytanée, ni la ville. La Flèche est plus accessible, mais c'est toujours la Flèche. Dans ses rues tranquilles, allongées mais non transformées, vous verriez encore défiler crânement le jeudi, tambour en tête, les petits fantassins en pantalon rouge, en gants blancs, avec les épaulettes et les galons des plus méritants bien en évidence. Ils occupent toute la chaussée, comme autrefois, et regardent droit devant eux sérieusement, en vrais soldats.

Enfantillage! disent en ricanant des sceptiques de ma connaissance. A quoi bon déguiser ainsi ces gamins?... Enfantillage, c'est possible, mais comme tout le reste, comme tout ce qu'on a inventé pour stimuler notre énergie, pour donner à l'homme plus d'assurance, plus d'émulation, plus d'autorité. Enfantillage, mon costume doré de diplomate, enfantillage l'épée que je ne dois jamais tirer du fourreau ; enfantillage la perruque qui coiffe en certains pays le président du Parlement, l'habit de soirée qu'il porte chez nous en plein

jour; enfantillage la robe des juges, l'écharpe d'un député; enfantillage le bout de ruban qu'on a vu les sceptiques eux-mêmes rechercher; enfantillage les plumes blanches, les plumes noires, les galons d'or, les galons d'argent, les étoiles, les broderies vertes. Enfantillage? Non, moyens de gouvernement. N'est-il pas sage d'avoir recours, pour élever des enfants, aux moyens qui ont tant d'effet sur les hommes?

Le pantalon rouge n'empêche pas nos Prytanéens d'être des enfants. Il faut les voir rompre les rangs et s'éparpiller sur la route nationale de la Flèche au Mans, au pied des peupliers centenaires qui semblaient gravement alignés tout à l'heure, au port d'armes, sur leur passage, et, maintenant, prêtent complaisamment à leurs jeux une ombre paternelle: ou quand, après avoir traversé fièrement le bourg de Saint-Germain-du-Val, et gravi la route de Malicorne, ils font halte sur le plateau qui domine la vallée du Loir. Toute la paisible ville de la Flèche et les riantes cultures qui l'environnent, toute la contrée est à leurs pieds: carte vivante que nos futurs topographes négligent cependant pour jouer aux barres ou à l'ours.

Le dimanche, les plus favorisés sortent en ville, chez leurs correspondants. Comme naguère, ils se répandent dans les jardins restés silencieux toute la semaine; surtout dans ces jardins cachés que nul ne soupçonne, s'il n'est Fléchois, et qui s'étendent avec un horizon de prés et de collines derrière les maisons grises de la grand'rue jusqu'à la Douve. Chaque jardin a son bateau, et quand les prés sont inondés, on s'échappe, on rame jusqu'au Loir au milieu des arbres et sur les herbages, si on a la clef du bateau: en temps ordinaire, on fait des constructions à la Vauban dans les allées, même aux dépens des plates-bandes. Tout enfant, combien j'admirais les Prytanéens, bien plus grands que moi, qui ravageaient de fond en comble avec mes sœurs le jardin de notre grand'mère. Avec quelle déférence j'associais mes petits efforts et toute ma bonne volonté de six ans à leur œuvre imposante! Combien j'étais fier d'avoir ma part de la punition finale! Ces mêmes enfants ou d'autres semblables viennent encore au bord de la Douve, dans les mêmes jardins secrets. La vieille Douve, notre complice, semble rajeunie et

souriante, quand elle reflète avec le voile triste des saules leurs frais visages, les cuivres et les vives couleurs de leur tenue numéro un.

Il est impossible, pourtant, quand ils rentrent au Prytanée, qu'ils ne soient pas inconsciemment pénétrés de tout ce que ces murs, ces cours d'un grand style, ce parc encore presque intact racontent à leurs jeunes imaginations. Le Prytanée n'est pas une école de soldats : — Descartes y passa quatre années; — c'est une école de discipline et d'émulation. Tous les grands souvenirs de la France, toutes nos gloires y sont honorés. C'est une école aussi d'abnégation ; elle est française par excellence, française par ses qualités et par ses défauts; elle forme, chaque année, un certain nombre de Français qui ne prétendent pas être supérieurs aux autres, mais qui sont parmi les meilleurs, des Français dont on a développé non l'esprit seulement, mais le caractère.

Comment cela? Bien simplement. L'ironie n'a pas ses entrées au Prytanée. L'uniforme impose le respect de soi-même. Il y a des choses sur lesquelles on ne plaisante pas : une avant toutes les autres, le dévouement à la patrie. La première ambition est d'être utile à son pays, utile jusqu'à l'oubli de ses intérêts, jusqu'au sacrifice. Cela c'est l'*a*, *b*, *c*. C'est écrit partout, c'est la base de l'éducation, la règle fondamentale que commentent les maîtres et qui préside même aux jeux. Aussi, quand on dit : « Le Prytanée est un foyer de traditions monarchiques, » on le juge mal, car il n'aspire qu'à former de bons citoyens. Il est fidèle au culte de la France et de l'armée; l'histoire de France, pour lui, c'est surtout l'histoire de nos grandes batailles, et ces batailles, qu'elles aient été gagnées sous Louis XIV, sous l'Empire ou sous la République, peu lui importe, pourvu qu'elles aient été gagnées. Les noms de Rocroy, d'Austerlitz, n'ont pas plus de prix à ses yeux que ceux de Fleurus, de Jemapes et de Valmy : l'essentiel, c'est que nos batailles soient des victoires. J'entends, presque chaque année, à la distribution des prix du Prytanée, célébrer ce que la République a fait pour reconstituer nos forces; il faut n'avoir pas entendu éclater les applaudissements de toute cette jeunesse pour douter d'elle.

Être digne des anciens, servir comme eux son pays, comme

les plus illustres ou les plus heureux d'entre eux, La Tour d'Auvergne, le capitaine Dupetit-Thouars, laisser un grand exemple, voilà le rêve qu'arrive tout naturellement à former une jeune tête au Prytanée, rêve parfois exalté, mais bien sérieux. Combien d'entre eux ont juré de se dévouer jusqu'à la mort, combien ont tenu leur serment!

D'autres qui ne connaissent même pas de nom le Prytanée savent se dévouer aussi, sans doute, et ceux-là sont légion aux jours de danger; mais ces jours sont rares, heureusement, et, dans la suite de plus en plus longue des années pacifiques succédant aux époques de crise, il est bon que la France conserve intact de génération en génération le feu sacré qui tant de fois l'a sauvée, qu'elle maintienne debout et solide l'édifice où se transmettent dans toute leur pureté ses plus vigoureuses traditions nationales.

Quand nous eûmes perdu notre père et notre grand'mère presque en même temps, il fallut émigrer à Paris. J'entrai comme interne au lycée Louis-le-Grand. Je serais bien ingrat si je m'en plaignais, car j'y ai appris ce qu'on ne croyait pas m'enseigner : la vie telle qu'elle est. On ne restait pas longtemps naïf à Louis-le-Grand. C'est sur ce fonds de connaissances que j'ai vécu et c'est avec cela que je me suis tiré d'affaire par la suite. Il n'y avait dans ces cours sombres resserrées au centre d'un quartier si populeux de la grande ville, et d'où la nature était absente, que des enfants comme moi, venus par hasard, sans lien qui les unît, se défiant les uns des autres: quelques-uns étalant de mauvais instincts, mettant leur orgueil à montrer des sentiments que plus tard, on cache ou l'on répudie. Adieu les belles routes, les vallées paisibles, la Douve discrète! Adieu les grands souvenirs aussi! Les cours grillées ne portaient pas des noms de victoires; nulle part on ne lisait ces éloquentes inscriptions: cour de Sébastopol, cour d'Alger, cour d'Austerlitz. Les choses et les enfants se désignaient par des lettres de l'alphabet et des numéros. Seul un solennel portrait de Louis XIV ornait le parloir, avec la perruque, les bas blancs, le manteau bleu royal que je vois encore et que tout le monde connaît. Tout autour s'alignaient les portraits des Prix d'honneur au concours général. Glaciale décoration.

Exemples décourageants. Louis XIV et les Prix d'honneur avec leurs cols et leurs cravates d'un autre temps m'apparaissaient à un même étage surnaturel, inaccessible. Au Prytanée, chaque enfant pouvait se flatter de prendre part un jour à une victoire de la France ou de faire vaillamment son devoir, d'être un bon soldat, un bon citoyen, un homme, en tout cas. A Louis-le-Grand, — les choses, dit-on, sont bien changées aujourd'hui, et je parle d'il y a déjà un quart de siècle : — mais, à cette époque, un enfant sensé se rendait compte tout de suite qu'on lui demandait d'être un phénomène et, si les forces ou les aptitudes lui manquaient, il végétait pendant des années corps et âme. La plupart de nos professeurs étaient distingués pourtant, quelques-uns paternels, excellents, mais leurs classes étaient si nombreuses! La préoccupation du concours pesait sur eux aussi. Ils avaient à soutenir la réputation du lycée, celle de leur cours, et ce cours dégénérait inévitablement, pour devenir ou rester supérieur, en un continuel dialogue entre eux et l'élite de leurs élèves : toute la lumière et la chaleur de leur enseignement tombaient sur ce qu'on appelait le banc d'honneur, les cinq ou six premiers de la classe : et le reste, une cinquantaine d'élèves, vivaient comme moi, en dehors du cercle de clarté, les yeux et les oreilles à moitié fermés, occupés d'autre chose, — de mauvaises choses assez souvent.

Le fouet du grand air, l'aiguillon des jeux nous eût réveillés de cette somnolence où le corps même dépérissait, se nouait. Mais les jeux étaient en défaveur, les bons élèves les méprisaient. Un crétin seul pouvait prétendre au prix de gymnastique : la force musculaire, l'agilité, l'adresse constituaient une infériorité; il nous semblait que l'intelligence aimait à se loger dans les corps chétifs. Les récréations se passaient à tourner en rond comme des prisonniers et à disserter. Pendant quelques semaines seulement, les dernières de l'année scolaire, le lycée prenait un peu d'animation, quand venaient les mois de juin et de juillet. Le ciel laissait tomber un rayon de sa gaieté jusque dans nos cours, les vacances étaient proches; et, deux fois par semaine, on nous conduisait aux bains froids. Ce furent mes heures de joie, de revanche. Je n'oublierai jamais ces promenades le long des

quais ombragés de platanes qui encadraient la Seine fraîche et verte, la Seine objet de mon culte instinctif, la Seine que rien n'arrêtait, la Seine bien sombre à certains jours mais toujours active, toujours libre, toujours en route, toujours courant à son but, à ses aventures, à sa fin. Avec quelle ardeur j'appris tout de suite et seul, comme par enchantement, à bien nager, à plonger, à demeurer longtemps au fond! Je me sentais uni, mêlé pour ainsi dire à cette eau vive qui semblait m'aimer comme je l'aimais; elle m'attirait, me consolait de mes déboires, de mon ignorance; peut-être à mon insu me pénétrait-elle de sa double force : l'indépendance silencieuse, l'irrésistible obstination.

D'origine et de condition si diverses, les élèves n'avaient en commun que le désir d'être couronnés ou, plus généralement, celui de finir leurs classes le plus tôt possible. Il ne pouvait exister entre eux d'esprit de corps. L'égoïsme était en honneur ou, du moins, on n'en jugeait pas comme il eût fallu la faiblesse, la stérilité. Les enfants, au lieu de se fondre dans un ensemble et de se préparer à accepter par la suite leur part d'abdication dans la vie, subissaient au contraire l'influence qu'exerce Paris plus que toute autre capitale et, sauf de généreuses exceptions, étaient trop enclins à se préoccuper d'eux-mêmes, chacun à sa façon. Les maîtres qui ne réussissaient pas à les instruire en si grand nombre pouvaient encore moins songer à leur éducation. Chacun suivait donc son tempérament. Nous portions bien un uniforme, mais l'uniforme de collégiens, et nous nous conduisions en collégiens. Nul ne nous enseignait le mérite d'une tenue convenable; et une attitude correcte nous semblait facilement prétentieuse, risible. Un air débraillé, bohème, n'était pas mal vu. C'était un moyen d'affirmer sa personnalité, son dédain des formes banales et des conventions. Au Prytanée, c'était le contraire. La tenue s'impose du haut en bas de l'échelle, depuis le colonel commandant l'École jusqu'aux sous-officiers qui remplacent les « pions ». Il faut se tenir. L'éducation du Prytanée me rappelle par bien des côtés celle que reçoivent les jeunes Anglais. « Les manières font les hommes », leur dit-on sans cesse. Nous rions quand nous les voyons affublés d'un chapeau à haute forme; nous avons bien tort. Le chapeau

à haute forme est un moyen de gouvernement comme un autre. De même que l'uniforme du Prytanée, il habitue de bonne heure, il oblige l'enfant à s'observer, à exercer sur ses propres mouvements le contrôle qui n'est pas sans influence sur sa conduite; c'est une sorte de dignité qu'on lui confère, dont il est flatté et qui l'empêche de rester longtemps un gamin.

Faire des hommes! Voilà le vrai programme du Prytanée. Des hommes et non, comme on pourrait le croire, des officiers seulement. Bien des prytanéens entrent à l'École polytechnique ou même réussissent dans les lettres, leurs professeurs étant choisis parmi les meilleurs normaliens. L'esprit de la maison pénètre l'éducateur, lui aussi, et rapidement lui révèle que sa tâche ne se borne pas à préparer des baccalauréats. Comment ce maître, généralement jeune, serait-il insensible à l'action d'un tel milieu? Nourri dans l'air subtil de Paris, comment son esprit serait-il indifférent à la surprise d'une atmosphère si vivifiante! L'âme d'un jeune homme peut éprouver comme son corps de salutaires changements de climat. Quel secours puissant ne trouve-t-il pas aussi dans l'émulation de ces enfants! Quel spectacle que le sain développement de toute cette jeunesse! Quelle tentation que de voir après la classe les bataillons serrés courir à la gymnastique, puis, s'élançant par groupes, la plupart des enfants sauter légèrement les obstacles, franchir sans broncher les plus hauts portiques, ou escalader à l'envi le mur, les plates-formes d'assaut! Et les séances de manège, d'escrime! et les concours de natation dans l'eau profonde et transparente du Loir! Combien aurai-je vu de ces maîtres, élevés à Louis-le-Grand peut-être, se joindre amicalement aux petits soldats, prendre des leçons à leur tour, devenir les camarades, les émules de leurs élèves! Maîtres modestes et distingués, pleins de cette bonne grâce riante qui touche le cœur de la jeunesse, — modestes, car leur intelligence est trop cultivée pour ne pas découvrir pas tout de suite ce qu'on a négligé de leur enseigner à Paris, et ce qu'ils ont à rattraper de temps perdu. — Les officiers, le plus souvent d'anciens élèves, sont à la fois les instructeurs, les surveillants et les administrateurs

du Prytanée: ils assistent et s'associent aux efforts des maîtres pour faire marcher de front les études et les exercices. Un concours unanime de bonne volonté s'établit et je ne crois pas qu'il se soit trouvé un membre de l'Université pour refuser ses sympathies à une institution qui finalement produit des bacheliers et des licenciés comme une autre, mais qui donne surtout des hommes.

L'idéal de tous ces enfants, ai-je dit, est de ressembler à leurs devanciers, d'être forts, rudes, éprouvés pour pouvoir affronter toutes les fatigues, braves surtout, braves au point de mépriser le danger. Ce n'est pas tout; on leur enseigne le désintéressement. Je ne conseillerais pas à tous les parents d'envoyer leurs enfants au Prytanée: ce n'est pas là par exemple qu'on leur apprend à faire fortune. On leur fera plutôt aimer et respecter la simplicité. Les ambitions qu'on leur donnera seront plus hautes: ils rêveront d'enrichir non leur patrimoine, mais celui du pays.

On attaque le Prytanée cependant, et presque chaque année il a besoin qu'on le soutienne devant la commission du budget: son adversaire le plus redoutable est pourtant un homme de cœur. Puisse cet adversaire venir à la Flèche, y trouver son chemin de Damas! Là, il se convaincra de l'intérêt qu'a la République à conserver, à fortifier notre belle École nationale: là, il découvrira que le Prytanée forme une réserve de dévouements qui se propagent, une réserve de ces dévouements actifs, contagieux, qui ont été de tout temps chez nous la ressource suprême de la patrie.

A Louis-le-Grand, tous ceux qui ne pouvaient aspirer au prix d'honneur se berçaient de l'espoir d'être avocats, officiers aussi, mais plutôt avocats ou artistes, avoués, médecins, banquiers ou commerçants; rien n'était plus naturel, et j'ai rêvé comme les autres d'être avocat.

Au Prytanée visitez le parloir, la salle des Actes, la salle d'armes, et regardez les enfants. Ce qu'ils admirent le plus, ce sont de larges boucliers suspendus aux murs et portant chacun une inscription en grosses lettres, le nom de l'élève qui, chaque année, est jugé le meilleur de tous, le meilleur, non pas le plus fort, celui qui, tout en faisant d'excellentes études, a conquis quelque chose de plus qu'une

couronne, l'estime de ses chefs, de ses maîtres, de ses camarades, celui qui, le premier enfin de sa génération, fut un homme. Ces boucliers sont regardés avec envie, mais on s'arrête devant ceux qu'une écharpe de crêpe traverse, et chaque enfant respectueusement les salue, car, au-dessous du bouclier, au-dessous du nom, il peut lire l'inscription glorieuse entre toutes : Mort pour la Patrie, tué à Solférino, au Mans, au Tonkin...

Personne devant ce bouclier voilé, ni élève ni maître, personne ne s'apitoie. On dit simplement : c'est un noble exemple. Et cet exemple est si honoré que les enfants sont élevés sans même s'en douter dans la conviction que le succès n'est pas tout ; la perspective d'une longue et brillante carrière les séduit comme les autres, mais elle leur paraît moins belle qu'une occasion de donner sa vie à son pays.

Est-ce là le côté naïf, « vieux jeu », « pompier » de l'éducation du Prytanée? Sans doute, si tous nos lycées et tous nos collèges étaient institués sur ce modèle, nous risquerions de faire de la nation française un vaste camp, une armée exaltée qui rendrait la paix bien précaire et donnerait beaucoup de besogne à notre diplomatie. Mais il n'y a qu'un Prytanée dans toute la France et il n'en sort pas chaque année cent élèves. Cent élèves préparés à se dévouer et à obéir sont-ils dans notre armée ou dans l'État un élément sans prix? Quand ils se rapprochent, une fois hommes, de tous ceux qui de naissance leur ressemblent, ne contribuent-ils pas à répandre de bienfaisantes influences?

Encourageons le Prytanée : c'est une école de discipline et d'abnégation, une école de santé en outre, isolée dans une contrée privilégiée, loin de Paris ; c'est une école française enfin, où le cœur avec l'esprit se développe, le cœur dont il ne faudrait pas trop médire, car il n'est pas toujours sacrifié ni victime : il a ses succès lui aussi, il fait les caractères droits et hauts et, dans les mauvais jours, sauve les hommes, les nations.

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

LES VENDANGES

I

Les charrettes, ce dimanche d'août, descendaient des Cévennes. Un ardent soleil embrassait la terre. A l'approche de la ville, la route s'écoulait doucement, sinueuse et blanche. Sur les collines, au bord de la rivière, çà et là, des châteaux, des petits bois, des jardins clairs et jolis, des fermes cossues où des chiens aboyaient.

Les charrettes, remplies de monde, dévalaient en un roulis de bateaux à travers la poussière : par groupes de cinq ou six elles réunissaient un village du pays pauvre, contenant les seuls valides, hommes, femmes, garçons trapus et bruns aux gros yeux dissimulés sous le chapeau de feutre. Tout ce peuple, parti dans la nuit, s'était avancé vers l'aurore, vers le soleil qui doit être si beau près de la mer, en ce coin de Languedoc où les récoltes, parfois, valent des héritages. Le sommeil et la fatigue accablaient même les hommes. Mais le jour éclatant les obligeait à ouvrir les paupières, le jour et l'apparition de plus en plus opulente des vignobles. Les mains attachées aux ridelles, secoués par le cahot des ornières, ils soulevaient la tête, s'emplissaient le cœur et les yeux du spectacle de ces verdures, où pendant trois mois allait resplendir pour eux la fête de l'argent. Déjà la plupart étaient venus à Pézenas : et ceux qui savaient le mieux parler expliquaient le paysage.

La route va sans arbres, nue au soleil, avec sa poussière d'une épaisseur de cendres. La plaine s'étale peu à peu, dans le moutonnement lumineux des ceps, décorée de loin en loin d'olivettes grises. Des villages épars, des hameaux, se reposent, blancs comme du linge qui sèche au soleil sur le gravier; puis, la rivière qui vient des montagnes, sous des arbres noirs et des broussailles; puis, l'Hérault qu'on devine là-bas, aux futaies prolongées en rubans, de l'autre côté de la ville, au milieu des cultures que, plusieurs fois par an, il féconde de ses eaux d'orage.

Ils regardaient.

Devant eux, à gauche, le terroir d'Arneth et celui de Maldinath avec ses ravins et ses gorges brûlées ; à droite, les Ruffes, Castelsec dominé par des pins, le terroir d'argile. En face, les bourgs d'Aumes et de Castelnau-de-Guers, séparés par la haute colline où subsiste encore, au sommet, parmi des arbres grêles et des buissons, l'ermitage de Saint-Antoine. Au milieu de la plaine, l'abrupt promontoire du hameau de Caunas, lequel dépend de la petite ville. Et partout, entre les coteaux, la plaine large comme un ciel.

Les montagnards riaient, sans trop savoir, radieux de ces domaines qui les attendaient. Ils allaient s'offrir aux vendanges, posséder pendant trois mois les vignes de ce Languedoc. Des endroits les tentaient de préférence, un coteau, un creux de la plaine. — et peut-être le hasard les placerait loin de la terre qui leur semblait le paradis... Ils avançaient toujours ensemble, par groupes, par charretées d'un même village.

Dès les premières portes, sur la route, les gens de la ville accouraient pour assister au long défilé de la montagne. Alors les charretiers, exubérants de gloriole, excités par le bruit, s'annoncèrent à coups de fouet, et les chevaux ravivaient leur allure, les femmes parlaient haut, les hommes, bras croisés, admiraient les solides maisons à plusieurs étages que des fleurs ou des plantes grimpantes paraient aux fenêtres. Au lieu de traverser la ville, les montagnards prirent par les faubourgs qui vont au Planol, la grande place du pays, sorte de forum où se rencontrent toutes les classes, les riches et les pauvres, où s'entretient la vie du dehors, dans la poussière et le soleil.

Là, sous l'ombre des platanes, les charrettes s'arrêtèrent. Des

gens se promenaient, des chiens se pourchassaient ou dormaient dans des trous, près du ruisseau, parmi des mouches. Aussitôt, des rassemblements se formèrent autour de ces rustres velus et rouges qui épiaient en dessous, avec leur crainte ingénue de bons géants. Les citadins plaisantaient, examinaient les femmes aux reins larges, pudiquement couvertes de fichus jusqu'au cou. Et les plus jeunes, des enfants presque, sautaient lestement des charrettes, pour montrer qu'ils n'avaient point de lassitude et qu'ils étaient forts.

Les chevaux, une fois dételés, observaient la place bordée de maisons cossues, aspiraient l'air tiède de la ville, capiteux comme un parfum de fête villageoise. Quelques-uns des arrivants reconnaissaient l'endroit. Cependant, ils étaient toujours en pays étranger, ils ne se livraient pas. Ils s'accroupirent à même le sol, les mains sous le fichu ou sous la blouse, étonnés qu'on ne leur fît point de mal. Les propriétaires, d'apparence narquoise, la canne derrière le dos, rôdaillaient, préparaient leur choix, grommelaient des chiffres, des estimations de bouchers sur une foire. Et les enfants, autour des charrettes, se posaient en attitudes conquérantes, galopaient déjà sur le Planol. Ensuite, tous ensemble, les montagnards mirent leurs souliers, s'en allèrent à la fontaine se rafraîchir et boire.

A Saint-Jean, la grand'messe sonnait à pleine volée. L'église, au bout de la rue sinueuse, l'antique église, du haut de son clocher noir surmonté du coq de fer rouge et blanc, surveille les quartiers si dissemblables de la commune et à l'infini domine les vignobles. Et les cloches branlaient, lentes et pesantes, dans leur cage de pierres, heurtant l'horizon comme les parois d'un immense corps de bronze, appelant vers le ciel avec un élan de tumulte grave et de gaieté à la fois.

Aux trois derniers coups de la messe, les montagnards en cohue pénétrèrent par la petite porte, se réunirent autour des piliers, à genoux, sur les dalles. On les considérait curieusement. On les aimait, parce qu'ils rapportaient la belle saison, les mois de liesse champêtre, de récolte, de ripaille dans les verdures. On aimait leur retour comme celui des hirondelles, au printemps, quand la terre se ranime d'allégresse et d'espoir.

Et toujours, à mesure, les charrettes arrivaient au Planol, déchargeaient leur peuple.

Pastourel, le fils de Garaud, un des plus riches de la plaine, patientait depuis le matin sous les platanes, dans l'espoir de retrouver Lise, une fillette qu'il avait occupée l'an passé sur ses terres. Déjà il s'inquiétait depuis une heure, quand la dernière charrette amena la bande, la *colle*, qu'il cherchait. Il s'était fait beau, habillé dès le matin, en sa veste de drap noir, sa chemise blanche où éclatait un nœud de satinette rouge, et il appointait ses moustaches avec une élégance de monsieur, le chapeau un peu incliné sur l'oreille, pour montrer ses cheveux noirs que tout à l'heure le coiffeur avait frisés, rue Saint-Jean.

Dès qu'il aperçut Lise, il tressaillit; et alentour, les maisons blanches, les arbres, dans un frisson, eurent plus de lumière. Lise était toujours la même : grande et souple, souriante, un air de force et de grâce, un hâle de fruit savoureux. Cette année, son faraud la suivait. Pastourel le reconnut, près de la fillette qu'il ne quittait point. Elle aussi, anxieuse, cherchait sur le Planol.

Fulcrand paraissait redoutable, trapu, les dents brillantes, les épaules comme une porte. Il surveillait Lise. Pourtant, il n'avait pas sur elle le droit des futurs époux. On avait causé dans la montagne; on avait parlé de Garaud, de Pastourel, en prêtant à Lise de hautes espérances. Et Lise peu à peu s'était détachée de Fulcrand, ayant déclaré, à maintes reprises, que le mariage ne la tentait pas encore. Au demeurant, puisqu'il s'était obstiné à la suivre ainsi qu'un frère, elle ne le repoussait point; on pouvait croire que, dans le fond de leur âme, ils gardaient toujours la même pensée. Lise et Pastourel, sans donner plus de force aux commérages, se réservaient ainsi la chance de se rencontrer, de partager pendant deux mois le même ciel. Un soir, l'an passé, le soir de la séparation, ils s'étaient serré la main, les larmes aux yeux, et cela seul leur avait suffi, cette promesse.

Cependant, ceux de la dernière charrette coururent à la messe, avec le bruit de leurs souliers ferrés, les femmes secouant leurs jupes lourdes comme des chapes, les hommes portant aux épaules leur paquet de hardes.

Pastourel entra. Les montagnards ne le reconnurent pas, d'abord. Puis, durant l'office, parmi les prières et les génu-

flexions, ils le regardèrent : des vieux, des femmes chuchotèrent son nom mêlé aux signes de croix.

A la sortie, tout le peuple se reposa sur les marches élimées de l'église, sur les pavés de la petite place. Pastourel s'avança vers le chef de la dernière bande, Carême, un gaillard de quarante ans, qui depuis deux vendanges s'était lié avec Sidone, la fermière de Garaud.

Lise se glissait parmi les hommes. Et, tirant ses mains du tablier, elle salua :

— Bonjour, Pastourel. Vous ne m'aviez pas vue?

— Si, diantre!... Tu as embelli.

— Vous nous reprendrez aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Nous verrons ça... Mon père va venir. Il prendra votre colle, si Carême est aussi raisonnable pour le prix que l'an passé.

— Vous avez été contents, hé ?... D'ailleurs, il faudra bien toujours que je vienne voir Sidone.

— On n'est jamais vieux pour aimer, plaisanta Pastourel.

Les rustres se groupèrent, amusés. Mais ils ne savaient pas rire, surtout dans l'émotion de l'arrivée, au milieu de la ville qui faisait tant de tapage et qui reluisait si jolie avec les magasins, les toilettes des dames.

— Parlons de nous, reprit Carême. L'an passé, vos vendanges ont été enlevées en moins de sept semaines. Est-ce que ça se présente bien, cette année?

— Oui, nous aurons encore plus de récolte.

— Tant mieux.

Pastourel observait Lise, qui se tenait immobile, en adoration du beau jeune homme. Elle avait une légèreté, un parfum de printemps, avec sa peau brunie par le reflet de la terre, tandis que Fulcrand, à quelques pas, au lieu de se montrer redoutable, demeurait tranquille, planté lourd, telle qu'une bonne brute aux lèvres sensuelles.

Une flamme de courage ranima Pastourel, et, d'un mouvement d'autorité, attirant Lise :

— Est-ce que tu reviendrais avec plaisir à la Grange-des-Prés?

— Oui.

Ceux de la colle peu à peu se rapprochaient, curieux

d'entendre parler un monsieur de la plaine. Ils se taisaient soudain, émus, gênés. Fulcrand s'était assis sur la marche la plus élevée, contre la porte. Pastourel de nouveau toucha Lise au coude :

— Adieu !

— Au Planol ! répondit-elle.

Les propriétaires tournaient sur la petite place, devant l'église, fixant à mesure leurs préférences parmi les colles. Une rumeur de chiffres, de noms de châteaux et de fermes bourdonnaït, et les femmes se pressaient ensemble, comme des poules peureuses à l'ombre d'un mur, quand le coq se promène superbement dans la basse-cour. Les prix montaient : des exigences rapaces ; les propriétaires lésinaient. C'était pareil à un marché d'esclaves. Les pourparlers une fois terminés, les montagnards se retiraient au Planol. La plupart s'y installaient, sous les platanes, entre les charrettes ; là encore des engagements se concluaient.

Les cloches sonnaient la petite messe de onze heures. Les boutiquières en toilette se rendaient à l'église, en riant, alertes, embellies d'ombrelles éclatantes, le livre de messe à tranches d'or serré contre le cœur. Et les montagnardes regardaient sans envie ces femmes heureuses, les admiraient avec une résignation de pauvresses qui jamais ne connaîtront un luxe pareil.

Garaud se présenta des derniers. Il déboucha de la rue Saint-Jean, énorme de bedaine, les bajoues augmentées d'un collier de barbe grisonnante, un petit œil de chien qui flaire et jappe avec malice. Il frappait régulièrement de sa longue canne, avec une allure de promenade, comme s'il n'eût pensé à rien. Dès qu'il aperçut Carême, il leva les bras, ses bras de colosse, dans un essor d'embrassade paternelle.

Pastourel, qui ne se fiait guère aux exubérances du maître, s'éloigna dans la foule, la tête basse d'anxiété. Garaud marcha vers les platanes tout droit, son nez rougeoyant au soleil, pataud, sans autre émotion que celle des vendanges, comme s'il n'avait pas remarqué son fils.

— Hé bé, Carême ! s'écria-t-il. Hé bé, combien ta colle ?

— Ce que vous voudrez...

— Ah! le finaud!... Et d'abord, ça va bien depuis l'an passé? Vous avez eu du froid et de la neige, cet hiver, dans les Cévennes?

— Et pas du pain blanc tous les jours.

— Alors, voyons, combien ta colle?

— J'ai cinquante femmes et vingt hommes. L'an passé, c'était cinq francs aux hommes, trois francs aux femmes. A présent, c'est plus cher: le taux général de toutes les campagnes.

— Jamais de la vie! Chez moi, tu auras du travail pendant huit semaines!

Garaud ayant augmenté le gain de quelques sous, les deux paysans s'entendirent bientôt. Ensuite, la canne à la main, tout en se grattant les lèvres, qu'il avait rugueuses autant que ses paumes d'ancien laboureur, Garaud fit l'examen de sa colle; et chacun des êtres de la montagne, toisé des pieds à la tête, demeurait d'une inertie de vieux cheval qu'on caresse. Les hommes, stupidement, soutenaient son regard, les enfants se réfugiaient contre leurs mères, les femmes ne savaient où mettre leurs mains sous le fichu.

Devant Lise, Garaud eut un ricanement, se rappela très bien cette fillette qui l'avait frappé par sa vivacité à l'ouvrage, par son genre de femme de la plaine, son goût à parler français, ses éclats de jeunesse qui aux veillées entraînaient la gaieté de la ferme. Il la fit lever, lui pinça les joues, puis se frotta le ventre, comme après une régalade.

— Allons, dit-il, ce tantôt vous viendrez à la Grange-des-Prés. Carême connaît le chemin.

Les montagnards, par groupes, apprêtèrent leur manger sur les genoux. Et Garaud s'en retournait quand il avisa son fils qui attendait à l'écart, appuyé au timon d'une charrette.

— Té! que fais-tu là, toi? Il me semble t'avoir senti tout à l'heure. Pourquoi te caches-tu?

— Je ne me cache pas... Ça me fait plaisir que tu prennes la colle de Carême.

— Je n'ai pas besoin de tes compliments... Mais enfin, si tu es satisfait, tant mieux!

Et, clignotant, ricanant de sa face aux larges rides, il fit tournoyer son bâton avec désinvolture, un agrément fanfaron.

— C'est peut-être la belle Lise qui te fait plaisir?

— Je ne sais...

Pastourel aussi riait, humblement, avec l'arrière-pensée d'insinuer son désir de jeunesse, puisque l'occasion se présentait bonne, en le mêlant au charme des récoltes.

Garaud s'en alla, d'un bloc, comme une mule pesante qui rentre seule à l'écurie. Et il riait, intrigué par la douceur jolie de Lise, par les illusions de Pastourel. De ce pas, il s'en allait chez lui, à la Grange-des-Prés. Son fils passait les dimanches à la ville.

Et maintenant tous les vendangeurs déjeunaient, d'un bout à l'autre du Planol, le long de la route, sous les platanes ; les enfants couraient à la fontaine chercher de l'eau dans les litres. Ils mangeaient sans parler. Et c'était un vrai peuple venu de loin, de régions presque barbares, apportant son âme simple, ses mœurs de misère et d'humilité, qui n'excluent pas une certaine malice d'animal patient et des calculs avides ; un peuple toutefois inconscient de sa force. Alentour, des chiens vagabondaient, les couturières se promenaient à la sortie de la messe. Les rustres ouvraient leurs yeux étonnés et aimables. Les hommes s'essuyaient aux blouses ; les femmes. pour plaire, tâchaient de ne pas montrer leurs dents blanches.

Soudain, Carême, qui était hardi, en sa qualité de chef, interpella le fils de son maître.

— Hé, Pastourel !

— Qu'est-ce qu'y a?

— Monterons-nous ensemble?

— Je veux bien... Je viendrai vous prendre dans une heure.

Pastourel s'éloigna dans la ville, à baguenauder devant les cafés, sous la halle, jusqu'au cours Molière. Lise l'avait épié avec tendresse, d'un sourire pensif. Mais Fulcrand, qui ne quittait pas sa camarade, l'embrassa pour l'avoir toute à lui.

— Quel âge a Pastourel? demanda-t-il.

— Vingt-quatre ans, peut-être.

— Il n'est donc pas marié? Il n'a pas de promise?

— Oh! ce n'est pas comme chez nous. Les riches quelquefois n'ont pas de promise... Ici, on se marie tard.

Fulcrand ne mangeait pas avec appétit. Une ombre passait sur son visage, la vision tenace de Pastourel. Là-haut dans

leur montagne, les vantardises de son amie ne l'inquiétaient pas, mais, à présent, dans le décor si nouveau du pays des richesses, la foi du pauvre hère était ébranlée. Un soupçon s'agitait en lui, une méfiance de l'homme puissant qui pouvait acheter des chevaux, s'il lui plaisait, aussi aisément qu'il louait pour ses vendanges une colle de soixante travailleurs.

L'après-midi, toute la ville de nouveau déborda sur le Planol. On voulait voir les vendangeurs. C'était l'animation, la joie du Languedoc dont les habitudes étaient rompues au moins un jour, égayées par la descente unanime de ces montagnards qui venaient dans la plaine s'ouvrir l'âme et s'enrichir. On estimait la valeur de ces êtres qu'on allait lâcher pendant deux mois à travers les ceps comme des bêtes bienfaisantes. On mesurait leur stature de vieux Gaulois à la mine farouche, aux yeux clairs d'enfant. Leurs mâchoires surtout étaient énormes à mâcher de la pierre, les dents aussi pointues que des clous. Chevelus, noirs de grand soleil et de grand air, ces rustres, pareils aux taureaux qui se laissent conduire par des enfants, montrent dans la vie, sous le ciel qui semble n'entretenir la pauvreté que pour eux, la candeur des plantes, la résistance au labeur des bêtes domestiques.

Les femmes sommeillaient, accroupies, semblables à des rocs, le foulard sur le visage. Des mouches bourdonnaient, des chiens continuaient à rôder sous les charrettes. Les boutiquières, ornées de leurs colliers d'or, de jolis messieurs, interrogeaient les montagnards : et ceux-ci répondaient avec mollesse, en souriant.

A trois heures, sur un signal des chefs, toutes les bandes se préparèrent. Enfin, les paquets de hardes jetés sur les épaules avec les souliers, chacune partit de son côté par les grandes routes, par les chemins de traverse. Les cloches de Saint-Jean sonnaient très haut les vêpres, dans une exubérance de bruit qui rendait plus ardente la lumière.

Pastourel se rendit à la charrette de Carême.

— Sommes-nous prêts ? demanda-t-il.

— Oui. Nous t'attendions.

— Allez !

Carême et lui marchèrent d'abord, suivis de la colle ensommeillée qui se traînait.

Fulcrand, le chapeau sur les yeux, épiait Lise parmi les femmes. A présent, le pays ne l'intéressait guère. Son cœur lui faisait mal, autant qu'un fardeau de branches sur les épaules. Il pressentait qu'un malheur l'attendait par ici, et il regardait droit devant lui, les yeux fixes, étonné et triste, pareil aux bêtes qui frissonnent le soir en rentrant à l'étable, quand se lève un vent d'orage.

La route, de l'autre côté de la rivière, descend large et bleue au milieu de la plaine. D'abord c'est un faubourg aux maisons restaurées, aux vieilles églises transformées en magasins de vins, aux couvents remplis de pressoirs, de tonneaux et de foudres. Ensuite, des grangeots aux murs fatigués, des parterres bourgeois, des traversettes qui mènent aux jardins.

Au plein air des champs, Lise se retrouva elle-même, sans la honte de servante qui tout à l'heure l'avait prise sur le Planol, où Pastourel, en sa distinction de citadin, avait paru si haut, si loin des gens de la montagne. Peu à peu elle s'avança derrière lui, au premier rang du troupeau. Mais comment l'interrompre dans sa conversation avec Carême? Fulcrand la rejoignit aussitôt. Il la regardait avec l'envie de la toucher, de lui dire des choses aimables : et Lise eut une pudeur, une pitié. Elle sentit comme une faute autour d'elle, en elle, et qu'une fille de la montagne n'était pas libre tant que son amoureux du pays la voulait.

Carême, par des détours et des sous-entendus, renouait amitié avec Pastourel, le félicitait sur son domaine, le plus opulent héritage de Pézenas. Il s'informait surtout des habitants de la Grange, à cause du mariage qu'il préparait depuis deux étés, dans son imagination de rapace. La fermière jouissait de la meilleure affection du maître : et celui-ci reculait toujours son mariage, refusait presque pour l'avenir, de peur de la perdre, prétendant qu'une femme chargée d'enfants négligerait les intérêts de la campagne au bénéfice des siens propres. L'an passé, Carême s'était accordé avec Sidone, qu'il voyait chaque soir, ainsi qu'une fiancée. En qualité de chef de la colle, il couchait à la ferme, dans le lit de l'alcôve. Mais ils étaient restés chastes, ils avaient respecté l'honnêteté de la Grange : et,

aux timides ouvertures de sa fermière, le maître n'avait pas dit non. Mais Carême craignait toujours. Ce Garaud était si original que Sidone, menacée par lui d'être congédiée, pouvait du jour au lendemain renoncer au mariage. Et Carême, auprès de Pastourel, s'obstinait à parler de Sidone.

— En voilà une travailleuse! Vous ne devez pas regretter l'argent avec elle... Qui sait si elle se souviendra de moi?

— Tu veux rire...

— C'est elle qui se moque de moi.

— Allons donc! La grange compte sur une fête pour votre mariage...

— Pourvu que ton père consente!

Ils se turent, embarrassés à l'apparition soudaine de l'autorité qui tenait l'argent et la terre. Carême, avec son esprit de hardiesse, son goût de manier les hommes, comprenait qu'on pourrait se servir de Pastourel, s'il avait des services à demander. Mais si Pastourel, sous son apparence de modestie, cachait la rudesse, l'égoïsme de sa fortune et de sa grange? S'il désirait, lui aussi, conserver Sidone seule?

Ils marchèrent un moment sans parler, dans la douceur de l'heure et du paysage. Ils respiraient à pleine santé la campagne qui, dans le désert des dimanches, offrent aux paysans une grandeur de récompense, une joie d'orgueil et d'espoir.

Ils marchaient sans se regarder. Pastourel songeait à Lise, impatient de prononcer son nom. Carême le gênait encore. Puis, Fulcrand était là, d'une fidélité de chien de garde. C'était bien sot, peut-être, de se vouer à une amourette aussi passagère que la rosée. Sans doute, son père n'accepterait pas ce mariage. Cependant une croyance confuse, un rêve était en lui, qui lui plaisait : il lui fallait le charme ingénu de penser à Lise, le charme aussi de savoir que Lise avait pensé à lui.

Carême, importuné par le silence et qui s'attachait à être informé avant d'arriver à la Grange, reprit :

— La campagne est plus belle que l'an passé.

— On dirait que tu l'aimes.

— Autant et plus que mon pays.

— Alors, tu ne regretteras pas ta maison?

— Certes, non! J'en aurai une bien meilleure ici, avec Sidone. Sidone, n'importe où, fera ma maison heureuse. Elle n'a

qu'à ouvrir sa main pour répandre de la lumière : elle est un ange...

Il plaisantait, lui-même ouvrant ses mains velues.

— Tu as toujours aimé Sidone?

— Oui. Mais il faut que je plaise à ton père.

— Il n'y a qu'à lui demander franchement.

— Comment faire? Moi, je n'oserai jamais... Et si je regimbe à ses hésitations, il est capable de me congédier... C'est qu'il ne badine pas.

— Allons, puisque tu as peur, je le sonderai un de ces jours à propos de toi et de Sidone.

— Merci, très bien... Seulement, il faut agir vite. Huit semaines de vendanges!... Le temps est court.

— Quand on veut, on trouve toujours l'occasion.

Pastourel, en satisfaisant Carême, lui faisait une avance. Carême, en échange, consulterait Lise, écarterait Fulcrand, et qui sait? de concert avec Sidone, qui jouissait des bonnes grâces du maître, parviendrait à fixer la fillette à la Grange-des-Prés. Plus tard, on verrait. Pastourel était jeune. Tous les rêves, ainsi que toutes les cultures, sont permis à un riche. De même que les terres, les hommes changent avec le temps. Lise, peut-être, comme Sidone, captiverait Garaud : celui-ci, au fond, n'était pas aussi dur qu'il le voulait paraître.

Les deux hommes parlaient grave, avec une sorte de hâte. Et voici que la Grange apparaissait, vaste, avec ses cours et ses greniers, ses murs de remparts qui obligent la route à un long contour.

La colle suivait, avec une rumeur lente, harassée. Lise regardait Pastourel; et comme Fulcrand lui posait souvent la main sur le bras, elle s'efforçait d'échapper à ses caresses, comprenant que les deux hommes, les deux maîtres, là devant, pensaient à elle.

Brusquement, Pastourel interrogea Carême :

— Pourquoi as-tu amené ce Fulcrand?

— Sans lui, Lise ne serait pas venue.

Et le montagnard claqua de la langue, d'abord indécis, ému de reconnaissance, encouragé à secourir le jeune homme en ses projets. Il ajouta :

— On pourrait séparer les deux farauds.

— Impossible !

— Non. Après les premiers jours, on laisserait Fulcrand à la Grange. Il déchargerait les comportes des charrettes ou foulerait pour les cuves.

— Alors, tu sais quelque chose?

La question déconcerta Carême, lequel pourtant ne se troublait pas facilement. Il se gratta les oreilles, regarda vers des buissons de roses grimpant sur les murs d'un enclos, à l'ombre d'un olivier. Tout était gai dans l'espace. Des oiseaux se cherchaient avec de petits cris ; des arbres fruitiers brillaient, frêles et charmants comme des jeunes filles. Carême se mit à rire pour entraîner la confiance de Pastourel.

— Je sais, dit-il, que Lise te mentionnait beaucoup, et je vois qu'elle ne te déplaît pas. Mais, sans doute, ce sont des contes. Nous sommes des montagnards, et tu es trop riche.

— Toi aussi, tu as peur de te compromettre. Écoute : je suis heureux que mon père t'ait repris, parce que Lise séjournera chez nous huit semaines. Pour l'instant, je ne veux pas savoir autre chose. Ce qui doit être sera, malgré tout. Comprends-tu ?

C'était vague, voilé, comme toutes les choses du cœur dans les campagnes, avec un peu de la mélancolie qui plane sur la solitude. Et les deux paysans se comprirent, eurent un repos de feuillée qui se donne au soleil. Le contentement de leurs vœux les enveloppait, très doux, comme le parfum des luzernes en avril ; et à présent, il ne leur fallait pas davantage que de s'obstiner dans leurs desseins.

Le domaine de la Grange-des-Prés occupait un morceau de la plaine, quatre hectares au moins. Un mur vieux, ouaté de mousse, enfermait le parc et les bâtiments énormes. De la route, on voyait les frondaisons nombreuses, quelques fenêtres d'écuries, et puis, sous une tour démantelée, le portail gardé de hautes colonnes et qui laissait pénétrer dans la cour. Là, des deux côtés de cette cour, toujours encombrée de foin et de paille, malgré le zèle des domestiques, se développaient les écuries, les étables, les communs, la maison des maîtres et la ferme.

Au fond, à droite, à la dernière des portes, près de la

grille accédant au parc, Sidone, en vêtements noirs des dimanches, les bras rouges, avec une bonne figure de travailleuse, attendait les vendangeurs. En apercevant Carême, elle se mit à rire, leva les bras, du même geste content que son maître.

— J'avais pensé, dit-elle, qu'il aurait la chance de nous revenir.

— Oui, avec ma troupe un peu modifiée, par exemple, comme chaque année... Mais toi, comment ça va?

Elle s'était avancée, avec gentillesse.

— Je suis la même... et toi?

Ils se considéraient béatement, immobiles. Dans leurs yeux passa une flamme, la folie de se revoir. Ils rirent, d'une secousse. Mais Sidone, pour excuser son départ, désigna la cuisine dont les casseroles, les meubles, la table entièrement servie, reluisaient comme un champ après le labour.

— Allons, dit-elle, vous avez votre manger... Ensuite, vous irez vous coucher, vous devez être fatigués.

Les montagnards, après avoir déposé le long du mur leurs paquets de hardes, entrèrent dans la ferme, balourds, avec un tumulte de souliers, et s'installèrent autour de la table, sur les bancs poisseux qu'ils enjambaient comme un talus où l'on se couche. Ils admiraient ces murs propres, cet air d'ombre et de fraîcheur traversé de lueurs brumeuses, ces vieux meubles qui parfois contiennent la nourriture d'une semaine. Et ce bien-être de campagne les confondait, tandis que la soupe odorante ronflait dans une marmite énorme, sur un bûcher de hêtres qui brûlaient tout doux.

Pastourel s'était assis sur le banc de pierre de la ferme. Les mains aux genoux, badaud, il n'osait pas attirer Lise. Celle-ci était restée la dernière, devinant bien que le jeune maître saurait lui dire des paroles.

— Es-tu contente? demanda-t-il.

— Oui, il me tardait de revoir ton pays.

— Et de revoir ton Pastourel.

— Ne te moque pas de moi.

— Comment? Est-ce que je ne te plais pas?

— Tu plais à tout le monde, toi.

Elle baissa le front, avec une moue de timidité. Puis, comme

trop de honte l'envahissait, elle allait entrer dans la ferme, lorsque, d'un élan, il l'attira contre ses genoux. Elle obéit, effarée, un coup de soleil au cœur; et lui aussi ne savait plus que faire. Il l'admira longuement, attentif, comme était Carême tout à l'heure devant Sidone. Il l'admira tout entière, d'un désir profond, sa taille souple, son visage robuste, sa bouche d'une fraîcheur de baisers plus savoureuse qu'un ruisseau, ses yeux noirs qui l'examinaient. Alors, comme s'ils eussent été seuls, dans un coin de ravin, pendant que la troupe des vendangeurs menait tapage dans la cuisine et commençait à se retrouver parmi la pénombre du foyer, Pastourel ajouta :

— Lise, tu as embelli...

— Alors, tu es content?

— Oui... mais je vois que tu as quelqu'un pour te protéger.

— Fulcrand... Mes parents l'ont laissé venir avec moi.

— Ah!

Il la considéra avec regret, comme s'il allait la perdre, ne plus la revoir, comme si désormais il lui serait défendu de l'approcher, de la garder un moment. Elle lui souriait, sans soupçonner son angoisse. Il l'admirait, les mains paisibles, triste, en une sagesse de pensée. Pouvait-il l'empêcher d'avoir un homme de sa race et de l'aimer? Et ils se regardaient avec résignation, une fraternité douloureuse, et aussi une félicité de simples qui ont du moins la grâce de se voir et de se toucher.

Le soir devenait sensible. Dans la cour il n'y avait plus que des ombres bleues, sur le sol de gravats et de sable où des poules picoraient encore, où les pigeons s'abattaient d'un vol bref. Le long des murs, près des bornes qui protègent les portails des étables, s'amassaient en désordre des tonneaux, des paniers, des jarres vides, des bancs, tout l'outillage laborieux d'une ferme. Le soleil jetait une nappe d'or sur les futaies du parc, sur les toits des masures, aussi noirs et rapiécés que des habits de pauvres.

Malgré tout, dans leurs âmes, durait l'élan d'être heureux. De nouveau la main dans la main, tels que des statues de pierre informes qui n'ont pour resplendir de vie que la clarté de la plaine, ils s'alanguissaient, innocents, un peu sensuels, sans autre idée que celle d'être seuls longtemps, leur songerie

même dispersée dans le soir blond comme une musique de village mêlée dans le lointain à la plainte des bois, à la rumeur jolie des ruisselets, au bercement des branches. Ils espéraient, sans savoir, parce qu'ils étaient jeunes et qu'ils se trouvaient beaux.

Le bruit grandissait dans la cuisine. Tout à coup, la voix de Carême s'éleva, criant des ordres. Alors, Lise s'apprêta à entrer aussi.

— Je m'étonne, dit-elle, que Fulcrand ne soit pas venu me prendre.

— Il est donc mauvais?

— Non. Tu l'intimides peut-être... Oh! Il ne fait que ce que je veux. Il m'aime bien.

— Il a raison... Où rencontrer une plus belle fille que toi?

Lise fit la mignarde sous l'éloge, éclata de rire, toute baignée d'orgueil. Et Pastourel ne bougeait pas, comme s'il l'eût écoutée parler. Ils se quittèrent, attendris, les mains caressantes.

Les montagnards, à la grande table dressée au milieu sur six pattes, se régalaient de pain blanc et de viande. C'était le premier repas, presque une fête. Carême, sur sa chaise, au bout, plaisantait Sidone en familier, comme s'il n'était pas sorti de la ferme depuis dix ans. Pendant que les autres riaient, il louait sa beauté, ses qualités de ménagère; et Sidone, en plaisantant aussi, ne discontinuait pas de servir, les bras nus, alerte, la jupe retroussée sous le tablier. Au passage, Carême essayait de la prendre et de l'embrasser. Elle s'échappait toujours, sautillait, avec une souplesse des épaules.

— Je parie qu'en mon absence Sidone a fait un amoureux.

— Qui te l'a dit?

— Un galant.

— Ah! c'est vrai, j'ai beaucoup de galants, je n'ai que l'embarras du choix.

Alors, Carême réussit à la saisir, et toute la tablée de rire, pendant qu'elle se débattait en vain.

— Hé bé! dit-elle, voilà... je me rends.

— C'est que je veux te garder.

— Garde-moi, mais ne m'emporte pas à la montagne.

— Je reste ici.

— Alors, nous sommes amis.

Et tous de rire encore, fiers du succès de leur chef. Celui-ci lâcha Sidone, qui se divertissait de l'animation de sa cuisine, de cette gaieté flatteuse.

Dès que Lise se présenta, Fulcrand cessa de manger, s'écarta pour céder une place à la fillette, sur le banc, et lui tendit les bras. Il lui avait réservé une assiettée de soupe et de viande, une tranche de pain. Lise était émue, surtout du grand silence qui s'était fait soudain : tous les yeux, dans la tablée si nombreuse, la fixaient.

On entendit les pas de Pastourel qui s'éloignait vers la route.

Carême ne plaisanta plus, continua son repas, en observant Lise. Il la voyait fraîche et heureuse, comme déjà reposée du voyage. Vraiment, elle méritait mieux que ces ouvriers qui ne remarquaient seulement pas les femmes, qui s'occupaient de leur pâture, le chapeau sur les yeux, bourrus. Et Carême, en se comparant à la fillette, se persuadait qu'il valait mieux aussi que tous ces hommes, et qu'il ferait bonne figure au pays bas, dans les terres riches. Il mangeait avec plus d'appétit, oubliait la fatigue, dans sa joie d'espérer que Lise, par Pastourel, le servirait auprès de Garaud. La pauvrette devait bien souffrir des remontrances de Fulcrand.

— Que t'a dit Pastourel ? lui demandait celui-ci.

— Il m'a parlé de l'an passé.

— Tu as la chance de lui plaire ?

— Oui. C'est très bien pour nous.

Avec sa narquoiserie de paysan ombrageux, Fulcrand reprit :

— Ah !... Il nous paiera plus cher que les autres ?

Mais, comme Lise ne redoutait pas ce faraud qui était aussi pauvre qu'elle :

— L'amitié d'un riche, répliqua-t-elle, ne fait jamais du mal.

— Aussi tu la cultives ?

Elle s'agita avec ennui, une révolte : et, brutal, dans le tumulte de la tablée qui frappait sur les assiettes en grognant de satisfaction, il ajouta :

— Pastourel t'épousera peut-être ?

— Méchant !

Elle se détourna, troublée d'être surprise au plus secret de ses rêves. Fulcrand, qui ne s'émouvait pas plus qu'une pierre, se frottait la bouche lentement, avec les doigts. Puis, avec un geste d'abondance qui enflait la manche de sa blouse, il se versa un verre de vin.

— Regarde, dit-elle, si tu as à te fâcher. Pastourel m'a parlé de toi.

— Comment?

— Il m'a demandé si tu n'étais pas mon promis. Je lui ai répondu que si, que nos parents pensaient nous marier après les vendanges, avec l'argent que nous apporterons... Car celui de nos parents, ils veulent nous le conserver encore dans l'armoire... Tu vois que je ne suis pas une menteuse et que tu as tort de te chercher des soucis.

Alors il l'empoigna avidement, et la baisa d'un baiser sonore. Cela réveilla la tablée, d'où s'échappait une plus forte odeur de terre et d'animalité. Et tous se mirent à frapper des poings et des pieds, comme s'ils eussent battu les gerbes de blé, sur l'aire.

Sidone, qui avait achevé son repas dans un coin, l'assiette aux genoux, s'avança bravement, et, les mains sur les hanches :

— Vous savez ! Il ne faut pas faire tant de tapage. Vous devez être fatigués. Allez vous coucher... L'ouvrage commence demain avant le jour... Allez !

Elle les renvoya d'un geste d'autorité, comme sur les chemins une fermière chasse une troupe d'oies avec son tablier. Tout ce monde trapu, pesant, voulut sortir. Ce fut un ébranlement dans la cuisine à l'énorme carrure, dans la cour à l'écho sensible. On eût dit que les vingt chevaux de labour sortaient ensemble. Il faisait encore jour; un épanouissement de lueurs fines illuminait le haut des murs, les dorant ainsi que des moissons.

Sidone marcha la première. Le peuple suivit, dans un escalier de pierres branlant, si encombré de paille qu'ils montaient à la queue-leu-leu, par un sentier. A présent, ils étaient tous ravis; heureux de retrouver le bon gîte de l'an passé où, bien nourri, on avait gagné tant d'argent, heureux de sentir l'opulence d'une antique demeure si habituée à occuper des masses de travailleurs que les domestiques ne

prêtaient nulle attention aux nouveaux venus. Ils étaient satisfaits d'avoir mangé plus qu'à leur faim, de respirer la bonne odeur d'étable et de farine, de jouir du paresseux crépuscule qui, en ce pays de plaine, a une tiédeur de chambre, tandis que déjà dans les montagnes le froid tombe et la nuit frissonne.

En haut, Sidone poussa la porte aux armures de fer et rongée par les rats :

— Voilà où vous coucherez ! dit-elle.

Le grenier s'étendait, énorme, sur un des quatre corps de la Grange, éclatant de verdure comme un coin de prairie. Du fourrage en bottes nouées s'amoncelait en vagues, en barricades, où déjà les enfants gambadaient, sautaient, avec des cabrioles. Les montagnards souriaient, d'une béatitude qui leur donnait des rides à la face. Là, on serait au large pour dormir, sur des matelas abondants.

— A demain ! dit Sidone. Au chant du coq.

Et tandis qu'elle descendait, ils la remerciaient, avec des rires, des gros mots de caresse. Lentement ils s'étendirent dans le fourrage, leur paquet de hardes sous la tête, les hommes d'un côté, les femmes d'un autre.

Avant d'aller se reposer, Fulcrand se glissa près de Lise, et, la tirant par la jupe :

— Tu dois être fatiguée ?

— Oui... Va-t'en avec les hommes, tu n'es pas convenable !

Fulcrand, penaud, enferma ses mains dans ses poches. Lise s'impatientait et paraissait avoir de l'inquiétude. Alors, il s'éloigna tout assombri, le pauvre, et tout courbé comme un vieux méprisé des siens et sans force.

La fenêtre restait ouverte, à cause du foin qui fermentait. Lise se coucha contre un volet, espérant surprendre Pastourel le lendemain, avant le réveil de la ferme, ou même pendant la nuit. Bientôt, les rustres sommeillèrent, vautrés, écrasés comme des pierres dans un champ, tourmentés par l'émotion du voyage, et peut-être pour une fois, confusément remués de visions et de songes.

Sidone retrouva Carême dans la cuisine.

Il s'était obstiné à table, sans bouger. Il remplit son verre de vin avec une aisance de maître, et le vida d'un trait. Sidone,

embarrassée du tête-à-tête, hésitait, vaguait de l'armoire à la porte, sans se décider à venir à table, près de l'homme. Depuis un an ils étaient privés de nouvelles l'un de l'autre. Ils avaient attendu, en y songeant chaque jour, le moment de se rencontrer seuls, et ils ne disaient rien. Est-ce que ce serait comme l'an passé? Toujours à tergiverser, à faire les finauds, par caprice, pour ne pas tenter le premier pas? Ils étaient émus d'être isolés tout à coup, dans la nuit pâle qui prenait la terre. Ils renouaient timidement connaissance, avec une maladresse, une ingénuité d'âme, et cependant cette fraîcheur d'impression les baignait agréablement.

Cela se voyait bien : Sidone se régalait du retour de Carême, Carême admirait que Sidone eût tenu sa promesse de ne point se marier. La première fois que leurs regards se croisèrent, un peu malicieux, les paupières douces, ils ne purent s'empêcher de sourire.

Sidone, en un tour de main, eut frotté la table, balayé le carreau, remis de l'ordre partout. On pouvait causer. Le temps était précieux. Il fallait profiter des heures de solitude. Carême, exubérant soudain, rompit le silence :

— Sidone! tu es toujours alerte comme un cheval de cinq ans! Quelle fermière!

— Voilà déjà huit ans que je sers ici.

— Si tu avais un mari, tu serais encore plus belle.

— Quand on voudra, soupira-t-elle.

Elle s'assit à table, sur le banc, un peu loin de Carême qui parfois, avec ses privautés de petit-maître, s'aventurait auprès des femmes. Ils n'avaient pas plus changé que les meubles de la ferme : Carême, trapu et noir, les doigts noueux comme un fouet de labour, les yeux clairs dans son visage terreux. Sidone paraissait un peu fine pour lui, avec son foulard de satin rouge et jaune, sa broche de cuivre au corsage, et le tablier qui lui serrait la taille, comme à une dame. Mais ils s'estimaient beaux. Carême était fort, capable d'ébranler une charrette chargée de tonneaux ; et cette force, ainsi que de la beauté, imposait à Sidone. Ils se considéraient sans mot dire, en une attitude d'attente et de pensée, les coudes sur la table. Sidone songeait qu'avec la vie de la plaine, au bout d'une saison, Carême deviendrait aussi important, aussi distingué que M. Garaud.

— Comment t'es-tu arrangé, demanda-t-elle, pour revenir chez nous ?

— Je savais bien que Pastourel nous attendrait sur le Planol et qu'il irait prévenir son père pendant la messe... Alors, tu me retrouves avec plaisir?

— Pourquoi le cacher ?

Ils se rapprochèrent avec une admiration croissante, avec envie. Le recueillement du logis, dans la douceur de la lampe à huile qui brûlait sur la cheminée, s'attendrissait de leur joie, de leur extase sensuelle, de l'ombre qui noyait la porte encadrée de pierres blanches, des rumeurs éparses qui tombaient comme des feuilles et se dissipaient au lointain, vers la colline d'Arneth. Il n'y avait plus autour d'eux que le vent errant sous les étoiles, les arbres en sommeil qui d'une âme commune répétaient le murmure du vent.

— Sidone, dit-il en joignant les mains, tu es une belle femme.

— Oui, mais je t'accuse d'avoir trop hésité, l'an dernier.

— Il vaut mieux que notre amitié ait pris de solides racines... Toi aussi, pourquoi ne parlais-tu pas ?

— Je n'étais pas sûre de toi, de tes intentions sérieuses.

— Non, tu craignais Garaud ; peut-être tu le crains encore.

— Pas aujourd'hui. C'est lui qui ferait tout pour ne pas me perdre... Alors, dis, tu ne voulais pas t'amuser à mes dépens ?

— Non. Tu n'es plus une servante ordinaire, une fille des champs... Tu as la charge d'une grande ferme... Tu es au dessus de moi.

— Ne dis pas ça, tu es mon égal. Quand tu voudras, tu seras mon maître.

Carême ne protesta point. Ce fut un nouveau silence, plein de tendresse et d'une sorte d'orgueil. Sidone, avec un léger malaise, ajouta :

— Mais si tu n'étais pas revenu ici ?

— Je ne serais jamais parti sans connaître ta pensée.

— Tu es brave !... Et, dis, te rappelles-tu comme nous nous taquinions ? Nous ne faisions que ça, l'an dernier.

— L'amour nous pénétrait, nous tourmentait comme un vent d'orage tourmente les blés qui mûrissent.

— L'amour te suggère de jolies paroles, sais-tu?... Va, je t'aime bien, et tu as eu tort de craindre pour notre mariage, parce que je t'estime honnête, travailleur, capable de manier la plaine.

— Ton maître, que fera-t-il?

— Il me gardera : je le sers trop bien. Du reste, il faut que Garaud en vienne à décider lui-même notre mariage... Il tient aussi à toi, je le sais. Et ce n'est pas de nous qu'il s'offensera.

— De son fils, alors?

— Pardi!

Ils se touchaient des coudes, unissaient leurs mains, familièrement, avec une attention paisible. Au nom de Garaud, ils se turent, remués d'un certain respect, où se mêlait pourtant une révolte sourde. Sidone fronça les sourcils.

— Oh! dit-elle, Garaud ne consentira jamais à la toquade de son fils. S'il l'avait soupçonnée, il ne t'aurait pas embauché peut-être. Les vendanges finies, il ne t'aurait pas refusé à la ferme, mais, pour éviter le scandale de Pastourel, il n'aurait jamais admis cette Lise... Oui, qu'elle se cache bien, ou Garaud la jettera dehors au beau milieu des vendanges... Et que deviendrait-elle?

— Diable! je suis responsable de tous les camarades!

— Tu aurais dû laisser Lise à la montagne.

— Je n'aurais jamais cru que Pastourel se fût lié si étroitement. Je croyais qu'il s'amusait.

— Garaud le croit encore, et même il se réjouit des prouesses du jeune homme. Mais toi!... On voit bien que tu étais trop occupé de toi et de moi pour remarquer les fredaines des autres. Pastourel aime Lise : il ne restait pas un jour sans m'en parler.

— Elle est jolie...

— C'est vrai. Mais, pour Garaud, il n'y a pas de jolies femmes... Et cependant, on ne peut jurer de rien. Il est si original!

— Je la surveillerai.

— Tu feras bien.

Mais lui, d'une bouche hautaine :

— Sais-tu, si Pastourel épousait Lise, la montagne serait établie dans la plaine... Nous sommes tous de là-haut, du

pays des rocs et des châtaignes... Mais Lise serait ta maîtresse.

— C'est une brave fille. Elle vaudrait peut-être mieux qu'une maîtresse choisie dans un riche village, autour de la Grange. Dommage que Garaud soit sans pitié ! Mais si Pastourel a de la volonté, qui sait ce qui arrivera ?

— Qui sait ?

Ils demeurèrent à réfléchir, hésitants, tout rapprochés, comme au début d'un chemin monotone qui se perd dans les ténèbres.

Ensuite, d'un pas traînant, elle se dirigea vers l'armoire, l'ouvrit sans bruit, cueillit une bouteille ventrue à long col, dépensée à moitié. Elle souleva près des yeux le verre de Carême, et le remplit doucement, avec onction.

— Déguste-moi ça... Ça vient du coin. Le patron en prend un demi-verre le dimanche.

Carême saisit son verre à pleine main, prudemment, pour ne pas troubler le vin vieux ; et les yeux pétillants de gourmandise, réconforté de la grâce et du sans-gêne de Sidone dans la maison de Garaud, il s'esclaffa d'un rire innocent. Pourtant, il eut un scrupule :

— Ton patron ne s'apercevra pas que nous avons touché à sa bouteille ?

— Non, il ne me soupçonne pas... Et puis, quand même ! Ici, dans ma cuisine, je fais ce que je veux... Allez, déguste-moi ça !

— A ta santé !

Le coude lent, Carême but avec la méthode du connaisseur, la tête bien renversée, les yeux grands ouverts, tout au plaisir de boire, et aussi, instinctivement, pour montrer sa belle gorge, pour prouver qu'il pouvait avaler un verre entier sans reprendre haleine. Il abandonna le verre avec paresse, en reniflant. Sidone comprit son désir : elle se pencha ; et de ses lèvres mal essuyées, humides du vin doré qui sentait la fleur du soleil, il déposa sur la joue de Sidone un gros baiser repu.

— Ton maître n'est pas encore rentré ? demanda-t-il. Ça m'étonne.

— Oh ! le dimanche, Garaud se retarde souvent... A tort !

Le médecin l'a prévenu cent fois... Garaud est énorme, puissant, un vrai bœuf. Il est sujet à des attaques. Quelque jour, il périra... La bonne chère lui va, et je parie que ce soir il aura encore soupé à l'auberge du Chapeau-Rouge.

— C'est vrai? Il peut mourir tout d'un coup?

— Parbleu! L'apoplexie! Un coup de sang!

Ils s'épièrent, vagues, pensifs, sous une ombre d'épouvante, à l'idée qu'à l'improviste un accident pouvait changer la face des choses, à la Grange-des-Prés. Dans les cultures voisines, la nuit se ranima, d'une houle mauvaise, confuse, étouffant tous les bruits, rôda le long des murs, recouvrit tout de son mystère, où les arbres du parc s'agitaient furtivement.

Carême, en songeant à la mort, à la fin stupide des meilleures existences, se grattait les joues. Sidone le regardait. Ils seraient restés là jusqu'au matin, à se souvenir, à évoquer leurs espoirs d'amour et de richesse. Mais ils n'étaient pas fiancés encore. C'était mal d'être seuls, pendant le sommeil de la Grange, et de laisser croire qu'ils dormaient aussi. Le silence se prolongeait indolent; et leurs mains, par mégarde, se rencontraient toujours. Sidone frissonna, une petite rougeur lui monta au front, et, avec délicatesse, d'un dévouement de sœur, elle dit :

— Va te coucher, tu dois être fatigué.

Carême s'étira, jeta son feutre sur la table, en bâillant. Sidone, après avoir écarté sa chaise, pour qu'il n'eût point de peine, et qu'il obéît sans tarder, ouvrit l'alcôve, au fond de la cuisine, à droite.

Pour elle, s'élevait comme une chapelle, entre la fenêtre et l'armoire, à gauche de la porte, le grand lit enveloppé de rideaux de percale rose.

II

La Grange s'éveillait ainsi qu'un hameau. Les coqs chantaient. Des chiens jappaient au loin, dans l'éparse rumeur des chariots et des feuillées. Déjà, Garaud était planté au

milieu de la cour, seul, les mains aux poches de la veste, à contempler les nues. Au dessus de la colline d'Aumes, il regardait l'aube se répandre dans le ciel comme une source dans une plage de sable. A cette heure, il se sentait bien le maître; il lui semblait que l'espace ne s'animait que pour lui. Il sourit d'ambition et de contentement, il étendit les bras avec amour. C'est pour lui, pour l'homme de la Grange-des-Prés, que le soleil resplendirait, que toute une armée de gens et de bêtes allait vivre et s'efforcer avec joie. Là-bas, sous les ponts, contre les moulins, la rivière courait, capricieuse et bruyante, parmi le frémissement des plantes que la lumière émeut comme un renouveau de caresses. Les chevaux piétinaient dans les écuries. Le frisson du réveil passait dans les pierres, sous les vieux toits.

La ferme s'ouvrit: c'était Sidone, les bras nus, en tablier de toile bleue. A l'instant, toutes les portes bâillèrent, l'une après l'autre.

Carême apparut sur le seuil de la ferme, le temps de voir le jour, et rentra aussitôt, en se frottant les yeux.

En face de la ferme, après le hangar des charrettes, se dressait l'habitation massive des maîtres. Les volets claquèrent violemment au premier étage. C'était Pastourel, qui mettait sa blouse. Vite, en apercevant son père, il descendit dans la cour.

Alors seulement, Garaud bougea pour regarder Pastourel. Les montagnards quittaient le grenier, dans un tumulte touffu, une dégringolade de rochers roulant sur un coteau. Les moutons sortirent de l'étable, avec le pâtre qui agitait son bâton en criant. Les charretiers soulevaient la poussière à grands coups de fouet, devant les chevaux qui balançaient la tête sous le poids du licol. Sidone lavait des verres à la fontaine, dans un coin de la grille. Carême, sur le seuil, nouait sa ceinture rouge. Il but un verre de vin à la hâte, et, sans remercier la jeune femme qui déjà balayait le devant de sa porte, il marcha vers Garaud et son fils. Contre le mur des écuries qui faisaient suite à la ferme, les campagnards attendaient, à une distance respectueuse.

— C'est bien, grommela le maître. Tout le monde est là.

— Nous sommes prêts, dit Carême.

— Pastourel, conduis-les.

Pastourel remit à Carême un trousseau de clefs; et la troupe, d'un flot, s'engouffra dans le magasin profond développé sur des piliers, en forme de voûte, où des objets de travail étaient suspendus à des pieux, entassés sur des planches. Garaud, superbement, les mains derrière le dos, admirait son peuple. Il grogna de nouveau, pour exprimer sa satisfaction.

Dans l'obscurité troublante du magasin, où les bruits s'étouffaient, Pastourel s'approcha de Lise. Tandis que ses camarades, comprenant mal, se trompaient parmi les outils, cherchaient encore, elle eut bientôt ramassé sa corbeille. Pastourel lui prit la main, la serra fortement, et, timide:

— Hé bé? murmura-t-il.

— Il fait beau, dit-elle.

Leurs visages de paysans habiles à ne point se trahir restaient impassibles. Ils se sentaient, cela leur suffisait. Lise ôta de ses cheveux les brins de paille qui s'y étaient mêlés pendant le sommeil. De temps à autre, elle levait les yeux sur le fils du maître; et, comme ils étaient de même taille, on eût dit, quand ils s'inclinaient un peu, qu'ils allaient s'embrasser.

Fulcrand, jaloux, intervint, offusqué par la jolie blouse bleue du jeune riche. Mais celui-ci, en tournant le dos, sépara Lise du rustre. Ainsi, dès la première heure, se marquait sa volonté: il apprenait au valet à se tenir à l'écart, quand le maître s'adressait à Lise. Le troupeau s'écarta aussi, humblement, appliqué à choisir les outils rangés autour des murailles.

Lise se trouva seule avec Pastourel. Sous l'affront fait à son ami, elle rougit de pudeur, et d'une honte de pauvresse.

Fulcrand ne bougeait plus, appuyé à un pieu, les yeux vers la terre; et tout son sang de taureau lui montait à la face. Il avait dans la tête comme des tourbillons de vent par des forêts sombres, mêlés à des chutes d'eau de sa montagne; et il semblait maintenant plus stupide. Pastourel reprit la main de Lise. Elle la retira, cette fois, doucement, avec la peur d'une faute. Alors, le fils du maître eut un sursaut de colère, une angoisse rapide, et puis, dans sa joie d'avoir touché Lise, un frisson de plaisir.

Carême se démenait contre son monde, frappait des mains pour hâter la besogne.

Enfin, on sortit, tous chargés d'outils plus ou moins familiers, de paniers, de corbeilles, de massues. Ils s'avancèrent au milieu de la cour, près de Garaud qui, les mains sur les hanches, dans une attitude de domination, ne branlait pas. Pendant que Carême fermait à clef son magasin, Pastourel se mit à la droite de son père. Celui-ci regarda son peuple, scruta les visages, ensuite s'approcha de Lise et lui tira gentiment l'oreille. On se mit à rire alentour, d'un rire courtisan, et l'héritier de la Grange rougissait.

— Hier, petite, s'écria Garaud, qui savait mentir en jouant, je ne t'avais pas bien remarquée. Ah! la délurée qui vient chez nous chercher fortune !... Mais soyons sage, ou gare !

Le maître n'avait jamais parlé avec une telle désinvolture devant ses domestiques, n'avait jamais laissé entrevoir ses soupçons à propos de son fils. Savait-il donc réellement quelque chose? En tout cas, il prenait bien l'aventure, il plaisantait. On était de bonne humeur, ce matin, à la Grange-des-Prés. Pastourel se sentit facilement délivré de sa peine, le cœur léger dans la grâce de l'aurore. Il regarda Lise, un moment, avec courage, puis s'échappa vers la ferme pour boire un coup de vin.

Garaud avait levé son bras.

— Allez! commanda-t-il.

D'une secousse, la troupe s'ébranla, descendit le long du vieux mur du parc, par le chemin tapissé d'herbes, dans les cultures inclinées vers l'Hérault, et que limite le viaduc de la route et du chemin de fer, porté sur trois cents arches trapues au travers de la plaine. Dans leur marche pataude, ils remuaient la poussière, sous les fiers peupliers débordant de ramures.

Et de toutes les fermes surgissaient des bandes de vendangeurs, chargés de corbeilles, de fourches, de massues. De Pézenas même, les travailleurs de terre se répandaient par la campagne. Dès aujourd'hui, il ne resterait plus dans la ville que la moitié des habitants. Jusqu'à des bourgeois, qui se mêlaient aux colles : de petites dames pauvrettes, des couturières oubliant l'atelier pour deux mois. Et les hommes calleux, avec leurs chausses de velours, entraînaient leurs familles aux grosses

journées d'argent, les aïeules encore solides, les enfants qui pouvaient supporter la fatigue de l'ouvrage et du soleil. Par les chemins et les sentiers, c'était le ruissellement continu d'un peuple simple, radieux, dont les troupes se croisaient, se dispersaient aux bords de la rivière et de l'Hérault, sur les collines.

On marchait d'abord en silence, à la fraîcheur des ombres, et dans le recueillement adorable de l'aube, tout plein du mystère des choses. A peine, quand les troupes se rencontraient, des appels, des saluts amicaux et narquois. De loin en loin jaillissaient des cris d'allégresse, tels qu'un chant d'alouette vers le ciel, une plaisanterie anodine, et le rire partait comme une fusée. Un homme, de sa voix de basse taille, entonnait quelque légende du terroir; une jeune fille, de sa voix d'oiseau à roulades, vive comme un ruisseau, célébrait ses amourettes. Et tous, chargés d'outils et de victuailles, gravissaient d'un pas alerte les coteaux, descendaient les pentes rocailleuses, le long des roseaux et des aubépines.

Ceux de la Grange-des-Prés ne s'occupaient point de leurs repas, que les charretiers apportaient juste aux heures. Carême marchait devant sa colle, seul. Pastourel, au contraire, suivait, sa blouse empesée s'enflant à la brise : il criait parfois comme un chien de berger qui jappe derrière le troupeau. Cependant, il observait Lise, il songeait beaucoup à son père, aux bonnes paroles de tout à l'heure.

Lise, Fulcrand l'accompagnait toujours, cherchait à l'amadouer, à la garder pour lui. Confuse, gênée déjà par un remords, elle refusait de céder sa corbeille, pour ne pas abuser de sa complaisance, au pauvre galant qui était bien assez malheureux d'endurer la rivalité du jeune maître.

Le jour poussait rapidement. Sur les sommets gris, l'horizon éclatait comme le cuivre neuf des casseroles. Les villages émergeaient des verdures, çà et là, blancs, avec leurs clochers pointus ; puis des fermes, avec leurs granges basses et leurs tourelles ; puis des cabanes et des grangeots. L'ombre se réfugiait aux gorges fumeuses, dans les ravins, les vieilles routes délaissées. Parfois des bosquets, vagues au loin, semblaient des groupes se dressant pour défendre les vignes. Et le soleil, sur le mont Saint-Antoine, sur la chapelle solitaire des ermites,

apparut flamboyant monstrueux. Bientôt, il s'apaisa, rayonna parmi les olivettes grêles, pareil à un buisson de roses.

Déjà, le travail commençait. Partout les paysans, accroupis, dépouillaient les vignes avec des serpes ou des ciseaux. Chaque vendangeuse avait une corbeille et la versait dans les amples comportes posées de loin en loin au milieu des sillons, que toute la colle suivait de front, en parfaite ligne de bataille. Les gars robustes, leurs bras séchés par le hâle, soulevaient deux à deux jusqu'à la charrette, avec de longs leviers aussi résistants que du fer, les comportes gorgées de raisins. Carême, d'un bout à l'autre de la vigne, pressait les paresseux, besognait lui-même, tantôt coupant les raisins, tantôt aidant aux comportes, les alignant, une fois pleines, dans les quelques allées qui s'ouvrent larges au cœur des vignes, tantôt ramenant la charrette hors des ornières, la retournant contre le talus, d'où les comportes, rassemblées comme ou quai d'une gare, glissent aisément sur les planches, entre les ridelles.

Pastourel allait et venait, la tête haute, les mains sous la blouse. Il regardait son pays égayé comme une basse-cour, toutes ces fourmilières sorties avec le soleil pour entraîner dans les granges les richesses nourries aux gloires de l'été.

Au premier déjeuner, celui de huit heures, les hommes et les femmes se réunirent pêle-mêle sur le talus, à la lisière des vignes qui, soudain privées de feuillages, s'étaient enlaidies. Les femmes riaient, plaisantaient les hommes : ceux-ci, plus lourds, un peu voûtés, la veste lâche entourant les épaules, riaient béatement. Ces créatures se ressemblaient toutes : — les femmes avec leur tablier et leur chapeau de paille rayonnant dans la clarté, les hommes avec leur pantalon de bure et leur chemise bleue entre-bâillée sur la poitrine, — toutes avec leurs cheveux épais, leurs humbles faces d'ombre.

Lise avait une amie, petite et grasse, des bajoues et des lèvres de travailleur trapu, des yeux vifs éclairés de ciel. C'était Marie. Toujours en élans de bonté, Marie réfléchissait pour Lise et lui donnait des conseils. Elle aimait Lise comme un trésor de chez elle, comme un peu d'idéal, et parce que, dans leurs maisons voisines, on les avait élevées ensemble.

Elle ne la quittait guère, la surveillait d'une protection maternelle, Marie paraissant bien plus âgée. Quand Fulcrand se mettait d'un côté de Lise, Marie se mettait de l'autre. Elle savait tous ses secrets, ses imaginations, ses rêves lents de montagnarde, embrumés d'ignorance. Elle la secondait en ses espoirs de fille qui aspire toujours à des châteaux dorés : peut-être aussi croyait-elle tirer profit de sa conquête.

On mangeait sans lésiner, ragaillardi par le souffle nouveau de cette terre, par la tiédeur du matin.

Ils regardaient à l'horizon. La monotonie de la rivière, au fond du domaine, sous les arbres, le bruit des charrois sur la grand'route poudreuse, le grondement des trains qui, de temps à autre, traversaient la vallée en sifflant, un rien les intéressait, les émouvait. Ils songeaient à leur pays de misère et de solitude, à leurs familles, qu'on retrouvait parfois diminuées par la mort, à leurs maisons, qui semblent avoir peur du jour, toutes modestes, presque en ruines, tapies parmi les rocs comme des troupeaux épuisés et malades.

Mais, malgré leur mélancolie de nature, ils mangeaient avec sensualité, dans ce bien-être de fortune, et même avec un plaisir d'âme. Le repas terminé, ils s'allongèrent jusqu'à neuf heures, l'un près de l'autre, les mains sur la face.

Fulcrand, inquiet, mangeait lentement. Il était libre d'agir, Pastourel étant allé déjeuner à la Grange. Vite, il poussa son dernier morceau de pain dans la bouche, et, bafouillant, se serra contre Lise :

— Voyons, crois-tu que je supporterai tes grimaces avec Pastourel?

— Nous sommes à peine arrivés, et tu te fâches?

— Oui. A quoi bon retarder de te prévenir? Si Pastourel continue à te chercher, je le dirai à son père.

— On vous renverra tous les deux, Fulcrand! fit Marie qui, dissimulée derrière Lise, avait feint de sommeiller. On vous renverra, et tu seras bien avancé.

— Toi, ça ne te regarde pas!

Marie se tint coite, sachant qu'on ne devait pas irriter ce bourru. Elle s'en alla se reposer à l'écart. Lise, à l'ouvrage, lui conterait la querelle : on aurait le temps de parer au danger.

Lise, au lieu de contrarier son galant, l'apaisa par sa soumission et son indolence, se laissa caresser. Il profita de cette bonne humeur, eut des exigences, croyant traiter Lise à son gré dans la plaine, de même que là-haut, chez eux, où les promis commandent aux promises.

Lise, d'âme jolie et gaie, se lassa bientôt. Toute autorité lui pesait. A présent surtout qu'elle gagnait sa vie, il lui faisait peine, presque honte, d'être tourmentée à son âge, devant les autres femmes qui certainement ne dormaient pas et qui écoutaient.

— Hé bé! dit-elle, que veux-tu que je fasse? Est-ce que je peux empêcher Pastourel de me regarder et de me suivre?

— On ne m'avait pas menti. Je comprends pourquoi tu tenais tant à venir...

— Tu ne t'en plaindras pas, va. Nous remonterons chez nous avec beaucoup d'argent...

— Et nous pourrons nous marier, ajoute-le, oui, pour te moquer de moi jusqu'au bout... Je parie que tu rêves de ne pas remonter au village : c'est là-dessus que je t'interroge.

— D'abord, je ne t'appartiens pas. J'appartiens à Carême, qui est le chef de notre colle.

— Tu ne me parlerais pas de cette façon si tu n'étais pas encouragée par ce farfadet de Pastourel.

— S'il t'entendait!...

— Quoi? On nous chasserait?... Au moins, je serais sûr que tu ne le reverrais plus, que tu ne commettrais point de mal.

— Quelle jalousie! Si tu me réserves une vie pareille, je ne serai pas heureuse. Tu devrais te flatter, au contraire, que le fils du maître me distingue.

— Ce n'est pas pour des prunes qu'il te distingue. Une fois qu'il aura abusé de toi, il te plantera là. Oui! Il peut te détruire, cet homme!... C'est pour te préserver des pires malheurs que je te persécute. Il faut craindre les riches; nous sommes trop pauvres, nous... Oui, tu devrais me remercier.

— Moi, je t'ai toujours laissé faire ce que tu as voulu.

— Mais je n'ai pas fréquenté d'autre fille que toi. Voyons, ma belle Lise, tu ne veux pas m'abandonner, dis? Tu vois bien que je serais trop malheureux.

Sa voix tremblait, il aimait d'ardente convoitise, avec sa chaste nature, avec un orgueil de race, avec la bonté profonde de ses habitudes et de ses souvenirs. Il s'avança vers Lise, contre elle, faisant une moue de mignardise et de grâce, sans oser la toucher de ses lèvres. Lise lui donna, en se détournant, une bonne tape sur la joue, de sa main calleuse qui sentait le raisin et les feuilles vertes.

— Que tu es bête, va!

— Oui, je t'en prie bien doucement, Lise, de toutes mes forces, n'écoute plus Pastourel, ne le regarde plus... Sinon, je conterai tout à son père, ou je ferai un malheur.

— Tu n'auras pas cette peine, calme-toi.

Ils s'étaient pris les mains. Une tendresse les unit, comme un jour d'angoisse et de deuil, devant les parents. Ils restèrent immobiles, les yeux vers leurs souliers, tandis que le silence régnait par la campagne. Lise respirait un plaisir de vivre; Fulcrand lui était agréable comme un frère. Elle souriait, voyait Pastourel dans sa pensée, songeant que si elle le séduisait jusqu'au mariage, Fulcrand jouirait du privilège de partager sa fortune, de s'installer auprès d'elle à la Grange, et de s'y marier aussi, plus tard. Mais tout cela n'était encore qu'une histoire d'enfant, pareille aux contes que sa mère lui répétait jadis, pendant les veillées d'hiver.

Et comme ils restaient les mains jointes, Pastourel les aperçut.

Il revenait de déjeuner, beau toujours, important, avec sa blouse bleue ornée de broderies blanches au col et aux manches. Les mains derrière le dos, lentement, avec la conscience de son âge et de sa richesse, tantôt il disparaissait derrière des buissons, tantôt il éclatait superbe dans le chemin des charrettes qui va au moulin à travers les prés et les vignes.

Les montagnards ne le soupçonnaient point là, couchés ainsi que des bœufs qui digèrent dans les pâturages.

Pastourel s'arrêta, frappé de jalousie. Il ferma les poings de colère. Il eut un vertige; il dut s'asseoir, pâle, comme s'il avait trop mangé.

Bientôt, dans le calme indifférent de la plaine, il s'apaisa; et ce qui lui rendit la force et la consolation, ce fut encore de

songer à Lise, de croire au bonheur de la posséder. Sa vanité se révolta aussi : après tout, n'était-il pas le maître? On séparerait les deux farauds, et ce serait vite fait. Il se mit à rire.

Et les yeux clairs, les mains ouvertes, Pastourel reprit sa route. Les montagnards sommeillaient.

Mais Lise et Fulcrand baissèrent la tête, interdits. Fulcrand s'éloigna, comme s'il n'avait plus le droit de toucher à son amie devant le jeune maître. Lise, sans pouvoir s'empêcher de regarder Pastourel, rougissait d'inquiétude.

Celui-ci l'interpella, d'une malice indulgente, et se penchant pour ne pas être entendu des camarades :

— Elles sont bonnes, les caresses de Fulcrand?

Lise, au lieu de répondre, avança les mains sur ses genoux ; ses yeux ardents exprimaient un reproche en même temps qu'une prière.

Pastourel s'alarma, s'assit auprès d'elle avec amitié. Et ils se regardèrent, les mains dans les mains, tout pleins d'innocence.

Fulcrand les observait en dessous, avec ses yeux fixes de bête. Ce riche lui prenait son amour. Il éprouva une peine infinie, comme si tout l'abandonnait, comme s'il allait mourir.

Dans ce silence, dans cet enchantement de lumière, Lise et Pastourel jouissaient pour la première fois de leur amour, et, frémissants d'un bonheur qui semblait éternel, le consacraient par la volonté profonde de rester toujours unis, malgré tout.

Carême, après avoir exploré les environs, retournait au chemin : c'était l'heure du travail; Pastourel se raidit aussitôt dans son importance et dans sa froideur de maître. Carême siffla à plusieurs reprises, les doigts dans la bouche : et les travailleurs, pataudς, les reins brisés par le sommeil sur le talus, ressaisirent leurs outils.

Tandis que Pastourel causait avec Carême, Fulcrand s'approcha de Lise, et, brutal, la rabroua d'un coup de poing, en grommelant une injure. Elle ne se plaignit point, s'avouant coupable, trop faible à cette heure, dans l'incertitude des événements. Mais Marie s'interposa, indignée :

— Veux-tu laisser Lise !

— Lise est à moi !… Nous verrons bien.

L'œuvre recommença. On entendit, dans la brise alerte qui faisait à peine miroiter les bois, des cloches pures de villages, des chants de coqs, des claquements de fouets ; et, par les chemins où s'ébranlaient les charrettes, les poussières s'élevaient ainsi que de l'encens.

Garaud lui-même descendit à la vigne, sous les vieux peupliers, de son pas souverain, s'arrêtant de temps à autre pour contempler son territoire et tout le pays grouillant de créatures heureuses. Il apparaissait toujours à l'improviste. Carême examina si son monde était bien à la besogne.

C'est à lui, au chef, que Garaud s'adressa, feignant de ne pas s'intéresser aux simples journaliers qui suaient pour augmenter sa fortune. Ensuite, il se tourna vers Pastourel, qui s'était mis dans son ombre, un peu en arrière : Carême les dominait, perché sur le talus, les bras ballants, les pieds joints, dans une attitude de respect. Le maître plaisanta, le front haut, toujours de bonne humeur.

— Carême, dis-moi, tu m'as amené des amoureux cette année? Il faudra me les faire connaître.

La colle se ralentit un peu, prêta l'oreille. Un rire complaisant courut de l'un à l'autre. Fulcrand, lui, travaillait avec animation, le chapeau rabattu sur les yeux, et Lise, en coupant les grappes, se dissimulait entre les ramures.

— Vous êtes déjà au courant? fit Carême.

— Un peu… Il y a partout des bavards… Il faut bien rire.

— Oh ! nos amoureux, vous les aurez vite reconnus.

Carême était gêné à cause de Pastourel, qui devait souffrir des sarcasmes de son père. Cependant, celui-ci ne se fâchait pas encore. Lise était un caprice, pardi ! Il faut bien s'amuser tant qu'on a du printemps au cœur et dans le sang.

Et, les deux mains sur sa bedaine, Garaud se mit paisiblement à considérer ses travailleurs. Il paraissait content. Ces gens, pas plus que les plantes, ne craignaient la chaleur. Les femmes, avec le bruit sec de leurs ciseaux rapides, se maintenaient en ligne; les hommes, pieds nus, parmi la cendre chaude des cultures, enfonçaient les raisins dans les baquets à coups de massue, transportaient au bord du chemin les

comportes, balancés par le fardeau avec un rythme doux des épaules. Déjà une odeur de vin se répandait.

De nouveau, le maître se retourna vers son fils :

— Et toi, tu ne dis rien? Est-ce que tu n'es pas jaloux de voir travailler ce monde?... As-tu de la chance, hein! d'être né après ton père!...

Carême s'esclaffa d'un bon rire de frère aîné, glorieux d'affirmer, lui aussi, la belle destinée de Pastourel.

— S'il me fallait gagner ma vie, répliqua celui-ci gravement, j'aurais du courage. Ce n'est pas le travail qui rend malheureux.

— Qu'est-ce donc? fit Garaud d'un ton goguenard.

D'abord déconcerté, l'autre hésita, dans le sentiment de sa jeunesse et de son inexpérience devant l'homme qui depuis vingt ans commandait à tant d'hommes et de terres. Puis, redressant le front, d'une voix de défi :

— Je ne serais malheureux que si je ne me portais pas bien, si je ne pouvais pas vivre à mon gré...

Ces paroles révélaient une convoitise, une rêverie. Garaud se renfrogna, les mains ôtées de la bedaine, et regarda son fils attentivement. Il ne comprenait pas bien ou feignait de ne pas comprendre. Quelque chose se dérangeait autour de lui, il y avait des tracas pour l'avenir. Cela l'étonnait par une aussi belle lumière, le premier jour des vendanges.

Bientôt, ennuyé de regarder Pastourel qui ne bronchait pas, il fit du bruit avec ses lèvres comme un cheval qui s'ébroue, et frappant de la canne, sans dire un mot, il continua sa promenade à travers les vignobles, soulevant les feuilles pour la centième fois, afin de se rendre compte de l'abondance et de la grosseur des raisins.

Au lointain, parmi l'éblouissante étendue du domaine et les arbres verts qui plongeaient dans l'Hérault, quand on ne le vit plus que semblable à quelque mendiant harassé, qui souvent s'arrête à des bornes, Carême s'approcha de Pastourel.

— Ton père a des airs bien étranges.

— Oui, nous devons nous méfier. Tu t'es peut-être trop pressé de faire des confidences, toi ; Sidone a le défaut de bavarder, et mon père devine vite. Vois-tu, dans ton intérêt et dans le mien, soyons prudents. Je sais, et tu sais aussi bien

que moi que ton mariage avec Sidone lui convient. Mais s'il apprend tout d'un coup que ton affaire favorise la mienne, il vous chassera tous. Méfions-nous, arrangeons-nous pour que mon père approuve mon idée petit à petit, un peu chaque jour, comme on amasse des économies.

— Pourtant, l'heure de se résoudre sonnera. L'an passé, les choses ont vraiment trop traîné. Nous ne pouvons recommencer chaque année à nous repaître de promesses... Quant à toi, je me figurais, en amenant Fulcrand, que sa liaison avec Lise masquerait tes projets.

— Peut-être. Mais Fulcrand ne me parait pas commode.

— Allons donc! Avec de l'argent on le fera taire.

Carême, qui avait vu grandir Fulcrand, le considérait toujours comme un gamin de l'école, qu'on réduirait sans peine. Pastourel, au contraire, à peine plus âgé, s'exagérait dans le tourment de sa jalousie, le danger du rustre, et sentait parfaitement sa volonté d'aimer, d'avoir sa faraude.

Ils finirent par demeurer badauds, n'osant plus rien ajouter, de crainte d'être entendus. Peut-être aussi, soudain, se méfiaient-ils l'un de l'autre.

Pastourel ne s'approcha plus de Lise. Ils se jetaient parfois un coup d'œil, comme par mégarde, avec envie. Ce qui gênait l'héritier de la Grange, malgré son attitude d'autorité hautaine envers des domestiques, c'était la surveillance de Fulcrand, qui était là, épiant les moindres mouvements du maître, avec ses yeux brillants de chat.

L'après-midi, Garaud ne parut pas dans la plaine. Cela surprit son fils et Carême; ils s'attendirent pour le soir à quelque événement d'importance. Garaud, cependant, sachant que l'ouvrage ne courait aucun risque sous la main de Carême, voulait s'assurer dès le premier jour que tout allait bien à la Grange.

Les longs bâtiments, à gauche de l'entrée, contenaient les foudres et les cuves. Le matin, on avait répandu dans la cour les cornues et les comportes, on les avait nettoyées à grande eau, qui souillait le sable de mares bleues. Aux cuves, trois fouloirs, pareils à des bières de géants antiques, étaient couchés. Et des hommes velus, rôtis par la cani-

cule, un bonnet de coton sur les oreilles, les bras nus, les culottes retroussées au-dessus du genou, pressaient en chantant le raisin, le foulaient de leurs jambes nues, en soufflant d'une lutte obstinée. Et le vin sale, tel qu'une eau d'orage, se dégorgeait avec bruit dans le trou noir des cuves. Puis, le fouleur râclait les parois, de sa pelle de bois, rejetait par brassées ou avec la fourche les tas de grappes cent fois repétris. Et le parfum de la récolte, une fermentation fumeuse qui attirait les mouches et les abeilles, emplissait la Grange.

Garaud, sans mot dire, examinait, de ses yeux perçants le visage de ses hommes, frappait du doigt, d'un coup sonore, sur les foudres et les fouloirs vides pour constater leur solidité. Il rôdait, grognant comme un gros chien qui n'est plus seul dans sa niche.

Parfois, il se tournait vers la ferme, sournoisement, de mauvaise humeur. Cela lui répugnait de solliciter une domestique, de mettre ses gens dans la familiarité de ses pensées et de ses affaires. Mais il voulait savoir. Il ferait davantage parler Sidone à propos de Pastourel.

Juste, un moment qu'il flânait, observant l'étable des poules, dont une barrière de roseaux défendait le portail, Sidone se présenta au seuil de sa cuisine. Il l'épia sans bouger, un peu courbé sur sa canne, dans une lourde méditation. Puis, la bouche sérieuse, il s'avança.

L'autre, les mains aux poches du tablier, attendait bravement.

— Hé bé! Sidone, tu auras du travail, ces temps-ci!

— Tout est prêt. Ils ne me font pas peur, ces montagnards.

— Surtout quand on est protégée par le chef de la colle...

— Oh!

— Ah bah! Ne dis pas non, voyons, il faut être franc.

Et comme Garaud, lentement, avec une indécision d'homme affligé, faisait mine d'entrer, la servante s'effaça. Garaud s'arrêta près de la porte, au frais de l'intérieur, se laissa tomber sur la chaise basse, en geignant de sa puissante corpulence, qui, par ces temps de fournaise, lui devenait un fardeau.

— Alors, dit-il, nous te marierons cette année? tu ne veux pas patienter une année de plus?

— Comment ! Carême vous l'a dit ?

— Il m'a dit bien d'autres choses !

Garaud fronçait le sourcil, hochait le front, avec malice, avec une bonhomie indulgente aux idées de jeunesse. Sidone comprit que son maître venait chez elle chercher des confidences. Il était si roué, le vieux drôle ! Sans doute il ne savait rien de précis. Mais il devait soupçonner des choses, il pouvait en apprendre d'autres, avec tout ce peuple de paysans inconnus ; et avec lui, inutile d'essayer des cachotteries. Il se fâchait vite. Alors, pour avoir plus d'assurance dans ses répliques, pour mieux se préserver d'une maladresse, Sidone cessa de travailler. Elle s'appuya à la table, et repliant de ses doigts penauds, parfois près des lèvres, les bouts de son tablier, elle laissa passer le silence, dans une mélancolie.

— Hé bé ! ma fille, as-tu peur de te compromettre ?

— Pas du tout. Mais que vous dire, puisque vous en savez plus que moi !

— Je sais que Sidone a bien envie de Carême, que tous deux vous souhaitez de rester chez moi, n'est-ce pas ?... Oui. Hé bé ! ça ne me déplaît point, la chose est fort possible. D'ailleurs, je tiens toujours ma parole... Mais cette petite Lise ?

Il s'interrompit, se perdit exprès dans le vague, la main haute, avec un geste d'amener des paroles, pareil à l'appel du pâtre qui commande à ses moutons, au retour du pré.

Mais Sidone l'observait, immobile, comme sans émotion.

— Hé bé ! tu n'es plus bavarde. Quelqu'un a dû te faire la leçon.

— Personne. Je sais que Lise est une bonne fille, et que, cette année, son galant l'accompagne.

— Son galant ? Ah ! c'est déjà quelque chose !... Alors, tu la protégerais, cette Lise ?... Réfléchis que tu aurais tort peut-être. Qui sait si elle ne deviendrait pas ta rivale, si même dès maintenant elle ne rêve pas de te remplacer ?...

— Lise me remplacer ! oh ! ce serait ridicule !

Cependant, à cette idée de rivalité, elle tressaillit, comme à un éclair d'orage. Le maître, anxieux, mordillait sa canne, grondait du dépit de ne rien apprendre, de rencontrer chez une servante tant d'hostilité, d'être obligé d'arracher les paroles. On entendait dans la cour le bruit mat, régulier, des fouleurs

haletants, le rire des hommes en bras de chemise qui roulaient des tonneaux à la fontaine.

— Pourquoi trembles-tu, Sidone?

Elle hésitait, humiliée, fausse.

— Ne mens pas! cria-t-il.

Sidone se troubla, voulut prendre un balai : dans le travail, elle dissiperait sa honte.

— Oh! inutile de t'esquiver! Reste là, devant moi. Sidone, conte-moi tout ce que tu sais. Pourquoi tout le monde ici s'est-il épris de Lise? C'est une belle fille, qui a des qualités, je ne dis pas. Mais, vois-tu, je pressens du mystère; et toi, tu le connais... Parle!

— Je ne sais rien.

— Tu mens!

Et il fonça droit sur la vérité, frappant le sol de sa canne avec énergie, comme d'un coup de pioche.

— Est-ce que Pastourel ne t'a jamais entretenu de cette fille?

— Il n'y a rien à craindre, puisqu'elle est venue avec son galant.

— Ah! tu m'as compris, vois-tu! Ta façon de répondre me laisse entrevoir un peu de ce mystère... Le galant de Lise, un pauvre, on s'en débarrasse!... Eh oui, c'est pour mieux me tromper que Lise a mené son galant... Ah! ces enfants, quels insensés! Ça ne doute de rien, à vingt ans! Ah çà, pour qui me prend-on?

Garaud, d'un élan, s'était levé. Il arpentait de son pas puissant la longue cuisine, avec des gestes de rire et de menace.

— Pastourel s'amuse, insinua Sidone.

— Parbleu, je le pense bien! Mais je n'approuve pas ça chez moi. Ce n'est pas honnête.

Il marchait en grommelant, bourru, égoïste, la veste boutonnée.

Sidone, devant la fureur du maître qui se diminuait en plaintes vaines, s'apaisa, se trouva plus forte, le visage éclairé de sa bonté habituelle. Garaud n'admettait pas encore la volonté de son fils, ne croyait qu'à un caprice de jeunesse. Comment, du reste, aurait-il pu imaginer une mésalliance, lui si grand d'orgueil et d'ambition? Heureusement, il était à pré-

sent trop préoccupé pour s'apercevoir de la gaieté de Sidone qui se moquait un peu de lui. Et celle-ci revint à son entrain de bavardage.

— Non, je ne crains pas que Lise me remplace. Elle est trop jeune et trop montagnarde. D'abord, vous êtes le maître. Et quand vous ne serez plus là, Pastourel ne remplacera jamais par une novice une servante de dix ans mariée à un homme tel que Carême.

— Alors, tu avoues qu'elle se laisse caresser?

— Il y a des femmes qui aiment ça.

— Ah! mon Pastourel veut s'amuser? Mais ici, à la Grange je ne le supporterai pas. Est-ce que je l'empêche d'aller en ville?... Je veux le surveiller et lui donner une leçon.

Et tout à coup il devint brutal :

— Tu sais, ne rapporte rien de notre conversation, ou je te chasse!

Sidone s'arrêta devant lui, muette. Il continua :

— Je ne puis pas chercher une autre colle : aujourd'hui, je n'en trouverais pas... Résignons-nous. Mais il faut donner un exemple... Et puis, ça m'amusera, moi aussi, de surveiller cette aventure, ça me rappellera mon jeune temps.

Il semblait ne parler que pour lui-même, le poing sur la table, les regards vers le dehors, à la poursuite d'une pensée.

Il sortit, tout balourd, les épaules accablées; il s'en alla se promener dans le parc, sous les arbres profonds. Cela étonna fort, par ce temps de labeur, d'autant que Garaud ne flânait jamais la semaine.

Garaud avait sa ruse. Il grimpa sur des ruines, sur des rocs étagés dans un coin. Et, bien dissimulé contre le mur tapissé de lierre, sous l'abri des branches où frémissaient de menues feuilles, il observa sa plaine, inquiet de savoir, trop ému, trop étrangement intimidé pour se rendre à la vigne.

Malgré son attention, il ne découvrit rien. Là-bas, sous les peupliers, le long du chemin brun qui tourne vers la rivière, les vendangeurs grouillaient confondus dans le soleil. Il aperçut la blouse bleue de Pastourel, seule au bord de la vigne, et au-dessous de lui, une silhouette légère, séduisante, au revers du large fossé plein d'herbes.

Pastourel sentait à travers l'espace le soupçon de son père. Il appréhendait le moment de se mettre à table, le soir. Il ne disait rien, ne pensait pas à parler. Les femmes l'épiaient, intriguées, malicieuses un peu ; et Carême, irrité de leur indiscrétion, les rabrouait à coups d'injures. Mais, c'était l'après-midi, l'ardent soleil ; partout la joie, l'éclat des verdures et des sentiers dorés, les chemins encombrés, les chevaux hennissant au repos des ombrages, la chanson lente de la rivière glauque ; partout des fourmilières actives, les granges ouvertes, des comportes repues de raisins.

A la vigne de Garaud, les vendangeurs, dans la vertu de la nature saine et robuste, criaient, se plaisantaient. Les femmes, pour ne pas trop pâtir du chaud, entr'ouvraient leurs corsages. Les hommes s'épongeaient de leurs mains énormes souillées de terre, noires et poisseuses, comme trempées dans les cuves : et ils avaient des yeux brillants de désir et de force, des lèvres rouges du sang des grappes. Par-dessus les rires, on entendait la voix aigre de Marie, une voix tapageuse, qui brutalisait Fulcrand, le raillait devant le monde, pour qu'il n'eût pas le loisir de tourmenter sa faraude. Peut-être aussi cherchait-elle à se l'attirer.

Pastourel écoutait surtout le joli rire de Lise, qui, de le voir soucieux, riait pour cacher sa souffrance. Jusqu'au soir il s'abstint de la rechercher. Il causait à peine avec Carême, se plantait seul au bord de la vigne, sur le talus où s'assemblaient les comportes. Et parfois, Lise, rencontrant son regard sombre et gêné, tremblait d'émoi, rougissait sous le soleil.

Dans le pêle-mêle du départ, pendant que les femmes remisaient les seaux et les corbeilles dans le chariot traîné par Cadet, le petit âne gris si connu à la ronde, pendant que les hommes rangeaient dans l'allée du milieu les comportes vides, Lise s'insinua auprès de Pastourel, le toucha comme quelqu'un qui dort :

— Es-tu malade ?

Il fit la moue :

— Pourquoi ?

— Tu es bien triste.

— Allons, allons, travaille !

— Je n'ai plus rien à faire.

Mais Pastourel ne l'écoutait point, déjà repris par son humeur chagrine, le front dans la main. Lise n'eut pas la force de s'écarter : confuse, elle le considéra modestement, ainsi qu'une petite servante réprimandée qui attend un ordre. Pastourel, insensible, ne se détourna point.

Alors, humiliée et lasse, elle s'assit dans l'herbe, un peu plus loin. Aussitôt Fulcrand vint pour la caresser, pour l'admirer, avec sa bouche sensuelle ; et il lui posa un bras sur l'épaule, comme sur une pierre. Elle cachait ses mains entre ses genoux.

— Ne me touche pas ! dit-elle.

— Tu es devenue bien susceptible... Si j'avais su, nous ne serions pas venus...

— Toi, peut-être ! mais moi, je suis libre.

— Tu en prends trop à ton aise. Nous n'irons pas loin sans un scandale. Je vois que les choses marchent vite à la Grange-des-Prés.

— Oui... tu n'es pas fait pour ce pays.

Il allait répondre, secoué de jalousie, irrité aussi de ne pas bien comprendre. Et il s'inclinait, pour que Pastourel ne pût l'apercevoir, derrière Lise, lorsque Marie survint, et, de ses bras durs comme des brancards, le bouscula...

— Voyons, nous laisseras-tu la paix ? Nous ne sommes plus à notre village... Tu ne viendras pas nous donner des ordres et nous faire marcher avec un bâton !...

— Toi ! Si tu te figures que jamais le Fulcrand qui te parle t'épousera !...

Marie s'esclaffa de rire, et si fort, et d'une telle ironie superbe, que Lise elle-même se dérida. Marie s'encouragea davantage. D'un coup de poing à l'homme, asséné comme sur un arbre :

— Allez, houp ! Levons-nous ! Nous rentrons...

Les femmes, au bruit de la querelle, s'étaient groupées en cercle, vaguement, et si fatiguées depuis le matin qu'elles regardaient sans pensée. Les hommes contemplaient ce pays de richesses.

C'était cinq heures. De partout, on quittait le travail. Le soleil éclairait encore les maigres bosquets frissonnants, les vignes un peu dorées déjà, le ciel bleu, tranquille comme un

berceau qui sommeille. Pastourel monta sur le chariot à côté de Carême, qui tenait les rênes gravement, avec une douceur de bon apôtre. Un coup de fouet, et le petit âne gris, dodelinant des oreilles, décampa de son trot mesuré sous les peupliers dont le feuillage se fonçait en dessous, tandis que les cimes baignaient dans la lumière.

Les vendangeurs marchaient en arrière, accablés, couverts de la bonne cendre des terroirs. Et le petit âne soufflait à la montée. Sur la grand'route, en un grincement d'essieux, un gai tapage de chansons et de cris, des charrettes roulaient vers la ville, toutes chargées d'un peuple qui s'étendait parmi les ceps et les feuillages, sur les comportes pleines. Et d'autres chariots portaient des corbeilles, traînées par de petits ânes modestes qui surveillaient avec précaution les creux et les cailloux, pour ne pas choir ou se blesser.

Sidone, sur le seuil de la ferme, attendait son monde.

Les travailleurs s'accroupirent le long des murs. Carême, sans remarquer seulement la jeune femme qui l'admirait, sans se laisser distraire par l'animation de la cour où les fouleurs rangeaient leurs fouloirs, détela le chariot, et Cadet, tout seul, avec une indifférence de philosophe, gagna l'écurie aux battants toujours ouverts.

Pastourel s'était enfermé dans la cuisine, vis-à-vis de la ferme. Il ôta sa blouse ; et, comme son père restait là, près de la cheminée, les jambes croisées, occupé à lire le journal, il ne sortit pas.

On avait installé les travailleurs en plein air, à de longues planches étendues sur des barriques, pour le repas du soir, le meilleur repas, toujours pareil : une soupe aux pommes de terre, du lard et du pain. Ce qui les régalait surtout, c'était l'abondance du vin. Ils ne parlaient guère, heureux comme des rois, les bras autour de l'assiette, au charme frais du soir, pendant que les chiens rôdaient entre leurs jambes, que les pintades criaient, que les pigeons, d'un bruissement rapide, se réfugiaient par couples sur les toits.

Lise s'était placée face au mur, le dos à la maison des maîtres, pour marquer sa bouderie à Pastourel. Et Fulcrand l'obsédait : il lui mangeait dans la figure, la taquinait d'enfantillages, la trouvait bien plus jolie dans sa tristesse larmoyante.

Garaud, avec sa nonchalance de narquois, vint observer son peuple. Ses yeux allaient souvent à Lise, puis à Sidone, qui s'avançait à chaque instant sur sa porte. Cheminant par intervalles, agitant sa canne avec nervosité, il semblait vouloir parler. Les travailleurs s'inclinaient sournoisement sur leur assiette ou bien épiaient le maître, peureux, avec une sorte de religion. Dès la fin du repas, ils se promenèrent dans la cour mollement, et Garaud rentra chez lui.

Pastourel aiguisait les couteaux l'un contre l'autre, Sidone, apporta le repas ; les deux maîtres se mirent à manger.

Dès que Sidone fut sortie, Garaud, qui coupait deux tranches de son gros pain appuyé contre la poitrine, interpella son fils :

— Tu ne m'avais pas dit qu'une de nos montagnardes te plaît ?

— Je ne croyais pas que cela pût t'intéresser.

— Tu sais que tout m'intéresse.

— Hé bé ! c'est vrai, je plaisante avec Lise, je la trouve aimable. Y a-t-il là du mal ?

— Peut-être.

Et, un doigt sur le front, après avoir réfléchi, rassemblé ses paroles, Garaud ajouta :

— Ce qui me déconcerte, c'est que l'an passé nous avions cette fillette et que je ne me suis aperçu de rien.

— Ça prouve qu'il n'y a rien d'alarmant.

— Attends, laisse-moi m'expliquer, et ne fais pas le fanfaron... Ça prouve aussi que tu te cachais de ton père... et cette année, tu as cherché à la retrouver, tu savais qu'elle serait ici, dans le pays.

— Cette année, tu as compris bien vite.

— Parce que les amoureux sont bavards, et que Sidone et Carême sont amoureux comme des enfants. J'admets que ceux-ci se marient, je n'admets pas que le fils de Garaud s'amourache d'une montagnarde.

— Tu t'inquiètes trop tôt, et sans raison.

— Prends garde ! Je me méfie des cachotteries... Oui, ce n'est pas parce que Martin, notre voisin de Maldinath, a épousé une vendangeuse descendue de la montagne, que le fils de Garaud doit en faire autant...

Pastourel ne répondit pas.

Et comme il s'obstinait, avec une sorte de dédain, à se

taire, répugnant à mentir encore, tellement pénétré du désir de Lise qu'il n'avait point la lâcheté de la renier, Garaud s'emporta, brisa son verre contre la table :

— Ça ! cria-t-il, je ne l'admettrai jamais !

— Je ne t'ai rien demandé. Pourquoi te mets-tu en colère ?

— Si je surprends entre vous la moindre chose, je la jetterai dehors, cette petite, comme une poire pourrie qui me gâterait toute la maison !

Pastourel frémit de l'injure et de la menace, et se contint avec peine. Jamais Lise ne lui avait parlé de mariage. Si la chose s'accomplissait à leur gré, c'est lui seul qui l'aurait voulu : c'est à lui seul, à lui, le fils du maître, qu'on devrait en attribuer la responsabilité. La rudesse de Garaud l'offensait dans son espoir, dans la chasteté de son rêve, atteignait surtout la petite Lise, qui adorait Pastourel, qui le prenait pour un dieu ; la petite Lise qu'il avait tant fait souffrir lui-même, depuis midi, à cause de Fulcrand.

— On dira, insinua-t-il, que nous sommes cruels.

— Je me moque de ce qu'on dira. Je ne veux pas que tu me déshonores ! Je n'ai pas ramassé une fortune pour la voir un jour dans les mains d'une paysanne...

— Le premier jour des vendanges n'est pas heureux pour moi ! Tu m'accables de reproches et de menaces comme si j'étais un domestique.

— Tant que tu ne possèdes rien, tu n'es qu'un domestique...

— Alors, je suis libre de moi ?

— A ton aise ! Va t'employer dans une ferme, va gagner ta vie, et tu épouseras qui bon te semblera... Mais ne remets jamais les pieds ici !

Pastourel se taisait, hésitant à se révolter. Il croyait, du reste, que son père ne le chasserait pas, et qu'au fond, tout ce courroux n'éclatait que par vantardise et pour effrayer.

Garaud s'émut le premier, et toussotant, un peu confus :

— Vois-tu, mon fils, je serais bien malheureux si tu te mésalliais. Ce serait le malheur sur notre nom et sur notre bien. Tu me tuerais... Voyons, parle franchement, tu n'as pas des idées ridicules dans la tête ?

Pastourel arrangea sa cravate, puis d'un ton dégagé :

— Non.

Pourquoi précipiter les choses? Il valait mieux patienter que de vivre des semaines en querelles, d'ergoter sans conclusion. Il valait mieux que les choses aboutissent toutes seules, doucement, comme les fruits qu'on laisse mûrir sur l'arbre.

Garaud, dans sa méfiance têtue, revint à la charge, mais avec une bonhomie raisonnable et paterne :

— D'abord, pour te préserver du mal, il faut t'éloigner de la mauvaise plante... Tu n'iras plus à la vigne; Carême y suffira, je m'y rendrai souvent aussi. Toi, tu resteras à la Grange, tu pourras surveiller et même aider.

Pastourel acquiesça :

— Très bien, je resterai à la Grange.

Il se leva, très aimable, d'une prévenance un peu gamine, et chercha dans le buffet un grand verre pour le maître.

— Ah! ce petit grillon de Lise! ricanait celui-ci. Ce petit grillon serait venu nous dévorer la propriété? Jamais de la vie, par exemple!...

Puis, ils mangèrent sans s'interrompre. Après un moment, Pastourel, à son tour, se mit à rire, par condescendance et par ruse, pour montrer qu'il n'attachait pas non plus grande importance au chétif grillon descendu des Cévennes. Il remplit les deux verres. Et ils lampèrent de larges rasades, déclarant le vin de leur coteau d'Arneth, à peine vieux d'un an, meilleur que les crus les plus fameux du Médoc et de la Bourgogne. Ils parlèrent de leur domaine, de la colle qu'avait amenée Carême et qui paraissait active et bien organisée.

Pastourel s'attardait en des silences. Pour lui, c'était peut-être une chance de ne plus retourner à la vigne : il ne risquerait plus de compromettre Lise. Entre galants, on trouvait toujours le moyen de se rencontrer et de s'entendre. Il songeait, cependant, qu'elle ne devait pas dormir, la pauvrette, sous l'impression de l'hostilité qu'il lui avait montrée. Pendant ces silences, Garaud le considérait tristement; il s'affaissait avec langueur, les bajoues grasses, les mains immobiles sur la nappe. Et maintenant ils buvotaient leurs verres de vin, apaisés de sagesse peu à peu, revenant à la joie

de vivre. Repus, dans le sommeil qui enveloppait la Grange, ils écoutaient le recueillement de leur campagne, qu'ils sentaient heureuse, bien portante après les jours de beau soleil.

Ils allumèrent leurs pipes et sortirent, flânèrent un quart d'heure, à travers le parc. Les rumeurs se dispersaient dans la nuit. Toute la Grange dormait; seule, Sidone balayait le devant de la porte.

A leur retour, ils s'assirent sur le banc de pierre de leur maison; et bientôt, renfermant leurs pipes dans la veste, ils montèrent se coucher.

Il y eut dans la Grange un gros silence, une sorte de stupeur. La nuit était obscure comme dans un puits. Les chevaux remuaient sur les litières.

La ferme était ouverte. Sur la table, brûlait la lampe à huile dont la flamme tressaillait ainsi qu'une feuille sous une brise très douce. Sidone travaillait tard. Le fracas de sa vaisselle coupait le silence d'une note gaie, et Sidone fredonnait, sifflait comme un homme.

Un domestique veillait dans l'écurie, sur la litière des chevaux. C'était Flavien, un garçon qui était entré au service de Garaud en même temps que Sidone. Agé d'une trentaine d'années, il en portait de quarante à cinquante; petit, maigriot, une bouche épaisse de chien, myope, toujours tâtonnant. Il avait des économies, et depuis longtemps il ambitionnait de se marier, d'avoir, lui aussi, sa maison et sa terre; Sidone le laissait dire.

Depuis la veille, on ne parlait à la Grange que du mariage de Sidone, auquel il n'avait jamais cru : ses camarades le taquinaient constamment, comme si ses projets eussent été réalisables.

Néanmoins, quand il vit Carême dans la familiarité du maître, la crainte l'agita, il lui fut impossible de recouvrer une minute sa tranquillité. Même, à l'heure habituelle du sommeil, dans son écurie, impossible de dormir avec un souci pareil au front, comme un pavé.

Alors, il entr'ouvrit le portail, se glissa le long des murs. L'ombre, la solitude, lui seraient un abri favorable. Sidone aurait bien le loisir de répondre d'une façon précise, pour la

dernière fois. Elle l'avait toujours repoussé devant le monde, les jours de fête, quand le vin délie la langue aux plus sournois. Mais Flavien avait la foi des simples, qui n'ont que la joie et la force d'une seule pensée, eux qui vivent dans le même coin de terre. Et il voulait savoir, trop possédé par sa passion pour admettre que Sidone pût trouver un homme plus doté que lui.

Sidone rafraîchissait sa vaisselle à la fontaine, là-bas, à l'extrémité de la cour, contre la grille du parc. Elle barbotait, les bras nus dans l'eau vive qui ruisselait à gros bouillons et s'échappait vers le parc. Elle sifflait une chanson, charmante ainsi, dans l'abandon du travail, la jupe relevée sur les mollets.

Flavien hésita : que faire? Il se garderait bien d'effrayer Sidone. Tout en hésitant, il rampa, ployé comme sous un fardeau et retenant son souffle. Mais, avec ses mauvais yeux, il ne voyait guère les choses ; et pour éviter un tronc d'arbre, couché contre le mur comme un ivrogne, il broncha sur un bloc de pierre. Il roula, et sa chute fit un bruit de sac qui se renverse.

Sidone, effarée, se redressa, laissant tomber la vaisselle, dont une partie fut en miettes. Seulement, elle reconnut Flavien, et se mit à rire. Alors, d'un élan, il courut, s'accroupit à ses pieds comme un chat.

— Ne crie pas! supplia-t-il.

Et, pour que sa hardiesse fût excusée, il ajouta, d'une générosité magnifique :

— Tu as cassé de la vaisselle, je te la paierai.

— Je te prenais pour un revenant... Tu m'as fait peur.

— Je suis bien un revenant, puisque je viens te troubler une fois de plus.

— Tu es si bon que je ne me fâche pas... Mais pendant que tu parles, laisse-moi travailler.

Il la regarda, clignotant à travers la nuit ; et sans bouger, le front haut, comme un enfant bien sage :

— Je ne puis croire ce qu'on me dit, murmura-t-il.

— Que je me marie? Mais ce n'est pas nouveau. Si tu t'es entêté à ne pas le croire, que veux-tu que j'y fasse.

— Garaud ne consentira pas.

— Alors, avec qui consentirait-il?

— Il nous connaît tous deux...

— Mon brave Flavien, tu as tort de m'attendre.

— J'attends que Garaud refuse ton mariage. Tu seras bien obligée de venir à moi.

— S'il refuse, je m'en irai.

Flavien se rapprocha, et, frémissant de foi et de prière :

— Sidone!... Sidone!...

— Tais-toi, tu me fais de l'émotion pour rien, tu sais pourtant que je ne peux pas...

— Pourquoi?

— Parce que j'ai promis.

— Oh ! les promesses, elles deviennent ce qu'on veut... A moi aussi, du reste, tu avais promis...

— Il y a si longtemps!... Et c'était pour rire, tu le sais bien.

— Sidone, je te rendrai si heureuse! J'ai de l'argent. Nous aurions une maison pour nous seuls... Tu ferais tout ce que tu voudrais.

Il la tirait par la jupe, lui cherchait les bras. Sidone, offensée, protesta :

— Laisse-moi achever la vaisselle!..

— Bien ! Alors, c'est fini entre nous, pas vrai?... Alors, je ne te verrai plus, dis?

— Mais si. Nous restons, avec Carême, à la Grange-des-Prés.

— Puisque tu ne me veux pas, ne ris pas de moi, Sidone, je t'en prie, quand je te regarde devant le monde...

— Brave Flavien !...

Il abandonna la jupe de Sidone : il ne bougea plus, modeste, humble, auprès d'elle. Et le silence régna dans la nuit, tandis que l'eau vive de la fontaine jaillissait sur les pierres, coulait en ruisseau, Un rossignol, dans les ombres du parc, chantait très haut, loin, comme vers les étoiles, parmi les feuillées que frôlait une lumière déployée en voiles de neige. Il chantait sa joie des solitudes, sa mélancolie des nuits mystérieuses, des bonheurs éphémères. Il chantait de tout son être d'amour. Et le bercement des futaies proches couvrait parfois la musique monotone de la rivière qui cheminait là-bas, sous les peupliers et les roseaux.

Flavien, toujours pelotonné, respectueux, observait Sidone. Et, comme son cœur blessé tremblait, il y porta ses mains.

— Tu te maries, Sidone. J'assisterai à ton bonheur. Je serai près de toi... Oh! mais, ne ris pas... J'avais rêvé de t'avoir. Oui, sais-tu le coteau de Lézignan-la-Cèbe, à l'autre penchant de la colline d'Arneth?... J'avais rêvé là pour nous une grande ferme qui est délabrée; nous l'aurions restaurée, nous aurions mis alentour, des vignes, une luzerne... Mais c'est inutile, c'est fini de rêver...

Flavien porta ses mains au visage, et Sidone l'entendit sangloter. Alors, elle s'inclina pour le toucher, doucement, avec compassion, avec bonté :

— Pauvre! Je te cause de la peine... Que veux-tu? Je ne sais pas, moi... Est-ce qu'on est maître des choses?

— Oh ! je ne t'en veux pas... Pourvu que tu sois heureuse !... Carême t'aimera comme je t'aurais aimée...

Elle le tenait par les épaules, bien en face d'elle. Et il lui saisit la main, la baisa avec effusion :

— Tu es bonne encore, tu ne te moques pas de moi... C'est peut-être parce que nous ne sommes pas devant le monde... Ah! moi, qui n'amassais de l'argent que pour toi... Il me semble que je suis seul tout d'un coup, et comme si je n'avais jamais eu de parents... Je t'aimais bien, va...

— Ne pleure pas... tout s'oublie.

— Oh! moi, je n'oublierai pas. Mais je veux rester à la Grange, avec toi...

Sidone frissonna. Elle n'osait pas se retirer, retourner à la besogne pressante. Mais il comprit son émotion, et, bien vite, avec une sorte de gratitude et de pitié, il la délivra :

— Travaille... que je ne te dérange pas...

Elle termina, sans pouvoir dire un mot, telle était son angoisse Flavien, immobile, ne cessait de la regarder. A la longue, elle s'impatientait de son obstination mais ne se fâchait point : Carême, qui fumait sa pipe dans la cuisine, aurait pu entendre. Cependant elle n'avait plus rien à faire. elle se décida :

— Je rentre, dit-elle.

Et, rassemblant la vaisselle dans une corbeille, elle tourna les talons, sans avoir le courage de le congédier. Flavien la suivait, tout interdit, en soupirant, le pauvre, comme s'il avait perdu son argent.

A la cuisine, il s'arrêta, demeura sur le seuil, contre le mur. Carême, brusquement, s'avança. Mais, tout de suite, ainsi que Sidone tout à l'heure, il ricana de moquerie.

— Ah ! c'est Flavien !

— Oui, laissons-le entrer... Assieds-toi, Flavien.

Les hommes s'installèrent à la longue table, sur un banc. Carême avisa un verre, et généreusement le remplit jusqu'au bord. Il ne riait plus. L'émotion de Sidone l'avait gagné, comme un rayon de soleil éclaire ensemble deux branches jumelles.

A travers la nuit, dans le silence de la ferme, on sentait un mystère, un frisson de vie nouvelle, d'espoir et de crainte. Carême considérait avec amitié le pauvre domestique, sa figure plaintive, mouillée de larmes. Et bientôt, d'un geste de rondeur coutumière avec les petits, posant sa pipe chaude sur la table, il trinqua contre le verre du garçon de ferme.

— Qu'as-tu ?

— Sidone t'informera.

Sidone se plaçait toute droite entre les deux, une main sur l'épaule de Flavien, une autre sur l'épaule de son homme : et elle ne sut que dire :

— Pauvre Flavien !

— Est-ce que Garaud le chasse ?

— Non... C'est toi qui viens me prendre Sidone.

Flavien dit cela sans amertume, avec une résignation douce, une tendresse pour les deux promis qui allaient réaliser le bonheur tant convoité par lui.

L'autre, en sa face carrée de roc, sous son ample chapeau de feutre poisseux, ne put s'empêcher de sourire.

Flavien admirait Sidone.

— C'est drôle !... Personne n'a jamais écouté sérieusement mes projets de mariage, on s'est toujours moqué de moi. Qu'ai-je donc de risible, qui me porte tort ? Carême, le premier, sourit, lui qui devrait au moins être touché de ma franchise... peut-être enfantine, pardi !

— Tu as raison, répliqua le chef de la colle, nous sommes méchants, les hommes, et sans excuses... Mon pauvre ! Alors, que veux-tu que j'y fasse, moi, à tout ça ?... Puisque tu sais

depuis un an que je dois me marier avec Sidone, pourquoi es-tu resté ici sous les sarcasmes de tes camarades?... Tout ça t'a fait souffrir inutilement. Tandis que dans les environs tu aurais oublié, tu aurais trouvé une autre femme...

— Non, je n'aurais jamais cru au mariage de Sidone... Je croyais qu'on riait. J'étais tant habitué aux plaisanteries!... Mais, mon Dieu! ne nous plaignons pas. Je voudrais bien souffrir longtemps ainsi, voir Sidone seule dans la cuisine, conserver mon espoir...

— *Pécaïré!* soupira la jeune femme. Comme tu t'obstinais à croire en moi! Comme je t'ai taquiné sans savoir que je te faisais du mal!... Pardonne-moi, Flavien!...

Et Carême et Sidone, les deux grands personnages de la ferme, regardaient avec compassion, en hochant la tête, l'humble domestique qui, les yeux vagues, négligeant son verre, se contentait de pleurer.

— Que feras-tu maintenant? demanda Sidone.

Flavien leva les yeux, étonné d'une telle question, déconcerté. Puis, après un recueillement, pris de langueur, il murmura :

— Oh! non, ne nous plaignons pas... Moi, je n'ai pas de rancune. Pourquoi en aurais-je? Il n'est peut-être pas juste que je sois heureux, je ne l'ai jamais été. Mes parents sont morts ruinés, dans une grange de Maldinath qui est séparée de la Curette par un champ d'oliviers. Garaud m'a recueilli, il y a quinze ans, et la Grange-des-Prés, mon coin d'écurie, c'est mon foyer. Quand Sidone est venue, je me suis imaginé qu'elle allait changer ma vie : et voilà que mon espoir a disparu, comme une charrette qui ne fait que passer sur la montagne.

— Que feras-tu maintenant? reprit Carême.

— Je resterai ici. Où aller? Si je quittais la Grange, on ne s'expliquerait pas que je sorte ainsi, brusquement, d'une maison où les paysans ont la coutume de me voir comme un arbre dans un pré... On ne m'accueillerait pas même dans la plus petite ferme, on soupçonnerait que j'ai dû commettre quelque mauvaise action, ici... Il me faudrait aller loin, trop loin, et je ne veux pas quitter la plaine de Pézenas.

Il ajouta, avec un sourire tendre, en son idée tenace de consolation :

— Au moins, ici, je verrai Sidone.

Puis, il se tourna vers Carême, s'insinua contre lui, fraternellement.

— Tu ne seras pas jaloux, toi?

— Non, j'aime trop Sidone pour être jaloux.

Et Carême, spontanément, comme pour prouver la bonté de son cœur, baisa la main de Sidone, ce qui fit rougir Flavien.

Bientôt, ils ne surent plus que dire tous les trois, dans le silence qui s'emplissait d'inquiétude. La nuit demeurait épaisse, sans voix, sans autre mouvement que celui des futaies parfois frémissantes. La ferme, avec sa clarté basse, sa porte grande ouverte à la fraîcheur des campagnes, participait un peu de la paix d'alentour, se pénétrait aussi de l'effroi qui parcourt les solitudes sous les cieux d'ombre.

Sidone, pour abréger la visite de Flavien, évitait de s'asseoir. Mais il ne remuait pas vers la porte. On sentait qu'il avait un aveu à faire, une communication gênante. De temps en temps, il levait la tête, étendait les bras sur la table, comme s'il eût voulu toucher Sidone et l'attirer, se confesser à elle.

Carême, pour garder une contenance, buvait à petits coups flâneurs son verre de vin, où bientôt il ne resta plus une goutte; et la bouteille était vide. Alors, pour s'amuser, il lécha son verre, l'examina à la lampe.

Et Sidone, agacée par l'attente, poussa Flavien résolument :

— Va te coucher, va, tu dois être fatigué... Nous aussi, il faut que nous soyons sur pied de bonne heure demain matin...

Flavien se secoua, comme s'il se fût réveillé, et s'écarta de la table. Mais il saisit la main de Sidone, et, tout plein de grâce, et comme honteux de la folie qui le tentait :

— Hé bé! dit-il, puisque je ne peux pas t'avoir, je veux encore être heureux à cause de toi... Je voudrais t'offrir des cadeaux; Carême me le permettra, je pense... Mon argent est à vous : je ne le gagnais que pour Sidone. Comme ça, je serai un peu des vôtres, quelque chose de moi appartiendra à Sidone.

— Brave Flavien! Mais nous n'avons pas besoin de tes économies. Ce serait un péché de te les prendre.

— Non! Prenez-les, puisque je vous les offre, et que ce sera ma joie, Sidone, de te voir heureuse.

Flavien, les mains suppliantes, une lumière de bonté sur sa face terreuse, avait envie d'embrasser Sidone, la voyait belle, la désirait toujours plus belle, ne comprenant la beauté et la joie, surtout, que par l'argent.

Carême se leva. Comme il était chef de troupe et qu'il jouissait de la confiance du maître, il avait des gestes d'orgueil et d'autorité :

— Va, Flavien, dors tranquille, nous serons toujours de bons amis. Tu es trop brave pour ne pas être heureux. Tu te marieras, et, alors, l'argent te fera plaisir.

— Non...

Flavien résistait, les mains suppliantes :

— Non, je ne me marierai pas...

— Ne jure pas ainsi de l'avenir...

— Écoute-nous, va! dit Sidone, qui baissait la mèche de la lampe.

Flavien dut se lever, triste, déçu, sans forces. En s'éloignant, il effleura la jupe de Sidone.

Carême, tout doucement, le ramena à l'écurie, comme un homme dont les idées s'égarent et qui ne peut plus retrouver son gîte.

GEORGES BEAUME.

(*A suivre.*)

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE[1] »

— DEUXIÈME SÉRIE —

XVII

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, samedi, 22 novembre — lundi, 1er décembre 1834
Samedi 22.

Mon Dieu, je vais porter la peine de mon étourderie. Je n'ai pas été à Londres, mon beau-frère a changé d'avis. Vous me croyez en Angleterre et vous ne m'écrivez pas. Je suis ici sans savoir ce que vous devenez ni ce que vous faites. Mille inquiétudes m'ont pris depuis quelques jours. Étiez-vous malade? M. de Hanski l'était-il? Anna? Enfin, je me faisais des dragons à votre sujet. J'attendais une lettre, et, la lettre ne venant pas, je me suis mis à chercher pourquoi. Le pourquoi est votre croyance en mon départ.

Je n'ai pas de bonnes choses à vous dire. Je suis mortellement triste. Malgré les consolations du travail et les remuements obligés de la misère, il y a dans ma vie un vide qui me pèse. Dans les moments d'accablement, je suis seul. Madame de B... souffre toujours cruellement et elle reste à la campagne. J'ai été la voir durant quelques jours. Ces quelques jours ont été tout ce que j'ai pu lui donner en cinq mois. Vous pouvez juger par là de ce qu'est ma vie : un désert à

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er décembre 1894 et 1er janvier 1895.

traverser. Arriverai-je aux pays heureux où sont les fleuves, la verdure, les gazelles !

Ma pauvre mère est extrêmement malade. Je l'attends demain : il s'agit de faire des consultations pour sa santé. Le ménage de mon frère est de plus en plus désespérant, et, vers les fins d'année, les affaires sont généralement difficiles. Vous voyez que tout conspire à m'attrister.

Nous avons, Sandeau et moi, une grande comédie de commencée : *la Grande Mademoiselle*, l'histoire de Lauzun, son mariage, et pour dénouement : *Marie, tire-moi mes bottes*. Mais avec un sujet de ce genre nous pouvons tomber devant un public blasé par tant d'horreurs. Ce qui sera spirituel paraîtra pâle. Enfin !

J'en étais là ; votre dernière lettre m'arrive et je vais vous répondre alors de point en point. Vous connaîtriez bien peu mon caractère, si vous pensez que j'abandonne jamais ou un sentiment, ou une idée, ou un ami. Non, non, madame : il faut bien des blessures et bien des coups de hache pour déplanter ce qui est dans mon cœur. Borget est en Italie ; Borget court, peint, ne m'écrit pas. Je n'ai eu de ses nouvelles qu'indirectement, et il est néanmoins toujours fraîchement dans mon souvenir, quoique nous nous connaissions depuis quelques années.

Je ne suis pas *engoué* de Sandeau ; mais j'ai tendu une perche à un pauvre nageur qui allait succomber. Où vous avez raison, c'est en croyant bien fermement que je ne laisse pénétrer personne dans le fond de mon cœur. Il faut pour cela le : *Sésame, ouvre-toi*, que vous avez prononcé. Peu de personnes savent ces mots sacramentels. Sous ce rapport, je serais l'homme du monde le plus malheureux si l'on savait les secrets de mon âme. Ce n'est pas, d'ailleurs, les conjectures qui manquent. Mais j'ai une trop grande puissance de moquerie pour que jamais ce que je veux cacher soit connu. En France, nous sommes obligés de voiler la profondeur sous la légèreté : sans cela nous y serions perdus.

Votre lettre m'a ranimé un peu, beaucoup, extrêmement. Vous avez mis quelque baume sur mon cœur de *Fosseuse*[1]. Je

1. Voir *le Médecin de Campagne*.

vous enverrai donc directement les cinq volumes d'*Études philosophiques*, ma *Lettre à la littérature* et *le Père Goriot* en manuscrit, et les deux numéros de la *Revue de Paris* où sera cette histoire.

Vous ne m'avez rien dit de *Souffrances inconnues*, dans le quatrième volume des *Études de mœurs*.

César Birotteau avance et les *Mémoires d'une jeune mariée* sont sur le chantier. Je travaille maintenant vingt heures. Le luxe ne m'empêchera jamais de réaliser mes projets de solitude à Wierzchownia, car je reconnais d'une part l'impossibilité d'être ici toujours en présence des discussions littéraires qui commencent à se soulever violemment à mon sujet, et j'ai besoin de préparer, loin des coups d'épingle, deux grands coups d'assommoir, la tragédie de *Philippe II* et l'*Histoire de la succession du Marquis de Carabas*, où la question sera nettement décidée en faveur du pouvoir monarchique absolu.

Ceci ne serait pas, que j'ai le plus vif désir de voyager ; puis, il n'y aurait pas la cause du voyage, qu'il y aurait une raison plus grande que toutes les autres et qui me ferait passer par tous les obstacles. La savez-vous? La voulez-vous? Y tenez-vous? Hé bien, je ne connais rien de plus doux, de plus chat, de plus grand, de plus délicieux que votre amitié. Pour l'aller chercher, pour en jouir pendant huit jours, l'on peut bien faire huit cents lieues sans regretter les travaux du voyage.

J'ai vu aux Italiens, à deux loges de distance de la mienne, votre Delphine Potoçka, la pauvre, flétrie, changée, passée... Mon Dieu ! Quel squelette ! Quel air ennuyé, ennuyeux, quel teint de feuille morte ! Non, cette femme n'est pas une femme ! Elle a l'air d'un corps qui va tomber en putréfaction. En revanche, derrière notre loge est la loge de la comtesse Comar, ou Komar, ou Komarch, car c'est Zaluski qui m'a dit le nom, et je n'en sais pas l'orthographe, et jamais je n'ai vu de vieille femme plus aimable, plus séduisante. C'est madame Jeroslas***, plus le cœur, la franchise. Elle a deux jolies créatures avec elle. Zaluski doit m'y présenter. Vous ne savez pas combien j'aime à me trouver avec des personnes de votre pays. Un nom en *ka* ou en *ki* me va au cœur.

Oh ! si vous êtes bonne, *si vous m'aimez* (je voudrais pouvoir dire cela gracieusement et irrésistiblement, comme vous

le disiez), vous ne me laisserez jamais quinze jours sans lettres. Que vous soyez à Vienne, que vous soyez à Wierzchownia, vous ne savez pas combien une amitié vraie est douce au cœur d'un pauvre travailleur qui est au milieu de Paris comme un ouvrier sous les mines de Suède. J'ai tout coupé autour de moi. Je n'ai pas un devoir à remplir dans la société. J'ai en horreur les faux amis et les grimaces. Je suis seul, comme un rocher au milieu de la mer.

Si j'ai un mois à moi dans le commencement de l'année, vous ne vous fâcherez pas de me voir apporter à la gentille Anna ses étrennes moi-même, puisque les douanes sont si méchantes. J'aurais bien du plaisir à faire cinq cents lieues pour venir dîner avec vous. Mais il faut tant de travail pour atteindre à ce résultat que je ne vous en parle que comme d'une de ces impossibilités qui me piquent au travail et me font redoubler de courage; il en reste quelque chose. L'*Absolu* n'a été fait qu'avec un espoir de ce genre. La transaction avec Gosselin m'a emporté le fruit de cet opiniâtre travail.

Le Père Goriot est une belle œuvre, mais monstrueusement triste. Il fallait bien, pour être complet, montrer *un égout moral* de Paris, et cela fait l'effet d'une plaie dégoûtante.

Mercredi 26.

Je suis convaincu de l'immense supériorité de votre esprit, et suis confondu de vous avoir trouvé tant de grâces féminines, en vous trouvant ce caractère de force qu'a madame Dudevant et qu'avait madame de Staël. L'opinion que je manifeste sur vous est une opinion mûrie. Je suis ici loin du prestige de la présence. Je repasse impartialement vos discours, vos opinions, vos études, et je vous écris ces lignes avec une sorte de joie, parce que madame Carraud et madame de B... m'ont rendu les femmes bien petites, qu'en fait de grâce, d'aménité, de science cachée sous la frivolité des rires, je suis grand connaisseur, pour avoir dégusté ces fleurs de la femme avec amour, et que ce que je vous dis est consciencieux et vrai. D'ailleurs, vous êtes trop grande dame pour en être orgueilleuse. Ce dont vous devez être fière, c'est de votre bonté, de ces qualités qu'on n'acquiert que par la pratique des vertus chrétiennes, dont je ne me moque plus.

Pardonnez-moi le décousu de mes lettres, l'incomplet de ma phraséologie. Je vous écris la nuit avant de me mettre à l'ouvrage. Mes lettres sont comme une prière faite à un bon génie.

Ha ! mais il faut que je vous dise que la littérature voyant ma canne, mes boutons travaillés, a décidé que j'étais le Benjamin d'une vieille Anglaise, lady Anelsy (j'écris mal le nom), que j'ai rencontrée chez madame d'Abrantès et qui est aux Italiens à deux loges de la mienne (elle me sépare de madame Delphine Potoçka), et à laquelle j'adresse un salut. J'ai répondu à des amis (de ces amis qui sont des tigres sous une enveloppe de tourterelle), qu'en effet ne pouvant porter les traits de la vieille Lady dans mon cœur, je les avais fait graver sous la pomme de ma canne ! Vous ne sauriez croire les ravages que font mes *meubles meublants*. J'ai bien plus de succès ainsi que par mes œuvres. Voilà Paris !

Mon dîner ? Mais il a fait fureur. Rossini a déclaré qu'il n'avait rien vu, mangé ni bu de mieux chez les souverains. Ce dîner a été étincelant d'esprit. La belle Olympe a été gracieuse, sage et parfaite. Lautour-Mézeray a été l'homme le plus spirituel ; il a éteint le feu croisé de Rossini, Nodier et Malitourne par l'artillerie d'une verve incroyable. Le maître du logis a été l'humble allumeur qui, dans un feu d'artifice, va mettre le feu à chaque soleil. *Ecco*.

Je vous avais bien dit que *l'Absolu* vous étonnerait ; hé bien ! vous concevrez encore moins *le Père Goriot*. Puis, après, viendra la fin glorieuse de *Séraphita*. Jamais imagination n'aura été dans de plus différentes sphères. Je ne parle pas de *Birotteau le parfumeur* ni des *Mémoires d'une jeune mariée* ; ce sera pour soutenir le combat par des troupes fraîches.

Je dîne aujourd'hui avec l'un de ceux qui ont *pris* Alger, l'intendant général Denniée, qui depuis trois ans est épris d'une admirable créature (un peu *bestiote*), mademoiselle Amigo, du Théâtre Italien. Là, vient Rossini, en déshabillé, point moqueur. Hier à la première représentation d'*Ernani*, opéra italien, Olympe me disait en me montrant Rossini :

— Vous ne sauriez imaginer combien l'âme de cet être-là est belle et sublime, combien il est bon, et jusqu'à quel point

il l'est. Pour pouvoir réserver son cœur et ses trésors à celle qu'il aime, il s'enveloppe de moquerie aux yeux des autres; il se fait des piquants.

J'ai pris la main de Rossini et la lui ai serrée avec bonheur.

— Mon maestro, lui ai-je dit, nous pouvons alors nous comprendre.

— Et vous aussi donc, a-t-il dit en souriant.

J'ai baissé la tête, puis je lui ai montré tout ce brillant Paris qui était là en lui disant :

— Jeter ses diamants et ses perles à cette boue!

Lundi, 1er décembre.

Ma lettre est restée huit jours sur, dans, dessous, *le Père Goriot*. J'ai eu mille tracas d'argent, mais je m'en tire. Je n'ai jamais été si puissant par ma ferme volonté de me tirer d'affaire. Encore quelques mois et je serai sauvé.

Depuis quelques jours il m'est arrivé un petit bonheur. Après mille instances et après avoir essuyé un *non* pendant trois ans, l'on consent à me vendre la Grenadière. Ainsi j'aurai une studieuse retraite et les meubles, les livres, l'arrangement que je ferai me resteront. Je pourrai demeurer là six mois *incognito*, sans voir personne. Me voilà très heureux. autant qu'une chose matérielle peut rendre heureux.

Vous serez bien fière du *Père Goriot*. Mes amis prétendent que ce n'est comparable à rien, que c'est au-dessus de toutes mes précédentes compositions.

Allons, adieu. Voici huit jours que je cause avec vous. Je vais vous écrire un peu plus régulièrement. Les médecins ont obtenu que je changeasse ma vie. Je vais maintenant me coucher à minuit, me lever à six heures du matin, travailler depuis six heures du matin jusqu'à trois heures après midi. J'aurai de trois heures à cinq heures pour mes plaisirs, et je vous écrirai un petit mot. Puis il m'est ordonné d'aller et venir et de me distraire de six heures à minuit. *Ecco*.

Mon Dieu, j'éprouve à quitter la plume, quand elle cause avec vous, la même difficulté que j'éprouvais à m'en aller de la maison Mirabaud, quand le maître me contraignait à partir en allant se coucher.

XVIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, lundi 15 décembre 1834.

Oh! Voici bien longtemps que je n'ai vu votre écriture! Suis-je donc retombé dans votre disgrâce? Ne m'en voulez pas de mes longues lettres écrites par intervalles. Je puis vous donner, vous offrir un jour çà et là; c'est le jour de répit que je trouve au milieu de mes longs combats. C'est le moment où, pauvre colombe sans rameau, je me pose les pieds auprès d'une source vive, la source où l'on trempe son bec altéré dans l'eau pure des affections.

Oui, tout s'est agrandi, le cirque et l'athlète. Pour faire face à tout, il faut que j'imite le soldat français des premières campagnes d'Italie : ne jamais reculer devant les impossibilités, et trouver dans une victoire le courage de rebattre le lendemain l'ennemi!

Je vous enverrai à la fois les deux premières livraisons des *Études philosophiques, le Père Goriot* et *Séraphita*. Tout cela sera fini en même temps. J'ai encore une vingtaine de jours de travaux constants. La semaine dernière, je n'ai pas pris en tout dix heures de sommeil. Aussi, hier et aujourd'hui ai-je été comme un pauvre cheval fourbu, sur le flanc, dans mon lit, ne pouvant rien faire, rien entendre. En effet, le premier article du *Père Goriot* a fait quatre-vingt-trois pages de *la Revue de Paris*, ce qui équivaut à un demi-volume in-octavo. Il a fallu corriger à trois reprises différentes ces quatre-vingt-trois pages en six jours. Si c'est une gloire, moi seul puis faire ce tour de force. Mais je n'en dois pas moins conduire mes autres travaux, les *Études de mœurs* et les *Études philosophiques*.

Pardonnez-moi donc l'irrégularité de ma correspondance. Aujourd'hui, un flot, demain, un autre m'emportent. Je me brise contre un rocher, je me relève et vais à un autre écueil. Ce sont de ces luttes que vous ne pouvez jamais appré-

cier. Personne ne sait ce que c'est que de changer de l'encre en or!

J'ai commencé à trembler. J'ai peur que la fatigue, la lassitude, l'impuissance ne me prennent avant que j'aie édifié mon œuvre. Il me faudrait, de loin en loin, de bons petits mois passés hors de France, de grandes distractions, et les plus grandes viennent du cœur, n'est-ce pas?

D'ailleurs, *le Père Goriot* est un de ces succès inouïs; il n'y a qu'une voix : *Eugénie Grandet*, *l'Absolu*, tout est surpassé. Je n'en suis cependant qu'au premier article, et le second surpasse bien le premier.

Mais vous, que devenez-vous? Comment, pas de lettres? Comment, rien? Oh! cela est mal, très mal, bien mal. Encore quelques jours et j'espère que mes travaux auront pour récompense de vous faire jeter mon nom à l'oreille comme un reproche. J'ai cru que vous me jetteriez périodiquement un sourire, une lettre, une gracieuse rosée de paroles écrites pour rafraîchir le front, le cœur, l'âme, la volonté de votre mougik. Eh bien, entre vous et moi, qui dispose de son temps? Vous. Qui écrit le plus souvent? Moi. J'ai plus d'affection, mais c'est naturel : vous êtes plus aimable, et j'ai bien plus de raisons pour vous porter de l'amitié que vous n'en avez pour m'en accorder. Il n'y a qu'une chose qui plaide pour moi : c'est le malheur, la misère, le travail, et, comme vous devez avoir toutes les compatissances de la femme et de l'ange, vous devriez un peu plus penser à moi que vous ne le faites. Aussi, là, ai-je raison. Vous devriez, en conscience, m'écrire tous les huit jours et ne pas vous fâcher si, parfois, je ne vous écris que deux fois par mois. Cette vie torrenteuse est mon excuse. Quand je serai libre, vous me jugerez. Oui, pardonnez beaucoup à qui aime et travaille beaucoup. Comptez-moi pour quelque chose les nuits passées, les jours consumés sans plaisirs, sans distractions. J'ai été invité par madame Mitgislas ***, mais je n'ai pas accepté; je n'ai pas le temps ni le vouloir. Le monde donne si peu de chose et veut tant de choses! J'y suis si mal à l'aise! Je suis si gêné en recevant de sots compliments, et les vrais *sons* du cœur sont si rares!

Depuis que je ne vous ai écrit, il n'y a eu que du travail dans ma vie; quelques bonnes petites débauches de musique l'ont

entrecoupé. Nous avons ici *Mosé, la Sémiramide,* montés et exécutés comme ces opéras ne le seront jamais, et, chaque fois que l'on donne ou l'un ou l'autre, j'y vais. Ce sont mes seuls plaisirs. Je ne me mêle en rien de la politique. Je dis, comme je ne sais quel grammairien : « Quoi qu'il arrive, j'ai six mille verbes conjugués. »

M'aimerez-vous en longs cheveux ? Tout le monde ici me dit que je suis ridicule ainsi. Je persiste ; ils ne sont pas coupés depuis mon doux Genève. Pour que vous sachiez ce que veut dire *mon doux Genève,* il faudrait que vous connussiez la caricature de Charlet sur *mon doux Falaise :* un conscrit sur le Mont-Blanc, ne voyant pas un pommier, et l'appelant : *Terre de malheur!*

En ce moment, je travaille à deux choses : *la Fleur des Pois* et *Melmoth réconcilié :* puis, j'ai aussi la contre-partie de *Louis Lambert : Ecce Homo,* et la fin de *l'Enfant maudit,* outre celle de *Séraphîta,* qui vous appartient, et celle du *Père Goriot,* qui finira l'année 1834, comme la fin de *Séraphîta* la commencera.

Vous comprenez que tout est bien employé, nuits et jours, d'autant que j'ai les épreuves de mes réimpressions qui vont toujours. Sandeau est épouvanté. Il dit que la gloire ne peut pas payer ces travaux-là, qu'il aimerait mieux mourir que de s'y livrer. Il ne me porte pas d'autre sentiment que celui de la pitié qu'on accorde aux malades.

Je vous verrai sans doute à Vienne. J'ai bien solidement arrêté avec moi-même d'y aller en mars, afin de pouvoir faire une reconnaissance des champs de batailles d'Essling et de Wagram. Je partirai après le carnaval.

XIX

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, lundi, 22 décembre 1834 — dimanche, 4 janvier 1835.

Tout est bien changé depuis ma dernière lettre. Hélas ! j'ai eu l'ambition de me trouver près de vous pour le 26 janvier

et je me suis mis à travailler dix-huit heures, me levant à minuit, me couchant à six heures du soir. J'ai soutenu cela pendant quinze jours, depuis ma dernière lettre jusqu'au 31 décembre : puis, j'ai risqué une insomnie; voici que je sors d'un sommeil de dix-sept heures, pris à plusieurs reprises, ce qui m'a sauvé. Ce que le public y gagne? *Le Père Goriot*, dont ces stupides Parisiens raffolent. Voici *le Père Goriot* mis au-dessus de tout.

J'attends que j'aie fini *Séraphita* pour vous envoyer d'un coup et le manuscrit de *Séraphita*, dans sa reliure de drap et de soie comme vous l'avez voulue, simple et mystérieuse comme ce livre, puis le manuscrit du *Père Goriot* avec *le Père Goriot* imprimé, puis ma première livraison d'*Études philosophiques*, puis la quatrième des *Études de mœurs*. Travaux de géant, dont vous connaissez d'ailleurs le principe.

Ainsi donc, au moment où vous me félicitiez de reprendre une vie convenable, je succombais à la fatigue, et je vais m'y replonger, car cette semaine la *Revue de Paris* doit contenir la fin du *Père Goriot* et j'ai cent onze pages de la *Revue* à faire! Je n'ai, Dieu merci, aucune obligation mondaine J'ai refusé les invitations Potoçka, tout.

Le Père Goriot est encore une surprise que je vous ménage, dans le genre de *l'Absolu*, quoique ces deux œuvres soient différentes comme la Chine et le Groenland. Elles sont de la même force. Seulement, dans mon désir de conquérir vingt-cinq jours de liberté, j'ai fait *le Père Goriot* en vingt-cinq jours. Mais il s'est étendu. Ce ne sera fini que le 11 janvier. Je ne puis pas m'en aller sans finir *Séraphita*, que la *Revue* me demande à genoux, et sans satisfaire madame Béchet. Adieu mes chères, mes blanches, mes ravissantes espérances! Non, je ne puis être en janvier à Vienne! Mais peut-être y serai-je en février, le jour où je quittai notre bon Genève. J'oublierai *un an*, et je tâcherai de croire que la veille je vous ai vue.

D'ailleurs, voici mes travaux qui commencent à être un peu mieux payés. *Le Père Goriot* me vaut sept mille francs, et comme il rentrera dans les *Études de mœurs* avant quelques mois, on peut dire qu'il me vaudra mille ducats. Oh! je suis bien profondément humilié d'être si cruellement attaché à la

glèbe de mes dettes, de ne pouvoir rien faire, de ne pas avoir la libre disposition de moi-même! Ce sont, jour et nuit, des larmes amères versées dans le silence; ce sont des douleurs inexprimables, car il faudrait connaître la puissance de mes désirs pour connaître celle de mes regrets.

Vous vous fatiguez donc à aller dans le monde, vous fleur de solitude, et si belle d'inexpérience mondaine! Votre lettre m'a mis toute la société de Vienne dans ce cabinet où je travaille sans relâche. Je suis devenu mondain avec vous.

Hélas! je suis atteint d'une douleur qui s'étendra sur toute ma vie. Je suis allé voir *pour deux jours* (comprenez-vous quelle est la furie de mes travaux?) madame de B..., qui est à dix-huit lieues de moi. J'ai été témoin d'une crise affreuse. Je n'en puis plus douter, elle est atteinte d'un anévrisme au cœur. Cette vie si précieuse est perdue. A tout moment la mort peut m'enlever un ange qui a veillé sur moi pendant quatorze ans, une fleur de solitude aussi, que jamais le monde n'a touchée et qui était mon étoile. Mes travaux ne vont pas sans pleurs! Les soins qu'elle réclame jettent aussi de l'incertitude sur le temps dont je pourrais disposer, quoi qu'elle-même se joigne au médecin pour me conseiller de fortes distractions. Elle pousse l'amitié jusqu'à me cacher ses souffrances; elle veut être bien portante pour moi. Vous comprenez que je n'ai pas tracé *Claës*[1] pour faire comme lui! Grand Dieu! Quels changements se sont faits en deux mois chez elle! J'en ai été atterré. Se trouver presque fou de chagrin et se voir condamné au travail! Perdre cette noble et grande partie de ma vie et vous savoir si loin, c'est à se jeter dans la Seine! L'avenir de ma mère, qui repose sur moi et cette espérance qui brille loin, bien loin, sont deux branches auxquelles je me suis cramponné. Aussi vos *grondes* à propos des Komar, et des Potocka, et de ma dissipation m'ont-elles fait tristement sourire. J'ai néanmoins serré votre lettre près de mon cœur, avec cette profonde sensation d'égoïsme qui nous fait serrer le dernier ami qui nous reste. Vous serez, si cette personne m'était enlevée, la seule et unique personne qui m'ait ouvert son cœur. Vous seule connaîtrez le *Sésame* car le sentiment

1. Voir *la Recherche de l'Absolu*.

de madame Carraud d'Issoudun est en quelque sorte le double de celui de ma sœur. Elle a quasi remplacé celle que j'ai perdue[1].

La lecture du deuxième article du *Père Goriot* a fait tant de plaisir à madame de B..., qu'elle a eu une crise de cœur. Ainsi, moi, qui ne soupçonnais pas la gravité du mal, j'ai été la cause innocente d'une douleur !

Je vous avais commencé une lettre toute gaie, après avoir reçu votre lettre du 12 qui m'est arrivée ici le 22 : je l'ai jetée au feu. Cette gaieté me faisait mal. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? cette pudeur de sentiment, vous si semblable à elle ! Vous en qui j'ai retrouvé tant d'idées, de noblesses, de grâces, de celles qui m'ont fait nommer cette personne : ma conscience !

Entre cette douleur, et la lumière lointaine que j'aime, que sont les hommes, le monde ! Il n'y a de possible que le travail constant auquel je suis adonné, ce travail, mon sauveur, qui me donnera la liberté, qui me rendra mes ailes. J'ai tressailli en lisant votre raisonnement : *pas de lettres, il vient*. Cette idée devait vous arriver ; j'en ai été trop souvent tourmenté. Il me prend des rages périodiques de tout laisser là, de m'enfuir, de monter en voiture ! Puis, les chaînes retombent ; je vois l'épaisseur de mon cachot. Si je viens vous voir, ce sera certes une surprise, car je ne puis plus rien décider à cet égard. Il faudrait aussi avoir fini pour madame Béchet la cinquième livraison, terminé la deuxième des *Études philosophiques* de Werdet, fini *Séraphita*, pourvu à l'argent nécessaire ici pour payer en mon absence, et je n'ai pas un seul ami à qui demander un liard ; il faut tout tirer de mon écritoire. Là est mon Potose ; mais pour l'exploiter il faut dépenser des nuits et y perdre ma santé. La misère est une horrible chose. Elle fait accuser notre cœur, elle dénature tout. Il faut, quant à moi, que le talent, ou la puissance d'écrire, soit aussi ponctuelle que le sont mes échéances. Il ne faut être ni malade, ni souffrant, ni mal disposé. Il faut être, comme le balancier de la Monnaie, de bronze et d'acier, et frapper toujours !

1. Laurence de Balzac, mariée à M. de Montzaigle, et morte jeune.

A pareille époque, il y a un an, j'étais sans ma chaîne, j'étais loin de mes ennuis, près de vous. Quel retour vers le passé! Je ne croyais pas pouvoir me tirer d'affaire, j'étais insouciant de mes dettes. Aujourd'hui, je crois à ma libération, j'y touche. Encore six mois de sacrifices et je suis sauvé, je redeviens moi, je suis libre! J'irai manger avec vous le premier morceau de pain qui m'appartiendra, qui ne sera pas trempé de larmes, d'encre et de travail!

Je ne voudrais pas vous attrister, je voudrais vous dire que, si je suis oppressé, je sens aussi vivement le bonheur qu'il y a à pouvoir le dire. Mais vous me négligez comme si vous n'étiez rien pour moi: vous m'écrivez peu. Pourquoi ne me donnez-vous pas à moi, à moi seul, un jour de la semaine employé à m'écrire? Supposez que je sois à Vienne, que je vienne vous voir tous les dimanches, moi pauvre ouvrier, vous me donneriez ce jour. Hé bien, je vous jure que si je ne suis pas à Vienne en corps, j'y puis être en pensée. Écrivez-moi donc ce jour. J'aurai une lettre tous les huit jours, une fois l'enroulement des lettres établi. Je vous répondrai. Vous n'avez pas écrit une seule lettre à laquelle je n'aie aussitôt répondu. Ce me sera de quelque allègement à ma vie. Faites cela! Ne soyez pas visible ce jour-là. Ne serez-vous pas en compagnie?

Je ne sais pas si l'on reçoit la *Revue de Paris* à Vienne. Vous avez dû y voir une *Lettre* de moi aux écrivains de notre siècle où j'expose nos malheurs. Si vous ne l'aviez pas, écrivez-le moi; je vous en enverrais un exemplaire avec l'envoi des manuscrits de *Séraphita* et du *Père Goriot*, que j'espère vous faire vers la fin de janvier.

La fin de *Séraphita* est une œuvre d'une grande difficulté. Les Allemands ont envoyé ici des traducteurs pour l'avoir toute chaude.

Allons, adieu. J'aurais eu bien du bonheur à venir vous dire le 26 janvier que je vous aime encore mieux le 26 janvier 1835 que le 26 janvier 1834; mais, de loin, quelque ardent que soit le cœur, rien ne vaut les délices de la présence.

XX

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, vendredi 16 janvier 1835.

Malgré mes travaux constants, malgré les plus grands efforts et la volonté la plus intense, je n'ai pu terminer ce que je devais faire pour avoir la faculté de partir aujourd'hui, profiter de ce temps doux qui me rappelle l'hiver de Genève, et me trouver le 26 à Vienne. Tout s'y est opposé. La *Revue de Paris* n'a pas voulu doubler ses numéros pour que le *Père Goriot* fût achevé. J'ai encore mes *Cent contes drolatiques* sur les bras, et l'achat qu'on en doit faire est retardé de quelques jours. Je n'ai manqué à rien, mais les hommes m'ont manqué. Enfin, si j'ai terminé tout pour le milieu du mois de février, je me croirai très heureux, et j'aurai environ un mois pendant lequel le voyage sera pour moi la plus douce des nécessités.

J'ai cependant tout sacrifié, même le plaisir de vous écrire, à ce but ! Aujourd'hui, j'ai encore, pour le dimanche 25 janvier, quatre-vingts pages à faire pour *la Revue de Paris*. Vous recevrez encore, par la diligence, le manuscrit du *Père Goriot* et les deux volumes qui s'impriment sur les numéros de la *Revue*. Ici, tout le monde, amis et ennemis, s'accorde à dire que cette composition est supérieure à tout ce que j'ai fait. Moi, je n'en sais rien. Il m'est impossible de la juger. Je suis toujours resté dans l'envers de la tapisserie. Mais vous me direz votre avis.

Maintenant, j'ai à finir *l'Enfant maudit* et *Séraphita*, qui paraîtra dans les dix premiers jours de février. Puis, à finir *la Fille aux yeux d'or ;* puis, à faire *Sœur Marie-des-Anges*. *Sœur Marie-des-Anges* est un *Louis Lambert* femelle. Vous lirez cela. C'est une de mes moins mauvaises idées. Ce sont les abîmes du cloître révélés : un beau cœur de femme, une imagination exaltée, brûlante, tout ce qu'il y a de grand, rapetissé par les pratiques monastiques, et l'amour divin le plus intense tué de manière à ce que la sœur Marie arrive à ne plus comprendre Dieu, dont le goût et l'adoration l'ont

amenée là. Puis, j'ai à faire *la Fleur des pois* et une contre-partie de *Louis Lambert*, intitulée : *Ecce homo*.

Quand tout cela sera fini, et j'espère avoir terminé tout pour le 25 février, aurai-je gagné mon loisir? Ne me sera-t-il pas permis de déployer mes ailes et de tendre là où vous êtes?

Je suis néanmoins bien fatigué, bien tourmenté, bien ennuyé, surtout des affaires d'argent. Ce fil, qui vous ramène à chaque instant d'en haut sur ce tas de boue, est insupportable : il me scie le cou !

J'ai dîné chez madame Delphine Potoçka : mais je n'y ai rien laissé de mes sentiments. J'ai fait un retour rapide vers vous et j'ai brûlé de l'encens devant vous, en me rappelant quelques-unes de ces perfections dont vous ne voulez pas que je vous parle. Quelques intonations de voix de M. Mitgislas *** m'ont rappelé vaguement les vôtres, et m'ont fait battre le cœur.

Que le monde est froid ! Je suis revenu joyeusement dans mon ermitage, dont vous trouverez quelque jour, à Wierzchownia, le dessin, car ne m'avez-vous pas dit que vous étiez abonnée aux *Maisons de personnages célèbres*? Eh bien, j'y suis, ce qui ne prouve pas que je sois un *personnage*, ni *célèbre*, quand vous verrez quelles sottes gens on y célèbre.

Vous devez avoir maintenant mes cinq volumes in-douze. Vous y trouverez le *Drame au bord de la mer*, puis des choses bien corrigées. Combien de patience ! La récompense est bien loin de moi ! Quand entendrais-je de ces bonnes petites phrases que vous dites si bien, et qui feraient accepter des travaux plus écrasants encore que ne le sont les miens !

Une année sans vous avoir vue ! Que de fois il m'a pris l'envie de tout laisser là, de me moquer des cris, et de m'enfuir ! Puis, je me disais que si vous m'en auriez su gré, vous m'en auriez peut-être aussi blâmé, et que ce qui nous rend dignes d'estime et nous fait grands, ne doit jamais nous faire moins amis, vous et moi. Rassurez-moi, dites-moi que vous ne m'en aimez pas moins, quoique je n'aie pas su trouver en un an un mois. La preuve de ma réclusion est dans ce que j'ai fait, et dont s'étonnent même les libraires. Cependant, il y a encore des gens qui disent : *Mais il ne fait rien paraître !*

Tous ces travaux ne sembleront rien, tant qu'ils ne m'auront pas donné la liberté, l'indépendance. Quand je pense qu'il me faut environ six mille ducats et que, pour les avoir, il faut étaler six bouteilles d'encre sur vingt-quatre mains de papier, c'est à faire frémir.

On m'offrait hier douze mille francs des *Mémoires d'une jeune mariée*. Mais je préfère les quatre mille francs de *la Revue de Paris*, et les quatre mille francs pour un mille d'exemplaires achetés par la librairie, que d'en mettre trois mille exemplaires sur la place publique. Je vous conte mes petites affaires.

Madame de B... va mieux ; elle prétend que les mauvais symptômes ont cessé ; mais je vais y aller pour m'assurer de la véracité de ce qui pourrait être un sublime mensonge dont je la sais capable. Pour me laisser porter mon fardeau, elle aura voulu m'ôter des inquiétudes et essuyer mes larmes. Oh ! c'est un bel ange ! Il n'y a que vous qui la continuiez pour moi. Aussi, tous ces jours, pendant mes douleurs, mes yeux, mes espérances se tournaient-ils vers vous, avec une force qui me ferait croire que vous avez dû m'entendre.

Oh ! laissez-moi, à moi loin de vous, le triste privilège de vous dire combien votre amitié m'est douce, bonne et précieuse ! Quelle fierté elle me donne ici contre bien des pièges, et quel principe de constance travailleuse elle a jeté dans ma vie ! Mais il me manque un collier sur lequel il y ait : *Mougik de Paulowska !*

Allons, adieu. Pensez un peu à qui pense toujours à vous, à un Français qui a tout le cœur dont vous êtes si vaines, passé le Danube, qui ne vous oublie pas, qui viendra vous montrer d'ici à quelque temps ses cheveux blancs et sa grosse face de moine soumis au régime du cloître ; un pauvre *seul*, qui regrette ses causeries, et qui voudrait vous faire jeter aux pieds mille glorieuses couronnes afin de vous dire qu'elles doivent vous servir de plancher, d'oreiller !

Allons, réadieu. Mettez un baiser sur le front d'Anna, rappelez-moi au souvenir de ceux qui vous entourent et que j'ai eu le plaisir de voir. Ils me semblent tous heureux d'être auprès de vous. Enfin, rappelez à M. de Hanski son gai convive, qui a dû faire bien des provisions de bons rires, car il est bien triste depuis longtemps. Écrivez-moi toujours un petit

peu? Je ne sais pas comment il se fait que je n'ai rien reçu depuis dix jours. Le monde vous absorbe donc toujours? Hélas, votre mougik a été aussi *un poco* dans cette halle de faux sourires et de belles toilettes; il s'est lancé chez madame Apponyi, car il faut que la maison de Balzac vive bien avec la maison d'Autriche, et votre mougik a eu quelques succès. Il a été examiné avec la curiosité que l'on prête aux animaux venus de loin. Ç'a été présentations sur présentations, qui l'ont si fort ennuyé, qu'il a été se colloquer dans un petit coin où il y avait des Russes et des Polonais. Mais ces noms sont si difficiles à vous dire qu'il ne peut vous en rien rapporter, sinon qu'il y avait là une dame fort laide, amie de madame de Hahn, et une comtesse Schouwalof, sœur de madame Jeroslas***. Est-ce cela? Le mougik ira là tous les quinze jours, si sa dame le lui permet.

XXI

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, lundi 26 janvier 1835.

Aujourd'hui a été fini *le Père Goriot*. Spachmann en relie pour vous le manuscrit et, dans cinq à six jours, il s'acheminera vers Vienne, escorté de la *Lettre aux Écrivains*, puisque vous ne la connaissez pas.

Je pars demain pour huit jours, afin d'aller travailler dans le silence auprès de la chère malade. Elle va mieux, dit-elle; mais je n'en saurai quelque chose que quand j'aurai passé cette semaine près d'elle.

A mon retour, j'espère que *le Père Goriot* sera réimprimé; je pourrai donc joindre un exemplaire du livre au manuscrit. Sinon, je demanderai à la *Revue* les numéros. *Séraphita* vous viendra plus tard, avec la deuxième livraison des *Études philosophiques* de Werdet et la quatrième de madame Béchet. Mais peut-être vous porterai-je ces choses, accompagnées de pommade, du baguier d'Anna et de tout ce que vous daignerez me commander. J'ai trop bien accepté les douceurs de

l'hospitalité pour que vous n'usiez pas de moi comme vous voudrez.

Oui, j'aurai la possibilité de me reposer pendant un mois, du 2 mars au 2 avril. Il le faudra ; d'ailleurs, mes affaires d'argent deviendront moins dures. J'aurai conquis ce mois de liberté par cinq mois de travaux exorbitants. Mais, si je suis demeuré triste, chagrin, sans plaisir de cœur, du moins tout a réussi. *Le Père Goriot* est un étourdissant succès ; les plus acharnés ennemis ont plié le genou. J'ai triomphé de tout, des amis comme des envieux. Quand *Séraphita* aura déployé ses grandes ailes, quand les *Mémoires d'une jeune mariée* auront montré les derniers linéaments du cœur humain, quand les *Vendéens* auront arraché la palme du roman à Walter Scott, alors, alors, je serai bien content en me trouvant près de vous ; vous n'aurez pas un ami sans quelque valeur. Quant à l'homme en lui-même, vous ne le trouverez jamais que bon et enfant.

J'ai encore à faire, en février, *la Fleur des pois* ; encore quelque chose dans le genre d'*Eugénie Grandet*.

Je ne vous parlerai pas de la tristesse mêlée de joie qui m'a pris ce matin. Être à la fois et si loin et si près ! Qu'est une année ? Celle-ci a été longue, angoisseuse par l'âme, courte par le travail. Si les lueurs de la terre promise ne brillaient pas comme un crépuscule, je crois que mon courage m'abandonnerait au dernier effort. Il a fallu ma vie sobre, patiente, égale, monacale, pour résister à tout. Une femme est beaucoup dans notre vie, quand elle est Béatrix et Laure, et mieux encore. Si je n'avais pas eu une étoile à voir quand je fermais les yeux, j'aurais succombé.

Allons, adieu. Ce n'est presque plus rien pour moi que quarante jours, et je me dis que dans quarante jours je serai sans doute dans la malle-poste de Strasbourg. Je verrai Vienne, le Danube, les champs de Wagram, l'île Lobau ; je ne vous parle pas de la Landstrasse. En fidèle mougik, je ne sais rien qui soit au-dessus des gens qui l'habitent.

Vous allez donc toujours dans le monde et, de nous deux, c'est le plus occupé, le moins riche de temps, qui écrit le plus souvent ! Je grogne, comme un pauvre chien négligé, mais auquel il suffit de dire : « *Ici, Milord* », pour le rendre content !

XXII

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, mardi 10 février 1835.

Quoique j'aie à peine le temps de vous écrire, je ne puis vous taire le plaisir que j'ai éprouvé hier au milieu de la fête de madame Apponyi, quand le prince Esterhazy ayant désiré me voir, il m'a parlé d'une certaine madame de Hanska, née Rzewuska, dont l'esprit, les grâces et le savoir l'avaient émerveillé, et qui lui avait donné le désir de me voir. Avec quel bonheur j'ai dit devant sept ou huit femmes, qui toutes avaient des prétentions, que je n'avais pas rencontré dans ma vie plus de deux femmes que l'on pût vous opposer comme instruction sans pédanterie, comme grâce de femme, comme fierté de sentiments. Je ne vous dirai pas tout; j'aurais l'air de mendier un regard favorable de la souveraine de Paulowska. Mais toutes les femmes ont fait des grimaces, surtout quand le prince est tombé d'accord avec moi sur votre beauté, et qu'il a été publié que tout votre esprit ne vous rendait pas méchante, que vous étiez gracieusement bonne. J'aurais embrassé ce bon petit prince.

Allons, encore quelques jours, et j'aurai le plaisir de vous voir.

Je reviens de Nemours. Hélas! madame de B... ne va pas mieux. La maladie a fait d'affreux progrès, et je ne saurais vous exprimer combien cette âme de ma vie a été grande, noble et touchante en ces jours mesurés par la souffrance; avec quelle ferveur elle désire qu'une autre soit pour moi ce qu'elle a été déjà. Elle sait combien me donne de ressort et de noblesse l'habitude de tout rapporter à une idole. Mon Dieu est sur terre. Je me fais juger à chaque heure par elle. Je me dis en toute chose : « Que penserait-elle de ceci? » et cette réflexion corrobore ma conscience, empêche que je ne fasse rien de petit.

Quelque violentes que soient les attaques et les calomnies, je marche plus haut. Je ne réponds rien. Oh! madame, il y

avait en moi un sentiment de souvenir et un sentiment d'horrible douleur, qui m'ont déchiré. pendant dix jours que je me suis reposé du *Père Goriot*. Je puis vous le dire, cette œuvre a été faite en quarante jours; je n'ai pas dormi dans ces quarante jours quatre-vingts heures. Mais il faut que je triomphe.

Je vais encore risquer, comme le dit le docteur, ma vie intelligentielle ces jours-ci, pour finir la deuxième livraison de Werdet, la quatrième de madame Béchet et *Séraphita*. Aussitôt que ce sera fini, j'irai acheter la Grenadière et, le contrat signé, je cours à Vienne, voir le champ de bataille d'Essling, et, de là, un peu dans la Landstrasse, où vous êtes.

Ainsi, à moins que je ne sois malade d'ici au 10 mars, ce qui n'est pas probable, je vais travailler avec le doux intérêt d'aller, mes œuvres accomplies, vers ce Vienne où j'oublierai tous mes ennuis. L'air de Paris me tue; j'y sens le travail, les obligations, les ennemis! Il me faut une oasis. D'ailleurs, le *Père Goriot* fait fureur, il n'y a jamais eu tant d'empressement à vouloir lire un livre; les marchands l'affichent d'avance. Il est vrai que cela est grandiose. Mais vous jugerez.

Adieu; ce bout de lettre est griffonné sur un tas d'épreuves qui épouvanterait même un prote. Je compte finir mon troisième dixain à Vienne. Ce sera mon œuvre de loisir.

XXIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, 1er mars 1835.

J'ai reçu, madame, la lettre par laquelle vous m'annonciez votre départ pour votre solitaire Wierzchownia. Je ne vous verrai donc pas à Vienne. Je retarderai mon voyage à Essling et Wagram jusqu'à la fin de l'été, de manière que, quand j'irai, je pousserai jusqu'en Ukraine.

Allez, vous serez accompagnée des vœux les plus sincères pour votre bonheur et pour celui de ceux qui vous entourent. Moi, je viens, après quelques jours de distraction nécessités par ma lassitude, je viens de rentrer dans la retraite la plus

profonde pour y mettre à fin mes deux traités avec madame Béchet et Werdet, pour y grandir, pour y mettre mon nom à la hauteur de l'estime que vous en faites, pour que vous ne soyez pas fière en vain de m'avoir accordé quelques jours de gracieuse amitié; car, ma fierté, à moi, sera toujours bien légitime. Je vous redis, avec quelque religieuse émotion, que vous êtes, avec celle dont je vous ai si souvent parlé, la plus belle âme, le plus noble cœur, la plus attrayante personne que j'aie vue en ce monde, et l'esprit le plus supérieur et le plus délicatement instruit. Laissez-moi vous redire ce que je pense, au moment où vous allez mettre entre nous autant de distance qu'il y en a déjà.

Je viens de mesurer la profondeur des travaux qui me restent à faire; j'en ai pour six mois encore. Pendant six mois je vais essayer de grandir, de vous envoyer de belles œuvres, les fleurs de ma cervelle, les seules qui puissent franchir les espaces sans se faner, et qui vous arriveront, comme ce que je vous ai envoyé déjà, dans leurs germes grossiers et dans leur première parure. Agréez-les toujours comme une preuve de mon respect et de mes admirations, comme une preuve de cette constance que vous m'avez recommandée, comme les gages d'une sainte et pure amitié, comme un témoignage en faveur de cette belle France calomniée, accusée de légèreté, mais où il se trouve encore des âmes chevaleresques, exaltées, fortes, et qui ne traitent pas légèrement les sentiments vrais. Vous m'avez donné le désir de grandir encore; laissez-moi être à mon aise reconnaissant.

Je viens de rompre tous les fils par lesquels Lilliput-Paris venait de me garrotter; je me suis fait une retraite inconnue, où je vais demeurer six mois[1]. J'ai été saisi d'une profonde émotion en y entrant, car il s'agit de livrer ma dernière bataille, et de m'emparer du sceptre. Si j'allais succomber? Si j'allais ne pas réussir? Si, malgré le régime médité par quelques médecins qui m'ont tracé une manière de vivre pour pouvoir lutter sans danger contre mes travaux, j'allais tomber malade? J'ai été pris d'une foule de pensées inspirées par la gravité des choses que j'entreprends. Enfin, c'était au matin;

1. Rue des Batailles, à Chaillot.

j'ai été à la fenêtre, et j'ai vu briller au-dessus de ma tête l'étoile de cette heure délicieuse. J'ai eu confiance. J'ai été joyeux comme un enfant, après avoir été faible comme un enfant, et je me suis retourné vers ma table en disant le : *Allons !* du cheval de l'Écriture. Puis, j'ai voulu commencer par vous écrire ces lignes. Portez-moi bonheur, vous et l'étoile, dites? La seconde chose que je vais faire sera la fin de *Séraphita*, œuvre immense, que j'ai méditée depuis trois ou quatre mois, et qui s'est agrandie. Je n'ai plus qu'à l'écrire. Vous savez qu'elle vous appartient.

Dites-moi bien l'adresse à laquelle je dois envoyer mes lettres. Je vous écrirai deux fois par mois, le 1er et le 15, en sorte que vous saurez bien quand mes lettres viendront.

Vous devez, en ce moment où j'écris, avoir lu *le Père Goriot*. Comment ferai-je pour vous envoyer mes manuscrits quand vous serez en Russie? Vous me le direz. Quant aux livres, ce sera tout aussi difficile. Vous me donnerez vos instructions. Allons, les miennes sont que vous vous portiez bien; que M. de Hanski soit gai, n'ait point de papillons noirs et que ses entreprises prospèrent; qu'Anna saute et rie, et grandisse sans accidents; que tout ce qui vous entoure soit heureux et bien portant.

Au commencement de l'automne, donc, s'il plaît à Dieu, si j'ai bien fructueusement travaillé, vous verrez arriver un pèlerin, qui sonnera à la porte de votre château, demandant quelques jours d'hospitalité, et qui voudrait vous payer en déposant à vos pieds les couronnes remportées au tournoi littéraire, si la gloire pouvait jamais être autre chose qu'un grain d'encens sur l'autel de l'amitié.

A bientôt, car, pour moi, six mois de travaux passent comme un jour.

H. DE BALZAC.

(*A suivre.*)

AUX ÉTATS-UNIS

QUESTIONS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

I

De tous les phénomènes économiques et sociaux dont notre siècle a été témoin, il n'en est pas de plus remarquable que l'extraordinaire développement des États-Unis : de 1790 à 1890, — époques du premier et du dernier recensement, — la population de la République a passé de 4 millions à plus de 63 millions d'âmes.

Cet accroissement prodigieux s'est effectué avec le maximum de rapidité dans les vingt dernières années : de 1870 à 1890, le nombre des habitants des États-Unis s'est élevé de 38 millions à plus de 63 millions, — soit une augmentation de 25 millions d'individus en vingt ans, ou de 1 million et quart par an.

L'immigration européenne est une des causes principales de cet accroissement : de 1790 à 1890, on estime que plus de 16 millions d'êtres humains ont débarqué aux États-Unis et s'y sont fixés : la moitié, — soit 8 millions, — depuis 1870. Ainsi la moyenne annuelle des Européens quittant leur patrie pour venir s'établir dans la grande République américaine a été de 80.000 environ depuis 1790 jusqu'à

1870, elle s'est élevée à 320.000 durant les vingt années précédant 1890.

Si rapide qu'ait pu être l'augmentation de la population, l'accroissement des capitaux a été encore plus rapide : la richesse moyenne individuelle était évaluée à 3.650 francs en 1870, et à 5.200 francs en 1890. Les États-Unis seraient actuellement la plus riche nation du globe et posséderaient une richesse totale de 325 milliards [1].

Ces chiffres montrent que l'accroissement de la puissance matérielle des États-Unis s'est effectué avec le maximum de rapidité après la terrible guerre civile pendant laquelle les Américains sacrifièrent un million d'hommes et vingt milliards de francs.

L'effort colossal fait par l'Amérique contre elle-même semble donc, à première vue, avoir puissamment contribué à sa prospérité : il est certain que le recensement de 1870 montre de grands progrès matériels postérieurs à celui de 1860. Mais les statistiques établies pendant la période d'effervescence qui a précédé le commencement de la lutte ne paraissent pas offrir de sérieuses garanties d'exactitude : de plus, rien ne prouve que, sans la guerre, l'accroissement de population et de richesse des États-Unis entre les années 1860 et 1870 n'eût pas été beaucoup plus considérable. Si la guerre a favorisé les industries destinées à entretenir les flottes et les armées fédérales, elle a causé, par contre, des ruines effrayantes. Le Sud a été complètement écrasé, le Nord a beaucoup souffert : la marine marchande américaine, dont les armateurs appartenaient presque tous aux États unionistes, rivalisait avec la marine marchande anglaise peu de temps avant le commencement des hostilités [2]. Après le triomphe

1. On admet généralement que la richesse totale de l'Angleterre s'élève à 250 milliards, celle de la France à 230, celle de l'Allemagne à 170 : — ce qui donne 6.700 francs, comme avoir moyen, pour chaque Anglais ; 6.000 francs, pour chaque Français ; 3.400 francs, pour chaque Allemand.

2. Vers l'époque de la guerre de Crimée, les tonnages des marines marchandes anglaise et américaine s'élevaient respectivement à 4.500.000 tonnes et à 3.500.000 tonnes. Les Anglais commencèrent à distancer les Américains au moment où le développement de la construction des navires en fer annula, pour les constructeurs du Nouveau Monde, l'avantage de la proximité d'immenses forêts. Puis la guerre de Sécession détruisit presque entièrement la marine marchande des États-Unis.

définitif du Nord, en 1867, elle avait presque entièrement disparu de la surface de l'Océan, grâce aux croiseurs confédérés souvent construits dans les ports de la Grande-Bretagne. Les Américains n'ont jamais pu regagner le terrain perdu : en faisant abstraction du matériel destiné à la navigation des fleuves et des lacs d'Amérique, et en tenant compte de ce qu'un vapeur possède par unité de temps une puissance de transfert environ triple de celle d'un voilier d'égal tonnage, on peut estimer que la marine marchande anglaise est aujourd'hui à peu près dix fois plus considérable que la marine marchande américaine.

La lutte qui a causé de telles hécatombes et de telles destructions de capitaux peut d'autant moins avoir été pour la nation américaine une cause de richesse que, nulle annexion de population, nulle conquête de territoire, nulle rançon de guerre, nul accaparement de marchés extérieurs, n'a compensé les sacrifices d'hommes et d'argent [1].

L'accroissement de la population et de la richesse des États-Unis ne s'est donc pas effectué grâce à la guerre de Sécession, mais bien en dépit de cette guerre; il a, en réalité, deux causes bien différentes.

La première est économique et politique : c'est l'adoption et l'application à outrance, par la plupart des nations européennes, du militarisme prussien. La seconde est industrielle et technique : c'est le développement du réseau ferré du Nouveau Monde.

Depuis 1866, et surtout depuis 1870, les peuples du continent européen arment tant qu'ils peuvent, et même plus qu'ils ne peuvent : tout homme appartient à l'armée jusqu'à quarante ou quarante-cinq ans; les plus belles et les plus productives années de la vie humaine, ainsi que la plus grande part du

1. L'Angleterre, il est vrai, s'est considérablement enrichie pendant la guerre de Sept ans et pendant la longue lutte contre la Révolution et l'Empire. Mais les conditions n'étaient pas les mêmes : la Grande-Bretagne a, comparativement, perdu fort peu de monde dans ces guerres ; la conquête de nouveaux marchés, ainsi que du monopole presque absolu des transports maritimes, indemnisait largement les Anglais de leurs sacrifices pécuniaires ; l'augmentation du rendement des impôts compensait l'augmentation de l'intérêt de la dette publique.

revenu de la richesse nationale, sont perdues pour le travail ; et toutes les nations européennes, même l'Angleterre et la Russie, que leur situation géographique rend pourtant à peu près inattaquables chez elles, sont ou se croient obligées de subir d'effrayantes déperditions de forces vives.

L'exode vers le Nouveau Monde a certainement été produit par l'excès des armements beaucoup plus que par l'excès de population[1] : il a été ralenti, mais non enrayé par la crise industrielle de l'Amérique anglo-saxonne et par la crise des changes dans l'Amérique latine ; mais il continuera, sans doute, tant que l'on ne trouvera pas moyen d'alléger les charges qui pèsent d'un poids si lourd sur l'Europe. Actuellement, pour les nations continentales, le seul remède paraît consister dans un changement complet de l'organisation militaire : il faudrait avoir une petite armée composée d'engagés volontaires pour faire les expéditions lointaines et veiller sur les points faibles des frontières maritimes et terrestres : en outre, il faudrait copier, en le modifiant suivant les cas, le système suisse, qui donne d'excellents résultats, tout en faisant perdre très peu de temps à la population.

Justement à l'époque où la vie devenait plus difficile dans l'ancien monde, les progrès de la métallurgie et de la construction des chemins de fer permettaient d'utiliser dans l'Amérique du Nord d'immenses régions fertiles et tempérées, que le manque de communications avait jusqu'alors rendues à peu près inaccessibles.

En 1860, les États-Unis possédaient 49.300 kilomètres de chemins de fer ; en 1870, 85.160 ; en 1880, 150.200 ; en 1890, 268.380 ; aujourd'hui, 281.000 environ. Comme on avait construit fort peu de voies ferrées pendant la guerre civile, nous pouvons dire que de 1866 à 1891, c'est-à-dire en vingt-cinq ans, le réseau des chemins de fer des États-Unis a fait plus que de quintupler.

A l'heure qu'il est, soixante-cinq millions d'Américains possèdent plus de voies ferrées que tous les autres hommes, — dont le nombre est estimé à plus d'un milliard et quart.

Cette gigantesque industrie, dont le capital nominal est

1. En France, par exemple, la population ne s'accroît guère ; pourtant, l'émigration a notablement augmenté depuis quelques années.

maintenant d'à peu près 55 milliards de francs [1] et qui emploie près de 800.000 personnes s'est développée presque sans aucune aide des pouvoirs publics : elle constitue un des plus beaux triomphes de l'initiative privée — un triomphe que nul gouvernement n'a pu égaler jusqu'ici : — elle fait grand honneur aux ingénieurs américains, lesquels, grâce à l'invention des trains articulés ou *bogies*, ont su créer un matériel à la fois très stable et très flexible, un matériel qui se prête aussi bien aux grandes vitesses en ligne droite qu'aux petites vitesses dans les fortes courbes.

Les voies ferrées qui sillonnent en tous sens le territoire fédéral ont lié la nationalité américaine mieux que les sanglantes victoires des Unionistes : la jonction du réseau des États-Unis avec les réseaux du Canada et du Mexique a établi la prépondérance politique et commerciale du gouvernement de Washington depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, et depuis les hauts plateaux conquis par les Espagnols de Fernand Cortez jusqu'aux froides forêts du Canada septentrional où errent les descendants des trappeurs français.

Quant à l'effet des chemins de fer sur la vie économique des États-Unis, il a été tellement extraordinaire, qu'on ne peut s'en rendre compte si on ne l'a pas vu : il semble que le passage de la locomotive fasse vraiment surgir du sol vierge de l'Amérique, comme par enchantement, les hommes, les maisons, les plantations, les moissons, les villages, les villes, les industries, la civilisation.

II

En même temps que la population et la richesse des États-Unis se développaient avec une rapidité sans précédent, les conflits entre le capital et le travail devenaient plus fréquents, plus violents et plus redoutables.

1. Le capital réellement souscrit ne dépasse probablement pas les trois quarts ou les deux tiers de cette somme : les concessionnaires ont fortement majoré le coût des apports, des travaux et du rachat des lignes, afin de réaliser immédiatement de forts bénéfices.

Depuis une trentaine d'années, plusieurs causes tendent simultanément à rendre moins bons les rapports du patron avec l'ouvrier : l'immigration européenne a jeté dans les usines des masses d'hommes dont le niveau moral et intellectuel est certainement très inférieur à celui des travailleurs nés et élevés aux États-Unis; l'augmentation de la population urbaine relativement à la population rurale [1] a changé les conditions d'existence de la majorité de la nation, et relâché le plus souvent les liens personnels qui attachaient entre eux des hommes de situations pécuniaires très différentes: les inégalités sociales résultant des inégalités de fortune sont très grandes dans une société démocratique industrielle comme celle des États-Unis, où rien ne vient contre-balancer l'influence prépondérante de l'argent; enfin, la crédulité populaire a beaucoup exagéré le montant des grandes fortunes — considérées soit séparément, soit en bloc — que certains individus habiles ou heureux ont amassées en quelques années : il en résulte que l'ouvrier est davantage enclin à être mécontent de son sort, alors même qu'il gagne plus qu'il ne lui faut pour vivre largement. — C'est ainsi qu'en 1889, dans les montagnes Rocheuses, j'ai mainte fois entendu des mineurs, généralement nés en Europe, déblatérer contre les propriétaires des mines, uniquement parce que ces mines donnaient des résultats fabuleux ; pourtant ces ouvriers, qui oubliaient que l'ensemble du capital engagé dans les mines d'or et d'argent des montagnes Rocheuses ne donne pas un intérêt extraordinairement élevé, gagnaient quatre dollars par jour dans un pays où l'on pouvait vivre facilement pour un dollar et demi ou deux dollars, — comme le faisaient, d'ailleurs, les mineurs canadiens français.

De ces profondes et radicales transformations dans la société américaine ont résulté de nouveaux groupements de ces deux forces qui sont les deux facteurs principaux de toute civilisation : le capital et le travail.

Actuellement, l'Union professionnelle — syndicat ouvrier

1. De 1790 à 1890, la population urbaine a passé de moins de 4 p. 100 à près de 30 p. 100 de la population totale. — En Amérique, les recensements considèrent comme population rurale toutes les personnes habitant des agglomérations d'un chiffre inférieur à 8,000 âmes.

— et le *Trust* financier se rencontrent partout dans le nord du Nouveau Monde.



Bien que les Unions professionnelles existent en Amérique depuis le commencement du XIXe siècle, le mouvement syndical n'a pris une réelle importance qu'après la guerre de Sécession : en 1866, le premier congrès ouvrier se réunit à Baltimore: en 1868, le président des États-Unis promulgue une loi fixant à huit heures la durée du travail dans les ateliers du gouvernement fédéral: et vers la fin de l'année 1869, se fonde à Philadelphie la société des « Chevaliers du Travail », — *Knights of Labour.*

Dans les premiers jours de 1870, les Chevaliers du Travail n'étaient que sept : — sept ouvriers tailleurs. — Ils se réunissaient secrètement : les pusillanimes craignaient de perdre leur place si leur participation à une société ouvrière était connue des patrons: les intelligents comptaient développer leur ordre grâce à l'attrait du mystère sur l'imagination humaine.

Au début, l'ordre des Chevaliers du Travail se recrute presque exclusivement dans cette admirable population ouvrière de Philadelphie, où tant de familles possèdent leurs petites maisons [1], où le travail régulier, l'économie et la moralité sont très répandus. L'Ordre est tout imbu des idées puritaines et semble animé du même souffle religieux que les compagnons de Penn : il déclare n'avoir pour objet que la tempérance et l'amélioration de la condition de l'ouvrier, — « afin de lui permettre de cultiver sa nature divine »: s'il condamne l'organisation actuelle du travail, c'est qu'il la considère « comme contraire à l'ordre de choses établi par Dieu » ; il entend « faire reposer sur la valeur morale la grandeur de l'individu et des peuples ».

Jusqu'en 1875, les progrès sont très lents. En 1878, le congrès de Reading réorganise les Chevaliers du Travail sur des bases nouvelles : désormais, l'Ordre sera constitué par des assemblées locales, des assemblées de district, et des assemblées d'État.

1. Voir la *Revue* du 1er janvier : — Habitations à bon marché.

Les assemblées locales sont formées de membres payant 30 *cents*[1] par trimestre : elles peuvent être professionnelles ou mixtes, — c'est-à-dire constituées par des travailleurs exerçant tous le même métier ou par des travailleurs exerçant des métiers différents ; les femmes y sont admises au même titre que les hommes : les avocats et les débitants de boissons en sont exclus.

Une assemblée de district comprend au moins dix assemblées locales.

Une assemblée d'État est composée de plusieurs assemblées de district.

Le Comité central, à la tête duquel sont le grand-maître et les administrateurs généraux, dirige l'ensemble de l'ordre.

Les questions locales sont examinées par les assemblées locales et les assemblées de district.

Le Comité central juge en dernier ressort les affaires locales, et il a le pouvoir absolu de gérer comme bon lui semble les affaires générales.

L'Ordre fit des progrès étonnants à partir de 1879. En 1886, les Chevaliers du Travail dépassaient en nombre un demi-million, et constituaient une puissance formidable.

Mais ce développement causa leur ruine : la majorité cessa d'appartenir aux sages Philadelphiens : les extravagances et les violences commencèrent.

L'Ordre prétendit se mêler à toutes les élections afin d'obtenir l'impôt progressif sur le revenu, l'interdiction de faire travailler des enfants et d'engager par contrat des ouvriers étrangers, l'abolition du forfait dans les établissements de la nation et des communes, l'organisation du crédit par l'État, le cours légal et forcé des billets de banque. En même temps, il suscitait à tort et à travers des grèves encore plus ruineuses pour les ouvriers que pour les patrons ; et, en 1886, il voulut de force absorber tous les syndicats professionnels, afin de donner au parti ouvrier une direction unique et d'arriver par là à la conquête du pouvoir. L'opinion générale aux États-Unis est qu'à cette époque de nombreux actes de violence et même plusieurs assassinats furent commis par les Chevaliers afin de terroriser les Unions et de leur imposer l'obéissance.

1. Le *cent*, qui est la centième partie du dollar, vaut 5 centimes français.

Mais les Américains ne sont pas gens à se laisser intimider. L'Ordre déclina aussi vite qu'il s'était accru : en 1893, il ne comptait guère plus de cent mille adhérents. Malgré son entente récente avec l'Alliance nationale des fermiers, — *National Farmer's Alliance*, — il a cessé d'être une grande puissance.

Dans cette même année 1886, où les Chevaliers du Travail se perdaient par leurs propres excès, une autre organisation plus habilement menée prenait la tête du mouvement ouvrier : la Fédération des Unions des États-Unis et du Canada, fondée en 1881 à Pittsbourg par une centaine de délégués représentant plus de cent mille ouvriers, changeait ses règlements, prenait le nom de Fédération américaine du Travail, et se posait hardiment comme le centre de ralliement de toutes les *Trades-Unions* de l'Amérique du Nord.

La Fédération a pour ressources ordinaires des cotisations obligatoires : chaque année, vingt-cinq dollars pour chaque Union affiliée et trois *cents* par adhérent ; en cas de grève, après un vote général favorable, elle peut en outre exiger deux *cents* par semaine et par adhérent.

La Fédération américaine du Travail a d'abord eu un accroissement très rapide : en 1893, elle comptait huit cent mille adhérents et paraissait avoir englobé tous les syndicats ouvriers de l'Amérique du Nord, à l'exception de l'Union des ouvriers de chemins de fer. Ce succès était dû, sans doute, à ce que la Fédération semblait viser un but pratique plutôt que politique et social : elle avait surtout cherché à imposer aux patrons un système complet de marques de fabrique pour les objets fabriqués dans les ateliers où l'on employait exclusivement ses adhérents.

Depuis 1893, elle a notablement accentué son hostilité envers les ouvriers étrangers et les non-syndiqués ; elle a voulu, en outre, forcer les législatures fédérales et locales à promulguer des lois favorisant spécialement les travailleurs ; enfin, elle a réclamé la « nationalisation » des mines, des chemins de fer, des télégraphes et des téléphones [1].

1. Aux États-Unis, les télégraphes et les téléphones appartiennent à des Compagnies privées ; le service en est généralement excellent.

Aujourd'hui, la Fédération semble avoir perdu en force et en influence : le chômage résultant de la crise industrielle qui dure aux États-Unis depuis juillet 1893 a diminué les ressources des Unions affiliées ; et le vote de l'impôt sur le revenu, ainsi que les violences, les incendies et les meurtres commis pendant de récentes grèves, ont soulevé l'opinion publique contre le parti ouvrier. Aux dernières élections, les démocrates, qui s'étaient alliés aux « populistes », — ce sont les socialistes de l'Amérique, — viennent d'être complètement battus par les républicains : la nation a montré une fois de plus qu'elle n'entendait permettre aucune restriction des libertés individuelles.

Quant aux Unions professionnelles, — qui correspondent à nos syndicats ouvriers, — elles sont pour ainsi dire les cellules organiques de ce corps qui s'appelle la Fédération américaine du travail : elles sont toutes établies sur des modèles semblables et ont toutes des points communs. Elles ne diffèrent que par leurs ressources et leurs tendances, variables avec les éléments constituants.

Les Unions professionnelles sont composées par l'association d'un nombre plus ou moins considérable de Loges, Divisions ou Unions locales.

Leurs ressources proviennent d'une part prélevée sur les versements des adhérents des Loges et parfois d'un droit d'entrée de 20 à 60 dollars imposé aux Loges elles-mêmes.

L'ouvrier désirant faire partie d'une Loge acquitte le plus souvent un droit d'entrée de 1 à 5 dollars ; en outre, il paye des cotisations ordinaires et extraordinaires destinées à être réparties suivant des proportions variables entre les frais généraux d'administration, la caisse de résistance en cas de grève, la propagande et la réclame, les secours de toute nature, l'abonnement généralement obligatoire au journal de l'Union professionnelle, et les assurances sur la vie.

A ce dernier chapitre sont inscrits souvent des frais considérables : dans « l'Union des constructeurs de chemins de fer », par exemple, un ouvrier peut avoir, suivant son âge, de une à quatre polices de 1.000 dollars chacune comme assurance sur la vie. Généralement, l'indemnité en cas de décès ou d'inca-

pacité permanente varie de 50 à 1.500 dollars, suivant les Unions et suivant le temps depuis lequel l'ouvrier fait partie de l'Union ; souvent, l'on donne également une indemnité de funérailles aux ayants droit du décédé ; enfin, certaines Unions remettent une petite somme à l'adhérent « affligé de la mort de sa femme ».

Il faut, pour suffire à ces charges multiples que les cotisations individuelles soient très élevées : elles ne paraissent pas être inférieures à 10 ou 15 dollars par an, suivant que l'Union ne se charge pas ou se charge des assurances sur la vie.

Dans les Unions des ouvriers et employés de chemins de fer, — celles que j'ai eu l'occasion d'étudier le plus, — la cotisation individuelle semble varier entre 15 et 25 dollars ; elle s'est élevée jusqu'à près de 35 dollars en cas de grève prolongée.

Les salaires des *trustees* — membres du Conseil d'administration — et du secrétaire-trésorier sont généralement de 1.000 à 2.000 dollars, plus les frais de déplacement, s'il y a lieu.

Les cautions exigées des *trustees* varient de 1.000 à 3.000 dollars ; dans la « Fraternité des chauffeurs de locomotives », la caution exigée du secrétaire-trésorier atteindrait la somme énorme de 75.000 dollars, — 375.000 francs.

Pour pouvoir déclarer une grève, il faut généralement un vote favorable des deux tiers ou des trois quarts des membres de la Loge directement intéressée : puis, cette Loge doit obtenir l'approbation du Conseil d'administration de l'Union : enfin, certaines Unions exigent en outre un vote favorable, émis par une forte majorité, — les deux tiers ou les trois quarts de tous les adhérents. — Ce vote est parfois obligatoire sous peine d'amende. Aussitôt la grève déclarée, les grévistes reçoivent un secours d'environ 5 dollars par semaine, s'ils sont célibataires, et 7 dollars par semaine s'ils sont mariés.

Les salaires admis par les Unions varient de 1.50 à 4.25 et même 6 dollars. En tout cas, ils sont certainement plus élevés qu'en Europe, tandis que le coût de la vie, contrairement à l'opinion générale des Européens, n'est pas plus grand : si le logement et les vêtements sont plus chers, les vivres sont meilleur marché.

Les Unions professionnelles varient beaucoup comme esprit et comme tendances : les unes affectent les allures de sociétés secrètes; les autres publient *in extenso* leurs bilans et leurs listes d'adhérents. Certaines veulent limiter le nombre des apprentis à une fraction — un cinquième, un huitième — du total des ouvriers, et défendent à leurs adhérents de s'embaucher dans les ateliers qui n'emploient pas exclusivement des syndiqués. Plusieurs n'admettent ni les nègres, ni les débitants de liqueurs. Les plus sages défendent aux avocats et aux politiciens de profession de parler sur la tombe des ouvriers décédés, s'occupent d'enseignement professionnel, et interdisent à leurs adhérents l'abus des boissons alcooliques.

D'une façon générale, on peut dire que les Unions où les étrangers — les Allemands surtout — ont la majorité, sont les plus imbues des idées collectivistes et anarchistes, tandis que les Unions où les ouvriers nés en Amérique forment la majorité sont beaucoup plus modérées et libérales. Les premières tiennent des dossiers individuels sur les « adhérents suspects » et prétendent « abolir le salariat »; les secondes veulent l'entente du capital avec le travail et vont jusqu'à déclarer « qu'une inégale distribution des richesses dans ce monde est peut-être une nécessité ».



En face des Unions professionnelles se dressent depuis une vingtaine d'années les Unions capitalistes formées par plusieurs entreprises exerçant la même industrie.

Suivant la nature des conventions établies, ces Unions de capitaux se nomment *Associations*, *Combinations*, *Pools*, *Trusts* et *Consolidations*[1].

Une *Association* n'est généralement qu'une entente en vue d'une action commune, — soit politique, soit économique, —

1. Il y a encore les *Rings* et les *Corners*, dont le but est l'accaparement d'un produit quelconque. Mais ces coalitions n'ont qu'un objet temporaire de spéculation et sont plutôt financières ou commerciales qu'industrielles. En outre, elles se sont toujours effondrées très vite, et, le plus souvent, elles ont ruiné leurs auteurs : ceux-ci, n'étant pas maîtres des sources de production, avaient involontairement augmenté cette production par la hausse des prix. Aussi ne parlerons-nous pas des *Rings* et des *Corners*.

ou bien encore une organisation défensive destinée à lutter contre les syndicats ouvriers en ripostant à la grève du travail — *strike* — par la grève du capital — *lock out*.

Les *Combinations* affectent trois formes principales : la première consiste à établir un prix minimum de vente ; la seconde à réserver exclusivement à chaque associé une certaine région territoriale ; la troisième à répartir entre les participants les commandes provenant de l'ensemble du marché.

Lorsque plusieurs entreprises — presque toujours des compagnies de chemins de fer — forment un *Pool*, elles versent une partie ou la totalité de leurs recettes brutes ou nettes dans une caisse centrale. Après chaque exercice, elles partagent entre elles, suivant une certaine proportion, les sommes disponibles.

Quant au *Trust*, c'est en réalité une coalition absolue et permanente, un véritable pacte que les principaux propriétaires d'une ou de plusieurs entreprises établissent entre eux afin d'imprimer une impulsion plus vigoureuse à leurs affaires. On évalue les apports de toute nature faits par tous les participants qu'il s'agit de syndiquer ; chacun de ces participants reçoit du *Trust* un certain nombre de certificats de dépôt — *Trust certificates* — représentant une valeur proportionnelle à celle des apports qu'il a effectués ; l'ensemble de ces *Trust certificates* constitue le capital nominal du *Trust*.

Quelquefois les possesseurs de *certificates* sont considérés purement et simplement comme des actionnaires du *Trust* tant qu'il subsiste. Mais le plus souvent, ces possesseurs de *certificates* ne sont qu'associés dans les bénéfices sans avoir aucune action sur la direction : le Conseil d'administration du *Trust* — *Board of Trustees* — est nommé, théoriquement, par les conseils d'administration des compagnies syndiquées, — *Board of Managers* ; — en pratique, ce sont les *Trustees* qui se nomment eux-mêmes, car, au moment de la formation, du *Trust*, ils possédaient, soit directement, soit par procuration, la majorité du capital de l'ensemble des entreprises syndiquées.

Les *Consolidations* se forment comme les *Trusts*, avec cette différence que les apports sont payés en obligations — *bonds* — en actions privilégiées — *prefered stock* — et en actions

ordinaires — *common stock*. — La *Consolidation* est une fusion pure et simple de plusieurs entreprises dans une entreprise unique qui les englobe toutes.

Ces diverses Unions capitalistes ont eu des fortunes bien différentes: vouloir faire leurs monographies serait entreprendre d'écrire l'histoire de l'industrie et du commerce aux États-Unis depuis la guerre de la Sécession. Les bonnes affaires, disons-le tout simplement, n'ont pas été aussi nombreuses que les mauvaises et les médiocres.

*
* *

Les effets des Unions ouvrières et des syndicats capitalistes sur la vie des États-Unis semblent être plutôt politiques qu'économiques. Les bulletins de vote des Unions ouvrières et les capitaux des syndicats capitalistes leur donnent une grande force électorale et des influences puissantes auprès des gens dont la politique est le seul moyen d'existence : par une singulière ironie des choses, qui ne se voit pas seulement en Amérique, une partie des revenus des syndicats capitalistes est chaque année employée à l'achat des politiciens élus grâce à l'appui des Unions ouvrières, après avoir promis solennellement de « lutter contre les monopoles ».

La formation des Unions professionnelles ne paraît pas avoir fait sensiblement monter les salaires des ouvriers. C'est plutôt la hausse des salaires qui développe les Unions : la preuve, c'est que le nombre des ouvriers syndiqués augmente ou diminue après chaque période de prospérité ou de crise industrielle.

Les seuls cas dans lesquels les Unions ont pu provoquer une hausse, d'ailleurs momentanée, des salaires, c'est lorsque la complicité des autorités locales a permis aux ouvriers syndiqués de se livrer à des actes de violence sur les non-syndiqués, — parfois même à des meurtres, — tandis qu'elle empêchait les patrons d'enrôler des gardes destinés à protéger leurs usines contre la destruction et l'incendie.

En définitive, les salaires, aux États-Unis comme ailleurs, obéissent purement et simplement à la loi de l'offre et de la demande; et l'influence que les Unions peuvent avoir sur cette

loi, par les diminutions d'offre de travail qu'elles peuvent produire, n'est que bien minime relativement aux effets des conditions économiques générales.

L'Union professionnelle n'est donc qu'une force mise entre les mains des ouvriers : cette force est utile ou nuisible, suivant l'usage qu'on en fait.

Le syndicat capitaliste peut, lui aussi, être bon ou mauvais.

Le plus souvent, il se forme alors que, sur le marché, une insuffisance de la demande relativement à l'offre menace de ruiner entièrement un grand nombre d'entreprises. Le premier acte du syndicat est donc d'empêcher la destruction d'une certaine quantité de capital, ce qui est une bonne chose en soi, puisque cette destruction constituerait une perte sèche dont l'effet se ferait sentir sur les intérêts matériels d'une région, et conséquemment, peut-être, sur ceux de l'humanité : — en outre, il assure l'existence d'un nombre souvent considérable d'ouvriers qui allaient être obligés de travailler à vil prix ou de ne pas travailler du tout par suite de la diminution de l'offre d'emploi résultant de la destruction de capitaux.

Une fois que le syndicat est constitué, ses effets dépendent de la façon dont il est dirigé : si les directeurs ont assez de prévoyance pour se contenter de bénéfices raisonnables, on peut penser que l'intérêt assuré du capital, le travail assuré aussi, la stabilité du marché, compensent pour la nation la légère surélévation des prix. Au contraire, si le syndicat abuse de sa situation, il est absolument nuisible parce que les gains du capital engagé et les salaires du travail ne compensent pas pour la nation le renchérissement excessif. Pendant quelque temps, le syndicat reste alors tout-puissant ; les lois ne peuvent rien contre lui ; il ne disparaît que pour renaître sous une autre forme ; il semble défier toutes les coalitions de toute nature. Mais cet état de choses n'est que passager : les bénéfices du monopole sont les pires ennemis du monopole, lorsque les lois ne viennent pas mettre la force coercitive de l'État au service d'intérêts particuliers contraires aux intérêts généraux. Les capitaux séduits par l'exemple de ces bénéfices exagérés se groupent et se coalisent peu à peu : un jour, le public voit avec joie le syndicat se trouver en face d'un autre syndicat aussi puissant ou plus puissant que lui : — et les phases de la

concurrence recommencent, elle suit les mêmes cycles qu'elle a toujours suivis et qu'elle suivra toujours, quoi qu'on fasse.

*
* *

On voit que le syndicat capitaliste n'a rien de commun avec le monopole d'État : le premier est généralement très commerçant, très souple, dure peu, se forme et se dissout avec une extrême facilité, ne peut que rarement faire des bénéfices très considérables en exploitant le consommateur, sans provoquer une concurrence acharnée, et, par suite, une nouvelle baisse du marché ; au contraire, le second est très rigide, il dure indéfiniment, se montre peu commerçant dans sa façon d'agir, et traite le public avec une désinvolture incroyable, parce qu'il ne redoute aucune concurrence possible. Le premier est un pouvoir tempéré par la menace et par l'action de lois naturelles inéluctables ; le second est un despotisme sans contrepoids, et qui ne peut être établi qu'en augmentant l'armée des fonctionnaires, c'est-à-dire la partie improductive de la société, le poids mort de la machine sociale.

Il est utile de remarquer, d'ailleurs, que les quelques syndicats apparemment nuisibles pour la nation ont justement été établis grâce à l'appui de l'État : les *Pools* de chemins de fer n'ont pu subsister que parce que l'État avait délégué son droit régalien d'expropriation sans exiger en échange le droit de surveillance[1]. En outre, les tarifs ultra-protectionnistes établis par le parti républicain ont rendu la formation des syndicats plus facile et plus redoutable.

En effet, les accapareurs américains ne peuvent en tout cas hausser les prix au-dessus de ceux auxquels les producteurs étrangers peuvent vendre avec avantage en Amérique : d'un autre côté, le prix de vente aux États-Unis d'une denrée ou d'un objet venant de l'étranger est égal au prix de production, plus le fret, plus les bénéfices du fabricant et des intermédiaires, plus les droits de douane.

1. Depuis quelques années, le vote de l'*Interstate commerce Act* — la loi sur le commerce entre les États — est venu diminuer les abus des compagnies de chemins de fer ; elle défend surtout d'accorder à un industriel particulier un traitement de faveur.

De ces quatre termes, dont l'ensemble constitue le prix de vente en Amérique, les trois premiers sont indépendants de la politique économique suivie par le gouvernement américain : mais le quatrième dépend uniquement de cette politique économique. En réalité, le premier et le dernier sont très considérables relativement aux deux autres : la concurrence et les progrès accomplis par les moyens de transport diminuent de plus en plus les bénéfices des intermédiaires et le prix du fret. L'action de la politique douanière du gouvernement sur le marché intérieur est extrêmement forte, puisque le droit d'entrée que doit payer un produit étranger constitue, après le prix de revient, l'élément le plus important du prix de vente. Ainsi les énormes droits de douane américains sont les meilleurs auxiliaires des *trusts*.

⁂

En principe, les lois américaines, qui reconnaissent une liberté illimitée d'association, interdisent les coalitions de toute nature. Néanmoins, elles n'ont pu empêcher jusqu'ici les cessations concertées de travail, ni les fermetures simultanées d'usines, ni les longues grèves, ni les oscillations violentes du marché. Jusqu'à présent les poursuites dirigées contre les Unions professionnelles et les syndicats capitalistes n'ont eu pour effet que de pousser les ouvriers à former des sociétés secrètes et les capitalistes à transformer les *Combinations*, *Pools* et *Trusts* en *Consolidations*, c'est-à-dire de rendre les Unions et syndicats plus centralisés et, par conséquent, plus redoutables : l'expérience a montré, une fois de plus, les dangers de l'ingérence du gouvernement dans les affaires privées.

D'ailleurs, l'opinion publique est au fond également défavorable aux Unions et aux *Trusts* : elle considère que le consommateur souffre autant des excès des ouvriers que des abus des patrons ; elle juge aussi sévèrement une grève produisant une perturbation grave dans la vie économique de la nation que la formation d'un syndicat causant un renchérissement important de denrées ou de produits absolument nécessaires à tous.

Autant que possible, l'Union et le *Trust* évitent d'entamer une lutte toujours très coûteuse et dont l'issue est incertaine :

ils traitent de puissance à puissance. Mais quand le choc entre ces puissances n'est pas évité, il arrive qu'il soit terrible : à Pittsbourg en 1892 et à Chicago en 1894, les grévistes se sont livrés à des violences, à des incendies, à des meurtres, que l'emploi d'assez grandes forces militaires a pu seul arrêter.

III

Le capital et le travail, aux États-Unis, ne vivent donc pas toujours en bonne intelligence. Là comme partout ailleurs, l'entente paraît beaucoup plus difficile à établir sur les droits et les devoirs réciproques des patrons et des travailleurs, que sur les questions d'économie politique proprement dite.

C'est que les luttes du libre échange contre la protection, et du monométallisme contre le bimétallisme et le papier-monnaie, mettent aux prises des intérêts que défendent de part et d'autre, en commun, des gens dont la fortune et la situation sociale diffèrent extrêmement. Sans doute, en Amérique, les capitalistes — à l'exception des propriétaires de mines d'argent — sont presque tous monométallistes-or et protectionnistes modérés, tandis que les ouvriers et les fermiers de l'Ouest et du Sud forment le gros des partisans de l'argent ou du papier : néanmoins, on ne saurait établir une corrélation absolue dans le Nouveau Monde entre la situation sociale et les opinions économiques. Il y a dans toutes les classes de la société et dans tous les États de l'Union des gens préconisant le libre échange ou la protection, l'or, l'argent, et le papier-monnaie. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les opinions économiques sensées, solidement appuyées sur l'étude des faits, se rencontrent principalement dans les classes où la fortune et l'instruction sont très répandues et dans les vieux États de l'Est, dont les populations ouvrières et agricoles, formées d'individus nés en Amérique, sont les plus sédentaires, les plus sérieusement éduquées, les plus avancées dans le difficile apprentissage de la liberté.

Les questions de pure économie politique divisent donc la nation américaine en tranches verticales. Il en résulte des

luttes électorales certainement très vives, mais ne laissant après le dépouillement du scrutin ni colère, ni rancune, ni haine dans les esprits et dans les cœurs : les partis politiques sont composés de trop d'éléments différents, dissemblables, sans points de contact, sans idées communes, pour pouvoir former autre chose que des groupements instables, changeants, passagers, se formant et se déformant avec les intérêts et les passions variables et éphémères qui les ont créés. Enfin — et c'est là le point capital — entre républicains et démocrates de situations personnelles analogues, la divergence d'opinions politiques peut bien amener une certaine tension momentanée des relations individuelles, mais ordinairement elle ne crée pas de rupture permanente. Les gens ayant des positions sociales à peu près équivalentes continuent généralement à se fréquenter : les tranches verticales déterminées par les forces politiques se rapprochent sous l'action des forces sociales, qui tendent à effectuer, depuis le haut jusqu'en bas, une série de fusions partielles entre les éléments situés aux mêmes niveaux.

Tout autres sont les conflits du capital et du travail. La permanence de ce que chacun, dans l'un et l'autre parti, regarde comme son droit, son devoir et son intérêt personnel, rend plus nettes encore les lignes de démarcation entre les tranches horizontales déjà déterminées par les différences de fortune, de milieu et d'éducation. Lorsque ces éléments sociaux très différents, ne se connaissant réciproquement que peu ou point, et ayant les uns envers les autres des préjugés innés, sont en désaccord sur des questions de salaire, de nombre d'heures de travail, de police d'atelier, de syndicat, de *trust*, ou sur n'importe quel grief réel ou imaginaire, la lutte devient le plus souvent d'une âpreté, d'une persistance et d'une violence extrêmement redoutables. Après une guerre féroce dans laquelle les deux belligérants ont tellement souffert que le vainqueur lui-même a perdu généralement plus qu'il n'a gagné, vient une paix ou plutôt une trêve, presque aussi coûteuse que la guerre, une trêve pendant laquelle on amasse fiévreusement le plus de ressources possible en vue de nouvelles hostilités, — que l'on commencera parfois sans déclaration préalable. — Dans les rapports du capital et du travail.

les relations personnelles ne viennent point annuler partiellement les conséquences du conflit engagé par l'Union ouvrière contre le *Trust* ou réciproquement; elles ne font que les aggraver, et en rendre l'oubli plus lent et plus difficile.

Les seules forces sociales permanentes capables d'amener des fusions partielles entre certains éléments de ces diverses tranches horizontales sont la religion, la participation aux bénéfices et la mutualité. Plusieurs causes morales et matérielles tendent à diminuer partout l'action de la première, — bien qu'aux États-Unis les cultes, entretenus librement par les dons volontaires des fidèles, exercent sur les populations une influence inconnue dans la plus grande partie de l'Europe: — quant à la seconde et à la troisième, on commence à peine maintenant à en soupçonner la puissance, la souplesse, la bienfaisance et la fécondité.



Ainsi, pas plus que l'ancien monde, le nouveau n'est à l'abri des crises économiques et politiques: mais il est probable que les Américains sortiront des difficultés futures beaucoup plus facilement que ne le feront les Européens.

Il y a pour cela des causes matérielles et des causes morales.

Parmi les premières, les principales sont faciles à mettre en évidence.

D'abord, le coût de la vie pour les classes ouvrières n'est pas, quoi qu'on ait pu dire, plus grand aux États-Unis qu'en Europe, tandis que les salaires sont incontestablement plus élevés. Ensuite, l'Américain n'a pas, comme l'Européen, constamment en perspective le spectre de la guerre avec tout son cortège de massacres, de destructions et d'horreurs. La puissance des États-Unis est tellement supérieure à celle du Canada et du Mexique, considérés soit isolément soit ensemble, que jamais une résistance aux conseils ou aux ordres venus de Washington n'est possible à Ottawa ni à Mexico. Nulle crainte d'une lutte trop disproportionnée pour être entreprise. La langue, les mœurs, l'esprit de la grande République fédérative dominent le Nouveau Monde, de l'Atlantique au Pacifique, et des brûlantes terres de l'isthme de Darien jusqu'aux glaces des solitudes polaires.

En Europe, au contraire, diverses nations, habitant des contrées généralement assez bien délimitées par des obstacles physiques, parlent des langues différentes, ont des mœurs différentes, et possèdent des ressources à peu près équivalentes: aucun peuple, ni même aucune ligue de peuples, n'a pu prétendre exercer une hégémonie politique ou militaire sans immédiatement provoquer la formation de coalitions ou d'alliances ayant des forces et des ressources à peu près aussi grandes que les siennes: de là résulte la paix armée, avec la permanence des causes apparentes ou latentes de conflits toujours possibles.

En outre, l'Américain a plus de terres, plus de *railways*, plus de houille et plus de fer, tandis qu'il a moins de dettes et moins de charges militaires que l'Européen.

Aux États-Unis, 65 millions d'hommes vivent sur un territoire de 9.200.000 kilomètres carrés; le réseau américain a 281.000 kilomètres: les productions annuelles de houille et de fonte [1] sont respectivement de 141 millions de tonnes, et de 9.200.000 tonnes.

En Europe, 357 millions d'hommes occupent un territoire de 9.900.000 kilomètres carrés: le réseau européen est de 220.000 kilomètres: les productions annuelles de houille et de fonte sont respectivement de 350 millions de tonnes, et de 17.666.000 tonnes.

Aux États-Unis, chaque individu dispose d'un peu plus de 14 hectares de terre et de 4^{m}.30 de voie ferrée: il emploie chaque année 2.170 kilos de houille et 140 kilos de fonte.

En Europe, chaque individu dispose d'un peu moins de 3 hectares de terre et de 62 centimètres de voie ferrée; il emploie chaque année 980 kilos de houille et 50 kilos de fonte.

Ainsi, l'Américain possède environ cinq fois plus de terre, sept fois plus de chemins de fer et consomme annuellement, pour son industrie ou son habitation, deux fois plus de houille, et trois fois plus de fonte que l'Européen.

L'ensemble des dettes de l'Union, des dettes des États, et des dettes municipales atteint là-bas 10 milliards de francs,

1. En 1889. — Dans la période 1889-1892, ces chiffres ont peu varié.

alors que les seules dettes des États européens semblent ne pas être inférieures à 100 milliards de francs ; il en résulte que la dette moyenne individuelle est environ de 150 francs en Amérique et de 280 francs en Europe. L'Américain doit moitié moins que l'Européen : et les chiffres donnés pour la population, la superficie du territoire, les chemins de fer et les productions de houille et de fonte, prouvent que la richesse moyenne individuelle est bien certainement beaucoup plus grande dans le nouveau monde que dans l'ancien.

Le budget de la destruction — guerre et marine — n'arrive pas à 400 millions de francs aux États-Unis ; il dépasse 4 milliards 500 millions de francs en Europe : chaque Américain paye moins de 6 francs, alors que chaque Européen paye plus de 12 francs la préparation aux exterminations futures.

Enfin, et c'est certainement le plus grand avantage matériel du nouveau monde sur l'ancien, l'effectif militaire des États-Unis est d'environ 30.000 hommes, pendant qu'il atteint 3 millions et demi en Europe : il y a donc en Amérique, sur deux mille personnes, un homme entretenu pour ne rien produire, tandis qu'en Europe, plus d'un centième de la population totale fait l'exercice. Les Américains ont proportionnellement vingt fois moins de soldats que les Européens : et ceux-ci, d'ailleurs, sauf les Anglais, sont soumis aux lourdes lois militaires de vingt à quarante, et même à quarante-cinq ans.

Au résumé, les Américains ont sur les Européens les avantages suivants : une vie matérielle moins dure ; des ressources agricoles et industrielles plus grandes : des dépenses improductives et des dettes plus faibles. Non seulement le nouveau monde supporte actuellement moins de charges que l'ancien, mais l'avenir du premier est moins hypothéqué, et, par suite, moins compromis que celui du second.



Les causes morales tendant à permettre aux Américains de traverser plus heureusement que les Européens les crises sociales sont moins faciles à mettre en lumière que les causes matérielles : pour la violence des sentiments et pour le nombre, il est impossible de comparer exactement les mécon-

tents aux États-Unis et en Europe. On ne peut que donner quelques aperçus généraux sur la situation morale de la société américaine.

En premier lieu, à tout prendre et à tout considérer, c'est bien certainement aux États-Unis qu'existe aujourd'hui le maximum de liberté individuelle : c'est aux États-Unis que l'individu rencontre le moins de barrières politiques et administratives, le moins de préjugés ou d'obstacles sociaux, le moins de difficultés de toutes sortes pour faire une action privée, politique, religieuse ou économique, en un mot une action quelconque. A peine débarqué sur le sol américain, cette liberté individuelle se manifeste partout : dans les villes, où il n'y a point d'octrois; dans les rues, où l'on se coudoie avec un sans-gêne parfait : dans les *tramways*, où l'on s'empile jusqu'à refus; dans les gares de chemins de fer, où aucun employé galonné, à la démarche solennelle, n'est occupé à régenter le public; dans le wagon-lit, des fenêtres duquel on aperçoit souvent, à une petite distance, et courant à toute vitesse, la locomotive et le train d'une compagnie rivale.

Lorsqu'on examine la vie économique, politique et sociale de la nation, la même indépendance se retrouve dans tous les actes, importants ou insignifiants, de l'individu, des collectivités commerciales ou financières, des municipalités ou des États. Cette liberté, que l'on croit respirer dans l'air même, tant elle règne partout, peut parfois choquer et sembler excessive: néanmoins, elle constitue certainement le charme principal, peut-être même le charme unique de l'existence américaine, — existence fébrile, surmenée, poussant à outrance les travaux comme les plaisirs.

Ajoutez que les fortunes sont extrêmement instables. Elles se font et se défont avec une grande rapidité : c'est-à-dire que le travail, l'énergie, l'intelligence, le sens des affaires et la chance jouent un rôle plus considérable, pour chaque individu, que dans les pays où des obstacles moraux et matériels tendent à empêcher l'homme de quitter la position que lui avait donnée sa naissance. Si l'on étudie les monographies d'un grand nombre de familles européennes, on voit qu'il faut généralement, sauf dans les périodes très troublées, comme celles de la Révolution française, environ un siècle,

ou trois générations, pour qu'une famille franchisse, soit en les montant, soit en les descendant, les divers échelons de la société. Il n'en est pas de même aux États-Unis, où l'argent s'acquiert et se perd plus vite et plus aisément, et où l'absence de classes et de traditions aristocratiques laisse à la fortune une prépondérance incontestablement plus grande qu'ailleurs. Une remarque, à ce propos : des liens politiques pourtant bien faibles rattachent le Canada à l'Angleterre, pays aristocratique par excellence, ils suffisent pour que dans le Dominion l'influence sociale de l'argent soit moins grande que dans l'Union. Les hommes de valeur, en Amérique, réussissent aisément à se créer une grande situation personnelle : le parti des mécontents ne s'y compose guère que d'éléments sans volonté, sans énergie, sans cohésion, et, par conséquent, sans force politique. Le moule social, très ample et très souple, risque peu d'étouffer le citoyen ou d'être brisé par lui ; sous les efforts des puissantes individualités il se déforme et il cède, mais il ne rompt pas : d'ailleurs, l'homme n'est guère tenté de se ruer contre les murailles qui bornent ses désirs et ses vœux, s'il les voit tellement éloignées que les lignes de leurs sommets se confondent avec le cercle de l'horizon.

La religion est encore une des forces sociales conservatrices beaucoup plus considérable aux États-Unis que dans la plupart des pays de l'Europe : de ce côté-ci de l'Océan, les diverses confessions sont restées trop longtemps attachées aux institutions monarchiques et aristocratiques; et les principaux chefs des mouvements populaires ont prétendu fonder les sociétés futures sur les ruines du christianisme. Depuis bientôt un demi-siècle, les démocrates et les clergés européens se regardent et se traitent réciproquement comme les pires ennemis; et cette guerre, tantôt violente, tantôt sournoise, n'a profité ni aux premiers ni aux seconds, parce que les convictions politiques et les convictions religieuses résident pareillement dans la pensée humaine, sanctuaire inexpugnable où n'ont jamais triomphé ni les bûchers des inquisitions ni les massacres des révolutions.

A l'heure actuelle, on paraît revenir à des idées plus rai-

sonnables ; on renonce à mêler ces deux choses qui n'ont rien de commun : la religion et l'organisation politique. Mais il faudra bien des années pour que, de part et d'autre, on oublie les coups échangés et les blessures reçues. La moindre faute, la moindre imprudence pourrait ouvrir de nouveau les plaies encore saignantes que le temps, ce grand remède, cicatrise peu à peu : nul ne peut prévoir l'époque où cessera, si vraiment il doit cesser jamais, le désastreux malentendu dont souffrent l'ancien monde en général et la France en particulier.

Aux États-Unis, la situation est bien différente : les huit neuvièmes environ de la population appartiennent aux diverses dénominations protestantes. La nation entière, y compris les catholiques, est plus ou moins imprégnée des idées politiques de la Réforme : elle a une égale horreur de l'oppression et de la licence ; elle réprouve pareillement les abus des gouvernements et des excès des foules.

En outre, la liberté presque illimitée d'association et l'absence complète de budget des cultes réunissent les personnes appartenant à une même confession autour d'un pasteur qui vit uniquement de leurs libéralités matérielles. On tient beaucoup à ce que l'on acquiert et possède volontairement par son travail : l'Américain se montre en général très attaché au prêtre qu'il regarde un peu comme lui appartenant parce qu'il contribue volontairement à assurer son existence. Dans la congrégation ainsi resserrée autour de son chef s'établissent, chez des hommes de situations sociales très différentes, des opinions communes, des courants d'idées générales, des relations personnelles, par où s'annulent en partie ces redoutables divisions de la société en tranches horizontales, qui tendent à créer l'orgueil des uns, l'envie des autres, et la méfiance de tous.

Grâce aux nécessités de la lutte dans l'ordre matériel, social, politique et moral, la congrégation américaine n'est pas un organisme informe, sans force et sans vie propres ; au contraire, elle fait preuve d'une activité, d'une énergie surprenantes.

Pour vaincre, il faut savoir utiliser et discipliner tous les éléments desquels on dispose : il faut créer une entente réelle entre ces éléments. Le pasteur est forcé de ménager égale-

ment et de rapprocher autant que possible les diverses classes sociales constituant son troupeau : il attaque du haut de la chaire et dans les conversations privées tout ce qui peut diviser les hommes. Son ministère religieux et son intérêt politique le poussent en même temps à combattre les mauvais sentiments, les abus, les excès et les violences : aux riches, il montre que la charité et l'intérêt leur commandent certains sacrifices pécuniaires pour soulager les misères et pour se concilier les classes qui disposent du plus grand nombre de votes : aux pauvres, il prouve que c'est à la générosité des détenteurs de grandes fortunes que sont dus le temple et le culte dont la congrégation entière fait usage, et les innombrables œuvres de bienfaisance dont profitent les malheureux seuls ; à tous, il rappelle l'égalité devant la conscience, devant la souffrance, devant la mort et devant Dieu, — les seules égalités qui existent réellement ici-bas.

En Europe, le prêtre est généralement un fonctionnaire qui reçoit un maigre salaire à jour fixe et n'est pas en relation nécessaire avec la vie économique de la nation ; poussé par le désir de regagner le terrain perdu, il n'est que trop disposé maintenant à se laisser leurrer par ces chimères collectivistes qui feraient de la société un vaste couvent laïque semblable à un pénitencier, qu'il espère transformer en un vaste couvent religieux.

En Amérique, l'expérience qui résulte du maniement perpétuel des affaires et des hommes fait des prêtres autant de gens d'action, parfaitement au courant des nécessités de la vie, franchement démocratiques et libéraux, peu disposés à écouter les collectivistes.

Enfin, si les clergés américains ont généralement combattu avec une égale énergie l'oppression et la licence, les abus des gouvernements et les excès des foules, ils ont heureusement évité d'attaquer au nom des dogmes religieux la science positive moderne. Celle-ci, de son côté, s'est abstenue de toute hostilité contre des confessions dont les tendances générales la choquaient peu ou pas. Elle a reconnu son impuissance à faire triompher en ce monde le bien auquel évidemment elle ne peut donner d'autres moyens d'action que ceux qu'elle procure au mal, son impuissance à diriger l'homme en lui

fournissant des armes dont elle ne lui indique pas l'usage: elle n'a pas cherché à remplacer par ses sèches et froides nomenclatures de faits discutables ou discutés, ni par ses grands aperçus d'horizons que change perpétuellement le progrès, une morale précise, nette, agissante et déterminée, — morale que rien ne peut remplacer pour la masse incapable de saisir ou d'entrevoir dans l'univers matériel ou moral, sous la complexité des apparences éphémères, la simplicité des lois immuables.

La manière dont les Américains comprennent le rôle social de l'enseignement est encore une des causes de la stabilité de leurs institutions : à part un minimum de connaissances qu'ils estiment devoir fournir aux enfants dans les écoles primaires, ils pensent que l'éducation générale, et non l'instruction, doit être le but principal des pédagogues. A leurs yeux, l'éducation physique, intellectuelle et morale, c'est-à-dire le développement de l'énergie et de l'endurance, qu'il s'agisse du corps, de l'esprit ou du caractère, constitue pour chaque individu le facteur principal du succès. Il est certain que la puissance de travail, la volonté de réussir et l'habitude de répéter ses efforts sur un point déterminé sont des forces inestimables, puisqu'elles peuvent s'appliquer à chaque instant et dans toute carrière; l'instruction, au contraire, doit changer avec la situation que l'on a et les fonctions auxquelles on se destine.

Les États et la Fédération se bornent à s'occuper des écoles primaires et ne se mêlent que fort peu de l'enseignement secondaire ou spécial. Le jeu de l'offre et de la demande, dans la vie nationale, n'est pas, comme il arrive en d'autres pays, faussé par une intervention maladroite des gouvernants : les bacheliers, les avocats, les ingénieurs et les médecins y sont considérés comme des objets manufacturés dont la production est subordonnée à la capacité d'absorption du marché, et non point à des idées préconçues; le gouvernement américain ne songe pas plus à créer ou à subventionner fortement des usines à diplômes qu'il ne se croit autorisé à créer ou à subventionner fortement des usines appartenant à une industrie quelconque.

Aussi le nombre des jeunes gens diplômés ayant plus de

prétentions que de savoir réel, ne trouvant pas à gagner leur pain, allant grossir la foule des sans-travail et des mécontents, est-il relativement faible à l'ouest de l'Atlantique. D'ailleurs, la jeunesse américaine, dès la sortie de l'école primaire, se forme et s'instruit, non par des abstractions, mais par le rude enseignement concret qu'imposent bon gré mal gré les luttes de la vie; elle est ainsi soumise à la sévère et salutaire discipline morale et intellectuelle résultant de la démonstration tangible qu'offre partout et toujours le passage de la théorie à l'application.

Un grand avantage, enfin, que possèdent les États-Unis sur l'ancien monde, c'est la sage méfiance que la démocratie américaine a jusqu'à présent montrée à l'égard de ses propres élus, — méfiance qui réduit au strict minimum les attributions et les fonctions de l'État, limite rigoureusement les attributions des assemblées législatives, et met au-dessus du Congrès, du Sénat, du Président de la République, la Cour suprême des États-Unis composée de juges inamovibles.

L'idée de réduire ainsi les attributions de l'État est aussi juste que profonde : surtout dans les gouvernements démocratiques, la meilleure façon d'écarter des fonctions électives les politiciens et les agitateurs de profession est de rendre aussi minimes que possible les avantages de toute espèce qu'un parti politique peut tirer d'une victoire électorale; moins est considérable le butin de sinécures et d'honneurs avantageux qu'ont à se partager les vainqueurs, moins est grande la tentation d'entrer dans la politique pour tous les gens sans moyens avouables d'existence.

Admirons également cette idée de subordonner le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif à des lois stables dont la garde et l'application sont confiées à des magistrats inamovibles. Elle permet à l'individu isolé et aux associations libres de se défendre contre les empiétements de la collectivité; elle rappelle sans cesse au corps électoral et aux parlements que les traditions, les gloires passées, constituent pour une nation un patrimoine sacré — l'âme même de la patrie — que nulle majorité ne doit pouvoir sacrifier à un emportement passager; elle empêche de toucher aux lois constitutionnelles sans en avoir appelé du suffrage universel mal informé au

suffrage universel mieux informé, sans avoir donné aux foules la possibilité de se calmer, de réfléchir, de se recueillir et d'écouter la voix de la conscience.

La nation veut demeurer en tranquille possession de l'héritage que lui ont laissé les labeurs, les souffrances et le sang des générations mortes : elle ne nomme des mandataires que pour gérer les revenus de ses biens, et afin d'empêcher l'aliénation de son capital, l'hypothèque de son avenir, elle place au-dessus de ces gérants révocables des juges intangibles, indépendants, et investis d'une puissance formidable, des juges dont personne n'ose braver les arrêts, pas même le président de la République, — bien qu'il possède des pouvoirs beaucoup plus étendus que la plupart des souverains d'Europe.

* * *

Telles sont les raisons matérielles et morales pour lesquelles les crises économiques et sociales paraissent devoir être moins redoutables à l'ouest qu'à l'est de l'Atlantique. Il est probable que pendant un avenir assez long les Américains du Nord continueront à jouir d'un bien-être inconnu aux habitants des autres contrées.

Néanmoins, il est impossible d'affirmer que la prépondérance matérielle, intellectuelle et politique, doive un jour appartenir aux habitants du continent que, depuis quatre siècles, Christophe Colomb a rattaché à la vie de l'ancien monde.

L'Europe a sur l'Amérique, en effet, deux immenses avantages physiques. D'abord, ses régions occidentales, où la population est très dense et le climat très favorable au développement de la vie, sont plus découpées par la mer que les régions les plus habitables de l'Amérique ; et, ni l'Hudson, ni le Mississipi, ni le Saint-Laurent avec son magnifique système lacustre ne compensent entièrement cette infériorité.

Ensuite, c'est dans l'Europe occidentale, dans le sud de l'Angleterre qu'est situé le centre de gravité de l'hémisphère continental, c'est-à-dire de l'ensemble formé par l'Asie, l'Afrique, l'Europe, l'Amérique du Nord, et la partie septentrionale de l'Amérique du Sud [1].

1. Élisée RECLUS, *la Terre*, t. Ier ; — L'Europe du nord-ouest.

Enfin, il est possible que la division de la race blanche, dans l'ancien monde, en plusieurs nationalités distinctes — division qui impose maintenant aux Européens les plus lourdes charges improductives — devienne pour l'Europe une cause de supériorité morale, si les peuples arrivent, non point à se mélanger, mais à se battre moins souvent et à réduire leur budget de la destruction : la civilisation générale ne gagne peut-être guère à ce que tous les hommes d'un continent n'aient qu'un seul langage et un seul gouvernement, soient régis par des mœurs et des lois identiques, pensent de même, et sentent de même[1]. Les différences entre les systèmes de société, les langages, et les modes de fonctionnement de l'esprit humain poussent à comparer et à étudier les ressemblances et les dissemblances des solutions diverses que comportent généralement les problèmes des sciences appliquées ; les parallèles, les critiques et les contre-épreuves résultant du commerce d'êtres très différents à tous égards ne sont pas inutiles. La rivalité des nations est parfois une émulation féconde ; et lorsque arrive à déchoir celle qui tenait le flambeau, une autre le saisit, plus saine et plus robuste.

Quoi qu'il en soit, l'Europe aura beaucoup à faire si elle désire conserver son ancienne suprématie sur la terre. Le très vif sentiment qu'on a là-bas de la nationalité réserve bien des surprises à ceux qui ne connaissent pas les États-Unis : les tentatives d'union douanière des deux Amériques, la tendance nouvelle des États-Unis à se mêler des affaires d'autrui[2], les subventions à la marine marchande, et la création d'une puissante flotte de guerre sont des indices trop graves et trop significatifs pour n'être pas signalés.

Sans doute, les Américains ne ressentent pas pour leur pays cet attachement irraisonné et spontané qu'ont la plupart des Européens pour leurs patries, alors même qu'elles sont petites et misérables, humiliées par la défaite et ruinées par l'invasion, alors même que d'être compté parmi leurs enfants vous est

1. Par exemple, l'expérience prouve que les coalitions économiques — coalitions de travailleurs ou de capitalistes — sont moins faciles à établir entre plusieurs nations différentes que dans une seule grande nation.

2. Récemment les États-Unis se sont immiscés dans le conflit sino-japonais et dans les affaires d'Arménie.

jeté à la face comme une injure. C'est qu'ils n'ont guère eu à combattre, si ce n'est contre eux-mêmes, afin de défendre les États-Unis : ils n'ont connu ni les joies des grandes victoires, ni les amertumes des grandes défaites; leurs champs n'ont pas été remués par le labeur séculaire ni arrosés par le sang de leurs pères; leur sol n'est pas imprégné de la poussière des générations disparues; pour eux, la patrie ne peut pas être

> ... la terre en nous malgré nous incarnée
> Par l'imménorial et sévère hyménée
> D'une race et d'un champ qui se sont faits tous deux [1].

Cependant, les citoyens de la grande république anglo-saxonne aiment leur pays : ils sont justement fiers de ses libertés, de sa puissance, de sa prospérité, de sa grandeur; les immigrés eux-mêmes ont une vive affection pour ce nouveau monde qui leur fournit des moyens de subsistance que l'ancien leur refusait ou leur accordait à peine.

Aux États-Unis, le sentiment national existe donc : l'Exposition de Chicago a été principalement une manifestation grandiose, une sorte d'apothéose féerique où se trouvait glorifiée la vaste Amérique.

Contre un peuple ayant des ressources colossales et une foi profonde dans ses destinées, la lutte n'est pas facile à soutenir. Si les nations européennes ne veulent pas que l'hégémonie de la terre passe de l'est à l'ouest de l'Atlantique, il leur faudra travailler énergiquement, réduire leurs armements, développer la liberté et l'initiative individuelles sous toutes leurs formes; il leur faudra surtout apprendre à exploiter leurs domaines coloniaux pour accroître leurs ressources, pour se rendre indépendants des deux Amériques et se procurer sans elles tous les produits tropicaux, — enfin pour élargir les horizons trop étroits de leurs industries, de leur politique et de leurs idées.

MARQUIS DE CHASSELOUP-LAUBAT.

1. Sully-Prudhomme.

L'AMI DE M. DE TALLEYRAND

« A chacun son acolyte et son aide-de-camp favori, écrivait Sainte-Beuve dans sa mordante étude sur Talleyrand. Si le pieux Enée avait le fidèle Achate, si saint Louis a Joinville, si Bayard a le loyal serviteur, si Henri IV ne va pas sans Sully, si Fénelon a son abbé de Langeron, Talleyrand et Montrond sont inséparables. Et qui pourrait-on écouter de plus voisin de la conscience de Talleyrand et qui en eût aussi bien la double clé que Montrond? » C'est sur ce curieux personnage que je veux réunir ici quelques notes et quelques traits. Je n'ai pas la prétention d'en faire un portrait achevé, mais un fidèle croquis.

Le comte Casimir de Montrond, né en 1768, était le fils d'un officier aux gardes françaises, originaire de la Franche-Comté, et d'Angélique-Marie d'Arlus. Il avait deux frères aînés, dont l'un mourut sous-préfet de Gex, en 1842 ; l'autre ne fit guère plus de bruit. Sa mère, la comtesse de Montrond, était une femme d'une haute intelligence. Elle eut sur les débuts de la Révolution les illusions qu'eurent tant d'autres et crut à un avenir de régénération et de paix. Aux 5 et 6 octobre, elle se troubla. Elle ne reconnut pas dans les terribles agitations

de la rue l'aimable idéal qu'elle avait rêvé. Elle alla aussitôt à l'autre extrême et écrivit, avec les plus ardents défenseurs de l'ancien régime, dans *les Actes des Apôtres*. En 1790, elle jugea prudent de quitter la France et se rendit en Suisse. Elle se fixa à Neufchâtel, chez un ami de J.-J. Rousseau, M. du Peyron, s'occupant de l'éducation de ses deux enfants et composant des livres pour subsister. Après la mort de son ami du Peyron, elle passa en Angleterre. On connaît d'elle une *Histoire du Long Parlement d'Angleterre et de ses crimes*, qui parut une sorte de satire des actes de la Constituante, comme l'indiquait cette épigraphe :

Sotto gli esempi altrui narra i suosi lasi.

Après le 18 Brumaire, elle revint en France et se fixa à Besançon. Elle continua à écrire et ne mourut qu'en 1827, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Casimir de Montrond se dégoûta bien vite de la carrière militaire dans laquelle il était entré avant la Révolution. Il n'avait pas craint de rester à Paris sous la Terreur et avait même osé collaborer, comme sa mère, aux *Actes des Apôtres*. Il fut arrêté à son tour et retrouva, en juillet 1794, dans la prison de Saint-Lazare, tout un monde de son bord, le duc de Flavigny, le comte de Vergennes, le marquis d'Usson, la comtesse d'Ervieux, la comtesse de Meusin, la baronne d'Hinnisdal, la comtesse de Périgord, la duchesse d'Aignan et l'ex-duchesse de Fleury.

La duchesse de Fleury était une demoiselle Franquetot de Coigny. Elle avait repris són nom de fille après son divorce d'avec le duc de Fleury, et sous ce nom André Chénier, enfermé dans la même prison, la connut et la chanta. C'est à elle que furent adressées l'« Ode à Mademoiselle de Coigny », et *la Jeune Captive*. Madame Vigée-Lebrun nous a dépeint, dans ses *Souvenirs*, les grâces et les dons enchanteurs de cette jeune femme de vingt-trois ans, son regard brûlant, sa taille de déesse, son esprit élevé, son âme ardente et passionnée. Alors que la plupart de ses compagnes manifestaient une sorte de dégoût pour la vie, elle ne pensait qu'à vivre et le poète ramène à plusieurs reprises sur ses lèvres le même et éternel regret : « Je ne veux point mourir encore! — Moi,

je pleure et j'espère! — Je plie et relève ma tête! — Je veux achever ma journée!... » Trois vers, gravés dans toutes les mémoires, l'ont fait revivre en sa séduction irrésistible :

La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

Celle qu'il appelait « aimable et douce colombe » allait devoir la vie non pas aux vœux délicats du poète, mais à l'intervention de M. de Montrond. Elle figurait, sous le nom de la « citoyenne Franquetot », son nom patronymique, sur les listes de prétendus conspirateurs que dressaient des misérables à la solde du tribunal révolutionnaire. Moyennant cent louis d'or, Montrond obtint sa radiation et la sienne. Que ne put-il sauver également André Chénier et Roucher!

Au lendemain du 9 Thermidor, madame de Coigny consentit à écouter les vœux de celui qui l'avait arrachée à l'échafaud. Elle l'épousa et partit avec lui pour l'Angleterre. Les premiers temps de cette union romanesque furent si heureux que la jeune femme écrivait à l'une de ses tantes qui voulait envoyer sa fille à Londres : « Qu'elle ne vienne point! L'aspect de mon bonheur serait trop dangereux pour elle!... » Ce bonheur ne dura pas. M. et madame de Montrond revinrent bientôt à Paris pour divorcer. Lui, retourna à ses amours frivoles : elle entoura la vieillesse de son père d'une touchante piété filiale. Plus tard, elle se prit pour le poète Népomucène Lemercier d'une amitié qui ne connut pas de déception. Elle mourut en 1820, à l'âge de quarante-quatre ans. Le poète pleura la jeune femme enlevée « avant le terme prescrit par la nature » en un style moins heureux que celui d'André Chénier. Elle laissait des *Mémoires* qui furent confiés à M. de Talleyrand et qui ont disparu. M. de Lescure laisse entendre que M. de Montrond ne fut pas étranger à cette destruction.

Cependant, celui-ci avait trouvé auprès de M. de Talleyrand l'intimité qu'il lui fallait. Leur liaison commença sous le Directoire et, pendant plus de quarante ans, ces deux êtres ne se quittèrent point. Il y avait entre eux une réelle affinité ; même absence de scrupules, même égoïsme, même savoir-faire, même

mépris des hommes, même avidité pour le luxe, l'or et les plaisirs ; chacun pouvait dire de l'autre : *abditis vitiis mire congruebat.* La corruption profonde et consciente de M. de Talleyrand avait séduit M. de Montrond. Une des maîtresses du beau Casimir, que nous retrouverons bientôt, la jolie madame Hamelin lui demandait un jour pourquoi il paraissait tant aimer M. de Talleyrand. « Qui est-ce qui ne l'aimerait pas, répondit-il sincèrement, il est si vicieux !... »

M. de Montrond avait renoncé également et à la littérature et aux armes. Sa conception de sa vie était trouvée : briller dans le monde par son élégance, sa verve, ses roueries et ses bonnes fortunes. Le salon de M. de Talleyrand était la meilleure scène où il pût conquérir ces succès, malgré son existence équivoque.

Dès lors, ce personnage est cité dans tout Paris pour ses aventures galantes, son jeu princier, sa crânerie à perdre et sa gentilhommerie à gagner. Il fait des dettes énormes et, dans l'art d'éconduire ses prêteurs ou ses fournisseurs le plus gracieusement du monde, il s'inspire de son maître qui, sous le Directoire, à un fournisseur s'enquérant du jour où il serait payé, répondait : « Mon cher, vous êtes bien curieux. » Il n'a rien et jette l'argent par les fenêtres sans qu'on puisse savoir par quelle porte l'argent était entré. Ses duels sont célèbres. Celui qu'il a eu avec l'aîné des Greffülhe a fait parler tout Paris. Il monte à cheval comme un écuyer et parle l'anglais comme un lord. Il a des redingotes, des gilets, des cravates qui font sensation. Il rivalise avec l'irréprochable Brummel.

M. de Montrond avait la taille haute et svelte ; les cheveux et les sourcils châtains, le front bombé, les yeux bleus, le nez régulier, la bouche fine, la barbe blonde, le teint clair, la figure ovale. Dans le signalement que la police impériale dressa de lui, en 1809, je trouve cette mention : « Bel homme, l'air très avantageux, le ton haut. Il a le petit doigt de la main droite placé à la naissance du poignet, c'est-à-dire à un pouce plus bas que sa position ordinaire. » Aussi toujours soigneusement ganté, il ne quittait ses gants que dans les circonstances où cela était de rigueur.

Sir Bulwer Lytton qui l'a connu et qui, dans son esquisse sur Talleyrand, a fort ménagé le prince, nous a laissé de

Montrond un portrait ressemblant et par suite peu flatté. Il en fait le type du roué français produit par *Faublas* et plus particulièrement par *les Liaisons dangereuses*. « C'était un des favoris de M. de Talleyrand comme M. de Talleyrand était un de ses enthousiasmes. Chacun disait du mal de l'autre, prétendant l'aimer à cause de ses vices. Mais personne n'avait pu parler à M. de Talleyrand d'une manière aussi intime que M. de Montrond, ni en obtenir une réponse aussi claire. Ils eurent l'un en l'autre une mutuelle confiance, et pourtant M. de Talleyrand n'aurait jamais dit à personne de se fier à M. de Montrond, pas plus que personne n'aurait dit à quelqu'un de croire M. de Talleyrand. » Une anecdote connue résume bien l'opinion de ces deux dignes amis l'un sur l'autre. Dans une soirée de l'hôtel de la rue d'Anjou, M. de Talleyrand et M. de Montrond jouaient au whist à deux tables voisines. Au moment où le jeu finissait, M. de Talleyrand dit familièrement à mi-voix à la duchesse de Laval qui s'était approchée : « Savez-vous, duchesse, pourquoi j'aime Montrond ? C'est parce qu'il a peu de préjugés — Et moi, duchesse, riposta Montrond qui avait entendu, savez-vous pourquoi j'aime M. de Talleyrand ? C'est parce qu'il n'a pas de préjugés du tout. »

Le personnage mystérieux qui renseignait d'Antraigues sur Napoléon et ses desseins, qui lui communiquait les pièces les plus importantes et les plus secrètes, celui qui semblerait être un des serviteurs les plus intimes de l'Empereur et les plus accrédités, appelait, en 1805, le comte de Montrond « un des aboyeurs de M. de Talleyrand avec lequel celui-ci passe sa vie ». Il le montrait au courant des secrets diplomatiques, allant les colporter dans les salons, annonçant par exemple que le prince Czartoryski avait fait au nom du gouvernement russe des avances à l'Empire si on voulait s'entendre sur la Pologne.

Le crédit dont M. de Montrond jouissait auprès de son maître remplissait de solliciteurs l'antichambre de sa maison, rue de Cerutti. M. Amédée Pichot nous a laissé un exemple assez piquant de la manière dont on allait supplier le favori, celui qu'on appelait « l'ami de cœur ». Le duc de Clermont-Tonnerre, qui avait fini par accepter la place de chambellan auprès de la princesse Borghèse, était aussi obligeant pour ses

proches que pour lui-même. Il vint un matin prier M. de Montrond de s'intéresser à son oncle, l'ancien évêque de Châlons qui aurait bien voulu être chanoine de Saint-Denis. « Je suis charmé de vous voir, mon cher duc, lui dit l'ami de Talleyrand. Vous vous êtes donc mis, vous aussi, dans le gâchis ? » Le gâchis, c'était l'Empire. On voit que M. de Montrond avait le parler facile : il lui en coûta deux ans après. « Eh bien, puisque vous avez fait comme l'évêque d'Autun, tirez-vous-en comme lui ! — Il ne s'agit pas de moi, cher comte. Je sollicite simplement pour mon oncle, l'ancien évêque de Châlons, une place au chapitre de Saint-Denis. — Au chapitre impérial ? — C'est cela même. — Attendez... l'évêque pourra vous aider... Oui, c'est ça, tous les deux d'un grand nom, tous les deux évêques, ensemble au séminaire... Il le fera ! Il le fera ! »

On a dit que le comte était l'agent de confiance de M. de Talleyrand et que celui-ci l'avait souvent employé dans de secrètes négociations. Nous en verrons bientôt une que le prince n'a certainement pas commandée. J'incline à croire que M. de Montrond, dont la fortune capricieuse était un mystère pour tout le monde, avait l'art de faire rentrer rue d'Anjou ou rue Saint-Florentin des sommes promises ou exigées pour tels ou tels services diplomatiques, en y pratiquant un prélèvement personnel. Comme ces rentrées étaient assez fréquentes, les profits devaient à la fin constituer un large revenu J'ajoute qu'étant au courant plus que personne des secrets d'État, il pouvait jouer à coup sûr à la Bourse, ce dont il ne se privait pas.

On sait qu'en 1807 le duc de Champagny avait remplacé aux Affaires étrangères le prince de Talleyrand. Le prince avait sollicité, à titre de compensation, la place de grand chambellan qu'il perdit en 1809 pour ses intrigues avec Fouché. On sait la scène violente qu'il subit aux Tuileries devant Decrès et Molen, à la suite de laquelle il dut rendre au comte de Montesquiou cette clef que Villemain appelait, dans une étude encore inédite sur M. de Talleyrand, « le noble signe de la domesticité ! » Il s'en vengea par des mots à double sens et par des moues significatives. M. de Montrond fut moins adroit. Il lança contre la cour et le régime impérial

des railleries qui, rapportées aussitôt en haut lieu, lui valurent un exil presque immédiat.

*
* *

Le 15 novembre 1809, le comte de Montrond s'en fut demander à la Préfecture de police un passeport pour Anvers. C'était une façon de déguiser qu'il avait reçu l'ordre de s'éloigner immédiatement de Paris. Il avait choisi, non sans raison, le département des Deux-Nèthes, où il allait rester en surveillance jusqu'à nouvel ordre. Le commissaire de police d'Anvers en fut avisé le 22 novembre et invité à observer sa conduite et ses moindres démarches, car on le soupçonnait de continuer ses menées secrètes avec Talleyraud et Fouché. Le 4 décembre, le préfet des Deux-Nèthes, M. de Voyer d'Argenson informait le comte Pelet, chargé du IIe arrondissement de la police en l'absence du comte Réal, que le ministre lui avait écrit que M. de Montrond ne pouvait venir à Paris sans y être autorisé. « Jusque-là, avait observé le ministre, il peut séjourner où il voudra, à quarante lieues de la capitale. » Le préfet ajoutait : « M. de Montrond, avec lequel je suis très anciennement lié et dont le voyage à Anvers avait pour objet de passer quelques instants près de moi, a préféré y séjourner encore avec d'autant plus de raison qu'il se croit fondé à espérer que l'ordre de son éloignement sera révoqué, aussitôt qu'il aura été admis à détruire les inculpations encore inconnues par lui dont il peut avoir été l'objet. »

Voyer d'Argenson, issu d'une illustre famille, avait été aide de camp de La Fayette et avait épousé la noble veuve du prince Victor de Broglie. C'était un esprit très libéral et très instruit. Président du collège électoral de la Vienne, il avait eu l'occasion de féliciter l'Empereur de la sagesse de ses institutions et des bienfaits dont la France lui était redevable. On lui offrit en 1809 la préfecture des Deux-Nèthes qu'il accepta et qu'il dirigea avec tact et fermeté[1]. Il était l'ami de Montrond et il lui avait écrit au moment de son exil : « Ma personne, mon

1. Voir dans la *Revue des questions historiques* du 1er juillet 1894, un intéressant travail de M. de Lanzac de Laborie : *un Préfet indépendant sous Napoléon.*

âme, ma vie tout entière, sont à toi partout, en tout temps, et toute situation. Dispose de ma maison et de mes écuries tout à loisir. » Une amitié aussi ardente devait attirer sur lui les soupçons de sa propre police.

De son côté, le prince se remuait pour faire rentrer son favori. Il remettait à la reine de Naples et au ministre de la police deux suppliques de Montrond en les recommandant avec instance : « Mettez bien dans votre esprit et votre cœur, écrivait-il à son ami, que tout ce qui vous touche est et sera toujours en tout temps, en toute circonstance, en bonheur, en ennui, en malheur, un puissant intérêt pour moi. Je dis cela une fois pour toutes. A ce que je crois, ajoutait-il, c'est que les explications du ministre et la bienveillance de la reine doivent adoucir une disposition à laquelle je ne sais aucun véritable motif pour être mauvaise. Je vois des préventions que je sais mieux que personne, puisque personne ne vous connaît aussi bien que moi, n'avoir aucune espèce de fondement. Si l'on pouvait articuler quelque chose, il serait bien aise de répondre, mais on n'articule rien. Ainsi il faudra, sans avoir de torts, obtenir grâce et cette grâce doit, à ce que je crois, avoir lieu au mariage. Voilà mon opinion. Une fois le retour obtenu, il faudra chercher à mener l'espèce de vie qui donne le moins sujet aux préventions. Et nous la chercherons et trouverons. Adieu. Soignez votre ennui par de la lecture et des courses à cheval. Ne dépensez point d'argent et pensez avec douceur à vos amis. Personne ne vous aime plus tendrement que moi [1]. »

Cette lettre était écrite le 13 janvier 1810. Le mariage de Napoléon avec Marie-Louise eut lieu au mois d'avril suivant et, comme dit la chanson, M. de Montrond ne revint pas.

M. de Talleyrand ne se découragea point. Savary, le duc de Rovigo, prit le ministère de la police le 8 juin 1810, et le prince fit trêve à d'anciennes rancunes pour lui demander le retour de son ami. « C'est pour le mois de novembre, mon cher Montrond, écrit-il alors (on était au mois d'octobre), que Savary nous annonce ce rapport dont nous devons tout espérer. Je crois qu'il veut nous servir. Rapportons-nous-en à lui,

1. Archives nationales, F^7, 6540.

d'abord parce que c'est à peu près notre seul moyen, et de plus je ne vois pas pourquoi il se donnerait tant de peine pour me persuader qu'il désire vivement mettre fin à ce qu'il appelle une injustice. Mon assiduité à Fontainebleau n'a d'autre effet que de lui rappeler ses engagements; car, du reste, je suis ici ce que, vous autres Anglais, vous appelez *an indolent looker on*...[1] Je parle souvent de vous avec madame de Périgord, qui est la dernière personne qui vous ait vu[2]. C'est une aimable jeune personne. Elle dit et entend bien. Sa grossesse ne l'incommode pas trop. Je loge près d'elle. Il ne serait pas aisé de trouver dans tout le château de quoi causer aussi bien... Vous me trouverez, à ce que je crois, fort changé. De l'ennui pour soi, de l'inquiétude pour les autres pendant un long temps altèrent nécessairement le caractère. Si de vous voir ne me remet pas à mon état naturel, c'est fini. » Mais il ajoute aussitôt, pour le rassurer sans doute : « Je me porte bien. Est-il vrai que vous engraissez? Charles, dont je vous envoie une lettre, est encore bien souffrant. Au premier froid ses douleurs rhumatismales se sont fait sentir. Il est excellent. Il aime bien ses amis. Il a le cœur placé haut. Cela fait un drôle d'effet au milieu de tout ce qui l'entoure. Adieu, je vous aime bien[3]. »

Ce Charles était Charles de Flahaut, fils de la comtesse de Flahaut, qui, veuve du lieutenant-général de Flahaut décapité à Arras en 1793, avait épousé en 1802 Don José-Maria de Souza, le ministre de Portugal, après avoir été du dernier bien avec le prince de Talleyrand. De son côté, Charles de Flahaut, dans un billet assez banal, parlait à Montrond des pertes d'argent du prince et ajoutait : « Ton amie, lady Yarmouth, vient de faire une belle affaire par la mort du duc de Q... Il n'y a que nous, à qui cela irait si bien, qui ne faisons pas d'héritage ! » « M. de Talleyrand, écrit-il dans un autre billet, vient tous les soirs chez ma mère et nous parlons de toi. Il désire bien ton retour, mais il croit que ce n'est pas le moment d'en parler... Ne néglige rien pour passer ton temps

1. Un nonchalant spectateur.

2. Il s'agit ici de la plus jeune fille de la duchesse de Courlande, Dorothée, qui avait épousé le neveu de Talleyrand, Edmond de Périgord, et qui devint la duchesse de Dino.

3. Archives nationales, *ibid.*

le mieux possible. Fais venir chevaux, filles et femmes et tout ce qu'il faut pour ne pas réjouir nos ennemis par notre tristesse[1]... » Enfin dans un dernier billet il lui conte les petits scandales du monde. « N'est-ce pas bien comique? observe-t-il. Ce qui est moins sombre est le mariage de M. de Castellane avec madame de La Rochefoucauld. M. de Talleyrand prétend qu'il l'a prédit, il y a quinze ans. Vraiment toutes les petites filles iront lui présenter le creux de la main pour savoir qui elles épouseront... Je lui ai demandé s'il ne pourrait pas prévoir un peu ton retour. Il espère, comme moi, que nous te reverrons bientôt[2]. » Le retour devait se faire attendre longtemps encore.

Un autre ami, M. d'Aure, ministre de la guerre et de la marine, auprès du roi de Naples, lui mandait qu'il regrettait bien vivement leurs petits soupers de l'an dernier. « J'écris, ajoutait-il, à madame Hamelin. J'espère que son ennuyeux mari la laissera tranquille et qu'elle est heureuse. » Cette personne était une de celles qui occupaient le plus M. de Montrond. Ancienne amie de Barras, elle avait, sous le Directoire, fait merveille, dans le salon de madame Tallien, par sa beauté piquante, son teint ardent, ses yeux superbes et la vivacité de son esprit[3].

Ennuyé de son séjour à Anvers, M. de Montrond se rendit à Spa où, suivant M. de Lanzac de Laborie, il retrouva Pauline Borghèse qui lui accordait ses faveurs, puis à Aix-la-Chapelle, puis à Besançon, toujours suivi par la police. Au mois de juillet 1811, la police de Paris informait le préfet du

1. Archives nationales, *ibid.*

2. Charles de Flahaut, qui devint général et pair de France, fut ambassadeur à Berlin en 1831, puis aide de camp du duc d'Orléans, ambassadeur à Vienne en 1841, sénateur en 1853, et grand chancelier de la Légion d'honneur en 1854. Le prince disait un jour de lui, devant le duc d'Orléans, « que c'était l'homme de France qui connaissait le mieux l'Angleterre, qu'il y aurait de l'influence, que tout le monde l'y aimait parce qu'il parlait du Parlement avec les politiques et chassait le renard avec les sportsmen. Enfin, ajoutait-il, c'est l'homme qui serait le plus propre à remplir les fonctions d'ambassadeur de France à Londres... (puis après une petite pause) d'autant plus qu'il pourrait aussi bien remplir celles d'ambassadeur d'Angleterre à Paris ! »

3. Le général Thiébault l'avait rencontrée dans le salon de Lucien Bonaparte et il affirme qu'elle justifiait parfaitement « le sobriquet du plus grand polisson de France. » (*Mémoires*, t. III, p. 271, Plon, 1894).

Doubs qu'il fallait surveiller son bavardage, quoiqu'on fût loin de considérer le comte comme un homme dangereux. On arrêta à Liége un de ses domestiques, le sieur Dédoyard, accusé d'avoir affirmé en public que la princesse Pauline avait été exilée à Rome pour avoir demandé à l'Empereur le pardon de M. de Montrond. Le domestique nia si fort ce propos qu'il fut remis, huit jours après, en liberté.

Vers la fin du mois de septembre 1811, Napoléon arrive subitement à Anvers, et soupçonnant des intrigues entre Talleyrand et Montrond, donne aussitôt l'ordre d'arrêter ce dernier, qui y était revenu séjourner[1]. Le ministre Daru contresigne le décret et prescrit d'envoyer immédiatement le prisonnier au fort de Ham. « Dans l'espace de peu d'heures, écrit, à la date du 1er octobre, le secrétaire du commissaire général au ministère de la police, le sieur Montrond fut arrêté. Ses papiers furent saisis et examinés, et lui, il fut remis à un officier de gendarmerie et à deux gendarmes, qui l'enlevèrent dans une voiture fermée. Il arrivera aujourd'hui au fort de Ham. Je lui ai retiré trois passeports dont il était porteur. » Le secrétaire remarque que les papiers saisis n'ont pas grande importance, mais que, parmi les lettres, il y en avait deux du prince de Bénévent (on les a lues plus haut) qui étaient relatives à son exil « et par occasion contenaient des expressions qui auraient pu être plus mesurées ». Il incrimine également une lettre du préfet Voyer d'Argenson « qui n'exprime pas mal le degré de crédit et d'influence que le sieur Montrond avais pris sur l'administration publique des Deux-Nèthes et qui a si longtemps fait le scandale de ceux qui en ont été les témoins ». De son côté, le commissaire écrit lui-même que les discours de M. de Montrond « quoique vagues,

1. Le comte de Martel affirme que des documents très sérieux permettent de croire que Montrond fournit aux Anglais des renseignements de nature à favoriser l'expédition de Walcheren. Il avait reçu 50.000 livres sterling, soit 1.250.000 francs qu'il avait partagés avec Talleyrand et Fouché ; lord Yarmouth, qui n'était pas fâché de faire passer l'amant de sa femme pour un espion, aurait dit en propres termes que Montrond était « un des hommes qui avaient piloté leur expédition contre Walcheren ». Desmarets était, paraît-il, de cet avis. M. Albert Sorel incline à croire, lui aussi, que Montrond échangeait des lettres avec lord Yarmouth, comme celles que les amis de d'Antraigues et de Talleyrand avaient envoyées au *Foreign Office* de 1803 à 1805.

semblent indiquer qu'il connaît la cause de son arrestation ». Il lui a enlevé une certaine quantité de lettres, mais il lui a rendu celles qui n'avaient rapport qu'à des affaires d'intérêt ou de galanterie. Le commissaire dénonce également le préfet qui, en venant faire ses adieux à Montrond, a pleuré assez abondamment et lui a remis un petit billet mystérieux[1].

Le 2 octobre, le commandant d'armes du château de Ham, le nommé Dillenius, informe Réal que M. de Montrond a été conduit en ce jour dans la prison d'État de cette place. Il n'y fut pas bien traité, car quelque temps après, un de ses amis, un ancien conseiller au parlement de Paris, M. Dupleix de Mézy, se voyait obligé de réclamer quelques adoucissements à sa situation. Au bout d'un mois, le prisonnier fut autorisé à se rendre et à résider à Châtillon-sur-Seine. Il signa l'engagement suivant, le 29 novembre : « D'après l'ordre qui m'est transmis aujourd'hui au château de Ham, par un officier de la gendarmerie de Paris, je donne, ainsi que cet ordre le porte, ma parole d'honneur de ne pas m'éloigner au plus de deux lieues de Châtillon-sur-Seine ». Il partit le même jour et n'arriva à sa nouvelle destination que le 8 décembre.

Il descendit à l'hôtel de la *Côte d'Or*, tenu par la dame Renard. Plusieurs fois par semaine, il devait se présenter chez le sous-préfet, ce qu'il fit régulièrement jusqu'au mois de juillet 1812. Il avait obtenu la permission de se promener dans une calèche élégante, attelée de deux chevaux de prix. Il finit par s'ennuyer de cette résidence forcée et de cette petite ville morte. Au commencement de juillet, il se mit au lit et prévint les autorités de sa maladie subite. Comme un domestique promenait tous les jours les chevaux et la calèche, on ne s'inquiéta de rien. Trois semaines après, le 24 juillet, il disparut.

Cette fuite causa un grand émoi. La police envoya à la recherche du fugitif l'inspecteur Pâque qui courut à Châtillon, à Mézy en Seine-et-Oise, à Dijon, à Lyon, à Avignon, à Valence, à Aix, à Marseille. Il visita les bureaux de poste et de messagerie, les divers hôtels, interrogeant les autorités, les postillons, les gendarmes, les hôteliers, les valets, etc., faisant

1. Archives nationales, *ibid.*

un bruit infernal, jurant et menaçant, décernant des mandats d'arrestation, mais sans le moindre résultat. Le duc de Rovigo crut un instant être sur la piste du comte. Il lança l'inspecteur Pâque sur la route de Turin, car on lui avait dit que M. de Montrond voyageait en Italie sous le nom de Charles Dupleix, et s'était réfugié chez une dame de Saluces. L'inspecteur ne trouva rien à Turin, à Gênes, à Alexandrie, à Florence. Des ordres d'arrestation contre « cet agent d'intrigues » furent envoyés dans toutes les directions, à Rome, à Florence, à Hambourg, à Altona, à Amsterdam, en Westphalie, en Poméranie. Le cabinet noir se montra plus actif et plus vigilant que jamais. On saisit une lettre sans indication de lieu, où il était dit par le fugitif qu'il avait fait trois ou quatre mille lieues. « Ma santé, ajoutait-il, s'arrange mieux que mon humeur de tous ces tracas. Je me sentais mourir dans ce maudit Châtillon. » Le ministre de la police adresse alors une longue lettre irritée au commissaire de police de Marseille et se plaint de la négligence de son service. Il fait punir, par le duc de Conegliano, le lieutenant de gendarmerie de Châtillon qui a laissé fuir le coupable. Il donne l'ordre d'envoyer au ministère les chevaux et la calèche avec les selles et les bridons. C'était une consolation comme une autre. On surveille tous les amis de M. de Montrond. On s'occupe de lady Yarmouth. On l'accuse d'avoir noué avec le comte des intrigues galantes « quoique le comte se dit le très grand ami de lord Yarmouth ». Ce « quoique » aurait fort amusé Montrond.

On s'empara enfin de lettres d'Angleterre, le seul pays hospitalier où le comte était parvenu à se réfugier. C'était alors l'unique asile qui défiât les investigations et les audaces de la police impériale. On découvrit un petit billet tendre à madame Hamelin, où le comte l'appelait « sa chère petite », et la priait de lui faire parvenir des plantes rares par un ami, M. de la Villeneuve[1]. On surprit une longue lettre à M. de Mézy, datée de Falmouth, le 2 avril 1813, et on la remit à Desmarets. Cette lettre, originale et spirituelle, mérite d'être connue :

« ... Je n'aurais pas pris le parti que j'ai pris, écrit Montrond, si j'avais pu supporter la vie dans cet isolement ou bien

1. Archives nationales, *ibid.*

seulement voir un terme à l'injuste mesure dont j'étais depuis longtemps l'objet. En quittant mon exil, j'avais expliqué pourquoi je ne me regardais pas lié par un engagement que je savais être conditionnel, et qu'on a violé dès la première heure, puisque la lettre du ministre de la police au commandant du château de Ham, ordonnait de me mettre en liberté dès que j'aurais signé la promesse de me rendre à Châtillon et de ne pas m'en écarter à plus de deux lieues ». Il sait que son ami, M. de Mézy, a le goût des voyages et il lui raconte les siens. Il périssait de chagrin à Châtillon, c'est ce qui l'a déterminé à s'enfuir. Le hasard lui procura un passeport pour l'Espagne.

« Je n'étais pressé que de partir et le petit détour ne m'était de rien. Il n'y avait d'inconvénient que la nécessité de traverser quelques vingt lieues de pays peuplés de guérillas. Mais on me donnait l'espérance de trouver un bon guide, et finalement j'arrivai au bord de la mer sans embarras. Dix minutes après, j'étais embarqué dans un petit bateau où je passai la nuit à voguer, tout satisfait d'avoir si bien trouvé mon chemin. A la fin du jour, nous rencontrâmes un gros vaisseau anglais qui nous questionna, comme c'est la coutume à la mer. Il avait à bord un état-major espagnol qui avait fantaisie de me faire prisonnier, mais le capitaine, après quelque peu de conversation, me donna passage pour Mahon sur un brick qu'il y envoyait. Nous recommencions à naviguer assez tranquillement, quand nous fûmes appelés de nouveau par un vaisseau encore plus grand que l'autre, commandé par un amiral et suivi d'une quantité de bâtiments. Quand il sut qu'il y avait un Français à bord de ce brick, il l'envoya chercher par un petit officier qui se trouvait être le fils de M. Holland. Cette escadre portait l'expédition d'Alicante et l'amiral avait à bord tout l'état-major. On me fit plus de mille questions à la fois et toutes relatives à leur expédition qu'on croyait être l'objet de mon déguisement. On ne doutait pas que je ne fusse un général. Un maudit capucin espagnol faisait jurer à des Catalans qui étaient à bord qu'ils m'avaient vu commander à Barcelone. Mais rien ne peut vous donner une idée de l'éclat de leurs rires, quand j'ai voulu leur faire croire que je n'étais pas militaire, qu'ennuyé d'être confiné en Bourgogne, j'allais

vivre ailleurs, et que la plaisanterie du capucin me paraissait bien mauvaise ». M. de Montrond, n'ayant qu'un pistolet contre soixante canons, n'était pas de force à résister. Il demeura donc cinq semaines à bord du vaisseau-amiral, plus deux autres semaines devant Alicante. On le prit à la fin pour le général Mouton et on l'accabla de ce titre, jusqu'à l'arrivée d'un vaisseau commandé par un capitaine qui le connaissait. Dans ce vaisseau se trouvaient lord Walpole et un sieur Casaas qui le destituèrent de son généralat et affirmèrent que M. de Montrond ne voyageait que pour son compte. On les écouta et leur prisonnier fut transféré à leur bord. Il obtint ensuite un passeport pour la Sardaigne et un mois après, en décembre, put se rendre à Londres en prenant le paquebot à Cagliari. Il était resté cinq mois en mer. « J'ai reçu, dit-il, une forte éducation morale et je te jure que c'est bien là qu'on peut dire que l'homme est le roi des animaux. Nous avons eu de tout à bord, comme le tonnerre, par exemple. De temps en temps des bals avec beaucoup de dames et parfois des boulets quand nous approchions des côtes, et la plus forte tempête de l'avis des connaisseurs... Les boulets quittaient leur case et roulaient sur le pont comme des billes de billard. Il n'y a rien de si importun. Des hommes tombant d'en haut des mâts brisés, et toutes les misères qu'on voit dans les livres, et puis quand on va dîner d'un vaisseau à l'autre, un coup de vent qui vous sépare pour huit jours et quel dîner ! Il est bien entendu que j'y suis fort malade dès qu'il y a du gros temps, et cela ne manque jamais de divertir tout l'équipage... » Il appelle son récit une fable et il en tire la morale que ceux qu'on envoie à Châtillon ou autres lieux, font bien de s'y tenir quand ils en ont la patience[1] !... Cette lettre ne fut naturellement pas remise à M. de Mézy, qui l'ignora toujours.

M. de Montrond revint en France après le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe. Il ne fit point parler de lui jusqu'à l'époque des Cent Jours. C'est à ce moment qu'il accepta une mission qu'il est permis d'appeler extraordinaire.

1. Archives nationales, *ibid.*

*
* *

Pressé par des besoins d'argent, car on ne peut expliquer son acceptation que pour ce motif, M. de Montrond consentit à servir d'agent secret à Napoléon auprès de l'Autriche. Endoctriné par Fouché qui connaissait son goût pour les aventures et sa situation embarrassée, il voulut bien essayer d'aller à Vienne et d'y voir son ami et patron, M. de Talleyrand. « On imagina, dit M. Thiers, de lui envoyer un personnage singulier, homme du monde fort connu dans les salons, fort inconnu dans la politique, souvent employé dans certaines négociations occultes, doué d'un esprit rare, d'une grande audace, présentant le contraste qui se rencontre quelquefois d'un bon sens supérieur et une conduite désordonnée et ayant sur M. de Talleyrand l'influence d'un familier initié à tous les secrets de sa vie. » La mission consistait à convertir le prince aux intérêts de l'Empereur et, si l'occasion le permettait, à enlever Marie-Louise et le roi de Rome. M. de Montrond fut chargé de lettres secrètes de M. de Caulaincourt pour divers personnages et pour M. de Meneval qui se trouvait encore auprès de Marie-Louise.

Il paraîtrait que le messager avait reçu tous les pouvoirs et tous les crédits nécessaires. L'abbé Altieri, attaché à la légation autrichienne à Paris, lui remit son passeport. M. de Montrond se déguisa et, avec une adresse étonnante, parvint à dépister toutes les polices. Il arriva à Vienne et vit le prince. Voici comment celui-ci informa Louis XVIII, le 13 avril, de cette étrange visite. « Tout ce qui me revient de la France prouve que Bonaparte est dans de grands embarras. J'en juge encore par les émissaires qu'il a envoyés ici. L'un d'eux, M. de Montrond est parvenu jusqu'à Vienne. Il n'avait ni dépêches, ni mission ostensible et plutôt a-t-il été envoyé par le parti qui sert actuellement Bonaparte que par Bonaparte lui-même. C'est là ce que je suis porté à croire. Il était chargé de paroles pour M. de Metternich, M. de Nesselrode et moi. Il devait s'assurer si les puissances étrangères étaient sérieusement décidées à ne point reconnaître Bonaparte et à lui faire la guerre. Il avait aussi une lettre pour le prince Eugène. » Donc M. de Montrond portait quelque chose et n'était pas un messager

banal. M. de Talleyrand arrange à sa façon leur entrevue. « Ce qu'il était chargé de me demander, c'était si je pouvais bien me résoudre à exciter une guerre contre la France. — Lisez la déclaration (du 13 mars) lui ai-je répondu. Elle ne contient pas un mot qui ne soit dans mon opinion. Ce n'est pas d'ailleurs d'une guerre contre la France qu'il s'agit, elle est contre l'homme de l'île d'Elbe. » On sait par les événements qui suivirent et par le traité du 20 novembre comment cette promesse fut réalisée. Dès que M. de Montrond vit Talleyrand se ranger du côté des Bourbons, il n'insista pas.

Il interrogea alors M. de Metternich sur la possibilité d'une régence. « La régence? répondit le diplomate autrichien, nous n'en voulons plus! » Il alla voir M. de Nesselrode auquel il demanda quelles étaient les dispositions de l'empereur Alexandre. « La destruction de Bonaparte et des siens ! » telle fut sa réponse, si l'on en croit M. de Talleyrand[1].

On dit que M. de Montrond parvint à pénétrer dans le parc de Schœnbrunn sous prétexte d'horticulture. Il vit secrètement M. de Meneval qui lui confia que Marie-Louise se préoccupait beaucoup plus de M. de Neipperg que de sa propre régence. Il put se convaincre que l'Autriche et l'Angleterre étaient assez disposées à défendre la cause des Bourbons, que la Prusse se bornait à être hostile à Napoléon et que la Russie avait une certaine sympathie pour le duc d'Orléans. « On s'est attaché, déclare M. de Talleyrand, à faire connaître à M. de Montrond l'état des forces qui vont être immédiatement employées, ainsi que le traité du 25 mars dernier. Il est reparti pour Paris avec ces renseignements et ces réponses qui pourront donner beaucoup à penser à ceux qui aujourd'hui se sont attachés à la fortune de Bonaparte[2]. » Quelque temps après la visite de M. de Montrond, le fin diplomate alla faire une cure à Carlsbad sous prétexte qu'après un congrès il convenait de soigner son foie, mais plutôt pour voir venir. En réalité, il n'était pas tout à fait disposé à défendre la cause de

1. M. de Nesselrode écrivait au même moment à Pozzo di Borgo : « Point de paix avec Bonaparte et rien de plus ! »

2. J'observe que M. de Flahaut, étroitement uni à M. de Talleyrand, avait accepté, lui aussi, une mission semblable. Mais arrivé à Stuttgart, il fut arrêté et reconduit à la frontière.

Louis XVIII. Il avait fait comprendre à ceux qui le pressaient au sujet du duc d'Orléans que la porte n'était pas encore ouverte, mais qu'elle pourrait s'ouvrir et qu'il ne fallait pas se hâter imprudemment de la fermer avec violence.

Quant à M. de Montrond, il revint en France porteur en tout d'une lettre de M. de Meneval qui ne laissait au ministre des Affaires étrangères aucune illusion sur les dispositions de Marie-Louise et de la Cour de Vienne. L'Empereur répondit à cette cruelle information par la publication officielle de la déclaration du 13 mars qu'il fit qualifier de « provocation pure et simple à l'assassinat », ce qui était vrai et ce dont M. de Talleyrand, sous des phrases habiles, ne s'était point trop défendu. Il fit mettre en outre cette note au *Moniteur* du 19 avril : « Un M. de Montrond qui s'est échappé de Paris pour porter des papiers importants au prince de Bénevent, n'a pas pu s'empêcher de déclarer que c'était une grande erreur de croire que l'empereur Napoléon se trouvait enfermé dans les Tuileries, qu'il était constant que la France en masse était pour lui et ne voulait que lui. »



L'échec de sa mission à Vienne n'empêcha point M. de Montrond de retourner rue Saint-Florentin et de se mêler à ceux qui assistèrent au second retour des Bourbons. M. de Talleyrand et M. de Montrond étaient en peu de temps revenus à leurs premières relations. La police royale fit, comme la police impériale, surveiller le prince et ses amis, dès que le ministère Richelieu eut succédé au ministère Talleyrand. On apprit que M. de Montrond avait demandé le 17 novembre un passeport pour se rendre en Angleterre. Avant de l'accorder, le préfet de police Anglès demanda au ministre Decazes s'il n'avait aucun motif de refus. Celui-ci passa outre, mais en invitant la police à continuer sa surveillance, tant il se défiait des menées secrètes du prince et de ses acolytes.

M. de Montrond avait accepté la mission délicate de faire le tri des personnes qui pouvaient être admises ou non auprès de son maître. Il était assez maussade à l'égard de ceux qui ne présentaient ni tare ni travers quelconque. Il lui déplaisait de

rencontrer, ce qui, d'ailleurs, dans son monde lui arrivait rarement, un caractère irréprochable. Un jour qu'on lui demandait pourquoi il ne parlait jamais de tel personnage, il lui échappa cet aveu significatif : « Il est impossible d'en dire du mal ! »

Il suivait partout son maître; il l'imitait dans ses moindres actions : il avait emprunté au prince la profonde indifférence avec laquelle, au jeu, il poussait l'or devant lui ou le ramassait. Dans les salons de la duchesse de Luynes où ils fréquentaient tous deux, il était beau de le voir, tantôt les mains pleines — et ce n'était pas comme les innocents — tantôt les mains vides, mais toujours railleur et superbe de sang-froid. Il y composait des mots d'esprit qu'il a plus tard laissé généreusement attribuer à M. de Talleyrand, lequel lui en conserva une certaine reconnaissance. Quelques-uns des plus célèbres, comme : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, — Défiez-vous du premier mouvement, c'est le bon, — S'il vous arrive quelque chose d'heureux, allez le raconter à vos amis afin de jouir de leur peine, » etc., sont de lui, si l'on en croit le comte Joseph d'Estourmel. En voici deux dont la paternité semble établie. Un de ses amis, énumérant avec jactance les qualités de sa fiancée, enfant de l'Amour et du hasard : « A t'entendre, dit-il, ne croirait-on pas que tu vas épouser une fille surnaturelle ! » Apercevant un maigre bailli en costume de cour avec une longue épée qui lui battait les mollets : « Pauvre bailli, murmura-t-il, on ne sait s'il a trois épées ou trois jambes? »

Il passait son temps avec des gentilhommes, tels que MM. de Noailles, de Boisgelin, de Lauraguais et de Narbonne, qui donnaient à l'*humour* et à l'élégance la préférence sur tous autres mérites. Il avait pris pour règlement de sa vie cette devise : « Proportionner les mots aux choses, les sentiments aux personnes et ne s'étonner de rien ». La police de la Restauration continuait à le considérer avec méfiance. Au fond, elle avait plus peur de ses satires que des intrigues auxquelles il aurait pu être mêlé. Cependant, les étroites relations de Montrond avec Talleyrand lui semblaient suspectes. Aussi, le préfet de l'Indre avait-il mission de surveiller avec soin le château de Valençay, d'observer les arrivants et de connaître leurs noms.

Le directeur général des Postes, M. d'Henouville, qui avait

eu des ordres semblables, écrivait au ministre de l'intérieur le 18 mai 1816 que le prince qui avait reçu son agent d'affaires et la duchesse de Courlande, paraissait devoir faire un séjour prolongé et classait de nombreux livres dans sa bibliothèque. Il semblait avoir de grandes préoccupations. Il avait une correspondance très considérable. En l'examinant, la police pouvait affirmer, quelques jours après, que M. de La Besnardière, directeur des affaires politiques aux Affaires étrangères, trompait le duc de Richelieu et transmettait au prince tous les secrets diplomatiques. Le 30 mai, le directeur des postes rapportait, sur un dire de l'intendant de Talleyrand, que celui-ci se moquait actuellement des honneurs, qu'il préférait vivre retiré, et « que, vu la faiblesse du gouvernement, il valait mieux dans ce moment être éloigné de la capitale, *mais que cela ne pouvait durer qu'un temps* [1]... » Quelques jours après, M. Decazes en personne écrivait au préfet de l'Indre : « Ne craignez point que vos observations soient minutieuses. La politique, comme la police qui ne font qu'une même chose, en semblable occasion ne dédaigne aucun renseignement... On m'assure que la correspondance de M. de Talleyrand continue d'être fort considérable. Vous vous serez sans doute concerté avec le directeur de la poste pour connaître les points de départ et d'arrivée les plus habituels [2]... »

Il recommandait une surveillance adroite, qui restât cependant dans la juste mesure du secret. Les différents ministères qui se succédèrent à l'intérieur ne perdirent pas de vue ce château de Valençay où s'élaboraient tant d'intrigues. En 1822, M. de Corbière prie son collègue, le duc de Bellune, ministre de la guerre, de déplacer au plus vite le sieur Jacob, maréchal des logis de gendarmerie à Valençay, qui, tout dévoué au prince, rendait impossible la surveillance sur les réunions de libéraux de plus en plus fréquentes chez lui. Le brigadier fut envoyé aussitôt dans un autre poste « à cause de ses complaisances à l'égard du prince ». Les relations de Talleyrand avec le Roi s'étaient singulièrement refroidies. Un jour que le prince était venu faire sa cour aux Tuileries, Louis XVIII lui

1. Archives nationales, F^7 6817.

2. *Ibid.*

dit pour lui faire sentir qu'il aimerait le voir partir au plus vite. « Quelle distance y a-t-il, prince, entre Paris et Valençay? — A peu près le double, Sire, de celle qui sépare Paris de Gand ».

M. de Montrond, qui amenait au château des personnages de l'opposition, était l'objet d'une vigilance particulière. Qu'il allât à Valençay, à Châteauroux, à Dieppe, il était suivi par de nombreux estafiers. Cela ne l'empêchait pas de faire des affaires et de se livrer à ses plaisirs. Il était le plus agréable commençal de Valençay et fit, entre autre, la conquête du révérend Sidney-Smith. « J'étais assis à table, mandait ce pasteur à sa femme, à côté de M. de Montrond, le Luttrel de Paris, homme très aimable et très spirituel. Nous fûmes bientôt bons amis. »

En juillet 1827, le préfet de police, Delavau, mandait au ministre : « Il paraîtrait, d'après ce qu'on a entendu dire chez la dame Hamelin, que M. le chevalier de Montrond s'est rendu quelque temps à Londres pour y être le correspondant et y suivre les intrigues du parti qui manœuvre dans ce moment et dont un des principaux chefs serait, comme Votre Excellence peut bien le présumer, M. le prince de Talleyrand, protecteur et ami, depuis bien des années, du chevalier de Montrond. La correspondance dont il est chargé est, dit-on, très active. Il donne dans ses lettres les détails les plus circonstanciés sur les menées politiques qui ont lieu à Londres et on lui transmet également des détails très étendus sur ce qui se passe ou se trame à Paris. On a également appris que cette double correspondance, si importante, n'est jamais confiée à la poste et elle l'est très rarement même aux courriers de l'ambassade d'Angleterre. On a de fortes raisons de croire que M. Delessert en est l'intermédiaire... On a su que, le 14 de ce mois, madame Hamelin avait envoyé chez M. Delessert un gros paquet à l'adresse de M. de Montrond pour qu'il l'expédiât par une personne qui partirait le soir même[1]. » Dès lors, M. de Montrond ne peut aller à Calais ou à Dieppe et de là en Angleterre, avec ou sans madame Hamelin, que suivi de sbires. On le surveille de près, lui et sa compagnie, jusqu'à Brighton et on envoie sur leur compte force notes au mi-

1. Archives nationales, F^7 6938.

nistère. Mais ces observations ne furent pas jugées assez graves pour les faire arrêter ou pour leur causer aucun ennui. Le prince, M. de Montrond et son amie purent sans être inquiétés continuer leurs intrigues jusqu'à la révolution de 1830, au succès de laquelle ils avaient évidemment travaillé. M. de Talleyrand voyait enfin arriver au trône cette branche cadette pour laquelle il avait fait des vœux dès l'année 1789, car ce grand courtisan de tous les régimes n'a jamais été au fond qu'un partisan acharné des d'Orléans.

*
* *

Il consentit, comme on le sait, à retourner à Londres pour y diriger l'ambassade française et y mener d'habiles négociations qui tendaient plus, en réalité, à la reconnaissance du gouvernement nouveau qu'à l'indépendance de la Belgique. Il emmena naturellement avec lui M. de Montrond. Un incident significatif montre tout ce qu'avait de fragile une amitié qui ne reposait que sur une communauté de vices. En 1832, M. de Montrond eut subitement après le dîner une attaque d'épilepsie. Il était tombé sur le parquet et se débattait avec violence. Talleyrand, au lieu de le secourir, le regardait avec un sourire caustique, observant seulement qu'il allait dans ses convulsions abîmer son tapis. C'est bien le même homme qui, visitant avec le maréchal Lannes le champ de bataille d'Austerlitz, ne voyait là qu'un spectacle curieux tandis que le maréchal pleurait à chaudes larmes devant tous ces morts et ces blessés. Mais quand la princesse de Vaudémont mourut, le prince de Talleyrand manifesta une vive émotion. « C'est la première fois, dit M. de Montrond surpris, que je lui vois verser des larmes ! »

Les personnes que M. de Montrond fréquentait le plus à Londres étaient madame de Flahaut, lady Hunloke, Stanley, Shéridan, d'Orsay, de Saint-Marsan, lord Francis Egerton. Raikes, qui le vit en 1832, en fait le portrait suivant : « Montrond, qui doit avoir soixante-cinq ans, est un protégé de Talleyrand et un hôte constant de sa table. Il a passé à travers les différentes scènes de la Révolution française, mettant toujours de côté une certaine portion pour ses dépenses.

Il est reçu dans les meilleures maisons de Londres. Il est spirituel et entraînant, quoique son ton soit presque tranchant. Il joue haut et gagne journellement. Il est plein d'anecdotes et il les dit bien. Grand épicurien et connaisseur des choses de la table, il participe à toutes les gaietés et à toutes les folies des jeunes dandys anglais, qui se modèlent sur sa personne et admirent ses saillies... Il avait épousé la duchesse de Fleury, une belle femme, ayant de la fortune qu'il dissipa. L'âge a maintenant adouci les traits les plus vifs de son caractère. Il se sent moins dans un pays étranger que dans sa patrie. Sa seule ambition en ce moment est une vie de bien-être paisible ». En cela, il était de l'avis de son maître qui écrivait au baron de Gagern :

Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire !...

Raikes lui demanda un jour s'il était vrai que Louis-Philippe lui eût alloué une pension. Montrond lui répondit : « Vingt mille francs par an, pour bien parler de lui dans les clubs et en Angleterre ! » On disait qu'il avait surpris le secret de certaines intrigues nouées jadis en Sicile par le duc d'Orléans, et que celui-ci lui payait cher son silence.

George Sand qui avait vu M. de Talleyrand et son courtisan au château de Rochecotte, en a écrit ce qui suit : « Ces deux vieillards, c'est le prince et son... comment dirai-je? Car je ne prononcerai pas le nom d'ami, dont se targue M. de Montrond devant les serviteurs et les subalternes. C'est un titre d'ailleurs qu'il ne se permettrait pas sans doute de prendre en présence du maître, car celui-ci doit sourire à tous les mots qui représentent des sentiments. Pour me servir d'un terme de leur métier, je dirai que M. de Montrond est l'attaché du prince, quoique ses fonctions auprès de lui se bornent à admirer et à écrire sur un album tous les mots qui sortent depuis quarante ans de cette bouche incomparable. »

Un an avant la mort du prince de Talleyrand, M. de Montrond eut une maladie grave qui en fit tout d'un coup un vieillard. Ce fut un événement. « Ce Lauzun du Directoire, dit *La Quotidienne*, ce dernier type des hommes de l'ancien ré-

gime, qui occupa pendant trente ans Paris de l'éclat de ses aventures galantes, de l'ampleur de sa cravate, du bruit de ses duels, de l'élégance de sa coiffure, du piquant de ses saillies, du luxe de ses dépenses et du mystère de sa fortune, ce brillant Montrond qui donnait le ton à Frascati et au pavillon de Hanovre par la cherté de son jeu et par la hardiesse de ses propos, qui était aussi fort à l'épée qu'au whist, aussi habile à forcer un quinola qu'à réduire une coquette, ce Montrond qui parcourut toutes les cours de l'Europe à la suite des ambassadeurs et qui dirigeait aussi bien une fête à l'hôtel des Affaires étrangères que les parties de jeu d'un Congrès, enfin ce Montrond, le seul homme qui soit resté pendant cinquante ans l'ami de M. de Talleyrand, traîne aujourd'hui à Valençay les infirmités d'une jeunesse de soixante-dix ans. Presque aveugle et perclus de goutte, on le brouette dans les allées du parc, on le traîne à la table du prince et on le porte dans le salon où il retrouve encore quelques lueurs d'esprit, de sarcasme et d'ironie. M. de Talleyrand ne se plaît plus que dans la conversation de ce *fidus Achates*, qui a fait, pendant quarante ans, assaut d'épigrammes et de roueries avec lui. »

Montrond amusa une dernière fois la table de son maître, en demandant à un joueur acharné qui se plaignait d'avoir perdu sa femme : « Est-ce au lansquenet ou au baccara?... » Raikes qui le revit en 1837, le trouva entièrement changé. « Il est devenu maigre et émacié. Il s'appuie sur une canne et porte des lunettes vertes. Quelqu'un désirant lui être aimable, lui dit un jour au dîner : « Je vous trouve bon visage aujourd'hui. » Il s'attira cette réponse : « Ma foi! vous n'êtes pas difficile! » M. de Talleyrand, qui devait mourir avant lui, n'avait pas perdu un atome de son esprit. On venait de lui apprendre que Chateaubriand se plaignait d'être devenu sourd. « Il se croit sourd, fit-il, parce qu'il n'entend plus parler de lui... » On sait, et je n'ai pas à y insister ici, comment au dernier moment, il fit sa paix avec l'Église. Montrond ne tarissait pas en plaisanteries sur cette signature accordée *in extremis* le 17 mai 1838. Il laissait entendre que le prince avait été mû par deux sentiments : ne pas donner le scandale d'obsèques dépourvues d'honneurs religieux et ne se convertir qu'à la dernière minute, afin d'échapper aux sarcasmes du monde.

Il survécut cinq ans au prince. De temps à autre il essayait encore, malgré son affaissement visible, de soutenir son rôle d'homme à bons mots. M. Thiers, forcé de quitter le ministère en 1840, s'écriait, devant lui, avec colère : « Je mettrai la couronne à mes pieds ! » — « J'aimerais mieux, siffla Montrond, la voir à vos pieds que sur votre tête ! » En 1842, il fut atteint de paralysie et dès lors, il ne traîna plus que des jours misérables. Son médecin lui disait dans une de ses visites : « Prenez bon courage ! vous irez peut-être mieux, assez bien pour sortir en voiture. — Oui, répondit-il, amèrement, je sais la voiture dans laquelle je sortirai !... »

Thomas Raikes nous affirme que le duc de Broglie, qui le voyait souvent, s'occupa de le convertir. Madame Hamelin, qui était sur le tard devenue très dévote, l'aida en cette circonstance. Ils réussirent, à ce qu'il paraît, dans leur tâche difficile. M. de Montrond, qui était revenu à Paris et habitait alors un pavillon rue Moncey, se confessa plusieurs fois à l'abbé Petitot. Celui-ci lui ayant demandé un jour : « Vous avez sans doute dans votre temps, fait beaucoup de plaisanteries contre la religion ? — Non, monsieur l'abbé, répondit froidement M. de Montrond, j'ai toujours vécu en bonne compagnie. »

Il oubliait les efforts qu'il avait tentés peu d'années auparavant pour dissuader le prince d'une rétractation « ridicule ». Cependant ce fanfaron de vices parut au dernier moment se repentir sincèrement. Il demanda qu'on plaçât un crucifix au chevet de son lit et manifesta devant ses amis des sentiments de foi qui les surprirent et les touchèrent.

Trois ans auparavant, son rival en élégance et en distinction, le célèbre Brummel, avait succombé dans une misère ignoble et dans une imbécillité voisine de la démence. M. de Montrond au contraire, avait eu comme M. de Talleyrand, mais avec moins d'apprêts, une mort plus décente et, pour me servir d'un mot de l'époque, il avait su mourir en homme qui savait vivre. Un Allemand, avait mis sur sa carte ces trois mots : « Ami de Beethoven ». M. de Montrond aurait pu, a-t-on dit, mettre sur la sienne : « Ami de Talleyrand ». Ce fut en effet toute sa carrière.

HENRI WELSCHINGER

A PROPOS D'UN ACCIDENT

Quand la nouvelle de la démission de M. Casimir Perier éclata, il y a quinze jours, ce fut avec un bruit d'événement national et européen. mais qu'était-il donc arrivé au vrai ? Un accident à une personne.

Le lendemain de la mort du très regretté M. Carnot, et dans l'émoi causé par un crime abominable et bête, la majorité de l'Assemblée nationale offrit le pouvoir à un homme dont le nom paraissait être synonyme d'énergie, et le caractère répondre au nom. Après l'élection de M. Casimir Perier, la majorité fut satisfaite : une bonne partie de la France fut satisfaite; l'Europe, satisfaite également, nous félicita. M. Casimir Perier, seul, demeura triste dans cette joie, et inquiet dans la tranquillité renaissante. Il s'était défendu contre l'empressement de ses amis. Il connaissait l'état des choses, la loi constitutionnelle, la façon dont elle est pratiquée, les mœurs politiques du Parlement, des parlementaires et de la presse. Il se connaissait lui-même, et ne trouvait en lui ni le calme, ni l'habileté, ni l'abnégation de soi-même, vertus indispensables à un président de République. Il savait avec une remarquable précision les causes de son impopularité possible : sa situation sociale, sa fortune, son nom qui le rendaient odieux à une fraction véhémente du parti républicain, et donnaient en

même temps aux adversaires de la République des espérances injurieuses pour lui, puisqu'on ne pouvait les concevoir sans l'estimer capable d'une trahison. Il savait et sentait tout cela. La sincérité de ses hésitations est prouvée aujourd'hui ; s'il n'avait été qu'un ambitieux et un vaniteux, épris d'honneurs et de panaches, il serait encore à l'Élysée. Donc, il se défendit sincèrement, mais ensuite il céda. Puis, tout de suite, il vit qu'il avait eu tort de céder : son élection n'avait changé ni la constitution, ni les mœurs, ni son caractère et il voyait toutes ses prévisions se réaliser. Comme l'unique moyen qu'il eût de s'échapper de la galère, où il souffrait de troubles nerveux et de nausées, était de se jeter à la mer, il s'y jeta. L'accident dont je parlais est le suicide de M. Casimir Perier.

Deux jours après, M. Félix Faure fut élu Président de la République. Les mêmes qui avaient cru que tout était perdu, crurent que tout était sauvé. L'Europe, qui avait crié par tous ses journaux : « Oh ! l'insupportable pays ! » s'écria : « Oh ! l'admirable pays ! » Vraiment, ce serait à souhaiter le renouvellement de ces crises, pour se rendre le plaisir de se croire à la fois sauvés et admirables.

Souvenons-nous à présent qu'après la démission de M. Grévy et après la mort de M. Carnot nous fûmes alarmés et rassurés, vilipendés et admirés de la même façon. Il doit y avoir une explication de ce double phénomène puisqu'il se reproduit identiquement trois fois de suite.

Pourquoi ce trouble en France et en Europe, chaque fois que la présidence de la République devient vacante ? Parce que nous avons une idée fausse de la magistrature présidentielle.

La lecture des journaux français et étrangers était très curieuse ces jours-ci. Nous y avons appris non seulement où est né M. Félix Faure, mais où il a fait sa première communion et ses études. Déjà un peu de légende se mêle à l'histoire, comme il arrive quand les imaginations sont fortement frappées. Il est dès à présent avéré, bien que ce ne soit pas vrai, que M. Faure a été ouvrier tanneur. Les endroits où il passa sont devenus tout à coup célèbres. Comme il a été pensionnaire de M. Pompée à Ivry, de petites monographies sont publiées en l'honneur de M. Pompée. Ou bien on nous écrit de Hambourg que M. Faure y est avantageusement

connu ; de Vienne, que M. Faure chassait, il y a deux ans, dans le *Salzkammergut*, et qu'on l'y vit entrer sans cérémonie dans une auberge et savourer une chope, tout comme s'il était destiné à demeurer un simple mortel. Ainsi se recueillent les anecdotes sur les fondateurs de dynastie.

Ce n'est rien encore : il sembla un moment que la direction de toute la politique intérieure et extérieure dépendît de l'élection du président. Est-il vrai que l'empereur d'Allemagne ait exprimé à notre ambassadeur sinon ses inquiétudes, au moins ses préoccupations ? Je ne sais, mais, à lire les journaux d'Allemagne et d'Angleterre, on croirait que le président de notre République peut à son gré donner au monde la paix ou la guerre. L'Europe s'est-elle enquise plus anxieusement, après la mort du tsar Alexandre, des intentions du tsar Nicolas ?

L'élection d'un président a donc, aux yeux d'un grand nombre, l'importance d'un avènement, et non pas de roi constitutionnel, mais de monarque gouvernant lui-même. Il faudrait ignorer les habitudes de l'humanité pour s'étonner que de pareilles erreurs soient commises. Un pays qui fut gouverné pendant des siècles par une monarchie s'imagine nécessairement que le chef de l'État le gouverne encore. Cette illusion est entretenue par la pompe extérieure de « la plus haute magistrature ». Le Président habite l'Élysée-Bourbon : il porte le grand-cordon de la Légion d'honneur et le collier de grand-maître de l'Ordre ; il reçoit, quand il sort pour la promenade, le salut des tambours, des clairons et de l'épée ; il correspond avec les souverains qu'il appelle « très cher et très grand ami » ; ceux-ci lui notifient leurs événements de famille, naissances, mariages et morts ; il se réjouit avec eux des bonheurs et s'afflige des malheurs dans les termes mêmes, je suppose, qu'employèrent Napoléon et Louis XIV. Le premier janvier, il est harangué au nom des ambassadeurs par le nonce du pape, du pape qui traite la République en fille aînée de l'Église. Il remet la barrette aux cardinaux, cérémonie imposante (on dit que M. Grévy s'y tenait à merveille), manifestation de cette intimité de l'Église et de l'État, qu'inaugurèrent jadis le prophète Samuel et le roi Saül.

Je ne veux pas dire que ce cérémonial soit purement vain et qu'il faille le supprimer, ni que la survivance d'habitudes et d'idées monarchiques soit ridicule. Cette survivance communique à la présidence de la République une force morale appréciable, et, à cause d'elle, l'élection du Président n'est indifférente ni pour la France, ni surtout pour l'Europe, mais elle produit une illusion d'où naissent les agitations et les inquiétudes, les jours de crise.

Pourquoi maintenant sommes-nous rassurés si vite? Parce qu'au-dessous de l'illusion travaillent la vérité et la réalité des choses. Cette vérité et cette réalité, c'est que le gouvernement personnel n'existe plus, et, réserve faite d'accidents possibles et de réactions passagères, ne reparaîtra plus dans ce pays. Cette vérité et cette réalité, nous pouvons fort bien ne pas les apercevoir, et sans doute nous continuerons longtemps encore à nous conduire comme si nous les ignorions, mais elles sont là tout de même, et elles opèrent. S'il s'était agi, ces jours-ci, d'élire le chef d'un gouvernement personnel, le Congrès n'aurait pas si vite achevé sa besogne : ce n'est pas en deux parties qu'il se serait partagé, mais en plusieurs factions ; et il y aurait eu un beau tapage dans ce Congrès ; et peut-être, dans le pays, la guerre. Mais il s'agissait d'élire un magistrat dont les pouvoirs sont petits ; ni le salut de la France, ni la paix de l'Europe ne dépendait du choix de la personne. C'est pourquoi deux tours de scrutin, suivis d'une proclamation de vote, ont suffi pour régler la transmission du pouvoir. L'illusion nous agitait ; la réalité nous calme. La réalité et la vérité sont toujours bienfaisantes, même inaperçues.

Ce serait un sujet d'étude intéressant et plus curieux qu'on ne pense, de chercher à déterminer ce que la plus haute magistrature est en apparence — je veux dire dans l'opinion d'un grand nombre de personnes — et ce qu'elle est en fait. On découvrirait là les raisons profondes de la délicatesse particulière d'une fonction, à qui l'apparence donne de grands devoirs, et la réalité peu de droits. Mais nous voulions seulement démontrer aujourd'hui à ceux qui ont cru tout perdu après la démission, qu'ils se sont trompés. Nous ne fûmes ni perdus le 15 janvier, ni sauvés le 17, notre vie politique demeure aussi difficile avant qu'après. Et, comme on ne ren-

contre guère à l'heure actuelle que des pessimistes, et comme ceux mêmes qui conduisent nos affaires les jugent désespérées, voyons donc ce qu'il faut penser de ces tristesses et de ces alarmes.

Oui, notre vie politique est difficile, mais nous verrions bien qu'elle est d'une difficulté normale, inévitable, si nous nous élevions au-dessus du moment où nous sommes, afin de le considérer à sa place dans le long développement de notre vie nationale : si nous ne croyions pas puérilement que l'histoire de France est arrivée à son terme, nous vivants ; si nous ne raisonnions pas comme feraient des éphémères à la fin de leur unique journée, si enfin nous daignions concevoir qu'après nous, il y a encore l'avenir. Ah ! comme je regrette d'être un professeur d'histoire ! Si je n'étais pas un professeur d'histoire, je ne craindrais pas de me donner l'air de professer, en rappelant qu'aucun régime ne se fonda en un jour. Les organisations politiques et sociales sont des œuvres qui demandent des siècles : la féodalité exista informe et chaotique pendant des siècles, avant de trouver ses règles ; la monarchie absolue vécut pendant des siècles aussi, avant de trouver des moyens réguliers de gouvernement, et il y eut de grands troubles dans ces périodes d'attente.

Oui, il faudrait désespérer, si nous devions demeurer en l'état où nous sommes. Mais nous n'y demeurerons pas. Concédons aux pessimistes la noire opinion qu'ils expriment sur nos embarras, nos misères, nos vices et nos laideurs, mais disons-leur que nous sommes à un commencement, non pas à une fin. Dans cent ans, le régime où nous vivons, devenu à son tour ancien régime, paraîtra aussi étrange aux Français que nous semble aujourd'hui notre ancien régime à nous. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que nous sommes à un point de départ, et que nous avons une belle marche à fournir ?

A un point de départ, tout encombré de passé. Comme nous sommes à un commencement, nous n'avons pas encore d'organisation politique, et, le passé nous impose cette survivance et d'habitudes, qui retarde l'organisation. Comment ferons-nous pour nous dégager des entraves ? Je ne sais, mais nous nous dégagerons. Quelle route prendrons-nous ?

Je ne sais, mais nos destins trouveront leur route. Combien de temps y mettrons-nous ? Point de doute : nous mettrons beaucoup de temps.

La France future se formera peu à peu, au jour le jour, non pas sur un plan nettement préconçu, mais par l'action permanente de la nécessité de vivre, qui rend les peuples ingénieux, sans qu'ils s'en doutent. Des abus, d'où les pessimistes tirent leurs principaux arguments, disparaîtront. On voit aujourd'hui, dans un pays où presque toute la vie est réglée par l'administration, un homme arriver un beau matin à tel ou tel ministère, dire qu'il est le ministre, causer un moment avec ses chefs de service, puis songer à tout autre chose qu'aux affaires dont il est chargé, tout occupé de lui-même, et de la défense de ce portefeuille qu'il n'a pas le temps d'ouvrir ; et alors, la grande machine administrative se ralentit et se trouble. Mais elle est toujours là, rien n'apparaît qui la puisse suppléer, et nous nous trouvons dans une situation étrange : nous sommes un pays centralisé, c'est-à-dire organisé pour obéir, et le centre, agité par des crises perpétuelles, ne sait plus commander ; nous avons donc tous les inconvénients et point les avantages de la centralisation. Il faudra bien choisir ou restaurer l'administration ou la remplacer par autre chose. Or il n'est pas supposable que le vieux système royal et impérial de l'administration omnipotente soit jamais relevé : par la force des choses, très lentement sans doute, le centre perdra de son importance, et des énergies, qu'il a supprimées jadis, reparaîtront sous des formes nouvelles.

Ce n'est pas une organisation politique suffisante que de procéder tous les quatre ans à des élections, pour laisser faire ensuite les élus ; car ceux-ci, humbles serviteurs de leurs électeurs, quand il s'agit de satisfaire des intérêts privés aux dépens de l'intérêt public, leur échappent en réalité pour le principal de leur conduite. Ils se disséminent, non seulement en groupes, mais en parcelles de groupes, oublient des parties de leurs programmes, y ajoutent des parties nouvelles, s'enrôlent derrière des chefs, sorte d'agents d'affaires publiques, qui tripotent dans ces affaires, ou, à tout le moins, les embrouillent si bien que le pays ne comprend plus rien à ce qui se dit et se passe, et s'étonne qu'une nation puisse avoir une représen-

tation nationale et n'être pas représentée. Nous sommes si loin d'être organisés que nous entendons reprocher chaque jour aux radicaux d'avoir une organisation, comme si par là ils attentaient à la souveraineté nationale. Mais il faudra bien que les différentes opinions et les différents intérêts se groupent. La nécessité le veut, et vous verrez, si vous savez bien regarder, que le commencement y est, comme on dit.

En même temps que la force obscure et puissante des choses opérera son œuvre lente, le temps fera la sienne. Des survivances s'atténueront et s'éteindront. De vieilles formules achèveront de vider leur inanité. La réalité établira ses droits souverains. Les générations nouvelles n'auront ni nos habitudes ni nos regrets, qu'elles ne comprendront même plus. Il en fut toujours ainsi depuis que le monde est monde. Et toujours les cinquantenaires oublient que les hommes de vingt-cinq ans sont moins âgés qu'eux d'un quart de siècle, ce qui est bien quelque chose. En 1870, il y avait encore l'Empereur et les Tuileries : ceux qui ont aujourd'hui vingt-cinq ans n'ont vu ni les Tuileries, ni l'Empereur.

Naturellement il ne faut pas laisser agir seuls le temps et la force des choses. Nous avons des intelligences et des volontés, je suppose. Que les intelligences des jeunes ne se détournent pas avec dégoût de la politique et ne l'abandonnent pas aux médiocres. Il faut observer attentivement notre vie politique, la bien voir comme elle est, chercher et découvrir des voies et moyens de progrès et les proposer à l'opinion, instruire notre démocratie, et lui présenter des idées réfléchies et pratiques, descendre dans la vie, s'y mêler, y travailler, y peiner : « Si *chacun de vous*, disait un jour Démosthène, dans *chaque* circonstance où il peut et doit se montrer *utile*, renonce aux vains prétextes, s'il est prêt à agir, celui qui a de l'argent, à contribuer, celui qui est jeune, à faire campagne, si vous *redevenez vos maîtres*, si vous cessez d'espérer n'avoir rien à faire pour votre compte, et de compter sur vos voisins, alors vous relèverez vos affaires. . »

Il faut travailler, et nous verrons que c'est le fonds qui manque le moins. Ce peuple dont nous sommes est-il donc si déraisonnable ? Les violents et les méchants y sont-ils en si grand nombre ? Notre pays demeure calme et laborieux

sous les tempêtes de surface. A de certains moments, il sembla que toute autorité eût disparu, et que le champ fût libre pour les plus graves désordres : avons-nous vu de graves désordres ? Ces jours-ci, tomba un ministère, et, sur le ministère, le Président. C'était le cas, et on n'y a pas manqué, de répéter le mot de Rochefort : « Il n'y a plus rien, personne n'est chargé de l'exécution du présent décret », mais il y avait encore quelque chose : le bon sens, la raison, l'inépuisable bonne volonté de la France.

Peut-être me faut-il, en terminant, me défendre du reproche d'optimisme, et je dirai (pensant aux dispositions fâcheuses de tant d'esprits distingués) du ridicule d'être optimiste. Je ne le pourrais pas sans introduire ici des discussions qui viendront en leur temps. Au reste, je sais bien que de graves accidents sont possibles, par lesquels la marche peut être troublée un moment et interrompue. Mais la bonne façon de les éviter n'est pas de se mettre en travers de la route, ou de se jeter à côté, ou de vouloir la rebrousser. Ce qui est tout aussi alarmant que la violence des énergumènes, c'est la débilité des effarés qui, au moindre émoi, appellent un sauveur, ou, comme nous les entendons dire, un sabre et une trique. Ne voient-ils pas que, si le sabre ou la trique réapparaissait après quelque grand désordre, ce pourrait bien ne pas être en des mains de prince ou de soldat de fortune, mais en des mains plus rudes et plus dures ! Quand on demande un sabre ou une trique, ce n'est pas pour soi, il est vrai, c'est pour les autres, mais s'il arrive que « les autres » justement se saisissent de ces instruments, c'est « soi » qui est triqué et sabré. Cela s'est vu plus d'une fois en histoire, et c'est peut-être matière à des réflexions utiles, propres à calmer les effarés et à leur démontrer qu'il n'y a de sécurité que dans le courage.

ERNEST LAVISSE,

de l'Académie française.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LETTRES

A

THOMAS EMERY

1838–1843

Les lettres qui suivent sont le document le plus sincère que l'on ait sur une période critique de la vie de Mazzini. Après l'échec de l'expédition de Savoie (février 1834), l'écrasement de la « Jeune Italie », l'avortement de la « Jeune Europe », chassé de Suisse, chassé de France, il s'est réfugié à Londres (janvier 1837). Il y vit comme il peut, dégoûté des choses et des hommes qui l'entourent, inquiet, malade, misérable, sans autre ressource que le produit de ses articles, que les revues anglaises accueillent mal. La solitude lui est odieuse : il faut qu'il puisse dire à quelqu'un toutes les choses passionnées et obscures qui bouillonnent sourdement en lui : il se met tout entier dans ces lettres. A travers ces effusions désordonnées et violentes, nous comprenons aujourd'hui, mieux qu'il ne le comprit alors lui-même, qu'une transformation s'était faite et s'achevait dans son âme, que ses vieux rêves héroïques étaient morts, que des conceptions plus larges, moins hardies et moins actives l'occupaient tout entier, et, en lui comme en beaucoup d'autres à la même époque, cherchaient confusément leur formule.

« Écrire, ou agir ! » dit-il dans une de ces lettres : mais l'action est impossible, et il n'y croit plus. Il a conservé son génie de la conspiration et du coup de main : il stimule encore, par habitude et par devoir, la « Jeune Pologne » et la « Jeune Italie » ; mais il n'a plus confiance. L'agitation organisée par Fabrizi à Malte l'impatiente et l'inquiète : « Faites la guerre à nos hommes de 1821 et de 1831 », écrit-il un jour. Il a au même degré que jadis la passion républicaine, la haine de la domination étrangère, des princes et des prêtres ; mais ce pour quoi il vit désormais, c'est sa « mission humanitaire » de rêveur mystique et d'apôtre. Il écrit sur Fourier, il correspond avec Lamennais, il fait la guerre au vieux carbonarisme matérialiste, sceptique, « réactionnaire », et au benthamisme utilitaire des Anglais. Il attend le salut de Rome, non de la Rome du pape, chef schismatique d'une religion épuisée, mais de « la troisième Rome », de la Rome du peuple. Il rêve d'un christianisme nouveau, régénérant le monde par le peuple. Il veut « descendre vers le peuple », et lui prêcher la synthèse religieuse nouvelle : le titre même de l'*Apostolato popolare*, qu'il fonde à cette époque, exprime exactement sa pensée tout entière. L'homme qui écrira la « Lettre à Pie IX », et qui rompra plus tard ouvertement avec l'Internationale et avec Garibaldi, est déjà tout entier dans ces lettres.

Le correspondant que Mazzini désigne sous le nom de Thomas Emery s'appelait en réalité Luigi-Amedeo Melegari. Il était né dans le duché de Modène. Il avait pris part au mouvement de 1831 : il fut pris, emprisonné à Massa, et condamné à mort. Il s'évada, gagna la France, puis la Suisse. Il prit part, avec Ramorino, Mazzini, Garibaldi, Scovazzo, Rosales, Albera, au coup de main de février 1834 sur la Savoie. Puis il séjourna à Paris, à Montauban et à Lausanne. Il avait en commun avec Mazzini la passion de l'indépendance et de l'unité italiennes ; mais il attendait le salut d'une monarchie constitutionnelle, et il restait obstinément catholique. Les adjurations enflammées de Mazzini ne purent rien sur lui; lorsqu'ils eurent compris que la dissidence était irrémédiable, leurs rapports cessèrent, sans rupture. — Melegari rentra en Piémont en 1841, professa à l'Université de Turin, fut suc-

cessivement député, sénateur, ministre des affaires étrangères, ministre d'État, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Italie en Suisse. Il mourut à Berne en 1881. — Les originaux des lettres que lui écrivit Mazzini sont la propriété de sa fille, mademoiselle D. Melegari, qui a bien voulu les traduire pour la *Revue de Paris*.

I

A M. THOMAS EMERY, MONTAUBAN

Londres, 5 janvier 1838.

Cher ami,

Je te réponds en retard et c'est mal, mais ne m'en demande pas le pourquoi ; il est douloureux et peut-être honteux pour moi. Chaque jour qui s'écoule m'enlève un peu d'activité et d'énergie. Je ne sais qu'y faire! Je lutte, je lutte; il y a des demi-heures pendant lesquelles il me semble que je suis un géant, et je sens fermenter dans mon cerveau des projets audacieux, des pressentiments titaniques, des conceptions infinies. Puis tout s'évapore en fumée sous l'influence d'une dépression qu'il me serait impossible de décrire, sous un écroulement de toute puissance et de toute espérance qui m'épouvante moi-même. Je trouve en moi un tel vide, j'ai dans l'âme un tel sentiment de désolation que j'en reste anéanti, même physiquement. Et alors je me dis : « J'écrirai demain; pourquoi écrire, d'ailleurs? » Il y a des jours où je ressens un besoin de solitude qui me fait rêver à des projets étranges — et note que je suis seul tout le jour, enfermé dans ma chambre! — Partir subitement, tout quitter, aller m'enfermer dans un couvent sur une montagne de France ou de Suisse et demander aux moines : « Voulez-vous me recevoir et me laisser vivre tranquille dans une de vos cellules? Je m'engagerai à me conformer à toutes vos pratiques, pourvu que de votre côté vous me laissiez avoir tous les livres que je voudrai. » Puis, je suis retenu par quelque chose qui m'em-

pèche de m'éloigner de ceux qui vivent avec moi... Je pense alors à partir, à rentrer dans mon pays, à arriver jusqu'à la porte de ma maison, à m'y enfermer et à y rester tant que je ne serai pas découvert... Et si ce n'était la crainte d'empoisonner par une terreur continuelle les derniers jours de ma mère, je le ferais certainement. En somme, il y a en moi un mélange d'idées nostalgiques, d'aversion pour l'Angleterre, de dégoût de la vie et de cent autres choses. Or, personne ne se doute de ce qui se passe en moi, rien ne me trahit... Et en m'enveloppant de ce silence qui est un devoir, je deviens fou, je m'hébète...

Heureusement, pendant ces moments terribles, mon âme ne blasphème pas, en reniant ses croyances, en doutant de l'avenir ou en cessant d'aimer. Non, au contraire, je ne me sens jamais plus disposé au bien, à la pitié, à l'amour que durant ces heures cruelles ! Mais la certitude de ne pouvoir rien faire m'écrase. J'éprouve un besoin de sacrifice, un besoin de consoler ceux qui gémissent, un désir de faire le bien... Mais comment? Le déséquilibre qui existe entre la vocation de mon âme, ma puissance de réalisation et les choses extérieures finira par me rendre fou, si je ne parviens pas à sortir de cette vie inutile. Et souvent même, je finis par désirer la folie. Tu dois donc être patient avec moi : recevoir mes lettres quand elles arrivent, ne pas me maudire quand elles ne viennent pas, et ne pas cesser pour cela de m'écrire quand tu le croiras bon.

J'ai écrit aux environs du premier de l'an une longue lettre à madame M... Si elle[1] la lit, je ne sais pas si cette lettre lui fera du bien ou du mal, car en vérité, lorsque j'écris, je ne suis pas responsable de mes paroles. Je sais que j'ai écrit avec mon cœur et que j'étais ému. Le commencement de cette année m'a fait éprouver ce que je n'avais pas senti encore : ou elle marquera ma mort, ou la mort de ceux que j'aime, ou, avant qu'elle finisse, quelque chose arrivera ; une voie s'ouvrira devant nous, qui nous permettra de nous réhabiliter,

1. *Elle*, qui revient souvent dans ces lettres, c'était la fille cadette de madame M..., de qui nous ne savons rien, sinon qu'elle habitait Lausanne. Mazzini eut longtemps pour *elle* une tendresse très passionnée, très confuse, et très indécise. *Elle* mourut peu après.

en mourant s'il le faut! Parle-moi toujours d'elle; dis-moi tout ce que tu sais d'elle... puisse-t-*elle* m'oublier!...

On n'a pas vu A..., et on ne sait même pas où il se trouve: par conséquent. ni Ostrowski[1], ni les autres. Je ne sais si l'exemplaire des *Nouvelles* d'Usiglio est parvenu à madame M..., comme j'en ai donné l'ordre, mais je le crois. Du reste, aucun exemplaire n'en est encore arrivé à Londres, tellement les librairies de Bruxelles sont aimables. Mon petit volume n'a pas paru encore. J'ai donné à son sujet les mêmes ordres. Depuis mon article sur la littérature italienne, on n'a rien publié d'autre ici. Je crois qu'à la fin du mois la *Revue radicale*[2] donnera mon article sur Sarpi. Je t'en parlerai. Je vois quelquefois les directeurs de cette Revue, et je les trouve toujours plus disposés à se détacher du benthamisme pour se rapprocher de quelques-unes de nos idées, mais ils sont craintifs, défiants, pleins de précautions et d'égards pour leur public. Un journaliste suisse ne pourrait en avoir davantage.

Je n'ai pas lu encore le *Livre du Peuple*. Il n'est pas encore arrivé ici, et l'exemplaire qui m'est destiné attend une occasion. Il sera traduit en anglais par un jeune homme qui en fera faire une édition à bon marché pour les ouvriers. Lamennais est en pourparlers au sujet d'un journal populaire hebdomadaire à douze francs par an, — et c'est bien; mais il traite avec Arago, Cormenin et autres, ce qui est mal, car ce sont des révolutionnaires de la vieille école et des républicains qui, je le jurerais, ne sont pas croyants. Il est véritablement étrange qu'en s'y mettant, lui, Didier[3], Robinet, Fortoul, La Sauce, et quelques autres, ils ne puissent trouver les fonds pour fonder un journal indépendant! As-tu lu *l'Espagne* de Didier? Dis-moi comment je puis t'adresser des manuscrits et je t'enverrai *Fourier* et d'autres.

Je crois devoir t'avertir que je suis resté en rapports avec

1. Il s'agit probablement de J.-Boleslas Ostrowski, qui vint à Paris, puis, après 1831, à Londres, et qui consacra toute sa vie à faire de l'agitation réformiste et libérale.

2, La *Westminster Review*.

3. L'écrivain genevois Charles Didier, dont la carrière littéraire est très connue. Il venait de publier, en 1837, *une Année en Espagne*.

Accursi, intermédiaire Menotti[1]. J'étais convaincu qu'il avait été calomnié, et je m'en suis toujours persuadé davantage. Nous lui avions nui, même matériellement, et j'en avais un perpétuel remords; aussi, lorsque Celeste m'a sollicité de renouer, je l'ai fait.

Je n'ai pas le cachet de la Jeune Italie, je n'ai pu l'emporter avec moi, et on ne me l'a jamais renvoyé. Il est resté à Granges avec d'autres objets m'appartenant, des drapeaux... J'ai écrit qu'on les mette à la disposition de la personne qui écrira comment et où il faut les envoyer. Tu devrais essayer de voir si par Genève il n'y aurait pas moyen de les faire parvenir jusqu'à toi. J'ai eu une copie des statuts de la Jeune Italie, mais si on voulait véritablement ranimer les esprits et travailler surtout à la réalisation d'une association des Universités, il faudrait y faire quelques retouches. Je te transcris en attendant la formule du Serment, pensant que c'est la chose dont tu as le besoin le plus immédiat.

« Moi, citoyen italien, je jure devant Dieu, père de la liberté, devant les hommes nés pour en jouir, devant moi-même et devant ma conscience, miroir des lois de la nature, je jure au nom des droits individuels et sociaux qui constituent l'homme, au nom de l'amour qui m'unit à ma malheureuse patrie, au nom des siècles de servitude durant lesquels elle a été opprimée, au nom des tourments soufferts par mes frères italiens, au nom des larmes répandues par les mères sur leurs fils morts ou indignes, au nom du frémissement qui agite mon âme lorsque je me vois seul, inerte, impuissant à l'action, au nom du sang des martyrs de la patrie, au nom de la mémoire des pères, au nom des chaînes qui me lient, je jure de me consacrer tout entier et pour toujours, avec toutes mes forces morales et physiques, à la patrie et à sa régénération. Je jure de dédier pensées, paroles, actions à la conquête de la liberté, de l'unité et de l'indépendance de l'Italie, et de détruire par le bras et de déshonorer par la parole les tyrans et la tyrannie politique, civile et sacerdotale, qu'elle

1. Celeste Menotti, de Modène. En 1829, il travaillait à agiter l'Italie centrale. En 1831, il prit part au coup de main révolutionnaire sur Modène; en 1834, à l'expédition de Savoie. Il rentra en Italie en 1848.

soit nationale ou étrangère. Je jure de combattre de toutes façons les inégalités entre les hommes nés sur la même terre, de pousser par tous les moyens au développement de l'éducation libérale chez les Italiens et au développement des vertus qui rendent la liberté éternelle. Je jure de secourir par les actes et les conseils tous ceux qui m'appelleront frère, de chercher toutes les voies pour arriver à ce que les hommes de la Jeune Italie obtiennent la direction de la chose publique, de propager avec activité et prudence la fédération dont je fais partie dès ce moment, d'obéir aux ordres et aux instructions qui me seront transmis par ceux qui sont les représentants de notre union fraternelle. Je jure que ni les séductions ni les tourments ne me feront révéler les statuts ni le but de la fédération; je jure de détruire, si je le puis, celui qui s'en ferait le révélateur. Je jure de soumettre tous mes intérêts particuliers à l'intérêt de la patrie et j'appelle sur ma tête la colère de Dieu, l'abomination des hommes, l'infamie et la mort du traître si je manque en tout ou en partie à mon serment. »

Cette formule de serment peut rester telle quelle toutes les fois qu'il s'agira d'une association cherchant à recruter des adhérents parmi toutes les classes pour aboutir immédiatement à l'action. Mais si l'on désespère d'atteindre ce but, si l'on croit pouvoir trouver en Italie des têtes et des cœurs, et si l'on veut fonder une association hautement éducatrice et religieuse, prenant son appui sur des convictions vraies et profondes, il faut changer la formule du serment.

L'association devrait avoir deux degrés qui seraient accordés en même temps. Le serment de la Jeune Europe serait destiné à la conduite de l'homme, le serment de la Jeune Italie à la conduite du citoyen; la conséquence de ces deux serments serait d'harmoniser la mission nationale avec la mission humanitaire de la Jeune Europe. Mais tu n'espères pas arriver à cela et tu ne peux même pas le tenter. Les universités allemandes pourraient le faire; les nôtres ne le peuvent pas : elles sont ignorantes, réactionnaires et matérialistes. Cependant leur aptitude à l'enthousiasme les rend précieuses; s'en occuper est donc une œuvre excellente et je t'engage à le faire et à saisir l'occasion qu'elles t'offrent. Mais ce ne peut être que

pour une association politique, pas pour autre chose. Dis-moi si tu l'entends ainsi ou si tu te fais l'illusion d'en attendre d'autres effets. Politiquement parlant, ton projet d'une association spéciale des universités est fort bon. Je te dirai même que, lorsque je croyais avoir autour de moi des gens prêts à s'en occuper, j'avais formé le projet de deux associations Jeune Italie : l'une universitaire, l'autre populaire et formée par les classes ouvrières : elles devaient toutes deux être dirigées et organisées de l'étranger. La seconde me paraissait possible à cause du grand nombre d'ouvriers italiens qui se trouvent en Suisse, en Belgique, en Angleterre et qui ensuite rentrent en Italie. L'Association universitaire sera, je le crains, vite découverte, grâce aux imprudences. Cependant, il faut la tenter. Quant à l'organisation, il y a peu de chose à simplifier : un comité de trois personnes pour chaque université et un organisateur pour chaque faculté sont strictement nécessaires, mais c'est assez, je le répète, pour faire tout découvrir. Insiste néanmoins sur la défense absolue d'écrire quoi que ce soit. Les différents comités correspondront d'université à université par des messages aussi peu fréquents que possible. Partout où ce sera possible, il faudra pousser les jeunes gens à apprendre le maniement des armes.

Quant à moi, si l'organisation se fait, s'ils le désirent, si tu le trouves bon et s'il y a moyen de la leur faire parvenir, je compte écrire de temps en temps une lettre d'exhortation, de principes, dans le genre de l'adresse à la Jeunesse Italienne que j'ai publiée après l'expédition de Savoie, et qui est placée à la fin du dernier numéro de la *Jeune Italie*. Je ferai ce que tu me diras de faire. Pour l'impression et pour tout ce qui demande des déboursers d'argent, je suis dans une impuissance absolue. La crise continue; plusieurs de mes articles ont été refusés par la *Revue radicale* parce que leur couleur politique n'a pas été agréée, bien qu'elle fût purement italienne, et je dois en attendant payer celui qui les a traduits! Le peu que je retirerai de mon travail sera ainsi absorbé d'avance. Afin de réunir en une seule dette les dettes partielles que j'ai vis-à-vis de plusieurs personnes, j'ai sollicité un prêt de trois mille francs, remboursable en deux ans, à gros intérêts payés semestriellement, ou, si l'on préfère, avec des billets

et des lettres de change à tirer sur ma famille, à deux ans de date. J'ai fait pour cela des démarches en Toscane, et elles n'ont pas abouti ; j'en ai fait en Suisse auprès d'un certain B..., qui a accordé souvent à d'autres des prêts de ce genre, mais il ne m'a pas répondu encore.

Lacecilia m'écrit de Tours des absurdités et m'appelle à l'action. Ricciardi est avec lui ; nous sommes dans de mauvais rapports, parce qu'à une demande de collaboration à un journal qu'il voulait imprimer pour l'Italie, rempli de concessions et de réticences à l'ancienne mode, j'ai répondu que si lui trouvait opportun de changer avec les circonstances, moi je restais le même, et que je le priais de me laisser tranquille, s'il n'avait rien de mieux à me dire.

Adieu, écris-moi. Salue Bertioli et crois-moi ton

GIUSEPPE.

II

A M. THOMAS EMERY, MONTAUBAN

Londres, 2 juillet 1838.

Cher ami.

J'ai reçu ta lettre. Tu dois me maudire, moi, mon silence, mon inertie, m'appeler apostat et pis encore, s'il est une plus grande injure, ce que je ne crois pas ! Et tu n'as pas tort à ton point de vue, ni moi au mien. Aujourd'hui encore je ne t'écris que quelques lignes à la hâte, profitant d'une occasion. Je suis dans un état mental exceptionnel, je ne le nie pas : dans l'impossibilité d'écrire, dans l'impossibilité de remanier ces articles sur Fourier, malgré la ferme intention que j'en ai ; dans l'impossibilité de conspirer ni par des projets ni par des écrits. Cet état, je l'espère, prendra fin ; s'il devait durer, c'est moi qui finirais. Mais même si je ne me trouvais pas dans cet état, si j'avais l'activité d'il y a deux ans, j'hésiterais, je l'avoue, à m'occuper beaucoup de conspiration. Plus je regarde autour de moi, plus j'interroge ceux que je vois, plus je recueille informations et indices, plus j'arrive à la conviction

qu'il n'y a que deux voies pour servir utilement notre pays : écrire la vérité pour qu'elle produise des résultats lorsque Dieu voudra — et cela, je le ferai dès que je le pourrai — ou bien tenter l'action immédiate d'une façon quelconque et sur un point quelconque. Et cela, je le tenterais, je te le jure, malgré des difficultés insurmontables, si j'avais des ressources ou si je trouvais des gens disposés à en fournir.

Du reste, bien que cela ne puisse conduire à grand'chose, ce que tu fais et feras à l'intérieur sera cependant utile. Comme tu le dis très bien, il est bon de répandre, de faire répéter partout, en vue des occasions qui peuvent naître, que la Jeune Italie existe et n'a pas renoncé à agir.

Les Universitaires me donnent des nausées. Il est très décourageant, après avoir tant prêché le spiritualisme à la jeunesse, de se trouver au même point qu'auparavant avec des gens qui nient Dieu et singent les Français d'il y a un demi-siècle. Cependant, bien que tu ne veuilles pas le comprendre, il y a dans ce prétendu matérialisme bien plus la négation de la formule religieuse dominante, que la négation de toute formule religieuse. Le scepticisme moderne est surtout l'opposition à la religion chrétienne. Le seul moyen de ramener les esprits dans une meilleure voie est de prêcher une nouvelle formule, qui leur enlève cette peur du passé qui les tourmente. L'incertitude où tu vois Lamennais, l'homme le plus pur, le plus désireux du bien que je connaisse, vient justement de ce qu'il s'aperçoit que la foi dans le dogme chrétien est éteinte chez les uns et va s'éteignant chez les autres ; que les religions ne se refont pas ; qu'à faire de la poésie, de la philosophie ou de la morale pure, à part de toute théologie, on ne reconstitue pas une religion. Son incertitude provient également du fait que sa foi dans la divinité du Christ, fondement de la religion chrétienne, est ébranlée dans son cœur. Dans mon âme, au contraire, cette foi augmente. Chaque jour le sentiment qu'une nouvelle synthèse religieuse est nécessaire s'empare davantage de ma conscience. C'est à ce sentiment que tu dois attribuer plusieurs de mes hésitations. Je suis dans une situation fausse et j'ai parfois des remords de ne pas en sortir ouvertement et sans réserve. Mais ne parlons plus de cela.

J'ai dû refuser à la poste les poésies de Sanvitale[1]; le paquet coûtait six ou sept shellings, et je n'en avais que trois! Le travail qui se fait à Gênes est un travail nul, anonyme, qui ne nous appartient pas et qui est la conséquence des prétendus projets de Charles Albert. Il est bon que tu restes indirectement en correspondance avec eux, mais uniquement dans le but de savoir ce qu'ils font; il n'y a rien à espérer et il faut éviter que le monde puisse croire à une solidarité quelconque entre eux et nous. Nous devons ou ne pas être ou être *exclusivement* ce que nous avons toujours été. Tu dois combattre de toutes façons les espérances qui reposent sur le plan de Charles-Albert et je te recommande de le présenter comme un expédient adopté en vue de neutraliser l'ascendant du principe de la Jeune Italie, qui en ce moment reprend de la vigueur. Quant à un congrès en Suisse, il me semble, en vérité, qu'il peut en sortir plus de mal que de bien; ce sera la preuve que nous ne sommes plus puissants. Les congrès représentaient quelque chose quand on pouvait dire à ceux qui s'y rendaient : la Jeune Italie veut agir et se prépare. Mais à présent? Cependant prends patience et dans un mois je pourrai peut-être te dire quelque chose de plus; et, si c'est utile, il sera encore temps de reprendre l'idée.

La lettre de George Sand sur le *Livre du peuple* n'a pas été écrite, comme tu le pensais, d'intelligence avec Lamennais. As-tu lu le livre de Gioberti[2] sur le *Surnaturel*? Il m'est impossible de l'avoir, car il ne le donne qu'à ses partisans et ne le met pas en vente, mais j'aurais envie de le lire. L'amnistie lombarde paraît aujourd'hui chose certaine; elle est très désirée. Il y a à Gênes un commencement de controverse religieuse entre les jésuites et soixante curés qu'ils avaient dénoncés comme entachés de jansénisme, et qui, de leur côté, les accusent de fausses doctrines, comme, par exemple, l'obligation de révéler ses complices dans la confession. Une circulaire de l'arche-

1. Le poète Giacomo de Sanvitale, d'une noble famille de Parme, fit partie, en 1831, du gouvernement provisoire de Parme; plus tard il enseigna les belles-lettres à l'université.

2. Le philosophe. Chassé de Piémont de 1833, il vint à Paris et à Bruxelles, et subit profondément l'influence de Lamennais et de O'Connell; il rompit avec le mazzinisme, et se rallia à l'idée d'une confédération italienne sous la présidence du pape, d'une organisation de la liberté par l'Eglise.

vèque les exhorte à la concorde et ne tranche pas la question. Les curés menacent de recourir à Rome ; les menaces des jésuites sont pires.

Salue affectueusement de ma part les Sanvitale et Bertioli. Adieu.

GIUSEPPE.

III

A M. THOMAS EMERY, MONTAUBAN

Londres, 22 juillet 1838.

. . . .

J'ai encore autre chose qu'il faut que je te dise, puis je ne t'en parlerai plus jamais. Conserve tes croyances si ton cœur et ton esprit t'y forcent, mais penses-y et repenses-y une fois encore.

Quand tu me dis : « Je suis chrétien », tu dis : « J'ai une morale », pas autre chose. Tu n'as pas de dogmes, tu ne crois pas à l'éternité des peines, tu ne crois pas à la chute, peut-être ne crois-tu pas réellement à l'Incarnation. Si ces idées n'étaient pas liées pour toi au progrès, à la liberté, aux idées sociales d'aujourd'hui, tu ne mourrais pas pour elles. Tu crois peut-être à la Trinité? Moi aussi, j'y crois, seulement je l'entends d'une façon autre que ne l'entendent les chrétiens. Même je la pose comme base de ma religion intérieure. Quand tu dis : « Je suis catholique », je ne sais pas ce que tu veux dire. Désormais le mot « catholique » est un jeu de mots. Moi aussi, je suis catholique, catholique au point que je sens la nécessité d'un dogme nouveau, afin que les israélites, les mahométans, les bouddhistes et tous ceux qui, durant mil huit cents ans d'efforts, n'ont pu devenir catholiques, puissent enfin fraterniser. Moi aussi, je crois à l'unité, à l'unité par Rome. Je me souviens d'avoir écrit, il y a longtemps, dans la préface d'une édition de Didier : « La parole d'unité mondiale ne peut être qu'une parole religieuse et ne peut venir que de Rome. » Mais Rome est-elle dans le Pape? Non, le Pape est dans Rome, dans la ville éternelle prédestinée, dans la ville du Panthéon et du Vatican, dans la ville d'où est sortie la conception de

l'unité matérielle, de l'unité spirituelle et d'où sortira celle de l'unité *sociale* embrassant les deux faces de l'existence.

Je veux tout ce que tu veux; et, comme je sais que la religion chrétienne est devenue pour plusieurs une morale, pour d'autres une philosophie, et comme je sais que le monde a besoin de religion, je crois à l'avènement d'une religion nouvelle. Dieu n'a pas permis et ne permettra peut-être jamais que j'en sois l'apôtre, mais je sais cependant que son jour viendra. Je me mets de côté en tant qu'individu, mais comme Jeune-Europe, je te dis : Nous éprouvons le besoin d'une nouvelle manifestation religieuse, soit une application du Christianisme, soit une religion qui succède au Christianisme. Le caractère de cette manifestation ne peut être que l'union des croyants, un concile de l'humanité. Là seulement l'autorité peut se trouver; elle n'est et ne doit être que dans la tradition de tout le genre humain. Les croyants qui sentent que cette manifestation est nécessaire au salut du monde doivent s'unir afin de rendre possible le concile que Rome attend. Notre action doit se limiter à cela. Jusqu'ici il n'y a pas eu d'Église, car l'Église est sans chef et sans unité. Son chef est schismatique, il s'est séparé du Christianisme et de l'humanité. Il s'est attaché à Mammon, à la force, à la matière; la parole de vie ne sort plus du Vatican: il y a interrègne évident. Nous ne sommes plus que des individus; ne nous obstinons pas à représenter comme exclusif de tout autre le symbole de notre cœur et de nos facultés individuelles. L'esprit de Dieu ne peut descendre que sur les foules recueillies. Elles diront ce qu'elles croient ou non; elles accepteront ou repousseront la parole des prophètes. Je voudrais amener à ce point, je ne le nie pas, tous ceux qui aujourd'hui travaillent pour l'humanité. Un groupe d'hommes à l'intelligence puissante, dont la moralité serait reconnue, et qui, prenant ouvertement le rôle de précurseurs, se feraient les fauteurs de ce concile réellement œcuménique, accompliraient peut-être des prodiges. Je l'ai écrit il y a quelques jours à Lamennais[1], mais par acquit de conscience, car actuellement il ne sent ni sa mission ni la nôtre.

1. Lettre perdue.

Je me suis laissé entraîner, et il ne me reste de place pour autre chose. Je ne puis écrire que sur une demi-feuille si je veux faire mettre cette lettre à la poste à Paris. Mais, au reste, je n'ai rien d'important à te dire. J'ai écrit à Lelewel, et aux autres, pour essayer de redonner un peu de vie à la Jeune Pologne. Je le crois possible, s'ils le veulent.

Les Carlo-Alberteschi[1] sont fous. Le *vieux* qui t'écrit sur mon compte radote; ni eux ni leur idole ne remueront une feuille. L'Autriche travaille plus activement qu'eux à étendre son influence. L'Autriche est ou essaye d'être en bons termes avec le Ministère anglais. Ici il y a contre la Russie un redoublement de haine qui va jusqu'à faire siffler son ambassadeur.

Je suis content que tu ailles en Suisse et j'espère que tu y resteras. S'il t'est possible de faire quelque chose, c'est plus aisé de Suisse que de France.

Adieu, crois-moi ton

GIUSEPPE.

IV

A M. THOMAS EMERY, LAUSANNE

Londres, 24 septembre 1838.

As-tu l'intention de séjourner en Suisse d'une façon durable, ou ne s'agit-il que d'une course? J'espère peu de chose, pour ne pas dire rien, des Français que tu as vus à Lyon et ailleurs. Tu arrives en Suisse avant la fin de l'affaire Bonaparte[2]. Tout se terminera, je suppose, par son départ volontaire; on le priera tant qu'il partira. Pourtant, si l'affaire devient sérieuse, tiens-moi au courant, je t'en prie, car, si cette circonstance amenait — ce qui me paraît presque impossible — la collision armée que nous avons vainement essayé d'amener lentement, je ne voudrais pas y assister de Londres. J'ai écrit à ce sujet à nos amis du canton de Berne que, si jamais ils étaient

1. Les partisans de Charles-Albert.

2. Il s'agit de l'émotion provoquée en Suisse et en Europe par le refus de Louis Napoléon de quitter la Suisse, où l'avait appelé la mort de la reine Hortense.

entraînés à une collision, malheur à eux s'ils ne comprenaient pas quelle est la seule voie de salut, s'ils voulaient défendre l'indépendance du pays dans les limites du pays même! Tu ne manqueras pas naturellement de dire ouvertement mes idées à tous ceux avec qui tu te trouveras en contact. Dis-leur qu'à l'occasion nous nous chargerons nous-mêmes de les réaliser en leur faveur pour ce qui dépend de nous. Mais les Suisses n'ont pas l'étoffe nécessaire, et c'est folie d'y penser.

Ici, l'élément populaire gagne chaque jour du terrain. La réunion de Birmingham est chose importante ; au commencement d'octobre, une réunion semblable aura lieu à Londres, dont le but est de recueillir des signatures pour la pétition en faveur du suffrage universel. Elle sera très importante aussi, car on pourra juger alors des forces et des intentions, et prévoir combien de temps le gouvernement mettra encore avant d'entrer dans la voie restrictive des associations. Aujourd'hui il ne prévoit pas cette éventualité, mais elle est inévitable et, une fois adoptée, elle assurera la victoire du peuple. Du reste, ce sont les hommes qui manquent toujours; les parlementaires sont inertes; ils font de l'opposition et se bornent à cela. Ils déclarent que le peuple veut autre chose et se tiennent éloignés de lui. Parmi les ouvriers, quelques individus, Vincent entre autres, ont l'étoffe de tribuns, mais Dieu sait ce qu'ils feront! Ils sont Anglais, c'est-à-dire matérialistes, utilitaires, benthamistes au plus haut degré. Toutes leurs actions n'ont qu'un principe : le plus grand bonheur possible. Dieu, le devoir, le progrès, la dignité, la mission de l'homme ne sont pas des idées anglaises. J'ai écrit dans la Revue mensuelle[1] un article sur le suffrage universel (à propos de Sismondi) où j'ai essayé de présenter les idées qui seules peuvent faire du suffrage un devoir, une question religieuse. Ils l'ont imprimé sans le comprendre, à ce qu'on m'a dit. Je ne sais pas ce que les lecteurs en auront pensé.

1. Dans le *Monthly Chronicle*.

V

A M. THOMAS EMERY, LAUSANNE

Londres, 21 novembre 1838.

Cher ami,

Il y a longtemps que je ne t'écris pas. Mais que puis-je écrire ? Dans tout ce que je tente, je me heurte à l'inertie qui a envahi tout le monde ; et là où il n'y a pas d'inertie, c'est pire encore. J'ai voulu voir dernièrement si un manifeste de la Jeune Europe obtiendrait la signature de Lelewel et de M. Wirth[1]. Lelewel a répondu par le silence ; Wirth n'admet pas pour le moment de politique active. Il dirige un journal philosophique, littéraire, intitulé *Braga*, et cela lui suffit. J'ai écrit à Lamennais qu'il me paraissait temps de sortir de la philosophie pour entrer dans la religion, dans l'Église militante ; que notre accord sur plusieurs points était déjà suffisamment complet (et nous sommes en effet d'accord plus que tu ne le penses) pour nous permettre de jeter les bases, non de l'Église future qui doit sortir selon moi d'un peuple convocateur du Concile des intelligences, mais d'une Église de précurseurs ; que, si l'on pouvait agir, l'on devait agir ; qu'il fallait s'associer, se constituer et parler collectivement, en se soumettant à toutes les précautions possibles. Il me répond que le Christ pouvait parler au peuple, au grand jour, sur la rive des lacs, tandis qu'aujourd'hui quatre personnes ne peuvent se réunir dans un champ pour parler de Dieu et de l'humanité sans être traduites devant les tribunaux... J'apprends d'autre part que la Jeune Italie reprend vie dans le royaume de Sardaigne et en particulier dans une de ses provinces. J'ai demandé quelles en étaient les bases, et j'ai reçu un résumé des statuts modifiés. Parmi les articles, je trouve celui-ci : « Les organisateurs jurent d'avoir pour but

1. Jean-George-Auguste Wirth, l'écrivain libéral bavarois. Il s'enfuit de Hof, où il résidait sous la surveillance de police, et vint, en 1836, en France, puis en Suisse.

final l'abolition de toute propriété et de toute religion. » Insensés et indignes! J'ai écrit à qui de droit que je me réjouissais des progrès accomplis et que si Metternich avait fourni le plan d'organisation, il n'aurait pu mieux faire. Naturellement, tout sera découvert: la Jeune Italie sera discréditée aux yeux de ceux qui ne savent pas discerner; on fera de nous des imposteurs et des scélérats et les gouvernements remporteront une grande et belle victoire! Je rattache cette négation insensée aux opinions lombardes, aux Patrofili (tu vois que nous retournons à l'Arcadie!) qui se répandent dans les Romagnes. aux Siciliens qui veulent l'indépendance autonome, à vous qui rétrogradez vers l'an mil, et, parole d'honneur, je ris d'un rire démoniaque qui me fait mal. Ne pouvais-je donc écrire?

. . . .

On m'écrit que Scovazzi et toi êtes les chefs d'une nouvelle société qui se répand en Piémont. Pour ce qui concerne Scovazzi, je ne me prononce pas, mais pour ce qui te concerne, je ne puis croire — même si tu entrevois un avenir où mes idées seraient en opposition avec les tiennes, ou pour mieux dire iront au delà des tiennes — que tu te prêtes à multiplier les sectes et les divisions. Aussi ai-je répondu que ce n'était pas vrai. Si j'avais assez d'argent pour pouvoir réimprimer pour notre compte les volumes de la *Jeune Italie*, je le ferais certainement. J'y mettrais une préface et une conclusion sur les affaires de 1833. Je ferais pour la Jeune Italie acte d'existence. Je dirais que ces années de silence et d'étude douloureuse ont confirmé et non détruit les idées de la Jeune Italie; que nous croyons de notre devoir de le déclarer... et que des sectes et des scissions s'étant introduites dans l'association, il nous semble urgent d'affirmer nouvellement quelle est sa foi politique.

. . . .

La presse est ici stupidement et égoïstement dirigée. Il n'y a pas moyen d'obtenir la publication d'un article sur les affaires italiennes de 1821-31-33, qui a été accepté depuis huit mois, parce que je dis que l'Italie ne peut se régénérer qu'en demeurant république unitaire... Il m'a fallu écrire, à la place, un article sur Louis Bonaparte, parce qu'il venait à

Londres et que l'attention des badauds était éveillée. Bien entendu, je commence par ces mots : « Les morts reviennent, le bonapartisme est sur pied... » Mais de toutes façons il est dur d'être contraint, pour vivre, à écrire de semblables inepties.

Tu auras probablement fait la connaissance de Mickiewicz et je me figure que cette connaissance aura réchauffé votre catholicisme à tous deux. Catholicisme à part, dis-moi si tu l'as vu et ton jugement sur l'homme. Quant au poète, je l'admire et je l'aime comme la nature poétique la plus puissante du siècle.

Adieu, aime-moi et écris-moi. Réponds à toutes les choses que je te demande. Je t'embrasse.

GIUSEPPE

VI

A M. THOMAS EMERY, LAUSANNE

Londres, 22 février 1839.

. . . .

J'accepte la comparaison de la maison qui brûle, mais crois-tu sauver le genre humain en lui sauvant quelques meubles? Le genre humain a besoin de maisons, et non pas de meubles. Si tu savais comme je subirais volontiers le martyre pour cette proposition : la mission du christianisme est accomplie: la religion du Fils est épuisée, la religion de l'Esprit a surgi. Si tu savais avec quelle clarté lumineuse je vois la vérité de ces paroles ressortir de toutes les manifestations du siècle! Je la vois en vous et dans vos efforts pour vous cramponner à une ruine de religion changée par vous-mêmes en philosophie! Me crois-tu possédé de l'esprit de négation, penses-tu qu'il me soit doux de mourir à une époque de transition sans pouvoir en mourant fixer mes regards sur le symbole de la religion qui ne triomphera que lorsque nous serons tous à plusieurs pieds sous terre? Pense ce que tu veux, mais crois au moins que si j'ai foi dans l'avenir, c'est que je croirais sans cela mourir

sceptique et athée; crois que, si je n'adore pas Christ *comme* tu l'adores, toi, c'est qu'en l'adorant de cette façon, je ne pourrais adorer Dieu; crois que ce n'est pas l'intelligence, mais le cœur, l'instinct des choses invisibles, le sentiment du divin qui s'unissent en moi pour me maintenir dans cette croyance. Et crois ceci encore : je ne parle pas de toi — les rares exceptions ne comptent pas — mais parmi tous ceux qui se disent aujourd'hui chrétiens, qu'ils soient Polonais, Français ou autres, pas un ne l'est en réalité, pas un ne croit; c'est une solution philosophique, adoptée par ceux qui sentent le danger du doute et qui n'ont pas la force de se lancer en avant. Mais elle ne transforme pas religieusement leur vie; elle ne dicte, n'illumine, ne féconde pas une seule de leurs actions. Dans quelques années, tu verras les choses plus clairement, mais en attendant je gémis intérieurement de cette tentative faite pour ressusciter les choses mortes. Sans détruire en rien la nécessité de l'avènement qui se prépare, elle le retarde cependant et prive la foi future de plusieurs de ceux qui auraient pu être ses apôtres.

Quant à Rome et à l'Italie, en disant que la parole d'unité ne peut venir à l'humanité que de la Rome du peuple, n'ai-je pas dit tout ce que tu m'écris sur la mission de Rome et de l'Italie? D'ailleurs, tu ignores encore mes théories, ou plutôt mes pressentiments. Si tu savais quelle grande part de christianisme entrera transformée dans la foi nouvelle! Mais laissons cela; ce ne sont pas quelques lignes d'une lettre qui pourront nous convaincre l'un et l'autre: tu sais que je prie Dieu pour toi, comme tu le pries pour moi. Nous sommes du reste d'accord sur ce point; une grande manifestation du sentiment religieux accompagnera l'éveil de l'humanité nouvelle; sera-t-elle chrétienne ou non, l'avenir nous le dira. Comme individu, je pourrai très bien porter publiquement un jour témoignage de *ma* foi. Mais, comme homme politique actif, comme Jeune Italie et comme Jeune Europe, je me bornerai à répéter ce que j'ai dit plus haut. Et si les circonstances nous permettaient de publier des actes collectifs, je ne parlerais pas autrement. Et je ne supporterais pas de voir les autres y ajouter ou en ôter quelque chose.

Je ne sais pas si les circonstances nous permettront de

reprendre pied, mais je crois qu'un mouvement en ce sens ne tardera pas à se manifester dans l'opinion publique. Si je pouvais trouver des hommes appartenant à d'autres pays, influents, intelligents, animés d'un esprit de sacrifice et dont la moralité serait reconnue, je tenterais peut-être d'entrer en lice au nom de la Jeune Europe, avant que d'autres dont les intentions sont moins pures aient occupé la place. Mais où trouver ces quelques hommes?...

Si je pouvais parler ici un peu longuement de nos affaires, je t'expliquerais comment je parviendrai peut-être à trouver les ressources matérielles nécessaires pour l'exécution de nos idées. Il me paraît utile de disposer l'Angleterre — que je crois en voie d'accomplir une révolution d'ici deux ou trois ans — en faveur de l'avenir de l'Italie, tel que nous l'entendons et tel qu'il doit être. J'écrirais volontiers un livre sur l'Italie, en anglais bien entendu, mais les idées servies toutes nues en empêcheraient la vente, tandis qu'entourées de faits et de chiffres, elles seraient acceptées. Peux-tu m'aider pour cela?...

Adieu, je t'embrasse, crois à l'amitié de ton

GIUSEPPE.

VII

A M. THOMAS EMERY

Londres, 8 avril 1839.

. . . .

Je suis dégoûté des exilés. X.... qui est un des meilleurs, écrit en taxant de vanité et de que sais-je encore ceux qui refusent de rentrer en Italie. Sais-tu ce que Belgiojoso[1] a fait en rentrant? Il a chanté à Milan à la cour, et l'on espère qu'il chantera à Vienne! Et je pourrais te raconter dix de ces his-

1. Le comte Antonio Belgiojoso, condamné à la déportation au procès de Mantoue (septembre 1834) pour affiliation à la Jeune Italie : il rentra lors de l'amnistie. En 1848, il fit partie du *municipio* de Milan.

toires. Les écrivains de la *Rivista europea*, manzoniens, catholiques, progressistes et autres entonnent les louanges du maître et espèrent qu'il imposera à l'Italie une loi sur la propriété littéraire! Eugenio Albera, avec des Bolonais acharnés que je connais personnellement, impriment les éloges du grand-duc de Toscane! Des hommes que je ne saurais te nommer m'écrivent d'Espagne en exprimant l'espoir que le gouvernement de la Reine enverra l'inquisition en Italie! Et en Toscane on écrit et on imprime que je suis devenu fou, parce que, dans un article de revue, j'ai osé dire que Romagnosi n'était pas le philosophe qui convenait à l'Italie future! Que veux-tu faire avec de pareilles gens? Et, je te le jure — Dieu sait avec quelle douleur je le dis — qu'en écrivant en faveur de l'Italie, je me sens rougir comme si je mentais. Est-ce donc ainsi que nous sommes? N'y a-t-il aucun espoir d'amener notre jeunesse à sentir la honte de son état? Devrons-nous sans cesse rougir du spectacle que nous donnent ces Bolonais, des hommes comme tous les autres en toutes choses, mais ardents toujours pour leur pays et prêts à mourir pour lui? Je sens qu'aujourd'hui j'ai trop de spleen; je reprendrai demain ou j'enverrai la lettre telle quelle. Je n'ai d'ailleurs à te dire rien qui vaille. Adieu...

Ne crois pas cependant que je désespère. Non, en vérité : l'avenir est à nous. Les ennemis de notre foi courent à leur ruine plus promptement qu'on ne pouvait s'y attendre. En France, en Angleterre et ailleurs, le principe populaire fait des pas en avant. La cause de l'humanité triomphera plus vite que les autres ne le croient, que nous-mêmes nous ne le croyons, mais celle de notre pays ne progresse pas. Nous seuls restons inertes. Pour l'Italie des doutes m'ont assailli, puis j'ai pensé à une initiative qui aurait, si nous le voulions, la gloire sans les périls de l'initiative. — Mais je crains une liberté sans sagesse, je crains une sujétion morale, un signe de vasselage mis sur le drapeau italien par le premier peuple qui se soulèvera.

Cette résurrection de la Jeune Italie, réglementée, réduite aux parties essentielles et complétée en même temps, hante

1. La société maltaise de Fabrizi.

mon cerveau, mais inutilement. Je ne puis accepter les souscriptions que Malte nous offre, et je ne sais où m'adresser ailleurs. J'ai pensé un moment à écrire à Ciani[1], puis j'ai craint qu'il n'interprétât ma pensée comme une velléité d'amour-propre, et je ne l'ai pas fait. Cependant, je crois que ce serait bien. J'écris ici une série de lettres sur l'Italie pour le *Monthly Chronicle*, afin de réfuter les idées qui courent sur l'avenir de notre pays et déclarer que, ou nous ne serons pas, ou nous serons une république populaire unitaire. Il m'a été difficile de les faire accepter, et aujourd'hui qu'on m'a promis de les publier, je ne m'y fie pas. Ils insèreront la première, ils s'arrêteront peut-être à la seconde. La première traite de choses générales; la seconde parle des événements de 1821; la troisième de ceux de 1831; la quatrième est sur la Jeune Italie et 1833. Je te dirai si elles paraissent. En Italie, malgré ce que je t'ai dit, et ce que je t'ai dit est vrai, il y a des velléités de travail, surtout dans l'Italie centrale, mais c'est un travail qui a été suscité par la crise française, et il cessera si, comme on le dirait aujourd'hui, les choses s'arrangent en France. C'est un mélange de Jeune Italie et de carbonarisme. Ils m'ont fait interpeller indirectement pour savoir si j'acceptais la fusion; mais, comme je ne sais ce qu'ils veulent, je ne réponds pas. Si j'en apprends davantage, je te le dirai.

Adieu pour aujourd'hui. Aime-moi.

GIUSEPPE.

VIII

A M. THOMAS EMERY, LAUSANNE

Londres, 30 décembre 1839.

Cher ami,

J'ai promis d'agir et je persiste dans ma résolution. Mais, dès les premiers jours, je me suis heurté à tous les obstacles imaginables; parmi les difficultés qui ont surgi, une, entre autres, m'a été très douloureuse et tu sentiras comme moi à ce sujet.

1. Giacomo Ciani avait subventionné en 1834 l'expédition de Savoie.

Il s'agit d'une scission avec une partie des nôtres. Nicola Fabrizi[1] est à la tête de ce groupe. Repoussés, disent-ils, des points de l'intérieur avec lesquels ils avaient relié Naples, c'est-à-dire la Sicile et un ou deux points des États pontificaux, ils ont, par un sentiment de répugnance mal défini envers la Jeune Italie, fondé une société sous le nom de Légion italienne, qui ne professe aucun corps de doctrine, qui garde le silence sur les conditions les plus vitales de notre *Risorgimento* et qui consiste en une organisation compliquée, minutieuse, dans le goût des vieux *apofasimeni* militaires; ce sont les éternelles utopies irréalisables; tous les membres de la société doivent être soldats et guerroyer sur les montagnes, etc., etc. Selon eux, l'insurrection ne doit pas être soutenue par les bandes, mais faite par elles. Il est inutile de penser aux villes, de provoquer des soulèvements... il suffit de grimper un beau jour sur les montagnes et d'agir. Ce que l'Italie, en raison des répugnances dont nous n'avons eu que trop de preuves, n'a pu faire lorsqu'elle était excitée par l'enthousiasme d'une insurrection générale, ils le demandent à l'Italie refroidie, inerte d'aujourd'hui! Ils ne réussiront pas: mais en attendant, ils nous démembrent, ils nous affaiblissent sans qu'ils s'en aperçoivent, ils répandent en Italie, par la multiplicité des sociétés, les germes du fédéralisme: ils compromettent l'unité. J'ai écrit cela et d'autres choses à Nicola: il répond aux accusations d'apostasie en se montrant très fermement attaché aux principes de la Jeune Italie et en jurant de les faire triompher en toute occasion, mais il soutient que la Jeune Italie doit représenter un corps de doctrine et le répandre, et non s'occuper de conspiration, d'action ou de choses semblables. Tout ce qui regarde l'action doit être laissé à la Légion italienne. C'est, en un mot, le système des castes indiennes appliqué à notre œuvre. J'ai eu une entrevue avec son frère Paul, j'ai écrit et récrit à Nicola, mais en vain jusqu'ici. J'attends maintenant une réponse à mon dernier ultimatum, mais j'en prévois la teneur et elle ne sera pas telle que nous la voudrions. Cette scission est per-

1. Nicola Fabrizi avait pris part avec Ciro Menotti, en 1831, à la révolution de Modène, et, en 1834, à l'expédition de Savoie. Il venait d'organiser à Malte, en 1837, la *Légion italienne*.

nicieuse au dedans et au dehors. Nicola a été dernièrement en Corse et à Marseille, il y a prêché ses idées sur l'impossibilité où est la Jeune Italie de rentrer dans l'action. Plusieurs des nôtres m'ont déjà écrit en insinuant qu'il faudrait essayer un rapprochement. J'ai voulu t'écrire à ce sujet afin de te mettre en mesure de régler ta conduite si quelqu'un te parlait de la chose, et afin de savoir aussi ce que tu en penses.

Je trouve que ces années de repos, au lieu d'assoupir les dissentiments, les ont en général exaspérés. A Marseille, à Paris et ailleurs, la haine des vieux diplomates contre la Jeune Italie touche aux extrêmes.

Si tu savais quel incendie a été allumé par ma troisième lettre sur les choses italiennes! On a écrit tant de lettres à ce sujet à la *Revue britannique*[1] que le directeur, ne sachant où donner de la tête, a promis de publier une réclamation de Mamiani et de ne pas insérer ma quatrième lettre. Je ne me souciais pas des trois premières, mais, puisqu'ils ont voulu les publier, je tiens à ce qu'on publie aussi la quatrième, car j'y parle de la Jeune Italie et elle peut servir à ranimer le mouvement. J'ai donc insisté auprès du directeur, — en lui envoyant mes quelques lignes de réponse à Mamiani qui m'a écrit aussi, — pour qu'il insère la quatrième lettre, mais il ne m'a pas répondu encore et je ne sais que faire. A propos, à quoi fais-tu allusion quand tu parles de *phrases* qui me font paraître trop jeune? Je vieillis d'années, mais d'années seulement, et j'aurais des remords pour ce qu'il y a de *vieux* dans la forme de mes lettres, si je ne les avais pas écrites pour des Anglais.

Il est nécessaire aussi de soigner l'émigration, non pour elle-même, mais pour l'écho important qu'elle a. Malheureusement, en Italie on regarde à l'étranger et il faut qu'on nous trouve forts; il faut que les nombreux Italiens qui voyagent trouvent la Jeune Italie partout. Il est indispensable également que nos adversaires concluent, d'après l'agitation qui se manifeste dans l'émigration, que nous méditons quelque chose. Ce sont des petites âmes et leurs exagérations nous feront du bien. Il faut, au moyen de la presse étrangère favorable

1. La *British and Foreign Review*.

ou hostile, ramener l'attention sur la Jeune Italie comme sur la seule association active capable de préparer l'avenir de l'Italie. Il faut faire croire que nous sommes forts, afin de le devenir.

Ne dédaigne donc pas, je te prie, les affiliations individuelles. Tu possèdes les instructions générales; fais en sorte que, s'il y a en Suisse quelques personnes, même en petit nombre, qui soient ou veulent être des nôtres, elles régularisent leur position en se soumettant aux conditions de l'association. Elles doivent avoir la foi et le courage de la foi, être Jeune Italie et le déclarer à tous les Italiens qu'elles rencontrent. Procure-toi des noms. Il est nécessaire de savoir exactement quels sont les nôtres et combien ils sont. Si tu as besoin de fonds pour les villes françaises où résident les Italiens, fais-en usage. Si, pour la presse périodique française et suisse, il te faut des idées, trouves-en. Faites la guerre, une guerre acharnée à nos hommes de 1821 et de 1831, — je parle des hommes qui partagent ces principes. Il n'y a aucune espérance de les voir se joindre à nous ou servir à quelque chose. Puis, lorsque nous aurons formé un groupe des nôtres, nous descendrons vers le peuple; c'est une chose que nous n'avons pas faite encore et que nous ferons. Nous traduirons nos instructions en formules plus simples et nous commencerons ce travail d'initiation parmi les nombreux ouvriers italiens qui se trouvent en France, en Belgique, en Angleterre, etc. Nous élèverons jusqu'à nous les hommes dont nous avons le plus besoin et pour lesquels nous travaillons. Nous commencerons bientôt à Londres[1].

IX

A M. THOMAS EMERY, LAUSANNE

Londres, 9 janvier 1841.

Cher ami,

Il y a un siècle que je suis sans nouvelles de toi! Quand la Jeune Italie était à peu près morte, tu écrivais chaleureuse-

1. Le premier feuillet de la lettre finit ici, et le second manque.

ment et fréquemment; depuis qu'elle a recommencé à revivre, tu as commencé à te taire. J'ai appris indirectement quelles sont les nouvelles occupations et les triomphes que tu remportes et je m'en réjouis en ami. J'espère cependant que tu ne suivras pas l'exemple de plusieurs autres, qu'en te jetant plus qu'auparavant dans la sphère de la pensée tu n'abandonneras pas celle de l'action et que tu te souviendras toujours de ta glorieuse patrie et du pacte fraternel qui te lie. Écris-moi donc.

Le travail avance, je trouve de grands obstacles à l'étranger; des obstacles non moins grands et plus graves encore à l'intérieur. Je persévère cependant et persévérerai jusqu'au jour où j'arriverai je ne dis pas à réussir, mais à organiser les choses de façon à rendre l'action possible si on veut l'entreprendre. Nous avons imprimé un numéro de l'*Apostolato popolare* que nous avons suspendu non faute de ressources, mais parce que le gouvernement français en ayant interdit l'introduction, on en a brûlé cent exemplaires à la frontière, ce qui m'enlève le point très important de Marseille. Il est donc nécessaire de régulariser auparavant le mode d'envoi. J'espère avoir fait quelque chose et nous continuerons. Tu recevras bientôt, en attendant, un paquet du premier numéro. Garde les exemplaires que tu voudras montrer à Lausanne et à Genève, gardes-en un surtout pour *elle*, puis essaye de faire pénétrer les autres en Piémont. Ne t'occupe pas du Tessin, j'y ai envoyé le nombre d'exemplaires nécessaires.

Les choses dont tu devrais t'occuper, si tu persistes à vouloir servir l'association, sont les suivantes :

1° La Jeune Italie ayant besoin d'unifier son travail dans tous les pays où se trouvent des Italiens exilés ou non exilés, un comité central de la Jeune Italie serait indispensable en Suisse. Naturellement, c'est à toi qu'incombe la mission de le constituer et de le diriger; seul, si tu ne trouves personne pour t'aider, avec deux autres si tu les trouves. Tu dois être le centre des travaux de la Jeune Italie pour la Suisse française et allemande, non pour le Tessin que nous considérons comme italien et qui a, par conséquent, une autre organisation.

2° Pour un travail de ce genre, il est nécessaire que tu essayes de faire élire les nôtres comme organisateurs dans les villes les plus importantes.

3° Il faut insister, même auprès du petit nombre, sur la régularité de la souscription mensuelle.

4° Là où il ne sera pas possible d'avoir un Italien, cherche un correspondant suisse, afin que la chaîne ne soit pas rompue, soit pour la diffusion des manifestes, soit pour autre chose. A Genève en particulier, un agent est indispensable. Peux-tu trouver quelqu'un? Qu'est devenu Jourdan? Que sont devenus tous les autres? Y en a-t-il qui persistent?

Réponds-moi, je te prie, après avoir bien réfléchi et d'une façon exacte pour ce qui concerne la constitution du Comité central pour la Suisse. Dis-moi si tu peux et si tu veux t'y intéresser, si tu t'en occuperas seul ou avec d'autres. A peine aurai-je reçu ta réponse, je t'adresserai et t'enverrai une circulaire qui annoncera, sous de vrais noms ou sous des noms de guerre à ton gré, la constitution pour la Suisse du Comité central de la Jeune Italie. Les choses une fois régularisées, tu auras le droit de lancer des circulaires dans toute la Suisse pour ce qui regarde la Jeune Italie.

Adieu, je suis toujours ton

GIUSEPPE.

X

A M. THOMAS EMERY, LAUSANNE

Londres, 5 juillet 1842.

Cher ami,

Je ne t'écris que quelques lignes avec des lunettes, à cause d'une inflammation des yeux qui me tourmente depuis vingt jours. J'ai reçu ta lettre. J'ai immédiatement écrit à madame M... et elle ne m'a pas répondu, ce qui m'afflige. Je te prie de me donner de ses nouvelles et de celles de sa famille.

Je ne t'ai point éliminé de la Jeune Italie. Le silence a été aussi obstiné de ta part que de la mienne. Tes idées, si ardemment catholiques, contraires à la foi de la Jeune Italie, contraires au temps où nous vivons, contraires aux tendances de notre pays, sont actuellement un obstacle à une confiance parfaite entre nous. Les prêtres de la chapelle Sarde font

depuis des mois une guerre acharnée et infâme à l'école que nous avons ouverte pour les pauvres Italiens qui accourent à Londres, comme tu l'auras appris par le numéro quatre de *l'Apostolato*. Et Pellico qui a écrit et présenté un épithalame pour le mariage du fils de Charles-Albert avec la fille d'un archiduc autrichien! Je crois cependant à ta participation au Comité italien de la Jeune Italie, association politique, et je désire correspondre plus fréquemment avec toi.

Je te recommanderai prochainement un Piémontais qui s'entendra avec toi sur les moyens de répandre *l'Apostolato* en Piémont.

Par quels principes se dirige aujourd'hui la Jeune Suisse du Valais? Je désire connaître le nom des individus qui la dirigent et savoir comment je pourrais entrer en rapport avec eux.

Adieu, crois-moi toujours ton ami,

GIUSEPPE.

XI

A M. THOMAS EMERY, LAUSANNE

Londres, 8 juillet 1843.

Cher ami,

Depuis un siècle je suis sans nouvelles de toi et tu es sans nouvelles de moi. Cependant, j'ai écrit une ou deux lettres, il n'y a pas longtemps, à madame M..., et cette fois lors d'une occasion solennelle et douloureuse; puis je lui ai adressé à plusieurs reprises *l'Apostolato*, mais jamais elle ne m'en a accusé réception. Cela me chagrine et je ne crois pas avoir mérité de sa part un silence aussi obstiné. C'est à toi que j'écris maintenant et, si je ne l'ai pas fait plus tôt, il y a trois raisons à cela : je n'ai rien d'important à dire ; je traverse des difficultés financières telles que le port d'une lettre m'embarrasse, et, finalement, je sens que tu es séparé de moi, non quant au but politique, mais sur d'autres questions qui ne devraient pas empêcher l'action commune, puisque je les laisse au jugement de l'avenir, mais qui t'ont poussé sur d'autres voies. Tes dernières lettres, si fraternelles qu'elles

fussent, m'avertissaient que je ne pouvais espérer de ta part aucune action décisive en faveur de la Jeune Italie, dont moi je ne puis me séparer. Je me souviens aussi que je te demandais plusieurs choses, entre autres le nom des hommes qui dirigeaient la Jeune Suisse dans le Valais et le moyen d'entrer en rapports avec eux, et tu as évité de me répondre sur ce point.

Je t'écris aujourd'hui, d'abord parce que je n'oublie pas l'amitié qui nous a liés l'un à l'autre et que je ne voudrais pas que tu l'oublies; ensuite je tiens à te dire que nos idées et notre organisation ont regagné un degré de puissance qui devrait engager tout le monde à réfléchir et à se demander s'il ne serait pas mieux de resserrer les liens de l'association qui peut être utile au pays et de laisser au pays le soin de décider plus tard, à la lumière des progrès accomplis, la vérité ou l'erreur des croyances religieuses qui nous séparent. Je sais qu'il suffit que je te dise cela pour que tu y réfléchisses.

Que fais-tu à Lausanne? Comment vis-tu? Es-tu professeur ordinaire ou extraordinaire? As-tu conservé tes anciens amis, ou en as-tu de nouveaux? Quels sont tes rapports avec la famille M...? En tout cas, donne-m'en des nouvelles, je t'en serai reconnaissant.

Personnellement parlant, je vis si mal que personne ne pourrait s'imaginer à quel degré. Mais je n'ai pas envie de parler de mes affaires; tant que je vivrai, je combattrai pour le devoir! Si la misère ou d'autres malheurs me tuent, je mourrai sans remords de conscience, et ce n'est pas peu de chose! Je n'ai plus de rapports avec la Suisse, sauf avec le Tessin, et je ne sais plus ce qui s'y passe. Dis-m'en quelque chose. Dis-moi aussi jusqu'à quel numéro tu as reçu l'*Apostolato* et si tu désires que je t'envoie les numéros parus depuis, et les autres à mesure qu'ils paraîtront.

Aime-moi, et crois-moi ton

GIUSEPPE MAZZINI.

York Buildings King's Road, Chelsea.

VOYAGES

I

ŒILLET D'INDE

A M. John Sargent

Au son d'instruments en forme de seins
Dont un Indien caresse la pointe,
L'apsara bizarre et de baumes ointe
Danse nonchalante en jupe à dessins.

Sur ses cheveux bleus s'érige une mitre
Faite de dragons aux ailes d'argent,
Et sa gorge blonde exulte, émergeant
D'un corps diapré qui semble une élytre.

Sa face très brune, et cependant pâle,
Ressemble à la lune étrange d'un soir
Brumeux, qu'entortille un nuage noir,
Et qui luit dessous ainsi qu'une opale :

Ses sourcils sont teints d'une ligne mince,
Ses yeux alanguis de touches de kohl :
La verroterie éclate à son col,
Et l'or à son pied qu'un bracelet pince :

Telle, elle paraît une antique idole
Que la mélodie aux voix de métal
Fait très lentement de son piédestal
Descendre et danser une danse molle.

*
* *

Elle danse ainsi, superbe et nacrée,
Sous le cliquetis d'éclatants joyaux,
Et son rythme emprunte aux habits royaux
Une majesté de chose sacrée ;

Elle danse ainsi, comme dans un rêve,
Lente, nonchalante, et droite, et debout;
Et ses doigts crispés retiennent le bout
D'une écharpe blonde agité sans trêve.

Elle danse au son d'une grêle harpe;
Les reptiles bruns qui sont ses deux bras
Tordent leurs anneaux langoureux et gras
Autour des anneaux fleuris de l'écharpe.

D'elle émane un charme artificiel:
Elle est la laideur rare qui sait plaire;
Elle est toute sombre, et sa mitre claire
Laisse entre ses trous voir le bleu du ciel.

*
* *

D'abord, en un rite empli de mystère,
Elle fait comme une incantation,
Et, pour infuser une passion,
Demande un effluve au cœur de la terre:

Elle s'en imprègne, elle s'en pénètre,
S'en tisse un magique et flou vêtement,
Habit de Nessus, tunique d'amant,
Dont en songe au loin elle envoulte un être.

Elle trie, alors, d'un geste qui file,
La malignité du sourd élément
Et pour le succès de l'enchantement
Se met à ramper, féline et servile.

Elle se balance, assouplie et fourbe,
Et tord son écharpe à son doigt crispé;
Et l'orbe vivant de son corps jaspé
Se noue et se rompt, s'érige et se courbe.

Elle magnétise, émeut et fascine:
Elle appelle à soi les charmes subtils;
Et, comme une fleur aux sombres pistils,
Sa mitre sur ses cheveux se dessine.

Parfois elle tourne, et les riches pans
De ses ornements de nuance tendre
Flottent autour d'elle et font comme entendre
Sur son sein siffler un nœud de serpents.

Les harmonicas qui luttent entre eux,
Parés de pompons et de mèches floches,
Unissent au timbre argentin des cloches
Des accords ligneux et des chocs vitreux.

Parfois un frisson court sur le clavier,
Parfois une erreur adorable y flotte;
Parfois il sourit, parfois il sanglote,
D'un ton qui paraît sans fin dévier.

Sur ce fond d'orchestre expirant et maigre,
Où jamais ne fuit plus qu'une rumeur,
Parfois l'apsara jette une clameur
Sauvage, féroce, âcre aiguë, âpre, aigre,

Un cri furieux dont elle encourage
La besogne sainte où son vœu s'est mis ;
Sur le calme plat des chants endormis,
Un cri furieux qui triomphe et rage...

*
* *

Elle danse ainsi, comme danse une âme,
Fugace et funeste, et paraît leurrer
Un baiser lointain qui veut l'effleurer...
Elle se refuse, et s'offre, et se pâme.

Elle est inouïe, elle est ineffable :
De sa chair s'exhale une folle odeur :
Elle est la rouerie, elle est la candeur
Et semble exister comme en une fable.

Elle est élégante, elle est élastique,
Elle est roide et droite, elle est souple, elle est
L'incarnation d'un double ballet
Qui serait profane et serait mystique.

En elle se meut la magie indoue :
Elle est un feuillet volant de Véda :
C'est la Galatée humble de Bouddha
Un verset obscur au front la tatoue.

Pourtant peu à peu l'apsara se hausse.
L'orchestre anhélant enfin s'alentit,
S'assoupit, s'endort, petit à petit...
Et meurt d'une note exquisement fausse.

II

MER DU NORD

A M. Georges Jeanniot.

Sur un fond fleur de lin, gris de ciel, bleu de perle,
La dune, évanouie en un ton jaune fin,
Infiniment moutonne : incessamment déferle
Le flot tumultueux d'un sol poudreux et vain.

Cet Océan grenu plus désolé que l'autre,
Plus houleux et plus fol, à la bave des mers
Mêle sa cendre blonde où le baigneur se vautre,
Et le flot sablonneux baise les flots amers.

De la vague parfois l'onde s'émiette en poudre :
Le sable en fusion s'égoutte dans les eaux,
Dont l'écume, d'un fil de neige, semble coudre
L'or et l'azur, en proie aux vents, aigres ciseaux.

A quel astre bizarre obéit la montée
De l'océan de sable aux onduleux remous?
Quelle planète étrange ou quelle étoile athée
Tord ses flux aveuglants, endort ses reflux mous?

Parfois la lune hésite entre ces deux marées,
Et son enchantement, qui s'y communiqua,
Trouve en cette autre mer ses lueurs mieux mirées
Et fuit les champs d'azur pour les champs de mica.

Et j'y fais un bouquet désespérément triste
De chardons inouis, irréels, fabuleux,
Que Phœbé caressa de son baiser puriste...
Des chardons assez fous, enfin, pour être bleus !

III

PROMESSA SPOSA

La folle miss anglaise
Qui croit avoir vingt ans,
Au teint de terre glaise,
Aux formidables dents ;

Qui n'a pas fait de faute,
Et dans ses rêves beaux
Parcourt les tables d'hôte,
Fuit sur les paquebots,

Attendant sous la brise,
Qui tourmente son plaid,
Toujours quelque surprise
Qu'arrête son front blet ;

Qui, depuis mainte année,
Au pourchas d'un mari,
Se promène, fanée
Avant d'avoir fleuri :

Offrant la lame mince
D'un visage sans chair,
Et sa taille que pince
Un bizarre spencer,

Et sa tête couverte
D'un gâteau de satin,
— Dort la fenêtre ouverte,
Pour être, le matin,

Par la prime rosée
Au vivifiant pleur,
Dans sa couche baisée
Comme une vieille fleur.

IV

GRAAL

Au sommet du Johannesberg,
Après avoir monté mainte heure,
On trouve un petit lac bleu vert
Dont la présence a l'air d'un leurre,

Ce breuvage semble placé
Sur ce sommet, dans cette coupe,
Pour étancher le vol lassé
De quelque aérienne troupe :

Et ce lac, qui serait surpris
De désaltérer des mésanges,
Pour donner à boire aux esprits
Paraît pleuré là par les anges :

Et son tain immatériel,
Qui ne mire nulle hirondelle,
Ne reflète que les coups d'aile
D'Ariel et de Gabriel.

COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

LA

SÉPARATION DES POUVOIRS

Les sociétés civilisées se sont transformées si rapidement en ce siècle par le progrès des sciences, de la production matérielle, de l'instruction et de la presse, qu'elles ont fait craquer les institutions politiques dont leurs anciens gouvernements les avaient revêtues. Mais les lambeaux des institutions détruites sont restés accrochés dans les textes de lois officiels et dans les commentaires officieux, et empêchent d'apercevoir la réalité. Ainsi le droit constitutionnel des peuples civilisés est devenu un amas de théories fondées sur l'observation d'un état de choses disparu, ou sur la généralisation hâtive de quelques faits exceptionnels.

Pour discerner dans un principe de droit public ce qui est encore une réalité vivante de ce qui n'est plus qu'une formule vide, le procédé rationnel semble être d'en étudier l'évolution dans l'histoire intérieure des États contemporains. Je vais essayer de l'appliquer à l'un des dogmes politiques les plus célèbres de notre temps, celui de la séparation des pouvoirs.

I

C'est Montesquieu qui a formulé la théorie de la séparation des pouvoirs, dans le chapitre bien connu *De la Constitution d'Angleterre*. L'idée n'était pas entièrement neuve. Locke, dans

le *Traité du gouvernement civil*, avait distingué les pouvoirs *exécutif*, *législatif*, *fédératif* (il appelait ainsi le pouvoir chargé des relations avec l'étranger). Swift et Bolingbroke avaient exposé la théorie de la « balance du pouvoir » entre le roi, les nobles et les Communes, et de « l'équilibre » qui empêchait aucun des trois de devenir tout-puissant. La formule était plus ancienne encore : Aristote déjà, analysant la souveraineté, la décomposait en trois éléments : « celui qui délibère, celui qui commande, celui qui juge. »

Mais Montesquieu avait su amalgamer ces formules de façon à leur donner une apparence de rigueur ; il les présentait sous le couvert de la constitution anglaise que l'on commençait à admirer sans la connaître; et surtout il satisfaisait un besoin vivement ressenti par la partie la plus instruite des aristocraties européennes, en indiquant un procédé pratique pour mettre un frein à l'arbitraire des princes et de leurs fonctionnaires. « Tout serait perdu si le même homme ou le même corps des principaux, ou des nobles, ou du peuple exerçait ces trois pouvoirs. » Cette doctrine était faite pour séduire des hommes habitués à souffrir surtout des excès du pouvoir monarchique.

Il nous est très facile aujourd'hui de découvrir les côtés faibles de la théorie de Montesquieu. La séparation des pouvoirs, telle qu'il la décrit, n'était pas le régime de l'Angleterre de son temps, et ne l'a été dans aucun temps; elle n'a existé chez aucun autre peuple connu: il est même douteux qu'elle puisse fonctionner dans une société humaine.

En Angleterre, où la constitution est formée par les précédents et par une tradition constante plutôt que formulée dans les textes, le gouvernement légal depuis le moyen âge se composait du roi assisté de son Conseil, et du Parlement divisé en deux Chambres. Le roi disposait seul de toute l'autorité active, il décidait tous les actes du gouvernement à l'intérieur et au dehors, il nommait tous les fonctionnaires, y compris les juges; les ministres n'étaient que ses commis, choisis à sa discrétion et renvoyés de même, comme pouvaient l'être ceux de Louis XIV. Il confondait en sa personne ce que Montesquieu aurait appelé les pouvoirs *exécutif* et *judiciaire*. De cette ancienne puissance quasi absolue du roi d'Angleterre la trace s'est conservée encore dans les formules officielles : tous les

actes du gouvernement sont les actes de la reine, la justice même est rendue en son nom. L'action du Parlement était limitée aux lois et au vote des impôts. Mais ce pouvoir même, que Montesquieu appelait le *législatif*, loin d'être organisé sur le principe de la séparation, ne pouvait fonctionner que par la collaboration constante du roi et du Parlement: la loi était faite en commun par le roi, les Communes et les Lords, le budget par le roi et les Communes.

Ce régime qui durait encore à la fin du XVIIe siècle venait, au moment où Montesquieu visita l'Angleterre, d'être transformé par les ministres whigs des premiers rois de la dynastie de Hanovre; il avait pris dans la pratique une forme plus différente encore du système de la séparation des pouvoirs. Les ministres avaient cessé d'être les commis du roi, ils étaient les chefs de la majorité de la Chambre basse. Le ministère, investi à la place et au nom du roi de tout le pouvoir gouvernemental, était devenu en fait une commission permanente de la Chambre des communes désignée par la majorité. Ainsi tous les pouvoirs, pour parler la langue de Montesquieu, se trouvaient confondus dans la Chambre qui les exerçait par l'intermédiaire du cabinet pris dans la majorité; et tous les actes souverains qui constituent le gouvernement suprême s'accomplissaient non par l'impulsion séparée de trois pouvoirs indépendants, mais par la collaboration continue du ministère et des deux Chambres. Entre la pratique anglaise et la description de Montesquieu il n'y avait qu'un point commun, c'était le nombre *trois*.

Il n'est pas nécessaire de rechercher si le véritable caractère de la constitution anglaise avait échappé aux observateurs politiques de ce temps ou si Montesquieu a évité volontairement [1] d'en donner une analyse exacte. Mais il faut examiner dans quelle mesure sa théorie de la séparation des pouvoirs correspond aux conditions de la vie politique des peuples civilisés auxquels on a essayé de l'appliquer pendant un siècle.

Le point de départ n'est pas l'observation d'un gouvernement où l'on aurait constaté l'existence réelle de trois corps

1. C'est ce que pourrait faire soupçonner la phrase énigmatique : « Ce n'est point à moi à examiner si les Anglais jouissent actuellement de cette liberté ou non. Il me suffit de dire qu'elle est établie par leurs lois... »

investis chacun d'un pouvoir indépendant (même les trois corps anglais, Ministère, Chambre haute, Chambre basse, exercent l'autorité ensemble par une collaboration, non par un partage). La théorie repose au contraire sur une distinction abstraite, entre « la puissance législative, la puissance exécutrice des choses qui dépendent du *droit* des gens, et la puissance exécutrice de celles qui dépendent du *droit* civil ». Elle n'emprunte même pas son principe à quelque réalité politique : elle n'est qu'une théorie juridique.

Il en résulte qu'elle laisse de côté une partie indispensable des opérations réelles de tout gouvernement civilisé. Elle ne tient compte que du « pouvoir de faire ou d'abroger les lois, de faire la paix ou la guerre, d'envoyer ou recevoir des ambassades, de punir les crimes ou juger les différends des particuliers ». Cette énumération suffit à peine à analyser le gouvernement d'un royaume mérovingien où toute la vie politique se réduit à des guerres, des jugements et des édits. Elle oublie la nomination des fonctionnaires, le contrôle de leurs actes, le règlement des recettes et des dépenses publiques, toutes les opérations qui constituent la vie politique de la nation, donnent la force au gouvernement et forment la matière habituelle des décisions de l'autorité souveraine. A ces fonctions fondamentales du gouvernement Montesquieu ne fait guère que des allusions vagues, sans indiquer auquel des trois pouvoirs chacune doit appartenir ; il déclare seulement que la « levée des deniers publics » doit être votée chaque année par le pouvoir législatif, introduisant ainsi dans le droit public cette assimilation artificielle entre la loi et le budget des recettes qui a fini par aboutir à l'expression bizarre de *loi de finances* employée pour désigner un règlement annuel.

Par contre, il met au nombre des pouvoirs souverains la simple fonction de juger les procès privés, qui n'est qu'une des opérations de l'administration subordonnée au gouvernement général, au même titre que la police ou la perception de l'impôt ; il élève les juges de la condition de fonctionnaire au rang de souverain : il semble qu'il ait pris pour un pouvoir gouvernemental distinct de tout autre l'indépendance personnelle dont le juge a besoin, comme tout fonctionnaire, pour remplir utilement sa fonction.

Les expressions même choisies par Montesquieu rendent imparfaitement les idées qu'il voulait exprimer. Le mot *législatif* définit mal le pouvoir *délibératif* du Parlement qui consiste non pas uniquement à faire des lois mais à décider les mesures d'intérêt général, y compris le budget, les traités et les enquêtes. Le mot *exécutif* ne recouvre qu'une faible partie des attributions du pouvoir *agissant* : il semble le réduire à la fonction d'exécuter ce qu'un autre pouvoir lui commande. Kant, adoptant cette classification, en est venu à distinguer le législatif qui ordonne, le judiciaire qui applique, l'exécutif qui exécute : ainsi compris, a-t-on dit, le gouvernement se concentre dans les fonctions d'huissier et de garde-chiourme. Mais l'énumération donnée par Montesquieu des fonctions de l'exécutif reste très incomplète, étant limitée par la définition arbitraire (probablement empruntée à Locke), « la puissance d'exécution des choses qui dépendent du droit des gens », elle se borne à « faire la paix ou la guerre, envoyer ou recevoir des ambassades, établir la sûreté, prévenir les invasions », c'est-à-dire aux affaires militaires et diplomatiques et peut-être à la police : elle laisse en dehors non seulement toutes les entreprises d'utilité publique mais même tous les rapports avec les particuliers et les autorités locales qui forment l'administration proprement dite.

Ces expressions inexactes ont eu l'inconvénient de troubler les notions naturellement confuses du public sur les faits compliqués de la vie politique. Une autre impropriété de termes a eu des conséquences beaucoup plus graves. En parlant de la *séparation* des pouvoirs, Montesquieu a donné l'impression que chacun des trois pouvoirs devait être constitué *séparément*, enfermé dans son domaine propre, entouré de barrières pour le défendre contre les entreprises de chacun des deux autres. Quelques passages à la fin du chapitre montrent cependant qu'il ne se représentait pas les pouvoirs comme entièrement indépendants : il accorde à l'exécutif la *faculté d'empêcher*, au législatif la *faculté d'examiner*. Mais ces restrictions ont moins frappé les lecteurs que les définitions générales ; et comme il n'a donné une théorie précise ni de la collaboration nécessaire entre les pouvoirs, ni des conflits possibles ni des moyens de les éviter ou de les résoudre, la séparation des pouvoirs est

entrée dans l'imagination publique sous la forme de trois autorités juxtaposées, qu'il fallait maintenir séparées, sans moyen d'agir l'une sur l'autre ou d'opérer de concert. De cette conception est sortie la doctrine qu'on doit exclure de l'Assemblée législative les ministres du pouvoir exécutif. Elle a abouti à un système qui rend impraticable la collaboration des corps souverains, et soulève entre eux des conflits incessants en leur enlevant tout moyen de les terminer à l'amiable, puisqu'elle leur interdisait de se concerter ensemble ou de se contraindre mutuellement.

Il est avantageux de partager le travail entre les employés d'un même gouvernement, de façon à former des groupes distincts chargés chacun d'une seule espèce d'opérations : ces corps spéciaux, officiers, juges, percepteurs, professeurs, ingénieurs, s'acquittent ainsi plus facilement de la fonction spéciale à laquelle ils sont préposés. Mais cette séparation en *services* n'est applicable qu'à des fonctions subordonnées, dépendantes d'une autorité supérieure ; elle ne peut fonctionner régulièrement qu'à condition d'être dominée par un gouvernement unique qui délimite les fonctions de chaque service, empêche entre eux les conflits, et les oblige à opérer de concert. Il reste donc toujours une part du travail politique qui ne peut être partagée entre des pouvoirs indépendants, c'est précisément celle qui consiste à décider la direction générale où doit marcher la nation et l'emploie à faire de ses ressources. Cette décision peut être prise en collaboration par plusieurs hommes ou même par plusieurs corps, mais il faudra toujours que leurs opérations aboutissent à une décision unique, ou à un conflit, et, en cas de conflit, celui qui aura le pouvoir de faire céder l'autre sera le vrai souverain. Les fonctions subordonnées peuvent être organisées en services séparés, le gouvernement ne peut se constituer sur la séparation des pouvoirs souverains, car il n'y a qu'un seul pouvoir souverain, celui de décider. Il faut donc se garder de confondre la division en services spéciaux avec la séparation des pouvoirs souverains, comme Montesquieu semble l'avoir fait en mettant le service spécial de la judicature au même rang que le pouvoir des ministres et du Parlement.

Ces objections ne pouvaient frapper les hommes du

XVIIIe siècle, inexpérimentés encore dans le mécanisme des gouvernements. La théorie de la séparation des pouvoirs était pour eux l'évangile de la liberté politique, la fin du despotisme des cours et des bureaux. Elle enchantait surtout les libéraux aristocrates, car elle donnait à la noblesse si longtemps écartée des affaires le moyen de reprendre dans l'État sa légitime part d'influence.

Les intrigues et les scandales du Parlement anglais depuis l'avènement de Georges III (1760), en discréditant la pratique du régime parlementaire, accrurent la vogue de la théorie; le roi Georges, au lieu d'accepter le ministère des mains du Parlement, comme ses prédécesseurs, s'était avisé de choisir ses ministres à sa fantaisie et d'employer leur influence à se former un parti personnel, celui des « amis du roi » qui devait servir à brouiller le jeu des partis réguliers de façon à rétablir l'autorité royale. Ce manège habitua les hommes politiques à regarder les ministres comme des agents corrupteurs dangereux pour l'indépendance des assemblées, et qu'il fallait en écarter systématiquement.

Dans la génération qui fit la Révolution d'Amérique et la Révolution française, les « classes dirigeantes » étaient pénétrées des formules de Montesquieu sur la séparation des pouvoirs et prêtes à les faire passer dans les actes officiels. Les Américains donnèrent l'exemple.

Le terrain aux États-Unis était particulièrement favorable à l'application de la théorie. Le gouvernement de chacune des colonies était partagé entre un gouverneur représentant le roi d'Angleterre et une législature qui représentait les habitants. Cet appareil un peu rudimentaire suffisait à des sociétés peu nombreuses, simples, presque exclusivement agricoles, où les habitants réglaient eux-mêmes leurs affaires locales, et où les fonctions et le budget du gouvernement central étaient réduits au strict minimum. Après la rupture avec l'Angleterre ce régime fut conservé, mais le gouverneur fut élu par le peuple devenu souverain. Ainsi l'autorité suprême du roi disparut et se trouva partagée entre deux pouvoirs juxtaposés et indépendants, analogues au Législatif et à l'Exécutif indiqués par la théorie de la séparation des pouvoirs.

La Constitution fédérale de 1787, on le sait aujourd'hui[1] fut beaucoup moins une construction inspirée par des idées théoriques, qu'une imitation de la constitution des principaux États entrés dans l'Union. Le Congrès est une législature fédérale, le Président un gouverneur fédéral. Et comme il a fallu une autorité pour décider entre les différents États de l'Union, on a créé, sous le nom de Cour suprême, un tribunal fédéral.

Mais l'influence de la théorie n'est pas contestable. Elle apparaît dans la forme de la Constitution : les autorités fédérales sont énumérées suivant le schéma de Montesquieu dans l'ordre même où il les a placées ; à chacune est consacré un article spécial, article premier, les pouvoirs législatifs ; article 2, le pouvoir exécutif ; article 3, le pouvoir judiciaire. La théorie paraît aussi avoir agi sur les relations réciproques des pouvoirs : on a cherché systématiquement à les parquer chacun dans sa fonction et à éviter entre eux les contacts. Le Président ne peut ni dissoudre, ni ajourner, ni convoquer le Congrès. Ses ministres ne peuvent ni siéger au Congrès, ni lui proposer une loi ou un amendement, ni même préparer le budget. En revanche le Congrès ne peut pas interpeller les ministres, il n'a aucune prise sur eux. Enfin la Cour suprême n'est pas subordonnée aux autres pouvoirs et peut rendre des arrêts contraires aux lois votées par le Congrès.

Cependant les Américains, fidèles à la tradition anglaise, ont corrigé la rigueur de la théorie par quelques expédients qui établissent un contact entre les pouvoirs. Ils ont donné au Président le droit de prendre l'initiative par un message, et celui de demander une nouvelle délibération à la majorité des deux tiers ; ce droit, dans la pratique, équivaut à un *veto*, et c'est encore le nom qu'on lui donne dans l'usage. Ils ont donné au Sénat le droit de confirmer ou de rejeter les nominations des hauts fonctionnaires, au Congrès le droit de déclarer la guerre.

Les Français suivirent de près les Américains. La séparation des pouvoirs figurait sur un grand nombre des cahiers des États généraux. Le 27 juillet 1789, le rapporteur du

1 Voir sur ce point Fiske, *The critical period of the american history* (1888) et Bryce, *The american Commonwealth*, 3e édit. 1893.

Comité de constitution, résumant les demandes des cahiers, déclarait qu'ils avaient donné aux députés « les pouvoirs nécessaires pour asseoir sur des principes certains et sur *la distinction* et la constitution régulière de tous les pouvoirs la prospérité de l'Empire français ». Le 26 août, l'Assemblée nationale votait le principe. « Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée et *la séparation des pouvoirs* déterminée n'a pas de constitution ». C'est l'article 16 de la déclaration des Droits de l'homme.

Ainsi la doctrine était proclamée sous la forme la plus doctrinaire en apparence. Quelques mois plus tard l'Assemblée repoussait la proposition de Mirabeau d'admettre dans son sein les ministres du roi même avec voix consultative; elle semblait, en interdisant tout contact entre les agents du pouvoir exécutif et les représentants du pouvoir législatif, vouloir indiquer qu'elle adoptait la théorie de la séparation des pouvoirs avec son interprétation la plus radicale.

Cependant les gens de la Constituante étaient plus « opportunistes » qu'on ne le croit[1]. Mounier leur fournit une formule fort obscure mais très commode qui leur permettait de tempérer la rigueur de la doctrine par des expédients pratiques : « Pour que les pouvoirs restent à jamais divisés, il ne faut pas les séparer entièrement. » En conséquence on donna au roi la sanction des lois votées par le pouvoir législatif. Et si l'on rejeta le régime anglais du ministère pris dans le Parlement, ce fut moins par des motifs de doctrine que par une défiance pratique envers l'entourage de Louis XVI, et parce que l'expérience de l'Angleterre elle-même semblait à cette époque avoir prouvé le danger d'admettre les agents du roi dans l'Assemblée. « Il y a, disait Blin le 7 novembre, dans le Parlement de cette nation (l'Angleterre) une majorité corrompue et qui ne prend même pas la peine de cacher le trafic de ses voix. En examinant les votes de cette Assemblée on voit un grand nombre de motions utiles rejetées par la majorité ministérielle, c'est elle qui a occasionné la perte des colonies. » Et, citant les lettres de Junius, il appelait

1. Voir le petit ouvrage très judicieux de M. E. Champion : *L'Esprit de la Révolution*.

le Parlement « une Assemblée représentant tout un peuple dégradée par la présence d'un ministre ».

Quant au pouvoir judiciaire, on ne lui fit pas une place conforme à la théorie parmi les pouvoirs souverains. Après avoir invoqué Montesquieu pour faire repousser la nomination des juges par le pouvoir exécutif, on se borna à rendre les juges électifs, comme les administrateurs et les ecclésiastiques. La doctrine servit seulement à rétablir la justice administrative de l'ancien régime : « Les fonctions judiciaires seront *distinctes* et demeureront toujours *séparées* des fonctions administratives ». (Loi du 24 août 1790.) On en tira la conséquence que les conflits avec une autorité administrative ne pouvaient être jugés par un tribunal judiciaire et ne devaient être réglés que par l'administration elle-même. Ce fut le germe de la justice administrative qui, après la restauration du Conseil d'État et la création des Conseils de préfecture sous Napoléon, s'est peu à peu développée jusqu'à former un service complet de juridiction administrative parallèle au service de la juridiction ordinaire. En ce temps la théorie de la séparation des pouvoirs servait les partisans de la justice administrative, en attendant le jour où elle allait être invoquée contre eux.

Ainsi, vers la fin du XVIIIe siècle, le régime parlementaire à l'anglaise, compromis par des scandales, condamné par l'opinion, paraissait décrépit et prêt à périr, tandis que la séparation des pouvoirs, adoptée officiellement par les deux grands peuples novateurs aux États-Unis sous la forme fédérale, en France sous la forme centralisée, semblait appelée à devenir le droit public du monde civilisé.

II

La crise des guerres de la Révolution mit bientôt à l'épreuve le régime de la séparation des pouvoirs. Les conventionnels, ces terribles réalistes, s'aperçurent vite que l'Assemblée, pour résister à l'invasion, avait besoin d'être souveraine, et qu'elle

ne pouvait être souveraine qu'en organisant elle-même le pouvoir exécutif. Danton travaillait dans ce sens dès 1792 ; en 1793 la nécessité de la concentration des pouvoirs s'imposait au parti républicain. Le 10 mars 1793, Buzot ayant dit à la Convention. « On veut que vous confondiez dans vos mains tous les pouvoirs », quelqu'un cria : « Il faut agir et non bavarder. » La Constitution de l'an I, préparée par Condorcet et adoptée par les Montagnards, ne parlait plus de la séparation des pouvoirs : le Conseil exécutif devait être élu par l'Assemblée sur une liste de noms désignés par un vote des électeurs.

Après la chute des Jacobins, la Convention voulut rétablir la doctrine de la Constituante par une déclaration doctrinale. « La garantie sociale ne peut exister si la division des pouvoirs n'est pas établie, leurs limites fixées et la responsabilité des fonctionnaires publics assurée » (Constitution de l'an III, art. 22). Elle poussa à l'extrême la séparation des pouvoirs en organisant un Directoire exécutif absolument séparé du corps législatif (les deux Conseils), sans action réciproque de l'un sur l'autre. Quatre ans plus tard, après trois coups d'État partiels, le Directoire faisait expulser le Conseil des Cinq-Cents par les grenadiers de Bonaparte. La séparation des pouvoirs avait produit des conflits incessants et n'empêchait pas le retour du despotisme.

Sieyès, chargé de rédiger la Constitution de l'an VIII, voulait organiser le gouvernement suivant les principes ; il avait même raffiné la théorie courante, et décomposé le pouvoir législatif en trois volontés, *constituante* (Sénat), *pétitionnaire* (Tribunat), *législative* (Corps législatif). Bonaparte accepta son mécanisme et lui laissa créer ses trois corps, mais il montra par sa conduite que dans un gouvernement centralisé, pourvu d'une armée et d'un corps de fonctionnaires, le seul véritable souverain est le chef du pouvoir exécutif qui dicte aux corps délibérants leurs décisions; aussi le Sénat, en 1814, dans l'acte de déchéance, reprochait-il à Napoléon « la confusion de tous les pouvoirs ».

Il semblait que la chute de Napoléon, en ramenant le régime constitutionnel, dût faire revivre la théorie de la séparation des pouvoirs. En Espagne, les patriotes soulevés contre la

domination étrangère, rédigeaient leur Constitution de 1812 en prenant pour modèle la Constitution française de 1791 : et bien que pour définir le pouvoir législatif ils eussent emprunté à la vieille constitution de Navarre l'expression « réside dans les Cortès avec le roi », en contradiction avec la théorie stricte de la séparation, ils reconnaissaient au roi l'exercice exclusif du pouvoir exécutif, et excluaient les ministres de l'Assemblée législative, ce qui leur valut le mépris de Wellington.

A l'autre bout de l'Europe les Norvégiens, insurgés contre la conquête suédoise, imposaient à leur nouveau souverain la Constitution de 1814, fondée sur une application logique du principe de la séparation des pouvoirs : l'Assemblée législative se réunit de plein droit et ne peut être dissoute par le roi ; les membres du Conseil chargé par le roi du pouvoir exécutif ne peuvent siéger dans l'Assemblée.

Mais ces deux tentatives restèrent isolées, et ces deux pays finirent même par renoncer à leur régime. En Espagne, après deux révolutions, pour rétablir la Constitution « idolâtrée » de 1812, les partisans même de la Constitution se résignèrent à accepter le régime anglais du ministère pris dans la majorité des Cortès. En Norvège, le conflit permanent entre l'Assemblée et le roi s'est dénoué en 1885, après la condamnation judiciaire des ministres du roi, par l'abandon du principe de la séparation : les ministres sont maintenant, comme en tout pays parlementaire, pris parmi les membres de l'Assemblée.

C'est que le régime parlementaire anglais, si décrié à la fin du XVIIIe siècle, s'était relevé dans l'opinion de l'Europe, quand on avait vu le gouvernement anglais résister victorieusement à l'oppresseur de toutes les libertés, l'Empereur des Français. La monarchie à l'anglaise était alors devenue l'idéal des libéraux monarchiques. La défaite de Napoléon lui ouvrit les États du continent. Dans les pays d'Europe où le souverain ne se borna pas à rétablir la monarchie absolue, la Restauration consista à introduire la royauté constitutionnelle à l'anglaise, c'est-à-dire un système de gouvernement collectif par le roi, le ministère et les Chambres, très différent de la séparation des pouvoirs.

En France, les souverains alliés eux-mêmes engagèrent

Louis XVIII à établir ce régime. La charte de 1814, malgré les mots *puissance exécutive* et *législative* entrés définitivement dans la langue, régla les attributions des pouvoirs souverains d'une façon fort peu conforme à la théorie. « Au roi seul appartient la puissance exécutive. La puissance législative s'exerce *collectivement* par le roi, la Chambre des pairs et la Chambre des députés des départements. » Les ministres peuvent être membres de la Chambre et sont responsables. Le « pouvoir judiciaire » dont le nom figurait encore dans la déclaration de Saint-Ouen, a disparu dans la charte ; il est remplacé par « l'ordre judiciaire », organisé suivant un principe directement opposé à la doctrine des trois pouvoirs : « Toute justice émane du roi. Elle s'administre en son nom par des juges qu'il nomme et qu'il institue. » Le gouvernement conservait la justice administrative des conseils de préfecture et du conseil d'État, si décriée mais si commode : créée en 1790 au nom de la séparation des pouvoirs, elle se justifiait désormais par la réunion des pouvoirs exécutif et judiciaire dans la personne du roi.

Sous la pression des Alliés et de l'opinion libérale, Louis XVIII avait transplanté en France le régime anglais de la collaboration et de l'action réciproque des pouvoirs : la nouvelle constitution française reproduisait fidèlement son modèle : décision collective des lois et du budget, droit du roi de convoquer et de dissoudre la Chambre, droit des ministres de siéger à la Chambre, droit des Chambres de mettre en accusation les ministres, tout l'appareil nécessaire pour obliger les pouvoirs à opérer en commun et leur donner en cas de conflit les moyens de se contraindre mutuellement. Elle copiait même les traits accessoires, l'hérédité de la Chambre haute, le discours du trône, l'adresse des Chambres au roi.

Les petits souverains qui se risquèrent à donner une constitution à leurs sujets, le roi des Pays-Bas, les princes de l'Allemagne du Sud, copièrent à leur tour la charte française. Toutes les grandes monarchies, Autriche, Prusse, Russie et la plupart des petites conservèrent l'absolutisme, ou pur, ou faiblement tempéré par des assemblées provinciales. La séparation des pouvoirs disparut du droit public de l'Europe.

Il sembla par contre qu'elle allait, sous la forme fédérale,

devenir la règle constitutionnelle de l'Amérique. Les nouvelles républiques hispano-américaines, en quête de constitutions toutes faites pour remplir le vide fait par l'expulsion du gouvernement espagnol, adoptèrent les formes de leur sœur aînée, la république des États-Unis : elles créèrent des présidents et des congrès. Mais entre ces pouvoirs à noms américains s'établirent des rapports empruntés au régime anglais et contraires à la doctrine américaine de la séparation. Les petits États : Chili, Pérou, Bolivie, Équateur, Paraguay, Uruguay, et chacune des cinq républiques de l'Amérique centrale après la dissolution de la confédération, s'organisèrent en gouvernements centralisés où l'autorité, dans les moments où elle ne fut pas absorbée tout entière par un dictateur légal ou révolutionnaire, s'exerça au moyen d'un ministère à la mode anglaise admis dans le congrès, responsable devant lui, préparant le budget et les lois. Les grands pays qui finirent par s'organiser en *États-Unis* (Mexique, Vénézuéla, Colombie, Argentine), eurent beau copier textuellement la constitution américaine de 1787, y compris les noms de cour suprême et de secrétaires ; leur cour suprême n'est jamais devenue un pouvoir indépendant des autres, et leurs secrétaires sont restés des ministres du président à l'anglaise, en contact permanent avec le congrès qu'ils dirigent.

Cependant la doctrine de la séparation des pouvoirs regagnait du terrain en France. La popularité des hommes de 89 qu'on commençait à opposer aux hommes de 93 rendait populaire leur doctrine favorite. Les attaques des absolutistes, de Bonald et de Saint-Roman, ne pouvaient que la consolider, en la présentant comme l'ennemie du despotisme. La mode s'établit dans le monde libéral de parler avec respect de la séparation des pouvoirs et de dénoncer comme un abus intolérable la « confusion des pouvoirs ». Les écrivains du parti reprirent la théorie de la séparation pour la compléter, en même temps qu'ils soutenaient dans la pratique l'organisation anglaise du gouvernement par collaboration. Guizot, partisan du régime anglais interprété à la façon *tory*, admettait pourtant les trois pouvoirs de Montesquieu en leur adjoignant un pouvoir *administratif*. Benjamin Constant, partisan du régime anglais interprété dans le sens *whig*, découvrait un quatrième

pouvoir, le *modérateur*. Sa formule eut l'honneur de plaire aux Portugais et le pouvoir modérateur fit son entrée officielle dans les constitutions du royaume de Portugal et de l'empire du Brésil ; toutes deux l'attribuaient au roi ou à l'empereur. C'était tout simplement le pouvoir reconnu au prince dans toutes les monarchies constitutionnelles de dissoudre la Chambre, de nommer les pairs, et de sanctionner les lois.

Puis un des chefs doctrinaires, le duc de Broglie, commença en 1828, contre la juridiction administrative contraire au principe de la séparation, une campagne qui, après de longues discussions, aboutit, par la loi de 1845, à consolider la juridiction du Conseil d'État.

La Révolution de 1830 parut favorable à la doctrine de la séparation des pouvoirs. Le titulaire de la chaire de droit constitutionnel fondée par les vainqueurs de Juillet, Rossi la professa publiquement. Le Congrès de 1831 chargé de rédiger la Constitution du nouveau royaume de Belgique, déclara que « tous les pouvoirs émanent de la nation » et les distingua en législatif, exécutif et judiciaire. La justice administrative fut attribuée aux députations permanentes des conseils provinciaux et l'indépendance du pouvoir judiciaire fut proclamée si solennellement qu'une polémique put s'élever en 1851 entre deux jurisconsultes belges[1] sur le droit des juges à refuser d'appliquer une loi régulièrement votée par le pouvoir législatif si elle leur paraissait contraire à la Constitution.

Pendant que la théorie de la séparation des trois pouvoirs s'étalait dans les écrits, la pratique de la vie parlementaire enracinait dans les États de l'Europe une réalité opposée à la théorie : la collaboration des chambres et du ministère et la subordination des tribunaux au gouvernement. La charte de Louis-Philippe conserva le texte de la charte de Louis XVIII. Les auteurs des Constitutions de l'Espagne, les *modérés* de 1834 et de 1845, les *progressistes* de 1837, adoptèrent un règlement analogue comme une nécessité indiscutable prouvée par l'expérience.

On retrouve cet arrangement même dans les Constitutions nées du mouvement de 1848, dans la constitution de Hol-

1. E. Verhaegen et Ch. Faider.

lande, dans le *Statut constitutionnel* de Sardaigne de 1848, imité de la charte de Louis-Philippe et destiné à devenir la loi fondamentale du royaume d'Italie, dans la constitution prussienne de 1848 copiée sur la Constitution belge, puis remaniée en 1850 sous sa forme actuelle.

Les colonies anglaises, à mesure que la métropole leur permit de se constituer des gouvernements autonomes, le Nouveau Brunswick, la Nouvelle Écosse, le Cap, le Canada dès 1841, les colonies australiennes s'organisèrent toutes à l'image de l'Angleterre avec un ministère responsable pris dans la majorité de la Chambre basse, le gouverneur tenant l'office de roi. Quand fut organisé le Dominion du Canada en 1867, l'institution, établie dans chacune des sept provinces de la fédération, fut introduite dans le mécanisme du gouvernement fédéral.

La théorie de la séparation des pouvoirs exclue des États monarchiques fit un dernier retour offensif en France au milieu du désarroi qui suivit la chute de Louis-Philippe. La Révolution de 1848 n'avait pas été faite en son nom, elle n'était pas la doctrine des vieux républicains qui avaient proclamé la république et organisé le gouvernement provisoire. Mais, respectée de l'opinion publique comme une formule associée à l'idée de liberté et recommandée par l'exemple de la grande république américaine, elle devint tout d'un coup le dogme des républicains de la Constituante. La Constitution de 1848 le proclama solennellement. « La séparation des pouvoirs est la première condition d'un gouvernement libre », (art. 19), et elle l'appliqua avec rigueur. « Le peuple français délègue le pouvoir législatif à une assemblée unique... le pouvoir exécutif à un citoyen, le président de la République. » Sauf le ministère responsable que la nécessité pratique obligea la Constituante à admettre, c'était le régime américain : les deux pouvoirs émanaient chacun directement du peuple souverain, ils devaient opérer séparément, sans prise l'un sur l'autre en cas de conflit. Le conflit éclata. Le duc de Broglie en avait indiqué les deux issues possibles : « Ou l'Assemblée enverra le président à Vincennes, ou le président chassera l'Assemblée à coups de baïonnettes. » Ce fut le président qui rompit l'équilibre des pouvoirs en faveur de l'Exécutif.

Le coup d'État fut le coup de mort pour la doctrine de la séparation des pouvoirs en France. Napoléon III rétablit d'abord le mécanisme du premier Empire; puis, quand il se décida à renoncer au pouvoir absolu, ce fut pour faire évoluer la Constitution française dans le sens du régime parlementaire anglais, devenu définitivement le type favori de tous les libéraux monarchiques. Les libéraux français s'amusèrent encore à taquiner le gouvernement impérial en réclamant contre la justice administrative au nom de la distinction des pouvoirs. Le bruit fut très fort vers la fin de l'Empire et pendant les premières années après la guerre, il dura jusque vers 1881[1], puis il se tut. On commençait à s'apercevoir que les tribunaux administratifs expédiaient les affaires d'une façon moins lente, moins coûteuse et plus moderne que les tribunaux ordinaires encombrés d'une procédure organisée sous Philippe le Bel, et qu'ils n'étaient ni plus ni moins indépendants.

L'Assemblée nationale de 1871 parlait encore avec respect de la séparation des pouvoirs. Quand on discuta la réforme du Conseil d'État, M. Bardoux dit: « La politique est une science, elle a des principes immuables, et l'un de ces principes est précisément la séparation des pouvoirs » (19 février 1872). Mais lorsqu'il s'agit de fabriquer une constitution réelle, on mit de côté le principe immuable, et on se borna à accommoder le régime parlementaire anglais aux besoins d'une société démocratique, en limitant les pouvoirs du président et en prescrivant la procédure à suivre en cas de conflit. Quelques années après, l'Académie des sciences morales mettait au concours la question de la *séparation des pouvoirs;* l'auteur du mémoire couronné, M. Saint-Girons n'osa pas déclarer ouvertement que la doctrine était morte, mais il cita des faits qui le prouvaient.

En Allemagne, la théorie était depuis longtemps abandonnée même par les juristes. Un des auteurs de droit constitutionnel les plus respectés, Mohl écrivait dès 1855 : « Il n'est pas besoin d'une grande dépense de pénétration et de savoir pour montrer que cette doctrine de Montesquieu dans ses points principaux est ou franchement inexacte, ou du moins

1. V. Laboulaye, Jousserandot, Fuzier-Herman.

douteuse au plus haut degré. La séparation en trois est logiquement fausse et n'épuise pas la matière. Le démembrement du pouvoir de l'État en trois pouvoirs séparés et indépendants, dissout l'organisme de l'État... et mène pratiquement à l'anarchie. Un pouvoir exécutif supérieur auquel un pouvoir législatif donne des ordres est un non-sens. Citer la constitution anglaise comme exemple de la séparation en trois, c'est se mettre en opposition avec les faits. » En 1860 il écrivait : « Il y a peu de propositions condamnées aussi unanimement par la science que la théorie de l'indépendance réciproque des pouvoirs. »

L'auteur du principal traité de droit constitutionnel prussien, Rœnne, disait en 1864 : « On ne peut nier qu'une différenciation des pouvoirs... est nécessaire parce que des fonctions spéciales sont mieux remplies par des organes propres, et que la liberté et la sécurité des individus en sont mieux garanties. Mais ce partage n'implique nullement une séparation absolue telle que les pouvoirs différents soient possédés par des personnes différentes ».

Aucun des États qui ont eu à se faire une Constitution depuis la République de 1848 n'a tenté l'épreuve de la séparation des pouvoirs, ni le Danemark, ni la Suède en 1866, ni l'Autriche-Hongrie en 1867, ni aucun des États des Balkans.

III

De la doctrine de la séparation des pouvoirs que reste-t-il encore dans le droit public de l'Europe? D'abord trois mots définitivement entrés dans la langue politique de tous les peuples civilisés, trois mots assez mal faits, car le *pouvoir législatif* a bien d'autres occupations que de légiférer, le *pouvoir exécutif* décide beaucoup plus qu'il n'exécute, et le *pouvoir judiciaire* n'est pas un pouvoir, mais seulement une *fonction* comme la police, l'administration ou la perception des impôts.

Il en reste aussi deux notions confuses. L'une, judicieuse malgré sa forme solennelle, c'est que les fonctionnaires chargés

de juger ont particulièrement besoin d'être rendus inaccessibles à l'intimidation ou à la corruption de la part de leurs supérieurs, il leur est trop facile de se laisser aller à juger dans un sens agréable au gouvernement. L'autre notion, vague et inexacte, c'est que certains agents, les juges et les ministres, auraient le droit, en raison de leur dignité supérieure, de soustraire certains de leurs actes au contrôle de la nation représentée par ses mandataires du Parlement. Cette prétention, dont l'origine doit être cherchée dans un souvenir confus de la supériorité des *gens du roi* et des magistrats sur le reste des sujets, fait naître parfois dans la vie politique des conflits entre le gouvernement et les représentants du pays : l'agent cherche alors à se tirer d'affaire en accusant l'Assemblée de courir à la « confusion des pouvoirs », ce qui, dans l'opinion courante, équivaut à la subversion des fondements du droit public.

Mais ce qui faisait la vie de la doctrine, l'idée que le meilleur moyen d'assurer le fonctionnement régulier d'un gouvernement libre serait de *séparer* les pouvoirs souverains entre des corps indépendants sans action l'un sur l'autre, cette idée-là est bien morte, et l'on peut lire son oraison funèbre dans tous les traités de droit public fondés sur l'expérience d'un État centralisé [1].

Comment une idée contredite par l'expérience a-t-elle pu dominer pendant un siècle non seulement les écrits théoriques mais les actes pratiques de tant d'hommes d'État ? C'est qu'elle a paru longtemps la seule défense pratique contre le plus grand mal des sociétés civilisées, le despotisme du gouvernement et de ses fonctionnaires. Tout homme investi d'un pouvoir de contrainte sur d'autres hommes est normalement porté à en abuser, surtout dans les pays où une longue tradition a habitué les *gens du roi* à traiter en inférieurs les sujets de leur maître. Combien il reste encore de cette habitude même chez les fonctionnaires de notre démocratie, leurs allures le rappellent à tout instant : quiconque a eu la curiosité de regarder derrière le guichet d'une administration d'État, a pu reconnaître, dans l'affectation que certains employés mettent

1. Voir entre autres Holtzendorff, *Encyclopaedie der Rechtswissenschaft*, et les traités de droit constitutionnel réunis dans la collection Marquardsen.

à faire attendre le public, le symbole de leur sentiment intime vis-à-vis des *administrés*. Si l'autorité est sans durée et sans contrôle, le fonctionnaire est normalement porté à en abuser sans mesure : là-dessus il suffit de consulter les voyageurs qui reviennent d'Orient.

Pour retenir les fonctionnaires sur cette pente naturelle, nous avons aujourd'hui deux freins puissants : la presse et le peuple. Mais au temps de Montesquieu, que pouvait la presse, enchaînée par la censure, dépourvue de moyens d'information, regardée comme un luxe réservé aux classes riches ? Et le peuple ? Dans les pays même les plus civilisés, ne justifiait-il pas la description de Voltaire[1] ? « Entendez-vous par *sauvages* des rustres vivant dans des cabanes avec leurs femelles et quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons ; ne connaissant que la terre qui les nourrit, et le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillements grossiers ; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes ; ayant peu d'idées, et par conséquent peu d'expressions ; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front ; se rassemblant, certains jours, dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux et qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, et s'engageant à s'aller se faire tuer dans une terre étrangère, et à tuer leurs semblables, pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. »

Il ne restait de forces vivantes à opposer au despotisme des princes que l'aristocratie et la haute bourgeoisie, seules assez instruites pour désirer la liberté ; et elles ne pouvaient résister que par le moyen des anciens corps privilégiés, Parlements ou assemblées d'États. C'est à ces forces que faisait appel la théorie de la séparation des pouvoirs. Il s'agissait de persuader aux princes qu'ils devaient faire abandon d'une partie de leur autorité et respecter comme un égal le corps

1. Introduction de l'*Essai sur les mœurs*.

qui en serait investi; la *séparation* paraissait la digue la plus sûre contre l'empiètement. En fait les gouvernements absolus étaient encore si maladroits dans le maniement de leur force matérielle, si novices dans l'art des coups d'État que la barrière purement imaginaire d'une doctrine suffisait parfois à les arrêter.

Mais cette inexpérience des gouvernements dura peu, et la séparation des pouvoirs se montra bientôt impuissante à endiguer les excès du pouvoir souverain. L'histoire du XIX[e] siècle est pleine d'exemples de cette impuissance. Les premiers ministres espagnols, qu'ils fussent des généraux comme Narvaez, Espartero, O'Donnel ou de simples civils comme Gonzalès Bravo et Canovas del Castillo, les dictateurs hispano-américains, Flores et Garcia Moreno dans l'Équateur, Paez, les Monagas, Guzman Blanco en Vénézuéla, Santa-Anna et Juarez au Mexique, Rivas en Uruguay, Barrios en Guatemala, Nuñez en Colombie, ont pu gouverner en despotes, tout en laissant intact le pouvoir législatif établi suivant les règles de la doctrine. Dans des pays moins troublés les ministres du Portugal et du Brésil, de la Prusse, de la Roumanie et du Danemark, ont pu, sans sortir presque des limites de leurs constitutions, exercer un pouvoir quasi absolu et réduire le Législatif au rôle d'un bureau d'enregistrement. Même les monarchies correctement constitutionnelles, l'Autriche, la Suède, l'Italie, la Grèce, l'Angleterre sous Georges III, la France sous Louis XVIII et sous Louis-Philippe, en respectant les formes du régime représentatif, ont fait passer au prince et à son entourage tous les pouvoirs pratiques de la souveraineté. La nation n'a été vraiment souveraine que dans les deux républiques fédérales des États-Unis et de Suisse, en Belgique, en Angleterre sous le règne de Victoria, en France depuis 1871.

Ce pouvoir législatif a pu être délégué à une assemblée unique ou partagé entre deux ou même entre trois, comme sous Napoléon I[er], le véritable et l'unique pouvoir, dès qu'il l'a voulu, a été le pouvoir exécutif, c'est-à-dire le chef de l'armée et des fonctionnaires, celui qui dispose des fusils et des prisons. Cette vérité de sens commun confirmée par l'histoire, Destutt de Tracy l'avait déjà formulée dans son commentaire de Montesquieu. « Il n'y a en droit qu'une

puissance, la volonté nationale, et en fait il n'y en a pas d'autre que l'homme ou le corps chargé des fonctions exécutives, lequel a en main toute la force physique. »

C'est la « force physique » qui est l'ennemi permanent de la liberté politique, c'est contre elle que l'expérience de tous les temps doit mettre en garde les libéraux. La doctrine libérale, formée sous l'impression des souvenirs de la Convention, a proposé comme l'idéal de la politique le juste milieu entre le despotisme d'un homme et le despotisme d'une assemblée délibérante. L'assimilation est un pur jeu de mots. Il y a cent exemples de chefs du pouvoir exécutif devenus despotes à perpétuité, avec ou sans séparation des pouvoirs. Il n'y a pas d'exemple d'une assemblée élective qui se soit érigée en pouvoir absolu d'une durée indéfinie. La Convention elle-même n'a établi qu'un état de siège provisoire justifié par l'invasion et la guerre civile et ne l'a guère maintenu qu'un an, beaucoup moins longtemps que le régime dictatorial établi dès 1863 par le Congrès des États-Unis dans les États insurgés et prolongé jusqu'en 1870. Une assemblée peut décider des mesures injustes ou désastreuses, faire des déclarations odieuses ou ridicules, ses membres peuvent abuser de leur influence pour s'enrichir aux dépens de la société ; mais, tant qu'elle reste une assemblée délibérante, elle ne peut pas devenir despotique, puisqu'elle n'a pas de moyens d'action matériels, et tant qu'elle reste élective elle ne devient pas absolue puisqu'il dépend de ses électeurs de ne pas lui renouveler ses pouvoirs ; et c'est précisément ce qui arriva à la Convention.

C'est donc contre les fonctionnaires et les agents exécutifs seuls qu'on a besoin de prendre des précautions constitutionnelles et la seule séparation des pouvoirs qui puisse garantir contre eux la liberté, c'est celle qui consiste à séparer le pouvoir matériel du pouvoir moral. « L'armée, disaient les anciennes constitutions, doit être essentiellement obéissante. » Tel doit être aussi le rôle de tous les agents en possession d'une « force physique ». Tous les hommes armés doivent être les serviteurs du souverain et tous les membres du corps souverain doivent être des hommes désarmés, pourvus seulement d'une autorité abstraite, qu'ils tirent de leur qualité de représentants de la nation.

La difficulté pratique est de donner à ces représentants un

instrument pour les faire obéir des détenteurs de la force. Le problème est résolu dans les pays habitués à la souveraineté du peuple et au gouvernement représentatif. Aux États-Unis et en Suisse on n'imaginerait pas une autorité exécutive refusant d'obéir à l'ordre légal d'une assemblée souveraine. Mais dans les pays de tradition monarchique le prince, les ministres, même les fonctionnaires subalternes, sont enclins à ressentir comme un déshonneur l'obligation de se courber devant la volonté de simples députés. Entre ces pouvoirs d'origine opposée reposant sur une conception opposée de l'autorité, — les pouvoirs exécutifs venant d'en haut, du prince l'ancien souverain, par hérédité ou par hiérarchie, — les pouvoirs législatifs montant d'en bas par délégation du peuple, le souverain nouveau, — entre ces deux pouvoirs le conflit est nécessaire : il est souvent latent, masqué sous des formes respectueuses, contenu par l'accord de certains intérêts communs ; mais il est permanent et parfois il fait éclater des crises qui suspendent toute la vie constitutionnelle de la nation : le XIXe siècle en a vu de retentissantes, en France, en Prusse, en Danemark, en Norvège.

A ces crises la séparation des pouvoirs n'offre aucune solution. Quand la crise éclate, c'est que chacun des deux pouvoirs est décidé à ne pas céder : il s'agit de savoir lequel des deux aura le dernier mot, car celui qui fera céder l'autre, celui-là sera le souverain et, s'il l'a été une fois, il aura chance de le rester. Le régime anglais lui-même ne donne pas de solution satisfaisante. La dissolution ne termine pas la crise, elle montre seulement que le conflit est entre le peuple et le gouvernement. On regarde communément le pouvoir de l'assemblée de refuser le budget comme l'*ultima ratio*, l'arme irrésistible qui assure la victoire aux représentants de la nation et garantit la souveraineté du peuple. On nous a habitués à honorer Hampden comme le sauveur des libertés anglaises. En fait, les historiens anglais, Carlyle, Macaulay et Gardiner ont démontré, ce que Voltaire avait déjà signalé [1], que la Révolution d'Angleterre a été faite pour des raisons religieuses, non pour des motifs fiscaux.

1. Dans un passage trop peu remarqué de l'*Essai sur les mœurs*.

Au XIXe siècle même, le refus du budget n'a fait tomber aucun gouvernement. Charles X, en 1830, s'est enfui, non devant la Chambre ou la Société pour le refus de l'impôt, mais devant les insurgés républicains de Paris, et le même parti républicain, en 1848, a renversé Louis-Philippe à qui la Chambre n'avait refusé aucun budget. Les crises constitutionnelles de Prusse (1862-66) et de Danemark (1877-91) ont montré qu'un gouvernement peut se maintenir indéfiniment sans budget régulièrement voté et contre la volonté formelle des représentants du pays. En ce cas, comme le disait Bismarck au Landtag prussien en 1863, « les conflits deviennent des questions de force ; celui qui a la force en main va en avant dans son sens ».

Contre la tendance autoritaire de tous les agents exécutifs, contre les abus de pouvoir des fonctionnaires et même contre les intrigues des assemblées délibérantes, l'histoire du XIXe siècle ne nous montre que deux forces efficaces de résistance, toutes deux nées en ce siècle et que Montesquieu ne pouvait prévoir.

L'une est un peuple instruit des choses politiques, habitué à s'informer exactement, exigeant beaucoup de ses mandataires, les obligeant à lui rendre compte de leurs actes et à tenir compte de ses volontés, mais décidé à les soutenir même contre le gouvernement et par tous les moyens.

L'autre est une presse active, informée de tout, décidée à épier, à publier, à critiquer tous les actes des agents du pouvoir, assez indépendante de tous les fonctionnaires, même des juges, pour qu'on ne puisse la faire taire, assez riche ou assez nombreuse pour qu'on ne puisse la corrompre.

Avec un tel peuple et une telle presse un État sera garanti contre toutes les espèces de despotismes.

CH. SEIGNOBOS.

L'ENFANT DE VOLUPTÉ[1]

XVI

Quelques jours après le départ des Ferrès, les Ateleta et André repartirent aussi pour Rome. Donna Françoise, contrairement à son habitude, avait voulu abréger sa villégiature à Schifanoia.

André, après un petit séjour à Naples, arriva à Rome le 24 octobre, un dimanche, par la première grande pluie matinale d'automne. Lorsqu'il rentra dans son appartement du palais Zuccari, dans ce *home* précieux et délicieux, il éprouva un plaisir extraordinaire. Il crut y retrouver une partie de lui-même, quelque chose qui lui manquait. Presque rien n'y était changé. Chaque chose y conservait encore à ses yeux cette inexprimable apparence de vie que revêtent les objets matériels au milieu desquels on a longuement aimé, rêvé, joui et souffert. La vieille Jenny et Térence avaient pris soin des moindres détails ; Stéphane avait préparé, avec un raffinement exquis, tout le *comfort* pour le retour du maître.

Il pleuvait. André resta quelque temps à la fenêtre, le front contre les vitres, regardant Rome, la grande ville

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1894, 1er, 15 janvier et 1er février 1895.

chérie, qui apparaissait au fond toute cendrée avec des taches d'argent çà et là, selon les rapides alternatives de la pluie poussée et repoussée par le caprice du vent à travers une atmosphère d'un gris uniforme, où se répandait par intervalles une clarté vite éteinte, comme un sourire fugitif. Contemplée par son obélisque solitaire, la place de la Trinité des Monts était déserte. Le long du mur qui joint l'église à la villa Médicis, les arbres de l'avenue s'agitaient, déjà dépouillés à demi, noirâtres et rougeâtres sous le vent et sous la pluie. Le Pincio verdoyait encore, comme une île dans un lac brumeux.

André, en regardant, n'avait pas une pensée précise, mais un pêle-mêle confus de pensées; et le sentiment qui, dans son âme, dominait tous les autres, c'était le réveil soudain et puissant de son vieil amour pour Rome, pour cette Rome si douce, pour cette Rome immense, auguste, unique, pour la cité des cités, toujours jeune et toujours nouvelle et toujours mystérieuse, comme la mer.

Il pleuvait, il pleuvait. Sur le mont Mario, le ciel s'embrumait, les nuages s'amoncelaient, prenaient la couleur bleu sombre d'une eau profonde, s'étendaient vers le Janicule, s'abaissaient sur le Vatican. La coupole de Saint-Pierre touchait par le sommet cet énorme entassement qu'elle semblait supporter, pareille à une gigantesque pile de plomb. Entre les innombrables raies obliques de la pluie, un brouillard s'avançait lentement, comparable à un voile très fin qui passerait à travers des cordes d'acier tendues et sans cesse vibrantes. Aucun bruit plus fort n'interrompait le bruit monotone de l'averse.

— Quelle heure est-il? demanda André à Stéphane, en se retournant.

Il était environ neuf heures. Comme il se sentait un peu las, il résolut de dormir. Il résolut aussi de ne voir personne ce jour-là et de passer la soirée chez lui, dans le recueillement. Puisqu'il allait rentrer dans la grande vie romaine, il voulait, avant de reprendre ce vieil exercice, se livrer à une petite méditation et à une petite préparation, se fixer une règle, discuter avec lui-même le plan de sa conduite future.

Il dit à Stéphane :

— Si on vient me demander, répondez que je ne suis pas encore revenu. Avertissez le concierge. Avertissez James que je n'ai pas besoin de lui pendant la journée, mais qu'il vienne prendre les ordres ce soir. Faites-moi préparer pour trois heures un déjeuner très léger, et le dîner pour neuf heures. C'est tout.

Il s'endormit presque immédiatement. A deux heures, son domestique l'éveilla et lui annonça que le duc de Grimiti s'était présenté dans la matinée, ayant appris par madame la marquise d'Ateleta que monsieur le comte était de retour.

— Eh bien?

— M. le duc a dit qu'il reviendrait avant ce soir.

— Pleut-il encore? Ouvrez les volets tout grands.

Il ne pleuvait plus. Le ciel s'était éclairci. Une bande de soleil pâle entra dans la chambre et inonda la tapisserie de *la Vierge avec l'enfant Jésus et Étienne Sperelli*, tapisserie que Juste avait rapportée de Flandre en 1508. Et les yeux d'André parcoururent les murailles avec lenteur, regardant les tapisseries fines, les teintes harmonieuses, les pieux personnages qui avaient été les témoins de tant de plaisirs, qui avaient souri aux joyeux réveils, qui avaient rendu aussi moins tristes les insomnies du blessé. Toutes ces choses familières et chères semblaient lui souhaiter la bienvenue. Il les regardait avec un contentement singulier. L'image de Donna Marie lui monta dans l'âme.

Il se souleva un peu sur les oreillers, alluma une cigarette et s'abandonna au cours de ses pensées avec une nonchalance voluptueuse. Un bien-être inaccoutumé lui envahissait les membres, et son esprit se trouvait dans une heureuse disposition. Ses fantaisies s'entrelaçaient aux spirales de la fumée, dans cette lumière adoucie où les couleurs et les formes prenaient une incertitude plus suave.

Au lieu de retourner vers le passé, son imagination se portait spontanément vers l'avenir. — Il reverrait Donna Marie dans deux mois, dans trois mois... qui sait? beaucoup plus tôt peut-être; et alors il renouerait cet amour qui avait pour lui tant d'obscures promesses et tant de secrètes attractions. Ce serait son véritable *second amour*, avec la profondeur, la douceur et la tristesse d'un second amour. Pour un homme

intellectuel, Donna Marie Ferrès paraissait être l'Amante Idéale, l'*Amie avec des hanches*, selon l'expression de Baudelaire, la parfaite *Consolatrice*, celle qui réconforte et qui pardonne, et qui sait pardonner. A coup sûr, lorsqu'elle avait marqué dans le volume de Shelley ces deux vers douloureux, elle avait dû répéter en son cœur d'autres paroles; et, en lisant le poème tout entier, elle avait dû pleurer comme la Dame magnétique et penser longuement à la cure de pitié, à la miraculeuse guérison. « *I can never be thine!* » Pourquoi *jamais*? Ce jour-là, dans le bois de Vicomile, elle lui avait répondu avec trop d'angoisse passionnée : « Je vous aime! je vous aime! je vous aime! »

Il entendait encore la voix de Marie, l'inoubliable voix... Évoquée par cette voix, Hélène Muti apparut dans sa pensée, se rapprocha de l'autre, se confondit avec l'autre, lui tourna peu à peu l'esprit vers des images de volupté. Le lit où il reposait, les choses qui l'entouraient, témoins et complices des anciennes amours, tout allait lui suggérant peu à peu des images de volupté. Dans sa rêverie curieuse, il se mit à dévêtir la Siennoise, à l'envelopper de son désir, à lui prêter des attitudes d'abandon, à se la figurer entre ses bras. Et la possession réelle de cette femme si chaste et si pure lui sembla être l'ivresse la plus haute, la plus neuve, la plus rare à laquelle il pût atteindre; et cette chambre lui parut être le lieu le plus digne d'abriter cette ivresse, car il donnerait au doux secret une singulière saveur de profanation et de sacrilège.

La chambre était religieuse comme une chapelle. André y avait réuni presque toutes les étoffes d'église qu'il possédait et presque toutes ses tapisseries à sujets sacrés. Le lit se dressait sur une estrade de trois marches, dans l'ombre d'un baldaquin en velours ciselé du XVI[e] siècle, de fabrication vénitienne, avec un fond d'argent doré et des ornements d'un rouge éteint, à reliefs en cannetille d'or; et ce velours devait avoir eu jadis un emploi sacré, car le dessin portait des inscriptions latines et les fruits du Sacrifice : le raisin et les épis. Une petite tapisserie flamande, très fine, brochée d'or de Chypre, représentant une Annonciation, garnissait le chevet du lit. D'autres tapisseries, aux armes des Sperelli, tendaient les murs, encadrées,

par le haut et par le bas, de bandes en manière de bordures, où étaient brodés des épisodes de la vie de la sainte Vierge et des histoires de martyrs, d'apôtres, de prophètes. Un devant d'autel représentant la parabole des vierges sages et des vierges folles, avec deux morceaux de chape, revêtait la cheminée. Quelques précieux meubles de sacristie, en bois sculpté, du xve siècle, complétaient le pieux ameublement, joints à quelques majoliques de Luca della Robbia et à de grands fauteuils dont le dossier et le siège étaient recouverts de morceaux de dalmatiques représentant les scènes de la Création. Partout, avec un goût ingénieux, on avait fait servir à la décoration ou au confort diverses étoffes liturgiques : bourses de calices, voiles, manipules, étoles, chasubles, légiles. Sur la tablette de la cheminée, comme sur un autel, resplendissait un grand triptyque d'Hans Memling, une *Adoration des Mages*, qui mettait dans la chambre une irradiation de chef-d'œuvre.

Certaines inscriptions brochées reproduisaient, parmi les paroles de la Salutation angélique, le nom de Marie ; le grand sigle *M* était répété plusieurs fois ; et il était même exécuté une fois en broderie de perles et de grenats. « Lorsqu'elle entrera dans ce lieu, pensait l'organisateur exquis de toutes ces choses, ne croira-t-elle point qu'elle entre dans sa Gloire ? » Et il se complut longuement à imaginer l'aventure profane au milieu des scènes sacrées ; et une fois de plus, le sens esthétique et le raffinement de la sensualité dominèrent et faussèrent en lui le sentiment simple et humain de l'amour.

Stéphane frappa en disant :

— Je me permets d'avertir monsieur le comte qu'il est déjà trois heures.

André se leva, passa pour s'habiller dans la pièce octogone. Le soleil, perçant les petits rideaux de dentelle, faisait scintiller les carreaux de faïence hispano-mauresque, les mille objets d'argent et de cristal, les bas-reliefs du sarcophage antique. Ces reflets chatoyants mettaient dans l'air une mobilité gaie. André se sentait allègre, parfaitement guéri, plein de vitalité. Il éprouvait une joie inexprimable à se retrouver dans son *home*. Tout ce qu'il y avait en lui de plus capricieux, de plus frivole, de plus mondain, se réveillait à l'improviste. On aurait dit que les choses environnantes avaient le pouvoir

de ressusciter en lui l'homme d'autrefois. Sa curiosité, son élasticité, son ubiquité spirituelles reparaissaient. Déjà il commençait à éprouver le besoin de se répandre, de revoir des amis et des amies, de se donner des jouissances. Il remarqua qu'il avait beaucoup d'appétit : et il ordonna au domestique de lui servir le déjeuner.

Il dînait rarement à la maison ; mais, pour les cas extraordinaires, pour quelque fin *luncheon* d'amour ou pour quelque petit souper galant, il avait une salle à manger décorée des tapisseries napolitaines de haute lice que Charles Sperelli avait commandées en 1766 au romain Pierre Duranti, tapissier du roi, sur les dessins de Jérôme Storace. Les sept panneaux des murailles représentaient des épisodes d'amour bachique, avec une copieuse magnificence à la Rubens ; et les portières, les bandeaux des portes et ceux des fenêtres, représentaient des fruits et des fleurs. Les ors pâles et fauves, prédominants, formaient avec les chairs perlées, les cinabres et les bleus sombres, un accord à la fois doux et vigoureux.

— Quand le duc de Grimiti reviendra, vous le ferez entrer, dit-il au domestique.

Là aussi le soleil, déclinant vers le mont Mario, dardait ses rayons. On entendait le roulement des voitures sur la place de la Trinité. Après la pluie, toute la blondeur lumineuse de l'octobre romain semblait s'épancher sur Rome.

— Ouvrez les croisées, dit-il au valet de chambre.

Le roulement devint plus fort, l'air tiède entra ; les rideaux eurent une ondulation légère.

— Rome divine ! pensa-t-il en regardant le ciel par l'ouverture des grands rideaux.

Et une irrésistible curiosité l'attira vers la fenêtre.

Rome apparaissait, d'une couleur d'ardoise très claire, avec des lignes un peu indécises comme dans une peinture pâlie, sous un ciel de Claude Lorrain, humide et frais, semé de nuages diaphanes dont les groupes magnifiques donnaient aux intervalles libres une indescriptible finesse, comme les fleurs donnent à la verdure une grâce nouvelle. Dans les lointains, sur les hauteurs fuyantes, l'ardoise, insensiblement se changeait en améthyste. De longues et subtiles traînées de vapeurs passaient à travers les cyprès du mont Mario,

pareilles à des chevelures qui glisseraient dans un peigne de bronze. Tout proches, les pins du Pincio dressaient leurs parasols dorés. Sur la place, l'obélisque de Pie VI ressemblait à une stèle d'agate. Dans cette riche lumière automnale, toutes les choses prenaient une apparence de trésors.

— Rome divine !

Il ne pouvait pas se rassasier du spectacle. Il regarda passer, au bas de l'église, une troupe de clercs rouges; puis le carrosse d'un prélat, noir, avec deux chevaux noirs aux longues queues; puis d'autres voitures découvertes, où étaient des dames et de petits enfants. Il reconnut la princesse de Ferentino avec Barbarella Viti; puis, la comtesse de Lucoli conduisant deux poneys, suivie de son chien danois. Un souffle de son ancienne vie lui passa dans l'âme, le troubla, lui donna un remuement de désirs indéterminés.

Il se retira et se remit à table. Devant lui, le soleil allumait les cristaux; sur la muraille, il allumait une danse de satyres autour d'un Silène.

Le domestique annonça :

— Monsieur le duc avec deux messieurs.

Le duc de Grimiti, Ludovic Barbarisi et Jules Musellaro entrèrent, tandis qu'André se levait pour aller au-devant d'eux. Ils l'embrassèrent tous les trois.

— Jules! s'écria André, qui revoyait cet ami après deux ans et davantage. Depuis quand es-tu à Rome?

— Depuis une semaine. Je voulais t'écrire à Schifanoia; mais j'ai préféré attendre ton retour. Comment vas-tu? Bien, ce me semble; mais je te trouve un peu maigri. C'est à Rome seulement que j'ai su ton duel et ta blessure; sans quoi, je serais revenu de l'Inde pour t'offrir mes services! Au commencement de mai, j'étais à Padmavati, dans le Bahar... J'ai tant de choses à te raconter!

— Et moi donc!

Ils se serrèrent une seconde fois les mains, cordialement. Sperelli paraissait tout heureux. Nul ami ne lui était plus cher que ce Musellaro, d'une intelligence si noble, d'un esprit si pénétrant, d'une culture si fine.

— Roger, Ludovic, asseyez-vous. Et toi, Jules, prends cette chaise.

Il offrit des cigarettes, du thé, des liqueurs. La conversation devint très animée. Grimiti et Barbarisi donnaient des nouvelles de Rome, en rapportaient la petite chronique. La fumée montait, colorée par les rayons presque horizontaux du soleil: les tapisseries s'harmonisaient en une couleur chaude et grasse; l'arome du thé se mêlait à l'odeur du tabac.

— Je t'ai rapporté un sac de thé, dit Musellaro à Sperelli: du thé bien meilleur que celui que buvait ton fameux Kien-Lung.

— Ah! tu te souviens, à Londres, quand nous faisions le thé selon la méthode poétique du grand empereur?

— Tu sais, dit Grimiti, la blonde Clara Green est à Rome, Je l'ai vue dimanche à la villa Borghèse. Elle m'a reconnu, elle m'a salué, elle a fait arrêter sa voiture. Toujours aussi belle. Tu te souviens de la passion qu'elle avait pour toi et de ses persécutions lorsque tu étais amoureux de Constance Landbrooke? Tout de suite, elle m'a demandé de tes nouvelles, avant même de m'en demander des miennes...

— Je la reverrai volontiers. Mais s'habille-t-elle encore en vert et met-elle des tournesols sur son chapeau?

— Non, non. Elle a pour toujours abjuré l'esthéticisme, à ce qu'il paraît. Elle est devenue folle des plumes. Dimanche, elle portait un grand chapeau à la Montpensier, avec une plume fabuleuse.

— Cette année, dit Barbarisi, nous avons une extraordinaire abondance de «demi-mondaines». Sans compter Clara Green, il y en a trois ou quatre qui ne manquent pas d'agrément. Julie Arici a le corps très beau et les extrémités suffisamment aristocratiques. Revenue aussi, la Silva, dont avant-hier, notre ami Musellaro a fait la conquête avec une peau de panthère. Revenue, Marie Fortune, mais brouillée avec Charles de Souza, que Roger remplace pour le moment...

— La saison est donc déjà en pleine fleur?

— Oui, l'année est plus précoce que jamais, pour les pécheresses et pour les impeccables.

— Et quelles sont les impeccables déjà revenues à Rome?

— Presque toutes : la Moceto, la Viti, les deux sœurs Daddi, la princesse de Miciglianc, Laure Miano, la marquise Massa d'Albe, la comtesse Lucoli...

— La comtesse Lucoli, je l'ai vue tout à l'heure de ma fenêtre. J'ai vu aussi ta cousine avec Barbarella Viti.

— Ma cousine est ici jusqu'à demain. Elle doit retourner demain à Frascati. Elle donnera mercredi une fête dans sa villa, une espèce de *garden-party* à la manière de la princesse de Sagan. Le costume n'est pas de rigueur; mais toutes les dames porteront des chapeaux Louis XV ou Directoire. Nous y serons.

— Tu ne vas pas quitter Rome de si tôt, n'est-ce pas? demanda le duc de Grimiti à André.

— J'y resterai jusqu'aux premiers jours de novembre. Puis j'irai passer quinze jours en France pour remonter mon écurie; et je rentrerai à Rome vers la fin du mois.

— A propos, Lionnet Lanza vend *Campomorto*, dit Ludovic. Tu connais ce cheval : une bête magnifique, un excellent sauteur. Cela ferait bien ton affaire.

— Et le prix?

— Quinze mille, je crois.

— C'est à voir.

— Lionnet se marie prochainement. Cet été, à Aix-les-Bains, il s'est fiancé avec la Ginosa.

— J'oubliais de te dire, fit Musellaro, que Galéas Secinaro t'envoie ses amitiés. Nous sommes revenus de l'Inde ensemble. Si je te contais les hauts faits de Galéas pendant le voyage! Il est maintenant à Palerme; mais il viendra à Rome en janvier.

— Gino Bomminaco t'envoie aussi ses amitiés, ajouta Barbarisi.

— Ah! ah! s'écria le duc en riant. André, il faut que tu te fasses conter par Gino son aventure avec Julie Moceto... Tu serais, je crois, en mesure de nous fournir toi-même quelques renseignements sur Julie...

Ludovic se mit à rire aussi.

— Je sais, dit Musellaro, que tu as fait dans Rome de merveilleux ravages. Tous mes compliments!

— Dites-moi, dites-moi l'aventure? interrogeait André avec une curiosité impatiente.

Ces discours l'excitaient. Stimulé par ses amis, il s'engagea dans un dialogue sur la beauté des femmes, beaucoup moins

châtié que celui de Firenzuola. Après sa longue abstinence, il se faisait en lui un réveil des sensualités anciennes; et il parlait avec une chaleur intime et profonde, en grand connaisseur du *nu*, se complaisant aux expressions les plus colorées, subtilisant comme un artiste et comme un libertin. Et, en effet, le dialogue de ces quatre jeunes seigneurs entre ces délicieuses tapisseries bachiques, si quelqu'un l'avait recueilli, aurait pu devenir le vrai *Breviarium arcanum* de la corruption élégante en ce XIXe siècle finissant.

Le jour mourait; mais l'air, retenant la clarté comme une éponge retient l'eau, était encore imbibé de lumière. Par la fenêtre, on voyait à l'horizon une bande orangée sur laquelle se dessinaient les cyprès du mont Mario, nets comme les dents d'un grand râteau d'ébène. De temps à autre, on entendait croasser des vols de corneilles qui s'assemblaient sur les toits de la villa Médicis pour descendre ensuite à la villa Borghèse, dans l'étroite vallée du Sommeil.

— Que fais-tu ce soir? demanda Barbarisi à André.

— Je n'en sais rien.

— Alors, accompagne-nous. A huit heures, nous dînons chez Doney, au Théâtre-National. Il s'agit d'inaugurer le nouveau restaurant, et même les cabinets particuliers du nouveau restaurant. Là, du moins, nous n'aurons pas à subir, après les huîtres, l'aphrodisiaque nudité de la *Judith* ou de la *Baigneuse*, comme au café de Rome. Poivre académique sur des huîtres artificielles...

— Viens avec nous trois, viens avec nous! insista Musellaro.

— Avec nous, dit le duc, il y aura Julie Arici, la Silva et Marie Fortune... Tiens! une bonne idée! Amène Clara Green.

— Excellente, l'idée, reprit Ludovic.

— Mais où trouverai-je Clara Green?

— A l'Hôtel de l'Europe, tout près, place d'Espagne. Un petit mot de toi fera son bonheur. Tu peux être sûr qu'elle lâchera tout autre engagement.

Le projet plut à André.

— Il vaut mieux, dit-il, que j'aille la voir. Elle doit être rentrée chez elle. Qu'en penses-tu, Roger?

— Habille-toi et sortons vite.

Ils sortirent. Clara Green venait de rentrer à l'hôtel. Elle accueillit André avec une joie enfantine. Elle aurait préféré, sans doute, dîner en tête à tête avec lui; mais elle accepta l'invitation sans se faire prier. Elle écrivit un billet pour se libérer d'un engagement antérieur; elle envoya à une amie la clef d'une loge. Elle paraissait heureuse. Elle se mit à raconter une foule d'histoires sentimentales; elle lui jura qu'elle n'avait jamais pu l'oublier. En parlant, elle prenait les mains d'André dans les siennes.

— *I love you more than any words can say, Andrew!...*

Elle était jeune encore. Avec son profil pur et droit, couronné de blonds cheveux qui se partageaient sur le front en lui faisant une coiffure très basse, elle avait l'air d'une beauté grecque de *Keepsake*. Une certaine affectation esthétique lui restait de son amour pour le poète-peintre Adolphus Jeckyll, — lequel imitait en poésie la manière de Keats, et en peinture celle d'Holman Hunt, ciselant des sonnets obscurs et peignant des sujets empruntés à la *Vita nuova*. Elle avait posé pour une *Sibylla palmifera* et pour une *Vierge au Lis*. Elle avait posé une fois aussi devant André pour une étude de tête qui devait servir à l'eau-forte d'*Isabetta* dans la nouvelle de Boccace. L'art l'avait donc ennoblie. Mais, au fond, elle ne possédait aucune qualité spirituelle; et même, à la longue, elle devenait un peu ennuyeuse par suite de ce certain sentimentalisme romanesque assez fréquent chez les femmes galantes anglaises et qui fait un contraste étrange avec les dépravations de leur lasciveté!

— *Who would have thougt we should stand again together, Andrew!*

Une heure après, André la quitta et revint au palais Zuccari par le petit escalier qui mène de la place Mignanelli à la Trinité. En cette douce soirée d'octobre, le bruit de la ville arrivait jusqu'au petit escalier solitaire. Les étoiles scintillaient dans un ciel humide et pur. Au bas du palais Casteldelfino, à travers une petite grille, les arbustes, baignés d'une clarté mystérieuse, agitaient des ombres vagues, sans un frôlement, comme des plantes marines qui flotteraient au fond d'un aquarium. Du palais, par une fenêtre aux rideaux rouges éclairés, venait le son d'un piano. Les cloches de l'église tintèrent.

André sentit soudain son cœur lui peser. Soudain, le souvenir de Marie Ferrès l'envahit et suscita en lui une émotion confuse de regret et presque de remords. Que faisait-elle à cette-heure? Pensait-elle? Souffrait-elle?

Avec l'image de la Siennoise surgit en sa mémoire la vieille cité toscane: le dôme blanc et noir, la Loge, la Fontaine. Une lourde tristesse l'accabla. Il lui sembla que, du fond de son cœur, quelque chose s'était envolé: et il ne savait pas bien ce que c'était, mais il en était affligé comme d'une perte irréparable.

Il repensa à son projet du matin: une soirée de solitude dans l'appartement où elle viendrait peut-être un jour: une soirée mélancolique, mais douce, en compagnie des souvenirs et des rêves, en compagnie de l'âme de l'aimée: une soirée de recueillement! — Comme il était resté fidèle à son projet! Il dînerait tout à l'heure avec des amis et des femmes: et, sans aucun doute, il s'en irait avec Clara Green.

Son remords lui fut si intolérable, lui devint une telle torture qu'il s'habilla plus vite que d'habitude, sauta dans son coupé et se fit conduire à l'hôtel plus tôt qu'il n'était convenu. Clara était déjà prête. Il lui offrit de faire un tour en voiture dans les rues de Rome, pour attendre huit heures.

Ils passèrent par la rue du Babuino, contournèrent l'obélisque de la place du Peuple, remontèrent le Corso et prirent à droite la rue de la Fontaine Borghèse: puis, par Montecitorio, ils revinrent au Corso qu'ils suivirent jusqu'à la place de Venise; et, de là, ils gagnèrent le Théâtre-National. Clara babillait sans trêve et se penchait à chaque instant vers le jeune homme pour lui effleurer d'un baiser le coin de la bouche, dissimulant cette caresse furtive derrière un éventail de plumes blanches qui exhalait une très fine odeur de *white-rose*. Mais André paraissait ne pas entendre et ne répondait à cette caresse que par un vague sourire.

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle en prononçant les mots avec une légère incertitude d'accent qui était une grâce.

— A rien, dit-il en lui prenant une main qui n'avait pas de gant et dont il regarda les bagues.

— *Chi lo sa?* soupira-t-elle, en donnant une singulière

expression à ces trois monosyllabes que les femmes étrangères apprennent tout de suite parce qu'elles y croient trouver contenue toute la mélancolie de l'amour italien. *Chi lo sa?*

Et elle ajouta, sur un ton de prière :

— *Love me this evening, Andrew!*

André lui mit un baiser sur l'oreille, lui passa un bras autour de la taille, lui dit quantité de fadaises, changea d'humeur. Le Corso était populeux, les vitrines resplendissaient, les vendeurs de journaux glapissaient, les voitures publiques et les voitures de maître croisaient leur coupé; depuis la place Colonna jusqu'à la place de Venise se déroulait toute la vivante animation des soirées romaines.

Lorsqu'ils entrèrent chez Doney, il était huit heures dix minutes. Déjà les six autres convives étaient arrivés. André salua les personnes présentes et, conduisant Clara Green par la main :

— Voici, dit-il, miss Clara Green, *ancilla Domini, Sibylla palmifera, candida puella.*

— *Ora pro nobis!* répondirent en chœur Musellaro, Barbarisi et Grimiti.

Les femmes rirent, mais sans comprendre. Clara sourit : elle venait d'ôter son manteau et apparaissait en robe blanche, simple, courte, la poitrine et le dos décolletés en pointe, avec un ruban vert de mer sur l'épaule gauche, et deux émeraudes aux oreilles, nullement gênée par le triple examen de Julie Arici, de Bébé Silva et de Marie Fortune.

Musellaro et Grimiti la connaissaient. Barbarisi lui fut présenté.

André disait :

— Mercédès Silva, surnommée Bébé, *chica pero guapa.*

— Marie Fortune, la beauté talisman, véritable Fortune publique... pour Rome, qui a la fortune de la posséder.

Puis, se tournant ensuite vers Barbarisi :

— Fais-nous l'honneur de nous présenter à cette dame, qui, si je ne me trompe, est la divine Julie Farnèse.

— Non : Julie Arici, interrompit-elle.

— Je vous demande pardon : mais, pour le croire, j'ai besoin de recueillir toute ma bonne foi et de consulter le Pinturicchio dans la Cinquième salle.

Il disait ces balivernes sans rire, s'amusant à combler de stupeur ou de colère la douce ignorance de ces jolies bécasses. Lorsqu'il était dans ce monde-là, il avait une manière et un style à lui. Pour éloigner l'ennui, il se mettait à faire des phrases grotesques, à lancer d'énormes paradoxes, de féroces impertinences dissimulées sous l'équivoque des expressions, des subtilités incompréhensibles, des madrigaux énigmatiques, le tout dans une langue originale, aussi mêlée qu'un argot. riche de mille saveurs diverses comme une *olla podrida* rabelaisienne, chargée de fortes épices et de morceaux succulents. Nul mieux que lui ne savait raconter une historiette grasse, une anecdote scandaleuse, une aventure à la Casanova. En matière de volupté, nul mieux que lui ne savait trouver le mot cru, mais précis et puissant, le vrai vocable de chair et d'os, la phrase pleine de moelle substantielle, la phrase qui vit, respire et palpite comme la chose dont elle représente la forme, capable de communiquer à l'auditeur bon juge un double plaisir, non seulement de l'esprit mais aussi des sens, une joie ressemblant un peu à celle que donnent certaines peintures des grands maîtres coloristes, empâtées de pourpre et de lait, baignées comme dans la transparence d'un ambre liquide, imprégnées d'un or chaud et lumineux inextinguiblement comme un sang immortel.

— Qui est-ce, le Pinturicchio? demanda Julie Arici à Barbarisi.

— Le Pinturicchio! s'écria André. Un badigeonneur de murailles, qui eut naguère la fantaisie de vous peindre sur une porte dans les appartements du pape. N'y pensez plus. Il est mort.

— Mais comment?...

— Oh! d'une manière épouvantable! Sa femme était la maîtresse d'un soldat de Pérouse en garnison à Sienne... Demandez-en des nouvelles à Ludovic. Il sait tout; mais il ne vous en a jamais parlé, par crainte de vous faire de la peine. Bébé, je t'avertis qu'à table le prince de Galles ne commence à fumer qu'entre le deuxième et le troisième plat; jamais plus tôt. Toi, tu avances un peu.

Bébé avait allumé une cigarette; et elle avalait des huî-

tres pendant que la fumée sortait par les narines. Elle ressemblait à un collégien sans sexe, à un petit hermaphrodite vicieux : pâle, maigre, avec des yeux avivés par la fièvre et par le charbon, avec une bouche trop rouge, avec des cheveux courts, laineux, un peu frisés, qui lui couvraient la tête comme une toque d'astrakan. Elle tenait encastré dans l'orbite de l'œil gauche un carreau rond; elle portait un haut col empesé, une cravate blanche, un gilet ouvert, une jaquette noire de coupe masculine, un gardénia à la boutonnière; elle affectait des allures de dandy et parlait d'une voix rauque. Ce qui séduisait en elle, ce qui tentait, c'était justement cette empreinte de vice, de dépravation, de monstruosité, qu'elle avait dans l'aspect, dans l'attitude, dans le langage. *Sal y pimienta.*

Marie Fortune offrait, au contraire, le type un peu bovin; c'était une Madame de Parabère qui commençait à engraisser. Comme la belle maîtresse du Régent, elle avait la chair blanche, d'une blancheur mate et profonde, une de ces chairs infatigables et insatiables que le plaisir nourrit et épanouit. Ses yeux, tendres violettes, nageaient dans une ombre azurée; sa bouche, toujours à demi déclose, montrait dans une ombre rosée une vague lueur de nacre, comme un coquillage mi-clos.

Julie Arici plaisait beaucoup à Sperelli par son teint doré où s'ouvraient deux grands yeux de velours, d'un moelleux velours châtain qui prenait parfois des reflets presque fauves. Son nez un peu charnu et ses lèvres grosses, fraîches, saignantes, très fermes, donnaient au bas de son visage une expression de douce bestialité. Les dents canines, trop fortes, lui relevaient les coins de la bouche : et comme ses lèvres, ainsi relevées, se séchaient et lui causaient sans doute une gêne légère, elle les mouillait à chaque instant avec la pointe de sa langue. Et on voyait à chaque instant cette pointe courir sur la barrière des dents, pareille à un pétale humide de rose grasse sur une rangée de petites amandes nues.

— Julie, dit André en regardant sa bouche, saint Bernardin, dans un de ses sermons, a pour vous une épithète merveilleuse. Et cela non plus, je parie que vous ne le saviez pas!

Julie se mit à rire, d'un rire bête mais magnifique, qui lui découvrait un peu les gencives; et dans l'agitation de l'hilarité, il émanait d'elle un parfum plus aigu, comme d'un buisson fleuri que l'on secoue.

— Que me donnerez-vous, reprit André, si, de même qu'on extrairait du trésor d'une cathédrale une pierre aphrodisiaque j'extrais du sermon sacré le voluptueux vocable, pour vous en faire l'offrande?

— Je ne sais pas, — répondit-elle en riant toujours, avec un verre de chablis entre ses doigts assez fins et longuets. — Tout ce que vous voudrez.

— Le substantif de l'adjectif.

— Vous dites?

— Nous en reparlerons. Le mot est : *linguatica*. Messire Ludovic, ajoutez à vos litanies cette appellation : « *Rosa linguatica, delecta nos*!... »

— Quel malheur, dit Musellaro, que tu ne sois point à la table d'un prince du XVIe siècle, entre une Violante et une Impéria, avec Jules Romain, l'Arétin et Marc Antoine!

XVII

L'année mourait doucement. Le soleil de la Saint-Sylvestre épandait dans le ciel de Rome une tiédeur voilée, dorée, très douce, presque printanière. Les rues étaient populeuses comme pendant les dimanches de mai. Sur la place Barberini, sur la place d'Espagne, une multitude de voitures passaient rapides; et, des deux places, une rumeur confuse et continue montait à la Trinité des Monts, à la rue Sixtine, et arrivait au palais Zuccari en s'amortissant.

Les chambres s'emplissaient peu à peu du parfum exhalé par les vases pleins de fleurs fraîches. Les roses, lourdes et épanouies, plongeaient dans des coupes de cristal qui s'élargissaient comme des lis de diamant à la tige d'or, semblables à celles qui se dressent derrière la Vierge dans le

tondo de Botticelli à la galerie Borghèse. Nulle autre forme de coupe n'égale cette forme en élégance ; dans leur prison diaphane, les fleurs semblent se spiritualiser et donnent mieux l'image d'une religieuse ou d'une amoureuse offrande.

André attendait Hélène Muti.

Il l'avait rencontrée la veille, au matin, dans la rue des Condotti, regardant les magasins. Elle était revenue à Rome depuis quelques jours seulement, après une longue absence. Cette rencontre imprévue leur avait causé à tous deux une vive émotion ; mais, en ce lieu public, ils avaient été contraints d'observer une réserve polie, cérémonieuse, presque froide. André lui avait dit, d'un air grave et un peu triste, en la regardant au fond des yeux :

— J'ai tant de choses à vous raconter ! Voulez-vous, Hélène, venir, chez moi demain? Rien n'est changé dans notre *home*.

Et elle avait répondu simplement :

— Oui; je viendrai. Attendez-moi vers quatre heures. Moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire. Pour le moment, laissez-moi.

Elle avait accepté l'invitation tout de suite, sans hésitation aucune, sans poser de conditions, sans avoir l'air d'attribuer à la chose aucune importance. Et cette promptitude même avait d'abord éveillé chez André une sorte de préoccupation vague. Viendrait-elle en amie ou en amante? Viendrait-elle pour renouer le lien d'amour ou pour rompre toute espérance? Que s'était-il passé dans cette âme durant ces deux ans? Il n'en savait rien ; mais il gardait encore la sensation que lui avait donnée le regard d'Hélène dans la rue, lorsqu'il s'était incliné pour la saluer. C'était toujours le même regard, si doux, si profond, si séduisant, entre les longs cils ; et le souvenir persistant de ce regard évoquait en lui la volupté de l'ancien amour. Le bois de genévrier flambait dans l'âtre ; la petite table à thé était prête, avec des tasses et des soucoupes en majolique de Castel-Durante décorées de petits sujets mythologiques peints par Luzio Dolci, modèles anciens d'une grâce inimitable où des hexamètres d'Ovide se lisaient sous les figures, écrits en caractères cursifs. La lumière entrait,

tempérée par les grands rideaux en brocatelle rouge semée de grenades d'argent, de feuillages et de devises. Comme le soleil déclinant frappait les vitres, la trame fleurie des petits rideaux de dentelle se dessinait sur le tapis.

L'horloge de la Trinité des Monts sonna trois heures et demie. Elle ne viendrait que dans une demi-heure.

André se leva du divan où il était étendu et alla ouvrir une fenêtre; puis il se promena de long en large à travers la chambre; puis il ouvrit un livre, en lut quelques lignes, le referma; puis il chercha quelque chose autour de lui, d'un regard incertain. L'anxiété de l'attente était si aiguë qu'il avait besoin de se mouvoir, d'agir, de distraire son malaise moral par un acte matériel. Il se pencha vers la cheminée, prit les pincettes pour attiser le feu, mit sur le brasier ardent une nouvelle bûche de genévrier. Le brasier s'écroula : les charbons, jetant une gerbe d'étincelles, roulèrent jusque sur la galerie de métal qui protégeait le tapis; la flamme se divisa en quantité de petites langues bleuâtres qui disparaissaient et reparaissaient; les tisons fumèrent.

Alors dans l'esprit de l'amant impatient. surgit un souvenir. C'était là, devant cette cheminée, que jadis Hélène aimait à s'attarder avant de se revêtir. Elle avait beaucoup d'art pour entasser de grandes bûches sur les chenets. Elle prenait à deux mains les lourdes pincettes et renversait légèrement la tête en arrière pour éviter les étincelles. Dans cette attitude un peu gênante, les mouvements des muscles et l'ondoiement des ombres faisaient que son corps, sur le tapis, semblait sourire par toutes les jointures, par tous les plis, par toutes les fossettes, baigné d'une pâleur d'ambre qui rappelait la Danaé du Corrège. Et justement elle avait les extrémités un peu corrégiennes, les mains et les pieds petits, d'une souplesse pour ainsi dire végétale, comme la Daphné des statues au tout premier commencement de la mythique métamorphose.

Cette besogne à peine finie, le bois s'embrasait et jetait soudain de grandes lueurs. Dans la chambre, cette chaude lumière rougeâtre luttait un instant contre le glacial crépuscule qui entrait par les vitres. L'odeur du genévrier flambant donnait un léger vertige. Hélène, devant ce brasier ardent, sem-

blait prise d'une folie enfantine. Elle avait l'habitude un peu cruelle d'effeuiller sur le tapis, à la fin de chaque entrevue amoureuse, toutes les fleurs des vases. Et lorsque, rhabillée, elle revenait dans la chambre en mettant ses gants ou en attachant le fermoir d'un bracelet, elle souriait au milieu de cette dévastation; et rien n'égalait la grâce du geste, chaque fois répété, par lequel elle relevait un peu sa jupe et avançait d'abord un pied, puis l'autre, pour que son amant agenouillé renouât les lacets de sa chaussure.

Le lieu n'était presque pas changé. De toutes ces choses, qu'Hélène avait vues et touchées, montaient en foule les souvenirs; et les images du temps lointain revivaient tumultueusement. Après deux années bientôt, Hélène allait franchir de nouveau le seuil de cette chambre. Dans une demi-heure, elle s'assoirait sur ce fauteuil; elle ôterait son voile, un peu haletante comme autrefois, et elle parlerait. Toutes ces choses entendraient de nouveau sa voix, peut-être aussi son rire, après deux années!

« Quel geste ferai-je en l'accueillant? Quelles paroles lui dirai-je? »

Il éprouvait une anxiété sincère; il s'était repris à aimer cette femme sincèrement. Mais, chez lui, l'expression verbale et plastique des sentiments était toujours si artificielle, si distante de la simplicité et de la sincérité, que, par habitude, il recourait à la préparation, même lorsqu'il avait l'âme très profondément émue.

Il essaya d'imaginer la scène; il composa diverses phrases; il chercha des yeux l'endroit le plus propice pour l'entretien. Puis, se levant, il alla regarder dans un miroir s'il avait la pâleur qui était de mise en cette circonstance. Et, dans le miroir, son regard s'arrêta sur les tempes, à la naissance des cheveux, là où jadis Hélène avait coutume de mettre un baiser délicat. Il ouvrit les lèvres pour constater la pureté parfaite de ses dents et la fraîcheur de ses gencives, se souvenant qu'autrefois sa bouche plaisait par-dessus tout à Hélène. Jamais sa vanité de jeune homme corrompu et efféminé ne négligeait en amour aucun effet de grâce ou de toilette.

« Quel geste ferai-je en l'accueillant? Quelles paroles lui dirai-je? » Les minutes fuyaient, et son esprit s'égarait.

Il était l'heure moins deux ou trois minutes. Son anxiété devint si forte qu'elle le suffoquait presque. Il revint près de la fenêtre et regarda l'escalier de la Trinité. C'était par cet escalier qu'autrefois Hélène arrivait au rendez-vous. Lorsqu'elle posait le pied sur la dernière marche, elle s'arrêtait un instant; puis, rapide, elle traversait la place devant le palais Casteldelfino. Si la place était silencieuse, on entendait son pas un peu ondoyant résonner sur le pavé.

La pendule sonna quatre heures. De la place d'Espagne et du Pincio venait un bruit de voitures. Il y avait beaucoup de promeneurs sous les arbres, devant la villa Médicis. Au bas de l'église, deux femmes, assises sur le banc de pierre, surveillaient des enfants qui couraient autour de l'obélisque. L'obélisque, investi par le soleil couchant, était tout rose, et projetait une ombre longue, oblique, bleuâtre. A mesure que le jour tombait, l'air fraîchissait. Dans le fond, la ville se peignait en or sur un ciel très pâle où déjà les cyprès du mont Mario se dessinaient en noir.

André tressaillit. Il vit une ombre apparaître au sommet du petit escalier qui côtoie le palais Casteldelfino et descend sur la place Mignanelli. Mais ce n'était pas Hélène; c'était une dame qui, d'un pas lent, tourna par la rue Grégorienne.

« Si elle ne venait point? » se demanda-t-il en quittant la fenêtre. Et, comme il sortait de l'air froid, il sentit plus molle la tiédeur de la chambre, plus aigu le parfum des genévriers et des roses, plus mystérieuse la pénombre des rideaux et des portières. En ce moment précis, la chambre semblait toute prête à recevoir la femme désirée. Il pensa à la sensation qu'aurait Hélène en y entrant. Sans doute elle ne pourrait se défendre contre cette douceur si pleine de souvenances; elle perdrait tout d'un coup la notion du temps et de la réalité; elle croirait se trouver encore à un rendez-vous habituel, n'avoir jamais interrompu cette pratique de volupté, être toujours l'Hélène d'autrefois. Puisque rien n'était changé dans la scène de l'amour, pourquoi l'amour serait-il changé? Certainement elle éprouverait la séduction profonde de ces choses autrefois aimées.

Alors l'attente suscita en lui une torture nouvelle. Les esprits affinés par l'habitude de la contemplation imaginaire

et du songe poétique attribuent aux choses une âme sensible et variable comme l'âme humaine; et, dans chaque chose, dans les formes, dans les couleurs, dans les sons, dans les parfums, ils croient reconnaître un symbole transparent, l'emblème d'une émotion ou d'une pensée: et, dans chaque phénomène, dans chaque combinaison de phénomènes, ils croient deviner un état psychique, une signification morale. Quelquefois, la vision est si lucide qu'elle produit en ces esprits une angoisse: ils se sentent comme étouffés par le débordement de la vie qui se révèle à eux, et ils s'épouvantent des fantômes qu'ils ont créés.

Dans l'aspect des choses environnantes, André vit se refléter sa propre angoisse. Comme son désir se dissipait inutilement dans l'attente et comme ses nerfs s'affaiblissaient, il lui parut de même que l'amoureuse essence des choses s'évaporait et se dissipait inutilement. Tous ces objets parmi lesquels il avait tant aimé, joui et souffert, avaient emprunté pour lui quelque chose de sa sensibilité propre. Ce n'étaient pas seulement les témoins de ses amours, de ses plaisirs, de ses tristesses : ils en prenaient leur part. Dans son souvenir, chaque forme, chaque couleur s'harmonisait avec une image féminine, était une note dans un accord de beauté, un élément dans une extase de passion. La nature même de ses goûts le portait à rechercher en amour des jouissances multiples : l'enivrement compliqué de tous les sens, les hautes émotions intellectuelles, les abandons du sentiment, les emportements de la brutalité. Et, comme il procédait à cette recherche avec art, en esthéticien, il tirait naturellement du monde des choses une grande partie de son ivresse. Cet histrion délicat ne comprenait point la comédie de l'amour sans les décors.

A cet égard, sa demeure était un théâtre parfait: et il était lui-même un très habile metteur en scène. Mais, presque toujours, il entrait tout entier dans son artifice: il y dépensait avec prodigalité sa richesse: il s'y oubliait si bien qu'il restait souvent trompé par sa tromperie, pris au piège qu'il avait tendu, blessé par ses propres armes : tel un enchanteur qui s'emprisonnerait dans le cercle de ses enchantements.

Autour d'André, tout avait revêtu cette inexprimable apparence de vie que prennent, par exemple, les objets sacrés, les

emblèmes d'une religion, les instruments d'un culte, toutes les figures sur lesquelles s'accumule la méditation humaine, ou desquelles l'imagination humaine s'élance vers des hauteurs idéales. De même qu'après beaucoup d'années un flacon exhale encore le parfum de l'essence qu'il a contenue, de même certains objets conservaient pour lui quelque vague parcelle de l'amour dont les avait illuminés et imprégnés ce chimérique amant. Et ces objets lui causaient une excitation si forte qu'il en était troublé parfois comme de la présence d'un pouvoir surnaturel.

Réellement, on aurait dit qu'il percevait l'aphrodisiaque virtualité latente en chacune de ces choses, et qu'il la sentait par moments s'échapper, s'épandre, palpiter autour de lui. Alors, s'il était entre les bras d'une maîtresse, il se donnait à lui-même, il donnait au corps et à l'âme de l'aimée une de ces fêtes suprêmes dont le seul souvenir suffit à éclairer une vie entière. Mais, s'il était seul, une angoisse lourde, un regret inexprimable l'oppressait, à la pensée que ce grand et rare décor amoureux se perdait inutilement.

Inutilement! Dans les hautes coupes florentines, les roses, attendant elles aussi, exhalaient toute leur intime douceur. Sur le divan, sur la muraille, les versets d'argent qui célébraient la femme et le vin, si harmonieusement mêlés aux couleurs indéfinissables de la soie dans le tapis persan du seizième, scintillaient sous les rayons du couchant, suivant un angle nettement dessiné par la fenêtre; et ils rendaient plus diaphane l'ombre voisine, ils répandaient sur les coussins une lueur tombante. Partout alentour l'ombre était diaphane et riche, comme animée de cette vague palpitation lumineuse qu'ont les sanctuaires obscurs où est recélé un trésor. Le feu pétillait dans l'âtre; et, selon l'image de Shelley, chacune de ses flammes était comme une gemme dissoute dans une lumière incessamment mobile. Il semblait à André que chaque forme, chaque couleur, chaque parfum rendît à cette minute précise la fleur la plus délicate de son essence. Et *elle* ne venait pas! *elle* ne venait pas!

Alors, pour la première fois, surgit en lui la pensée du mari.

Hélène n'était plus libre. Quelques mois après son soudain départ de Rome, elle avait renoncé à la belle liberté du veu-

vage pour épouser en secondes noces un gentilhomme anglais, lord Humphrey Heathfield. André avait appris ce mariage par une chronique mondaine, en octobre 1885; et dans toutes les villégiatures de l'automne romain, il avait entendu faire sur la nouvelle lady Helen Heathfield une infinité de commentaires. Il se souvenait aussi d'avoir une dizaine de fois, l'hiver précédent, rencontré ce lord Humphrey aux samedis de la princesse Giustiniani-Bandini et aux ventes publiques. C'était un homme de quarante ans, d'un blond cendré, chauve sur les tempes, presque blême, avec des yeux clairs et perçants, un grand front saillant et sillonné de veines. Son nom, Heatfield, était bien celui du lieutenant général qui fut le héros de la défense de Gibraltar, immortalisé aussi par le pinceau de Reynolds.

Quelle part cet homme avait-il dans la vie d'Hélène? Quels liens, outre ceux du mariage, attachaient Hélène à cet homme? Quelles transformations le contact physique et moral de ce mari avait-il opérées en elle?

Ces énigmes se dressèrent en son âme tout d'un coup, tumultueusement. Et, dans le tumulte, une image lui apparut, nette, précise... Et sa douleur fut si intolérable qu'il se leva, avec le bond instinctif d'un homme qui se sent blessé à l'improviste. Il traversa la pièce, sortit dans l'antichambre, tendit l'oreille par l'entre-bâillement de la porte. Cinq heures moins un quart allaient sonner.

Bientôt, il entendit dans l'escalier un bruit de pas, un froufrou de robe, une respiration oppressée. Certainement une femme montait. Son sang courut avec tant de violence qu'énervé par la longue attente il avait peur de défaillir et de tomber. Il entendit pourtant un pied féminin se poser sur les dernières marches; il entendit une respiration plus longue, puis un pas sur le palier, sur le seuil. Hélène entra.

— Hélène! Enfin!

Il y avait dans ce cri une si profonde expression de l'angoisse soufferte que sur les lèvres d'Hélène apparut un indéfinissable sourire où se mêlaient le plaisir et la pitié. Il lui prit la main droite qui n'avait pas de gant; il l'attira dans la chambre. Elle haletait encore; mais elle avait, sous le voile noir, diffuse par tout le visage, une légère flamme.

— Pardonnez-moi, André! Mais je n'ai pas pu me rendre libre plus tôt. Beaucoup de visites... beaucoup de lettres à écrire... Il y a des journées fatigantes. Je n'en puis plus. Comme il fait chaud ici! Quel parfum!

Elle était encore debout au milieu de la chambre, un peu indécise et préoccupée, bien que sa parole fût rapide et légère. Un manteau de velours, dont les manches de style Empire, très bouffantes par en haut, se resserraient ensuite et se boutonnaient au poignet, avec un immense collet de renard bleu pour unique garniture, enveloppait toute sa personne sans lui ôter la grâce de la sveltesse. Elle regardait André avec des yeux pleins d'un vague sourire qui en voilait la vivacité pénétrante. Elle reprit :

— Vous êtes un peu changé. Je ne saurais dire en quoi. Par exemple, vous avez maintenant à la bouche un pli amer que je ne vous connaissais pas.

Elle prononça ces mots sur un ton de familiarité affectueuse. Sa voix, en résonnant dans la chambre, causait à André un plaisir si vif qu'il s'écria :

— Parlez, Hélène! Parlez encore!

Elle se mit à rire.

— Pourquoi? demanda-t-elle.

Il répondit en lui prenant la main :

— Vous le savez.

Elle retira sa main et regarda le jeune homme jusqu'au fond des yeux.

— Je ne sais plus rien, moi.

— Vous avez donc changé?

— Oui, beaucoup changé.

Ils devenaient graves. La réponse d'Hélène avait subitement éclairci le problème. André comprit: et, avec cette intuition rapide et nette qui n'est pas rare chez certains esprits exercés à l'analyse de l'être intérieur, il entrevit la disposition morale de la visiteuse et devina le développement de la scène qui allait suivre. D'ailleurs, il était déjà subjugué par la fascination de cette femme, comme autrefois; et, en outre, une curiosité le piquait fortement. Il dit :

— Vous ne vous asseyez pas?

— Je vais m'asseoir un moment.

— Là, sur ce fauteuil.

— Oui, *mon* fauteuil! — allait-elle dire, par un mouvement irréfléchi : car elle venait de le reconnaître; mais elle se contint.

C'était un siège large et profond, recouvert d'un cuir ancien semé de pâles chimères en relief, dans le goût de celui qui tapisse les parois d'une salle au palais Chigi. Ce cuir avait pris cette teinte chaude et opulente qui rappelle certains fonds de portraits vénitiens, ou un beau bronze qui garderait à peine quelques traces de dorure, ou une fine écaille de tortue au travers de laquelle on verrait luire une feuille d'or. Un grand coussin taillé dans une dalmatique de couleur très amortie, — de cette couleur que les marchands de soie florentins appelaient « *rosa di gruogo* », — rendait le dossier moelleux.

Hélène s'assit. Elle posa sur le bord de la table à thé son gant droit et son porte-cartes, mince fourreau d'argent poli où était gravée une devise. Puis elle ôta son voile, en élevant les bras pour défaire le nœud derrière la tête; et cette gracieuse attitude éveilla des reflets de lumière dans le velours, aux aisselles, le long des manches, le long du buste. Le feu était très ardent : elle étendit, pour se protéger, sa main nue qui s'éclaira comme un albâtre rose; et, dans ce geste, ses bagues scintillèrent.

— Couvrez le feu, je vous prie, dit-elle. Il fait trop chaud.

— Vous n'aimez donc plus la flamme? Vous qui jadis étiez une salamandre! Ce foyer garde le souvenir...

— Ne remuez pas les souvenirs, interrompit-elle. Couvrez le feu et allumez les bougies. Moi, je vais faire le thé.

— Vous ne voulez pas ôter votre manteau?

— Non : il faut que je m'en aille tout à l'heure. Il est déjà tard.

— Mais vous étoufferez.

Elle se leva, avec un petit mouvement d'impatience.

— Alors, aidez-moi.

André, en ôtant le manteau, sentit le parfum d'Hélène. Ce n'était plus celui d'autrefois; mais il était si délicieux qu'il lui alla jusqu'au cœur.

— Vous avez changé de parfum, dit-il avec un accent singulier.

Elle répondit simplement :

— Oui. Celui-ci vous plaît-il?

André tenait encore le manteau entre les mains. Il enfonça son visage dans la fourrure du collet, plus parfumée par le contact de la peau et des cheveux. Puis il demanda :

— Comment le nommez-vous?

— Il n'a pas de nom.

Elle se rassit sur le fauteuil, dans la clarté de la flamme. Elle avait une robe noire toute garnie de dentelles, où brillaient d'innombrables petites perles de jais et d'acier.

Le crépuscule expirait contre les vitres. Sur les candélabres de fer forgé, André alluma des bougies torses, d'une couleur orangée très intense. Puis il tira l'écran devant la cheminée.

Pendant cette pause, tous les deux, au fond de l'âme, étaient perplexes. Hélène n'avait ni l'exacte conscience de l'heure ni la maîtrise d'elle-même ; en dépit de son effort, elle ne parvenait pas à ressaisir le motif de sa démarche, à retrouver ses intentions, à reprendre sa volonté. Devant cet homme à qui l'avait jadis attachée une passion si forte, en ce lieu où elle avait vécu sa vie la plus ardente, elle sentait peu à peu ses idées vaciller, se dissoudre, s'anéantir. Elle était sur le point d'entrer dans cet état délicieux de fluidité sentimentale où l'âme reçoit des vicissitudes extérieures tous ses mouvements, toutes ses attitudes, toutes ses formes, comme une vapeur aérienne les reçoit des variations atmosphériques. Avant de s'y abandonner, elle hésitait.

André dit à voix basse, presque humblement :

— C'est bien, comme cela?

Elle sourit sans répondre : ces paroles lui avaient donné une indéfinissable joie, comme un tremblement de bonheur au haut de la poitrine. Elle entreprit sa minutieuse besogne ; elle alluma la lampe sous la bouilloire ; elle ouvrit la boîte de laque où était le thé : elle mit dans la théière la quantité voulue de feuilles aromatiques ; ensuite, elle prépara deux tasses. Ses gestes étaient lents et un peu indécis, comme il arrive lorsqu'en agissant on a l'âme préoccupée d'autre chose : ses mains, très blanches et très pures, avaient dans leurs mouvements une légèreté de papillons, et semblaient, non pas toucher, mais effleurer à peine les objets : de ses gestes, de ses mains, de tout l'ondoiement

léger de sa personne émanait je ne sais quel subtil effluve qui enveloppait l'amant comme d'une caresse.

André, assis près d'elle, la regardait avec des yeux mi-clos, buvant par les pupilles la voluptueuse fascination qui lui venait d'elle. C'était comme si chacun des mouvements de cette femme lui fût devenu tangible idéalement. Quel amoureux n'a pas ressenti cette inexprimable jouissance, où il semble que le pouvoir sensitif du toucher s'affine jusqu'à recevoir la sensation sans l'immédiate matérialité du contact?

Ils se taisaient tous deux. Hélène s'était abandonnée sur le coussin, et elle attendait que l'eau bouillît. Les yeux sur la flamme bleuâtre de la lampe, elle retirait et remettait alternativement ses bagues, perdue dans une apparence de rêve. Ce n'était pas un rêve; c'était plutôt comme une réminiscence vague, ondoyante, confuse, fugitive. Tous les souvenirs de l'amour passé lui remontaient à l'esprit, mais troubles : et ils lui donnaient une impression indistincte dont elle ne savait pas si c'était du plaisir ou de la douleur. Cela ressemblait à l'indéfinissable parfum d'un gros bouquet de fleurs fanées, où chacune a perdu la vivacité propre de ses teintes et de ses effluves. Elle semblait porter en elle le dernier soupir des souvenances déjà évanouies. la dernière trace des joies déjà disparues, le dernier frisson de la félicité déjà morte, quelque chose de pareil à une brume incertaine d'où émergeraient des images sans nom, sans contour, mutilées. Elle ne savait pas si c'était du plaisir ou de la douleur; mais, peu à peu, cette agitation mystérieuse, cette inquiétude secrète grandissaient et lui gonflaient l'âme de délice et d'amertume. Les pressentiments obscurs, les émois occultes, les regrets inavoués, les craintes superstitieuses, les aspirations combattues, les douleurs réprimées, les rêves étouffés, les désirs non satisfaits, tous ces éléments troubles dont sa vie intérieure était composée, tout maintenant se mêlait et se soulevait en soudaine tempête.

Elle se taisait. recueillie en elle-même. Et. alors que son cœur débordait presque, elle se plaisait à en accroître encore l'émotion par le silence. Une telle émotion. la parole l'aurait dissipée.

L'eau se mit à bouillir en chantant doucement.

Lui, sur le siège bas, le coude appuyé au genou et le menton dans la main, regardait si fixement la belle créature que, sans se retourner, elle sentait sur sa personne ce regard fiévreux et en éprouvait une sorte de malaise physique. En la regardant, il pensait : « Cette femme, je l'ai possédée, un jour. » Et, pour s'en convaincre, il se répétait à lui-même cette affirmation ; il faisait, pour s'en convaincre, un effort mental, il rappelait à sa mémoire certaines caresses, il essayait de la revoir dans ses bras. Mais la certitude de la possession lui échappait. Hélène lui paraissait une femme nouvelle, qui ne lui avait jamais appartenu, qu'il n'avait jamais étreinte.

En vérité, elle était plus désirable encore qu'autrefois. L'énigme plastique de sa beauté était plus obscure encore et plus attirante. Sa tête au front étroit, au nez droit, aux sourcils arqués, d'un dessin si pur, si ferme, si antique, qu'elle semblait sortie du disque d'une médaille syracusaine, avait dans les yeux et dans la bouche un singulier contraste d'expression, cette expression passionnée, ambiguë, surhumaine, que seuls quelques maîtres imbus de toute la profonde corruption de l'art ont su donner à d'immortels types de femme comme Monna Lisa et Nelly O' Brien.

« Un autre, à présent, la possède, pensa-t-il en la regardant. D'autres mains la touchent, d'autres lèvres la baisent. »

Et, tandis qu'il ne réussissait pas à former dans son esprit l'image de son bonheur passé, il revoyait au contraire l'autre image avec une précision implacable. Et une fureur l'envahissait de savoir, de découvrir, d'interroger : une fureur délirante.

La vapeur de l'eau chaude fuyait par la commissure du couvercle. Hélène se pencha vers la table pour verser sur le thé quelques gouttes d'eau ; puis elle mit deux morceaux de sucre dans une seule tasse : puis elle versa encore de l'eau sur le thé : puis elle éteignit la flamme bleuâtre. Elle fit tout cela avec un soin presque tendre, mais sans se tourner jamais vers André. Maintenant, le tumulte de son âme se résolvait en un si mol attendrissement qu'elle sentait sa gorge se serrer et ses yeux se mouiller, sans pouvoir s'en défendre. Toutes les pensées contradictoires, toutes les agita-

tions et tous les troubles de son cœur allaient se condenser dans une larme.

En faisant un geste, elle heurta le porte-cartes d'argent, qui tomba sur le tapis. André le ramassa et y lut la devise sentimentale : *From Dreamland — A stranger hither:* — Du pays du Rêve — Etrangère ici.

Comme il levait les yeux, Hélène lui offrit la tasse fumante, avec un sourire qu'une larme voilait un peu.

Il vit ce voile; et, devant cette marque inattendue de tendresse, il fut saisi d'un tel élan d'amour et de reconnaissance qu'il reposa la tasse, s'agenouilla, prit la main d'Hélène, y imprima ses lèvres.

— Hélène! Hélène!

Il lui parlait à voix basse, agenouillé, de très près, comme s'il eût voulu lui boire le souffle. Son ardeur était sincère, bien que ses paroles mentissent par instants. — « Il l'aimait, il l'avait toujours aimée, il n'avait jamais pu l'oublier, jamais! En la retrouvant, il avait senti toute sa passion s'insurger avec une telle violence que cela lui avait donné une sorte de terreur, d'épouvante anxieuse, comme s'il eût entrevu dans un éclair le bouleversement de toute sa vie. »

— Taisez-vous, taisez-vous! dit Hélène très pâle, avec une expression de douleur.

André poursuivait, toujours à genoux, s'enflammant aux images évoquées de la passion. — « Il avait senti que, dans sa fuite soudaine, elle emportait avec elle la majeure et la meilleure partie de lui-même. Depuis... il ne saurait jamais dire la misère de ses jours, l'angoisse de ses regrets, la continuelle, l'implacable, la dévorante torture intérieure. Sa tristesse grandissait, rompait toutes les digues. Il était terrassé. Au fond de toutes choses, il n'y avait pour lui que le désespoir. Pour lui, la fuite du temps était un supplice intolérable. Il regrettait moins les jours heureux qu'il ne s'affligeait des jours écoulés sans profit pour le bonheur. Ceux-là lui avaient du moins laissé un souvenir; ceux-ci ne lui laissaient qu'un regret profond, une sorte de remords... Sa vie se consumait elle-même, ravagée en secret par la flamme inextinguible d'un unique désir, par le dégoût incurable de toute autre jouissance. Parfois des emportements furieux

de convoitise l'assaillaient, des ardeurs désespérées vers le plaisir : et c'était comme une rébellion violente de son cœur inassouvi, comme le sursaut de l'espérance qui ne se résignait pas à mourir. Parfois aussi il éprouvait comme un anéantissement et frissonnait devant les grands abîmes vides de son être : de tout l'incendie de sa jeunesse, il ne lui restait qu'une poignée de cendres. Parfois aussi, tel un de ces rêves qui se dissipent à l'aube, tout son passé, tout son présent se dissolvaient, se détachaient de sa conscience, tombaient comme une fragile dépouille, comme une enveloppe vaine : il ne se souvenait plus de rien, il ressemblait à un homme qui sort d'une longue maladie, à un convalescent plein de stupeur. Il oubliait enfin ; il sentait son âme entrer doucement dans la mort... Mais, tout à coup, du fond de cette tranquillité oublieuse, jaillissait une douleur nouvelle ; et l'idole abattue se redressait plus haute, comme un rejeton indestructible. *Elle, elle!* voilà l'idole qui ensorcelait toutes les volontés de son cœur, qui brisait toutes les forces de son intelligence, qui occupait les voies les plus secrètes de son âme et les fermait à toute autre passion, à toute autre douleur, à tout autre rêve pour toujours, pour toujours!... »

Il mentait ; mais son éloquence était si chaude, sa voix si pénétrante, la caresse de ses mains si amoureuse qu'Hélène fut envahie d'une immense douceur.

— Tais-toi! dit-elle. Je ne dois point t'écouter : je ne suis plus tienne ; je ne pourrai plus être tienne, jamais. Tais-toi! tais-toi!

— Écoute! écoute!

— Non, je ne veux pas. Adieu. Il faut que je parte. Adieu, André. Il est tard ; laisse-moi.

Elle dégagea sa main de l'étreinte du jeune homme ; et, triomphant de toute sa langueur secrète, elle fit un mouvement pour se lever.

— Alors, pourquoi es-tu venue? demanda-t-il d'une voix un peu rauque, en l'empêchant de se mettre debout.

Quelque légère qu'eût été la violence, elle fronça les sourcils ; et, avant de répondre, elle hésita.

— Je suis venue, reprit-elle avec une lenteur mesurée, en regardant son amant au fond des yeux, je suis venue parce

que tu m'as appelée. Pour l'amour d'autrefois, pour la façon dont cet amour a été rompu, pour le long silence obscur de l'absence, je ne pouvais pas sans dureté opposer un refus à cette invitation. Et puis, je voulais te dire ce que je t'ai dit : que je ne suis plus tienne, que je ne pourrai plus être tienne, jamais. Voilà ce que je voulais te dire, loyalement, pour t'éviter et pour m'éviter toute illusion douloureuse, tout péril, toute amertume dans l'avenir. Comprends-tu?

André pencha la tête jusqu'à toucher presque les genoux d'Hélène, silencieusement. Elle lui caressa les cheveux d'un geste familier autrefois.

— Et puis, continua-t-elle d'une voix qui mit un frisson dans toutes les veines d'André, et puis... je voulais te dire que je t'aime, que je t'aime autant que jadis, que tu es encore l'âme de mon âme, et que je veux être pour toi la plus chère des sœurs, la plus douce des amies. Comprends-tu?

André ne bougea pas. Elle lui prit les tempes dans ses deux mains, lui releva la tête, le contraignit à la regarder dans les yeux.

— Comprends-tu? repéta-t-elle d'une voix encore plus tendre et plus basse.

Ses yeux, dans l'ombre des longs cils, semblaient comme baignés d'une huile très pure et très fluide. Sa bouche entr'ouverte avait un petit tremblement à la lèvre supérieure.

— Non, tu ne m'aimais pas, tu ne m'aimes pas! — s'écria-t-il enfin, écartant de ses tempes les mains d'Hélène et se reculant: car il sentait déjà couler dans ses veines le feu que ces pupilles exhalaient même involontairement, et il éprouvait une plus âpre douleur d'avoir perdu la possession physique de cette femme si belle. — Non, tu ne m'aimais pas ! Jadis, tu as eu le cœur de tuer ton amour d'un seul coup, comme par trahison, alors qu'il te donnait sa suprême ivresse. Tu t'es enfuie, tu m'as abandonné, tu m'as laissé seul, consterné, endolori, gisant, alors que j'étais encore aveuglé par tes promesses. Non, tu ne m'aimais pas; non, tu ne m'aimes pas! Après une si longue absence, si pleine de mystères, muette et inexorable; après une si longue attente, où j'ai consumé la fleur de ma vie à nourrir une tristesse qui m'était chère parce qu'elle me venait de toi: après tant de bonheur et après tant de détresse,

— regarde! tu reviens en ce lieu où chaque chose conserve pour nous un souvenir encore vivant, et tu me dis d'une voix douce : « Je ne suis plus tienne ; adieu. » Oh ! non, tu ne m'aimes pas !

— Ingrat, ingrat ! répondit-elle, émue par la voix presque irritée du jeune homme. Que sais-tu des événements et que sais-tu de ma souffrance? Qu'en sais-tu?

— Je n'en sais rien et je n'en veux rien savoir, — répliqua-t-il avec dureté, en l'enveloppant d'un regard un peu trouble, au fond duquel brillait la fièvre de ses désirs. — Je sais qu'un jour tu as été mienne, tout entière, avec un abandon sans réserve, avec une volupté sans mesure, plus complètement que jamais aucune autre femme ; et je sais que ni mon esprit ni ma chair n'oublieront jamais cette ivresse...

— Tais-toi !

— Que m'importe ta pitié de sœur? En dépit de ta volonté, tu me l'offres avec des regards d'amante, et tes mains ne peuvent me toucher sans un tremblement. J'ai vu trop souvent tes yeux s'éteindre de volupté : tes mains m'ont trop souvent senti frémir. J'ai le désir de toi !

Excité par ses propres paroles, il lui serra fort les poignets et rapprocha son visage tellement qu'elle eut sur la bouche la chaleur de son haleine.

— J'ai le désir de toi, plus que jamais ! continua-t-il en cherchant à l'attirer vers le baiser, en lui passant le bras autour de la taille. Souviens-toi ! souviens-toi !

Elle se leva en le repoussant. Elle frissonnait toute.

— Non, je ne veux pas, tu m'entends?

Il n'entendait rien. Il se rapprochait encore, les bras allongés pour la saisir, très pâle, résolu.

— Souffrirais-tu, cria-t-elle d'une voix qui s'étranglait, révoltée de cette violence, souffrirais-tu de partager mon corps avec un autre?

Elle avait proféré cette question cruelle sans réfléchir. Et maintenant, elle regardait son amant, les yeux dilatés, anxieuse, presque éperdue, comme il arrive lorsque, pour se défendre, on a frappé sans mesurer la force du coup et que l'on craint d'avoir blessé trop profondément.

L'ardeur d'André tomba soudain, et son visage exprima une douleur si accablante qu'Hélène en eut le cœur percé.

Après un intervalle de silence, il dit :

— Adieu.

Dans cette seule parole, il y avait l'amertume de toutes les paroles qu'il s'était rentrées dans la gorge.

Elle répondit doucement :

— Adieu. Pardonne-moi.

Ils sentirent l'un et l'autre la nécessité de mettre fin, pour ce soir-là, au périlleux entretien. André affecta les formes d'une courtoisie presque exagérée. Hélène devint plus douce encore, presque humble ; un tremblement continuel l'agitait.

Elle prit son manteau sur la chaise. André l'aida, avec des façons empressées. Comme elle n'arrivait pas à mettre un bras dans une manche, il lui dirigea la main en l'effleurant à peine. Puis il lui présenta son chapeau et son voile.

— Il y a une glace dans la chambre voisine. Si vous vouliez...

— Non, merci.

Sur la muraille, à côté de la cheminée, pendait un petit miroir ancien, dont le cadre était orné de figurines sculptées d'un style si alerte et si libre qu'elles semblaient modelées dans un or malléable plutôt que dans le bois. C'était une chose charmante, sortie sans nul doute des mains de quelque artiste délicat du XVe siècle pour refléter la grâce d'une princesse ou d'une courtisane. Maintes fois, au temps heureux, Hélène avait attaché son voile devant ce cristal terni et taché qui avait une apparence d'eau trouble, un peu verdâtre... A présent, elle se ressouvenait... Elle se dirigea vers le miroir.

Lorsqu'elle vit son image au fond, elle eut une impression singulière. Un flot de tristesse plus lourde lui traversa l'esprit. Mais elle ne parla point.

André la regardait, les yeux tendus vers elle.

Quand elle fut prête, elle dit :

— Il doit être très tard.

— Très tard, non. Six heures, peut-être.

— J'ai renvoyé ma voiture. Je vous serais bien reconnaissante de me faire prendre une voiture fermée.

— Vous permettez que je vous laisse seule une minute ? Je n'ai personne à la maison, en ce moment.

Elle consentit.

— Donnez vous-même l'adresse au cocher, s'il vous plaît: Hôtel du Quirinal.

Il sortit, en refermant la porte. Elle resta seule.

Rapidement, elle promena les yeux autour d'elle, embrassa toute la chambre d'un indéfinissable regard, s'arrêta aux coupes de fleurs. Les murs lui semblaient plus larges, la voûte lui semblait plus haute. En regardant, elle avait comme une sensation de vertige qui commence. Elle ne s'apercevait plus du parfum; mais l'air devait être brûlant et lourd comme celui d'une serre. L'image d'André lui apparaissait en une sorte d'éclair intermittent: elle avait dans les oreilles quelque vague écho de sa voix. Allait-elle se trouver mal? — Oh! quel délice ce serait de fermer les yeux et de s'abandonner à cette langueur!

Elle se secoua; elle alla ouvrir la fenêtre; elle respira le vent. Ranimée, elle se retourna vers la chambre. Les flammes pâles des bougies oscillaient en agitant sur les murailles des ombres légères. Le foyer ne flambait plus, mais les tisons illuminaient en partie les figures sacrées de l'écran fait avec un morceau de vitrail d'église. La tasse de thé était restée sur le bord de la table, froide, intacte. Le coussin du fauteuil gardait encore l'empreinte du corps qui s'y était enfoncé. Toutes les choses d'alentour respiraient une mélancolie confuse qui affluait et se concentrait dans le cœur d'Hélène. Ce faible cœur succombait sous le fardeau croissant, était écrasé par l'insupportable angoisse.

— Mon Dieu! mon Dieu!

Elle aurait voulu fuir. Une bouffée de vent plus vive gonfla les rideaux, agita les flammes des bougies, souleva un bruit de frôlement. Elle tressaillit, frissonna; et, presque sans le vouloir, elle appela :

— André!

Sa voix, ce nom dans le silence, lui donnèrent un étrange sursaut, comme si cette voix et ce nom ne fussent pas sortis de sa bouche. — Pourquoi André tardait-il? — Elle se mit aux écoutes. On n'entendait que la rumeur sourde, profonde, indistincte de la vie urbaine, dans cette soirée de la Saint-Sylvestre. Aucune voiture ne passait sur la place de la Trinité des Monts.

Comme le vent, de temps à autre, soufflait par rafales, elle alla refermer la fenêtre : et elle entrevit la cime de l'obélisque, noire sur le ciel étoilé.

Peut-être André n'avait-il pas trouvé tout de suite une voiture fermée sur la place Barberini. Pour attendre, elle s'assit sur le divan : et elle tâchait d'apaiser sa folle agitation, elle évitait de regarder dans son âme, elle faisait effort pour attacher son attention aux choses extérieures. Ses yeux furent attirés par les figures de l'écran que les tisons presque éteints éclairaient à peine. Plus haut, sur la saillie de la cheminée, une des coupes de fleurs laissait tomber les pétales d'une grande rose blanche qui s'effeuillait peu à peu, alanguie, molle, avec quelque chose de féminin et de charnel. Les pétales concaves se posaient délicatement sur le marbre, pareils aux flocons d'une neige tombante.

« Comme *alors* elle était douce, cette neige odorante ! pensa-t-elle. Les roses effeuillées parsemaient les tapis, les divans, les fauteuils. Et elle riait, heureuse, au milieu de cette dévastation ; et son amant, heureux, était à ses pieds. »

Mais elle entendit une voiture qui s'arrêtait dans la rue, devant la porte : et elle se leva en secouant sa tête endolorie, comme pour chasser cette sorte d'engourdissement qui la paralysait. Presque aussitôt, André rentra, haletant.

— Pardonnez-moi, dit-il. Mais je n'ai pas trouvé le concierge et je suis descendu jusqu'à la place d'Espagne. La voiture vous attend.

— Merci, dit Hélène, en le regardant timidement à travers son voile noir.

Il était sérieux et pâle, mais calme.

— Mumps arrivera sans doute demain, ajouta-t-elle d'une voix faible. Je vous écrirai un mot pour vous dire quand je pourrai vous revoir.

— Merci, dit André.

— Adieu donc, reprit-elle en lui tendant la main.

— Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'en bas dans la rue ? Il n'y a personne.

— Oui, accompagnez-moi.

Elle regardait autour d'elle, avec un peu d'hésitation.

— Vous avez oublié quelque chose ? demanda André.

Elle regarda les fleurs; mais elle répondit :

— Ah! oui; mon porte-cartes...

André courut prendre le porte-cartes sur la table à thé. Il dit en le lui présentant :

— *A stranger hither?*

— *No, my dear. A friend.*

Elle fit cette réponse vivement, d'une voix très animée. Puis, brusquement, avec un sourire à elle, indécis entre la supplication et la séduction, mélangé de crainte et de tendresse, et sur lequel trembla le bord du voile qui descendait jusqu'à la lèvre supérieure en laissant toute la bouche libre :

— *Give me a rose.*

André alla d'un vase à l'autre, enleva toutes les roses, les serra en une grosse botte qu'il avait peine à tenir dans les mains. Quelques-unes tombèrent, d'autres s'effeuillèrent.

— Elles étaient pour vous, toutes, dit-il, sans regarder l'aimée.

Hélène sortit, la tête basse, silencieuse, suivie d'André.

Ils descendirent l'escalier, toujours en silence. André voyait sa nuque, si fraîche, si délicate, où, sous le nœud du voile, les petites boucles noires se mêlaient à la fourrure cendrée.

— Hélène! appela-t-il à voix basse, incapable de dominer plus longtemps la passion dévorante qui lui gonflait le cœur.

Elle se retourna en mettant son index sur ses lèvres pour lui faire signe de se taire, d'un geste douloureux qui priait; mais elle avait dans les prunelles une lueur. Elle hâta le pas, monta en voiture, sentit qu'il lui posait les roses sur les genoux.

— Adieu, adieu!

Et, lorsque la voiture partit, elle se laissa aller en arrière, épuisée, elle éclata en larmes, déchirant les roses de ses pauvres mains convulsées.

XVIII

Elle était venue, elle était venue! Elle était rentrée dans ce lieu où chaque chose gardait pour elle un souvenir, et elle avait dit : « Je ne suis plus tienne, je ne pourrai plus être

tienne, jamais. » Elle lui avait jeté ce cri : « Souffrirais-tu de partager mon corps avec un autre? » — Oui, elle avait osé lui jeter cette phrase, en ce lieu, à l'aspect de ces choses!

Une douleur atroce, immense, faite de mille blessures distinctes l'une de l'autre et plus perçantes l'une que l'autre, s'empara de lui et l'exaspéra. De nouveau la passion l'enveloppa de mille feux, ralluma en lui une inextinguible ardeur pour cette femme qui n'était plus sienne, réveilla dans sa mémoire les moindres particularités des voluptés passées, les images de toutes les caresses, de toutes les outrances folles qui ne rassasiaient ni ne contentaient leur désir sans cesse renaissant. Et néanmoins, dans chacune de ses imaginations, la même difficulté étrange subsistait à identifier l'Hélène d'autrefois avec l'Hélène d'aujourd'hui. Tandis que les souvenirs de la possession l'embrasaient et le torturaient, la certitude de la possession lui échappait; l'Hélène d'aujourd'hui lui paraissait une femme nouvelle, jamais possédée, jamais étreinte... Le désir lui causa de si violentes tortures qu'il crut en mourir... L'impureté l'infecta comme un poison.

L'impureté, qu'*alors* la flamme ailée de l'âme enveloppait d'un voile sacré, entourait d'un mystère presque divin, se montrait maintenant, sans le voile, sans le mystère de la flamme, comme une lasciveté exclusivement charnelle, comme une basse débauche. Et il sentait que son ardeur d'aujourd'hui n'était pas l'Amour, qu'elle n'avait rien de commun avec l'Amour... Non, ce n'était pas l'Amour. Car elle lui avait crié : « Souffrirais-tu de partager mon corps avec un autre? » —
— Eh bien! oui, cela, il l'aurait souffert!

Il l'aurait prise sans répugnance, telle quelle, souillée par l'embrassement d'un autre; il aurait mis sa caresse sur la caresse d'un autre : il aurait imprimé son baiser sur le baiser d'un autre.

Rien en lui, non, rien ne demeurait intact. Le souvenir même de sa grande passion se corrompait misérablement, se salissait, s'avilissait. La dernière lueur d'espérance était éteinte. Il avait enfin touché le fond, pour ne plus remonter jamais.

Cependant une horrible fureur l'envahit d'abattre l'idole qui, malgré tout, se dressait encore, haute, énigmatique,

devant sa pensée. Avec une cruauté cynique, il se mit à l'insulter, à la saper, à la mutiler. L'analyse destructive dont il avait déjà fait sur lui-même l'expérience, il en usa contre Hélène. Tous les problèmes obscurs auxquels il avait autrefois voulu se soustraire, il entreprit maintenant de les résoudre; de tous les soupçons qui autrefois se présentaient et se dissipaient sans laisser de trace, il étudia maintenant l'origine, retrouva la justification, obtint la confirmation. Il s'imaginait que cette rageuse besogne lui apporterait un soulagement: mais il ne faisait qu'accroître sa souffrance, irriter son mal, élargir ses propres plaies.

Quel avait été le motif réel du départ d'Hélène, en mars 1885? — Beaucoup de bruits divers avaient couru en ce temps-là, et aussi au moment où elle s'était remariée avec Humphrey Heathfield. Mais l'unique vérité, c'était ce que lui dit un soir Jules Musellaro, par hasard, parmi des bavardages en l'air, à la sortie d'un théâtre: et André fut immédiatement convaincu. Hélène Muti s'en était allée pour des raisons d'argent, pour combiner une « opération » qui devait la tirer d'embarras pécuniaires très graves où l'avait mise une excessive prodigalité. Son mariage avec lord Heathfield l'avait sauvée d'un désastre. Cet Heathfield, marquis de Mount Edgcumbe et comte de Bradford, possédait une fortune considérable et était allié à la plus haute noblesse anglaise. Hélène avait su arranger ses affaires avec beaucoup d'adresse, avait réussi à détourner le péril avec une habileté prodigieuse. Certes, ses trois ans de veuvage ne semblaient pas avoir été un chaste intermède préparatoire aux secondes noces. Ni chaste, ni même prudent. Mais, sans aucun doute, Hélène était une femme supérieure...

— Oui, mon cher, une femme supérieure! répéta Musellaro. Et tu le sais bien.

André se tut.

— Mais je ne te conseille pas de renouer avec elle, continua Musellaro en jetant sa cigarette, qui s'était éteinte pendant qu'il bavardait. Rallumer un amour, c'est comme rallumer une cigarette. Le tabac s'empoisonne, et l'amour aussi. Allons-nous prendre une tasse de thé chez la Moceto? Elle m'a dit qu'on peut aller chez elle après le théâtre. Il n'est pas trop tard.

Ils se trouvaient sous le palais Borghèse.

— Vas-y, toi, dit André. Moi, je rentre à la maison, pour dormir. La chasse d'aujourd'hui m'a un peu fatigué. Mes compliments à Donna Julie... *Comprends et prends*!

Musellaro monta. André continua de descendre vers la Trinité, par la Fontaine Borghèse et par la rue des Condotti. C'était une nuit de janvier, froide et sereine, une de ces merveilleuses nuits hivernales qui font de Rome une ville d'argent fin enfermée dans une sphère de diamant. La lune pleine, au milieu du ciel, versait la triple pureté de la lumière, du froid et du silence.

Il cheminait sous la lune comme un somnambule, n'ayant conscience que de sa douleur. Le dernier coup était porté : l'idole s'écroulait ; rien ne restait debout sur les décombres ; c'était la fin de tout, pour toujours. — C'était donc vrai : jamais elle ne l'avait aimé! Sans hésiter, elle avait tranché l'amour afin de pourvoir à un embarras. Sans hésiter, elle avait conclu un mariage d'intérêt. Et, à cette heure, elle prenait devant lui une attitude de martyre, elle s'enveloppait dans un voile d'épouse inviolable ! — Un rire amer lui montait du cœur. Ensuite, une colère sourde le poussa contre cette femme et l'aveugla. Les souvenirs de la passion furent impuissants. Tout le passé lui apparut comme une grande tromperie, comme un seul mensonge, énorme et cruel ; et cet homme qui s'était fait dans la vie une habitude de la tromperie et du mensonge, cet homme qui avait trompé et menti tant de fois, sentit que la fraude d'autrui l'offensait, l'indignait, lui répugnait comme une faute impardonnable, comme une monstruosité inexcusable, et, de plus, inexplicable. Il ne parvenait pas à s'expliquer comment Hélène avait pu commettre un tel crime ; et, bien qu'il ne comprît pas, il se refusait à toute possibilité de justification, il repoussait l'hypothèse qu'une cause secrète quelconque l'eût déterminée à cette fuite soudaine. Il ne réussissait à voir que le fait brutal, la bassesse, la vulgarité ; la vulgarité surtout, grossière, manifeste, odieuse, sans nulle circonstance atténuante. En somme, voici de quoi il s'agissait : une passion en apparence sincère, jurée profonde et inextinguible, avait été rompue pour une affaire d'argent, pour un intérêt matériel, pour un arrangement commercial.

« Ingrat! ingrat! Que sais-tu des événements et que sais-tu de ma souffrance? Qu'en sais-tu? » Ces paroles d'Hélène lui revinrent à la mémoire, précises: toutes les paroles qu'elle avait dites, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'entretien devant la cheminée, lui revinrent à la mémoire: les paroles de tendresse, les offres de fraternité, toutes ces phrases sentimentales. Et il repensa aussi à cette larme qui lui avait voilé les yeux, à ses changements de physionomie, à son tremblement, à sa voix s'étranglant dans l'adieu, lorsqu'il lui avait posé sur les genoux la botte de roses. — Pourquoi donc avait-elle consenti à venir? Pourquoi avait-elle voulu jouer ce rôle, provoquer cette scène, ourdir ce nouveau drame ou cette nouvelle comédie? Pourquoi?

Il était arrivé au haut de l'escalier, sur la place déserte. Subitement, la beauté de la nuit lui donna une aspiration vague mais navrée vers un Bien inconnu: l'image de la Siennoise lui traversa l'esprit; il eut au cœur une palpitation forte. comme sous le heurt d'un désir; il pensa au bonheur de tenir les mains de Marie dans les siennes, de courber son front sur le sein de Marie. de sentir qu'elle le consolait sans paroles, par sa seule pitié. Ce besoin de pitié, de refuge, de compassion, fut comme le dernier sursaut de son âme qui ne se résignait pas à périr. Il baissa la tète et rentra, sans plus se retourner pour regarder la nuit.

Térence l'attendait dans l'antichambre, et le suivit dans la chambre à coucher, où il y avait du feu. Il lui demanda:

— Monsieur le comte va se mettre au lit tout de suite?

— Non, Térence. Apporte-moi du thé, répondit-il en s'asseyant devant le feu et tendant les mains vers la flamme.

Il tremblait d'un petit tremblement nerveux. Il avait prononcé ces mots avec une étrange douceur; il avait appelé le domestique par son prénom; il l'avait tutoyé.

— Monsieur le comte a froid? demanda Térence avec un empressement affectueux, encouragé par l'affabilité de son maître.

Et il se pencha sur les chenets pour raviver le feu, où il mit de nouvelles bûches. C'était un vieux serviteur de la maison Sperelli: il avait été de longues années au service du père d'André, et son dévouement pour le jeune homme allait jus-

qu'à l'idolâtrie. Aucune créature humaine ne lui semblait plus belle, plus noble, plus sacrée. Il appartenait réellement à cette race idéale qui fournissait les fidèles serviteurs aux romans d'autrefois. Mais, à la différence des serviteurs de roman, il parlait peu, ne donnait pas de conseils, ne s'occupait de rien que d'obéir.

— C'est bien comme cela, dit André, en tâchant de vaincre son tremblement convulsif et en se rapprochant du feu.

En cette heure mauvaise, la présence du vieillard lui donnait une singulière émotion. C'était une émotion ressemblant un peu à la faiblesse qui, en présence d'une personne très bonne, prend les hommes résolus au suicide. Jamais autant qu'à cette heure le vieillard n'avait évoqué en lui la pensée de son père, la mémoire du cher défunt, le deuil du grand ami perdu. Jamais autant qu'à cette heure il n'avait éprouvé le besoin d'un réconfort intime, de la voix et de la main paternelles. Le père, qu'eût-il dit, s'il avait vu son fils terrassé par l'horrible détresse? Comment l'eût-il soulagé? Qu'eût-il pu faire pour lui?

Sa pensée allait au mort avec un immense regret. Il n'avait pas même l'ombre d'un soupçon que la cause éloignée de sa détresse fût dans les premiers enseignements paternels.

Térence apporta le thé. Puis il se mit à préparer le lit, lentement, avec une sollicitude presque féminine, sans oublier la moindre chose, comme s'il eût voulu assurer jusqu'au lendemain à son maître un repos parfait, un sommeil imperturbable. André suivait des yeux tous ses gestes, avec une émotion croissante, au fond de laquelle il y avait aussi comme un vague sentiment de pudeur. Cela lui faisait mal, de voir la peine que le bon vieillard prenait autour de ce lit où avaient passé tant d'amours immondes; il lui semblait que ces mains séniles en remuaient inconsciemment toutes les impuretés.

— Va dormir, Térence, lui dit-il. Je n'ai plus besoin de rien.

Il resta seul devant le feu, seul avec son cœur, seul avec sa tristesse. Agité par ses tourments intérieurs, il se leva, se promena de long en large. La vision de la tête d'Hélène sur l'oreiller découvert l'obsédait. Chaque fois qu'il se retournait en arrivant à la fenêtre, il croyait la voir, et il avait un

sursaut. L'extrême faiblesse de ses nerfs favorisait tous les désordres de son imagination. L'image hallucinante devenait plus intense. Il s'arrêta, cacha sa figure dans ses mains pour contenir son trouble. Ensuite il tira la courtepointe sur l'oreiller, et il alla se rasseoir.

Alors une autre image lui monta dans l'âme : — Hélène entre les bras du mari : — cette fois encore avec une implacable netteté.

Ce mari, André le connaissait mieux maintenant. Le soir même, au théâtre, dans une loge, Hélène les avait présentés l'un à l'autre; et il avait pu l'observer attentivement, minutieusement, avec une curiosité aiguë, comme pour en tirer quelque révélation, comme pour lui arracher un secret. Il entendait encore la voix de cet homme, une voix d'un timbre bizarre, aigrelet, qui donnait au début de chaque phrase une intonation interrogative: et il revoyait ces yeux, très clairs sous un grand front convexe, ces yeux qui prenaient parfois des reflets morts d'yeux de verre ou qui s'animaient d'un éclat indescriptible, rappelant un peu le regard d'un maniaque. Et il revoyait aussi ces mains blanchâtres, molles, semées d'un duvet très blond, qui dans chacun de leurs mouvements, pour prendre le binocle, pour déployer le mouchoir, pour se poser sur le devant de la loge, pour feuilleter le livret de l'opéra, avaient quelque chose d'obscène : des mains empreintes de vice, des mains sadiques.

Il voyait ces mains toucher le corps d'Hélène, ce corps si beau, le profaner de leurs caresses... Quelle horreur!

C'était un supplice insupportable. Il se leva de nouveau, alla ouvrir la fenêtre, frissonna sous la bise, se secoua. La Trinité des Monts resplendissait dans l'azur, profilée en traits nets, comme gravée dans un marbre à peine teinté de rose. Plus bas, Rome avait un éclat cristallin, comme une ville qui serait creusée dans un glacier.

Ce calme froid et limpide ramena son esprit vers la réalité, lui rendit la conscience vraie de son état. Il referma la fenêtre et retourna s'asseoir. L'énigme d'Hélène l'attira encore; les questions revinrent se poser en tumulte, l'obsédèrent. Mais il eut la force de les classer, de les coordonner, de les examiner une à une, avec une lucidité étrange. Plus il avançait

dans l'analyse, plus sa lucidité croissait; et il jouissait de son œuvre cruelle comme d'une vengeance. Enfin il lui semblait avoir mis une âme à nu, avoir pénétré un mystère. Il lui semblait enfin posséder Hélène plus intimement qu'il ne l'avait possédée aux jours de l'ivresse.

Qu'était-ce que cette femme?

C'était un esprit sans équilibre dans un corps voluptueux. Comme toutes les créatures avides de plaisir, elle avait pour base de son être moral un égoïsme démesuré. Sa faculté dominante et, pour ainsi dire, son *axe* intellectuel, c'était l'imagination : une imagination romanesque, nourrie de lectures très diverses, directement dépendante du sexe, continuellement stimulée par la névrose. Douée d'une certaine intelligence, élevée dans le luxe d'une princière maison romaine, dans ce luxe papal fait d'art et d'histoire, elle avait reçu une vague teinture esthétique, elle avait acquis un goût élégant; et de plus, ayant bien compris le caractère de sa beauté, elle cherchait, avec d'adroites simulations et avec une mimique savante, à en accroître la spiritualité par un nimbe captieux d'idéal.

Aussi apportait-elle dans la comédie humaine des éléments très dangereux : elle y était une occasion de ruine et de désordre plus que si elle eût fait profession publique d'impudicité.

Sous l'ardeur de l'imagination, chacun de ses caprices prenait une apparence pathétique. Elle était la femme des passions foudroyantes, des incendies soudains. Elle recouvrait de flammes éthérées les besoins de sa chair et savait transformer en noble sentiment un vulgaire appétit...

Tel était le jugement féroce porté par André sur la femme adorée jadis. Il poursuivait son impitoyable examen sans s'arrêter devant les plus beaux souvenirs. Au fond de tous les actes et de toutes les paroles d'Hélène, il trouvait l'artifice, l'étude, l'habileté, une admirable désinvolture pour exécuter un thème de fantaisie, pour réciter un rôle dramatique, pour combiner une scène extraordinaire. Il n'épargna aucun des plus mémorables épisodes : ni la première rencontre au dîner chez les Ateleta, ni la vente du cardinal Immenraet, ni le bal à l'ambassade de France, ni le don soudain d'elle-même dans la chambre rouge du palais Barberini, ni l'adieu sous la Porte

Pie, par cette soirée de mars. Le magique breuvage qui l'avait enivré autrefois lui paraissait maintenant une mixture perfide.

Néanmoins, il lui arrivait quelquefois de rester perplexe, comme si, en pénétrant dans l'âme d'Hélène, il eût pénétré dans son âme propre et eût retrouvé dans la fausseté de cette femme sa propre fausseté. Il y avait tant d'affinités entre leurs deux natures ! Et, insensiblement, son mépris se changea en une indulgence ironique : car il *comprenait*. Il comprenait tout ce qu'il retrouvait en lui-même.

Alors, avec une lucidité froide, il arrêta son plan de conduite.

Toutes les particularités de l'entretien qui avait eu lieu plus d'une semaine auparavant, le jour de la Saint-Sylvestre, lui revinrent à la mémoire; et il se complut à reconstruire la scène avec une sorte de cynique sourire intérieur, mais sans aucune indignation, sans aucune agitation, en souriant d'Hélène et en souriant de lui-même. — Pourquoi elle était venue? Elle était venue parce que ce rendez-vous impromptu avec un ancien amant, dans un lieu qu'elle connaissait, après un intervalle de deux années, lui avait paru *étrange*, avait tenté son esprit avide d'émotions rares, avait tenté sa fantaisie et sa curiosité. Ce qu'elle se proposait maintenant, c'était de voir à quelles situations neuves et à quelles intrigues neuves l'amènerait ce jeu hardi. Ce qui l'attirait, c'était peut-être la nouveauté d'un amour platonique avec le même personnage qui avait déjà été l'objet de sa passion sensuelle. Comme toujours, elle mit une certaine ardeur à imaginer un tel sentiment; et, d'ailleurs, il se pouvait aussi qu'elle crût à sa propre sincérité, que cette sincérité illusoire lui eût fourni les accents de profonde tendresse, les attitudes éplorées, les larmes. Ce qui lui arrivait, c'était le phénomène bien connu : elle finissait par croire véritable et durable un mouvement fictif et fugitif de son âme : elle avait, pour ainsi dire, une hallucination sentimentale, comme d'autres ont une hallucination physique. Elle perdait la conscience de son mensonge; elle ne savait plus si elle était dans le vrai ou dans le faux, dans la sincérité ou dans la fiction.

Or, c'était précisément ce même phénomène moral qui se répétait sans cesse en lui. Par conséquent, il n'aurait pas pu

l'accuser sans injustice. Mais, naturellement, cette découverte lui enlevait tout espoir de plaisirs qui ne fussent pas charnels. Désormais, la défiance lui interdisait tout abandon, toute ivresse de l'esprit. Tromper une femme confiante et fidèle, se réchauffer à une grande flamme excitée par une feinte ardeur, dominer une âme par l'artifice, la posséder tout entière et la faire vibrer comme un instrument, — *habere, non haberi*, — cela peut être une haute jouissance : mais tromper en sachant qu'on est trompé, c'est une sotte et stérile besogne, un jeu fastidieux et inutile.

Il devait donc obtenir qu'Hélène renonçât à l'idée d'être une sœur et lui revînt entre les bras comme jadis. Il devait reprendre possession de cette femme si belle, tirer de sa beauté la plus grande somme possible de plaisir, et s'affranchir pour jamais de cette passion par la satiété. Mais une telle entreprise exigeait de la prudence et de la patience. Déjà, dans le premier entretien, son ardeur violente lui avait mal réussi. Évidemment, elle fondait son projet d'impeccabilité sur la fameuse phrase : « Souffrirais-tu de partager mon corps avec un autre? » Le ressort de la grande machination platonique, c'était cette sainte horreur des partages. Du reste, il se pouvait qu'au fond, tout au fond, cette horreur fût sincère. Presque toutes les femmes qui se sont adonnées à l'amour, si elles viennent à convoler en justes noces, affectent dans les premiers temps de leur mariage une pureté farouche et se mettent à faire profession d'honnêteté conjugale avec une franche résolution. Il se pouvait qu'Hélène fût prise du commun scrupule. En ce cas, rien ne serait pire que de l'attaquer de front et de heurter ouvertement sa nouvelle vertu. Il convenait, au contraire, de seconder ses aspirations spirituelles, de l'accepter comme « la plus chère des sœurs, la plus douce des amies », de l'enivrer d'idéal, de platoniser avec adresse; et puis, peu à peu, de l'amener d'une fraternité candide à une amitié voluptueuse, et d'une amitié voluptueuse au total abandon de sa personne. Vraisemblablement, les transitions seraient très rapides. Tout dépendait de l'occasion...

Ainsi raisonnait André Sperelli, devant le foyer qui avait illuminé son amante Hélène, toute nue, enveloppée dans le Zodiaque, riant parmi les roses éparses. Et sur lui pesait une

lassitude immense, une lassitude qui n'appelait pas le sommeil, une lassitude si vide et si désolée qu'elle ressemblait à un besoin de mourir, — tandis que le feu s'éteignait sur les landiers et que le breuvage se refroidissait dans la tasse.

XIX

Les jours suivants, il attendit en vain le billet promis. — « Je vous écrirai un mot pour vous dire quand je pourrai vous voir. » Hélène avait donc l'intention de lui donner un nouveau rendez-vous. Mais en quel endroit? Encore au palais Zuccari? Commettrait-elle cette seconde imprudence? L'incertitude lui causait d'indicibles tortures, il passait toutes ses heures à chercher un moyen quelconque pour la rencontrer, pour la voir. Il alla plusieurs fois à l'Hôtel du Quirinal, dans l'espoir d'être reçu ; mais elle était toujours absente. Un soir, au théâtre, il la revit avec son mari, avec « Mumps », comme elle disait. En causant de choses frivoles, de la musique, des chanteurs, des femmes qui étaient là, il mit dans son regard une suppliante tristesse. Elle se montra très occupée de son installation : — elle allait rentrer au palais Barberini, dans son ancien appartement, qu'elle faisait agrandir ; et elle était toujours avec les tapissiers à donner des ordres, à combiner.

— Vous demeurerez longtemps à Rome? lui demanda André.

— Oui, répondit-elle. Rome sera notre résidence d'hiver.

Et elle ajouta, un instant après :

— Vous pourriez nous donner quelques bons conseils pour l'ameublement. Venez donc au palais, un de ces matins. J'y suis toujours de dix heures à midi.

Il profita d'un moment où lord Heathfield causait avec Jules Musellaro, qui venait d'entrer dans la loge ; et il lui demanda, en la regardant au fond des yeux :

— Demain?

Elle répondit avec simplicité, comme si elle n'eût pas pris garde à l'accent de la demande :

— Oui, c'est cela.

Le lendemain matin, sur les onze heures, il vint à pied par la rue Sixtine, la place Barberini et la montée des Quatre Fontaines. Ce chemin lui était bien connu. Il s'imagina qu'il retrouvait les impressions de jadis; il eut une illusion d'un instant; son cœur se dilata. La fontaine du Bernin brillait au soleil d'une façon singulière, comme si les dauphins, la conque et le triton, par une métamorphose interrompue, se fussent changés en une matière plus diaphane que la pierre, mais qui ne serait pas encore du cristal. L'activité laborieuse de la Rome nouvelle emplissait de bruit la place et les rues voisines. Au milieu des voitures, de sauvages enfants se démenaient pour offrir des violettes.

Lorsqu'il eut passé la grille et pénétré dans le jardin, il sentit qu'un tremblement le prenait, et il pensa : Je *l'aime* donc encore? je *la rêve* donc encore? — Il croyait reconnaître son tremblement d'autrefois. Il regarda le grand palais radieux, et son esprit s'envola vers l'époque où cette demeure, par certaines aubes froides et brumeuses, prenait à ses yeux un aspect d'enchantement. C'était aux premiers temps de son bonheur : il sortait chaud de baisers, plein de la récente ivresse; les cloches de la Trinité des Monts, de Saint-Isidore, des Capucins sonnaient l'*Angelus* dans le jour naissant, avec des carillons amortis, comme si elles eussent été beaucoup plus lointaines; des feux rougeoyaient à l'angle de la rue, autour des chaudières d'asphalte; une troupe de chèvres se tenait le long du mur blanchâtre, au pied d'une maison endormie : les appels des marchands d'eau-de-vie se perdaient dans le brouillard...

Il sentit remonter du fond de son être ces sensations oubliées : un moment, il sentit passer sur son âme une onde de l'ancien amour : un moment, il essaya de se figurer qu'Hélène était l'Hélène de jadis, et que les choses tristes n'étaient pas vraies, et que son bonheur n'avait pas pris fin. Mais toute cette effervescence illusoire tomba dès qu'il eut franchi le seuil et aperçu le marquis de Mount Edgcumbe qui venait audevant lui, le sourire aux lèvres, ce sourire fin et un peu ambigu.

Alors, le supplice commença.

Hélène parut et lui tendit la main en présence de son mari avec une grande cordialité.

— Bravo, André! dit-elle, vous allez nous aider...

Elle parlait, elle gesticulait avec beaucoup d'entrain. Elle avait l'air très juvénile. Elle portait une jaquette de drap bleu sombre, garnie d'astrakan noir aux bords, au col droit et aux manches : et un cordonnet de laine, tressé sur l'astrakan, y faisait une délicate broderie. Elle tenait une main dans la poche, très gracieuse d'attitude; et de l'autre main elle indiquait les tentures, les meubles, les tableaux. Elle demandait conseil.

— Où mettriez-vous ces deux coffres? Regardez. Mumps les a trouvés à Lucques. Les peintures sont de *votre* Botticelli... Où mettriez-vous ces tapisseries?...

André reconnut les quatre tapisseries de l'*Histoire de Narcisse*, qui étaient à la vente du cardinal Immenraet. Il regarda Hélène, mais ne put rencontrer ses yeux. Une irritation sourde le prit, contre elle, contre son mari, contre toutes ces choses. Il aurait voulu s'en aller; mais il dut mettre son bon goût au service des époux Heathfield; il dut aussi subir l'érudition archéologique de « Mumps », qui était un collectioneur passionné et qui prétendit lui faire voir quelques-unes de ses trouvailles. Il reconnut dans une vitrine le heaume de Pollaiuolo et, dans une autre, la coupe de cristal de roche qui avait appartenu à Niccolo Niccoli. La présence de cette coupe en ce lieu lui causa un trouble étrange, lui fit passer dans l'esprit l'éclair de soupçons fous. Cette coupe était donc tombée entre les mains de lord Heathfield?... Après la fameuse joute demeurée sans résultat, personne ne s'était plus occupé de l'objet rare, personne n'était revenu à la vente le lendemain; ce zèle éphémère avait langui, avait passé, comme tout passe dans la vie mondaine: et le cristal de roche avait été abandonné à la concurrence d'autres amateurs. La chose était toute naturelle ; mais, en ce moment, elle parut à André fort extraordinaire.

Avec intention, il s'arrêta devant la vitrine et regarda longuement la coupe précieuse, où l'histoire de Vénus et d'Anchise scintillait comme gravée dans un pur diamant.

— Niccolo Niccoli! dit Hélène, en prononçant ce nom avec

un accent indéfinissable, où le jeune homme crut sentir un peu de mélancolie.

Le mari venait de passer dans la chambre voisine pour ouvrir une armoire.

— Souvenez-vous! souvenez-vous! murmura André en se tournant vers elle.

— Je me souviens.

— Quand pourrai-je donc vous voir?

— Je ne sais pas!

— Vous m'avez promis...

Lord Heathfield revint. Ils passèrent dans une autre pièce, ils continuèrent la visite de l'appartement. Partout les tapissiers posaient des tentures, dressaient des rideaux, transportaient des meubles. André, chaque fois qu'Hélène lui demandait un conseil, avait un effort à faire pour répondre, pour vaincre sa mauvaise humeur, pour dompter son impatience. A un certain moment, où le mari parlait avec un de ces hommes, il murmura sans plus dissimuler son ennui :

— Pourquoi m'avoir imposé cette torture? J'espérais vous trouver seule.

Sur le seuil d'une porte, le chapeau d'Hélène heurta une portière mal posée et pencha tout d'un côté. Elle appela « Mumps » en riant pour lui défaire le nœud de son voile. Et André vit ces mains odieuses défaire le nœud sur la nuque de la femme désirée, effleurer les petits frisons noirs, ces frisons vivants qui jadis exhalaient sous les baisers un parfum mystérieux ne ressemblant à aucun des parfums connus, mais plus suave, plus enivrant que tous les autres.

Il se hâta de prendre congé, sous prétexte qu'il était attendu à déjeuner.

— Nous viendrons nous installer ici définitivement le mardi 1er février, lui dit Hélène. Et j'espère qu'alors vous serez un de nos habitués.

André s'inclina.

Il aurait bien donné quelque chose pour ne pas toucher la main de lord Heathfield. En s'en allant, il était plein de rancune, de jalousie et de dégoût.

XX

Le même soir, à une heure avancée, entrant par hasard au cercle où depuis longtemps il ne montait plus, il aperçut assis à une table de jeu Don Manuel Ferres y Capdevila, le ministre de Guatémala. Il s'empressa de le saluer, lui demanda des nouvelles de Donna Marie, de Delphine.

— Sont-elles encore à Sienne? Quand viendront-elles?

Le ministre, qui se souvenait d'avoir gagné quelques billets de mille francs en jouant avec le jeune comte pendant la dernière soirée de Schifanoia, répondit à cet empressement avec beaucoup de courtoisie. Il avait reconnu en Sperelli un joueur admirable, de haut style, parfait.

— Elles sont ici toutes les deux depuis quelques jours; elles sont arrivées lundi. Marie est bien fâchée de n'avoir pas trouvé la marquise d'Ateleta. Je crois qu'une visite de vous lui ferait grand plaisir. Nous demeurons rue Nationale. Voici l'adresse exacte.

Et il donna une de ses cartes à André; puis il se remit au jeu.

André fut appelé par le duc de Beffi, qui se trouvait dans un groupe de gentilshommes.

— Pourquoi n'es-tu pas venu ce matin à Cento Celle? lui demanda le duc.

— J'avais un autre rendez-vous, répondit André sans réfléchir, en manière d'excuse banale.

Le duc se mit à ricaner, et ses amis firent chorus.

— Un rendez-vous rue des Quatre Fontaines?

— Cela se pourrait.

— Cela se pourrait? Ludovic t'a vu entrer au palais Barberini.

— Et toi, où étais-tu? demanda André à Barbarisi.

— Chez ma tante Saviano.

— Ah!

— Je ne sais, continua le duc de Beffi, si tu as fait meil-

leure chasse que nous; mais nous avons eu un laisser-courre de quarante-deux minutes et nous avons pris deux renards. Jeudi, on chassera aux Trois Fontaines.

— Et non pas aux Quatre Fontaines, tu entends bien? fit observer Bomminaco, avec son habituelle gravité comique.

Les amis rirent de la plaisanterie, et le rire gagna André lui-même. Cette malignité ne lui déplaisait point. Bien plus, maintenant que c'était un bruit sans fondement, il était bien aise que ses amis crussent renouée sa relation avec Hélène. Il se détourna pour causer avec Musellaro qui arrivait. Par quelques paroles venues jusqu'à ses oreilles, il s'aperçut que dans le groupe on parlait de lord Heathfield.

— Je l'ai connu à Londres, il y a six ou sept ans, disait le duc de Beffi. Il était *lord of the Bedchamber* du prince de Galles, ce me semble...

Puis la voix s'abaissa. Le duc devait raconter des choses énormes. L'oreille d'André, parmi des lambeaux de phrases licencieuses, distingua deux ou trois fois le titre d'un journal fameux dans l'histoire des scandales de Londres, la *Pall Mall Gazette*. Il aurait voulu écouter: une curiosité terrible l'envahissait. Son imagination lui représenta les mains de lord Heathfield, ces mains pâles, si expressives, si significatives, si révélatrices, ces mains inoubliables. Mais Musellaro continuait de parler; il dit :

— Sortons, je te raconterai...

Dans l'escalier, ils trouvèrent le comte Albonico qui montait. Le comte portait le deuil de Donna Hippolyta. André s'arrêta pour lui demander des détails sur le douloureux événement. Il avait appris le malheur en novembre, à Paris, par Guy Montelatici, cousin de Donna Hippolyta.

— Était-ce vraiment le typhus?

Le veuf blondasse et terne cueillit au vol cette occasion d'épancher son chagrin. Il promenait maintenant ce chagrin comme il avait promené autrefois la beauté de sa femme. Le bégaiement rendait ses paroles larmoyantes; et on aurait dit que, d'un moment à l'autre, ses yeux blanchâtres allaient se vider comme deux poches de pus.

Musellaro, qui voyait l'élégie du veuf traîner un peu en longueur, pressa André en disant :

— Allons, nous serons trop en retard.

André prit congé, renvoyant à une prochaine rencontre la suite de cette commémoration funèbre; et il sortit avec Musellaro.

Les paroles du comte Albonico avaient réveillé chez lui le sentiment singulier qui l'avait dominé à Paris durant quelques jours après la nouvelle de cette mort, sentiment mêlé d'un désir douloureux et ensuite d'une sorte de complaisance. En ces jours-là, l'image de Donna Hippolyta, presque perdue dans l'oubli, avait réapparu à travers la période de la maladie et de la convalescence, à travers tant d'autres vicissitudes, à travers l'amour de Marie Ferrès : image très lointaine, mais enveloppée de je ne sais quelle idéalité. Il avait obtenu d'elle un consentement : et, bien qu'il ne l'eût pas possédée, il lui devait une des plus grandes ivresses humaines : l'ivresse de la victoire sur un rival, d'une victoire bruyante, en présence de la femme désirée. Alors, le désir qu'il n'avait pu satisfaire avait ressuscité; et, sous l'empire de l'imagination, l'impossibilité de satisfaire jamais ce désir lui avait donné une inquiétude indicible, des heures de véritable supplice. Plus tard, entre le désir et le regret, un autre sentiment était né : le sentiment poétique de la beauté idéalisée par la mort. Il lui plaisait que son aventure se terminât ainsi, pour toujours. Cette femme non possédée, mais pour la conquête de laquelle il avait été sur le point de perdre la vie, cette femme à peine connue se dressait, unique et intacte, à la cime de sa pensée, dans une transfiguration divine. *Tibi, Hippolyta, semper!*

Musellaro racontait à André comment Julie Moceto s'était rendue.

— Elle est donc venue aujourd'hui, vers deux heures, disait-il ; — et, dans son enthousiasme, il donnait quantité de détails sur la rare et secrète beauté de cette Pandore inféconde.

— Tu as raison : une merveilleuse coupe d'ivoire...

Quelques jours auparavant, dans la nuit de pleine lune, après le théâtre, lorsque son ami était monté seul au palais Borghèse, André avait éprouvé une légère piqûre. Cette piqûre, presque imperceptible, recommençait maintenant à se faire sentir; et elle causait une mauvaise humeur mal définie,

mais au fond de laquelle, pêle-mêle avec les souvenirs, s'agitaient peut-être la jalousie, l'envie et cette suprême intolérance, égoïste et tyrannique, qui était dans sa nature et le poussait parfois à désirer presque la destruction d'une femme qu'il avait élue et possédée, pour qu'elle ne pût désormais appartenir à personne. Nul ne devait boire au verre où déjà il avait bu. Le souvenir de son passage devait suffire à combler une vie entière. Ses maîtresses devaient rester éternellement fidèles à son infidélité. Tel était le rêve de son orgueil. D'ailleurs, il trouvait déplaisante la publication, la divulgation d'un secret de beauté. Certes, si le Discobole de Myron, ou le Doryphore de Polyclète, ou la Vénus de Cnide lui avait appartenu, son premier soin aurait été d'enfermer le chef-d'œuvre dans un lieu inaccessible et d'en réserver la jouissance pour lui seul, par crainte que la jouissance d'autrui ne diminuât la sienne propre. Mais alors, pourquoi avait-il concouru lui-même à la publication de ce secret? Pourquoi avait-il stimulé lui-même la curiosité de son ami? Pourquoi avait-il lui-même souhaité à cet ami bonne chance? En outre, la facilité avec laquelle cette femme s'était donnée lui inspirait de la colère et du dégoût, l'humiliait aussi un peu.

— Où allons-nous? demanda Musellaro en s'arrêtant sur la place de Venise.

Au fond de ses émotions et de ses pensées diverses, André conservait dans l'âme le trouble suscité par sa rencontre avec Don Manuel et l'image éblouissante de la Siennoise. Et précisément, au milieu de ces perturbations passagères, une sorte d'anxiété l'attirait vers la maison de l'aimée.

— Je rentre chez moi, répondit-il. Passons par la rue Nationale. Fais-moi la conduite.

A partir de cet instant, il n'écouta plus ce que lui disait Musellaro. La pensée de Marie Ferrès le domina tout entier. En arrivant devant le théâtre, il eut une seconde d'hésitation : il ne savait pas s'il devait choisir le trottoir de droite ou celui de gauche. Et, pour reconnaître la maison, il lisait les numéros sur les portes.

— Mais qu'as-tu donc? lui demanda son ami.

— Rien. Je t'écoute.

Il regarda un numéro et calcula que la maison devait être

à gauche, pas très loin, probablement dans le voisinage de la Villa Aldobrandini. Les grands pins de la villa apparurent, légers dans le ciel étoilé; la nuit était glaciale, mais sereine: la Tour des Milices dressait sa masse carrée, sombre parmi les étoiles: les lauriers qui croissaient sur la muraille de Servius dormaient à la lueur des lanternes, immobiles.

Quelques numéros encore, et ils arriveraient à celui indiqué sur la carte de Don Manuel. André tremblait comme si Marie avait dû venir à sa rencontre... Il passa au ras de la grande porte et ne put s'empêcher de regarder en l'air.

— Que regardes-tu donc? lui demanda Musellaro.

— Rien. Donne-moi une cigarette. Marchons plus vite : il fait froid.

Ils suivirent la rue Nationale jusqu'aux Quatre Fontaines, en silence. La préoccupation d'André était manifeste. Musellaro lui dit :

— Il y a certainement quelque chose qui te tourmente.

André se sentait le cœur si gros qu'il fut sur le point de se laisser aller aux confidences. Mais il se maîtrisa. Il était encore sous l'impression des méchancetés entendues au Cercle, du récit de Jules, de toute cette indiscrétion étourdie qu'il avait provoquée lui-même, qu'il avait professée lui-même. L'absence complète de mystère dans la bonne fortune, la complaisance vaniteuse des amants qui acceptent les plaisanteries et les sourires d'autrui, l'indifférence cynique avec laquelle ceux d'hier vantent les qualités de leur maîtresse à ceux qui sont déjà en voie de la prendre, et l'affectation avec laquelle les premiers donnent aux seconds des conseils pour atteindre plus vite le but, et l'empressement avec lequel les seconds donnent aux premiers les plus minutieux détails sur le rendez-vous obtenu, pour savoir si la *manière* dont cette femme vient de se livrer concorde avec celle dont elle s'était livrée d'autres fois, et les cessions, et les concessions, et les successions, bref, toutes les petites et grandes lâchetés qui font cortège aux doux adultères mondains, tout cela lui parut réduire l'amour à une promiscuité insipide et immonde, à une vulgarité ignoble, à une prostitution innommable. Les souvenirs de Schifanoia lui traversèrent l'âme comme des parfums vivifiants. Dans sa pensée, l'image de la Siennoise resplendissait

de clartés si vives qu'il en était presque étonné : et ce qu'il voyait plus distinctement, plus lumineusement que tout le reste, c'était l'attitude qu'elle avait prise dans le bois de Vicomile en prononçant les brûlantes paroles. Ces paroles, les entendrait-il encore de cette bouche? Qu'avait fait Marie, qu'avait-elle pensé, comment avait-elle vécu depuis le jour de la séparation? Son trouble intérieur croissait à chaque pas. Semblables à des fantasmagories mobiles et fuyantes, des fragments de visions lui traversaient l'esprit : un coin de paysage, un lambeau de mer, un escalier dans les fourrés de roses, l'intérieur d'une chambre, tous les lieux où un sentiment était né, où une douceur s'était épanchée, où elle avait répandu le charme de sa personne. Et il éprouvait un frissonnement profond à penser qu'elle gardait peut-être encore dans son cœur la passion vivante, qu'elle avait peut-être souffert et pleuré, peut-être aussi rêvé et espéré. Qui sait?

— Eh bien? dit Jules Musellaro, comment vont tes affaires avec lady Heathfield?

Ils descendaient la rue des Quatre Fontaines et se trouvaient devant le palais Barberini. A travers les grilles, entre les colonnes de pierre, le jardin apparaissait plongé dans l'ombre, animé par un faible murmure de jets d'eaux, dominé par la masse blanche de l'édifice où le portique seul avait encore de la lumière.

— Tu dis? demanda André.

— Comment vont tes affaires avec Hélène?

André regarda le palais. Il crut sentir en ce moment dans son cœur une grande indifférence, la mort vraie du désir, le renoncement final; et, pour répondre, il trouva une phrase quelconque :

— Je suis ton conseil. Je ne rallume pas la cigarette...

— Et cependant, pour cette fois, cela en vaudrait peut-être la peine. L'as-tu bien regardée? Il me semble qu'elle est embellie : il me semble, comment dirai-je? qu'elle a quelque chose de nouveau... *Nouveau*, non : je m'explique mal. Elle est devenue plus intense, sans rien perdre du caractère de sa beauté : elle est, pourrait-on dire, *plus Hélène* que l'Hélène d'il y a deux ou trois ans; bref, elle s'est « quintessenciée ». Effet de son

second printemps, sans doute : car je crois qu'elle frise de bien près la trentaine. Qu'en penses-tu?

André sentit que ces paroles l'aiguillonnaient et le rallumaient. Pour raviver et exaspérer le désir d'un homme, rien ne vaut l'éloge fait par un autre de la femme qu'il a trop longtemps possédée ou trop longtemps désirée. Il y a des amours agonisants qui se prolongent encore par l'effet de l'envie d'autrui, de l'admiration d'autrui : car l'amant dégoûté ou las redoute de renoncer à ce qu'il possède ou à ce qu'il assiège en faveur d'un rival possible.

— Qu'en penses-tu? Et puis, faire de cet Heathfield un Ménélas, ce doit être un plaisir extraordinaire.

— Je le crois aussi, dit André, en s'efforçant de prendre le ton frivole de son ami. Nous verrons.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(Traduction de G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

LE

PROCÈS DES MINISTRES

EN 1830 [1]

Plusieurs membres du dernier ministère de Charles X avaient été arrêtés. MM. de Peyronnet, de Chantelauze et de Guernon-Ranville étaient à Tours, cherchant, sous des noms supposés, à gagner Bordeaux. M. de Peyronnet aurait été au moment d'être relâché, lorsqu'il fut trahi par un sieur Forest, ancien procureur général à la Cour de Bourges, qu'il avait maltraité pendant son passage au ministère de la justice. On avait conduit le fugitif devant lui ; M. de Peyronnet, avec beaucoup de présence d'esprit, lui avait dit : « Puisqu'on assure, monsieur, que vous connaissez M. de Peyronnet, vous n'hésiterez pas, sans doute, à déclarer que je n'ai rien de commun avec lui. » M. Forest répondit : « Vous êtes monsieur de Peyronnet. » M. de Guernon-Ranville s'était fait passer pour le domestique de M. de Chantelauze : on allait le mettre en liberté, lorsqu'un marchand colporteur qui se trouvait à Tours et qui l'avait vu en Normandie le reconnut.

Le 6 août, M. de Salverte avait déposé sur le bureau de la Chambre des députés une proposition ainsi conçue : « La

1. M. le duc d'Audiffret-Pasquier veut bien nous communiquer cet extrait du tome VI des *Mémoires du chancelier Pasquier*, qui paraîtra prochainement chez MM. Plon, Nourrit et Cie.

Chambre des députés accuse de trahison les ministres signataires du rapport au Roi et des ordonnances du 25 juillet. » La proposition ayant été prise en considération, la Chambre nomma pour l'examiner une commission composée de MM. Daunou, Bérenger, Caumartin, Pelet, Madier de Montjau, Lepeletier d'Aulnay, Bertin de Vaux, Mauguin et de Salverte.

Le 15 août, M. de Polignac fut arrêté à Granville, au moment où il allait s'embarquer pour l'île de Jersey. Conduit à Saint-Lô, dans la prison, il m'adressa le 17, en ma qualité de président de la Chambre des pairs, une lettre dans laquelle il réclamait son privilège de pair; rien de plus juste, la charte nouvelle ayant statué, comme la charte ancienne, qu'un membre de la Chambre des pairs ne pouvait être arrêté qu'avec l'autorisation de cette Chambre. Il ajoutait, ne sachant pas ce que la Chambre déciderait à cet égard, ni si elle admettrait sa responsabilité dans les tristes événements qu'il déplorait plus que personne, que son désir était de se retirer chez lui pour y reprendre les habitudes d'une vie paisible, les seules qui convinssent à ses goûts. S'il ne pouvait obtenir la permission de rentrer dans ses foyers, il demandait qu'il lui fût permis de se retirer à l'étranger, avec sa femme et ses enfants. Enfin, si la Chambre des pairs voulait maintenir son arrestation, il désirait que le lieu de détention fixé par elle fût le fort de Ham, en Picardie, où il avait déjà été détenu, ou dans quelque citadelle *commode* et *spacieuse* à la fois. Il y aurait, ajoutait-il, quelque chose de barbare à le faire arriver dans la capitale dans un moment où tant de préventions étaient soulevées contre lui, préventions que sa voix ne pouvait apaiser, que le temps seul pouvait calmer.

Le 18, la commission de la Chambre des députés vint demander l'autorisation d'exercer tous les pouvoirs qui, dans le cours ordinaire de la justice, appartiennent au juge d'instruction et à la chambre du conseil.

La Chambre des députés discuta longtemps les conclusions de sa commission. Elles furent combattues avec force et talent par M. Persil et surtout par M. Villemain. Les esprits parurent un moment partagés. Le rapporteur de la commission, M. Bérenger, qui avait l'avantage de parler le dernier, en usa avec habileté: la proposition fut adoptée.

Le 29 août les quatre ministres arrivèrent au château de Vincennes. Il était temps de leur faire quitter les prisons de Tours et de Saint-Lô; leur sûreté eût pu être compromise par les violences populaires. Ils se mirent en route avant qu'on eût décidé à Paris quel serait le lieu de leur détention. J'étais allé au Palais-Royal pour entretenir le Roi de questions concernant la Chambre des pairs. Le Roi présidait le conseil; il sortit un moment, et après avoir terminé l'affaire qui m'amenait, il me dit ce qui le préoccupait. « Les anciens ministres vont arriver, me dit le Roi : nous ne voyons que la Conciergerie où il soit possible de les mettre avec sûreté, et pourtant c'est bien dur ». Je répondis qu'en outre le lieu me paraissait bien mal choisi. La Conciergerie, bien fermée, bien gardée, était au centre de Paris, dans le quartier le plus peuplé, là précisément où une émeute serait le plus à craindre. Il n'y avait, à mon avis, aucune convenance à mettre des prisonniers d'État dans une prison où d'habitude on enfermait les voleurs et les assassins. D'ailleurs, les prisonniers dont on se préoccupait ne devaient pas être jugés par un tribunal siégeant au Palais de Justice. « Mais où les mettre? dit le Roi. — Pourquoi pas au donjon de Vincennes? répliquai-je : ils y seraient parfaitement en sûreté, et il n'y a pas de prison d'où il soit plus difficile de s'évader. — Mais les interrogatoires qu'il faudra leur faire subir? — Eh bien, MM. les commissaires de la Chambre des députés iront deux ou trois fois en quinze jours à Vincennes. Si la Chambre des pairs doit les juger, il en sera de même de son président et pour ses commissaires, jusqu'au jour où les débats s'ouvriront. Il faudra alors les amener plus près du Luxembourg; mais jusque-là aucune difficulté sérieuse. » Le Roi trouva mon idée raisonnable et la fit adopter au conseil. Les ordres furent expédiés dans ce sens.

A plusieurs reprises Louis-Philippe m'avait entretenu des soucis que lui causait ce procès et de son vif regret que les anciens ministres se fussent laissé prendre, M. de Polignac surtout, contre lequel tant de passions étaient soulevées; mais dans cette dernière circonstance il alla plus loin : à partir de ce moment, il n'a pas cessé — c'est un témoignage que je lui dois — de me parler de sa crainte que ce procès n'eût une sanglante issue, de son intention de tout faire pour éviter ce

malheur, de s'y opposer de tout le poids de son *veto*. Pendant quatre mois j'ai reçu ses confidences de chaque jour ; elles n'ont jamais varié, et sa volonté n'a pas faibli un seul instant.

La commission nommée sur la proposition de M. de Salverte s'était empressée d'user du pouvoir que la Chambre lui avait si largement donné. Elle avait confié à trois de ses membres, MM. Bérenger, Mauguin et Madier de Montjau, le soin de diriger et de suivre l'instruction. Ces trois commissaires avaient interrogé deux fois les ministres dans le donjon de Vincennes entre le 28 août et le 9 septembre. Ils avaient entendu treize témoins, tant sur les faits qui avaient accompagné, suivi ou précédé les ordonnances que sur les actes de violence commis dans les trois journées de combat, et notamment sur la manière dont les hostilités avaient été engagées. Ils s'étaient fait délivrer, dans les différents ministères, toutes les pièces qui leur avaient paru de nature à justifier l'accusation.

Le rapport ne fut présenté que le 22 septembre : il était habilement conçu, mais malgré le soin apporté par son auteur, M. Bérenger, on y rencontrait tous les inconvénients résultant du système qu'on avait adopté. Le rapporteur aurait voulu qu'on se renfermât dans l'accusation de trahison, mais cette sage réserve ne pouvait convenir à ceux qui voulaient arriver à une condamnation capitale et qui, sans oser encore le dire, cherchaient à en préparer les moyens. Ils disaient : Le crime de trahison prévu par la charte n'est pas défini dans le Code ; aucune peine ne lui est assignée. C'est une circonstance que les accusés ne manqueront pas de faire valoir : qui sait si ce ne sera pas pour eux un moyen d'échapper à la condamnation? N'est-il pas à craindre que la Cour des pairs, obligée d'arbitrer la peine, ne veuille pas user de son pouvoir pour prononcer la peine capitale? On remédiera à cet inconvénient en faisant porter l'accusation, non pas seulement sur le crime de trahison, mais sur tous ceux qui peuvent résulter des faits que l'instruction a mis au jour, qui sont prévus par le Code et punis de la peine de mort. Pour plus de sûreté, on énumérera tous ces articles, afin que le but indiqué ne soit pas douteux.

Je ne calomnie point les intentions d'une partie de ceux qui adoptèrent les conclusions du rapport, car il serait difficile de ne pas les lire fort clairement dans le discours que

M. Mauguin prononça pour les défendre. Quatre commissaires avaient été de l'avis de M. Bérenger et voulaient borner l'accusation à la trahison. L'autre opinion, défendue par MM. Mauguin et de Salverte, ne l'avait emporté que d'une voix[1].

Voici les termes de la résolution proposée à la Chambre :

« La Chambre des députés accuse de trahison MM. de Polignac, de Peyronnet, de Chantelauze, de Guernon-Ranville, d'Haussez, Capelle et de Montbel, ex-ministres, *signataires des ordonnances* du 25 juillet : Pour avoir abusé de leur pouvoir, afin de fausser les élections et de priver les citoyens du libre exercice de leurs droits civiques : — pour avoir changé arbitrairement et violemment les lois du royaume : pour s'être rendus coupables d'un complot attentatoire à la sûreté intérieure de l'État ; — pour avoir excité à la guerre civile en armant ou portant les citoyens à s'armer les uns contre les autres, et porté la dévastation et le massacre dans la capitale et dans plusieurs autres communes, crimes prévus par les articles 56 de la charte de 1814 et par les articles 91, 109, 110, 123 et 125 du Code pénal.

» En conséquence, la Chambre des députés traduit MM. de Polignac, de Peyronnet, de Chantelauze, de Guernon-Ranville, d'Haussez, Capelle et de Montbel devant la Chambre des pairs.

» Trois commissaires pris dans le sein de la Chambre des députés seront nommés par elle au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages pour, en son nom, faire toutes les réquisitions nécessaires, suivre, soutenir et mettre à fin l'accusation devant la Chambre des pairs, à qui la présente résolution et toutes les pièces de la procédure seront immédiatement adressées. »

La discussion s'ouvrit le 27 septembre. M. de Martignac demanda la parole pour dire que la situation particulière dans laquelle il se trouvait ne lui permettait pas de prendre part à la délibération. M. de Polignac, malgré les vifs dissentiments politiques qui avaient existé entre eux, venait de réclamer son secours et l'avait prié de se charger de sa

1. Les quatre membres pour la simple accusation de trahison étaient MM. Bérenger, Madier de Montjau, Lepeletier d'Aulnay, Bertin de Vaux. Les cinq autres étaient MM. Daunou, Mauguin, Caumartin, de Salverte et Pelet.

défense : il n'avait pas cru devoir repousser cette marque de confiance. Le sentiment qui lui avait dicté cette résolution et la manière pleine de convenance dont il en donna connaissance à la Chambre lui concilièrent tous les suffrages.

Des discours prononcés à la Chambre des députés, je ne veux retenir que celui dans lequel M. Berryer employa un système de défense que, plus tard, les avocats des ministres ont suivi. Il soutint que, le trône étant renversé, la déchéance de Charles X et de ses légitimes héritiers ayant été prononcée et un autre souverain proclamé, on n'avait pas le droit de poursuivre des ministres qui n'étaient responsables que dans un ordre de choses qu'on avait détruit.

Il fallut ensuite se fixer sur l'ordre de la délibération, et cette nécessité souleva de grandes difficultés. Prononcerait-on sur tous les ministres? On vota successivement sur les quatre chefs d'accusation que proposait la commission et qui furent adoptés sans aucun changement, puis sur les sept ministres, en commençant par M. de Polignac et ses trois collègues détenus avec lui. Il y eut, pour la mise en accusation de M. de Polignac et son renvoi devant la Cour des pairs, 244 voix contre 47. M. de Peyronnet eut en sa faveur 54 voix, M. de Chantelauze 75, M. de Guernon-Ranville 74, M. d'Haussez 66, M. Capelle 61, M. de Montbel 69.

Les commissaires chargés de soutenir l'accusation devant la Chambre des pairs furent MM. Bérenger, Persil et Madier de Montjau. M. Persil venait d'être nommé procureur général près la cour royale de Paris. Le rôle de la Chambre des députes était terminé; celui de la Chambre des pairs commença.

II

Deux mois n'étaient pas encore écoulés depuis l'établissement du règne de Louis-Philippe et déjà les passions se donnaient carrière. Les révolutionnaires sentaient bien qu'ils avaient été trompés dans leurs espérances, que la liberté, l'égalité n'étaient pas établies telles qu'ils les concevaient. Il

leur fallait une société plus radicalement modifiée : les institutions nouvelles ne pouvaient les satisfaire, il fallait revenir à l'établissement d'une république. Pour atteindre leur but, ils cherchaient à troubler l'ordre par tous les moyens, par les journaux, par des placards dont ils couvraient les murailles, enfin, par les déclamations de leurs orateurs dans les clubs, les cafés, les estaminets et les cabarets. Le manque d'ouvrage, la misère qui en résultait, aidaient puissamment les efforts de leur propagande. Si le mal n'a pas été plus grand, ce fut grâce à la belle contenance, à la ferme attitude et au zèle de la garde nationale.

Le procès des ministres de Charles X, venant au milieu de toutes ces agitations, devait les augmenter encore et soulever les passions populaires. Sitôt après les journées de Juillet, lorsque les tombes des victimes étaient à peine fermées, lorsque les hôpitaux étaient remplis de blessés, comment le peuple aurait-il renoncé à une vengance qui, disait-on, lui était due ? Si le tribunal chargé de l'assurer s'y refusait, il devait exécuter lui-même l'arrêt de mort que des juges iniques n'auraient pas voulu rendre. Cela se disait tout haut, puis tout bas on ajoutait qu'on aurait à voir s'il ne convenait pas de punir les juges eux-mêmes. De telles excitations étaient redoutables, parce qu'on ne fait jamais en vain appel aux sentiments haineux de la classe populaire d'une grande ville. Ce qui était plus grave encore, c'était que la garde nationale ne s'y montrait pas complètement insensible : non sans doute qu'elle n'eût horreur de prêter assistance à un acte de violence, mais elle était animée d'une profonde indignation contre les ministres accusés, contre M. de Polignac, surtout. Pour le plus grand nombre, la condamnation de ce grand coupable à la peine capitale ne devait être qu'un acte de justice rigoureusement nécessaire. Pouvait-on espérer qu'elle employât la force des armes pour dissiper les attroupements, réprimer des émeutes, verser le sang de ses concitoyens pour défendre la vie de ceux qui n'avaient pas craint de déchaîner la guerre civile, d'ensanglanter les rues de Paris ?

Les discussions de la Chambre des députés, la manière dont l'acte d'accusation avait été rédigé, surtout le soin apporté dans cet acte à fixer l'attention publique et celle des juges

sur les scènes sanglantes des trois journées de Juillet n'étaient pas de nature à calmer les passions. Il faut dire que, dans les classes élevées, parmi les hommes politiques éclairés, les sentiments étaient d'une tout autre nature. La révolution de Juillet était jusqu'alors restée pure de tout sang versé hors de la chaleur du combat: fallait-il lui laisser perdre le caractère de générosité qui la recommandait aux yeux même de ses ennemis et lui avait peut-être concilié les suffrages de l'étranger? Il ne s'agissait, il est vrai, que de condamnations judiciaires requises au moyen des lois; mais était-il permis d'ignorer que ces condamnations amènent d'implacables ressentiments; on ne pouvait oublier la pente sur laquelle avait glissé la Révolution française. A quoi avaient servi ces exécutions faites au nom du salut public? Les vengeances auxquelles s'étaient laissés aller les gouvernements depuis quarante ans avaient-elles augmenté leur force et leur prestige? Ces crimes si rigoureusement punis qui excitent, au moment où ils sont commis, une si vive indignation, de quel œil différent ne sont-ils pas jugés, quelques années et souvent quelques mois plus tard! Cette sorte de justice alternativement invoquée et pratiquée par tous les partis, combien n'en avait-on pas reproché l'usage au gouvernement de la Restauration? Fallait-il que celui qui le remplaçait s'engageât dans les mêmes voies? La légalité de la vengeance était-elle si incontestable? En supposant que les objections ne fussent pas capables d'empêcher un jugement, elles devaient au moins commander une grande réserve dans l'application des peines.

Sous l'influence de ces considérations se forma un parti d'hommes modérés, bien décidés à réagir contre l'entraînement des passions populaires et de profiter de toutes les circonstances qui pourraient favoriser leur généreux dessein. C'est pour cette raison que la proposition de M. de Tracy, sur l'abolition de la peine de mort, eut l'air de rencontrer beaucoup plus de partisans qu'elle n'en avait réellement. Comment, en effet, supposer que l'application de cette peine pût avoir lieu pour des crimes politiques, lorsqu'on la repoussait pour les assassins, pour des êtres dont la société tout entière a horreur? On attendit avec impatience le rapport de la commission nommée pour examiner cette proposition. Il

avait été confié à M. Bérenger, ancien magistrat, auteur d'un ouvrage estimé sur les lois criminelles, homme de grand talent, du caractère le plus honorable, ayant dans la Chambre une grande autorité. La commission, tout en applaudissant aux idées philanthropiques de M. de Tracy, n'avait pu s'empêcher d'observer que l'application immédiate en serait impossible; elle avait pensé qu'un si grand changement dans le système de la pénalité ne pourrait s'introduire que graduellement, et qu'il serait à propos, sauf à l'étendre plus tard, de commencer par le supprimer dans un certain nombre de cas où ses inconvénients étaient plus sensibles : ainsi les crimes d'infanticide, de fausse monnaie, et enfin les crimes politiques. M. Bérenger avait déduit avec beaucoup d'art, de force et de logique les motifs qui avaient déterminé l'opinion de cette commission et concluait à l'ajournement de la proposition de M. de Tracy, appelant de tous ses vœux le moment où le gouvernement s'occuperait de la réaliser lui-même. Ce rapport eut un grand succès; on ne peut manquer de remarquer le soin et la puissance de raison avec lesquels il avait traité la question des crimes politiques : « Il faut bien le dire, nulle part les échafauds dressés au nom de la liberté n'ont affermi la liberté : elle rougirait de devoir à des supplices la plus faible partie de son existence ou de sa conquête : elle n'est durable qu'autant qu'elle est pure. Les révolutions ne parviennent à s'affermir que par la modération dans la victoire, par la générosité envers les vaincus, par la justice à l'égard de tous. »

La discussion eut lieu le surlendemain 8 octobre. M. de Tracy défendit longuement sa proposition. M. de Kératry lui succéda, fit un très beau discours, et demanda que la commission se retirât immédiatement pour rédiger et présenter à la Chambre un projet d'adresse au Roi, suppliant Sa Majesté de faire préparer dans son conseil une loi qui réalisât les vœux exprimés dans le rapport. M. de La Fayette parla dans le sens de M. de Tracy, déclara s'unir à lui, et demanda pour les crimes politiques l'abolition immédiate de la peine de mort. M. Girod de l'Ain proposa un projet de résolution ainsi conçu : « La peine de mort est abolie; un projet de loi sera présenté aux Chambres, dans la prochaine session, pour déterminer

les peines qui devront être substituées à la peine de mort, dans les cas auxquels elle est maintenant appliquée. Il sera sursis à toute exécution de la peine de mort qui serait prononcée jusqu'à la promulgation de la nouvelle loi dont les dispositions seront appliquées aux individus qui les auront encourues. »

M. le garde des sceaux soutint la proposition de M. de Kératry, qui fut adoptée; la commission se retira aussitôt pour rédiger l'adresse, qu'elle apporta le jour même, dans une séance qui eut lieu le soir. Cette adresse, rédigée avec beaucoup de prudence, s'appuyait sur le grand principe qui doit consacrer et fortifier le respect pour la vie de l'homme; on demandait qu'il fût graduellement et progressivement introduit dans la législation pénale de la France « ce qui la rendrait ainsi digne du siècle éclairé, témoin de tant de mémorables événements. La Chambre, ne pouvant entreprendre un si grand travail, appelait l'initiative de Sa Majesté. Trop de gloire y était attachée, trop d'avantages devaient en découler pour que la nation voulût le devoir à d'autres qu'à son Roi ». On voit qu'aucun cas n'était spécifié; mais le rapport et la discussion ne pouvaient laisser aucun doute sur les idées qui avaient dicté cette adresse.

L'adresse fut votée par 225 boules blanches contre 21 noires: le lendemain 9 octobre, le Roi répondit à la députation qui la lui présentait : « Le vœu que vous m'exprimez est depuis longtemps dans mon cœur. Témoin dans mes jeunes années de l'épouvantable abus qui a été fait de la peine de mort en matière politique, j'en ai constamment et bien vivement désiré l'abolition. Le souvenir de ce temps de désastres et le sentiment douloureux qui m'oppressent quand j'y reporte ma pensée vous sont un sûr garant de l'empressement que je vais mettre à vous faire présenter un projet de loi conforme à votre vœu. Quant au mien, il ne sera rempli que quand nous aurons entièrement effacé de notre législation toutes les peines et toutes les rigueurs que réprouvent l'humanité et l'état actuel de la société. »

Après une aussi éclatante manifestation de la Chambre des députés et l'accueil fait par le Roi à l'adresse qu'on lui présentait, qui désormais pouvait penser que la Chambre des

pairs userait du pouvoir discrétionnaire qui lui appartenait, pour donner en France le dernier exemple des condamnations capitales en matière de crimes politiques? Le parti avancé, les hommes qui cherchaient à perpétuer l'agitation, sentirent qu'ils allaient perdre une précieuse occasion, si on parvenait à calmer les haines qui poursuivaient les ministres de Charles X. Ils résolurent d'abord d'essayer leurs forces; s'ils n'obtenaient pas tout ce qu'ils voulaient, ils étaient bien certains d'arracher au pouvoir quelques concessions; ils répandirent le bruit qu'on trahissait le peuple, que, peu soucieux de tirer une juste vengeance du sang des citoyens répandu dans les trois journées de Juillet, on avait résolu dans les Chambres et au Palais-Royal de soustraire à la sévérité des lois les coupables, auteurs des massacres qui avaient désolé la ville de Paris. On affirmait qu'une pétition des blessés, qui avait produit un si bon effet à la Chambre, n'était qu'une misérable intrigue. On avait abusé de la faiblesse de quelques âmes sensibles, surpris de rares signatures qui ne pouvaient l'emporter sur des milliers de blessés qui réclamaient justice. Peut-être, en effet, comme il arrive souvent en pareilles circonstances, la pétition avait-elle été préparée avec peu de prudence; toujours est-il que certains journaux publièrent de nombreux démentis, et il fut bientôt établi dans le peuple, et dans la garde nationale, qu'il ne fallait voir dans cet acte de générosité si vanté qu'une comédie sentimentale sans valeur. En peu de jours, l'agitation devint extrême. Le 17 octobre, les groupes qui se réunissaient sur différents points de la capitale, notamment aux environs du Palais-Royal, jusque dans les cours et le jardin, commençaient à faire entendre le cri de : *Mort aux ministres! Mort à Polignac!*

Les patrouilles de la garde nationale dispersaient, non sans peine, les rassemblements, mais l'obstination des manifestants était extrême; repoussés d'un côté, ils reparaissaient presque aussitôt de l'autre. Le lendemain, une bande revint encore portant un drapeau tricolore sur lequel était écrit : *Mort aux ministres!* Le porte-drapeau et une partie de ceux qui l'entouraient furent arrêtés et conduits au poste le plus voisin. Des placards étaient affichés dans les rues les plus fréquentées; on réclamait la mort des ministres et on proférait contre les juges les menaces les plus révoltantes. Un homme qui avait

arraché un de ces placards dans le jardin du Luxembourg fut poursuivi par une troupe de furieux et n'eut que le temps de se jeter dans une maison. Il s'y trouva bloqué par le flot populaire et n'en put sortir que lorsque la garde nationale fut arrivée assez en force pour le délivrer.

On apprit, vers huit heures du soir, qu'un rassemblement considérable se formait dans le haut de la rue Saint-Honoré, toujours aux cris de : *Mort aux ministres !* Des gens arrivant des faubourgs s'y joignirent, et bientôt il remplit la rue Saint-Honoré dans toute sa longueur et se porta sur le Palais-Royal. Les troupes qui étaient réunies étaient évidemment insuffisantes pour résister à un tel orage; un appel fut adressé aux légions de la garde nationale les plus rapprochées, mais il était à craindre qu'elles n'arrivassent trop tard pour préserver la demeure royale de l'invasion dont elle était menacée. Fort heureusement, un ou deux bataillons arrivèrent et barrèrent la rue entre la barrière des Sergents et la place du Palais-Royal; ils purent contenir la foule et donner le temps aux renforts d'arriver et de la disperser.

L'entreprise manquée de ce côté, les chefs formèrent plus loin une colonne de sept ou huit cents hommes qui se porta sur Vincennes, où elle arriva vers onze heures du soir. A la porte du château, ils voulurent d'abord escalader une première barrière qui en défendait les approches, et comme le général Daumesnil, commandant la place, venait pour parlementer avec eux, ils lui dirent : *Nous voulons les ministres, ou leur mort.* Le général n'était pas homme à se laisser intimider. Il répondit qu'il ne pouvait remettre les prisonniers que sur les ordres des autorités qui les avaient confiés à sa garde. Sur leur insistance, il ajouta qu'ils devaient savoir qu'il n'était pas d'humeur à se laisser forcer la main, que s'ils parvenaient à pénétrer dans la place, il la ferait sauter ainsi que le donjon et la moitié du faubourg Saint-Antoine. L'effet de cette attitude si ferme ne se fit pas attendre : tous les braves si déterminés une minute auparavant, se mirent à crier : *Vive Daumesnil! Vive la jambe de bois!* Puis ils prièrent le général de leur accorder un tambour et deux gardes nationaux pour les reconduire jusqu'au Château d'Eau, sur le boulevard Saint-Martin. Il y consentit et s'en débarrassa ainsi.

Rentrés dans Paris, ils retournèrent au Palais-Royal ; pendant le trajet, la troupe s'était augmentée. Ils étaient peut-être mille et avaient à leur tête un homme à cheval. Cette fois, ils ne demandèrent plus seulement la mort des ministres détenus à Vincennes, mais la liberté de leurs camarades arrêtés le matin.

La garde nationale était restée en force autour du palais ; elle était sur ses gardes, ses positions étaient bien choisies. Les séditieux furent refoulés ; leur chef apparent, leur drapeau, leur tambour et deux cents des plus acharnés tombèrent aux mains de la garde nationale. Tous ces prisonniers, joints à ceux que l'on avait faits le matin et dans la journée, finirent par encombrer les postes de police. Il fallait les mener à la préfecture ; on craignait qu'ils ne fussent enlevés en route. Une escorte de trois cents hommes de la garde nationale les y conduisit.

Vers sept heures du matin, l'ordre était tout à fait rétabli. Le Roi descendit dans la cour du palais à l'heure du défilé des gardes montantes et descendantes. Il était accompagné de son fils, le duc d'Orléans, du général La Fayette, et du maréchal Gérard, ministre de la guerre. Il adressa à la garde nationale à pied et à cheval des éloges mérités pour les services que ces différents corps avaient rendus à l'ordre public dans le cours de la nuit.

Le péril avait été écarté, mais de pareils troubles n'étaient-ils pas graves pour un gouvernement encore mal assuré? Il fallait rassurer le gros commerce de Paris, auquel ces émeutes portaient un gros préjudice. L'occasion était bonne pour signaler sans ménagement à l'indignation publique les fauteurs et les acteurs de ces désordres. Le 19 au matin, le *Moniteur* publia un article officiel évidemment envoyé la veille, avant la grande scène qui n'avait éclaté qu'à huit heures du soir. Les actes commis le 17 et dans la matinée du 18 étaient qualifiés avec une juste sévérité : cependant, au travers de ces paroles de réprobation, on voyait déjà percer la faiblesse sur laquelle avaient compté ceux qui avaient organisé la sédition. « Dans les circonstances mêmes, était-il dit, qui ont donné lieu à ces désordres, aucun prétexte ne les autorise. Le gouvernement, qui pense que l'abolition universelle et

immédiate de la peine de mort n'est pas possible, pense aussi, après un examen attentif, que pour la restreindre dans notre code aux seuls cas où la nécessité la rend légitime, il faut du temps et un long travail; mais il sait en même temps que son premier devoir est le ferme maintien de l'indépendance des juges et de la sûreté de tous. Il sait que l'honneur comme le repos de la société sont à ce prix; il la garantira de toutes violences. Des ordres ont été donnés pour dissiper tous les rassemblements tumultueux, interdire tout placard, tous cris injurieux ou menaçants. Leurs auteurs seront poursuivis selon les lois... » Malgré l'apparente fermeté de ces dernières paroles, il était évident que le gouvernement battait en retraite sur l'affaire des ministres, puisqu'il donnait clairement à entendre qu'il n'y avait pas moyen de songer pour le moment à introduire dans la législation criminelle l'adoucissement que la Chambre des députés avait réclamé et qui pouvait influer sur leur sort.

Vers le milieu de la matinée, le *Moniteur* publia un supplément dans lequel se trouvait un récit assez exact de ce qui s'était passé la veille, dans la soirée, et la nuit : « Une enquête sévère, était-il dit en terminant, aura lieu sur les véritables auteurs de ces désordres, qui inspirent à la population une si juste antipathie; les lois et les juges du pays en feront justice. Le repos d'un grand peuple ne saurait être compromis par quelques brouillons qui fomentent des passions coupables, égarent quelques esprits crédules et servent directement ou indirectement les plus mauvais desseins. La garde nationale est digne des plus grands éloges; sa conduite a été prompte, ferme, sage, bien calculée; elle conçoit et remplit parfaitement sa mission, elle maintient l'ordre au profit de la justice et de la liberté. »

Un ordre du jour de M. de La Fayette parut en même temps que cet article. On y remarquait cette phrase : « Ce n'est pas ainsi (en s'élevant contre tous les désordres des jours précédents), qu'on parviendra à consolider ce que nous avons déjà gagné par la révolution de la grande semaine, et à obtenir ce qui nous reste à faire pour achever la régénération de la France sur des bases de liberté complète, sans restriction comme sans alliage, sur des bases dignes de cette révolution,

faite par un peuple généreux, ayant le sentiment de ses droits et de ses devoirs. » Toujours ce besoin de régénérer la France et de compléter ses libertés! C'était précisément ce que voulaient, à leur manière, les chefs des hommes contre lesquels la garde nationale venait de marcher; c'était le but qu'ils se vantaient de poursuivre, ce qu'ils prétendaient enlever par la force. Puis parurent deux pièces que le gouvernement ne fit point insérer au *Moniteur*, la proclamation du préfet de police et celle du préfet de la Seine. Il était impossible qu'en de telles circonstances, ces magistrats ne fissent pas entendre leurs voix.

La proclamation du préfet de police, M. Girod de l'Ain, cherchant en quelque sorte une excuse au peuple qui avait pris part à ces désordres, disait : « Un grand procès suit son cours;... on voudrait faire croire au peuple que les accusés seront soustraits à la responsabilité de leurs actes... Il saura qu'on l'abuse, que justice sera faite; mais, pour qu'elle le soit, il faut que la majesté des lois et l'indépendance des juges soient respectées: c'est avec calme qu'il attendra ce résultat. » Sans doute le sens de ces paroles était rigoureusement correct, mais le peuple qui les lisait devait y puiser la confiance qu'il ne fallait pas désespérer de la condamnation des ministres.

Le préfet de la Seine, M. Odilon Barrot, avait employé un langage plus habile. Sa proclamation était beaucoup plus longue. Elle contenait sur la *justice* opposée à la *vengeance*, sur les *accusés* placés sous la sauvegarde des lois et qui devaient être *chose sacrée* pour le peuple, des phrases très bien dites, mais au milieu desquelles il en avait laissé échapper une de la dernière inconvenance. Voulant toujours fournir des excuses au peuple, « une démarche inopportune, avait-il dit, a pu faire supposer qu'il y avait concert pour interrompre le cours ordinaire de la justice à l'égard des anciens ministres... ». Ainsi le préfet de la Seine, membre de la Chambre des députés, se permettait de désigner par les mots de *démarche inopportune* une adresse votée par la Chambre des députés à une immense majorité, présentée par elle au Roi et accueillie par Sa Majesté avec une satisfaction dont sa réponse faisait foi.

Ces deux proclamations furent placardées dans les rues, et tous les journaux s'empressèrent de les transcrire, moins le *Moniteur*, auquel le gouvernement en fit défense fort à propos.

Les députés s'étaient montrés très blessés du langage de leur collègue M. Barrot: plusieurs en avaient aussitôt porté leurs plaintes au Roi. En bonne justice, il aurait dû être remplacé le lendemain à la préfecture de la Seine; mais il avait pris une part fort active aux journées de Juillet, il avait été commissaire pour accompagner Charles X jusqu'à la frontière, il était étroitement lié avec M. de La Fayette et M. Dupont de l'Eure, ministre de la justice: c'était une puissance! Dans l'intimité du Palais-Royal, on comptait beaucoup sur son attachement particulier à la personne du Roi. M. Odilon Barrot resta donc à son poste, contre le vœu et la demande du ministre de l'intérieur. Ce fut M. Guizot qui bientôt après se retira, ne pouvant supporter la responsabilité que faisait peser sur lui un pareil collaborateur. M. Girod de l'Ain, bien moins compromis que M. Barrot, fut moins heureux et fut remplacé, dès les premiers jours de novembre, par M. Treilhard, fils du conventionnel, membre distingué du Conseil d'État de l'Empire.

III

L'accusation fut apportée à la Chambre des pairs le 1er octobre par un message de la Chambre des députés. En ma qualité de président, je proposai un projet d'arrêté ainsi conçu : « La Chambre, vu le message à elle adressé, sous la date du 30 septembre dernier, portant communication de la résolution prise par la Chambre des députés dans la séance du 28 du même mois, et de la nomination des commissaires chargés de suivre et de soutenir l'accusation portée en ladite résolution, arrête qu'à l'effet de procéder ainsi qu'il appartiendra sur ladite résolution, elle se réunira en cour de justice lundi prochain, 4 du présent mois, à midi, et que la Chambre des députés en sera informée par un message. »

A la première réunion du lundi 4 octobre, l'appel nominal donna cent trente-deux présents. Deux excuses furent présentées : celle du duc de Grammont, beau-frère de M. de

Polignac, — elle fut acceptée, — celle de M. de Chabrol, membre du ministère du 8 août, mais l'ayant quitté à l'époque de l'entrée de M. de Peyronnet. Cette dernière fut rejetée, sur l'opposition formelle de M. Lainé. Je donnai ensuite connaissance à la cour des questions qu'elle avait à résoudre et terminai mon exposé par la lecture d'un projet d'arrêt qui devait, en régularisant la situation de la cour, lui assurer l'usage de tous ses droits.

J'avais, dès le début, pris une méthode dont je ne me suis jamais départi : la rédaction de l'arrêt avait été faite d'accord avec M. Portalis, puis soumise à une réunion composée de quinze membres de la cour, choisis tout à la fois parmi les plus instruits en ces matières et parmi les plus influents dans les différentes nuances d'opinions. MM. Lainé et Roy représentaient les hommes qui conservaient le plus d'affection pour la famille tombée, et par conséquent fort enclins à l'indulgence. MM. Portalis, Siméon, de Bastard, de Broglie, de Sainte-Aulaire, Portal et Mounier étaient au nombre des jurisconsultes les plus éclairés de la Chambre; MM. de Pontécoulant, Molé, Séguier, Decazes passaient pour favorables au nouvel ordre des choses. J'ai dû à cette manière de procéder l'avantage de ne rencontrer aucun obstacle, de faire accepter facilement à la cour des propositions qui très probablement n'auraient été adoptées qu'après de fort longues discussions. Dans la séance du 4, après de fort courtes observations, l'arrêt que j'avais proposé fut rendu avec de très légères modifications[1].

Les pièces à l'appui de l'accusation ne m'arrivèrent que du 15 au 20, et les interrogatoires ne commencèrent que le 25. J'allai pendant trois jours de suite à Vincennes avec les trois commissaires. J'éviterai les détails déjà connus du public; je veux me borner à donner une idée générale des interrogatoires et de l'impression qu'ils produisirent sur nous.

J'avais déjà eu le pénible devoir de franchir les portes du donjon de Vincennes; j'avais voulu, dès les premiers jours du mois, juger par moi-même de la situation des prisonniers que venait de remettre en nos mains la Chambre des députés.

1. Je crois inutile de donner ici le texte de l'arrêt, qui se trouve dans tous les recueils officiels.

J'étais accompagné des commissaires désignés par elle, de M. de Sémonville, grand référendaire, et de M. Cauchy, greffier de la Cour. C'était à moi qu'allait appartenir désormais le devoir et le soin de régler tout ce qui concernait le régime intérieur des accusés et les facilités qui leur seraient accordées pour communiquer avec leurs parents ou leurs amis. Ils avaient été pendant de longs jours tenus au secret rigoureux; on l'avait levé fort récemment, mais le commandant avait cru devoir les soumettre à des précautions qui rendaient tout rapport avec l'extérieur fort pénible. J'avais bien des fois en ma vie visité des prisons, comme préfet de police; les prisons de Paris et toutes les misères qu'elles renferment m'étaient connues. Mais les prisons d'État ont un caractère particulier par la nature des faits qui y conduisent et par celle des personnes qu'elles contiennent; elles n'étaient pas sous l'inspection du préfet de police, je n'y avais par conséquent jamais pénétré. Du donjon de Vincennes je ne connaissais que ce qu'on laissait visiter aux curieux : la chambre où le grand Condé avait été enfermé et celle où Mirabeau avait écrit à Sophie les lettres brûlantes qu'on a publiées.

Ce fut avec la plus pénible émotion que j'entendis le bruit des verrous et aperçus derrière la lourde porte du cachot M. de Polignac. Je n'avais eu avec lui que de bons rapports; dix-huit mois auparavant, il me faisait offrir d'être ministre avec lui! Il supportait sa captivité avec beaucoup de calme et une sérénité qui ne manquait pas de dignité, fort différent en cela de M. de Peyronnet, qui avait contre la prison des éclats d'indignation affectés dont je fus peu troublé. Je me souvenais avec quelle implacable dureté il avait frappé ses adversaires dans le moment de sa puissance et quelle insensibilité il avait montré pour des misères semblables à celles dont il gémissait. Nos dissentiments politiques avaient, pendant la durée de son premier ministère, donné à ses rapports avec moi un caractère d'aigreur que je n'avais rencontré chez aucun de ses collègues. Il avait usé envers mes amis de procédés dont j'avais été profondément blessé; j'étais cependant bien décidé à tout faire pour qu'il fût convaincu que j'avais tout oublié. M. de Chantelauze témoignait une grande résignation, et sa figure maladive inspirait une vive sympathie. M. de Guer-

non, qui depuis a eu une excellente tenue, venait d'éprouver des souffrances assez vives; l'impression qui lui en était restée avait pu un moment faire craindre qu'il ne tombât dans une sorte de désespoir. Il se plaignait très vivement des entraves apportées à ses libres conversations avec sa femme et les personnes qui avaient obtenu la permission de le visiter.

L'interrogatoire de M. de Polignac dura sept heures et occupa tout le premier jour. Le second fut rempli par l'interrogatoire de M. de Peyronnet et par celui de M. de Chantelauze: le troisième, enfin, par celui de M. de Guernon-Ranville.

J'avais, de concert avec M. de Bastard, donné aux interrogatoires la plus grande latitude: il ne fallait pas qu'on pût dire que les commissaires avaient négligé une seule des voies qui pouvaient s'offrir aux accusés pour se défendre. Comment avait été amenée la formation première du ministère du 8 août? quels étaient les motifs de changements successifs opérés dans ce ministère? comment avait été suscitée la résolution de dissoudre la Chambre des députés et de recourir à de nouvelles élections? comment était venue, sur le vu de ces élections, et par qui avait été suscitée la pensée des ordonnances du 25 juillet? quelle part chacun avait-il eue au projet, à la rédaction, à l'adoption de ces ordonnances? n'aurait-il pas été bien compris qu'elles constituaient un véritable coup d'état? de quel moyen était-on convenu pour en assurer l'exécution? comment avaient été prises les résolutions qui avaient amené la mise en état de siège de la ville de Paris et les désastres des trois journées? par qui avaient été donnés les ordres qui avaient tout décidé pendant ces trois journées? de quel côté avait été la première agression? comment, par qui, par quels motifs avaient été repoussées les propositions de paix qu'avaient apportées à l'état-major des Tuileries, dans la journée du mercredi, un certain nombre de députés? Le Roi avait-il été exactement informé des événements, des malheurs sans nombre qui accablaient la capitale? s'il avait été induit en erreur à cet égard, à qui fallait-il en attribuer le tort? qu'est-ce qui s'était opposé jusqu'à la fin à ce qu'il écoutât les vœux, les doléances de ses sujets et leur accordât les justes satisfactions auxquelles ils avaient droit?

Puis nos questions portèrent sur l'affaire des incendies, à

propos de laquelle le rapport de la commission de la Chambre des députés faisait peser sur le gouvernement des soupçons qu'il fallait éclaircir. Sur ce point, les prévenus eux-mêmes avaient pris les devants en réclamant, même par la voie des journaux, la plus sévère enquête. Mes questions étaient posées sans nulle malveillance, sans nul désir d'embarrasser ou de troubler les accusés; mais quelles pitoyables réponses! des dénégations manifestement démenties par les faits : les ordonnances n'étaient pas un coup d'État, et le pouvoir de les rendre était toujours justifié par l'article 14 de la charte.

Ce qui fut plus fâcheux encore, c'est le système dont M. de Polignac prit l'initiative et que ses trois collègues adoptèrent sans hésiter. La ville de Paris ayant été mise en état de siège, les ministres, à partir de ce moment, n'étaient plus responsables de rien, n'avaient plus rien à ordonner, à prescrire. Ils étaient venus à l'état-major des Tuileries pour être mieux informés des événements et nullement pour les diriger. Tous les reproches, à partir de ce moment, devaient donc, suivant eux, se reporter sur le maréchal Marmont. Ils croyaient en pouvoir faire impunément leur bouc émissaire, en conséquence de ce fait si grave de la mise en état de siège d'une capitale. M. de Polignac affirmait que ni lui ni ses collègues n'en avaient en aucune manière entrevu les conséquences. Quant aux ordres qu'il avait personnellement donnés comme ministre de la guerre par intérim, pour les mouvements préalables et les rassemblements des troupes, il avait beau jeu quand il invoquait l'insuffisance des dispositions prises. Il était malheureusement avéré que son incurie devait s'expliquer par la confiance où il s'était complu que nul obstacle ne s'opposerait à l'exécution de ses plans, qu'il n'avait à craindre que la sédition de quelques centaines de misérables dont auraient aisément raison trois ou quatre escadrons de gendarmerie.

Lorsque je posai la question de l'influence que le Roi lui-même pouvait avoir exercée sur ses ministres, quand je leur demandai s'ils avaient été contraints par cette autorité souveraine, ils s'imposèrent dans leurs réponses un devoir de délicatesse dont aucun d'eux ne s'écarta et couvrirent le Roi.

Malgré les dénégations de M. de Polignac, il ressortait de

tous les faits établis par l'enquête, aussi bien que par les réponses de ses collègues, qu'il avait entretenu avec persévérance Charles X dans l'erreur sur la gravité de la situation, et que depuis le commencement de la crise, c'est-à-dire depuis le mardi soir 27, tout le pouvoir avait été concentré dans ses mains. Il avait sur toutes choses agi souverainement et sans les consulter. A toutes les difficultés d'une situation si périlleuse, les quatre ministres joignaient celles qui devaient résulter de leur désaccord : d'un côté, M. de Polignac et M. de Chantelauze qui avaient certainement la plus grande part dans les faits énumérés, de l'autre, M. Peyronnet et M. de Guernon-Ranville, entraînés fort au delà de ce qu'ils avaient prévu et voulu l'un et l'autre. Ils ne pouvaient cacher l'amertume qui existait au fond de leurs cœurs contre ceux qui les avaient perdus.

Notre triste tâche accomplie à Vincennes, nous eûmes à nous occuper, au palais du Luxembourg, de l'audition des témoins, au nombre de quatre-vingt-cinq, plus huit entendus par commission rogatoire.

Les témoins à charge vinrent raconter dans les plus minutieux détails les combats livrés dans les rues, avec les circonstances que chacun jugeait les plus propres à faire ressortir la culpabilité de ceux qui les avaient provoqués. Un point resta obscur : de quel côté venait la première agression ? L'un des témoins qui avaient le plus étudié la question, M. Plougoulm, avocat chargé par la commission municipale d'écrire une notice sur les faits qui s'étaient passés dans les journées des 27, 28 et 29 juillet, déclara qu'il lui paraissait certain que les hostilités avaient été commencées devant l'hôtel du ministre des affaires étrangères, par les pierres lancées par le peuple sur les gendarmes. Mais cela avait lieu le mardi soir, et les véritables hostilités, qui n'eurent lieu que le mercredi, me semblent avoir été entamées sur la place du Palais-Royal par une charge de cavalerie contre un rassemblement populaire de gens criant : *Vive la charte ! à bas les ministres !* Ils attachaient aussi une grande importance à ce fait que les sommations légales n'avaient pas précédé l'emploi de la force.

Tout disparaissait devant ce fait indéniable de la solennelle violation de la charte par les ordonnances du 25. Ceux qui

avaient pris la téméraire résolution de les publier étaient certainement décidés à en poursuivre l'exécution par tous les moyens de force qui seraient en leur pouvoir. Ils entraient par ce seul acte dans un état de guerre; la légalité devait des deux parts être nécessairement mise de côté. Il fallut subir le long défilé des hommes empressés à signaler les importants services qu'ils avaient rendus au peuple. Nous ne pouvions, sans être accusés d'empêcher la vérité de se faire jour, arrêter le flot des narrations confuses et inutiles; ce fut une des plus pénibles obligations de notre fatigante tâche.

Les plus importantes dépositions furent celles des députés Laffitte, général Lobau et général Gérard, venus le 27 juillet au quartier général du maréchal Marmont, et dont M. de Polignac avait fait repousser l'intervention: puis celles des deux aides de camp du maréchal Marmont, constatant les efforts faits par lui pour éclairer Charles X, efforts dont M. de Polignac avait évidemment empêché l'effet. Enfin celle de M. de Sémonville, qui, plus qu'aucun autre, fit ressortir l'obstination de M. de Polignac et montra à quel point il avait été difficile de lui faire abandonner la partie. Plusieurs officiers généraux commandant les corps de la garde dans les trois journées avaient été assignés, mais ils avaient pris le soin de s'éloigner et envoyèrent des excuses plus ou moins bien fondées que nous acceptâmes sans difficulté.

Le 29 novembre, je fus obligé d'interroger une dernière fois M. de Polignac pour relever et éclaircir une contradiction qui se trouvait entre ses dires et ceux de M. de Champagny, sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre. Il prétendait n'avoir donné aucun ordre pour la formation d'un conseil de guerre, lors de la mise de la ville de Paris en état de siège, et M. de Champagny déclarait avoir reçu de lui, dès le mercredi matin, à Saint-Cloud, l'ordre de s'en occuper à l'instant même, ce qu'il avait exécuté, mais son travail avait été inutile. Dans sa réponse à ces allégations, M. de Polignac prit une attitude nouvelle. Il avait, dans ses précédents interrogatoires, repoussé la supposition qu'il avait pu subir l'influence personnelle de Charles X; mais depuis, son neveu le duc de Guiche avait écrit à Charles X et avait reçu une réponse qui autorisait les accusés à user de son nom, à ne se

faire aucun scrupule de lui imputer dans les résolutions et dans l'action toute la part qui pourrait venir à leur décharge. M. de Polignac voulut profiter de cette facilité. Dans la conversation qui suivit sa réponse au fait sur lequel seul j'étais venu l'interroger, il se laissa aller à parler des objections qu'il avait plusieurs fois opposées aux volontés du Roi, du vif désir qu'il avait eu de se retirer quelque temps avant le 25 juillet. Je lui demandai s'il voulait que ce dire fût consigné dans le procès-verbal que dressait M. Cauchy. Il le désirait, mais souhaitait que cela fût amené par quelque question qui ne lui donnât pas l'apparence d'avoir pris l'initiative; je me prêtai à son désir. « Comment, lui dis-je, alors que vous croyiez qu'une abdication si complète des pouvoirs ministériels résultait de la mise en état de siège de la ville de Paris, la pensée ne vous est-elle pas venue de vous retirer des affaires et de donner votre démission? » Voici sa réponse : « Le désir de me retirer des affaires, non seulement je l'ai eu, mais je l'ai exprimé plusieurs fois au Roi, dans le cours de mon ministère. Quinze jours même avant la signature des ordonnances, j'en réitérai l'expression à Sa Majesté, en la priant au moins de nommer un autre président du conseil, si le Roi jugeait convenable que je restasse au ministère pour le bien de son service. »

Les interrogatoires nous avaient conduits aux derniers jours de novembre; il fallait les résumer dans un rapport. Je confiai à M. de Bastard cette œuvre très délicate. Personne ne songeait à hâter son travail; le gouvernement désirait que les débats ne s'ouvrissent qu'après la première quinzaine de janvier.

IV

Bien que l'émeute du 17 septembre eût été comprimée, le parti avancé avait réussi à intimider le gouvernement. Des changements dans le ministère avaient eu lieu qui étaient de nature à lui donner satisfaction. Le 2 novembre, quatre ministres ayant portefeuille donnaient leur démission. Deux

autres ministres sans portefeuille les suivaient. M. Molé était remplacé au ministère des affaires étrangères par le maréchal Maison : M. Guizot, à l'intérieur, par M. de Montalivet; le duc de Broglie, à l'instruction publique, par M. Mérilhou, ami intime de MM. Dupont de l'Eure et Laffitte. Il n'entre pas dans mon sujet de raconter les intrigues qui avaient amené ces changements. Des hommes d'une incontestable capacité faisaient place à des hommes moins expérimentés. On éloignait ceux qui avaient apporté dans l'exercice du pouvoir le plus de modération. Toute l'influence passait aux mains de MM. Laffitte, Dupont de l'Eure et, par une conséquence forcée, de M. de La Fayette.

Le 17 novembre, le maréchal Maison, qu'on avait appelé un peu légèrement au ministère des affaires étrangères, qui était fort ami du bon ordre, fut remplacé par le général Sébastiani, remplacé lui-même à la marine par M. d'Argout, pair de France, homme d'affaires très capable, très actif, pouvant en de difficiles circonstances rendre de très précieux services. Le général Gérard était, par sa santé, forcé de quitter le ministère de la guerre, qui fut confié au maréchal Soult. Le *Moniteur* annonçant ces changements publia une ordonnance dans laquelle on trouvait parmi les promotions de conseillers d'État et de maîtres de requêtes le nom de M. Taschereau, secrétaire général de la préfecture de la Seine, l'un des coryphées de la Société des Amis de la patrie, intime ami de M. Odilon Barrot. C'était un succès des plus significatifs pour le parti dont il était un des actifs directeurs. On n'avait pas tardé à reconnaître que M. Treilhard, préfet de police, n'était pas capable à s'opposer longtemps aux projets des sociétés révolutionnaires. Tout cela ne devait pas rassurer les hommes d'ordre; l'inquiétude devenait chaque jour plus vive, on s'attendait à quelque explosion de la part du parti républicain, profitant de l'occasion que lui offrait le jugement des ministres. On redoutait de grands malheurs dans le cas où ils ne seraient pas condamnés à la peine capitale, surtout dans le cas où M. de Polignac ne serait pas frappé. C'est contre lui que les pamphlets et les journaux s'efforçaient de soulever l'opinion publique. On désertait Paris pour aller passer à la campagne l'époque où la crise pouvait éclater.

Au Palais-Royal, les inquiétudes étaient extrêmes; quand j'y allais, le Roi ne me parlait pas d'autre chose que du procès qui lui paraissait ainsi qu'à toute sa famille comme un obstacle redoutable placé sur sa route et contre lequel il y avait grande chance de se briser. Jamais cependant, je dois à Louis-Philippe cette justice, il n'a supporté la pensée qu'on pût sacrifier la vie des accusés. Il s'effrayait à la pensée des dangers que pouvait courir la ville de Paris, soit au moment où il faudrait transférer les prisonniers de Vincennes à Paris soit à celui du jugement. On se croyait si peu sûr de conjurer ces dangers, qu'il fut question d'un ajournement de six mois. Le Roi me demanda une note sur les avantages et les inconvénients de cette manière de procéder. Je la lui remis; je ne pouvais conseiller une pareille mesure, mais je disais que le gouvernement seul connaissait le secret de sa force ou de sa faiblesse, que c'était à lui de peser la valeur des motifs qui lui feraient une loi de l'adopter. Il fut fort heureusement écarté.

Toutefois on restait partisan de l'ajournement jusqu'au 20 décembre; on ne cessa de me répéter, au Palais-Royal, qu'il ne fallait pas penser à ouvrir les débats avant le 15 janvier, espérant que d'ici là l'opinion se calmerait et s'éclairerait. Le Roi, par les satisfactions qu'il avait données dans ses derniers arrangements ministériels au parti que, pour ne pas l'appeler *révolutionnaire*, on désignait sous la qualification plus bénigne de parti du *mouvement*, croyait se l'être concilié. Il se flattait d'y trouver de jour en jour plus d'appuis; M. Odilon Barrot, surtout, lui inspirait une confiance que rien ne pouvait troubler. Gagner du temps n'était nullement difficile; il suffisait d'envoyer quelque commission rogatoire dans les départements et de demander un supplément d'instruction. Je me préparais à le faire, lorsque je vis arriver chez moi, le 22, le ministre de l'intérieur, M. de Montalivet. Le conseil, me dit-il, avait entièrement changé d'avis; il lui semblait que ce mauvais pas devait être franchi avant la fin de décembre. C'était le seul moyen de rendre un peu d'activité au commerce du jour de l'an, toujours si important pour la ville de Paris. Les commerçants, qui formaient la plus grande partie de la garde nationale, exprimaient les vœux les plus pressants. On pour-

rait d'autant mieux compter sur leur fermeté pour réprimer les troubles qui menaçaient la capitale, qu'ils seraient intéressés à ce que rien ne vînt arrêter l'activité de leurs affaires.

Ces raisons me parurent sages, mais le délai était bien court. On voulait que le jugement fût rendu au plus tard la veille de Noël. Alors il fallait que les débats s'ouvrissent au plus tard le 15. Les avocats ne demandaient pas moins de douze ou quinze jours pour se préparer ; le rapport de M. de Bastard devait donc être présenté à la cour le 29 novembre. La précipitation qu'il fut obligé de mettre dans son travail en rend encore le mérite plus frappant ; il eût été difficile de présenter un ouvrage plus complet, mieux ordonné, plus exact et plus consciencieux.

On se hâtait en même temps de disposer les bâtiments isolés du palais du Luxembourg, séparé par le jardin réservé au président, pour recevoir les prisonniers de Vincennes. Je ne donne ces détails que parce qu'ils peignent la situation et les passions de l'époque. On était exposé à tant de soupçons et d'accusations que, pour les déjouer à l'avance, l'esprit ingénieux et perspicace de M. de Sémonville, grand référendaire de la Chambre, sur lequel tombait le soin de tous les arrangements matériels, avait déployé un luxe de précautions et de mesures de sûreté qui eût été risible en toute autre circonstance. Ainsi, doubles enceintes du côté du jardin, double chemin de ronde, toutes les fenêtres grillées avec des hottes, pour empêcher de voir au dehors ; les cheminées grillées intérieurement, les portes ordinaires remplacées par des portes de quatre à cinq pouces d'épaisseur, toutes garnies en fer et avec de gros verrous, des guichets succédant les uns aux autres, des guérites de sentinelles de tous côtés, même dans les corridors intérieurs, des corps de garde distincts pour la garde nationale et la garde municipale, des abris pour placer au besoin au moins douze cents hommes de la garde nationale, des logements pour un nombreux état-major, un chemin pratiqué entre deux rangs de planches pour conduire les accusés au palais. Et quand tout cela fut fait, on prétendit qu'il existait une communication entre les caves du bâtiment destiné aux détenus et les carrières qui, de ce côté, s'étendent sous une partie de la ville et dont la sortie est placée hors des

barrières. Cette communication, disait-on, n'avait été que légèrement fermée avec des planches, et rien ne serait plus aisé que de les renverser. Il fallut, pour rassurer les alarmistes, ordonner une visite à laquelle furent appelées des personnes considérables dont le témoignage ne pouvait être récusé. Elles reconnurent que la prétendue communication n'existait pas.

Si tant de précautions étaient prises pour empêcher une évasion, elles avaient aussi l'avantage de garantir la sûreté des prisonniers contre les coups de main auxquels ils pouvaient être exposés ; ce danger était plus à prévoir que l'autre. Le choix des officiers préposés à la garde des ex-ministres était de la plus haute importance : il fallait qu'ils inspirassent confiance aux plus ombrageux, et il les fallait assez fermes dans le devoir pour qu'on n'eût à craindre de leur part aucune faiblesse, aucune connivence dans le cas d'une irruption populaire. La garde nationale devait jouer le premier rôle ; de ce côté, tout dépendait de son commandant général, M. de La Fayette. A ne considérer que ses intentions, exprimées à plusieurs reprises, il eût été impossible de s'en affliger ; car, si une résolution paraissait bien arrêtée dans son esprit, c'était celle de ne pas souffrir qu'on mît en péril des existences dont il acceptait d'être le protecteur responsable. Il ne voulait pas la mort des ministres, même prononcée par jugement : à plus forte raison ne pouvait-il vouloir qu'elle fût amenée par les fureurs populaires. On devait seulement se demander s'il saurait prendre les meilleurs moyens pour résister, si ses complaisances habituelles pour le public qui fait les émeutes, jointes à la pesanteur de son âge, lui permettraient de prendre à propos les résolutions vigoureuses que pourraient nécessiter les circonstances.

Le rapport de M. de Bastard avait été communiqué d'abord à M. Séguier, à M. de Pontécoulant et à moi, puis aux commissaires de la Chambre des députés, qui ne firent aucune objection sérieuse et déclarèrent que le travail leur semblait complet et tout à fait irréprochable. Ils furent aussi très frappés de la gravité des charges ; il échappa à l'un d'eux, à M. Bérenger, de dire, après avoir entendu le passage qui concernait la déposition de M. de Sémonville sur M. de Polignac : « Eh, mon Dieu, il n'y aura pas moyen de sauver

cette tête-là. » Je le priai de réfléchir que cette déposition, comme toutes les autres, ne constatait rien qui, comme crime politique, ne fût surpassé de beaucoup par la signature des ordonnances et le renversement des lois de l'État; revenu de son premier mouvement, il le pensa comme moi. « Mais si ce n'est pas sur l'esprit des juges, me dit-il, qu'il faut redouter l'effet de ces dépositions, c'est sur le public. »

Le nombre des pairs présents fut de cent cinquante. M. de Bastard donna lecture de son rapport. Cette lecture terminée, les députés commissaires se retirèrent sans présenter aucune réquisition. Je fis alors à la cour un bref exposé des questions sur lesquelles elle avait à statuer et lui communiquai un projet d'arrêt dans lequel elles étaient résolues. Il fut adopté; il était ainsi rédigé :

« La Cour des pairs,

» Vu la résolution adoptée par la Chambre des députés le 28 septembre dernier, ladite résolution transmise à la Chambre des pairs par un message du 30 du même mois;

» Vu l'arrêt de la Cour des pairs du 4 octobre dernier:....

» Ouï, en la séance de ce jour, M. le comte de Bastard en son rapport des examens de pièces et complément d'instruction, auxquels il a été procédé en vertu dudit arrêt;

» Les commissaires de la Chambre des députés entendus, après qu'il a été donné lecture par le greffier des ordonnances du 25 juillet insérées au *Moniteur* du 26, et après en avoir délibéré :

» Vu les articles 55 et 56 de la charte de 1814, etc.;

» Considérant que par la résolution de la Chambre des députés susdatée, les sieurs de Polignac, de Peyronnet, de Chantelauze, de Guernon-Ranville, d'Haussez, Capelle et de Montbel sont accusés et traduits devant la Cour des pairs pour faits de trahison, comme ayant conseillé et contresignée lesdites ordonnances du 25 juillet:

» Considérant que, tant à cause de la qualité des personnes que de la nature des faits qui leur sont imputés, la Cour des pairs est seule compétente pour les juger:...

» La cour ordonne que Auguste-Jules-Armand-Marie, prince de Polignac, ancien ministre des affaires étrangères, président du conseil, âgé de cinquante ans, né à Paris: Pierre-Denis,

comte de Peyronnet, ancien ministre de l'intérieur, âgé de cinquante-deux ans, né à Bordeaux; Jean-Claude-Balthazar-Victor de Chantelauze, ancien ministre de la justice, âgé de quarante-trois ans, né à Montbrison; Martial-Côme-Annibal-Perpétue-Magloire, comte de Guernon-Ranville, ancien ministre de l'instruction publique, âgé de quarante-trois ans, né à Caen; d'Haussez, ancien ministre de l'instruction publique; Capelle, ancien ministre des travaux publics, et de Montbel, ancien ministre des finances, seront pris au corps et traduits dans la maison du petit Luxembourg, que la cour désigne pour servir de maison de justice près d'elle, sur les registres de laquelle maison ils seront écroués par tout huissier de la cour sur ce requis...

» Ordonne que les débats s'ouvriront au jour qui sera ultérieurement indiqué par le président de la cour, de laquelle indication il sera donné connaissance au moins dix jours à l'avance tant à MM. les commissaires de la Chambre des députés qu'à chacun des accusés présents... »

En vertu du pouvoir que cet arrêt me donnait, le lendemain 30 novembre, je rendis une ordonnance qui fixait au 15 décembre l'ouverture des débats.

J'avais vu auparavant les défenseurs des accusés; il m'avait été fort difficile de leur faire accepter un délai aussi court.

M. Hennequin surtout, défenseur de M. de Peyronnet, aurait voulu pour se préparer un temps beaucoup plus long. Un jeune avocat de Lyon, M. Sauzet, devait défendre M. de Chantelauze; la réputation qui l'avait précédé, non seulement ne s'est pas démentie dans cette occasion, mais s'est beaucoup accrue. M. de Guernon-Ranville avait fait choix d'un avocat de Nîmes nommé Crémieux, nouvellement établi à Paris. Il était juif, homme d'esprit et fort libéral.

CHANCELIER PASQUIER

(La fin au prochain numéro).

LE THÉATRE INDIEN A PARIS

Le théâtre indien, réservé d'ordinaire aux labeurs discrets des érudits, vient d'apparaître, en plein Paris, aux feux de la rampe. Fidèle à son programme d'exploration dramatique, l'Œuvre a exhumé du répertoire sanscrit un vieux drame, *le Chariot de terre cuite*, et l'a représenté, le 22 janvier, sur la scène du Nouveau-Théâtre devant son public habituel. L'épreuve était piquante de soumettre à un auditoire de novateurs résolus, esthètes, modernistes ou symbolistes, un ouvrage âgé de longs siècles et né dans un monde lointain où l'art et la religion, la philosophie et la société se sont créé des formes originales. Le succès, une fois de plus, a couronné l'audace; mais l'archéologie aurait tort de réclamer les honneurs exclusifs de la soirée. Sans exagérer le prestige de la mise en scène et de l'interprétation, il faut rendre justice aux efforts accomplis. L'intelligence et le goût du directeur, M. Lugné-Poe, ont tiré un parti surprenant de ressources modiques ; des artistes de talent, M. de Toulouse-Lautrec, M. André, M. Vallat, ont brossé des décors pittoresques, sobres et lumineux : des acteurs improvisés ont dépensé des trésors de bonne volonté pour donner à leurs personnages une physionomie authentique ; un d'entre eux, M. Ripert, a même réussi par sa noble prestance et sa gravité sentencieuse à réaliser d'instinct un

type oriental. Le zèle enthousiaste des simples figurants a introduit dans le tableau une débauche de couleur locale : indifférents aux rigueurs d'un hiver polaire, ils se sont fait un devoir d'étaler au soleil imaginaire d'une Inde illusoire des bras, des jambes, des torses nus, barbouillés d'ocre ou de fusain. Mais le public de l'Œuvre, moins épris de plastique et de couleur que de doctrine, a surtout applaudi le collaborateur posthume du poète hindou, M. Victor Barrucand.

I

Le théâtre indien semble répugner aux adaptations. Kalidasa, Bhavabhouti, Harcha et leurs émules ont emprunté de préférence leurs sujets aux légendes héroïques ou divines de l'Inde ; les personnages surhumains convenaient à leur idéal dramatique. L'usage d'une langue savante séparait le poète du vulgaire ; un auditoire d'élite pouvait seul apprécier et goûter les charmes artificiels du style sanscrit. Le système brahmanique des castes marque son empreinte sur la littérature, qu'il réserve à l'aristocratie. La dignité du ton, d'accord avec une apathie naturelle, proscrit de l'art les émotions trop fortes ; l'imagination doit se prêter aux illusions du spectacle sans en être dupe. L'action se trouve ainsi logiquement confinée en dehors du monde réel, dans la fable ou dans le conte. Les héroïnes de Kalidasa, Sacountala et Ourvasi, touchent au ciel par leur naissance ; Bhavabhouti prend deux fois pour héros Rama, le roi fabuleux en qui s'est incarné Vichnou.

Le Chariot de Terre cuite échappe, en apparence, aux lois rigoureuses du théâtre indien. Le poète anonyme, qui se dissimule sous le nom légendaire du roi Soudraka, a pu tirer d'un conte le sujet de sa pièce : le thème banal de la courtisane amoureuse a inspiré plus d'une fiction, dans l'Inde comme ailleurs, avant Boccace et La Fontaine. Mais les personnages qu'il a représentés ont vécu sous ses yeux : les policiers et les voleurs, les marchands et les juges, les beaux esprits et les bourreaux, les moines et les cochers ne sont pas

des créatures utopiques ; la société mêlée qui grouille dans le drame reflète la vie réelle. L'illusion est permise, au moins, si elle ne s'impose pas. Un savant allemand, versé dans les études indiennes, a pensé reconnaître dans *le Chariot* une copie à peine déguisée de la nouvelle comédie grecque avec son cortège de parasites, d'esclaves, de courtisanes, de trafiquants et de soldats fanfarons ; sur la foi d'un rapprochement si persuasif, on a prétendu démontrer l'origine grecque du théâtre indien. Cependant les personnages de Soudraka ne viennent pas plus d'Athènes que d'Oujjayini : ils viennent du pays chimérique où les rois épousent des bergères. Ils ne datent point ; le tourbillon vertigineux des existences terrestres passe sans les atteindre. Soudraka peut avoir vécu au premier siècle de l'ère chrétienne, comme on l'a soutenu, ou au septième, comme d'autres érudits le croient ; un écart de six cents ans ne se marque pas sur leur physionomie inaltérable. Le code de Manou, trop guindé dans sa raideur hiératique pour s'accommoder aux besoins d'une société humaine, impose aisément à ce personnel théorique son organisation minutieuse. Du brahmane au paria, chaque caste et chaque profession s'expriment dans un type définitif. Le langage même marque et suit les gradations de l'échelle sociale. Les hommes de bonne naissance parlent seuls le sanscrit ; les femmes parlent généralement en sauraseni, mais elles chantent en maharachtri ; les gens du harem emploient la magadhi ; les domestiques et les marchands, la demi-magadhi, etc. Mais les dialectes scéniques n'ont pas plus de réalité que les personnages ; leur nom, tiré des provinces de l'Inde, n'est qu'un trompe-l'œil. La fantaisie arbitraire des théoriciens a créé et fixé leurs altérations spécifiques. La variété des dialectes admis correspond, sans doute, à l'usage courant ; mais l'art, sur ce point encore, s'est écarté à dessein du modèle qui l'inspirait, afin de parer aux moindres chances de confusion.

Le tour didactique de l'esprit hindou, doublé d'une tendance irrésistible aux spéculations abstraites, n'a point tardé à s'exercer sur les principes reconnus de l'art dramatique ; la logique plus prompte que l'expérience en a déduit les conséquences nécessaires, qu'elle a converties en préceptes formels.

Avant l'âge classique et l'éclosion des chefs-d'œuvre, le théâtre indien eut un législateur, plus tyrannique qu'Aristote et l'abbé d'Aubignac, et plus respecté qu'eux. L'autorité de Bharata, proclamée infaillible, demeure intacte encore aujourd'hui. La dramaturgie, la mimique, la musique, la danse le vénèrent comme un dieu et le suivent comme un maître. Les génies les plus puissants et les plus originaux ont accepté docilement sa loi : Soudraka s'y est soumis sans protester : *le Chariot* en fait foi.

La nature du sujet qu'il avait choisi fixait le genre de la pièce. Les aventures qui ne sont pas tirées des légendes divines ou royales conviennent au *prakarana*. Le héros doit être un ministre, un brahmane, ou un marchand : quelle que soit sa condition, son caractère est noble et calme. L'héroïne peut être du même rang que le héros, ou être une courtisane; si l'une et l'autre figurent concurremment dans l'action, le *prakarana* est d'espèce mixte ; il faut y introduire, en ce cas, tous les types de débauchés et de fripons, des joueurs, des beaux-esprits, des marchands de femmes, des esclaves. Mais il faut éviter d'y mettre en contact l'honnête femme et la courtisane; elles alternent sans se rencontrer. L'étendue de la pièce peut aller jusqu'à dix actes. Les degrés de l'action, — l'espoir de succès, l'incident, la catastrophe, le retour de fortune, — et aussi la succession des sentiments où se développe la passion dominante ne sont pas réglés avec moins de précision et moins de détails.

Soudraka prend pour héros le brahmane Tcharoudatta, fils d'un marchand; pour héroïne principale, la courtisane Vasantaséna. Le héros, calme et noble selon la définition, doit avoir pour ami, pour confident et pour auxiliaire « un brahmane grotesque de corps, de costume et de langage, nain, bossu, les dents proéminentes, les yeux rouges, gourmand, querelleur, sot et ignorant, qui serve ses amours avec plus de dévouement que d'adresse ». Pour assurer au héros les sympathies du public, il ne suffit pas de le représenter honnête, bon, vertueux, patient, charitable, parfait ; son succès, même souhaité, ne manquerait pas d'être pénible s'il lésait un personnage intéressant. Il convient donc de lui opposer un rival exécrable, qui fasse horreur par ses vices sans avoir le moin-

dre titre à plaire, tel enfin que son échec réjouisse les gens de bien. Soudraka choisit, dans ce personnel des rôles antipathiques. « le beau-frère illégitime du roi, frère d'une concubine royale, orgueilleux, extravagant, vêtu de costumes splendides, issu d'une famille infime, et qui tranche du grand seigneur, grossier, brusquement irrité ou calmé sans raison ». Enfin, la courtisane sera « docile, coquette, provocante, simple de mise, sage de tenue, bonne de cœur, entendue à tous les beaux-arts et surtout à la danse, exempte des défauts ordinaires chez les femmes, agréable à entendre, aimable en ses propos, propre, adroite, active ». La théorie fournit des recettes analogues pour tous les rôles secondaires.

Emprisonné dans tant de règles et de définitions, le génie de Soudraka s'y déploie avec une aisance merveilleuse. Les caractères qui lui sont imposés s'accommodent si naturellement aux péripéties de l'action qu'ils paraissent inventés pour la diriger ; la sécheresse des figures théoriques s'estompe et s'adoucit sous des nuances délicates et fuyantes : l'individu se dégage du type abstrait. Touffue et surchargée d'épisodes, l'action se raconte et ne s'analyse guère. L'auteur a tiré le titre du drame d'une scène curieuse, épisodique et secondaire en apparence, mais qu'il a tenu à mettre en relief. La courtisane Vasantaséna s'est éprise du brahmane Tcharoudatta, jadis opulent, mais appauvri par une charité trop généreuse. Des incidents d'abord fortuits et provoqués ensuite par son adresse expérimentée lui permettent d'entrer à plusieurs reprises dans la demeure du bien-aimé. Elle y trouve le jeune fils de Tcharoudatta qu'une servante accompagne.

LA SERVANTE RADANIKA. — Viens, mon enfant, nous allons jouer avec le chariot.

L'ENFANT, *d'une voix dolente.* — Radanika, que me fait ce chariot d'argile? Donne-moi le chariot d'or.

RADANIKA *(Elle soupire d'un air abattu.)* — Mon enfant, où veux-tu chercher de l'or? Quand ton père sera redevenu riche, tu joueras avec un chariot d'or.

Vasantaséna, qui entend ce dialogue, appelle l'enfant, le caresse, demande le motif de son chagrin.

RADANIKA. — Le propriétaire d'à côté a un fils qui a un chariot d'or : ils ont joué ensemble, et puis l'autre a emporté

son jouet. Mais lui, il le réclame sans cesse. Alors, je lui ai fait ce chariot-ci en argile, et voilà qu'il me dit maintenant : « Que me fait ce chariot d'argile. Donne-moi le chariot d'or. »

VASANTASÉNA. — Hélas! hélas! lui aussi, c'est le bonheur d'autrui qui fait sa peine. Destin tout-puissant, la goutte d'eau tombée sur la feuille du lotus est l'image de la destinée humaine, et c'est là ton jouet! *(Elle pleure.)* Mon enfant, ne pleure pas. Tu auras un chariot d'or pour t'amuser.

L'ENFANT. — Radanika, qui est-ce donc?

RADANIKA. — Mon enfant, la belle dame est ta mère.

L'ENFANT. — Radanika, tu dis un mensonge. Si la belle dame était ma mère, comment aurait-elle ces parures-là?

VASANTASÉNA. — Enfant, ta bouche cruelle dit des choses bien douloureuses. *(Elle retire ses parures en pleurant.)* Tiens, voici que maintenant je suis devenue ta mère. Prends-les, ces parures, pour t'acheter un chariot d'or.

La scène, si touchante et si naïve, se relie directement à l'action. Lorsque Tcharoudatta, faussement accusé par son rival d'avoir assassiné la courtisane, comparaîtra plus tard devant le tribunal, les bijoux laissés à l'enfant serviront de charge contre l'inculpé. Mais la scène est plus qu'un artifice de préparation; elle marque la crise. La douleur si sincère et si frivole de l'enfant a ouvert les yeux de la courtisane; elle a compris la vanité des colliers et des bracelets, symboles éclatants du luxe puéril où s'écoule sa vie, et les rejette comme une livrée odieuse: elle aspire à mériter ce beau titre de mère, que la perspicacité de l'enfant refuse à ses atours trop somptueux. Le caprice sensuel de la belle fille s'est transfiguré; l'amour véritable s'est révélé. Timide et tremblante tout à l'heure, quand le prince libertin la poursuivait de ses sollicitations pressantes, elle affrontera bientôt sans faiblir ses menaces et sa brutalité, joyeuse de goûter la chaste fierté des refus. Et lorsqu'au dénouement un décret royal la tire de sa caste infâme et l'élève au rang des femmes honnêtes, elle est véritablement digne d'entrer comme épouse dans la maison de Tcharoudatta, et d'y frayer en égale avec la mère du petit Rohaséna.

Un pareil dénouement n'allait pas sans heurter les préjugés

du public hindou : il exigeait un bouleversement de castes. crime capital aux yeux de la loi brahmanique. Le régime des castes n'est pas seulement la base de l'organisation sociale : il est le fondement de la morale. L'individu, au cours des transmigrations, expie ou couronne par une nouvelle naissance les actions mauvaises ou bonnes de ses existences passées. La justice des dieux règle la condition des hommes, et c'est manquer à leur majesté que de faire échec à leur œuvre. Pour faire accepter la réhabilitation de la courtisane, Soudraka a dû l'envelopper dans une révolution politique. Il s'est ainsi trouvé conduit à introduire dans l'action une action secondaire, qui, par son dénouement, concourt au dénouement principal. Une prophétie annonce un changement prochain de dynastie : un berger, Aryaka, doit être le nouveau roi. Le prince régnant, Palaka, fait emprisonner le rival qui le menace, mais il est délivré, s'évade et doit son salut à la générosité de Tcharoudatta. Ses partisans prennent l'offensive, remportent la victoire, l'installent sur le trône au moment même où Tcharoudatta va être exécuté par l'ordre de Palaka. Il s'empresse de reconnaître les bontés du héros, lui confie le gouvernement de la ville et légitime par un décret l'union des deux amants.

L'intrigue politique donne un prétexte naturel au défilé de débauchés et de fripons que le genre exige. Le parti révolté se grossit de deux courants : il recueille les honnêtes gens scandalisés des méfaits du pouvoir, et les déclassés que menace la justice régulière. Au premier plan de ce groupe se détache Sarvilaka, brahmane et bandit, amoureux et faiseur de rois, voleur humoristique, ami dévoué. C'est lui qui dérobe la nuit chez Tcharoudatta la cassette aux bijoux que la courtisane avait feint d'y laisser en dépôt ; mais son intervention bienfaisante ne sert qu'à rapprocher les amants : un peu plus tard, sur le point d'emmener la servante Madanika que Vasantaséna lui accorde en mariage, il entend proclamer au nom du roi l'incarcération d'Aryaka, oublie ses plaisirs, et court délivrer le berger son ami. Il se retrouve au dénouement près de Tcharoudatta, le bras levé sur le frère de la concubine royale qu'il veut immoler ; mais la pitié de Tcharoudatta donne la vie sauve à son méprisable rival.

II

Le Chariot de Terre cuite a déjà tenté d'autres adaptateurs avant M. Barrucand. Le 13 mai 1850, Méry et Gérard de Nerval faisaient représenter à l'Odéon *le Chariot d'Enfant, drame en cinq actes et sept tableaux, traduction du drame indien du roi Soudraka (1162 avant Jésus-Christ)*. Si les assertions mirifiques de l'affiche inquiétaient les esprits enclins au scepticisme, Théophile Gautier se chargea de les rassurer. Dans un feuilleton truculent et farci de termes sanscrits il proclama le savoir impeccable des deux auteurs : « Si l'Inde n'existait pas, Méry l'aurait inventée. La religion, l'histoire, la topographie, la flore, les arts de l'Inde, il sait tout... Gérard de Nerval, lui, n'est pas tout à fait aussi Indien, mais il n'est pas moins Oriental... Il a eu pour esclave une Indienne de Ceylan, espèce de Sacountala ou de Vasantaséna couleur d'or. » Et il condensait son admiration dans une formule définitive : « *Le Chariot d'Enfant* est une pagode sculptée en vers. »

L'adaptation des deux poètes est un document curieux à la charge du romantisme qui l'a produite et qui l'a célébrée. Jamais imitateur n'a mutilé son modèle avec moins d'intelligence ; un vernis de couleur locale ne dissimule pas les contresens et les puérilités de l'ouvrage. Les auteurs, moins scrupuleux que le sage Bharata, ont converti le dialogue du brahmane et de la courtisane en une idylle à trois où l'épouse légitime rivalise de courtoisie avec les deux partenaires. Le spectacle est presque touchant à force de ridicule. Tcharoudatta, entre les deux femmes qui partagent son cœur, fait triste figure : promu par un caprice bizarre à la dignité de ministre déchu, ses prétendus talents politiques ne l'empêchent pas d'être berné et bafoué par son rival. Vasantaséna, sœur de Marion Delorme, aspire à purifier son âme des hontes du passé ; mais le spectateur cherche en vain dans son caractère l'empreinte de ce passé. La courtisane indienne a la coquetterie, l'audace, les ruses de sa profession : la Vasantaséna française est une ingénue. Son repentir surprend et détonne ; dans son ardeur à se

réhabiliter, elle paraît moins céder à la nature qu'à la mode de 1850. Le bandit Sarvilaka s'est travesti sans trop de peine en Saltabadil ou en Don César : il rentrait comme un frère ignoré dans la famille déjà nombreuse des brigands romantiques, bienfaisants et bons enfants, terribles aux méchants, doux aux faibles, et choisis par la Providence pour accomplir ses mystérieux desseins. L'intrigue a souffert plus encore que les personnages. Le prince libertin, doublement rival de Tcharoudatta, promène sa passion vagabonde et toujours malheureuse de la courtisane à l'épouse légitime, et ourdit contre l'honneur conjugal du brahmane des machinations infernales et puériles que le dévouement inattendu de Vasantaséna déjoue heureusement !

La pièce obtint pourtant un accueil favorable. Le public se laissa prendre à la teinte exotique du drame, et en imputa les défauts à l'auteur indien qui ne protesta pas. La verve abondante et facile du Marseillais Méry s'était exercée avec succès dans les épisodes comiques, tels que la scène du vol et la dispute des joueurs au sortir du tripot. Une tirade de bravoure où Vasantaséna défiait la foudre et l'ouragan d'arrêter son amour valut à son interprète, madame Marie Laurent, les honneurs du bis. Mais le public salua surtout au passage les allusions aux méfaits des souverains et des ministres, et les théories démocratiques de Sarvilaka qui reprend aux grands personnages ce qu'ils ont pris au pauvre peuple. Le critique de la *Revue des Deux Mondes* s'en indignait : « Hélas ! il faut bien l'avouer, ces passages traduits probablement de quelque *Charivari* indou contemporain du roi Soudraka ont été les plus applaudis par ce public inflammable, qui se fait jouer la *Marseillaise* dans les entr'actes ! »

III

Méry et Gérard de Nerval avaient entièrement éliminé de leur sujet l'intrigue politique qui a pour héros Aryaka. Lireux, qui en notait la suppression, ajoutait dans son feuilleton du

Constitutionnel : « Nous n'y perdons pas de traits importants. » M. Barrucand, à coup sûr, n'est pas du même avis. Il a entendu à travers tout le drame et chez tous les personnages un murmure grandissant de révolte qui fait explosion au dénouement. Il connaît l'Inde mieux que Méry, mais il la connaît surtout, comme beaucoup de ses contemporains, par le bouddhisme. Il l'imagine volontiers occupée à prêcher un évangile de charité attendrie en faveur de toutes les souffrances et de toutes les faiblesses, et il en a vu un chapitre dans le drame de Soudraka. Obligé de resserrer en cinq actes les dix actes de l'original, il a élagué sans trop de regrets les épisodes comiques ou pittoresques, et atténué presque jusqu'à l'éteindre le lyrisme exubérant de son auteur. Envisagée dans ses parties, l'imitation est d'une fidélité surprenante et frise souvent la traduction ; et pourtant de l'ensemble se dégage une impression étrangement nouvelle. M. Barrucand a surchargé son modèle de retouches légères, à peine perceptibles, qui finissent par le modifier profondément.

Ses personnages, élevés à la même école, professent une commune doctrine : le dédain des lois, le mépris de la foule, la haine de l'autorité, l'orgueil farouche de l'indépendance. Le héros de Soudraka, nommé gouverneur de la ville, accepte le pouvoir sans phrases, et s'empresse de dispenser ses faveurs aux gens de bien. Le Tcharoudatta de M. Barrucand refuse les honneurs et répond : « Il est aussi pénible à l'homme généreux de commander que d'obéir ». Sa courtisane, exclue de la société régulière, ne se soucie point d'y entrer, et trouve plaisir à se sentir en communion intime avec tous les rebuts de l'ordre social qui doivent triompher à la fin. Elle mérite ce compliment, que sa sœur indienne n'aurait guère compris : « Vous avez dissipé les préjugés que nous conservons sur les courtisanes. Loin de connaître en vous une esclave de la volupté et des désirs cupides, vous m'êtes apparue libre et capable d'inspirer aux hommes de belles pensées. »

Sarvilaka, le bandit magnifique, s'est aigri depuis Soudraka et même depuis 1850. Il s'approche des groupes qui discutent le verdict, après la condamnation de Tcharoudatta, et leur souffle le blasphème et la révolte : « Je dis que si vous étiez des hommes, vous ne vous contenteriez pas d'une morale

d'esclaves; si vous étiez des hommes, et non des enfants, vous marcheriez seuls et droits devant votre conscience... N'acceptez d'autre tribunal de justice que celui de votre conscience. » Et quand le peuple salue de ses vivats le nouveau roi que Sarvilaka même vient de lui donner, le révolutionnaire désabusé s'écrie : « Ce peuple d'aboyeurs est resté le même. » Les personnages de Soudraka sont devenus les adeptes et les apôtres d'une philosophie orgueilleuse et triste qui dresse l'individu sur un socle. L'homme, pour se réaliser dans sa plénitude, doit laisser un libre essor à ses sentiments, à ses désirs, à ses facultés: les conventions banales des lois et des mœurs ne sont point faites pour l'arrêter: elles ne valent que pour la multitude. Dans l'action les forts, dans la retraite les délicats peuvent satisfaire le même idéal: moyen pour les uns, obstacle pour les autres, la masse ignorante et grossière n'est une fin pour personne.

Le roi Soudraka serait-il surpris ou choqué d'abriter sous son patronage des doctrines si modernes? M. Barrucand qui les lui prête a cru l'interpréter loyalement, et peut-être il ne s'est pas trompé tout à fait. Les véritables chefs-d'œuvre — et *le Chariot de Terre Cuite* est un chef-d'œuvre — doivent justement leur longévité robuste aux richesses latentes du génie : chacune des générations successives y reconnaît de bonne foi son idéal, et les revendique à son tour comme un patrimoine naturel. Le romantisme a lu dans le drame de Soudraka la réhabilitation de la courtisane par le repentir et par l'expiation ; un littérateur contemporain en tire la glorification des conditions irrégulières. Le poète hindou n'y entendait pas tant de malices. Son prologue, fâcheusement supprimé dans les deux adaptations, nous renseigne sur ses intentions réelles. Le directeur de la troupe s'y entretient suivant l'usage avec une actrice, et leur dialogue conduit le spectateur par une transition habile au monde illusoire où va se dérouler l'action. « Dans la ville d'Avanti, dit-il, est un brahmane, syndic des marchands, jeune, pauvre, appelé Tcharoudatta, et une courtisane éprise de ses vertus, telle que la beauté du printemps, nommée Vasantaséna. La fête de leurs honnêtes amours, la pratique de la sagesse, la malignité des procès. la nature des méchants, et aussi que

ce qui doit être est, voilà ce qu'a fait voir le roi Soudraka. » La moralité de la pièce est banale et importe peu : le tout est d'intéresser.

Le plus sage est peut-être d'imiter cette réserve : à tenter l'interprétation d'une œuvre indienne, l'esprit occidental court grand risque de se duper. Nous nous laissons prendre aux mots sans observer l'ironie sceptique du sourire ou du geste. L'Hindou, qui sait qu'il y a loin de la parole à l'acte, et qui désespère d'enrayer ou de presser le cours des choses, vit sa vie intérieure, et laisse aux événements le soin de se diriger. Asservi, dédaigné, mal jugé, mal traité, il répète volontiers avec ses oppresseurs ou ses calomniateurs le dialogue de Samsthanaka et du bouffon :

SAMSTHANAKA (le beau-frère du roi). — Allons, méchant garnement, à terre, à terre !

LE BOUFFON. — A terre ? J'y suis.

SAMSTHANAKA. — Qui t'y a mis ?

LE BOUFFON. — Le destin.

SAMSTHANAKA. — Allons ! debout ! relève-toi !

LE BOUFFON. — Nous nous relèverons.

SAMSTHANAKA. — Quand ?

LE BOUFFON. — Quand la destinée nous sera redevenue favorable.

SAMSTHANAKA. — Eh ! pleure donc ! pleure !

LE BOUFFON. — Nous avons déjà pleuré.

SAMSTHANAKA. — De quoi ?

LE BOUFFON. — De misère.

SAMSTHANAKA. — Eh ! ris donc ! ris !

LE BOUFFON. — Nous rirons.

SAMSTHANAKA. — Quand ?

LE BOUFFON. — Quand la prospérité reviendra...

SYLVAIN LÉVI.

LES VENDANGES[1]

III

Garaud lui-même surveillait la vigne, tandis que Pastourel demeurait à la Grange. Sous l'œil du maître, les femmes bavardaient à peine, les hommes s'abstenaient de plaisanter.

Lise et Marie se tenaient toujours ensemble. Lise ne disait rien, ombrageuse et molle ; Marie essayait de la dissiper un peu :

— Pourquoi boudes-tu ?

— Hier, Pastourel m'a repoussée. Il n'a plus cherché à me revoir.

— Ce n'est pas sa faute, tu penses bien. Son père doit savoir quelque chose, et, sûrement, c'est à cause de toi qu'il est venu nous surveiller. Il te faudrait le voir, Pastourel.

— Comment ?

— Je ne sais pas...

Et, après avoir réfléchi, la délurée, avec ses jolis yeux ronds pleins de malice, qui éclairaient son énorme visage rouge, reprit :

— Tiens, la nuit, quand tout le monde dort.

— Impossible !... Fulcrand m'espionne trop.

Elles s'étaient baissées au même cep, leurs chevelures

1, Voir la *Revue* du 1er Février.

mêlées parfois, agitant leurs doigts noueux parmi les ramures. Marie répliqua :

— Tu sais, moi, j'irais bravement au but. Congédie Fulcrand!... Avec Pastourel, tu seras plus forte que tout.

— Son père nous chasserait, pardi! Pastourel peut se tirer d'affaire, et Garaud, une fois la colère passée, le reprendrait toujours... Mais moi?

— Tant pis! Il faut s'aventurer. Autrement, tu n'obtiendras rien... Avec ton travail, tu trouveras de quoi manger. On ne laisse pas les chiens mourir de faim ; à plus forte raison, une jolie fille comme toi...

Et Marie partit de son rire insouciant, qui entraîna le rire jeune de Lise.

Garaud, qu'elles n'avaient pas senti venir, tout d'un coup les interrompit. Et de sa voix de colosse, qu'il rendait effrayante :

— Vous n'en ficelez pas lourd, vous autres!... Au lieu de vous conter vos amourettes, vous feriez mieux de dépouiller mes vignes!

Il se plantait, la bedaine pesante, les poings derrière le dos. Les fillettes troublées, cachées sous les feuilles, toujours à genoux, changèrent de cep. Au regard fixe du maître, elles comprenaient sa colère, son désir de les tourmenter; mais, devant toute la *colle*, il n'osait pas. Son intervention, sa voix souveraine avait jeté un émoi. Il y eut un silence d'angoisse. Et Garaud, qui s'indignait de ne pouvoir parler franc, nommer tout sec son Pastourel, piétinait çà et là, boutonnait, déboutonnait sa veste.

Comme il ne bougeait plus, Lise crut qu'il s'était éloigné; lentement elle leva le front, montra ses yeux pleins de crainte. Le maître fronçait le sourcil.

— Toi! grogna-t-il, si tu continues, tu n'iras pas loin.

Elle frémit : subitement, elle se vit pauvresse abandonnée seule par les routes, en pays inconnu. Marie, à son tour, leva le front. Mais, au lieu de s'humilier devant le maître, elle soutint son regard, protesta fièrement, ses petits yeux assombris, les dents serrées.

— Qu'est-ce que tu veux, toi?... Est-ce que toi aussi tu rêves une richesse?

Le silence retomba.

Garaud, navré de la tristesse qu'il répandait sur sa vigne, par un si beau soleil, décampa au hasard, vers le moulin. Lise travaillait, se glissait entre les ceps, se dissimulait de son mieux, parce que des pleurs mouillaient son visage et qu'elle n'avait pas toujours le temps de les essuyer. Elle craignait d'être aperçue de Fulcrand, qui se retournait à chaque minute. Et son joli visage de brune, souillé par ses doigts du jus des grappes, paraissait si déconfit, si amusant d'innocence, que Marie ne put s'empêcher de rire. Lise ne riait plus! Le soleil même l'ennuyait, augmentait son malaise. Les femmes la taquinèrent, puis les hommes.

Une des femmes, un moment où Carême descendait à la charrette, dans le chemin, prononça sur un ton de défi le nom de Pastourel. Lise ne répondit point, soumise d'avance à toutes les défaites. On se rappelait, avec un involontaire sentiment de représailles, avec un besoin du mal, on se rappelait l'orgueil de Lise, à l'arrivée sur le Planol, sa joie frétillante de demoiselle. Même on oubliait son charme, sa beauté. Seul, Fulcrand l'épargnait. Mais, à son mutisme, à sa dureté soupçonneuse, elle comprenait bien qu'il brûlait de jalousie.

Fulcrand ne put attendre jusqu'au soir. A midi, quand la troupe s'allongea dans l'herbe, il tira Lise par la manche, la fit asseoir sous un arbre, pour éviter Marie.

— Hé bé, tu vois que tout le monde t'accuse?

— Le monde a tort.

— Tu mens!

— Ah! tu ne me connais pas encore!

— Que veux-tu dire?

— Je dis que je ne ferai qu'à ma tête...

Et, se révoltant :

— Tu n'es rien pour me gouverner!

— Est-ce que nous ne sommes pas fiancés devant nos parents?

— Laisse-moi!

D'un bond, elle s'échappa vers le groupe des femmes. Fulcrand essaya de la retenir, mais il glissa, il s'aplatit dans l'herbe. Ells se sauvait; il la rappela, brutal :

— Viens ici! tu entends!

Elle se retourna :

— Je ne veux plus de toi!...

Elle attendit, les bras croisés, d'une provocation hautaine.

L'homme, les mains sur la terre, restait abasourdi, à contempler sa petite Lise. Il supplia :

— Écoute... je te demande pardon, j'ai été trop mauvais. Viens, Lise !...

— Non !

Il ploya les épaules, comme pour se garer d'un caillou lancé à son visage. Et il se releva, courut avec colère :

— Tu ne veux plus de moi ?... Crois-tu que ça se fait ainsi les ruptures ?...

Elle ne bougeait pas, toujours hautaine, comme une statue de l'église dans sa niche.

— Je ne t'appartiens pas encore... Si tu me touches, tu es un lâche !

De ses poings de brute il la saisit, la secoua contre sa poitrine. Plus elle se débattait, plus, avec une rage de possession, il la serrait sur les battements vigoureux de son cœur.

Mais la troupe des vendangeurs se réveilla. Marie appelait au secours, Carême s'en venait à la hâte, la blouse pliée autour du cou. Et Lise depuis le matin était si maltraitée, si charmante de chagrin et de jeunesse, qu'on eut pitié : les hommes s'empressèrent ; Marie, aussi lourde qu'une pierre, se précipita sur Fulcrand.

— Hé bé! quoi ? s'écria Carême essoufflé, veux-tu laisser Lise, espèce d'ours !

Fulcrand, tout rouge, défait, lâcha sa proie en grognant :

— Nous verrons !

A présent, on se moquait de lui. Il se réfugia contre l'arbre, sous la bonne odeur de feuillée, à l'écart de ses camarades. Lise, entre les bras de Marie, pleurait toute sa misère, et la troupe l'entourait sans mot dire, avec amitié, touchée par ce désespoir.

Et partout, c'était du soleil, de la joie, le flamboiement de l'azur, la terre brune avec ses cultures claires.

Là-bas, au penchant d'un mamelon, la ville apparaissait heureuse, en sa ceinture de jardins, son rayonnement de routes

bleues ombragées d'acacias et de platanes. Et dans toute la campagne on travaillait, les hommes en bras de chemise, les femmes en tablier serré aux genoux, coiffées des amples chapeaux de paille, sous la pénombre dorée desquels luisent les yeux noirs et les dents blanches. Les charrettes se rencontraient, ayant peine à circuler dans les ornières inégales. Et pendant que les charretiers, le culot à la bouche, se disputaient, les bêtes se faisaient place doucement, grimpaient sur les talus ou empiétaient sur un pâturage ; et les longues charrettes chargées de comportes noires, cahotantes et grinçantes, passaient en écrasant des roseaux et des pierres.

Parfois, c'était un chariot, un de ces petits ânes doux qui ne peuvent traîner que trois comportes. C'était le vigneron, encore à ses débuts, qui vendange tout seul avec sa femme. Le chien accompagnait le baudet en ami fidèle, gambadait autour de ses pattes, à son museau, pour le distraire et faire paraître le chemin plus court. Et le vigneron, qui allait si lentement, avec trois ou quatre promenades par jour de la ville à sa terre, employait plus d'une semaine pour enfermer sa récolte. Le pauvre était bien heureux pourtant de couper enfin ses raisins, de faire vendange. Si la besogne traînait, la joie durait plus longtemps, et on se croyait tout de suite un gros propriétaire. Mais jusqu'ici les petits vignerons se rencontraient peu dans la campagne. Ils ne commencent guère que fin septembre, pour bien laisser mûrir le fruit, rachetant ainsi la quantité par la qualité. Et puis l'occasion, en août, se présente de gagner un peu d'argent, et la plupart ne pensent à leur terre qu'après avoir vendangé chez les riches.

A la bande de Garaud, la joie n'était plus guère : on eût dit que l'ennui de Lise atteignait ses camarades, comme si, tacitement, les êtres simples de la montagne eussent mis dans la fillette un espoir d'anoblissement et de fortune.

Et tous se liguaient contre Fulcrand : il le voyait bien. La haine s'amassait, tourbillonnait autour de lui, comme une poussière ; et il se sentait devenir fort comme un cheval. En passant parmi les ceps, avec un camarade, pour déposer une comporte au bord du chemin, les bras nus, gonflés par le fardeau, il n'osait regarder Lise. Elle avait la figure douloureuse, durcie de méchanceté, les yeux brûlés par le soufre qui

demeure attaché aux feuilles. Il ne voulait pas l'effrayer, ni montrer le dépit qui le rongeait. D'abord, de son dépit, elle aurait conçu de l'orgueil, ensuite elle aurait eu le temps de parer sa rancune.

Carême, non plus, n'était pas à son aise. Il craignait la mauvaise humeur de Garaud, qui, plusieurs fois dans la même heure, changeait de visage. Heureusement, on lisait sur sa face charnue comme sur un livre. Ses rides étaient un peu comme les plis de l'eau que le moindre souffle émeut. Carême, avec une perspicacité de pauvre, entretenue par les privations et les convoitises, aidée par la méfiance et l'envie, savait déjà que le maître, en sa première indignation, aurait maudit Pastourel, mais qu'à présent il hésitait, partagé entre le désir de chasser Lise sans retard, en un vrai coup de théâtre, au risque de perdre son fils, et l'idée de ne pas déranger sa belle existence au bord de la vieillesse, — confirmée aussi par l'idée commune à tous les paysans, que tout effort est superflu de contrarier ce qui doit être. Pourquoi son fils ne serait-il pas heureux avec une fille de la montagne, autant qu'il l'avait été lui-même à ses débuts de lutte et d'épargne?

Le maître avait besoin d'être seul, de s'écouter penser dans les rumeurs de la terre et de l'eau, dans la santé de la campagne. Après avoir longé l'Hérault, puis le chemin de fer, il était monté à son coteau d'Arneth, aux vignobles moins feuillus, mais robustes, nourris de rocailles rouges. En descendant, il passa devant le portail de la Grange, où son fils surveillait les domestiques. Il n'eut pas la force d'entrer.

Plus il s'absorbait dans la méditation de son malheur, plus il se déconcertait, sans décision et sans courage : les choses dévalaient vite, en un vertige : le danger était survenu comme un torrent.

Vers le soir, il retourna dans la plaine. Il fumait la pipe, sûr indice de bonne humeur. Il riait tout seul, comme après un bon dîner, enflant les joues.

Arrivé à la vigne, il se planta dans le chemin du milieu, afin que les femmes fussent obligées de défiler devant lui.

Lise, craintive, comptant que Garaud s'éloignerait, défila la dernière. Mais d'une caresse paternelle, il la prit au menton :

— Hé, la petite Lise, tu m'as un air de chagrin?... Qu'est-ce qu'on t'a fait?

— C'est vous qui m'avez grondée.

— Comment! Tu t'en souviens encore! Tu es donc bien susceptible?... Oh! la jolie montagnarde!...

Il la chatouillait avec insistance. Elle le regarda fixement, pour montrer qu'elle n'avait pas peur et qu'elle était une honnête fille. Ému de son audace et de sa gentillesse, il eut de l'étonnement, un désarroi agréable, une indécision plus profonde. Et d'une main toujours familière, il la délivra :

— Allons, va, ne sois pas rancunière!

Lise continua son chemin en souriant. Elle avait chaud, les yeux un peu sombres, les joues ardentes, à cause de l'angoisse qu'elle avait eue d'être chassée et du frisson de bonheur qu'elle ressentait maintenant.

Garaud, dans son amour-propre de maître, aurait voulu dissimuler sa défaillance: il s'éloigna vers la rivière. L'animation de la route qui traverse la plaine lui fut un prétexte à rester longtemps immobile, dans une attitude d'attention amusée et de songerie. Des bandes de travailleurs, des charrettes, allaient et venaient sur le viaduc ; et, par-dessus le haut parapet des arches trapues, on apercevait la tête des chevaux, les comportes bondées de raisins, où se couchaient les femmes lasses et rieuses, le corsage entr'ouvert, les cheveux brouillés, les yeux si remplis du soleil de la journée qu'elles regardaient béatement comme si le jour les eût encore fascinées de son plus bel éclat.

Lise avait rejoint les vendangeurs. Les femmes l'entouraient, attirées par sa grâce, troublées par les changements de Garaud, et toutes dans la sensation du miracle qui se faisait plus réel et plus proche.

Carême attendait sur la banquette du chariot, son fouet à la main. Il épiait le maître avec la méfiance d'un valet docile: il épiait aussi la fillette aimée de ce Pastourel, dont il avait vraiment peur. La *colle* se rassemblait, muette, sous les arbres, entre les ornières. De temps à autre, Cadet appointait ses longues oreilles velues, écoutait, en hochant la tête, les feuillages lourds qui murmuraient un rêve dans la brise du soir.

Debout auprès du chariot, sur le point d'y monter, Garaud se retourna tout à coup, gêné de n'être pas seul, se rappelant ce peuple qui attendait son ordre. Et, d'un geste, sans réplique, il les renvoya tous à la Grange :

— Allez-vous-en !

Ils partirent pêle-mêle, d'une traînée molle, sur cette terre toujours épaisse que pétrissent les pluies et les inondations. Fulcrand se rapprocha de Lise : il voulut lui toucher le coude, la reprendre sous sa parole, d'autorité. Lise le congédia, surprise qu'il osât revenir si vite :

— Va-t'en ! Tu n'es plus rien pour moi, tu veux trop me commander !

— Je te corrigerai bien !...

Mais le rustre s'esquiva, pendant que les hommes autour de lui grommelaient de rancune. Il ne se révoltait point, ému de respect lui-même par la fortune de Lise. Il marcha le dernier, avec une sorte d'indolence et de mauvaise volonté, avec un malaise qu'il n'avait jamais connu, même après les grands jours de fatigue. Garaud se déclarait en faveur de Lise : que pouvait un pauvre ?

Lorsque la bande se fut dissipée vers la grand'route, dans la blancheur de la poussière, Carême fouetta le petit âne. Et l'on fila dans un pré, derrière le parc, le long du chemin de fer : Garaud espérait être libre de causer quelques minutes. Maintenant, le petit âne allait au pas, humant le gras pâturage, sous les marronniers et les platanes, au bord des menus ruisseaux qui sortent de l'Hérault, au bord de l'étroit ravin enlacé de broussailles où dans l'eau morte les rainettes chantent, quand se développe le calme gris des crépuscules. L'heure était charmante et familière. Par l'espace bleu devenu plus sonore, le bruit de la rivière et des routes enveloppait de gais refrains, des appels d'enfants et de fillettes. On entendait l'aboi presque amoureux des chiens dans les fermes, le mugissement des vaches qui s'arrêtaient contre les haies pour admirer le couchant, l'émoi des arbres sur le coteau, la douceur des cloches de villages à travers les feuillées, dans le ciel coloré de sa dernière lumière si changeante.

Les yeux fixés sur la colline d'Arneth, en ce recueillement du soir, Garaud, les mains jointes entrevoyait Lise, vive et

jolie. Et, sentant comme une caresse, il remua de ses mains calleuses les ridelles du chariot.

Alors, par une inspiration étrange, il se rappela le lointain, les premiers temps de son mariage, quand Pastourel était petit, quand la fortune commençait à venir à son foyer. Il se rappela l'enfant qu'il tenait entre ses genoux, et qui le questionnait sur la campagne et les travaux. A présent, Garaud possédait une légion de domestiques, l'enfant était son unique héritier, parvenu à l'âge de commander lui-même. Et Lise était pauvre, comme il avait rêvé souvent que sa mère avait dû être, servante chez les riches, au gré des saisons... A côté de lui, cependant, le premier de ses domestiques conduisait son baudet favori.

Et des pensées aimables entouraient Garaud, voletaient parmi les herbes et les branches, en un bruit d'abeilles, un parfum de plantes sauvages.

Carême ne disait rien, alourdi, ne regardait pas son maître. Il craignait pour lui-même et n'osait rompre le silence ; ayant hâte de rentrer, il frappait la bête. Mais Garaud l'empêcha :

— Laisse dormir ton fouet. Nous avons le temps... Ne fatiguons pas Cadet.

Et, le touchant au bras :

— Ah çà ! dis-moi, sois franc : est-ce que ton pays est venu prendre possession de la Grange-des-Prés ? Est-ce que tu savais toutes ces histoires ?

— Non, je ne savais rien.

— Ça m'agace de voir mentir tout le monde. Tu ne me feras pas croire qu'avec ta connaissance de la montagne, tu ignorais les prétentions de cette petite Lise ?

— Non. Je ne m'occupais que de mon mariage.

— Menteur !

Garaud, tourmenté comme un gros arbre exposé aux vents de la plaine, s'indignait des sournoiseries de son valet. Et sa colère emportait bien vite les généreux sentiments de tout à l'heure. Il sursauta, les poings serrés.

Tremblant, maladroit, Carême rassemblait les guides. Pour ne pas mentir au maître, il devait, à l'instant, lui découvrir les projets de son fils qui, de loyauté profonde, s'était aban-

donné. Il devait trahir une confession, mentir au jeune homme, tuer l'espoir qu'il avait promis d'encourager. Au moment de commettre cette faute, ce crime, Carême tressaillait par tout son être, comme un malheureux qui demande l'aumône pour la première fois.

— Non, ça va mal! reprit Garaud. Prends garde! Je n'aime pas les tromperies. Si tout le monde s'entend pour se moquer de moi, je ferai tout sauter en l'air, toi le premier!

Il menaçait Carême du doigt, rude envers son valet, pourtant avec émotion, comme envers son fils. Cadet, très intrigué des éclats de voix, s'en allait d'un train plus mou, trimbalait de droite et de gauche, dans l'herbe. Carême laissait passer la tempête. Énorme, noir, son feutre sur les yeux, le cou nu, il se courbait humblement, tandis que le maître grondait comme un chien avant d'aboyer.

— Tu sais, ce serait bientôt fait. A la rigueur, j'interromprais les vendanges. Je trouverais vite une autre *colle*... Et Sidone trouverait vite un autre mari.

— Peut-être, dit Carême, avec une malice douce.

Ça lui faisait de la peine, à Garaud, de maltraiter Carême, qui prenait avec passion les intérêts de la Grange. Alors il s'emporta, larmoya, presque tourné contre lui-même :

— Voyons, je ne suis pas un ogre : on peut bien me dire les choses. Voyons, s'imagine-t-elle que mon fils peut vraiment l'épouser?

— Ça, je ne sais pas. Mais...

Carême ne songeait qu'à Sidone, espérait d'elle une vie heureuse et grande; la bonté s'en allait de son cœur, et l'égoïsme lui était commode, agréable. Déjà, il ne voyait plus de mal à tromper Pastourel, il n'avait plus le courage de tenter des sacrifices.

— Parle donc!

— J'ai peur d'en trop dire... Oh! si vous me chassiez, Sidone me suivrait... Mais nous aurions du chagrin de quitter la Grange, autant que de vous voir mourir...

— Tu sais que jamais je ne laisserai partir Sidone.

— Donc, voilà... je ne suis pas très informé des intentions de Lise, je suis sûr seulement que Pastourel l'aime bien.

— Pour s'amuser?

— Non. Il la respecte comme si elle était de son rang.

Garaud fut consterné. Serrant les mains entre les genoux, il murmura de dépit :

— Moi, je ne veux pas... J'aimerais mieux brûler la Grange...

— Oh! que non pas! ricana Carême.

Garaud, mis au défi, aggrava son hostilité, s'agita dans sa dignité ombrageuse :

— Hé bé, tu peux dire à Pastourel que jamais le maître ne tolérera ses folies!

— Cependant il n'y a rien de changé? Vous gardez Lise?

— Je ne sais pas si je la garderai longtemps.

Garaud, surexcité par la résistance, était bien capable de renvoyer Lise le soir même. De nouveau, Carême laissa passer du silence.

A présent, c'était la grand'route. Le soleil épandait de fines nappes d'or sur le mur du parc, si vieux, capitonné de mousse.

— Vous ne vous brouillerez pas avec Pastourel, dit Carême languissamment, comme si ces querelles ne l'eussent plus concerné.

— Je suis le maître...

Garaud s'assombrissait, à mesure que s'approchait le moment de prendre une résolution. Depuis midi, depuis qu'il n'avait pas vu Pastourel, il souffrait d'une sorte de pitié, d'indulgence. Au fond du cœur, il lui plaisait que son fils eût de la volonté, et qu'il montrât du goût en choisissant une jolie fille alerte. Il s'écria, dans un rire qui n'était pas très franc ;

— Ah! c'est drôle, quand même, d'avoir trimé toute une vie pour que mon enfant, à la fin de ma carrière, soit le seul obstacle qui me résiste!...

— La nature ne demande aucune permission... Votre enfant s'est épris de Lise. Apparemment, ça devait être.

— Ça t'est facile à dire, à toi qui es amoureux... Du reste, je ne suis entouré que de galants et de fiancés... Ça me rajeunit... Seulement, nous oublions un peu les vendanges.

Cadet, sans qu'on eût besoin de tirer la guide, tourna au portail, entraînant d'un élan le chariot, qui chaque fois butait au seuil, contre les dalles fixées par des ferrures. Carême, avec un air de triomphe, claqua du fouet, et Garaud, en soupirant, se frottait de ses mains toute la face.

Les vendangeurs étaient accroupis contre le mur de la ferme. Sidone, après avoir dressé leur longue table, toujours pareille, remplissait les cruches à la fontaine. Lise, le menton sur les bras, regardait vaguement, écoutait vers la maison des maîtres. Tout à l'heure, Garaud l'avait flattée de prévenances: Pastourel demeurait invisible : elle ne comprenait plus. Au bruit du chariot, tous levèrent le front, corrigèrent leurs attitudes. Elle seule ne bougea point. Elle observa le maître jusqu'à ce qu'il eût disparu chez lui. Presque aussitôt, Pastourel, qui sortait de l'écurie avec des domestiques, traversa la cour. Lise, toute rouge, offensée de son mépris, porta ses mains au visage, pour ne pas voir et ne pas être vue...

Le soir, en montant au grenier, Fulcrand se glissa près de sa promise, la taquina des épaules, essaya de lui dérober un baiser. Mais, hautaine, elle le repoussa, le tint à distance avec les coudes.

Fulcrand ne protestait plus, il s'obstinait avec câlinerie, avec une suppliante soumission. Car tous les bonheurs se réunissaient en faveur de Lise : il serait inutile et maladroit de la brusquer : déjà les femmes lui marquaient de la déférence. Elle ne riait pas, montait l'escalier avec peine. Marie elle-même, avec ses narquoiseries, l'ennuyait.

— Oh! lui dit-elle, tu ne me feras pas rire: tais-toi !

— Laisse-moi faire. Tu verras, si je veux, Fulcrand se consolera de toi en m'épousant.

Cette fois, Lise partit d'un éclat de rire. Cela la divertit, de penser que Marie tâchait depuis le premier jour de captiver Fulcrand. Les parents de celui-ci possédaient une maison et des bois, Marie était pauvre. Elle ferait fortune en épousant le faraud. Mais Lise, qui scrutait finement son amie dans les yeux, riposta d'un ton espiègle :

— Tu l'épouseras, si je veux.

— Ah!... Tu n'échangerais pas Fulcrand contre Pastourel ?

— Je n'ai rien promis à Pastourel.

— Cela vaut mieux pour qu'il te cherche.

Elles s'embrassèrent, et Lise qui avait son idée, se coucha sur la paille, dans un coin.

Bientôt toute la grange dormait.

Lise s'approcha de la fenêtre : un cadre vermoulu, dangereux, la pierre s'offrant au genou comme un prie-Dieu. Les volets étaient toujours entr'ouverts, à cause de la fermentation des foins. Lise se glissa pieds nus, en tâtonnant, avec la frayeur de tomber dans un trou. Elle se pencha sur la cour. Les cheveux en désordre, ses fermes joues rondes réjouies de fossettes, elle était toute jolie et souple, et la niche d'ombre enveloppait sa forme vigoureuse qui s'agenouillait. Elle regardait, avec l'espoir fou que Pastourel devait la comprendre, qu'elle allait l'appeler et le voir. Elle haletait un peu, d'un souffle de vertige. Puis, elle pleura : les pleurs lui faisaient du bien, dans cette nuit aux rares étoiles. Un moment, la cuisine des maîtres parut s'animer ; Lise s'abrita contre le mur, ayant peur d'être surprise par Garaud, craintive même de Pastourel. Ce n'était qu'un mirage de l'ombre, la tromperie du vent qui faisait bouger les futaies.

Puis, le rideau de toile de la ferme grinça sur la tringle, un pan de lumière s'allongea dans la cour. Lise comprit qu'on veillait en bas. Sidone sortait, la cruche à la main, vers la fontaine. Ils étaient heureux, ceux de la ferme, parce qu'ils étaient de condition égale ! Lise entendit Carême qui crachait : il fumait sa pipe à l'aise, les coudes sur la table, ainsi qu'un rentier. Avait-il jamais souhaité, celui-là, que sa promise devînt la maîtresse de la Grange ?

Sidone ferma sa porte ; il n'y eut plus d'âme dans le silence des ténèbres. Mais, résistant au sommeil, Lise resta là, debout contre le mur, les yeux fixés sur la fenêtre de la chambre où dormait Pastourel, si proche. Elle voulait le voir, seul. Elle se promit qu'elle s'échapperait de la vigne, le lendemain, à midi, et, au risque d'être grondée, pénétrerait dans la Grange.

Elle se retira très tard dans son coin, sur la paille, et s'endormit avec peine, agitée par la fièvre, par une peine d'amour et de colère qui s'enfonçait au cœur comme un clou.

Cependant, la nuit fut douce, paisible, et Lise se réveilla pleine de courage.

Des oiseaux pépiaient comme au printemps, et le renouveau du travail remuait la campagne, dont Lise était une parcelle, comme une feuille dans un bois. Quelque chose qui passait,

un rayon pur, une voix dorée, dans le parfum de la plaine rafraîchie, lui murmura qu'elle serait heureuse, qu'elle était bien jeune encore. Elle verrait bientôt Pastourel : le sort de Carême lui sembla lié au sien.

On partit pour la vigne, avec Garaud. Les vendangeurs chantaient ; Lise chantait aussi.

Fulcrand l'inquiétait, parce qu'il ne lui disait plus rien. C'était la rupture. Que ruminait-il, celui-là? Elle n'en avait point peur; au contraire : les méchancetés de son faraud lui auraient valu davantage la pitié des maîtres. Mais elle s'ennuyait, languissait, d'avoir trop rêvé.

De toute la journée, qui s'écoula fort régulière, elle n'eut pas une fois l'idée de sortir de la vigne. Garaud s'absentait, montait vers la route, où le défilé des charrettes semblait une procession. Et Carême, seul à surveiller la *colle,* souriait à Lise, qui éprouva de l'orgueil en ses pressentiments.

Le soir, Pastourel attendait les vendangeurs, contre le portail de l'écurie. Flavien, appuyé près de lui, dans la même nonchalance, clignotait des yeux vers les femmes. Lise se sentit épiée : cela réveilla son inquiétude.

Quand les travailleurs furent assis, le long du mur, Pastourel s'avança. Ils étaient fatigués, repus de labeur, le front entre les bras, et ils ne firent point d'effort pour prêter attention autour d'eux. Garaud et Carême n'étaient pas encore rentrés. Lise joignit son Pastourel.

— Hé bé, dit-il, comment te traite le métier?

— Très bien. Et toi, pourquoi ne te voit-on plus à la vigne?

Ils parlaient avec une apparence de sang-froid, la figure impassible sous le hâle et le reflet constant de la terre. Pourtant, dans leurs yeux bruns, comme une lueur sous de lointains nuages, une méfiance brillait, une appréhension mêlée puérilement de rancune.

— Mon père m'a défendu de venir à la vigne.

— Ton père ne veut pas?... Cependant, il est bon, il *m'a* plaisantée.

— Je n'y comprends rien.

— Alors je n'ai qu'à partir d'ici.

— Non!... Où irais-tu? Mon père est dérouté. Il ne sait

que résoudre, et le temps passe, ce qui vaut mieux pour nous. Il sait que j'ai une caboche de fer, et il ne veut pas me mécontenter. Je suis son dieu, tu comprends!... Attendons la fin des vendanges.

— Dis, ne pourrais-tu pas me voir la nuit, quand tout le monde dort?

Pastourel, ravi, égayé de cette imagination, admirait Lise; il allait répondre, lorsqu'on entendit le fouet de Carême, le bruit du chariot qui heurtait la borne. Et, vite, ils se quittèrent...

Pastourel couchait dans une chambre séparée par une cloison de celle de son père. A la nuit, dès l'heure morte, il descendit dans la cour. Il tremblait. Vaguement, il s'estimait coupable: c'était la première fois qu'il rôdait ainsi seul à travers la nuit, comme font les maraudeurs. Il dut s'avancer vers la niche et se faire reconnaître des chiens qui aboyaient.

La volonté d'amour le possédait, et rien ne vivait dans l'ombre que Lise. Il dressa une échelle vers la fenêtre du grenier et grimpa d'un pas leste, discret. Lise apparut.

La ferme était close. Ils étaient bien seuls. Les ténèbres avaient pour eux un charme de paradis défendu où ils se cachaient. Lise s'agenouilla sur la pierre pour soutenir un peu Pastourel qui ne pouvait guère bouger. Elle riait, frémissant de désir et d'allégresse. Pastourel l'apaisa, en riant lui aussi, avec de jolies tapes sur les joues, tandis qu'elle se penchait.

— Chut! disait-il, tu réveillerais notre monde...

— Ils ronflent comme des chevaux.

— Et Fulcrand?

— Il boude. On dirait qu'il machine quelque vengeance.

— Tu ne le crains pas?

— Oh! non, je suis avec toi...

Déjà ne sachant plus que dire, ils se regardaient avec béatitude, une promesse infinie de leur être, une communion d'âme profonde. Lise, cependant, attirait Pastourel, et, doucement, elle prit sa tête contre ses lèvres:

— Quand parleras-tu de moi à ton père?

— Il finira bien par me parler lui-même.

— Arme-toi de courage... Voyons, s'il n'acceptait pas,

m'abandonnerais-tu? Pardi, si tu m'abandonnais, je sortirais de la Grange... Où irais-je? Oh! pas dans mon pays! Je ne pourrais pas m'éloigner d'ici; mais, pour toi, je serais perdue.

Elle pleurait, riait tout ensemble, très amusée, dans son bavardage, de se sacrifier à Pastourel.

— Non, répliqua-t-il, tu ne serais pas perdue, parce que je te suivrais.

— Tu es trop riche pour t'aventurer en cette vie de domestique, pour t'exposer au chômage et à la misère. D'ailleurs, on ne nous admettrait nulle part : nous ne serions pas même fiancés.

Soudain, dans un élan vers Lise, Pastourel chancela sur la haute échelle, et elle poussa un cri, retint son homme entre ses bras, au risque de tomber elle-même. Là, ils restèrent enlacés, les cheveux confondus, et ils attendirent, écoutèrent dans le silence, observant si les vendangeurs ne s'étaient pas réveillés sur la paille.

— Viens! dit-il. Descends...

Elle obéit sans réfléchir. Elle descendit, heureuse, animée par le danger.

Dans la grande cour, qui paraissait vide, ils se trouvèrent confus, pris d'une déception et d'une pudeur. Les murs leur imposaient, ainsi que la pensée du maître qui pouvait à chaque instant apparaître au balcon de bois de sa chambre. A la fontaine, ils reculèrent effrayés, réfugiés dans les bras l'un de l'autre. Un homme les regardait. Mais Pastourel haussa les épaules :

— Encore lui, ce nigaud!

Flavien, ahuri, s'adossait à la grille, les yeux dirigés vers la ferme. Il redoutait d'être grondé, tourné en ridicule.

— Ah çà! tu penses encore à Sidone?

— Oui. Elle dort là, derrière cette porte, et je suis seul à penser à elle, maintenant.

— Pourtant, tu sais bien qu'elle se marie?

— Ce n'est pas encore fait.

— En voilà un qui aime! dit Lise.

— Va, reprit Pastourel, choisis une autre femme, et tu oublieras Sidone.

— Alors, riposta Lise, tu m'oublierais, toi?

— Non, je ne l'oublierai pas : un jour je serai maître. Flavien sera toujours domestique.

Celui-ci s'avança un peu, hésitant. Puis :

— Où choisir une femme ? Je ne sors jamais de la Grange.

— Dans la Grange même !... Nous avons des vendangeuses.

— Elles me trouveraient trop vieux.

— Que non pas ! dit Lise. Les vendangeuses sont trop pauvres, et celles qui n'ont pas de promis seraient heureuses de s'établir dans la plaine.

— Vous vous moquez de moi.

— Tiens, répondit Lise, adresse-toi à Marie !...

Flavien, comme frappé d'une lumière, se recueillit, le front dans les mains. Simple et bon, d'une innocence d'arbre qui pousse, il ne remarquait point le silence, la gène des autres et leur attente. Il serait resté longtemps à contempler la même idée, comme un enfant devant une image. Pastourel, qui s'impatientait, le toucha au coude, le repoussa avec compassion, fraternellement.

— Allons, va te coucher !

Tandis que le pauvre Flavien, rentrait à l'écurie, Pastourel entraînait Lise hors de la Grange, loin de ces murs qui les importunaient, loin de la pensée du maître.

Ils se promenèrent sur la route, dans la familiarité de farauds déjà fiancés, en se pressant les mains, en se prenant aux épaules. La rumeur des ténèbres et, dans les lointains, les silhouettes énormes des collines, ajoutaient du mystère à l'amour. Ils allaient embrassés, chastes, sans échanger des promesses. Ce moment d'éternité leur suffisait.

Cependant Garaud se réveillait dans sa chambre : d'instinct, il sentit que la chambre voisine était abandonnée. Il appela : le silence resta morne, après l'écho profond de la voix qui parcourut toute la demeure aux minces cloisons blanches. Il appela de nouveau, et, soulevé de colère, il sursauta. Son fils le trompait donc ? Les mensonges l'indignaient toujours, ainsi que des outrages.

Il s'habilla à la hâte, avec un train d'enfer, en frappant de ses gros souliers, en remuant les chaises. Il examina toute la cour, il écouta vers la route, vers le parc... Il eut

presque peur. Mais, dans le recueillement, il se calma, revint à sa prudence de paysan madré. D'ailleurs, il savait ce qu'il voulait : l'échelle appuyée sous la fenêtre du grenier indiquait l'escapade des deux amoureux.

Ils rentrèrent bientôt. Pastourel aida Lise à remonter, avec des caresses qui les faisaient rire. Ils s'embrassèrent beaucoup à la fenêtre, et Lise sauta dans la paille.

Garaud regardait derrière ses volets entr'ouverts. Il eut envie de se plaindre, de crier dans la nuit.

Le lendemain, dimanche, les vendangeurs, descendus de bonne heure, s'en allèrent à la fontaine se laver, se rafraîchir les mains et le visage. Garaud baguenaudait au seuil de sa maison; et Pastourel, qui allait et venait, ne remarquait pas Lise : on eût dit qu'ils ne se reconnaissaient plus. Fulcrand, au retour de la fontaine, se rencoigna derrière un tonneau, les poings à la bouche, les yeux brillants. Parfois il se frappait le front, une rumeur mauvaise l'agitait : un soupçon poussait en lui, à force de jalousie, comme une herbe sauvage.

Les vendangeurs, la soupe achevée, s'acheminèrent vers la ville, à la messe de huit heures : sur le Planol, — avant la messe, après les bandes venues de toutes les fermes se rassemblent en tumulte, et on parle du gain, des gages accordés par les propriétaires.

Carême fumait sa pipe dans la ferme, Flavien menait boire les bêtes, et Sidone balayait devant sa porte.

Les maîtres se rendirent aux vignes pour vérifier le travail de la semaine et préparer celui des jours prochains. Ils marchaient sans rien dire. Ce n'était pas l'habitude de Garaud, et Pastourel se méfiait.

La terre s'épanouissait, éclose vers le soleil. La vigne de Garaud était dépouillée presque à moitié, laide et rougeâtre ainsi qu'une plaie, les sillons nus entre les ceps, les verdures flétries, des jonchées de feuilles arrachées vives roulant çà et là. De loin en loin, des raisins, réservés aux grappilleurs, pendaient aux pampres, achevaient de mûrir.

Les deux hommes allèrent jusqu'au moulin. Là, ils se retournèrent, et, pensifs, les poings derrière le dos, observèrent

leur domaine. Et, silencieux toujours, ils comparaient aussi les propriétés voisines.

À peine avaient-ils recommencé de marcher le long de l'Hérault, que le père, avec un soupir de lassitude, mais bien heureux comme s'il se fût installé à table un jour de gourmandise, se reposa sur une de ces pierres blanches, qui forment margelle aux puits récents creusés pour l'irrigation des vignobles. Puis, s'épongeant la face de son mouchoir à carreaux, il frappa ferme sur le genou de son fils, avec un air de provocation rieuse :

— Tu vas te promener, hein? pendant que je te crois au lit!

— Ça ne fait du mal à personne.

— À personne qu'à toi. Penses-tu que je vais laisser durer cette situation?

— Rien ne pourra m'enlever Lise de la tête. Pourquoi l'as-tu tolérée ici, cette semaine, si tu dois te montrer tout à coup sévère?

— On m'avait dit que tu t'amusais.

— Oh! non. Lise n'est pas une fille des champs, Carême peut te l'affirmer, ses parents ont du bien.

— Oui, du bien de la montagne.

— Les riches ont le dédain facile... Tu t'imagines donc que j'épouserai une demoiselle de notre pays? Ici, les familles de la haute classe ne donneront pas leurs filles à un Garaud.

— Tu es jeune, tu crois encore au point d'honneur peut-être? Va, il n'y a que l'argent. Il suffit que tu aies de la fortune pour que les plus vieilles familles du pays t'acceptent avec enthousiasme. Et même, c'est nous, — nous qui ne sommes que des paysans, au front marqué des griffes du travail et de la misère, — c'est nous qui avons le droit, si nous avons plus d'argent que ces familles de montrer des exigences... Je te trouverai une demoiselle quand tu voudras, une vraie demoiselle avec des maisons à la ville et des châteaux. Nous sommes assez riches pour nous payer le luxe d'une dame à calèche et à robe de soie. Quand tu voudras, je suis à ton service.

Garaud, rouge d'efforts, débordant de vanité, assura son

col de chemise, cracha plusieurs fois. Il espérait avoir fouetté l'orgueil de son fils, l'avoir touché par son exaltation.

Mais Pastourel, après un moment, répondit de sa voix claire, avec sagesse :

— Non, je n'ai pas la présomption de me placer au-dessus de notre rang... Lise me plaît, voilà tout...

— Eh bien, nous verrons.

— Que feras-tu?

— J'ai trop patienté. Si tout ça continue, j'aurai bientôt fait. Cette fille t'ensorcelle : je la chasserai. Cela mettra ton caprice d'amour à l'épreuve. Nous verrons si tu tiens à Lise jusqu'à quitter la Grange et à exposer pour elle ton honneur et ton avenir.

Le maître parlait sec, d'une rudesse martelée. Mais sa voix fléchissait parfois, comme en des sanglots; une bonté clémente s'insinuait dans sa colère.

Pastourel n'était point dupe des menaces de son père : car il sentait son émotion. Et, sans hâte, les yeux perdus dans la campagne, il répondit :

— Tu feras à ton gré... J'ai du cœur.

— Si tu as du cœur, tu resteras ici, auprès de ton père, et tu verras que je t'aime, que je n'agis que pour ton bien.

Pastourel s'agita, fit un geste de révolte.

— Ah! repartit Garaud, en s'étirant, énorme. Ah! je suis le maître!...

Ils se remirent en marche, d'un même élan.

De toutes parts s'envolaient des carillons d'église. Sur la grand'route, déjà loin, Sidone et Carême endimanchés, tout noirs, s'en allaient à la messe.

— Té! réfléchit tout haut Pastourel, en voilà qui sont plus heureux que moi!

— C'est que tu ne veux pas l'être. Ah! on te trouverait vite une riche héritière.

— Je ne voudrai jamais.

— Têtu! Tu ressembles à ta mère!...

Et méchamment, Garaud, d'un coup de soulier, rejeta dans la vigne un caillou qui embarrassait le sentier.

Dans la cour de la Grange, Flavien était seul avec les chiens, raccommodant sa blouse de travail, devant la ferme.

Les paons magnifiques, juchés sur la vieille tour qui s'avançait hors du portail, miaulèrent plusieurs fois, à la vue des maîtres. Un coq poussa son cocorico, et les poules, qui picoraient au milieu de la paille des écuries, s'échappèrent toutes vers l'étable.

IV

A la ville, aussitôt arrivés, les vendangeurs flânaient sur le Planol, au soleil, sous les platanes, autour des baraques foraines. Ils admiraient les maisons de trois étages, les femmes parées de fleurs. Ils s'entretenaient bas, dans une rumeur de forêt, humiliés un peu d'appartenir à une race pauvre, si pataucls dans leurs habits de bure.

Puis, les mains ouvertes, ils se répandirent par les rues, bâillant aux vitrines des magasins, aux étalages de la halle et du marché, à la vente en plein air, sous des parasols rouges. L'âcre odeur des viandes remua leur appétit. Ils se touchaient les coudes, estimaient ces richesses, et leurs regards d'envie se détournaient, aux gestes des marchands si mauvais de morgue et d'ironie.

Dans l'église, ils occupèrent la moitié d'une nef. Après la messe, ils revinrent au Planol. Aujourd'hui encore, on attendait des charrettes de la montagne. Elles arrivèrent, grandes comme des villages, souillées par la route, les bêtes tirant la langue. Ce fut une cohue de foire. Des propriétaires, paisibles comme des rois, embauchèrent rondement leurs *colles*.

Fulcrand profita de ce tumulte pour attirer Lise à la promenade du Pré.

— Viens, j'ai des choses à te dire,

Lise eut pitié de le voir si affligé, si doux.

— Je viens...

Sous les ombrages qui formaient trois longs arceaux élevés entre la route et la rivière, il n'y avait pas de foule encore : des enfants jouaient, des vieillards se traînaient sur leurs cannes.

Fulcrand se réjouissait ingénument de reprendre Lise, de la

posséder seul, parmi des choses inconnues, loin des camarades. Il lui semblait qu'il en était privé depuis un an, qu'ils avaient habité en des pays éloignés l'un de l'autre et qu'ils se retrouvaient pareils à eux-mêmes, bons et francs, dans un jardin nouveau plein de promesses. Il lui semblait qu'elle se laissait séduire par sa force d'homme dévoué, par sa fidélité d'amoureux, qu'on oubliait pour toujours Pastourel et la Grange-des-Prés.

Ils marchèrent au hasard, à l'ombre fraîche qu'enveloppait le grand soleil des vastes campagnes sans arbres. Lise éprouvait une servitude, son habituelle docilité de femme, qu'elle avait perdue près de Pastourel. Son cœur tressaillait faiblement : telle une feuille dans l'eau glacée des montagnes. A présent, elle craignait un peu et s'humiliait. En somme, n'appartenait-elle pas à Fulcrand? Leurs parents comptaient les marier bientôt. Ils étaient de vrais fiancés, comme unis sous la protection du foyer, à l'autel des aïeux. Ils avaient, ainsi que cela se pratique depuis des siècles sans nombre; ainsi que tous leurs pareils, partagé les mêmes fêtes, les mêmes douleurs de famille. Ils avaient mis en commun l'amour du travail et de l'argent, le culte de leurs maisons, de leurs grands-parents, des morts dont on parle aux veillées, quand la nuit gémit dans les abîmes et sur les sommets vêtus de neige, l'hiver. Ils étaient égaux, de même origine, d'une âme souple et robuste comme ces roseaux qui ombragent l'eau vive des torrents et les sentiers séculaires. Ils allaient ensemble à l'église, chaque dimanche ; et le vieux curé les estimait, leur touchait la joue à l'un, puis à l'autre, en plaisantant.

Ainsi Lise songeait à son village, à l'air aimable des dimanches, à l'odeur de fleurs et d'encens qui flotte autour de l'église, quand on sort de la messe ou des vêpres toutes resplendissantes de lumières plus belles, dans le recueillement des voûtes, que les étoiles du ciel. Lise revoyait les parents de Fulcrand et les siens remontant au village ensemble. Et maintenant sur la promenade de la ville, de même que là-haut, dans leur chemin orné de bruyères, au milieu d'horizons entrecoupés de cimes bleues, Fulcrand la menait à son bras.

En toute sincérité, elle ne pouvait appartenir qu'à Fulcrand. Elle avait peur de songer à d'autres hommes. Sans

doute, c'était mal de se détacher de son faraud, puisque, dans son village, elle avait caché ses pensées, puisqu'elle n'avait pas eu le courage de révéler même à sa mère les intentions de Pastourel.

Et Fulcrand, qui la sentait languissante et charmée, souriait de bonne grâce. Il la reprenait donc, la dominait encore dès qu'ils se retrouvaient bien seuls, loin du riche. Il la serra plus fort sous son bras, en disant :

— J'ai beaucoup souffert, cette semaine.

— Pourquoi?

— A cause de toi.

— Tu as tort, va... Puis-je empêcher?...

Lise n'acheva point, incapable d'exprimer ses imaginations, sous l'émoi de ses souvenirs, dans sa gratitude d'être aimée par le fidèle Fulcrand.

Pourtant, le silence adorable était rompu : la douceur un peu triste de revivre l'air des montagnes fondait brusquement. Les paroles, ainsi qu'un tourbillon précurseur de tempête arrachant des fruits à l'arbre qui dort bienheureux au soleil, les paroles dispersaient au loin la mélancolie du songe, le délice d'être jeune et d'espérer, la bonne volonté de vivre heureux là-haut, dans le village pauvre. Et il ne restait que cette idée nouvelle : Pastourel avec la séduction de son or et de son visage, Lise émue de cette richesse et de cette beauté, Fulcrand isolé dans sa misère.

— Crois-tu, véritablement, que Pastourel t'épouserait?

— Et si c'était vrai, n'accepterais-tu pas que je sois heureuse?

Elle parlait bas, sur un ton d'excuse et d'amitié.

Fulcrand retira son bras, d'un mouvement brusque, et son pas de laboureur se ralentit.

— Vois-tu, je suis jaloux!...

— C'est mal. Pourquoi ne trouverions-nous pas notre bonheur, chacun de notre côté?

— C'est toi qui fais le mal. Je le vois, ce pays t'a corrompue. Prends garde : tu parles du bonheur, et tu ne l'atteindras jamais... Pastourel veut abuser de toi. Ensuite il te rejettera comme un fruit gâté. Que deviendras-tu?

— Pastourel ne me rejettera pas.

— Comment ! son père te refuse... Et il a raison.

— Son père ? Nous ne savons pas... Il n'en sait rien lui-même...

Elle s'animait, avec un geste naïf de colère.

— Je vois que tu m'échappes, gémit Fulcrand.

— Mais non. Que t'ai-je dit ?

— C'est justement de quoi je me plains : tu n'oses rien avouer... Peut-être n'es-tu pas rassurée du côté de Pastourel, et moi, tu me réserves, en cas de male chance...

Il clignait des yeux, finaud, d'une moquerie blessante.

— Mais je n'accepte pas d'être un pis-aller, entends-tu !

Lise, avec une tranquillité dédaigneuse, s'occupa de renouer sous le menton les petits rubans de son bonnet noir. Puis, en bâillant :

— Tu m'as amenée ici pour me conter ces antiennes ?

— Je n'ai pas voulu te chagriner brusquement, parce que je t'aime trop, Lise, parce qu'il ne faut pas que tu succombes au mal. Mais, rappelle-toi que j'ai souffert une semaine et que je n'en puis plus...

— Que ferais-tu ?

— S'il me fallait renoncer à toi, je préférerais en finir tout de suite... Je t'aime trop, Lise...

Il essuya ses paupières pleines de larmes. Des gens passaient, au retour de la messe, en riant, gais et jeunes, avec des effusions et des galanteries. Il détourna la tête, rougit dans sa timidité.

— Moi aussi, dit Lise, tu me fais souffrir. Voyons, que faire ?... S'il faut que nous nous séparions ?... Je t'aime bien, mais l'amour ne peut pas être le même avec toi qu'avec un autre, puisque nous nous connaissons depuis que nous sommes au monde... Pastourel, pour moi, se révolterait contre son père et s'en irait vivre en domestique.

— Alors, c'est fini ?

— Non. Pourquoi ne demeurerais-tu pas avec moi ?... Vois-tu, nos deux maisons vivent d'accord, l'une près de l'autre : nous ferions comme elles. Ici, tu trouverais des filles à ta convenance. Grâce à Pastourel, tu aurais une vie de prince. Oui, je t'aime... Tiens, il me semble que tu es mon frère, et, si tu me quittes, j'aurai du remords...

Il la regarda doucement, les bras ballants de fatigue. Elle baissait la tête, elle avait honte de son audace et de ses ruses.

Les arbres chuchotaient dans la lumière. La campagne se déployait à l'infini : des coteaux, des fermes blanches, de vieux châteaux noirs. Au loin, on apercevait le chemin de la Grange couvert de peupliers, le moulin des Prés aux toits roses, les vignes de Garaud.

Ils s'assirent sur un banc de pierre, le dos tourné aux jardins, au domaine de Pastourel. Et là, ils s'attardèrent ensemble, accablés par la pensée de la détresse prochaine.

Ensuite, ils revinrent au Planol. On s'esclaffa de rire en les voyant ensemble. Mais ils ne répondaient point; et leur tristesse, comme un reflet, se répandit sur tous les visages, la tristesse si facile à ce peuple grave des montagnes.

L'heure sonna de repartir. Quand on eut dépassé le faubourg, Marie délaissa le groupe des femmes et revint en arrière, auprès des deux galants.

— Toi, dit Fulcrand, qu'est-ce que tu réclames?

— Je viens t'entendre grogner...

Il riposta, s'arrachant à son étreinte :

— Crois-tu que je t'épouserais?

— Pardi !

De nouveau elle l'agrippa. Il se tourna vers Lise :

— Auriez-vous comploté ce mariage?

Elle songeait, si aimable dans sa robe noire, la taille un peu serrée, les cheveux sur le front, une fleur de sang aux joues. Elle se tourna aussi vers Fulcrand; et celui-ci, avec un sourire :

— On se moquerait de nous trois, au pays. Du reste, Lise, tu ne voudrais pas... Prends garde, on se déshonore vite.

— On connaît des fiancés qui, au dernier moment, devant M. le Maire, ont refusé de se marier.

— Je te tiens, je te garde ! s'écria Marie. A présent, c'est Lise qui nous accompagne.

— Ah! tu ne serais pas fâchée de trouver un homme... Mais que veux-tu? j'aime encore mieux Lise.

Ils ne purent s'empêcher de rire; et Fulcrand, alors, embrassa son amie. Dans la santé des campagnes, sous l'ivresse du soleil, il s'amusait à conduire les deux femmes,

à marcher au milieu d'elles. Marie le reprenait toujours; et Lise, un peu embarrassée, la main sur la poitrine, réglait son pas sur le leur.

Cependant ils se hâtèrent pour rejoindre la *colle* : Garaud et Pastourel venaient à leur rencontre. Les maîtres, avec leur lourd balancement de portefaix, montaient en ville, à la messe de onze heures, la messe des riches. Les vendangeurs saluèrent, penchés, avec un regard oblique. Les maîtres, vaniteux, répondirent à peine, d'une aumône. Ensuite ils s'arrêtèrent pour voir défiler leur troupeau. Au dernier rang, Fulcrand donnait une main à Lise, l'autre à Marie : ils marchaient bien d'accord, un peu ahuris, Lise toute rouge, comme si tout le monde n'eût pensé qu'à elle.

Les vendangeurs arrivaient, dans un nuage de poussière; Sidone avait préparé la table. Ils s'installèrent. Marie soignait Fulcrand, bien qu'il se plaignît d'une telle obséquiosité, se serrant toujours contre Lise.

Ils passèrent la journée à table. Sidone servait à boire. Ils s'allumaient de gourmandise, poisseux, les mains sur le ventre, insatiables de boire et de crier. Ils chantaient, debout, le verre en main, rythmant leurs clameurs à coups de bouteilles. Carême et Sidone, un peu loin, sous le mûrier de la fontaine, s'enflaient d'aise et de gloriole.

D'habitude, le dimanche, Garaud, afin de bien souper à l'auberge, ne rentrait que tard, dans la nuit, malgré les remontrances de son fils et de Sidone : ils craignaient qu'il ne mourût d'une congestion. Pastourel rentrait régulièrement à six heures, pour le souper. Depuis qu'il connaissait Lise, le mouvement de la ville l'importunait. L'amour le tentait sans cesse comme une boisson amère, et lui faisait mépriser sa vie d'autrefois.

Dès qu'il se présenta, les vendangeurs se turent respectueusement. Mais la gaieté flottait dans l'air. Ils burent d'un nouvel entrain, les manches retroussées. Pastourel hésitait: il aurait voulu parler à Lise, s'asseoir auprès d'elle. Ces gens l'intimidaient, Carême surtout, l'important Carême, assis sur sa chaise, les bras croisés, avec une placidité de maître. Enfin, le jeune homme rentra chez lui. Du coin de sa table, où il

soupait seul, il apercevait Lise. Comme les vendangeurs, il se sentit en verve de jeunesse. Le bonheur calme de Sidone et de Carême lui donnait aussi de l'espoir. Il les rejoignit dans la ferme et les plaisanta :

— Êtes-vous contents tous les deux!... Vous devriez m'enseigner comment vous avez obtenu le consentement de mon père.

— Ton père a toujours peur que je m'échappe! dit Sidone avec bravade, la main sur son corsage plein comme un panier.

— Ton père, ajouta Carême, n'est pas aussi mal disposé envers toi que tu le penses. Il regimbe, et ça se comprend. Au fond de toi, ne l'excuses-tu pas, voyons?

— Oui, l'éternelle histoire! Je suis riche, Lise est pauvre.

— Si tu sais t'y prendre, ton père cèdera.

— Au bout de combien d'années?

— Ah! mon ami...

— Pendant que j'attendrai, Lise, pressée par ses parents, se mariera là-haut.

— Qu'elle se place par ici, dans une ferme.

— Impossible! On l'aurait connue servante, et ensuite personne ne voudrait la considérer.

— On l'aura bien connue vendangeuse!

— Tu sais, Sidone, que les vendanges sont une saison exceptionnelle: c'est une fête du pays... Les femmes les plus cossues vont avec leurs chapeaux de paille couper des raisins, se mêler dans la campagne au peuple des domestiques.

— Alors, il te tarde de te marier?

— Autant qu'à vous! Si mon père ne consent pas aujourd'hui, il ne consentira pas davantage l'an prochain. Que dois-je faire, voyons?

— Ton père, laisse-moi te le dire, aime à être flatté. Que Lise, d'abord, le séduise... Ou encore, ce qu'il y a de mieux...

— Parle! N'aie pas peur...

— On affiche carrément sa volonté, et, s'il résiste, on s'en va... Alors, comme il t'aime à la passion, comme il n'a que toi, il te rappellera, et tu bâcleras ton affaire.

— J'y avais songé.

— Seulement, — fit observer Sidone, d'un air sage, — ton père éprouvera tant de douleur qu'il peut avoir une attaque...

Tu te souviens que le médecin nous a déclaré qu'à la prochaine, hum !...

— C'est justement ce qui m'empêche d'agir.

Ils trinquèrent comme des égaux, en famille : et quand Sidone et Carême s'embrassaient, Pastourel les plaisantait, se trémoussait d'envie.

Au dehors, les vendangeurs recommençaient à crier, à boire dur. Une senteur exquise s'épanchait, de pré gras, d'ombre verte. C'était jour encore. Le ciel bleu se voilait lentement, comme un visage qui s'éloigne. Dans la ferme, Sidone alluma la lampe : et cela fit une mélancolie, cette nuit légère des murs, avec la clarté de la lampe confondue par la porte ouverte à la lueur dorée du soir. Sidone avait servi une poule : une poule à l'ail et aux haricots qui embaumait, portait à rire et à boire. Et, tandis que les deux fiancés mangeaient, Pastourel buvait, pour se donner du courage.

A la fin du repas, il sortit de la ferme ; et, cette fois, les rustres ne s'interrompirent point dans leurs joyeusetés. Ils braillaient, jetaient leurs chapeaux, tapaient des poings comme s'ils eussent tassé les raisins dans les comportes. Au milieu du tapage qui le dissimulait un peu, Pastourel écarta Lise doucement de son voisin, et se glissa près d'elle, sur le banc. Les rustres, enhardis, applaudirent, tandis que Fulcrand, effaré comme sous un jet d'eau froide, cessait de rire, et que Lise baissait la tête, se pelotonnait, toute petite et humble. Sur l'ordre de Pastourel, Sidone apporta des bouteilles de vin. Et la tablée entière, soulevée de plaisir et de reconnaissance, clama du même élan qu'une meute en chasse dans les bois. Carême, qui gémissait des imprudences de Pastourel, demeura dans la cuisine, à fumer la pipe, ses yeux songeurs clignotant tout menu pour mieux voir ses rêves, pour éviter aussi la fumée de son tabac.

Le vin tourbillonnait dans les cervelles chaudes, les vendangeurs s'exaltèrent encore. Et, pétulants de malice, dans la gourmandise de plaire à Pastourel, ils taquinèrent Fulcrand.

— Allons, avec ta voix de basse, tu vas nous chanter la farandole.

— Non ! répliqua-t-il, bourru, le cou dans les épaules.

Lise, avec une volupté de chatte, se réfugia contre Pastourel. Elle s'emparait devant tous du fils de Garaud. Et surtout, dans la langueur un peu triste de la nuit tombante, c'était la rupture avec Fulcrand.

On ne cessa plus de rire. Les rustres, mauvais devant le faible, insultaient Fulcrand de moqueries. Mais celui-ci gronda comme le vent dans les arbres, et cria :

— Taisez-vous ! Laissez-moi !... Le premier qui m'insulte, je le brise comme ce verre !

Il brisa, en effet, le verre que d'abord il avait vidé. Ce coup de colère établit un silence. Il y eut de sourds ricanements, et des femmes tressaillirent, tournées à peine vers Lise, qui se taisait.

Fulcrand sortit de table, Pastourel souriait.

Pastourel souriait à la jeune femme. Pourtant, l'émoi qu'il avait provoqué le gênait. Il s'inquiétait du rustre qu'il sentait derrière lui et qui, trépignant de vengeance, pouvait bien, au risque d'un sacrilège, porter la main sur son maître. Fulcrand, le front altier, regardait tout ce monde.

Carême, sa pipe à la bouche, épiait de la ferme, sans se montrer. Sidone ne bougeait pas, anxieuse, toute rouge de frayeur.

— Oui ! s'écria de nouveau Fulcrand. Lâches que vous êtes ! Vous m'insultez parce que le jeune maître est là, et que vous voulez le flatter. Mais vous êtes des domestiques, et demain il peut vous arriver d'être malheureux aussi.

Et il brandit les poings, et ses lourds cheveux s'agitèrent.

— Nous verrons !

Il s'éloigna, il arpenta la cour comme un fou. Souvent il revenait au portail, surveillant la route, guettant le retour du vrai maître, de Garaud.

Pastourel fit le fanfaron. Debout, son verre en main, il entonna la chanson du pays qui célèbre les vignes. La tablée s'emporta à l'unisson, et les voix aiguës des femmes partaient en fusées: telles des poulies de citerne mal huilées où grincent les cordes des seaux de bois. Ensuite, tous ayant trinqué à la santé de Pastourel, le jeune homme ajouta :

— A la santé de Lise !

Alors, il prit la fillette à son bras, et ils furent le premier couple à sauter dans la cour, comme au bal.

Deux de ces jeunes Piémontais qui vagabondent à travers la Provence et le Languedoc s'étaient arrêtés au portail de la Grange, l'un portant un violon, l'autre une harpe. Ils s'adressèrent, pour la permission d'entrer, à Fulcrand. Celui-ci, acagnardé sur la borne, se remua avec indifférence. Et les enfants, aventureux, habitués à la familiarité des campagnes, se coulèrent le long des murs. Vite aperçus, on les héla :

— Ouais ! Par ici !

On les mit sur un banc, et, sans préambule, ils entamèrent des polkas. Alors, les rustres se dégourdirent en danses forcenées, à coups de pied, à coups de gueule, le front levé au ciel. Pastourel serrait Lise bien fort, la baisait aux joues, et, quand ils passaient entre les couples, les femmes cherchaient les yeux de Lise pour lui sourire.

Tous ensemble s'arrêtèrent, accablés, et s'accroupirent sur le sable. On fit manger les enfants, dont le plus jeune quêta des sous dans son chapeau. Ensuite ils jouèrent des romances, des musiques lentes, émues, dont les rustres, avec une tendresse pieuse, se pénétraient, la figure entre les mains. Peu à peu ils se souvenaient du pays, de leurs montagnes, où les sonnailles des troupeaux animent d'un long écho joyeux la solitude des sites sauvages ; où les glas, les glas mélancoliques répandus sur les rocs et les gouffres appellent vers l'éternité ; où les divins angélus, avec leur jolie parole d'espoir et de repos, penchent les âmes vers les labours ; où roulent les éclats du tonnerre qui chaque fois menace les hameaux et les fermes ; où se poursuivent les blanches cascades des torrents, les cris du vent qui excite l'ardeur tumultueuse des oiseaux de proie. Ils écoutaient de tout leur cœur, de tout leur rêve triste de valets, ravis, les larmes aux yeux.

Mais il était tard. Lise et Pastourel s'en allèrent demander à Sidone du pain et de la viande pour les petits vagabonds. Carême, sur sa chaise, feignit de sommeiller. Sidone, qui tremblait, se piqua avec le couteau en coupant les tranches de pain.

Fulcrand monta seul au grenier, précipitamment, et sa brusquerie fit rire. Lise et Pastourel demeuraient dans la cour, à se caresser devant les autres. On s'habituait déjà à les voir ensemble.

Sidone ferma sa cuisine sans dire bonsoir, d'un air boudeur et sévère. Les deux fermiers sentaient qu'un malheur planait sur la maison, et ils tâchaient avarement de se garantir. Dans quelques minutes Garaud rentrerait. Cependant, les vendangeurs orgueilleux du bonheur de Lise, ne se méfiaient point qu'elle pût l'expier. Ils ne pensaient plus, dans la nuit tiède, à regagner leur gîte de paille.

Flavien se tenait auprès de Marie, qui le faisait bavarder. Il lui plaisait, le domestique ancien, à la maigriotte campagnarde. Il confessait, en s'épongeant les lèvres du revers de la main, ses économies, sa déconvenue auprès de Sidone. Marie le considérait avec attachement, ne le trouvait ni trop laid ni trop sot. Roux comme la moisson en juin, les cheveux frisés, il avait douze ans de plus qu'elle; mais, brune comme un raisin que le soleil a mûri, elle le dominait de la taille et du geste. Elle s'amusait à le flatter, ainsi qu'un bon chien; il l'embrassait, en imitant son maître.

On se reposait d'avoir tant bu et chanté, sous les étoiles. Tout à coup, d'un pas lourd, en soufflant de la jouissance du jeu et des ripailles, Garaud tourna le portail de la Grange.

Les vendangeurs, dégrisés, se redressèrent. Garaud avait surpris son fils dans les bras de Lise ; et aussi Flavien qui montrait à Marie ses mains velues chargées de bagues achetées aux foires des villages. Heureusement, Garaud avait gagné au jeu : il éclata de rire, — mais d'un gros rire redoutable qui secoua la torpeur de son peuple.

Pendant que les amoureux, penauds, se séparaient, il se planta, les épaules pesantes, avec un air de morgue et de défi. Puis, agitant sa canne, goguenard :

— Où vas-tu, Pastourel?... Viens ici?... Trop tard pour te cacher : j'ai tout vu. Tu n'oses pas courtiser ta Lisette devant moi?... Et Flavien! Flavien aussi fleurit en amour, à son âge?

Flavien, avec sa pauvre figure de Jeannot, paisiblement se mit à rire : et cela divertit. Pastourel revenait docilement vers son père. Il y eut un silence d'humilité, d'attente. On ne comprenait pas bien la pensée de Garaud. C'était pourtant l'heure de se prononcer, puisqu'il venait de surprendre son fils dans la compagnie des domestiques. Flavien s'esquiva

vers l'écurie ; et Marie, après avoir éternué très fort, l'insolente, acheva le verre de son nouveau camarade.

— On a dansé ici ? reprit Garaud en reniflant.

— Oui, répondit Pastourel.

— On a bien fait. D'abord, c'est l'habitude. Puis, il me plaît qu'on s'amuse à la Grange-des-Prés.

A la bonne grâce du maître, Pastourel se mit à rire, et ensuite les vendangeurs.

— Je vois aussi qu'on a bu... Il est temps de vendanger et de remplir les cuves pour remplacer le vin de mes foudres... Ah! ah! ah!...

Garaud se régalait, tapait de la canne, tout en épiant Lise qui peu à peu, fière, soutenait ses regards. La joie se levait, douce comme une brise. On croyait déjà au mariage de la fillette. Elle seule doutait, souriant à demi, le cœur serré d'angoisse. Pastourel ne bronchait pas.

— Fulcrand n'est pas ici, remarqua le maître. Je comprends : il y a brouille.

La bonhomie bavarde de Garaud enchantait le monde. On remuait les mains et les pieds, pour le plaisir de faire du tapage, en un roulis de tonneaux.

— Hé! les montagnards!... Allez vous coucher!...

Les vendangeurs s'ébranlèrent; et, le plus vieux ayant ôté son chapeau, tous clamèrent :

— Vive monsieur Garaud!

Ils montèrent en cohue. Lise s'attarda à peine. Elle tremblait davantage, parce que, devant son père, Pastourel n'avait pas osé la saluer.

Garaud constata que la ferme était close. Il s'approcha de la porte, examina par les fentes s'il n'y avait point de lumière. Et, se penchant vers son fils, il murmura :

— Carême dort, lui... C'est bien!

Sans un mot de plus, d'un geste de la canne, il laissa libre le chemin et passa le dernier. Il avait trop de chagrin pour blesser son fils d'un reproche, lui couper brutalement la joie.

Là-haut, dans leurs chambres, Garaud s'efforça d'être conciliant et bon :

— Dors sans inquiétude, nous verrons demain.

— Décidément, Lise ne te plaît pas.

— Je ne sais pas... Mais je suis heureux que tu le comprennes, au moins : cette conduite ne peut contenter ton père... Il y a des choses qu'on ne peut faire sans mon consentement.

Bientôt, tout le monde dormait, même les chiens dans leur niche.

Fulcrand s'était réveillé au milieu du tumulte, sournoisement, sans remuer son coin de paille. Le désespoir le tourmentait, la honte d'être mêlé à de mauvais camarades, d'habiter une maison où le fils du maître lui infligeait la plus douloureuse des offenses. Il projetait de fuir, de disparaître soudain. Impossible, certes, de reprendre seul le chemin de la montagne. Ses parents, qu'auraient-ils pensé? Ne l'aurait-on pas accusé d'avoir commis quelque faute, un vol peut-être, dans la plaine? Et puis, s'échapper à l'époque des vendanges, abandonner Lise aux mains de Pastourel, c'était accepter définitivement la rupture. Et, au fond de son cœur, il protestait, une lueur d'espérance veillait. Tant qu'il habiterait dans le même pays, il conservait la chance de reconquérir Lise, ou bien d'assouvir sa rancune... Et, vaguement, il entrevoyait des représailles. S'il n'était pas riche, il était plus fort que son rival. Des pensées de ténèbres le traversèrent, une folie jalouse, une tentation de crime : il aimerait mieux savoir Lise morte que de la livrer sans résistance à un étranger, la petite Lise, déshonorée à ses yeux de simple, au jugement de son âme saine, que les traditions sacrées de la famille avaient façonnée autant que les croyances de la religion.

Au moment de fuir, un regret puissant, presque un remords le contint, comme une main invisible dans l'ombre.

Il s'appuya au mur, regarda vers le coin où Lise dormait. Il la regarda longtemps ; et son cœur battait lentement dans le silence, et la nuit tiède, baignée de lune, ranimait en lui des visions de rêve bienheureux, de mystère ingénu.

Il s'approcha. Par les volets entr'ouverts, un rais de lumière légèrement pénétrait, verdoyait sur le fourrage ; une joue de Lise, qui reposait la tête sur une main, en était toute brillante. Elle dormait, innocente, paisible, les pieds nus, revêtue de sa mante montagnarde. Il s'agenouilla doucement, la baisa au front. Elle tressaillit à peine : et Fulcrand, partit,

rassuré de son sommeil. Au dehors, dans l'ombre, il hésita, leva les yeux vers la fenêtre ; et, par un sentiment d'indulgence et de prière, il joignit les mains.

Où aller? Les chemins, entre les talus des vignes, paraissaient plus nombreux que pendant le jour. Des lumières brillaient çà et là, sur les coteaux, aux villages qui faisaient fête, aux fermes isolées parmi les arbres. Fulcrand s'achemina par la grand'route. En ville, après le faubourg, il aperçut au loin, sur le Planol, les grands cafés illuminés. Pris de honte, il revint en arrière. Un chemin de silence dévalait le long de la rivière, il le suivit. Il s'allongea sur le gazon d'un bosquet, au bord de l'eau calme où chantaient des rainettes...

Là-bas, à la Grange, Garaud s'agitait brusquement, faisait craquer son lit. Il suait, toussait, soufflait, la soif le brûlait ; mais, prévenu des périls qui le menaçaient à tant se bouleverser le sang, il s'efforçait de se contenir. La faute de Lise et de Pastourel le hantait comme la face d'un mort qu'on vient de visiter. Il avait beau fermer les yeux, l'image de ce couple enlacé au milieu des vendangeurs flottait dans la chambre, le frôlait ainsi qu'une ombre à travers la nuit. Bientôt il ne vit plus que lui, ses intérêts et son orgueil, l'outrage qui frappait son nom et sa fortune : il fallait tout de suite couper l'arbre du mal, s'il ne voulait pas user son autorité, un peu chaque jour, contre la volonté de son fils, et finalement succomber. Si Pastourel s'en allait, sûrement, après quelques mois de domesticité dans une campagne, il reviendrait au bon logis de son père, et il renoncerait pour toujours à Lise, d'autant plus que Fulcrand n'était pas homme à se soumettre. Alors, Garaud, fortement résolu, s'endormit en rêvant.

Le matin, il apparut le premier dans la cour. Toutes les portes s'ouvrirent, puis celle de la ferme. Flavien s'esquiva, de peur d'être grondé, ce qui, dans sa tristesse, fit sourire Garaud.

Brutal, il aborda Carême :

— Est-ce qu'ils vont descendre?

Garaud désignait les vendangeurs. En levant la tête vers le grenier, dont les volets claquaient avec l'élan vif de deux larges ailes, il rencontra Lise qui se penchait, souriante. Il reçut en plein visage comme un coup de clarté qui l'éblouit

d'abord. Il hésita, se frotta les lèvres avec son mouchoir. Puis, agacé, il secoua Carême par les boutons de sa veste, et, fouettant l'air de ses gros bras :

— Dès qu'ils seront descendus, tu me jetteras cette Lise à la porte !

— Vous plaisantez?

— Non. J'en ai assez.

— Et Pastourel?

— Il dira ce qu'il voudra, tant pis !... Pas de rémission! Elle trouvera de l'ouvrage dans le pays : tu lui fixeras un rendez-vous, quand ses camarades repartiront pour les Cévennes... Je ne la veux plus ici. Est-ce que tu n'as rien vu, hier soir?

— Non.

Sidone rougit du tranquille mensonge de son homme.

— Hé bé, Pastourel et cette fille s'embrassaient comme des fiancés. Ah! mais non, je suis trop vieux pour qu'une luronne de vingt ans se moque de moi !

Puis, retourné de pitié envers la femme que son fils avait élue, l'original se corrigea :

— Ou, du moins, Lise aurait dû s'y prendre différemment... Ah! je m'en vais, tu me retrouveras dans la plaine... Toutes ces histoires me dérangent la tête.

Il vida le verre de vin que Sidone lui avait servi, et décampa.

Le maître n'avait pas franchi le portail que les vendangeurs descendirent. Ils s'attendaient à des malheurs, osant à peine annoncer la disparition de Fulcrand, qu'ils venaient seulement de constater. Lise se cachait, les mains au visage, sans avoir la force de pleurer : elle s'accusait de cette disparition, et pressentait pour elle une méchante aventure.

Carême, tandis que Sidone s'effaçait dans sa cuisine, prudente, et peut-être compatissante à cette femme plus jeune, Carême s'assit sur les dalles du seuil, compta quelque monnaie, puis d'un signe appela les travailleurs qui s'avancèrent pêle-mêle, en se poussant des coudes :

— J'ai une mauvaise nouvelle, dit-il.

Les rustres timidement se retournèrent vers le portail. Carême, la tête toujours baissée, continua :

— Lise ne fait plus partie de notre colle.

Une rumeur s'éleva. Carême tendit la main :

— Voilà son argent.

Lise pleurait contre le mur. Mais, soudain, elle se redressa : puisque Fulcrand était malheureux, elle le serait aussi.

Alors, bravement, elle ramassa son argent dans la main de Carême. Les camarades l'admiraient, soulagés un peu, maintenant que la mauvaise fortune n'atteignait que Lise et son faraud.

— Les dimanches, lui recommanda Carême d'un ton pitoyable, tu n'as qu'à te rendre à la messe, et tu t'entendras avec ta colle pour remonter au village.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète... Où est Fulcrand ?

— Comment le saurais-je ?

— Je le retrouverai !...

Et, secouée de sanglots, elle s'éloignait, lorsque Pastourel, qu'elle ne voyait point, accourut.

— Tu t'en vas ?... Mon père te chasse ? Où est-il ? Ah ! je m'en doutais bien !...

Il la retint d'une étreinte ardente. Mais elle, doucement, se défendait.

— Ne t'en va pas, reste... Mon père fera ce qu'il voudra.

— Non. Je m'en vais... Il t'arriverait malheur, à toi aussi, et on dirait que j'en suis la cause.

Elle le regardait avec une gratitude charmante, les yeux fiers, glorieuse d'être réclamée par lui, de se sentir dans ses bras. Cependant, elle s'impatientait, ayant une gêne, une pudeur, devant ses camarades, qui l'épiaient, encore stupides d'effroi.

— Fulcrand est parti, dit-elle. Je ne peux pas rester.

— Fulcrand !

— Oui, cette nuit.

— Que nous importe Fulcrand !

Pastourel embrassa Lise avec emportement, avec avidité. Mais elle se débattit davantage ; et lui, défaillant de chagrin, et pour ne pas contrarier son amie, il céda.

— Quand nous retrouverons-nous ?

— Je ne sais pas.

— Ne t'en va pas encore... Laisse-moi te parler un moment...

Les vendangeurs disparurent parmi les brouillards légers, tandis que les chiens jappaient et que, sur les colonnes du portail, les paons miaulaient. Carême, au lieu de suivre sa *colle*, marcha vers les deux galants.

— Pastourel, tu as tort de retenir Lise. Puisque votre amour est impossible, pourquoi ne pas y renoncer tout de suite, plutôt que de vous faire souffrir ?

— Toi, tu n'es qu'un lâche ! Tu n'es digne que d'être un valet !

Carême chancela sous l'injure : une rougeur couvrit sa face orgueilleuse. Il hésita. Il fit mine de partir, avec un geste d'indifférence et de dégoût.

— J'accomplis mon devoir !...

— Si tu avais voulu, ma défaite ne serait pas arrivée. Tu ne penses qu'à toi.

— Mon devoir est de surveiller les vendanges... Je ne dois pas négliger les intérêts de mon maître pour des rêves qui ne se réaliseront jamais.

— Tu ne négliges pas tes intérêts, tu les soignes même trop. C'est pourquoi prends garde, toi aussi, à tes rêves !

Carême, méprisant, toisa le jeune homme. Il voulut se venger, jeter l'injure à son tour.

— Je suis encore bien bon de discuter. Je suis plus que toi ici !... Si je voulais, je chasserais Lise tout de suite, tandis que j'ai la bonté de vous tolérer ensemble.

— Je me souviendrai de ton insolence, un jour.

Pastourel entourait Lise d'une caresse jalouse, précieusement. La pauvrette s'abandonnait, tremblante, et regardait disparaître Carême, l'homme de son pays, en qui depuis un an elle avait mis son espoir. Ils demeurèrent indécis, sans courage, au moment de quitter cette cour paisible. Néanmoins, le temps pressait, et Garaud, prévenu par Carême, pouvait se présenter à l'improviste.

Les bêtes sortaient des écuries. On préparait la vie de chaque jour. Flavien, qui traînait des échelles, se glissa du côté de Pastourel, avec une envie de lui parler. Les domestiques, en travaillant, épiaient le jeune couple. Mais, respectueux, avec une réserve faite de compassion et d'amitié, ils s'écartèrent. Pastourel accompagnait Lise vers la porte.

— Ah! dit-il, je ne sais ce qui me retient de te suivre. Je ne sais pourquoi je suis attaché si fort à ma maison et pourquoi j'ai toujours peur de mon père.

— Il vaut mieux que tu restes ici, chez toi. Nous nous retrouverons.

— Mais pourquoi, tout à l'heure, m'as-tu parlé de Fulcrand?

— Fulcrand est pour moi un frère. Il a quitté la Grange à cause de moi... Comment oublierais-je nos parents, notre village? Non, vois-tu, je ne serai pas libre tant que je ne lui aurai pas arraché le congé de me donner à toi. Ce serait mal de ne plus penser à lui, de le délaisser dans un pays qui n'est pas le nôtre... Il m'aime.

— Et moi?... Alors, dois-je renoncer à toi?

— Il ne faut pas que Fulcrand soit malheureux. Je crois en toi. A nous deux, nous pouvons nous occuper de son sort, lui assurer de l'argent, une place dans une ferme riche... Quant à nous, Pastourel, l'essentiel est de nous retrouver.

— Si tu veux, rien de plus facile. Cette semaine, les petites fermes commencent à vendanger... Va te présenter dans les environs. Dimanche, tu me retrouveras en ville, sur le Planol. Et Fulcrand, sans doute, sera là aussi... à moins que...

— Tu dis?...

— Il ne se soit tué?

— Ah! mon Dieu!

Et Lise sanglota, soutenant mal son paquet de hardes dont le fardeau l'importunait.

— Non, reprit-elle avec assurance, Fulcrand ne s'est pas tué : il m'aime trop.

Ils marchaient sur la route, se garaient, au bord du fossé, des bêtes qui circulaient déjà, des bandes de vendangeurs qui passaient en chantant. Un moment qu'il n'y avait personne, et point de bruit sur la route, ils s'embrassèrent.

— Adieu! dit Lise.

Elle chancela, ne sachant plus que faire, une fois libre, bien seule, vagabonde maintenant, si loin de son pays. Pastourel la rejoignit, et l'embrassa de nouveau.

— Va par là!...

Il désignait un chemin de rocailles montant, dévalant à l'aventure, au flanc d'un coteau.

La fillette, docile, s'achemina vers Maldinath.

Quand elle eut disparu, au delà du chemin de fer, par le sentier qui s'enfonce, en haut, sous des talus ombragés d'amandiers et de roseaux, Pastourel rentra dans la Grange. Il n'avait pas encore mangé : sa douleur s'en augmentait, avec une sorte d'ivresse, de stupeur accablée. Tout lui fut indifférent, dans la Grange opulente où s'animait le labeur quotidien.

On sortait les fouloirs, on raccommodait à coups de marteau les tonneaux et les comportes. On attelait les chevaux qui se faisaient tirer, ce lundi, amollis par la longue paresse de la veille. Les poules, affairées, picoraient entre leurs sabots. Les chiens gambadaient. Les paons se promenaient, graves, ne s'arrêtant que pour déployer la roue magnifique de leur plumage. Les étables lâchaient une odeur de litière, et dans le noir de leurs poutrelles ornées de toiles d'araignées, des mouches heureuses bourdonnaient. Les hommes, pieds nus, lavaient à grande eau leurs fouloirs, près des cuves d'où exhalait une fermentation abondante.

Les fouets claquèrent; des ruisseaux épais coulèrent comme du sang sur le sable, des ruisseaux qu'alimentaient les fouleurs en retirant les lièges et les linges qui obstruent la bouche des fouloirs. Les charretiers allumèrent leurs pipes ; et, pendant que les chiens, contrariés de ne point sortir, aboyaient, les trois longues charrettes s'ébranlèrent, et l'écho des murs rayonna de tous côtés, au loin.

Pastourel, à la ferme, mangeait sa soupe de chaque matin.

Depuis l'an passé, avec Sidone, ils se taquinaient fraternellement, l'un à propos de Carême, l'autre à propos de Lise. Mais, dès le jour où Sidone, avec sa finauderie avare, comprit que ses projets pâtiraient en compagnie des projets de Pastourel, elle se retira de son camarade, d'accord avec Carême. Pastourel, si désorienté par l'humeur versatile de son père, ne s'aperçut que trop tard de la fausseté des fermiers. Maintenant, à force de les considérer dans leur égoïsme et leur bassesse, sa haine s'exagérait. Et, avec sa lourdeur de paysan qui mesure ses paroles, il se pénétrait, tout seul, de la volonté de se venger.

Sidone, comprenant bien son humeur, servait le déjeuner sans rien dire. Il mangeait à pleines cuillerées, pressé de finir;

et, bourru, les sourcils froncés, il regardait toujours le même point dans la cheminée où pétillait un feu de chêne.

Il but son coup de la fin, le quart du litre. Le vin lui fit plaisir, comme aux yeux la lumière. Et il se tourna vers Sidone, avec l'envie de s'épancher. Elle coupait du bois, rangeait les gros pains sur les planches, au-dessus du buffet.

Pourtant elle se méfiait, la rouée.

— Tu es bien affairée, ce matin? dit-il.

— Pas étonnant, un lundi!

— C'est que peut-être tu pourrais m'expliquer...

— Que veux-tu qu'elle sache, Sidone?... Tu es bien plus que moi. voyons!

— Certes, oui, je le pense... Mais tu n'as pas toujours été aussi modeste... Allons, voyons, est-ce que tu as peur de me regarder en face?

Elle se retourna vivement, feignant la surprise, les bras encore levés vers la planche aux casseroles rousses. Sidone était jolie, blonde, un sourire de bonté sur le visage, la taille souple, les cheveux emmêlés avec le désordre d'un bouquet des champs, les joues savoureuses comme le pain doré des maîtres. Et Pastourel, estimant que ce serait bien dommage de donner une fée pareille à un rustre aussi mal dégrossi que Carême, se sentit ému au point qu'il ne dit plus rien.

— Que veux-tu? demanda-t-elle.

Il hésita encore un peu. Puis, d'une voix adoucie par la voix caressante de la femme :

— Ah! tu sais bien ce que je veux!... Tu m'as trahi, Sidone.

— Ce que tu dis est mal, Pastourel. Tu as tort : c'est toi qui as compromis tes intérêts.

— Si tu avais voulu, mon affaire serait faite. Mon père n'était pas mal disposé, en somme, et tu peux tout sur lui. Il t'écoute comme le bon Dieu!... Seulement, voilà, tu as pensé à toi, rien qu'à toi... Et pardonne-moi, mais il faut que je parle jusqu'au bout, peut-être es-tu jalouse de Lise, qui est une fille de la montagne, comme toi!... Peut-être t'es-tu imaginée que Lise, un jour, te renverrait d'ici...

Pastourel, la tête inclinée sur une main. s'exprimait de sa voix paisible, bercée d'ennui.

Sidone s'avança en se dandinant, avec un air de ruse et de résolution. Par pudeur, elle ramenait ses manches sur les poignets, pour ne pas montrer ses bras nus où quelquefois, avant les vendanges, le fils du maître prenait doucement un baiser. Et, regardant bien Pastourel dans les yeux, elle dit :

— D'abord, je n'ai pas auprès de ton père l'influence que tu crois. Au fond, il ne fait que ce qui lui plaît. C'est quand nous avons vu, avec Carême, que ton père ne voulait pas cette fillette, que, pour ne pas l'irriter contre toi, nous nous sommes abstenus.

— Tu t'excuses. Je vois que tu parles lentement pour bien arranger tes explications et ne pas prononcer une parole de trop. Tu es trop prudente, Sidone. Le vrai, c'est que tu as peur de Lise.

— Moi, avoir peur de Lise ! La terre est grande, je suppose... Nous n'aurions pas cherché longtemps une ferme dans le pays.

— Je ne le conteste pas. Mais tu n'as pas beaucoup de cœur. Tu t'es servie de moi auprès de mon père, et puis tu m'as abandonné.

— Après tout, je ne dois des comptes qu'à Garaud !

— Tu t'es mal conduite. Tu t'en repentiras...

Ils parlaient haut maintenant. Pastourel déjà battait la table de ses poings; et Sidone, qui tremblait de colère, traversait la cuisine à grands pas, en desservant.

— Ah ! tu n'as pas voulu Lise !... Vous êtes trop roués, toi et Carême ! Mais vous vous êtes trompés. Lise sera plus forte que vous.

— C'est toi qui te repentiras. Prends garde que Lise ne te trompe, elle aussi, avec son Fulcrand !

— Tu l'insultes aujourd'hui. Nous verrons si tu ne la flatteras pas plus tard.

— Toi, si tu fais quelque chose de travers, prends garde à Carême. Il t'écraserait comme une motte fraîche dans le pré !

— Un jour, je serai le maître.

— Si tu en es capable...

— Arrogante, va ! On voit bien que mon père te soutient. Je ne sais vraiment pourquoi il te préfère tant !

— Serais-tu jaloux, par hasard ?

— Il doit y avoir quelque chose là-dessous..

— Je suis honnête fille, sais-tu !

Elle se dressait de tout son haut, fière, avec une moue de défi, les poings sur les hanches. Pastourel la toisa, plein de morgue : puis il sortit, lentement, secoué d'un ricanement d'outrage, pendant qu'elle balayait le plancher à grands coups, comme si elle eût parmi des ordures chassé l'intrus de sa cuisine.

On l'entendit grommeler du dehors. Dans la cour, les hommes avaient molli à l'ouvrage, en écoutant la querelle. Ils aimaient le jeune maître qui partageait leurs travaux et leurs délassements, qui parfois les accompagnait à la ville, le dimanche, à l'auberge des domestiques, et les faisait boire. Ils souffraient pour lui de sa servitude, de l'humiliation où le tenait son père.

Pastourel demeura sombre longtemps, muet, sans force d'expansion. Bientôt, Flavien s'approcha, le pauvre Flavien qui savait compatir aux autres, et se contenter de peu.

— Qu'as-tu ?... Lise est partie... Va, sois sûr qu'elle n'est pas loin... Si nous apprenons quelque chose, compte sur nous...

— Je l'aurai à tout prix. Lise, oui, à tout prix, entends-tu ! Ici, je ne suis rien, tout le monde me commande, même ces gens de la ferme... J'en ai assez !...

Il eut un geste de révolte. Mais il était las, épuisé. Il se laissa tomber sur le banc de pierre.

Flavien s'assit tout près, doucement.

— Console-toi, va... Les choses changent si vite ! On a des surprises... Lise t'aime bien... Ton père cédera, quand il te verra si désolé...

— Ah ! Flavien, tu es heureux de n'être qu'un domestique ! Tu es libre, tu n'as pas à penser à l'héritage, à ces richesses qui ne font rien au cœur. Ah ! je voudrais être comme toi !...

— Comme moi ?...

Flavien, avec ses yeux de myope, regarda le ciel en rêvant. Il éprouva le besoin de parler, de répandre son désir de vivre, sa joie de se dévouer.

— Rencontrerai-je, dit-il, une femme à aimer et qui veuille m'aimer ?... Avec cela, vois-tu, le bonheur vient tout seul.

— Tu parles comme un livre. Mais, hélas! Je n'ai plus de force.

— A présent, tu es comme un arbre tourmenté par une bourrasque: mais attends qu'elle se calme, et tu le verras clair, avec tous ses fruits, dans la lumière... Oui, tu souris, on s'est toujours moqué de moi, de mes phrases, de mon amour pour Sidone. Que veux-tu? j'étais assez innocent pour espérer en Sidone, pour croire que ce Carême ne prendrait jamais racine ici. J'ai été bien déçu... Ah! oui, un fameux coup de bâton sur la tête! Mais le bon sens m'est revenu... Il me faut aimer. C'est pourquoi, hier soir, j'étais si heureux près de cette femme qui me permettait de la serrer, de l'embrasser...

— Marie?

— Oui. Je sais qu'elle n'est pas belle... Qu'importe! J'ai assez de force d'amour pour deux...

— Ah! oui, tu es heureux, toi! Mais comment finiront toutes ces histoires?

— Elles finiront bien, si tu te sens un cœur profond et bon comme la terre... La terre produit toujours, qu'on lui donne ou non des semences. Si ce n'est pas des arbres, du blé, des raisins, elle produit de l'herbe, de belles plantes sauvages. Il lui faut simplement du soleil et de la rosée. Pour nous, le soleil, c'est la jeunesse... et la rosée, peut-être, c'est le malheur.

— Encore des jolies paroles!

— Non. Bénis les épreuves que le ciel t'envoie... Il est bon surtout que ton amie les subisse.

— Pourquoi?

— Qui sait si elle ne te voulait pas pour l'héritage?... Tu verras bien si elle résiste à ses déceptions... Si elle te veut pour toi-même, va, vous vous retrouverez...

Pastourel réfléchit, les yeux vers le sol. Puis, doucement :

— Il se peut que tu aies raison.

— Certes, oui! Je connais la vie mieux que toi, puisque je suis né pauvre et que je n'ai jamais eu la tiédeur d'un foyer. Si j'ai souhaité une existence tranquille et passable, j'ai dû me la faire.

— Tes paroles me semblent du miel et du pain blanc... On

se moque toujours des êtres et des choses qu'on ne comprend pas... Je t'aime, à présent, comme si tu étais mon frère.

Pastourel étreignit avec effusion les mains du domestique : et ardemment il le regarda, le suppliant de parler encore. Alors, le paysan, les yeux troubles de songerie :

— Ne crains pas Fulcrand, reprit-il. Fulcrand aime Lise. N'est-ce pas légitime? Ils ont grandi ensemble, comme deux oiseaux du même nid, deux chats de la même ferme. Une probité les lie, autant que l'habitude. Ils ont besoin de se voir, n'ayant jamais été séparés ; ils ne savent point qu'ils peuvent vivre éloignés l'un de l'autre... Peut-être que Fulcrand, une fois retourné dans sa montagne, au milieu de ceux de sa race, trouvera une Lise pareille pour lui à la première : et Lise, auprès de toi, songera à Fulcrand comme à un frère mort qu'on regrette... Non, ils ne savent point. Est-ce que nous savions, avant le phylloxera, nous qui sommes pourtant de la plaine, que les vignes peuvent prospérer dans le sable?...

Pastourel se taisait, les traits creusés par le chagrin, honteux d'être aussi faible qu'une femme devant ces hommes patients et robustes qui travaillaient pour lui.

Garaud entra. Dès qu'il aperçut son fils accablé sur le banc de pierre à côté de Flavien, il s'arrêta court. Et, hautain, redressé de toute sa corpulence, il réprimanda :

— Hé bé, c'est ainsi qu'on fainéantise?... Toi aussi, Flavien!...

Le valet, humble, en faisant le gros dos, revint à ses comportes. Et tandis que les hommes se détournant du maître, hâtaient leur besogne, lavaient les fouloirs, balayaient la cour, Pastourel, à son tour, se leva, lourdement, avec une sorte de rébellion. Mais la servitude était plus forte : il tremblait devant le maître ; et son cœur, plein de tristesse et de colère, battait comme un torrent.

GEORGES BEAUME.

(*La fin au prochain numéro.*)

DE L'INFLUENCE

DES

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

> Lasst alle Völker unter gleichem Himmel
> Sich gleicher Gabe wohlgemut erfreun!
>
> GOETHE.

I

Est-il encore nécessaire de démontrer qu'en France, et ailleurs, l'influence des littératures étrangères n'est pas un phénomène nouveau? On l'a déjà cent fois constaté. D'ailleurs, noter et classer ces influences diverses serait proprement écrire l'histoire de *toute* la littérature française. Car, pour être mortes, les littératures grecque et latine n'en sont pas moins « étrangères » : et quel est le poète, quel est l'écrivain qui, du XVIe siècle jusqu'à nous, ne porte l'empreinte, plus ou moins profonde, de l'éducation classique? Mais laissons les anciens : les Espagnols et les Italiens au XVIIe siècle, les Anglais au XVIIIe, les Allemands, les Anglais et les Italiens au commencement du XIXe, ont agi sur l'imagination des auteurs français.

Sans remonter bien loin dans le passé, arrêtons-nous aux origines du romantisme. On n'a pas encore tenté un tableau complet de cette époque littéraire. C'est pourtant un admirable sujet : car le siècle entier a vécu de l'esthétique alors inventée. Peut-être même, parmi beaucoup d'œuvres que nous avons naguère cru nouvelles, quelques-unes ne paraîtront-elles dans l'avenir que les dernières manifestations du

romantisme à son déclin. Mais le romantisme nous intéresse ici seulement comme le premier éveil du cosmopolitisme littéraire et intellectuel.

De nos jours, de nombreux critiques ont repris et développé cette remarque pénétrante de madame de Staël : « J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, dans quelques-uns de leurs ouvrages, sont tous, même à leur insu, de l'école germanique, c'est-à-dire qu'*ils ne puisent leur talent que dans le fond de leur âme*[1] ». (En ce temps-là, « germanique » est le synonyme de romantique.) Si l'on étudie de près la révolution qui alors transforma les lettres françaises, si on laisse de côté les apparences, la mode, le décor, le procédé, on voit que cette simple phrase de madame de Staël définit bien la vraie originalité de l'esthétique nouvelle : le droit et le devoir pour l'artiste de laisser sa propre sensibilité s'épancher en ses œuvres. Le romantisme fut surtout l'avènement de la littérature personnelle. Rousseau est le premier écrivain de langue française qui ait ouvert cette voie inconnue.

Mais, cela dit, on a expliqué le romantisme et non les romantiques. Il reste à déterminer comment se sont formées les sensibilités si diverses des poètes, des romanciers et des dramaturges qui publièrent leurs chefs-d'œuvre aux environs de l'année 1830.

C'est ici qu'apparaît l'influence des littératures étrangères, de *toutes* les littératures étrangères : car il serait injuste de nier la part qu'eurent les littératures du Midi dans l'éducation et le développement des romantiques français. Madame de Staël a écrit son livre *De l'Allemagne*, — « un puissant instrument, dit Gœthe, qui fit la première brèche dans la muraille chinoise d'antiques préjugés élevée entre nous et la France » ; — mais elle est l'auteur de *Corinne* et elle lisait Calderon dans les traductions de Schlegel. L'ouvrage de Sismondi sur *la Littérature du midi de l'Europe* a été une des armes de guerre des romantiques contre les classiques. — Ces derniers, du reste, montraient le même dégoût des Espagnols que des Allemands ou des Anglais : Geoffroy parlait avec horreur du « fumier des Shakespeare, des Calderon, des Lope de Vega ». — Charles Nodier promenait ses

1. *De l'Allemagne*, 2[e] partie, ch. 1[er]

curiosités enthousiastes du nord au sud et écrivait même des études sur les littératures slaves. Enfin la *Collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, où tant de poètes français puisèrent leur érudition et cherchèrent leur inspiration, contient des pièces de Calderon à côté de celles de Schiller.

Si l'on considère, non plus les écrits des critiques, mais l'œuvre même des poètes, l'éclectisme des romantiques français éclate encore avec plus d'évidence. Qui niera ce que doit à l'Espagne le génie de Victor Hugo? Qui ne distinguera dans le théâtre de Musset, avec la part de Shakespeare, celle des conteurs italiens? Tous les jeunes poètes qu'il était de mode sous la Restauration d'appeler les « adorateurs de la Melpomène germanique » parce qu'ils applaudissaient la *Marie Stuart* de Schiller dans la pauvre adaptation de Lebrun, étaient les mêmes qui, pris d'une ferveur toute classique, s'indignaient à la pensée de la Grèce asservie.

Ce fut donc à l'époque du romantisme, que pour la première fois les artistes français eurent la notion irréfléchie qu'il existait, dans le présent et dans le passé, d'autres littératures riches et diverses où leur imagination pouvait, sans crainte ni scrupule, trouver un aliment. Avant eux, Corneille, Molière, Voltaire, Montesquieu, etc..., avaient déjà fait de semblables emprunts, d'instinct, en dissimulant plus ou moins leurs prises. Les premiers, les romantiques ont délibérément battu tout le champ de la culture européenne. Les premiers, ils ont érigé en maxime la vieille coutume des échanges grâce auxquels toutes les littératures se sont sans cesse renouvelées. « Il est permis, dit Chateaubriand, de profiter des idées et des images exprimées dans une langue étrangère pour enrichir la sienne ; cela s'est vu dans tous les siècles et dans tous les temps. Je reconnais tout d'abord que, dans ma première jeunesse, *Ossian*, *Werther*, *les Rêveries du promeneur solitaire*, *les Études de la nature*, ont pu s'apparenter à mes idées : mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me causaient des ouvrages où je me délectais[1]. »

De nos jours, après quelques années d'engourdissement, la curiosité littéraire s'est réveillée avec une grande ardeur. De

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. III, p. 318.

toutes parts, on s'est mis à l'étude des littératures étrangères. MM. Emile Montégut et Scherer ont glorifié les romans de George Eliot. M. Bourget a exprimé son admiration pour les poètes anglais. M. Rod a révélé aux Français l'existence d'une littérature contemporaine en Allemagne et en Italie. M. de Vogüé s'est fait l'apôtre du réalisme russe. Des Russes on passa aux Scandinaves : Ibsen, Björnson, Strindberg, etc... Puis on prêta quelque attention à la renaissance littéraire de la jeune Allemagne. Tous ces enthousiasmes successifs pour des génies aussi divers que Ibsen, Tolstoï, Nietzsche, montrent bien que cette enquête fut menée sans parti pris. On a, il est vrai, accusé les Français de ne plus admirer que les littératures septentrionales. Mais la raison peut-être en était qu'ils admiraient simplement ce qu'il y avait d'admirable. D'ailleurs, quelques romans et quelques poèmes remarquables ayant paru en Italie, il ne semble pas qu'on veuille les exiler de la France. M. d'Annunzio n'est pas un homme du Nord, j'imagine. Quant à savoir si, né le plus latin des Latins, il n'a pas subi l'influence d'écrivains qui sont nés sous une latitude plus septentrionale, c'est une autre question.

Parmi toutes les œuvres ainsi apportées à la France, beaucoup ont excité l'admiration, non seulement des écrivains, mais aussi du public français. Et c'est là le trait essentiel par où se distinguent le cosmopolitisme littéraire d'aujourd'hui et le cosmopolitisme littéraire de 1830.

Jusqu'à nos jours, on n'admirait guère les étrangers que sur la foi des critiques ou des adaptateurs. On lisait en France des études, des extraits, des résumés, non les œuvres elles-mêmes. Les traductions étaient rares et, en général, infidèles. Ces excursions intellectuelles n'intéressaient guère que les « professionnels » de la littérature. Le public ignorait les originaux, il n'avait sous les yeux que des copies, où le copiste avait souvent mis du sien. Maintenant tout est changé. La connaissance des langues étrangères s'est répandue. Les traductions se sont multipliées ; beaucoup sont encore loin d'être parfaites, mais ont du moins le mérite de vouloir être littérales. On répugne aux arrangements et aux coupures. On traduit les poètes en prose, plutôt que de s'acharner à de déloyales versifications. On ne se contente plus de mettre

en français les chefs-d'œuvre : on nous donne des ouvrages de second et de troisième ordre, et nous pouvons ainsi mieux saisir l'originalité des maîtres. Enfin, sur nos théâtres, on consent à représenter des drames joués, en ces dernières années, sur les scènes de Norvège et d'Allemagne, sans les défigurer par de sottes mutilations et d'ineptes remaniements.

Le résultat de ces mœurs nouvelles a été que le public, mis en présence des œuvres étrangères, a pu les juger et les comprendre. Les idées de Tolstoï parviennent jusqu'à nous sans passer par un critique qui, malgré son scrupule d'exactitude, les colore toujours du reflet de son imagination personnelle ; entre Tolstoï et nous il n'y a plus que les inévitables infidélités d'une traduction. Et de même pour les œuvres dramatiques. Sans doute, les maladresses d'un régisseur ou d'un comédien peuvent cruellement déformer un drame, même si le texte français est une version fidèle. Mais peu à peu cet inconvénient s'atténuera ; on recevra plus docilement les indications de l'auteur, on adoptera les traditions du théâtre où la pièce fut pour la première fois représentée.

C'est ainsi qu'aujourd'hui l'action des littératures étrangères peut s'exercer sur tout l'organisme intellectuel de la France. On lit les œuvres russes, scandinaves, italiennes, non plus comme des « curiosités » exotiques, mais presque avec le même empressement et la même liberté de jugement que si ces livres étaient d'auteurs nationaux. Cela est une grande nouveauté. Beaucoup de critiques français l'ont senti plus ou moins confusément. Les uns en ont témoigné un étonnement joyeux. Les autres en ont manifesté de grandes inquiétudes. Ce sont leurs alarmes que je voudrais dissiper.

II

Nous laisserons, si vous le voulez, à leurs stupides engouements les *snobs* qui débordent d'enthousiasme, aussitôt que devant eux est prononcé un nom d'écrivain ou d'artiste à désinence exotique. Pour ces gens, le goût des choses étran-

gères est une simple affaire de mode; c'est un « sport ». Leur ignorance des littératures européennes n'a d'égale que leur ignorance de la littérature française. Ils auraient depuis longtemps découragé par leur bruyante niaiserie les admirateurs de Richard Wagner, si nous ne devions au génie de l'aimer toujours, malgré tout, en dépit de la sottise ou de la simonie de ceux qui célèbrent son culte.

Nous ne parlerons pas davantage d'une autre engeance, non moins malfaisante : la société des protectionnistes de lettres, ce syndicat de misérables vaudevillistes qui, pour défendre leurs marchandises contre l'importation étrangère, se font, tour à tour, pitres ou patriotes.

Mais il y a des esprits sérieux et réfléchis, qui se sont demandé en toute sincérité si l'intrusion des écrivains étrangers n'était pas un péril pour notre propre littérature et si, à la longue, elle ne pouvait pas pervertir l' « âme française ».

Avant de tant s'alarmer, il faudrait, semble-t-il, faire une distinction psychologique.

Admirer une œuvre d'art n'est pas toujours l'indice qu'on doit en subir l'influence. Je puis trouver fort beaux les romans de Tolstoï sans que mes convictions en soient modifiées, sans que ma vie en soit troublée. Je sais des hommes qui, par tempérament, sont les gens les moins lyriques et les moins mystiques du monde, et qui ne sauraient écouter *Parsifal* sans être bouleversés jusqu'aux larmes. C'est ainsi qu'on peut être sensible à des ordres de beauté très divers. Et je me rappelle ce passage d'une lettre de mademoiselle de Lespinasse citée par Stendhal : « Oui, dans tous les genres, j'aimerai ce qui paraît opposé, *mais qui n'est peut-être opposé que pour les gens qui veulent toujours juger et qui ont le malheur de ne point sentir.* »

Combien d'écrivains et d'artistes jugent et créent selon des poétiques contradictoires et démentent toutes leurs sympathies et leurs admirations par le caractère même de leur œuvre ! Au début du siècle, Nodier travaille à l'avènement du romantisme : il défend contre les classiques Gœthe, Schiller, Shakespeare ; il soutient de toutes ses forces les jeunes poètes du cénacle. C'est lui qui en 1818 écrit ces lignes, lesquelles sont encore aujourd'hui la meilleure réponse aux critiques acharnés contre les écri-

vains étrangers : « Ce n'est pas en les accablant d'un profond mépris, en les rabaissant au-dessous des bardes sauvages des peuplades les plus barbares, en les livrant à la discussion publique dans d'indignes travestissements que nous parviendrons à détruire les inductions tirées en leur faveur du suffrage des nations... Il fallait anéantir Shakespeare ou ne pas essayer de le dégrader. Attaquer une renommée qui résiste à toutes les attaques, c'est s'avilir en pure perte. » Si maintenant on lit les charmants ouvrages de cet écrivain, épris de toutes les nouveautés et curieux des littératures étrangères, on découvre un talent très peu romantique ; et lui-même semble avoir jugé son propre style, lorsqu'un jour il a défini la langue française une langue « exacte, noble, élégante, mais timide et délicate ». — On connaît par son *Journal* les goûts musicaux et littéraires d'Eugène Delacroix : le peintre de *la Barque de Don Juan* mettait Racine au-dessus de tous les poètes et Mozart au-dessus de tous les musiciens. — Mêmes contrastes chez Berlioz : l'auteur de la *Symphonie fantastique* adorait Virgile. — Il n'y a rien de commun entre le talent de Tourgueneff, fait d'intuition et de tendresse, et le talent précis et déductif de Mérimée : cependant, Mérimée aimait Tourgueneff. — « Je ne peux mieux vous comparer qu'à un grand fleuve d'Amérique. Énormité et douceur, » écrivait Gustave Flaubert à George Sand ; et toute la correspondance publiée montre la grande, la profonde admiration de Flaubert pour George Sand. Comparez pourtant *Indiana* et *Madame Bovary*... Et l'on citerait cent autres artistes en qui se peut observer la même antithèse. C'est ce qu'un ingénieux critique traduisait naguère par cette maxime : « On produit avec son tempérament, on juge avec son esprit. »

Écrivains ou lecteurs ne sont donc pas fatalement les victimes de leurs enthousiasmes artistiques. Il peut y avoir admiration sans qu'il y ait influence. Cela est surtout vrai pour la France, nation de culture très ancienne et très raffinée où l'art n'a jamais été mêlé intimement à la vie populaire et où les goûts littéraires de chacun ont peu d'effet sur la conduite de sa vie.

Néanmoins, il y a certainement des hommes chez qui n'existe pas cette sorte de dualité psychologique. Ceux-là ont un invin-

cible penchant à subir l'ascendant intellectuel et moral des artistes ou des penseurs qu'ils admirent. Ils se laissent pétrir et modeler par les écrivains qui ont éveillé leur enthousiasme. L'individualisme a beau faire de rapides progrès, — décimant chaque jour la foule des disciples et des imitateurs et faisant pulluler celle des utopistes et des héros manqués, — combien de cerveaux demeurent encore dociles à toutes les suggestions! Il ne faut donc pas soutenir *a priori* que drames, romans et poèmes venus du dehors restent sans effet sur les imaginations françaises. Quelle sera leur influence sur ce qu'on appelle le génie national?

Pour répondre à une pareille question, il faudrait d'abord définir avec précision « l'esprit français » et en marquer les caractères essentiels. C'est une tâche embarrassante.

A la vérité, pour certaines personnes, la chose va de soi. Elles pensent très sérieusement ce qu'Alfred de Vigny écrivait en un jour de colère : « Tout Français, ou à peu près, naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville[1]. » Il n'y a pas longtemps qu'un académicien personnifiait l'esprit français dans Eugène Labiche et sommait les jeunes gens de renoncer à leurs sottes curiosités et de prendre tous pour modèle l'auteur de *la Cagnotte*. Dites au pied de la statue de Bossuet, ces choses étaient d'une délicieuse bouffonnerie.

D'autres, moins facétieux, ont cherché des définitions plus larges et grâce auxquelles il fût possible de ne pas traiter Pascal, Racine et Chateaubriand comme des Moscovites. Mais ils en sont encore à découvrir une formule qui ne mette pas quelques grands auteurs français hors de la littérature française. C'est peut-être que le caractère unique de « l'esprit français » est une prodigieuse diversité.

En effet, le mot de « français » n'est pas une expression ethnique. C'est une expression historique, rien de plus. Du pêle-mêle des races qui ont peuplé notre territoire est sortie une variété de types tout à fait extraordinaire. Depuis un siècle, surtout, les sangs se sont mêlés encore davantage : la vie nomade des fonctionnaires, des magistrats, des militaires, des ouvriers, a achevé cette grande confusion, jadis commencée

1. *Journal d'un poète*, 1829.

par les invasions et les passages d'armées. Sauf dans les campagnes, il n'y a plus guère aujourd'hui de Français qui ait dans les veines le pur sang de sa province. Et les incessantes immigrations d'ouvriers étrangers augmentent encore la complexité des filiations. Essayez donc de saisir et de fixer en une formule « l'esprit » d'un peuple dont les caractères ethniques sont ainsi brouillés, confondus et effacés!

Peut-être est-il permis de dire qu'en art et en littérature « l'esprit français » se reconnaît à un certain goût de la mesure, à une sorte d'heureux équilibre intellectuel. Ne donnez pourtant pas trop de rigueur à cette remarque : vous seriez exposés à renier Corneille, Hugo, Balzac et d'autres encore. Ce goût de la mesure, cet heureux équilibre intellectuel sont du reste les conséquences naturelles de la confusion des races. Dans l'individu, les tendances des races diverses se modèrent, se tempèrent les unes par les autres ; elles se gardent mutuellement des excès ; les hérédités se font contrepoids. D'autre part, si les caractères d'une race unique prédominent chez un artiste, celui-ci n'en est pas moins forcé d'en corriger toutes les exagérations pour ne point choquer les goûts variés et complexes de la nation à qui son œuvre s'adresse.

De cette infinie diversité de « l'esprit français » on peut encore conclure qu'il sera plus apte qu'un autre à recevoir avec curiosité et avec sympathie les œuvres les plus diverses et même les plus opposées des littératures européennes.

A entendre certains critiques, on croirait qu'il n'existe au monde que deux littératures : la française et l'étrangère. Pour eux, tout ce qui vit et pense au delà de nos frontières forme une masse indistincte et confuse : c'est la barbarie. D'autres consentent à couper l'Europe en deux et distinguent les littératures du Nord des littératures du Midi. C'est un progrès. Mais il est un peu téméraire de grouper ensemble des littératures aussi dissemblables que celle des Slaves et celle des Anglo-Saxons. J'éprouve quelque méfiance à l'égard de ces vastes synthèses où l'on voit Tolstoï fraterniser avec Ibsen. M. Jules Lemaître, qui est en général prudent et subtil, a pourtant parlé une jour de « l'humanité miséricordieuse du roman russe et du drame norvégien ». Ce rapprochement pourra étonner quelques Slaves et déconcerter quelques Scandinaves.

On dirait que, plusieurs génies étrangers nous ayant été révélés presque en même temps, l'enthousiasme dont ils furent accueillis en France prouve que les mêmes, parmi les Français, ont pu subir à la fois l'influence de Tolstoï, celle de Wagner, celle de Nietzsche, etc. Nous n'en sommes pas encore à ce point d'éclectisme, ou plutôt de démence, que chacun puisse être simultanément païen et chrétien, concilier la théorie du *super-homme* et le Sermon sur la montagne. Nous avons pu, nous, Français, admirer à la fois Tolstoï, Wagner, Nietzsche, etc... ; leurs enseignements n'ont agi que sur des consciences très diverses et des talents très différents. Tolstoï a inspiré à quelques âmes sérieuses et ingénues la résolution d'une réforme morale par le retour à la simplicité et le mépris des choses intellectuelles. Wagner a donné à quelques artistes le goût du symbole et a exalté leur mysticisme. Nietzsche a trouvé des disciples dans une jeunesse écœurée de démocratie à qui il prêchait l'orgueil et le paganisme. Il y avait donc des Français de tempérament évangélique, des Français de tempérament mystique, des Français de tempérament individualiste. Tous n'attendaient pour prendre conscience d'eux-mêmes que la parole d'un homme de génie. Si cette parole eût été prononcée en France, ils l'eussent tout aussi bien écoutée. Elle a été dite par delà nos frontières, en une langue étrangère ; ils ne l'ont pas pour cela recueillie avec moins d'avidité, et ils ont eu cent fois raison. Voilà comment s'exerce l'influence des littératures étrangères.

III

M. Jules Lemaître a publié naguère un essai intitulé : *De l'Influence récente des littératures du Nord.* Avec une grande ingéniosité, il s'est efforcé de démontrer que les idées générales que nous avons cru découvrir dans les littératures septentrionales sont d'origine française : en les transportant dans leurs œuvres, les étrangers leur ont seulement donné un accent nouveau plus ingénu, ou plus grave, ou

plus religieux. C'est ainsi qu'à son avis, Eliot est de la descendance de George Sand ; M. Alexandre Dumas fils a inspiré Ibsen ; la Sonia de *Crime et Châtiment* ressemble beaucoup à la Fantine des *Misérables*: enfin la pitié, la tendresse pour les humbles, l'inquiétude du mystère universel, tout ce qui nous a paru neuf et original chez les romanciers russes, peut se retrouver chez les romantiques ou les réalistes français même chez Flaubert...

Cette thèse a le grand avantage de flatter le chauvinisme. J'ajoute qu'elle me paraît contenir une part de vérité. Admettons néanmoins que tous ces écrivains septentrionaux aient subi — parmi beaucoup d'autres influences — les influences françaises. Faut-il en conclure que leurs idées nous appartiennent?

Les sources d'où sont venues toutes les idées qui ont, depuis un siècle alimenté la littérature française, sont les œuvres de madame de Staël, de Chateaubriand et de Jean-Jacques Rousseau.

Madame de Staël est une Genevoise ; il y a dans sa sensibilité de la rêverie germanique et de la passion italienne. Madame de Staël n'a guère emprunté à la France que sa langue.

Chateaubriand, émigré à Londres, avait étudié, avant d'avoir rien écrit, Shakespeare, Richardson, Walter Scott, les œuvres des lakistes, les poèmes de Beattie, qui « a parcouru la série entière des rêveries et des idées mélancoliques dont cent autres poètes se sont crus les *discoverers* ». Et nous avons déjà rappelé comment il payait à Gœthe sa dette de reconnaissance. La première traduction française de *Werther* avait paru depuis 1776.

« Soit! dira-t-on, on a connu *Werther* en 1776, deux ans après son apparition en Allemagne. Mais la *Nouvelle Héloïse* est de 1761 ; Gœthe lui-même n'a jamais nié qu'il devait beaucoup à Rousseau. C'est donc à ce dernier qu'il faut s'arrêter. C'est dans ses écrits qu'on découvre les germes de toutes les idées qui depuis cent années ont rempli les littératures européennes et qui sont comme le fond des livres d'Ibsen, de Tolstoï, d'Eliot : l'esprit de révolte contre la société, l'amour de l'humanité, le retour à la nature, l'individualisme, etc... »

Malheureusement, Rousseau n'est pas un Français. Répondant à l'étude de M. Lemaître, M. de Vogüé l'a déjà fait judicieusement observer. Rousseau est un Suisse, c'est-à-dire un génie cosmopolite. Et il ne s'agit pas d'un simple hasard de naissance. Si l'on examine le caractère de Rousseau, on voit que la culture française y fut pour peu de chose. Madame de Warens, avant sa conversion plus ou moins sincère au catholicisme, avait été l'élève d'un réformateur vaudois, Magny, qui était lui-même un fervent adepte du piétisme allemand de Spener; or ce fut dans ses longues conversations avec « maman » que Rousseau — lui-même nous l'a conté — puisa toutes ses pensées sur la religion et les religions[1]. Plus tard, il a lu les Anglais : Locke, Sidney, Young, Thomson, Richardson, et jamais il n'a dissimulé la grande impression que ces lectures ont faites sur son esprit.

C'est qu'en vérité les *idées* ne sont ni anglaises, ni allemandes, ni françaises, ni slaves, ni latines. Aucune nation n'a le droit de les considérer comme son patrimoine. Vagues et indécises, elles flottent à travers le monde. Nul ne peut dire où elles sont nées et qui les inventa. Dans l'intelligence de l'humanité, comme dans celle d'un individu, les pensées se tiennent et se continuent : la chaîne n'a pas de brisure. Les *idées* traversent bien des esprits, qui n'en soupçonnent ni le prix ni la fécondité, avant d'être découvertes ou renouvelées par les hommes de génie. Ces derniers, selon les suggestions de leur milieu, selon les inclinations de leur race, selon les lois de leur tempérament, transforment de vieux thèmes déjà cent fois entendus.

Il est donc vain de chercher l'origine des *idées*. Les penseurs et les artistes sont tous solidaires les uns des autres. Une seule chose importe dans une œuvre humaine, c'est ce que l'auteur y a mis de sa sensibilité propre, c'est son caractère individuel. M. Lemaître a reconnu et démontré avec beaucoup de finesse que l'*accent* d'Eliot n'était pas celui de Sand. Seulement, il semble trouver cette différence de peu d'importance ; et je la crois capitale. Imiter l'*accent* d'un écrivain, même si l'on développe des *idées* différentes, c'est faire

1. Virgile Rossel. *Histoire de la Littérature française hors de France*, p. 76.

un pastiche. S'inspirer des idées d'autrui, mais en trouvant un *accent* nouveau, c'est vraiment créer.

S'imagine-t-on, du reste, que la France soit la seule nation soumise aux influences du dehors? Le spectacle de toutes les littératures européennes est bien instructif. Toutes se pénètrent les unes les autres, en dépit des critiques, qui condamnent cette tendance au cosmopolitisme littéraire et s'indignent contre la perversion du génie national.

La littérature allemande est cosmopolite. Elle a toujours été largement ouverte aux influences étrangères. Pour blâmer les jeunes littérateurs qui accueillent aujourd'hui avec tant de faveur les œuvres de Zola, de Tolstoï ou d'Ibsen, on évoque maintenant le souvenir du grand mouvement artistique de l'Allemagne à la fin du XVIIIe siècle, le *Sturm und Drang*, et on en célèbre le caractère *national*. Simple paradoxe. Car le *Sturm und Drang*, réaction contre l'imitation servile des Français, a été dans son ensemble un mouvement révolutionnaire et international. Qui donc a le premier parlé de la *Weltlitteratur*[1]? C'est Gœthe, dont le génie puisait indifféremment à toutes les sources : Gœthe qui nous a livré lui-même le secret de ses inspirations diverses et de ses enthousiasmes variés; Gœthe qui, établissant pour une seule année[2] le bilan de ses lectures, énumère : le livre de Schaubarth sur Homère, l'*Aristophane* de Voss, *Kenilworth* de Walter Scott, le *Marino Faliero* et le *Manfred* de Byron, deux poèmes indous : *Megha Douta* et *Nala*, deux drames de Calderon, une chrestomathie espagnole, l'*Ildegonda* de l'Italien Grossi, *la Guerre des Hussites* par Zaccharias Theobaldus et la *Respublica Bohemiæ* de Strausky... Les écrivains qui depuis quinze ans ont rendu un vif éclat aux lettres allemandes n'ont donc fait que suivre la plus certaine de leurs traditions nationales en cherchant sinon des modèles, du moins des inspirations à l'étranger.

Aujourd'hui l'Allemagne est traversée et fécondée par tous les grands souffles de la pensée européenne. La France, avec la philosophie de Taine et les romans de M. Zola, la Russie, avec les livres de Tolstoï, la Scandinavie, avec les drames

1. GOETHE, *Épigrammes*.

2. GOETHE, *Annales*. 1821.

d'Ibsen, ont formé le talent de MM. Sudermann, Hauptmann, Hartleben, Max Halbe, etc... L'Allemagne contemporaine a eu un très grand écrivain : Nietzsche. Mais il était d'origine polonaise et il a célébré par-dessus tout la splendeur du génie latin. Et le plus extraordinaire est que l'influence de sa pensée ne s'est point exercée directement sur les Allemands : ce sont les Scandinaves qui l'ont d'abord subie, et c'est par leurs ouvrages que le « nietzschianisme » s'est depuis répandu sur toute l'Allemagne. La théorie aristocratique de Nietzsche est tout entière dans le quatrième acte de *l'Ennemi du Peuple*. Les furieuses déclamations de Nietzsche contre la femme moderne ont passé dans *le Père* de Strindberg. Je ne cite que ces deux exemples, parce que *le Père* et *l'Ennemi du Peuple* sont connus en France. Mais on retrouve encore la pensée de Nietzsche, plus ou moins fidèlement traduite, dans les livres de Ola Hansson, de Knut Hamsun et d'autres Scandinaves, dont la vogue est prodigieuse dans la jeune Allemagne.

Naturellement, en Allemagne comme en France, des critiques s'indignent de ces enthousiasmes pour des étrangers. Ils trouvent que le zolaïsme, le tolstoïsme, le scandinavisme pervertissent l'« âme allemande ». Dans les journaux, dans les revues, ce ne sont que plaintes et cris d'alarme. J'ai sous les yeux les leçons professées à l'Université de Bonn, en 1893, par le professeur Berthold Litzmann sur *le Drame allemand et les mouvements littéraires du temps présent* [1]. On y peut lire une attaque violente contre les admirateurs de Zola et d'Ibsen, une sévère condamnation de tout l'effort de la jeune littérature qualifié d'*antinational*. D'autres soutiennent que l'influence des Scandinaves et, en particulier, celle de M. George Brandès corrompt jusqu'à la vieille langue allemande et que sous prétexte de vouloir parler européen on tombe en plein *volapük* [2]. Mais jusqu'ici la colère des critiques nationaux ne semble pas décourager l'activité cosmopolite du nouveau *Sturm und Drang*.

En Scandinavie, la littérature est jeune. Est-elle si profon-

1. Arvède Barine a traduit un fragment de ce livre dans le *Journal des Débats* du 8 janvier 1895.

2. Voir sur ce sujet une étude de M. Fels parue dans la *Gazette de Cologne* du 2 janvier 1895.

dément nationale qu'on le croit souvent? Oui, si l'on considère que, très réaliste, elle est le tableau exact des mœurs et des préjugés de la société scandinave. Non, si l'on regarde aux thèses soutenues par les écrivains. Björnson doit beaucoup aux romantiques français et aux conteurs anglais. Ibsen a subi tour à tour l'influence classique et l'influence germanique. Les œuvres de Strindberg révèlent son admiration pour les naturalistes français. Le critique George Brandès est l'apôtre d'une culture européenne. J'ai déjà signalé le nietzschianisme des Scandinaves. Ajoutez encore à cela l'étrange passion de lumière et de clarté qui possède ces septentrionaux et leur donne à tous la superstition du génie latin.

A l'autre extrémité de l'Europe, le spectacle n'est pas différent. Il y a aussi de nos jours une renaissance de la littérature italienne. Et ici encore des étrangers sont les initiateurs. Lisez Fogazzaro, et dites si vous ne sentez pas chez cet Italien le souvenir des poètes allemands et surtout de Henri Heine. Giacosa, en écrivant ses œuvres dramatiques, a d'abord été hanté par la pensée des dramaturges français; maintenant, c'est Ibsen qui s'est emparé de son imagination. Zola, les Goncourt, les naturalistes français ont été les premières admirations et les premiers modèles de Verga, de Capuana, de tous les « véristes » italiens. Enfin, chez Gabriel d'Annunzio — quelle que soit l'admirable vigueur de son tempérament personnel — on peut découvrir, tantôt des réminiscences de nos poètes et de nos romanciers, tantôt l'influence de Tolstoï et plus encore de Dostoiewsky... Si bien que les descendants de l'Arioste subissent eux aussi les influences moscovites. Et il y a aujourd'hui des Français pour supplier leurs compatriotes de conserver intactes les traditions du pur génie latin! A la vérité, les Italiens semblent plus sages : ils regardent avec joie grandir la moisson prochaine sans invectiver contre la bourrasque bienfaisante qui un jour souffla de Scythie et porta jusqu'aux plaines lombardes, avec des graines fécondes, l'espérance d'une récolte imprévue.

Nous avons coutume de considérer les romanciers russes comme la personnification du génie slave en sa pureté originelle. Quand M. de Vogüé nous révéla et nous expliqua ces grands artistes, il sut dégager avec tant de force et tant d'éclat

leurs caractères nationaux que nous avons un peu perdu de vue la part de l'Europe dans la formation de leur intelligence. La littérature russe tout entière est la débitrice de la métaphysique allemande, de la sociologie française et même de l'art anglais. Je ne parle pas de Pouchkine et des romantiques, chez qui M. de Vogüé découvre seulement « l'esprit qui anime au même moment leurs frères d'Allemagne, d'Angleterre et de France ». Je ne parle pas non plus de Tourgueneff, qui vint en Europe « comme un missionnaire du génie slave » et qui, au cours de cette mission, s'est beaucoup *occidentalisé*. Mais Dostoiewsky a lu Dickens, Eugène Suë, et l'on s'en aperçoit. A l'origine du nihilisme de Tolstoï, on découvre sans peine l'influence des Herzen et des Bakounine, qui formèrent leur intelligence à l'école de Hegel et leur sensibilité à l'école des révolutionnaires français... Aujourd'hui que Dostoiewsky et Tourgueneff ont disparu et que Tolstoï use son génie à des paradoxes contradictoires, la littérature cherche ses inspirations à tâtons chez les Allemands (Nietzsche) et chez les Français (les poètes symbolistes). Et l'on s'inquiète aussi là-bas de ces curiosités d'exotisme parmi lesquelles dérive « l'âme flottante des Russes ».

En Espagne, jusqu'en Espagne, on se préoccupe des idées étrangères. Il y a des romanciers zolaïstes comme madame Pardo Bazan. D'autres, comme Perez Galdoz, sont pénétrés de l'esprit anglais. Et l'on traduit M. Maeterlinck lui-même en catalan !

L'Angleterre, dont l'influence est grande sur l'art et la pensée des autres nations, est peut-être la seule qui échappe aux suggestions du dehors. Encore ne faut-il pas oublier que, depuis un siècle, les poètes et les artistes anglais ont subi la séduction des choses grecques ou latines. A Venise, en Toscane ou en Grèce, le génie anglo-saxon s'est enrichi de complexités imprévues. « L'Anglais, dit Taine à propos de Byron, transplanté parmi les mœurs du midi et dans la vie italienne, s'était imbibé d'une nouvelle sève qui lui faisait porter de nouveaux fruits. On lui avait fait lire les satires très lestes de Busatti et même les sonnets plus que voluptueux de Baffo... » L'Anglais trouva aussi sous le ciel italien la révélation de la beauté païenne : « Il semble, dit Shelley en

sortant de Ravenne, que l'un des premiers effets de la religion chrétienne a été de détruire la beauté dans l'art. » Plus tard encore, l'Anglais aima en Italie le mysticisme des Primitifs : Dante Gabriel Rossetti, Anglais par circonstance, personnifie bien cette nouvelle forme de l'esprit anglo-saxon. Mais tout cela est déjà le passé. La littérature anglaise contemporaine paraît peu accessible aux influences extérieures. Seulement, chez quelques poètes et chez quelques romanciers, on devine une vive sympathie pour des auteurs français. Zola eut naguère ses fidèles. Aujourd'hui, c'est le tour de Verlaine.

Tel est le mouvement des idées en Europe. Je n'ai pas la prétention que ce tableau soit complet ni même exact en tous ses détails. Il faudrait commenter et nuancer toutes ces menues indications. Ces jugements concis ont trop d'absolu. Puis, en étudiant des événements contemporains, on est la dupe de toute sorte de mirages. Lorsqu'on ratiocine sur le présent, il faut s'attendre à tous les démentis et à toutes les ironies de l'avenir. J'aurais dû, enfin, dire un mot des littératures hollandaise, tchèque, polonaise, etc. Mais, de cette simple vue à vol d'oiseau, je crois néanmoins que l'on peut conclure sans trop de témérité, que l'influence des littératures étrangères, dont s'alarment tant de Français, sévit ailleurs qu'en France.

Je crois avoir suffisamment prouvé que cette grande circulation des idées à travers l'Europe n'est pas une nouveauté. Mais il faut reconnaître qu'elle est aujourd'hui plus rapide et plus active que jamais. Beaucoup de livres paraissent maintenant le même jour traduits en plusieurs langues. Des écrivains réservent même aux traducteurs étrangers la première édition de leurs ouvrages. Autrefois une œuvre ne passait les frontières de son pays d'origine que très longtemps après sa publication, alors qu'elle était déjà devenue quelque chose de classique et parfois même de suranné. Maintenant, d'un bout à l'autre de l'Europe, ce sont nos propres contemporains qui nous parlent. Ils nous disent, sous des formes infiniment variées, des appréhensions ou des désirs qui sont voisins des nôtres. Et cela rend leur voix plus émouvante.

IV

Les littératures seront-elle moins *nationales* parce que leurs idées tendront toujours à être plus *européennes*? Je ne le crois pas, tant que chaque peuple continuera de parler sa langue maternelle. Et cela promet encore bien des siècles d'existence aux littératures diverses.

Sans doute, chaque langue se transforme pour exprimer les nuances nouvelles dont s'enrichit la pensée de ceux qui la parlent. Mais elle se modifie selon les lois intimes et nécessaires de son organisme particulier. Elle peut s'assimiler des bribes de vocabulaires étrangers; sa syntaxe est à peu près inaltérable. C'est par le style que s'affirme la diversité des écrivains et la diversité des littératures. Or « le style, selon une juste remarque de Chateaubriand, n'est pas, comme la pensée, cosmopolite; il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui ». Et Chateaubriand lui-même nous offre un exemple mémorable de la persistance du style national chez un littérateur accessible à toutes les suggestions des génies étrangers. (On peut faire la même observation pour Voltaire, et surtout pour Gœthe.)

Ne nous imaginons pas renier toutes nos traditions en faisant bon accueil à des œuvres nées hors de chez nous. Ne croyons pas non plus que nous cédons à un accès passager de « coquetterie intellectuelle ». En vérité, nous suivons — moins vite que beaucoup d'autres — le mouvement de notre siècle. Nous cédons à l'attrait du génie. Nous goûtons avec joie, nous, les victimes d'une culture trop ancienne et trop raffinée, le charme de littératures un peu plus jeunes, un peu plus spontanées que la nôtre. Peut-être y pourrons-nous trouver quelque réconfort : avouons que nous en avons besoin. Ne nous embarrassons pas de préjugés nationaux. En art, en littérature, le patriotisme est un non-sens. Ne nous demandons pas si les auteurs d'ouvrages qui nous émeuvent viennent du nord ou du midi. Ils nous émeuvent, et cela

suffit. Un peuple ne saurait plus se contenter de sa propre littérature.

J'irai jusqu'au bout de ma pensée, même si je dois faire sourire les dillettantes féroces qui croient à l'éternité des discordes européennes et envisagent avec résignation cet ignoble avenir de barbarie.

En 1886, en tête de ses études sur le roman russe, M. de Vogüé disait : « Entre deux peuples comme entre deux hommes, il ne peut y avoir amitié étroite et solidarité qu'alors que leurs intelligences ont pris contact. » L'histoire a bien commenté cette remarque. J'ajoute que, si les intelligences de deux peuples ont pris contact, il est impossible que ceux-ci ne sentent pas du même coup leur solidarité : et de ce sentiment à l'estime, il n'y a pas loin.

Considérez l'étrange contraste dont aujourd'hui chacune des grandes nations de l'Europe donne le spectacle. Partout en effet on peut observer deux tendances inverses, contradictoires.

Les relations entre les peuples deviennent chaque jour plus fréquentes et plus faciles. D'un état à un autre les mœurs, les coutumes, les lois sont moins différentes Les costumes nationaux disparaissent peu à peu, même dans les classes inférieures de la société. Les modes sont internationales. Le luxe devient à peu près uniforme dans toutes les capitales. La vie des riches est soumise aux mêmes rites à Vienne, à Paris, à Londres. Chacun étudie la langue et l'esprit de ses voisins. En haut, comme en bas, le cosmopolitisme fait de grands progrès. Les frontières ne gênent plus les financiers pour traiter leurs affaires. Les socialistes de toutes les patries échangent leurs espoirs et leurs colères. Jusque dans l'ordre religieux les confessions diverses semblent se rapprocher, presque se rencontrer, et le Congrès des religions de Chicago a eu un écho jusque dans la vieille Europe.

Mais, d'un autre côté, les gouvernements rassemblent de formidables armées; les haines internationales, les plus stupides qui puissent entrer dans le cœur des hommes, n'ont jamais été aussi exaspérées. Chaque nationalité paraît se replier sur soi-même. Partout on prêche le retour aux pures traditions ethniques ou historiques. On hérisse les frontières

de fortifications. On renforce les lignes de douanes. D'un pays à l'autre on se regarde, on se surveille, on se menace.

Jamais on ne vit pareille inconséquence. Pour la supprimer, des esprits un peu trop simplistes ont compris la patrie dans leur programme de destruction universelle, avec la propriété, la famille et le reste. Si nous voulons empêcher ces chimères sauvages de séduire les peuples, nous devons faire disparaître du monde cette inepte, cette monstrueuse contradiction : les haines des nations grandissant chaque jour, tandis que la différence des races, des mœurs, des intérêts va s'atténuant.

Je crois que jusqu'ici les échanges intellectuels entre l'élite des nations ont été presque sans effet sur les relations de celles-ci. Ils n'ont donné qu'aux artistes et aux philosophes le sentiment de la *solidarité internationale*. Mais ce sentiment-là, par où nous serons sauvés de la barbarie, pénétrera plus loin, toujours plus loin, à mesure que s'élargira dans chaque nation la connaissance des langues et des littératures étrangères. Et c'est la suprême raison pour quoi, loin de nous indigner si des étrangers sont lus et admirés en France, nous devons au contraire nous en réjouir.

Les écrivains ne sont pas les seuls par qui se forme lentement une âme européenne (reconnaissons, du reste, que la diversité des langues ralentira toujours la diffusion des littératures) : plus qu'eux encore, les artistes précipitent le progrès du cosmopolitisme.

Déjà maintenant il est presque impossible de classer les peintres par écoles nationales. Il a yquelquse mois, visitant les expositions de Munich, j observais combien l'humeur nomade des peintres, les hasards de leur éducation artistique, leur soumission à des esthétiques le plus souvent littéraires, rendaient difficile à découvrir l'indice de leurs origines. Les styles sont si brouillés et si confondus qu'un critique d'art, même très avisé, hésitera toujours et souvent se trompera dans l'attribution des tableaux : il y a des Italiens qui peignent à la façon des Anglais et des Scandinaves qu'on prendrait pour des méridionaux.

Mais l'art cosmopolite par excellence, celui qui donne le mieux aux peuples la notion de leur solidarité, c'est la musique. « Elle est, écrivait Richard Wagner, une langue également

intelligible à tous les hommes et elle devrait être la puissance conciliatrice, la langue souveraine, qui, résolvant les idées en sentiments, offrît un organe universel de ce que l'intuition de l'artiste a de plus intense : organe d'une portée sans limite, surtout si l'expression plastique de la représentation théâtrale lui donnait cette clarté que la peinture a pu seule jusqu'ici réclamer comme son privilège exclusif[1]. » Et c'est justement là ce que Wagner a réalisé. Par un prodige peut-être unique, son génie était capable de créer cet « organe universel » : car il réunissait le don de la rêverie, qu'on dit propre aux Allemands, la soudaineté de l'intuition, que l'on prétend réservée aux Slaves, et enfin la passion de la clarté, qu'on regarde comme un privilège des Latins. C'est pourquoi Wagner a d'abord trouvé hors de sa patrie les plus fervents et les plus intelligents de ses admirateurs.

Peut-être, un jour, les peuples feront-ils des pèlerinages pour honorer la mémoire des hommes qui auront préparé la venue de siècles moins barbares. Alors les lieux saints du monde nouveau seront la tombe de Beethoven, à Vienne, et celle de Richard Wagner, à Bayreuth.

ANDRÉ HALLAYS.

1. Lettre sur la musique, p. XVII.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février 1895

LIVRAISON DU 1er JANVIER

LIVRAISON DU 15 JANVIER

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER